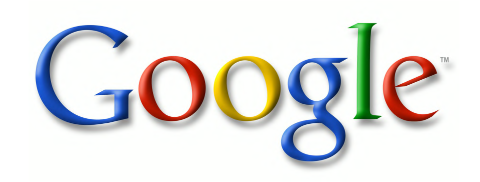
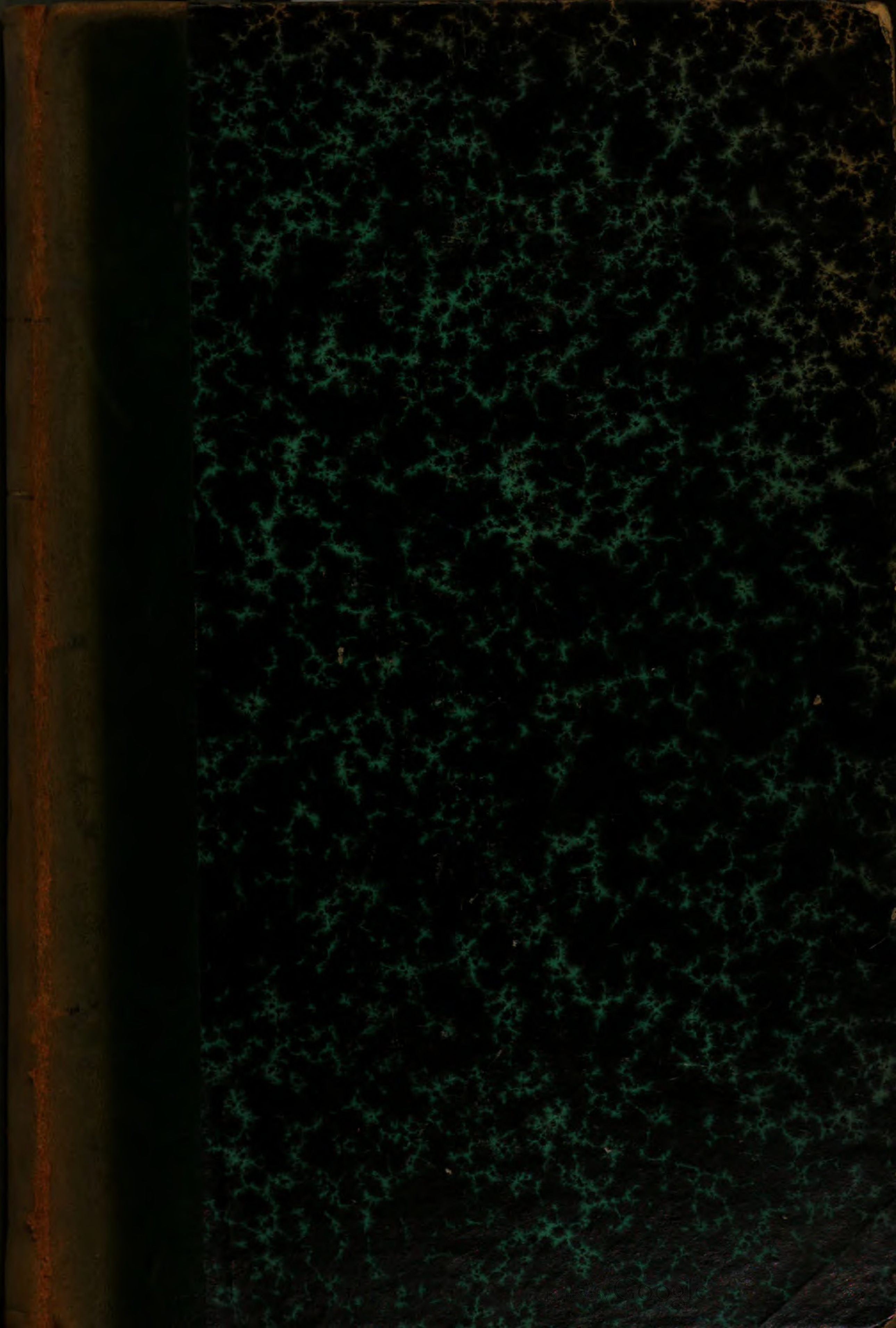








BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME FASCICULE

LE ROMAN EN PROSE DE TRISTAN, LE ROMAN DE PALAMÈDE ET LA COMPILATION DE RUSTICIEN DE PISE, ANALYSE CRITIQUE D'APRÈS LES MANUSCRITS DE PARIS
PAR E. LÖSETH





PARIS
ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE RICHELIEU, 67
1890

LE ROMAN DE TRISTAN

LE ROMAN DE PALAMÈDE

ET LA

COMPILATION DE RUSTICIEN DE PISE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LE ROMAN EN PROSE

DE

TRISTAN

LE ROMAN DE PALAMÈDE

ET LA COMPILATION DE RUSTICIEN DE PISE

ANALYSE CRITIQUE

D'APRÈS LES MANUSCRITS DE PARIS

PAR

E. LÖSETH

Docteur ès lettres de l'Université de Christiania.



PARIS

ÉMILE BOUILLON, EDITEUR

67, RUE RICHELIEU, 67

1891

Sur l'avis de M. Gaston PARIS, directeur d'études de philologie romane, et de MM. A. MOREL-FATIO et E. MURET, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. E. LOESETH, le titre d'*Élève diplômé de l'École Pratique des Hautes Études*.

Paris, 25 avril 1889.

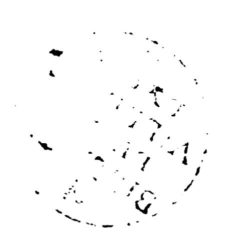
Le Directeur d'études et Président de la Section,

G. PARIS.

Les Commissaires responsables,

A. MOREL-FATIO.

E. MURET.



A MONSIEUR GASTON PARIS

HOMMAGE

D'AFFECTION ET DE RECONNAISSANCE

AVANT-PROPOS

Chargé par le directeur des conférences de philologie romane à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, M. G. Paris, de présenter un travail sur le *Tristan* en prose, je commençai par étudier les mss. 772 et 340 (Bibl. Nat.), dont Brakelmann n'avait pas tenu compte (voy. *Zeitschr. für deutsche Philologie*, XVIII, 85 ss.). Bientôt amené a révoquer en doute la justesse de la classification de Brakelmann, je me décidai à tenter un examen de son travail pendant les sept mois de l'année 1885 que je pouvais encore passer à Paris, en me proposant de donner en même temps une analyse du roman en prose, basée sur la comparaison des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. A cet effet, j'ai lu attentivement et en entier les mss. 756, 757, 334 et 772; quant aux autres, le plus souvent je n'ai pu que les comparer par épisodes à ceux que je viens de nommer, en m'attachant surtout à noter les divergences de rédaction; de celles-ci j'espère n'avoir laissé échapper aucune.

Je ne connais pas les preuves sur lesquelles Brakelmann a fondé son système : M. Suchier, à qui je m'étais adressé, n'a pas cru devoir me communiquer les papiers non encore publiés de la dissertation du jeune savant si prématurément enlevé aux études. Revenu à Paris en 1888, j'ai comparé le ms. 355, que je n'avais pu utiliser pour ma thèse, *Tristranromanens gammelfranske prosahaandskrifter*, soutenue à l'Université de Kristiania, dans laquelle j'ai donné un résumé du contenu du roman en prose ; j'aurai l'occasion

dans le présent ouvrage de préciser et de rectifier plusieurs points de cette thèse. Je ne me dissimule pas les graves imperfections de mon travail ; ce qui m'a consolé et m'a encouragé à continuer cette tâche souvent si pénible, c'est l'espoir que mon analyse, malgré ses défauts, pourra rendre des services véritables à la science en faisant connaître, plus complètement qu'on ne l'a fait par le passé, le *Tristan* en prose, dont on ne possède pas encore une analyse tant soit peu scientifique.

Je termine en exprimant ma profonde reconnaissance à M. G. Paris du vif intérêt qu'il a bien voulu porter à mon travail, et à mes amis MM. E. Muret et J. Bédier, qui ont eu l'extrême obligeance de parcourir la plus grande partie des épreuves.

E. Löseth.

PRÉFACE

I. — La Bibliothèque Nationale de Paris possède vingt-quatre manuscrits contenant plus ou moins complètement le roman de *Tristan* en prose française, plus trois, qui donnent la compilation de Rusticien de Pise. Voici la liste de ces mauuscrits :

94 (anc. 6768; voy. P. Paris, *Manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, I, 118), xive siècle. — **97** (anc. 6771; *ib.*, 127), xve s. — **99** (anc. 6773; *ib.*, 131), xve s. — **100-101** (anc. 6774-6775; *ib.*, 134), xve s. — **102** (anc. 6775^{3}; *ib.*), fin du xve s. — **103** (anc. 6776; *ib.*, 135), fin du xve s. — **104** (anc. 6776^{2}; *ib.*, 137), fin du xiiie s. — **334** (anc. 6956; *ib.*, II, 341), xive s. — **335-336** (anc. 6960 et 6957; *ib.*, 342 et 354), de l'année 1400. — **349** (anc. 6969; *ib.*, 367[1]), xve s. — **750** (anc. 7172; *ib.*, VI, 4), de l'année 1278. — **755** (anc. 7174; *ib.*, 7), xive s. — **756-757** (anc. 7175 et 7177; *ib.*, 9), fin du xive s. — **758** (anc. 7176; *ib.*, 19), xiiie-xive s. — **759** (anc. 7176^{2}; *ib.*,), fin du xiiie s. — **760** (anc. 7178; *ib.*, 20), xive s. — **772** (anc. 7185^{6}; *ib.*, 129), fin du xiiie s. — **776** (anc. 7187; *ib.*, 146), fin du xiiie s. — **1434** (anc. 7527), fin du xiiie s. — **12599** (suppl. fr.), fin du xiiie s. — **24400** (anc. 523; Baluze 2728), commencement du xvie s. — La compilation de Rusticien se trouve dans **340** (anc. 6961; P. Paris, II, 355), commencement du xive s. — dans **355** (anc. 6975; *ib.*, III, 56); xive s.— et dans **1463** (anc. 7544), fin du xiiie s.

1. P. Paris : *demoura messir Tristans*, faute d'impression pour *d. messire Yvains*.

II. — En outre, la Bibliothèque Nationale possède six imprimés de ce roman : 1° Le Premier Livre du Nouveau Tristan, Prince de Leonnois, etc. — Fait Françoys par *Ian Maugin*, dit l'Angeuin; Paris, chez la veuve Maurice de La Porte, 1554. — 2° Le même; Paris, Nicolas Bonfons, 1586. — 3° et 4° Tristan de Leonnois, chevalier de la Table Ronde; Paris, imprimé pour *A. Verard* (librairie Marchant), sans date. — 5° (En double.) Les grandes proesses du tresvaillant, etc. chevalier Tristan; Paris, *Denis Janot*. — 6° Gyron le Courtois (c.-à-d. la compilation de Rusticien); Paris, *A. Verard*, sans date[1].

III. — Le *Tristan* en prose a servi de base à une compilation italienne, intitulée *La Tavola Ritonda o l'Istoria di Tristano* et publiée dans la *Collezione di opere inedite o rare* par F. L. Polidori; Bologna, 1864. A la prose se rapportent également la compilation anglaise de Sir Thomas Malory, dans sa *Morte Darthur* (je me suis servi des éditions de MM. Strachey et Sommer), et le livre populaire italien *L'opere magnanime dei due Tristani* (Venise, Michele Tremezino, 1555), qui s'annonce comme une traduction de l'espagnol. Les deux livres populaires espagnols ne m'ont pas été accessibles.

Des deux livres populaires danois, le premier, intitulé : *En meget smuk Historie om den ædle og tappre Tistran, en burgundisk Hertugsön, og den skiönne og dydige Indiane, Keiserens og store Moguls Datter af Indien* (publié dans le *Dansk og Norsk Nationalværk eller Almindelig ældgammel Morskabslæsning* par K. L. Rahbek, Copenhague, 1830; t.

1. Les mss. et les imprimés qui ne se trouvent pas à la Bibl. Nat. ne m'ont pas été accessibles : il y a six mss. à Londres (voy. Ward, *Catalogue of Romances*), trois à Vienne (v. Wolf, *Ueber die Lais*, p. 240), un à Rome (Vatican; v. Keller, *Romvart*, p. 34), un à Genève (v. le catalogue de Senebier) et un à Edimbourg. Pour les imprimés, l'œuvre de J. Maugin se trouve encore dans deux éditions : 1° Paris, Gabriel Buon, 1567; 2° Lyon, Benoist Rigaud, 1577, deux vol. L'imprimé le plus ancien est celui de Jehan le Bourgoys, Rouen, 1489, deux vol.; d'autres sont : l'édition de Michel Le Noir, 1514, deux vol.; la même, 1520, deux vol.

III, 191 ss.), se fonde essentiellement sur la version de Thomas (cf. Nyrop, *Romania* VIII, 281); le second n'est qu'une traduction de l'allemand. Le livre populaire allemand intitulé *Buch der Liebe*, p. p. Büsching et von der Hagen, ne se rapporte pas non plus à la prose.

Pour les livres populaires allemands en général, cf. Roediger, *Zeitsch. f. romanische Phil.*, XII, 281. Le *Tristan* tchèque est une traduction d'Eilhart (voy. *Zeitschr. f. deutsches Alterthum*, N. F., XVI, 261 ss., et Muret, *Eilhart d'Oberg*, p. 8 ss). Pour le *Tristan* russe, qui paraît reproduire essentiellement les imprimés, voy. l'ouvrage de M. Wesselofsky (cf. *Romania*, XVIII, 312).

Il existe trois analyses du roman en prose faites sur les imprimés. La première est celle du comte de Tressan dans la *Bibliothèque des Romans*; la même, revue et corrigée, dans ses Œuvres, tome VII. La deuxième se trouve dans Dunlop-Liebrecht, *Geschichte der Prosadichtungen*, p. 80-84, et la troisième est donnée dans l'*Encyclopædia Britannica*, t. XX, 647-648, par MM. Tredder et Kerney; les deux dernières sont excessivement brèves.

IV. — Nous revenons aux manuscrits. 756-757, 335-336, 97, 100-101, 99, 103 (les imprimés et la *Tavola Ritonda*) contiennent le roman tout entier avec quelques lacunes de peu d'étendue; pour 758, voy. ci-dessous. Les autres n'en donnent que des parties plus ou moins longues.

Le commencement manque dans 349, qui commence au départ d'Ivain aux blanches mains de la cour de Marc (§ 171).

Dans 104 se trouvent le commencement (au premier feuillet près; voy. § 2) et la fin; pour la grosse lacune de ce ms., voy. au § 171.

12599 donne un peu de la première partie[1] (voy. au § 59);

1. La première partie se termine, dans la première version, par la mise en liberté de Tristan et de ses compagnons par Daras (§ 183) et, dans la seconde, par la défaite des Saxons (§ 279) (pour les versions, voy. ci-dessous § VI). — Cette division, inconnue aux mss., est établie pour faciliter la comparaison.

le reste du roman en est séparé par des morceaux particuliers ; voy. plus loin, § XVIII.

La première partie se trouve, plus ou moins complètement, dans les manuscrits suivants : 102 (depuis le début jusqu'à l'arrivée de Lamorat à la cour, § 246), 334 (depuis le début jusqu'à la victoire de Tristan sur les Saxons, § 279), 750 (pour le commencement, voy. au § 59; finit au milieu du combat au *Perron Merlin*, § 203), 759 (débute par l'épisode du château des Pleurs, § 40; finit au milieu des premières aventures de Brunor le noir, § 70). La première partie, avec un morceau de la seconde, est donnée par 94 (depuis le début jusqu'au milieu de la deuxième journée du tournoi de Louvezerp, § 379, avec une lacune § 280-§ 338 b), et 776 (depuis l'arrivée du chevalier à la cour de Marc, § 103; une lacune, voy. §§ 280, et 363; fin : Palamède en voyage pour la Cité Vermeille, § 370).

La seconde partie est donnée, plus ou moins complètement, par 755 (depuis l'arrivée à la Joyeuse Garde, § 338 b, jusqu'aux premières aventures de Tristan en quête du Graal, § 399), 760 (début comme 755; après l'arrivée de Palamède à la Joyeuse Garde, passage au dénouement, voy. § 384), 772 (depuis le rendez-vous au jardin, § 282, jusqu'aux réprimandes faites par Arthur à Gauvain, § 571), 1434 (depuis le départ de Perceval, qui veut délivrer Tristan, § 313, jusqu'à l'arrivée d'Hector et de Blioberis chez Guenièvre, § 381), 24400 (débute au milieu du combat de Tristan contre Helyas, § 399; finit par le dénouement de la *Mort Artu*, § 619).

V. — Le ms. 758, où on distingue l'écriture de trois mains différentes, débute au milieu d'une phrase (*certain espasse de temps, la fille du roy le vit bel enffant et sage.., si l'enama*), par le récit de l'amour de la fille du roi Pharamont pour Tristan (voy. § 24). Pour le reste de la première partie, jusqu'à l'arrivée des amants en Logres (voy. § 338 b), ce manuscrit en présente un résumé très abrégé, en moins de quatre feuillets. Le voici :

(f° 1) La fille de Pharamont s'adresse à Gouvernal, qui avertit

Tristan. Celui-ci ne veut pas se rendre coupable d'une déloyauté et dit qu'il préfère s'en aller. Et il prend congé du roi, *après pluiseurs paroles, et s'en vint en Corn.* Gouvernal et Tristan sont convenus de ne point se faire connaître. Ils entrent au service de Marc. Tristan s'y distingue. Le Morhout vient demander le tribut. Il envoie quatre chevaliers au roi Marc (1 b). Tristan s'offre à combattre le Morhout, et *aprez pluiseurs paroles, qui longues seroient a escripre, jour de combatre fust prins.* Sur sa prière, Tristan est armé chevalier par Marc; il passe dans l'île Saint-Sanson, où le combat doit avoir lieu, et y trouve le Morhout. *Et lorz aprez aucunes parolez qu'il orrent emssamble*, ils se battent. Le Morhout vaincu s'enfuit en Irlande, où il meurt. Tristan reste, blessé; il n'a que dix-huit ans. Marc le fait chercher. Une de ses blessures a été faite par la lance empoisonnée du Morhout (1 c); les médecins ne savent que faire, et le malade va de mal en pis. Alors *il prinst volenté a Tr. de luy mettre en mer et en aler a l'aventure de Dieu.* Il fait faire une nacelle où il est couché; il ne veut emmener personne; il emporte son épée et sa harpe; il erre sur la mer et arrive au pied du château de *Hesedocq*, où se trouvent le roi et la reine d'Irlande avec la belle Iseut, leur fille. Ils aperçoivent la nacelle et, s'approchant pour regarder, ils entendent Tristan qui *harpoit* mélodieusement. Aux questions du roi, Tristan répond qu'il est un chevalier étranger, qu'il est blessé et cherche quelqu'un qui puisse le guérir (1 d). Le roi le fait porter au château pour l'y faire soigner par Iseut, qui a des connaissances médicales. Apprenant où il est, Tristan se propose de garder l'incognito. Iseut le guérit. Il l'aime sans oser le lui dire. Brangain, une demoiselle qui aime Tristan, s'en aperçoit. La nouvelle arrive que le roi d'Ecosse, pour l'amour d'Iseut, avait fait proclamer un tournoi en Irlande (2 a) contre le roi des Cent Chevaliers. Le roi d'Irlande va voir ce tournoi et emmène Tristan. Là était Palamède, qui fut vainqueur de cette *assemblee.* Le roi des Cent Chevaliers fait proclamer alors un autre tournoi pour quinze jours plus

tard. Le roi d'Irlande part et emmène Palamède, qui reste près de lui jusqu'au second tournoi. Il s'éprend d'Iseut. Tristan s'en aperçoit et se propose de vaincre Palamède au tournoi, *et dès lors concheut grant haïne sur luy*. Huit jours après, le roi et Palamède partent pour le tournoi ; Tristan refuse d'y aller, alléguant une indisposition. Comme il se demande ce qu'il faut faire pour avoir des armes (2 b), Brangain se fait expliquer la cause de sa distraction et lui procure, par l'entremise de ses deux frères[1], des armes blanches et un bon destrier. Tristan se rend au tournoi avec les deux frères. Palamède s'y était distingué (2 c), mais Tristan l'éclipse ; il abat Palamède avec son cheval ; Gauvain et plusieurs autres s'arrêtent et le regardent faire, frappés d'admiration. *Et tant fist qu'il vainquist l'assamblee et s'en retourna celeement.* Il retrouve Palamède, qui avait quitté le tournoi, désespéré de sa défaite. *Si laisse a parler de Palam. et retourne a parler de Tristr., comment il s'en revint au chastel dont il s'estoit departis.* Il a soin, pour ne pas être reconnu, de regagner de nuit ce château, où sont la reine et Iseut. Il quitte ses armes et laisse son cheval près d'une fontaine. Puis il va à la chambre de Brangain, qui l'attend (2 d).

Il dit ignorer qui a remporté le prix du tournoi. « Est-ce Palamède ? — Je ne pense pas. — Et vous, qu'avez-vous fait ? — J'ai fait ce que j'ai pu. » Et il va se reposer. Trois jours après, le roi *Anguins* revient. On parle beaucoup du chevalier à l'armure blanche, sans le connaître. Brangain prend le roi à part et lui montre l'écu de ce chevalier et le cheval en lui disant qui c'est. On honore beaucoup Tristan, qui reste à la cour pendant quelque temps, très amoureux. *Et ne demoura pas gramment que la roÿne fu adventee que c'estoit le chevalier quy avoit ochis le Morh., son frere* (3 a), *par quoy il fu en grant dangier de mort. Mais il trouva manière qu'i[l] s'en revint sainz et haitiés en Corn.*, où on le reçoit avec joie ; *et fust tant amés de tous ceulx du royaume*

1. Pas nommés.

que le roy Marc, son oncle, em prinst grant envie sur luy, et tant qu'il luy voloit mal de mort. Ung jour avint que le roy Marc le mist en paroles, savoir comment il avoit esté gari; et Tristan lui dit qu'il a été guéri par la fille du roi d'Irlande, *Yseult la Bloye, qui estoit la plus belle pucelle et la plus advenant qu'il fust ou monde;* il raconte aussi qu'il avait failli être tué au moment où on l'avait reconnu à son épée. *Le roy M., qui(l) le haoit de mortel haïne, luy fist promettre qu'il yroit en Illande* demander Iseut en mariage pour son oncle. *Et le faisoit plus pour faire morir Tristram que pour aultre chose.* Tristan part, craignant pour sa vie. *Mais fortune, qui(l) luy fust amie, fist tant qu'il acheva par certains moiens, comme plus a plain est escript ou grant livre, qu'il ramena Yseult en Cornouaille. Et furent si amoureulx l'un de l'autre par certain bruvage que on leur donna a boire* (3 b), *c'onquez puis ne se peurent departir de leurs amours.* Marc reçoit Iseut *a trés grant honneur* et l'épouse *a trés grant joie. Tristrans fist pluisors grans fais en Cornouaille. Et s'aperchut le roy Marc des amours d'entre luy et Yseult, sa femme. Et pour ceste cause le fist prendre et bouter en prison. Et puis le delivra et le fist banir du royaume de Cornouaille*[1]. *Et pour che que par avant Tristrans avoit fait de haulx fais, et aussi pour che qu'il avoit oÿ parler des bons et vaillans cevaliers du royame de Logres, il s'apensa qu'il yroit la pour chergier aucunes aventures. Et au partir de Cornouaille dist a ses maronniers qu'ilz le menassent ariver a Camaelot. Et tant chinglerent qu'ilz ariverent ens ou royame de Logres. Et dès le partir de Cornouaille, s'estoit acompaigniés avec Tristran ung chevalier nommé Dinadan, qui estoit de la maison le roy Artus et compains de la T. Reonde.* Dinadan lui demande s'il veut aller chez Arthur pour faire la connaissance de ce prince. « *Din., fait Tristran, je ne me vaulroie point acointier d'un si noble et puissant roy, se che n'estoit par aucunez armez faire.* Nous parcourrons le

1. On voit que l'arrangeur passe ici à la première arrivée de Tristan en Logres ; cf § 105 ss.

royaume de Logres en cherchant les aventures, comme le font les autres chevaliers errants (3 c). » Ils font *pluiseurs grans chevaleries.* Ils arrivent par hasard devant le château de *Morgue*, la fée, qui avait mis trente chevaliers en embuscade pour tuer Lancelot qu'elle haïssait. Une demoiselle prend Tristan pour Lancelot et l'avertit du danger. Tristan, enchanté de cette nouvelle, fait remarquer à Dinadan que ce serait la plus grande gloire pour deux chevaliers de mettre en déroute un si grand nombre d'adversaires. Ils arrivent près de l'embuscade. *Et en chevaulchant y eult pluiseurs paroles entre T. et Din. Mais en la fin s'acorderent ad che qu'ilz les combateroient pour l'amour que Tristran avoit a Lancelot del lac, et si ne l'avoit oncques veü.* Ils triomphent des trente, grâce à la prouesse de Tristan. *Et virent tout che Blioberis, Bors de Gannes, Ector des Mares et Drians, qui au soir le conterent a Lancelot del lac* (3 d). *Et de puis fist Tristrans pluiseurs aultres grans fais de chevalerie.* Lancelot sut bientôt que Tristan avait vaincu les trente *pour l'escu qu'il portoit*, et il fait faire trente-deux écus de la même forme que celui de Tristan, destinés à être portés par les trente-deux chevaliers de sa lignée, *pour l'amour de Tristran.* La nouvelle de la défaite des chevaliers de Morgain décide Arthur, qui recherche toujours la connaissance des bons chevaliers, à faire proclamer le tournoi devant le *chastel aux Pucelles.* Tristan y va avec un écu noir, pour ne pas être reconnu. *Et fist tant d'armes aux vespres du tournoiement et les trois jours routiers* que le roi et Lancelot et les autres sont émerveillés. *Et eult le pris et le los sur tous aultres chevaliers* (4 a). Il part furtivement. Alors *Lanc. et pluiseurs autres* jurent d'aller en quête de lui pendant un an et un jour pour l'amener à la cour. *Messire Tristrans, qui s'estoit partis blechiés de cest tournoiement, jeut grant piesche mallades a ung chastel nommé Daras*[1], *qui estoit assés près du chastel aux Pucellez. Et quant il fu garis, il prist congié*

1. Négligence ou erreur de l'arrangeur (le chastel Daras = le ch. de D.).

au seigneur de laiens et cevaulcha pluiseurs journees sans plenté d'aventures trouver qui a conter faiche. Et tant esra qu'il vint a ung perron nommé le Perron Merlin, assés près de Kamaelot, et pour che que luy et Pallamedes avoient prins jour de combatre en ce lieu. Lancelot arrive; Tristan le prend pour Palamède et le défie. Ils s'abattent l'un l'autre, les chevaux sur les corps. Puis ils chamaillent, et le combat devient terrible; leurs armes sont mises en pièces, et ils sont couverts de blessures (4 b); à la fin, leurs épées leur tournent dans leurs mains. Ils se reposent, forcément, et Tristan demande à Lancelot son nom. Apprenant qui il est, Tristan est ravi, s'excuse de l'avoir combattu et lui exprime son affection et son admiration; ils *s'entrefirent la plus grant joie du monde.* Lancelot lui raconte la quête et le prie de le suivre à la cour, *la quelle chose messires T. luy acorda de tresbon coeur* (4 c). A la cour on leur fait fête; Tristan est admis parmi les compagnons de la Table Ronde, où il prend la place du Morhout. *Et fust grant temps avec le roy en trés grant honneur et en trés grant leesche.*

Or dist li contes que quant messire Tristran ot esté grant temps avec le roy Artus, pour le amour qu'il avoit a la roÿne Yseult de Cornou., qu'il ne pooit oublier ne nuit ne jour, il prinst congié au roy et s'en ala en Cornouaille[1]. *Et fist tant qu'il parla a sa dame la roÿne Yseult priveement, et tant que Audret, qui estoit ossi nepveu au roy M., s'en aperchut.* Il le dit au roi qui en fut *moult courchiés. Et fist tant qu'il fist prendre monsigneur T. et emprisonner, au quel lieu il fu long tempz. Et depuis l'en delivra Percheval le Galois. Mais depuiz messire Tristran par son hardement prinst le roy M., son oncle, et l'emprisonna ens ou meïsmes chastel ou il avoit esté detenus prisonnier. Et faisoit ens ou royame de Corn. chou qu'il luy plaisoit* (4 d). *Et depuis se parti de Corn. et en mena avec luy madame la roÿne Yseult enz ou royame de Logres, ainsi qu'il est plus a plain contenu ens ou grant livre.* Pour

1. On voit qu'il n'est pas question du voyage de Marc (cf. § VIII).

la suite, voy. § 338 b. 758 adopte le texte de 755, etc. (voy. ib.). A la fin, 758 ajoute la *Mort Artu*, voy. § 571, fin, note.

Pour les mss. de la compilation de Rusticien, voy. l'Appendice (§§ 620 ss.).

Ayant ainsi présenté mes matériaux, je passe à l'examen des différentes versions de notre roman, ensuite j'essayerai de classer un peu les manuscrits, et à la fin je dirai un mot de la question littéraire que soulève le *Tristan* en prose.

VI. — Quoique ce roman indigeste, tel que nous l'avons dans les mss. de la Bibliothèque Nationale, ne nous offre guère que des fragments juxtaposés de rédactions différentes, nous y pouvons néanmoins distinguer deux versions principales, dont l'une est en général plus brève et plus simple, tandis que l'autre présente tantôt de longues intercalations, tantôt de graves suppressions et montre un caractère tout à fait cyclique :

1. La première et la meilleure version — elle ne comprend que la seconde partie (voy. § XVI) — est représentée par les mss. 757, 1434, 104 (fin), 755, 760, 12599 (fin).

2. La seconde version (la version cyclique[1] ou commune) se trouve dans les mss. 750, 12599, 335-336, 759, 756, 334, 776, 104, 103, 772, 97, 100-101, 102, 349, 94, 99, 758, 24400.

750 et 12599 se rattachent à cette dernière classe de mss., bien qu'ils n'aient pas l'épisode de Darnantes, où se présente la première grande divergence. En effet, pour le commencement de notre roman, les mss. sont d'accord jusqu'au passage où Brunor, Mordret et la demoiselle *mesdisant* vont se loger chez Calogrinant (§ 70) ; 750 et 12599 continuent à s'occuper des aventures de Brunor[2], mais dans les autres

1. Il est possible que tout le roman ait été cyclique, et nous ne pouvons savoir combien de romans du cycle de la Table Ronde le premier auteur a voulu faire entrer dans le *Tristan*. Je réserve donc ce nom de cyclique à la version des mss. de la première partie qui renvoient à la *Mort Artu* (voy. § XVI) et de ceux de la seconde partie qui intercalent la *Queste du saint Graal* dans son entier (cf. § XI).

2. Ces mss. montrent de semblables délayements dans l'histoire de Lamorat ; voy. §§ 48, note et 61, note.

mss. se place ici l'épisode de Darnantes[1], qui vient interrompre le récit des aventures de Brunor, ce qui a nécessité une récapitulation (voy. § 86, note), qui n'est cependant pas assez complète (cf. § 87)[2]. Pour le voyage de Tristan en Cornouaille, 750 et 12599 ne donnent donc rien que les remarques abrégées à la fin du § 64; on les retrouve dans la seconde version, qui donne cependant le voyage plus loin; les mss. de cette version ont donc intercalé, au § 71 b, le texte d'une autre rédaction, qui semble supérieure en tant qu'elle raconte le voyage. Mais pour le séjour subséquent de Tristan à la cour de Marc, le récit est dans les deux versions d'une brièveté elliptique; la seconde donne cependant, pour les premiers évènements, un peu plus de détails que la première[3].

VII. — Si 750 et 12599 ont ici conservé, en ce qui concerne les aventures de Brunor, une rédaction plus ancienne, il n'en est pas de même[4] des aventures qui suivent la sortie de Tristan de la prison de Daras[5] (voy. § 183; jusque là tous les mss. sont d'accord). A partir de cet endroit, 757 (et la *Tavola Ritonda*) donne un texte qui diffère de celui des autres mss., y compris 750, et qui lui est certainement supérieur, parce qu'on y trouve racontée une aventure à laquelle

1. Cf., pour cet épisode, Brakelmann, *Zeitschr. f. deutsche Philol.*, XVIII, 85 ss.

2. C'est donc bien le texte abrégé de 750, 12599, car on ne saurait croire que les rédacteurs des deux versions aient utilisé indépendamment les mêmes morceaux du roman biographique de Brunor. Un roman sur ce héros a dû exister; le début des aventures de Brunor est le début ordinaire des romans de ce genre; dans le commencement de *Guinglain*, on retrouve aussi la demoiselle *mesdisant*. — Cf. § 87, où 756, etc. donnent, comme connus, des détails qui n'ont été mentionnés que dans 750. — Pour les épisodes relatifs à Lamorat, voy. p. 213, note 3.

3. Le ms. 103 se rapproche un peu plus que les autres du texte de 750, quant aux aventures de Brunor, voy. § 71 b, note.

4. Un même ms. nous présentant un texte tantôt plus ancien, tantôt plus récent, c'est ce qu'on voit assez souvent dans ces énormes volumes indigestes, où se croisent des rédactions différentes.

5. L'épisode du séjour de Gaheriet et d'Ivain aux blanches mains en Cornouaille ne s'accorde pas bien avec ce qui suit; voy. § 207, où le récit passe à Marc dans des termes qui s'expliqueront mieux si nous excluons cet épisode, qui cependant doit être relativement ancien, vu qu'on fait allusion à la mésaventure de Keu plus loin (§ 212).

les autres mss., qui avouent supprimer ici plusieurs choses (ainsi l'annonce du tournoi de Roche dure fait défaut, voy. § 190, note), se bornent à faire allusion. C'est la délivrance de Lamorat par Tristan (voy. § 187). Quant aux autres aventures racontées ici par 757, il y en a une qu'on pourrait croire insérée d'après quelque roman biographique; c'est l'épisode d'Ossenam Cœur-Hardi, qui dit être en quête du saint Graal; or, cette quête n'est introduite que bien plus loin dans notre roman : l'arrangeur semble donc oublier qu'il se trahit en faisant cette addition (§ 185), qui n'est pas dans la *Tav. Rit.* Cette partie présente plusieurs autres suppressions faites dans la seconde version : ainsi le tournoi a été très écourté, et les aventures subséquentes de Tristan (§ 193 ss.) paraissent sautées.

VIII. — Plus loin, le voyage de Marc en Logres a fourni à la seconde version l'occasion de donner une série d'aventures plaisantes, dans lesquelles Marc se montre toujours ridicule. (Dans Tressan, il emmène Iseut avec lui : c'est une invention postérieure; voy. § 208, note.) On comprend en effet facilement que ces aventures comiques doivent leur existence à un arrangeur postérieur, qui a voulu réparer ce qui lui a semblé une omission déplorable en intercalant ces aventures, qui ont sans doute contribué infiniment à rendre notre roman populaire; que 757 ait supprimé, sans prévenir, des choses aussi amusantes, c'est ce qui est bien moins probable. En revanche, 757 donne l'épisode des demoiselles qu'on va brûler, ce que l'arrangeur de l'autre version s'abstient de raconter (§ 231 a). Au reste, ce voyage de Marc n'a pas l'air d'être bien ancien; il manque dans la *Tav. Rit.* et dans 758[1].

IX. — Lorsque la réconciliation entre Marc et Tristan a été amenée par Arthur, le retour en Cornouaille a lieu. La

1. Tristan est-il allé en quête d'aventures, étant reçu compagnon de la Table Ronde? Cf. Tressan (§ 237 note) et Rusticien (§ 624).

première version donne les aventures de la traversée — quelques manuscrits de la seconde version viennent s'y joindre : 97, 349, 100, voy. au § 252 a — et raconte les amours de Tristan et d'Iseut après le retour.

La seconde version, au contraire, — elle paraît, ici encore, bien inférieure, — après avoir parlé du départ de Marc et de Tristan, revient à la cour d'Arthur et raconte ce qui s'y passe : l'arrivée de Perceval[1] et de Lamorat, la rencontre de Dinadan avec Agravain et Mordret; puis la correspondance haineuse entre Marc et Arthur, le lai que Dinadan fait contre Marc et lui envoie par un harpeur qui arrive en Cornouaille en même temps que les Saxons envahissent le pays (dans Tressan cette invasion est racontée plus loin, voy. p. 205). Leur prince est vaincu par Tristan (doublet du combat contre le Morhout; cf. Golther, *die Sage von Tr. und Is.*, p. 61); puis le harpeur chante son lai et est chassé par Marc, qui attribue tout à Tristan et résout de se venger. Deux fois il fait emprisonner son neveu; de même la première version (après la découverte des amours). Mais, ici, les deux versions s'écartent considérablement l'une de l'autre. Dans la première — à laquelle se joignent ici encore quelques mss. de la seconde, les mêmes que nous avons vus plus haut passer à l'autre version, plus 772, qui commence ici, cf. § 282 — Tristan est délivré d'abord par Lancelot, puis par Perceval; Marc, qui guerroie contre Dinas, est enfin emprisonné par Tristan, qui passe en Logres avec Iseut. Dans la seconde version, Tristan est délivré d'abord par Perceval, puis par les Léonois, dont l'arrivée amène une révolution (dans 99[2], il est mis en liberté par Iseut; 336, 12599 ne nomment pas le second libérateur); après quoi les amants passent en Logres. La première version, qui donne seule le fameux rendez-vous au jardin, paraît supérieure; quant au rôle

1. Donnée immédiatement après le départ de Tristan, ce qui a été amené, paraît-il, par les mots de l'annonce précédente (§ 251 a); 97, etc. ne donnent pas cette arrivée.

2. Il paraît y avoir des croisements ici dans ce ms; cf. p. 204.

qu'elle prête à Lancelot, il est possible que la seconde version, qui le remplace par Perceval et introduit ensuite les Léonois, contienne ici des traits plus anciens; mais comme, dans notre roman, Lancelot menace, à plusieurs reprises, le roi Marc de punir toute démarche hostile à Tristan, la délivrance de ce dernier par Lancelot semble bien avoir été dans les intentions du prosateur, qui n'aura donc pas utilisé les lais sur lesquels repose sans doute la seconde version. Quoi qu'il en soit, la première version est plus claire[1] et représente les évènements mieux enchaînés; elle donne seule aussi les aventures des amants pendant leur voyage par mer.

X. — Les amants sont installés à la Joyeuse Garde. La première version passe ici aux aventures du Graal, tandis que la seconde les fait précéder du tournoi de Louvezerp, qui paraît avoir été ajouté par un rédacteur postérieur désireux d'amplifier la gloire de Tristan; de la version plus primitive nous n'avons ici qu'un morceau : voy. les notes aux §§ 346, 351 et 388.

XI. — Suit la quête du Graal, à laquelle Tristan prend part. La seconde version, loin de se borner, comme la première, à mentionner brièvement les traits principaux de cette quête pour s'occuper surtout des aventures de Tristan, intercale au milieu de ces aventures presque tout le roman en prose de la *Queste du saint Graal*, dont les deux versions (voy. G. Paris, *Merlin*, p. LIX) sont mêlées (cf. § 392 ss.); il n'est pas douteux que la plus brève, celle qui est attribuée à Robert de Borron, n'ait été insérée dans notre roman plus anciennement que l'autre; cf. § 394 a, où on raconte à Tristan l'accomplissement du siège périlleux, mais non l'aventure du bloc.

XII. — Pour l'épisode d'Erec (§ 422 ss.), qui, du reste, ne

1. On ne donne cependant aucun détail sur la demoiselle qui vient dire à Perceval de délivrer Tristan ni sur celle qu'il trouve au lac de Marse (§§ 314, 315). Ces demoiselles avaient-elles été envoyées par Iseut? Cf. le ms. 99, qui paraît mêler les deux versions et où Tristan est délivré par Iseut (p. 203).

peut être bien ancien dans le *Tristan*, 757 est supérieur aux autres mss.; pour l'épisode du chevalier à l'écu vermeil (§ 449 ss.), le texte de 757 et de 104 a été abrégé dans les autres[1]. Le voyage de Tristan avec ce chevalier est une intercalation qui ne s'accorde pas bien avec la promesse antérieure de retourner auprès d'Iseut immédiatement après le combat pour la demoiselle déshéritée (§§ 408, 418).

XIII. — L'inimitié de Tristan et de Lancelot, et les deux combats qui en résultent (§ 498 ss.) ne se trouvent que dans 757, 103 (avec les imprimés), 99, *Tav. Rit.* et Rusticien[2]. Dans ce qui précède, tous les manuscrits disent que Lancelot croit combattre Tristan, ce dont il est navré, et que Tristan, qui a prêté ses armes à Brunor, craint la colère de son ami (§ 478). Il serait contre les habitudes de notre roman de ne pas donner les conséquences d'un pareil quiproquo, et l'on s'attendrait au moins à une explication entre les deux amis. Les mss. autres que 757, etc., présentent donc ici une lacune, qu'on peut combler par la rédaction de 757, quoique les deux combats entre ces bons amis ne soient pas indispensables pour amener une explication ; il est même probable qu'ils sont dus à un arrangeur postérieur, désireux de combler la lacune (cf. le *mestre* dont parle 757 ; § 492 fin); le second combat surtout, qui est bien mal motivé, fait l'effet d'être un conte isolé, intercalé dans notre roman[3]; ainsi s'expliquerait, dans Rusticien, la présence de Lamorat, dont les mss. avaient raconté la mort et qu'ils ont donc probablement éliminé ici.

XIV. — La mort d'Habé (§ 505 ss.) est annoncée au commencement de notre roman (voy. § 27). Les aventures sui-

1. Il y a pourtant dans Rusticien et 103 un épisode qu'on pourrait croire conservé de la rédaction originale, tandis qu'il aurait été supprimé dans les autres mss.; voy. § 466, note.

2. On voit ici des croisements singuliers : 99 = 757 ; 104,336 = 772, et, plus loin, de nouveau = 757.

3. Je ne sais si le *Libro de bataglie de Tristano et Lancelotto et Ghalaso e della Reina Isotta* est identique à *la Bataglia* de ces mêmes chevaliers décrite par M. Rajna, *Scelta di Curiosità*, n° 166 (1873), p. XL.

vantes de Galaad données par 772, etc., et empruntées probablement à quelque version du *Graal*, comblent en quelque sorte les lacunes nées des raccourcissements dans 757 ; on semble avoir fait précéder l'épisode de Marc (§ 516 ss.) de quelques aventures de Galaad (§ 510 ss.), lequel, d'après les mss. que nous suivons ici, est celui qui avertit Tristan (§ 533).

XV. — La mort des amants (§ 546 ss.) est racontée de la même façon dans tous les mss. sauf 103, qui adopte subitement (voy. § 533, note) le dénouement que l'on connaît aux poèmes, bien que ce ms., comme les autres, ait raconté l'histoire du glaive de Morgain (§ 191) et qu'il ait annoncé la mort de Tristan de la main de Marc (§ 270).

XVI. — Avant l'arrivée de Sagremor à la cour, la seconde version intercale de nouvelles aventures de Galaad (l'épisode de Bedoin de la Marche a été pris dans quelque roman de chevalerie ; cf. 552) et la fin de la quête du Graal. Elle ajoute aussi la mort de Dinadan, conservée seulement dans 24400 (§ 613), mais annoncée bien plus haut dans les mss. de cette version (§ 258) ; quelques-uns placent cet évènement après la mort de Gauvain, c.-à-d. vers la fin de la *Mort Artu*. On a donné aussi la *Mort Artu*, conservée dans 758 et 24400 ; elle est annoncée plus haut (§ 146) dans la plupart des mss. qui contiennent la première partie du roman [1]. Il semble par conséquent que, en tout cas pour cette première partie, nous n'ayons que le texte d'une version cyclique (cf. les paroles du prologue) ; ainsi on s'explique mieux la fastidieuse introduction ayant pour but de ramener la généalogie de Tristan aux héros du saint Graal. — Très probablement on a ajouté aussi la vengeance de Tristan, ou la mort de Marc, qui est racontée dans la *Tav. Rit.*, où c'est Dinadan qui insiste pour qu'on venge Tristan (de même, dans 24400, c'est Dinadan qui

1. Les mss. (94, 99, 776, 104) qui ne donnent pas cette annonce se rattachent néanmoins à la seconde version, dont ils suivent partout le texte ; des scribes auront supprimé cette annonce d'un épisode qu'ils ne trouvaient plus dans leurs manuscrits.

essaye de le venger), dans le ms. 340 (voy. § 575 a), où Marc est tué par le chevalier Paulart, et dans Malory, où *Syr Tristram slewe Kynge Marke.* Il existe aussi un poème italien : *La Morte e la Vendetta di Tristano* (voy. Rajna, *Carduino*[1], préface, p. LVIII). Enfin le ms. 99 dit en terminant (voy. au § 570) que Lancelot aurait vengé Tristan sans la défense de Guenièvre, et on pourrait voir une prédiction de la vengeance aussi dans la version de 757, à l'endroit où Andret laisse Lancelot pour mort (p. 220). L'existence d'un récit de la mort de Marc dans la série des épisodes de dénouement de notre roman paraît donc assurée (cf. § 619, note).

XVII. — Nous allons maintenant examiner les manuscrits un peu plus en détail. Comme je n'ai pu toujours les comparer par le menu, je me suis surtout attaché à noter les variantes de noms propres et de chiffres, celles-ci étant les plus faciles à saisir. Conjointement avec les divergences de version que nous venons d'étudier, ces détails, si peu nombreux qu'ils soient, fourniront au moins la base d'une classification provisoire; celle de Brakelmann n'est plus soutenable : cf. G. Paris, *Romania*, XV, 602, et *Merlin*, p. XXXVII.

Par la comparaison de ces détails, les deux séries établies par l'examen des versions (voy. § VI) ne subissent pas de modification essentielle; elle nous montre aussi que les croisements de texte ont eu lieu dans une assez grande mesure; nous en avons déjà vu dans le chapitre des versions.

XVIII. — Parmi les manuscrits qui donnent la première partie du roman (94, 97, 99, 100, 102, 103, 104, 334, 335, 349, 750, 756[2], 759, 776, 12599, — 758 n'en présente qu'un abrégé —), 756 diffère un peu des autres : il est ordinairement plus bref; il a souvent de petites lacunes, des suppressions,

1. Bologna, 1873.
2. C'est 756 qui a fourni la base de l'analyse de la première partie; pour les divergences de peu d'importance je me suis borné à donner les variantes de 334. Pour ce qui, dans la première partie de la seconde version, vient après la fin de 756 (§ 184 ss.), c'est le texte de 334 qui a été suivi.

des erreurs et des oublis, particuliers, comme beaucoup de noms propres, à ce ms.; sa leçon *Ornise* (§ 43) paraît supérieure à celle des autres; il est aussi le seul qui donne les dix quêteurs de Tristan (§ 150).

Des familles assez distinctes sont formées, d'une part par les mss. 97, 100, 102, 349, dont 97 et 102 sont plus étroitement liés, et d'autre part par les mss. 94, 99, qui, cependant, ne vont pas toujours ensemble; la première de ces deux familles va en général avec 334, la seconde semble se rapprocher plutôt de 756.

750 et 12599 constituent une famille. 335 et 759 vont généralement ensemble; de même, souvent, 335, 750, 12599 (ainsi § 114, contre la faute commune des autres).

104 et 103 sont fréquemment d'accord et suivent ordinairement, surtout 103, le texte de 334, avec lequel concorde presque partout 776.

335 donne cependant aussi des leçons particulières (par ex. *Banam*, § 120). 104 a plusieurs suppressions de détail et des noms particuliers. 103, toujours très bref, fourmille de petites omissions et de changements sans portée. Il donne seul le combat contre le serpent et le nom de Tantris (§ 32). 12599 est composé de quatre parties : 1° Fragment italien de *Guiron le courtois*; 2° fragments de la version de 750 (voy. au § 59), séparés par quelques morceaux détachés (cf. p. 61); 3° partie particulière (voy. § 283 a ss.); 4° dernière partie du roman. Le texte de 755, etc., voy. § 338 b. 750 contient des noms particuliers et d'autres particularités, ainsi l'addition des noms de Luce et d'Helie dans les remarques littéraires.

XIX. — Les manuscrits contenant la seconde partie du roman (94, 97, 99, 101, 103, 104, 336, 349, 755, 757[1], 758, 760, 772, 776, 1434, 12599, 24400) se groupent dans les familles suivantes :

1. 757 et, après la fin de ce ms. (pour la seconde version), 772 ont servi de base à l'analyse de la seconde partie du roman.

757 ; 1434 ; 104 ; — 12599 ; 755, 760 ; — 103 ; — 336.
772 ; 97, 349, 101 ; (776).
99, 94 ; 758, 24400.

336 occupe une position intermédiaire entre les deux versions. 755, 760, 12599 débutent par un texte abrégé.

772 est le meilleur manuscrit de sa famille[1] ; 97, 349, 101 montrent une parenté étroite (cependant, 97, 101 vont quelquefois ensemble contre 349 et, plus souvent, 97 contre 101, 349). Pour des croisements entre les familles 772, 99, voy. §§ 372-384.

776 finit trop tôt pour qu'on puisse décider s'il appartient à la famille de 772 ou à celle de 99.

99 et 94 se séparent quelquefois par suite de croisements ; ainsi 94 suit 757, etc., à partir du § 353 jusqu'au § 364 ; puis accord, puis nouveau croisement (§§ 373-376) ; à partir du § 377 accord (essentiellement). On dirait des textes centons.

Le ms. 103 se rapproche des textes de 755, 757, 104 ; il adopte (au § 449) le texte de Rusticien[2] et donne le dénouement d'après les poèmes[3]. Les imprimés, qui suivent de bien près 103, — ils vont partout ensemble, à moins que le contraire ne soit noté, — n'en dérivent pourtant pas directement, mais se rattachent à un manuscrit très voisin de 103 ; c'est ce qu'il faut croire à cause de la différence de noms propres : Cintagel (impr.), Tinthanel (103) ; Sandret (103 au commencement, plus tard Andret), Andret (impr.). Le Tantris de 103 (§ 32) n'est pas dans les imprimés. — L'imprimé de *Jan Maugin* est un mauvais remaniement dans le goût de la Renaissance ; *Janot* est identique à *Verard*, et *Janot-Verard*, à en juger par les leçons du dernier morceau (§ 535 a, ss.), l'est essentiellement à *Michel le Noir* et à l'édition de

1. Cf. au § 449 b ; pour la main correctrice, favorisant Gauvain, dans ce ms., voy. § 296, note. Pour un exemple d'une faute commune à 772 avec les trois autres, voy. au § 570.

2. Les mss. de Rusticien et 103 ont eu le même original ; cf., au § 461, dern. note, la lacune commune à 103 avec les trois mss. de Rusticien ; de ceux-ci, c'est à 1463 que se rattache 103, tandis que 340 et 355 forment une famille à part.

3. Pour la fin de ce ms., j'ai suivi ma copie dans les cas où elle différait de celle de MM. Bédier et Lutoslawski (§ 535 a ss.).

Rouen, qui pourtant s'accorde mieux avec 103 et abrège moins que les autres. — L'imprimé de Tressan ne peut être l'édition de Rouen (Hagen, *Buch der Liebe*, préf., p. XIX, a tort) ; ainsi Tressan donne Luce de *Gua* (Rouen : *Gast*), *Gesnes* (R. : *Genes*), et voy. au § 543 a (Iseut devient dévote), où il cite son « auteur », et § 545 a (*Monteil* et l'*apostole*). — Les analyses de *Dunlop-Liebrecht* et de l'*Encyclopædia Britannica*, qui ont été faites sur des imprimés, se rapportent à la famille de 103, mais en diffèrent en donnant *Phérédin* (de même dans Tressan) et *Phérédur* ou *Pérédur* pour *Kahedin* ; dans Dunl. Liebr., Tristan, voulant quitter la Petite-Bretagne, « s'occupe de la construction d'un vaisseau, » trait qui ne se retrouve pas ailleurs (peut-être confusion avec le vaisseau d'Iseut dans 99 ; p. 204).

La compilation de Malory, que je n'ai pu comparer qu'après le commencement de l'impression, débute par l'enchantement de Meliadus (§ 20). Elle est partout d'accord avec la version commune pour tout ce qui est essentiel et n'en diffère que par de petits détails et des noms propres ajoutés ou changés. Il est à remarquer que Tristan s'y donne le nom de *Tantris*, comme dans 103 (§ 32)[1]. Il y a, dans Malory, d'autres points d'accord avec 103 : ainsi, en partie, l'ordre des évènements avant l'épisode du Darnantes (p. 57), que la compilation, cependant, ne donne qu'après l'emprisonnement de Brunor (§ 90), et les remarques sur Lamorat, tué à la sortie d'un tournoi (p. 186 et § 365), et sur le départ de Lancelot de la Joyeuse Garde (§ 384). Pour la guérison de Tristan fou, Malory donne un peu plus de détails : Tristan est guéri par les courtisans. Iseut va le voir un jour qu'il est dans le jardin, mais ne le reconnaît pas. Tristan pleure ; il est reconnu par uu petit *brachet*, dont il avait fait cadeau à son amante lors de son arrivée en Cornouaille et qui ne s'éloigne d'elle que lorsqu'il voit son ancien maître (Malory l'identifie avec le *brachet* envoyé par Belide ; § 27). Iseut, prévoyant que son amant sera banni,

1. Seulemeut il le fait dès son arrivée en Irlande.

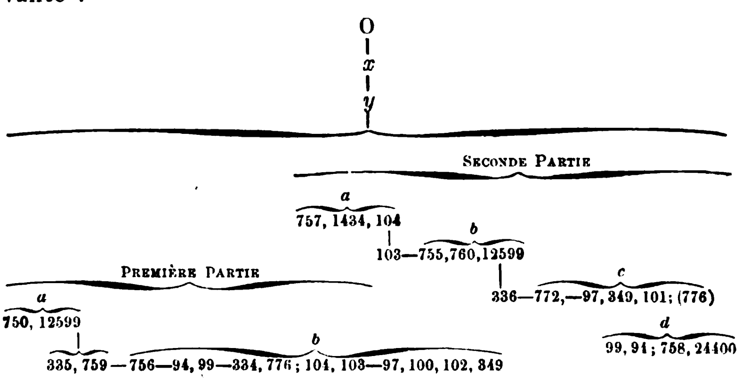
'engage à aller à la cour d'Arthur et promet de le prévenir toutes les fois qu'il pourra venir la voir. Tristan la prie de le quitter et lui rappelle tout ce qu'il a déjà souffert pour son amour. Il est banni du pays pour dix ans. — Plus loin, § 197 ss., le chevalier inconnu est appelé Lancelot par Malory. A partir de l'épisode d'Alixandre l'orphelin (p. 186 ss.), Malory présente essentiellement le même texte que 99; on trouvera en note les variantes qui m'ont paru avoir quelque importance.

La *Tavola Ritonda* jette pêle-mêle toutes sortes de rédactions.

Le livre populaire italien, les *Due Tristani*, qui est traduit d'un livre espagnol (cf. § III), commence par l'avènement de Félix (§ 19) et suit librement la version commune de la prose. Tristan, blessé, va en Irlande (§ 29) avec Gouvernal (de même Malory). Après la victoire sur Brunor (§ 41), Tristan accepte la seigneurie de l'île del *Piotto*, que lui offre Galehout. Suivent plusieurs aventures de celui'-ci, qui meurt, *di febre continua*, dans une abbaye. Les amants restent dans l'île pendant deux ans. Mort du géant *Bondagar*. Arrivée de *Florisdelfa*, une magicienne qui, à la vue d'Iseut, se tue en se précipitant d'une *loggia*; sa servante, *Armenia*, passée au service d'Iseut, fait accepter Tristan pour seigneur aux sujets de son ancienne maîtresse. Iseut accouche d'un fils, *Don Tristano il giovane*, qui passe pour l'enfant de *Leandro* et d'*Elisea*. Tristan tue le géant *Vermiglio*, fils de *Bondagar*. Grande chasse en l'honneur des amants. Ils partent pour une autre partie de l'île, appelée *Tarsi*, où Iseut devient mère d'une fille, *Isea* (*Isotta*). Le pays de Florisdelfa est donné à Armenia, qui épouse un chevalier, *Armiano di Ligi*, et les amants partent pour la Cornouaille, en laissant leurs enfants aux soins d'Elisea et de *Belsia*. Iseut épouse Marc. — Comme dans la *Tav. Rit.*, Tristan est effrayé par un rêve dans la forêt (§ 52). Après l'épisode de Darnantes (p. 60), le roman italien n'est plus guère qu'une compilation; un grand nombre d'aventures sont supprimées, altérées ou changées de place; il y en a qui se retrouvent dans la *Tav. Rit.* La mort des amants est racontée comme dans la prose; voy. § 546 ss.

Aucun des manuscrits ne nous a conservé le roman original, témoins les suppressions souvent avouées, les interpolations visibles et les nombreux passages obscurs et elliptiques, tant en général que surtout en ce qui concerne l'histoire de Tristan ; nous avons vu aussi des débris d'une rédaction plus ancienne au milieu d'une autre plus récente (§ 344 ss. ; cf. § VI), et tout le roman, comme il a été dit plus haut, n'est composé pour nous que de pièces et de morceaux.

Je résume les remarques précédentes par la généalogie suivante :



XX. — Le *Tristan* en prose est formé de trois éléments : les anciens récits sur *Tristan*, les romans de chevalerie et l'invention des prosateurs. Antérieur au roman de *Palamedes*, et postérieur au *Lancelot*, il doit avoir été composé entre 1215 et 1230 (*Tristan* expliqué par l'étymologie *triste* (§ 20) se trouve déjà à la fin du XIIe siècle).

XXI. — Quant aux prétendus auteurs du roman de Tristan, la question a été traitée par M. G. Paris, qui a montré [1] la futilité des allégations relatives à Robert de Borron, etc. En effet, les arrangeurs croyaient pouvoir accommoder leur texte à leur fantaisie, pourvu qu'ils eussent soin de renvoyer soit à Robert de Borron, soit à l'histoire de Lancelot, soit à l'histoire du Graal ou au « livre du latin ». M. G.

1. *Romania*, XV, 600 ss ; *Merlin*, XXXIII ss. et XXVIII ss.

Paris explique aussi (voy. ib.) le nom de *Bret* (qui paraît désigner le roman de Lancelot dans 12599, f° 242 c, voy. § 287 a, note).

XXII. — Il est probable que notre roman repose en grande partie sur le poème perdu de Chrétien de Troies (cf. *Rom.*, XV, 604). Ainsi le combat contre le Morhout a lieu dans l'île de Saint-Sanson (§ 28) ; il en était de même dans Chrétien (voy. *Erec*, 1239, Haupt). Ailleurs, on voit des épisodes du *Chevalier au lion* de Chrétien imités dans le roman, comme l'île de la Fontaine (§ 326 ss.), Tristan fou et l'ermite (§ 101), la demoiselle déshéritée (§ 444), — du reste lieu commun, — l'île des Pucelles (§ 531).

Mais la large part faite par le prosateur à l'histoire d'Arthur et de sa cour était inconnue au poème de Chrétien, qui ne mentionne pas Tristan en dressant la liste des chevaliers de la Table Ronde dans *Erec*, le premier roman de cet auteur ayant trait à la Table Ronde ; cf. *Rom.*, XII, 462. Arthur a été introduit dans notre légende par les trouvères (déjà Berol) ; ainsi on voit Marc et Tristan à la cour d'Arthur dans *Guinglain*.

Le *Tristan* nous a-t-il conservé des traces d'un modèle poétique sous la forme de vers restés à l'état pur? Dans le rendez-vous au jardin (§ 282 ss.) on pourrait peut-être retrouver des vers octosyllabiques par ci par là : *pensé vers vos de fole amor* ; — *selonc Deu et selonc reson* ; — *c'est grant pechié et grant dolor* ; de même dans l'épisode de Tristan fou (§ 104) : *veez le fol, veez le fol* ; — *chascuns le fiert, chascuns le boute* ; — *li uns le point, l'autre le bat* ; on n'y rencontre pourtant pas de rimes[1]. Dans le récit de la mort (P. Paris, *Mss. fr.*, I, 200 ss.), on trouve beaucoup de phrases qui se laissent scander (mais jamais de rimes), et ce récit est présenté d'une manière assez poétique ; mais on ne saurait guère l'attribuer à Chrétien, qui n'aurait sans doute pas abandonné

1. Nous avons aussi cru voir un vers laissé tel quel dans l'épisode du *Servage Tristan*, emprunté comme plusieurs autres à un lai. Voy. § 63 et note.

le dénouement plus dramatique des poèmes. On s'attendrait d'ailleurs à une tentative de la part d'Iseut pour guérir Tristan, comme elle l'a déjà fait deux fois, voy. §§ 29, 104 et cf. § 54, où il lui demande un remède. En effet, la connaissance que possède Iseut en fait d'herbes salutaires, et dont elle fait profiter son amant, formait probablement un trait constitutif de notre légende. Le silence que garde le rédacteur sur ce rôle médical d'Iseut, dans le récit de la mort de Tristan, semblerait donc accuser la postériorité de l'épisode.

XXIII. — Le *Tristan* en prose, ainsi que le poème de Chrétien, se rattachait à la version de Berol-Eilhart (voy. *Romania*, XV, 599 [1]) ; seulement le prosateur a gravement altéré le fond ancien (par exemple les faux, § 48, au lieu de la farine), surtout à partir de la vie des amants dans la forêt. Nous n'avons d'ailleurs pas la plus ancienne forme du roman en prose. L'enlèvement d'Iseut par Palamède (§ 43) répond à l'épisode du harpeur d'Irlande, épisode qui est particulier à la version de Thomas, mais qui a pu former un lai à part, utilisé indépendamment par Thomas et le prosateur. Le ms. 103 donne seul le nom de *Tantris* et le combat contre le serpent (§ 32); il les donne, à ce qu'il semble, d'après la version de Thomas

1. Pour Eilhart, voy. le travail de M. Muret, *Eilhart d'Oberg et sa source française* (*Romania*, XVI, 288-361).

PROLOGUE

756 : — *Cy commence la grant ystoire de mons. Tristam, que missere Luces du Gail et missire Helys de Buron translaterent de latin en romanz, por ce qe il veoient qe nus n'entreprenoit a translater si haute ystoire come de celui qi fu le meillor chevalier qui oncques fust en la Grant Bretaigne, ne devant le roi Artus ne après, fors Galaad seulement. Et apelent cest livre li Bret, por ce q'il est maistre sor toz les livres qui oncques furent fait de la Table Reonde et del Saint Graal. Et commence premierement missire Luces du Gail, qui briefment parloit, tant come il vesqui, et dist en telle maniere.*

334 (335, 94, 97, 99, 100, 102, 103)[1] **:** — *Après ce que je ai leü et releü et pourveü par maintes foiz le grant livre du latin, icelui meesmes qui devise tout apertement l'estoire du Saint Graal*[2], *moult me merveille que aucuns preudomme ne vient avant, qui entreprengne a translater le du latin en françois. Car ce seroit une chose que moult volentiers orroient et povres et riches, pour ce qu'il eüssent la volenté de l'escouter et de l'entendre les beles aventures qui moult sont plaisanz*[3] *et qui avindrent sanz doutance en la Grant Bretaingne au temps le roy Artus. Et devant tout ainsint comme l'estoire vraie du Saint Graal, qui bien fait a croirre, le vous tesmoingne*[4]. *Mes quant je voi que nus ne l'ose*

1. P. Paris a publié le prologue de 94 (*Manuscrits françois*, I, 118), les ajoutés de 97 (*ib.*, p. 128) et de 103 (*ib.*, p. 136). — Le même prologue se trouve imprimé, d'après un ms. de Vienne, dans Wolf *Ueber die Lais* p. 241.
2. *Après ce que je vous ay par maintes fois conté l'estoire du S. Girial*, 103.
3. *Pl. a oïr* 97, 100, 102.
4. 103 abrège ces remarques.



entreprendre, pour ce que trop seroit greveuse chose, a ce que trop y avroit a faire, car trop est granz et merveilleuse l'estoire, je, Luces, chevalier et sires du chastel du Gat[1], *voisins prochains de Salibieres, comme chevalier amoureus et renvoisiez*[2], *entrepreng a translater le du latin en françois, et une partie de cele estoire, et non mie pour ce que je sache gramment [de] françois, ançois apartient plus ma langue et ma parleüre a la maniere d'Engle[t]erre que a cele de France, comme celui qui fu en Engleterre nez; mes itele est ma volenté et mon proposement que je en langue françoise, au mielz que ge pourrai non mie en tele maniere que re la*[3] *y quiere mençonge, mes la verité toute apertement, demonst[er]rai et ferai a savoir ce que li latins devise de l'estoire de Trystram*[4], *qui fu li plus souvrains chevaliers qui oncques fust el roiaume de la Grant Bretaingne, et devant li rois Artus et après, fors seulement Galaad, li trés bons chevaliers, et Lancelot du lac. Et li latins meesmes de l'estoire du Saint Graal*[5] *devise tout apertement que au temps li rois Artus ne furent que .III. chevaliers qui trés bien feïssent a prisier de chevalerie, ce fu Galaad et Lancelot et Trystram; de ces .III. fet li livres mencion par desus touz les autres et plus les loe et plus en dit de bien*[6], *et pour ce que je sai bien que ce fu verité, voudrai je encommencier en cestui point l'estoire de Trystram en tele mainere.*

1. 99, 100 de même. — 335 : *Gaut* (750 : *Gaut*, *Cant*, *Gant*); 102 : *Gad;* de même 97. Et voy. §§ 545 a et 570, note. 103 : *Gast* (Tressan : *Gua*). — Le nom de Luce et toutes les remarques sur sa personne manquent dans 94.

2. *Envoisiez,* 97, 100, 102.

3. *Sic;* l. avec 97, 100, 102 : *que je ja y q.* 99 : *que ja y ajouste mençonge*. 335 : — *pourray, a mon povoir, sans y metre mensonge.*

4. Pour les variantes de ce nom, voy. § 13.

5. *Girial* 103.

6. Ces remarques ne se trouvent pas dans 94.

LE ROMAN

1. *Après la passion de Jesu Crist avint que Joseph de Baramachie vint en la Grant Bretaigne par le commendement de nostre seignor, et crestienna grant partie*[1]. *Joseph avoit un serorge, qi estoit apelé Brun*[2]. Ce Brun avait de sa *moillier*[3] douze fils. Il prie Joseph de leur demander ce qu'ils veulent faire. Joseph demande s'ils veulent se marier ; onze disent oui ; le douzième ne veut pas ; il préfère servir le saint Graal. « *Dont t'en donrrai je après ma mort la garde*, » dit Joseph[4] à *Elayn le Gros*. Les onze se marient suivant le conseil de Joseph, mais le onzième, qui est appelé Sadoc[5], veut se marier à sa volonté[6]. Joseph part[7].

Joseph d'Arimathie marie les fils de Brun, sauf Hélain le Gros et Sadoc.

1. 334 (335, 97, 100, 102, 94, 99) : *Après la pass. de nostre seingnor J. C., par qui travail et par qui mort nous fumes osté de la prison tenebreuse et de la mort pardurable, Joseph d'Arymathie* (var. *de Barimachie*), *qui avoit esté ses deciples feel et loiaus, vint puis en la Gr. Br., par le comm. de n. s., a tant* (l. *atout*) *grant partie de son lingnage, et par son preechement fut tournee grant partie de cele terre a la crestienne loy.* 103 s'exprime très brièvement : *Après la saincte passion de Jhesucripst vint en la Gr. Br. Jos. d'Arimathie.*

2. Var. *Brom.*

3. Morte depuis longtemps, 334, etc.

4. Dans 334 et les autres mss. il fait un discours plus long et confie la garde du Graal à lui et à ses héritiers.

5. Var. *Sador.*

6. Il sera, dit-il à Joseph, dans 334, etc., *sous son chastiement en toute chose fors que de fame prendre.* Jos. n'insiste pas, mais : « J'ai peur, dit-il, que tu ne t'en repentes à la fin. »

7. Pour d'autres terres, ajoutent 334, etc., *preechant le non du vrai crucefié*, comme le lui avait ordonné *la voiz devine*. Sadoc refuse toujours de se marier ; aucune femme ne lui plait.

2. Un jour[1] que Sadoc se promène à cheval sur le bord de la mer, il est frappé de la beauté d'une jeune fille qu'il trouve dans un vaisseau presque détruit par l'orage[2]. C'est *Chelinde*, la fille du roi de Babylone, promise au roi de Perse ; elle a été jetée par la tempête sur les côtes d'Angleterre[3] ; l'équipage et tous les compagnons de la princesse ont péri dans les vagues. Sadoc la conduit au château de son frère *Nabusardan*[4]. Au bout de trois jours elle a repris ses forces. Sadoc la fait baptiser et l'épouse.

Sadoc épouse Chelinde.

Un jour, à la chasse, Sadoc est entraîné par un sanglier qu'il tue ; mais il a reçu des blessures et, surpris par la nuit, il se voit forcé de rester dans la forêt[5]. Nabusardan profite de l'absence de son frère pour éloigner tout le monde, sous prétexte de le chercher, et fait violence à Chelinde, qui est restée seule avec lui. Sadoc est ramené et soigné. Un jour Chelinde pleure près de la chambre où dort Sadoc convalescent ; il s'éveille, veut savoir la cause de son chagrin et la force à tout avouer. Nabusardan survient ; Sadoc le tue et s'embarque avec sa femme. Une tempête éclate. Les marins, tous païens, sont avertis par un vieillard que l'orage est dû à la présence d'une personne qui a commis quelque crime. Un des matelots, qui est sorcier, fait ses *charries*[6] et dénonce Sadoc. Pour conjurer l'orage, on le jette par dessus bord ; auparavant, il avait prié les marins de bien traiter sa femme, qui est de si haut lignage, et il s'était *commandé a nostre signor*. Le temps s'éclaircit, mais Chelinde se plaint ; les marins ont beau la consoler en lui disant : « Les dieux ne vous oublieront pas ; » elle continue son deuil. Le lendemain, *a heure de tierce*, on arrive en Cornouaille, où règne *Thanor*[7], un roi païen, qui épouse Chelinde malgré elle. Le roi rêve qu'il est dévoré par un lion pendant qu'il poursuit un léopard que le lion tue également. Inquiet, le roi s'adresse à un « philosophe » et magicien qui *estoit sans faille estrait du lignage de Virgile*; après avoir réfléchi tout un jour, ce philosophe dit au roi que le

Chelinde violée par Nabusardan.

Sadoc tue son frère et s'enfuit avec sa femme.

Il est jeté dans la mer.

Thanor épouse Chelinde.

1. *Entour le temps de Noel*, 334, etc.
2. Ici commence 104, dont le premier feuillet manque.
3. La description du triste état de la jeune fille naufragée est un peu délayée dans 344, etc.
4. Qu'il aime mieux que ses autres frères, 334, etc.
5. Ses blessures l'y obligent, 334, etc.
6. *Chernes*, 334.
7. Var. *Canor* et (99, 94) *Tennor*.

fils de Chelinde le tuera; il se distinguera comme le lion parmi les animaux; le léopard représente le mari de Chelinde, qui n'est pas mort, mais mène une triste vie sur une roche où il a été jeté. Chelinde accouche d'un fils, que le roi va lui-même exposer dans la forêt. Il rencontre le chevalier *Nicorant* [1] et sa femme *Madule* [2]. Le roi leur dit qu'il va *en une soe besoigne* et qu'il ne veut pas qu'on l'accompagne. Madule le soupçonne de tramer quelque *grant felonnie*; l'enfant que porte le roi se met à crier. Madule n'hésite plus : avec la permission de son mari, elle suit Thanor sans se laisser voir. Le roi, qui ne peut prendre sur lui de tuer l'enfant, le dépose près d'une fontaine, dans l'espoir qu'il sera la proie d'une bête féroce, et s'en retourne au palais. Madule, qui a tout vu de sa cachette, court à l'enfant, le recueille et l'élève avec son mari. On l'appelle *Apollo l'aventureux*, à cause de sa grande beauté et parce qu'il avait été trouvé de cette façon.

Apollo l'aventureux accueilli par Nicorant et Madule.

3. Cependant Sadoc ayant longtemps nagé avait réussi à gagner un rocher et y avait trouvé un ermite; celui-ci lui raconte son histoire. Il est originaire de *Sarras*, chevalier du roi *Mordrain* et compagnon de la Table Ronde [3]. Le ciel, courroucé de ce qu'il était retombé dans le péché après que Joseph d'Arimathie, qui l'avait baptisé, eut quitté Sarras, fit entendre une voix qui le menaçait. Il s'effraya et promit de se corriger; alors il sentit une main le saisir par les cheveux, et il fut transporté sur cette roche déserte, où il a vécu depuis, tout entier au service de Dieu, se nourrissant d'herbes sauvages. Des marins qui passent souvent donnent du pain à Sadoc, qui ne peut se faire à la nourriture de l'ermite; mais ils ne veulent pas l'emmener parce qu'il est chrétien, et il reste là pendant trois ans.

Sadoc chez l'ermite de Sarras.

4. Chelinde a, du roi Thanor, un fils, *Cicorades* [4]. *Pelyas*, roi de *Leonois* [5], pays voisin de la Cornouaille, aime Chelinde. Thanor trouve un jour dans un bois Pelyas, qui s'est égaré à la chasse, entraîné par un cerf. Comme il a perdu son cheval, il le fait monter sur le sien et le mène à un de ses châteaux,

1. Var. *Nicorau(l)t*.
2. *Maldule*, 334, 335, 104; 97, 100, 102. *Madalie*, 94, 99.
3. Erreur de 756. Compagnon de sa table, 334, 335; 97, 100, 102; 103; la remarque manque d. 99, 104.
4. Var. *Cycoradas*, *Thycorades*.
5. Var. *Loonoys*, *Locnois*.

Thanor jeté dans la mer par Pelyas

où est la reine. On dresse le lit de Pelyas dans la chambre à coucher royale. Il fait chaud ; Thanor se lève et, au clair de lune, il converse près d'une fenêtre avec son chambellan. Pelyas s'éveille, les voit et n'hésite pas longtemps à profiter de l'occasion. Il s'élance sur eux, l'épée haute. Thanor le voyant venir tombe, épouvanté, par la fenêtre dans la mer. Pelyas le croit mort et tue le chambellan, qu'il jette à l'eau ; puis il se couche auprès de la reine, qui ne s'est aperçue de rien et le prend pour son mari. Pelyas lui ôte du doigt une bague que Sadoc lui avait donnée, et au matin il retourne en Léonois sans qu'on ait pu rien soupçonner.

Thanor emprisonné en Léonois.

5. Thanor est sauvé par deux pêcheurs, qui le déposent sur la côte de Léonois, près du château de *Lusin* [1]. Deux chevaliers le reconnaissent et l'enferment dans une forteresse. Pelyas, qui le croyait mort, avait déclaré la guerre au peuple de Cornouaille pour s'emparer de ce pays et épouser Chelinde. A cette nouvelle, les deux chevaliers s'en vont chez Pelyas et lui apprennent ce qui s'est passé. Le roi leur ordonne de n'en rien dire à personne, pour qu'on ne lui reproche pas de s'être mal conduit envers Thanor, qui l'avait si bien traité.

Palades fait ramener Sadoc.

6. En Cornouaille, on découvre le cadavre du chambellan, et on emprisonne la reine à cause de la disparition du roi. Le frère de Thanor, *Palades* [2], consulte le « philosophe » : celui-ci lui conseille de faire venir Sadoc, qui est « dans un pays aussi éloigné que Galilée » ; ce conseil est suivi.

7. A cette époque, les royaumes de Cornouaille et de Léonois étaient dans la dépendance du roi de *Gaule* et lui envoyaient tous les ans un tribut de 100 demoiselles, 100 jeunes hommes et 100 chevaux de prix. La Gaule, de son côté, payait tribut à Rome, comme le monde entier. La Gaule d'alors était païenne ; le roi s'appelait *Maroveus* [3]. Après sa mort, saint *Remi* convertit le pays au christianisme ; le premier roi chrétien fut *Clodoys* (*Clodoveus*) [4]. — Toujours sur le conseil du « philosophe », qui sait tout, Palades va en Gaule

1. *Luisin* 94, 99. *Lusyon* 104.
2. Les autres : *Pelades* (*Peliades*).
3. Var. *Meroveus*, *Maroneus*.
4. *Clodoveis*, 334 ; *Clodovex*, 335 ; *Clodoveu*, 97, 100, 102 ; *Cloovis*, *Clodeus*, 99 ; *Cleovis*, *Clodeus*, 94 ; *Clodovois*, 104 ; *Clovis* 103.

avec Sadoc pour accuser Pelyas devant Maroveus. Celui-ci mande Pelyas, qui nie tout et se bat avec Sadoc pour prouver son innocence. Sadoc vainqueur est trop généreux pour vouloir tuer son adversaire. Il l'engage à remettre Thanor en liberté et à abandonner la guerre; à cette condition, Sadoc s'engage à obtenir du roi Maroveus la permission de cesser le combat. Pelyas accepte et délivre Thanor, qui rentre en possession de son royaume. Maroveus admire Sadoc et voudrait le retenir à sa cour, mais Sadoc le lui refuse; en partant, il décline également l'honneur de devenir le compagnon de *Childeric* [1], le fils de Maroveus.

Combat de Sadoc avec Pelyas devant Maroveus. Thanor affranchi.

8. Thanor a peur de Sadoc et lui interdit ses terres. Il va alors en Léonois, affligé de ce *mauvais guerredon* que le roi lui rend. Pelyas est averti de son arrivée par deux écuyers, qui ont rencontré Sadoc dans la forêt. Il tient à lui montrer sa reconnaissance de ce qu'il l'a épargné, et le fait chercher, mais en vain. Sadoc s'est rendu à la ville d'*Albine* [2], où réside le roi. A l'entrée de la nuit, il s'endort dans un temple, où il est entré pour se reposer, à côté d'un individu qui garde le plus profond silence. C'est un mari trompé, *Julius*, qui s'enfuit après avoir tué sa femme avec son galant, *Canaam* [3], le fils du grand juge de la ville ; car les deux amants s'étaient donné rendez-vous dans le temple. On prend Sadoc, qui s'avoue coupable, croyant être accusé de la délivrance de Thanor. On le place sur un *perron* où on avait coutume d'exposer les malfaiteurs pendant trois jours et trois nuits. Pelyas arrive, reconnaît Sadoc, mais il ne peut le délivrer. Comme il rentre désolé, son fils Luce parvient à lui faire dire ce qui l'afflige et s'avise d'aller tuer le père de Canaam en plein marché. Il est mis sur le perron, à côté de Sadoc. Une demoiselle avertit Pelyas, qui accourt. Le roi a le droit de délivrer l'un des deux condamnés à mort. Il se décide en faveur de Sadoc [4]. Luce, selon la coutume, va être précipité d'une haute roche, située à quelque distance de la ville, mais ceux qui l'y conduisent sont rencontrés dans la forêt par un géant cannibale, qui les

Sadoc en Léonois.

Il est accusé d'assassinat.

1. *Cliderus*, 335, 94, 99, 97 ; *Clodovis*, 104 ; *Clodoris*, 103 ; cf. § 13.
2. *Albisme*, 103.
3. Var. *Canahan*.
4. Réminiscence de l'histoire d'Atthis et de Porphilias.

Luce délivré par un géant dont il épouse la fille.

chasse ou les tue. Ayant délivré Luce, il l'emmène à son repaire et lui offre en mariage sa fille [1], qui l'aime, à condition qu'il restera auprès de son beau-père. Il accepte.

9. Pelyas aime toujours Chelinde et s'en plaint devant Sadoc, qui promet de l'enlever au roi de Cornouaille. Il arrive, en compagnie de deux parents de Pelyas, d'abord au *chastel de la Roche*, situé à la limite des deux royaumes, où ils passent la nuit, puis à la cour de Thanor. Ils se font passer pour des messagers envoyés par Pelyas à Thanor. On leur dit que le roi est au *chastel des Portes* [2], et qu'il ira le lendemain à la chasse. En effet, ils trouvent le lendemain quatre demoiselles de la reine qui l'attendent près d'une fontaine où elle viendra se rafraîchir après la chasse. Ils se cachent. Sadoc s'empare de la reine et la fait enlever par un écuyer. Ils ne prennent pas immédiatement la route de Léonois, afin de dépister les Cornouaillais. Un des chevaliers de la reine est tué ; Thanor, qui les poursuit, est abattu et blessé par Sadoc, qui ne le reconnaît pas. Il donne le cheval du roi à l'écuyer qui porte la reine, et on retourne en Léonois, où Pelyas épouse Chelinde.

Sadoc enlève Chelinde pour l'amour de Pelyas.

10. Chelinde reconnaît cependant Sadoc, le questionne au sujet de sa femme et lui révèle qui elle est. Désirant reprendre la vie commune, Sadoc a recours à une ruse : il va trouver Pelyas et lui demande la récompense de ses grands services. Pelyas promet tout et se voit par là forcé de rendre Chelinde à Sadoc. Les époux n'osent cependant rester longtemps auprès du roi, qui se désole d'avoir perdu ce qu'il aime et dont ils peuvent craindre des représailles. Ils s'enfuient donc et arrivent dans la *Forest au Geant*, appelée ainsi à cause du géant dont nous avons déjà fait la connaissance. Il a l'habitude de proposer aux passants une énigme : s'ils la devinent, ils peuvent continuer librement leur chemin ; sinon, le géant leur coupe la tête. Nos voyageurs le rencontrent ; il leur propose immédiatement son énigme [3] : « Il avait jadis un arbre ; séduit par la beauté du fruit, il en prit la fleur et le mangea ensuite. » Sadoc devine que l'arbre est la femme du géant et que ce

Sadoc et Chelinde s'enfuient ensemble. Ils sont retenus par le géant.

1. *Perline*, *Perlique*, J. Maugin.

2. *Ch. des deux Portes*, 334 et les autres, sauf 94, 99, qui donnent : *ch. des deux Pierres*.

3. Ces énigmes sont en forme de lais ; celle qui nous occupe débute ainsi : *Un arbre*, *fet il*, *oi jadis*, etc.

monstre a violé et mangé sa fille. (Les géants cannibales de Cornouaille et de Logres mourront tous plus tard sur la prière qu'adressera au Seigneur saint *Denis*, venu d'Egypte [1] en France). Le géant force Sadoc et Chelinde à le suivre chez lui ; ils y tiennent compagnie à Luce et à sa femme.

11. Un jour Pelyas chassant dans la forêt y trouve le géant. De part et d'autre on fixe des conditions : le roi devinera deux énigmes proposées par le géant et le géant une énigme proposée par le roi ; celui qui ne réussira pas aura la tête tranchée. Voici les deux énigmes du géant : « Il y avait [2] deux *vassaux* [3], Abel et Caïn. Caïn enferma Abel, à l'intérieur duquel il avait lui-même été enfermé auparavant ; puis il fut atteint par les flammes. » Pelyas devine que Caïn est le géant, qui, ayant mangé sa mère, a été frappé par la foudre. Puis : « Quelle est la bête [4] qui met au monde deux petits, dont l'un voulant perdre l'autre tombe d'abord dans son propre piège et est sauvé par ce dernier ; puis l'attrape et le fait mourir en le chargeant de sa mère ? » Pelyas : le géant a tué son frère en le couvrant de terre. — L'énigme de Pelyas : « Un homme traitait fort bien un léopard [5], qui lui prit son cœur avec la côte ; on peut encore voir circuler le corps sans cœur. » Le géant obtient du répit jusqu'au lendemain et emmène Pelyas chez lui ; le père et le fils se revoient et sont transportés de joie. Le géant réfléchit dans la nuit, mais n'arrive pas à deviner. Il s'adresse alors à Sadoc, qui lui dit le mot de l'énigme, parce qu'il a peur de Pelyas et qu'il désire quitter le géant. Celui-ci lui permet en effet, à titre de récompense, de s'en aller avec sa femme. Le géant peut donc dire à Pelyas que l'homme et le léopard représentent lui-même et Sadoc, qui lui a enlevé sa femme. Puis il retient Pelyas chez lui ; il aime beaucoup, dit-il, à s'entourer de gens d'esprit. — Sadoc arrive avec Chelinde au château de *Triadan* [6], un ancien enchanteur, qui lui lègue sa terre. Sadoc et Chelinde, qui ont presque oublié le christianisme, y restent plus de quinze ans.

Pelyas et le géant.

Enigmes.

Sadoc et Chelinde chez Triadan.

1. 103 rien ; 334 et les autres, *Grèce*.
2. *Dui vassal furent ja mout bel*, etc.
3. Var. *Vessiaux*.
4. *Une beste ot en cest païs*, etc.
5. *Uns hom prist ja a un liepart compaygnie, et si li fist part* etc.
6. 103 : *Tiriadam* ; 334 et les autres : *Teryadan*.

12. Apollo, devenu grand, se distingue par sa force et sa bravoure ; il a attiré l'attention et gagné l'amitié du roi Thanor. Mais un jour son père adoptif a l'imprudence de communiquer le secret de sa naissance au roi, qui assassine Nicorant à la chasse. Apollo le trouve mort et le transporte à la maison. Apprenant par sa mère adoptive les détails de son histoire, il ne veut pas attaquer Thanor, qui l'avait armé chevalier, mais il s'en va pour chercher partout son père. Il tombe lui aussi sur le géant, chez qui Pelyas habitait déjà depuis une douzaine d'années [1]. On échange des énigmes aux mêmes conditions que précédemment. Le géant : « Il est une chose [2] qui naît sans péché, *nette et monde*, et qui de petite devient grande. Lorsqu'elle est devenue belle, on court sur elle, on lui arrache le pied et on la mène *au plain* ; là, on peut la voir courir *de plain*, mais les traces sont trop *soutives* pour qu'on puisse les distinguer ; elle marche et court sans pied et sans tête. » Apollo voit sans difficulté qu'il s'agit des vaisseaux ; mais le géant ne comprend rien à l'énigme que lui propose Apollo : « J'ai vu un loup [3] et un agneau dans une maison déserte, *pluvieuse* et froide. L'agneau court à un petit hameçon, *si gete au leu de tel laçon* qu'il s'endort, et l'agneau s'enfuit. » Sur sa prière, Apollo lui accorde une nuit de répit ; mais le géant ne devine pas l'énigme, qui signifie la mort prochaine du géant par la main d'Apollo. En vain s'adresse-t-il à Pelyas, qui fait semblant de ne point comprendre, pour regagner sa liberté par la mort du géant. Celui-ci se flatte de l'idée qu'Apollo n'aura pas le courage de le tuer ; mais il se trompe. Quand il se présente le lendemain, Apollo lui demande son épée et le tue. Pelyas retourne chez lui avec son fils, la fille du géant, qui se laisse consoler de la mort de son père, et Apollo, qui accepte l'invitation de Pelyas.

Nicorant assassiné par Thanor.

Apollo et le géant. Enigmes.

Mort du géant.

13. Pelyas recommence la guerre avec le roi Thanor, qui n'obtient aucun secours de son suzerain, le faible roi de France *Galderich* [4]. Il est aidé par le roi *Gonosor* [5] d'Irlande, à qui il offre de payer tribut dans le présent et dans l'avenir.

1. La remarque manque dans 334, 104.
2. *Une chose voi en cest monde*, etc.
3. *En une meson mout pluieuse*, etc.
4. *Sic* ; *Childeric*, 334, 97, 100, 102, 103, 335 ; *Clideris*, 104, 94, 99 ; cf. § 7.
5. *Thanasor* J. Maugin.

Pelyas est tué à la guerre, et Luce, son fils, lui succède. On fait la paix : tout reste comme auparavant, mais les Cornouaillais continuent à payer leur tribut annuel de cent demoiselles, cent jeunes hommes et cent chevaux de prix. Cela dura, dit le romancier, deux cents ans, jusqu'à ce que *Tristan* [1], le neveu du roi *Marc* de Cornouaille, tua le *Morhout* dans l'île de *Saint-Sanson* [2]. — On célèbre la fête de *ma dame Venus*, en mai, au huitième jour [3], suivant la coutume romaine. Son temple est situé à la frontière des deux royaumes, dans un petit bocage, dit le bois d'Hercule parce que ce héros s'y était jadis battu avec un géant. Tous les ans, les rois de Cornouaille et de Léonois s'y rendent pour assister aux cérémonies [4]. Pelyas avait été enterré dans ce temple. Sadoc, qui *marchissoit* à cet endroit, va avec sa femme voir la fête. Il rencontre Thanor, qui le blesse mortellement ; en se retirant, il attaque encore son fils Apollo, qui est venu avec Luce et qu'il prend pour Thanor ; Apollo le tue. Quand on l'a reconnu, on l'enterre à côté de Pelyas. Survient le roi Thanor ; il cherche querelle à Luce, se bat avec lui et le tue. Apollo venge son ami en tuant Thanor. Tous deux sont enterrés dans le temple, et Apollo est proclamé roi de Léonois, tandis que Cicorades, le fils de Thanor et de Chelinde, succède à son père en Cornouaille. On recommande à Apollo de se marier, et l'on fait venir, pour qu'il choisisse une femme, toutes les filles ou veuves du royaume, sans leur faire connaître dans quel but elles sont mandées. Chelinde, qui s'est retirée dans un château où elle pleure la mort de Sadoc, est encouragée par son hôtesse à se présenter avec les autres. Apollo se décide en sa faveur et épouse sa mère. Ainsi s'accomplit le songe de Thanor [5].

Mort de Pelyas.

Mort de Sadoc, de Luce et de Thanor.

Apollo épouse Chelinde, sa mère.

14. Saint *Augustin*, le missionnaire, survient et leur découvre la vérité. Chelinde, exaspérée, le traite de menteur et le fait emprisonner. Dans la nuit, le roi est effrayé par un songe allégorique : il se voit arrivé à une vallée profonde, qu'il a envie de visiter. *Si trovoit .II. voies : l'une tornoit a destre et l'autre a senestre. Et a l'entree de ces .II. voies avoit*

Saint Augustin emprisonné par Chelinde.

1. 334 *Trystran* (*m*) ; 756 *Tristan* (*m*), comme, en général, les autres.
2. Voy. plus loin.
3. Ces détails pas dans 104, 103. J. Maugin : *as Calandes de May*.
4. Ces détails pas dans 104.
5. Voy. § 3. Souvenir de la légende d'Œdipe.

.I. perron ; dessus ce perron avoit letres qi disoient : « En ceste voie a destre torne li grains, et a la senestre torne la palle [1]. » A l'entrée de la route, à droite, il trouve un agneau et, du côté gauche, un loup. L'agneau adresse le roi à saint Augustin et prédit à la reine les peines éternelles. Le lendemain, Chelinde, dont la fureur contre le saint homme ne peut être apaisée, le fait monter sur le bûcher ; mais le feu s'éteint, et la reine est frappée de la foudre. Saint Augustin prêche au roi et lui explique le songe : les deux routes mènent au paradis ou à l'enfer. *Et sachent tuit cil qi cest conte escouteront qe [se] il fust otroié a chevalier a deviser el livre de deduit et de cortoisie les senefiances des anciennes estoires qi a la devine* [2] *apartiennent et ax choses de saincte eglise, je endroit moi, qi chevalier sui, [si 334] osasse bien deviser apertement* [3] *tot ainssi come saint Augustin les devisa au roi — se fu toz les poinz de la devinité, et a celui point le converti et le torna de la loy paienne a la crestienne — tot ce vous devisasse je bien a cestui point, por ce qe a mon livre apartient; mes je ne puis, por ce que l'arcevesque de Contorbie* [4] *le me devee, qi me deffent qe je ne mete chose en mon livre qi a la devinité apartiengne, et por ce trespasserai je oultre mon vouloir toz les sermons et toz les biax exemples qe [monseingnour 334] saint Augustin dist au roi Apollo, et retorneron a la matiere qe l'en ne puet lessier.* Le roi se convertit au christianisme : ce changement de religion lui occasionne une guerre avec les Cornouaillais, qui sont battus.

Mort de Chelinde.

Apollo se fait baptiser.

15. A *Norhout*, ville de Cornouaille, vivait un « philosophe » et « augure », d'origine grecque [5]. (A Norhout, il y avait, en effet, à cette époque païenne, des temples de Jupiter, de Mars, de Saturne et d'Apollon, appelé le dieu de la science.) Notre philosophe entend parler de saint Augustin et fait construire un temple en l'honneur du *Dieu des merveilles* [6], à lui inconnu. Après une tentative inutile pour l'empoisonner, le

1. Ce détail du grain et de la paille manque dans 334 et les autres.
2. *La divinité*, 334 et les autres.
3. *d. apertem. touz les poinz de la d. qui a ce apartiennent, tout ainsint comme s. A. l. d. au roi de Loenois a celui point que il le converti*, etc., 334.
4. *Cantorbiere*, 334, e. l. a.
5. Son extraction n'est pas mentionnée d. 94, 99.
6. Cf. l'autel du Dieu inconnu, trouvé à Athènes par Saint Paul.

roi le fait mettre à mort. Un jour, à la chasse, auprès d'une fontaine, le roi a une vision : il voit un lion sauter dans la fontaine et en ressortir sans être mouillé, et il entend une voix. Saint Augustin, qui survient, poussé par la volonté divine, lui explique que le lion représente le Christ. Le roi se fait baptiser par saint Augustin, dans la fontaine. (Là, Tristan, après la quête du saint Graal, tuera *Artaman* [1], le frère d'*Andret* [2], et le roi *Marc* perdra [3] *Meraugis* [4], son fils qu'il a de sa nièce [5], *si petite creature qe il n'avoit encore .I. jor entier* [6] [f° 17].) Toute la Cornouaille est convertie par saint Augustin, qui envoie jusqu'à 250 [7] de ses *menistres* dans le pays. A la même époque, l'Irlande devient chrétienne, grâce à Joseph d'Arimathie, *qui nostre seigneur avoit honnoré* (l. *envoié*) *en la grant Bretaingne pour la terre peupler de bonnes gens, ainsinc comme le grant livre du latin le devise tout appertement* [8]. Le roi Gonosor d'Irlande donne ses deux filles en mariage, l'aînée, *Gloriande*, à Apollo, et la cadette, *Gemie* [9], qui est belle, mais méchante, à Cicorades.

Cicorades chrétien.

16. La reine de Cornouaille conçoit de l'amour pour un chevalier ; le roi, craignant pour son honneur, la fait enfermer dans une tour ; elle lui fait savoir qu'on ne peut tenir une femme enfermée, si elle ne le veut. En effet, pendant le sommeil du roi, Gemie descend de la tour, au moyen d'une corde ; son amant la reçoit dans ses bras. Mais le roi se réveille, aperçoit tout et, furieux, il précipite par la fenêtre les demoiselles de la reine qui surveillaient la fuite de Gemie ; l'amant s'enfuit. Au matin, le roi fait voir à ses hommes la reine qui est restée au pied de la tour ; confiante dans son amour, elle n'a pas voulu s'enfuir, et le roi l'enferme de nouveau. Les

Les amours de Gemie.

1. Var. dans 334 et l. a. : *Artemant* (*Arcemant*), *Artement*.
2. Var. *Ardret*, *Audret* ; 103 : *Sandret*, mais non les imprimés.
3. 756 : *pendra*.
4. *Maraogyn*, 334 ; *Maraigis*, 335, 104 ; *Maraogis*, 99, 100, 97. *Moragis*, 103 ; *Marnogis*, 102.
5. Sa mère, 334, e. l. a. ; ce détail manque dans 104.
6. 334, 335, 94, 100, 102, 97 : *VII jours entiers ; onze jours* 104 ; *sept mois* 103. Il n'est plus question de cette histoire d'Artaman dans la suite.
7. 334 : 240 ; 104 : 200 ; la remarque pas dans 103.
8. Passage copié dans 100 et comparé aux autres. Le « livre du latin » pas dans 103 ; 104 tout court : l'Irl. fut convertie par Jos. d'A.
9. *Gonye*, 334, 335 ; les autres, *Goyne*, *Goine* (J. Maugin, *Medee*).

entrevues des amants recommencent néanmoins, et la reine est de nouveau surprise par son mari, qui feignait de dormir, une nuit qu'elle s'apprêtait à redescendre par la fenêtre. Le roi menace de la tuer, si elle ne l'aide pas à prendre le chevalier. Elle a l'air d'y consentir, lui passe sa robe et le fait descendre le long de la corde, qu'elle coupe : le roi se casse le cou. Les amants s'enfuient chez un des parents du chevalier, *Hellie* [1], qui les accueille dans son château de *Norgalois*.

Mort de Cicorades.

17. L'autre sœur, Gloriande, se montre fidèle et sage. Une Léonoise est surprise en flagrant délit d'adultère ; consultée par son époux, le roi Apollo, la reine déclare que cette femme, après un tel crime, mérite d'être brûlée (f° 19 b). On suit son conseil, et l'honneur d'avoir établi la première cette peine pour l'adultère revient à Gloriande ; mais les dames la haïssent à cause de cela et, dans la cité d'Albine, *Archana* [2], la mère de la première victime, résout de se venger. Elle écrit une fausse lettre, se déguise en messagère et suit le roi un jour qu'il est à la chasse ; quand il revient le soir, tout seul, elle va au devant de lui et lui dit, sans avoir l'air de le connaître, qu'elle porte une lettre, de la part de la reine, à un homme. Elle feint de ne vouloir point faire voir cette lettre au roi, qui ne l'obtient qu'après avoir menacé Archana de la mort. La lettre est adressée à un beau chevalier, nommé *Amant* [3]. Le roi coupe la tête à la prétendue messagère et rentre bien décidé à montrer la lettre à ses barons et à faire mourir la reine, s'ils y consentent. Au château, il consulte un chevalier de Gaule, son ami intime [4] ; celui-ci tente de le rassurer, mais n'y parvient qu'à demi.

Gloriande calomniée.

Apollo et Gloriande chez Clodoveus.

18. Puis on s'en va en France assister au couronnement du roi Clodoveus [5]. (La Gaule est devenue chrétienne grâce à saint Remi.) Pendant qu'on est à table, le roi Apollo, voyant auprès de lui sa femme, son enfant et son lévrier, sourit, rêveur. Clodoveus lui en demande la cause : « Je pensais, dit

1. Var. *Helie*, *Helyes*. 103 : *Lyel*.
2. 334, e. l. a. : *Atarve* (*Acarne*), 103 : *Albine* (confusion avec le nom de la ville) ; le nom manque dans 104.
3. Ce nom manque dans 104 et d. J. Maugin qui, au reste, délaye tout ce passage et met en scène *Brune*, femme de chambre d'Archana.
4. Appelé *Florent* par J. Maugin.
5. Cf. § 7.

Apollo, que j'ai emmené ici mon ami, mon ennemi et mon *jugleor*. Si j'avais aussi mon serf, je serais absolument comme le sage qui vint aux noces du fils de l'empereur. » Il s'explique : « L'ennemi, c'est ma femme ; l'ami, c'est mon chien, et le jongleur, l'enfant. » On rit, mais la reine se désole de ces paroles malveillantes ; toutefois elle est trop bonne pour penser à se venger. Clodoveus amène la conversation sur la nouvelle peine instituée pour l'adultère d'après le conseil de Gloriande. Le roi de Gaule introduit cette pénalité dans ses états, où elle reste en usage jusqu'aux temps d'*Arthur* (f° 20 c.). Celui-ci tua dans l'île de Paris *Frolle* [1], prince d'Allemagne, qui, ayant auparavant conquis la France, avait aboli la coutume pour sauver une femme qu'il aimait ; puis Arthur donna la France à *Lancelot du Lac* et [2] la femme à *Brandelis*.

Le fils de Clodoveus s'éprend de Gloriande ; désespéré de sa résistance, il guette Apollo et sa femme dans la forêt quand ils partent [3] ; il blesse le roi à mort et le fait transporter dans un château ; mais là, quand il se présente auprès de Gloriande pour lui faire sa cour, elle se jette par la fenêtre. Il la fait enterrer *au plus celeement qu'il puet* [4]. Apollo meurt malgré les soins qu'on lui donne, et son corps est jeté dans la Loire [5] ; son lévrier le repêche et lui creuse une fosse [6], qu'il ne quitte point. Le fidèle chien est reconnu par Clodoveus, qui passe par là en rentrant de la chasse. La vue de l'animal lui rappelle les paroles d'Apollo : « Mon ami, c'est mon lévrier. » Une demoiselle lui apprend tout ce qui s'est passé. Clodoveus fait brûler son fils ; plus tard, il donne au fils d'Apollo et de Gloriande, *Candace*, avec sa fille *Tressille* [7] en mariage, le Léonois et la Cornouaille, qui venait de perdre son roi ; Candace et Tressille ont douze fils, dont l'aîné, *Crisides* [8], règne sur la Cornouaille après la mort de son père. Le Léonois est cédé au cadet par les dix autres frères, qui vont à l'étranger tenter la fortune.

Mort d'Apollo et de Gloriande.

Candace et ses fils.

1. *Childebert* J. Maugin. La campagne est racontée dans le *Lancelot*. (P. Paris, *Romans de la Table Ronde*, V, 323 ss.).
2. Ce détail pas dans 104.
3. Ce passage a été changé par J. Maugin.
4. Tressan, p. 36 : il la fait enterrer *en pauvre lieu et en terre que onques ne fut bénie*.
5. 104 : *an une aigue*.
6. Pas dans 100, 102.
7. *Cressille*, 334 et les autres.
8. *Crisielles*, 104 ; *Ensides*, 97, 100, 102 ; *Cuses*, le cadet, 103.

Marc de Cornouaille.

19. Après plusieurs générations [1], *Felix* fut roi de Cornouaille; il était mauvais et fut *mehaignié* dans l'église de Norhout. Il avait trois [2] filles et deux fils; son successeur fut *Marc*, ainsi nommé parce qu'il était né un mardi, en mars. Il *fist tant que* sa sœur *Helyabel* [3] fut épousée par *Meliadus*, roi de Léonois [4] (f° 21 d).

Mort d'Helyabel, la mère de Tristan. Naissance de Tristan.

20. Un jour le roi Meliadus, chassant dans le bois, s'arrête auprès du cadavre d'un chevalier. Il est abordé par une demoiselle enchanteresse, qui éprouve de l'amour pour lui. Elle lui promet de lui montrer une belle aventure, s'il ose la suivre ; il accepte et se laisse conduire à une tour, située sur une roche noire ; il y demeure longtemps, car la fée lui a fait perdre le souvenir de sa femme. Helyabel, qui est enceinte, va dans le bois pour le chercher, accompagnée seulement d'une demoiselle. Elle rencontre *Merlin*, qu'elle prend pour un forestier, et qui lui dit qu'elle ne reverra plus son époux. Dans ce désespoir, elle est prise des douleurs de l'enfantement et accouche le lendemain, dans le bois ; elle meurt après avoir donné à son fils le nom de *Tristan*, parce que tout est tristesse pour elle. *Triste ving je ici*, dit-elle, *et tristre acouchai et en tristour t'ai eu, et la premiere feste que je t'ai feite si est en tristesce et en douleur* (334, f° 28). Arrivent deux chevaliers, proches parents de Meliadus; ils veulent tuer l'enfant pour s'emparer du pouvoir, mais renoncent à leur projet sur la promesse de la demoiselle de le cacher si bien que jamais ils n'en entendront parler. Arrivés à la cour, ils sont dénoncés par Merlin, qui raconte tout et indique le moyen de retrouver et de délivrer Meliadus. Les chevaliers sont mis en prison, et ne regagneront leur liberté que quand on aura trouvé l'enfant sain et sauf. Puis Merlin s'adresse à *Gouvernal* [5], jeune homme de haut parage [6], né en Gaule, mais obligé de quitter ce pays pour avoir tué son frère *par mescheance* [7]; Merlin le choisit pour être le maître du nouveau-né

Gouvernal.

1. Ce passage paraît avoir été fait à la hâte.
2. III; 334 et l. a. : IIII (quatre)
3. *Ysabel* 103 (*Ysabelle* J. Maug.).
4. Dans la *Tavola Ritonda*, Meliadus est le frère de Marc, et Helyabel une dame de la lignée de Ban; cette partie du roman manque cependant dans le ms. de la Laurentienne (Mediceus).
5. Var. *Gorneval*, *Gourneval*, *Gouvernail*.
6. Pas dans 104, 103.
7. *Par mesch.* pas dans les autres.

et l'emmène à la fontaine *brahaigne*, ainsi nommée parce que l'eau en rendait les femmes stériles; à côté de cette fontaine se trouve un bloc de marbre sur lequel il y a des lettres gravées depuis longtemps qui disent qu'à cette fontaine se réuniront un jour les trois bons chevaliers et qu'ils y parleront de *la fiere beste* [1]; d'autres lettres donnent les noms : *Galaad*, Lancelot, Tristan. Merlin apprend à Gouvernal que l'héritier du Léonois sera l'un de ces trois; il faudra donc avoir grand soin de Tristan. Puis ils vont à la demoiselle qui gardait l'enfant, et Merlin lui dit de porter Tristan à Albine, où elle trouvera le roi Meliadus délivré; la demoiselle s'y rend. Le roi remercie beaucoup Merlin, qui exprime son amour pour Tristan, prédit sa gloire et défend au père de lui donner d'autre maître que Gouvernal; puis il part immédiatement. Gouvernal, en effet, garde Tristan fidèlement toute sa vie.

21. Le roi Marc de Cornouaille assassine lâchement, à la *Fontaine au Lion*, son frère *Perneham* [2], qui lui avait reproché sa poltronnerie et lui avait tenu des propos menaçants au sujet du tribut payé par la Cornouaille au roi d'Irlande; ce tribut n'était pas réclamé tous les ans, mais les exigences étaient à l'occasion d'autant plus exorbitantes, et l'année même où nous sommes, le sort était tombé sur la sœur du roi. Merlin grave sur un rocher le récit de l'assassinat de Perneham. Plus tard, dit le romancier, Gaheriet trouvera l'inscription, et Lancelot, instruit par lui, accablera le roi Marc de reproches mérités [3]. **Mort de Perneham.**

22. Meliadus a épousé en secondes noces la fille du roi *Hoël* de la Petite-Bretagne [4]. La beauté extraordinaire de Tristan s'annonce déjà lorsqu'il atteint l'âge de sept ans : Tristan et Lancelot furent de leur temps les plus beaux chevaliers du monde. — La reine, qui hait Tristan, veut le faire mourir au profit de son propre fils; mais celui-ci, par suite de l'erreur d'une demoiselle chargée de sa garde, boit le poison destiné à son demi-frère : il en meurt, (f° 24 d.) La reine poursuit cepen-

1. De cela aucune trace dans la suite. La *Tav. Rit.* donne une explication d'après le *Lancelot*; la fontaine y est appelée la F. du Lion, et Galaad y est remplacé par Galehout.
2. Var. *Pernehan*.
3. Voy. § 292 a.
4. De *Nantes* de la P.-B., 103. La princesse est appelée *Matilde* par J. Maugin.



dant ses criminelles tentatives. Un jour le roi est sur le point de boire le poison qu'elle tient prêt pour Tristan. Elle lui crie d'arrêter et, s'étant ainsi trahie, elle est bientôt forcée de tout avouer. On la condamne à mort ; elle n'échappe que grâce à l'intervention du généreux Tristan.

La belle-mère de Tristan essaie de l'empoisonner. Elle est sauvée par Tristan.

23. Pendant une chasse, à laquelle assistent Tristan et Gouvernal, Meliadus est assassiné par deux chevaliers du comte de Norhout. Une devineresse avait prédit que les héritiers de Norhout seraient mis à mort par Meliadus ou sa lignée. Plus tard, en effet, Tristan tua le comte de Norhout et *mist a noiant* toute cette lignée[1]. Tristan est sauvé par Gouvernal, qui nie la présence de l'enfant. Le véritable instigateur du crime était d'ailleurs le roi Marc, qui craignait Tristan[2]. Un peu plus tard, la gloire de ce dernier est encore prédite au roi Marc par son nain. Ce nain, fils de roi, avait été chassé par son père à cause de sa petite taille ; il avait connu Merlin dans la Petite-Bretagne et était lui-même une sorte de magicien.

Mort de Meliadus.

24. Comme la belle-mère de Tristan continue ses persécutions, Gouvernal conduit l'enfant, âgé de douze ans, à la cour de *Pharamont*[3], roi de Gaule ; il y reste inconnu et se distingue par sa bravoure et sa beauté. La fille du roi s'éprend de lui et prie Gouvernal de lui faire connaître son amour[4].

Tristan chez Pharamont.

25. Cependant le *Morhout* d'Irlande, le frère de la reine de ce pays, un des chevaliers les plus renommés de l'époque, arrive à la cour : Pharamont et lui sont amis ; ils se sont juré de s'entr'aider toujours. Comme il parle au roi de Tristan, dont il a remarqué la beauté, le fou du roi, qui avait fait preuve à diverses reprises de sa faculté de divination, s'avance pour prédire au Morhout qu'il mourra de la main de ce jeune homme ; mais le Morhout ne s'inquiète pas de cette prédiction et, peu après, il s'en va.

Prédiction de la mort du Morhout.

26. Averti par Gouvernal, Tristan refuse l'amour de la princesse, qui s'en désespère. Un jour, elle l'embrasse ; il repousse ses caresses ; aux cris de la princesse, on accourt.

Amour de la fille de Pharamont pour Tristan.

1. Cela n'est pas raconté dans la suite.
2. Les mss. ne donnent pas la raison de cette crainte.
3. Var. *Faramon* (*d*) ; *Childebert* J. Maugin.
4. Ici commence le ms. 758 (qui donne toute la première partie du roman en abrégé) ; voy. la préface, § V.

Elle l'accuse d'avoir essayé de lui faire violence. Gouvernal révèle alors ce qu'il sait ; le roi, pour connaître la vérité, ordonne à sa fille de choisir entre son cousin *Meliant*, condamné à mort, et Tristan, qu'il menace du supplice. Elle choisit d'abord son cousin, puis se ravise en faveur de Tristan, lorsqu'elle voit qu'il n'y a pas d'autre moyen de lui sauver la vie. Mais Gouvernal, inquiet de ce qui peut survenir, décide Tristan à prendre congé de Pharamont ; à cette occasion, Tristan dit enfin son nom et celui de son père ; alors le roi lui reproche de ne pas s'être fait connaître plus tôt et lui apprend qu'il est son oncle [1].

27. Gouvernal et Tristan se rendent à la cour de Marc, toujours incognito. Le roi est au château de *Glevedom* [2]. Chemin faisant, Tristan reçoit par l'intermédiaire d'un *valet*, de la part de la fille de Pharamont, *Belide* [3], un *brachet* et une lettre qui commence ainsi : *Amis Tristan, amez de fin cuer et de vrai, sanz fausseté et sanz enging*, etc. Belide annonce à Tristan qu'elle veut mourir et exprime le vœu qu'il souffre un jour de l'amour autant qu'elle-même. Le messager prie Tristan de l'attacher à son service. Celui-ci consent, en lui défendant de révéler le nom de son nouveau maître. Ce messager sera plus tard chevalier de la Table Ronde, et Tristan, pendant la quête du saint Graal, le tuera par mégarde en poursuivant *Palamedes* [4]. *Et cestui conte vous deviserons nous en nostre livre.* Mort de Belide.

28. Arrivé à la cour de Marc, Tristan s'est déjà fait remarquer au point d'exciter la jalousie des autres chevaliers, quand *le Morhout* d'Irlande (l'oncle d'Iseut, f° 37 b) arrive en Cornouaille pour réclamer le tribut ; il est accompagné de chevaliers d'Irlande et du royaume de Logres, notamment de *Gaheriet*, le neveu du roi Arthur, dont le règne vient de commencer. Grande affliction des Cornouaillais. Tristan ayant appris par un chevalier que le pays pourra être délivré de ce tribut, si le Morhout est vaincu dans un combat singulier, Tristan chez Marc. Le Morhout.

1. *Vous estes mes niez et mes amis charnex.* Mais 334 e. l. a. : *Vos estes mes amis charnieus* (*v. e. de ma char* 103).
2. Var. *Glevedoin* ; 334, 100, *Glevedyn* ; 97, 102, *Glevederi* ; 94, *Glovedin* ; 99, *Cloedin*.
3. *Beleyde* 99, 94 ; *Belinde* 104, J. Maugin, Tressan ; *Bellide* 103.
4. C'est Hebes (Habé) le renommé, voy. §. 29. Sa mort est racontée vers la fin de notre roman, § 507.

obtient de Gouvernal la permission d'entreprendre la bataille : le fils de Meliadus ne saurait être qu'un brave. Sur sa prière, le roi Marc l'arme chevalier ; *Dinas*, le sénéchal, l'aide à revêtir l'armure. Devant les messagers du Morhout, Tristan défie leur maître et se fait connaître comme le fils de Meliadus. Marc ne le désavoue pas, et les messagers s'en vont rapporter tout cela au Morhout, qui accepte le défi et les renvoie pour demander l'endroit du combat : on choisit l'*Isle de saint Sanson*, où les deux combattants se rendront absolument seuls, chacun dans son bateau [1]. — Gaheriet admire le courage de Tristan. Dans les églises de Cornouaille, on implore le secours du ciel. Tristan veille dans celle de Notre-Dame ; puis il dort un peu et entend la messe, armé du haubert et des chausses de maille. On annonce que le Morhout s'est embarqué. Tristan fait alors lacer son heaume ; le roi Marc l'assiste lui-même. Ensuite Tristan entre dans son bateau et passe dans l'île. Il fait sortir son cheval, prend ses armes et repousse le bateau, qui s'en va à la dérive : « Le vôtre, dit-il au Morhout, suffit, quel que soit le résultat du combat. » Le Morhout lui offre en vain son amitié : comme il ne veut pas renoncer au tribut, Tristan refuse de l'accepter. Les lances se brisent, et ils se battent longtemps à l'épée ; le Morhout sent qu'il ne sera pas vainqueur. Après un peu de repos, ils recommencent. Enfin Tristan enfonce son épée dans la tête de son adversaire (jusqu'à la cervelle), et un fragment de l'épée reste dans la tête. Le Morhout, blessé mortellement, court à son bateau, rejoint ses gens et s'en retourne à la hâte en Irlande [2]. Marc envoie chercher Tristan, qui est ramené en triomphe.

Dinas.

Mort du Morhout.

29. Mais il a été blessé par la lance empoisonnée du Morhout [3], et on ne peut le guérir. Il souffre beaucoup et n'est déjà que l'ombre de lui-même, quand un jour une damé lui conseille d'aller à l'étranger chercher un remède. Il fait faire une nacelle avec une petite voile et couverte d'un *drap de soie* pour le garantir des inclémences du temps. Il part sans le fidèle Gouvernal, emportant avec lui sa harpe, sa *rote* et ses autres instruments, afin de s'en *deduire aucune foiz* dans le voyage. Il se laisse emporter au gré des flots ; après deux

1. La *holmganga* germanique.
2. Le Morhout ne dit rien de sa sœur, ni d'Iseut.
3. Dans la *Tav. Rit.* le Morhout lui tire en partant une flèche empoisonnée qui le blesse à la cuisse droite.

semaines de voyage, le hasard le conduit sur la côte d'Irlande, auprès du château d'*Hossedoc* [1] ; ce château appartient au roi *Hanguin* [2], le père d'*Iseut* [3], *la plus bele pucele qui a celui temps fust el monde et une des plus sages*. Le roi et la reine, attirés par le son de sa harpe, descendent pour le voir. Apprenant, à son grand effroi, qu'il est en Irlande, il dit qu'il est un chevalier du royaume de Logres, des environs de la cité de *Camaaloth* [4]. Le roi le recommande à sa fille, qui s'entend à la guérison des blessures. Iseut lui prodigue ses soins, découvre, au bout de dix [5] jours, que la blessure est empoisonnée et le guérit ; mais Tristan, craignant sans cesse d'être reconnu, songe à retourner en Cornouaille, lorsque arrivent à la cour *Gaheriet*, *Keu* et *Bademagu* [6]. Ils connaissent déjà le roi Hanguin et désirent assister au tournoi proclamé par la demoiselle *des Landes* [7] ; celle-ci doit épouser le vainqueur du tournoi : s'il ne veut pas se marier, le roi d'Irlande, cousin de la dame, lui donnera *le fié de* X [8] *chevaliers* (*XI* 756) *en guerredon de cele jornee*. Gaheriet ne reconnaît pas Tristan, que sa maladie a beaucoup changé (f° 32 b.), mais Tristan le reconnaît et le prie de ne pas insister pour savoir son nom. Le roi Hanguin veut assister au tournoi incognito et invite Tristan à l'y accompagner, bien que celui-ci n'ait pas encore repris toutes ses forces. Chemin faisant, on rencontre *Gauvain*, qui se rend également au tournoi ; son écuyer est l'ancien messager de Belide [9] ; Tristan défend encore au jeune homme de révéler son nom et lui promet de l'armer chevalier ; puis tous font route de conserve. Il vient à passer un chevalier portant deux épées. Suivant la coutume du royaume de Logres, c'est un symbole : celui qui le porte annonce par là qu'il ose se mesurer avec deux adversaires à la fois : s'il était vaincu par un chevalier qui n'appartînt pas à la Table Ronde, il ne devrait pas porter les armes jusqu'à un an et un jour. Le lendemain, Tristan arme chevalier le jeune

Tristan en Irlande.

Iseut.

Tristan guéri par Iseut.

Les chevaliers arrivant pour assister au tournoi du château de la Lande.

1. *E(o)sedech* 104, *Hessedoc* 103 (*Hesedocq* 758, J. Maugin).
2. Var. *Anguyn*, *Angin* (*Anguis*) ; J. Maugin : *Argius*, de même Verard et Janot, mais 103 : *Angyns*, aussi Tressan.
3. Var. *Ysolt*.
4. 334 et l. a. : un chevalier de Léonois, près d'Albine.
5. *12 jours* J. Maugin.
6. Var. *Bandemagu*, *Baudemagu*.
7. Procl. par le roi d'Ecosse, 758.
8. 334 et l. a.
9. Il n'a pas été raconté que cet écuyer avait quitté Tristan (cf. § 27).

écuyer *Hebes*[1] le renommé, qu'il a décidé à *prendre congié a* Gauvain ; ainsi retardé, Tristan n'arrive au tournoi qu'après le roi d'Irlande.

Le tournoi.

30. Ce tournoi a lieu devant le château de *la Lande*[2]. Le roi *Aguisant* d'Ecosse prend parti pour les chevaliers du château, contre le roi des Cent Chevaliers, qui tient la terre de *Galehout*, roi des Iles lointaines, malade depuis *tout un an et demi*. Le romancier remarque en passant que *Lancelot* était nouveau chevalier à cette époque. Parmi les partisans du roi des Cent Chevaliers figurent *Ivain*[3], Gauvain, Gaheriet, *Guerret*[4], Bademagu, Keu, *Dodinel* le sauvage, *Sagremor*, *Guivret* le petit, *Gifflet*[5], tous compagnons de la Table Ronde, sauf Bademagu, qui n'est encore que de *l'ostel* (var. *la maison*) *le roi Artu*. On est près de triompher de ceux du château, quand arrive le chevalier aux deux épées, qui porte un écu noir ; il se range du côté des vaincus et met bientôt les adversaires en fuite. Le roi des Cent Chevaliers, qui aime la jeune Iseut, craint d'être méprisé d'elle, si son parti est définitivement vaincu, et fait remettre le tournoi au dixième[6] jour. Le roi d'Ecosse suit le chevalier aux deux épées et lui dit qu'il a gagné la demoiselle des Landes, mais le chevalier répond qu'il ne peut pas se marier et part ; le roi d'Irlande le rejoint à son tour et lui fait promettre de rester avec lui tant qu'il sera dans son royaume ; ce chevalier, qui est païen, c'est Palamède, le douzième fils d'*Esclabor* le méconnu.

Iseut aimée de Palamède.

31. Palamède se prend aussitôt d'un vif amour pour Iseut ; Tristan, qui jusque-là n'avait guère éprouvé de sentiments pour elle, s'éprend sérieusement en voyant l'amour de Palamède. Les deux rivaux se haïssent[7]. *Brangain*[8], la compagne et l'amie d'Iseut, le lui fait remarquer. Iseut dit qu'elle pré-

Brangain.

1. 94, 99 : *Helyes*. Cf. § 505.
2. Var. *des Landes* ; 103, 104 aussi : de *Glandes*.
3. Ivain, nommé ainsi tout court, est toujours Ivain de Galles (ou Ivain le Grand), le fils d'Urien.
4. Var. *Guerrehet* ; *Guerrehes*(*z*) ; 756 porte *Gaheret* : la confusion de ces deux noms est constante dans les mss.
5. Var. *Girflet*, *Gisflet*, *Guifflet*.
6. *Quinzième* 758.
7. Il existe un vieux livre italien de *N. di Agostini* (cf. Brunet, *Manuel*) sur l'*Innamoramento di Tristano et di Madonna Isotta*.
8. Var. *Brangien*.

fèrerait Tristan, s'il était aussi preux chevalier que Palamède. Tristan entend par hasard leur conversation. Il feint d'être encore trop malade pour assister au tournoi, mais il se propose d'y aller incognito dans l'espoir de vaincre Palamède ; s'il est vaincu lui-même, il ne veut jamais revoir Iseut. Palamède est déjà parti depuis trois jours. Le roi se rend avec une grande suite au tournoi pour en être spectateur. Tristan, resté au château, ne sait comment faire pour se procurer des armes. Brangain, qui l'aime sans oser le lui avouer, lui demande pourquoi il est triste. « Je vous le dirais, répond-il, si je vous croyais capable de m'aider. » Brangain jure de faire tout ce qu'elle pourra; elle lui procure un cheval et une armure toute blanche et lui donne pour compagnons (écuyers) ses deux frères *Perrin*[1] et *Matael*[2], en promettant de lui garder le secret. Quand Tristan arrive au tournoi, Palamède est partout vainqueur, malgré les efforts du roi des Cent Chevaliers. Tristan renverse Palamède avec son cheval et repousse les gens du château. Palamède s'en va désespéré. Son rival le poursuit pour lui faire encore plus de honte, afin qu'il n'ose plus désormais lui disputer le cœur d'Iseut. Il lui crie de se défendre, pour qu'on puisse voir lequel est le plus digne de l'amour d'Iseut; Palamède comprend ainsi à qui il a affaire. Il est désarçonné. Tristan quitte le tournoi et, bientôt, rencontre une demoiselle de l'hôtel d'Arthur[3]. Comme elle s'informe qui est le vainqueur du tournoi, il *pensse un pou* et répond : « La plus belle demoiselle que j'aie vue, » mais refuse de la nommer. A la prière de la demoiselle, il ôte son heaume ; elle est en quête du chevalier qui conquit la Douloureuse Garde et croit d'abord le reconnaître dans Tristan, quoique celui-ci soit un peu moins beau[4]. Tristan, sans se nommer, dissipe son erreur et s'éloigne. Peu après, la demoiselle trouve Palamède, qui se désole à l'endroit où il est tombé de cheval. Quand elle lui apprend que son vainqueur n'est pas de l'hôtel d'Arthur, Palamède jette ses armes, qu'il ne pourra reprendre qu'au bout d'un an et un jour. Après qu'il l'a quittée, la demoiselle rencontre Gauvain, qui cherche Lancelot par ordre d'Arthur. Elle

Tristan vainqueur du tournoi.

La demoiselle d'Arthur.

1. 334 : *Perym*; 335, 99 : *Pernim(n)*; 94 : *Puin*; 97, 100, 102 : *Perinis*; 104 : *Pernus*; 103 : *Pinis* et *Perinis* (cf. § 547 b); Maugin, Verard, Janot : *Permis*.
2. Ou *Mathael*; 103 (Ver., Jan.) : *Mathanael*; Maugin : *Retenu*.
3. Cet épisode n'est pas dans la *Tav. Rit*.
4. C'est *Lancelot*, cf. le roman (P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, III, 154 ss).

retourne avec lui dans la Grande-Bretagne. Gauvain trouve les armes de Palamède et suspend l'écu à un arbre.

Tristan reconnu pour vainqueur à la cour. 103 : Combat contre le serpent.

32. Après avoir déposé ses armes près d'une fontaine, Tristan rentre de nuit, furtivement. Aux questions de Brangain, il répond d'une manière évasive ; mais comme il porte de nombreuses marques des coups qu'il a reçus, l'on se doute bien qu'il a pris part au tournoi. Trois jours après, le roi revient avec ses compagnons. Ils parlent beaucoup du chevalier aux armes blanches, qui a remporté le prix du tournoi. Ils croient que c'est Lancelot, qui, lui aussi, a l'habitude de s'éloigner en cachette après le triomphe. Brangain alors devine tout ; le lendemain, elle conduit le roi dans une chambre où elle a mis l'écu blanc de Tristan et lui communique ce qui s'est passé. Le roi ne peut obtenir de Tristan qu'il dise son nom, mais réussit à lui faire avouer qu'il a porté les armes blanches [1]. Le roi voit d'un œil favorable l'amour de Tristan pour sa fille ; mais Iseut, trop jeune encore pour sentir l'amour, n'aime ni ne hait le vainqueur de Palamède [2].

Tristan au bain.

33. Un jour Tristan prend un bain ; il est assisté par la reine, Iseut et d'autres dames ; on est très gai. Tout à coup, un

1. Dans 103, Tristan, pressé par le roi, se donne le nom de *Tanstris* (pas ailleurs).

2. Ici (immédiatement avant l'épisode de Tristan au bain) 103 et les imprimés (Verard, Janot, Maugin) donnent le récit du combat contre *le serpent*, dont Maugin a fait un monstre marin ; ni les autres mss., ni la *Tav. Rit.*, ni Tressan, ni Dunlop, ni l'Encycl. Brit. ne connaissent cet épisode (f° 42 b). Ce monstre vient deux fois par semaine dévorer ce qu'il peut trouver. Le roi a promis de donner à celui qui le tuerait la moitié de son royaume et Iseut, sa fille, en mariage. Tristan tente l'aventure : il enfonce son épée dans le corps du monstre et, après l'avoir achevé, lui coupe la langue, qu'il *boute en sa chausse* ; peu après il tombe, étourdi par l'effet du venin. Le sénéchal du roi, *Aguynguerren* le roux (*Aguinguerrant*, Maugin), trouve le serpent mort et lui tranche la tête, qu'il apporte au roi dans le but de se faire passer pour le vainqueur ; mais comme il n'a jamais montré beaucoup de bravoure, Iseut et la reine ne le croient pas capable d'un tel exploit et obtiennent que le mariage soit remis à huit jours. Accompagnées de Perinis (les imprimés : *Permis*) et Mathanael, elles s'en vont regarder le serpent tué et découvrent Tristan à demi-mort. Il est transporté au palais, où Iseut le guérit bientôt. Au moyen de la langue du serpent, Tristan prouve l'imposture du sénéchal, qui est mis à mort. — Suit l'épisode de Tristan au bain.

valet [1], parent de la reine, découvre l'épée ébréchée de Tristan, placée sur un lit, et la fait voir à la reine ; celle-ci court chercher le fragment d'épée qu'on avait retiré de la blessure du Morhout et qu'elle conserve enveloppé dans un *drap de soie* et renfermé dans un écrin [2]. Le fragment s'adaptant bien à la brèche, l'identité de Tristan est établie. La reine [3], hors d'elle, veut le tuer pour venger son frère, le Morhout, mais le *valet*, puis le roi, qui survient, attiré par les cris, l'en empêchent. Après quelque hésitation, le roi fait mettre Tristan en liberté, en le menaçant cependant de la mort, s'il ose reparaître en Irlande. Tristan part, accompagné des deux frères de Brangain [4]. Il arrive en Cornouaille et trouve le roi Marc au château de *Tintagel* [5]. Il raconte ses aventures et vante la beauté d'Iseut, mais ne parle pas du rôle qu'il a joué dans le tournoi (f° 37).

Banni d'Irlande, il retourne en Cornouaille.

34. Une belle dame, fille d'un comte [6], mariée, s'éprend de Tristan et lui d'elle ; car il ne pense plus à Iseut. Cette dame lui fait dire par son nain de venir la voir, armé, à la *Fontaine du Pin*. Le roi Marc retient le nain, qu'il a vu *conseillier* avec Tristan, le contraint de tout confesser et lui apprend que lui-même est amoureux de sa dame. Le résultat de leur entretien est que le roi Marc va lui-même au rendez-vous pour tuer Tristan ; il se croit bien supérieur en prouesse à son neveu, et compte bien prendre la place de Tristan auprès de la dame. Mais il est renversé de cheval et grièvement blessé par Tristan, qui ne le reconnaît pas. Le nain amène chez la dame le vainqueur également blessé. Le mari survient, et Tristan se sauve. Sa blessure s'était rouverte, et les draps sont tout ensanglantés ; la dame prétend qu'elle a saigné du nez ; son mari n'en est point dupe, la force de lui dire la vérité et se met à la poursuite de Tristan : il est désarçonné, mais Tristan, de nouveau blessé plus gravement, est obligé, après son retour à Tintagel, de se mettre au lit. Le roi Marc, qui lui-

Amours de Tristan et de la femme de Segurade.

1. Dans Tressan, c'est une *gente pucelle*.
2. 334 ; 756 porte *estuet*.
3. Maugin l'appelle *Yrene*.
4. Dans la *Tav. Rit.* la tempête le jette en Léonois, où il venge l'assassinat de son père et laisse les frères de Brangain maîtres du pays pour cinq ans.
5. Var. *Tintajol*, *Tintaguel*, (rarement) *Tintajuel* ; 103, *Tinthanel*, mais Verard, Janot, Maugin, *Cintagel* ; Tressan, *Cintageul*.
6. Fille d'un comte, pas dans 103. Maugin l'appelle *Phenice*.

même garde le lit à cause de ses blessures, s'imagine être le seul auteur des blessures de notre héros. Lorsque tous deux sont guéris, le roi tient cour plénière à l'occasion de la fête de Noël. La dame et son mari sont présents[1]. Ce mari se nomme *Segurades* ; c'est lui qui combattit plus tard avec Gauvain, qui voulait épouser par force la dame de *Roestoit*[2]. *Blioberis*[3] arrive. Le roi Marc lui permet de choisir une dame et de l'emmener, si elle ne peut être défendue par son chevalier. Il prend la femme de Segurades, renverse celui-ci et s'en va avec elle. Le mari désolé passe plus tard en Logres. Tristan n'ose poursuivre Blioberis, craignant la colère de son oncle, et d'ailleurs retenu par le conseil de Gouvernal[4].

Combat de Blioberis et Segurades.

Andret.

On voit passer deux chevaliers[5]. Marc envoie *Andret*, son neveu, pour les inviter à se rendre à la cour. Andret est chevalier nouveau à cette époque; il est très jaloux de Tristan[6]. Ce dernier est en train de jouer aux échecs avec un chevalier, lorsqu'une demoiselle vient à la cour et l'accable de reproches sans dire pourquoi. Tristan s'arme et s'en va après elle, accompagné de Gouvernal. Andret, cependant, prie, de par le roi, les deux chevaliers — Sagremor et Dodinel le sauvage — de venir avec lui à la cour; comme ils refusent, Andret veut les emmener malgré eux, en tirant le cheval de Sagremor par la bride ; il est désarçonné ; ayant rencontré Tristan et Gouvernal, tous trois se mettent à la poursuite des chevaliers ; Tristan les attaque, contre le conseil de Gouvernal, et les renverse. Sagremor est désolé quand il apprend que son vainqueur est de Cornouaille ; il jette ses armes. Tristan et Gouvernal passent la nuit dans la maison d'une *dame veuve*, dont le fils croit reconnaître celui qui a remporté le prix du tournoi en Irlande, mais Tristan nie tout. Le lende-

Sagremor et Dodinel abattus par Tristan.

1. Dans la *Tav. Rit.* (p. 94), Tristan aperçoit sur la neige trois gouttes de sang d'un oiseau tué par Andret ; cette vue le jette dans une profonde rêverie : il dit à Marc que ces couleurs lui ont rappelé la beauté d'Iseut. Ce lieu commun paraît emprunté au roman de *Perceval*.

2. *Roestoc* 334, 104, 94, 99, 335 (*Rohestoc*). 97, 100, 102, *Mestoce* (*Mestot*) ; manque dans 103. Pour cette dame de Roestoc, qui ne voulait pas de Segurades, cf. le *Lancelot* (P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, III, 295 ss).

3. Var. *Bliobleris*, *Blyomberis*.

4. Cette défense de Gouvernal pas dans 103.

5. Pas dans la *Tav. Rit.*, qui abrège ici.

6. 334, 335, 94, 99, 103, 104 ajoutent qu'Andret est fils de cette sœur de Marc qui avait été envoyée en Irlande pour le tribut; cf § 21.

main, on atteint la demoiselle et Blioberis avec sa dame. Le combat reste indécis, Blioberis se déclarant vaincu : mais la dame, à qui on laisse le choix, donne la préférence à Blioberis, parce que Tristan n'a pas eu le courage de la défendre devant le roi Marc [1]. Tristan et Gouvernal retournent à la cour, où Andret est déjà arrivé. Combat avec Blioberis.

35. Le roi a peur que Tristan ne le prive de son royaume, et Tristan, averti par Gouvernal, sait que son oncle le hait mortellement. Le roi veut savoir tout ce que son neveu a déjà fait en chevalerie, et, devant « maint prud'homme », il lui fait jurer de raconter tous ses exploits ; Tristan, par conséquent, ne peut rien dissimuler. Marc désirant se débarrasser de son neveu, est enchanté de profiter de l'occasion offerte par ses barons et par le héros lui-même, qui lui recommandent instamment de prendre femme : à la prière du roi, Tristan jure en tendant ses mains vers une chapelle de faire tout ce qui va lui être demandé. « Je veux, dit Marc, que vous alliez en Irlande demander, pour moi, en mariage Iseut, dont vous avez tant loué la beauté devant moi. » Tristan voit bien que le roi veut le perdre, mais il ne peut se soustraire à l'accomplissement de son serment : il part avec Gouvernal et quarante chevaliers, qui sont très affligés d'aller dans un pays où ils s'attendent à trouver la mort. Tristan envoyé en Irlande par Marc pour demander Iseut en mariage pour le roi.

36. Une tempête les jette sur les côtes de la Grande-Bretagne, aux environs de Camaaloth [2]. Le roi Arthur est en ce moment à *Carduel* [3]. Tristan et ses compagnons dressent six pavillons et rangent leurs écus sur la plage. Arrivent *Marganor* et *Hector des Mares*, chevalier nouveau, fils *de bast* du roi *Ban de Benoïc*, et frère de Lancelot, *mès Lancelot n'en savoit nule riens ne Hector autressi*. On joute, et Tristan les renverse tous les deux. Hector, furieux, jette ses armes quand il entend dire que son adversaire est de Cornouaille. Il s'en va à pied avec Marganor, qui a conservé son cheval. Tristan en Logres. Marganor et Hector abattus.

Le roi d'Irlande survient ; Tristan et lui *s'entrefont joie et feste grant*, car Hanguin a besoin du bras de Tristan ; il raconte qu'un tournoi a eu lieu devant le château des Landes ; quatre frères de la lignée du roi Ban en ont remporté le prix, et le roi d'Irlande leur a offert l'hospitalité dans son château. L'un Le roi d'Irlande.

1. Elle préfère Tristan malgré sa trahison, dans la *Tav. Rit.* (p. 95).
2. Var. *Kamalot(h)*
3. Var. *Gardueil(l)*.

Son affaire avec Blanor.

d'eux ayant été tué, on ne sait comment, *Blanor* [1], frère de Blioberis, a défié Hanguin. Celui-ci se rend à la cour d'Arthur, sur l'ordre de ce prince, pour un combat singulier (f° 46 a). Le roi d'Irlande n'ose braver Arthur : d'autre part il est certain d'être vaincu dans un combat avec Blanor. Il prie donc Tristan, dont il a jadis sauvé la vie, de le remplacer, et Tristan s'en charge avec empressement, en faisant promettre au roi de lui accorder en échange un *don* : il espère ainsi obtenir Iseut pour le roi Marc. Il défend à ses gens de dire son nom quand on sera à la cour.

L'écu fendu.

37. Survient une demoiselle, portant un écu fendu. Aussitôt que Tristan lui a dit son nom, elle lui raconte que l'écu ne sera de nouveau entier que le jour où un chevalier, qu'elle ne veut pas nommer et qui aime une *haute* dame, sera parvenu au comble de ses vœux. Avant de quitter Tristan, elle lui apprend que *Caradoc* et le roi d'Ecosse sont arrivés à la cour pour assister au combat et veiller à ce que tout se passe dans les formes, et que presque toute la lignée de Ban s'y trouvera en l'honneur de Blanor, qui est un fort bon chevalier. Cette demoiselle est la messagère de la dame du Lac, qui avait élevé Lancelot et qui, aimée de Merlin, l'avait enfermé vivant dans un tombeau. La dame du Lac envoie l'écu à la reine *Guenievre*, pour lui prouver qu'elle connaît ses amours avec Lancelot. Celui-ci est pour le moment avec Galehout, ce prince qui mourut de chagrin quand il crut avoir perdu Lancelot. Ces détails n'appartenant pas à notre matière, nous allons reprendre le thème [2].

Brehus sans Pitié.

On va partir, lorsque la demoiselle reparaît éplorée : *Brehus* [3] sans Pitié lui a enlevé l'écu. Tristan le poursuit, l'abat et le ramène à la demoiselle, à qui l'écu est rendu. Puis Tristan, qui connaît de réputation Brehus, lui dit d'aller trouver Gauvain, son ennemi mortel, pour qu'on voie comment *felonnie* se comportera envers *traïson* [4].

38. La demoiselle part, et le lendemain on va à la cour, où se trouve toute la lignée de Ban, sauf Lancelot. Le roi Cara-

1. *Blaanor*, 103.
2. Cette remarque pas dans 94, 99 ; 97, 100, 102 ; 103. L'histoire de l'écu fendu dans le *Lancelot* (P. Paris, *Rom d. l. T. R.*, III, 343-345).
3. Var. *Breuz*, très souvent aussi *Brun*.
4. Cf. § 474.

doc Briefbras et le roi d'Ecosse sont juges du camp. Le combat est long; les deux adversaires s'abattent l'un l'autre [1]. Pendant qu'ils se reposent, Tristan se nomme; Blanor le complimente en lui disant qu'il est illustre en Logres, comme ailleurs. A la fin, Tristan est vainqueur : Blanor le prie de lui couper la tête, mais son généreux adversaire se tourne vers les deux rois, leur fait remarquer l'extrême lassitude de Blanor et en appelle à leur sentiment chevaleresque (fol. 49 a) : « *Por Dieu, ne soffrez qe l'uns de nous .II. face pis a l'autre qe fet nos entresomes*; *car ce seroit domage, ce je cestui ocioie, et ce il me metoit a mort, vous n'i avriez ja preu ne honor. Metez pez et concordance entre le roi d'Yrlande et le lignage le roi Ban, si qe li roi remaigne qite de cest apel, et nous dui, qi ceste chose avons assez chierement achatee, puisson ceste bactalle lessier a tant par voz congiez et a noz honors.* » On accepte, et Tristan part sur-le-champ, pour qu'on ne le reconnaisse point. Le roi d'Irlande veut le suivre ; mais on l'entoure, on le presse, et il consent enfin à révéler le nom du vainqueur, pour qu'on ne le retienne pas davantage. C'est ainsi qu'Arthur et sa cour connurent la bravoure et la *courtoisie* de Tristan [2]. Le roi Hanguin rejoint Tristan, et le décide à aller avec lui en Irlande. Tous, la reine elle-même, pardonnent à Tristan la mort du Morhout. Après quelque temps de séjour, Tristan réclame à Hanguin le don promis et demande pour son oncle la main d'Iseut. Un instant, il est tenté de la demander pour lui-même, car son amour s'est réveillé dès qu'il est revenu auprès d'elle ; mais le sentiment de la loyauté l'emporte. Le roi lui accorde sa fille, bien qu'il ait rêvé que Tristan enlevait Iseut, lui ôtait sa couronne et la déshabillait, et que Marc appelait son neveu traître. Ce rêve, pourtant, signifiait, au dire d'un « prud'homme », consulté par Hanguin, qu'Iseut aurait infiniment d'ennuis par suite de ce mariage. On fait des préparatifs pour le départ. La reine fait venir devant elle Gouvernal et Brangain, et leur remet un philtre dans un vase d'argent. Ils devront le faire boire au roi Marc et à Iseut le soir de leurs noces, afin qu'ils s'aiment toujours. Puis l'on s'embarque, et l'on part (f° 50).

Combat de Tristan avec Blanor.

Arrivée en Irlande et réconciliation.

La main d'Iseut accordée à Marc.

Le philtre.

1. Le cheval de Blanor est un cadeau de Galehout.
2. Dans la *Tav. Rit.* (p. 111) les deux rois juges annoncent par écrit le résultat à Arthur, qui fait écrire cet exploit de Tristan dans le livre de la Table Ronde.

Iseut et Tristan boivent par hasard le philtre.

39. Quatre jours plus tard, à midi, Tristan, jouant aux échecs avec Iseut, a chaud et demande à boire. Gouvernal et Brangain se trompent de vase. Tristan et Iseut boivent, sans le savoir, le philtre. Gouvernal et Brangain s'aperçoivent trop tard de leur fatale erreur ; ils s'en désolent, mais se promettent de n'en rien dire à personne [1]. Désormais c'en est fait de la fidélité de Tristan envers son oncle : il a oublié son serment et ne pense qu'à se livrer aux plaisirs de l'amour.

Les amants au château des Pleurs.

40. Mais le beau temps cesse, et une tempête entraîne le vaisseau au *chastel des Pleurs* [2], situé dans une île. Non loin de là il y a bien d'autres îles *belles et delitables et plantureusez de touz biens*. Ce sont les *Isles lointaines*, dont Galehout, le fils de la géante [3], est le seigneur; il est, en ce temps-là, en *Soreloys* avec Lancelot. Tristan connaît les tristes coutumes de ce château et voudrait bien l'éviter, mais le vent les a déjà menés jusqu'au château, dont le soubassement *estoit trés dedens la mer*, et pendant qu'ils parlent de ce château, six chevaliers en descendent et leur demandent, sans saluer, qui ils sont, eux qui ont *pris port* là sans permission ; leur ayant ordonné de débarquer, comme ils sont dans leur *merci*, et de se rendre au château, où on leur apprendra les coutumes, les chevaliers rebroussent chemin. Tristan tient conseil avec ses compagnons : il opte pour la résistance, mais les autres aiment mieux se rendre à discrétion, craignant la position trop favorable de l'ennemi. Tristan a peur qu'on ne leur accorde pas une *merci* honorable, mais il ne parvient pas à convaincre les autres. Il demande à Iseut son opinion : elle est de mauvaise humeur et blâme Tristan de l'avoir exposée à ces désagréments. Tristan s'offre à la défendre tant qu'il sera en vie contre les gens du château. Elle préfère cependant y entrer : tous quittent donc le vaisseau, sauf les marins, et s'en vont au château, où ils trouvent un grand nombre de chevaliers, de dames, d'écuyers et *d'autres gents*, qui les mènent à un grand pré entouré de deux tours et environné de murs élevés ; à côté de cette sorte de prison il y a des chambres pour les prisonniers, où on laisse Tristan et ses compagnons ; ils s'y désolent sans laisser paraître leur chagrin. Le lende-

Tristan et ses compagnons en prison.

1. Dans la suite, les amants ont connaissance de cette erreur. Comment? Par qui ? Je n'en ai trouvé aucune explication dans les mss.
2. Ici commence le ms. 759, qui est un fragment.
3. Cf. P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, IV, 8, note.

main, six chevaliers sans armes viennent s'informer, en les saluant cette fois, comment ils ont passé la nuit; l'un de ces chevaliers leur dit que, suivant la coutume, on emprisonne les voyageurs, qui passent le reste de leurs jours à pleurer leur sort dans ce château, qui en a tiré son nom; un chevalier plus brave que Lancelot et une dame plus belle que celle qui demeure « là-haut sur la roche en compagnie d'un chevalier presque aussi preux que Lancelot » pourront seuls mettre un terme à cette coutume. Tristan dit au chevalier que le chevalier et la dame qu'on vient d'arrêter sont supérieurs aux maîtres du château. — Ouvrons[1] ici une parenthèse, pour donner des détails sur tout cela : un géant, *Dialeces*[2], furieux des progrès du christianisme, prêché dans les Iles lointaines par les parents de Joseph d'Arimathie, tue ses douze fils convertis, pour intimider la population, met à mort les missionnaires et fait construire ce château sur un sol abreuvé du sang de ses victimes. Il ordonne ensuite que l'on emprisonne tous les étrangers qui passeront, et, avec la plus belle dame qu'il puisse trouver, il se retire dans le château, qui est situé sur la haute roche où ses fils ont été enterrés (f° 53). S'ils sont vaincus, lui en bravoure et elle en beauté, le vainqueur tuera le vaincu et prendra sa place. Cette coutume dura du temps de Joseph d'Arimathie au temps d'Arthur; elle fut terminée par Tristan. A l'époque de son arrivée à l'île, c'est *Brunor* qui en est le seigneur. Chevalier nouveau, il avait quitté son pays, l'Irlande, et le hasard l'avait conduit à cette île, où il vainquit son prédécesseur et épousa sa femme, qui avait alors douze ans. Ce fut la mère de Galehout, qui conquit tant de terres. Pour la taille, il tenait de sa mère, la géante, et, en chevalerie, il était digne de son père. Il détestait les coutumes et quitta sa patrie pour se dispenser de les maintenir; il eut la bonne chance de conquérir beaucoup de terres et de devenir le prince le plus célèbre après le roi Arthur. — Le chevalier va trouver Brunor, qui, s'étant déclaré, avec sa femme, prêt à la lutte, envoie le chevalier annoncer le combat à Tristan pour le lendemain. Le chevalier prie celui-ci d'indiquer la dame et le chevalier dont il a parlé : « Ils sont prêts. — Qu'ils nous suivent alors; nous les ferons reposer. » — Gouvernal demande si le chevalier, en cas de victoire, aura encore à

Le géant Dialeces.

Galehout.

1. La digression est annoncée par le rédacteur.
2. 334 e. l. a., *Dyalet(h)es*; 335, *Dyaleetes*.

craindre les autres; on assure qu'au contraire on lui fera plus d'honneur *qe oncquez jor ne li fu fete*, et Tristan leur fait savoir que c'est lui-même et Iseut qui subiront la lutte; il n'hésiterait pas à se battre avec n'importe quel bon chevalier au monde, dit-il, en s'excusant de cette fanfaronnade qu'il se croit forcé de lancer. Les chevaliers, tout en admirant la beauté d'Iseut, déconseillent à Tristan d'entreprendre le combat, mais il dit ne craindre aucun chevalier, si ce n'est Lancelot. On les prie de choisir un compagnon et une compagne; ils prennent Gouvernal et Brangain, et partent avec les chevaliers; les autres restent en prison. Tristan est bien servi et *aaisié* dans le château; il refuse de dire son nom. On prédit le triomphe d'Iseut et la défaite de Tristan. Le lendemain Tristan est armé; Gouvernal porte son écu et son épée, et un autre écuyer son heaume. Iseut monte un beau palefroi; elle est *vestue et apparilliee mout richement* et accompagnée de Brangain et de deux demoiselles du château. Vingt chevaliers sont juges du camp. On arrive à six pavillons, dressés au pied de la roche pour les dames et les chevaliers qui sont désireux de regarder le combat. On fait descendre Tristan, et un *sergeant* sonne du cor. Alors seulement Brunor descend du château avec sa dame; au lieu d'écuyers, il a des chevaliers pour le servir. Il s'avance et demande où est celle qui veut rivaliser avec sa femme. A la vue d'Iseut, il a bien peur pour la géante, qui elle-même partage sa crainte. Tristan, dont le heaume est déjà lacé, en appelle aux assistants et aux juges du camp; ils demeurent silencieux, et Tristan répète son appel : les juges s'avancent vers Iseut, déclarent sa beauté supérieure et la reconnaissent pour leur souveraine; ils livrent la géante à la mort avec beaucoup de lamentations et en maudissant les coutumes qui les forcent d'agir ainsi. Ensuite Tristan et Brunor entrent en champ. Ils se blessent l'un l'autre et chamaillent pendant longtemps; enfin ils font une halte pour se reposer après le premier assaut, et Tristan complimente Brunor sur sa prouesse, dit qu'il aurait bien tort de tuer un si bon chevalier et demande s'ils ne peuvent en aucune manière abandonner la bataille; mais Brunor déclare que cela est impossible, et le combat reprend; à la fin, Brunor, épuisé, refuse de crier merci quoique sentant approcher la mort; il tombe à terre, pendant qu'il parle, prie Dieu d'avoir pitié de son âme et meurt. Tristan lui ôte le heaume; les chevaliers le déclarent leur seigneur, et l'engagent à couper la tête à la

Mort de Brunor et de sa femme.

dame, qui pleure ; il refuse, mais cède enfin quand on lui a répété qu'autrement il sera tué lui-même. Après deux jours de fêtes, Tristan demande si ses compagnons, laissés dans la prison, ne sont pas libres maintenant. On lui répond qu'ils sortiront de cette prison, mais que la coutume veut que ni eux, ni lui-même ne sortent jamais de l'île si ce n'est pour combattre quelque chevalier ; encore faudra-t-il revenir, s'il est vainqueur. On ne lui permet pas d'avoir avec lui ces compagnons, qu'on lui promet cependant d'affranchir ; il n'aura de compagnie que celle qu'il a dans ce moment-là (f° 56).

41. *Delice*[1], la fille de Brunor, va, avec le corps de son père et la tête de sa mère, chercher son frère Galehout, qui est allé assister à la cour qu'Arthur tenait dans la cité de *Londres*, un jour de Pentecôte ; à cette occasion, le géant *Caradoc* le grand a enlevé Gauvain, que Lancelot, Ivain et le duc de *Clarenz* sont allés délivrer ; ce fut Lancelot qui, arrivé à la *Douloureuse Tour*[2], tua le géant et affranchit Gauvain[3]. A la même époque, Lancelot fut enlevé par *Morgain*, la sœur d'Arthur ; pour apprendre à son frère les amours de Lancelot et de la reine, Morgain envoya à la cour l'anneau de Guenièvre, qui se défendit si habilement que le roi en fut dupe. Ensuite les parents de Lancelot et Galehout s'en allèrent pour le retrouver. Pendant cette quête, Galehout rencontre sa sœur à l'entrée du Soreloys, près du *Pont norgalois*[4], à la sortie de la forêt d'*Houdeson*[5], et s'en va avec elle pour venger la mort de ses parents. Ils prennent la direction de Soreloys ; un soir, ils arrivent au *chastel de l'Enchanteeur*[6], où ils trouvent le roi

Delice.
Galehout de retour.

1. Le nom manque dans 759 ; 94, *Celinde*. Dans 99 il y a ici une lacune qui s'arrête à l'arrivée des amants en Cornouaille.
2. *Court* 756
3. 335, tout court : *si l'en delivra Lancelot*. Toute cette histoire de la fête de Londres et de l'enlèvement de Gauvain ainsi que de l'emprisonnement de Lancelot par Morgain, — elle n'est pas dans la *Tav. Rit.* — se retrouve dans le roman de *Lancelot*, voy. P. Paris, *Rom. d. l. Table Ronde*, III, 208 ss. et IV, 289 ss., et est utilisée ici, non sans adresse, par notre rédacteur, pour motiver la rencontre de Galehout, qui est en quête de Lancelot, avec sa sœur.
4. Pas d. 335.
5. *Houdesain* 334, 104, 103 ; *Houdesam* 97, 100, 102 ; *Hondeson* 759 ; *Huinesen* 94.
6. *Enchanteresse* 759, 335. Les autres : *ch. de l'Enchanteeur*, ainsi appelé parce qu'il avait été jadis à une enchanteresse (94 donne *enchanteresse* les deux fois).

des Cent Chevaliers, l'homme lige de Galehout, qu'on soigne là depuis un mois : il avait été blessé par Gaheriet [1], dans un tournoi, à l'entrée du Soreloys. Galehout lui ordonne d'aller avec une armée de cinq cents hommes à l'*Isle des Geants* (le nom de l'île où est situé le Château des Pleurs), pour en faire cesser les mauvaises coutumes. Galehout décide d'y aller lui-même pour se battre avec Tristan, malgré les instances du roi des Cent Chevaliers. Il fait enterrer le corps de son père et la tête de sa mère, et part incognito, ayant laissé sa sœur au château *en bone garde*; il est accompagné de deux chevaliers et de deux écuyers [2]. Après quatre jours d'attente à cause de la houle, il s'embarque et force, l'épée à la main, les marins de le conduire à l'île des Géants. On l'arrête au château des Pleurs, et il se dit prêt à en combattre le seigneur, mais il refuse de se nommer. Quinze chevaliers le mènent au château, où Tristan coule d'heureux jours avec sa bien-aimée. Les deux amants ne tiennent point à être délivrés de leur prison : le bonheur du moment leur fait oublier *tout le monde*. Ils mènent cette vie délicieuse depuis trois mois, lorsqu'un mercredi un chevalier vient annoncer à Tristan qu'il devra combattre, le lendemain, un chevalier de la maison d'Arthur, qui est venu exprès pour se battre avec lui. Gouvernal craint que ce ne soit Lancelot; Tristan répond que l'idée de la mort ne lui fait pas peur, car ce sort attend tout le monde, et il essaie de rassurer Gouvernal et Iseut. — Un chevalier annonce, *la ou Galeholt estoit*, que le roi des Cent Chevaliers était arrivé et avait battu les habitants de l'île. — Le combat singulier a lieu le lendemain; il est arrêté par le roi des Cent Chevaliers, qui survient au moment où Galehout est sur le point d'être vaincu. Ce magnanime prince, qui ne peut se défendre d'admirer Tristan, lui pardonne la mort de ses parents et lui permet de partir. Il écrit à la reine Guenièvre une lettre où il fait l'éloge d'elle-même et d'Iseut, de Tristan et de Lancelot, et lui raconte le dénouement des aventures de l'île des Géants. Tristan apprend par des chevaliers de la Table Ronde, qu'il rencontre, les plus récents exploits de Lancelot : deux ans auparavant, celui-ci, qui est pour le moment *issuz du sanz*, avait délivré

Combat de Tristan et Galehout.

1. *Galeholt*, 335 (faute).

2. Cette phrase pas dans 335, 759. Les autres : *un* chevalier et deux écuyers

Guenièvre, enlevée, malgré Keu, par *Meleaguant* [1], le fils du roi Bademagu, et retenue dans le royaume de *Gorre*. *Qui ce voudra veoir apertement, si preigne le livre de latin; illec trovera tot cestui conte; por ce q'il n'apartient pas a cest*[*u*]*i livre, le vos lerai a deviser* [2] (fº 60).

Noces de Marc et d'Iseut.

42. On arrive en Cornouaille, et les noces ont lieu [3]. Les amants craignent une découverte, et Iseut aurait mieux aimé être encore dans l'île des Géants. Gouvernal trouve enfin un expédient, et, suivant son conseil, Tristan éteint les chandelles quand les nouveaux mariés doivent se coucher, en disant que la coutume irlandaise veut qu'on ménage la pudeur de la mariée; puis Iseut quitte le lit, et Brangain, déguisée en reine, prend sa place : le roi est trompé, et lorsqu'il est endormi, Iseut vient remplacer Brangain, qui a sauvé ainsi la réputation de son amie par le sacrifice de son propre honneur. Le roi, dans sa joie d'avoir trouvé Tristan aussi fidèle, le fait son chambellan [4].

Substitution de Brangain à Iseut.

Iseut veut faire tuer Brangain.

43. Mais Iseut ne peut s'empêcher de craindre que Brangain ne découvre tout au roi Marc. Elle veut se débarrasser d'elle et l'envoie au bois chercher des herbes en chargeant deux serfs de la tuer. Ils ont pitié de Brangain, qui leur dit qu'elle a donné sa fleur de lis [5] au roi, pour sauver Iseut, qui avait perdu la sienne; ils l'attachent à un arbre et la quittent. Ils tuent un lévrier qu'ils avaient amené [6] et trempent leurs épées dans son sang pour prouver à Iseut qu'ils ont exécuté son ordre. Iseut se repent de ce qu'elle a fait, quand les serfs lui parlent de la fleur de lis, et les envoie encore au bois chercher le corps de Brangain, qui, pendant ce temps, a été délivrée par Palamède, amené par le hasard (fº 62). Elle se fait conduire par lui à un couvent de nonnes; cette

Repentir d'Iseut

Brangain délivrée par Palamède.

1. Var. *Meleagrant*.
2. Ce renvoi au *Conte de la Charrette* ne se retrouve pas dans 334 e. l. a. 335 : « comme le dit l'histoire de Lancelot. »
3. Il n'est pas dit qu'on donne à boire du philtre au roi (fº 67 b. : Tristan aime plus que le roi Marc).
4. Dans 99, 94 il le fait seigneur de son hôtel et le nomme son successeur. Il lui donne la moitié de son royaume dans la *Tav. Rit*. (p. 144). — Cette substitution de Brangain à Iseut se trouvait aussi dans le *Tristan* perdu de Chrétien (voy. *Erec et Enide*, v. 2066, Haupt).
5. 335 : une fleur.
6. 334 e. l. a. : ils prennent une bête dans le bois.

abbaye était[1] *estoirée*[2] d'une abbaye royale de Gaule[3], construite pour[4] le roi Ban de Benoïc, qui y était mort de chagrin[5]. Les serfs, de retour, disent à Iseut que Brangain a dû être dévorée par les bêtes féroces, et elle s'en désole. Un jour, pendant une partie de chasse, elle vient se plaindre près de la *Fontaine au Geant*. Palamède, qui avait quitté le Logres, poussé par son amour, assiste, caché, à ces plaintes ; il s'avance et se fait fort de lui rendre Brangain, et Iseut lui promet en récompense tout ce qu'il lui demandera. Il ramène Brangain, fait approuver la promesse d'Iseut par le roi Marc et la demande ensuite elle-même ; elle lui est en effet livrée, et il l'emmène. Tristan n'est pas en ce moment à la cour ; il est allé dans le bois avec d'autres chevaliers. Il y a à la cour un chevalier, *Lambegues*, non encore guéri des blessures qu'il avait reçues dans un combat avec Andret et un autre chevalier de Cornouaille (f° 65) ; il est là depuis huit jours[6] ; Marc l'a retenu à cause de sa prouesse, et Iseut s'est *penee* de le guérir. Ce Lambègue est le maître de *Bohort de Gaunes* (var. *Gannes*) ; il est venu en Cornouaille du royaume de Benoïc. Neveu de *Pharien*, il s'était généreusement livré au roi *Claudas de la Deserte*, pour sauver la cité de Gaunes, assiégée par Claudas, qui lui rendit sa liberté ; on trouve cela raconté au long dans *le livre du latin*[7]. Lambègue, indigné de voir qu'aucun des chevaliers de Marc n'ose délivrer la reine, se fait armer et poursuit lui-même Palamède. Il l'atteint et joute avec lui, mais faible, comme il l'est encore, il ne peut pas longtemps tenir bon contre Palamède, qui le laisse étendu par terre, dans une mare de sang. Iseut a profité de ce délai pour s'enfuir ; dans son désespoir elle court vers un ruisseau, *Ornise*[8], qui traverse la

Enlèvement d'Iseut par Palamède. Lambègue.

1. Ces détails pas dans 103.
2. *Estraite* 334 et l. a.
3. *D'Irlande* 97, 100, 102.
4. 335, 759, 104 : *pour l'amour du roi Ban de B.* ; les autres : *pour l'ame du roi Ban d. B.*
5. Cette dernière phrase pas dans 334 et l. a.
6. Cette remarque pas d. 334 et l. a.
7. Le *Lancelot* (P. Paris, *Rom. d. l. T. R*, III, 100 ss.). Le renvoi seulement dans 756. Au reste, cette histoire est donnée assez au long dans le *Tristan* aussi ; elle manque dans la *Tav. Rit.* — Cf. § 410, note.
8. 335, 759 : *a la rive de l'eau* ; 104, 103 : *a une eau* (sans nom), de même Tressan ; (Maugin : *au gué de la tour de l'Amy*) ; 334, 97, 100, 102 ; 99, 94 : à la rivière de *Loire* (al fiume di *Braziano*, Tav. Rit.).

forêt du *Morois*, pour s'y noyer. Elle rencontre un chevalier de Cornouaille, accompagné d'une dame. Il la console et l'emmène à son château. Elle l'envoie à Norhout pour rassurer Tristan. Le chevalier tombe sur Palamède, le défie et est tué. Palamède n'est pas admis à la tour où Iseut se trouve : il reste devant le château; Iseut se place à une fenêtre pour le regarder.

Iseut sauvée par un chevalier.

Combat de Tristan et Palamède.

44. Tristan, ayant appris les nouvelles, veut partir immédiatement, mais le roi lui ordonne d'attendre jusqu'au lendemain. Il part avec Gouvernal; on trouve Lambègue, qu'on fait monter à cheval et retourner à la cour. Les routes se bifurquent : ils en prennent une chacun. Gouvernal arrive au château, et Palamède lui raconte où en sont les choses. Gouvernal va retrouver Tristan et le conduit à Palamède. Bataille formidable, arrêtée par Iseut, qui charge Palamède d'aller dire des amitiés à la reine Guenièvre, et lui ordonne de ne jamais chercher à s'approcher d'elle avant qu'elle soit en Logres. Il obéit, bien à contre-cœur [1]. Tristan propose à Iseut d'aller ensemble en Logres, mais elle préfère différer cette déloyauté envers le roi Marc aussi longtemps que possible. Après deux [2] jours pleins de bonheur, Tristan rend Iseut au roi Marc, qu'inquiètent les ovations qu'on fait à la bravoure de son neveu.

Séjour des amants au château et retour à la cour.

45. Andret dénonce les amants au roi un jour qu'ils s'entretiennent, dans l'embrasure d'une fenêtre, de la reine Guenièvre, dont Iseut dit avoir appris les amours par une demoiselle venue de Logres. Marc espère les surprendre et court vers eux, l'épée à la main ; mais Gouvernal avertit Tristan, et au moment où le roi *cuide ferir* son neveu, celui-ci évite le coup : ils se défient l'un l'autre. Tristan, que personne n'ose arrêter malgré l'ordre du roi, poursuit Marc et l'abat d'un coup de plat d'épée. Il demande à Iseut si elle veut s'enfuir avec lui, mais elle lui dit de s'en aller et de ne rien craindre pour elle, qui est proté-

Dénonciation par Andret.

Tristan attaqué par Marc.

1. Dans le récit du ms. 750, cette promesse a dû être faite dans d'autres circonstances, car dans ce ms. il est dit, (v. § 76), que Pal. l'a faite un jour qu'il devait se battre avec Tristan ; il est vrai qu'il peut y avoir quelque erreur ou bien une expression inexacte.

2. Plus loin : trois jours, v. § 80; ils retournent le lendemain dans la *Tav. Rit.*

gée par le grand amour du roi [1] : elle lui promet de le réconcilier avec Marc [2] (f° 70 a).

Il s'enfuit dans la forêt.

46. Tristan avec Gouvernal et quatre compagnons, qui séjournaient en Cornouaille pour l'amour de Tristan, va dans la forêt pour y rester jusqu'à ce que la paix soit faite. Ces quatre, qui ont été longtemps à la cour d'Arthur, sont : Lambègue [3], *Nic(h)orant* le pauvre, *Fergus* [4], dont le père avait été vilain, et *Driant de l'Isle*. Ils se logent chez un forestier, ami de Tristan. Pendant qu'Iseut tâche vainement de dissiper les soupçons du roi, Tristan tue un chevalier cornouaillais et blesse à mort son frère, qui va à la cour avertir le roi Marc : Tristan, dit-il, menace de traiter le roi de même, s'il peut le trouver. Andret conseille de rappeler Tristan pour le faire prendre plus tard par surprise. Marc consent, et Brangain est chargée d'aller porter la lettre du roi à Tristan, qui revient. Cependant, Iseut et Gouvernal se méfient fort du roi, et Tristan se promet d'être prudent. Andret prépare un guet-apens de trente chevaliers de la lignée des deux chevaliers tués.

Les faux. Tristan révoqué.

47. Un jour le roi avait fait dresser des tentes dans une plaine, à quelque distance de Tintagel. Arrivent deux chevaliers, *Lamorat* [5], et *Driant*, les fils du roi *Pelinor de Listenois*. Ils regardent Iseut, qui joue aux échecs avec Tristan. Elle perd [6]. Lamorat prétend que sa dame, la reine d'*Orcanie*, est plus belle qu'Iseut, et il envoie son défi aux chevaliers de Marc par une demoiselle. Les deux frères joutent avec deux des chevaliers du roi et s'en vont vainqueurs. Le roi les fait poursuivre par une cinquantaine de chevaliers, mais ils en abattent dix [7], et les autres prennent la fuite. Puis le roi ordonne à Tristan,

Combat avec Lamorat.

1. Cette phrase manque d. 334 e. l. a.
2. La *Tav. Rit.* passe ici à l'épisode des faux (voy. ci-dessous), que suit l'arrivée de Lamorat et l'épisode du cor ; Tr. se retire dans son palais, où il trouve ses quatre compagnons ; puis il est introduit (après une lettre écrite à Iseut) par Brang. dans la tour de sa bien-aimée.
3. *Lambegant* 756.
4. *Fervagus* 99.
5. Var. *Lamorant* ; *Lamoral*, Verard, Janot.
6. 103 : Trist. et Is. *entendoient a leur gieu et non pas aux chevaliers*. 334 e. l. a : Trist. *n'i entendoit pas, pour ce que la roïne se courrouçoit, et ce n'estoit pas la coustume de monseingnor T. qu'il fust joious quant la roïne estoit courroucïee.*
7. *Chacun* ajoute 756 ; — 102 : *six chev.*

qui lui a exprimé tout ce qu'il trouve de honteux dans cette poursuite, d'aller jouter à son tour ; il obéit, bien à regret, et renverse les deux frères, mais il refuse la bataille à l'épée avec Lamorat malgré les injures de celui-ci. Les deux chevaliers partent et en rencontrent un autre en compagnie d'une dame. Il porte un cor d'ivoire et leur raconte qu'il est chargé de l'apporter à la cour d'Arthur : si une femme infidèle y boit, elle répandra fatalement du vin sur elle [1]. Lamorat force, en le vainquant, le chevalier de dire qui l'a envoyé : c'est Morgain, qui veut dénoncer Guenièvre et Lancelot. Lamorat ordonne au chevalier d'aller présenter ce cor à la cour du roi Marc ; il espère ainsi se venger de l'affront qu'on lui a fait [2]. A la cour, grande épouvante des coupables. Iseut et les autres dames de Cornouaille sont obligées de subir l'épreuve : elles répandent toutes le vin, sauf quatre [3]. Iseut proteste de son innocence et propose de faire défendre sa cause par un chevalier qui voudra rompre une lance pour elle ; mais Marc n'a garde d'accepter : « Vous avez, lui dit-il, un champion de qui aucun de mes chevaliers ne saurait triompher. » Cependant, l'affaire est étouffée, parce que Marc et les barons, qui ne tiennent point à perdre leurs femmes, veulent bien considérer cette épreuve comme sans valeur [4] (f° 75).

Le cor enchanté.

Les faux.

48. Mais Andret, *qi toutes voies porchaçoit en toutes les manieres qe il poet comment il peüst prendre T. avec .Y., fist fere fax bien tranchanz et bien esmolue(e)s et les fist metre entor le lit .Y. .I. soir quant .Y. se fu cougiee.* Il veut que Tristan soit *menhagnié* ou, tout au moins, qu'il en reçoive de telles *enseignes*, que le roi Marc ne pourra plus garder aucun doute. Quand Andret est endormi, Tristan s'en va à la chambre assez éloignée d'Iseut ; une des faux le blesse fortement à la jambe, ce à quoi il est trop échauffé pour faire

Machinations d'Andret.

1. Motif souvent répété dans la littérature du moyen-âge (cf. le *Lai du Cor* de Rob. Biket, etc.)

2. Ici les mss. 750 et 12599 ont probablement fait arriver Lamorat chez Belinant ; cf. plus loin, § 61 note.

3. *Deux* 103 et les imprimés ; (*deux Ecossaises tres laides*, J. Maugin) ; *treize* Tav. Rit. Tressan, p. 65 : « Il n'y en eut *aucune* dans les mains de laquelle le maudit cor ne fût indiscret. »

4. Tressan cite (p. 75) une exclamation de « l'Auteur » (c.-à-d. l'imprimé qu'il a dépouillé) : *O bonté divine qui pardones les griefs faicts, pour doner tems aux pescheurs de revertir à pénitence ;* cela n'est pas dans les imprimés que nous avons consultés.

attention, mais bientôt Iseut sent que le drap est tout mouillé, et Tristan lui dit ce que c'est. Elle le prie de s'en aller, en lui promettant d'arranger l'affaire. Tristan regagne son lit sans réveiller Andret, et bande sa plaie. Iseut se blesse exprès aux faux et crie au secours. Ses dames accourent avec *cierges et tortiz*. On accuse Andret et Tristan d'avoir voulu tuer la reine : ils jurent tous les deux qu'ils sont innocents. Le roi arrive, attiré par les cris, et demande qui a fait cela. « Tristan ou Andret, » répond Iseut, « pour me tuer. » Marc fait le désolé, et déclare qu'il saura découvrir l'auteur de cet attentat. Tristan s'offre à prouver qu'Andret est le coupable en se battant avec lui à outrance. « Non, dit Marc, vous êtes des cousins germains et mes neveux ; » et il promet de faire lui-même en sorte que la vérité sur l'affaire soit entièrement connue. Ainsi Tristan fut sauvé par Iseut, qui ne guérit pas de sitôt de sa blessure. Andret, cependant, remarque la plaie de Tristan et en parle à Marc, qui *fist tant qu'il s'en aperçut bien*. Sa haine augmente, mais il ne fait semblant de rien. Il prie Andret de surprendre les amants ensemble : ce serait le plus grand service qu'il pût lui rendre ; Tristan sera mis à mort si on peut le prendre. Andret recommande au roi de défendre à Tristan[1] d'entrer dans l'appartement de la reine[2] ; ainsi on espère le suprendre. Le roi fait mieux encore : il interdit, sous peine de mort, à qui que ce soit, sauf aux dames, d'entrer de nuit[3] dans les chambres de la reine.

49. Tristan voit bien que c'est à lui qu'on en veut, mais il aime tant Iseut, que s'il l'aime *hui cest jor, il* [*l'*] *enmera encore mielz demain*. Tout le *sens* de ses ennemis, dit-il à Iseut, ne l'empêchera pas d'aller chez elle. Iseut le prie d'être prudent : tant que Tristan sera en vie, Marc n'osera jamais lui faire de mal à elle-même. — Andret avait prévenu ceux *qi ci haoient T.* : ils doivent être prêts à l'approche
Basille. de la nuit. Une demoiselle de Cornouaille, *Basil*(*l*)*e*, qui a transféré son amour, méprisé de Tristan, à Andret, fait remarquer à ce dernier que Tristan pourra entrer chez Iseut du côté du jardin en montant sur un arbre, et lui représente tout ce qu'il y aurait de honteux à manquer l'occasion de s'empa-

1. A qui que ce soit, 335.
2. De nuit, ajoutent les autres.
3. Il interdit l'entrée, en général, dans 334, 97, 100, 102 ; 99.

rer de lui. Andret poste vingt chevaliers dans une chambre *par devers le jardin* par laquelle Tristan devra venir, et leur dit de le laisser passer, sans qu'il les voie, dans la chambre de la reine; lorsqu'il sera endormi, une demoiselle doit avertir Andret. Ce soir-là, Tristan se tient en effet caché dans le jardin, où le clair de lune lui fait peur ; il n'a d'armes que son épée. Quand il croit tout le monde endormi, il pénètre, sans voir personne, dans la chambre qui est devant celle d'Iseut et, de là, dans la chambre même de la reine. Il la trouve endormie et seule : Marc ne couche pas là; il feint d'être malade pour donner à Tristan l'occasion de se perdre. Pendant que les amants sont ensemble, Brangain vient leur annoncer qu'ils sont guettés par les vingt chevaliers. « Ils s'en repentiront, » dit Tristan, et après avoir rassuré Iseut, il entre dans la chambre où se tiennent ses ennemis, qui s'apprêtent déjà à l'assaillir. Il en aperçoit un au clair de la lune et le tue d'un coup formidable. Des autres, plusieurs tombent à terre d'épouvante[1]. Tristan les menace de la mort, en atteint un autre[2] et le tue d'un coup qui lui fait tomber l'épaule gauche[3]. Tristan, qui est presque sans armes et craint d'être attaqué par derrière dans l'obscurité, saute par la fenêtre dans le jardin, d'une hauteur de vingt pieds[4], et regagne son hôtel, où Gouvernal et ses compagnons le reçoivent avec joie.

Tristan sort vainqueur du guet-apens.

50. Le roi Marc déplore cette nouvelle mésaventure, tout en admirant la bravoure de Tristan. Il mande et blâme Andret et lui ordonne de faire rage pour prendre Tristan. Andret fait transporter les corps des tués à leurs hôtels. Marc reproche à Iseut sa conduite, et lui dit qu'elle sera la cause de la perte de Tristan et de sa propre mort. Elle ne répond rien, car *a merveilles le doutoit*. Le lendemain, Marc fait enfermer Iseut dans une tour où Tristan ne pourra la voir. Celui-ci n'hésite pas à se montrer à la cour parmi les autres chevaliers : Marc n'a pas l'air de l'apercevoir. Tristan ressent une vive douleur en apprenant qu'Iseut est enfermée; il rentre et se met au lit : il est malade de chagrin et s'affaiblit de plus en plus. Le roi va le voir; Tristan compare son sort à celui d'Absalon, de

Iseut enfermée.

1. Ce détail pas dans 97, 100, 102; 99. — 334 e. l. a. : la peur leur fait tomber les épées des mains.
2. Qui s'enfuit vers la fenêtre, 756.
3. Pas dans 97, 100, 102; 99.— *Bras* gauche, 94.
4. XX. Les autres : *dix* (.X.) pieds. 103 ne donne pas de mesure.

Samson, de Salomon et d'Achille ; Marc en pleure de pitié, tout en lui disant que cet amour lui sera funeste. Tristan exprime le désir que, quand il sera mort, son corps soit transporté à la Table Ronde.

Tristan, déguisé, dans la tour d'Iseut.

51. Dans cette détresse, il est sauvé par Brangain, qui le guérit bien vite par la promesse de lui faire revoir Iseut. Elle lui apporte un déguisement de femme, grâce auquel il peut pénétrer dans la tour où est Iseut, avec qui il reste trois jours ; au quatrième, il est découvert par Basille, qui cherche un des manteaux de la reine[1], dont Tristan est couvert dans ce moment. Elle avertit Andret. Vingt-deux chevaliers sont postés, et l'on réussit à prendre Tristan avec Iseut. Gouvernal et les quatre compagnons de Tristan forment le projet de se mettre en embuscade pour le délivrer quand il sera mené au supplice. Iseut pleure, mais Tristan ne dit rien. Ils sont d'abord condamnés au supplice du bûcher[2], mais sur le conseil de *ceux de Cornoaille*, le roi Marc permet qu'on abandonne Iseut aux lépreux. Marc est très chagrin ; il s'enferme dans sa chambre et pleure. Quand, sur le chemin du supplice, on est arrivé devant une chapelle, Tristan rompt ses liens, prend une épée à l'un de ceux qui le mènent, renverse cet homme et chasse les autres. Puis Andret arrive avec vingt chevaliers : Tristan en abat un, entre dans la chapelle et saute, en tenant l'épée, dans la mer, par une fenêtre. « Ce lieu doit être appelé le *Saut Tristan*, » disent les spectateurs ; la mer est à quarante *toises*[3] au-dessous. Iseut est délivrée de la maison des lépreux, où Andret l'a menée malgré ses prières de la tuer, par Gouvernal et ses compagnons, qui sont avertis par une des demoiselles[4] d'Iseut. Ils vont regarder le *Saut Tristan* et se demandent ce qu'il est devenu : en ce moment ils le découvrent assis près d'une roche. Fergus l'appelle en criant, et Tristan leur indique où ils pourront le rejoindre ; puis il se jette de nouveau — toujours avec son épée — dans la mer, qu'il traverse à la nage ; on le trouve, et on le conduit à Iseut. Un chevalier à qui Tristan avait rendu service leur donne l'hospitalité ; il est excellent pour les deux amants et leur fournit des vêtements et des chevaux. Ils

Ils sont pris ensemble et condamnés à mort

Le saut de la chapelle.

Iseut délivrée des lépreux.

1. Ce petit détail pas dans 334 e. l. a.
2. Tristan à avoir la tête tranchée, *Tav. Rit.* (p. 164).
3. Pas dans 103.
4. *Brangain* J. Maugin.

n'osent aller ni en Logres, ce qui serait une déloyauté, ni en Léonois. Tristan propose à Iseut de vivre ensemble dans la forêt du Morois, sans autres compagnons que Gouvernal et la demoiselle [1] (fº 80). Iseut lui demande, après avoir affirmé qu'elle l'aime plus que jamais dame n'aima chevalier [2], s'ils n'ont pas *perdu tout le monde*, s'ils restent dans cette forêt : « plus de dames, de chevaliers, de jeux [3], d'*envoisies. Nous avons perdu le monde et le monde nous* ; *qe vous en samble, Tristan?* » Et Tristan répond [4] : « *Quant je vous ai avec moi, et je puis a vous parler seul a seul sanz doute et sanz ennui d'autrui, qe me fault il dont? Je ne qier ne sai ne armes* (l. *ne aim*) *fors qe vous* ; *je vous aing plus que je ne faz tretout le monde. Car se tout li mondes estoit orendroit avec nous, je ne verroie fors vous seule. Et..... je veill lesser tretout le monde pour vous. Car de vous seule me chaut il plus qe il ne fet de tout le remanent de tout le monde..... Je vous tendrai en mon cuer, come je feroie tout le monde, se il estoit miens, et vous me tiengnez autressi. — Bien le veill, fet elle, puis q'il vous plest; ja contredit ne y metrai.* »

Les amants se décident à vivre dans le Morois.

52. Le lendemain, Tristan fait part aux quatre compagnons de cette résolution et les congédie en les chargeant de saluer de sa part Lancelot et Lamorat, malgré le mauvais tour que ce dernier lui avait joué. Les quatre disent vouloir aller tout droit à la cour [5]. Tristan et Iseut, avec Gouvernal et la demoiselle, qui était venue d'Irlande avec Iseut [6], s'enfoncent dans la forêt du Morois, où ils s'installent dans une maison située au pied d'une roche et construite par un damoiseau de Cornouaille, qui y avait amené sa dame, appelée la sage demoiselle [7] parce qu'elle connaissait la magie (fº 80 c.) — La forêt leur fournit ce qui est nécessaire pour vivre; en outre, Gouvernal peut apporter des provisions d'un château voisin [8].

Vie des amants dans la forêt.

1. Il n'y a pas de demoiselle dans la *Tav. Rit.*, où Gouvernal leur amène Brangain, qu'il a rencontrée.
2. Ces paroles pas dans 334 e. l. a.
3. *de jeus* jusqu'à *samble, Tristan* pas dans 334 e. l. a.
4. Le reste de ce dialogue est fort abrégé dans 334 e. l. a.
5. Dans 103, ils s'en vont sans rien dire. Nicoran va en Bretagne, dit J. Maugin.
6. Les autres : la dem. qui avait nom *Amyde* (334; 99, 94), *Acinde* (97, 100, 102), *Lamide* (335, 759, 104, 103).
7. J. Maugin l'appelle Lamide, parce que pour lui la servante des amants est Brangain ; cf. plus haut.
8. 103 ne parle pas de château.

Passebreuil. Houdenc.

Tristan regrette [1] son cheval *Passebroill* (*Passebreuil*) [2] et son *brachet*, *Houdenc* [3], et envoie Gouvernal à Norhout pour les demander au roi Marc. On ne fait aucune difficulté de les lui livrer. Tristan va beaucoup à la chasse; il apprend à Houdenc à chasser sans aboyer [4].

53. Un jour Marc, qui est toujours escorté par vingt [5] chevaliers au moins lorsqu'il va dans le bois, parce qu'il craint d'y trouver Tristan, rencontre quatre bergers dans la forêt et se fait indiquer par eux l'endroit où les amants se tiennent cachés. Il y va, n'y trouve pas Tristan, qui est à la chasse avec Gouvernal, et enlève Iseut et la demoiselle. Puis il proscrit Tristan, en promettant une ville de Cornouaille à celui qui le tuera. Les chevaliers, par conséquent, le guettent partout.

Iseut ravie par Marc.

Tristan, blessé d'une flèche empoisonnée, ne peut être guéri par Iseut.

54. Tristan est frappé d'une flèche empoisonnée, un jour qu'il dort dans la forêt, par un *valet* dont il avait tué le père. Tristan jette le jeune homme à terre si durement qu'il lui fait sauter la cervelle [6]. Cependant, son bras, où il avait reçu le coup de flèche, se gonfle de plus en plus. Gouvernal se rend à Norhout pour essayer de trouver Iseut et lui demander un remède; Tristan l'accompagne jusqu'à la lisière de la forêt. Là ils rencontrent une demoiselle, parente de Brangain, et venue d'Irlande avec Iseut; elle revient d'un château voisin, où Marc l'a envoyé [7]. Elle leur dit qu'Iseut est enfermée dans une tour, où personne ne peut pénétrer, mais elle se charge de

1. Sur cela rien dans la *Tav. Rit.*
2. J. Maugin : *Passebrun.*
3. Sic 100. *Hondet* 104, *Hudene* 756, *Hodene* 334, *Hodent* 97, 102, 335, *Odane*, *Hodane*, *Hodant* 99, 94, *Hudenc* 759, *Hudein*, *Heudent*, *Heudenc* 103, Verard, Janot ; cf. § 104. J. Maugin change le nom en *Faisant.*
4. Dans la *Tav. Rit.* il a un rêve de mauvais augure, où il se voit gravement blessé par un cerf (p. 167).
5. *Trente*, J. Maugin.
6. Cela me parait ressembler encore plus à la légende d'Hercule et Lychas (Ovide *Met.* 9, 211 ss.) que la mort de Lucan étouffé par Arthur (*Mort Artu* ; P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, V, 350), appelée par P. Paris (*ib*, en note) « un souvenir à peu près évident » de cette légende. — Tristan est ici Hercule, comme ailleurs il est Thésée (le tribut de Cornouaille ; la destruction des géants et des monstres : « il délivre toujours ceux qui sont en tristesse » f° 90 d. — les voiles blanches ou noires). Cf. la *Romania*, 15, 485.
7. Ces détails pas dans 334 et les autres.

leur envoyer Brangain. Celle-ci vient et dit à Tristan d'aller en Petite-Bretagne, chez le roi *Hoël*, dont la fille, *Iseut* aux blanches mains, le guérira, car Iseut la blonde est trop surveillée pour qu'il puisse la voir.

Il passe chez le roi Hoël de la Petite-Bretagne.

55. Tristan, à qui le nom d'Iseut paraît être de bon augure, part avec Gouvernal[1]; ils arrivent sans encombre à *Honsac*[2], ville de Petite-Bretagne, et trouvent le roi en train de fortifier le château d'*Halingue*[3] contre un comte voisin, *Agrippe* le grand[4]. Hoël recommande Tristan aux soins d'Iseut, sa fille, qui le guérit; il se résout alors à abandonner Iseut de Cornouaille pour l'autre aux blanches mains, qui l'aime (f° 82).

Tristan guéri par Iseut aux blanches-mains.

Le roi Hoël a le dessous dans la guerre. *Kahedin*[5], son fils, est grièvement blessé, et Agrippe assiège Hoël dans sa cité avec dix bataillons, de cinq cents hommes chacun; il fait avancer les deux premiers vers la ville et poste les huit autres dans la forêt. Hoël se désole; il n'a plus d'espoir, Kahedin étant blessé. Gouvernal lui parle de la bravoure de Tristan, sans le nommer, et Hoël l'envoie chercher. Tristan, qui, du haut des murs, avait regardé les préparatifs des assiégeants, était déjà descendu pour prendre part à la bataille, en se rappelant celle où Lancelot amena les hommes de Galehout à faire hommage à Arthur. Il appelle Gouvernal et se fait armer. Gouvernal avertit le roi, qui rassemble ses gens. On fait une sortie : Tristan tue *Alquin*[6], le neveu du comte Agrippe, et fait des merveilles de prouesse. Agrippe est tué, et Hoël recouvre sa terre.

Kahedin.

Tristan aide Hoël dans la guerre.

Tristan dit enfin son nom.

56. Un jour, Kahedin et Tristan se promènent à cheval ensemble. Tristan songe à Iseut la blonde, et sa tristesse l'accable au point de le faire tomber évanoui de son cheval. Revenu à lui, il parle de son amour pour Iseut. Kahedin croit

1. Ce voyage de Tr. en Pet.-Br. est précédé dans la *Tav. Rit.* (p. 173-187) d'une interpolation de plusieurs épisodes.
2. *Chasec* 104, manque dans 103 ; *Hansac* (*Hausac*) les autres.
3. *Halinde* 100, *Harlinge* 335, *Haluige* 759, *Alinge* 104, *Habugue* 103. *Halingres* J. Maugin.
4. Le grand, pas dans 103.
5. Var., dans les autres, *Kehedin* (dans 103 aussi). Tressan et Dunlop-Liebrecht : *Phérédin*; Encycl. Britann. : *Peredur*, *Pheredur* ; Tav. Rit. : *Gheddino*.
6. *Aquyn* 334, *Aiquin* 759 ; *Algius* J. Maugin.

Tristan se marie.

qu'il s'agit de sa sœur et le dit à son père, qui la donne en mariage à Tristan. Celui-ci accepte; le nom d'Iseut y entre pour beaucoup.

Il se marie donc, mais il reste fidèle à la reine Iseut quant au point principal, et la naïve Iseut est contente. Gouvernal se réjouit : il croit que Tristan a oublié Iseut de Cornouaille ; mais Tristan se trouve dans un singulier embarras, et *grant est la bactaille des deux Yseltes* [1]. Hoël investit son gendre du royaume de la Petite-Bretagne. Un an s'écoule.

La messagère d'Iseut.

57. Iseut apprend la nouvelle du mariage de Tristan et en est désespérée [2]. Elle charge une demoiselle de porter à la reine Guenièvre une lettre, dans laquelle elle lui demande conseil [3] (f° 85).

Tristan ne peut oublier Iseut de Cornouaille.

58. Un jour Kahedin et Tristan se promènent à cheval, au bord de la mer. Tristan, songeant qu'il y a un an qu'il n'a vu Iseut la blonde, pleure ; interrogé par Kahedin, il avoue tout. Kahedin, qui ne se montre pas fâché le moins du monde, approuve la résolution de son beau-frère d'aller en Cornouaille et d'emmener Iseut en Logres ou en Benoïc pour y passer le reste de sa vie avec elle, et il obtient la permission d'accompagner Tristan, car il a grande envie de voir Iseut, et il désire réconforter son beau-frère.

Lancelot accompagne la demoiselle d'Iseut.

Le château Félon.

59. Lancelot quitte la cour d'Arthur avec la messagère envoyée par Iseut et portant la réponse de Guenièvre. On va loger chez une *dame veuve*, qui renseigne Lancelot sur le *chastel Felon* [4], dont la châtelaine ne peut être guérie [5] que par le sang d'une vierge, fille de roi, et où les chevaliers retiennent

1. *Sic* dans tous les autres sauf 334 et 103.

2. Elle envoie Brangain, qui part et trouve Trist. ; après quoi ils partent avec Kahedin ; puis l'épisode de Darnantes (voy. plus loin), dans la *Tav. Rit.*, où l'épisode du Servage et les aventures de Brunor aux Destrois de Soreloys ne se trouvent pas.

3. Cette lettre commence ainsi : *A vous, madame la roïne Ge., qi de beauté et de valor et de courtoisie et de proesce avés passees et sormontees totes les dames du monde*, etc. (334 : *qui de bontez et de biautez et de cortoisies et de hautesces et de valeur et de sens*, etc.

4. Ici commence le ms. 750. — Cf., pour le château, § 515 et *Merlin*, II, 16, (éd. G. Paris).

5. Sa maladie n'est pas spécifiée.

les demoiselles qui passent. Lancelot voudrait y aller, mais il apprend que *le corps d'un seul chevalier* ne suffit pas : la présence de la demoiselle est indispensable. Un chevalier de la Petite-Bretagne arrive ; on parle de Tristan : Lancelot dit du mal de lui et se déclare son ennemi ; le chevalier, qui s'appelle *Sup(p)inable* [1], retourne dans son pays et raconte cela à Tristan. Lancelot se déclare l'ennemi de Tristan.

Tristan comprend que Lancelot le hait parce qu'il a épousé Iseut aux blanches mains et abandonné l'autre Iseut. Cependant, sa femme est toujours vierge et ne se doute de rien : c'est en son honneur, croit-elle, que Tristan compose ce grand nombre de motets et de chansonnettes, où revient à chaque instant le nom d'Iseut.

60. La messagère d'Iseut lui apporte la réponse [2] de Guenièvre à sa lettre, qui la console beaucoup. Puis elle envoie Brangain porter une lettre à Tristan pour le faire revenir en Cornouaille.

61. Lamorat, ayant quitté le chevalier qu'il avait chargé de remettre le cor à la cour du roi Marc, retourne en Grande-Bretagne, mais une tempête le jette sur la côte du *Norgales* [3] : des pêcheurs le sauvent, au dernier moment, de la mort dans les flots. Il se trouve à l'extrémité de Norgales, devant l'*Isle au Geant*, dans le pays du *Servage*, dont l'étroite entrée, qui ne donne accès qu'à un homme à la fois, est fermée par un château où habitent des géants qui n'admettent que des Lamorat au pays du Servage.

1. Ici commence (f° 39, après une première partie en italien qui raconte des aventures de Guiron le courtois) le ms. 12599. — Le nom du chevalier est *Pinabel* dans 750, 12599, 103 ; *Supinades* d. 104. (*Supynabel*, les autres ; J. Maugin : *Nicoran*).

2. La lettre commence ainsi : *A vos, madame Yselt, roïne de Cornouaille, si bone* (*dame* 334) *et si bele et si gracieuse de toutes choses*, etc.

3. Ainsi tous les mss., sauf 750 et 12599, qui passent à Lamorat, comme les autres, après la lettre d'Iseut, mais en disant : *Or dit li contes que quant Lamorat se fu partiz de Belinant l'orguellex en tel maniere com ge vos ai devisé ça arieres, et il fu entrez en la nef avec li homes Belignant, li marinier qui laiens estoient et qui mout desiroient qu'il eüssent acompli le comandement de lor seingnor et qu'il eüssent amené Lamorat en la Grant Bretaigne, ensint com lor seignor lor avoit comandé,* — ils font naufrage ; puis il y a accord. Comme les autres mss. parlent du sacrifice qu'a fait Belinant pour Lamorat (v. § 66), il est probable que le séjour de Lam. chez Bel. a été raconté par 750 et 12599 après l'envoi du cor et sauté par les autres (cf. § 47).

chevaliers désarmés, et où celui qui entre est emprisonné à jamais. Le chef de ces géants, *Nabon* (var. *Nabor*) le noir, a peuplé sa vallée des étrangers qu'il retient. Un des chevaliers de la Table Ronde était venu, mais Nabon l'avait cruellement tué. Lamorat demande à la pêcheuse qui lui raconte tout cela le nom de ce chevalier : c'était son cousin, *Guivret* le petit [1]. Lamorat se propose de le venger. Il prie les pêcheurs de le délivrer, mais ils ne peuvent pas; on ne peut sortir, même par mer, les parages étant entourés des montagnes dites du *Port perilleux*, où sont postés de nombreux gardes, chargés de défendre la sortie à qui que ce soit. Lamorat reste donc chez les pêcheurs. — Nabon fait mander tout le monde, sous peine de mort, à son château de *Glat* [2], où son fils sera armé chevalier; Lamorat y va avec les autres (f° 89).

Nabon.

62. Tristan entre un jour avec Iseut et Kahedin dans un bateau qu'il avait fait en vue de son voyage en Cornouaille : ils ont l'intention de se promener un peu sur mer. Cependant, tous trois s'endorment au bout de quelque temps, et le bateau, allant à la dérive, échoue sur une roche. Iseut se blesse au débarquement. Ils gravissent la roche et voient, au pied, une vaste et belle plaine, environnée de montagnes et dominée par un château, qui s'élève parmi des *viles* [3]. C'est le pays du *Servage*. Ils descendent, et trouvent dans la plaine Segurades avec une demoiselle et un écuyer. Il leur dit que personne ne peut sortir de ces lieux. « J'ai été, dit-il, en faisant un jeu de mot, « sûr (*Segur*ades) jusqu'à mon arrivée ici; à partir de ce moment, je suis *coars*, » et il témoigne sa joie de voir Tristan dans cette position : le voilà puni du tort qu'il lui a fait. Tristan lui reproche son peu de courage. Il rappelle la victoire, remportée par lui-même sur le Morhout et promet de délivrer

Arrivée de Tristan au Servage avec Iseut et Kahedin.

1. Ce personnage est mentionné aussi plus loin (voy. ci-dessous). et, dans plusieurs mss., sous un autre nom. Voici les formes (la première est celle qui se lit à ce passage-ci) : *Guivret*; *Guignet* (*Guiennor*) 756, *Mencion*; *Mainon* 750, *Menon* (bis) 12599. *Mennon* (bis) 335, 759, 103, *Menion* (bis) les imprimés, Tressan, *Menen*; *Menon* 104, *Ny(a)non*; *Niennor* 334, *Nyavon*; *Lienor* 97, 102, *Niation*; *Lievois* 100; *Guivret*; *Viennor* 99, 94. — Le surnom est partout : *le petit*, excepté dans 94, au dernier passage : Viennor *le pilous*.

2. *Gait* 104; *de l'Estaut* 750; *de l'Estane* 12599.

3. *Chastiaus et bours et viles* 334, 97, 100, 102. *Chastiaus et viles* 335, 759; 104. *Villes et prays et bois* 103. — 750, 12599 seulement : un château dans une plaine close de montagnes. Dans ces deux mss. Tristan monte au sommet de la roche tout seul avant d'y conduire les autres.

le *Servage* : Segurades lui fait ses excuses en s'agenouillant, et Tristan le relève. Segurades les amène à l'hôtel d'une *dame veuve*, son hôtesse, qui espère, dit-elle, que Dieu les délivrera, comme jadis il délivra le peuple d'Israël du *servage Pharaon*. Malheureusement, il n'y a pas d'armes. Le lendemain le son d'un cor annonce l'heure de partir pour la fête du château de Glat, et on s'y rend à pied. Iseut, bientôt trop fatiguée pour continuer la marche, reste dans une chapelle où se trouve un beau tombeau, qui est pourtant inférieur, suivant leur hôtesse, à celui d'*Hector de Gaunes*, le père de Blioberis. Un chevalier de la Table Ronde y avait été enterré par ceux des captifs qui étaient de Logres ; on lui avait mis un *chapiau* sur la tête, parce qu'il était jeune ; quant à la tombe, on l'avait trouvée telle quelle. Le chevalier s'appelait *Guignet* [1] le petit et était de la lignée du roi Pelinor de Listenois. Nabon [2] le fit *detrencier* quand il sut qu'il était de la Table Ronde. Il se trouve que ce chevalier a rendu un service à Tristan, qui se promet de le venger (fo 92). La fête au château de Glat.

On passe la nuit dans la chapelle, et on arrive au château le lendemain. La fête est célébrée dans la plaine devant le château, près de la rivière appelée *Marse* [3]. Nabon, qui a réuni toute sa lignée à l'occasion de cette fête, fait dresser deux [4] pavillons et une tente, et ordonne que ceux de Logres et ceux de Norgales se tiennent à deux endroits différents : il veut savoir de quel côté sont les meilleurs chevaliers et, notamment, les meilleurs escrimeurs ; l'arme est le bâton.

63. Nabon dit à un *valet* de choisir, des partis de Logres et de Norgales, les deux hommes qui sont de la meilleure apparence pour la lutte. L'un des choisis est Lamorat, qui n'ose refuser. Un chevalier, le meilleur du monde *de son eage* et de très haute lignée [5], dit à Tristan et à Segurades que c'est Lamorat, que Tristan n'a pu reconnaître. Lamorat se montre supérieur à son adversaire, qui se rue sur lui pour lutter, mais est jeté rudement à terre. Nabon commande aux autres Norgalois de venger leur camarade : Lamorat bat tout le monde. Nabon, désireux de montrer au peuple sa supériorité,

1. Plus loin : *Guiennor* ; plus haut : *Guivret* ; voy. ci-dessus.
2. Cette remarque pas dans 756 ; 94, 99.
3. Ecrit aussi *Marce*, *Marze*.
4. .II., de même 99 ; 334 et l. aut. : *trois* (.*III*.).
5. Cette phrase a été omise dans 756 par négligence.

escrime avec Lamorat, qu'il épargne, du reste, autant que possible. En ce moment Tristan voudrait bien être à la place de Lamorat : l'escrime et le jeu d'échecs sont les deux choses du monde qu'il connaît le mieux, dit-il à Segurades, qui prédit que le géant défiera d'autres après Lamorat ; en effet, Nabon ayant vaincu Lamorat, qu'il admire trop pour le tuer, demande à ceux de Logres s'il y a quelqu'un d'entre eux qui ose se mesurer avec lui à l'escrime. Tristan, qui se croit sûr de la victoire, prie Segurades d'ameuter le peuple contre les gens du géant, quand celui-ci sera tué, et s'avance vers Nabon, qui demande son nom. Tristan ne refuse pas : « Jamais je ne cachai mon nom à qui me le demanda [1]. » Le géant, apprenant que c'est le célèbre Tristan (Lamorat l'a déjà reconnu), aurait eu peur, s'il avait dû se battre avec lui à l'épée ; au bâton il croit bien être le premier. Au début, Tristan feint de ne pas savoir grand'chose de ce jeu, pour faire oublier la prudence au géant, qui ne lance que de petits coups, voulant faire voir au peuple sa générosité envers un adversaire plus faible que lui. Enfin Tristan le terrasse d'un coup et l'assomme d'un autre. Segurades crie : « *Or a la mesnie au jaiant !* » et ce cri de guerre est répété partout. Tristan, s'étant emparé d'une épée, tue le fils de Nabon ; les parents du géant sont mis à mort, et tous les corps sont jetés dans la mer. Ainsi périt Nabon, qui tenait en sa prison plus de deux mille personnes [2], tant chevaliers que d'autres, des royaumes de Logres et de Norgales ; tous sont désormais libres, grâce à Tristan. On remercie vivement celui-ci, qui attribue son succès au secours de Dieu. Comme Tristan et Lamorat refusent la seigneurie qu'on leur offre, Segurades est proclamé seigneur du pays, qu'il fit appeler dès lors *la Franchise Tristan* (f° 96) ; il se réserve la liberté d'aller de temps en temps en Logres pour *faire chevalerie*. Tristan, à qui Iseut a représenté l'inquiétude qui doit régner à la cour de Hoël à cause de leur absence, part le surlendemain avec elle et son beau-frère ; ils sont reçus avec une grande joie par Hoël. Le roi avait surtout regretté Tristan, qui est extrême-

Lamorat vaincu par Nabon.

Tristan triomphe de Nabon.

1. De m. 94, 99. 334 et les autres : Je ne le cachai jamais *pour poor que je eüsse d'omme qui mal me vousist fere.* (Dans 102, remplacement du feuillet 84).

2. *Trois m.* 335, 12599.

ment populaire en Petite-Bretagne. Les Bretons firent un lai sur cette aventure : le lai de la *Franchise Tristan* [1].

Dans cette même semaine arrive la lettre d'Iseut; Kahedin et Tristan vont en Cornouaille ; on découvre qu'Iseut aux blanches mains est encore vierge [2].

Lamorat et Frolle.

64. Lamorat quitte la *Franchise* et se loge dans un ermitage, où il raconte aux ermites ce qui s'est passé dans l'ancien pays du *Servage*. Le lendemain, après avoir entendu la messe avec bonheur, il part et trouve un chevalier qui se bat avec quatre chevaliers ; Lamorat se tourne contre les agresseurs après les avoir vainement engagés à cesser cette bataille indigne, et en blesse deux, dont l'un s'enfuit ; les deux autres suivent son exemple. Le chevalier veut les poursuivre, mais Lamorat l'en empêche. Ils partent ensemble ; leur destination est la cour d'Arthur. Lamorat demande au chevalier s'il a vu dernièrement des compagnons de la Table Ronde : « Aucun, dit celui-ci, sauf Keu, que j'abattis ; le jour même je défiai un autre chevalier, qui portait un écu vert sans *enseignes* ; il me désarçonna et eut après la courtoisie de me ramener mon cheval. » Ils rencontrent ce chevalier [3], qui porte, cette fois, un écu blanc. Le compagnon de Lamorat veut se venger [4], malgré Lamorat, et force le nouveau venu de jouter : il est renversé avec son cheval. Lamorat, qui joute après, est également désarçonné [5] ; désireux de connaître le vainqueur, il court après lui et lui demande son nom ; l'autre ne voulant pas le lui dire, il lui demande s'il est de la Table Ronde. « Qui êtes-vous, sire chevalier ? » dit l'autre ; Lamorat se nomme avec infiniment de modestie. Le chevalier se fait alors connaître : c'est Lancelot. Lamorat veut l'accompagner ; Lancelot n'y consent pas, et Lamorat retourne à son compagnon, à qui Lancelot lui a demandé de ne pas dire son nom. Lamorat, de retour, demande au chevalier qui

1. Il est en effet très probable que le fond de cet épisode a été fourni par un lai, utilisé par le prosateur. Le cri souvent répété : *Or a la mesnie au jaiant*, un vers octosyllabique, fait l'effet d'être un reste du poème; on l'aura conservé à cause de son caractère de refrain.

2. Cf. la préface, § VI.

3. Il est accompagné d'un chevalier et d'un écuyer, 334 c. l. a.

4. Il dit : « *Veez la un chevalier qui avant hier me navra* » dans tous les mss. ; c'est cependant celui même dont ils viennent de parler, et 750, 12599, 104 portent *celui* ; 103 : *le* ch.

5. 750 et 12599; les autres ne font pas jouter Lamorat avec ce chevalier.

il est : il s'appelle *Frolle* [1], et est venu en Logres de loin pour se perfectionner en chevalerie. Il veut savoir le nom de Lamorat, qui se dit compagnon de la Table Ronde, mais d'une renommée inférieure à celle de son père, Pelinor de Listenois. « Et votre nom ? — Lamorat de Gales. » Frolle s'arrête et se déclare l'ennemi mortel de Lamorat, dont le père, dit-il, a tué le sien [2] devant Camaaloth, et il le quitte en le menaçant.

65. Lamorat arrive à une fontaine, où il trouve une dame avec son chevalier, qui est endormi. Survient Gauvain. La dame plaît à Lamorat, et il veut l'emmener après avoir défié et renversé son chevalier, mais Gauvain le prévient et s'en va avec la dame ; apprenant son nom, Lamorat ne veut pas le combattre et se borne à lui reprocher sa vilenie. Gauvain est rencontré et abattu par *Belinant* [3] l'orgueilleux, qui avait tué jadis ses deux enfants pour l'amour de Lamorat [4]. Belinant a la courtoisie d'aller avec la demoiselle rejoindre son chevalier, qui se trouve être leur cousin *Luce* [5] (f° 100). Ils le trouvent mort, et Belinant poursuit et atteint Lamorat. Leur combat est long et pénible ; ils se nomment pendant une pause, et Belinant refuse de pardonner à Lamorat, qui s'excuse de son mieux. Belinant, à la fin, est à bout, et Lamorat le fait transporter dans une abbaye ; puis il reprend son chemin et arrive, le jour de Pâques, à la cour d'Arthur, à Camaaloth.

Lamorat et Belinant.

66. A la cour, Lamorat raconte ses aventures ; Tristan et Lancelot, dit-il, sont les deux meilleurs chevaliers, auxquels on peut ajouter, en troisième, Palamède (f° 102).

Le mardi arrive un jeune homme, de dix-neuf ans, *en chemise et en cote d'un vert samit ovré a or* ; cette cotte est pleine d'entailles, et Keu en appelle le porteur *le valet a la cote mal taillee*. Il dit au roi qu'il est venu à sa cour, dont il connaît la bonté pour les faibles et les malheureux, pour être armé chevalier de la main d'Arthur. Le roi veut savoir, auparavant, quelque chose de *son estre* ; le jeune homme fait remarquer, avec beaucoup de franchise, que le roi ne devrait point s'oc-

Le *valet* à la cotte mal taillée.

1. Var. *Froillent*, *Frolant*, *Froille*, *Freille*. (*Friole* J. Maugin.)
2. Ainsi 750, 12599 ; les autres lui font attribuer cette mort à Lamorat lui-même.
3. Var. *Belyant* ; *Belignant* (*Belynas* 103).
4. Voy. § 61.
5. Le nom pas dans 104.

cuper plutôt de son extraction que de sa valeur. Gaheriet intercède en sa faveur, mais le roi hésite toujours. Gaheriet, lui rappelant les débuts de Lancelot, qui, également, vint à la cour et fut armé chevalier sans qu'on le connût, veut bien se charger de la responsabilité ; Lamorat le seconde, et le roi promet enfin d'armer le jeune homme chevalier le lendemain ; il le recommande à Gaheriet, et lui demande des détails [1]. Son père, très bon chevalier, a été tué ; par qui? Il ne veut pas le dire ; il a été assassiné par un chevalier qui le trouva un jour qu'il chevauchait désarmé, habillé comme l'est en ce moment son fils, dont la cotte représente, par les entailles, les blessures de son père ; il la portera jusqu'à ce qu'il l'ait vengé. L'assassin est un des meilleurs chevaliers du monde, mais Brunor [2] n'en perd pas le courage, sa cause étant la bonne. Il refuse de dire davantage et reste avec Gaheriet et Lamorat.

67. Le roi va à la chasse avec la plupart des chevaliers ; le *valet* reste à la maison, où la reine cherche en vain à le faire parler de ses affaires. Un lion, que le roi avait à la cour depuis deux ans et qui avait rompu sa chaîne [3], jette la consternation parmi les dames ; même les chevaliers, au nombre de dix à peu près et parmi eux Keu, s'enfuient. Le *valet*, qui est indigné de cette poltronnerie, ayant évité le bond du lion, le tue avec son épée, qu'il n'a pas voulu quitter, ce qui lui a valu des remarques moqueuses de la part des dames ; cet exploit le fait beaucoup admirer. Le lendemain il est armé chevalier.

68. Arrive une demoiselle portant un écu. Keu s'offre poliment à l'en débarrasser : elle lui fait savoir qu'il n'est pas digne de porter un écu pareil. Puis elle dit au roi qu'un chevalier nouveau cherchant des aventures en a trouvé une fort merveilleuse ; il l'a tentée, mais a été blessé mortellement. La demoiselle vint à passer devant la fontaine où il se mourait ; il la reconnut, se plaignit de ce qu'il n'avait pu mener à fin cette aventure et la pria d'aller porter son écu — vert avec une

La demoiselle *mesdisant.*

1. Dans tous les mss. sauf 99, 100, 335, le roi lui demande aussi son nom : C'est *Brunor* le noir (750, 12559, 103 ; les autres : *Brun* (*Bron*) le noir) ; cela doit être une erreur, comme nous le voyons par la suite ; v. § 68 : le roi ne sait point comment il s'appelle.

2. Brunor étant en effet, comme nous le voyons ailleurs, le nom du *valet* à la cotte mal taillée, je l'appellerai ainsi, pour plus de commodité.

3. 756 : *Sa chaïne li estoit rote* (lacune d. 759).

main blanche qui tient une épée nue — à la cour d'Arthur et d'inviter les compagnons de la Table Ronde, en les saluant de la part du chevalier amoureux, à lui succéder en se rendant aux *Destroiz de Soreloys*, *par devers Norgales* : s'ils peuvent accomplir l'aventure de l'écu, ils acquerront beaucoup de gloire. — Aucun des chevaliers n'ose s'en charger; la lignée de Ban n'est pas présente. Le roi, très ennuyé, se décide à aller lui-même, quand Brunor lui demande un *don* : c'est de s'en charger; le roi se dit bien qu'il est trop jeune, mais il lui a déjà accordé son *don* (fº 105). La demoiselle trouve ce choix ridicule, car l'aventure donnerait assez à faire à Lancelot lui-même; elle ne veut pas de ce chevalier nouveau et s'en va brusquement. Brunor dit adieu au roi, qui tâche vainement de le retenir; ses deux écuyers lui apportent ses armes; au lieu de son écu, il prend celui que la demoiselle a laissé et part. Le roi s'écrie : « *Ha! seignors chevaliers, deceü somes. Nostre chevaliers se part de nous, et encore ne savons nous rien de son nom* [1]. Un chevalier court après le *valet*, et lui dit que le roi regrette de ne lui avoir pas demandé son nom pendant qu'il était chez lui. Brunor répond qu'il veut garder le nom que Keu lui a donné, jusqu'à ce que sa douleur et sa tristesse soient *tournees* en joie. Arthur ne veut pourtant pas l'appeler *valet*, car il « sait bien qu'il sera bon chevalier [2] ».

Brunor la suit. 69. Brunor rejoint la demoiselle, qui le reçoit fort mal : elle lui reproche durement sa jeunesse et le prie de retourner, mais il continue à la suivre. Apparaît *Daguenet* [3], le fou du roi Arthur; on s'amusait souvent à l'armer et à le laisser partir en aventures; il haïssait les chevaliers de Cornouaille et croyait en combattre partout. Brunor l'abat de cheval, naturellement sans le connaître : là-dessus la demoiselle le *gabe* infiniment. On rencontre ensuite un chevalier blessé; son nain

1. Aussi 750, 12599, 103, dans lesquels le roi s'est cependant déjà fait dire le nom de Brunor (v. § 67) ; 756 et 334 donnent la même exclamation, mais il la motivent en disant que le roi ne se rappelle plus ce nom ; de même les autres, sauf 335, 99 et 100, où l'exclamation est toute naturelle, puisque dans ces mss. le roi n'a pas demandé le nom. (Lacune dans 759.)

2. Il semble donc que les mss. dans lesquels le roi ne demande pas le nom du *valet* aient raison.

3. *Daguenel* 750, 12599.

et la demoiselle[1] se prennent de discussion et s'accablent d'injures; le chevalier impose enfin silence au nain, que les paroles virulentes de la demoiselle ont jeté dans une fureur indescriptible. Arrive Blioberis de Gaunes, qui rentre à la cour. A l'instigation de la demoiselle, Brunor joute avec lui : il est renversé. On descend à une tour dont la dame soigne le chevalier blessé, qui lui raconte qu'il venait de la cour d'Arthur avec Hector, qui s'était offert à l'aider dans une affaire difficile; puis Hector, ayant jouté avec le chevalier à *la beste glatissant,* avait été grièvement blessé (f° 108 c). Après, le chevalier blessé[2] s'était battu avec un chevalier qui conduisait une demoiselle : de là ses blessures. Son hôtesse le félicite de n'avoir pas tué ce chevalier, qui est son fils à elle-même.

70. La demoiselle *mesdisant*, dont tout le monde blâme la mauvaise langue, part le lendemain sans adieux, et Brunor la suit, quoique continuellement bafoué et renvoyé par elle. Survient la *beste glatissant*, chassée par Palamède, qui n'est pas encore au terme où il pourra l'attraper[3]; la demoiselle fait jouter Brunor avec Palamède, qui le désarçonne. Elle le raille de cette mésaventure, mais Brunor fait remarquer que s'il a été abattu par Blioberis et Palamède, cela n'est point étonnant, vu que ce sont deux des meilleurs chevaliers du monde, et la demoiselle se tait, sachant bien qu'il *disoit voir*. Puis on trouve Brandelis dormant devant une fontaine ; son écuyer leur dit qu'il avait été blessé au château de *Mal Accueil*, situé à une journée de là ; on y a coutume de maltraiter les chevaliers, et plus de vingt chevaliers y avaient attaqué Brandelis. La demoiselle se propose d'y aller pour éprouver Brunor. On rencontre *Mordret*, banni de la cour à cause d'une vilenie qu'il avait faite à une demoiselle[4]; il est assez bon chevalier, mais brutal, orgueilleux et violent. Devant lui la demoiselle prétend n'être pas conduite par Brunor, et Mordret promet de l'accompagner pendant quelques jours; Brunor refuse cependant de retourner. Ils arrivent près du *Chastel orgueilleux*, démoli par *Uterpandragon*, puis reconstruit ; il est habité par des ennemis du roi Arthur, par des

Il est abattu par Palamède.

Le château de Mal Accueil.

Mordret.

Le Château orgueilleux.

1. Appelée constamment la dem. *mesdisant*.
2. Appelé dans 750 : *le chevalier de Val Noire*; d. 12599 : *Deval*; dans les autres : *Ten(n)or le noir* (var. : *T(h)anor*, *Canor*).
3. Fin (au fol. 84 d) du fragment 759.
4. Cette remarque pas dans 104.

chevaliers qui font toutes les misères possibles aux chevaliers de la Table Ronde. Lancelot avait vaincu le châtelain et envoyé ses six enfants à la cour d'Arthur; celui-ci renvoya leurs têtes à leur père, qui en mourut après avoir ordonné à ses hommes de le venger; c'est pourquoi les habitants de ce château attaquent et emprisonnent les chevaliers passants; (ces mauvaises coutumes furent supprimées d'abord par Tristan, puis par Galaad et Blioberis [1]). Nos voyageurs sont donc arrêtés par deux chevaliers, postés sur la route. Brunor est désarçonné, ainsi que Mordret, et les agresseurs emmènent leurs chevaux; Brunor monte alors sur le cheval de l'un des écuyers et court après eux; il tue l'un et poursuit l'autre jusque dans la cour du château; une demoiselle lui indique le chemin pour sortir, et il se sauve.

Brunor se délivre et rejoint ses compagnons.

La demoiselle *mesdisant* dit à Mordret qu'elle croit reconnaître le Château orgueilleux. Mordret ne veut pas risquer sa vie en tentant les aventures de ce château : tout cela ne pourra être terminé que par *le bon chevalicr*, qui mènera à fin les aventures de Logres. — Les écuyers de Brunor le croient déjà mort, quand on l'aperçoit près d'une roche où il attend ses compagnons. Mordret suppose que la demoiselle est maintenant confondue; mais elle lui apprend que, si un chevalier vaincu par ceux du château jure d'abandonner l'hôtel d'Arthur, de poursuivre et de honnir ses anciens camarades autant que possible, on lui permet de s'en aller sans lui faire aucun mal. C'est ce qui, selon elle, sera arrivé à Brunor. Celui-ci nie formellement avoir prêté, de sa vie, d'autre serment que celui de la chevalerie, mais la demoiselle contiuue à lui dire des injures. A la fin Mordret, qu'elle respecte beaucoup, en a assez et lui commande de se taire, en disant qu'à la place du chevalier il se serait vengé depuis longtemps d'une si mauvaise langue. On va se loger chez *Cologrenant* (Var. *Kaloguernant*, *Calogrenant*), et on repart le lendemain [2].

1. Bliob. omis d. 334. Il n'est pas raconté, dans notre roman, comment Tristan fit cesser ces coutumes.

2. Ici se présente la première divergence importante : les mss. 750 et 12599 (f° 72 b ss.) continuent a s'occuper de Brunor, tandis que les autres manuscrits (756, 334, 335, 99, 94, 97, 100, 102, 104, 103, les imprimés, aussi *Tav. Rit.*, Tressan et Dunlop-Liebrecht) reviennent à Tristan et racontent ses aventures dans la forêt de Darnantes : ***Mès a tant lesse orez li contes d'eulz touz et retorne(n) a parler de Tristan, qi estoit encore en la Petite Bretaigne, ou il encore demouroit.***

71 a. (75 6, f° 113 b, et les autres). Dans la même semaine où Tris-

71. On arrive (750, f° 35 b) à une croix d'où partent deux chemins. Brunor prend, malgré tout le monde, le chemin droit[1], bien qu'une inscription dise qu'il est réservé au chevalier

Brunor quitte la demoiselle.

1. Pour l'épisode suivant, rapidement développé ici, cf. le travail laissé par Brakelmann et publié en partie par M. Suchier (v. *Zeitschr. f. deutsche Phil.*, XVIII, 81 ss.).

tan avait avoué à Kahedin son amour pour Iseut la blonde, ils chevauchent ensemble au bord de la mer. Ils rencontrent une demoiselle que Tristan, à sa grande joie, reconnaît pour Brangain. Elle lui apporte la lettre (en prose) dans laquelle Iseut prie Tristan de revenir auprès d'elle (*Amis T., en dolor et en tristesce m'avez mise,* etc.) (*a*). Tristan part aussitôt avec Kahedin, Gouvernal et Brangain, pour le Léonois, à ce qu'il dit à Hoël. Une tempête les porte en Grande-Bretagne, près de la forêt enchantée de *Darnantes* (*b*), située sur la frontière de Logres et de Norgales ; c'est là que la dame du Lac avait emprisonné Merlin, et Tristan voudrait bien employer une dizaine de jours à trouver le tombeau du célèbre enchanteur. « Entrons toujours, dit Kahedin ; les chevaliers sont toujours sûrs de trouver des aventures dans cette forêt ; allons donc voir ce que nous pourrons y trouver nous-mêmes ; nos compagnons nous attendront ici trois jours ou même plus, *se mestiers en est.* » Tristan dit aux marins de les attendre dix jours ; après ce terme, ils partiront pour la Cornouaille, où ils attendront au *chastel du Pas.* Puis Kahedin s'en va avec Tristan, qui ne veut pas même la compagnie de Gouvernal. Il s'enfoncent dans la forêt ; un ermite les renseigne et leur dit que le roi Arthur est entré dans cette forêt il y a quatre mois (*c*), et qu'il n'en peut sortir. L'ermite n'ose s'éloigner de sa maisonnette ; s'il le faisait, il n'y pourrait rentrer. Il leur dit encore qu'on trouve toujours des aventures au *Pin des deux* (*d*) *Dames.* Le lendemain, les deux compagnons partent, trouvent à une fontaine un chevalier portant des armes toutes noires et sont renversés par lui ; le chevalier escrime après avec Tristan ; pendant une pause, ils se font connaître : le chevalier est Lamorat ; il est, dit-il, en quête du roi Arthur, qui est entré dans la forêt il y a trois (*e*) mois, qui n'a plus éte revu depuis et qu'on dit déjà mort. Tristan menace Lamorat, pour l'éprouver ; comme celui-ci ne se montre point effrayé, Tristan fait cesser la bataille. Kahedin, blessé trop grièvement pour monter à cheval, reste chez un forestier. Tristan s'en va avec Lamorat à la quête d'Arthur. Tout à coup ils voient passer la *beste glatissant*, qui a des pieds de cerf, les cuisses et la queue d'un lion (*f*), le corps d'un léo-

Tristan dans le Darnantes.

a, L'ordre des évènements diffère un peu dans 103 : quand on est arrivé à la croix, Mordret prend à gauche, et Brunor avec la demoiselle *mesdisant* à droite (comme dans 750) ; puis ils sont rejoints par Lancelot, comme nous le verrons plus loin (§ 86, note) ; alors seulement Brangain trouve Tristan en Petite-Bretagne ; à partir de là, 103 poursuit comme les autres.

b. 384 et l. a., sauf 756 (*Danatres*), 99, 94 (*Darmentes*), 104 (*Darnentes*). Tressan : *d'Arnantes*.

c. *Un mois* 97, 100, 102.

d. *Trois dames* 384, 335, 97, 100, 102 ; *quatre* 104 ; pas de nom dans 103.

e. Plus haut, l'ermite disait quatre mois.

f. *Cuisses de cerf* 103.

meschaant d'amors[1] et au *bon chevalier.* La demoiselle *mesdisant* et Mordret se séparent de Brunor. Il arrive au châ-

1. *M. del mor* 750.

La *beste glatissant.*

pard, la tête d'un serpent, et qui pousse un glapissement égal à celui de cent (*a*) *brachets*. Ils se mettent à la poursuite de la bête (f° 102) et sont rejoints par un chevalier que Lamorat dit être le meilleur chevalier du monde, *fors* Lancelot. Lamorat veut s'essayer avec lui ; le chevalier les abat successivement, lui et Tristan, et se met à la poursuite de la bête. Lamorat ne sait pas son nom : c'est, dit-il, le chevalier à la *beste glatissant* (*b*). Tristan, désireux de le connaître, envoie Lamorat (*c*) lui dire de se retrouver dans quatre jours, pour jouter, à la fontaine où ils se sont rencontrés.

72 a. Lamorat rencontre Gauvain, qui entraîne une demoiselle. Discussion. Gauvain reproche à Lamorat la mort de Loth (*d*) par la main de Pelinor et le menace de le tuer; mais il est désarçonné et s'en va ; la demoiselle s'est enfuie. — Il fait nuit ; Lamorat arrive à une chapelle déserte en ruine : il se couche et est sur le point de s'endormir, quand survient Meleaguant, le fils du roi Bademagu. Il se couche à l'entrée de la chapelle et se plaint vivement de son amour pour Guenièvre. Lamorat, qui a tout entendu, s'éloigne le lendemain matin. Il rencontre un chevalier qui l'abat : c'est le roi Arthur, à ce que lui disent deux chevaliers qu'il trouve ensuite (f° 116). Ils sont de *Gal(l)es*, des environs du *chastel de Fortune*, et cherchent Lancelot, qui a tué un de leurs frères il y a trois jours. Lamorat leur représente qu'ils ne pourront guère se venger d'un tel ennemi. A l'instant même Lancelot, que Lamorat reconnait à son écu (*e*), vient à passer; les deux chevaliers ont peur et ne l'attaquent point. Lamorat les quitte et va saluer Lancelot ; il lui dit que Tristan est dans la forêt et qu'il pourra le voir à la fontaine le jour du rendez-vous. Lancelot est bien décidé à y aller. Meleaguant passe. Lancelot ne le connait pas. Lamorat le nomme, mais ne révèle pas ce qu'il a appris de son amour pour Guenièvre ; Lancelot part en priant Lamorat de saluer Tristan de sa part, s'il le trouve. Meleaguant rejoint Lamorat, qui engage une bataille avec lui parce qu'il ne trouve pas la reine d'Orc(h)anie, la dame de Lamorat, aussi belle que Guenièvre. Lancelot reparait accompagné de Blioberis, qu'il avait rencontré, et arrête la bataille ; mais, quand il en apprend la cause, il entre en fureur contre Lamorat et veut absolument jouter ; Blioberis parvient enfin à calmer ce grand courroux. Lamorat, craignant la colère de Lancelot, rend hommage à la beauté supérieure de Guenièvre.

73 a. Tristan, demandant partout des nouvelles du chevalier à la *beste glatissant*, rencontre le sénéchal Keu (*f*), qui se joint à lui. Ils

a. Vingt 334 et les autres, sauf 99, 94, qui portent *dix* (Maugin : *quatre douzaines*). Cf. § 407 note.

b. Le chev. à la *beste glatissant* est, dans notre roman, toujours Palamède ; dans la *Tav. Rit.* (p. 214), c'est ici Perceval, mais à la p. 349, c'est Palamède.

c. Dans la *Tav. Rit.* Tristan va le chercher lui-même.

d. Loth d'Orcanie, le père de Gauvain et de ses frères.

e. Cette remarque pas dans 756, 101.

f. Tressan partout : *Treu.*

teau du Mal accueil, où on le prive de ses armes et de son cheval. Puis il venge son hôte *Lyas*, qui est ramené mourant après un combat avec *Agravain*. Brunor poursuit le vainqueur et le laisse pour mort. Agravain est trouvé par son frère Mordret, qui arrive avec la demoiselle *mesdisant*. Ce fut là le commencement de la haine de Gauvain et de ses frères pour Brunor, haine qui dura jusqu'à la bataille de *Salubieres*[1], amenée surtout par la méchanceté de Mordret[2]. Brunor au château de Mal Accueil. Lyas

1. *Salesbieres* 12599.
2. Le texte contenant ces dernières remarques est donné par Brakelmann (*Zeitschr. f. deutsche Phil.*, XVIII, p. 90), qui cependant leur prête une importance qu'elles n'ont pu avoir que pour le roman biographique de Brunor.

arrivent ensemble à un pont défendu par un chevalier. Tristan affecte d'éviter la joute, et Keu, qui le prend pour poltron, abat le chevalier. A l'hôtel, ils trouvent Brandelis et *Thor*, le fils d'*Ares*, tous deux, comme le sénéchal, en quête d'Arthur. On se moque beaucoup de Tristan ce soir-là. Keu n'a pas daigné lui demander son nom, du moment qu'il a appris qu'il est de Cornouaille. Le lendemain, ils se séparent; mais Keu et ses compagnons ont envie d'éprouver Tristan. Ils vont l'attendre à un carrefour voisin et joutent avec lui ; mais il les abat tous les trois et continue sa route. Keu et Brandelis le rejoignent, près d'une fontaine, et s'excusent de leur conduite à son égard. Tristan consent à leur dire son nom, mais ne leur permet pas de l'accompagner.

74 a. Une demoiselle conduit Tristan à une tour. Il y voit une autre demoiselle qui va trancher la tête au roi Arthur, maintenu par deux chevaliers (f° 120). Tristan tue l'un, abat l'autre et délivre le roi, qui tue à son tour la demoiselle et le chevalier survivant. Le roi raconte à son sauveur que la demoiselle était venue à sa cour dénoncer un chevalier qui avait tué un des parents d'Arthur ; il l'avait suivie : après qu'il eut tué le chevalier, la demoiselle lui avait proposé une autre aventure. Il s'était laissé mener à la tour de la forêt de Darnantes, où elle lui avait mis au doigt une bague féée qui lui fit oublier la reine et aimer la demoiselle. Enfin une des demoiselles de la dame du Lac lui avait ôté la bague et l'avait jetée dans une rivière. Sur son conseil, Arthur allait, pour sauver sa vie, couper la tête à sa geôlière ; mais celle-ci avait appelé ses deux frères : elle allait tuer le roi, lorsque Tristan était venu le sauver. Tristan sauve Arthur.

Arthur et Tristan rencontrent Hector des Mares en quête du roi. Tristan blesse Hector, le renverse de cheval et s'éloigne aussitôt. Le roi va avec Hector loger dans un hôtel, où il restent deux jours ; le troisième. ils voient arriver Brandelis[1], qui dit tout de suite à Arthur qu'il a été délivré par Tristan. Le roi voudrait essayer de le rejoindre; mais Brandelis ne sait pas où il est. Lamorat lui avait appris que Tristan et

a. 756 ajoute : *et Keu.*

Brunor empri-sonné.

Brunor, ayant poursuivi Brehus, qui a tué une demoiselle, s'endort près d'une fontaine. Palamède arrive avec un *vallet*, qui revient de Cornouaille, où son maître l'avait envoyé; Palamède se plaint de son amour. Brunor attaque Brehus, qui reparaît avec quatre chevaliers, et est sur le point d'être tué, quand Palamède le délivre. Bohort arrive et joute avec Brunor, qui est renversé. Brehus réussit à les emprisonner tous trois. Il y a dans le château de Brehus une demoiselle détenue par lui ; ancienne amie de Lionnel, frère de Bohort, elle a pitié des trois prisonniers et trouve moyen de leur parler ; puis elle part pour le château de *Pi(g)nabel* pour engager Lancelot, qui va y arriver, à venir les délivrer. Elle rencontre Lamorat, à qui elle permet de l'accompagner. Lamorat est

Kahedin s'en étaient allés vers la mer. — Le lendemain on retourne à Camaaloth.

75 a. Tristan trouve Lamorat à l'endroit convenu et lui dit que le roi Arthur est délivré; il ne veut rien ajouter, mais Lamorat le conjure par la foi qu'il doit à ce qu'il aime le plus au monde; alors il raconte tout. Il dit adieu à Lamorat et rejoint Kahedin, avec qui il s'embarque (*a*).

Arrivée en Cornouaille.

Le vent est favorable, et au bout de trois jours ils arrivent devant Tintagel. Sur le conseil de Brangain — « Nous ne pourrons, dit-elle, *nous mettre en la forest* (*b*) *du roy Marc sans le conseil de ma dame la roïne* » — ils vont à un château voisin qui est à Dinas ; ils y arrivent à la nuit. Tristan et Kahedin attendent dans le jardin, et Brangain va prévenir Dinas, Grande joie. Le lendemain (*c*), Dinas et Kahedin se rendent à la cour (*d*). Kahedin est bien reçu par Marc, qui le prend pour un chevalier errant ; aussitôt qu'il voit Iseut, il devient amoureux d'ellé. Dinas informe Iseut de l'arrivée de Tristan, mais il ne trouve aucun moyen de le faire entrer chez elle; alors elle *devise comment il porroit a lui venir*, et il « fit ce qu'elle avait commandé ». *Qe vous diroie-je? Tr. vint a cort, si qe oncqucz nus ne le sot, et quant la roïne le vit, ne demandez mie la joie qi entr'eulz fu faite.* Tristan renseigne Iseut sur Kahedin (cela manque dans 102. On voit que c'est bien peu clair ; un peu plus loin, 756, et les autres parlent, eux aussi, de la tour; de même, au § 81, où la demoiselle de Palamède dit que Tristan s'était introduit dans la *maistre tour* de Tintagel). Puis Kahedin, malade d'amour, fait sa déclaration à Iseut dans une lettre (v. § 76). — A partir d'ici la version de 756, etc. s'accorde avec celle de 750, à quelques petites différences près, qui seront données en note.

a. Il n'est plus question du chevalier à la *beste glatissant*; dans la *Tar. Rit.* cependant, Tristan rencontre Perceval et l'abat (p. 231).

b. *Vous* mettre en la *forteresse* d. r. M., 335.

c. *Le lendem.* manque dans 103.

d. Dans la *Tav, Rit.*, tous sont bien reçus par Marc. Suit le rendez-vous au jardin et la scène de la farine, racontée comme dans la version de Thomas (cf. Vetter, *la légende de Tr.*, p. 41); puis la Bouche de la vérité (le *Perron vermeil*) et l'épreuve au fer chaud, le combat contre le géant Urgan et le Petit Creu (*P. Aravinto*, cheval); puis nouveau séjour des amants dans la forêt (toujours comme dans Thomas); puis Kahedin écrit sa lettre à Iseut (voy. ci-dessous).

désarçonné par un chevalier qui défend le passage d'un pont contre les chevaliers de la reine Guenièvre, qu'il hait. Lamorat et la demoiselle trouvent Lancelot, qui consent à les suivre. Au retour, comme il fait nuit, le chevalier du pont n'est plus à son poste de combat ; mais ils le reconnaissent dans le maître d'un château où ils vont loger.

Le seigneur de la Douloureuse Garde.

Il leur raconte qu'il est l'ancien seigneur de la *Douloureuse Garde*. Ayant dit du mal de Lancelot devant Guenièvre, elle l'avait fait poursuivre par Blioberis, qui l'avait vaincu ; puis la reine lui avait ordonné de porter son écu sens dessus dessous pendant une année, ce qui lui avait fait perdre sa fiancée et une riche dot — et il exprime toute la haine que lui inspirent Guenièvre et son amant. Celui-ci le décide à partir avec eux, en lui promettant de lui faire voir Lancelot. On arrive au château de Brehus, et on guette le moment où celui-ci sortira tout seul ; afin que la vue de trois chevaliers ne l'effraie pas, Lamorat se cache dans le fourré avec leur hôte. Ce dernier a beau questionner la demoiselle : elle refuse de lui dire le nom de Lancelot. Lancelot abat Brehus et le force de rendre ses prisonniers. La demoiselle suit les chevaliers, qui se rendent tous à Camaaloth, à l'exception de Lancelot, qui s'en va de son côté en compagnie de l'hôte[1].

Brunor délivré par Lancelot.

72. Ils rencontrent[2] trois chevaliers, qui assaillent l'hôte, leur ennemi ; Lancelot lui vient en aide et le délivre ; puis il lui dit son nom, en lui recommandant de l'éviter à l'avenir, et se sépare de lui.

Aventures de Brunor.

73. Lamorat, Bohort, Palamède et Brunor se séparent également les uns des autres. Brunor rejoint ses écuyers et va retrouver la demoiselle *mesdisant*. Il la rencontre, en même temps que Lancelot, près d'une fontaine. Mordret l'a quittée ; son mépris pour Brunor a diminué ; cependant, elle désire l'éprouver encore. Lancelot, qui garde l'incognito, refuse de jouter avec Brunor : on marche de conserve. Hector survient ; Lancelot

1. Il n'est plus question de l'hôte dans 12599, qui abrège ici et passe au combat de Tristan contre Lancelot au Perron Merlin après une lacune (au fol. 100 c) et des morceaux détachés, des lettres ; suit l'épisode de Kahedin et Palamède (toute cette partie du ms. a probablement été insérée là par une erreur du relieur), puis le combat au Perron Merlin (f° 107 c), et à partir de là, accord avec 334 e. l. a. (cf. § 202).

2. A partir d'ici nous n'avons donc que le texte de 750.

n'a garde de jouter, et Brunor s'en laisse détourner par Lancelot, qui le prévient qu'il sera certainement désarçonné, s'il accepte le combat. La demoiselle, indignée, les appelle chevaliers de Cornouaille, et Hector part. La courtoisie de Brunor envers la méchante demoiselle plaît beaucoup à Lancelot et le décide à ne pas abandonner sa compagnie. Surviennent deux chevaliers, cherchant Lancelot, pour savoir lequel est le plus preux, de lui ou de Tristan, qui vient de remporter le prix d'un tournoi dans la Petite-Bretagne. On discute la valeur des deux héros. Les chevaliers ne reconnaissent pas Lancelot et se rendent à la cour d'Arthur pour l'y chercher. — Lancelot s'amuse à taquiner la demoiselle. Survient Ivain. Brunor joute avec lui et l'abat malgré Lancelot. La demoiselle, suivie de Brunor, presse le pas de son palefroi, et Lancelot reste en arrière avec Ivain. Brunor est renversé par le chevalier du pont, mais Lancelot triomphe de lui et l'envoie à la reine Guenièvre; puis il rejoint la demoiselle et Brunor, qui se sont logés dans une maison de religion. Un des frères, ancien chevalier, remarque l'écu de Brunor et en donne l'histoire.

L'aventure des *Destrois* de Soreloys.

C'est aux *Destrois* de Soreloys que l'aventure sera menée à fin ; la lignée du roi Ban y est surtout intéressée, ce qui donne grande envie à Lancelot de savoir ce qu'il en est. Un chevalier de cette lignée a déjà une fois terminé l'aventure, mais après sa mort, tout est retombé dans les vieux errements. —

Ceron.

Le géant, *Ceron*, parent de Galehout, le seigneur des Iles lointaines, s'est brouillé avec ce dernier et s'est établi aux *Destrois* de Soreloys, au temps du couronnement d'Arthur. Il a réussi à emprisonner Galehout, sous prétexte de lui faire voir un château plus beau que le sien. Galehout a pu néanmoins envoyer un *vallet* à la cour d'Arthur pour demander du

Nestor de Gaunes.

secours à *Nestor de Gaunes*, à qui il avait jadis rendu service. Nestor a tué Ceron, délivré Galehout et, refusant toute récompense, il est parti en laissant son écu. Galehout a fait faire autant d'écus qu'il y a de châteaux et de cités aux *Destrois* de Soreloys ; ces écus sont vermeils, comme celui que Nestor a laissé ; seulement, Galehout a fait ajouter une main blanche tenant une épée, pour rappeler que le seul bras de Nestor lui avait plus profité que tous les autres bras de Soreloys. Les écus sont fixés à l'entrée des châteaux ; tout le monde doit s'incliner devant eux. Après la mort de Galehout les six fils de Ceron se sont emparés des *Destrois* et s'en disputent la possession. Un chevalier, portant un des écus faits en l'honneur de Nestor,

qu'il a pris à l'entrée d'un château, est arrivé avec une demoiselle ; le cadet des frères l'a tué et a épousé la demoiselle ; le peuple l'a choisi pour seigneur, mais les autres frères s'y sont opposés. Enfin, ils ont décidé de s'en rapporter à la décision du chevalier qui pourrait les vaincre tous les six. Il y a trois ponts par où on passe aux *Destrois* : au premier sont postés les deux frères aînés, le cadet, *Plenorius* [1], a pris place au second, et les autres sont au troisième ; les vaincus doivent rester prisonniers. Le roi Caradoc Bref Bras, neveu d'Arthur, ayant entendu parler des trois passages, a tenté l'aventure et a été vaincu par Plenorius ; on l'a enfermé dans un château très fort. Il fait prier *Ditis l'amoureux* de le délivrer ; mais celui-ci est tué par Plenorius. Avant de mourir, il envoie une demoiselle à la cour d'Arthur exhorter les chevaliers du roi à terminer l'aventure.

Les fils de Ceron.

74. Lancelot se décide à accompagner Brunor : si celui-ci peut mener l'aventure à bonne fin, Lancelot restera simple spectateur ; sinon, il prendra la place de son compagnon (f° 81).

Lancelot se décide à accompagner Brunor.

Le lendemain, ils rencontrent une demoiselle portant à Lancelot une lettre de la part de Tristan, qui est encore en Petite-Bretagne. Cette longue lettre en prose commence ainsi : (f° 82) *A vos, monseignor Lancelot, filz del roi Ban de Benoyc*, et a pour but de justifier le mariage de Tristan. Lancelot reconduit la demoiselle pendant quelque temps et lui donne sa réponse le lendemain ; puis il rejoint Brunor et sa compagne de route.

75. La messagère retourne à la cour d'Hoël, à *Karahi* ; mais Tristan et Kahedin sont partis depuis six jours. La demoiselle, qui avait été envoyée déjà auparavant par Tristan en Cornouaille, pour savoir comment Iseut *se maintenoit*, s'embarque alors avec ses deux écuyers pour ce pays. Elle suppose avec raison que Tristan est allé retrouver sa maîtresse. En effet, Tristan est à Tintagel, dans une tour, avec Iseut et Brangain, tandis que le roi Marc le croit toujours en Bretagne [2]. Kahedin tombe éperdument amoureux d'Iseut, au

La messagère trouve Tristan dans la tour.

1. Cf. § 94.
2. 750 ne raconte pas l'arrivée de Tr. et de K. à la cour ; un peu plus loin, Dinas est mentionné parmi ceux qui savent que Tr. est dans la tour. Le récit n'est, dans 750, nullement « anschaulich », comme le dit Brakelmann, *Zeitschr. f. deutsche Phil.*, XVIII, p. 91.

point d'être obligé de garder le lit. La demoiselle arrive avec la réponse de Lancelot; un des écuyers de Kahedin la reconnaît et la conduit au logement de son maître, en qui Marc voit, non pas le fils d'Hoël, mais un chevalier errant de la Grande-Bretagne. Elle assiste aux plaintes d'amour de Kahedin, qui lui dit que Tristan est *en cele tor la amont dejoste le palès le roi Marc* et que personne ne peut y entrer, sauf le roi. Il lui recommande de s'adresser à Brangain ; puis il continue ses plaintes, ce qui fait de la peine à la demoiselle, qui ignore la cause de ce désespoir. Au soir, elle va à la cour avec un de ses écuyers. Marc, qui s'entretient, à une fenêtre, avec Andret [1], la fait venir devant lui ; elle lui dit avoir été envoyée par Gauvain pour chercher Mordret, qui avait abandonné la cour d'Arthur et qu'on croyait en Cornouaille. Le roi la recommande à Brangain, qui, au premier abord, se méfie d'elle. Le lendemain, Marc part pour la chasse; Brangain va trouver Tristan, qui, *ja estoit alé avec Yselt* tout *priveement*. Il fait remettre par Brangain sa bague à la demoiselle, afin qu'elle donne la lettre; car il ne veut pas recevoir la messagère devant Iseut. Celle-ci lui parle de la lettre qu'elle a reçue de la part de Guenièvre, et Tristan dit qu'il voudrait bien la lire. Il se déclare inférieur, en chevalerie, à Lancelot, dont il lit avec Iseut la longue lettre (en prose : *Au meillor qui or soit el monde*, etc. il conseille à Tristan d'aller en Cornouaille). Iseut fait voir à son amant la lettre que Guenièvre lui avait envoyée.

Jalousie de Tristan

76. Kahedin, qui garde toujours le lit, adresse à Iseut une lettre dans laquelle il lui déclare son amour (f° 89) [2]. Pour ne pas désespérer l'ami de Tristan, elle lui répond avec douceur. Par malheur Tristan trouve la lettre d'Iseut [3], et un jour que Kahedin entre dans une chambre où Tristan est seul, ce dernier l'attaque : Kahedin saute par la fenêtre et tombe devant le roi Marc, qui est en train de jouer aux échecs avec Iseut. Tristan aperçoit à temps le roi et reste caché. Il se dit que, si Kahedin découvre sa présence au roi, il soutiendra les assauts

1. Son neveu, *qu'il molt haoit durement*; les mots : « de Tristan » ont été oubliés dans le ms.

2. A partir d'ici, il y a accord avec 756 et les autres (voy. § 75 a).

3. La lettre de Kahedin, 756 et 99; de même la *Tav. Rit.* Plus loin, Iseut racontant tout à Brangain, dit que c'est sa lettre à elle qu'il a trouvée; de même quand elle donne des explications à Fergus.

dans la tour, qui est très forte, et en attendant il s'arme de son mieux. — « D'où venez-vous ? dit Marc à Kahedin ; est-ce que vous avez dormi? » Iseut, qui devine la cause de cet incident, confirme le roi dans l'opinion que le jeune homme était tombé pendant son sommeil, et Kahedin a le bon esprit de ne pas la contredire. Cependant, Tristan se désole, et, quand Iseut *vint amont au soir*, il lui adresse des reproches au sujet de sa lettre. Elle veut se justifier, mais il ne l'écoute pas et part brusquement [1]. Il traverse la salle où est le roi, mais personne ne le reconnaît, parce qu'il est armé ; dans la cour, il monte sur le premier cheval qu'il trouve, et s'en va, menant le plus grand deuil. Hors de la ville, il rencontre un nouveau chevalier, *Guinglain* [2], le fils de Gauvain, qui est venu en Cornouaille pour courir les aventures. Etonné de la douleur que manifeste Tristan, Guinglain lui en demande la cause et tente de le consoler, mais Tristan est intraitable. Guinglain se fâche et le provoque : Tristan, qui n'a ni écu ni lance, lui donne un grand coup d'épée sur le heaume, qu'il met en pièces ; mais l'épée glisse et frappe le cheval, qui s'abat avec le cavalier [3]. A l'entrée de la forêt Tristan rencontre une

Guinglain.

1. Ici finit le texte de J. Maugin. — La *Tav. Rit.* passe à la vie de Tristan dans la forêt ; voy. plus loin, § 101.

2. Var. : *Gi(n)glain* et (756, 99, 94) *Gi(n)glantin* (*Guiglant*), *Gyngantin*. — L'apparition de ce personnage en cet endroit a déjà été relevée par M. G. Paris (*Romania*, XV, p. 20). Il reparait plus loin dans notre roman pour consoler Iseut (§ 91) ; Palamède apprend par lui la folie de Tristan (§ 96) ; il renverse Galaad, qui dort sur son cheval (§ 521) ; il est mentionné avec Erec, Perceval et Sagremor au § 420, et figure dans la liste des chercheurs du Graal, § 395 a.

3. Ici 756, etc. passent à Marc, qui a vu la joute d'une fenêtre et qui fait venir Guinglain ; ils poursuivent comme 750, sans donner cependant la proposition faite par Andret. Puis :

77 a. Tristan pénètre dans la forêt du Morois, où il jette ses armes (fo 123). Il est rencontré par Fergus (*a*), qui le questionne, mais Tristan ne répond rien : Fergus respecte sa douleur et ne lui parle plus, *car il n'osa*. Cependant, Palamèdes (*b*), qui était en Logres et qui ne pouvait oublier Iseut, s'était dit que si Tristan était mort ou absent, il pourrait espérer de remplacer son rival auprès d'Iseut. Il avait donc envoyé une demoiselle en Cornouaille pour demander des nouvelles.

a. Brakelmann s'est trompé en prétendant (*Zeitschr. f. deutsche Phil.*, XVIII, p. 91) que cette rencontre de Fergus et de Tristan n'est pas racontée dans la version qu'il appelle « la vulgate » (c'est-à-dire la version des mss. 755, 334, etc.), car on y lit ceci : *Si li avint par aventure que un chevalier qui Fergus estoit apelez et qui en sa compagnie avoit esté a Norholt et en autres lieus* (*par devant*, 334), *si comme je vous* (*li contes*, 334) *ai devisé ça en arrieres*, vint à sa rencontre.

b. De même les autres, sauf 335, qui porte : *car il n'osa. Si en laisse ore le conte a parler et retourne a Palamedes*, etc. ; 97, 100, 102 = 335 (pour le fond).

La demoiselle de Palamède.

demoiselle envoyée par Palamède. Celui-ci a entendu dire en effet que Tristan a quitté la Petite-Bretagne, et il désire savoir s'il est en Cornouaille. Dans ce cas, il ira lui-même dans ce pays, malgré la promesse qu'il a faite à Iseut, un jour qu'il devait se battre avec Tristan (sic ; cf. § 44). Pour des détails, on peut consulter l'*estoire* de Tristan par *Luce* du château de *Gaut*. Palamède hait trop Tristan pour pouvoir tenir sa promesse. — Tristan dit à la demoiselle que Kahedin a tué celui qu'elle cherche : elle se rend alors à la ville pour se renseigner.

77. Le roi Marc avait vu d'une fenêtre la défaite de Guinglain et le fait venir. Il lui dit que c'est Tristan qu'il vient de combattre : « Il nous a *deceü* en restant parmi nous sans que nous le sussions [1]. » Marc est joyeux de la douleur de Tristan. Andret propose de le faire poursuivre par dix chevaliers, mais le roi pense qu'ils ne pourraient rien contre Tristan.

Les habitants de Tintagel regardent le cheval mort de Guinglain, quand arrive la demoiselle de Palamède. Lorsqu'elle apprend que Tristan n'est pas mort, elle résout de faire ce qu'elle peut pour le retrouver et part le lendemain.

78. Tristan, hors de lui, se lamente dans la forêt (du Morois). Un chevalier, qui se rend à Tintagel pour y passer la nuit, entend les cris; il se laisse guider par la voix, trouve Tristan assis sous un arbre (f° 95) et le salue. Notre héros, impatienté, répond moins courtoisement *qu'il ne soloit* et prie le chevalier, qui s'efforce vainement de le consoler, de ne pas rester davantage. L'inconnu pleure de pitié et veut descendre de cheval, mais Tristan ne le lui permet point. Le chevalier l'invite très *raisonablement* à lui dire son nom et se nomme d'abord lui-même : c'est Fergus. Alors Tristan témoigne à

1. Le roi Marc a donc reconnu son neveu en voyant le coup formidable asséné à Guinglain.

Elle arrive à la cour immédiatement après le départ de Tristan, et on lui dit qu'il s'en est allé vers la forêt.

Tristan et Fergus.

78 a. Tristan est toujours plongé dans la douleur, *ne Fergus n'ot oncques tant de hardement* que de lui adresser la parole. Ce trait de délicatesse émeut Tristan, et il se contient le mieux qu'il peut. Le lendemain, Fergus dit qu'il veut aller à Tintagel pour parler à Iseut, et avant de partir, il prie Tristan de l'attendre. Celui-ci le lui promet et le charge de saluer Iseut et de lui dire qu'elle aurait pu en user avec lui mieux qu'elle n'a fait ; — A partir d'ici, il y a accord avec 750 ; cf. § 79.

son ami sa joie de le revoir. Il consent à avouer à Fergus, qui est un des hommes du monde en qui il a le plus de confiance, qu'Iseut est la cause de son désespoir ; puis il se reprend et ne veut plus rien dire pour ne pas blâmer celle qu'il a tant aimée (f° 97 a) : « *Fergus, fait il, beaus dolz amis, ge me repent de ce que dire voloie. Ge avoie folie en pensee et vilenie voloie faire trop grant, plus por moi que por autre, qui voloie dire vilonie de madame Yselt, que ge ay amee de tot mon cuer, sor totes les mortelx choses ; ne place a Dieu que ge le die ; mielz voldroie perdre la teste que ge deïsse contre lui mal ; s'ele a mal fait et chose qu'ele ne deüst et ele a mespris contre moi, ge li pardoing de bon talent. Encor par aventure se repentira ele, par la franchise de li plus que por bonté que ge aie en moi ; ..... tant maintendrai ma complainte que ma dolor prendra fin en alcune maniere.* » Comme Tristan persiste à ne pas donner de détails, Fergus dit qu'il ira le lendemain voir Iseut, qui, *por sa franchise*, lui dira la vérité ; de cette façon il pourra peut-être trouver quelque remède. Il essaie encore de lier conversation ; mais Tristan reste silencieux pendant toute la nuit. Fergus.

79. En sortant de la forêt [1], Fergus rencontre la demoiselle messagère de Palamède. Elle lui demande s'il sait où est Tristan. Fergus s'imagine que c'est une demoiselle d'Iseut, et lui indique le chemin conduisant à la fontaine où il a quitté son ami. La demoiselle dit à Fergus que le roi Marc est allé chasser dans la forêt de l'*Espinoie* [2] ; il n'ose chasser dans le Morois, parce qu'il sait que Tristan y est, et tous ses hommes *li en donnerent conseill.* La demoiselle de Palamède et Tristan.

80. La demoiselle trouve Tristan ; elle l'ennuie beaucoup en s'obstinant à le consoler. A la fin il se sauve et reste huit jours au bord d'une fontaine, près de la tour où il avait passé avec Iseut trois [3] jours si heureux (f° 124 d) après l'avoir

1. Ici se termine la longue divergence (§§ 71-78) des versions de 750 (12599) et de 756, etc. ; cf. § 78 a. — 756, fautivement : en sortant de la *porte*.

2. Ce nom sauté avec la première partie de la phrase dans 756 ; *Espinoie* donné aussi par les autres (*Espinote* 97, 102 ; *Espinete* 100), sauf 99, 94, qui portent *Derblois*. Au lieu de Morois (écrit ici *Morloys* dans 756), 334 a (en la forest) *du ruois*.

3. Plus haut, § 44, ce n'était que deux jours ; 103 ne donne pas de chiffre ici.

délivrée de Palamède [1]. Tristan est plongé dans la plus profonde douleur. La demoiselle le retrouve et reste pour voir ce qui va se passer; il refuse toujours de lui parler. Au huitième jour, elle le voit tout noir et livide, comme s'il avait été meurtri dans un tournoi. Elle le croit près de mourir, et pour le réconforter, elle apporte une harpe qu'elle a trouvée dans la tour, où la loge une *dame veuve*. C'est de cette même harpe que Tristan jouait quand il était dans la tour avec Iseut. Au son de la musique, il dresse la tête et prie la demoiselle de chanter un lai. Elle chante les trois lais composés par Tristan — celui-ci est d'accord avec elle pour déclarer qu'il n'en a fait que trois — : le lai *de Plor*, quand il s'embarqua pour chercher un remède à la blessure que lui avait faite le Morhout, le lai du *Boivre amoureux* [2] et le lai du *Deduit d'amour*, fait pendant son séjour avec Iseut dans le Morois. Avant de chanter le troisième, la demoiselle fait promettre à Tristan d'en composer un nouveau. — Il ne veut accomplir cette promesse que le lendemain et reste absolument silencieux pendant le reste de la journée. La demoiselle va passer la nuit dans la tour, comme à l'ordinaire; elle n'a rien voulu raconter à son hôtesse. Le lendemain, Tristan commence en pleurant le *Lai mortel : J'ai fait chançonetes et lais* etc. [3]. Ce lai terminé, il veut se tuer, mais il ne trouve pas d'armes; alors il s'enfonce dans le bois, en criant *come une beste forcenee* ; car il a perdu la raison [4].

Les lais de Tristan.

Tristan fou.

81. La demoiselle le cherche en vain pendant quinze jours; elle retourne ensuite en Logres, où elle raconte comment Tristan s'était introduit dans la *maistre tour* de Tintagel, et comment *il estoit avenu a la roïne* Iseut [5]. La messagère a

1. 750 renvoie à la *Grant Histoire* de Luce.
2. Appelé, un peu plus loin : *le Boivre plaisent* (*plesant*); 750, 335, 103 : *pesant* ; 104 : *besant*. — Il est donné bien plus loin, § 469. — Cf. l'extrait donné dans von der Hagen, *Minnesinger*, IV, 581.
3. 750, 335 : *Ja fis ch. e. l.* ; 104 : *J'ai fis cha[n]cons et lays*; 103 : *Je fis jadis ch. e. l.* — Deux strophes données dans Wolf, *Ueber die Lais*, facsim. VII (ms. de Vienne), et *in extenso* par Fr. Michel, *Tristan*, II, 212, d'après les éditions de Michel le noir et de Denis Janot.
4. La nouvelle XCXIX du *Libro di Novelle* (éd. de 1572), intitulée : *Come Tristano per amore divenne forsennato*, est citée par Fr. Michel, *Trist.*, II, 207.
5. 334. — 756 : *Comm. il estoit venus a la r. I.* — On voit que la tour figure aussi dans la version de 756, etc.; cf. § 75 a.

appris encore, par une demoiselle venant de Tintagel, qu'Iseut est très malade depuis la disparition de Tristan. Palamède se détermine à aller en Cornouaille pour l'amour d'Iseut et aussi pour se renseigner sur le sort de Tristan ; il soupçonne que c'est Kahedin qui est cause de tout. Au bout de cinq jours, il passe en Cornouaille.

Palamède en Cornouaille.

82. Iseut, désespérée, raconte à Brangain ce qui s'est passé. Elle dit avoir écrit la malheureuse lettre « *aucques par vostre conseill* ». Brangain la console et lui promet d'aller chercher Tristan dans la forêt. Iseut rappelle encore à Brangain que c'est elle et Gouvernal qui ont causé tant de malheurs en commettant la fatale erreur du philtre. Elle jure que si elle ne retrouve pas son Tristan, elle se tuera, comme Didon pour Enée de Troie (f° 128). Pendant cet entretien survient le roi Marc. Il sait parfaitement que Tristan a été avec Iseut, mais son amour pour elle est tel qu'il ne lui ferait jamais de mal *por nul forfait ne por nule parole que l'om li deïst de lui*. Il ne trouve donc ni la force de se venger ni le courage de la questionner et s'en retourne immédiatement. Le lendemain, il va chasser dans une autre forêt que le Morois; car il continue à avoir peur de Tristan.

Iseut et Brangain.

83. Brangain se met en route et rencontre Fergus, allant à Tintagel. Elle le mène d'abord chez un *prodome* et prévient Iseut. La reine fait venir Fergus [1], lui explique tout ce qui est arrivé et l'envoie dire à Tristan de revenir. Brangain l'accompagne, mais à la fontaine ils ne trouvent que le heaume et le haubert de Tristan. Ils errent en vain pendant dix [2] jours : le Morois est une vaste forêt, qui a *cinq journees de lonc et trois de lé*. Ayant rencontré Palamède et sa demoiselle, ils apprennent par celle-ci les récents évènements. On se rend à la fontaine où la demoiselle avait vu Tristan pour la dernière fois ; Brangain s'étonne que Palamède ait osé venir en Cornouaille malgré la défense d'Iseut.

Brangain et Fergus cherchent Tristan.

Ils rencontrent Palamède.

On arrive à la fontaine. Brangain prie la dame de la tour de lui donner la harpe dont Tristan s'était servi, afin de la porter à Iseut. Palamède et la demoiselle restent à la tour ; Fergus poursuit la quête de Tristan (f° 132). Brangain y

1. Il ne transmet pas les salutations de Tristan.
2. De même 94, 99; les autres : *vint*.

Brangain retourne auprès d'Iseut.

renonce et retourne très affligée à Tintagel, où elle arrive à la nuit.

84. Le lendemain, Marc va à la chasse comme d'ordinaire, car personne au monde ne se livre à cet exercice avec plus d'ardeur que lui. Il évite toujours le Morois, bien qu'il soit un peu rassuré, personne n'ayant revu Tristan. Les uns croient qu'il est mort, les autres qu'il est parti de Cornouaille. Andret, cependant, est d'un autre avis : « Je pense, dit-il, que Tristan est quelque part malade. »

Dès que le roi s'est absenté, Brangain se présente chez Iseut et lui rend compte de son voyage. Iseut est très malheureuse ; elle se console cependant un peu en se rappelant les mots d'Andret, qu'on lui a rapportés. Pleine de ressentiment contre Kahedin, elle lui fait dire par Brangain de sortir de Cornouaille sous peine de mort. Puis elle commence un lai ; c'est Tristan qui lui a appris à jouer de la harpe pendant qu'ils étaient ensemble dans le Morois [1], comme il a été raconté plus haut [2].

Iseut fait chasser Kahedin de Cornouaille.

85. Kahedin sait bien que la reine lui veut du mal parce qu'elle a perdu Tristan à cause de lui. Il a déjà envoyé ses écuyers en Petite-Bretagne pour annoncer son retour prochain à son père et à sa sœur Iseut, malades tous deux à ce qu'on lui avait dit. Chemin faisant, il s'égare dans la forêt et, attiré par le son d'un cor, arrive à une maison déserte. C'est le roi Marc qui a sonné du cor pour appeler sa suite, dont il a été séparé pendant la chasse. Voyant arriver un chevalier, le roi croit que c'est Tristan et se cache, épouvanté, entre deux murs sans oser répondre aux cris de Kahedin. Celui-ci, fatigué, se couche et s'endort, mais, bientôt, est réveillé par l'arrivée de Palamède [3], qui, sans nommer Iseut, se met à se plaindre de ses peines d'amour, « de cet amour, qui est d'abord comme la belle matinée du jour, qui fait chanter les oiseaux et aller çà et là les chevaliers amoureux ; soudain, le temps change, l'orage les surprend, et leur joie *remaint*. — Qui met son cœur à l'amour est comme le fou qui gravit la montagne pour

Départ de Kahedin.

Kahedin, Marc et Palamède.

1. Les mots *pend. qu'il..... le Morois* pas dans 103.
2. Ces derniers mots pas dans 750. Se rapportent-ils au séjour ou au jeu de harpe ? Au séjour, probablement, car tous les mss. ne donnent le détail du jeu qu'à ce passage-ci.
3. Il n'est plus question de sa demoiselle.

saisir la lune qu'il croit posée au sommet; l'amour est comme une chandelle dans l'obscurité de la nuit : la lueur en est invisible pour tout autre que celui qui aime..... Comme la plus belle fleur pousse de l'épine, de même l'amour fait naître la *courtoisie*, qui est la plus belle grâce de l'homme. » — Mais les chevaux hennissent : Palamède aperçoit Kahedin et veut se battre avec lui ; celui-ci lui représente que ce serait de la folie, car « Tristan *n'est mie mors* » (f° 136). Les deux chevaliers déplorent leur amour et s'entretiennent d'Iseut et de leur heureux rival. Palamède fait comprendre à Kahedin qu'Iseut ne lui avait écrit la lettre que parce qu'elle connaissait son amitié pour Tristan.

Le roi Marc, qui a tout entendu, est trahi par un accès de toux et sort de sa cachette. Il dit qu'il a dormi et se fait passer pour un simple chevalier ; mais Kahedin le reconnaît, et Palamède s'amuse a le tourmenter. On reste cependant bons amis. Le lendemain, le roi les met sur leur chemin. Palamède, qui ne veut plus rester en Cornouaille, s'en va en compagnie de Kahedin.

86. Marc, accompagné du sénéchal Dinas, rencontré par hasard, gagne son palais ; il va voir Iseut, qui pleure et chante son amour : elle croit Tristan mort. Le roi entend ce qu'elle dit. Elle le brave en face et déclare qu'elle veut se tuer. Marc charge Dinas de la surveiller ; le sénéchal la console, quand on entend des lamentations. Dinas va aux renseignements. On vient d'apprendre la mort de Tristan : c'est une supercherie arrangée par Andret. Une demoiselle étrangère, gagnée par lui, vient d'arriver (f° 141); elle dit qu'elle est envoyée par Tristan, qu'elle a trouvé mourant près d'une fontaine, où il avait été frappé pendant son sommeil par un ennemi mortel. Lorsque Dinas rentre chez Iseut, elle s'écrie : « *Or est il morz* ; » désormais elle est résolue à se tuer [1].

Fausse nouvelle de la mort de Tristan.

1. Ici le récit passe au chevalier à la cotte mal taillée, qui va prendre son logis avec la demoiselle *mesdisant*, chez un vieux chevalier ; et ainsi débute dans 750 la laisse suivante. Mais 756, etc., rapportent ici leur arrivée à la croix d'où partent les deux chemins (voy. § 71), et où ils se séparent de Mordret. Ce qui suit est une manière de récapitulation des aventures racontées dans 750 (12599) à la place de l'épisode de Darnantes donné par 756, etc. (pour 103, voy. § 71 a, note), comme l'a montré Brakelmann: (756, f° 142 a) Nos deux voyageurs sont rejoints par un chevalier dont l'écu est couvert d'une

Suite des aventures de Brunor.

87. Le chevalier *a la cote mal tailliee* et la demoiselle *mesdisant* sont hébergés chez un vieux chevalier, à qui Brunor raconte qu'il va aux *Destrois* de Soreloys pour terminer l'aventure que Nestor [1] de Gaunes commença au temps de Galehout. Son hôte lui représente, au grand contentement de la demoiselle, les dangers de cette aventure, et lui apprend que les six frères de Soreloys ont emprisonné ou mis à mort tous les chevaliers qui les ont attaqués : Caradoc Bref Bras est toujours leur prisonnier. Cependant, Brunor ne se laisse point intimider. — Au départ, l'hôte prend Brunor à l'écart et le prie d'éviter tout combat avec son fils, qu'il trouvera défendant le passage d'un pont, et qui est faible par suite des blessures qu'il a reçues dans une bataille.

88. En effet, lorsqu'ils sont arrivés au pont, Brunor n'accepte pas la joute et passe par l'eau. La demoiselle l'accable d'injures. Brunor explique sa conduite au chevalier du pont, qui ne lui en sait aucun gré.

89. Brunor et sa compagne de route arrivent près d'un château situé sur une montagne. Ils rencontrent une demoiselle, qui leur raconte que, dans ce château, on emprisonne les compagnons de la Table Ronde et toutes les dames accompagnées par des chevaliers, parce que Blioberis avait enlevé la femme du châtelain. La demoiselle *mesdisant* y va quand même ; elle a l'intention de dire que Brunor ne la conduit point. Elle lui recommande de s'en retourner, en lui lançant une bordée d'injures : « *Chaitis! qe feras tu? Maleürex et*

housse vermeille. C'est Lancelot : ayant appris à la cour l'arrivée de la demoiselle *mesdisant* et son départ avec le chevalier à la cotte mal taillée, il est parti furtivement, décidé à prendre, au besoin, la place de ce chevalier dans l'accomplissement de l'aventure. On fait route ensemble; la demoiselle, suivant son habitude, est très méchante pour Brunor; elle injurie aussi Lancelot parce qu'il prend le parti du chevalier; Lancelot en rit et la taquine (cf. § 73). On rencontre la demoiselle (cf. § 74) qui apporte à Lancelot la lettre par laquelle Tristan, alors en Petite-Bretagne, voulait se justifier de son mariage (le contenu de cette lettre n'est pas donné). Lancelot fait une réponse, et le lendemain il s'en va avec la messagère pour lui montrer le chemin. Puis Brunor et la demoiselle *mesdisant* vont se loger chez le vieux chevalier (v. cidessus), et à partir d'ici (f° 143), il y a accord entre les diverses rédactions.

1. *Estor* 756. — Mais comment Brunor pouvait-il connaître ces détails? Pour 750, tout est clair ; voy. § 73.

mal senez, por qoi ne t'en retorne[s] tu tant come tu as le loisir? Fui t'en a certes, beste fole, avant qe tu soiez retenuz, tant com tu le puez fere! » Brunor ne répond rien, comme toujours; une seule fois il a dit que la langue de la demoiselle ne contient que du venin.

90. Au château, on reçoit fort bien les voyageurs. Mais le lendemain, quand ils se sont un peu éloignés du château, — dont les portes ne s'ouvrent qu'à *l'heure de prime*, — ils voient devant eux sur le chemin six chevaliers. Brunor, voulant faire peur à la demoiselle, menace de la laisser prisonnière pour s'en aller après, tout seul, en Soreloys. Il dit donc aux chevaliers qu'il n'est pas compagnon de la Table Ronde, quoique ayant été armé chevalier par Arthur. On lui permet de passer, mais on veut retenir la demoiselle. Fort épouvantée, elle essaie de s'en tirer en prétendant que Brunor ne la conduit pas, mais il proteste, et on ne la croit pas. A la fin, pour la rassurer, Brunor déclare que jamais les chevaliers ne mèneront la demoiselle en prison, tant qu'il pourra les en empêcher : elle envoie son secours au diable. L'un des chevaliers emmène déjà la demoiselle, quand Brunor, malgré son écuyer, qui s'émerveille de ce que son maître veut délivrer cette méchante femme, le défie et le renverse; puis les autres se ruent sur lui et tuent son cheval. Il se défend encore quelque temps, mais il est finalement vaincu et emprisonné avec la demoiselle dans le château, qu'on appelle le château d'*Uter*, parce qu'il avait été construit par Uterpendragon.

Brunor et la demoiselle mesdisant emprisonnés.

91. Iseut va de mal en pis. Habillée en reine, car elle veut mourir *paree* comme elle l'était à son couronnement, elle entre un jour au jardin, toute seule, après avoir dit à ses dames qu'elle va dormir. Le temps est superbe, et les oiseaux chantent : cela lui rappelle son séjour dans le Morois avec Tristan. Elle pleure, chante un lai qu'elle a composé (*Li solaus luist et clers et biaus*, etc. [1]) et appuie contre un arbre, pour s'en percer le cœur, le pommeau de l'épée dont Tristan tua le Morhout. Mais le roi Marc, qui la surveille attentivement depuis quelque temps, s'était posté à une fenêtre voisine de la chambre d'Iseut, pour l'y observer; et au moment

Iseut essaie de se suicider.

1. Cet épisode, avec le lai, se trouve imprimé dans Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français* [5], p. 149-152, d'après le ms. 750, avec des variantes du ms. de Genève.

où elle va se tuer, il l'en empêche en sautant de la fenêtre dans le jardin. Il réprimande sévèrement les dames de la reine, et la fait garder très étroitement. Iseut forme alors le projet d'endormir ceux qui la surveillent, et, pour cet effet, elle envoie Dinas chercher des herbes dans la forêt (f° 149). Il trouve Guinglain, qui lui dit avoir vu Tristan il y a quatre jours; Dinas le décide à aller dire cela lui-même à Iseut. On juge de sa joie, quand elle reçoit cette nouvelle.

92. Lancelot, qui a quitté la demoiselle messagère pour suivre le chevalier à la cotte mal taillée [1], est hébergé par ce même vieux chevalier qui a donné l'hospitalité à Brunor et à la demoiselle *mesdisant*. Lancelot, comme Brunor, promet de ne pas combattre avec le fils de son hôte. Après avoir quitté ce dernier, il rencontre Brandelis et Keu [2], qui joutent avec le chevalier du pont et sont désarçonnés. Ils regardent Lancelot comme un poltron, parce qu'il refuse de combattre : Lancelot voudrait bien venger leur défaite, mais il est retenu par sa promesse. Il dit à ses deux écuyers de passer par le pont et passe lui-même par l'eau. Mais le chevalier ne veut laisser passer que l'écuyer qui porte l'épée de Lancelot ; l'autre, dit-il, doit laisser l'écu de son maître ou bien passer, lui aussi, par l'eau. L'écuyer appelle Lancelot, qui, après avoir vainement prié le chevalier de céder le passage, repasse par l'eau et renverse son adversaire. Suit un grand combat, qui cesse

Lancelot et Neroneus.

dès que le chevalier, appelé *Neroneus* de l'Ile [3] apprend le nom de Lancelot. C'est par lui, en effet, que Neroneus a été armé chevalier au *Chastel vermeil*, à la prière de la belle demoiselle [4], le jour où Lancelot se battit avec Blioberis, devant la *Fontaine au Lion*, pour sauver la demoiselle chenue, que Blioberis voulait tuer parce qu'elle avait fait mourir un

Lancelot, Keu et Brandelis chez Neroneus.

chevalier en trahison. Keu et Brandelis blâment Lancelot de ne s'être pas laissé reconnaître d'abord ; il répond qu'il agit ainsi pour que les chevaliers ne refusent pas de jouter avec lui. Neroneus emmène tout le monde à son château. Dans la conversation, Keu et Brandelis apprennent à Lancelot qu'ils ont l'in-

1. Cf. § 74 et ci-dessus.
2. *Keus* 104; *Keus le senechal* 756; *Keus d'Estraus* les autres (94 : *Kahedin d'Estraus*; 750 : *Keus de Trais*).
3. Var. *Neroveus*, *Noroneaus* (*Noroneans*, *Neron.*), *Norneans* (*Vero neus* 103).
4. La « demoiselle chenue » probablement.

tention d'aller en Soreloys pour délivrer le roi Caradoc : Lancelot dissimule qu'il poursuit le même but. Neroneus raconte qu'il a gagné le château en triomphant de huit chevaliers, qui avaient été postés par le premier possesseur pour jouter avec les passants; ce châtelain, qui voulait s'assurer un gendre extrêmement brave, avait destiné sa fille à celui qui triompherait de tous les huit. Plus tard, Neroneus était devenu le chevalier du *Pont au Geant* par suite d'un vœu qu'il avait fait à sa noce, dans une assemblée de douze jeunes gens (f° 155). L'un avait juré d'aller à l'hôtel du roi Arthur pour combattre et *outrer*, s'il pouvait, le premier chevalier qu'il en verrait sortir. Un autre avait promis d'enlever à son chevalier la première demoiselle qu'il trouverait, pour la faire entrer au service de la dame du château. Un troisième devait se rendre chez Arthur et se battre à outrance avec tous les chevaliers qu'il rencontrerait. Le quatrième voulait ne plus quitter son haubert avant d'avoir tué Gauvain, qui avait assassiné son frère [1]. Le cinquième comptait désarçonner le roi Arthur; le sixième avait fait serment d'aller en Cornouaille embrasser la belle Iseut. Neroneus s'était engagé à défendre le pont pendant une année; il avait toujours été vainqueur jusqu'à ce jour : trente-quatre écus de chevaliers vaincus attestent sa bravoure. Neroneus recommande à Lancelot d'éviter le château d'Uter, dont il lui apprend les fâcheuses coutumes. Vaincu, il renonce désormais à garder le pont; quelques-uns de ses compagnons ne sont déjà plus en vie; celui qui était allé embrasser Iseut a été mis à mort par le roi Marc.

Le vœu de Neroneus.

93. Le lendemain, Lancelot, Brandelis et Keu arrivent à une croix de pierre où la route se bifurque. Lancelot propose de suivre la coutume du royaume de Logres, qui, en pareil cas, prescrit aux chevaliers errants de se séparer, et les deux autres comprennent qu'il ne veut plus de leur compagnie. On se quitte donc, et Lancelot arrive devant le château d'Uter, où il trouve six chevaliers dans six pavillons. Les dames du château viennent occuper les créneaux pour regarder le combat. Lancelot est vainqueur. La coutume veut que le chevalier qui aura triomphé des six se batte encore avec le seigneur du château : si celui-ci est vaincu, les prisonniers seront délivrés. On arme donc le seigneur, qui s'imagine avoir affaire à Blio-

Lancelot au château d'Uter.

1. 334 et 103 (avec les imprimés) portent *cousin*.

beris ; Lancelot, de son côté, prend son adversaire pour Palamède, qu'il a délivré dernièrement de la prison de Brehus [1]. Neroneus, qui avait prévu que Lancelot ne manquerait pas d'aller au château d'Uter, y avait envoyé une demoiselle pour savoir comment il se tirerait d'affaire ; elle est aux créneaux avec les autres dames et leur dit que le chevalier est Tristan ou Lancelot. Le seigneur est vaincu. Lancelot lui fait rendre les prisonniers (trente-huit chevaliers et quarante dames) et part sans vouloir dire son nom ; la demoiselle révèle alors le nom du vainqueur.

Brunor et la demoiselle délivrés par Lancelot.

93. Le chevalier à la cotte mal taillée part avec la demoiselle *mesdisant* ; il est désormais plus estimé d'elle, mais il se passerait volontiers de sa compagnie, depuis qu'il sait *quel part il devoit aler* [2]. Il lui dit que leur libérateur est Lancelot, dont elle s'est tant moquée l'autre jour : il l'a reconnu à son écu, dont un des chevaliers du château lui avait appris les *enseignes*. La demoiselle pense que Lancelot n'est rien de plus que le meilleur chevalier du Logres et que Tristan lui est encore supérieur. Ils rejoignent bientôt Lancelot, et la demoiselle lui fait ses excuses. Il est fâché d'être reconnu et prie ses compagnons de ne pas révéler son nom. On arrive à la première entrée du Soreloys avant Keu et Brandelis.

Combats de Brunor avec les frères de Soreloys.

94. Les gardiens de la porte baissent une *porte couleice* et leur disent que l'on n'admet qu'un seul chevalier à la fois. Lancelot permet à Brunor de commencer les batailles et laisse un de ses écuyers, pour avoir des nouvelles ; puis il se retire à un hôtel. — Les autres arrivent au premier pont, où Brunor triomphe des deux frères. Au second pont c'est *Plenorius* [3] qui garde le passage. Brunor l'étonne par la bravoure qu'il montre dans le combat ; à la fin il tombe épuisé, et Plenorius le fait soigner. — La demoiselle et les écuyers reviennent sur leurs pas pour avertir Lancelot, qui, le lendemain, triomphe d'abord des deux frères, encore fatigués de la bataille de la veille, puis de Plenorius, qui rend les armes en apprenant le nom de son adversaire. Au troisième pont, Lancelot trouve trois défenseurs : il en tue un ; Plenorius décide les autres à se rendre.

1. Var., comme souvent : *Brun* (sans pitié).
2. C'est-à-dire depuis qu'il a des renseignements sur l'aventure qu'il veut tenter (cf. § 73, 87).
3. *Plenoris* 103 ; *Plenorin* 756 ; 99, 94. — Cf. § 73.

Le roi Caradoc est délivré de sa captivité au château de Nestor, construit pour l'amour de Nestor de Gaunes par Galehaut. On n'oublie pas non plus les autres prisonniers. Lancelot, ayant donné la terre à Plenorius, qui devient l'homme lige du roi Arthur, se sépare de Brunor toujours souffrant de ses blessures, et retourne à la cour (fº 167).

Lancelot termine l'aventure des *Destrois* de Soreloys.

95. Kahedin et Palamède [1] rencontrent Segurades, qui a quitté sa terre (*la Franchise Tristan*) pour chercher des nouvelles de Tristan. Il joute avec Kahedin, qu'il abat et blesse rudement; mais comme son épée s'est brisée dans le combat, il ne peut accorder à Palamède la revanche de son compagnon : Segurades ne s'en plaint pas quand il apprend le nom de Palamède. Sur le chemin de Tintagel, un des écuyers d'Andret lui dit que Tristan est mort; Segurades, malade de chagrin, se met au lit dans une abbaye.

Suite du voyage de Kahedin.

96. Palamède s'en va en Logres, et Kahedin se fait transporter à l'abbaye de Gaunes, construite par le roi Bohort de Gaunes en mémoire de la victoire qu'il avait remportée en cet endroit sur le géant qui avait tué son parent *Anchises*. On s'apprête à y célébrer l'anniversaire du couronnement du roi Marc, qui se rend à la fête avec Iseut. Deux chevaliers louent devant Kahedin la beauté de la reine et lui disent qu'elle est dans l'église. Bien qu'il se fût proposé d'abandonner son amour, il y va et la revoit : cela fait renaître sa passion. Cependant Iseut, qui *a leenz tant demoré comme li rois velt*, retourne à Tintagel, et lorsque Kahedin est guéri de ses blessures, il s'embarque pour la Petite-Bretagne; mais une tempête l'emporte en Logres. Il va à Camaaloth et reste six jours à la cour d'Arthur. Il admire la beauté de Guenièvre, mais prétend, dans une conversation avec Hector, qu'Iseut est encore plus belle et, également, que Tristan est meilleur chevalier que Lancelot. La reine, avertie par Hector, pense que c'est un chevalier envoyé par Iseut et Tristan pour leur donner des nouvelles de la cour d'Arthur. Le lendemain, elle questionne Kahedin, qui lui dit son nom et lui raconte comment il est allé en Cornouaille avec Tristan pour voir Iseut. Il ne blâmera certainement pas Tristan, dit-il, d'avoir abandonné sa sœur pour Iseut la blonde. Kahedin évite de parler des évènements survenus en suite de son amour. Il soutient

Il revoit Iseut.

Kahedin à Camaaloth.

1. Ils ont quitté le roi Marc, voy. § 85.

toujours que Tristan est le meilleur chevalier, mais ne convainc pas la reine, qui d'ailleurs ne le contredit pas, par politesse. Parti secrètement, Kahedin entre dans une forêt, mange auprès d'une fontaine avec deux chevaliers et deux[1] demoiselles, qui l'ont invité à partager leur repas, et, plus loin, fait une halte aux environs d'un château. De là, il continue son chemin, décidé à marcher toute la nuit; mais l'obscurité le gêne beaucoup. Se laissant guider par le hennissement d'un cheval, il arrive au bord d'une fontaine. Son cheval altéré s'y plonge tout entier. Kahedin, mouillé jusqu'au dessus des épaules, se décide à passer la nuit en cet endroit. Deux autres chevaliers s'y trouvent; la nuit étant très noire, on ne s'entrevoit qu'à peine. Les deux chevaliers sont Palamède et Lancelot. Ce dernier vient de manquer Brehus, qu'il avait poursuivi et qui avait été sauvé, comme d'ordinaire, par la vitesse de son cheval. Palamède avait chassé la *beste glatissant,* qui s'était échappée, comme toujours; après un combat avec Dodinel le sauvage, il s'était étendu, très fatigué, devant la fontaine, sans remarquer Lancelot, qui l'avait aperçu. Kahedin arrive, et Palamède l'observe. Le nouveau venu, qui ne voit pas les autres, se plaint de ses peines de cœur ; Palamède devine qu'il parle d'Iseut; Lancelot pense qu'il s'agit de Guenièvre. Palamède, qui *un peu estoit plus hastiz de parler que n'estoit Lancelot,* se met sur son séant; averti par le bruit qu'il fait, Kahedin lui adresse la parole. Palamède déclare aimer, aussi bien que le nouvel arrivé, la plus belle dame du monde. « Bah! répond Kahedin, tout amant en dit autant de sa dame. — Qui êtes-vous? » demande Palamède. — « Un chevalier qui vient de la maison d'Arthur. » — Palamède désire connaître son opinion sur la beauté de la reine Guenièvre; Kahedin répond qu'il préfère Iseut. Palamède veut se battre, mais Kahedin l'appelle fou; car Iseut ne peut rien être pour aucun d'eux. « J'ai trouvé dernièrement, dit-il, un autre fou qui voulait également se battre avec moi pour l'amour d'Iseut; je parvins cependant à lui faire entendre raison. » — Palamède comprend que c'est de lui qu'il s'agit; en effet, Kahedin lui dit, sur sa demande, que ce fou était bien Palamède. Ce dernier veut l'éprouver encore et le défie une seconde fois, mais Kahedin déclare qu'il n'a nullement l'intention de se battre pour un amour qui ne lui a fait que du mal; il aimerait mieux

Kahedin, Palamède et Lancelot.

Conversation.

1. *Une* demoiselle 334, 94, 99.

dire qu'il n'a jamais aimé Iseut. Palamède renonce au combat et demande ce qu'on dit, à la cour d'Arthur, de Lancelot et de Tristan. Kahedin raconte sa conversation avec Hector : il tient toujours pour Tristan et répète qu'il trouve Iseut plus belle que Guenièvre. Alors Lancelot, dont la patience est à bout, s'avance, et dit que le jugement que les deux interlocuteurs semblent être d'accord pour porter sur la beauté des deux reines ne serait aucunement accepté par les chevaliers du royaume de Logres. Il leur recommande donc de ne pas déclarer trop souvent leur sentiment à cet égard, s'ils veulent éviter des désagréments. Palamède lui demande s'il est des chevaliers de la reine Guenièvre et s'il veut jouter avec lui. Lancelot accepte la bataille et défie aussi Kahedin, qui lui répond par des plaisanteries. Palamède fait remarquer à Lancelot que tout a été dit *par solaz et par envoiseüre*; puis il leur demande des nouvelles de la lignée de Ban et de Lancelot. » J'ai avancé des choses cette nuit, dit-il, que je ne répéterais pas devant Lancelot, le fidèle amant de Guenièvre. » Ayant blâmé Palamède de parler de la sorte devant un inconnu, qui pourrait se servir de ses paroles pour mettre de la haine entre le roi Arthur et la lignée de Ban, Lancelot demande à son tour des nouvelles de Tristan : Palamède a appris par Guinglain, venu de Cornouaille, que Tristan, hors de sens, errait dans le Morois. — Les trois chevaliers dorment jusqu'à l'aube. Au réveil, Lancelot met son heaume pour garder l'incognito; Palamède et Kahedin se reconnaissent et se saluent avec transport. Palamède s'informe des nouvelles de Tristan : à la cour de Marc, on prétend, répond Kahedin, que Tristan a abandonné la Cornouaille pour le pays de Logres. Comme ils vont quitter Lancelot, Blioberis arrive : Lancelot le reconnaît à son heaume, qu'il lui a donné, mais, ayant changé ses armes la veille, n'est pas reconnu lui-même par Blioberis. Celui-ci provoque les trois chevaliers. Kahedin cherche longtemps, et toujours en plaisantant, à décider Lancelot au combat; mais Lancelot ne peut combattre avec un autre compagnon de la Table Ronde. Kahedin et Palamède sont successivement renversés par Blioberis. Pourtant, on pourrait trouver *au paraler greignors esforz en Palamedes qe en Blioberis*; car Palamède est plus hardi et plus entreprenant. Il insiste pour avoir la bataille à l'épée; on va commencer, quand Lancelot intervient. Ayant pris à part Blioberis, il lui découvre son nom, et lui déconseille de se mesurer avec l'adversaire qui est devant

Blioberis arrive.

lui : il a reconnu Palamède. Blioberis répond qu'il ne craint au monde que Lancelot et Tristan ; quant à Palamède, son plus vif désir est de se battre avec lui à outrance, et il le cherche déjà depuis plus de quarante jours. Palamède entend des lambeaux de la conversation : « Eh bien, Blioberis, fait-il, je suis Palamède, que vous cherchez. » Lancelot le blâme de son orgueil : « Avez-vous donc une si grande envie de combattre avec ceux de la lignée de Ban ? — Oui, dit Palamède, non que je leur veuille du mal, mais pour les éprouver, ces chevaliers de si haute renommée. » Lancelot propose alors de se battre à la place de Blioberis ; mais celui-ci le prie de lui laisser la bataille, puisque c'est à lui-même que Palamède en veut principalement. A la fin, Palamède devine qu'il a affaire à Lancelot et l'engage à se faire connaître. Lancelot, prévoyant que la bataille serait rude avec Palamède, consent à se nommer tout en déclarant qu'il ne devrait pas céder, vu que Palamède est l'ennemi mortel de sa lignée. Aussitôt celui-ci fait ses excuses, et Lancelot lui pardonne, à condition qu'il ne cherchera plus de batailles avec les descendants de Ban, ce que Palamède lui promet. Lancelot reçoit ensuite les excuses de Kahedin, à qui il pardonne également à cause de l'amitié que lui porte Tristan, et retourne à la cour avec Blioberis. En les entendant raconter que Palamède désirait si vivement se battre avec ceux de la lignée de Ban, beaucoup de membres de cette famille se fussent mis à l'instant même à sa poursuite, si Lancelot ne les eût retenus.

Lancelot retourne à la cour.

97. Palamède et Kahedin continuent leur chemin en louant la *mesure* de Lancelot. Palamède a l'intention d'aller en Gorre, où il a une affaire à régler ; Kahedin, qui en a assez des aventures, se sépare de son compagnon (f° 177).

98. Kahedin rejoint un chevalier ; c'est le sénéchal Keu, qui est en route pour le Norgales. Dans sa conversation avec lui, Kahedin, qui a ordinairement le mot pour rire, critique avec esprit les coutumes du Logres. Kahedin a jadis délivré Keu de la prison de son père Hoël, qui l'avait détenu, parce qu'il avait tué un de ses chevaliers. — Lamorat survient en compagnie d'une demoiselle ; Lamorat et le sénéchal ne se reconnaissent pas. Keu réclame la demoiselle : Lamorat désarçonne successivement Keu et Kahedin, et s'éloigne. — Plus tard, les deux compagnons rencontrent une demoiselle

Kahedin et Keu abattus par Lamorat.

et un *valet* cherchant Lamorat; le jeune homme leur apprend le nom de leur vainqueur. Kahedin avait déjà dit à Keu que c'était Lamorat, parce que le chevalier inconnu portait les *enseignes* de la lignée de Pelinor (*escu vermeill a une blanche teste de lion*).

Keu et Kahedin arrivent près du château appelé *la Vergogne Uter*. Le roi Uter-Pendragon, après avoir épousé *Ygerne* [1], s'était épris d'une dame du royaume de Logres, *Dyagenne*, femme d'*Argan*. Prétextant son goût passionné pour la chasse, il était allé séjourner dans leur château. Le neveu d'Argan découvrit ses sentiments et prévint son oncle. Le lendemain, à la chasse, le roi, mieux monté que ses compagnons, s'écarta d'eux et retourna au château; Argan le suivit et courait s'armer, quand son neveu lui apprit qu'Uter était avec la dame. La sœur d'Ygerne avertit le roi, qui se hâta de s'armer et de s'éloigner; mais Argan l'atteignit et le ramena vaincu au château. Le lendemain, il lui accorda la vie sauve, parce qu'il n'avait point fait violence à sa femme, et tua celle-ci; car « on doit éteindre le feu avant que la maison soit brûlée ». Pour obtenir sa liberté, le roi dut promettre de construire un château assez fort pour qu'Argan y pût braver toute attaque. C'est à ce château qu'Argan donna le nom de *la Vergogne Uter*. — Quelque temps après, la seconde femme d'Argan s'enfuit avec Hector des Marès, à qui il avait donné l'hospitalité. Le mari poursuivit Hector, qui le désarçonna. De retour chez lui, il fit construire un pont avec une tour et le garda tout le reste de sa vie, combattant avec tous les chevaliers errants. Après sa mort, ses quatre fils maintiennent cette coutume : un chevalier est tenu de garder le pont jusqu'à ce qu'il soit vaincu; son vainqueur doit lui succéder jusqu'à ce qu'il soit vaincu à son tour. C'est ainsi que le roi Hoël, se rendant incognito en Logres pour chercher son fils, triomphe de *Tor* [2], le fils d'*Arès*, et se voit forcé de garder le pont après lui. Keu et Kahedin y arrivent. Keu est renversé par Hoël. Le père et le fils se battent sans se connaître : pendant une pause, Kahe-

La Vergogne Uter.

Argan et Hector.

Combat de Kahedin avec son père Hoël.

1. Ainsi 750; 99, 94. *Yguerne* 334; 102, 97, 103; *Ygnergne* 756; *Ygorne* 335; *Ygueine* 104, *Cyguerne* 100. — P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, II, p. 66 ss. (Merlin), écrit *Ygierne*.
2. Var. *Thor*, *Tour*.



din dit son nom ; la joie est grande de part et d'autre[1]. Sur le conseil et avec l'aide de Keu, on abat les quatre frères, et on les contraint de libérer le roi Hoël de son engagement. Puis on va se loger dans une abbaye; car Kahedin et Hoël sont blessés. Keu les quitte, au bout de deux[2] jours, pour aller terminer l'affaire qu'il avait entreprise.

Ils retournent en Pet.-Bretagne.

99. Au bout d'un mois, Kahedin et son père retournent en Petite-Bretagne. Comme Kahedin ne donne aucune nouvelle précise de Tristan, on s'imagine qu'il l'a tué. Iseut aux blanches mains est désolée d'avoir perdu *le meillor chevalier du monde*. — Kahedin ne peut oublier Iseut la blonde, que la vue de sa sœur lui rappelle constamment, et cette passion le fait beaucoup souffrir[3].

100. La reine Iseut envoie une demoiselle en Logres et un harpeur en Petite-Bretagne pour chercher Tristan, qu'elle croit parti de Cornouaille. Le harpeur est bien reçu par Kahedin, qui lui apprend un lai et le charge de le chanter devant Iseut. A son retour, le harpeur s'acquitte fidèlement de cette commission un jour que le roi Marc est à la chasse[4] (f° 185). La demoiselle revient aussi de Logres; Lancelot lui avait dit qu'il croyait Tristan en Bretagne; puis elle avait trouvé un chevalier de ce pays, et « *cil chevaliers me dist sanz nule faille que T. estoit en la Petite Bretaigne*[5] ». Iseut envoie une seconde fois le harpeur en Bretagne, en lui confiant un lai pour répondre à celui de Kahedin, qu'il trouve à *Rednez*[6]. Lorsque Kahedin a entendu ce lai, dans lequel Iseut se montre fort cruelle pour lui (*Folie n'est pas vasselage*, etc.), il tombe malade; un jour il conduit le harpeur à une fontaine et y reste trois jours sans manger ni boire; enfin il lui donne un dernier lai pour Iseut (*En mourant de si douce mort*,

1. Un nouvel exemple du combat épique d'un père contre son fils; à ajouter à la longue liste donnée par M. Kœhler dans ses remarques sur les lais de Marie de France (éd. Warncke, p. XCIX).

2. *Trois* 104, 103.

3. Il n'est question, par la suite, d'Iseut aux bl. m. que dans la version de 103 (et des imprimés); voy. § 535 b ss.

4. *Amours, a vous ainz qu'a nullui*, etc.

5. 334; 756 saute cette phrase.

6. Ainsi 750. — 756; 334; 97, 100, 102; 99, 94 : *Norhout*; 335 : *Norheu*; 103 : *Norham*; lacune d. 104.

etc.) et meurt [1]. Le harpeur charge des pâtres de prendre soin du corps, s'éloigne furtivement pour ne pas être accusé de cette mort et retourne auprès d'Iseut. La nouvelle de la mort de Kahedin, que son amour pour Iseut avait tué, se répand partout.

Mort de Kahedin, par suite de son amour pour Iseut.

101. Tristan fou erre dans la forêt; il se nourrit des bêtes qu'il peut atteindre et dont il mange la viande crue avec *le cuir*. Il fréquente beaucoup des bergers qui lui donnent souvent du pain, mais qui s'amusent aussi à le battre, à le *tondre*, à lui teindre le visage, et dont il a beaucoup à souffrir. Cette manière de vivre l'a rendu méconnaissable [2]. — Un jour Daguenet, envoyé en Cornouaille par les courtisans d'Arthur, *par envoiseüre*, pour y voir Iseut, chevauche dans le Morois avec deux écuyers. Ils descendent à une fontaine pour boire; leurs chevaux en profitent pour s'enfuir. En les poursuivant, nos trois voyageurs arrivent à une fontaine, où ils trouvent douze bergers avec Tristan; ils leur demandent s'ils ont vu passer des chevaux. Les bergers sont en train d'agacer Tristan, qui vient de jeter l'un d'eux dans la fontaine, et répondent en riant : « Nous n'avons pas vu vos chevaux, » car ils étaient *nice et fol, si come vilain de bos doivent estre.* Les voyageurs se fâchent; pensant que les bergers ont caché les chevaux, ils se précipitent sur eux et les battent; Daguenet dégaine et blesse quatre bergers. Les pauvres gens s'enfuient en jetant les hauts cris. Tristan, indigné, renverse Daguenet, lui prend son épée et coupe le bras à l'un des écuyers. L'autre s'enfuit ; Tristan le poursuit inutilement; car il n'est plus si agile qu'auparavant. Il s'en va à la maison d'un ermite, qui lui donne souvent à manger. L'ermite dit ses prières devant sa porte; à la vue de Tristan, qui accourt l'épée à la main, il rentre et ferme la porte sur lui. Tristan demande à manger : le bon ermite ouvre une petite fenêtre et lui passe du pain [3]. Après avoir mangé, Tristan s'endort à la porte, et l'ermite lui prend l'épée.

Tristan fou dans le Morois.

Daguenet chassé par Tristan.

1. L'histoire du retour et de la mort de Kahedin est ainsi tronquée dans Tressan (p. 93) : Phérédin (congédié par Iseut) « s'enfonce dans la forêt et meurt de douleur et d'amour dans un hermitage ».
2. La *Tav. Rit.* (p. 254) passe à son combat avec huit lions (substitué à l'épisode de Taulas, voy. ci-dessous).
3. Dans le *Chevalier au Lyon* de Chrétien (v. 2840), Ivain fou se trouve dans la même situation.

Daguenet chez Marc.

102. Daguenet arrive, tout épuisé, chez le roi Marc, en compagnie de l'écuyer blessé, qui succombe dans la journée. Le roi est très fâché du malheur qui est arrivé au fou du roi Arthur; à toutes ses questions Daguenet répond qu'il a été maltraité par « le fou de la fontaine ». L'autre écuyer arrive et donne des détails. Un chevalier de Cornouaille soupçonne que l'agresseur est *Mathan* le brun, un chevalier de grande taille, devenu fou trois mois auparavant. A la prière du roi, il raconte l'histoire de Mathan. Un chevalier aventureux s'était présenté, comme Marc était à sa cour de Norhout[1]; il était accompagné d'une belle demoiselle qu'il promit d'abandonner au chevalier qui pourrait le désarçonner. Seul Mathan le brun osa combattre et triompha de son adversaire, qui s'en alla tout honteux, sans dire adieu à personne. Mathan emmena dans son pays la demoiselle, qu'il aimait passionnément. Un jour, au commencement du mois de mai, comme il chevauchait avec sa bien aimée et le narrateur de cette aventure, ils rencontrèrent Gaheriet, qui s'enflamma à l'aspect de la demoiselle et l'enleva après avoir abattu les deux chevaliers. Mathan, humilié dans son amour comme dans son honneur, ne mangea ni ne but de quatre jours. Depuis, il était tombé malade et avait perdu la raison. — A l'ouïe de ce récit, le roi Marc forme le projet d'envoyer chercher Mathan pour le faire soigner à la cour.

Mathan le brun.

103. Tristan est désormais un peu mieux traité par les bergers, à qui il avait prêté un si vigoureux secours. Il lui arrive, pendant sa folie, une autre aventure. Il y avait, dans la forêt du Morois, un château situé sur une haute montagne et fortifié depuis plus de deux cents ans; le seigneur en était un géant redoutable, qui ne se souciait point du roi Marc. Iseut, pleine d'inquiétude pour Tristan, lui avait défendu d'attaquer ce géant, nommé *Taulas*[2] de la Montagne, et Tristan *n'aloit en nulle maniere contre le commandement sa dame*. Le géant, qui redoute fort Tristan, entend dire, *ne sai par quelle aventure*, qu'il est mort, ou du moins parti de Cornouaille, et ne craint plus de donner un libre cours à sa fureur contre les Cornouaillais, qui, à l'époque du couronnement de Marc, avaient tué son père devant la porte de Tintagel. Il va souvent

1. Var. *Norhan*.
2. Var. *Caulas*; Tressan : *Trullas*.

dans la forêt et fait grand dommage aux chevaliers de Cornouaille. Un jour il vient à la fontaine, où il trouve les bergers avec Tristan; il n'est pas reconnu et s'assied parmi eux sans vouloir accepter le pain qu'ils lui offrent. Tandis qu'il cause avec eux, un chevalier arrive avec une demoiselle, et, pour ne pas les effrayer, le géant se cache derrière un arbre. Le chevalier descend pour boire à la fontaine; en deux grandes enjambées Taulas s'élance sur lui et le terrasse; la demoiselle perd la tête, oublie de remonter à cheval et s'enfuit à pied. Un des bergers blâme Tristan de ne pas secourir le chevalier; Tristan a assez de *sens* pour objecter qu'il n'a pas d'armes; un berger court prendre l'épée du chevalier, la lui remet et dit : « Allons, va le frapper à la tête. — Pourquoi ne fais-tu pas cela, toi » dit Tristan. — « Parce que je n'ai pas ta force. » — Tristan saisit l'épée; il demande encore : « Que veux-tu que je fasse de cette épée? » — et le berger de répéter : « Va, frappe ce diable-là à la tête, de toutes tes forces! » — Alors Tristan court sur Taulas et d'un seul coup fait voler sa tête; il en aurait fait de même au chevalier, si les bergers ne lui avaient crié de le laisser. Le chevalier voudrait emmener Tristan pour le guérir; mais le fou n'a qu'une réponse : « Allez-vous-en, si vous ne voulez avoir *de ceste espee parmi vostre teste*; *alez vous en de ci*, *je le vous lo mout bien* » (f° 190). Son interlocuteur fait intervenir les bergers; mais Tristan persiste et menace de donner *mauvais paiement* au chevalier, s'il ne s'éloigne. Celui-ci n'ose insister; il prend la tête de Taulas et se rend avec la demoiselle à Tintagel, où il trouve le roi Marc *conseillant* avec un chevalier de Cornouaille. Le nouvel arrivé [1] lui annonce aussitôt la nouvelle de la mort du géant, fléau de la Cornouaille, et fait voir sa tête. On est toujours porté à croire que le fou est Mathan le brun : Marc est de plus en plus curieux de voir un fou si remarquable. Il fait exposer la tête du géant, dont la mort est le plus grand bienfait arrivé en Cornouaille depuis la mort du Morhout.

Tristan tue Taulas le géant.

104. Un jour de chasse, le roi Marc, entraîné par un cerf, arrive tout seul à la fontaine, auprès de laquelle Tristan dort parmi les bergers. Le roi, qui a soif et est fatigué, s'arrête et lie conversation avec eux sans être reconnu; ils lui disent qu'il est en présence de l'homme qui a tué Taulas. Marc voit

Marc trouve Tristan, qui est guéri.

1. Commencement du ms. 776.

bien que ce n'est pas Mathan, mais il ne reconnaît pas son neveu dans ce triste état. Il demande aux bergers s'ils savent des nouvelles de Tristan : un chevalier de Logres, disent-ils, leur a raconté que Tristan a quitté la Cornouaille et s'est rendu en Logres ; le roi Marc devrait se reprocher cet exil, car la Cornouaille sans Tristan n'est rien. — « Et que pensent du roi Marc les chevaliers étrangers ? » — Les propos des bergers ne sont nullement flatteurs pour le roi, qui veut savoir encore ce qu'on raconte des relations de Tristan avec Iseut. Les bergers répondent que l'adultère est connu de tout le monde, que le roi Marc ne l'ignore pas non plus et qu'il a raison de fermer les yeux. Le roi est très vexé; sans rien répondre, il sonne du cor. Tristan se réveille au bruit et s'écrie : « *Houdenc* [1], *pren le(s) moi* ». Ce nom rappelle à Marc le souvenir de Tristan; mais le visage du fou, barbouillé de charbon et de cendres, est méconnaissable. Les bergers se mettent à le battre; mais il en assomme quatre avec une de leurs massues et chasse tous les autres. Le roi a très peur pour lui-même, quand arrive Andret, avec dix hommes, tant chevaliers que *valets*[2]. Ils emmènent Tristan à Tintagel pour se divertir de sa folie. Il s'en va avec eux, paisiblement; « je ne sais d'où lui vint *cele volenté* [3]. » A Tintagel, la foule court après lui en criant : « *Veez le fol, veez le fol !* » et *chascuns le fiert, chascuns le boute*; *li uns le point, li autres le bat;* cependant, le roi défend qu'on le tourmente trop. Bientôt Tristan est reconnu par le chien Houdenc; on le saigne, Iseut le guérit et le roi

Tristan banni de Cornouaille.

lui fait jurer de quitter la Cornouaille pour toujours. Plus tard il sera relevé de ce serment, à la cour d'Arthur, par le roi Marc lui-même [4].

1. L'orthographe du nom du chien est, ici aussi, très variée (cf. § 52) : *Hudent* 750, 335; *Hodent* 100; *Hodenc* 97, 102; *Heudenc* 334, 776 ; *Heudin* 94, mais 99 : *Houdent*; *Hudain* 103; *Udan* 104; *Heudeno* 756.
2. Dans 334, 97, 100, 102, 103, 104 manquent les *valets*.
3. Mots du rédacteur.
4. Ici il y a une excuse de la singulière brièveté de cette épisode : (f° 193 c) *Et* (l. *en*) *tout ce qe je vous ai conté* (*en toutes ces choses*, 335, qui délaie un peu, et 94) *avroit mout a deviser qi tout le voldroit conter mot a mot. Mès* [*por*] *ce q'il me convient entendre a autre matiere, vous ai je laissié* (*laisse ge* 750, *lairai je* 776) *icest*(*u*)*i conte*; (750, f° 181 a, ajoute ici : *et qui veoir le velt et savoir, si prengne la grant hystorie de Tr., cele meïmes que mesires Luces dou chastel dou Cant fist ; celui livre en dira tot apertement totes ces choses que ge vos ai orendroit trespassees ;* — 335 ajoute après *conte* : *fors tant que je l'ai dit au plus briefment*

105. Tristan reste douze jours (750, une fois *onze*; 103, *trois*) à la cour, désespéré de ne pouvoir parler à Iseut, qu'on garde soigneusement. Andret conseille au roi de faire tuer Tristan, qui, dit-il, pourrait bien lui faire la guerre avec l'aide du roi Arthur. Marc, cependant, ne cède pas à la tentation et fait construire une *nef* pour le départ de son neveu. Gouvernal, qui s'était logé chez Dinas, et qui avait cherché en vain Tristan pendant sa folie, s'embarque avec lui. Le roi, avec tous ses barons, accompagne Tristan jusqu'à la mer : l'embarcadère de Tintagel est à une lieue *englesche largement* du château. Un chevalier qui survient s'informe auprès d'un *valet* de ce qui se passe, et le prie d'aller dire à Tristan qu'il est venu en Cornouaille pour voir sa chevalerie et jouter avec lui. Il est désarçonné. Tristan annonce qu'il va se rendre à l'hôtel d'Arthur; et, comme son adversaire l'en conjure par la foi qu'il doit à la personne qu'il aime le mieux, il lui permet de l'accompagner en Logres (f° 194). Ils s'embarquent avec le bon cheval Passebreuil; et, du haut du vaisseau, Tristan rappelle aux barons de Cornouaille tous ses exploits : la mort du Morhout, — son combat victorieux contre le roi de Norgales devant la porte de Tintagel, quand ce prince fut entré en Cornouaille pour venger son fils, tué *vilainement* par Marc, et qu'il eut subjugué tout le pays, — sa victoire sur le roi des Cent Chevaliers, qui, venu en Cornouaille *en guise de* **Départ de Tristan.**

que je puis). *Car assez me peus* (var. *puis*) *deporter, ce m'est avis, puis que je vous ai la matiere devisee* (cela n'est pas dans 750, 335). *Car je* (*Helys de Borron*, ajoute 750), *endroil moi vueill repairier a ma matiere, que je n'en puis lessier, et dirai en telle maniere.* — 94, 99, 776 = 756; aussi 104 (mais *m'en despartir* p. *me deporter*). 334 s'arrête à *mot a mot*; 97, 102 ne donnent rien (*mès a tant se taist ore le compte*), de même 100 (*mais a tant laisse or li contes a parler de ceste chose tant que lieux en soit, et retorne a parler de Tr.*). Dans 103 il n'y a rien du tout.

La *Tav. Rit.* donne plus de détails (p. 256 ss.). Tristan, qui, en entrant à Tintagel, a déjà montré sa force prodigieuse en tuant un *bastagio* avec son mulet, est enfermé par Marc à cause de sa violence. Un jour il s'échappe; il est reconnu par son cheval et par son chien. Plus tard Marc lui-même le reconnaît à un signe qu'il porte au bras gauche : il fait venir Iseut, qui guérit Tristan. Brangain explique que tout le malheur est dû à Kahedin, et les amants réconciliés continuent leurs entrevues jusqu'à ce que Tristan soit exilé par son oncle. Iseut lui donne une bague. Il part avec Dinadan, qui était déjà en Cornouaille depuis quelque temps, et avec *Alcardo, fratello cugino* d'Iseut, arrivé d'Irlande pour être armé chevalier par Tristan. (Gouvernal avait été fait roi de Léonois, p. 235.)

chevalier errant, avait défié les chevaliers de Marc, en avait abattu dix et enfin le roi lui-même : Tristan l'avait délivré deux fois de la prison où Marc l'avait enfermé ; plus tard le roi des Cent Chevaliers, ayant envahi le pays pour se venger, en avait retiré son armée pour l'amour de Tristan, dès qu'il l'eut reconnu, pendant qu'ils se battaient à la *Fontaine de l'Ombre*[1] ; — enfin la mort du géant Taulas. C'est par l'exil, ajoute Tristan, qu'on récompense celui qui a rendu de si grands services à la Cornouaille.

Quand il est parti, Iseut monte avec Brangain au haut de sa tour et regarde, désolée, le vaisseau qui s'éloigne.

106. Nos voyageurs abordent près de Camaaloth. Tristan déclare qu'il ne veut plus aller à la cour d'Arthur : il n'est pas assez renommé ponr y paraître. Cette modestie plaît beaucoup au chevalier qui l'accompagne. Tristan, ayant chargé les marins d'annoncer sa vengeance à ses ennemis de Cornouaille et de dire à Iseut que son bonheur dépend de son amour pour lui, se livre pendant quelque temps à son chagrin. En recevant le message de son amant, Iseut reprend courage, et le roi Marc regrette de n'avoir pas suivi le conseil d'Andret.

Tristan, ayant perdu de vue le vaisseau, se met en chemin avec le chevalier inconnu. Celui-ci lui raconte qu'il a été récemment fait chevalier par Arthur. Le roi a tellement loué la prouesse de Tristan qu'il est parti, avec douze autres chevaliers nouveaux, pour trouver le héros et l'amener à la cour. Son frère, le chevalier à la cotte mal taillée, lui a conseillé d'aller chercher Tristan en Cornouaille. Lui-même se nomme

Dinadan. *Dinadan*[2].

1. Les exploits de Tristan contre les rois de Norgales et des Cent Chevaliers n'ont pas été racontés auparavant dans notre roman.

2. Var. *Dynadam*, *Dynadant*. — Ici le rédacteur nous avertit d'une suppression (f° 197) : *Celui jor lor avint aventures aucunes qe je ne vueill mie deviser en mon livre*, *por ce qe* (*mesire Luces dou Gant*, dit 750, f° 186 a-b., *le devise en la grant hystoire de T.*, *et ce que je sai qu'il devise en son livre ne voill ge mie deviser ou mien*, *por que ge m'en puisse garder. Ainz vos voill deviser totes les autres choses qu'il ne dist en son livre qui couvienent a ma matere*) *trop grant ennui me sambleroit de* (var. *a*) *deviser totes les aventures qi avindrent a chascun chevalier, car je ne vous ai cure de conter aloignes, ainz vous vorrai conter tot plainement les aventures qi apartiennent a ma droite matire et au plus briefment qe je porrai, et vous dirai comment il avint a T. et a Din.* — 103 supprime toute cette explication.

La première aventure de Tristan et Dinadan dans la *Tav. Rit.* (p.

107. Les deux compagnons rencontrent, près d'un pont, Bohort et Hector. Ce dernier abat Dinadan, à qui Tristan a permis de se battre le premier; mais il refuse de jouter avec Tristan, qu'il reconnaît, à la forme de son écu, pour un chevalier de Cornouaille, et s'enfuit devant lui. Bohort fait de même : Tristan le rattrape et lui donne un grand coup, sans néanmoins l'abattre. Bohort jette son écu par terre : Tristan l'invite à escrimer; l'autre refuse. « Alors, dit Tristan, que cela amuse beaucoup, vous vous reconnaissez pour vaincu par un chevalier de Cornouaille ? — Très volontiers; j'aime mieux m'avouer vaincu quarante fois, si vous voulez, que de jouter avec vous. » Bohort explique qu'il a jeté son écu, conformément à la coutume établie par Lamorat de ne plus porter les armes dont on s'est servi contre un chevalier de Cornouaille ; or, les traces du coup de Tristan y paraissent toujours. Tristan le prie, au nom de ce qu'il aime par dessus tout, de lui dire son nom ; quand il l'a appris, il offre son écu à Bohort, à la place du sien : « Mon écu est tout neuf, dit-il; aucun coup n'y paraît encore. — Aucun n'y paraîtra de cette année, riposte Bohort, pourvu qu'on vous connaisse aussi bien que je vous connais, moi. » Tristan insiste : « *Or laissiez tot ce ester* ; vous ne pourrez vous en aller sans écu : prenez le mien, et moi, je porterai le vôtre. » Bohort persiste, en ricanant, dans son refus : Tristan promet de faire changer les couleurs de son écu, dit qu'il n'est pas de Cornouaille, couvre l'écu de sa housse vermeille et propose encore à Bohort de jouter; mais celui-ci répond toujours : « Je ne veux pas, puisque je vous connais. »

Discours de Tristan.
Arrivée en Logres.

Joutes avec Bohort et Hector.

Pendant cette conversation surviennent Blioberis et Driant, le frère de Lamorat. Tristan ne les connaît pas encore ; il les défie, les abat et s'éloigne, suivi de Dinadan. Hector prie ce dernier de nommer son compagnon, mais Dinadan répond seulement qu'il n'y a pas de meilleur chevalier en Logres pour le moment, et les quatre chevaliers restent seuls. Hector, qui

Tristan abat Blioberis et Driant.

268-271) est le combat contre le géant Lucan le grand, qui est tué par Tr. : dans nos mss. cette aventure est racontée plus loin par Trist. lui-même, v. § 542 ss. Puis la *Tav. Rit.* fait loger nos chevaliers chez *Spinogres* ; Tristan plaisante Dinadan, qui vient de professer un mépris absolu pour l'amour ; ensuite Tr. tue *Oris*, qui l'attaque pour venger la mort de son frère. Suit la rencontre avec la demoiselle, telle qu'elle est racontée, après l'emprisonnement par Daras, dans 757, voy. plus loin, § 185.

est un peu plus *emparlez* que les autres, leur demande ce qu'ils veulent faire : ils décident de se rendre ensemble à un château voisin où Blioberis doit trouver Lancelot ; celui-ci lui a promis, il y a six jours, d'y venir ce soir-là. Dans la forêt, les chevaliers rencontrent une demoiselle éplorée. Elle se refuse d'abord à parler ; mais Blioberis l'y force en mettant la main à son épée. Elle raconte qu'elle va, de la part de Morgain, dire à un chevalier qui hait Lancelot de venir le lendemain chez la fée pour y voir son ennemi mort. Deux mois auparavant, Lancelot a tué un chevalier à qui Morgain voulait du bien (f° 200 a), et, pour se venger, elle a mis trente chevaliers en embuscade pour l'assassiner. La demoiselle ajoute qu'elle aime beaucoup Lancelot, qui lui a jadis rendu un service. Nos quatre héros la quittent et passent devant les trente chevaliers, qui se gardent de les attaquer de peur que le bruit de la mêlée n'avertisse Lancelot. Bohort, Hector, Blioberis et Driant s'embusquent un peu plus loin.

L'embuscade de Morgain.

108. Tristan, en quête d'aventures avec Dinadan, rencontre également la demoiselle. Il parvient à lui faire répéter ce qu'elle a déjà raconté aux quatre, et prend la résolution de soutenir le combat contre les trente. Peu après ils rencontrent un vieux [1] chevalier, accompagné d'une demoiselle ; il prend Tristan pour Lancelot et l'avertit du danger. Dinadan, qui jusque-là s'était fait une idée fausse de la situation parce qu'il *n'avoit entendu des trente chevaliers qe trois*, ne se sent point le courage de combattre contre trente adversaires. En vain Tristan le supplie de ne pas le quitter ; en vain il l'accuse de poltronnerie ; furieux, il s'apprête à courir sur Dinadan, l'épée à la main ; alors seulement le jeune chevalier se rend à sa volonté [2]. Toutefois, craignant qu'on ne le prenne pour Lancelot, il échange son écu contre celui de Tristan, qui lui dit que cet écu est un présent de la plus belle dame du monde et qu'il doublera ses forces. Alors Dinadan le lui rend en promettant de combattre de son mieux, et Tristan dit, en souriant, que maintenant il a fait un brave d'un couard. — Ils arrivent au fond de la vallée où se tiennent les trente chevaliers, qui les auraient volontiers laissés passer. Tristan menace encore une fois Dinadan de la mort, s'il fait *mauvestié*, et ouvre la bataille. Les trente sont vaincus : dix restent sur la place,

Poltronnerie de Dinadan.

Défaite des trente chevaliers de Morgain.

1. Pas d'épithète dans 103.
2. Cf. l'épisode du *Chevalier couard* dans le *Perceval* de Manessier.

tués ou blessés; les autres sont mis en fuite, sans que Bohort et ses trois compagnons, qui observent tout de leur cachette, trouvent nécessaire d'intervenir. Les vingt fuyards, que Tristan ne daigne pas poursuivre, se sauvent chez Morgain. Elle séjourne, avec douze dames, dans un des châteaux qu'elle a fait construire dans la forêt; car elle craint toujours le roi Arthur, qui pourrait bien la faire prendre. En apprenant la triste issue de la bataille, elle est furieuse et forme de nouveaux projets de vengeance contre Lancelot, avec qui les chevaliers s'imaginent qu'ils se sont battus.

109. Dinadan, brisé de fatigue, est fort maussade et veut même abandonner la compagnie de Tristan, qui s'amuse de sa colère. Ils s'accordent enfin à aller prendre leur logis ensemble, pour se séparer le lendemain. — Ils rencontrent Bohort et ses trois compagnons : Blioberis prie vainement Tristan de se nommer. Prétextant une affaire pressante, Tristan refuse également de se loger avec eux. Plus loin, il trouve dix bergers, et se fait indiquer par l'un d'eux un beau château où Dinadan et lui pourront être hébergés. Seulement, il y a une coutume désagréable au sujet de laquelle le berger ne sait rien de précis.

Tristan et Dinadan se logent ensemble, après avoir abattu leurs hôtes.

110. Devant la porte du château, Tristan et Dinadan aperçoivent un bloc de marbre et, tout auprès, un grand et bel arbre, où sont suspendus deux écus blancs avec une bande noire en travers et auquel sont appuyés dix glaives. Un *valet* ouvre le guichet et leur dit que, s'ils veulent être hébergés, ils doivent jouter avec deux chevaliers et les désarçonner. De plus, si des chevaliers viennent demander l'hospitalité du château, ils devront combattre avec eux pour avoir le droit de rester dans la place. Dinadan s'excuse longtemps sur sa lassitude; mais Tristan dit au *valet* qu'ils sont prêts à tenter le combat. Dinadan se plaint de Tristan, qui le force encore à se battre, et dit qu'il en a assez de sa compagnie. Cependant deux chevaliers sortent du château; Dinadan, très en colère, après avoir envoyé Tristan et les autres au diable, galope vers son adversaire et l'abat; Tristan en fait autant du sien et complimente Dinadan, qui exprime le vif désir de pouvoir quelque jour le *gaber* à son tour. Ils sont bien accueillis au château; leurs hôtes leur disent qu'ils maintiennent la coutume pour l'amour de leur père, qui l'avait établie. Dinadan s'en déclarant fort peu satisfait, l'un des chevaliers répond par un calembour :

» Notre maison n'est pas une auberge, mais un *ostieus*, *car il oste sovent et menu ses hostes.* » Dinadan affirme qu'il s'en ira le lendemain matin et ne reviendra plus jamais à un pareil hôtel : ses hôtes se fâchent et lui font savoir qu'il pourrait bien être obligé de s'en aller avant le lendemain. En effet, il arrive deux chevaliers : Palamède et Gaheriet. Dinadan, rompu de fatigue et de très mauvaise humeur, refuse de jouter : il ne veut pas, dit-il, assez de bien à ce détestable hôtel pour payer d'un seul coup de lance l'avantage d'y rester ; il parle de s'en aller tout désarmé. Tristan lui représente qu'il passerait ainsi pour chevalier *recreant* et le décide à se faire armer. Ils sortent : « Lequel voulez-vous? » dit Tristan. — « Ni l'un ni l'autre, répond Dinadan ; prenez les deux, vous. » — Il soutient qu'il a le droit de se dispenser de la bataille, s'il abandonne l'hôtel ; mais Tristan s'adresse aux nouveaux venus et les invite à commencer sans que Dinadan ose le contredire. Palamède permet à Gaheriet de jouter avec Tristan et se tourne lui-même vers Dinadan : c'est un *jeu qi n'est mie bien partis*. Palamède et Tristan ayant abattu leurs adversaires, ce dernier propose à Dinadan de recommencer la bataille ; Dinadan ne fera que le premier coup, et Tristan se charge des deux chevaliers. Dinadan pense qu'il aura là une occasion de se venger de Tristan, qui ne saurait assurément sortir avec honneur de cette lutte : il accepte et assène un grand coup d'épée sur le heaume de Gaheriet. Tristan lui crie alors de cesser, qu'il viendra tout seul à bout du reste de la besogne. Palamède le juge bien orgueilleux d'assumer ainsi le combat contre deux chevaliers qu'il ne connaît point, mais Tristan assure qu'il le trouvera *voir disant* et refuse de rappeler Dinadan à son aide. Gaheriet objecte qu'ils ne peuvent l'assaillir comme cela, deux contre un. « Que celui qui voudra s'avance donc le premier, » dit Tristan. Palamède se présente ; la bataille est rude, mais Tristan gagne du terrain sur son adversaire, qui en est tout émerveillé, pareille chose ne lui étant pas encore arrivée en Logres. Gaheriet demande inutilement à Dinadan le nom de son compagnon. La nuit étant survenue sans que les deux champions cessent de lutter, Gaheriet les sépare. On demande aux habitants du château quels sont les deux chevaliers qui doivent s'éloigner ; mais Dinadan leur défend de le comprendre dans le jugement qu'ils vont porter : il ne veut à aucun prix rester dans ce maudit hôtel. Tristan ne veut pas quitter Dinadan, qui n'est pas trop

Joutes avec Palamède et Gaheriet.

enchanté de cette résolution, et prie ses hôtes de leur donner un *valet* qui puisse leur indiquer un autre hôtel. Palamède voudrait décider les gens du château à les héberger tous les quatre ; mais Tristan refuse décidément de se séparer de Dinadan. Palamède s'adresse alors à ce dernier, qui persiste dans son intention. Ils partent, sans que Tristan ait voulu dire son nom à Palamède, et sont hébergés par un des chevaliers d'Arthur dans une petite ville voisine, située sur une rivière.

Tristan et Dinadan quittent l'hôtel.

111. Bohort et ses trois compagnons, restés seuls après le départ de Tristan et de Dinadan, sont très vexés de ce que Tristan n'a pas voulu se faire connaître. Driant propose de le poursuivre pour le forcer à dire son nom : Hector et Blioberis y sont disposés, mais Bohort leur représente la honte qu'il y aurait à attaquer un seul chevalier. Ils restent donc à attendre Lancelot, qui n'arrive qu'au moment où, désespérant de sa venue, ils songeaient à partir. Lancelot a déjà eu des nouvelles de la bataille contre les chevaliers de Morgain par une demoiselle qui avait assisté aux exploits de Tristan (f° 208 d). On va chez Calogrinant, à qui, dix jours auparavant, Lancelot avait promis de venir et dont la maison est un cadeau du roi Arthur.

Bohort, Blioberis, Hector et Driant trouvent Lancelot.

112. Lancelot, persuadé que le merveilleux chevalier inconnu est Tristan, reste six jours au château de Calogrinant pour y faire faire vingt-deux écus de la même forme que celui de Tristan, et garnis des mêmes *enseignes*. La forme est celle des écus de Cornouaille : le fond en est vermeil avec deux couronnes d'or. Puisque Tristan a daigné porter ces armes méprisées, Lancelot veut qu'elles soient portées également, pendant deux ou trois mois, par lui-même et par les autres chevaliers de la lignée du roi Ban, si redoutée de Marc. Le but est de *faire compagnie* à Tristan, car celui qui a rendu à Lancelot un si grand service ne doit pas être seul à porter des armes si compromettantes. Arthur lui-même et tous les compagnons de la Table Ronde s'engagent, par admiration pour Tristan, à porter des écus semblables pendant tout *un demi an*. Désormais on ne *gabe* plus tant les chevaliers de Cornouaille ; l'un d'eux, revenu de Logres, raconte tout cela au roi Marc.

Les vingt-deux écus pareils à celui de Tristan.

113. Tristan refuse de dire son nom à son hôte *Pelinor*[1], qui s'est déjà vainement adressé à l'un des écuyers pour le savoir. Pelinor reconnaît cependant, à la forme de l'écu, que Tristan est de Cornouaille, et lui adresse à ce sujet de durs reproches (f° 210 c). Tristan, ayant prié Dinadan de ne rien dire, le quitte le lendemain ; car Dinadan se sent trop fatigué pour partir et n'accepte point l'offre de Tristan de rester jusqu'à ce qu'il soit rétabli ; même, il prie Dieu de le garder de la compagnie de Tristan. Celui-ci part, en refusant encore de dire son nom à Pelinor, qui le poursuit, le somme encore une fois de se nommer et l'attaque. Pelinor est renversé et blessé ; on le transporte chez lui.

Tristan abat Pelinor.

114. Tristan rencontre un *valet* envoyé par le roi Arthur pour annoncer le grand tournoi qui doit avoir lieu, dix jours plus tard, devant le *chastel aux Pucelles*, à douze lieues de Londres[2]. Le roi Caradoc Bref Bras y combattra contre le roi de Norgales, assisté du roi des Cent Chevaliers, du roi d'Ecosse et du roi de la *Marche*. Il fait appel à tous les chevaliers errants, notamment à ceux de la lignée de Ban, pour qu'ils viennent se ranger de son côté (f° 212).

115. Tristan trouve Keu et Sagremor, qui se reposent près d'une fontaine. Sagremor remarque l'écu de Tristan : ils le prennent pour un chevalier de Cornouaille. Keu s'amuse à lui faire peur et le défie : Tristan refuse d'abord de combattre ; mais comme le sénéchal persiste, il accepte enfin. Alors c'est le tour de Keu de refuser : il ne veut pas jouter avec un chevalier de Cornouaille ni même se défendre contre lui, s'il est attaqué. Tristan, *qi n'entendi mie bien ceste parole*, s'élance contre lui, le renverse et s'éloigne ; Sagremor, qui le poursuit pour venger Keu, est désarçonné à son tour. Une demoiselle survient et demande à Tristan, qui lui cache son nom, la tête de Sagremor ; ce chevalier, dit-elle, a tué son frère il y a trois jours. Comme Tristan refuse, elle le défie de la suivre ; Tristan chevauche après elle, sans que Gouvernal parvienne à l'en détourner. Cette demoiselle a été envoyée, avec neuf autres,

1. *Pelinier* 750, *Polyner* 335.
2. Ainsi 335 et 750 ; rien dans 103. — Le *Logres* des autres est une faute, tous les mss. donnant *Londres* ailleurs (ainsi § 117, où le chevalier renseigne la demoiselle d'Iseut, et § 118, où Tristan cause avec cette demoiselle).

par Morgain, pour attirer Lancelot dans une nouvelle embuscade. Trente-quatre chevaliers sont postés dans une tour ; croyant Tristan en Cornouaille, Morgain suppose toujours que le vainqueur des trente est Lancelot. Nouvelle embuscade de Morgain.

116. Tristan et la demoiselle rencontrent Gauvain ; il n'invite pas Tristan à jouter, parce qu'il est encore fatigué d'une bataille livrée à un chevalier de Norgales. Gauvain arrive de chez Morgain, qui lui a raconté la défaite des trente chevaliers ; il lui a dit que jamais Lancelot n'a porté un écu pareil à celui du vainqueur. Morgain lui a également parlé de l'embuscade qu'elle prépare à son ennemi inconnu. — Tristan ne veut pas dire son nom à Gauvain ; mais, en dépit des objections de la demoiselle, il lui permet de marcher de compagnie avec eux. Gauvain force la demoiselle, en la menaçant de la mort, d'avouer son secret ; néanmoins, Tristan veut aller à la tour. Mais la demoiselle, qui a appris des écuyers que le nouveau venu est Gauvain, les précède et avertit les trente-quatre chevaliers. Ceux-ci, se rappelant la dernière bataille, perdent courage et laissent passer Tristan et Gauvain, qui se logent ensemble. Gauvain admire la beauté de son compagnon ; il trouve seulement que ses cheveux sont coupés de trop près : on se rappelle que les bergers avaient *tondu* Tristan. Gauvain est tout petit à côté de Tristan ; auprès de lui, *il sambloit aussi comme neant.* — Cependant, Keu et Sagremor arrivent au même hôtel. Les trente-quatre chevaliers ont peur.

117. Deux mois après le départ de Tristan, Iseut envoie une demoiselle[1] en Logres, pour demander secrètement des nouvelles de son amant, le saluer de sa part et lui dire qu'Iseut a peur qu'il ne l'ait oubliée, depuis qu'il est en Logres. Cette demoiselle est accompagnée de son frère, *q'elle avoit norri dès s'enfance.* Elle rencontre un chevalier qui lui fournit quelques renseignements : il a entendu parler du chevalier qui porte l'écu vermeil aux deux couronnes d'or ; il suppose qu'il viendra au prochain tournoi et recommande à la demoiselle d'y aller (f° 216). Une *dame veuve*, chez qui elle est hébergée plus tard, lui dit que le chevalier à l'écu vermeil a tué son fils ; elle raconte la défaite des trente, qu'elle a apprise d'un chevalier venu il y a quatre jours. — La demoiselle continue son La demoiselle d'Iseut.

1. C'est, dans Tressan (p. 103), la nièce de Brangain.

chemin et aperçoit un chevalier dormant près d'une fontaine; auprès de lui sont deux écuyers et une demoiselle, qui prie la nouvelle arrivée de ne pas réveiller le meilleur chevalier du monde. La messagère d'Iseut le regarde et ne reconnaît ni Tristan, ni Lancelot, qu'elle a vu à plusieurs reprises : le dormeur ne lui est pas non plus inconnu, mais elle ne sait plus où elle l'a vu. Les chevaux hennissent, et le chevalier se réveille : la demoiselle lui demande s'il a jamais été en Cornouaille. A ces mots, le chevalier change de couleur : il songe à celle qu'il ne peut oublier et pour l'amour de laquelle il finira par mourir, comme Kahedin, dont il connaît et déplore le triste sort. Il se souvient d'avoir vu la demoiselle à la cour de Marc, lui dit tout bas qu'il est Palamède et lui demande des nouvelles de Cornouaille. Elle lui fait part de la guérison et du départ de Tristan, que quelques-uns, dit-elle, croient en Léonois. Palamède est enchanté de pouvoir désormais aller avec sécurité en Cornouaille. Il se met à la disposition de la demoiselle, qui toutefois refuse de lui dire pourquoi elle est venue en Logres; car elle ne tient pas à ce que Palamède reconnaisse Tristan. Elle n'accepte pas non plus son offre de la faire héberger *richement*, et, l'ayant quitté, elle trouve un vieux chevalier qui a vu abattre Keu et Sagremor, il y a quatre jours environ, par le chevalier qu'elle cherche.

Elle trouve Palamède.

118. Gauvain s'entretient à l'hôtel avec Keu et Sagremor, qui ne tardent pas à reconnaître dans son compagnon leur vainqueur. Keu voudrait lui demander son nom; mais Gauvain le lui défend; car il sait que Tristan *ne lor voudroit mie dire volontiers*. Tristan parle du tournoi prochain. Le lendemain, il cherche à se séparer de ses compagnons de route; mais il ne trouve aucun prétexte. Ils entrent dans une belle forêt pleine de *merveilles* et par conséquent fort affectionnée par les chevaliers errants. Ils y rencontrent une demoiselle poursuivie par Brehus sans Pitié, qui vient de tuer son chevalier. A la prière de Gauvain, Tristan, Sagremor et Keu se cachent. Gauvain joute avec Brehus et est abattu par lui : ce n'est pas la première fois (f° 219); on est d'accord pour trouver Gauvain supérieur à Brehus à l'escrime, mais inférieur pour la joute. Brehus veut tuer son adversaire; mais Tristan accourt au secours de Gauvain. Brehus, averti par Morgain, son amante, chez laquelle il avait été la veille, s'enfuit, en reconnaissant l'écu de Tristan, qui le poursuit longtemps

sans réussir à l'atteindre. Deux chevaliers que Tristan rencontre lui disent que Brehus est déjà à deux lieues de lui; fatigué, il s'arrête à une fontaine et s'endort. La demoiselle d'Iseut arrive en compagnie de son écuyer, qui reconnaît le cheval Passebreuil. Elle voit Tristan un peu amaigri et la figure noircie par l'armure qu'il porte ; elle déplore la vie triste et pénible qu'il mène en Logres et pleure de compassion. Tristan se réveille, s'entretient avec la demoiselle et la prie de ne retourner en Cornouaille qu'après le tournoi, pour qu'elle puisse voir la supériorité des chevaliers de Logres sur ceux de Cornouaille (f° 220). Elle trouve Tristan.

119. Gouvernal rejoint Tristan et raconte que Gauvain, Sagremor et Keu sont partis pour chercher Brehus ou Tristan : celui-ci souhaite qu'ils ne le retrouvent pas. Un vieux chevalier, que Tristan prie de lui indiquer un gîte, l'amène avec sa compagnie dans un joli petit château, dont il est le seigneur. Il raconte à Tristan que la lignée de Ban portera au tournoi des écus de Cornouaille : Tristan n'en voit pas la cause ; il pense que c'est pour narguer les chevaliers de ce pays. — Quand on va souper, *Persides le bloi*, le fils de leur hôte, arrive soudain : son père ne l'a pas vu depuis deux ans. Tristan refuse, comme d'habitude, de dire son nom, mais avoue qu'il est de Cornouaille ; car « les chevaliers ne doivent pas mentir ». Il se rappelle avoir jouté avec Persides dans son pays. Celui-ci raconte en effet comment, après avoir désarçonné une dizaine de chevaliers de Marc, dans une fête, à Tintagel, il avait été abattu par Tristan. Blessé, il était allé vers la mer pour retourner en Logres ; Tristan l'avait poursuivi, assailli et vaincu, et lui avait pris sa dame pour la donner à Dinas. Celui-ci hait donc Tristan et compte bien se venger de lui : « J'espère, dit-il, le vaincre si je le trouve[1]. » Tristan et Persides.

120. Persides propose à Tristan d'aller ensemble au tournoi ; Tristan y consent. Ils partent le lendemain matin ; Persides promet à son père affligé de revenir, aussitôt le tournoi Ils vont ensemble au tournoi.

1. Cet épisode n'est pas mentionné dans ce qui précède ; il est intercalé ici de la manière habituelle aux rédacteurs du roman en prose, désireux de mettre Tristan en rapport avec d'autres chevaliers, qui sont absolument inconnus aux versions primitives et dont les aventures étaient sans doute fournies par quelque roman biographique. En cas pareil, on prend ordinairement soin de dire que Tristan se rappelle l'évènement qu'on ajoute à son histoire.

fini. Tristan envoie Gouvernal à la ville pour lui procurer un écu noir sans *enseignes*, celui qu'il porte étant trop connu, et lui dit de le rejoindre au château de *Ganan*[1], mais avant que Tristan et Persides y soient arrivés, Gouvernal, muni de l'écu, les a déjà atteints (f° 222).

121. Ils entrent dans le château, et vont *tot droit a un hostel qi estoit apparillié por Persides recevoir*[2]. Quand ils sont descendus de cheval et désarmés, ils se placent aux fenêtres et regardent les nombreux chevaliers qui passent dans les rues. *Et la ou il estoient ax fenestres, a tant ez vous par la rue passer Palamedes.* Le peuple le salue de cris d'allégresse, qui rendent Palamède tout confus. Persides, tout en louant les brillantes qualités du célèbre chevalier, avoue qu'il ne lui veut guère de bien et explique à Tristan la cause de cette animosité. Jadis il s'était permis de critiquer une dame à qui Palamède s'intéressait ; celui-ci, mécontent, avait exigé un combat qu'on avait cependant réussi à empêcher. Lorsque Palamède a traversé le château, où il n'a pas voulu se loger, un *valet* apparaît pour annoncer qu'il y a de belles joutes au dehors : les chevaliers étrangers s'essayent contre Palamède, qui en a déjà abattu plus de quatorze. Persides et Tristan, qui brûle de se battre avec son rival, sortent armés ; Persides est bien connu dans la ville ; mais Tristan, à cause de son écu *d'un seul taint*, est pris pour un chevalier nouveau. Ils arrivent à la plaine où les chevaliers *tournoyant* qui n'ont pu trouver place dans le château se sont installés sous des tentes ; et *a l'andemain sanz faille devoi*[*en*]*t estre les vespres del tornoiement.* Les chevaliers s'amusent à jouter entre eux et s'attaquent de préférence à Palamède. Celui-ci reconnaît Persides et envoie un écuyer le défier. Persides est renversé ; Palamède s'élance vers Tristan, qui n'est pas encore suffisamment préparé à la joute, et l'abat. Le peuple pousse des cris de mépris à l'adresse du désarçonné, et Tristan, furieux, prie un *valet* d'aller dire à Palamède qu'il a mal fait de le surprendre ainsi et qu'il lui doit encore une joute ; mais Palamède refuse : le vaincu, dit-il, pourra le retrouver le lendemain au soir, devant le château aux Pucelles.

Palamède.

Persides et Tristan abattus par Palamède.

1. Ainsi 750. — 335 : *Banam*. — Les autres : *Tanan* ; manque dans 103.

2. Les mots *por P. rec.* sont donnés, fautivement, deux fois dans 756, la première fois après : ils entrent dans le (*chastel*; ce dernier mot a été oublié par le scribe).

122. Survient Dinadan, qui reconnaît Tristan à son cheval et à sa grande taille. Il est venu au tournoi uniquement pour voir les hauts faits de Tristan ; il a vu tous les détails du petit accident qui vient de lui arriver, et il en profite pour le *gaber*.

Un chevalier de fort bonne mine sort du château. Briant [1], un chevalier de Norgales qui est avec Palamède, reconnaît dans le nouvel arrivé celui qui lui a fait dernièrement un grand déshonneur et le fait défier par son écuyer. L'inconnu n'est autre que Lancelot, qui porte toujours l'écu de Cornouaille : il abat Briant, puis un parent de ce dernier, qui veut le venger. Le frère du roi de Norgales, qui converse en ce moment avec Palamède, le prie de jouter avec le vainqueur de Briant ; Palamède n'y consent qu'à contre-cœur et lui envoie son écuyer. Lancelot, apprenant qu'il a Palamède devant lui, est charmé d'avoir enfin trouvé celui qu'il cherche, dit-il, depuis si longtemps. Palamède est désarçonné, au grand étonnement des assistants. — Dinadan taquine toujours Tristan, qui jure, par la foi qu'il doit à Iseut, de se distinguer au tournoi ; Dinadan, à son tour, se fait fort d'obliger Tristan à lui céder Passebreuil. Persides rejoint Tristan et rentre avec lui au château, tandis que Dinadan retourne à son hôtel (f° 224).

Lancelot abat Briant et Palamède

123. Tristan est très chagrin de son accident ; il prévoit que la demoiselle en entendra parler et le racontera à Iseut. En effet, la demoiselle, le voyant si triste, se renseigne auprès de Persides, qui lui dit tout ; elle ne songe cependant pas à demander comment Tristan a été renversé et fait au contraire son éloge. Persides tâche vainement de lui faire dire qui elle est. — Ce soir-là un chevalier vient voir Persides et lui raconte que le chevalier vainqueur de Palamède a été assailli, près d'une fontaine, par douze chevaliers de Norgales, qu'il en a tué quatre et qu'il a chassé les autres.

et douze chevaliers de Norgales.

124. De fait, Lancelot était descendu auprès d'une fontaine pour se reposer ; il avait l'intention d'aller prendre son logis chez un ermite voisin, ancien chevalier qui avait *laissié le siecle*, après avoir perdu six enfants dans un tournoi. Après la défaite des douze chevaliers, Lancelot se rend à l'ermitage, et y est rejoint le soir par Hector des Marès, à qui il avait dit qu'il pourrait le trouver là. Hector est triste : il vient d'être désarçonné par un chevalier qu'il ne connaît pas. Lan-

1. Var. *Brivant*.



celot se fait décrire l'écu et reconnaît Palamède : Hector ne veut pas le croire ; mais Lancelot est sûr de ne pas se tromper et raconte sa victoire sur Palamède. Ensuite les deux chevaliers parlent du tournoi ; ils se rangeront du côté de Caradoc Bref Bras, à la fois chevalier errant et roi. Ils resteront inactifs toute la journée du lendemain, pour attendre plusieurs autres chevaliers, qui doivent venir *entour heure de none. Et qant les vespres al tornoiement devront commencier,* ils iront voir *les vespres et* (var. *de*) *la commençaille des jeunes bacheliers,* qui sera probablement *dure et aspre* (f° 225).

Tristan et Persides vont regarder la plaine du tournoi.

125. Le lendemain, Tristan et Persides vont à la plaine où le tournoi doit avoir lieu et dont le château aux Pucelles occupe le centre. Ils y voient des *loges*, construites pour les dames qui ont coutume d'assister aux trois tournois donnés ordinairement chaque année devant ce château. — Ils ne veulent plus rester à l'hôtel, où ils seraient facilement reconnus, et choisissent un endroit reculé de la forêt, une petite vallée, près d'une fontaine, pour y faire dresser leur pavillon et s'y reposer jusqu'au soir. *Après heure de none, q'il començoit a avesprer, il oïrent un cri* — si fort qu'on l'aurait cru poussé par cinq cents hommes. — « *Or sachiez, fet Tr., qe les vespres del tornoiement sont commencies.* » Un des écuyers leur dit que plus de deux cents chevaliers sont déjà venus devant les *loges*, et que le roi Caradoc et le roi de Norgales ont ouvert l'*assamblee*, en joutant l'un contre l'autre. Nos deux compagnons se font armer et partent ensemble. Persides porte, pour l'amour de Tristan, un écu tout blanc sans *enseignes*, de sorte qu'ils ont tous deux l'air de chevaliers nouveaux. Le roi Arthur, qui ne prend part aux tournois que si *trés grant force* le lui fait faire, est monté aux *loges* avec Lancelot, Bohort et Hector.

Les vêpres du tournoi.

126. Gaheriet, qui garde un incognito complet, se signale ; Gauvain et ses frères sont aux *loges* et ne veulent prendre part aux joutes que le lendemain. Tristan et Persides prennent, le premier soir, le parti d'Arthur, parce que les meilleurs de ses chevaliers s'abstiennent du tournoi ; mais, dès le lendemain, ils se tourneront contre le roi, parce qu'alors, comme le dit Persides, Palamède, Lancelot et tous les autres bons chevaliers seront de son côté. Tristan et Persides sont admis par les hérauts, qui les prennent pour des chevaliers nouveaux.

Blioberis, déguisé, se range du côté des adversaires d'Arthur, afin de combattre Gauvain, envers qui il a le cœur *gros et enflé*. Il s'élance, avec le roi de Norgales, vers Tristan et Persides. Ce dernier est abattu par le roi, et Blioberis, avec son cheval, par Tristan. Le roi ayant été renversé également, les chevaliers de Norgales accourent à la rescousse et assaillent Tristan, qui tient bon; Caradoc et ses hommes lui viennent en aide : la mêlée devient générale (f° 226). Tristan fait remonter Persides a cheval ; mais celui-ci, rompu de fatigue, quitte le champ de bataille. Tristan fait merveille : il abat Dinadan pour se venger de son *gabois*, puis le roi de Norgales, une seconde fois. Les chevaliers du roi s'empressent pour le venger ; plus de quarante chevaux passent sur le corps de Dinadan. Blioberis est le plus redoutable adversaire : Caradoc l'abat par hasard d'un coup de biais et reste ainsi définitivement vainqueur. Après le combat, Tristan retrouve Dinadan, qui ne veut plus jamais se battre avec lui, car il s'est aperçu qu'il est encore plus dangereux d'avoir quitté sa compagnie que d'y appartenir. Tristan rit de ces paroles et permet à Dinadan d'aller se loger chez lui, à condition qu'il ne le nommera point. Persides les ayant rejoints, ils vont tous trois vers la forêt.

Tristan se signale.

127. Le roi Arthur et ses chevaliers se perdent en conjectures au sujet du chevalier à l'écu noir : Bohort pense que c'est Blioberis ; mais Lancelot et notamment Gauvain, qui est brouillé avec Blioberis, ne sont pas de son avis. Comme il fait nuit, le roi se retire à la *maistre tour* du château aux Pucelles. La reine est portée à croire que le chevalier noir est un chevalier de « *ceans* ». Blioberis arrive et assure qu'il n'est pas le chevalier en question.

On ne sait pas qui il est.

128. Tristan et ses compagnons arrivent à leur pavillon, et Persides donne des détails sur le tournoi à la demoiselle de Cornouaille. Au souper, une demoiselle arrive de la part de Palamède, qui a été au tournoi, *trés covertement*, pour reconnaître le terrain. Il soupçonne que le chevalier noir n'est autre que Tristan et aurait voulu courir après lui pour s'en assurer, mais la présence de Persides l'en a détourné, et il s'est contenté d'envoyer la demoiselle à Tristan pour lui demander son nom. Tristan refuse de le dire; mais il est reconnu par la demoiselle, qui avait été autrefois en Cornouaille comme messagère de Palamède et y avait vu Tristan immédiatement

La demoiselle de Palamède reconnait Tristan.

avant sa folie. Elle retourne auprès de Palamède, qui est logé avec Sagremor et Gaheriet dans un superbe pavillon, tendu *delez la forest* [1]. Ce pavillon a été donné à Palamède par la reine d'Ecosse, en souvenir du secours qu'il lui avait prêté contre un de ses ennemis, au moment où le roi d'Ecosse était mourant. Palamède prie sa messagère de ne rien dire de ce qu'elle a vu, et se décide à prendre le parti du roi Arthur pour ne pas exciter la colère de la lignée de Ban.

Première journée du tournoi au château des Pucelles.

129. Tristan et Persides décident qu'ils attendront, le lendemain, que Palamède ait choisi un parti pour se ranger contre lui. Comme la demoiselle doit assister au tournoi, Tristan l'autorise à raconter à la reine Guenièvre *partie de son estre*; mais il lui défend de rien trahir de ce qui le concerne personnellement. Le lendemain matin, elle s'en va avec Gouvernal, à qui Tristan a commandé de la conduire aux *loges* et de rester là jusqu'à ce qu'il sache de quel côté Palamède se rangera. Dans la plaine règne une grande animation : le roi des Cent Chevaliers est accompagné de cent cinquante combattants ; du côté de Caradoc sont le roi d'Irlande, tous les compagnons de la Table Ronde et maint autre bon chevalier. Le tournoi doit s'ouvrir, suivant le désir du roi d'Ecosse, par la joute du roi des Cent Chevaliers et de Caradoc, secondé au besoin par Arthur et les autres. Les chevaliers de la lignée de Ban se tiennent à l'écart, sous leur bannière, confiée à Blioberis, *qi celui jor la porta assez bien*. Elle est *d'un blanc samit a un lion vermeill rampant et un aigle de cele* (l. *tel*) *maniere et de tel coulour*.

La demoiselle d'Iseut au tournoi.

130. La reine Guenièvre aperçoit la demoiselle, dont le costume est celui des Cornouaillaises, et la fait venir devant elle. Apprenant qu'elle est une des dames d'Iseut, elle lui fait promettre de ne pas partir sans son *commandement*.

131. Caradoc est abattu par le roi des Cent Chevaliers, et le tournoi se change d'emblée en *mortel assemblee*. Le roi d'Irlande étant intervenu, celui des Cent Chevaliers est abattu à son tour, et le roi d'Ecosse s'empresse de lui prêter secours.

Arrivée de Palamède.

132. Le tournoi en est là, quand arrivent Palamède, Gahe-

1. *A l'oriere de la* (var. *d'une*) *forest* 334 et les autres. Plus loin (§ 137), le pavillon est au milieu de la grande plaine.

riet et Sagremor. Ayant abattu un chevalier, Palamède se tourne vers ceux de la Marche, qui sont au nombre de vingt-et-un. Comme il sait par un messager que la demoiselle de Cornouaille assiste au tournoi, il porte ces *armes eschequetees*, auxquelles tout le monde le reconnaît. Il fait des merveilles de prouesse; mais il est renversé au milieu de la foule. Le parti de Caradoc est sur le point d'être vaincu, lorsque Lancelot accourt et fait changer la face du combat. Palamède remonte à cheval, ainsi que Gaheriet et Sagremor, qui avaient également été abattus (f° 230).

133. Gouvernal, ayant vu *comment ceus de la partie du roi Artus* [1] *estoient mort et torné a desconfiture*, retourne au pavillon et rapporte ce qu'il a vu. Tristan, à cause de sa haine contre Palamède, prend la résolution de se tourner contre le roi Arthur. En se rendant au lieu du combat, il rencontre une demoiselle envoyée par Arthur au chevalier noir, pour l'engager à secourir le roi Caradoc, qui a droit à son aide, en sa qualité de chevalier errant. Mais Tristan répond qu'il lui *poise mout chierement* de ne pouvoir le faire *a ceste foiz*. Arrivée de Tristan.

134. Arrivé au tournoi, Tristan cherche Palamède, que Lancelot commence déjà à éclipser en faisant reculer les chevaliers de Norgales. Tristan abat Palamède et son cheval; Il se distingue. Persides *le refist mout bien*, et Dinadan de même. Tristan remarque une bannière que Persides lui dit être celle de la lignée de Ban et, pour l'amour de Lancelot, ne veut d'abord rien faire contre ses parents. Mais, apprenant de Persides que Lancelot n'est pas là, il prend un glaive, crie aux chevaliers rangés sous la bannière de se mettre en garde et abat successivement Bohort, Lionel [2] et quatre autres chevaliers (f° 230). Le roi des Cent Chevaliers le suit, avec vingt compagnons, pour le secourir au besoin. Ayant brisé sa lance, Tristan dégaine et passe outre pour ne pas encourir la haine de Lancelot, en continuant à provoquer ses parents. Mais ceux-ci le poursuivent et le serrent de près : il ne leur aurait pas échappé sans le secours du roi des Cent Chevaliers. S'étant un peu reposé, il renverse le roi d'Irlande, que secondent Gauvain et d'autres; puis trouvant *une grant compagnie de chevaliers qui moult bien pouoient estre (jusques a*

1. 334 ; — 756 : *comm. cil del roi* (avec lacune indiquée du nom).
2. Confusion et omission dans 756.

334). *xl.*, il abat *Ayglyn*[1] *des Vaux*, leur chef, et le sénéchal Keu[2] et excite, par ces prouesses, l'admiration générale. Cependant, Lancelot est sorti du tournoi et se repose sous deux arbres; un chevalier, qui s'est également retiré de la mêlée, lui raconte qu'il a été grièvement blessé par le chevalier à l'écu noir. Lancelot a envie de voir le vainqueur et retourne au tournoi : il regarde faire Tristan, et l'admire tellement qu'il ne veut plus prendre part aux joutes jusqu'au lendemain, afin de ne point disputer le prix de la journée à un si excellent chevalier.

135. Tristan continue à se distinguer et se maintient jusqu'à *hore de vespres*, sans que les forces lui manquent. Ses adversaires se sont tous retirés, sauf ceux de la lignée de Ban. Tristan prie alors le roi des Cent Chevaliers de ne plus chercher à les faire prisonniers : on doit respecter des chevaliers aussi braves. Le roi y consent et s'occupe d'arrêter le combat; Tristan en profite pour s'éloigner, et s'esquive du côté de la forêt, aperçu et suivi seulement de Gouvernal et de Dinadan. Il échappe ainsi au roi Arthur et à Lancelot, qui le cherchent. — Le héraut crie que le chevalier à l'écu noir a le prix de la journée, et annonce que le roi des Cent Chevaliers commencera celle du lendemain en joutant avec le roi d'Irlande.

Tristan s'esquive.

Il remporte le prix de cette journée.

136. Le roi Arthur ranime le courage de ses chevaliers, en déclarant qu'il prendra lui-même part au tournoi du lendemain. On parle beaucoup du vainqueur inconnu; on se demande s'il y a au monde un autre chevalier capable d'une telle prouesse et si Lancelot lui-même est aussi brave. Ce dernier penserait volontiers à Tristan, s'il ne le savait en Cornouaille.

137. La reine s'entretient dans sa chambre avec la demoiselle de Cornouaille, lui fait avouer encore une fois qu'elle est de l'entourage d'Iseut et lui demande des nouvelles de sa dame et de Tristan. La demoiselle répond prudemment qu'elle a vu Tristan dernièrement en Cornouaille, mais refuse de dire pourquoi elle est venue en Logres; elle consentira cependant à contenter, avant son départ, la curiosité de Guenièvre

1. *Agauus* 756.
2. *Breuz* 756.

et s'en va, en promettant de revenir le lendemain. En traversant la forêt, elle est effrayée par un grand cri qui se fait entendre non loin d'elle. Son frère va voir ce que c'est et aperçoit un chevalier, descendu auprès d'une fontaine : ce chevalier le remarque, se fâche de son indiscrétion et court sur lui; mais le jeune homme s'enfuit et retrouve sa sœur, avec qui il continue son chemin jusqu'au pavillon, où Tristan, Dinadan et Persides sont déjà arrivés. A la fin du tournoi, Persides avait été serré de très près par Bohort et Hector et n'avait été délivré que par le roi de la Marche : rentré au logis, il cherche vainement à apprendre de Dinadan qui est leur compagnon. — Tristan, qui dort, se réveille à l'arrivée de la demoiselle; elle lui raconte tout ce qui lui est arrivé [1]. Le *valet* décrit le chevalier qui l'a attaqué : à l'écu échiqueté de blanc et de noir, Tristan reconnaît Palamède; et comme la fontaine n'est qu'à *trois archiees* de son pavillon, il s'y rend avec le *valet*. Il écoute les plaintes de Palamède, désespéré de la défaite qu'il a essuyée au tournoi : « Dieu céleste, s'écrie-t-il, pourquoi m'oublies-tu ainsi, moi qui t'appelle nuit et jour? Pourtant, je ne te blâme pas; si j'ai été deshonoré aujourd'hui, ce n'est pas par toi, mais par Tristan. » — Il regrette que son rival ne l'ait pas tué, lors de leur premier combat en Irlande; il se désole et voudrait mettre fin à ses jours; mais il ne peut retrouver son épée. Il ne se rappelle plus qu'en arrivant il l'a jetée dans la fontaine, par un mouvement de désespoir. Il découvre Tristan, qui s'est caché derrière un arbre, mais ne le reconnaît pas et lui demande s'il sait où est le pavillon de son ennemi. Il veut y aller pour mettre Tristan à mort ou pour être tué par lui. La réponse est que Tristan n'est pas dans la forêt et qu'il faut le chercher auprès du roi des Cent Chevaliers. Palamède pleure *mout tendrement*; Tristan le blâme de se livrer ainsi à sa douleur et l'engage à reprendre courage : « Si tu peux, dit-il, te venger de Tristan, fais-le! Ne crois-tu pas que Tristan te tiendrait pour mauvais, s'il voyait ton chagrin? Il en rirait; il n'en ferait que *gaber.* » Il l'invite à venir loger chez lui; mais Palamède veut aller chez le roi des Cent Chevaliers chercher son rival. Tristan, lui ayant demandé son nom, continue : « Palamède, laisse ton chagrin! Venge-toi de Tristan, mais franche-

La demoiselle d'Iseut découvre Palamède dans la forêt.

Tristan écoute les plaintes de Palamède.

Ils causent,

et Tristan l'amène chez lui.

1. Elle lui raconte aussi comment elle *se parti de Lancelot* (qui n'a rien à faire ici), 756; — 334 donne correctement : *se departi de lui* (c.-à-d. de la reine).

ment, non pas en trahison! » Palamède assure qu'une telle pensée est loin de lui; le bon conseil qu'il vient de recevoir le dispose à suivre celui qui le lui a donné, « mais il faut, dit-il, que je vous quitte demain matin avant le jour. » Tristan envoie le *valet* dire à Persides de recevoir leur hôte comme s'il était son meilleur ami, et prier la demoiselle de ne pas se laisser voir; car elle lui a raconté l'entretien qu'elle a eu avec Palamède. Arrivés au pavillon, Tristan, même désarmé, n'est pas reconnu par Palamède à cause des meurtrissures qu'il a reçues au visage pendant le tournoi; il refuse de dire son nom à son rival. Palamède ne dort pas bien; il pense qu'après tout c'est au tournoi qu'il pourra le mieux se venger de Tristan. Au petit jour, il se lève, dit aux *valets* qu'il ne veut pas réveiller leurs maîtres, qui dorment fort, s'éloigne sans prendre congé (f° 233) et regagne son propre pavillon, qui est au milieu de la grande plaine [1]. On y est fort inquiet de son absence prolongée : Gaheriet et Sagremor le croient mort, bien qu'ils l'aient vu sortir du tournoi; Sagremor l'aurait suivi, s'il n'avait été retenu par le roi d'Irlande, qui l'avait reconnu parce qu'il avait ôté son heaume. La demoiselle, que Palamède avait jadis envoyée en Cornouaille, ajoute en pleurant qu'elle l'a vu, elle aussi, s'éloigner du tournoi, sain et sauf; seulement, elle a bien peur, vu le grand nombre de vaillants chevaliers qui haïssent Palamède, qu'il n'ait été tué *au parlement qe il fist.* C'est pendant qu'ils tiennent ce *parlement* que Palamède arrive et les rassure : il allègue pour excuse qu'il a été retenu par une aventure, et se repose, sans quitter son armure, en attendant le commencement du tournoi.

Palamède s'en va sans prendre congé.

Tristan est très fâché du départ brusque de Palamède. — Un *valet*, envoyé par Persides à la cour, rapporte qu'il a entendu dire au roi Arthur lui-même qu'il portera les armes ce jour-là. Tristan regrette de se sentir un peu fatigué après les grands efforts des deux journées precédentes.

Seconde journée du tournoi au château des Pucelles.

138. Le tournoi commence. Palamède, avec ses deux compagnons, se met du côté du roi Arthur, qui est déjà armé. Lancelot a donné pour compagnons au roi Blioberis, Bohort et Hector, qui ne devront pas le perdre de vue. Arthur forme trois bataillons, conduits par le roi d'Irlande, Gauvain et

1. 97, 100, 102 : dans la grande plaine; rien dans 103. — Plus haut, (§ 128), le pavillon était situé à la lisière de la forêt.

Caradoc. Un écuyer vient annoncer que « le bon chevalier » est arrivé et se trouve auprès du roi de Norgales. Arthur ordonne au roi d'Irlande d'attaquer le roi des Cent Chevaliers : ils s'abattent l'un l'autre, on les fait remonter à cheval et la bataille s'engage. On raconte à Arthur les merveilles de bravoure que fait Tristan ; Palamède essaie de rassurer le roi. Un chevalier de Norgales, blessé par Lancelot, passe devant Arthur et lui apprend que Lancelot prend part au combat ; un écuyer rapporte qu'il surpasse le chevalier noir lui-même. — Le roi veut se rapprocher de Lancelot, quand il s'aperçoit que Tristan est tout près de lui et fait reculer ses hommes d'instant en instant. Palamède s'élance sur Tristan ; mais il est désarçonné. Arthur, qui le suit, cherche vainement, en avançant les mains, à le maintenir en selle ; il est renversé lui-même par le choc du cheval de Tristan contre le sien, remonte avec l'aide de Blioberis, et abat à son tour Tristan. Car Arthur est un chevalier de haute valeur ; malheureusement, son rang l'empêche ordinairement de faire admirer sa brillante chevalerie. Palamède, remonté à cheval, tente de s'emparer de Tristan ; mais le roi des Cent Chevaliers, qui veille continuellement sur le chevalier noir, attaque de flanc Palamède et l'abat ; Tristan lui donne un coup d'épée formidable, en criant : « Garde cela ! c'est de la part de ton bon ami Tristan. » Palamède ne perd point courage et se défend bravement, jusqu'à ce que le roi des Cent Chevaliers ramène à Tristan son cheval, en lui disant qu'un des chevaliers d'Arthur a presque vaincu leur parti. Tristan comprend que c'est Lancelot ; il prie le roi des Cent Chevaliers d'attendre un instant et s'élance vers Arthur, en lui criant de se mettre en garde. Le roi l'attend de sang-froid et, au moment où il va être frappé de la lance de Tristan, la coupe en deux avec son épée. Alors Tristan se rue sur lui : le choc seul suffit pour faire vider au roi les arçons. Puis Tristan se retourne vers Palamède, de nouveau à cheval ; comme il n'a pas le temps de tirer son épée, il saisit le cheval par la bride, soulève le cavalier de sa selle, le porte à une longueur de lance de l'endroit où il se trouvait et le jette à terre sous les pieds des chevaux.

Tristan excite l'admiration de tout le monde.

Arthur prend part aux joutes.

Arthur abattu par Tristan.

Sur ces entrefaites, le roi de Norgales, très vexé de la prouesse et du succès de Lancelot, réussit à le blesser grièvement au côté gauche. A son tour, Lancelot lui porte un grand coup ; le roi est sauvé par son cheval, qui l'emporte, et Lancelot, suivi de Keu et de Dodinel, quitte le combat pour se faire

Lancelot blessé.

soigner. On entend les hauts cris du tournoi, où Tristan s'est signalé au point de vaincre presque entièrement le parti d'Arthur. Il fait tout ce qu'il peut pour gagner le prix de cette seconde journée ; il a abattu onze chevaliers de la lignée de Ban.

Tristan, blessé par Lancelot, quitte le tournoi.

139. A cet instant critique, un des écuyers de Blioberis, ayant vu la retraite de Lancelot, court à l'endroit où il se repose et lui fait part de ce qui se passe. Lancelot retourne à la bataille et rencontre Tristan, qui, déjà vainqueur, se retire épuisé : Lancelot, qui *ne vet mie regardant ou il fiert, s'adrece a Tr.* et le blesse au côté droit. Tristan ne reconnaît pas son adversaire, qui porte son écu de côté, et lui assène le coup le plus terrible que Lancelot eût jamais reçu, à ce qu'il dit lui-même plus tard à Arthur [1]. Il serait tombé, si Tristan avait eu le temps de le frapper une seconde fois ; mais son cheval l'emporte. Tristan, craignant que sa blessure ne soit mortelle, désolé de cet accident qui lui arrive au moment où il croyait être définitivement vainqueur, sort du tournoi, suivi du fidèle Gouvernal, qui a eu toutes les peines du monde ce jour-là à se tenir auprès de son maître.

Tristan attaqué par Palamède et Gaheriet.

140. A l'entrée de la forêt ils sont rejoints par Dinadan, qui a remarqué le départ de Tristan et s'informe de ce qui lui est arrivé : Tristan dit que c'est Lancelot qui l'a blessé sans le connaître [2]. Il veut déjà se désarmer, quand arrive Palamède, qui, le voyant partir, a compris qu'il est blessé et veut en profiter pour se venger. Alors Dinadan prouve qu'il est sensible aux sentiments nobles. Il s'offre à attaquer Palamède pour l'arrêter, jusqu'à ce que Tristan se soit enfui : il vaut mieux qu'il meure, lui, que le meilleur chevalier du monde, dit-il à Tristan, que fait sourire cette proposition magnanime. — Cependant, Palamède ne les a pas encore atteints, parce qu'il est descendu pour voir si rien ne manque à son cheval. D'ailleurs, il attend Gaheriet, qui vient après lui ; *car toutes voies, il redoutoit T. a envaïr par lui seul.* Gaheriet, furieux d'avoir été abattu trois fois dans la journée par Tristan, a quitté le tournoi et est accouru derrière Palamède pour se venger aussi.

1. Voy. § 150.
2. Tristan devine-t-il qui l'a frappé, ou bien a-t-il réussi à la fin à voir l'écu de Lancelot ? Aucun des manuscrits (99 a une lacune ici) ne nous renseigne sur ce point.

141. Tristan remercie Dinadan et lui assure qu'il n'est pas encore assez fatigué pour craindre Palamède; puis il fait sentir les éperons à son cheval pour l'éprouver. Malgré les fatigues des trois [1] journées, la noble bête fait preuve d'une vitesse et d'une force satisfaisantes; car il n'y pas au monde de cheval comparable à Passebreuil. — Palamède arrivé; Tristan convient avec lui que, s'il réussit à l'abattre, son adversaire le laissera aller. Palamède et Gaheriet sont successivement renversés. Gaheriet, en voyant la défaite de son compagnon, voulait renoncer à la joute; car *il li souvint adonc del bon T. de Cornouaille; si fu* (*tout meintenant* 334) *si esbahiz qu'il ne joustast a lui en nulle maniere del monde.*

142. Tristan et Dinadan regagnent leur pavillon, qui est gardé par deux écuyers. Gouvernal, qui est coutumier du fait, panse la blessure de Tristan. Celui-ci a perdu trop de sang pour pouvoir retourner au tournoi; il ne veut pas non plus rester à son pavillon, où il risque d'être reconnu par les gens d'Arthur, que Persides, dans son opinion, ne manquera pas d'amener. Dinadan lui propose de se loger dans une maison de religion ; mais Tristan craint d'y retrouver des chevaliers du tournoi. Tristan et Dinadan sont logés par Daras.

Ils partent et rencontrent un vieux chevalier, dont les trois fils sont au tournoi : il voudrait bien savoir de leurs nouvelles. Tristan et Dinadan acceptent son invitation à loger dans son château.

143. Au tournoi, Lancelot a beau jeu après le départ de Tristan. Les quatre [2] rois alliés sont battus. (Lancelot sauve le roi des Cent Chevaliers, qui sans lui aurait succombé). On cherche en vain Tristan : Arthur aurait mieux aimé perdre du territoire que d'avoir laissé échapper le chevalier noir. Le tournoi se termine en faveur du parti d'Arthur.

144. Le tournoi s'étant terminé par la défaite du roi de Norgales, Persides, qui n'a pas remarqué le départ de Tristan, s'en va tout brisé de fatigue. Ne retrouvant pas son compagnon au pavillon et ne sachant toujours pas son nom, il part à sa recherche, après avoir dit aux écuyers de retenir par des causeries [3] la demoiselle de Cornouailles, si elle venait à ren- Persides va chercher Tristan.

1. C'est-à-dire deux journées avec les *vespres* en plus ; cf. § 167.
2. Cf. § 114.
3. *Par paroles.*

trer avant lui. Chemin faisant, des bergers, qui gardent leurs bestiaux devant une fontaine, lui disent qu'ils ont vu passer, il y a déjà longtemps, le chevalier à l'écu noir.

145. Palamède se désole de son dernier insuccès; Gaheriet parvient à le consoler un peu. Ils se quittent : Gaheriet veut retourner au château des Pucelles, Palamède tâchera d'atteindre Tristan.

Palamède abat Gifflet et Bademagu.

Dans la forêt, Palamède rencontre le roi Bademagu de Gorre et Gifflet, le fils de *Do* [1]. Ce dernier le prend [2] pour un de ces mauvais chevaliers qui s'enfuient lâchement des tournois, *puis qe ce vient au ferir* ; cette supposition lui paraît confirmée par le refus de Palamède de jouter avec lui. Bademagu cependant a des doutes ; il fait remarquer l'état de l'écu où paraissent les traces de nombreux coups. « Bah ! dit Gifflet, il aura pris celui d'un autre ; » il demande à Palamède si ce n'est pas vrai. Palamède prétend n'avoir pas entendu, se fait répéter la question et blâme Gifflet, qui n'est pas fatigué, d'attaquer un chevalier rompu de lassitude. Néanmoins Gifflet insiste pour le combat et est abattu. Palamède prend le cheval du vaincu, lui ôte le frein et le chasse dans la forêt, puis revient à Bademagu, qui est tout prêt à jouter, l'abat également et chasse son cheval (f° 238.)

Palamède perd son cheval dans une rivière.

146. Laissant les deux chevaliers à pied, Palamède continue son chemin. Au soir, son cheval altéré saute dans une rivière aux berges hautes et escarpées. Palamède, absorbé jusque-là dans ses rêveries, se sauve à la nage. Le cheval regagne la rive opposée et disparaît. Palamède, n'ayant perdu aucune de ses armes, ôte son armure pour laisser sécher ses vêtements et se livre de nouveau à ses tristes pensées. Une demoiselle survient, envoyée par Guenièvre au château où est Tristan [3]. On a entendu dire que Mordret y est soigné depuis douze jours, après s'être battu au sujet d'une demoiselle [4] avec Persides, qui ne l'a épargné que pour l'amour d'Arthur. La messagère va aux renseignements. Si Mordret est au château, il y sera rejoint par Gauvain et ses autres frères. La félonie de

La demoiselle de Guenièvre.

1. Var. *Dou*, *Deu*.
2. Confusion dans 756.
3. Cette phrase n'est pas dans 104.
4. Pas dans 103.

Mordret, ajoute notre romancier, sera la cause de sa mort, *comme nous deviserons vers la fin de nostre livre* [1].

147. La demoiselle est stupéfaite de l'extraordinaire recueillement de Palamède. Apercevant à ses vêtements tout mouillés qu'il est tombé à l'eau, elle pense que c'est la cause de sa tristesse et de son ennui. « *Sire chevalier*, lui dit-elle, *qe pensses vous tant? Vous penssez plus qe chevalier ne devroit penser* (*ce m'est avis* 334). » Palamède, très vexé de cette interruption indiscrète, la prie de passer son chemin et de le laisser aux pensées qui lui plaisent. La demoiselle se fâche à son tour et traite Palamède de malhonnête; comme il lui renvoie le compliment, elle insiste : « *Sire, si m'aït Dieus, je sui plus cortoise damoisele et plus sage qe vous n'estes sage et cortois.* — *Damoisele*, riposte Palamède, *de vostre cortoisie ne me sui je encore pris garde ne ne m'en sui je encore aperceüz, mès de vostre vilenie si sui. A ceulx a qi vous estez cortoise parlez de vostre cortoisie, non pas a moi; de vostre cortoisie me sousferroie je moult bien. Il n'a en tout le monde qe une sole cortoisie avec qi je vousisse partir, mès se je a cele cortoisie me peüsse jo[i]ndre, je fusse plus qe seignour de tot le monde* [2]. » — La demoiselle, avec dépit : « *Certes, se vous a ma cortoisie partiez, je m'en tendroie pis.* » Palamède : « *Certes, et je n'en vaudroie mie* [3] *mielz.* » — Elle lui demande qui il est : « *Li plus mescheanz chevaliers du monde* » répond-il. « Ah! dit la demoiselle, c'est bien cela : *aux mauvès chevaliers et aux vilains et aux medisanz, come vous estez, doivent venir mescheancez et mesaventures, et doivent avoir honte et laidure en qel qe lieu q'il viengnent. Et certes, s'aventures alassent par droiture, vous, qi estes si vilain chevalier com je conois, ne fussiez pas eschappez de ceste iaue ou vous cheïstes orendroit, ainz i fussez remés et morz; si fust une bone aventure, car grant joie est, se mauvès hons le col se brise.* » Palamède, qui est un des chevaliers les plus courtois du monde, est indigné; il blâme la demoiselle d'ajouter encore à ses ennuis, déjà si

Conversation de la demoiselle avec Palamède.

Injures de la demoiselle.

1. Ainsi 750, 756, 334, 335, 97, 100, 102; 103 porte *si comme nous deviseron cha devant.* Dans 94, 99, 776 cette annonce ne se trouve pas, ni dans 104, qui ne donne pas les mêmes détails sur la demoiselle que les autres.

2. *J. f. plus sires assez que se je fusse sires de t. l. m.* 334.

3. *Ja* (pour *mie*) 334.

lourds à porter, et la supplie de le laisser pleurer en paix. Elle ne saurait d'ailleurs tirer de lui une meilleure vengeance; car son chagrin le mènera sans doute à la mort. Et la demoiselle le quitte en lui lançant ces mots d'adieu : « *Tant le* (= le *doel*) *puissez vous maintenir qe je vous prie de le laissier : par Sainte Croiz, vous le maintendroiez dusq'a la mort!* »

148. Elle arrive au château, y trouve Mordret et Tristan et donne à Mordret des détails sur le tournoi. Cependant, ajoute-t-elle en faisant allusion à sa rencontre avec Palamède, les merveilles du tournoi ne sont point à comparer à celles qu'elle vient de voir au bord d'une rivière voisine. Tristan, l'entendant dire que le mélancolique chevalier porte un écu échiqueté, dit à leur hôte que c'est Palamède, un des quatre meilleurs chevaliers du monde. L'hôte s'empresse d'amener un cheval à Palamède et lui demande comme un *don* de venir loger chez lui. Palamède y consent et est très bien reçu au château. Il retrouve en Tristan et Dinadan les deux chevaliers avec qui il a passé une nuit dans le pavillon de Persides; mais il ne reconnaît pas Tristan (f° 240) : « *Sire*, lui dit-il, *quant vos departistes vos de Persides? — Mout matin fet Trystram, et bien près ausint matin comme vos feïstes, car nous n'alames pas en sa compaignie*[29]. *Et ceste parole dist il* pour que son rival ne puisse le reconnaître. Palamède se plaint du chevalier à l'écu noir, dont il est décidé à se venger d'une manière ou d'une autre. Dinadan lui demande pourquoi il ne s'est pas déjà vengé au tournoi, comment il a pu laisser échapper ce chevalier quand il le poursuivait : « Je suppose, ajoute-t-il, que c'est le *hardement* qui vous a manqué. J'ai trouvé maintes fois de ces chevaliers qui, n'ayant point osé attaquer leurs adversaires, disaient *par derrere un(e) si grant paroleïz*[30] *qe c'estoit merveille a oïr.* » Palamède est fort en colère. La demoiselle qui l'a injurié près de la rivière se mêle à la conversation et approuve Dinadan, dont elle admire l'habileté à discerner l'argent d'avec le plomb. Elle-même veut *parler sor* Palamède; mais Tristan lui défend de médire du chevalier devant lui. Très froissée, la demoiselle détourne ses attaques sur Tristan : « Tout chevalier *chetif se fait courtois*, dit-elle. *Se courtoisie se herberja dedenz vous, donc estoit cortoisie*

Palamède chez Daras.

Dinadan taquine Palamède.

La demoiselle blamée par Tristan

29. D'après 334; confusion dans 756.
30. *Unes si granz paroles* 334.

chacee de toz les bons leux del monde, ne ne trovoit mès home qi herberger le vousist. » Tristan la laisse dire ; mais Dinadan, qui veut la *desjogler* et la courroucer, s'étonne qu'étant si *vilaine,* elle soit de l'entourage de Guenièvre, la dame la plus courtoise du monde. La cour d'Arthur, continue-t-il, est comme la douce et bonne fontaine, où les hommes et les bêtes, les chevaux et les ânes viennent étancher leur soif. Le cheval la quitte plus beau qu'il n'était auparavant ; mais l'âne s'en retourne aussi vil et mauvais qu'à son ordinaire. Ainsi de la cour d'Arthur : *qi bon y vient part meilleur, mais qui y vient mauvais et vil* (*ort* 334) *et de male generation et de male nature, il n'i porroit en nule guise changer son estre, ne que coivre porroit devenir or et le plom argent.* Puisque la demoiselle prétend être de cette maison, il faut qu'elle y soit venue *vilaine* : elle en est partie *vilaine*, elle n'a pu changer sa *male maniere* (*nature* 334). Si la reine l'a chargée d'un message, c'est qu'elle a voulu se débarrasser d'une demoiselle discourtoise. — On juge de la rage de la messagère : elle se retire auprès de Mordret, qui l'aurait vengée, s'il n'avait été malade.

et raillée par Dinadan.

149. Palamède continue à s'entretenir avec Tristan et Dinadan et parle sans cesse de son désir ardent de se venger de son rival. Dinadan lui demande ce qu'il ferait, si par hasard il rencontrait Tristan dans un hôtel comme celui où ils se trouvent. « Je lui ferais honneur et service de mon mieux, à cause de sa haute chevalerie, » répond Palamède. — « *Et se vous veniez en lieu ou vous eüssiez force sor lui, qu'en feriez vous ?* — S'il venait chez moi, je lui ferais autant d'honneur qu'au roi Arthur lui-même, parce qu'il est supérieur et à moi-même et à Arthur en chevalerie ; et je ne regarderais pas à la *male volenté* que j'ai envers lui. » Tristan est ému de ce trait de générosité ; il se promet de ne plus *baer* à la mort de Palamède, et il est fâché de lui avoir *fait honte* à plusieurs reprises. Ni lui ni Dinadan ne veulent dire leur nom à Palamède et à leur hôte, à qui Dinadan se contente de faire entendre que son compagnon est le meilleur chevalier du monde.

Conversation de Palamède avec Tristan et Dinadan.

150. Au château des Pucelles, le roi Arthur est toujours très fâché de n'avoir pu retrouver le chevalier à l'écu noir et parle de lui avec Gauvain et Lancelot. Gauvain, violemment

Au château des Pucelles.

abattu par l'inconnu [1], l'a cherché inutilement depuis. Lancelot raconte qu'il a brisé son glaive sur le chevalier noir [2], mais a reçu ensuite de lui un coup d'épée qui lui a presque fait vider les arçons. De sa vie il n'a reçu un coup pareil, et à partir de ce moment il n'a pas revu son adversaire. Lucan le boutillier dit qu'il a vu l'inconnu se retirer *en guise de chevalier navré*. Chacun reconnaît, continue-t-il, que le parti d'Arthur doit sa victoire définitive à la blessure infligée par Lancelot au plus redoutable champion de l'ennemi. Le roi répète toujours qu'il aurait mieux aimé voir son parti vaincu que de perdre ainsi le chevalier noir : toute la cour, selon lui, devrait blâmer Lancelot, qui est la cause du malheur. Alors Lancelot promet de partir le lendemain matin en quête du chevalier et de le chercher au moins pendant un an et un jour, *tant come chevalier doit tenir sa queste*. Si le chevalier noir ne veut pas venir avec lui à la cour, il tâchera de l'y contraindre sans le tuer : il jure de faire ainsi en étendant ses mains vers une chapelle. Le roi répond qu'il « ne demande autre chose » (f° 241). Après Lancelot, Blioberis, Bohort de Gannes [3] et Hector, seuls chevaliers présents de la lignée de Ban, prêtent le même serment. Puis s'avancent Ivain le grand, Tor, fils d'Arès, Driant, son frère, Ivain aux blanches mains, Brandelis et Lucan [4]. Dix chevaliers vont se mettre en quête de Tristan.

Dix chevaliers jurent d'aller en quête de Tristan.

Gaheriet et Guenièvre.

151. *A tant ez vos que la roïne G. envoie querre monseingnor Gauv. por savoir novelles del tornoiement*, car Guenièvre était restée au château avec *maintes autres dames, por ce que elle ne se sentoit mie trop bien saine* (*haitie* 334) *au matin*. Tandis qu'elle parle avec Gauvain, *a tant es vous venir ms. Gah.*; *et qant il vit m. Gauv. et la reïne conseillier*

1. Chez Tressan, p. 108, Dinadan, rentré à la cour après le tournoi, apprend à Arthur que le vainqueur est Tristan.
2. Tant de glaives, 756 (faute).
3. 756 : *Gau.* (à la place de Bohort, dont le nom a été oublié; *Gau.* par confusion avec Gannes).
4. Confusion et omission dans 756 (*Hestor le filz Erec* pour : Tor le f. Arès); Lucan jure le premier dans 97, 100, 102, où Lancelot ne jure pas. 334 et les autres ne donnent pas Lucan ; ainsi 9 quêteurs seulement, bien que dans la suite tous les mss. parlent de dix. 104 oublie Ivain aux bl. m. — Au lieu de Tor, le fils Arès 100, 97, 102 donnent tous trois la même faute : *tous les fils Ares.* — Tor est appelé le frère de Drian au § 250; cf. G. Paris, *Merlin*, p. XLVIII.

ensemble, devinant qu'il s'agit du chevalier à l'écu noir, il prétend qu'il en sait plus long que les autres chevaliers de l'hôtel, mais ne dira ce qu'il sait à personne autre qu'à la reine.

Gaheriet dit à la reine que le vainqueur est Tristan.

Gauvain sort de la *chambre*, et, sous le sceau du secret, Gaheriet apprend à la reine que le chevalier n'est autre que Tristan [1]. « Je ne comprends pas, remarque Guenièvre, pourquoi il *vait ensinc durement celant vers nous*; car le roi Arthur lui veut autant de bien qu'à ses neveux, et toute la cour désire le voir aussi ardemment que s'il était le propre frère de chacun. » Gaheriet fait observer que telle est la coutume des « très bons chevaliers » ; « en effet, dit la reine, c'est ainsi que Lancelot se dissimula longtemps, la première fois qu'il vint à la cour. » Gaheriet ajoute que Lancelot et neuf autres chevaliers ont juré de se mettre en quête de Tristan, et Guenièvre souhaite que cette quête soit plus heureuse que jadis l'expédition à la recherche de Lancelot (f° 242).

On admire Tristan.

152. Il se trouve que dans la journée tous les chevaliers d'Arthur ont été abattus par le chevalier noir : il n'en est pas un qui ne porte à la figure des marques de ses coups. Gauvain l'ayant fait remarquer au roi, celui-ci se met à rire, en disant que depuis son couronnement il ne s'est donné en Logres un *si aspre tornoiement come cestui a esté*; c'était plutôt *une mortel bactaille* qu'un tournoi. — On ne parle que de cette journée et du chevalier noir : tous tombent d'accord que la maison d'Arthur aurait été deshonorée, sans la bravoure des chevaliers de la lignée de Ban, qui n'ont jamais reculé d'un pas, et principalement de Lancelot, en l'absence duquel personne n'eût pu se maintenir sur le champ de bataille.

153. Le roi entend ces propos et s'adresse à Ivain, le fils d'Urien, un des chevaliers les plus courtois et les plus loyaux qui fussent au monde; même à la cour d'Arthur, où il y avait tant de prud'hommes, on n'aurait pu trouver un meilleur chevalier que lui. Comme il a vu tout le tournoi, le roi l'engage à dire qui doit en avoir le prix. « Mais vous le savez aussi bien que moi, » répond Ivain. — « *Vous dites voir* [2], dit le roi, *mès toutes voies voill je savoir ce vous vous acorde-*

1. Gaheriet l'a deviné; cf. § 141. — Nous voyons plus loin, § 168, qu'Ivain aux blanches mains le sait aussi *par celui meesmes qi vraiement le seut*, et également Keu. Voy. la conversation de ce dernier avec Ivain, au § 171, et Gaheriet, § 173.

2. *Bien puet estre* 334.

Le roi accorde le prix du tournoi à Tristan.

roiz a ce que je pensse. » Ivain déclare alors qu'évidemment c'est le chevalier à l'écu noir qui a mérité le prix. S'il a été blessé par Lancelot, c'est un fait tout fortuit : « *ce fu une mescheance* (*et* 334) *une mesaventure, qi por son contraire li avint* ; *a celui point avoit il toute nostre gent menee a desconfiture.* Je ne veux nullement, continue-t-il, déprécier Lancelot, que chacun sait être le meilleur chevalier du monde ; mais toujours est-il que cet inconnu a éclipsé tous ceux qui ont pris part au tournoi. » — Le roi dit qu'il est absolument du même avis ; il brûle de voir chez lui ce merveilleux chevalier, et il ferait plutôt arranger un autre tournoi que d'abandonner l'espoir de le retrouver. Ivain l'approuve et montre quelle gloire acquerrait l'hôtel d'Arthur en possédant un tel chevalier.

La demoiselle d'Iseut arrive.

154. La messagère de Cornouaille arrive, et, comme le sénéchal Keu s'avance vers elle, elle dit qu'elle voudrait parler à la reine [1]. Guenièvre, qui cause encore avec Gaheriet, aperçoit la demoiselle, la fait venir et lui dit qu'elle sait très bien que le brillant chevalier à l'écu noir est Tristan. La demoiselle n'essaie pas de nier : elle avoue qu'elle a été envoyée en Logres pour voir *comment il fesoit* ; maintenant elle veut retourner en Cornouaille. « Mais non sans lui avoir parlé ? dit la reine. — Mon Dieu, je ne sais pas ; j'irai là où il dormira ce soir ; si je ne l'y trouve pas ; je repartirai dès demain matin pour la Cornouaille, où il me tarde d'être rentrée. » — Après cette réponse, la reine ne retient pas la demoiselle afin de ne pas l'empêcher de retrouver Tristan, mais lui fait seulement promettre de revenir pour recevoir les *paroles* dont elle veut la charger pour Iseut. La messagère part avec son frère et gagne le pavillon. Les *valets*, à qui Persides avait ordonné de la retenir *ou fust a force ou fust a priere* [2], lui disent que les chevaliers *sont alé deduire.*

155. Persides, revenu après une recherche inutile, dit à la demoiselle qu'il a laissé ses compagnons *en un privé lieu*, qu'il ira aussitôt les retrouver et qu'ils ne reviendront pas au pavillon le même soir. La demoiselle demande à l'accompagner, mais Persides répond que c'est impossible ; elle se désole, disant qu'elle est *morte et honie*, si elle ne peut parler au

1. 334 ajoute : *lors la prent* (Keu) *parmi la mein et la meine jusques a la chambre la roïne.*
2. Au § 144, Persides avait dit : *par paroles.*

chevalier noir. Persides répète qu'elle ne pourra en aucune façon lui parler ; la demoiselle pleure : tout son voyage en Logres sera donc infructueux. Persides lui promet de lui *montrer* le chevalier si elle veut lui accorder un *don*, qui n'est point « *encontre vostre honor* ». La demoiselle consent, et Persides lui demande le nom de son compagnon. Elle le prie d'attendre qu'ils aient trouvé Tristan : s'il persiste à garder l'incognito, elle dira son nom devant lui. Mais Persides la presse tant qu'elle finit par lui nommer Tristan. Aussitôt Persides se fait désarmer et déclare qu'il ne partira que le lendemain pour le chercher. La demoiselle voit bien qu'on lui a tendu un piège ; mais elle n'ose se plaindre. Elle veut aller passer la nuit au château aux Pucelles; mais Persides la retient et la traite très bien pour l'amour de Tristan. Elle s'épouvante en apprenant que celui-ci est blessé ; elle n'osera jamais dire cela à Iseut ; elle craint que Lancelot ne l'ait frappé à mort. Enfin elle se décide à aller demander des nouvelles, et, le lendemain, elle quitte Persides en compagnie de son frère. Elle ne prend pas la direction de la maison du roi Arthur, mais s'en va, en suivant le bord de la mer, demander partout des nouvelles du chevalier à l'écu noir [1].

Persides réussit à lui faire dire le nom de Tristan.

La demoiselle s'en va pour demander des nouvelles de Tristan.

156. Les chevaliers de la lignée de Ban qui n'ont pas assisté au serment en sont informés et veulent suivre l'exemple de Lancelot; mais celui-ci le leur défend. Le roi ne veut pas que son hôtel soit privé de leur présence : la lignée de Ban est déjà suffisamment représentée à la quête, et l'on ne sait jamais quelles aventures peuvent arriver à la cour d'Arthur.

157. Le lendemain, Lancelot et ses compagnons de quête entendent la messe, déjeûnent, se font armer et montent à cheval, chacun des dix emmenant deux écuyers. Arthur veut les *convoyer*; mais ils déclinent cet honneur. Le roi fait promettre à Lancelot de revenir le plus tôt possible ; car il lui semble toujours qu'il « *n'ait home ceenz*, quand Lancelot n'y est pas. »

Lancelot sait aussi que le chevalier à l'écu noir est Tristan.

Gaheriet, qui veut *trop grant bien* à Lancelot, s'approche et lui demande s'il sait qui est le chevalier inconnu ; Lancelot

1. Dans Tressan, p. 109, la demoiselle retourne au pavillon et perd l'espérance de revoir Tristan. Deux chevaliers abattus de sa main lui content leur aventure, et la demoiselle, rassurée sur sa blessure, repart pour s'aller embarquer.

répond qu'il croit bien le savoir. « C'est que, dit Gaheriet, je sais qu'il ne séjourne guère dans ce pays, où il est arrivé par suite de quelque aventure : je crains donc que vous ne puissiez le trouver. » Lancelot voit que son interlocuteur sait bien qu'il s'agit de Tristan [1]. Gaheriet n'ose cependant dire le nom : ce serait vilenie. « Et je vous dirai, s'écrie Lancelot, que c'est Tristan de Cornouaille. — Vous avez raison, dit Gaheriet, seulement je soupçonne que Tristan rentrera prochainement dans son pays. — S'il y va, répond Lancelot, je le saurai. »

158. On s'embrasse, et les quêteurs partent. Dans la forêt ils arrivent à une croix où plusieurs routes s'entrecroisent. Blioberis s'arrête et rappelle la coutume des chevaliers errants ; puis l'on se sépare.

Lancelot rencontre la demoiselle d'Iseut et la délivre de Brehus.

159. Lancelot rencontre la demoiselle de Cornouaille, que poursuit Brehus, avec l'intention de la mettre à mort, non qu'elle l'eût mérité, mais parce que ce cruel chevalier y trouve plaisir. Ayant reconnu l'écu de Lancelot, qui porte maintenant le sien propre, parce qu'il est en quête [2], Brehus s'enfuit et est sauvé, comme toujours, par la vitesse ds son cheval. Lancelot cesse bientôt de le poursuivre et le *commande a touz les dyables d'enfer*. Il rejoint la demoiselle, qui répond à toutes ses questions : il a déjà soupçonné qu'elle est de Cornouaille *a la parole qu'elle portoit*. Sur le conseil de Lancelot, qui raconte à la demoiselle que les dix se sont mis en quête de Tristan, elle se laisse conduire par lui, dans l'espoir de retrouver ainsi celui qu'elle cherche. Lancelot en est charmé, parce qu'il a là une occasion de faire pénétrer le bruit de ses exploits jusque chez Iseut (f° 244).

Le château dit du roi Bohort.

160. Ils arrivent au château dit du roi Bohort ; *et por ce qe cestui fet apartient a nostre ystoire* (*matiere* 334), *et vous ne savriez mie le commencement de cestui fet ce je* (*apertement* 756) *ne le vous devisoie, vous voill je deviser por qoi cilz chasteax estoit apelez* (*le chastel* 756) *del roi Boorz ; car einsinc*

1. Gah. sait *ou* il est, 756 (faute pour *qui*). — Il n'est pas dit comment Lanc. sait que c'est Tristan ; le romancier a probablement voulu faire sous-entendre que Lancelot, l'amant de Guenièvre, tient ce secret d'elle.

2. Cette remarque n'est pas dans 103.

l'apeloient commune(e)ment li fol et li sage de celui païs[1]; *et li rois Uterpandragon li avoit doné celui non por* (*une* 334) *mout* (*trés* 756) *bone raison* (*que il y avoit* 334), *que nous vous deviseron a cestui point*, *puis qe promis le vous avons*.

161. Le roi Bohort de Gannes et son frère, le roi Ban de Benoyc, à l'époque qui suivit immédiatement leur couronnement, séjournaient plus fréquemment en Logres que dans leur propre pays; le roi Uterpendragon les aimait beaucoup, et à sa cour, ils éclipsaient tout le monde. Un jour, pendant une fête, ils entreprirent un tournoi, l'un contre l'autre; ce tournoi, le premier qui ait eu lieu devant le château aux Pucelles, dura une journée et tourna au désavantage de Ban. Avec ce prince se trouvait un chevalier haï de Bohort, parce qu'il travaillait toujours à brouiller les deux frères. Le tournoi terminé, il fut attaqué par Bohort et s'enfuit; le roi le poursuivit inutilement et arriva près d'une rivière, auprès de laquelle un païen était descendu d'une montagne. On l'appelait géant, non pas qu'il fût extraordinairement grand, mais à cause de sa force inouïe; il avait déjà fait beaucoup de mal dans le pays. Ce géant arrêta le chevalier et le tua avec sa propre épée, qu'il lui avait enlevée. Bohort n'eut pas le temps de s'éloigner; il fut saisi par le géant, qui voulut le tuer; mais le roi lui représenta qu'il gagnerait plus à se faire donner une rançon. Le géant *sostint* (*prist* 334) *le roi* (*tout* 334) *einsint* (*armé* 334) *com il estoit* (*et le regiete sor son cheval* 756) *et le commença a porter vers la montaigne* (*dessus son col tout* 334) *ansint legierement com il feïst un enfent* (f° 245). Comme il était fatigué et se reposait, Bohort en profita pour lui couper la tête, qu'il rapporta à Uterpendragon. En mémoire de cet exploit, il fit construire le château à l'endroit où il avait tué le géant. Blioberis en était devenu le propriétaire, Arthur le lui ayant donné *ja avoit maint an passé*[2]. Quand Lancelot arrive au château, on lui demande des nouvelles de Blioberis; il répond que celui-ci viendra probablement dans la nuit pour le retrouver au château; « car, ajoute Lancelot, *je li dis* [*tout priveement* 334] *a lui et a moi qe* [*je*] *vendroie ceenz au soir.* » A ce moment, on apporte, sur

Le géant tué par le roi Bohort.

1. *Car sanz nule doute ainsint l'apeloit l'en, et ceuls du païs communement et autres* 334.
2. *Maint jour* 334.

une *biere chevaleresce* Lucan le boutillier, grièvement blessé par Tristan.

162. En effet, Lucan, en quête du chevalier à l'écu noir, est arrivé devant le château où séjourne Tristan. — Palamède y est *travallié oltre mesure des cols* [1] *q'il avoit eü el tornoiement*; au château se trouve aussi le chevalier *Danaim* [2], parent de l'hôte, qui s'appelle *Daras* [3]. Ce Danaim est venu se renseigner sur le tournoi, parce qu'il sait que les fils de son parent y sont allés. Il est d'une santé faible; il a été quelquefois à la maison d'Arthur; Lucan et lui sont ennemis mortels. — Arrivé au château, Lucan envoie un écuyer demander l'hospitalité. Cet homme trouve Danaim se promenant dans la cour : apprenant le nom de Lucan, Danaim lui envoie son défi par l'écuyer. Il sort armé; mais, abattu par Lucan, il s'enfuit dans le château; Lucan le poursuit jusque dans la cour et le renverse une seconde fois; Danaim s'évanouit, et on le croit mort. Daras implore enfin le secours de ses hôtes. Dinadan ne veut pas que Tristan, blessé, se charge de l'affaire; et *dolent et corrociez de grant maniere*, il poursuit Lucan, qui est reparti, mais il est également abattu et grièvement blessé *en une des cuisses*.

Lucan le boutillier abat Danaim et Dinadan.

163. Peu après, Tristan, qui s'est fait armer aussi, sort du château; il a fait couvrir son écu noir d'une housse vermeille. Il trouve Dinadan couché par terre, atteint ensuite Lucan dans une vallée et le défie. Lucan voit venir, de l'autre côté, Ivain le fils d'Urien, qui reconnaît son compagnon, mais non Tristan. Celui-ci abat Lucan avec son cheval et le blesse dangereusement *parmi le cors* : Ivain est aussitôt résolu à le venger. Ainsi Tristan fut trouvé par ces deux chevaliers, qui le cherchaient et ne le reconnurent point. A la vérité, tous les dix chevaliers qui avaient juré la quête trouvèrent Tristan; mais mal leur en prit. Lancelot seul le reconnut, comme nous le verrons plus loin, et lui seul *se loa* de la rencontre [4].

Il est abattu par Tristan.

1. 334; — 756 : *de .II. cox*.
2. De même 750, 335, 104 (756 aussi *Donaym(n)*; 97, 100, 102 : *Danen*. 334; 99, 94; 103 *Danam* (lacune dans 776).
3. Tressan : *Aras*.
4. Toutes ces rencontres n'étant pas données dans ce qui suit, il est possible que le présent passage indique des suppressions d'aventures.

164. Voyant Tristan partir, Ivain lui crie de s'arrêter pour jouter. Tristan, dont la blessure s'est rouverte, n'en a pas envie ; il demande à Ivain pourquoi il veut se battre ; celui-ci le lui dit et se nomme. Tristan lui demande encore quelle aventure est cause de leur rencontre. Ivain refuse d'abord de répondre. Mais comme Tristan répète sa demande poliment, en promettant de lui donner un conseil, s'il peut, et comme il se déclare prêt à jouter ensuite, Ivain raconte que les dix se sont mis en quête du chevalier à l'écu noir ; puis il réclame le combat. Tristan voudrait l'éviter, *por ce meesmement q'il* (Ivain) *se travaille por le querre; de tant come il avoit [fait] a Luc. le b. se repent il*[1]. Mais Ivain persiste dans sa résolution ; il est abattu et blessé au côté gauche, *auques en parfont*. Rentré au château, où l'on a déjà transporté Dinadan, Tristan retient les gens de Daras, qui veulent aller tuer Ivain.

Tristan abat Ivain, par qui il apprend la quête.

Ivain fait faire une *biere chevaleresce* ; ses écuyers, à cheval, transportent Lucan au château du roi Bohort, indiqué par l'un d'eux, qui est natif du pays.

Ivan fait transporter Lucan au château du roi Bohort.

Ivain, après s'être reposé auprès d'une fontaine, arrive également au château, en compagnie de Blioberis (f° 247). Racontant sa défaite, il décrit le cheval de son adversaire comme tout noir avec *un pou de blanc enmi le front*. Lancelot reconnaît le cheval de Palamède, que Tristan avait trouvé tout sellé dans la cour et qu'il avait enfourché aussitôt sans attendre qu'on lui amenât Passebreuil.

165. Tristan fait porter son écu dans une des chambres, afin qu'il ne soit pas vu des chevaliers qui pourraient survenir. Mais Daras s'en est aperçu, entre dans la chambre, ôte la housse et reconnaît le fameux écu noir : un *valet* qui a été au tournoi lui confirme, en regardant l'écu, que c'est bien celui du célèbre chevalier. Daras est enchanté d'avoir un tel héros dans sa maison et se promet de respecter son incognito. Tout à coup on apporte sur des civières les fils de Daras : deux ont été tués et le troisième grièvement blessé au tournoi.

Les fils de Daras.

166. Navré de douleur, Daras mande ses parents, qui viennent armés, au nombre de plus de quarante. « Dieu nous a donné, leur dit-il, trois arbres *de qui fruit et de qui douceur nos avions le pouoir de vivre*[2]. A leur ombre, nous

1. Ceci est un peu délayé dans 334.
2. Ainsi 334 ; — 756 : *tielx* (pour *trois*) *arbrez, de qel frvit et dou cuer nous poons vivre*.

pouvions nous reposer ; mais une tempête en a abattu et desséché deux et probablement réduit le troisième à l'état de stérilité. » Daras donne à entendre que le meurtrier est dans la maison et qu'on peut se venger de lui. Avec l'aide de ses parents, il s'empare de Tristan ; mais il ne veut pas qu'on le tue. Tristan, Palamède et Dinadan sont emprisonnés [1]. Dinadan se désole surtout de voir deux si vaillants chevaliers en prison ; il y resterait volontiers lui-même, pourvu qu'ils en pussent sortir. Tristan est fort inquiet, mais il se contient devant ses compagnons.

Daras emprisonne Tristan, Palamède et Dinadan.

Gaheriet cherche Tristan en Cornouaille.

167. Gaheriet prend la résolution de se mettre en quête de Tristan et part quatre [2] jours après les dix autres chevaliers, mais il ne parvient pas à avoir des nouvelles de Tristan, emprisonné. Après un mois de recherches, il rencontre un chevalier de *Nohomberlande* [3], qui vient de Cornouaille. Ce chevalier, qui refuse de jouter avec Gaheriet, lui apprend qu'en Cornouaille on croit Tristan revenu, et que le roi Marc le fait chercher. Gaheriet se rend en Cornouaille et passe la nuit à Tintagel, chez un chevalier qui le reconnaît, mais à qui il n'ose point faire de confidences. Le lendemain, le roi Marc, descendu à une fontaine du Morois pour se rafraichir pendant une chasse, voit venir Gaheriet et envoie à sa rencontre un chevalier pour lui demander son nom. Gaheriet est très bien accueilli ; il parle à Marc du tournoi et des évènements qui l'ont suivi, mais n'ose dire que le chevalier noir est Tristan. Le roi soupçonne néanmoins la vérité, et craint fort que son neveu ne revienne pour le dépouiller de son royaume. Il invite Gaheriet à venir chez lui ; le chevalier accepte en disant qu'il ne pourra rester qu'un mois ou deux [4], et ils s'en vont au château de *Tolan* [5]. Iseut se réjouit à l'idée des nouvelles qu'elle espère avoir par Gaheriet.

Gaheriet chez Marc.

1. Daras paraît croire que Tristan est le meurtrier de ses fils. Comment le sait-il ? Cf. au § 183.
2. *.III.* 334, mais *.IIII.* plus loin, où Gaheriet converse avec le roi Marc.
3. Var. *Nothoberlande*.
4. Ainsi 334 ; 97, 100, 102. *Deux jours* 756 ; *un jour ou deux* 335, 750, 94, 99 ; *trois jours* 104 ; *un jour ou deux ou trois* 103 ; lacune dans 776. — Plus loin, nous voyons Gaher. partir au bout de trois jours pour aller chercher Tristan dans l'intérieur de la Cornouaille.
5. Ainsi 750 ; les autres : *Talam* (*Talant* 104, *Talaim* 103).

168. Le lendemain matin, le roi, *qi a celui tens se délitoit plus en chace qe nul home del monde*, part et trouve dans la forêt un chevalier armé de pied en cap. Marc renvoie son escorte et aborde le chevalier : c'est Ivain aux blanches mains. Ce chevalier, dont la force est inférieure à son courage, est venu en Cornouaille chercher Tristan. Marc lui dit qu'il est chevalier errant comme lui. Ivain lui parle du chevalier à l'écu noir et lui apprend que c'est Tristan, qui pourra bien faire *assez tempeste* en Cornouaille : « J'ai, dit-il, confiance en vous, qui êtes un chevalier errant et qui ne répèterez pas mes paroles ; car je dois craindre que le roi Marc ne m'emprisonne, comme il fait de tous les chevaliers qui viennent dans son pays. » Ivain tient ses renseignements sur Tristan de *celui meesmes qi vraiement le seut* [1] et on lui a recommandé de le chercher en Cornouaille. — Le roi lui assure qu'il n'y est point. « Je ne crains donc plus personne dans ce pays, dit Ivain, et je le démontrerai à la première fête venue ; je défierai les chevaliers de Marc, et abattrai le roi lui-même, s'il ose jouter ; car je ne l'aime point, ce roi qui a chassé Tristan de Cornouaille. » Ivain se nomme, mais le roi ne suit pas son exemple. Marc va à une maison de religion, et Ivain se loge à Tolan, chez un vavasseur. Il considère comme des mensonges ce que le roi lui a dit sur Tristan, et continue à croire ce dernier en Cornouaille. Marc est très affligé de ce qu'il vient d'apprendre : il commence à croire que Tristan est dans le pays (f° 251 a).

Ivain aux blanches mains, en quête de Tristan, trouve Marc à la chasse,

169. Iseut mande Gaheriet, dès que le roi Marc est allé à la chasse, et il lui donne des nouvelles de son amant [2].

Gaheriet renseigne Iseut.

Marc retourne à Tintagel [3], où Gaheriet reste toujours ; Iseut a bien dit à celui-ci que Tristan n'est pas en Cornouaille, mais il ne la croit pas : il pense qu'elle l'a caché quelque part.

170. A cette époque de l'année on célèbre l'anniversaire de la mort du Morhout dans l'île de Saint-Sanson, car la fameuse bataille a eu lieu le jour de la fête de ce saint ; à cette occasion on a coutume de *faire d'armes*. Le roi Marc, portant sa couronne et sa magnifique robe royale, eût eu bien l'air d'un

La fête commémorative de la mort du Morhout.

1. Cf. § 151.
2. Il dit être parti de Logres, il n'y a longtemps ; ainsi tous les mss. sauf 756, qui dit : il y a *douze jours* (.XII.) ; (lacune dans 776).
3. Il y a : *Li rois... s'en repaire en Cornoaille en son ostel.*

prud'homme et d'un prince vaillant et sage, *s'il n'eüst un pou la chiere felonneuse*; suivant la coutume, il fait porter son épée nue devant lui, quand il va à la fête. Après la messe il s'installe sous son beau pavillon, apporté d'Irlande par Tristan, alors qu'il amena Iseut en Cornouaille, où depuis on a bien oublié ses bienfaits. — Un chevalier arrive et envoie son écuyer inviter les chevaliers du roi à la joute. Andret se présente et est abattu; on crie après lui, comme on avait l'habitude de le faire *après le chevalier qui abatus estoit, se roy ne fust; l'en n'en espargnoit nul autre de la criee*[1]. Gaheriet blâme le roi d'avoir chassé Tristan et gardé Andret. Le roi s'adresse à Dinas et le prie de jouter ; il dit vouloir se battre lui-même, si le sénéchal est désarçonné; mais Gaheriet se déclare prêt à prendre l'affaire sur lui et se fait armer. Dinas est abattu. Gaheriet s'avance vers le chevalier, qui le reconnaît à l'écu ; c'est Ivain aux blanches mains. Il se nomme, et Gaheriet le décide à renoncer aux joutes et à faire ses excuses auprès du roi Marc, qui lui pardonne ; Ivain reste trois jours[2] à la cour. Mais Marc se propose de se mesurer avec lui à la joute (f° 253) ; le roi est *un des fors chevaliers del monde*, et *s'il eüst le cuer selonc qu'il avoit la force, il feïst bien a prisier de proesce et de chevalerie*[3].

Ivain aux blanches mains abat Andret et Dinas.

Il reste trois jours à la cour.

1. 334; — 756 : *crier, après qe le chev. est abatuz*; *quant il venoi chevalier errant, se roi ne fust, l'om ne responoit a autre de la crice.*

2. Plus loin : *.VI. jours*, mais tous les autres mss. donnent *trois* (lacune dans 99).

3. Ici 334 et tous les autres mss. sauf 756 (lacune dans 99, 776) ajoutent : *Et sachiez que par cele aventure qi li avint adoncques de monseign. Yvayn aus bl. mains, qu'il abati en tele maniere et que il leust* (l. *eüst*) *mort, se il vousist, enprist il desus soi tel hardement que il ala puis du roiaume de Cornoaille el roiaume de Logres pour ocirre Tr., tout ainsint comme je vos conterai ça devant.* Tout ce passage a été sauté dans 756 ou dans l'original auquel ce ms. remonte; voici ce que donne 756 à la place : *Il feïst bien a prisier de chevalerie et de proesce, si come nous vous conteron. ça avant. estoit il bien a prisier* (sic). Puis tous les mss., 756 aussi, poursuivent ainsi : *Mès de cele aventure ne li avint il mie trop bien, car il dut estre honiz et vergondez et sanz nule faille si fu il*; (756 porte : *car a pou q'il ne fu trop malement vergoignez et honiz*); *car il meesmes ramena T., et par son commandement i repaira il adoncques en tele maniere comme nos vos deviserons ça avant en nostre livre. Et pour ce que il n'est mie encore lieu de raconter touz ces contes, nous en sousferrons nous tant que le temps et le lieu en vendra, et retournerons a nostre matiere, dont il nos convient orendroit del tout avant* (756 : *ramena T. et par soi meesmes et par son commandement vint T. en tele man. come nous deviseron apertement en n. livre. Mès por ce qe cilz contes ne nous*

171. En effet, quand Ivain est parti [1], — il est toujours décidé à chercher Tristan dans la Cornouaille, — le roi Marc le suit avec un écuyer ; il lui a lui même indiqué le chemin pour aller *en la parfonde Cornoaille*, et il l'attend dans une vallée. Ivain est abattu et grièvement blessé. Le roi Marc le croit mourant et retourne, enchanté de ce succès, qui *a mis son cuer en grant orgoill et en granz boubanz*, à ce point que désormais il se croit même assez fort pour tuer Tristan, s'il le trouve en Cornouaille. Il laisse ses armes dans une maison qu'il possède hors de la ville, et raconte son exploit à Andret, mais il ne fait rien savoir aux autres. Andret va, avec deux chevaliers, chercher Ivain, qu'ils ne trouvent point; ils pensent qu'il a été transporté à l'*Abbaye de la Crois noire* et s'y rendent [2]. Ils rencontrent Keu cherchant Tristan et accompagné d'une demoiselle. Le sénéchal veut bien condescendre à jouter avec ces chevaliers de Cornouaille, puisqu'il est dans leur pays : en Logres il ne l'aurait certes pas fait; l'écuyer lui représente que ces chevaliers sont trois : « N'ayez pas peur, dit Keu; à présent ils trouveront un chevalier de la Table Ronde et de la maison d'Arthur, » car Keu est réellement d'une grande bravoure, mais ses forces ne sont pas à l'avenant. Il abat les deux compagnons d'Andret, qui lui-même refuse de jouter : Keu n'a pas le droit de l'y forcer, suivant la coutume de Cornouaille. « Cela m'est égal, dit Keu, puisque je suis de Logres. » A la fin, pourtant, il dispense Andret et se fait raconter ce qui était arrivé à Ivain, mais Andret n'ose avouer que le vainqueur est Marc. Qu'un chevalier de Logres ait été vaincu par un chevalier de Cornouaille,

Marc le suit, quand il part, pour jouter avec lui.

Il l'abat.

Andret avec deux chevaliers attaqué par Keu.

vient pas encore si tost entre mains, vous en savom bien dire en ceste partie ; car bien en savron parler quant il en sera tens et hore, et retorneron a nostre matiere, donc (l. *dont*) *orendroit m'estuet delivrer*). — Dans 94 les mots *Et pour ce que il n'est mie encore lieu* etc. jusqu'à la fin manquent. — Dans 104 il y a quelques petites différences et dans 103 des omissions, mais essentiellement le passage est présenté, dans ces deux mss. aussi, comme dans 334 et les autres.

1. Ici commence le mss. 349.

2. Ici commence une grande lacune dans le ms. 104 ; l'arrangeur s'excuse (f° 264 a) en disant que, malgré des recherches soigneuses, il n'a pu trouver les aventures du roi Marc ni dans « son livre », ni à Orléans, ni à Paris, mais cette perte *ne monte pas a grant chose* suivant ceux qui ont lu ces aventures ailleurs. — Nous nous retrouvons au passage où Gauvain passe sur le corps du chevalier à l'écu vermeil, voy. § 450, note.

Keu trouve Ivain à l'abbaye.

c'est, dit Keu, *contre acostumance et contre nature* : il a dû être surpris en trahison. Keu s'en va à l'abbaye, où il trouve Ivain. Celui-ci lui recommande d'aller chez Marc pour savoir qui l'a attaqué; Keu avait déjà l'intention d'y aller pour se renseigner sur Tristan, qui, comme il sait bien, est le chevalier noir. Ivain lui demande qui lui a dit cela : il avait cru que peu chevaliers le savaient. « D'autres pourront l'ignorer, répond Keu; moi je sais certainement que c'est Tristan [1]. » Un chevalier lui avait dit que chercher Tristan en Logres, ce serait chercher les poissons de la mer dans la prairie ou sur la haute montagne : il trouverait plus facilement les poissons hors de l'eau que Tristan hors de Cornouaille. Cependant, comme on n'y parle point de lui, Keu se voit forcé de croire qu'il n'y est pas.

Keu, ainsi qu'Ivain, sait que le chevalier noir est Tristan.

Keu chez Marc.

172. Le sénéchal part et trouve le roi se promenant sur la plage. Celui-ci lui offre l'hospitalité, et Keu accepte volontiers en apprenant que c'est Marc ; il croit que le roi veut faire *ensinc come fesoit li rois* (*Artus* 334) [2] *souventes fois aux povres chevaliers estranges qe aventure aportoit en son ostel* (f° 256). Lorsque Marc sait le nom de son hôte, il se promet de s'essayer contre lui dans une joute. Il l'invite à une partie de chasse pour le lendemain. Au retour de cette chasse on arrive, dans le Morois, au *Lac aventureux : ne sai ce c'estoit par force d'anemy* [3] *ou par enchantement ou par quele merveille ce pouoit estre, quant* [4] *nostre livre ne le delivre autrement.* Quoi qu'il en soit, les Cornouaillais disaient *qe moult de granz aventures i avenoient* [5]. Marc dit à Keu qu'à ce lac, dont les aventures dépassent de beaucoup celles du royaume de Logres, il pourra trouver un chevalier qui se battra avec lui, s'il arrive de nuit; il y trouvera deux chevaliers, s'il amène un compagnon, trois, s'il en amène deux, et ainsi de suite jusqu'à douze : c'est un mensonge qu'invente Marc pour avoir l'occasion de jouter avec Keu. En effet, ce dernier, qui ne se

Le lac aventureux.

1. Cf. au § 151.
2. Lacune indiquée du nom dans 756.
3. Ainsi 97, 100, 102, 349; 335; 776 — *par anemi* 750; *force d'anui* 334; *force devine* 756; sauté dans 103, qui abrège; la remarque manque dans 94; lacune dans 99.
4. 756 : *ou en quel maniere se poel estre car nostre liv.*, etc.
5. 334; — *que moult d'aventures i aven.*, les autres, sauf 756, qui porte : *qe mortelx aventurez i(l) venoient.*

doute de rien, dit qu'il se rendra au lac à la nuit; Marc lui offre de l'y faire conduire par un écuyer.

173. Cependant Gaheriet, qui avait beaucoup cherché Tristan et qui est déjà décidé à retourner en Logres, revient à la cour. Ayant appris par lui que Tristan n'est pas en Cornouaille [1], Keu décide de retourner en Logres avec Gaheriet et lui parle du Lac aventureux. Gaheriet le met en garde contre Marc, qui veut sans doute lui jouer quelque mauvais tour, et lui promet de l'aider : il prendra congé du roi sous prétexte qu'il a *fait male obliance la dehors*, et il attendra Keu à l'entrée du Morois. Il dit en effet au roi qu'il a *fait tel obliance* « *qi a domage trop grant et trop vilain me torneroit, se je demourai annuit mès.* » Il prie les assistants de lui pardonner, s'il ne revient plus : les chevaliers errants, dit-il, sont entraînés par les aventures de toutes parts. Il quitte la cour sans voir Iseut; arrivé à la lisière de la forêt, comme il *n'avoit le jor dormi ne reposé*, il se couche, en disant aux écuyers de le réveiller, si Keu vient à passer.

Gaheriet met Keu en garde contre les intrigues de Marc

et quitte la cour pour le secourir.

174. Le sénéchal part, guidé par un écuyer, qui est dans le secret, et à qui Marc a dit de laisser Keu seul au lac. Les écuyers de Gaheriet, voyant au clair de lune approcher un chevalier, réveillent leur maître, et on gagne le lac. L'écuyer de Marc prétend n'avoir pas le courage de rester plus longtemps devant ce lac terrible et obtient de Keu la permission de retourner. Gaheriet ordonne à ses écuyers de se retirer, et va lui-même se cacher dans *unes broches* voisines.

Keu part pour le lac.

175. A la cour le roi feint d'être fatigué, et tout le monde se retire. Il se fait armer tout en noir, de même qu'Andret, qui se trouve là et qui obtient la permission de l'accompagner. Ils sortent par le jardin, arrivent à leurs chevaux, qu'on a préparés, et partent sans écuyers. Le roi raconte tout à Andret, qui est fort inquiet; Marc se croit cependant sûr de vaincre Keu, qui est en effet désarçonné. Gaheriet sort alors de son embuscade et défie le roi. Marc, que la peur paralyse, est renversé et tombe dans le lac; il se maintient à un arbre. Gaheriet abat ensuite Andret, ramène à Keu son cheval, force le roi, qui est sorti du lac, à dire son nom, descend de cheval

Marc s'y rend avec Andret.

Keu abattu par Marc et vengé par Gaheriet.

1. Keu dit à Gaheriet qu'il sait que le chevalier noir est Tristan par quelqu'un *qil seüst certainement*. Cf. § 151.

et invite Marc à se battre. Le roi lui demande qui il est ; et Gaheriet se nomme, en ajoutant qu'il ne lui veut *gaires de bien* à cause des misères qu'il fait aux chevaliers errants, et en le blâmant de l'abominable trahison ourdie contre Keu. Marc le supplie de ne pas le tuer, en faisant valoir sa haute dignité. « Raison de plus, dit Gaheriet; un roi traître ! fi donc! » et il lui donne un grand coup, qui fait tomber Marc par terre; il se relève, mais au lieu de se défendre il ne cherche qu'à parer du corps. Gaheriet, lui arrache le heaume de la tête; Marc tombe de nouveau, se relève, le visage écorché, et s'enfuit poursuivi par Gaheriet, à qui enfin il crie merci en promettant de bien traiter les chevaliers à l'avenir. Gaheriet lui fait promettre encore de ne se venger ni de lui, ni de Keu, ni d'autres chevaliers errants.

Marc totalement vaincu par Gaheriet.

176. Pendant ce temps, Keu s'était battu à l'épée avec Andret, et l'avait renversé. Gaheriet le prie de ne pas tuer le vaincu : « Mais, dit Keu, il faut débarrasser Tristan de son pire ennemi. — Laissez-le tout de même : *sa mauvestié et sa traïson le fera encore morir* (*et* 756) *tout a temps.* » Ayant ainsi sauvé Andret, Gaheriet se fait raconter par Marc tout le projet qu'il avait formé, et Marc et Andret s'en retournent. Ils descendent au jardin, où les écuyers les attendent encore, et regagnent le palais sans être aperçus. Marc, qui est décidé à se venger, se fait soigner à huis clos pendant huit jours et n'admet pas même Iseut. Au cinquième jour arrive Dinas, qui s'est absenté de la cour il y a cinq jours. « *Qel essoine vous a tenu?* » lui demande Iseut; avant de répondre il la prie de dire ce qu'a le roi ; elle déclare l'ignorer. Dinas sourit, car les deux compagnons lui ont tout dit; il raconte à Iseut la défaite de Marc et d'Andret, qui, dit-il, crièrent merci et échappèrent par là [1].

Andret vaincu par Keu.

Marc garde la chambre pendant huit jours.

177. En effet, Gaheriet et Keu avaient rencontré Dinas, qui venait d'apprendre qu'à la nuit un chevalier devait lui enlever une demoiselle de l'un de ses châteaux ; elle aimait le chevalier malgré sa couardise, car il était plus beau que Dinas. Le sénéchal se rendit donc à ce château ; Gaheriet et Keu l'accompagnaient. La demoiselle s'était laissée glisser de la tour par une corde et avait pris la fuite avec son amant et

Une demoiselle, aimée de Dinas, enlevée par un chevalier.

1. Comme cela n'a pas été raconté pour Andret, c'est peut-être une exagération, soit de Dinas, soit de sa source.

avec deux *brachets*, descendants d'Houdenc. Dinas repartit pour rattraper sa demoiselle ; ses deux hôtes voulaient l'accompagner, mais il les pria de rester au château, et ils se rendirent à ses instances (f° 261).

Elle emporte deux chiens appartenant à Dinas.

178. Dinas abattit son rival et se montra supérieur à lui à l'épée ; après le premier assaut le chevalier lui dit que la demoiselle ne l'aimait pas, ce qu'il pourrait voir, si on lui donnait le choix ; Dinas accepta, espérant être préféré après avoir ainsi triomphé de son rival, mais la demoiselle, qui avait vainement essayé de s'enfuir, préférait toujours son amant et partit avec lui. Dinas, se ressouvenant de ses *brachets*, alla les réclamer[1] ; le chevalier n'osant plus rompre une lance, la demoiselle le quitta, furieuse, pour reprendre Dinas, qui s'y refusa : « *Alez quelle part qe vous voudroiz*, lui dit-il, *qe de vous n'ai je mès cure; de vostre afere me gart Diex; alez vous en a touz celx qi sont en enfer! Fuiez de ci, dame! fuiez de ci*[2] *! quar bien sachiez que ce que ge vos voi tant solement m'anoie*[3]. » Elle s'en alla en emmenant les chiens, mais Dinas la retint et les réclama. Elle lui proposa de les placer au milieu et de les appeler, chacun de son côté ; s'ils venaient à la demoiselle, elle en serait la propriétaire. Dinas y consentit : « *Ge*[4] *me fi tant en la trés bone orine*[5] *des brachez et en la*[6] *gentilesce, que ge sai bien qu'il n'iront mie foloiant*[7] *ausint com vos feïstes orendroit; il n'ont mie le sanc de fame ne la nature; gentilesce ne faudra mie en els, mais ele faut ou cuer de fame, et ce verroiz vos orendroit.* Les *brachets* vinrent tout de suite à Dinas, qui *lor avoit fait plus de bien*[8]. Il fit remarquer à la demoiselle *qe mielz vaut de chien la nature et est plus gentile et plus franche et plus loial et plus enterine qe la nature de feme.* Il céda de

On donne le choix à la demoiselle : elle préfère son amant.

Dinas réclame les chiens ; son rival n'ose jouter, et la demoiselle l'abandonne.

Les chiens, placés entre la demoiselle et Dinas, vont à leur maître.

1. Manque dans 99, mais se trouve dans 94 et dans tous les autres mss.
2. Ainsi, deux fois dans 750 ; une fois dans 756 ; 334.
3. *Que bien sach. tout certeinement que* 334. — *Tant solem.* (750) manque dans 756, 334.
4. Passage copié dans 750 ; les autres mss. sont d'accord pour le fond.
5. *En la nature* 756.
6. *Lor* 756.
7. 756 : *q'il n'iront m. forlignant, come vous fetes, car il ne sont mie de sanc de feme, et ce verrons nous orendroit.*
8. *Et*, ajoute 756, *plus i troverent de pitié.*



bon cœur la demoiselle au chevalier, en promettant de ne plus jamais se battre pour elle, mais le chevalier en avait assez : elle lui avait trop fait voir qu'elle n'était pas *estable*, et cet amour ne lui avàit valu que de l'*encombrier*; il la repoussa donc lui aussi en s'écriant : « *Ce solement qe ge la voi m'anoie !* » La demoiselle, pleine de honte et de dépit, resta *enmi* le chemin, regardant partir ses deux amants [1].

La demoiselle abandonnée et par Dinas et par le chevalier.

179. Dinas, rentré, raconta cette aventure à ses hôtes, qui la trouvèrent fort belle et, à leur tour, lui racontèrent la défaite de Marc, qu'apprit bientôt toute la Cornouaille. Deux jours après, ils s'en vont en Logres et se logent par hasard chez Daras, à qui ils parlent de la quête du chevalier noir, dont ils louent les hautes qualités. Le lendemain, ils quittent Daras, qui est très content d'avoir entre ses mains le meilleur chevalier du monde, et rencontrent Lancelot avec la demoiselle d'Iseut; ils ne le reconnaissent pas, son écu étant couvert d'une housse *bloe*. Lancelot refuse la joute proposée, malgré Gaheriet, par Keu, qui parvient pourtant à lui faire dire son nom. On échange des nouvelles. Lancelot hait lui aussi le roi Marc; s'il l'attrape, il ne le tuera pas, parce qu'il est roi, mais il lui fera « *tant q'il li en souviendroit tout son aage.* » Il encourage les deux compagnons à maintenir la quête de Tristan, qui n'a pas encore duré aussi longtemps que celle qu'on avait faite jadis pour le retrouver lui-même, la quête de Sorelois, comme la nomme Keu. — La demoiselle abandonne la compagnie de Lancelot, qui la charge de présenter ses salutations à Iseut, à Marc et à Dinas. Elle retourne en Cornouaille [2].

Gaheriet et Keu chez Daras.

Ils rencontrent Lancelot et la demoiselle d'Iseut.

La demoiselle retourne enfin en Cornouaille.

180. Lancelot trouve probable que Tristan, qu'on a tant cherché inutilement en Logres, est passé en Sorelois, pays affectionné par les chevaliers, parce qu'il est *delitable et aaisié de toutes choses*. On se détermine donc à y aller, et directement, en passant par le royaume de Norgales.

Lancelot va chercher Tristan en Sorelois.

181. Tristan, Dinadan et Palamède emprisonnés ont peur d'avoir la tête tranchée. Ils sont rassurés par une demoiselle qui, au soir, vient leur dire que le seigneur du château ne les

1. Cette historiette se retrouve dans le *Chevalier a l'espee* et dans *Gauvain*; un ancien lai en aura fourni le fond.

2. Plus question de retour auprès de la reine Guenièvre; cf. § 154.

mettra pas à mort. Tristan fait *plus belle chiere* que les autres ; *si n'avoit il pas le cueur meins* [1] *a malaise*, mais *plus bel se savoit reconforter*. Le lendemain la demoiselle reparaît et leur dit que Daras leur veut moins de mal qu'elle n'avait cru ; nos trois prisonniers s'en réjouissent, et Dinadan recommence ses plaisanteries : « Avez-vous, dit-il à Palamède, jamais vu *metre en un lieu deus bestes qi naturelment s'entrevousissent mal, qi longuement se tenissent en pez ?* — Non. — Et Palamède et Tristan, pourrait-on les mettre ensemble sans que *rancune n'i sorvenist ?* — Oh ! non, ils se haïssent trop pour cela. — *Moult a ore*, poursuit Dinadan, *greingnor descorde entre le leu et la brebiz que il n'a entre Pal. et Tr.* Et cependant j'ai vu, dans une fosse profonde, le loup et la brebis, et le loup, emprisonné, était devenu si couard qu'il *ne forfist de riens a la brebis*, qui aurait bien pu tuer le loup, si elle avait eu assez de force. » Palamède n'a pas de peine à croire cela : « La prison, dit-il, est une chose *qi admoneste felon et abesse cuer orgueilleux* [2]. » Alors Dinadan lui dit enfin qu'il est à côté de Tristan lui-même [3] et lui demande lequel des deux commencera la bataille. Palamède confus ne répond pas. « Je répondrai pour nous deux, » dit Tristan : il est d'avis qu'il ne peut être question de se battre comme cela en prison au moment où leur vie est *en aventure* ; celui qui les tient en son pouvoir leur a fourni trop de *guerre* pour qu'il leur en faille encore plus, — et Palamède est parfaitement d'accord. « Vous voilà devenus très bons amis ! dit Dinadan. Dieu veuille que votre amitié dure moins longtemps que celle de Galehout et de Lancelot ! » Tristan rit, mais Palamède se courrouce, sans oser montrer son dépit. Tristan lui demande ce qu'il dit de la rancune qui a régné si longtemps entre eux, et Palamède se plaint de tout le mal que Tristan lui a fait : il croit avoir le droit de le haïr, tandis que Tristan n'a aucune raison de lui porter mauvaise volonté. Tristan trouve que c'est vrai ; il répond cependant que Palamède lui a souvent « *fait le cuer triste que je fusse liez et joiant* » ; quoi qu'il en soit, il vaut mieux pour le moment oublier tout cela et se consoler comme on peut, en *recordant* leur bonnes et belles aventures et en pen-

Conversation de Tristan et de Dinadan avec Palamède, dans la prison de Daras.

Tristan et Palamède remettent leur bataille.

Chagrin de Palamède.

1. 756, fautivement, *plus*.
2. *Adomeschist f. et humilie le cuer de l'outrageus et de l'org.* 334.
3. Mais comment Palam. n'a-t-il pas déjà reconnu Tr. pendant tout le temps qu'ils ont passé ensemble chez Daras et, surtout, depuis qu'on les a jetés en prison ?

sant « *aux biens et aux joies* [1] *que nous avons souventes foiz eü, et aux grans biens qe nous porrom encore avoir et avrons, ce Diex plest.* » Palamède trouve qu'il est facile à Tristan de parler de la sorte, lui qui a eu tant de joie là où lui-même n'a éprouvé que d'amers chagrins : il sait bien que tout cela finira pas sa mort, tandis que Tristan triomphera toujours. Ici Dinadan intervient et le prie de changer de conversation.

Tristan malade.

182. Tristan tombe malade, *ne sai de qele maladie*; à la fin, Dinadan le croit perdu, et les deux compagnons de Tristan *en font si grant duel, come s'il [fust] frere de chascun.* On avertit le seigneur, qui s'attendrit et fait retirer Tristan de la prison; un mois plus tard celui-ci est guéri de *la plaie que m. Lan. li avoit fete et de cele maladie meesmes.*

Tristan, Palamède et Dinadan mis en liberté par Daras.

183. Puis Daras rend la liberté à ses trois prisonniers, non pas « *tant por amor qe j'aie en vous, comme je faz pour l'onnor de chevalerie metre avant* », et il prie Tristan de se rappeler cette grâce, si jamais le fils qui lui reste a besoin de son secours. Tristan témoigne sa reconnaissance; il dit que s'il a tué les deux fils de son hôte, ce n'a point été exprès, car il ne les connaissait pas, et il prie Daras de le lui pardonner. Celui-ci consent, en déclarant qu'il accorde ce pardon plutôt à cause de la haute chevalerie de Tristan que par amour pour sa personne.

Les trois chevaliers se font armer, prennent congé de Daras et partent [2].

1. *Pens. aus granz joies que* 334.

2. Ici finit le ms. 756, en annonçant des aventures de Tristan et de Dinadan (f° 265 d) : *Or laisse li contez... et retorne a m. T. et a Dynad. de lors aventures qe puis lor avindrent.* (Le reste de la colonne est blanc, de même les trois derniers feuillets). 757, dont je suis dorénavant le texte, débute ainsi : *Or dit li contes qe quant m. T. et Dynad. se furent partiz de l'ostel dont* (sic) *il estoient herbergié ovecquez Pal., si chevauchierent*, etc. Mais tous les autres mss. qui contiennent la première partie de notre roman (334, 750, 335, 776, 97, 102, 349, 100; 99, 94; 103 avec les imprimés et Tressan; — lacune dans 104 et 12599; 758 abrège) présentent ici une rédaction différente pour laquelle je suis le texte de 334, en donnant les variantes importantes : Les trois compagnons partent de chez Daras *liez et joianz* de ce qu'ils sont hors de prison..; *il estoit encore auques matin ; si chevauchierent ensemble jusques vers heure de tierce, et lors leur avint que il vindrent a l'entree d'une forest ; si troverent ilecques une croiz qui departoit .IIII. voies.* Tristan, qui veut courir les aventures tout seul, profite de ce qu'on est venu à cet endroit

184 (757, fº 1). Tristan et Dinadan arrivent à la forêt de *Duise*. Ils trouvent des pavillons où se tient un chevalier blessé, qui abat Dinadan et ensuite Gauvain et Guerret, qui sont survenus. Le chevalier tombe épuisé. Gauvain veut le tuer, mais il en est empêché par Tristan, qui, l'ayant vaincu, ne l'épargne que pour l'amour d'Arthur : Gauvain, au dire de Dinadan, est un des pires chevaliers du monde. — Les deux compagnons se logent chez un chevalier, dont le fils, *Anxilles*, veut absolument jouter avec Tristan, à qui le père fait promettre d'éviter

Aventures de Tristan et Dinadan.

pour proposer qu'on se sépare, et ils *s'entrecommandent a Dieu, ne nule autre chose ne s'entredient*.

184 a. Dinadan trouve à une fontaine une demoiselle qui lui raconte que son frère a été tué par Brehus, qui la retient elle-même avec lui. Comme ils étaient descendus à la fontaine, un cri s'était fait entendre, et Brehus était allé voir ce qu'il en était ; puis le palefroi de la demoiselle s'était sauvé, et l'écuyer l'avait quittée pour le rattraper. — Brehus, qui reparaît, est défié par Dinadan ; gravement blessé, il parvient à s'enfuir. La demoiselle conduit Dinadan au château de l'un de ses cousins, qui fait fête au libérateur de sa nièce.

Dinadan délivre une demoiselle poursuivie par Brehus.

185 a. Tristan et Gouvernal n'ont pas d'aventures ce jour-là (334, fº 286). Tristan commencera à chevaucher désormais à travers le Logres très *celeement*. Il trouvera beaucoup d'aventures *que je ne vos devise pas a cestui point en nostre livre; ançois les lesse a conter, pour ce que en .I. autre lieu en devise* (a), *et je n'ai cure de conter .II. foiz une matire en mon livre, ançois m'en vueill passer plus briefment. A celui temps sanz nule doute delivra Trystran Lamorat de Gales d'une prison moult estrange ou il estoit emprisonnez en une isle. A celui temps fist il moult de merveilles.., les queles je ne vos deviserai pas* (b) *quant a ore, pour l'amour de ce que trop seroit grant anui de deviser tot mot a mot les chevaleries que il fist adoncques; car il en fist tant que ce seroit trop greveuse chose a deviser. Toutes les aventures que conter i couvient et qui a moi apartiennent a deviser par force vos deviserai je, se Diex me conseult et il me veult consentir, si ordeneement et si belement sanz nule aventure oublier ne trespasser et sanz ce que je ne vos i ferai nule alongne, que chascun de touz ceuls qui les contes lira et orra prisera et loera nostre livre par desus touz autres livres et par desus toutes estoires qui soient orendroit couranz parmi le monde, et commencerai tout premierement desus Trystram meïsmes et desus les autres chevaleries que il fist parmi le roiaume de Logres en celui termine et* [l]*es autres que il i fu, et commencerai en tele maniere mon conte*. Au soir de la journée où Tristan avait quitté ses compagnons, il marche vers *l'entree de Norgales*, quand ses deux écuyers, qui *ja l'avoient perdu meint jour*, le retrouvent. Puis, arrivée au château de Morgain, = 757 ; voy. plus loin, § 190.

a 750, fº 300 a : *ce que en autres leus sunt devisees. Et qui voldra oir ce que ge laisse ci orendroit, si prengne la grant hystoire de T., celi meïmes que messire Luces dou Gant translata, et la porra veoir tot cest fait apertement. A celui temps delivra il sanz faille Lam.*

b. 750 : *deviserai pas; mès ce que deviser m'encovient et qui apartient a nostre matere ge vos conterai en tel maniere com vos orroiz.*

la bataille. Cependant Anxilles, ayant poursuivi Tristan, est abattu, et son frère, qui l'accompagnait, est tué (f° 4).

Tristan et Dinadan chez Autine.

185. On rencontre une demoiselle [1] qui obtient de Tristan un *don*, qu'elle ne veut pas demander pour le moment.

Tristan s'endort sur son cheval, et est abattu, ainsi que Dinadan, par *Ossenam Cuer Hardi*, qui garde un pont. Il leur raconte qu'il était venu à ce pont en cherchant le saint Graal [2], et qu'il y avait tué *Lamfale*, un chevalier d'Ecosse, dont la dame le fit emprisonner, puis le délivra en apprenant qu'il était de la maison d'Arthur. Il s'éprit d'elle et s'engagea à défendre le pont deux ans pour la gagner. — Tristan et Dinadan vont se loger dans le château de cette dame, dont Ossenam loue la beauté et dont la vue rappelle vivement à Tristan le souvenir d'Iseut. — La demoiselle à qui Tristan avait promis le *don* vient le réclamer. Elle était aimée de *Pinabel*, qui avait tué l'un de ses six frères, *Uriees*, pour venger l'oncle de la demoiselle, tué par ce frère; ensuite les autres frères et Pinabel s'entr'égorgèrent; et un de leurs parents força la demoiselle d'aller se livrer à son ennemie la plus mortelle, c'est-à-dire *Autine*, la dame du château où l'on se trouve et la sœur de tous ces frères. La demoiselle, ayant raconté cela, exige que Tristan lui coupe la tête, car elle aime mieux recevoir la mort de sa main. A la place, il engage une lutte avec Ossenam et quatre chevaliers ; ils sont tous vaincus et chassés, et Tristan s'en va avec la demoiselle. — Dinadan, qui est tombé amoureux de la châtelaine, promet de lui présenter la tête de la demoiselle et part avec Ossenam, qui a fait le même vœu.

L'histoire de la demoiselle haïe d'Autine.

186. Tristan, accompagné de la demoiselle, qui le connaît pour l'avoir vu lors de son combat avec le Morhout, trouve *Mador de la Porte* à un ermitage et l'abat. Dinadan et Ossenam arrivent et sont vaincus. Tristan reprend sa marche avec la demoiselle (757 f° 9); ils rencontrent un *valet* annonçant un tournoi que la reine Guenièvre a entrepris contre les rois d'Irlande et d'Ecosse et qui aura lieu au château de la *Roche dure*.

Annonce du tournoi à la Roche dure.

Tristan et Lamorat dans l'île.

187. Les deux voyageurs arrivent au *Chastel cri[mi]nel* [3],

1. Ce qui suit se retrouve dans la *Tav. Rit.* (p. 280 ss); cf. § 106.
2. Cf. la préface, § VII.
3. C. *crudele Tav. Rit.*, p. 292.

où on maltraite les chevaliers errants et les demoiselles. Tristan et sa compagne de route sont pourtant bien reçus, mais la demoiselle est inquiète de ce qui pourrait arriver. En effet, on leur fait savoir que, pour sortir, il faut vaincre un chevalier qui se tient dans une île reliée au château par un pont de fer, sur l'*Ombre*; s'il est vainqueur, il mettra à mort son adversaire. Tristan se présente. Pendant la bataille, les deux combattants se font connaître; le chevalier de l'île — c'est Lamorat — admire Tristan et dit avoir été armé chevalier par lui en Cornouaille [1]. Lamorat lui raconte que le vainqueur ne pourra sortir qu'au bout d'un an et que le pont est *faé* et devient invisible dès qu'on l'a passé; mais Tristan a sur lui quelque chose qui résiste à tout enchantement : c'est la pierre d'une bague qu'Iseut lui a donnée [2]. Les deux chevaliers décident d'attendre, pour s'en aller, l'arrivée de la nuit et, afin de tromper les gens du château, ils reprennent la lutte; Tristan se laisse tomber, et on le croit mort.

La bague d'Iseut.

La demoiselle est confrontée avec les dames du château : comme sa beauté n'est pas jugée supérieure, on lui coupe la tête.

188. Tristan, Lamorat et Gouvernal en écuyer partent dans la nuit à pied [3]. Ils sont logés par un des parents de Lamorat, *Terriaden* [4], qui donne des nouvelles de la Cornouaille, où il a jouté avec le roi Marc.

189. Tristan et Lamorat partent pour le château de la Roche dure. Ils rencontrent le chevalier qui avait abattu Gauvain, Guerret et Dinadan devant les pavillons [5]; c'est Brunor le noir. Il renversé Lamorat, est renversé lui-même par Tristan et se bat à l'épée avec Lamorat; Tristan les sépare, et tous trois partent ensemble. (757, f° 14).

Tristan et Lamorat trouvent Brunor le noir.

A une fontaine ils trouvent, sur un *perron*, un *glaive cort*

1. « *Vous dites verité,* » dit Tr., mais il n'y a aucune trace de cela dans ce qui précède; en revanche, Tristan fait allusion au *mesaige* désagréable que Lamorat lui avait envoyé à la cour de Marc (cf. § 47).
2. La bague d'Iseut est mentionnée encore dans la cinquième partie du ms. 12599, cf. § 297 a.
3. Cf. l'histoire analogue dans 12599 de la lutte de Gaheriet et Perceval dans l'île de la sœur de ce dernier; eux aussi se sauvent; voy. § 291 a.
4. *Triadan*, *Tav. Rit.*
5. Voy. § 184.

Le glaive et l'épée dont le père et le fils se tueront l'un l'autre.

et grox et une épée avec des lettres gravées qui disent : « Avec ce *glaive* le père tuera son fils, et avec cette épée le fils tuera son père, le jour où périra la bonté du royaume de Logres. Seul, le meilleur chevalier du monde pourra les remuer. » Tristan ni les autres n'osent essayer, et ils se séparent à un carrefour [1]. Tristan cherche partout Lancelot.

Tristan chez Morgain.

190. Tristan arrive chez Morgain [2], à qui son frère, le roi Arthur, avait interdit la cour à cause de sa déloyauté, en la menaçant de la mort; elle se cache aisément, grâce aux enchantements que lui a appris Merlin, le sage, qui fut tué par la dame du Lac [3]. Tristan ne veut pas dire son nom à Morgain, qui est avec six chevaliers et douze demoiselles [4]. Il prétend être de Cornouaille, et Morgain s'adresse en vain à Gouvernal [5]. Tristan passe la nuit dans la chambre où Lancelot avait fait les tableaux représentant ses amours avec Guenièvre ; ce chevalier avait été, pendant *un an et demi*, le prisonnier de Morgain, qui voulait contrarier Guenièvre et se faire aimer de Lancelot; mais celui-ci resta fidèle [6]. — Morgain ne veut pas laisser partir Tristan avant qu'il ait dit son nom : il se voit forcé de céder. La fée se nomme également et lui raconte que, grâce à Guenièvre, son frère Arthur l'aurait tuée, si elle ne s'était enfuie [7]. Elle remet à Tristan un écu vert, où un chevalier est représenté appuyant ses pieds sur la tête d'une reine et d'un roi; Tristan doit le porter au tournoi. Cet écu l'inquiète, mais Morgain lui dit que son père Uterpendragon en a porté un comme cela. « Je veux, poursuit-elle, que le meilleur chevalier du monde porte cet écu, qui

Elle le charge de porter un singulier écu.

1. La *Tav. Rit.* annonce ici la mort de Lamorat.

2. Ici 334 et les autres reprennent le texte de 757 ; pour ce qui précède dans ces mss., v. § 185 a.

3. Ces détails se trouvent seulement dans 757.

4. Cela n'est pas dans 103.

5. Dans 334 Tr. dit être d'un pays étranger, et Morg. ne s'adresse pas à Gouvernal.

6. 334 et les autres : et qui veut savoir cette chose, qu'il prenne le *propre livre* de Lancelot. Voy. P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, V, 315 ss.

7. Tout cela n'est pas dans 334, etc., qui, à la place, annoncent ici le tournoi : Tristan dit à Morgain qu'il veut aller au tournoi qui doit avoir lieu à Roche dure, *et de ce disoit il verité, et R. d. si estoit sans nule faille .I. chastel* où il devait y avoir un tournoi, arrangé par Arthur, pour que Tristan y vînt. « Savez-vous, dit Morg., qui a entrepris ce tournoi? — Je le sais bien, répond Tr. : Arthur l'a fait entreprendre à Guenièvre contre le roi d'Irlande. »

rappellera à mon frère le souvenir de notre père [1]. » C'est un mensonge : elle l'a fait faire pour jouer un mauvais tour à Gueniëvre.

191. L'*ami* de Morgain, *Huneson* [2], qui est devenu jaloux de Tristan, le suit quand il part et l'attaque; il est tué. Morgain fait écrire sur son tombeau que la mort de Tristan sera encore plus cruelle : il sera tué avec la même lance dont il a tué l'amant de Morgain. **Huneson tué par Tristan.**

Tristan continue son chemin [3]. Un vavasseur lui donne l'hospitalité et lui dit qu'Hector est venu par là en se rendant également au tournoi [4]. — Le lendemain Tristan part; une demoiselle l'atteint; elle vient de la part de Morgain demander à Tristan sa lance. Elle lui dit qu'il devra mourir par cette lance, mais Tristan en rit : il traite cela de *fable et mençonge*, et donne le *glaive* à la demoiselle, qui le rapporte à Morgain [5]. **Il donne à une demoiselle de Morgain son glaive, dont il sera tué lui-même.**

192. Tristan arrive à la Roche dure [6] et y trouve un grand nombre de pavillons et de *foillies*, où se tiennent les chevaliers des rois d'Ecosse et d'Irlande, tandis que ceux de Gueniëvre **Le tournoi de Roche dure.**

1. Cette dernière remarque pas dans 334.
2. Ainsi 335; 750; 103; 100, 97, 102; *Hunesom* 334; *Humeson* 99, 94; *Humesom* 349; *Homesum* 776 (lac. dans 104). — *Onesun Tav. Rit*; (p. 481, *Unessu*.)
3. Dans la *Tav. Rit.* il triomphe ensuite du neveu de Lucan le grand, qui le prend pour Lancelot, son ennemi mortel, et qui, envoyé prisonnier à Camaaloth par Trist., se jette à l'eau. Puis Tr. arrive à la Roche dure.
4. Dans 334 et les autres il y a une conversation entre Tristan et le vavasseur, qui le prie de lui nommer deux ou trois chevaliers plus preux qu'Hector. Tristan nomme Lancelot, Bohort et Blioberis; il ajoute Gaheriet, quant à l'épée : — Gaheriet vaut « deux Gauvains; » — enfin Lamorat, qu'il a éprouvé *n'a pas encore gramment de temps*.
5. L'histoire de cette lance, qui se retrouve dans le récit de la mort de Tristan, voy. § 546, figure dans 103 aussi, bien que ce ms. donne la mort d'après la version des poèmes (Tr. mourant en Pet.-Bret.). — La *Tav. Rit.* fait apporter la lance à Marc plus loin (voy. § 535 d, note.)
6. Dans 334, 750 et les autres, le récit du tournoi de la Roche dure est abrégé. Après avoir parlé des *fueilliees*, dont il y a plus de trois cents, et de Gueniëvre, qui a arrangé ce tournoi à l'instigation du roi, *par gieu et par envoiseüre*, ces mss. poursuivent ainsi (334, f° 288) : *Que vos diroie je? A celui tournoiement le fist si très bien Trystram que ce fu merveilles a veoir, et tant bien se prouva que se il a l'autre assemblee l'avoit bien fet, encore le fist il assez mielz a ceste. Mès pour ce que ce*

sont dans le château ; la reine n'avait du reste entrepris ce tournoi que parce que le roi le lui avait ordonné *par jeu et par envoiseüre*. Tristan ne veut pas aller au château et refuse de suivre une demoiselle qui arrive et qui offre de l'y conduire pour lui faire faire la connaissance du roi. Il trouve *Agloval* [1] et reste avec lui dans une des *foillies* dressées à l'occasion du

1. *Adriano* = Driant, *Tav. Rit.*, qui représente le tournoi essentiellement comme 757.

seroit trop grant aloingne de deviser tous les fès que T. fist en celui tournoiement ne vos en deviserai je pas gramment a ceste foiz (*a*), *car desus une autre matiere me couvient a torner; mès totes voies vos deviserai je un pou de celui fet* (*b*), *et puis si vos dirai la grant bataille et la grant merveille qui fu entre Tr. et Lanc. du lac la ou il s'entracointierent premierement. Cele ne fu mie bataille de moquerie, et pour ce la vos deviserai je en mon livre, car ceste chose si fet mout bien a ramentevoir devant touz preudeshommes* (*c*).

Rédaction différente.

192 a. Tristan *veinqui la vespree du tournoiement*; on appelle son écu l'*escu estrange*. Au soir, on en parle au château, et Guenièvre comprend que cet écu a été fait pour nuire à elle et à Lancelot. Elle ne peut cependant se dispenser d'aller au tournoi le lendemain. Lancelot n'y est pas; il est toujours en quête de Tristan. Pendant qu'ils admirent les exploits de ce dernier, une demoiselle, envoyée par Morgain, arrive et dit à Arthur que cet écu représente sa honte; puis elle se sauve. Le roi veut savoir *la verité de cestui escu par celui meesmes qui le porte*, et il se décide à aller trouver le chevalier quand le tournoi sera fini : *lors le savra il par force ou par amours*. L'inconnu se distingue toujours ; Arthur ne peut le prendre pour Tristan, qui est, lui a-t-on dit, en Petite-Bretagne avec Iseut aux blanches mains. Il se fait armer et s'en va vers la forêt, accompagné d'Ivain et de deux écuyers, après avoir fait couvrir son écu d'une housse vermeille. La reine s'aperçoit bien de ce départ et exprime ses craintes à Hector, qui est venu au tournoi dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Tristan. — Les rois d'Ecosse et d'Irlande sont vaincus, et Tristan part ; il s'avance vers la forêt, etc., comme dans 757, mais, ayant raconté le retour d'Arthur avec Ivain au château, 334, etc. disent (*d*) : *De celui fet ne fist il pas mencion ; et nonpourquant il fu seü; et si lesse ore li contes a parler a tant du roy et retourne a Trystram*, qui *chevaucha ça et la et trouva meintes aventures*, *que je ne vos deviserai pas a cestui point* (*e*). Il a beau demander partout des nouvelles de Lancelot : personne ne sait lui en rien dire (*f*).

a. Dans 750, f° 304, le rédacteur dit qu'il veut abréger parce que tout cela se trouve dans la *grant histoire si soufisamment qu'il n'est mie mestier que nos en cestui livre le devison; car sor une autre matere*, etc.

b. *Non porquant, totes voies vos deviserom nos un poi de cel. f., por ce qu'il apartient a nostre matere, et puis*, etc., 750.

c. Dans 103 ces remarques sont très abrégées.

d. Lacune dans 776 depuis la défaite d'Arthur jusqu'au combat de Palamède contre les neuf chevaliers (§ 195).

e. Ce sont, à en juger par 757, la défaite de Gauvain et le séjour chez Auguste.

f. Pour ce qui suit dans 334 et les autres, v. § 195.

tournoi, en lui défendant de demander *de son estre.* Il lui donne des nouvelles de Lamorat, son frère.

Le lendemain, Tristan, ayant entendu la messe dans un ermitage voisin, va sans Agloval, qui veut rester chez lui, se mêler aux joutes des chevaliers nouveaux. Il est accompagné de Gouvernal et d'un autre écuyer. Ayant abattu dix-sept chevaliers et le roi des Cent Chevaliers, Tristan, qu'on appelle le chevalier *a l'escu estrange*, part suivi de Gauvain, qui le prie de se nommer et d'aller voir Arthur : Tristan refuse l'un et l'autre, et à la cour on ne parvient pas à deviner qui il est; Mordret croit que c'est Lancelot, ce que nie Gauvain, qui est surtout étonné de l'écu vert, pareil écu n'ayant jamais été vu en Logres. Tristan retourne aux *foillies.* A Agloval il dit ignorer qui a été le vainqueur du tournoi. Un *valet* vient annoncer l'arrivée à la cour de Gaheriet, qui avait raconté qu'il avait rencontré Lamorat et que ce dernier se trouverait au tournoi le lendemain; cette nouvelle fait grand plaisir à Agloval. Le messager aperçoit l'écu vert, et apprend à Agloval que celui qui le porte s'est distingué plus qu'aucun autre au tournoi. Agloval reproche à Tristan de se dissimuler à lui, mais Tristan nie tout et persiste à garder l'incognito. Le *valet*, retourné à la cour, où on parle beaucoup du chevalier à l'écu étrange, apprend au roi ce qu'il sait sur ce chevalier. Une demoiselle envoyée par Morgain vient prédire au roi que sa honte approche; elle part après lui avoir promis de lui expliquer cela le lendemain. Le roi fait compter ses chevaliers : ils sont au nombre de trois cents, tandis que l'autre parti en compte plus de cinq cents.

Tristan se distingue.

Le lendemain, la bannière de la Table Ronde — pour les tournois, *non mie la baniere des mortex bactailles* — est portée par Gaheriet. La reine, avec plus de deux cents dames, est aux *loges*; elle se désole de l'absence de Lancelot. Lamorat arrive avec le *valet* à la cotte mal taillée et quatre écuyers. Les deux chevaliers, qui portent des armures noires, se font beaucoup remarquer par leur prouesse; cependant on les trouve inférieurs au chevalier à l'écu étrange. La reine, qui ne sait pas ce qu'on veut dire, demande et reçoit des détails sur ce personnage; ce qu'on dit de l'écu vert l'effraye beaucoup. Le roi d'Ecosse abat Lamorat et joute ensuite avec Brunor : ils s'abattent l'un l'autre. Les hommes du roi d'Ecosse s'emparent de Lamorat et de Brunor; le roi les fait remettre en liberté. Les Ecossais chargent le parti d'Arthur *si durement* qu'ils le

Lamorat arrive avec Brunor.



repoussent, mais bientôt ils doivent se retirer devant le choc des compagnons de la Table Ronde, jusqu'à ce que le roi d'Irlande avec ses hommes, leur venant en aide, arrête les chevaliers d'Arthur. A ce moment arrive Tristan, dont l'écu étonne tout le monde. La demoiselle de Morgain reparaît et dit au roi que cet écu représente sa honte. Arthur ne comprend pas, et la demoiselle s'esquive. Guenièvre est très effrayée. Tristan abat le roi d'Irlande, et excite l'admiration générale par sa bravoure; Gauvain et Keu le trouvent aussi preux que Lancelot. Mais le roi Arthur, que les paroles de la demoiselle ont fort inquiété, se fait armer et va avec Ivain et deux écuyers se poster dans *la forest*, où il prévoit que Tristan passera; il a fait couvrir son écu d'une housse vermeille. Guenièvre, qui l'a vu partir, a fort peur et en parle à Hector. Cependant, le parti d'Irlande est vaincu, et Tristan part furtivement; il se dirige vers la forêt où Arthur l'attend; Guenièvre, très inquiète, prévoit une joute et, dit-elle à Hector, « *mes cuers me devine bien que corrouz en avendra.* » Tristan refuse de se nommer, mais consent à dire qui lui *bailla* l'écu et raconte comment il a reçu cet écu, qu'il ne portera plus désormais; il ignore, dit-il, la *senefiance des ymages.* Le roi lui demande comment il connaît Morgain, et Tristan répond qu'il ne la connaît que pour avoir été logé chez elle une nuit par hasard; quant à l'écu, il assure ne l'avoir porté que sur la prière de Morgain. Le roi lui ordonne de se nommer ou de soutenir une joute. Tristan, indigné, traite le roi de *villain* chevalier, déclare qu'il n'est pas aussi fatigué qu'on a l'air de le croire, et choisit la joute, en se faisant donner par Gouvernal une lance prise au tournoi. Le roi et Ivain sont désarçonnés : « Mon orgueil m'a trop entraîné », dit Arthur à Ivain, qui prétend n'avoir accompagné le roi qu'à contre-cœur et pour ne pas le désobliger. Ils retournent au château; l'on fait fête à Lamorat, qui est à la cour avec Agloval et tous les autres frères. Le roi, ayant exprimé son regret de l'absence de Lancelot, raconte comment il vient d'être renversé par le chevalier à l'écu étrange. Agloval, engagé par Arthur à dire le nom de ce chevalier, déclare ne pas le connaître : tout ce qu'il sait, c'est que l'inconnu est aussi beau et un peu plus grand que Lancelot, et que c'est par lui qu'il a eu des nouvelles de son frère Lamorat. A ces mots, celui-ci sourit, et, pressé par le roi, il leur apprend que le chevalier à l'écu étrange est Tristan, dont il raconte les exploits dans l'île au pont de fer. Le

Arthur renseigné sur l'écu par une demoiselle de Morgain.

Arthur et Ivain abattus par Tristan qui abandonne l'écu.

roi se désole d'avoir laissé échapper Tristan : « Si Lancelot avait été ici, dit-il, il n'aurait pas manqué de le ramener [1]. »

193. Tristan se loge chez une dame, qui lui raconte qu'elle hait Gauvain, qui a tué son mari. Tristan remplace son écu par un autre, laissé au château par un chevalier nouveau ; cet écu est *plus blanc que noif, a une bande d'azur de travers.* La dame décide Tristan à rester deux jours pour se faire soigner. Le lendemain matin, comme il se promène devant la porte avec la dame et Gouvernal, Gauvain vient à passer. Tristan joute avec lui pour venger son hôtesse, et est sur le point de le *mener a outrance*, lorsqu'ils sont séparés par Hector, qui survient et qui les ramène à la dame, devant laquelle Gauvain reconnaît ses torts en lui rendant son épée. Elle lui pardonne, et Hector part avec Gauvain, qui se fait soigner dans une abbaye pendant un mois (757, f° 24). Hector le quitte le lendemain ; il cherche son frère Lancelot, sur qui cependant il ne peut avoir aucun renseignement. **Tristan triomphe de Gauvain.**

194. Plus tard, Tristan se loge chez *Auguste*, un chevalier, qui veut le faire tomber dans une fosse profonde et pleine de vermine pour venger la mort du Morhout, son cousin ; il lui fait part de son dessein sans se douter qu'il parle à Tristan lui-même. Au départ, Tristan le décide à l'accompagner en lui promettant de lui faire trouver son ennemi : il se fait connaître et invite Auguste à jouter, mais celui-ci n'a garde d'accepter : il crie merci à Tristan, qui l'épargne et s'en va. **Tristan et Auguste.**

Auguste, admirant la générosité de Tristan, raconte cet évènement à Mordret, qui, allant à la cour, vient se loger chez lui. Le lendemain, Mordret trouve Blioberis : ils joutent sans se connaître, et Mordret est désarçonné. Lorsqu'ils se sont nommés [2], Blioberis demande des nouvelles de Tristan, et Mordret lui fait part de ce qu'Auguste lui a raconté. Blioberis va chez ce dernier pour savoir quel écu Tristan porte. Mordret se rend à Camaaloth ; il ne peut renseigner le roi sur Lan-

1. Dans la *Tav. Rit.* Trist. trouve maintenant *Arpinel*, qui promet de le conduire à la tour de Carados ; ils se logent chez *Adonain*, qui les suit en s'obstinant à savoir le nom de T. Il est délivré par lui de son ennemi mortel, et Carados est vaincu au Pin ; cela est raconté dans nos mss. bien plus loin, v. § 461 ss.

2. « Jamais, dit Blioberis, je ne cachai mon nom à qui me le demanda. »

celot, toujours absent, mais il lui dit ce qui est arrivé à Auguste, et la cour admire la *cortoisie* de Tristan. Arthur déclare qu'il ne sera jamais content qu'il n'ait et Tristan et Lancelot dans son hôtel [1].

Tristan aide Palamède luttant contre Brehus et huit chevaliers.

195. Tristan [2] arrive devant une tour appartenant à Brehus sans Pitié et y voit, luttant contre neuf chevaliers, Palamède, qu'il ne peut reconnaître aussitôt, parce que l'écu de ce chevalier est en pièces. Voici la cause de la bataille : au matin, Palamède avait trouvé près d'une fontaine une demoiselle, assise auprès du cadavre de son chevalier, tué la veille au soir par Brehus. La demoiselle était restée là toute la nuit, *si espoventee durement que a pou que ele n'estoit morte de paour*; elle n'osait bouger, ne sachant pas *quel part ele deüst aler*. Pendant qu'elle *demenoit le duell de son ami*, Palamède était arrivé et avait offert de l'accompagner. On avait passé devant la tour de Brehus, *qui a celui point estoit devant sa porte touz armez, pour savoir se il pourroit trouver mal a fere*. Ayant désarçonné Palamède, en le surprenant *a la traversse*, sans dire mot, il avait tué ensuite la demoiselle. Palamède aurait bientôt puni Brehus; mais les huit chevaliers qui faisaient compagnie au meurtrier dans la tour lui avaient prêté secours. Palamède est sur le point de succomber, quand Tristan intervient; à la remarque de Brehus que cette affaire ne le regarde pas, il répond que les chevaliers doivent défendre les faibles contre les forts, maintenir la loyauté et empêcher les injustices partout où cela est en leur pouvoir. Mais il a beau dire : on assaille Palamède de plus belle. Tristan alors se mêle à la bataille, et ses coups font fuir Brehus et ses suppôts dans la tour, dont ils ferment sur eux la porte.

Brehus et ses compagnons battus.

196. Apprenant le nom de Palamède, Tristan le défie et

1. Ici 757 passe tout à coup au combat de Tristan avec Lancelot au *Perron Merlin* (§ 203) : (f° 26 b) *Or dit li contes ci endroit que si comme T. atendoit Pal. por fere la bactaille que il avoient enprise, au point tot droit que il estoit devant le perron Merlin, a tant ez vous devers Camaalot venir un chevalier*..... c'est Lancelot. (Les dern. mots à partir d'*au point* = 334, qui donne *de devers* au lieu de *devers*; v. plus loin.) Nous comblerons cette lacune, non indiquée, par les aventures qui, dans 334 et les autres, aboutissent au combat du *Perron Merl.*; pour le chevalier inconnu, cf. § 200 note.

2. Ce qui suit jusqu'au combat du *Perron Merlin* est donc d'après 334 et les autres; pour ce qui précède dans ces mss., v. § 192 a.

veut se battre sur-le-champ ; mais Palamède lui fait observer qu'il est trop blessé pour subir en ce moment un combat pareil et propose de fixer un rendez-vous où leur bataille puisse être jugée par deux ou trois bons chevaliers. Tristan trouve ce moyen excellent et indique le *Perron Merlin*, près de Camaaloth, où ils devront se trouver dans quinze jours ; *et a ce s'acordent enme .II.* — Mais Palamède fera défaut, car on l'emprisonnera, et Tristan trouvera à sa place Lancelot, avec qui il se battra et qui l'amènera chez Arthur[1]. — Puis Tristan se fait raconter la querelle avec Brehus et ses compagnons. De Lancelot, Palamède ne sait rien ; Tristan lui parle du dernier tournoi : « J'y suis allé, dit-il, pour trouver Lancelot, qui est *en queste pour moi et je pour lui.* » — Ils partent ensemble : Palamède a l'intention de se rendre à un château pour y être soigné.

Tristan et Palamède fixent le Perron Merlin comme rendez-vous.

197. Dans la forêt, près d'une fontaine, ils trouvent un chevalier qui dort. « Faut-il le réveiller ? demande Tristan. — Certes, oui ; nous causerons et *aprendrons par aventure aucunes nouvelles de lui.* » — Tristan crie alors au dormeur : « *Sire chevalier, esveilliez vos ! assez avés dormi a ceste foiz.* » Le chevalier s'arme vite, monte à cheval et demande lequel des deux l'a réveillé. « C'est moi, dit Tristan ; cependant *je ne le fis pas pour mal de vos ne pour deshonnour, ne nul mal n'i entendi.* » Le chevalier, sans répondre, s'élance vers Tristan, qu'il renverse, avec son cheval ; ensuite il désarçonne et blesse Palamède et s'éloigne à fond de train. Palamède dit qu'il a déjà vu, en une autre occasion, cet inconnu accomplir une *grande prouesse*, qui était bien au niveau de celles de Tristan, mais qu'il n'a jamais pu savoir son nom. Tristan se propose de tout faire pour apprendre qui il est. Palamède veut s'arrêter au premier hôtel venu à cause de ses blessures ; il promet encore une fois d'être au *Perron Merlin* à point nommé. Tristan lui demande s'il pense pouvoir le vaincre : « Je sais bien, répond Palamède, que vous êtes meilleur chevalier que moi ; mais j'espère que mes forces grandiront au point d'égaler les vôtres ; je serai plus fort dans un combat contre vous que contre un autre. »

Ils sont abattus par un chevalier inconnu.

198. Lorsqu'ils se sont quittés, Tristan poursuit celui qui

1. Où, ajoute 750, f° 309 c, il prendra la place du Morhout, *comme messire Robert de Borron le devise en son livre.*

Tristan poursuit ce chevalier, qui abat Blioberis et Gauvain,

les avait renversés et qui vient de tuer un chevalier, pleuré par sa demoiselle. Elle raconte à Tristan que son compagnon avait été tué, parce qu'il s'était déclaré le chevalier de la reine Guenièvre, que hait le vainqueur.

L'inconnu rencontre ensuite Blioberis et Gauvain. Gauvain, en l'apercevant, veut entrer en action ; mais Blioberis déclare qu'il ne joutera pas avec ce chevalier, dont il a déjà vu une fois la force prodigieuse, et cherche à décourager Gauvain. Celui-ci n'en devient que plus excité et défie le chevalier, qui n'a pas envie de jouter pour le moment et prétend que c'est à tort qu'on l'appelle bon chevalier : dans le monde entier on ne saurait trouver un bon chevalier. Gauvain, ébahi, se fait répéter cette étonnante remarque. Quant à Lancelot, le chevalier, qui ne le connaît guère, — il ne l'a jamais vu qu'armé, sauf une fois à une fontaine, où il avait ôté son heaume, — lui donne *grant los* ; mais il le trouve inférieur aux bons chevaliers « *qui estoient n'a pas encore gramment de temps. Il est bon chevalier, sanz nule faille, selonc les chevaliers qui orendroit queurent* ; *mès il n'est mie si bon chevalier comme il li couvendroit bien* ; *car il ne m'est pas avis que il soit du tout chevalier parfet* : *assez i faut.* » Comme Blioberis se formalise, le chevalier déclare qu'il ne dit pas cela *pour mal de Lancelot ne pour deshonnour.* Quant à Tristan, il le considère comme l'égal de Lancelot ; il ne saurait dire encore lequel des deux est le meilleur ; mais il prétend avoir vu, depuis qu'il est au monde, des chevaliers supérieurs à eux, et pourtant, dit-il, « je ne suis *mie si ancien chevalier comme vous estes, Blyoberys de Gannes* » Blioberis, après l'avoir vainement prié de se nommer, lui *part un gieu* : son nom ou une joute. L'autre répond par lui *partir un autre gieu* : « Ou je vous étendrai par terre, ou vous me laisserez tranquille. — Vous êtes donc sûr de m'abattre ? — *Oïl, se aventure ne m'est trop durement contraire ; si ne di je mie ceste parole pour honte ne pour mal de vos.* » — Blioberis est désarçonné et blessé. Gauvain veut le venger ; le chevalier lui recommande d'y renoncer. Gauvain persiste et est rudement abattu : il lui est avis *que il soit feruz d'une pierre ou d'un mangounel.* Le chevalier parti [1], Tristan survient ; les écuyers des deux compagnons lui disent ce qui vient de se passer, et il continue à poursuivre son adversaire.

Jugement porté par ce chevalier sur Lancelot et Tristan.

1. Cet épisode — la défaite de Blioberis et de Gauvain par le chevalier inconnu — manque dans 750.

199. Celui-ci va se loger dans la maison d'une *dame veuve*, où arrivent aussi Keu et Dinadan. *Plus enparlez* que son compagnon, Dinadan questionne l'inconnu, qui dit être un chevalier errant, mais n'avoir jamais été à l'hôtel d'Arthur. « Tant pis pour vous ! » répond Dinadan ; mais le chevalier avoue ne point aimer cet hôtel, qui, à son avis, ne peut être si *honnourez* qu'on le dit, « *au meins tant comme la noble reïne Guenievre i fust, qui set fere les granz courtoisies la ou nos bien savons.* » Keu se fâche de ce propos et lui demande s'il parle *doncques ainsint encontre la roïne G.* — « *Je non*, répond le chevalier, *fors tant que je di qu'ele est a merveilles courtoise, et tant est grant sa cortoisie que pou s'en faut que ele ne fet roy de Lancelot du lac.* » Keu lui fait savoir qu'il est un des chevaliers de Gueniêvre : « Eh bien ! s'écrie l'inconnu, *tant valez vous pis !* » Keu le menace, mais l'autre ne s'en montre point effrayé. Dinadan lui demande pourquoi il parle ainsi de la reine : il *besse la chiere... et respont a chief de piece* que cette dame a causé un malheur si grand que Dieu lui-même serait *ausint comme touz encombrez de fere en le restorement. Un tel homme mourut pour l(u)i que jamès tel ne sera a nostre temps; ce fu doumage sanz retour et sanz reson.* Après le souper, Dinadan lui demande en vain qui était cet homme, et Keu l'avertit de nouveau qu'il compte lui faire reconnaître sa *folie* avant qu'ils se quittent. Mais leur interlocuteur répond en souriant que la folie *tourne moult volentiers desus celui qui la commence.* De dépit Keu ne dort pas de la nuit. Le lendemain, il n'écoute point Dinadan, qui lui déconseille d'attaquer le chevalier. Celui-ci part sans rien dire aux deux compagnons, parce qu'ils *ne li feisoient mie trop biau semblant.* Il est bientôt atteint par eux, et Keu lui dit qu'ils ne sont pas venus pour son bien : — « Ni pour mon mal, répond l'inconnu ; à vous deux, vous n'êtes pas assez forts pour me faire du mal. » Keu est désarçonné, et Dinadan refuse de jouter. — « Quoi ! vous ne vengerez pas votre compagnon ? — Non ! parce que je vois bien que je n'y parviendrais pas ; » et l'autre a beau le traiter de mauvais chevalier : Dinadan persiste. L'inconnu le laisse avec Keu, qui, en suite de sa chute, reste évanoui jusqu'à midi.

Keu et Dinadan avec le chevalier inconnu.

Ce chevalier est l'ennemi de Gueniêvre.

Il abat Keu; Dinadan refuse le combat.

200. Tristan arrive, les reconnaît, mais ne veut pas se faire connaître pour ne pas perdre de temps. Dinadan lui dit tout ce qui s'est passé, et il s'en va dans la direction que Dinadan

lui indique. Mais il perdit *touz les pas du cheval, et pour ce le perdi il du tout. Ainsint le quist tout celui jour et l'endemein et le tierz jour et le quart et le quint*; mais Tristan a pris à droite et le chevalier à gauche, et Tristan ne trouve personne qui puisse le renseigner. Après cinq[1] jours de recherches il abandonne la partie et s'en retourne vers le *Perron Merlin*[2]. Pour se reposer, il reste quatre jours dans une maison de religion et envoie Gouvernal à une ville voisine pour lui procurer des armes neuves.

Tristan renonce à le retrouver et part pour le Perron Merlin.

Il part enfin monté sur un bon cheval tout noir[3], avec Gouvernal, à qui la prochaine bataille fait peur.

Il abat Dodinel et Sagremor.

201. A six lieues de Camaaloth, ils rencontrent Dodinel et Sagremor. Ce dernier défie Tristan ; comme c'est le jour de la bataille, Tristan préfèrerait ménager ses forces ; mais il ne parvient pas à faire comprendre cette raison à Sagremor, qui l'accuse de poltronnerie et le force de jouter. Tristan l'abat et renverse ensuite Dodinel ; ils courent après lui, et Sagremor exige une nouvelle lutte ; mais Tristan le supplie de ne plus insister et en appelle à sa courtoisie. Sagremor consent à s'éloigner, après s'être fait dire le nom de l'adversaire de Tristan.

202. A l'heure de *vespres*, Tristan arrive au *Perron Merlin*[4], où il s'arrête (f° 289). Mais Palamède n'a pu venir, étant en prison au château *de la Flege*[5]. Cependant la bataille n'en aura pas moins lieu[6] ; car, *au point droit que il estoit devant le perron, a tant ez vos venir de devers Kamaalot un chevalier* : c'est Lancelot.

1. Ainsi 334, 335, 12599. — *Six jours* 97, 100, 102, 349 ; 750, 103, 776 ; *huit jours* 94, 99.
2. Ce merveilleux chevalier, qui hait Guenièvre et dont personne ne sait le nom, qui est-il ? On ne nous le dit nulle part, et il n'est plus question de lui dans la suite. L'épisode a probablement été interpolé d'après quelque roman biographique, peut-être du cycle des *Bruns*.
3. On ne dit pas que ce soit Passebreuil.
4. Ici reprend le ms 12599 (cf. p. 61).
5. Ainsi 12599, 750, 335. — 334 et les autres seulement : en prison.
6. Fin de la lacune de 757, v. § 194 note. Au lieu de ce combat la *Tav. Rit.*, qui le raconte bien plus loin (p. 442 ss), donne, après la défaite de Carados (v. plus haut) l'épisode de *Lasancis* aux armes enchantées. Puis Tr. retourne en Corn., v. § 253, fin, note.

203. (757, f° 26 b, e. l. a.) Tristan le prend pour Palamède et le défie. Ils s'abattent l'un l'autre. Suit une lutte formidable à l'épée; chacun des deux est vivement étonné de la bravoure qu'il trouve chez son adversaire. Ils sont obligés de faire une halte pour se reposer. — Gouvernal n'y comprend rien : ce ne peut être, pense-t-il, un chevalier qui se bat avec Tristan, *ainz est ennemi qui c'est mis en guise de chevalier* [1]; il n'est cependant pas plus émerveillé que les chevaliers eux-mêmes. — Lancelot prie Dieu de ne pas le laisser déshonorer *a cestui point*; il est déjà fortement blessé, *et de T. redi ge que il n'estoit mie* (*du tout* 334) *si sainz que il n'eüst a celui point greignor* [2] *mestier de reposer que de combatre. Et neporquant se nos dit* [3], *bien l'estoire* [4] *que Trystram en avoit auques le plus* [*bel*], *si comme celui qui le meins avoit perdu de son sanc et qui meins avoit de plaies*; *et nonpourquant, pour la tres grant bonté que il avoit trové en Lanc.*, *avoit il si grant talent* [5] *de lui conoistre* (f° 27)... qu'il le prie, en lui faisant compliment de sa prouesse, de lui dire son nom [6]. Lancelot répond à voix basse, à cause des coups qu'il a reçus : il se dit inférieur à son adversaire et se nomme. Tristan, enchanté de l'avoir trouvé, lui rend son épée; mais Lancelot s'agenouille et se déclare vaincu à son tour. Après une lutte de générosité, ils échangent leurs épées, s'embrassent, vont s'asseoir près du *Perron* et se regardent longtemps. Enfin Lancelot dit à Tristan : « Que pensez-vous de l'amour? » Tristan est un peu surpris de cette question, après le *travaill et la paine* qu'ils viennent de souffrir. Lancelot dit que la joie d'avoir trouvé Tristan lui fait oublier tout le *travaill* et qu'il ne pense qu'à ce qui lui *tient plus au cuer*, c'est-à-dire l'amour. Et qui en sait plus long que Tristan? « *Amour*, répond Tristan, *est mout diverse* (*a nous deux* 334); pour moi, c'est une *marrastre* [7], pour vous une *mere veraie*; moi je vis toujours en douleur, et vous en joie. » — Lancelot est *iriez* [8]

Combat au Perron Merlin avec Lancelot.

Conversation des deux adversaires.

1. 334 : *Je cuit que c'est aucuns anemis qui s'est mis en la guise a un chevalier*.
2. *Meilleur* 334.
3. *Et non pour quant ce devise bien* 334.
4. Lacune indiquée, de trois lignes, dans 757 (depuis *que Tryst.* jusqu'à *bonté*).
5. *Volenté* 334.
6. Fin du ms. 750.
7. Mais 334 : *Ele m'est contraire et diversse et anemie mortel*.
8. *Esbahiz* 334.

de voir que Tristan connaît ses amours avec Guenièvre et le prie de ne plus parler de l'amour, qu'au reste nul chevalier ne devrait blâmer : que chacun d'eux, dit-il, prenne l'*aventure d'amors tel com il la trovera!* Tristan a le bon goût de ne pas insister, lui parle de la peine qu'il s'est donnée pour le trouver et le prie de l'accepter pour compagnon. Lancelot lui fait la même requête, et ils s'embrassent une seconde fois *par senefiance de pez et de loial compaignie tenir.* — Tristan lui raconte comment il l'a pris pour Palamède.

Ils se rendent ensemble à la cour d'Arthur.

Lancelot décide Tristan à le suivre à la cour d'Arthur, et ils quittent le *Perron Merlin*, qui est à *lieue et demie anglesche* de Camaaloth.

204. Près des portes ils trouvent plusieurs chevaliers, entre autres Gauvain et Gaheriet [1], qui sont empêchés d'entrer dans Camaaloth par le serment qu'ils ont prêté de chercher Tristan [2]. Ils sont venus pour savoir si l'on a des nouvelles de lui; mais les compagnons de la Table Ronde qu'ils ont mandés à cet effet n'en ont pas à leur donner, et ils vont tous vers Camaaloth. Ils reconnaissent en Tristan celui qui a abattu, il y a un mois, quatorze compagnons de la Table Ronde dans la plaine de Camaaloth [3]. Lancelot leur dit qu'il a mené à bonne fin la quête de Tristan [4].

Tristan présenté à la cour par Lancelot.

205. Arthur va au devant d'eux, enchanté de l'arrivée de Lancelot, *car il savoit bien que ses osteus estoit plus redoubtés de* (var. *pour*) *Lancelot et de cex de son lignage q'il n'estoit de nule autre gent*; il aurait en effet eu *grant guerre a celui temps de maintes parties, se ne fust por la doute de celui lignage* : en effet, tant que les parents du roi Ban tinrent pour Arthur, il n'y eut au monde un homme assez hardi pour l'attaquer. Le roi demande à Lancelot s'il a fini sa quête; en ce

1. Confusion dans 757.
2. Il n'a pas encore été raconté que Gauvain cherche Tristan.
3. Pas raconté. Il y a peut-être ici quelque confusion avec ce qui est raconté à l'occasion du passage des amants devant Camaaloth (§ 338 ss ; cf. § 343 note). 12599, f° 112 a, ajoute : *Et qui cestui fait, dont je vos faiz orendroit mention, voldra veoir tot apertement si preigne le livre de monseignor Rob. de B., quar cil le devise tot clerement, et por ce que il le devise en celui livre, ne le voill ge mie deviser ou mien, quar ce que messire Rob. de B. devise ne voill je pas deviser autre foiz.*
4. *Et de ce savroient il trop volentiers la verité* 757, mais 334 : *Et de ce seront il trop joieus, se ce estoit veritez.*

moment la reine arrive. Lancelot présente Tristan, qui est salué avec joie. Arthur lui fait promettre, comme un *don*, de rester à la cour. Tristan proteste d'abord en disant qu'il a *allors trop a fere*, mais le roi insiste, et comme la reine joint ses prières à celles de son époux, Tristan consent. Arthur rappelle que le nouveau venu est le fameux chevalier qui a vaincu le tournoi des châteaux des Pucelles et de Roche dure. « A présent, dit Gauvain, notre roi peut se vanter d'une chose bien extraordinaire ; c'est d'avoir chez lui les deux meilleurs chevaliers du monde, Lancelot et Tristan. — Ce n'est pas le premier honneur qu'ait eu mon hôtel, répond Arthur, car, grâce à Lancelot, j'eus jadis avec moi le célèbre Galehout. » Tristan et Lancelot sont soignés ; ils sont fortement blessés, mais leur *grant cuer* ne leur permet pas *d'en faire semblant*.

206. Suivant la coutume, lorsqu'un chevalier est élu compagnon de la Table Ronde, si l'on ne trouve pas son nom inscrit au siège qu'on lui a destiné, l'élection n'est pas valable. C'est ainsi que personne n'a pu occuper le siège du Morhout depuis dix ans et deux mois : *tant avoit il* que Tristan l'avait tué. Personne n'est admis à un siège vide, s'il n'est meilleur chevalier que son prédécesseur. Cette coutume, instituée par Merlin, le sage prophète des Anglais [1], dura jusqu'à ce que l'aventure du Siège périlleux [2] fût accomplie par Galaad, ce bon chevalier que personne ne peut égaler ; à partir de ce moment, la coutume ne fut qu'une *samblance*. Le Siège périlleux; Galaad.

Au siège du Morhout on trouve [3] inscrit le nom de Tristan. Il prête le serment solennel : accroître l'honneur de la Table Ronde et ne jamais combattre contre elle, si ce n'est *par gieu et par feste* (var. *par* (*jeu ou*) *envoiseüre*). Au troisième jour le roi fait mettre par écrit les exploits de Tristan [4] ; il ne s'agit que de sa chevalerie, et il n'est pas question du *fet de la roïne Iseut*. — Le roi s'entretient avec Lancelot et Gauvain des hauts faits du nouveau compagnon. Tristan reçu chevalier de la Table Ronde.

207. Après le départ de Tristan, le roi Marc [5] se dit qu'il

1. Cet attribut manque dans 103.
2. Tressan, p. 120, donne aussi l'origine de ce siège.
3. Cet épisode, continuation naturelle et indispensable du précédent, est sauté dans 757, mais se retrouve dans tous les autres mss. et dans les imprimés, y compris Tressan.
4. *Ou livre des aventures* ajoutent 12599 et les autres.
5. Ce qui suit est d'après 757 ; le texte présenté par 334 et tous les

en a mal usé avec son neveu, le meilleur chevalier du monde, dont il aurait grand besoin en cas de guerre. D'autre part, il a peur que Tristan ne vienne avec Lancelot le priver de la reine et de son royaume. Ayant pensé à cela pendant deux semaines entières, il envoie un *valet* en Logres demander des nouvelles, mais ce messager n'apprend rien, pas même à la cour d'Arthur, parce que Tristan se dissimule toujours. Le *valet* s'en retourne, tombe malade et, un mois plus tard, trouve un chevalier venant du tournoi de Roche dure. Ce chevalier lui raconte que Tristan en a été le vainqueur et fait son éloge; il ajoute que Tristan pourrait bien *desheriter* le roi Marc, s'il voulait (f° 29). Le *valet* retourne à Camaaloth, où tout le monde parle de Tristan. Celui-ci n'est pas encore arrivé à la cour; mais Lancelot y est, et ceux de sa lignée lui font fête : c'est comme si le bon Dieu était descendu parmi eux. — Lorsque Lancelot fut venu à la cour et qu'il entendit parler des merveilles que faisait Tristan, il se remit en quête, au bout de huit jours, avec Bohort. — Le valet, qui ne tient pas à rencontrer Tristan, retourne en Cornouaille et dit à Marc que son neveu pourrait bien le *desheriter* : tous les compagnons de la Table Ronde et tous les bons chevaliers du Logres prêteraient secours à Tristan. Le

Le roi Marc envoie un messager en Logres.

autres mss. est un peu différent. Le voici : Lorsque le bruit des exploits de Tristan a pénétré jusque chez le roi Marc, il est très effrayé, et il réfléchit jour et nuit. Arrivent la demoiselle d'Iseut (qui parait oubliée dans 757) et un *valet*, envoyé par Marc en Logres pour s'informer de Tristan (cet envoi, qui n'est pas autrement mentionné, semble accuser un raccoursissement du texte de 757); ils rentrent en même temps. La demoiselle va rendre compte de son message à Iseut, qui est mécontente de ne recevoir aucune réponse de Tristan et blâme la demoiselle à cet égard ; celle-ci la console un peu, en lui faisant le récit des exploits de Tristan dans le combat avec les trente chevaliers de Morgain et dans le tournoi devant le château aux Pucelles. Marc, de son côté, est renseigné par le *valet*, qui lui dit que Tristan pourrait bien subjuguer le monde entier. Le roi est désolé à l'idée de perdre son royaume et Iseut qu'il aime comme lui-même; il se dit que le mieux serait d'aller *en tapinage* dans le royaume de Logres pour y tuer Tristan *en repost*. Il prend enfin la résolution de s'y rendre : voilà plus grand *hardement* que Marc fit de sa vie ; ce fut cependant plutôt *une forssenerie et merveilleuse rage. Mès a tant lesse ore li contes a parler de celui fet, et tant que le lieu en viengne du conter, et retourne a nostre matire.*

Or dist li contes que quant le roy Marc ot grant piece penssé a ceste chose..., il fist assembler ses gens; il laisse les soins du gouvernement à Andret, etc., comme 757.

roi Marc est surtout fâché à cause d'Iseut, qu'il aime plus que rien au monde. Il ne voit qu'un parti à prendre : aller en Logres *en tapinage* et tuer Tristan *en repost*; *car en apert ne le porroit il fere*; *car trop est T. de grant pooir.*

208. Il laisse le soin du gouvernement à Andret, se déguise en pèlerin et part avec deux chevaliers, *Bertelai* [1] et *Armant* [2], deux demoiselles de la chambre de la reine [3] et deux écuyers. Il se décide à aller incognito en Logres pour tuer Tristan.

209. Ils rencontrent deux chevaliers, qui leur disent que Tristan est à la cour d'Arthur. Marc, de plus en plus irrité, confie à Bertelai qu'il veut tuer Tristan et qu'il compte sur lui pour l'aider : Bertelai s'y refusant énergiquement, Marc perd patience, tire son épée et lui fend la tête. Les deux demoiselles, qui sont les sœurs de Bertelai, se désolent, et Armant s'indigne. Marc s'en va immédiatement, *et li escuier avec lui* [4]. Les autres courent après le roi et apprennent de deux demoiselles qu'elles l'ont rencontré et qu'il doit être au château de *Tirian*. Les Cornouaillais sont logés dans la forteresse; *car nus du chastel n'osoit tenir chevalier en son ostel, ainz convenoit que tuit s'en alassent en la forteresce* [5]. *Et a l'endemain, quant le roy M. se cuida departir de laienz, il ne pot*; *car les damoiseles le firent arrester et li* [6] *distrent qu'eles l'apeloient de traïson* : elles exigent qu'il se batte

Il assassine Bertelai.

Les demoiselles et Armant le défient.

1. Var. : *Bert(h)olai(z, s)*.
2. Var. *Amant*, *Herman*, *Armen*.
3. Dans Tressan, p. 122, Marc, « ne pouvant perdre de vue la belle Yseult, » choisit les demoiselles pour la suivre avec Brangien, et part avec elle, — version inconnue à tous les mss. et aux imprimés qui se rattachent à la famille du ms. 103 (Verard et Janot). C'est peut-être une invention ayant pour but d'expliquer la présence des deux demoiselles de la chambre de la reine; l'arrangeur n'a pas su, ou bien il a oublié qu'au Moyen-Age les seigneurs et les chevaliers errants aimaient à se faire accompagner, dans leurs voyages, d'une ou de plusieurs dames; Marc prend tout naturellement les siennes parmi les dames de la cour, les dames d'Iseut.
4. De même tous les autres mss. sauf 334, qui dit à tort : *et les escuiers remeindrent ilecques et Amant avecques.*
5. Mais 334 et tous les autres mss : Après avoir enterré le corps dans une abbaye, on poursuit le roi Marc toute cette journée et arrive à un château où il s'est logé; *et furent en une forteresse et non pas ensemble' ançois furent departiz. A l'endemain quant* etc. = 757.
6. *Li* manque dans 334.

avec Armant [1] à la cour du roi Arthur dans cinq [2] jours. Marc s'y engage et s'éloigne après qu'on lui a promis de ne pas révéler son nom (f° 30 d) [3].

1. Dans 334, Armant dit qu'il est désormais le pire ennemi de Marc.
2. *Six* les autres, sauf 776 (*.VIII.*).
3. Ici 757 s'occupe d'Armant et des demoiselles; mais 334 et tous les autres mss. — c'est-à-dire 12599, 335, 776, 97, 100, 102, 349; 99, 94; 103 (lacune dans 104); les imprimés, Dunlop.-Liebrecht, Encyclopædia Britannica (dans la *Tav. Rit.* et dans le ms. 758 il n'y a pas de voyage de Marc), — donnent une série d'aventures comiques, subies par le roi Marc en Logres (Tressan les présente profondément changées). C'est probablement une superfétation postérieure. — Pour la bonne continuation, telle que la donne 757, voy. au § 230.

Aventures de Marc.

210. (334 etc.(Ayant quitté Armant [1] et les demoiselles, Marc dine chez un forestier; puis il s'arrête à une fontaine située à l'entrée d'une grande forêt; car il ne connait pas le chemin, et la nuit approche. Il envoie les écuyers garder les chevaux et se livre à ses pensées : il ne sait pas s'il ira chez Arthur, car il a peur de Tristan; et il se repent un peu d'avoir entrepris ce voyage. Survient Lamorat; ne voyant pas Marc, qui est couché dans l'herbe, il chante son amour pour la reine d'Orcanie, mère de Gauvain et sœur du roi Arthur. Dans un lai : *Sans cuer sui et sans cuer remain, etc.*, il se plaint de Gaheriet, qui, dit-il, le traite comme le roi Marc Tristan, car il l'éloigne de sa dame; il se considère même comme plus malheureux que Tristan, qui, au moins, ne voit plus Iseut et peut, par conséquent, ne pas penser toujours à elle. En effet, Gaheriet surveille sa mère très soigneusement; il l'a souvent avertie que, s'il trouve Lamorat avec elle, il la tuera, sans faire aucun mal au célèbre chevalier. Les écuyers, entendant les plaintes de Lamorat, le prennent pour leur maitre et viennent lui demander ce qu'il a; ils s'aperçoivent bientôt de leur erreur, et Marc dit à l'étranger qu'il n'a pas voulu « le détourner de sa plainte, qui lui a plu assez ». Il ne se nomme pas, mais Lamorat reconnait l'accent de Cornouaille et lui demande des nouvelles du *pire roy del monde et du plus mauvès, ce est du failli roy de Cornoaille.* Marc n'est *mie bien asseür*; *il voudroit bien orendroit estre ailleurs.* Comme Lamorat insiste, Marc dit que le roi va fort bien. « *Si m'aït Diex, fait L., ce poise moi*; *se il a bien, ce est duell et domages, et se il avoit mal, ce seroit moult grant joie.* » Puis il lui demande ce qu'il vient faire en Logres; Marc dit qu'il est venu pour affaires, qu'il n'ira pas à la cour et qu'il s'en retournera prochainement : « Et vous, lui dit-il, où allez-vous? » Lamorat répond qu'il veut assister à un tournoi qui aura lieu devant le *chastel au Geant*, à deux lieues de Camaaloth (le roi des Cent chevaliers contre le roi d'Irlande, son parent). Il offre à Marc d'y aller avec lui, « *tout soiez vous de Cornoaille*; »mais Marc s'excuse. Ils passent la nuit près de la fontaine.

Il trouve Lamorot.

1. Dans Tressan, Marc, ayant accepté le défi d'Amans, « laisse la reine Yseult avec la seule Brangain dans une abbaye et part, » etc. (p. 123).

211. Le lendemain matin, Marc quitte furtivement Lamorat, qui ne lui inspire aucune confiance; il se propose d'aller à un château qui est à dix lieues de là. Il atteint un chevalier, qui, étant fatigué, ne l'invite pas à jouter; par conséquent, Marc le considère comme un homme de peu. Ce chevalier, ayant raconté qu'il va à la cour voir la grande fête et la grande joie qu'on y fait de Tristan, le meilleur chevalier du monde, demande à Marc d'où il est. Marc ne précisant pas, le chevalier lui demande si son pays est trop méprisé pour qu'il ose le nommer, s'il est de cette contrée que chacun renie, c'est-à-dire la Cornouaille, dont les chevaliers ne nomment leur pays que si on les y force. Marc avoue qu'il en est; c'est ce qu'il ne pourra d'ailleurs jamais cacher, lui dit le chevalier, à cause de son accent : « *Pechié vos a amené en cestui païs, car vos ne vous en pouez ja mès departir, a mon escient, que l'en ne se moque de vos.* » Marc se courrouce : « *Vos avez moult la langue preste a dire vilennie. — Et pour quoi vos diroie je bien? ce seroit parole perdue; certes, je ne vos pourroie tant dire d'onneur que vos n'aiez honte et vergoingne, avant que vos repairez en Cornoaille la hardie.* » L'inconnu engage Marc à le suivre à la cour pour sa honte et son deuil; là il pourra voir « l'honneur que Dieu lui fera et l'honneur qu'on a fait à Tristan, ce qui tournera, avant peu, à la honte de la Cornouaille, d'où le roi Marc sera chassé avec mépris ». Marc est trop en colère pour pouvoir répondre aussitôt. Enfin il demande le nom du chevalier : c'est Dinadan. Marc le blâme de manquer de sagesse : « Je ne vous en dirai pas autant, riposte l'autre, vous êtes le plus sage et le plus hardi; jamais vous n'attendîtes un coup, pourvu que vous pussiez vous sauver, ce qui est la sagesse même en Cornouaille. — Bah! dit Marc, j'oserais m'exposer à un coup de lance aussi bien que vous. — Oui, s'il n'y avait point de fer à cette lance. — *Sire chevalier, vos n'estes mie trop courtois. — Et je ne vueill pas estre trop courtois; vostre roy si est desheritez de totes honneurs, de quoi il m'est avis que je vos respons encore bien...* » Dinadan conseille à son interlocuteur de ne pas chercher les coups de lance que donnent les chevaliers de Logres. « *Certes*, répond Marc, *de vostre loer n'ai je cure, mès je m'en aideroie ansint bien comme vos feriez,* » *et lors commence Dyn. a seignier, tout ausint comme se il tenist ceste chose a grant merveille :* « *Diex aïde! sire chevalier*, lui dit-il, *me dites vos verité? Ha! scinte douce dame! je ne peüsse ja mès croirre que vos fussiez si preuz ne si hardiz devant que vos le m'eüssiez dit.* » Marc est furieux et *enfle tot de maltalent*, mais il n'ose assaillir le mauvais plaisant. Dinadan continue, charmé de l'effet de ses sarcasmes : « Si vous êtes si brave que vous le dites, vous ne pouvez point être originaire de Cornouaille; *car, se vos fussiez destrampé de tel sanc comme sont ceuls qui en sont nez, la nature de Cornoaille fust en vos enracienee tout autresint comme ele est es autres.* »

Marc trouve Dinadan, qui se moque de lui.

212. Pendant cette conversation ils rencontrent Lamorat, qui chevauche tout seul et les invite à jouter. « A présent, dit Dinadan à Marc, vous pourrez me montrer si vous êtes de Cornouaille ou non : allez jouter avec ce chevalier et tâchez de gagner *le pris et le los.* » Marc ne *set que il doie dire :* il a bien peur des chevaliers de Logres; d'autre part il se trouve engagé par *la parole que il avoit orendroit dite* à Dinadan. Celui-ci, qui voit bien que Marc ne tient guère à la joute, crie à

Dinadan parvient à faire jouter Marc avec Lamorat; défaite de Marc.

Lamorat : « Voici mon compagnon qui demande à jouter avec vous. — Pourquoi ne vous réservez-vous pas cette joute à vous-même, dit Marc, puisque vous êtes de Logres? — Oh! n'ayez pas peur, *mès allez a lui tout seürement; que, par cele foy que je vos doi, le cuer me devine que vous avroiz aucune chose de ceste feste, se vos i alez: et pour ce vos prie je, tant comme je puis, que vos vos abandonnez hardiement a aler encontre ce fol, qui moi ne vos ne veult lessier en pès.* » Dinadan dit tout cela *si comme celui qui le gaboit et qui vousist que le roy cheïst en la greingnour poudre*; car il a reconnu Lamorat à ses armes, et lui-même ne l'attaquerait jamais, parce qu'il lui est bien inférieur; mais s'il peut causer la défaite du Cornouaillais, *si se rira trop volentiers et gabera.* Enfin, *tant dist Dyn. au roy M. et tant li met avant de beles paroles que le roy entre en la folie.* Il est désarçonné, et Dinadan refuse de jouter : « L'accident arrivé à mon compagnon *moustre que de ceste courtoisie me doi je bien sousfrir, et je si ferai.* » Lorsque Lamorat est parti : « Ah ! dit Dinadan à Marc, vous êtes de Cornouaille, *de la beneüree terre: la nature si s'en esprueve bien en vos...* » et il lui fait accroire que son vainqueur est Keu, « le plus mauvais des compagnons de la Table Ronde. » Marc raconte qu'il a récemment abattu le sénéchal. « Je sais bien, dit Dinadan, que, si maintenant il vient de vous renverser, ce n'a point été par sa prouesse...; *car ce est trop grant merveille comment il a abatu un tel chevalier comme vos estes, et pour ce m'est il avis que vos fustes a cestui point trop meschcant.* » Marc le croit aussi et, résolu à se venger, il *commence son erre a croistre moult durement.* « Pourquoi allez-vous si vite? demande Dinadan. —Mais pour rattraper Keu; *il est mestier que je m'en venge tout meintenant; et, certes, mielz vueill je mourir, se ce avient, que ceste honte remeingne a vengier. — Sire! or parlastes vous comme chevalier; ainsint doit chascun preudoume fere, ne il ne se doit de riens atargier que il ne se venge, puis que il en a le pouoir...* »

Il fait accroire à Marc que c'est Keu.

Marc défie Lamorat et est épargné par lui.

213. Ils atteignent Lamorat, et Marc le défie. Lamorat cherche d'abord, en vain, à le détourner de se battre; mais, lorsqu'il se voit pris pour Keu, il accepte en souriant le défi. Marc a le dessous; mais Lamorat veut l'épargner, parce qu'il le trouve *auques preudoume des armes*, et propose de laisser la bataille, comme il n'y a pas entre eux d'inimitié mortelle : Marc accepte avec empressement. Lamorat les quitte pour se rendre chez un parent qu'il veut amener au tournoi.

Discussion de Dinadan avec Marc.

214. Marc demande à Dinadan pourquoi il a fait passer son adversaire pour Keu. Dinadan ne lui répond pas directement, et se borne à dire qu'une *courtoisie* pareille à celle de ce chevalier ne saurait être trouvée dans toute la Cornouaille. « Oui, oui, répond Marc, il a été bien *courtois*, mais vous ne l'êtes *mie.* » Et on reprend la marche, *parlant par rancune et par despit.* Marc reproche à Dinadan de n'avoir pas eu le courage de jouter : « Dans tous les cas, riposte ce dernier, vous n'avez vu *nule defaite aperte en moi...; mès, pour ce que vos alez disant que je suis chevalier de povre afaire, je vos dirai que nos ferons.* » Et il lui propose de choisir l'un de deux ponts qu'ils devront passer, l'un le jour même et l'autre le lendemain; ces ponts, situés à deux lieues *englesches* l'un de l'autre, sont gardés chacun par un chevalier : Marc se battra avec le premier et Dinadan avec le second.

Marc est tellement exaspéré qu'il eût assailli Dinadan, s'il *cuidast que il par aucune maniere le peüst metre au desous*; mais il y renonce, ne l'ayant pas éprouvé.

215. Ils arrivent près d'un château appartenant à *Tor, le filz Ares, qui avoit esté filz le roi Pellynor de Lystenois*. Les deux chevaliers qui gardent les ponts sont frères; ils ont été deshérités à cause d'un *mesfet que leur pere avoit fet. Il avoient en celui an esté chevalier nouvel en la meson le roy Artus* et défendent leurs ponts, *li uns pour envie de l'autre, pour ce que chascuns cuidoit estre meillour chevalier*. Ils joutent donc, mais sans les y contraindre, avec les chevaliers qui passent; Arthur le leur a permis, *pour ce que les .II. nouviaus chevaliers s'essaissent le premier an a moustrer d'armes*. C'est le frère ainé, Driant[1], qui garde le premier pont. — « Nous voilà arrivés là ou est *vostre espreuve*, » dit Dinadan. Et Marc : « *Or n'aiez mie tant de paroles; je m'en deliverrai moult bien, se Dieu plest.* » Dinadan : « *A non Dieu! ce savoie je moult bien; se Diex vouloit, il vos changeroit mout tost le cuer de Cornoaille que vos avez dedenz le ventre, a .I. ansint grant cuer et ausint hardi comme a orendroit Trystram; mès je sai bien que il ne s'en entremetra ja a cestui point d'orendroit*, » Dinadan recommande au roi de se garder de tomber dans l'eau; « *car si voirement m'ait Diex comme vos en seriez a tart relevez!* » Malgré la peur que lui causent ces paroles, Marc s'élance vers le pont, croyant la joute indispensable. Les deux adversaires brisent leurs lances sans se faire de mal. Marc s'arrête pour voir à son tour jouter Dinadan; mais Driant lui crie qu'il doit revenir à la charge, puisque aucun d'eux n'a été abattu. « *Il le fera trop volentiers*, » s'écrie Dinadan; mais Marc préfère que Dinadan le remplace; quant à lui-même, il se contentera d'avoir obtenu le passage du pont. Il regrette sa lance brisée, et le chevalier a la gracieuseté de lui en donner une autre. Dinadan, qui connait les coutumes, refuse la joute et rejoint Marc, qu'il raille de son peu de courage. « Oui, dit le roi, *je le fis si mauvesement que je sui toutes voies outre; vos le feroiz a l'autre foiz mielz, ce sai je bien.* »

Les deux ponts gardés par deux frères.

Marc joute avec Driant.

216. Ils se logent dans un château qui est gardé par *Berlet*[2]. Celui-ci reconnait Marc, qui avait tué son père *assez vileinement* en Cornouaille; Berlet lui-même s'était enfui dans la forêt. — Après le souper il menace Marc de l'assaillir, aussitôt qu'il aura quitté le château, et le nomme publiquement. Le roi, très vexé, prétend qu'il n'est point Marc : il dit *tant ça et la que il oste touz ceuls de laiens de leur cuidier*, sauf Dinadan, qui ne sait à quoi s'en tenir. — Le lendemain ils partent et suivent le chemin de Camaaloth. Dans une vallée ils trouvent Berlet, qui est avec deux parents et qui à son écu reconnait de nouveau Marc. Le roi, voyant que *son celer ne li vaut riens*, se courrouce et abat Berlet, mais est lui-même renversé par les deux autres, qui s'apprêtent à lui *courre sus* à cheval, quand Dinadan les attaque et les jette tous deux à terre : *et sachiez que D. estoit tel chevalier que il a merveilles feroit bien de lance*. Il descend de cheval et prend part à la bataille, qui est déjà recommencée, en criant : « Roi Marc, n'ayez pas

Marc assailli par Berlet.

1. Ainsi 12599; 335; — les autres : *Trien(t)*.
2. Var. *Beliet*.

peur ! nous nous tirerons bien d'affaire, s'il plait à Dieu ! » Les deux chevaliers sont forcés de se retirer. Marc, voyant Berlet presque épuisé, lui assène un coup qui le fait tomber par terre, lui arrache le heaume et lui frappe à plusieurs reprises la tête avec le pommeau de son épée. Il va lui couper la tête, mais Dinadan a pitié de ce chevalier qu'il avait vu *preu et hardi durement* : il retient le bras de Marc, qui a déjà levé son épée, et lui représente qu'il doit épargner celui dont il a tué jadis le père. Marc remonte à cheval et s'en va avec Dinadan ; les compagnons de Berlet se sont enfuis vers le château. — Aux questions de Dinadan relatives à son voyage, Marc ne répond que d'une façon vague ; il obtient la promesse de son compagnon de ne point le faire connaître, tant qu'ils voyageront ensemble.

217. Ils arrivent au second pont, gardé par *Alain*[1], le frère de Driant. Pour éprouver Marc, Dinadan le prie de se charger également de cette joute en récompense du service qu'il vient de lui rendre contre ses trois agresseurs. Marc s'excuse sur sa lassitude ; Dinadan, ayant insisté inutilement, se décide à combattre, quoique également fatigué. On voit souvent que *le plus sage vet foloiant aucune foiz* : Dinadan, qui aurait pu se dispenser de cette joute, l'entreprend *par folie et pour l'amour du roy M..., pour ce que il ait achoison de lui couroucier aucun pou*, quand il aura passé le pont. Mais il est renversé et se reproche son imprudence. Alain refuse de se battre après avoir désarçonné son adversaire : ce serait contre la coutume, et Dinadan s'éloigne, en disant qu'il emportera donc son déshonneur avec lui.

Dinadan abattu par Alain.

Marc raille Dinadan.

218. Marc *gabe* Dinadan sur son accident et lui dit que le chevalier lui a fait une grande faveur, en lui laissant passer le pont : « *car se il vousist, encore fussiez vos de l'autre part pour garder le rivage.* — Les meilleurs chevaliers peuvent être désarçonnés. — Sans doute, mais quant à vous, *je ne cuit mie que il ait gueres de chevaliers el roiaume de Logres qui ne vos feïs[sen]t les arçons vuidier dès la premiere pointe, a ce que de chevauchier savez vos moult pou et encore meins de lance.* — En tout cas, je suis prêt à me battre avec vous, si vous voulez. — Vous n'y pensez pas ; vous feriez mal de m'abattre, *car je n'ai ne pere ne mere, et si sont touz jourz les chevaliers de Cornoaille veincuz et outrez, si comme vos meesmes le dites* ; un chevalier de Logres se déshonorerait donc, en joutant avec moi. — Oui, vous avez parfaitement raison. » Le roi continue à *gaber* Dinadan, ne voulant pas manquer cette bonne occasion. Dinadan se tait ; il attend *tant que il voie son point* ; il se vengera bien du roi Marc, sans lui faire *mal de son cors*, et *il le voudra gaber et ateiner*. Enfin ils *refont pès* et s'engagent à s'aider l'un l'autre au besoin, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés chez le roi Arthur.

219. Un chevalier qui est devant sa porte les invite à diner chez lui. Marc s'étant endormi après le repas, Dinadan se place à la fenêtre et regarde le pays. Il voit passer six compagnons de la Table Ronde : Ivain, le fis d'Urien, Brandelis, Ossenaim Cuer Hardi[2], *Ivain l'avoutre*,

Passage de six compagnons de la Table Ronde.

1. 99, 94 : *Lain(s)*.
2. De même 776 ; (335 ; 100, 349 : *Osenain* ; 94, 99 : *Osenan*) ; *Oselain* 97, 102 ; *Orenain* 12599, *Ozenam* 103.

Agravain[1] et Mordret. Ils vont à la cour d'Arthur. Le chevalier leur offre l'hospitalité, mais ils remercient : ils mangeront plus loin, près d'une fontaine. Dinadan, qui les a reconnus, s'avise d'un tour qu'il veut jouer à Marc, sans que celui-ci reçoive un seul coup de lance ni d'épée. L'hôte dit que la fontaine est à une lieue *englesche* environ de la maison, *droit desus le chemin, en une arbroie.* Dinadan réveille Marc et lui demande s'il ne veut pas partir; Marc consent. On prend congé de l'hôte, et on arrive à une grande plaine. Dinadan, voyant l'*arbroie*, rappelle à Marc leur convention de secours mutuel; il en parle, parce que « *meintes foiz avient que l'en entreprent tele compaignie que l'en ne veult pas meintenir; ançois la lesse l'en par desfaute de cuer et pour la mauvestié du courage.* » Marc assure qu'il partagera avec lui tout *mal* et tout *outrage.* Dinadan le remercie : « Maintenant, dit-il, je me fie beaucoup plus à votre compagnie que tout à l'heure. » Il ajoute que les chevaliers qu'il a vus passer le haïssent *de mortel haine*; s'ils tombent sur eux, il faudra se battre; et comme ils sont très bons chevaliers, « je ne pourrai me défendre contre eux, *se vos ne m'aidiez trop de cuer.* » Le roi Marc a bien peur; mais, comme on ne voit point encore les chevaliers, il fait *biau semblant* et répond vaillamment qu'il ne quittera le champ que s'il se sent frappé à mort. Arrivés près de l'*arbroie*, ils voient, suspendus aux arbres, six écus tout neufs, qui brillent au soleil : « *Or tost!* dit Dinadan à son écuyer, *bailliez moi mon escu et mon glaive. A cele arbroie qui la est m'atendent mes anemis...* » Et il prend sa lance et *fet semblant que il vueille fere merveilles; et, pour ce que il esbahisse plus le roy M., dist il : « Ha! Diex, vrais aidierres, secourez moi a cestui point, que le besoing en est venuz; se le vostre secours me faut, doncques sui je mort vraiement.* » Il supplie Marc de l'aider : « Secondé par vous, je pourrai faire merveille. » *Et pour ce que il esbahisse encore le roy M. tout de rechief : « Ha! biau sire Diex! dist lors Dynadam, je ne me fie fors en ce mien compaignon qui ici est.* — Sont-ils donc si près, vos ennemis? — Oui, et tant mieux : nous nous vengerons d'autant plus vite; voilà les écus de mes ennemis. — *A non Dieu!* ils sont donc bien près, » et Marc s'arrête. Dinadan a beau le prier d'avancer; le roi ne répond pas : *le cuer li faut et touz les membres; il n'a pouoir d'aler avant.* Il quitterait son propre frère en pareille circonstance, dit-il; ils doivent, selon lui, s'enfuir tous les deux; il ne veut pas mourir, « *pour vos folies acomplir.* — Vous m'avez trahi! s'écrie Dinadan, c'est parce que j'avais tant de confiance en vous que j'ai pris ce chemin, au lieu d'aller à travers la plaine. » — Marc s'enfuit au galop.

Poltronnerie de Marc.

220. Dinadan rejoint les six compagnons. Il n'est reconnu que par Ivain, à qui il dit qu'il vient de chercher Tristan en Sorelois. On s'accorde à aller ensemble à Camaaloth. Ivain demande à Dinadan qui est le chevalier qui vient de le quitter. Dinadan raconte tout; il ne dit cependant pas le nom du « chevalier de Cornouaille », et ses compagnons ne pouvaient supposer que Marc eût assez de courage pour aller en Logres, où il est si haï.

Dinadan et les six compagnons.

1. Oublié dans 100.

Dinadan retrouve Marc.

221. Les compagnons se logent, au soir, dans un *chastel* appartenant à Arthur et descendent à la maison d'un vavasseur. Dinadan apprend que Marc s'est logé dans ce même *chastel*, assez près d'eux, chez une *dame veuve*, dont les deux fils sont des chevaliers, errants de la maison d'Arthur. Il va le voir et lui dit que les chevaliers qui portaient des armes semblables à celles de ses ennemis, se sont trouvés être ses amis. Marc a bien honte de s'être montré si poltron. Dinadan, qui lui réserve encore des misères, déclare ne pas vouloir laisser sa compagnie *pour celui fet* : Marc en est enchanté. Dinadan veut bien agréer les excuses que Marc lui fait sur sa conduite de tout à l'heure et le quitte, en disant qu'il reviendra le prendre le lendemain pour continuer leur chemin. Rentré à l'hôtel, il rend compte de sa visite. Ivain dit qu'il forcera le lendemain le Cornouaillais de rendre ses armes et de s'engager par serment à ne plus chevaucher en chevalier errant dans le royaume de Logres.

Gifflet arrange une joute entre Daguenet et Marc.

Arrive Gifflet, le fils de *Do* : c'est un chevalier assez *envoisiez, et bon rigoleeur avoit en lui*. Il amène le fou d'Arthur, Daguenet, dont nous avons déjà fait la connaissance[1]. Gifflet, qui a été envoyé par Arthur pour une certaine affaire, retournera à la cour avec les autres. Ivain lui raconte les aventures de Dinadan avec Marc. Daguenet, entendant parler d'un chevalier de Cornouaille, le réclame pour lui. On le lui abandonne en riant. Ivain raconte que Daguenet avait jadis amené prisonniers chez Arthur deux chevaliers de Cornouaille qu'il avait vaincus ; c'est pour les avoir ainsi éprouvés qu'il *en parole si hardiement*. Gifflet fait part à ses compagnons d'un projet : on donnera le lendemain à Daguenet les armes de l'un d'entre eux, et on partira avant le chevalier de Cornouaille; lorsqu'il les aura atteints, on le montrera à Daguenet, qui est assez *jolis* pour attaquer n'importe qui ; le chevalier s'enfuira sans aucun doute, et comme cela ils n'auront pas besoin de le toucher eux-mêmes. On accepte avec plaisir : il serait bien plaisant que Daguenet menât en prison, chez Arthur, ce chevalier de Cornouaille; Tristan s'en réjouirait, et Arthur encore davantage, et toute la cour s'en amuserait. On fait donc savoir à Daguenet qu'il doit combattre un chevalier de Cornouaille : il commence *ses paumes a batre de la grant joie que il avoit.*

222. Le lendemain on lui donne les armes de Mordret, qui était blessé : on rit au point de faillir tomber de cheval. Daguenet *les reconfortoit moult et disoit* : « *Biaus seingnors, or n'aiez nule doute ! Morz est et basiz le chevalier de Cornouaille.* »

Dinadan fait passer Daguenet pour Lancelot.

Dinadan va prendre le roi Marc et lui raconte que Lancelot est venu la veille au soir. — « Mais il est à Camaaloth, où il a amené Tristan. — Non, il a quitté Camaaloth, il y a six jours à peu près, *pour une grant besoigne*, et il y retourne maintenant. — Et quelles armes porte-t-il? — De toutes noires, écu noir avec un serpent blanc : » ce sont les armes de Mordret, portées par Daguenet. Marc et Dinadan arrivent à la *Forest estrange*, ainsi appelée parce qu'elle était *grant et merveilleuse et desvoiable et assez aventureuse*. Parvenus à une petite plaine

1. Voy. §§ 69, 101 ss.

ils aperçoivent au milieu, *en un rochoi*, les compagnons, qui attendent là le chevalier de Cornouaille. « Il faut jouter, » dit Dinadan. Mais Marc ne veut pas. Daguenet s'avance ; Marc, voyant son écu, accuse Dinadan de l'avoir trahi : il leur aura dit son nom, et c'est pour cela qu'on l'attend ici. Daguenet lui crie : « *Vos estes morz !.. jamès ne verroiz Cornoaille !* » Marc, croyant entendre Lancelot, s'enfuit, poursuivi par Daguenet et les autres, qui ne veulent pas perdre la compagnie de Daguenet ni laisser le temps à Marc de le reconnaitre et de se retourner vers lui, et ***grant est la noise et la criee*** après le roi Marc. Par bonheur pour lui il rencontre un chevalier qui lui offre son secours. « Oh ! vous ne pourrrez m'aider contre celui qui me poursuit. — Je vous défendrais même contre Tristan; au reste, ce n'est ni Tristan ni Lancelot. » Marc se rassure un peu ; il n'ose d'ailleurs fâcher le chevalier et reste. Daguenet vient. « Voilà le meilleur chevalier du monde ! » s'écrie Marc. « Non, dit le chevalier, ***je connois bien au chevauchier que il n'est mie bon chevalier*** ;.. je l'abattrai tout de suite. » Et il renverse Daguenet sans le connaître. Marc l'avertit qu'il va arriver encore six chevaliers de la Table Ronde; l'autre lui dit de rester. Brandelis arrive; le chevalier s'élance vers lui et le désarçonne; il en fait autant d'Ivain — un des chevaliers les plus ***atemprés*** de la maison d'Arthur — et d'Osenaim Cuer Hardi, qui viennent après. Marc est aussi étonné que les trois autres compagnons [1], qui sont survenus. « C'est sans doute un des nôtres, » dit Gifflet, et il propose d'envoyer un *valet* demander au chevalier s'il est de la maison d'Arthur : s'il n'en est pas, ils tâcheront de venger les camarades. Lorsqu'on apprend qu'il n'est point compagnon de la Table Ronde, Gifflet s'avance : il est jeté à terre ainsi que les autres. Le roi Marc a peur que ces chevaliers ne se vengent de lui, s'ils le trouvent sans son libérateur, qui alors lui offre de l'accompagner jusqu'à la maison d'Arthur. Brandelis vient lui demander son nom, mais en vain : « Je suis un chevalier errant, dit l'inconnu ; ..*chevalier sui je, non mie si bon comme mestier me seroit.* »

Marc secouru par un chevalier, qui abat tous les compagnons, et s'en va avec Marc.

223. Marc part avec le chevalier, qui paraît bien triste ; il ne dit rien, soupire et se plaint à voix basse. Marc n'ose le questionner. — Après *l'eure de nonne* ils arrivent à une belle fontaine, où ils descendent ; le chevalier se fait désarmer, en partie, *non mie en tele maniere que se il eüst besoing que il ne s'en peüst tost armer.* Puis il envoie un des ***valets*** de Marc à un *recet* voisin demander à la châtelaine de lui envoyer des provisions, mais sans que personne le sache : il ne veut pas qu'on vienne le trouver : « *car tost*, dit-il, *retournerai la, se Dieu plest.* » Le messager doit dire que *le chevalier de la beste glatissant* fait cette requête; la dame est sa mère. Marc ne sait pas qu'il est avec Palamède, car il ne connait point le surnom de ce chevalier. C'est Palamède.

La mère de Palamède pleure, et se plaint de voir si rarement son fils ; elle suit consciencieusement ses ordres, et le *valet* retourne à Palamède et lui répète ce qu'a dit la dame. Palamède ne dit rien ; il mange, toujours très pensif, et il ne demande même à Marc ni son nom ni d'où il vient.

224. Marc est fatigué et s'endort. Palamède le quitte, fâché de ce

1. Pour Dinadan, voy. ci-dessous, § 225.

Marc s'endort, et Palamède s'en va, fâché.

manque de politesse chevaleresque : « *il ne m'est pas avis*, dit-il aux écuyers, *au semblant que j'ai veü, que il ait gramment chevauchié.* » Le roi se réveille peu après, soit parce qu'il ne dormait pas à l'aise, soit éveillé par le hennissement des chevaux. Les écuyers lui répètent les paroles de Palamède. Marc s'en veut de ce qu'il a fait et s'en va pour retrouver Palamède ; il dit aux écuyers de rester. Il trouve les traces du cheval et les perd aussitôt ; cela le fait aller çà et là, tout comme le fait Palamède lui-même, qui *tant durement penssoit que il ne savoit quel part il aloit.* Enfin Marc perd les traces tout à fait ; la nuit approche, et il se décide à retourner, mais il s'égare ; il s'arrête dans l'obscurité et écoute *pour savoir se il peüst oïr nul homme du monde qui de riens le seüst assener.* Il entend des plaintes assez près de lui, suit la direction et arrive près d'un chevalier assis *en l'arbrill* d'une roche, pleurant et soupirant : il est tantôt *liez*, tantôt affligé ; il se lève et se rassied à chaque instant ; il ne voit pas Marc, qui est à *meins de .II. lances* de lui, *tant entendoit merveilleusement a son fet ;.. une heure rioit, et une autre heure si plouroit.* Marc sourit : il le croit fou.

Les lamentations de Daguenet excitent l'hilarité générale.

225. Les compagnons abattus par Palamède sont désolés. Daguenet se plaint de ce que ce chevalier lui a presque rompu le cou, et il *brait et crie* ; cela *reconforte* un peu les autres : ils rient, et *ce est une chose qui les ..oste des orribles pensees dont leur cuers estoient a malaise.* Arrive Dinadan, qui ne sait encore rien de ce qui s'est passé. Etonné de leur trouver l'air tout *desconforté*, il se renseigne auprès de Mordret, en disant qu'il était *resté en arriere* pour parler à un chevalier qui, venant de Camaaloth, lui avait donné des nouvelles de la cour. — Les compagnons *se reconfortent* toujours des plaintes de Daguenet, qui *crie et brait et se maudit et jure comme forssenez que il le comparront avant que il muire..* : « *Trop sui honniz et maleüreus quant pour les diz a ces mestres musarz qui ici se sont atrapelez* (l. *atropelez*) *vesti oncques les armes a ce dolereus qui a tout ne pouoit mès avant aler !* » Il prétend être percé sans pouvoir indiquer où ; il montre son côté et dit qu'il est *navrez a mort sanz nule doute, mès il ne sait en quel lieu, ce redit*, et les compagnons *en commencent trop de cuer a rire, et en oublient leur duell et leur courrouz de la grant feste que il en ont.*

Dinadan poursuit Palamède.

226. Dinadan, les voyant moins tristes et apprenant par Mordret que le chevalier porte un écu d'argent avec une tête de lion vermeille, prend congé des compagnons, en exprimant ses regrets de ce qui est arrivé, et se met à la poursuite de ce chevalier, qu'il croit être Lamorat. Un chasseur avec un *chevrel troussé* lui dit qu'il trouvera le chevalier *la devant* et lui indique une maison de forestier voisine. Il entend la voix du chevalier qui se plaint — c'est Palamède — et va tout seul le trouver. Il n'est vu que par Marc, qu'il n'aperçoit point.

Plaintes de Palamède.

227. Palamède exprime longuement sa douleur : « Je m'attends, dit-il, au sort de Kahedin. *Le plus mescheant de touz les rois, c'est le roy Marc de Cornoaille, ..et le pire de tout le monde a le soleill et la lune entre les meins* ; mais c'est comme qui dirait un aveugle : il ne saurait distinguer l'or du *quoivre* ; bien qu'il ait avec lui *la biauté et la clarté de tout ce monde, ..chetiveté et laschelé, qui dedenz le cuer li sont herbergiees, li*

ont si du tout tolue la veüe qu'il ne saurait apprécier ni la beauté ni la valeur d'Iseut. » Ici Palamède aperçoit Dinadan, qui lui dit qu'il a assisté à ses plaintes, et lui expose 'son sentiment sur l'amour : il ne veut pas « d'amour à la Palamède, qui commença *en mauvès croissant*; *ce n'est mie amour, ançois est amertume trop pire que n'est le venin qui du serpent ist*; *mès de la moie amour, qui au cuer me tient, sui je riant et gai et envoisié, et tout autretant m'est se cele que je tieng pour ma dame.. pleure comme se ele chante, et tout autretant m'est se ele a froit comme chaut, ne onques amors ne me menti, car onques je ne la requis de nule chose dont je n'eüsse tout mon gré, ne onques, voir, sanz mon cuer je ne fui; ançois le sent touz jourz dedenz mon piz debatre et remuer*, et je ne veux aucunement le donner à Iseut, car *ele a tant de cuers dedenz son ventre, si granz et si merveilleus et si forz, que il ne lesseroient ja le mien durer ne demourer en nule maniere du monde, ançois le chaceroient hors.* Son cœur est plus orgueilleux que le mien : si elle porte les cœurs de Tristan et de Palamède *dedenz son ventre, qui ne par est mie trop grant, et se je le mien* [*i*] *vouloie metre par aucune aventure, cuides tu que ceuls qui dedenz son ventre sont herbergiez me vousissent avecques euls sousfrir? Certes, nenil*; *car il sont trop durs pautonniers et trop felons et trop cruieus et trop orgueilleus durement*; je veux donc garder mon cœur avec moi, et je ne le laisserai à dame ni à demoiselle. Il y a plus : si Iseut portait tous les quatre cœurs, celui de Tristan, étant plus grand et plus entreprenant que les autres, leur chercherait bientôt querelle, et le cœur de Marc, qui est mauvais et *failliz et qui en soi n'a nul hardement, celui seroit tout premierement chaciez hors de l'ostel*; bientôt après ce serait le tour du cœur de Palamède, qui n'a donc pas bien fait de l'héberger avec celui de Tristan : *tu fès autresint comme le felon povre homme qui conpere son petit avoir et melle avecques l'avoir au riche homme, et puis si ne garde l'eure que le grant avoir au riche homme a mengié le sien petit avoir*; tu as engagé une lutte avec un homme plus fort que toi-même. Tristan *a honni le roy Marc et mis au desouz*, *et pour quoi donques ne fera il de toi autretant?* »

Opinion de Dinadan sur l'amour.

228. Palamède n'a jamais rien entendu de pareil et reste silencieux. « Pourquoi, poursuit Dinadan, ne défends-tu pas ta cause? As-tu perdu la parole? » Palamède le prie de ne plus lui faire de discours semblables : « *car tost m'osteriez de mon droit sens.* — Cela ne se peut pas, riposte Dinadan, *car tu n'eüs onques sens*; autrement, tu ne serais pas si malheureux : c'est dommage qu'un si bon chevalier ait si peu de *mesure.* »

Dinadan critique l'amour de Palamède.

Dinadan, après tout, n'a dit que le vrai, et Palamède ne lui en veut pas; il lui demande qui il est, et Dinadan se nomme. Palamède est heureux de le revoir, et Dinadan demande pardon de ce qu'il a dit. Il ne tarde pas à comprendre que Palamède, qui ne veut pas lui répondre à ce sujet, est bien le chevalier qu'il cherche. Palamède dit avoir quitté Marc endormi. Marc, alors, *parlast trop volentiers*, *mès il redoute trop Dynadam, et si se doute trop ansint de Pal., ne il n'a orendroit nul homme en tout le monde que il redoute autretant comme il fet ces .II., fors seulement Trystram.*

229. Palamède avise Marc, mais vaguement à cause de l'obscurité

Jugement de Marc sur l'amour.

de la nuit, et lui adresse la parole. Marc dit être un chevalier errant; il exprime son étonnement du dialogue qu'il vient d'entendre. Palamède lui demande à quel avis il se range; Marc n'ose refuser de répondre et donne raison à Dinadan : il voudrait aimer aussi légèrement que lui; cependant ceux qui aiment passionnément ne sauraient être blâmés; ils sont poussés par *force de nature*, et *amours si deçut le plus sage homme du monde, ce fu Salemon meesmes*. « Celui, continue Marc, qui *point ne s'i abandonne en a bien la plus sauve part, mès il en a meins de pouoir, et je meesmes ai aucune foiz parti a tel afere et mis trestoute m'esperance.* »

Marc s'en va furtivement et arrive chez Arthur.

Les deux autres trouvent cette réponse excellente. Dinadan ajoute qu'un méchant homme *empireroit*, en aimant *par amours*, tout comme ce serait le cas s'il devenait riche. — Il raconte ensuite comment Lancelot et Tristan, en quête l'un de l'autre, se sont battus au *Perron Merlin*. Palamède lui dit qu'il a été emprisonné à cette époque, et Dinadan trouve que ç'a été pour son bonheur, car il ne saurait triompher de Tristan. Dinadan est porté à croire que c'est Tristan qui a eu *le meilleur* de la bataille : il est, selon lui, plus fort et plus *entreprenant* que Lancelot; Palamède est de son avis. — Ils s'endorment. Marc, craignant que Dinadan ne le fasse connaître à Palamède, s'esquive au petit jour et va là où il avait laissé ses écuyers, qu'il retrouve endormis. On part, et l'on arrive à la cour d'Arthur au jour nommé [1].

Mort d'Amant.

230 a. Il se bat avec Amant (cf. 757; § 230) et le tue devant Arthur et sa cour, bien qu'Amant ait le droit pour lui; *et puis fu il recordé* [2] *que a celui point passoit le tort le droit et que desloiauté avoit mise loiauté au desouz*, par quoi *il avint que les seremenz des batailles furent trouvez premierement, qui encore sont meintenant. Car devant ce que cele aventure avint n'avoit l'en fet nul serement, ne il n'en fesoient nul se il ne leur plesoit.* — Marc part sans vouloir se nommer, et Arthur s'en fâche. Lancelot, qui sait bien que c'est Marc [3], s'offre à le faire revenir; Arthur accepte. Lancelot atteint Marc dans la forêt et joute avec lui; il s'en fallut de peu qu'il ne le tuât pour l'amour de Tristan et d'autres chevaliers.

231 a. Sur ces entrefaites, les demoiselles sont condamnées au bûcher, mais on les délivrè par force et contre la volonté d'Arthur. *Mès* [4] *pour ce que il me couvient entendre a autre chose vos en lesserai je a tant a conter comme a cestui point; si trespasserai ceste matiere au plus legierement que je porrai pour retourner desus une autre matiere et pour conter comment il avint au roy M., après ce que Lancelot l'ot renvoié a la cort et que il l'ot conquis en la forest, ainsinc comme je vos ai conté* [5].

Lorsque Marc a été ramené par Lancelot, il se constitue prisonnier, comme le lui a ordonné, dit-il, son vainqueur. Arthur, qui ne le connait pas encore, lui fait dire son nom; puis il lui ordonne — car il a

1. Tressan, p. 128 : Lorsque le roi Marc s'est fait conduire à Camaaloth, la populace lui jette de la boue et élève sa huée contre lui.

2. *Que cele bataille fu la premiere qui par tort fu vencue en la maison dou roi Art., et fu dit que a celui point avoit mis deslealté*, etc., 12599 et les autres sauf 94, 99.

3. Comment ? On voit la suppression; cf. 757 (voy. ci-dessous).

4. 12599, f° 151 a : *Et qui ce voldra veoir apertement, si prenge le livre de mon seignor Rob. de Borron, quar illec porra il veoir cestui fet tot en tel maniere com il avint; je le derisasse en mon livre, mès por ce qu'en autre leu est derisé le voill je laissier a cestui point et trespasser ceste matiere*, etc. — 103 supprime les remarques de rédaction.

5. Suppression du récit de 757; v. § 235.

230. Armant[1] et les demoiselles se rendent à la cour d'Arthur. Le lendemain du départ de Marc, ils rencontrent un chevalier qui les adresse à Londres, où est le roi ; pour y aller il faut *trois petites jornees*. On arrive, et Armant annonce à Arthur que le combat doit avoir lieu le lendemain.

Armant et les demoiselles arrivent chez Arthur.

231. Tristan reconnaît les demoiselles, qui lui racontent tout ; il parle à Lancelot, qui lui promet de l'aider à rentrer en grâce auprès du roi Marc.

Tristan apprend l'affaire et a une conférence avec Lancelot.

232. Marc arrive ; il refuse de prêter le serment qui *apartient a bactaille de traïson : « Sire, sauve vostre grase, je nel ferai mie, car je n'i sui pas tenuz par droit ; ceste chose ne fet nul chevalier, se il ne le fet de sa bone volenté. » Et li rois s'en test a tant, car il conoist bien que il li disoit verité, car a celui tens sanz faille n'estoit il pas en costume que chevaliers feïssent serement es bactailles que il enprenoient.*

233. Marc abat Armant et lui coupe la tête. *Einsint avint au roi M. de celle bactaille que il fist voiant le roi A. que la ou il avoit le tort vainqui il, et cil qui por Dieu et por droit se combatoit i fu ocis* ; *ainssi ala li tort devant le droit en l'ostel le roi A., en la plus loial cort et en la plus droituriere qui a celui tens fust en tot le monde.*

Mort d'Armant.

234. Marc, ayant chargé le roi de châtier les demoiselles convaincues de déloyauté, s'éloigne en refusant de dire son nom.

Lancelot le suit, lui ordonne de se nommer et sur un refus l'*outre* et l'amène prisonnier à la cour.

Marc s'en va et est ramené prisonnier par Lancelot.

235. On va brûler les deux demoiselles, quand elles sont délivrées par Tristan, Gaheriet et Hector : tout le monde se sauve à la vue de ces héros. Arthur se courrouce fort contre Tristan et demande ses armes. Gauvain, qui, lui douzième, avait gardé le champ pendant la bataille, se charge de la vengeance et

Délivrance des demoiselles.

1. 757 ; voy. § 209. Pour les autres, voy. § 230 a.

le droit de lui parler en maître, Marc étant à la fois son prisonnier et son homme lige — de dire s'il a tué Bertelai, et Marc s'avoue coupable. Cette aventure *avint a Londres en Engleterre*[1].

Marc s'avoue coupable

1. Dans Tressan, Marc confesse l'assassinat de Berthelay devant Artus, « troublé de la majesté de ce prince » (il n'est pas question de Lancelot). — 334, etc., intercalent ici des aventures qui font suite à celles que Marc a subies auparavant en Logres ; v. § 237.

part avec ses compagnons. Il abat Hector, mais est lui-même abattu par Gaheriet (f° 33). Lancelot survient et défie quiconque ne laissera pas les demoiselles tranquilles. Elles sont sauvées, et Arthur n'ose protester.

Marc s'avoue coupable.

236. Le roi Marc se constitue prisonnier et est obligé de se nommer. Il avoue avoir tué Bertelai. Arthur ne comprend pas que le bon droit puisse jamais être vaincu [1].

1. Pour la suite dans 757, v. plus loin, § 251. — 334, etc. donnent la continuation des aventures intercalées (cf. p. 163 fin) :

Arrivée des six compagnons à la cour.

237 [1]. Arrivent Ivain, Brandelis et les autres compagnons que Palamède avait abattus [2]. Ils font connaître à la cour la poltronnerie de Marc, qu'ils reconnaissent à ses armes.

238. Les écuyers de Dinadan le rejoignent [3]. Palamède lui demande qui est le chevalier qu'il avait secouru contre les six compagnons; Dinadan dit ne pas le savoir. — Ils s'en vont ensemble. Palamède accompagnera Dinadan vers la cour, mais il ne veut pas y entrer.

Dinadan et Palamède au château de Morgain.

Ils arrivent au dernier château que possède encore Morgain en Logres et qu'elle défend contre Arthur par force. Comme elle hait ceux de la maison de son frère, elle a établi une coutume *assez vileine* : chaque chevalier qui passe doit combattre deux chevaliers; s'il est vainqueur, il faut, pour s'en aller, triompher encore d'un troisième; s'il est abattu par l'un d'eux, on le désarme, et on le fait partir à pied. Dans le cas où Lancelot arriverait, tous les chevaliers du château devront l'assaillir : lorsqu'il sera tué, Morgain fera cesser la coutume.

Palamède et Dinadan rencontrent un chevalier avec sa dame. Il a un frère chez Arthur et aime beaucoup les chevaliers errants ; il avertit donc nos deux compagnons de ce qui les attend, s'ils vont au château. Palamède veut y aller, mais Dinadan refuse. Palamède le blâme et lui

1. L'imprimé de Tressan (p. 130) présente ici une version différente des deux autres. Après la confession de Marc, le rédacteur retourne à Yseult, restée avec Brangien dans l'abbaye (cf. § 210 note). Un jour qu'elle chante près d'une fontaine, elle est surprise par Bréus sans pitié ; il va l'enlever, quand arrive un chevalier qui l'abat et le chasse. Ce chevalier est Tristan ; en effet, la coutume de la Table Ronde était que, le surlendemain de la réception d'un chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il était permis à ses compagnons de le suivre, couverts d'armes inconnues, et de l'appeler à la joute sans toutefois en venir au combat ; la quête de Tristan (cf. Rusticien, voy. § 624) l'avait empêché de se trouver à celui du roi Marc ; plusieurs de ses compagnons l'avaient suivi et presque tous avaient été renversés par lui. Lancelot aussi était parti pour faire la galanterie à Tristan de rompre une lance avec lui. Il arrive près de la fontaine peu de temps après qu'Yseult et Tristan se sont reconnus. Ys. se retire avec Brangien vers l'abbaye. Tristan a reconnu Lancelot, et, après un simulacre de joute, il se fait connaître et présente Lanc. à Yseult ; Lancelot les quitte le lendemain. Brangien dit à Tristan que le roi Marc est à la cour, qu'il est temps de l'aller voir pour ne lui point donner de soupçons et qu'après les dix jours expirés il doit aller rendre compte de sa quête, et Tristan se rend à la cour. Artus fait promettre à Marc de pardonner à Trist. et le menace de la plus cruelle vengeance s'il ose jamais attenter à la vie ou à la liberté de son neveu. Guenièvre charge Tr. d'une lettre pour Ys. : elle l'y conjure de se retirer en Logres, si Marc lui fait éprouver de nouvelles persécutions ; Art. dit à peu près la même chose à Tr. Marc et Tr. partent et vont prendre Ys. à l'abbaye. Une vieille religieuse raconte à Marc qu'elle avait vu Tr. aux genoux d'Ys. pendant son premier séjour à l'abbaye. Marc diffère sa vengeance. — On retourne en Cornouailles. — Pour la suite, v. § 282 f.

2. V. § 222.

3. Cf. § 226.

propose à la fin de le suivre pour le regarder combattre, en lui laissant toute l'affaire : s'il ne peut se débarrasser de ses adversaires, il le laissera mourir. Dinadan consent. Ils arrivent au château, où l'on sonne du cor.

239. Survient un chevalier portant un écu vert ; il prie nos compagnons de lui permettre de commencer les joutes. Un chevalier sort du château : le nouvel arrivé l'abat, et on chasse le cheval vers la forêt. Le second est traité de même ; les dames placées aux créneaux applaudissent vivement. Le troisième n'est pas plus heureux. Palamède prie le vainqueur de lui céder sa place, mais celui-ci veut s'essayer encore : « Je ne doute pas, dit-il, que je ne puisse vaincre tous les vingt chevaliers qui sont dans le château ; vous pourrez intervenir, quand vous me verrez à bout. » Palamède l'admire. Le quatrième chevalier est tué ; au château on croit avoir affaire à Lancelot ou à Blioberis. Le cinquième est également tué, aux applaudissements des assistants. Le vainqueur, ayant pris une nouvelle lance, abat encore douze sur les vingt chevaliers du château : quatre en moururent, et les autres jurèrent de ne jamais arrêter un chevalier en vertu de cette coutume ni d'essayer de se venger de leur défaite. — « Attendre que celui-là soit désarçonné, dit Palamède, nous ferait rester ici jusqu'au dernier jour du monde. » Et il prie de nouveau le chevalier de le laisser lui succéder. Celui-ci se fâche ; il craint que Palamède n'ait vu en lui *en aucun fet mauvès semblant*, et il lui assure qu'il viendra bien au bout du reste. « Ce n'est pas, dit Palamède, pour vous déprécier ; je voudrais seulement deux ou trois joutes. — Puisque vous avez tant envie de jouter, laissez ces mauvais chevaliers et prenez-vous-en à moi ! — Très bien ! seulement, si je vous abats, je n'y aurai pas grand mérite, car vous ne pouvez plus être de la même force que dans le commencement. »

Le chevalier à l'écu vert abat dix-sept chevaliers du château, puis Palamède et Dinadan.

240. L'autre est *trop iriez* et *art d'ire et de courouz* : « *Malement estes deceüz de cestui fet*, » et il insiste pour avoir sa joute. Palamède est désarçonné. Dinadan crie bien qu'il *n'a cure* de jouter, mais l'inconnu ne l'écoute pas, et Dinadan est forcé de se mettre en garde : il est renversé également ; on ne chasse pas leurs chevaux parce qu'ils sont chevaliers errants. Le vainqueur reste pour attendre d'autres chevaliers du château, mais pas un n'ose sortir ; il n'en vient qu'un désarmé pour annoncer qu'il n'y aura plus de joutes. Le chevalier vert part pour Camaaloth ; Arthur, dit-il à ses écuyers, doit être là ou à Londres, « *mès ançois nos couvient venir sanz nulle doute par le tournoiement* [1]. »

241. Dinadan taquine Palamède, qui vient d'être *chastié* par un autre que Tristan ou Lancelot. Palamède veut se battre avec le chevalier ; Dinadan lui fait remarquer que ce serait honteux, après tout ce que vient de faire celui-ci. « Oh ! il n'est pas fatigué le moins du monde. — Palamède, où est ta *courtoisie? Il m'est avis que duell ou courouz si te tolt le sens ; car tu ne vois ici goute.* » Mais Palamède s'obstine et part, suivi de Dinadan. Ils atteignent le chevalier, qui est en effet un peu fatigué et s'apprête à descendre pour boire à une fontaine. Pala-

Palamède escrime avec le chevalier.

1. Les autres ajoutent : *Car cellui fait ne laisseroye je en nulle maniere du monde.* — C'est probablement le tournoi devant le château du Plain ; v. plus loin, § 255.

mède lui dit qu'il veut se battre et qu'il est désolé d'avoir été désarçonné, chose qui ne lui est arrivée *pieça mès*. « Ah! vous êtes peut-être de Cornouaille; car en Logres vous pourriez bien trouver quelqu'un qui vous abattrait; même Tristan et Lancelot ont été abattus. — Essayons toujours pour voir si vous me surpassez aussi bien à l'épée. » Long combat; ils sont enfin forcés de se reposer. Palamède, qui a été blessé en joutant, n'a pas le dessus. Son adversaire le prendrait pour Blioberis ou pour Bohort s'il ne les savait à la cour. Palamède, de son côté, n'est pas moins émerveillé de la bravoure de l'inconnu.

C'est Lamorat.

242. Avant de recommencer le chevalier veut savoir à qui il a affaire; il complimente Palamède sur sa prouesse, le blâme de l'avoir forcé à se battre et lui demande son nom. Palamède n'accepte pas les compliments, avoue qu'il a fait *trop grant felonnie*, s'excuse sur son grand deuil et sa *grant ire* et se nomme, en priant l'autre d'en faire autant. Apprenant que c'est Lamorat, il lui demande mille pardons et veut s'agenouiller, mais Lamorat l'en empêche. On va à un château qu'Arthur avait fait fortifier, lors de la guerre avec Galehout, et donné après au roi Bademagu de Gorre. Palamède y reste, et Lamorat lui tient compagnie pendant trois jours. Dinadan, qui voudrait bien revoir Tristan, les quitte. Palamède le prie de dire à Tristan qu'il est bien fâché de n'avoir pu venir au *Perron Merlin* à cause de son emprisonnement. « *Il te poise*, répond Dinadan, *de ton preu; tu es autresinc comme le vilein quant il est a aise*, » et tout le monde de rire.

Dinadan retourne à Camaaloth.

Dinadan critique la rage de jouter des chevaliers errants.

243. Dinadan part donc le lendemain pour Camaaloth. Il rencontre un chevalier qui, à sa vue, monte à cheval et lui crie : « *Sire chevalier, a joster vos couvient!* » Dinadan sourit : « *Ne savez vos en autre maniere saluer chevalier errant?.. Se Diex me saut, ce saluz n'est mie trop courtois...* » Le chevalier déclare qu'il demande la joute non par haine, mais par *amours et par solaz*. Mais Dinadan ne veut pas de cet amour; pour lui c'est plutôt de l'inimitié, et il traite l'autre de son ennemi. « Bon! dit le chevalier, alors je *vos apele de la bataille*, et je vous mettrai à mort, si je peux. » Mais Dinadan lui propose d'aller ensemble chez Arthur, devant qui il lui dira d'où vient la grande haine qu'il lui porte; ensuite l'autre pourra se battre, s'il veut. Le chevalier ne voit pas que Dinadan dit tout cela par *moquerie*; il lui demande son nom et dit, en l'apprenant, qu'il l'aime beaucoup. « Je le crois bien; voilà pourquoi j'ai été si étonné du bel accueil que vous me fîtes. — Oh! je vous prie de ne pas *atourner cestui fet a mal*. — *Non faiz, ançois le tieng au plus grant bien du monde, mès tant seulement que ja n'i partisse, car ja mès ne voudroie avoir part a tel bien*. — Vous êtes chevalier errant, et vous ne voulez pas maintenir la coutume du royaume de Logres! — Si, mais quand je vois que *trop grant achoison ne m'ameine a jouster, je m'en suesfre moult volentiers*; » — et Dinadan se plaint de trouver partout en Logres *tel encontre* : « *Gardez vos de moi, sire chevalier!* » C'est devenu le seul salut des chevaliers errants. Dinadan trouve tout cela très ennuyeux : « Je veux, dit-il, m'y opposer autant que possible, *et sachiez que por nule autre achoison je ne diz orendroit que je eüsse haïne envers vos, ne mès que por ceste parole* [1]. »

1. Ici l'on voit déjà un peu la critique de Cervantes.

244. Dinadan, ayant quitté le chevalier, gagne Londres, où est Arthur, avec Marc, qu'on honore beaucoup, *non mie pour l'amour du roi M., mès par leur courtoisie et pour ce que le roi M. parlast de leur bonté et de leur courtoisie et de leur valeur.*

245. Dinadan est très bien reçu à la cour. Le roi parle de Lamorat et de Palamède, qu'il voudrait bien avoir chez lui en ce moment. « Auquel donneriez-vous la préférence? » demande Dinadan. La réponse du roi n'est pas décisive : « Et vous, dit-il, pour lequel tiendriez-vous? — Ni pour l'un, ni pour l'autre, pour ce qui est de *grant sens trouver, mès por folie, si feroie,* » répond Dinadan; il préfèrerait pourtant Lamorat, dont il fait l'éloge en racontant ce qu'il lui a vu faire; le roi en est très content et promet de retenir longtemps ce chevalier à la cour, quand il sera venu.

246. Mais Gauvain et ses frères en sont *tristre et dolent*; ils haïssent Lamorat, car ils savent que Gauvain a tué le roi Pellinor, le père de Lamorat, et ils craignent toujours la vengeance. Gaheriet, cependant, *n'avoit si gros cuer envers lui* que les autres, et il ne désire pas le tuer, tout en connaissant les amours de Lamorat avec sa mère [1], mais Gauvain et ses frères, Agravain, Mordret et Guerret [2], ne pensent qu'à le mettre à mort. Lamorat lui-même ne se doute de rien; il se croit aimé de tout le monde. — Tous les frères, excepté Gaheriet, tiennent conseil. « Nous devons, dit Gauvain, pour bien des raisons haïr Lamorat, dont le père tua le nôtre. Il doit venir prochainement à la cour [3]; alors, vengeons notre honte! » Et les autres sont d'accord. En effet, peu après ce *parlement*, Lamorat fut tué *assez vileinement* par Gauvain, *dont ce fu grant doleur*, car si Lamorat avait *vescu grant aage de chevalier*, il aurait éclipsé tous les braves du temps d'Arthur; mais il n'avait à sa mort que vingt-six ans et deux mois [4].

Gauvain et ses frères tiennent conseil. Remarques sur Lamorat.

Arthur voudrait que Lamorat vînt à la cour; Dinadan ne sait *nule certeinté de sa venue.* Lamorat lui a cependant dit qu'il viendrait sous peu. Palamède avait déclaré que, pour sa part, il *n'i cuidoit mie venir comme a ceste foiz.* — Le roi les attend de jour en jour, et dit chaque soir : « Demain Lamorat viendra. »

247. Au troisième jour après l'arrivée de Dinadan, les compagnons de la maison d'Arthur s'en vont *la dehors en la praierie brisier lances pour euls deduire et soulacier.* « Vous ne porterez pas d'armes? » demande le roi à Dinadan. — « Et pourquoi porterais-je les armes? Je ne vois pas d'ennemis ici. Et vous-même, que ferez-vous *qui ne fetes fors sejourner? Car nos nos metons souvent en granz mellees et en sousfrons les douleurs, et vos vos en alez puis gabant quant les noveles vos en viennent. Alez, bon sire, se Diex vos saut, et n'en semonnez nul, ne moi ne autre, mès vos meesmes i alez!* » Le roi rit : « Je croyais

Dinadan en remontre au roi Arthur.

1. Les remarques sur Gaheriet sautées dans 102.
2. Gaheriet 334 (faute); — ce dernier frère pas nommé dans 97, 102, 100, 349.
3. Comment Gauvain le sait-il?
4. Fin du ms. 102. — Après l'arrivée de Lamorat, Gauvain et ses frères tiennent un conseil analogue; v. § 250. — Pour des remarques toutes semblables sur la mort prématurée de Lamorat, v. ib.

bien dire. — Eh bien ! moi aussi ; je suis même sûr d'avoir bien dit : si vous portez les armes, vous vous ferez plus d'honneur à vous-même qu'à aucun autre. » Le roi se tait ; il est si *feruz que il ne set que il doie dire*, et il veut se faire armer *pour seulement les paroles de Dyn.*, mais Tristan le retient : « *Se vos prenez sovent regart aus paroles de Dyn., par mon chief, vos vos en pourroiz couroucier par meintes foiz ; car trop de foiz m'a fet dolent.* — Je ne me courroucerai jamais de ces paroles de Dinadan, dit le roi, *mès puis que il m'en a mis a la voie de porter armes, je le feïsse trop volentiers, se ce fust chose que il le me couvenist a fere.* — Mais ce n'est pas nécessaire ; il y en a assez des autres, *car l'espr[ue]ve des janes bachelers i sera.* » Tristan, Lancelot, Blioberis ni Bohort ne joutent ce soir-là, mais bien Hector et Gauvain avec ses frères. Les deux rois vont regarder avec ceux qui ne prennent pas part aux joutes.

Tristan s'en mêle.

Course de lances.

248. Gauvain se distingue et se fait admirer de tous, même de Tristan. Lamorat arrive ; il s'est rendu à la cour pour voir Tristan et Marc prisonnier. Quand il aperçoit que le *behordeïz estoit commenciez si fort, il dist a soi meesmes que il estoit a bon point venuz* : il veut montrer qu'il vient à la cour moins épuisé que maint autre. Dinadan le reconnait à l'écu, qu'il a fait découvrir ; il se borne à dire au roi que c'est un bon chevalier *voirement*, comme il le verra tout à l'heure. Lamorat abat Agravain. Le roi ne peut savoir le nom du nouvel arrivé par Dinadan : « Je ne le demande *fors pour bien*, lui dit-il. — *Et je ne le vos lesse a dire pour autre chose,* » riposte Dinadan. Lamorat fait oublier Gauvain et les autres : on ne parle que du chevalier à l'écu vert. Gauvain a été abattu deux fois déjà. Tristan croit que c'est Lamorat ; le roi Arthur penserait plus volontiers à Palamède : « Non, dit Tristan, Palamède n'est pas si *trés aspre* ; *sachiez que c'est Lamorat de Gales ; je le reconnois orendroit.* » Et Arthur en est bien aise.

Lamorat est vainqueur.

Arthur l'empêche de s'esquiver.

249. Lamorat, ayant tout vaincu, veut s'esquiver dans la forêt pour changer son écu quelque part, afin qu'on ne le reconnaisse pas quand il sera retourné à la cour ; mais Arthur pique des deux, l'atteint et le décide à retourner avec lui pour voir, comme il lui dit, le meilleur chevalier du monde, c'est-à-dire Tristan. Celui-ci et Lancelot vont au devant d'eux. A la vue de Tristan, Lamorat ôte son heaume, descend, court à lui et *l'acole parmi la cuisse.* Tristan s'empresse de descendre pour le saluer.

On fait grand fête à Lamorat ; *celui soir menja le roy en la praierie pour l'amour que il avoit a Lamorat*, et il n'aurait pas été plus heureux si son *filz charnel* était venu.

Nouveau conseil de Gauvain et de ses frères.

250. Mais Gauvain est *enragiez de duell* ; il ne supporte pas cette fête et s'en va à son hôtel. Il se fait désarmer et appelle ses frères, qui étaient tous avec lui sauf Gaheriet, et *quant il sont entr'eus priveement assemblez en une chambre*, Gauvain dit que maintenant *est il bien voirs* que la lignée de Pelinor, qui tua leur père, les déshonore :

Lamorat ne vient-il pas de le priver, lui, Gauvain, du prix de *ceste place?* Et ce qui le chagrine surtout c'est que le roi, qui devrait haïr Lamorat autant qu'ils le haïssent eux-mêmes, le reçoit comme s'il était son meilleur ami ; ils ne pourront donc plus compter sur le concours d'Arthur, et il faut qu'ils se vengent eux-mêmes sur les enfants de celui qui a tué leur père. « Ils sont quatre frères, dit Gauvain, tous chevaliers : Tor [1], Agloval, Doryan [2] et Lamorat. Il s'agit avant tout de tuer Lamorat; les autres, faibles sans lui, pourront facilement être mis à mort plus tard : si nous pouvons nous défaire de lui, nous aurons donc vengé la mort du roi Loth d'Orcanie. » Gauvain promet d'inventer un moyen d'atteindre ce but. Il faudra prendre Lamorat sans qu'il sache rien, *soutivement et par engin. Grant fu la joie* qu'on fit de Lamorat chez Arthur. Tous ses frères arrivent à la cour ce jour-là ; ils sont tous compagnons de la Table Ronde et bons chevaliers, mais inférieurs à leur frère, que personne ne surpasse, sauf Tristan, Lancelot *et Palamedes. Se il eüst longuement vescu, bien peüst l'en dire que il ateinsist touz les bons chevaliers du monde ou passast. Mès il mourut plus tost que mestier ne fust a chevalerie, et de cele mort fu monseignour Gauv. trop durement blasmez, car vileinement en mesprist* [3].

251 a. Après plus d'un mois de séjour [4], le roi Marc, qui est très content de la courtoisie qu'il a trouvée chez Arthur, veut s'en retourner en Cornouaille. Arthur lui demande un *don*. Marc se doute bien de ce que c'est et répond *trop courouciez, mès il fet semblant que il soit liez*, qu'il est prêt à accorder tout ce que lui demandera le roi. Arthur lui fait promettre de pardonner à Tristan, de le ramener en Cornouaille et d'honorer, comme il le faut, ce « meilleur chevalier du monde ». Et Marc jure sur *les saints* de faire tout cela (f° 330). *Mès malement s'en parjura* [5], *car il ne demoura mie lonc temps que il fist prendre Tr. et metre en prison, dont il ne fust ja mès issuz, se Perceval ne fust, qui l'en delivra et qui pour la delivrance de T. ala puis en C., et non pour autre chose, et le gcta adoncques de la prison* [6]. *Mès a tant lesse ore li contes a parler de cestui fet* [7], *car tost i savrons retorner, quant mestier en sera, et retorne a nostre premiere matiere pour deviser comment T. se departi de la court et comment il s'en ala en Corn. avecques le roy Marc, son oncle* [8]. *Et après ce nos vos deviserons comment Perceval vint premierement a la cort, et sachiez que celui P. estoit frere Lam. de G. et filz le roy Pell. de Lyst., dont je vos ai ici devant conté l'estoire* [9].

Arthur fait jurer à Marc de pardonner à Tristan.

1. *Sic* tous (au lieu d'Alain) ; cf. § 217. De même dans la version de 757 etc., voy. § 302. Cf. § 150 : Drian, le *frère* de Tor.
2. Ainsi 334, 776, 94, 99 ; les autres : *Drian*.
3. Cf. § 246.
4. Pour cet épisode, cf. 757 (ci-dessous).
5. Dans 757, les remarques sur ce parjure sont bien différentes ; v. § 252.
6. 12599 arrête ici ces remarques. — 97, 349 100 ajoutent : (de la prison) *du chastel du Pin, ou il avoit esté emprisonnez après ce que mess. Lanc. l'ot delivré de la prison ancienne de Tintaguel.*
7. -(fet) *et retorne a nostre matiere* 335, sans plus.
8. 97, 349, 100 s'arrêtent ici, sans donner les remarques sur Perceval.
9. Phrase de roman biographique ? — Les remarques de rédaction se retrouvent toutes dans 99, 94 et, essentiellement, dans 103, qui les présente d'une manière plus serrée. — Dans 776 il y a une lacune en cet endroit.

Arthur fait jurer à Marc de pardonner à Tristan.

251. Arthur[1] fait jurer sur *les saints* à Marc de pardonner à Tristan, de ne lui savoir mauvais gré de rien, de le délier du serment prêté de ne plus rentrer en Cornouaille, de l'y emmener et de le traiter convenablement. Il ajoute que s'il se parjurait, il ne lui laisserait pas plein pied de terre. Et Marc jure.

252. Cependant, il (f° 33) *s'en parjura puis si vileinement, quant il fu venuz en Cornoaille, qe il li fist tant de maux et d'anuiz qe ce ne fu ce merveille non, si comme la grant estoire de T. le devise apertement. Et qi ce voldra trover si le qiere a Ossenefort, car illuec le porra il trover en la mestre yglise; car l'estoire du saint Graal ne conte plus granment de lui, por ce qe cele istoire est avecques* (sic) *autre par soi.* — Marc reste un mois et est très bien traité. On décide qu'à l'avenir le serment sera obligatoire avant un combat à outrance; ce fut une nouveauté. Quand Marc dut partir, Lancelot eut une entrevue avec Tristan, dont le départ l'affligeait, et le mit en garde contre Marc : « *De vostre courrouz seroie ge plus dolanz que de nul autre chevalier*, » lui dit-il.

Départ de Marc avec Tristan.

Le lendemain, Marc et Tristan partent. Arthur les *convoie.* Lamorat et Lancelot sont désolés ; ce dernier menace Marc de mort, en cas de parjure.

1. 757 ; v. § 236. Pour 334 etc., v. § 251 a.

252 a. Lancelot[1], surtout, est désolé de ce départ, et il a bien peur pour Tristan. Il *trait Marc a une part* et lui recommande de bien traiter son neveu : eût-il la puissance d'Arthur, il mourrait de la main de Lancelot s'il faisait le moindre tort à Tristan. — Et Arthur lui en dit autant ; de même Lamorat et maint autre chevalier ; et la lignée de Ban *le pria de Trystram.* Marc dit adieu à la reine et part le lendemain, bien décidé à faire mourir Tristan, dès qu'il sera en Cornouaille, au mépris d'Arthur et de la lignée de Ban. Dinadan pleure et dit à Lancelot que Tristan va certainement à sa mort et que Marc le fera tuer par trahison. Lancelot pleure aussi et maint autre chevalier. On *convoie* Marc *plus que il ne velt.* Au *departir*, Lancelot s'adresse encore une fois à lui et le prie d'être bon pour Tristan ; s'il lui *fait honneur*, tous seront ses chevaliers; sinon, « *tu me trouveras voir disant de tout ce que je t'ai pramis.* » Et Marc : « *Lanc., or sachiez que en moi ne remeindra mie que T., mon neveu, n'ait honnour en Corn.* »

Arthur et toute la lignée de Ban pleurent; mais leur deuil n'est rien auprès de celui de Dinadan, qui est près de *forssener*[2]. On s'em-

1. Verard, Janot passent à l'arrivée de Perceval ; voy. § 254.

2. 97 (f° 255) 349 et 100 quittent ici cette version pour passer à celle de 757 (v. § 253), en disant : *Maiz de celui ducil que les compaignons firent du departement de T. se test le conte pour deviser partie des aventures qui advindrent a T. et au R. M. ainz qu'ilz revenissent en Corno.* Puis le voyage ; ensuite ces mss. reprennent la version de 334, etc. ; v. p. 172. — Pour le ms. 340, voy. § 628.

253. Le vaisseau qui emporte Marc et son neveu est forcé par une tempête de s'abriter à la *Roche aux Ermites*[1]. Tristan monte sur la roche pour regarder les lieux : personne ne le voit, sauf Marc ; les autres dorment. Le temps s'étant calmé[2], on met à la voile, en abandonnant Tristan. En présence de Gouvernal, Marc fait semblant de ne rien savoir. Mais le vaisseau échoue peu après à l'*Isle aux Deux Freres*. Tous périssent, sauf Marc, Gouvernal et un des écuyers de Tristan[3]. Vingt-quatre[4] chevaliers surviennent. L'un d'eux, *Helyas*, chassé de Cornouaille par le roi Marc, l'emprisonne dans un château construit sur la *Roche Tranchent*[5]. Gouvernal ne veut pas se séparer du roi. — Helyas et son frère *Assar* avaient été forcés jadis par le roi Marc, qui avait violé leur sœur, de se réfugier dans cette île, qu'ils peuplent en arrêtant les vaisseaux et en en retenant l'équipage[6]. Plus tard Helyas avait enlevé la femme d'Assar[7] ; de là une rude guerre, qui dure encore, au moment où Marc est emprisonné par Helyas. — Assar ayant le dessus, Marc entame, par l'intermédiaire de Gouvernal, des négociations avec Helyas, qui promet de l'épargner s'il lui procure deux cents[8] chevaliers de Cornouaille. Marc y consent ; on envoie chercher les chevaliers[9], et, grâce à ce renfort, Helyas bat son frère. Assar, en s'enfuyant

Marc emprisonné par Helyas.

1. Le récit du voyage, qui n'est pas dans la version de 334, etc., se retrouve néanmoins dans 97, 349, 100, ainsi que dans 340; voy. p. 170, fin.
2. Pas dans 97, 349, 100, 340, où Marc ordonne aux marins de faire voile.
3. Ce dernier pas dans 97, etc.
4. *.XII.* 97, etc.
5. 97, 340 tout court : dans sa forteresse ; 349, 100 : dans une de ses forteresses.
6. Ce moyen n'est pas indiqué dans 97, etc.
7. Dans 97, etc., la cause est qu'Assar refuse de recevoir sa terre en fief de son frère.
8. *Cinq* cents chev. 97, etc.
9. Dans 97, etc., Marc part tout de suite et envoie les chevaliers après son retour.

barque. Marc est furieux d'emmener Tristan et ne fait que maugréer contre Arthur et tous ceux de son hôtel ; mais il se console à l'idée que Tristan sera *honniz du cors*, dès leur arrivée en Cornouaille. — ***Mès a tant lesse ore li contes a parler de lui et de Tr., et retourne au roy Artus pour conter des ocvres de son ostel et pour deviser en quele maniere Perceval vint a cort***[1].

Départ de Marc avec Tristan.

1. On voit que cette version ne donne pas les aventures du voyage (§ 253). Pour 97, 349 et 100, v. la note précédente.

Marc retourne en Cornouaille.

vers Logres, arrive dans l'île où est Tristan et le délivre. Tous deux se rendent au château d'Assar, nommé *Hossent* [1], pour recommencer la guerre. Marc retourne en Cornouaille et rend compte de son voyage à Andret ; il se promet de faire mourir Tristan s'il revient. Iseut et Brangain parlent de Tristan : ses hauts faits en Logres sont en partie connus de sa maîtresse ; elle ne fait que parler de lui ; c'est là sa seule joie [2]. Cependant Tristan tue Helyas [3] dans une bataille et chasse les Cornouaillais, qui s'en retournent chez Marc, lui annonçant la victoire d'un chevalier inconnu, dans lequel le roi soupçonne immédiatement son neveu. — Tristan vient à la cour et est bien reçu, en apparence, par Marc, qui envoie Dinas prévenir Iseut de son retour [4]. Elle pleure de joie : « *Plus legierement*, dit-elle, *leroient li arbre a rendre en leur seson fuilles et fruit que la roÿne Yzelt de Cornoaille lessast les amors de Tristan ne qe Tristan lessast Yzelt.* » Mais on surveille Tristan ; il ne peut voir souvent Iseut ; elle est trop bien gardée par Andret, à qui le roi saurait un gré infini s'il mettait Tristan à mort ; car il voit bien que les amants persistent dans leurs sentiments d'autrefois ; et, malgré sa haine, il n'ose attaquer ouvertement Tristan, dont la prouesse lui fait peur [5].

1. Le château n'est pas nommé dans 97, etc.

2. Mais, dans 97,etc., Gouvernal a renseigné Iseut sur ce qui s'est passé pendant le voyage, et elle se désespère.

3. 757 l'appelle ici *Helayn*.

4. Dans 97 et les autres, Dinas fait cela de lui-même, sans être envoyé par Marc. Iseut est très heureuse, mais elle ne pleure pas de joie. Ces mss. poursuivent ainsi : à diner, Marc fait manger ensemble les amants pour voir leur *contenance*. Comme ils se regardent souvent, Marc est désolé et engage Andret à le venger. (Dans 757, Iseut se dit que Marc veut sans doute l'éprouver.) Cependant Tristan coule d'heureux jours avec Iseut, malgré Marc et Andret, et il va et vient chez sa bien-aimée *sans contredit*. *Mais or* (97, 349, 100; pour 340, v. § 628) *ce test li compte de lui et parole du roy Artus et des compaignons de la T. Ronde, qui estoient moult couroucie: du departement Tristan.* Suit la description de la tristesse à la Table Ronde, comme dans 334, etc. (v. § 253 a); puis, après les mots : nous verrons Tristan emprisonné par Marc : *Mais pour ce qu'il nous couvient siewre la matiere de la vraye estoire, vous deviserons ainçois comment Gaheriet occist sa mere.* Un jour qu'Arthur est à table, un messager vient lui annoncer le résultat du tournoi devant le château du Plain; à partir d'ici comme 334, etc.

5. Pour la suite, dans 757, voy. plus loin, § 282. — Dans la *Tav. Rit.*, Tr. retourne en Corn. après l'épisode de Lasancis, v. au § 202 ; il n'y est pas question du voyage de Marc; (ni dans le mss. 758 non plus ; v. préf. § V).

Douleur à la cour d'Arthur.

253 a. A la cour d'Arthur on était très affligé du départ de Tristan.

De huit jours il n'y eut ni joie ni fête, tant la cour était *quoie et mue*. Lancelot, dont la douleur était extrême, avait de tristes pressentiments au sujet de son ami. Non sans raison : nous verrons Tristan emprisonné par Marc. Nous retournons *a nostre matiere pour deviser des aventures et des fez Perceval le bon chevalier*.

254. Un jour [1], à l'entrée de l'hiver, le roi Arthur dine à Camaaloth. Lancelot et la plupart des chevaliers de la lignée de Ban sont allés assister à un tournoi (f° 331). Le roi fait la remarque qu'il n'y a eu, depuis bien longtemps, d'aventure à la cour. Keu, le sénéchal, qui sert le roi à table, *commence a aler par laienz et tant que il regarde enmi la court et voit descendre un chevalier avec son écuyer*. C'est Agloval; son écuyer est *Perceval*, le cadet des fils de Pelinor : Agloval l'amène à la cour pour qu'il soit armé chevalier par le roi. Keu et tous les autres intercèdent en sa faveur. Arthur consent; Perceval veille pendant la nuit et est armé chevalier le lendemain.

Perceval arrive à la cour et est armé chevalier par Arthur.

Lamorat vainqueur du tournoi au château du Plain.

255. Pendant le dîner, un *valet* messager annonce [2] qu'un des enfants de Pelinor a vaincu, dans le tournoi qui a eu lieu la veille devant le *chastel du Plain* : « Ce fut Lamorat? — Vous dites vrai. » — Et tous sont d'accord pour déclarer que Lamorat ira loin s'il peut rester en vie. Le *valet* annonce encore que Lancelot a été au tournoi, où il fut *navrez malement, et pour ce remeint que il n'en fist plus*. — « Si Lamorat savait qui a tué son père, il le vengerait bien, » dit-on à la cour, où le meurtrier n'est pas connu. Gauvain est très mécontent de ce nouveau triomphe de Lamorat, et Gaheriet aussi, à cause de *la honte que il leur feisoit de la roïne d'Orcanie, leur mere*.

Gaheriet tue sa mère.

256. Le lendemain, Gaheriet part pour le château de la *Roche naïve* [3], séjour favori de sa mère à cause du voisinage de Camaaloth, qui lui permet de voir plus facilement Lamorat. Gaheriet pense bien y trouver ce dernier. Il y arrive au point du jour et *se mist laienz par desus un bas mur*. Il traverse la grande salle, où dorment chevaliers et écuyers; personne ne se réveille, *si comme male aventure et mauvès eür avient souvent a aucunes genz*. Dans la chambre à coucher il trouve la reine à côté de Lamorat, *et il dormoient enme .II. si fermement que il ne sembloit mie que il eüssent gueres la nuit dormi ne reposé*. Gaheriet ne veut pas tuer un si bon chevalier, mais bien celle qui *la honte de ses enfanz pourchace si asprement*; il sait que Lamorat n'a point fait violence à la reine : c'est donc à elle *d'en porter la peine*. La reine se réveille, voit l'épée *reflamboiant*, pousse un cri et veut se jeter à bas du lit; mais Gaheriet, *tout tressuez d'ire et de maltalent*, la prévient et fait tomber à

1. Cet épisode, quoique annoncé aussi dans 12599 (v. § 252 a) n'est pas donné par ce ms.; on en fait une explication plus loin ; v. § 282 a. 97, 349, 100 ne le donnent pas non plus, cf. p. 172 note. — La version de 757 donne cette arrivée de Perceval à la cour, mais elle la représente dans d'autres circonstances ; v. § 310.

2. Ici reprend 12599 (cf. la note 4 précéd.); de même 97, 349, 100, après l'épisode du voyage (v. § 253), et le récit de la tristesse de la cour.

3. Ainsi 12599, 335, 97, 349, 100, 776. *R. Naite* 94 ; *R. Nayne* 99. *R. Nueve* 334. *Roche Dure* 103 ; Janot, Verard.

ses pieds la tête de sa mère. Lamorat se réveille : Gaheriet ne veut pas l'attaquer désarmé et lui permet de s'en aller; mais il l'avertit qu'il le hait mortellement et qu'il faut qu'il se batte avec lui à la première occasion venue [1]. Lamorat part, très affligé et décidé à se venger de Gaheriet; il ne retourne pas auprès d'Arthur, dont il craint la colère après ce qui vient de se passer.

257. On blâme beaucoup Gaheriet à la cour. Gauvain et ses frères comptent faire payer cher ce *fet* à Lamorat, s'ils le trouvent ailleurs qu'à la cour, et ils ne comprennent pas que Gaheriet l'ait laissé échapper.

Mordret et Agravain trouvent Dalam et Dinadan.

258. Un jour, Mordret et Agravain chevauchent dans la forêt de Camaaloth et rencontrent un chevalier qui s'enfuit. Les deux frères trouvent à cet endroit *ansint comme deux aventures*, car, au même moment, ils aperçoivent Dinadan, descendu de cheval et arrêté sous un arbre pour regarder un chevalier qui vient de tomber malade subitement. Voyant venir le fuyard, Dinadan remonte à cheval et va à sa rencontre : le malheureux lui dit qu'il est poursuivi par un chevalier qui le hait mortellement et qui lui est supérieur aux armes. « Je voudrais bien vous défendre, fait Dinadan, mais il est bien dangereux de tenter les aventures de ce pays, et j'ai déjà assez de difficulté à me défendre moi-même. — Voilà une réponse *de chevalier failli et recreant*. — Chacun fait ce qu'il peut : *le couart fet sa couardise, et le hardi fet sa prouesce*; *mès je vos di que mon cuer pensse.* — Certes, en ce cas, votre cœur a des pensées bien poltronnes. — *Il ne puet orendroit estre autrement.* » — Ici les deux frères s'approchent et offrent à l'interlocuteur de Dinadan de le prendre sous leur protection. Il accepte volontiers, en apprenant qu'ils sont de la Table Ronde. Dinadan lui dit que quelquefois le grand nombre *fet domage*. — « Oui, le grand nombre de *couardises que vos avez si nos* (l. *vos*) *oste de toutes honnours.* » Dinadan va répondre, quand Brehus survient : c'est lui qui poursuit le fuyard; il s'arrête, en apercevant tant de chevaliers. Mordret attaque Brehus ; celui-ci le reconnaît : ils se sont déjà éprouvés, et il ne le craint pas. Brehus abat Mordret et se fait connaître à lui. Si Brehus, qui est *assez vilein chevalier*, a pu se maintenir si longtemps en Logres, c'est qu'il est en même temps *bon chevalier de sa mein*. Il renverse Agravain ; puis il passe à cheval deux ou trois fois sur le corps de Mordret, qui s'évanouit. Dinadan, qui a reconnu les deux frères, mais non Brehus, prie le vainqueur de cesser cette ignominie ; Brehus, peu habitué à se voir adresser des prières par les chevaliers d'Arthur, ne daigne pas répondre. Plein de mépris, il *li lesse corre*;

Brehus abattu par Dinadan.

alors Dinadan, forcé de jouter, abat Brehus, qui s'enfuit. Agravain blâme Dinadan de ne pas le poursuivre. — « N'avez-vous pas assez à votre propre dommage? répond celui-ci. *De vostre doumage seulement penssez et l'autrui lessiez ester par mon conseill, et se Diex vous envoie secors, si le reconnoissiez.* » Agravain le traite de poltron. « Ma couardise me fait vivre, fait Dinadan, et votre courage vous a réduit à être maintenant à pied. Au reste, ce n'est pas la première *vilennie* que vous

1. Ces évènements sont mentionnés aussi dans la version de 757; voy. § 302.

avez dite aux chevaliers errants. Vous trouverez votre *guerredon*, *mès je ne sui mie celui qui le vos rendra*. — Qui êtes-vous ? — Un chevalier errant, qui cherche les aventures et le *sens* du monde ; mais *point n'en puis trouver.* » Il se nomme (f° 334). — « Vous êtes le meurtrier de mon père, » s'écrie le fugitif, qui s'appelle *Dalam* [1], seigneur du *chastel du Mont*, et il défie Dinadan. Agravain se déclare l'ami de Dalam : si Dinadan ne peut se défendre contre lui et son frère, il est un homme mort ; Lamorat, son bon ami, ne pourrait le sauver. Dinadan, entendant nommer Lamorat, sait d'où vient cette haine : « Agravain, dit-il, je vous conseille de *mettre arriere doz* la haine de Lamorat ; car il vous fera honte à tous, s'il veut. » Agravain, qui est très orgueilleux, commence *delivrement la mellee sanz regarder autre reson*, mais mal lui en prend : Dinadan l'abat et ensuite son frère. Il aurait bien pu les mettre à mort, mais il ne veut encourir le blâme ni d'Arthur ni de *celui lingnage* ni de nul autre chevalier ; il est du reste trop *amesurez* chevalier pour tuer volontiers qui que ce soit. *Si li tourna puis a domage* ; car après la quête du saint Graal, bien après la mort de Tristan [2], Agravain et Mordret tuèrent Dinadan, près de Camaaloth, *assez vileinement*, *ainsint comme nos vos deviserons apertement en cestui livre, car ce apartient a nostre matire de conter le* [3] (f° 334). Annonce de la mort de Dinadan.

259. Dinadan ne va pas à la cour, pour éviter qu'il soit trop parlé de *cestui fet* ; il se rend au château de *Belvaliot* [4] qu'Arthur avait donné cette année même à Palamède. Dinadan y trouve le nouveau propriétaire, qui est blessé et veut rester tranquille jusqu'à ce qu'il soit guéri : « *Diex aïde, Palamedes*, lui dit-il, *de quant est ce que vos estes devenuz si sages ?* » Et Palamède de rire : « Vous êtes dans mon pouvoir, et vous me *gabez* quand même ? Vous en verrez encore de plus fous que moi. — Oui, quand je verrai Tristan ; *celui si est bien le mestre des fols...* » Palamède est enchanté de l'arrivée de Dinadan. « Avez-vous eu dernièrement des nouvelles de Tristan ? » demande celui-ci. — « Non ; *Diex les nos doinst bonnes oïr*, » répond Palamède. Dinadan sourit. — « Pourquoi riez-vous ? — Vous le savez bien. » Dinadan explique ce que Palamède doit entendre par de bonnes nouvelles de Tristan. — « Je ne lui veux de mal que sous un rapport, » reprend Palamède. — « Oui, vous voudriez qu'il perdît le cœur d'Iseut : cela suffirait pour le faire mourir. » Un messager, envoyé par Dinadan, en Cornouaille, pour avoir des nouvelles de Tristan, a rapporté que Marc *le tenoit trop honnoureement avecques lui* et que Tristan est *sires* de Cornouaille à côté du roi. Palamède, souffrant à l'idée du bonheur de son rival auprès d'Iseut, réplique qu'on aura sans doute bientôt des nouvelles moins gaies, que Marc ne manquera pas de commettre quelque trahison. — « Ces paroles vous sont dictées par la malveillance, » observe Dinadan ; puis il raconte la mort de la reine d'Orcanie et les aventures qu'il vient d'avoir lui-même. Palamède fait remarquer à ce propos que les frères de Gauvain et celui-ci même, Dinadan donne à Palamède des nouvelles de Tristan.

1. Var. *Dalan, Dalen, Dalem.*
2. Ainsi 12599, 335, 97, 100, 349. — Les autres (334, 94, 99, 776) : *Gaurain* ; — 103 seulement : Après la q. du s. Graal.
3. Promesse tenue par le seul ms. 24400 ; v. § 611 ss.
4. 99 : *Benaloth* ; 94 : *Benaloit* ; 103 : *Belrahot*.

qu'on tient pour un modèle de chevalerie, sont bien ***envieus et auques vileins chevaliers*** : Gauvain, par exemple, a récemment tué quelqu'un qui soutenait que les fils de Pelinor valaient mieux que ceux du roi d'Orcanie. — Dinadan se souvient de cette histoire. — « Quant à Lamorat, ajoute Palamède, il ne pourra, malgré sa prouesse, ***durer*** à la fin contre ses ennemis, car ils sont trop ***durement malicieus.*** »

260. Cependant Agravain et Mordret, très affligés de leur défaite, vont à Camaaloth et descendent à l'hôtel de Gauvain, à qui ils racontent ce qui leur est arrivé. « C'est Lamorat qui est cause de tout, dit Gauvain ; si nous savions où il se tient maintenant, nous pourrions nous venger de lui. »

Fergus arrive à la cour.

261. Le même jour, Fergus, compagnon de la Table Ronde, absent depuis bien longtemps, arrive à la cour. Arthur l'engage à raconter les aventures qu'il a eues pendant tout le temps qu'on ne l'a vu ; Fergus répond : « Je quittai la Cornouaille il n'y a pas encore dix jours. » Aussitôt le roi lui demande des nouvelles de Tristan ; pour l'amour de ce héros, il donnerait ses deux meilleures cités afin d'avoir Iseut *en sa baillie*. « *Adoncques cuideroie je avoir sa compaingnie a ma volenté avant que il veïst mès cele a qui il est si ligement; et certes, ausint grant domage comme il nos a fait de sa compaignie li ferions nos de ma dame Y., pour ce que s'amour eüst greingnour saveur.* » Arthur fait l'éloge de Tristan : « *Un gentill home ne pourroit estre tournez a deshonnour par force de chevalerie, tant comme il eüst Tr. en sa compaingnie et Lancel. du Lac autresint.* » Les auditeurs, un peu ébahis de cette *grant parole*, trouvent néanmoins que c'est bien dit. Fergus raconte que Tristan est *sires de Corn. autretant ou plus comme est le roy M.*; toutefois, l'on craint que son oncle ne l'emprisonne par trahison. « Alors Marc n'échappera pas à la mort, dit le roi ; *je li pramis en ceslui ostel, et je li tendrai couvenant.* » Et Lancelot, qui *a celui point estoit venuz en la meson le roy Artus*, déclare devant tous : « *Si m'aït Diex comme, se je pouoie autretant enmer le roy M. comme nul homme plus et il avenist* qu'il mît Tristan à mort, il ne pourrait s'en tirer en aucune façon, qu'il ne mourût de ma main. » *Et ceste parole fu tenue a une des plus hautes responsses que nul chevalier deïst onques mès en la meson le roy A. tant comme il vesqui.*

Arthur fait l'éloge de Tristan.

Lancelot jure de tuer Marc en cas de trahison.

La demoiselle messagère de Tristan apporte une lettre pour Arthur,

262. A cette époque arrive à la cour une demoiselle messagère, envoyée par Tristan à Lancelot *proprement*, pour qui il éprouve une amitié plus profonde que pour aucun autre chevalier du monde. C'est la même demoiselle qu'Iseut avait chargée d'un message pour Tristan lors du tournoi au château des Pucelles [1]. Elle donne au roi une lettre de Tristan, écrite en forme de lai [2], pour demander si tout va bien à la cour. Une autre lettre est destinée à Lancelot; quand il rentre le soir de la chasse, il pleure en reconnaissant le sceau. Tristan lui

1. Voy. § 117.
2. *A vos, roy, qui bien estes rois*, etc.

écrit [1] qu'il se porte bien et lui demande de ses nouvelles. Lancelot, ayant relu la lettre trois ou quatre fois, la communique à Blioberis, en lui défendant de la montrer à d'autres. « Tristan fit cette lettre *pour nos essaier*, » dit Blioberis.

263. La demoiselle part, avec des lettres d'Arthur pour Tristan et Marc et une de Lancelot pour Tristan; elle trouve ce dernier à Tintagel. Il baise à plusieurs reprises le sceau de la lettre de Lancelot [2], qui *va auques T. descomfortant et reconfortant*. Son ami lui recommande de se tenir sur ses gardes contre ce *renart* de Marc; si on lui fait du mal, Lancelot *ouverra comme amis*. Lui-même se porte bien et prie Tristan de retourner chez Arthur et d'amener Iseut, si possible. Tristan lit ensuite la lettre du roi [3], qui se plaint de son absence et l'engage à venir chez lui avec son amante. La messagère rapporte à Iseut des amitiés de la part d'Arthur et de Guenièvre : « Je lui entendis [4] dire qu'il donnerait deux de ses meilleures cités pour vous avoir dans son hôtel *et tout pour l'amour de Tr.*; » *et puis si li conte toutes les autres paroles de Lancelot.*

Elle retourne, chargée de lettres pour Marc et Tristan.

264. La demoiselle remet la lettre d'Arthur au roi Marc, qui baise le sceau devant les assistants. Il se doute bien que la messagère a été envoyée par Tristan, et il en est très vexé; *car il pensse bien que ceuls du roiaume de Logres se vont orendroit plus gabant de lui que il ne feisoient devant.* Les descriptions que fait la demoiselle de l'état florissant de la cour d'Arthur lui déplaisent fort. Il se retire *en sa chambre* et lit la lettre [5] remplie de menaces à son adresse pour le cas où il ferait du mal à Tristan. Marc en est fort courroucé et pense désormais *plus aigrement* à ce qu'il faudra faire pour prendre Tristan, sans qu'il s'en aperçoive. Comme il n'est plus en Logres, mais en Cornouaille, où il ne craint personne au monde, il prend la résolution d'envoyer à Arthur une lettre telle *que il ne cuide mie que il envoie en piece(s) lettres de gaberie comme il fist a cele foiz; il l'en chastiera se il onques puet.* Il en fera une autre pour Guenièvre. Ces lettres composées, il les écrit de sa propre main et y attache le sceau de Cornouaille. Puis il fait venir la demoiselle et lui dit de les porter à leur adresse. Elle répond : « *Sire, se il vos plesoit, je parleroie volentiers a ma dame la roïne Ys. avant et a Tr. autresint.* » *Et quant le roy entendi cele parole, il a paour et doute de Tr., et pour ce respont il a la damoisele :* « *Or alez, si parlez a qui que vos voudrois, et puis si vos apareilliez d'aler, car je cuit que je i voudrai envoier dedenz .IIII. jourz.* » La demoiselle raconte à Iseut ce qui se passe; la reine en est inquiète et lui dit de revenir le lendemain auprès d'elle. *Au soir, quant Tr. vint a la court*, Iseut le met au courant; Tristan pense, comme elle, que Marc n'a *nule bonne entencion en ceste chose*; mais il ne saurait leur nuire dans l'esprit d'Arthur : « Pourtant, dit-il, faites en sorte que la demoiselle nous apporte les lettres de Marc. Si nous y trouvons quelque chose

Colère de Marc à propos de la lettre.

Il écrit au roi Arthur et à la reine Guenièvre.

Tristan et Iseut pensent à intercepter ses lettres.

1. Un lai : *A vous, amis, qui de bonté*, etc.
2. Un lai : *A vos, Trystram, biau douz amis*, etc.
3. Un lai : *A vos, Trystram, qui par proresce*, etc.
4. Il faut donc supposer que le roi a répété ses paroles devant la demoiselle (v. § 261).
5. En prose : *O* (l. *A*) *vos, roy, qui de tant estes bien eüreus et bien cheant*, etc.

qui encontre nos deüst tourner, nous les retiendrons et enverrons la demoiselle ailleurs, *tout autresint comme se ele alast el roiaume de Logres*. Si les lettres sont inoffensives, nous les ferons parvenir telles quelles, en y mettant un autre sceau, *il ne puet chaloir quel*. » La demoiselle, ayant reçu ces instructions, dit au roi Marc qu'elle est prête à partir. Mais Marc se défie d'elle : voyant qu'elle est si bien avec sa *dame*, il s'est decidé à ne pas l'envoyer et lui répond, *par couverture*, qu'il veut attendre encore trois ou quatre jours et la fera avertir quand elle devra porter les lettres.

La demoiselle ne saisit pas la ruse, et, à sa place, Marc envoie un *valet*, en qui il a grande confiance. Ce messager a ordre de repartir immédiatement après avoir remis les lettres, afin qu'on ne lui en donne pas d'autres à la cour d'Arthur pour le roi Marc, qui n'en veut recevoir *nules de la leur partie*.

Arthur lit la lettre de Marc, qui contient des allusions à l'adultère de Guenièvre. Arthur ne comprend pas.

265. Le *valet* trouve Arthur et la reine à la messe, à *Carlion*, et leur donne les lettres. Ils espèrent le retrouver après l'office, mais lui s'en retourne aussitôt. Rentré au palais, Arthur ouvre la lettre qui lui est adressée [1] : « Je ne comprends pas, y lit-il, qu'Arthur puisse m'*amonnester de tenir ma mort entour moi*; je ne ressemble point à *tel roy a il en cestui monde*; *car il a eulz et goute n'en voit, ou il se vet adès feingnant que il ne le voie... Avecques son anemi se dort et en sa honte se delicte... L'en li jeue de l'endormie; si en fet l'en chape a fol* [2]*.., et sa honte li croist adès*. Ce roi devrait me vouloir grand bien, parce que nous sommes *compaingnons d'une semblable honte;* moi, j'aurai bientôt ma satisfaction en me vengeant avec éclat, mais lui [3], *ce ne fera il mie, mès il portera sa honte a son col; pour quoi je vos prie moult durement que vos li dites de la moie part que il lesse le roi Marc en pès, oevre ses eulz et si regart sa grant honte qui li pent a l'ueill...*, *et vos meesmes prie je moult que vos ne vos entremetez de mon fet ne de Trystram*. » *Ceste derreniere couple avoit le roi M. mise en ces lettres por soi couvrir, que le roy A. n'aperceüst meintenant que il eüst dite ceste parole pour lui meesmes*. En effet, Arthur ne comprend pas; il ne sait rien des amours de Lancelot et de la reine; jamais on ne lui en a parlé (*tant estoit Lanc. redoutez et le roi Arth., et la roÿne Guen. tant amee de touz ceuls qui en son ostel repairoient*), à l'exception d'une demoiselle venue un jour de la part de Morgain la fée; mais le roi, connaissant la haine de Morgain pour Guenièvre, n'avait pas ajouté foi à cette dénonciation. Arthur ne sait donc que penser de la lettre de Marc et finit par croire qu'il s'agit du roi Caradoc Briefbras, parce qu'il a entendu dire que la femme de Caradoc le trompait avec Hector des Mares.

La reine lit la lettre qui lui est adressée et qui la met hors d'elle.

266. La reine, *priveement*, *en sa chambre*, lit l'autre lettre, qui est *assez felonesse et ennuieuse outre mesure; et parloit tout apertement desus l(u)i et desus Lanc., que il n'i aloit riens celant*. Cette lettre est *en maniere de lay; et li avoit le roy M. envoié le dit et le chant ensemble*

1. En prose : *A vos, roy de la Grant Bretaingne, qui meinte grant honte avez feite a meint franc homme et a meint gentil*, etc.
2. De même dans la lettre de Marc à Guenièvre : *Bien en jouez au chape fol*.
3. Il y a : *le roy Artus*; faute évidente, vu que Marc veut *se couvrir* (voy. ci-après), ce qu'il réussit à faire. La même faute dans d'autres mss. : le vocatif *roys Artus* a été pris pour nominatif-sujet.

tout a escient, pour ce que la roïne en fust plus a malaise et en greingnour doulance et que ele cuidast que il le feïst oïr tout pleinement par tout [1].

On pense bien qu'à cette lecture la reine est hors d'elle-même ; elle fait *mettre en sauf* la lettre, *en un escrin, et moult menace cruielment le roy Marc.*

267. Bientôt arrive à la cour Dinadan, qui y est fort bien reçu. Lancelot est présent avec presque toute sa lignée; il est de fort mauvaise humeur, car la reine lui a communiqué la lettre. *En celui temps avint que la ou Lanc. penssoit a la felonnie le roy M. et il tenoit près de lui les lettres, a .I. soir que il se couchoit, si li avint que il s'endormi en son lit. Dynadam, qui moult estoit privez de Lanc., se coucha auques près de lui, ne il n'avoit laienz nul homme du monde fors euls .II. Dyn. s'esveilla avant que Lanc. et trouva les lettres, qui de la mein li estoient cheües.* Il lit, s'indigne de la conduite de Marc, puis replace la lettre où il l'avait trouvée et fait semblant de dormir. Lancelot s'éveille à son tour, voit Dinadan, qui dort *moult fort par semblant*, et s'en va relire la lettre près d'une fenêtre. Puis il la *derront aus dens* et en jette les morceaux çà et là, *en tele maniere que ja mès ne peüssent estre rasemblees pour nule aventure.* Mais *escriptes les a en son cuer, et autresint a Dyn., car il les a leües .II. foiz tant seulement, et si les a toutes en sa remembrance, car moult estoit de legier sens.* Dinadan, de retour à la cour, trouve cette lettre.

268. Dinadan se tourmente pour trouver un moyen de punir Marc et se décide enfin à lui envoyer une lettre, non point au nom de Guenièvre, *mès d'autre part, tout autresint comme se ele n'en seüst riens* (des lettres envoyées par le roi) : cette lettre sera si *asprement parlanz* que *pieça mès* Marc n'en aura reçu de pareilles. *Lors se commence a prendre garde comment il les pourra ordener et en quele maniere, se il les veult en rime fere ou en conte sanz rime ou en meniere de lay. Car les autres qui a celui temps avoient trouvé meint lay avoient parlé et chanté de bonté et de courtoisie(e), pour ce que il savoient a courtois et a bons ceuls de qui il fesoient diz.* Or, comme Dinadan sait que Marc est le roi le plus *chetif*, le plus *aneanté*, le plus *vilein* et le plus *failli* du monde, il fera plaisir à tous, *se il fet lay de sa vergoingne et il conte sa mauvestié.* Ce sera le meilleur moyen de déshonorer Marc; car ce lai sera connu partout, et Dinadan y dira à Marc *tout son afere.* Il se met donc à *trouver* son lai, *et pour ce que il savoit que T. avoit fet le Lay mortel chascune couple de .IIII. lingnes semblables, si dist a soi meesmes que il voudra fere cestui tout autresint,.. et trouverra, se il onques puet, en cestui lay chant merveilleus, qui volentiers sera oïz et recordez en toutes courz* (f° 341). Dinadan veut répondre à Marc.

269. Dinadan *trueve* son lai, et ensuite *son chant tout nouvel, en tele maniere et en tel guise comme il y afiert*, et lui donne le nom du *Lai voir disant*. Il s'adresse à un harpeur très habile, qui était *du tout de la meson le roy Art.*; *touz les lays et toutes les chançons que les compaignons de la Table Reonde fesoient, il les harpoit si tost comme il en savoit le* Il fait le Lai voir disant, qu'il apprend à Heliot, le harpeur.

1. La lettre débute ainsi : *Saluz vos mande* (l. *mant*) *con le doi fere, Roïne de maurès afere*, etc — La première strophe est imprimée, d'après le ms. de Vienne, dans Wolf, *Ueber die Lais*, facsim. *VII* (*mande* a été sauté).

dit; si les chantoit devant les compaignons de la Table Reonde, et l'en l'apeloit Heliot l'envoisié. Dinadan compte obtenir du roi Arthur le congé du harpeur et lui apprend son lai. — Un jour, il *apela Lanc. en une chambre auques loing des autres chambres par devers .I. vergier*; et Lancelot, ayant entendu chanter ce lai, le trouve excellent. Dinadan déclare qu'il enverra le harpeur en Cornouaille à l'occasion d'une *grant court* et d'une *pleine feste*, pour qu'il y chante le lai devant le roi Marc. Heliot *sera avant du roy asseüré*; il dira que Dinadan l'a envoyé; puis il ira en Galles et ailleurs, partout où il y a des chevaliers errants, pour chanter le lai et faire connaître *la grant bonté au roy M.* Lancelot est ravi : « Vous avez fait, dit-il, la meilleure *resverie* du monde. » Les deux amis prennent la résolution d'envoyer tout de suite le harpeur en Cornouaille; il saluera Tristan *de par Dyn. tant seulement.* Heliot part et trouve la Cornouaille plongée dans l'épouvante; si Tristan n'eût été dans le pays, Marc *se fust mis en aucun fort chastel, se il peüst, pour soi desfendre.*

Heliot est envoyé en Cornouaille.

270. Helyas [1], prince de *Sessoigne*, a envahi la Cornouaille, ayant entendu dire que Tristan avait quitté le pays *par maltalent de son oncle, ne ja mès n'i devoit venir.* On lui a fait *grant honte en Corn. de gent et d'autres choses* [2]; pour se venger, il veut chasser Marc et s'emparer du pays.

Marc et Iseut sont à Tintagel; mais Tristan est en séjour chez Dinas, dans ce même château où il mourut plus tard *de la plaie que le roy M. li fist, ainsint comme je vos deviserai en nostre livre* [3] (f° 341). Ayant été blessé d'une flèche, il est incapable de porter des armes [4].

Tristan est malade, blessé d'une flèche.

Invasion des Sesnes.

271. Les *Sesnes*, au nombre de plus de quatre cents chevaliers, débarquent un soir, avant minuit, près d'une forêt *ou il avoit bon port* [5] et viennent camper à deux lieues *englesches* de Tintagel. Un *valet*, qui chassait depuis le matin, reconnaît les *Sesnes* et court annoncer leur arrivée à Marc; le roi est déjà couché et craint un instant que ce ne soit Arthur avec son armée. Il mande tous ses chevaliers à Tintagel; et, *pour ce que il ne savoit a quoi cestui afere pourroit tourner, fet il prendre la roïne Ys. et mener hors de Tint.* Là, elle est gardée dans un château très fort, par des gens de confiance. Marc prend conseil de ses barons; ceux-ci déclarent qu'il n'y a qu'un moyen de salut : envoyer chercher Tristan, qui, tant de fois déjà, a sauvé la Cornouaille. Le roi s'y résout, bien malgré lui, et demande où l'on pourra trouver son neveu. « Chez Dinas, » répondent les barons; mais *il ne sevent mie bien pour quoi ce est* [6]. Marc envoie donc un messager au château de Dinas, situé non loin de Tintagel. Tristan est au lit; ses

Marc l'envoie chercher chez Dinas.

1. Var. : *Helyant.*
2. Plus loin, après la seconde bataille, Helyas dit : *Nos venismes en Corn. pour vengier une deshonnour que ceus de Corn. nos firent jadis, il n'a mie encore gramment de temps.*
3. 103 aussi. (Cf. § 191). Ce ms. donne cependant le dénouement d'après les poèmes (§§ 535 a ss).
4. Blessé d'une *saiete.* — Tressan est le seul qui nous donne l'explication de cette blessure; voy. plus loin, § 282 h. Dans sa version, l'invasion des *Sesnes* a lieu entre les deux emprisonnements de Tristan.
5. Appelé, un peu plus loin : *le Port de la Forest.*
6. La répugnance de Marc à faire venir Tristan, ainsi que l'ignorance des barons, est bien motivée dans Tressan.

blessures ne lui permettent pas encore de porter les armes. « Que le roi, dit-il, tâche de se maintenir contre les *Sesnes et se gart sagement que il ne face trop grant desroi, et pour son preu, et pour ce que il n'a mie bonne chevalerie avecques lui ne si puissant comme ont ceuls de Sessoingne.* » Il promet de venir en aide à Marc au bout de cinq jours. Le messager retourne à Tintagel et y trouve plus de deux cents chevaliers assemblés.

272. Le roi fait faire de grands préparatifs de guerre. Les *Sesnes*, apprenant par leurs espions que Tristan est incapable de combattre, marchent sur Tintagel, rangés en quatre corps de bataille. Marc, pensant qu'une attitude purement défensive accroîtrait la confiance de l'ennemi et rendrait les chevaliers de Cornouaille plus couards, ordonne une sortie. Dinas commande le premier corps de bataille, Andret le second, Argons [1], chevalier de la lignée de Marc [2], le troisième, et Marc [3] lui-même le dernier. Dinas se signale dans la bataille; mais les Cornouaillais sont trop peu nombreux; tous les chevaliers du pays ne sont pas venus. L'armée royale a le dessous et se met en retraite. Marc se distingue aussi dans cette journée; mais le seigneur des *Sesnes* surpasse tout le monde en bravoure et tue dix hommes de sa main. Les *Sesnes* poursuivent les Cornouaillais jusqu'à la porte de Tintagel; ils seraient entrés dans la ville *a fine force se ce ne fust une porte couleïce que l'en lessa cheoir d'amont.* La herse, en tombant, tue quatre *Sesnes*; dix autres, qui étaient déjà entrés, se trouvent enfermés. On déplore beaucoup l'absence de Tristan. Première bataille.

Les *Sesnes* mettent leur camp devant Tintagel, et Marc envoie un nouveau messager à son neveu pour l'informer de ce qui se passe. Tristan n'est pas fâché de savoir les Cornouaillais *en son dangier* et *entre ses meins.* Le messager lui apprend qu'Iseut est soumise à la surveillance d'Andret, dans le *Chastel agu.* On se trouve au lundi : Tristan fait dire au roi qu'il arrivera le jeudi ou le vendredi.

273. Les *Sesnes* dévastent le pays. Le troisième jour après la bataille, Helyas, voyant que les Cornouaillais *fesoient mauvès semblant d'euls deffendre*, ouvre des négociations pour la paix. Marc ne repousse pas ses avances; il craint que l'aide de Tristan ne lui fasse à la fin défaut, ou même que son neveu ne passe à l'ennemi : or, en ce cas, *fussent il touz a la mort.* Helyas demande que la Cornouaille paie un *treüage* à la *Sessoigne*, comme jadis à l'Irlande. Marc obtient un répit jusqu'au lendemain, et envoie un troisième messager à Tristan pour lui annoncer quelle honte menace son royaume. Tristan est presque guéri; il s'indigne de la couardise des Cornouaillais, et promet d'être à Tintagel le matin suivant. La joie que manifestent les gens de Marc, à cette nouvelle, est remarquée par les sentinelles des *Sesnes*; mais Helyas n'en peut concevoir la cause. Même le retour de Tristan, supposé par un chevalier, n'expliquerait pas suffisamment la joie des assiégés : Tristan ne saurait les défendre par sa seule prouesse. Négociations de paix.

1. *Ardons* 334; *Argon* 335; *Argus* 99; pas nommé dans 103 ni dans 12599, 94, qui ne donnent aucun de ces noms.
2. 99 et 776 : de la lignée de *Ban*.
3. Oublié dans 334.

Tristan vient.

274. Tristan part avec dix chevaliers qui lui sont attachés et le suivent habituellement. Ils chevauchent *par broches et par bois*, de manière à n'être point vus par les *Sesnes*; mais, arrivés dans la plaine, on les aperçoit. Un *Sesne* [1] cherche, avec dix chevaliers, à les empêcher d'entrer dans Tintagel. Tristan abat quatre de ses adversaires, et ses compagnons renversent les sept autres.

Ils entrent dans la ville. Marc s'avance à pied au devant de son neveu. Tristan descend de cheval : bien qu'il ne soit pas encore entièrement guéri, déclare-t-il, il ne fera pas défaut à la Cornouaille, tant qu'il pourra tenir une épée en main. Il demande au roi si l'on ne peut avoir une *resnable pès*; car il ne se fie guère aux Cornouaillais; mais Marc pense que c'est peu probable. En ce moment, un *valet* vient annoncer que les *Sesnes* pleurent la mort des chevaliers qui avaient attaqué Tristan et ses compagnons. Puis un chevalier arrive, de la part d'Helyas, pour savoir la réponse de Marc : il parle hardiment, *el langage d'Engleterre* . Tristan lui dit que Marc et les siens sont prêts pour la bataille. « Mais vous ne pourrez tenir contre nous tous, » objecte le messager. — « Advienne que pourra, » répond Tristan, et il lui *acreante* que les Cornouaillais se battront le lendemain. Tristan ne doute point de la défaite des *Sesnes*. Sur son conseil, Marc envoie brûler leurs vaisseaux, afin qu'ils ne puissent s'échapper.

Deuxième bataille.

275. Le lendemain, les *Sesnes* forment de nouveau quatre corps de bataille. Tristan *vet ordenant* les Cornouaillais *a son sens; le roy M. ne s'en entremet se petit non; il lesse tot l'afere desus Tr.* Celui-ci forme six divisions, dont quatre, successivement, chargeront l'ennemi *tot de plein*, tandis que les deux autres iront *a la traversse fere tout ce que Tr. leur enseingnera.* Si Tristan leur *faut, il sont touz atournez au faillir; il n'ont nule autre esperance qu'en T. tant seulement.*

Tristan, qui se méfie d'Andret, donne le commandement du premier corps à Dinas et celui du second à *Luce*, bon chevalier du royaume de Logres. En outre, il met *a chascune (bataille) un preudoume, les meilleurs que il savoit eslire, pour aidier les a conduire.* Il se fait accompagner lui-même de quarante [2] chevaliers, *de ceuls ou il plus se fioit.*

Tristan fait merveille.

Dinas commence la bataille. Les *Sesnes* se battent en désespérés ; ils savent qu'ils seraient perdus en cas de défaite, puisque leurs vaisseaux sont brûlés. Dinas est près d'être vaincu, quand Tristan lui vient en aide. — Helyas, qui se fait jour partout dans la mêlée, rencontre le roi Marc, qui *moult bien l'aloit fesant de la seue part* : il le reconnaît à ses armes richement ornées et le renverse de cheval. Les *Sesnes* vont s'emparer de Marc, quand Tristan survient et disperse tout le monde. Helyas s'enfuit, étourdi par un coup effroyable que Tristan applique sur son heaume.

276. Le soir, quand les deux armées se retirent, les pertes sont grandes des deux côtés. Le lendemain, les Cornouaillais ne font pas de sortie, parce que le roi est *un pou navrez enmi le piz*, et se lamentent

1. *Nommé*, dit 334, mais sans donner le nom; les autres, tout simplement : *Un chevalier* (sans nom).
2. xl.

avec le moins de bruit possible, pour n'être pas entendus de l'ennemi : Tristan les blâme et les réconforte. Cent chevaliers, sans compter la foule, ont péri dans cette bataille, la plus terrible qui se soit livrée en Cornouaille au temps du roi Marc. Les *Sesnes*, dont les pertes sont encore plus considérables, *n'en fesoient mie tel semblant*. Helyas, voyant que ses hommes préfèrent la mort à la fuite, voudrait se battre en combat singulier avec Tristan. Malgré les objections des *Sesnes*, qui tiennent beaucoup à leur seigneur, il charge un chevalier d'un message pour le roi de Cornouaille. Ce chevalier invite d'abord Marc à recommencer les hostilités. Tristan, qui a veillé tard dans la nuit pour *bien fere garder Tintaguel*, dort encore ; Marc, ne sachant que répondre, le fait appeler. Le messager déclare que si les Cornouaillais ne sont pas disposés à la guerre, Helyas propose de se battre en combat singulier avec Tristan pour éviter *trop grant occision de gent*. S'il est vaincu, *ceuls de Sessoingne seront dès ore en avant au commandement de Cornoaille;* s'il triomphe, la Cornouaille paiera un *treüage* aux *Sesnes* comme jadis à *ceuls d'Yrlande*. Cette convention sera jurée des deux parts.

Helyas propose un combat singulier avec Tristan.

277. Les Cornouaillais délibèrent. Tristan leur demande s'ils ne veulent pas livrer une nouvelle bataille aux *Sesnes*; ils répondent qu'ils ne sont plus en état de combattre, qu'ils ont trop souffert. « Acceptez, disent-ils, ce combat contre Helyas; vous en serez sans peine le vainqueur. — Pourquoi l'un de vous ne se battrait-il pas à ma place? — Parce que nous savons bien que vous êtes un des meilleurs chevaliers du monde. » Mais Tristan leur rappelle qu'il a déjà bien des fois risqué sa vie pour eux et qu'il n'en a jamais eu *guerredon se mauvès non* : « *Entre vos, qui de Corn. estes, si eslisiez un de vos qui se puisse combatre encontre Helyas; car qui les honneurs de la terre tient, il doit bien son cors metre en aventure pour les honneurs deffendre.* » Alors Marc s'humilie fort : « *Ne vos prenez pas garde a cestui point a la felonnie de nos*; » il supplie son neveu de sauver encore une fois la Cornouaille. Tristan se rend à ces prières, en exigeant toutefois qu'on jure sur les saints de ne jamais rien entreprendre contre lui, ni pour l'amour du roi Marc, ni pour aucune autre raison. On s'empresse de le satisfaire, et Tristan fixe l'instant du combat, qui doit avoir lieu le lendemain dans la plaine de Tintagel.

Tristan se laisse fléchir par les prières de Marc et consent à se battre.

278. Le lendemain, les Cornouaillais jurent de payer à toujours le tribut si Helyas est vainqueur, et les *Sesnes* de *fere de tout en tout le commandement de Corn.*, si leur champion est vaincu. — Tristan et Helyas restent seuls sur la place. Un gentilhomme de *Sessoingne si met Helyas dedenz le champ, et le roy M., qui de l'autre part estoit, i met T. tout en plourant;* car il a grand'peur d'Helyas, l'ayant éprouvé deux fois en bataille. Beaucoup de *preudoumes* et de chevaliers pleurent; Marc et les *Sesnes* prient Dieu.

Les deux adversaires s'abattent l'un l'autre et commencent à escrimer. La prouesse de Tristan impose à Helyas, qui *s'en vet gardant au plus sagement que il onques puet*. Ses coups néanmoins sont très vigoureux, et Tristan ne se souvient pas de s'être battu avec un chevalier aussi redoutable, si ce n'est avec Lancelot. Il ménage donc ses forces; les Cornouaillais s'en effraient; Helyas prend le change. S'imaginant que

Le combat singulier.

Tristan est à bout de forces, *il se commence a abandonner plus et plus*; au désespoir des Cornouaillais, à la gloire des *Sesnes*, Helyas *vet forment la place porprenant desus Tr.* Soudain celui-ci change de tactique et accable son adversaire, qui se retire un peu, et *fet semblant tout apertement que il soit comme mort et que il n'ait pouoir de soi deffendre.* Tristan a pitié d'Helyas et lui propose d'arrêter le combat, à condition que les *Sesnes* feront *le commandement de Corn.* Helyas [1] tombe à terre, épuisé : Tristan, se tournant vers les barons de *Sessoigne*, leur dit qu'il dépend d'eux s'il laissera vivre leur seigneur. Ils déclarent qu'ils sont prêts à se soumettre. Marc laisse son neveu maitre de la vie ou de la mort d'Helyas, et Tristan l'épargne [2]. Les *Sesnes* s'agenouillent et rendent leurs armes. Marc les fait enfermer dans une vallée située au milieu de la ville : *le Val de la Porte*, ainsi appelée parce qu'il n'y avait qu'une entrée; ils n'en sortirent qu'après la mort de Marc, et [3] *mistrent adont a gast et a destruction toute Cornoaille, si que dès lors en avant .I. grant temps rendi C. treu a Saissoigne. Mais a tant lesse ore le conte a parler de cestui fait, pour ce* [4] *qu'il* [5] *n'apartient mie a nostre livre, et retorne a nostre premiere matiere.*

Tristan est vainqueur, et épargne Helyas.

279. *En ceste partie dist le conte que grant joie et grant feste firent ceulz de Cornoaille quant ilz virent que si bien leur estoit advenu de la force de l'ost de Saissoigne qu'il avoient ainssi emprisonnee* [6] *et mise en servage* (336 f° 1 a).

Le roi Marc tient cour plénière pour célébrer cet heureux évènement. A l'approche de la fête, le harpeur [7] envoyé par Dinadan va parler à Tristan, qui lui promet sa protection et lui demande des nouvelles de la cour d'Arthur, ajoutant que, s'il plaît à Dieu, il y rejoindra prochainement ses amis.

Fête à Tintagel. Le harpeur exécute le lai de Dinadan devant Marc et sa cour.

280. Le lendemain, au beau milieu de la fête, le harpeur entre au palais de Tintagel. Marc le prie de *harper*. Héliot exprime la crainte que le roi ne se courrouce du lai qu'il va dire; mais Marc lui assure qu'il ne s'en fâchera point. Le harpeur accorde alors son instrument et demande au roi s'il a jamais entendu parler du *Lai voir disant* [8]. « *Or sachiez tout certainement que vous onques a nul jor de vostre vie n'oïstes lay plus voir disant que cestui est que je vous diray orendroit.* » Et il le fait entendre [9] au roi Marc en présence de tous les barons de Cornouaille.

Marc est *courrouciez oultre mesure* et *trop iriés durement :* « *Frere*, dit-il, *se Diex te sault, qui fist cest lay que tu as ore harpé ?* » Le harpeur ne lui dissimule rien. « C'est, continue-t-il, parce que vous avez dit du mal du *meilleur home du monde.., de celui qui tous les bons a seurmontés.*

1. Ce qui suit, étant presque illisible dans 334, est donné d'après 335 et les autres.
2. Plus loin, il est dit que Tr. l'a tué, voy. § 399.
3. *Et... Corn.* manque dans 99.
4. Fin du manuscrit 335.
5. Début du ms. 336; ces premiers mots, la continuation directe des derniers mots de 335, sont barrés.
6. Fin du ms. 834, où le reste de la dernière colonne est blanc.
7. V. § 269.
8. Cf. § 269.
9. Le *Lai voir disant*: « *Tant me sui de dire teü*, etc. — Une lacune du ms. 776 commence au milieu de ce lai; le ms. ne reprond qu'à la conversation d'Iseut avec Dinadan à la Joyeuse Garde; v. § 363.

— *Frere, se Diex te sault, comment eüs tu hardement de venir en Cornoaille pour dire de moy telles paroles ? — Sire, qui fait les grans folies de cest monde fors que li fol tant seulement ? Les fols si font les grans folies, et les sages font les sens... la folie qui est en moy si m'en donna le hardement de le dire et ce aussi que vous m'asseürastes. Sire, or vous ay je respondu selon la folie dont je suis garnis.* » Lié par sa promesse, Marc ne tire aucune vengeance du harpeur, mais lui ordonne de quitter au plus tôt la Cornouaille : « *Honis ès, se plus y demeures.* » Héliot répond *pour lui plus couroucier* : « *Roy March, cilz lais est tous nouviaux, et nouvellement fu trovés ; et, pour ce que l'en dit communement et en proverbe : « de nouvel tout m'est bel, » cuidoie je qu'il te pleüst ; mais puis que je voy qu'il ne te plaist, je m'en tairay a tant, que plus ne t'en parleray.* » *Quant le roy M. entent que cil le vait gabant en tel maniere,* il lui répond furieux : « *Frere, or tost vuides toy de devant moy et n'y arreste plus, car je te feroie honnir du corps ; se saches tu vraiement.* » Le harpeur, sachant que Marc est *moult*[1] *fel*, se réfugie auprès de Tristan.

Le harpeur se moque de lui.

281. Le roi est durement *troublés et penssis* de cet incident. Il ne peut croire que Dinadan *eüst si mal cuer vers lui ne si male vueillance.* Le véritable auteur du lai doit être Tristan ; Marc en a la certitude, et il se vengera : ni serment, ni *fiance*, ni *creant* qu'il ait fait à Tristan ne retiendra son oncle de le *mettre a destruction du corps.* La défaite d'Helyas, la délivrance de la Cornouaille, ni les services antérieurs du héros ne comptent plus pour rien aux yeux du roi Marc. Cependant il dissimule habilement, il traite son neveu de la façon la plus amicale ; et *se mess. T. fust .I. des plus sages hom[e]s du monde, ne se peüst il mie apercevoir de la trahison et felonnie que le roy pensse encontre lui.*

Marc se vengera de Tristan, dans lequel il soupçonne l'auteur du lai.

Dès que la cour est *departie*, Tristan rentre à son hôtel. Le lai lui a beaucoup plu ; il se le fait répéter par le harpeur. Puis il lui recommande de retourner *couvertement*, pour éviter des désagréments de la part du roi, et le charge de dire des amitiés au roi Arthur, à la reine et aux compagnons de la Table Ronde, surtout à Lancelot. Le harpeur retourne en Logres et s'acquitte de la commission que Tristan lui a donnée. — Le lai fit connaître partout la *mauvestié* du roi Marc[2].

Le harpeur retourne en Logres, emportant les salutations de Tristan pour Arthur et sa cour.

282 a. *En ycelui temps occist sans doubte mess. Gauv. Lam. de Gales, le bon chevalier...* (*et qui voldra veoir apertement coment G. ocist L. si prenge le livre de monseignor Rob. de B., quar la le devise il tot apertement, et por ce ne le volom nos mie deviser en nostre livre, et sachent tuil que* — ajoute 12599[3] — *un poi de temps avant ce que Lam. fut occis, fist le roi March*

1. A ce mot commence, dans le ms. 94, f° 327 c, une lacune indiquée, la colonne suivante étant restée blanche. Cette lacune se termine, au f° 328 a, par l'arrivée de Tristan et d'Iseut en Logres et à la Joyeuse Garde ; voy. § 338 b.

2. Ici 97, 349 et 100 reprennent le texte de 757 (v. § 282) : *Mais a tant* (f° 279 a) *se taist le compte* [*du harpeur*] *et parle de Tristan et de la roïne Yseut. En ceste partie* (ici commence le ms. 772) *dit ly comptes que après ce que li harpeur feust partis de Cornouaille,* Tr. et Is. se donnent souvent rendez-vous au jardin, sous le laurier, etc., = 757. Même texte dans 340, v. § 628.

3. 12599 donne néanmoins le récit de cette mort plus loin, v. § 288 a. Pour 99, v. § 282 c, et pour 757, 97, 349, 100 et 772, qui, aussi, racontent cela plus loin, v. § 307. La *Tav. Rit.*, p. 345,

757, etc. Rendez-vous au jardin sous le laurier.

282[1]. Tristan est heureux cependant; car, malgré la vigilance d'Andret, il[2] parvient à voir souvent la reine sous un laurier, dans le jardin qui est au pied de la tour d'Iseut. Mais Andret, rendu plus clairvoyant que les autres par la haine

1. Pour ce qui précède dans 757, voy. § 253 fin.

2. Ici 97, 349, 100 abandonnent la version de 336, etc. pour adopter celle de 757 ; 772, qui débute ici, et 340 donnent le même texte que 97, etc. (v. § 281, note).

336, etc.

prendre mons. T. en trahison et le fist mettre en prison, et le tint illuec si grant temps a grant douleur et a mesaise que Perceval de Gales vint en

99 Episode d'Alixandre l'orphelin.

Le ms. 99, fol. 376 d (après les mots : ainsi *la mauvestié du roy Marc fu puis cogneü(s) par tout le monde*) intercale l'épisode d'Alixandre l'orphelin et le tournoi de Sorelois, qui sont donnés aussi par Malory d'après un ms. voisin de 99 :

282 b. *En ceste partie dit li contes que voir fu que le roy Marc de Cornoaille occist un sien frere que il avoit*[1]. *Et sa serourge quant elle sceüst la mort de son mary si s'en fouy atout un sien filz*, que Marc fait en vain chercher, car la veuve a gagné le château de Magance[2]. Elle est bien reçue par le châtelain, qui lui dit que le château est à elle, « *car ainsi le commanda vostre pere quant il moru*, *et je sui vostre prochain parent de par vostre pere*, *et ma femme est vostre cousine germaine.* » Il jure devant le peuple de *tenir* dorénavant le château pour *Angledix*, fille du roi *Ranner de Miranseis*, et les *maistres personnes* rendent hommage à la veuve, qui reste à Magance en toute sécurité. Son fils devient grand et beau ; on a eu soin de lui cacher la vérité sur la mort de son père. Le châtelain annonce au jeune homme, *Alixandre l'Orphelin*[3], qu'avec la permission de sa mère il l'armera chevalier *le jour de la feste Nostre Dame*, qui est en mars. Alixandre lui dit, sans vouloir préciser, qu'un homme lui a parlé, dans un rêve, de la mort de son père ; le châtelain change la conversation. A la *vigille* de la fête, Alixandre, avec vingt autres jeunes gens, veillent dans l'église de Notre-Dame, près de laquelle on *fait ferir*, *enmy les rues*, une *quintaine*. Angledix y *vient tout droit, et puis si trait de dessous son mantel la cote et la chemise ou son*

mentionne, sans la raconter, la mort de Lam. ; il fut tué par les fils de Loth *nel diserto di Cartaginale* (où est situé le château de Morgain).

Le ms. 103 donne ce récit, ainsi que Janot, Vérard, mais d'une manière probablement altérée. Ce ms. dit (après les mots : la *mauvestié* de Marc fut connue partout, v. ci-dessus) : *A ce temps Gauv. tua Lam. Si vous diray comment* : Gauvain, Gaheriet, Mordret et Agravain sont abattus par Lamorat dans un tournoi, en Irlande ; à l'exception de Gaheriet, ils se mettent en embuscade et, pendant que Lamorat se repose près d'une fontaine, se ruent sur lui ; Gauvain lui coupe la tête. Des chevaliers, revenant du tournoi, trouvent le corps et le transportent à un ermitage. Un peu avant cet évènement, Tristan est emprisonné par Marc, etc., essentiellement comme 336.

1. Ce frère n'est pas nommé ; Malory l'appelle Boudwin.

2. Malory donne des détails qui paraissent supprimés dans 99 ; le ms. renvoie plus loin à Sadoc, désigné ci-après comme un chevalier.

3. Ce personnage figure aussi dans le roman de *Palamedes*, et dans le ms. 12599 ; cf. § 291 a.

qu'il porte à Tristan, ne tarde pas à s'apercevoir (f° 38) de ces rendez-vous, et les dénonce à Marc. Un soir, le roi monte sur le laurier, armé de son épée, d'un arc et de flèches, avec 757, etc.

Cornoaille et delivra mons T. de celle prison[1]. *Mais puis le fist le roy M. prendre de rechief et le fist emprisonner, que foy ne serment qu'il eüst fait a Perc. ne l'en retint oncquez que il mons T. n'enprisonnast de rechief*; (*et tot cest afere devise mes sire Rob. de Bor. en son livre tout apertement*, ajoute 12599). *Que vous diroie je? Mout fu longuement mons. T. en celle prison avant qu'il em peüst eschaper*, *mais toutevoies* 336, etc.

1. Ici 103 (et Janot, Verard) donnent des extraits de l'histoire de Perceval et de Merlin :

282 c. Arthur tient sa cour un jour de Pentecôte; les places de la Table Ronde sont toutes occupées, à la réserve d'une seule qui reste toujours vide; c'est en souvenir de Judas que Merlin l'a arrangé ainsi. *Après mengier*, *on va aux champs pour bouhourder*. Perceval se distingue; *Helaine*, la sœur de Gauvain, l'admire et, l'engageant à se mesurer avec les compagnons de la Table Ronde, lui envoie des armes et sa *manche*. Il abat tout le monde. — Le roi lui raconte que *Moys*, le faux disciple, avait été *fondu* à la table de Joseph, parce qu'il s'y était assis malgré la défense du maître, et que Merlin avait interdit la place vide à qui que ce fût. Perceval voulant néanmoins s'y asseoir, le roi, prié par Gauvain et Mordret, finit par céder à son insistance : Perceval s'assied. Alors la terre s'entr'ouvre; une voix blâme le roi et prédit des malheurs à Perceval et aux compagnons de la Table Ronde. Perceval serait mort, s'il n'était le fils d'Helain le Gros[1] (f° 299 c). La 103

1. Ailleurs dans le ms. (par exemple ci-après), il est le fils de Pelinor; cf. G. Paris, *Merlin*, pp. XXVI et LVIII. Pour le Siège périlleux dans l'autre version, v. § 311.

mari avoit esté occis, *qui encores estoient toutes ensanglantees*[1]. *Lors les prent elle et les gecte trés dessous la quintaine*; ayant expliqué aux assistants qu'elle veut ainsi engager son fils à venger son mari[2], elle entre dans l'église, où l'évêque de Miranseis chante la messe. Après la bénédiction des armes, *Berengier*, le châtelain, fait chevaliers Alixandre et les autres, qui *commencent a bouhourder trés davant ses dames*, *et puis s'en vont a la quintaine*. Tout à coup Alixandre fait arrêter les jeux d'armes et envoie, par un écuyer, chercher Berengier : « Voilà mon rêve accompli, » lui dit-il, en faisant allusion aux vêtements ensanglantés. On parle beaucoup de cela, et on recommande à l'orphelin *qu'il(z) pourchasse l'amour* de Tristan ou de Lancelot avant de commencer la guerre contre Marc. *Atant definerent leur conseil*, *et pourchasserent comment ilz pourroient avoir l'amour de Tristan. Mais a cellui conseil estoit un traictre*, qui s'en va trouver Marc et lui apprend tout ce qui s'est passé. Ce traitre de Magance reste en Cornouaille sous la protection de Marc; celui-ci fait venir un chevalier qui aime Tristan *autretant comme faisoit Dynas*, et lui dit qu'il connait les intentions d'Alixandre. « Je ne saurais le blâmer de vouloir se venger, » répond le chevalier, qui a *gros cuer* contre Marc à cause de l'assassinat du mari d'Anglediz. 99

1. Il n'a pas été raconté, comme dans Malory, qu'Anglediz avait conservé ces vêtements.
2. Dans Mal. elle lui fait jurer la vengeance.

757, etc. l'intention bien arrêtée de tuer son neveu, dès qu'il aura la preuve certaine du crime. Il fait clair de lune. Tristan arrive le premier au rendez-vous, voit un homme caché dans l'arbre

336, 12599 *en fut il delivré* (*en la fin* 12599) *malgré le roy, M.* [1]. *Et tant fist puis* (*par fin estavoir* 12599) *qu'il* (*issi de cele prison et* 12599) *prist le roy M., son oncle, et l'emprisonna* (*en celui lieu proprement ou il avoit esté*

1. Voy. au § 282 f, le récit que donne 99 du second emprisonnement. On retrouvera en partie, dans 99, le texte de 336, 12599. Pour Tressan, v. § 282 h.

103 voix fait savoir encore que le roi *Pescheor*, qui garde le Graal, ne pourra être guéri que par un des chevaliers de la Table Ronde, qui sera chevalier parfait avant d'entrer chez le roi. Il demandera et on lui expliquera, *de la lance et du graal, qui on en sert;* alors le roi guérira, et la pierre qui s'est fendue sous les pieds de Perceval sera ressoudée. Ce sera la fin de tous les enchantements de Bretagne. Les compagnons se déterminent à aller en quête de la maison du roi Pescheor.

Perceval quitte la cour en secret, *sans nul congié*, et arrive chez un ermite, à qui Merlin a prédit qu'il vivrait jusqu'à ce qu'il ait vu Perceval, le fils du roi Pelinor de Listenois [1]. Perceval prie l'ermite de lui dire ce qu'il sait sur Merlin. L'ermite raconte comment Merlin, ayant délivré sa mère du *juge terrien*, fut porté, par ordre de l'évêque, à l'autel de l'église de Notre-Dame. L'abbé de l'église chanta la messe, puis il porta l'hostie devant Merlin et lui dit : « Petite créature, sais-tu ce que je tiens à la main ? » L'enfant répondit juste. L'abbé se *desvesti* et revint dans son habit de moine devant Merlin,

1. Ci-dessus son père était Helain le gros. — Notons que dans 99 (§ 282 c) Perceval dit à Tristan, délivré par lui, qu'il est venu en Cornouaille pour parler au *sage clerc de Gales*.

99 Marc dégaine pour le tuer, mais l'autre *se hurla en lui si roiddement qu'il l'abati tout envers, et puis s'escrie, et a cellui cry vint Tristan, et Dynas et Fergus ; si commencierent les uns a grossier encontre les autres.* Iseut les sépare. Tristan conduit le chevalier chez lui et apprend par lui la situation de son cousin Alixandre, à qui il envoie Fergus dire de s'en aller en Logres, *au congié de sa mere et de ses amis. Mais a tant laisse ore li contes a parler de sa chevalerie* (sic) *et retourne a parler si comme Alixandre s'en ala ou royaume de Logres, dont la nouvelle fu tost espandue par tout.*

En ceste partie di li contes que nouvelles, qui tost courrent et par amont et par aval, s'espandirent par toute la contree ; si avint que une damoiselle vint au chastel Morgain, et sachiés tout certainement que celle damoiselle estoit moult acointe de Morgain, et moult savoit elle de son estre. Elle dit à la fée : « *Merveilles vous puis conter d'un chevalier qui parmy le chemin estroit s'en va ;* » *et lors lui compte comment le chevalier avoit abatu le roi Karados et ses chevaliers, et comment il avoit abatu Saphar, et comment elle s'en ala après lui et lui vit le visage descouvert* [1], *et si lui conta*

1. On voit la suppression ; il y a des détails dans Mal., dont le récit est ici, du reste, un peu confus.

et devine que c'est son oncle [1]. Il délibère s'il faut le tuer, mais ne peut se décider à commettre une telle déloyauté. Il attend Iseut sous le laurier et fait peur à Marc par ses armes. 757, etc.

1. Pas d'image réfléchie dans la fontaine comme dans les versions en vers. Dans la *Tav. Rit.*, où cet épisode se présente dans des circonstances différentes (v. au § 75 a), les amants aperçoivent en même temps le roi dans l'ombre que jette *il pino*.

emprisonné; puis ordonna du royaume de Corn. tout a sa volenté 336), *et puis passa au royaume de Log. et en mena avec lui la roÿne Yseult de* 336, 12599

103

qui lui dit qu'il portait l'habit d'un saint homme, *Benoist.* « Ainsi, dit l'ermite à Perceval, m'arriva-t-il dans l'église de Notre-Dame. » Peu après, un chevalier avait accusé l'ermite d'aimer sa dame *par amours*, et Merlin avait prédit à l'ermite qu'il mourrait dans la forêt de Darnantes, huit jours après l'arrivée de Perceval, à qui il donnerait le livre de Merlin, que celui-ci lui confia. — Perceval part le lendemain sans se faire connaître, et le récit retourne à Tristan (f° 300). Il est question de la lettre du pape au roi Marc, comme dans 99 ; voy. § 282 e. Ayant raconté que Marc ne parvient pas, au moyen d'une prétendue lettre du pape, à faire partir son neveu pour la Terre sainte, 103 passe à Perceval, qui, chevauchant un jour en Cornouaille, en quête d'aventures, apprend que Marc a mis Tristan en prison. — Pour la suite, voy. § 282 g.

la beauté qui estoit en luy : « *Si sui ça venue pour le vous conter; car vous seriés de bonne heure nee, se vous le pourés* (l. *pouiés*) *tenir en vostre baillie.* » Morgain fait armer ses chevaliers, *et s'en va tout droitement vers la dame de Norgales et vers Sebille l'enchanteresse, qui ceans estoi[e]nt venu[e]s et qui l'actendoient pour parler a lui.* Elle leur fait ses excuses d'être obligée de partir « *en une moie besoigne, auques loing de cy* », et leur confie son château; elles promettent de l'attendre un mois. Au moment où Morgain va monter à cheval, un *valet* lui apporte une lettre de la part de Marc, qui prie la fée de retenir prisonnier Alixandre, dont il donne le signalement, indiqué par le traître de Magance. Morgain, voyant que *les lectres s'acordoient au parler de la damoiselle*, se fait dire par celle-ci que l'orphelin est armé *a la maniere de Cornoaille*, et demande au *valet* si son maître peut *pourchassier la mort d'Alixandre en autre maniere fors par envoyer lectres a ses amis.* Le messager lui raconte *la desloyauté que le roy Marc en avoit fait*, et elle lui dit de rapporter au roi qu'elle fera *tout son pouoir. Et lors commande Morgain que toutes ses damoiselles montent après lui.* Arrivée à un endroit où le château n'est plus visible, elle leur ordonne de chercher, *par maintez forès*, des chevaliers et d'emmener au château ceux qu'elles trouveront; ces demoiselles, qui sont au nombre de dix, doivent maintenir leur quête pendant un mois. Morgain, avec sa *maisnie*, suit le *chemin estroit* et, à la nuit, *se herberge en son paveillon* Au souper arrivent quatre chevaliers, dont deux désarmés ; ils con- 99

757, etc. A son tour, Iseut vient, aperçoit le roi et, pour avertir Tristan, lui parle d'un ton sévère, le blâmant de l'avoir mandée : « Cela pourra me perdre, dit-elle, car les mauvaises langues de Cornouaille nous calomnient sans cesse auprès du roi. Sans doute, je vous aime; je vous aimerai toute ma vie, *einsi come*

336 *Corn.* [1]. *Mais pour ce que ce seroit trop longue chose de vous deviser mot a mot comment Perc. de G. mist hors mons T. de la prison ou le roy M. l'avoit emprisonné ne comment ne par quelle maniere le roy M. le fist prendre et*

1. Ici 12599, f° 221, s'écarte du texte de 336 et poursuit ainsi :

12599 *Et qui cest conte* (c'est-à-dire le second emprisonnement de Tristan et son voyage avec Iseut en Logres) *voldra veoir apertement, si prende le livre de mon seignor T., que l'en apele la Grant Histoire, quar il devise tot cestui fet mot a mot, et por ce ne le voill je pas deviser en mon livre, por ce qu'en autre livre est devisé, et tot fust il ensint sanz doute que je vos pramis ça arriers en mon livre* [1] *a conter vos en quel maniere Perchevaux*

1. Voy. § 254 note.

99 naissent la fée et mangent avec elle. Ce sont *Helynans de Gromoret* [1], et son frère *Ras de Gromoret*, tous deux proches parents d'Arthur; les deux désarmés sont de *Carmelide* et proches parents de la reine Guenièvre, *mais ilz se tenoient amdeux par devers la partie a la fausse royne Genievre* [2]; ils s'appellent *Gui* et *Corrart*. Ces chevaliers racontent qu'ils viennent d'assister à un tournoi devant un château voisin; Guis et Corrart y ont été désarçonnés par un chevalier qui s'est fort distingué et que la dame du château, pour qui le tournoi avait été proclamé, a fait loger chez elle. Ce chevalier étant de Cornouaille, ceux qu'il a renversés sont obligés de jeter leurs armes, suivant la coutume de Logres; c'est ce qu'ont fait dix-huit chevaliers *tout d'une partie*. L'inconnu reste toujours avec la châtelaine; elle a l'intention de l'épouser s'il peut vaincre un voisin qui, désirant lui-même épouser la dame, contraint tous les prétendants de se battre avec lui. — Les quatre partent; Gui va au château de sa tante en *Terre foraine*, et Corrart dans la *Forest perilleuse* chez une sœur, pour attendre la fin de l'année pendant laquelle ils ne pourront porter les armes. Morgain, voulant détourner le mariage d'Alixandre, arrive, le surlendemain, au château où il se trouve. *Li contes* retourne à Alixandre, et dit *que a l'endemain* [3] *se leva l'orphelin Alixandre auques matin*; il veut partir, mais la châtelaine lui dit : « *Vous avez assez gaigné, une damoiselle si belle comme je sui et si bel chastel et tout ce qu'il y appent* [4] ; mais si vous voulez *cestui païs tenir en paix*, il faut combattre un mien voisin. — Qu'il vienne, » répond Alixandre. *Et la nouvelle en estoit ja alee a Malagrin le felon* qu'un chevalier de Cornouaille avait vaincu dans le tournoi et était logé chez la dame; parti aussitôt, il arrive au châ-

1. Ms. *Gomorot*.
2. Voy. le *Merlin*, et P. Paris, *Les Rom. de la T. R.*, IV, 142 ss.
3. Ceci parait accuser une suppression.
4. Il n'a pas été raconté qu'Al. avait vaincu dans le tournoi.

bone dame doit amer preude chevalier, celonc Dieu et celonc l'onor de son mari ; Dieu le set bien, et vous meïsmes le savez, coment je vous ai amé selonc Dieu et que vous oncques ne pechastes a moi ne je a vos. — C'est vrai, répond Tristan, 757, etc.

emprisonner de rechief, ne commeut il yssi de Corn. (sic) [1], *et par quelle maniere il prist son oncle, le roy M., et le fist mettre en celle meïsmes prison ou il avoit si lonc temps esté, ne comment il vint ou royaume de L. en la compaignie de la roÿne Yseut, m'en passeray je au plus briefment que je oncques porray et iray avant a ma matere pour vous deviser comment il avint a mons. T. puis qu'il fu venus ou royaume de L. en la compaignie de la roÿne Yseut de Corn.* — Pour la suite, voy. § 338 a. 336

1. Faute? ou pour aller en Léonois? Cf. Tressan, § 282 h.

de Gales vint a cort, si ne le vos ai je pas conté, ainz le vos ai laissié a conter, por ce que mesire Rob. de B. le devise en son livre [1], *mès je vos tornerai a autre chose qui apartient a cestui livre meïmes, que je ne vos porroie mie laissier par raison sanz ma matiere corrompre* [2]. 12599

1. L'arrivée de Perceval à la cour est cependant racontée, dans 12599, plus loin ; voy. au § 282 a.
2. Dans le ms. 12599 commence ici, avec une autre écriture, une longue suite d'aventures tirées en partie de l'histoire de Lamorat et du roman de Lancelot ; la plupart ne se retrouvent pas dans les autres mss. C'est une partie intercalée : on y trouve le récit de la mort de Lamorat et de l'arrivée de Perceval à la cour, évènements que, dans la première partie du ms., le rédacteur déclare ne pas vouloir raconter (v. plus haut). L'analyse de cette partie commence au § 283 a.

teau *endementres comme l'orphelin Alixandre et la damoiselle tenoient leur parlement* [1]. « Comptez-vous épouser cette demoiselle ? demande Malagrin à Alixandre. — Non, mais vous me feriez plaisir de l'épouser vous-même. — *Certes, encore ne la vueil je pas.* — *Et donques en feray je mon vouloir.* » Malagrin le défie ; désarçonné, il lui dit : « Tu ne m'échapperas pas ; avec mon épée que voici j'ai tué dix chevaliers *pour l'oustrage que ceste damoiselle me fist, et .X. en ay je occis par mon orgueil et .X. en trahison.* » Long combat à l'épée depuis *prime jusques a vespres* [2]. L'orphelin est enfin vainqueur et coupe la tête à Malagrin ; mais, grièvement blessé lui même, il ne trouve plus la force de remonter à cheval. *Lors vint Morgain a lui* et lui promet de le guérir. La châtelaine le fait porter dans une chambre, et Morgain *s'entremist de ses plaies guerir* ; il en a seize, dont une fort dangereuse. La fée lui applique un onguent qui le fait souffrir affreusement ; le lendemain elle lui fait promettre de faire tout ce qu'elle voudra et le guérit par un autre onguent. La châtelaine prie Morgain de la faire épouser par Alixandre. La fée répond, *si come celle qui sans blasme en vouloit estre* : « Venez devant lui ; *si orrés comment je l'en prieray.* » Elle la mène près d'Alixandre, *mais elle lui avoit davant moult bien deffendu* d'épouser la châtelaine. L'orphelin refuse donc, et son hôtesse le prie de la donner à un autre chevalier, suivant la coutume du pays. Il consent ; Morgain ayant appris par la châtelaine qu'elle voudrait *Guerin le gros*, 99

1. Dans Malory, elle lui donne des détails, et c'est elle qui fait venir Malagrin.
2. Le combat est plus détaillé dans Malory ; Morgain vient pendant la bataille et regarde, avec la châtelaine.

757, etc. vous m'avez toujours porté honneur, et vous m'avez fait du bien plus que je n'en ai mérité. Mais vous en avez *mauvès guerredon*, car ces misérables calomniateurs m'imputent une conduite que je ne tiendrais pas pour la moitié du royaume

99 Alixandre accorde, le lendemain, sa main à celui-ci. Grande joie. *Que vous diroie je? Endementres que la feste enforçoit, et Morgain la desloyaulx avoit fait apparcillier une lictiere davant la porte du chastel* : « *Ceste noise vous grieve trop*, dit-elle à l'orphelin; je vous mènerai à un endroit où vous serez plus à votre aise. » Alixandre se laisse emmener sans soupçons. La fée lui fait boire un soporifique, et l'on arrive, en moins de trois jours, à la *Belle Garde*, château appartenant à la mère de Morgain, qui guérit ici complètement Alixandre; il en est bien aise (f° 380 d), mais *moult lui avint grant corroulx d'une aventure dont il fut tant doulens come nul plus*. Lorsqu'il voit [1] qu'il ne peut quitter la Belle Garde *et qu'il avoit acreanté prison*, il se désole fort de son inaction forcée et devient *pales et mournes*. Arrive une demoiselle *par un lundi matin*, de retour de Cornouaille, où Morgain l'avait envoyée *long temps avoit*. Elle s'éprend du bel Alixandre et s'estimerait heureuse *se il feïst de lui son bon*. Elle va le trouver dans la chambre où il est couché et lui demande le sujet de son chagrin, en lui révélant l'amour qu'il lui inspire. « Je n'aime *ne moy ne autre*, puisque je ne peux sortir de *ceans*, » répond-il. La demoiselle lui dit qu'il ne pourra échapper si elle ne l'aide, et que Morgain le retient pour *acomplir son deduit et la volenté de son corps*. Alixandre, étonné d'abord, refuse absolument de se rendre aux désirs de la fée. La demoiselle poursuit : « Je vous délivrerai *sans vous meffaire dez convenances*. Il faut que vous m'aimiez autant que je vous aime; dès que Morgain, ma cousine, saura que vous êtes à moi, *elle ne pensera jamais a vous, et je donray ce chastel au conte du Pas, par nuit, qui tout maintenant y fera mectre le feu et abactera les murs et les tours a la terre* [2]. — Et moi, dit Alixandre, je garderai armé *la piece de terre*, pendant deux ans, contre tous les hommes de Morgain; car *elle ne me laissa pas la garde du chastel, ançois laissa mon corps en la garde d'autruy, dont je ne doi pas garantir son chastel.* » Il rend la demoiselle heureuse, quoique n'étant que débutant en *celle chose*; *toutevoies encommença il a faire selon la coustume*. Elle lui indique une fenêtre par où il pourra se sauver lorsque le château sera embrasé, et lui dit qu'il trouvera ses armes et son cheval tout apprêtés; puis elle s'en va au comte du Pas, le frère de son père [3] : « Vous m'avez souvent priée de vous indiquer le moyen de s'emparer de la Belle Garde, lui dit-elle; à cette heure, je vous *mectray dedens; si en ferés tout ce qui vous en gist dedens le cuer*. » Le comte, enchanté, promet de faire la demoiselle *dame de son hostel*. A la nuit, il part avec quatre cents chevaliers; sa nièce les *convoie* jusqu'à l'entrée de la Belle Garde et les y fait entrer par une poterne secrète dont elle a la clef. La *guete* s'est *aquoysee*. On met le feu au château, dont les habitants, ne pou-

1. Cette aventure, comme on le voit par Malory et ci-après, c'est le serment que Morgain lui fait faire de ne pas franchir le *compass* du château avant un an et un jour.
2. Malory détaille ici, et le ms. plus bas.
3. Elle lui envoie une lettre dans Malory.

de Logres. Je n'ai jamais *pensé vers vous de fole amor, ne ne penserai ce Diex plest*, quoique le roi Marc ne veuille pas m'en croire. — Si vous m'aimiez comme il le pense, vous 757, etc.

vant s'échapper, tombent dans les mains du comte. Alixandre *se gecta hors parmi une basse fenestre la ou la damoiselle l'actendoit* tenant prêts son cheval et ses armes. Elle le conduit *a la court d'une sienne antein*, où il est *aisié*. Le lendemain, le comte fait abattre les tours et les murs du château *et fist oster les pierres d'illecques, et au quart jour si envoya (a) la damoiselle un sien valet en la fourest d'Arvances pour conter les nouvellez a Morgain, qui moult en fu courroucee quant elle le sceüst. Et de l'autre part, l'orphelin s'appareilla de toutes armes, et si manda et près et loing aux chevaliers de pris* que s'ils osent venir voir [1] l'emplacement de la Belle Garde, ils ne pourront s'en aller sans joute ou bataille. Cette nouvelle est apportée par un *valet* à la cour d'une belle demoiselle, qui *s'en rit un petit, et puis dist :* « Je ne le cèderai pas en orgueil à ce chevalier. » Elle fait *appareillier ce que lui a mestier et un paveillon bel et riche; car elle veult aler celle part ou elle cuidera trouver le chevalier.* « *Ja mon corps ne donray*, dit-elle, *a nul homme fors a ycellui chevalier qui a oultrance le mectra, et tiendray illecques ma court l'espace d'un an et demi;* » si Alixandre n'est pas vaincu, elle lui *donra le sien corps et quatre journees de bonne terre bien arentee* et quatre châteaux très forts. Cette demoiselle *avoit esté* la fille du duc *Rancier le pelerin*, qui, ayant passé sa vie en pèlerinage, avait été enterré *trés devant* la porte de Jérusalem (f° 381 d). Sa fille, enfant unique, s'appelle *Aylies*, et *tenoit une terre que l'en appelloit au temps de lors Boveine, et tout le païs d'illecques environ Boveine estoit une eaue et une riviere qui couroit soustivement, et dedens celle eaue avoit l'en mis un buef qui esto[i]t tout d'or, que un grant maistre y mist que l'en appelloit Astrogles, et l'avoit fait faire et ouvrer au temps qu'il vivoit. Et celle [eaue] si estoit achennee en telle maniere qu'il avenoit qu'elle seichoit une fois l'an endroit ce buef, qui tout estoit d'or ; car l'en la faisoit courre d'une autre part, si que l'en pouoit veoir le buef tout apperlement et atouchier, mais il estoit fermés et enchennés d'une fort chaïne, qui estoit si grosse que nul ne la pouoit trenchier que l'eaue ne fust retornee ainçois arrieres. Que vous diroye je? Quant Aylies ot commandé sa volenté*, on exécute ses ordres, et elle se rend *en celle place*. Elle assiste à la joute d'Alixandre avec un chevalier qui vient d'arriver, et qui est renversé avec son cheval ; au moment où le vainqueur va retourner sur ses pas après avoir *pourfourni* son poindre, elle *le saisist parmi le frain*, lui dit de s'arrêter, lui raconte que quatre cents chevaliers la *tiennent court de seignour prendre* et se déclare prête à l'épouser s'il peut *maintenir ce qu'il a entrepris*, en lui promettant la seigneurie de sa terre et de ses dix mille hommes. Sur sa prière, il ôte son heaume ; Aylies tombe aussitôt amoureuse, et *dist entre ses dens* que jamais elle n'aura d'autre mari que ce beau chevalier. Elle *abat sa guimple*, et sa beauté produit sur l'orphelin un tel effet qu'il se déclare sur le champ son chevalier, *et la damoiselle* 99

1. Dans l'espace d'une année, Malory.

757, etc. seriez le chevalier le plus déloyal du monde. — Vous dites vrai, et *de cele ovre et de cele pensee me gart li hautismes Diex!* — Or, dites-moi pourquoi vous m'avez mandée. » Tris-

99 *respont et dit que jamais ne pensera fors seulement a lui, et lors s'entre-commandent a Dieu, et quant la damoiselle fu descendue, tant lie et tant joyeuse comme nulle plus, atant ez vous venir cellui chevalier qui* [1] *plus estoit desirant de prendre la a femme que de nulle chouse du monde. Et quant il vit Alixandre*, il lui fait présenter, par son écuyer, *une liace de glaives*. Ce chevalier, qui est fort renommé, s'appelle *Herlaux le barbu*; il n'y avait point de tournoi où il n'eût *le loz et le pris jusques atant que les chevaliers de la Table Roonde en mouvoyent*, et il n'a pas encore été désarçonné. Alixandre, exalté par la présence de la belle demoiselle qui vient de lui parler, renverse Herlaux, *et au cheoir qu'il fist lui desnoua un de ses bras*; puis il triomphe d'un autre adorateur de la demoiselle, *Hugon*, qu'il envoie prisonnier à Aylies. A l'heure de *vespres*, il retourne à son hôtel, où *la damoiselle* [2] *l'actendoit pour descendre*. Après le souper elle lui demande comme un *don* de ne plus *asseoir son cuer en elle*, puisqu'il est aimé d'Aylies, la Belle Pelerine. A ce moment vient une messagère, de la part d'Aylies, demander à Alixandre son nom et son pays. La demoiselle répond qu'il n'est pas, comme la Belle Pèlerine, de la parenté du roi Ban, et promet de renseigner celle-ci « *ançois que je me couche* ». Ayant *couchié* Alixandre, elle va au pavillon d'Aylies, qui la reçoit bien, *car auques l'amoit de tout son cuer*, lui apprend que l'orphelin est le cousin de Tristan, lui raconte les aventures qu'il a eues dernièrement et passe la nuit avec elle. Aylies rêve qu'un chevalier, venant *devers* la cour d'Arthur, *mectoit Alixandre a outrance sans cop de glaive ne d'espee*. Elle en est fort inquiète; la demoiselle parvient à la rassurer. Le lendemain, l'orphelin attend, armé, la *chevalerie* qui voudra jouter avec lui. Il désarçonne *Lievri*, un chevalier *de la vielz boue* (sic), *Herni le marchis*, et, enfin, un chevalier qui *de merveilleuse proesse estoit* [3]. Survient un déloyal chevalier de la cour d'Arthur, amoureux de la Belle Pèlerine. Voyant Alixandre absorbé par une profonde rêverie où l'a jeté le souvenir d'Aylies, il *se pourpensa de le prendre parmi le frain* et de le *pourmener de ça et de la, ainsi comme s'il n'eüst nul pouoir de soy deffendre*. Alixandre lui demande s'il veut jouter. « Non, répond l'autre; *ançois me tieng pour vostre chevalier.* » L'orphelin *tourne sa chiere par devers la Belle Pelerine*, et le nouvel arrivé en profite pour mettre à exécution son lâche projet. Alors la cousine de Morgain se déguise en chevalier, va frapper Alixandre *en boutant* et s'enfuit. L'orphelin, revenu à lui, renverse un des assistants, qui rient, et se tourne ensuite vers le traitre, qui se sauve. Il aperçoit la demoiselle, qui se désarme, et, ayant appris la vérité, s'amuse beaucoup d'avoir été frappé par une femme. Aylies croit son rêve accompli et charge la demoiselle de lui faire savoir le nom du traitre. Elle apprend aux chevaliers désarçonnés par Alixandre que leur vainqueur est de Cornouaille : les voilà donc forcés de ne pas porter

1. Pas encore mentionné. — Dans Malory, Aylies s'en va aussi à la cour d'Arthur.
2. C'est-à-dire la demoiselle qui était cousine de Morgain et nièce du comte du Pas.
3. Appelé *Perin de la Montaine* dans Malory.

tan rappelle la promesse qu'a faite Marc, quand ils ont quitté le royaume de Logres, de lui pardonner pleinement. Cependant on lui dit que le roi *vet sa mort porchacent*, « *et por* 757, etc.

les armes avant un an tout entier; ils s'en vont désolés. Quant au mauvais chevalier d'Arthur, la demoiselle *tant espia qu'elle conta puis a la Belle Pellerine que ce fu Mordret*, qui avait déjà souvent fait preuve de *desloyauté. Que vous diroye je? Cellui jour en abati Alixandre .VIII.*; Mordret s'en alla tout honteux, et Aylies se dit avec joie qu'elle ne *pouoit faillir a cellui qu'elle amoit* [1]. Les chevaliers désarçonnés s'en allèrent après avoir jeté leurs armes, *courrouciez de grant maniere* (fº 384 a). *Mais atant laisse ore ly contez a parler d'Alixandre et retorne a parler d'un tornoiement que le hault prince Galleost avoit fait crier ou royaume de Sorelois, ou il ot abatu maint hardi chevalier, plains de grans proesces* [2]. 99

Grand tournoi de Sorelois·

282. d. *Or dit ly contes que au primier jour du tournoyement se leva le haut prince Galeohot auques matin, et aussi firent tous les barons et les chevaliers, qui grant talent avoient de tournoier.* Le tournoi commence; les dames, avec la reine Guenièvre [3], sont aux loges. Dinadan *porta cellui jour armes* avec honneur, à l'insu de Galehout et *auques en repost. Et quant il vit que Lancelot issi du renc, il s'en issi hors du tornoiement. Que vous diroie je? Cellui jour porta armes le roy de Norgales, et le fist* très *bien a l'aide de Blioberis de Gaunes et de Hector des Mares. Et sachiés que Lancelot avoit changees ses armes, et ce avoit il avoit* (l. *fait*) *par la priere au roi Baudemagus de Gorre.* Il désarçonne Hector sans le connaître, et puis Blioberis, qu'il *saisist au hiaume et flatist contre terre.* Le roi de Norgales se rue alors, avec ses chevaliers, sur Lancelot et se serait emparé de lui, si le roi des Cent Chevaliers ne l'eût secouru. Hector et Blioberis montent sur des chevaux de chevaliers renversés. Lancelot, faisant des merveilles de prouesse, est reconnu par Meleaguant, qui, s'élançant contre lui, est arrêté par *Sanses*, chargé par le roi Bademagu de chercher toutes les occasions de jouter avec son fils. Les deux chevaliers s'abattent l'un l'autre; Meleaguant est sauvé par ses chevaliers de Gaule. A l'heure du diner, le tournoi finit. Un messager vient de la part d'un chevalier demander à Galehout la permission pour son maitre d'amener le lendemain une demoiselle au tournoi : elle sera à celui qui pourra le vaincre ; quant à lui-même, il se rangera au parti de Sorelois. Lancelot, croyant que l'inconnu a peur de lui, déclare qu'il *la quicte du tout* ; il est vertement blâmé par Dinadan, à qui Galehout impose le silence, en lui reprochant son absence au tournoi : « *En nom Dieu*, riposte Dinadan, *cuidiez vous que je vous ressemble?* » On apprend au prince que Dinadan y avait fait une courte apparition,

1. Dans Malory, Alixandre et Aylies vont dans le pays de Benoic.
2. Ce tournoi, où ne figurent ni Tristan ni Alixandre l'orphelin, paraît avoir été détaché du roman de Palamèdes.
3. Le ms. ne raconte pas, comme Malory, que Galehout était allé à la cour d'Arthur demander au roi la permission de faire *crier* un tournoi en Sorelois ; tout en consentant, Arthur avait refusé d'y assister lui-même, mais il avait permis à Guenièvre d'y aller, et Galehout était retourné avec la reine, Lancelot et de nombreux chevaliers de la Table Ronde.

757, etc. *ceste chose vous mandai ge de bon cuer selonc Deu et selonc reson.* Si vous savez quelque chose de cette haine du roi, dites-le moi, je vous prie. Je me tiendrai sur mes gardes, je

99 et ce dernier déclare que s'il s'en était allé, c'est qu'il n'y pouvait *choisir ne veoir point de son preu.* Le messager rapporte la permission accordée par Galehout à son maitre, qui, à l'avis de *la greignour partie*, est Palamède. *Or dit li contes que la seconde jornee du tournoiement que Palamedes*[1] *s'estoit a cellui point mis après la beste glatissant*, *mais une damoiselle l'en avoit osté et conduit jusques en Sorelois*, *ou le tournoiement estoit par maintes fois*, *tout ainsi comme vous orrés.* La terre de cette demoiselle lui avait été disputée par un chevalier voisin, *Gorois*, qui était *en la chambre de Sorelois*, *c'est a dire en la maistre cité.* Elle s'était adressée à Galehout, qui, étant très occupé, l'avait envoyée à un comte *Flanner*, qui *marchissoit a eulz*, et qui avait accordé quarante jours à la demoiselle pour aller chercher un champion. Chez Arthur, elle n'en trouva pas, la cour n'étant pas *a cellui point bien appareillee de bons chevaliers qui ceste chouse osassent entreprendre.* Sagremor, malade, lui conseilla d'aller dans la forêt, où il savait *tout certainement* que la *beste glatissant* se trouvait, pour demander du secours à Palamède. Ce dernier la reconduisit chez Flanner, triompha de Gorois, amena ensuite la demoiselle au tournoi et se logea avec elle chez une *vesve dame.* La demoiselle lui aurait accordé son amour, s'il n'avait été païen[2]. — Palamède change d'armure; son enseigne est la *beste glatissant.* Il espère remporter une victoire complète, puisque Lancelot lui a *quicté le champt.* Le fils de la veuve est envoyé à la cour de Galehout pour demander *que l'en lui donnast a mengier pour un chevalier estrange* avec sa demoiselle, *et l'en lui donna a grant planté.* Palamède se couche de bonne heure. *Mais a tant laisse ore ly comptes a parler du secont jour du tournoiement et retourne a parler de la tierce partie du tournoiement*, *comme s'en suit.*

Or dit li contes que au tiers[3] *jour du tournoiement se leva le haut prince Galeoth auques matin.* Il veut éprouver lui-même le chevalier inconnu. Palamède tient bon, et Galehout, s'étant déclaré vaincu, est attaqué à son tour par Dinadan, qui, ne parvenant pas à le vaincre, lui donne rendez-vous pour le lendemain. Galehout, s'étant aperçu trop tard, à la risée générale, qu'il a combattu avec Dinadan, est assailli ensuite par Meleaguant, l'ennemi de Lancelot, et le blesse à la gorge. Ayant renversé un autre chevalier de Gorre, il est attaqué par les gens de Meleaguant et sauvé par *Henri le marchis*, qui intervient avec cent cinquante chevaliers. Meleaguant aurait été fait prisonnier sans le secours du duc de *Cambenic.* Le connétable de Galehout envoie *Emont*[4] avec quarante chevaliers, qui n'avaient jamais été désarçonnés, pour prendre part aux combats. Le prince sort du tournoi; sans Emont, le parti de Sorelois aurait été vaincu. Au diner, Galehout

1. *Sic.* **Les évènements de la seconde journée ne sont pas donnés dans 99, à moins que l'arrangeur ou le scribe ne se soient trompés de compte.**
2. Si elle n'avait été sa parente, Malory.
3. C'est la *seconde* journée dans Malory, qui n'en donne que sept en tout, tandis que le ms. en compte huit.
4. *Semound*, Malory.

m'en irai de ce pays ; car j'aimerais mieux être hors de Cornouaille toute ma vie que de tuer le roi, mon oncle, par quelque mésaventure. » Iseut, ravie d'apercevoir que Tristan 757, etc.

taquine Dinadan, qui lui rend la pareille en le raillant sur son appétit 99
démesuré : « *Tu ne mengües pas, ançois deveures tout ainsi comme fait le loup* [1]. » Palamède est défié à son hôtel, par un chevalier [2] qui l'accuse d'avoir assassiné son frère ; il tue son adversaire dans un combat singulier qui a lieu devant Galehout.

Quatrième journée du tournoi. Meleaguant, au grand contentement de son père Bademagu, s'en est allé en disant qu'il ne reviendra plus au tournoi. Blanor joute avec Palamède ; ils s'abattent l'un l'autre. Blanor ayant brisé *sa chanole* et Palamède saignant si fort du nez qu'il est obligé d'ôter son heaume, ils se quittent *qu'ilz ne firent plus*. Bademagu désarçonne le roi *Marsille*, à qui Galehout avait donné l'île de *Pometeme* [3] (f° 388 a), et abat avec son cheval un des hommes du roi, qui essaie de le venger. La mêlée devient générale [4]. Bademagu est très gêné par Gaheriet, qui ne reconnait pas le roi. Arrivent les chevaliers de Clarance, conduits par *Achalain* [5], qui renverse *Heliz le noir* et se distingue fort. Bademagu a le prix de cette journée ; il est raillé, au dîner, par Dinadan, qui lui reproche son grand âge : « Je croyais que vous *fussiés rendus en l'ourdre du moustier saint Benoit* au lieu d'être *le souldoyer a cellui qui riens ne vault*. — *Dynadan*, répond le roi, *il n'a en toi se la parole non* ; tout le monde sait que je suis le trésorier de Galehout, — qui, fait Dinadan, a *desrobé* ce trésor *parmi le monde*. » Galehout rit et répond *en semblant d'omme courroucé* : « Vous me *fectes honte qui dictes que j'ay desrobé le royaume d'Estrangorre, dont vous devés estre roy coronné*. — Dieu tienne mon père en vie, répond Dinadan ; tant que tu vivras, je ne mettrai pas la couronne, car tu me la prendrais *pour la couvoitise de l'or*. » Une demoiselle vient de la part de Guenièvre prier Galehout d'aller avec Lancelot et Dinadan voir la reine. Galehout et Dinadan se taquinent sans cesse. Palamède, à son hôtel, est provoqué à la joute par un chevalier qui lui envoie par un *valet* deux *liaces de lances*. Palamède accepte et choisit une des *liasses*. Sur ces entrefaites, Guenièvre prie Galehout de la *prendre en sa garde*, et Lancelot de ne pas jouter *au lignage le roy Artus*. Dinadan dit à la reine qu'avec les nonnes, ses compagnes, elle devrait prier pour lui. « *En quelle maniere*? » demande l'abbesse. « Je voudrais que Dieu me gardât de devenir le prisonnier de *dame et damoiselle*. — Pourquoi vous êtes-vous donc fait chevalier au lieu de *prouvoire*? dit la reine. — Si j'étais prêtre, *je vous absoulsisse aussi bien, se vous me vousissiez croire, comme tel avés huy veü, se je vous tenisse a privé*. » Tous rient, Guenièvre et Lancelot *par couverture*. Galehout, de retour dans son pavillon, est abordé par un écuyer qui obtient de lui la permission pour deux chevalier de s'éprouver *enmy ce champ*. Ce sont Palamède et Lamorat ; ils

1. Lieu commun ; de même, Dinadan raille *Sigurant* daus 12599, comme nous le verrons au § 293 a. Les *Bruns*, gens de taille gigantesque, étaient doués d'un appétit extraordinaire.
2. *Archade*, le frère de *Goneries* (= Gorois), Malory.
3. Plus loin : *Pometame*.
4. Malory nomme *Arrouse* et *Breuse* parmi les combattants.
5. Var. *Achalum*.

757, etc. connaît la présence du roi, dit qu'elle ne lui peut rien répondre de positif. Elle ne sait si Marc lui veut réellement du mal ; en fût-il ainsi, on n'aurait pas de peine à se l'expliquer, car les

99 commencent un long combat, que Galehout fait à la fin cesser, et tous les deux vont chacun à son hôtel ; dans celui de Lamorat se trouvent Driant et Agloval. Palamède, ayant fini son repas, monte sur la tour de la maison et voit venir son frère *Saphar* avec quatre chevaliers. Il descend pour se faire connaître à son frère, qui autrement l'attaquerait au tournoi. Saphar lui raconte qu'il a pris sous sa protection quatre chevaliers que Caradoc de la Douloureuse Garde avait *desherités*, et qu'il s'en était allé à la recherche de Palamède, dont il désire le secours dans cette affaire. Palamède lui promet d'aller avec lui lorsque le tournoi sera fini. Saphar lui dit qu'il a vaincu, devant le roi Arthur, le comte de la *Planche*, qui était en guerre avec leurs parents, et engage son frère à se convertir au christianisme. « Pas avant que j'aie éprouvé tous les compagnons de la Table Ronde, » répond Palamède, qui demande ensuite des nouvelles de la cour d'Arthur. « Ces quatre chevaliers m'ont dit, répond Saphar, qu'Arthur *ne respondi ne tant ne quant* a leur demande de secours contre Caradoc, et qu'il n'y eut qu'un *fol chevalier* qui leur promit de prendre sur lui l'affaire. — *Certes, dit Palamedes, se le roy Artus est a honte livrés, ce poise moy* ; *se il puet estre amandés par mon travail*, il n'y a à sa cour un homme *qui plus volentiers penast selon mon avis.* » Galehout, au dîner, propose à Dinadan de provoquer avec lui les deux chevaliers qui viennent de se battre. « Je te répondrai demain, riposte Dinadan, quand tu seras dégrisé. »

Cinquième journée. Palamède obtient de Galehout la permission de se faire aider, pour la défense de la demoiselle, par son frère. Lui et Saphar joutent avec Blioberis et Hector. Achalain de Clarance renverse *Anseïs* de Sorelois, et encore un chevalier. Le roi des Cent Chevaliers est désarçonné par Lamorat, qui fait fuir tout le monde devant lui. *Vaus* de Sorelois et Gaheriet s'abattent l'un l'autre. A ce moment, Guenièvre avec ses dames monte aux loges ; elle vient de recevoir une lettre de la dame du Lac, qui la console *de sa mescheance* [1]. *A cellui point*, Lancelot désarçonne Agloval, Driant et Mador de la Porte, mais non Achalain, qui évite de le rencontrer ; puis il renverse *de son corps mesmes, en passant*, un autre chevalier, arrête la fuite devant Lamorat, en abattant celui-ci, et est partout vainqueur. Au soir, Galehout dit à Dinadan : « Votre grande renommée fait trembler les chrétiens et les païens. » Dinadan se venge de cette parole en traitant Galehout de bûcheron ; celui-ci court sur lui pour lui faire peur. Dinadan en effet n'a pas *grant talent de rire* ; il se retranche derrière Lancelot, qu'il prie de le protéger contre « *le loup qui si est corrouciés a moy pource qu'il est trop familleux.* [2] »

Sixième journée. Le bruit des hauts faits de Palamède s'est répandu dans les pays païens, jusqu'à *Cabras* et à *Baridat* [3]. La fille du roi

1. Pas détaillé.
2. Dans Malory, Lamorat aussi est à la cour.
3. La première partie du chapitre XLVI dans Malory (p. 279) n'est pas dans 99.

traîtres de Cornouaille, envieux de Tristan parce qu'on le tient pour le meilleur chevalier du monde, ne font que médire de lui. Elle pense toutefois que le roi le hait mortellement : « *Ce est grant péchié et grant dolor;* s'il savait la vérité aussi bien 757, etc.

Baudas est aimée de *Corsabrin*, qu'elle *haioit de mortel haÿne*; il l'empêche de se marier en faisant croire à ses prétendants qu'elle est folle. Un chevalier vient à arriver de la Grande-Bretagne; il a été à la cour d'Arthur au moment où le roi *prist la Roche aux Sesnes*, et loue beaucoup la bravoure de Lancelot. La princesse lui demande s'il a vu aussi Esclabor et Palamède, et il raconte comment ce dernier, venu à la cour pour la première fois, avait désarçonné *Ardans*, l'oncle d'Arthur, et son fils *Helis*, puis Gauvain, Gaheriet, Guerret et Agravain; son combat avec Lamorat était demeuré indécis. La princesse envoie à Palamède, par un valet, un *penoncel de soye, tout ouvré de fil d'or; si y avoit pourtrait ung chevalier et une damoiselle*: s'il peut le défendre une année contre les païens qui viendront l'attaquer, il sera l'époux de la princesse et roi du pays. Elle promet au *valet*, en récompense de son message, de donner à son lignage le *paiage du pont par ou l'en va a la mahomerie en pellerinage. Cellui paiage si devoit chascun an dix mille mars d'argent, et ce avoit esté le doaire de s'aiole, dont la damoiselle en estoit en cellui temps en saisine* (f° 392 b). Corsabrin part avec quatre écuyers et le *valet*, qui, au tournoi, présente le *penoncel* à Palamède. Celui-ci le prend, non pas qu'il veuille de la demoiselle, car il aime Iseut *a merveilles*, mais pour avoir l'occasion de jouter; il dit au *valet* de répondre à la princesse qu'il défendra le *penoncel*, et que, s'il ne vient pas *celle part dedans un an*, elle doit se marier à sa volonté sans l'attendre. Corsabrin s'avance, ne réussit pas à enlever le *penoncel* de la main de Palamède, se dit le fils d'*Aristot*, le frère de *Rechaux le fort*, qui épousa la fille du roi d'*Iquanz*, et tâche vainement de gagner Palamède pour lui en lui promettant sa sœur en mariage et une cité de *paiennie*. Avec la permission de Galehout, leur bataille est fixée pour après le dîner. Dinadan abat *Guerin* et un autre qui essaie de venger celui-ci. Galehout, désirant dire *aucune ramposne* à Dinadan après le dîner, envoie un *valet* prier Lancelot de faire en sorte que Dinadan soit fait prisonnier et désarçonné. Lancelot va prendre Dinadan au heaume, le jette à terre et le fait retenir par *Phelippes*; le tournoi finit, et le prisonnier est mené devant Galehout, qui le raille. « Ah! oui, dit Dinadan, *m'ayant un pou trouvé cras*, on m'a conduit au loup pour être mangé. » Après le dîner, long combat entre Palamède et Corsabrin. Ce dernier est vaincu; il refuse de se rendre, déclarant que si son adversaire ne le tue pas, il se tuera lui-même. Palamède le fait garder par Saphar et va se faire dire par Galehout qu'il est vainqueur. Pendant ce temps, Corsabrin s'enfonce l'épée dans le ventre, désespéré; son âme est emportée par un diable, à en juger par la fumée noire et puante qui se produit au moment de sa mort; il est enterré dans une forêt près d'une petite île. Galehout engage Palamède à se faire baptiser, *et il dit que si feroit il*, « *mais bien sachiés que le terme n'en est encore venus.* » Dinadan le taquine sur son amour pour Iseut et 99

757, etc. que nous-mêmes, il nous aimerait mieux que tous les autres; mais, hélas! il nous hait, *non mie por vostre deserte*, *mès ainssi plest a nostre Sire. — Dame*, *fet mis. T.*, *de ceste haïne*

99 lui rappelle qu'il a été fait prisonnier par Lancelot [1]. Palamède refuse de se loger avec son frère chez Galehout et rentre à son hôtel.

La septième journée commence par la joute de Gaheriet avec Anseïs de Sorelois. Agloval et Driant, désarçonnés, sont secourus par Lamorat, qui leur recommande de se garder de *cheoir*, « *car bien sachiés certainement que ce n'est pas trop beau jeu quant les chevaulx passent par dessus les corps*, » *et lors commencent ilz tous a rire*. Achalain et *Ulbans* de Sorelois s'étant abattus l'un l'autre, le premier est secouru par Blioberis et Hector, et le second par le roi des Cent Chevaliers, qui est attaqué par Gaheriet; Achalain *se mist entr'eulx et donne au roy des Cent Chevaliers de telz cops que il y ot assés a souffrir. Et de l'autre part* [2], Palamède se bat longtemps avec *Boinin* [3] de Benoic, et Saphar avec *Herlanz* de Benoic; cependant, le cor sonne, et la journée est finie. Au diner, comme c'est vendredi, on ne sert que du poisson; Dinadan raille Galehout, *qui moult laide chiere faisoit au mengier*, et l'appelle *un droit loup*. « Et vous, répond Galehout, vous êtes sans doute le fils d'un pêcheur, à en juger par l'honneur que vous faites au poisson. — Cela vaut toujours mieux que d'avoir pour père un loup. » Et tout le monde de rire. Incité par Galehout, Dinadan tourne ensuite ses attaques contre Lancelot, qui le menace, en riant, de lui faire *laissier le cuir* au tournoi.

Huitième journée. Le duc de Cambenic et un chevalier de Sorelois, *Aristant*, qui conduit deux cents chevaliers de son lignage, s'abattent l'un l'autre. Le comte *Lambale*, qui accourt pour secourir le duc de Cambenic, est vaincu, avec ses cent hommes, par Anseïs et ses chevaliers. D'autre part, les hommes du roi de Norgales et d'Ulbans, après une joute de leurs maitres, se livrent bataille avec entrain. Boinin et son cousin s'attaquent encore une fois à Palamède et à Saphar. Leur lutte est fort pénible; si Boinin et Palamède avaient pu combattre *jusques a oultrance*, *ne l'un ne l'autre ne se feust d'illecques eschappés vifz. Bien le font les chevaliers de toutes pars. Que vous diroie je? Le hault prince Galeoth* avait décidé Dinadan à prendre part au tournoi. Lancelot, avec la permission de Guenièvre, se déguise en demoiselle, et Galehout le fait conduire par *Galeodin*. Dinadan devine bien un peu ce qui en est, mais Galehout parvient enfin à le tromper, et il *laisse courre* contre Galeodin. Lancelot ayant pris une lance de la main de celui-ci, Dinadan le reconnait, veut se sauver, mais est désarçonné par Lancelot et emmené prisonnier *non par des chevaliers*, *mais des ribaux*, suivant l'ordre de Galehout. Lancelot se tourne contre les adversaires du prince, et sa bravoure les met bientôt en fuite. Les *ribaux* ayant mené Dinadan dans une forêt, lui ôtent son armure et ses vêtements, ne lui laissant que *les brayes et ses chausses et ses soliers*, comme l'avaient ordonné Galehout et Guenièvre. Au bruit

1. Pas raconté.
2. Ce passage n'est pas dans Malory.
3. Var. *Boyvin*.

me poise trop durement, meïsmement por ce que je ne l'ai mie deservi. — Certes, fet la roïne, ausi m'en poise il moult chierement; toutefois, il faut me résigner à la volonté de 757, etc.

du cor, mettant fin au tournoi, se termine aussi la lutte de Palamède et de Saphar contre Boinin et son cousin. Galehout et Lancelot s'amusent de la vue de Dinadan, qui arrive affublé d'une robe de femme. Il s'en va au palais, devant la reine Guenièvre, qui, comme les autres, rit au point de *soi pasmer*. On le taquine, et il *se deffendoit de tout moult bel* [1]. *Mais a tant laisse ore ly contes a parler des tournoiemens, car bien les vous ay menez a fin, et retorne a parler du roy Marc de Cornoaille et de Tristan, son nepveu, car grant piece s'en est ore tenus* (f° 397 c). 99

282 e. *En ceste partie dit ly contes que le roy Marc, le felon traïtre, ne puet oublier sa felonnie et le dur cuer que il avoit envers un chevalier dont je vous ay cy devant parlé. Et ce chevalier si avoit nom Sadoc; si le haoit trop le roy Marc, pource qu'il ne se voult oncques consentir a la mort de Angledis, la femme son frere qu'il avoit occis, ne a la mort d'Alixandre, son nepveu, qui estoit filz a celle dame que l'en appelloit Angledis. Et toutesvoiez pensoit le roy Marc a prendre vengence de Tristan et de gecter le en parfonde chartre, et puis que il l'avra mis en chartre, de legier pourra il puis metre a la mort ycellui Sadoc et tous ses autres ennemis. Que vous diroie je? Tout ainsi comme il le pourpensa le fist il, car a cellui point estoit Tristan navrés moult durement, et ce lui estoit avenu a une assemblee d'un tournoiement que le hault prince Galeoth avoit fait entre lui et le roy Baudemagus, et ce lui avoit fait Meleagant en trahison, car il cuidoit que ce fust Lancelot du lac qu'il haïssoit* [2]. Sous prétexte de vouloir le soigner, Marc fait conduire Tristan à un pavillon « *dessus celle riviere* » où *la noise de ceulx de ceans* ne pourra gêner le malade. Tristan ne se méfie point et boit un soporifique [3] que Marc lui présente; il est enfermé dans une forte prison, où il reste longtemps, *a douleur et a grant mesaise. Et si sachiés* que, peu avant cet évènement, Gauvain tua Lamorat, au grand chagrin de toute la *terrienne chevalerie. Mais je ne vous compteray riens de sa mort* [4], *ançois vous compteray d'un chevalier que l'en appelloit Sadoc* [5]. Apprenant que Tristan est en prison, il se cache dans le Morois avec deux neveux. Marc le croit enfui *par nuit, si ne tint plus parlement de lui.* Prévenu par un écuyer qu'il a laissé dans la ville pour avoir des nouvelles, Sadoc, avec ses neveux, attaque Marc, qui chevauche dans le Morois avec le traître de Magance et quatre chevaliers parents du roi. Marc s'enfuit. Sadoc tue le traître de Magance, qui avait assassiné son père. Les deux neveux tuent chacun son homme. Des deux qui restent Sadoc tue l'un, et un des neveux le dernier; l'autre neveu a été grièvement blessé par son adversaire. N'osant rester en Cornouaille, où Tristan ne pourra plus

1. La dernière partie du chap. XLIX de Malory (p. 282) n'est pas dans 99.
2. Malory donne des details sur ce tournoi.
3. Ce même trait se retrouve dans la version de 757; voy. § 287. Cf. (plus loin) le vaisseau et l'allusion à la traversée.
4. Le ms. raconte cependant cette mort plus loin, d'après la version de 757; cf. § 307.
5. Il a déjà été nommé plus haut.

757, etc. Dieu et supporter le sort qu'il m'a imposé. — Puisque le roi me hait si fort, je m'en irai dans le royaume de Logres. — Non, restez encore quelque temps; *li rois par aventure se*

99 les défendre, ils s'en vont en Léonois et descendent à un château, où ils sont bien reçus. Le châtelain avec quatre chevaliers va au château de l'*Arbraye* prévenir le sénéchal [1] de Léonois de l'emprisonnement de Tristan. Le sénéchal jure de couper la tête à Marc s'il le trouve *ançois que Tristan soit hors de prison*, « *et se je truis le bon Tristan ançois que le roy Marc, et il ne me creante a venir ceste part atout la roÿne Yseult ou de l'aler ou royaume de Logres, jamez ne tendray plain pié de terre de lui.* » *Il mande son conseil, et a la guerre sont tous acordés* [2]. On fait tous les préparatifs nécessaires pour une invasion en Cornouaille. Iseut, apprenant que Tristan est en prison, jure *sur sains* qu'elle s'en ira avec lui en Logres, *ne jamais n'avra le roy Marc que demander dessus lui tant comme elle sera en vie.* Marc, de retour à Tintagel après avoir échappé à la mort, envoie chercher les agresseurs dans le Morois; mais on n'y trouve que les cadavres des quatre chevaliers et du traître de Magance; les traces des chevaux montrent que Sadoc et ses neveux se sont réfugiés en Léonois. Après les avoir fait enterrer tous les cinq dans la chapelle, Marc, prévoyant la guerre, prend toutes les dispositions pour défendre le pays. Le conte *retourne a parler des letres que l'apostole de Rome envoya au roy Marc* [3]. Le pape demande au roi d'envoyer du secours pour Jérusalem [4]. Marc, voulant en profiter pour envoyer Tristan, lui offre, par l'entremise d'un chapepelain, la liberté, s'il veut aller en Terre sainte. Tristan se refuse à croire que le pape l'ait mandé et dit : « *Lors quant je vouldray aler en pellerinage, je prendrai la croix et meneray avecques moy des hommes de Leonois.* » Marc écrit alors une lettre, *et y devisa que l'apostole mandoit a Tristan qu'il s'en alast dela mer*; il y ajoute le sceau du pape, *car il en savoit moult bien ouvrer et du seel et de sa* (l. *la*) *lectre*, étant *a merveilles soutif*, et envoie par un autre chapelain [5] sa lettre à Tristan, qui *tant y regarda qu'il cognut tout appertement que le roy Marc avoit ces lectres soutivees.* Il charge en riant le chapelain de dire à Marc qu'il s'en ira, à condition de ne point être accompagné par les chevaliers de Marc : « *ançois y menray des miens chevaliers, car se il est roy, et je sui filz de roy.* » Marc n'a garde d'accepter; il sait que Tristan *ne laisseroit pierre dessus aultre en toute Cornoaille* [6]. Pendant qu'il pense à cela, on apporte sur des civières quatre chevaliers : le premier a été transpercé d'une lance, le second a le bras droit coupé, le troisième la cuisse tranchée et le quatrième *estoit ferus d'un glaive et d'une espee parmi la teste.* Ils disent qu'ils ont été mis dans cet état par les Léonois, qui ont envahi la Cornouaille, et recommandent à Marc de s'enfuir, car les

1. *Dinas*, Malory.
2. On voit que 99 et Malory rattachent le récit de l'emprisonnement de Tristan à l'épisode d'Alixandre l'orphelin. 103 paraît avoir suivi la même version.
3. Cet épisode se retrouve dans 103 (voy. p. 189), qui en donne essentiellement le même texte que 99.
4. La lettre est fabriquée par Marc dans Malory.
5. *Le* chapelain, 103.
6. Ici 103 passe à Perceval, qui chevauche en Cornouaille (cf. p. 189).

racordera miex qe il n'a fet jusq'a ore et vous pardonrra son mautalant. Si vous partiez maintenant, les traîtres diraient 757, etc.

ennemis sont tellement féroces que rien ne peut leur résister. Marc ordonne à ses hommes de s'armer et de le suivre. *Le felon roy oublia a ordonner ceulx qui gardoient la prison ou Tristan estoit, car il estoit si durement esmerveilliés et esbaïs qu'il ne savoit qu'il devenist.* Il s'en va *entre lui et sa compaignie a Tintaguel, et tantost après ce ne demoura gaires* (f° 399 c) *que aventure aporta Parceval en Cornoaille, et demanda nouvelles de Tristan et tant le quist* qu'il apprit comment Marc l'avait traité. Il découvre sa prison *et fist tant par son sens qu'il fu délivrés.* Perceval prie Tristan de venir en Logres. Tristan veut bien, mais il croit devoir trouver son *point* pour pouvoir s'en aller à l'insu du roi Marc. Il demande à Perceval pourquoi il est venu en Cornouaille, *et Parceval dist qu'il s'en aloit parler au sage clerc de Gales* [1], et refuse de rester en Cornouaille plus de temps qu'il n'en faut pour parler *une fois* au roi Marc. Les deux héros *s'entrecommandent a Dieu*; Perceval s'en va chez Marc, l'accable de reproches et le menace de la vengeance d'Arthur et des compagnons de la Table Ronde. « S'ils savaient la vérité, répond Marc, ils ne me blâmeraient point, *et non pour quant, pour l'onneur du roy Artus et des autres compaignons vous acreante je comme roy que je sui qu'il avra bonne paix de par moi, et de ce soiez vous asseür.* » *Et Parceval l'en mercie moult, et moult lui presente son service pour l'amour de Tr.* Le roi le prie de rester quelque temps avec lui, et lui fait *moult belle chiere et compaignie*; mais Perceval dit qu'il n'en a pas le loisir et part aussitôt, persuadé que Marc tiendra sa parole [2]. 99

Perceval arrive et délivre Tristan.

Promesse de Marc de bien traiter Tristan.

282 f. Voyant son royaume *en aventure*, Marc envoie un abbé dire au sénéchal de Léonois que la terre qu'il a envahie appartient au pape, et non pas au roi Marc : « *Car il s'en aloit dela la mer, et avecques lui maint chevalier de pris a ses gaiges et a ses deniers... de quoi je vous dy... que par deffaulte de vous la saincte terre de Jherusalem sera en aventure.* » Le sénéchal, *un des bons chrestiens du monde*, se retire. Ayant ainsi donné le change à ses ennemis, Marc, *quant il fu revenus arrieres, prist Tr. de rechief et l'emprisonna* sans se préoccuper de la promesse qu'il avait faite à Perceval [3]. *Que vous diroie je? Assés fu Tr. en prison, mais toutesvoies en la parfin en fu* [*il*] *delivrés* [4] *par le conseil et par l'aide que la roÿne Yseult lui fist; car elle fist tant qu'elle sout la verité du lieu ou Tr. estoit emprisonnés; si pourchaça et fist tant qu'il fu delivrés sans ce que le roy Marc en sceüst nulle riens* [5], *et lui mande par une damoiselle que il ne*

Marc fait de nouveau emprisonner Tristan.

Il est délivré par Iseut.

1. Est-ce une allusion à l'ermite de 103? (V. p. 188).
2. Dans Tressan, les choses ne se passent pas aussi paisiblement; voy. ci.-après.
3. L'histoire de la ruse employée par Marc contre les Léonois n'est pas dans 103 (Verard, Janot). Suivant leur version, Perceval, arrivé en Cornouaille (voy. p. 189) et apprenant que Marc avait mis Tristan en prison, va trouver le roi à Tinthanel et lui *dit et fist tant qu'il lui octroya a metre Tristan hors de prison*. Il part après avoir fait promettre au roi de ne jamais faire de mal à son neveu : Marc l'emprisonne cependant de nouveau, immédiatement après le départ de Perceval.
4. Ces mots se retrouvent dans le texte de 336 et de 12599 (voy. p. 187).
5. Mais dans 103 (Vérard; Janot), ce n'est point Iseut qui le délivre, ce sont les habitants de Léonois, qui, ayant appris la nouvelle de son emprisonnment, après le départ de Perceval, font la guerre au roi Marc, que Tristan emprisonne à son tour. Pour la suite, voy. ci-après.

757, etc. que vous vous êtes enfui parce que vous aviez peur. Et Dieu vous enverra entre temps *aucun conseill meillor que vous*

99 *se moustrast a nul homme mortel davant ce qu'elle lui mandast; que se il savoit que Tr. fust hors de prison, que il occiroit lui et la roÿne; et pour*

Tristan se tient caché. *ce veult elle qu'il se tienne quoy* (f° 400 a). *Si lui mande par la damoiselle ce qu'il vouldra qu'elle face: car elle estoit appareillee de faire sa volenté que qu'il en doie avenir.* Tristan est au comble de la joie; il *pensa moult longuement a ceste chose, et tant y pensa qu'il s'acorde qu'il manderoit a sa dame la roÿne qu'elle face appareillier une nef pour passer ou royaume de Logres.* Il prend de l'encre et du parchemin et écrit une lettre qu'il donne à la demoiselle; il la charge en même temps de dire à la reine qu'elle fasse ce qu'elle lui demande dans la lettre. Iseut est très disposée à aller en Logres, où Marc ne pourra les *grever*; et ayant fait préparer le vaisseau [1], elle l'annonce à Tristan, en lui recommandant qu'*or pensast comment il pourroit esploicter du surplus mener a fin en telle maniere qu'il regarde bien qu'ilz nesoient apparceüz.* Tristan pense qu'il faut mettre Marc *en tel lieu qu'il ne puisse nuyre; et lors dist a soy mesmez que ce ne puet estre, se il ne fait tant que il le mette en tel lieu qu'il n'en puisse pas issir a sa volenté. Si fist tant que il parla a une partie des barons de la terre qui moult haioient le roy*

Tristan emprisonne Marc. *Marc... et tant parlerent ensemble qu'ilz s'acorderent qu'ilz ayderoient a Tr. a prendre le roy M. de Cornoai. et a mettre en prison, et tant firent qu'ilz sorent que le roy M.* [*estoit*] *a privee mesme et a un sien chastel, qui près d'illecques estoit; si allerent de nuit en cellui chastel en la compagnie de Tr.* Ils demandent à parler au roi *priveement*; ils entrent déguisés; personne ne les reconnaît, *et tant firent qu'ilz prirent le roy M. et l'enmenerent au lieu mesmes ou Tr. avoit esté emprisonnés. Et sachiés que Tr. l'emprisonna en celle prison mesmes. Et quant il ot ce fait, il prist congié de ceulx qui lui avoient aidié.* Il leur fait promettre de ne délivrer Marc que lorsqu'ils sauront les amants en Logres, et ils se séparent

Tristan et Iseut s'embarquent pour le royaume de Logres. *sans plus dire.* Tristan va rejoindre Iseut; *et tant parlerent ensemble qu'ils appareillerent leur erre en telle maniere et entrerent en la nef que la roÿne avoit fait appareillier et tant errerent parmi la mer* [2] *qu'ilz vindrent ou royaume de Log.* — Pour la suite, voy. § 338 b.

103 282 g. Le vaisseau préparé par Iseut, la conspiration de Tristan avec les barons, la traversée en Logres, tout cela est inconnu à 103, Verard, Janot. Ces textes rapportent brièvement que Tristan, délivré par suite de la révolte des Léonois (voy. plus haut), emprisonne à son tour le roi Marc, laisse la terre à Dinas, s'en va avec Iseut, Brangain et Gouvernal en Léonois, donne ce pays à Gouvernal et lui fait épouser Brangain. Tristan et Iseut quittent, pour ne plus jamais les revoir, leurs fidèles serviteurs devenus roi et reine de Léonois, et chevauchent vers le pays de Logres. — Pour la suite, voy. § 338 c.

Tressan 282 h. La version de *Tressan* se rattache à la fois à celle de 99 et à

1. Ce trait du vaisseau paraît être un écho affaibli de la version de 757, etc. (v. § 323); cf. le soporifique (plus haut) et l'allusion à la traversée (ci-dessous).

2. Le rédacteur pense évidemment à la traversée des amants décrite dans 757, voy. plus loin. Ce serait donc le troisième trait commun à 99 avec la version de 757; pour les deux autres, voy. plus haut.

n'avez eü. — Je resterai donc. — *Voire, par mon lox.* » Ils se séparent. 757, etc.

celle de 103 ; mais ce sont (p. 142) les amours du héros avec Iseut qui motivent le premier emprisonnement de Tristan. Après son retour en Cornouaille avec Marc (voy. § 237 note, fin), Tristan voit souvent Iseut chez Dinas, dont le château est construit en labyrinthe égyptien. Andret épie les amants et procure au roi l'occasion de les surprendre sans défense. Ils sont enfermés, lui dans une obscure prison et Iseut dans la tour. Après que toute la cour a vainement intercédé en faveur de Tristan, Gouvernal, craignant pour les jours de son maître, part secrètement, pour revenir avec les Léonnais le délivrer à main armée. Cependant Perceval arrive à la cour : renseigné sur ce qui s'est passé, il entre brusquement dans l'appartement de Marc, le traite de *roy felon et parjuré*, et lui demande la cause de ses procédés. Marc répond avec hauteur et menace Perceval, qui s'élance sur lui; Andret veut tirer son épée, mais Perceval le saisit et le jette par la fenêtre. Il terrasse le roi, l'oblige à prêter serment de mieux vivre à l'avenir avec sa femme et son neveu, se fait remettre les clefs, brise les fers de Tristan et délivre Iseut. Puis il fait promettre aux barons de veiller à ce que Marc tienne sa parole, et part pour voler aux grandes aventures qui lui sont prédites. Les amants continuent à se voir chez Dinas; Andret, qui les épie toujours, monte, armé d'un arc et de flèches, sur un pin fort touffu qui s'élève au dessus des murs du grand jardin. Il voit Iseut sortir d'un pilastre peint à fresque et Tristan se lever d'un siège de gazon qui se trouve dans un bosquet voisin ; il tire sur Tristan une flèche, qui lui perce l'épaule de part en part et dont la pointe effleure celle d'Iseut. Les deux amants se quittent bien vite; une seconde flèche frise la gorge de Tristan, au moment où il se dérobe aux regards d'Andret. Tristan est caché par Dinas chez un homme sûr. Iseut attribue sa légère blessure à l'épine d'une ronce; Marc, prévenu par Andret, la taquine sur cette blessure, et fait de secrètes perquisitions pour découvrir la retraite de Tristan. Heureusement dans ce même temps le roi Helyas, l'ennemi mortel de Marc, envahit la Cornouaille[1]. Marc est assiégé et, sur le conseil de Dinas, demande à Tristan son secours. Tristan est bien disposé, mais sa blessure l'empêche encore de porter les armes. Il arrive au bout de six jours; à la suite du combat singulier, le royaume d'Helyas est rendu tributaire. Tristan, son oncle et sa dame rentrent triomphants dans Cintageul; mais Marc est implacable dans la jalousie et la haine : il ose encore une fois emprisonner Tristan. Sur ces entrefaites, Gouvernal arrive avec les Léonnais; les barons se révoltent contre le roi, fatigués des guerres qu'il leur attire. Ils délivrent Tristan et Iseut, et enferment leur seigneur dans la même prison où il avait jeté Tristan, en le chargeant des mêmes fers. Andret est mis en pièces par le peuple[2]. Tous vont au devant de Gouvernal et de l'armée des Léon- Tressan

1. On voit que l'invasion des *Sesnes* est précédée, dans Tressan, du récit du premier emprisonnement de Tristan. Ainsi la blessure de Tristan est bien motivée; la version de 334, etc., ne la motive point. Voy. au § 271.

2. Dans la version ordinaire du roman en prose, la mort d'Andret n'est pas racontée, non plus que dans les poèmes. Dans la *Tav. Rit.*, le roi Marc le fait tuer après la mort de Tristan. Dans Malory, il est également tué. Dans 103 (Verard, Janot), il se noie, immédiatement avant le dénouement.

757, etc. 283. Iseut rentre et fait partager à Brangain sa joie de cet heureux dénouement. Le roi arrive après elle, se couche et

Trossan nais. Tristan, qui ne veut pas rentrer dans la ville pour y braver Marc dans ses fers, appelle les barons de Cornouaille ; il les prie d'accepter Dinas pour les gouverner pendant la captivité du roi, les laisse maitres du temps que cette captivité doit durer et leur fait jurer de ne point attenter à la vie de Marc. Ensuite Tristan et Iseut vont en Léonois ; comme ils pensent ne pouvoir « y rester en spectacle avec décence », ils se décident à aller en Logres et à n'y confier leur arrivée qu'à Lancelot. Ils marient Brangain à Gouvernal, que Tristan fait agréer aux barons pour son lieutenant et pour leur roi, dans le cas où lui-même viendrait à mourir. Il passent, sur un esquif, en Logres. — Pour la suite, voy. § 338 d[1].

1. Dunl.-Liebr. et l'Encycl. Britann. suivent la seconde version. Pour le récit bien différent que donnent 757 etc. des emprisonnements de Tristan et du voyage des amants en Logres, voy. plus loin. De même pour la *Tav. Rit.*, voy. § 317, note.

12599 283 a[1]. *En ceste partie dist li contes que quant* (premier mot du fº 222) *Gaheriez* (l. *Guerrez*) *vit que la cose estoit a ce venue que si frere ne baoient fors a la mort de Gariet, il en fu mout dolenz ;* il part avec un écuyer. Guerret[2], cherchant partout son frère Gaheriet, le trouve enfin chez un forestier, *ou il gisoit malades molt durement*, à cause des remords qu'il éprouve d'avoir tué sa mère. Guerret, qui l'aime beaucoup, le console, en lui disant que *ceste chose n'est pas si merveilleuse que ausint merveilleuse ne soit aucune foiz avenue*[3], le loge chez un chevalier ami et va lui-même à la cour d'Arthur *prochacier la pès de son frere.* En attendant, Gaheriet *s'aloit joiant et esbatant et près et loing*, *einsint com il voloit*, *une ore avant et autre arrieres.* Un jour, il rencontre son bon ami Hector, qui le décide à aller avec lui au tournoi du *Chastel cornoalois.* Chemin faisant, ils rencontrent Gauvain, Agravain et Mordret. Combat. Agravain attaque le premier Gaheriet, qu'il *haoit de lonc tens*, et est renversé par lui ; Gauvain, ayant jeté Gaheriet à terre, est abattu par Hector, ainsi que Mordret. Hector prie vainement les agresseurs de cesser cette lutte révoltante, et on se bat à l'épée avec acharnement. Galieriet a le dessous contre Agravain, par qui *il savoit bien que toute ceste haïne estoit venue*, et contre Mordret. Hector lui vient en aide et se bat victorieusement avec Gauvain jusqu'à midi, car *a celle hore droitement creissoit tout dis* la force de Gauvain et *sum ardement.* Heureureusement pour les deux compagnons, Lamorat survient. Ayant renversé Agravain, qui s'apprêtait à couper la tête de Gaheriet, et Mordret, il arrête la bataille d'Hector et de Gauvain en leur rappelant leur serment de la Table Ronde, et représente à Gauvain que si Gaheriet a tué sa mère, on ne doit pas le faire mourir pour cela : si ce bon chevalier était tué, sa mort *feroit mout plus a plaindre que la mort d'une dame.* Gauvain *reconneist que cil ne li dit se verité non* et prie ses frères de pardonner à Gaheriet ; ils consentent à contre-cœur. Apprenant le nom de Lamorat, qui raconte qu'il cherche partout le meurtrier de son père, dont la mort a mis le royaume de Listenois *en pourie et en essil*,

Combat de Gaheriet contre ses frères.

1. Pour ce qui précède dans 12599, voy. p. 191.
2. Lacune ou confusion dans le ms.
3. Souvenir lointain de la mort de Clytemnestre ?

fait semblant de dormir. Le lendemain, il accable Andret de reproches et lui interdit la cour; puis il se réconcilie avec Tristan, et une vie pleine de délices commence pour les amants.

284. Un jour, Marc va à la chasse; Tristan allègue une indisposition et reste au logis (f° 40). Le roi poursuit un cerf, Le roi Marc, à la chasse, seul.

Gauvain, pour se débarrasser d'un compagnon aussi dangereux, déclare qu'il ne chevauchera pas avec celui dont le père a tué le sien. Lamorat proteste humblement : « *Li enfant ne doivent pas comparer les meffait[s] des peres,* » mais, voyant Gauvain inflexible, il s'en va avec Gaheriet et Hector. Gauvain et ses frères, après avoir été soignés dans un ermitage, rentrent à la cour. Le roi leur ordonne d'aller chercher leur frère pour l'amener à la cour et lui donner satisfaction. Ils repartent, *et tant firent que Gaheriet trouverent et Hestor, qui estoient gari,* et qui viennent d'un tournoi *feriz cella* (l. *celle*) *semainne a une jornee de Londres*; Gaheriet en avait été le vainqueur. A la cour, ils furent *receü joiosement* (f° 227) *quant il i vindrent. Et sachient tuit cil qui cest conte escoutent que droitement après ceste venue envoie* (l. *envoia*) *li rois Artus en Gaulle, por deseriter lo roi Claudas, mun seingnor Gau. et Boort et Hestor,* [*et*] *les compeingnons de la Table Reonde, et assidrent a celui termine la cité. Et neporquant, ja ne l'eüssent prise ne le roi Cl. destruit, si li rois Artus n'i fust venuz a tout son host; et par sa venue fu la terre des deus roiaumes conquise, de celui de renoir* (l. *Benoic*) *et de celui de Gaunes, si com la grant estoire de Lanc. se* (l. *le*) *doit deviser.* Puis le rédacteur mentionne brièvement les évènements subséquents du *Lancelot* (cf. P. Paris, *les Rom. de la T. R.*, V, 323 ss.) : la conquête de la Gaule par Arthur sur Frolle [1]; l'arrivée, à l'occasion de la fête de la Pentecôte, de la fille de Pelles à la cour; la folie de Lancelot, qui, pendant sa *desverie, fist mainte merveille, que li contes del saint Graal ramentoit. Mès avant conte une autre chose, que nos n'en poem laissier que nostre estoire n'en fust corrompue. Or endroit encomence l'autre istoire.* Cette « autre histoire » raconte la quête de Lancelot entreprise par une quarantaine des compagnons de la Table Ronde [2]. Sur le conseil de Mordret, qui trouve que les quêteurs sont trop nombreux, on élit les vingt meilleurs pour continuer la quête; les autres doivent retourner à la cour. Seul des refusés, Erec ne peut s'y décider; étant nouveau chevalier, il ne veut pas se présenter devant Arthur sans avoir fait *aucune chose* [3].

284 a. Un jour d'hiver, Erec rencontre une demoiselle emportant à cheval son chevalier, tué, à ce qu'elle raconte, à la *Fontaine des Merveilles.* Erec s'y rend, malgré la demoiselle; arrivé dans une vallée profonde, près d'une haute et belle tour, il aperçoit dix pavillons et, devant chacun, une lance, un écu et un destrier. Une belle demoiselle, montant un palefroi *norois*, apparaît et lui fait savoir que, pour Aventures d'Erec.

1. Mentionnée aussi dans le *Tristan*, § 18.
2. La folie de Lancelot figure aussi dans la rédaction de 757, etc. (cf. § 300), avec une nouvelle version de la quête.
3. On passe aux aventures d'Erec; le rédacteur paraît avoir mêlé des épisodes du *Lancelot* à l'histoire de Lamorat.

qui l'entraîne en fuyant *plus tost que vent, et li chien s'en revont après si grant oirre q'il poent; granz et li glatissent* (l. *gr. est li glatissemenz*) *des brachez et la voiz et li soneïz des cors. Li uns braient, li autre crient : « Or après, or après ! » La forest en vet retentissant de toutes parz; qui alors fust a celle chace, adonc peüst il oïr assez bele melodie que du glatissement des brachez, que de l'abai des chiens, des levriers*

passer outre, il sera obligé de vaincre dix chevaliers, élus parmi les meilleurs du pays, « à moins, lui dit-elle, que vous ne vous mettiez *en men conduit*, en promettant *que vos dou tout cest an n'escondiroiz damoiselle de chose qu'elle vos requiere.* » Erec choisit le combat et est vainqueur des dix. Au moment de s'en aller, il est abordé par une autre demoiselle, qui vient lui demander un *don*, qu'elle ne réclamera que lorsqu'elle en verra *ore et point*. Erec consent. Comme il passe, avec sa compagne, devant les pavillons, une demoiselle *desus la porte* lui crie : « Attendez ! Vous n'avez pas encore assez fait pour *connostre vostre proesce.* » Erec s'arrête malgré les instances de sa compagne. Un chevalier en armure noire sort de *leienz*, annonce à Erec, en faisant des excuses, qu'il est forcé de jouter avec lui, le désarçonne rudement et s'en va *tout le chemin de la foreste*. Erec, fortement blessé, est soigné dans le château [1]. Il est, comme il se fait raconter par une demoiselle, dans le château des Dix Chevaliers, où chaque chevalier errant est obligé de jouter avec les dix des pavillons et, s'il triomphe d'eux, avec le châtelain ; vainqueur, il devient le maître du château ; vaincu, il est retenu, dans le cas où le seigneur aimerait mieux s'en aller que de rester, en remplacement de celui-ci, et doit s'engager par serment à ne pas partir avant d'avoir *chevalier conquis* et de laisser *un autre seingnor en leu de soi*. La demoiselle rassure Erec, qui craint d'être condamné, par sa nouvelle position, à une inaction fâcheuse, en lui disant que leur maîtresse a un ennemi mortel dans la personne d'un châtelain voisin. Elle raconte encore que la coutume a été établie pour l'amour de cette dame, dont le père avait éloigné les prétendants en déclarant que nul ne l'épouserait si sa valeur n'égalait pas la beauté de sa fille. Enfin, un jeune chevalier, *assez povre de semblant*, s'était présenté et s'était offert à prouver sa bravoure en combattant d'abord dix des meilleurs chevaliers du pays et ensuite le seigneur lui-même. Il fut vainqueur et épousa la jeune fille. Mais, le jour même de la noce, arriva un chevalier qui le haïssait « *ne savom porquoi* » ; il trouva le nouveau marié *la defors en la plaerie, et l'ocist tot maintenant*. De chagrin le seigneur tomba malade et mourut après avoir désigné comme son successeur et mari de sa fille celui qui pourrait vaincre dix chevaliers qui devraient stationner devant le château ; il ordonna que le vainqueur, dans le cas où il refuserait la main de la châtelaine, fût contraint à rester seigneur jusqu'à ce qu'il eût été vaincu à son tour. Cette coutume ne doit être abandonnée que lorsque la dame aura trouvé un mari digne d'elle. Erec apprend aussi que le chevalier qui

Le château des Dix Chevaliers.

1. Il n'est plus question de la demoiselle qui avait réclamé le *don*.

corant après, que de la noise des corz, que des criz des chaceors, que del(e) retentissement de la forest, et toutes ces choses fesoient .I. grant son de diverses voiz auquez acordanz[1]. A l'entrée de la nuit, le roi se trouve seul dans la forêt et ne réussit pas à rassembler sa suite au son du cor; il s'égare de plus en plus et ne rentre à Tintagel que le lendemain matin.

285. Les chevaliers, qui avaient veillé tard en attendant le retour du roi, s'étaient enfin endormis çà et là dans la salle. Marc la traverse sans les déranger et gagne la chambre à coucher de la reine. Pour ne point éveiller Iseut, il ouvre la porte avec une clef qu'avait fait faire Andret et dont l'existence était ignorée de tout le monde : il entre et trouve les amants endormis dans les bras l'un de l'autre. Hors de lui, il tire son épée; mais, au moment où il va frapper Tristan, celui-ci se retourne dans le lit. Le roi, toujours poltron, craint qu'il ne se réveille et s'enfuit, en ayant soin, toutefois, de fermer la porte à clef. Tristan s'éveille tout à fait et aperçoit le fuyard, que les amants prennent pour Andret; il sort et se mêle aux autres chevaliers.

Marc trouve les amants endormis dans les bras l'un de l'autre.

1. Cf. le bel écho de cette poésie du Moyen Age dans Shakespeare, *le Songe d'une nuit d'été*, IV, 1, où Thésée développe l'idée de la « musical confusion Of hounds and echo in conjunction ».

l'avait désarçonné, est Hector des Marès, qui, arrivé par hasard au château, en était devenu le seigneur après avoir tué son prédécesseur. Si un chevalier venait à vaincre les dix pendant la convalescence d'Erec, ce dernier aurait le droit de s'en aller, le nouvel arrivé devant rester à sa place. Ainsi Erec séjourne, malgré lui, dans le château, et il lui *couvient a lessier la queste une piece del tens*. Le conte retourne à Lancelot fou.

285 a. Celui-ci arrive devant un pavillon, où il se met à donner, avec une épée, de grands coups sur un écu suspendu *devant un arbreisel*. Il est accueilli par *Blian*, le frère de Belinan [1]. Son hôte ayant été poursuivi jusque dans la salle de son château par deux ennemis, Lancelot les chasse, après avoir rompu les anneaux de fer dont on lui avait enchaîné les pieds. Après deux ans de séjour, il s'en va un jour après un sanglier qui passe, fuyant devant des *veneurs*. Le nain de Blian le suit. Lancelot est blessé à la cuisse par le sanglier, qu'il tue; il est soigné par le nain et un ermite, qui surviennent. Une nuit, au clair de lune, il quitte l'ermitage, où il a été reconnu par deux

1. Cf. P. Paris, *l. l.*, p. 327.

286. Marc va se coucher, méditant de s'emparer de Tristan pendant son sommeil, et, harassé de fatigue, il s'endort aussitôt. On trouve son cheval, on cherche le roi et on le découvre enfin. Iseut comprend que c'est lui que son amant a vu dans la chambre ; elle fait venir celui-ci et l'avertit du danger ; toutefois, Tristan est sans peur.

chevaliers. Il erre dans la forêt pendant trois mois et se tient généralement avec des pâtres, qui lui donnent du pain, lui prennent ses habits et le *tondent*. Il se nomme, mais on ne peut croire que ce soit Lancelot. Pendant le *demi an et plus* qu'il reste avec les bergers, il a tant de *mesaise de boivre et de mangier* qu'il mange, *a tout le cuir*, la chair crue des bêtes qu'il peut attraper [1].

Aventures d'Erec.

286 a. Au château des Dix Chevaliers, Gauvain succède à Erec. Celui-ci arrive à la Fontaine des Merveilles, où les chevaliers du pays avaient coutume de jouter avec les passants ; on suspendait à un pin les écus de ceux de la maison d'Arthur qui étaient vaincus, et on leur faisait *fiancier* de rester sans écu jusqu'à ce qu'ils pussent en enlever un à un chevalier. La merveille qui a donné son nom à la fontaine consiste en ce que les chevaliers qui y arrivent ne peuvent ne pas être à la fois joyeux et affligés : joyeux de pouvoir combattre leurs ennemis et affligés de la défaite de leurs amis en cet endroit. Ainsi Erec se désole en apercevant l'écu du roi *Lac*, son père, mais, au même moment, il voit avec joie venir Mordret, son ennemi mortel, qui, cette année même, avait assassiné son cousin *Driant*. Combat. Erec, vainqueur, laisse partir Mordret, dont l'épée s'est brisée, et reste, *pensif durement*, devant l'écu de son père. Survient une demoiselle qui lui apprend qu'il ne saurait avoir des *nouvelles* de son père ni de Lancelot que par elle-même. Erec ayant promis de lui prouver sa reconnaissance des renseignements qu'elle voudrait bien lui donner, la demoiselle déclare qu'elle n'ose se fier aux serments souvent fallacieux des chevaliers de la Table Ronde. Alors Erec jure devant Dieu que *jamès de couvenant ne mentira, s'il i devoit lessier la vie ; si s'en repenti puis* ; car, par suite de ce vœu, il coupa plus tard la tête à sa sœur et perdit la vie dans un combat contre Gauvain, qui, pendant la quête du Graal, l'attaqua blessé pour venger Ivain aux blanches mains, qu'Erec avait tué *par mesconoisance*, ce dont Gauvain fut blâmé par Hector devant la cour d'Arthur, *si com cist livres le devise apertemant del saint Graal* (sic). Erec ayant prêté ce serment, la demoiselle le renseigne sur le sort de Lancelot et s'offre à le lui faire voir. Quant au roi Lac, qui était arrivé au château un mois auparavant, il avait été vaincu et blessé par un chevalier du pays, puis vengé par Hector, qui avait tué le vainqueur, et enfin soigné et guéri dans une abbaye voisine. Erec suit la demoiselle ; le lendemain, on trouve Lancelot endormi à une fontaine. Erec ne peut le reconnaître. Hector survient ; il court embrasser son frère, mais le fou a peur et s'enfuit. On le cherche inutilement. Hector, malade de chagrin, est

1. Cf. le récit, imité du *Lancelot*, de la folie de Tristan, § 101.

Premier emprisonnement de Tristan endormi à l'aide d'un narcotique.

287. Le roi, pour ne pas alarmer les amants, ne modifie en rien sa conduite envers eux, mais il envoie secrètement chercher Andret et le consulte sur le parti à prendre. Andret promet de faire en sorte que Marc puisse s'emparer de Tristan par surprise. Cependant le roi trouve de son côté un moyen : prétendant que le sommeil le fuit depuis quelque temps, il s'adresse à un *fisicien* et commande un breuvage qui fasse dormir; il a l'intention de le faire boire à son neveu[1]. Ayant mandé Andret, il lui ordonne de rassembler ses compagnons pour saisir Tristan endormi. Le soir, comme le roi, avant de se coucher, va prendre une coupe de vin et que Tristan est resté seul avec lui, Marc fait présenter le narcotique à son neveu par un valet. Tristan, sans défiance, boit et s'endort; on le saisit et on l'enferme dans la vieille prison de Tintagel, où il doit rester à tout jamais, selon l'arrêt du roi, qui n'ose le tuer. Afin de ne pas éveiller de soupçons, on fait courir le bruit que Tristan est parti de Cornouaille avec Lamorat, qui est venu réclamer son secours. Gouvernal, cependant, a des doutes : il ne conçoit pas que Tristan se soit éloigné sans le

1. Dans la version de 99 on retrouve le soporifique; voy. p. 201.

soigné, pendant quatre ans, dans l'ermitage où Lancelot avait été. Erec lui tient compagnie. A la cour, on commence à les croire morts[1].

287 a. Lancelot arrive à Corbenic, où il reste longtemps inconnu. Tous les ans, à la Noël, un géant vient, d'une île peuplée de géants, à la cour du roi Pelles pour lutter avec les deux hommes les plus forts du royaume d'Arthur. S'il est vainqueur, il peut s'en aller librement; sinon il doit rester à la disposition du roi. Lorsque, le jour de Noël, un de ces géants s'est présenté, un jeune chevalier s'offre à le combattre. « Non, vous n'êtes pas de force à le vaincre, » dit Lamorat (f° 243 c), *dont li contes parle en arrieres*[2]. On s'avise alors de donner pour adversaire au géant Lancelot fou, qui parvient à le tuer. Il est reconnu par Lamorat et guéri par la vertu du saint Graal. Le roi le fait installer dans l'île des géants après en avoir chassé ceux-ci, et Lancelot y reste avec Galaad et sa mère et une quarantaine de *que*

1. Fol. 242 c. *Mès or leisse li contes a parler d'els tout et retorne a Lancelot por conter coment il fu delivrés de cele forsenerie, et sachiez que misire Roberz de Borron fait savoir por verité a touz cels qui cest conte lisent que de ceste forsenerie qui a Lancelot avint par tel maniere com vos avez oï conte la droite estoire del lacut* (l. *latin*) *assez greingnors merveiles que li franceis ne devise, quar il ne puet mie tant demorer sor ceste chose com il volsist, por ce que trop a a conter de la queste del saint Graal. Mès qui parfitement vodra oïr les merveilles de ceste forsenerie, si voie l'estoire de Brait, quar ilec porra il trover apertement toutes le[s] choses que misire Roberz lesse conter en sun livre, porce que li troi livre soient tuit d'un grant, quar por autre chose ne fu translatee d'autre part l'estoire del Brait fors por ce que lemumeist* (l. *l'en i meïst*) *les choses qui en cest(e) livre seroient obliees a metre.*

2. On n'explique pas la présence de Lamorat à la cour de Pelles.

prévenir ; d'autre part, il ne peut croire que *li rois legierement l'eüst ainssi fet prendre par tel traïson, por ce que ci bel samblant li moustroit.*

Tristan sera délivré d'abord par Lancelot du lac, plus tard par Perceval de Galles[1].

288. On juge de l'étonnement de Tristan[2] lorsque'à son réveil il se voit enfermé dans une prison. Chaque jour, un

1. Fin du ms. 100 ; la suite dans 101. — 757 n'annonce pas la délivrance par Lancelot, tout en la donnant, comme les autres, plus loin.
2. Début du ms. 101.

dames que damoiseles. Ayant fait faire un écu qui le représente lui-même à genoux devant la reine Guenièvre, il le suspend à un pin afin que cette image lui rappelle continuellement qu'il *s'estoit mesfait vers sa dame.* Comme il ne veut pas dire son nom aux demoiselles, une d'elles, pour l'éprouver, fait venir son chevalier, *Alban*, qui provoque Lancelot et est vaincu. De cette victoire les demoiselles témoignent une joie telle que, depuis, l'île fut appelée l'Ile de Joie. Un autre chevalier du pays, *Arion*, se noie pendant la traversée, avant d'avoir combattu Lancelot. Des chevaliers de toutes parts arrivent pour se mesurer avec ce dernier : ils sont tous vaincus ou tués sans avoir pu apprendre le nom de Lancelot, qui se fait appeler le chevalier *mesfaït.* Il reste ainsi, dans l'Ile de Joie, dix ans et quatre jours, plongé dans une profonde mélancolie ; seule, la vue de son fils Galaad adoucit un peu sa douleur [1].

Lamorat au château des Dix Chevaliers.

288 a. Gauvain était resté plus de six ans au château des Dix Chevaliers, car les chevaliers errants qui étaient arrivés pendant ce temps avaient été tous vaincus par les dix; *mès après ce que Lanc. fu mis en l'Isle de Joie... avint que Lamorat se parti de Corbenic, et pensoit qu'il iroit a la cort le roi Artus por savoir se Lanc. i seroit alez*, ce qui ne l'empêche pas de chercher, chemin faisant, les aventures. *A l'entree de mai*, le hasard le mène au château des dix, qu'il désarçonne tous, ainsi que Gauvain. Comme il refuse la *segnorie* du château, on le met en prison. Gauvain s'en va, heureux d'être débarrassé de sa *garde*, mais vexé d'avoir été désarçonné par ce chevalier, dont il espère bientôt connaître le nom. Lamorat consent enfin, pour sortir de sa prison, à épouser la châtelaine : ainsi *fu ostez li maux passages qui devant estoit, mès por ce ne perdi mia* (l. *mie*) *li chastiaux sum nom.* Le jour même de la noce, Agloval, Tor, fils d'Arès, et Driant *s'entrecontrerent, ent(r)or hore de midi, enz el mileu del chastel, einsint com aventure le fist.* Etant restés dix jours avec leur frère, ils partent pour la cour d'Arthur, désirant avoir des nouvelles de Lancelot, dont ils poursuivent, eux aussi, la quête. Lamorat obtient la permission de les accompagner, en promettant de rentrer le plus tôt possible. Au bout de quatre jours, n'ayant

1. Dans l'analyse de P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, V. 327-9, le séjour de Lancelot à Corbenic est raconté essentiellement de même ; parmi les détails qui y diffèrent est le rôle de Lamorat, qui a sans doute été intercalé par le compilateur de 12599.

valet, sans dire un mot, met un pain et de l'eau sur sa fenêtre. Tristan souffre et se lamente en voyant le réveil de la nature au printemps. A la fin il tombe dans une extrême faiblesse. Il reste ainsi emprisonné pendant six mois. Le *valet* qui lui apporte sa nourriture se sent gagné de compassion et l'aurait volontiers délivré.

289. Un jour, le roi Marc est à Tintagel avec Dinas, qui avait *oï consoner a ne sai qui* que Marc tient Tristan en prison. Arrive un écuyer tenant une lance *a .I. petit penoncel.* Il demande au roi, sans le saluer, si Tristan est à la cour. Marc joue son rôle. Alors l'écuyer, au nom de son maître, un chevalier de Logres, qui est resté dehors, provoque les chevaliers

Arrivée de Lancelot.

trouvé aucune aventure, ils décident de se séparer. Driant passe la nuit chez une *dame veuve* et rencontre le lendemain Gauvain, Agravain et Mordret dans la forêt de *Lacen* (f° 248). Mort de Driant et de Lamorat, puis arrivée et séjour de Perceval à la cour d'Arthur [1] (f° 250 b ss.) racontés essentiellement comme dans 757, etc. [2] Perceval quitte la cour pour se mettre en quête de Lancelot ; ici (f° 254 b) finit l'accord [3] : Perceval, conduit par une demoiselle, arrive dans la *Forest perilleuse*, près d'une île où sa sœur, désirant venger la mort de Pelinor et de ses frères sur Gauvain, a fait construire deux tours ; elle reste elle-même dans l'une, après avoir posté dans l'autre dix chevaliers de sa parenté, qui doivent jouter avec les chevaliers passants. Les vaincus sont forcés de rester et de se battre avec ceux qui arrivent. Perceval y vient et lutte victorieusement avec Gaheriet ; sur le conseil de Perceval, qui ne se doute pas que sa sœur est dans l'île, tous deux s'enfuient ensemble du château [4]. Pour attirer les chevaliers qui passent, la fille de Pelinor fait dresser une croix avec une inscription qui les invite à venir au château voir le meilleur chevalier du monde.

Mort de Lamorat et de Driant.

289 a. Erec était resté quatre ans avec Hector, malade, dans l'ermitage. Un jour, pendant une promenade, il rencontre un chevalier qui ne lui rend pas son salut, et dont le nain le blesse au visage en lui lançant une *corgiee*. Erec va chercher ses armes. Il quitte Hector, qui dort, afin de poursuivre le chevalier orgueilleux. Dans la forêt d'*Aledon* (*Alodon*), il rencontre le *Lait hardi* emmenant une demoiselle qu'il ne peut

1. Plus haut, dans le ms., un autre rédacteur a déclaré ne point vouloir raconter l'arrivée de Perceval à la cour ; v. p. 191.
2. Pour les variantes de 12599, voy. sous le texte de 757 (§ 310 ss.).
3. Cet accord s'explique le plus probablement par la supposition d'une source commune, dans laquelle on pourrait soupçonner quelque chose comme une « geste des quatre fils de Pelinor », composée à une époque où, les aventures ordinaires de Perceval étant devenues trop connues, on s'avisa d'en relever l'intérêt en y ajoutant l'histoire de toute sa parenté (cf. § 306), comme cela est de règle dans le roman de chevalerie, où l'histoire du père ou des frères vient se joindre postérieurement à celle du fils, par exemple dans le *Meliadus*, première partie du *Palamede*, et le *Tristan*. — Dans le cas présent, l'histoire des quatre fils Haimon a pu servir de modèle pour cette geste des quatre fils de Pelinor, où tous les mss. du *Tristan* auront pris ce qu'ils racontent des aventures de Lamorat et de ses frères. Cette *geste* doit être postérieure au *Lancelot*, qu'elle utilise.
4. Cf. l'histoire assez semblable de la lutte de Tristan et Lamorat dans l'île ; § 187.

du roi. Personne n'ose accepter son défi. Dinas blâme le roi Marc d'avoir cru le déloyal chevalier qui a calomnié Tristan : « Vous avez, dit-il, chassé de votre hôtel tout honneur et retenu toute honte[1]. » Marc déclare que, s'il savait où se trouve Tristan, il le ferait venir. « Vous n'avez qu'à demander à Andret, » réplique Dinas. Andret répond d'une manière évasive, et Marc rompt l'entretien : « *Or lessiez ceste parole atant, car bien ai* (l. *en*) *vendrons a chief.* » Il dit à l'écuyer que la joute aura lieu, dût-il la soutenir lui-même. L'écuyer dépose la lance et va rendre compte à son maître de ce qui s'est passé. Dinas ajoute en souriant qu'Andret doit être préféré pour le combat, puisque c'est lui qui a enlevé Tristan à la Cornouaille. Andret s'y déclare prêt, à condition que Dinas joutera aussi : celui-ci consent.

Andret et Dinas vaincus et prisonniers de Lancelot.

290. Andret est vaincu, aussi bien que Dinas; ils deviennent tous les deux les prisonniers du chevalier. Marc n'ose jouter, car il se doute que l'inconnu est Lancelot. L'écuyer dit à son maître que personne ne se sent le courage de succéder aux deux chevaliers abattus. Le vainqueur exprime son dédain pour les mauvais chevaliers de Marc et se rend avec ses prisonniers à un château.

On l'y désarme ; Dinas admire sa beauté et lui demande son nom. C'est Lancelot du lac. « Je suis venu en Cornouaille, dit-il, seulement pour voir Tristan. » — Vous ne pourrez le voir que grâce au chevalier que voici, » dit Dinas en indiquant Andret, « car il le tient en prison, je ne sais où. » Andret a beau se défendre, Lancelot tire son épée : « Vous êtes un homme mort si vous ne me le rendez ! » Et il fait mine de

1. Lacune de deux feuillets dans 772.

posséder avant d'avoir vaincu les trois premiers chevaliers qu'il rencontrera. Erec la délivre. Le Laid hardi, ayant appris le nom de son vainqueur, dit que le chevalier qu'il poursuit est *Montenart*, seigneur de l'*Isle reposte*, et lui conseille d'aller au château de la *Roche haute*, dont Montenart s'est emparé, au préjudice d'Arthur. Sagremor y doit également aller pour combattre Montenart.

290 a. Erec, ayant envoyé le Laid hardi à l'ermitage pour tenir compagnie à Hector, se remet en route et arrrive à un château dont la demoiselle lui fait promettre de réconcilier avec elle son amant Gauvain. Son père, le châtelain, les surprend ensemble, et le lendemain Erec se réveille dans une nacelle au milieu d'un lac. Il s'empresse d'aborder à la rive, où il trouve son cheval et ses armes. Un chevalier arrive et

vouloir lui couper la tête. Ce n'est d'ailleurs que pour l'effrayer, car il ne le tuerait *mie volentiers*, puisqu'il est son prisonnier. Andret a peur et confesse la vérité : Tristan est enfermé dans la vieille prison construite par le père du roi Marc, qui y laissa mourir un *haut* homme, son ennemi.

291. Le lendemain, Lancelot quitte ses prisonniers, qui restent au château, et s'en va à Tintagel. Marc est à dîner. Lancelot, tout armé, se tient devant lui, sans rien dire ; le roi, alarmé, se plaint de ce manque de courtoisie. « Je suis venu pour avoir ton jugement, dit Lancelot ; on m'a dit que tu es un homme sage. Ecoute donc et porte-moi un jugement loyal, comme c'est ton devoir ; *car rois ne doit oncques mentir.* » Et il lui expose le cas : il était jadis un serf, qui avait su

Lancelot confond Marc par une allégorie.

désarçonne Erec, qui le retrouve dans un pavillon, exige une lutte à l'épée et est vaincu. Le chevalier est Bohort de Gaunes, que le châtelain *Mabon le noir*, l'enchanteur, a délivré de sa prison pour qu'il le venge d'Erec, à qui les enchantements ne peuvent nuire, à cause d'une *grace* dont l'a *garni* sa mère *Ocise*, qui s'entendait aux enchantements mieux qu'aucune autre dame de son époque. Bohort quitte Erec pour aller trouver Hector à l'ermitage.

291 a. Erec arrive chez Sagremor, qui doit jouter avec Montenart et qui refuse de lui laisser cette bataille. Erec, simulant la colère, repart en prenant le chemin par où on lui a dit que Montenart doit venir, et rencontre Brandelis et ensuite Montenart. Il tue ce dernier et envoie par Brandelis sa tête à Sagremor ; puis il rejoint à l'ermitage Hector, qu'il trouve en compagnie de Bohort et du Laid hardi, et qu'il guérit en lui apprenant que Lancelot est en bonne santé, nouvelle que vient de lui donner une messagère de la Dame du lac.

Erec tue Montenart.

Les quatre compagnons quittent l'ermitage. Après huit jours de marche commune, Hector et Erec se séparent de Bohort et du Laid hardi, et arrivent à un château où ils rencontrent une demoiselle qui leur raconte, sous le sceau du secret, qu'un des hommes du château meurt toutes les fois qu'un chevalier errant y entre. Ils voient le Laid hardi, qu'on chasse honteusement de ce château et qui s'en va avec eux. Ils sont rejoints par Lionel [1], qu'Hector n'a pas vu depuis six ans ; il attaque et désarçonne Erec, en leur disant qu'il expliquera le motif de ce procédé plus tard, à la cour d'Arthur. Quatre chevaliers ne devant pas marcher ensemble selon la coutume, que rappelle le Laid hardi, nos compagnons se séparent l'un de l'autre.

Hector arrive, au bout de deux jours, à l'île de la sœur de Perceval. Il lit l'inscription, croit qu'il s'agit de Lancelot, passe à l'île et est forcé d'y rester. Survient Gauvain, qui a le dessous dans une longue lutte avec Hector. Les deux combattants s'étant fait connaitre l'un à l'autre,

Aventures d'Hector et d'Erec.

1. Ms. : *Li(e)o(n) maux.*

s'acquérir presque autant de pouvoir que son seigneur. Le bon et puissant voisin de ce serf entra à son service dans l'espoir de *miex avoir ;* il se prit d'une si grande amitié pour le serf qu'il faisait tout ce que celui-ci lui ordonnait. Il arriva que le seigneur du serf se courrouça contre lui et voulut lui ôter sa charge ; le serf fut secondé par son ami, qui tua le seigneur et fit affranchir et enrichir le serf. En récompense, celui-ci attaqua son bienfaiteur et l'emprisonna. — Marc, n'y entendant pas malice, estime que le serf a mérité *la plus vil mort que l'en porroit penser.* « Très bien, dit Lancelot, vous venez de vous juger vous-même ; » et il lui explique son allégorie. Le roi est confondu ; il répète qu'il ignore l'endroit où est Tristan ; mais quand il voit que Lancelot sait tout, il a peur de ce

Hector, qui croit toujours Lancelot emprisonné dans l'ile, se laisse décider par Gauvain à assaillir, avec lui, les dix-huit chevaliers du château. Ceux-ci sont massacrés. La châtelaine et ses demoiselles accablent de reproches Gauvain, qui est blâmé aussi par Hector. Celui-ci, apprenant enfin que son frère n'est point dans le château, s'en va avec Gauvain. Ils passent la nuit dans une *galesche loge* et trouvent, le lendemain, une abbaye où, au bout de deux jours, Hector quitte Gauvain, affaibli par ses blessures, pour se mettre en quête de Lancelot.

Au château d'*Augut*, ainsi appelé en mémoire de saint Augustin, Erec délivre Bohort, qui avait tué, à son corps défendant, le fils du châtelain, et qu'on allait mettre à mort. Les deux amis s'en vont ensemble et rencontrent Blioberis et Sagremor *en une valee, devant deus paveillons*, dont le seigneur, frère de Blioberis, les traite fort bien pendant les quatre jours qu'ils y restent. Un jour, à midi, comme ils sont à table, ils voient arriver, sur une mule blanche, une demoiselle la plus laide et la plus contrefaite qu'on puisse imaginer. Robert de Borron dit avoir vu à *Ossenefort*, dans le trésor de l'abbaye de *Saint Vincent*, une image d'argent représentant cette demoiselle, que le roi Arthur avait fait faire, et qu'il avait laissée à Ossenefort *por ce que cil qui après lui vendroient l'i veïssent.. ; et encor l'i puet l'en veoir, et tient la damoisele en sa main une verge d'argent qui fu faite del lonc Erec, ne puis ne fu apetiece[e], et par cele verge poent connoistre cil qui la voient com bien Erec fu lonc.* La demoiselle apostrophe Erec, le blâmant de n'avoir pas mené à fin l'aventure du château d'où il avait vu chasser le Laid hardi. Elle s'en va aussitôt, et l'on cherche à rassurer Erec. Blioberis lui dit qu'il y aura un grand tournoi à Camaaloth *devant trois jors la Pentecoste* [1].

L'image d'argent.

Lancelot se distingue, devant Guenièvre, au tournoi de Camaaloth, au point que Galeodin, chef du parti adverse, se voit forcé de protester : « Lancelot a tué aujourd'hui six chevaliers ; or, nous sommes venus ici pour éprouver nos forces, et non pas pour mourir. »

1. Ici, au f° 268 c, il y a une colonne blanche, indiquant évidemment une lacune à l'endroit où était sans doute racontée la délivrance de Lancelot de l'Ile de Joie.

que fera le roi Arthur en apprenant ces nouvelles, et envoie deux chevaliers pour ôter Tristan de la prison. Ils ont de la peine à le trouver dans l'obscurité du cachot. Il est dans son lit, très affaibli et amaigri, et se réjouit à l'idée qu'on vient pour le mener à la mort.

Marc fait mettre Tristan en liberté.

292. Marc ordonne à Tristan de sortir de la cour ; s'il y revient, il lui fera *ennui du cors*. Lancelot blâme fortement le roi ; il lui rappelle qu'il a assassiné son frère[1] et lui fait des menaces. Marc comprend qu'il a devant lui Lancelot et ne répond rien. Lancelot part avec Tristan, à qui un chevalier de ses amis donne son cheval. Quand ils sont arrivés au château, Dinas dit à Tristan que son libérateur est Lancelot ; la joie est grande. Lancelot déclare qu'ils iront ensemble en Logres, et le lendemain il laisse partir Andret avec Dinas, qui n'ose rester, craignant qu'Andret ne l'accuse de trahison.

1. Cf. § 21.

Brehus.

Brehus, au bout d'une année pendant laquelle il n'avait pas porté d'armes parce qu'il avait été désarçonné par *Alexandre l'orfenin* [1], va à *Wincestre* pour se venger du châtelain de *Coivre* [2]. Il le trouve à la chasse, et il est reconnu par un *veneor*, au coup qu'il donne à un sanglier ; car il n'y avait en Grande-Bretagne nul chevalier qui *tex cox seüst doner a pors fors solement Brehuz*. On l'emprisonne ; le châtelain, dont il a tué le père et le fils, ne le met cependant pas à mort : il veut s'en rapporter au jugement *d'aucun prince de terre*. A la nouvelle de l'emprisonnement de Brehus, Morgain arrive et tâche de le racheter.

292 a. Suite du tournoi devant Camaaloth. Lancelot se distingue avant tous. Hector abat *Yzers* du Pays félon et est lui-même abattu par *Gibers li pesentiz*. Le lendemain, Bohort et Lionel sont obligés de partir avec deux demoiselles à qui ils ont promis de reconquérir l'héritage d'une demoiselle déshéritée, en luttant contre *Aspinnades* et pour *Guillierme le chenu*. Au tournoi, Ivain, ayant revêtu les armes de Lancelot, met en fuite le parti de Galehodin, à l'exception de Palamède, avec qui il se bat jusqu'à ce que sonne le cor de la retraite. — A la prière d'Arthur, tous les chevaliers restent à la cour pour assister à la fête de la Pentecôte.

Palamède, quittant le tournoi, délivre une demoiselle enlevée par le fils de Caradoc de la Douloureuse Tour, *Karakadin*, dont, après une lutte acharnée, il parvient à triompher.

On mène Brehus, chargé de fers, chez le roi *Guiscart de Norbelande*. Morgain et Sibille le délivrent par des enchantements. Plus tard, il *vint cele part ou cels estoient que osta le chevaliers de la tonbe que Breus avoit fait metre en senefiance de son cors meemes*. Il trouve un chevalier se

1. Nous avons déjà trouvé ce personnage dans 99 ; voy. p. 186.
2. Aussi *Doivre*.



Andret part avec de nombreux compagnons pour tuer Lancelot.

293. De retour auprès du roi, Andret lui raconte que Lancelot veut revenir en Cornouaille pour l'en déposséder. Marc demande conseil et forme avec Andret le projet de tuer Lancelot secrètement. Avec quarante chevaliers et soixante [1] *sergeants*, Andret va rejoindre Lancelot. Au point du jour, ils arrivent au château ; tout le monde dort. Ils entrent librement, la porte étant ouverte, et pénètrent dans la chambre où sont les deux compagnons. Lancelot a été réveillé par les plaintes de Tristan, qui est toujours souffrant. Apercevant les chevaliers, il saute au bas du lit, *tout nuz fors de ces braies ;* il tire son épée, enveloppe son bras d'un manteau et fait merveille ; mais la lutte est

1. *Cent* 101, 349, 340 ; *quarante* 97. Lacune dans 772.

promenant avec sa femme : à la vue de Brehus, qu'ils croyaient mort, tous les deux s'évanouissent ; Brehus va les écraser, mais l'écuyer du chevalier lui tue son cheval et court vers le château en criant au secours. On poursuit inutilement Brehus, qui s'est enfoncé dans la forêt. Y ayant trouvé une demoiselle, dont le chevalier, Saphar, frère de Palamède, le fait fuir, il regagne son château.

293 a. La veille de la Pentecôte, arrivent, à la cour d'Arthur, deux chevaliers qui, après s'être battus quarante jours de suite sans avoir perdu de sang, ont résolu de se livrer une bataille décisive devant le grand roi ; chacun d'eux prétend que l'autre l'a *honi de sa feme*. Leur combat est arrêté par deux chevaliers qui viennent raconter que l'un des deux combattants a enterré vive sa femme et que l'autre a pendu la sienne *a un arbre par le[s] piez en un bois* ; ils affirment que les deux dames sont injustement soupçonnées par leurs maris et s'offrent à le prouver en se battant avec eux en combat singulier. Le lendemain, le jour de la Pentecôte, la bataille double a lieu, en présence de la cour et des deux dames, qui sont arrivées entre temps. Les deux maris, *Usantier* et *Guincel*, sont tués par leurs adversaires, *Ranier*, l'Ermite du Bois, et *Gautier le brun*, qui *andox furent hermites a celui point, mès il avoient esté devant chevaliers de grant proecce* ; ils s'étaient chargés de la défense des deux dames par pitié, et *le maistre hermite, li bons hermite Guilielme*, le leur avait commandé. Les dames rentrent dans leur pays, où elles se remarient, et les ermites retournent à leurs ermitages.

La Pentecôte du Graal.

A la cour de Camaaloth, il y a, ce jour de Pentecôte (f° 277 c), *si grant feste et [si] grant joie que dou(s) tens dou* (l. *ou le*) *roi Luces de la Grant Bretangne se cristiana ne fu veüe si grant joie ne si grant feste en nus païs*. Tous les compagnons de la Table Ronde sont présents, sauf Lancelot, Bohort et Lionel ; *cilz .III. vindrent avant que la grant messe fust cantee. Et missire Tristans i vint celui jors meesmes ensint com li contes dou sant graals* [1] *le tesmongne apertement* ; *dont je ne vous en conterai riens de sa venue, porce che* (l. *que*) *bien est traslatee de latin en*

1. C'est-à-dire le Graal interpolé dans le *Tristan* ; cf. § 890 ss.

trop inégale. Enfin un *sergeant* met une lance *parmi le cors* de Lancelot, qui tombe, dans une mare de sang, en s'écriant : « Je suis mort. » On le laisse pour tel; Andret fait prendre Tristan, qui n'a pas même la force de se mouvoir, et l'enferme dans le château du Pin. Ses compagnons massacrent tout ce qu'il y a de vivant dans le château où l'on vient de prendre

On laisse Lancelot pour mort. Tristan enfermé dans le château du Pin.

françois por (l. *par*) *atrui; ainz tendrai ma droite voie. Mès atant laisse li contes a parler de seste aventure et parole dou roi Artus.*

Les compagnons de la Table Ronde étant partis en quête du Graal, Arthur, tombé malade, lègue son royaume à quelque chevalier de la lignée de Ban dans le cas où ni Lancelot ni Tristan ni Bohort n'en voudraient accepter la possession. La maladie du roi est due à Morgain, qui avait recommandé *als orgoilleus chevaliers* de se mettre en quête, *pour honir les chevaliers dou roi Artus*, et celui-ci apprend que quarante chevaliers *aloient trestuit ensenble ociant* les compagnons de la Table Ronde. Heureusement Galaad, *entre lui et mon seingnor Tristanz*, les mit tous à mort. Arthur guérit à la nouvelle de l'entrée de Lancelot dans Corbenic; *si li fu avis que la queste fu finee*, et Guenièvre se réjouit de ce que Lancelot *enportast l'onor de la queste certainement.* Peu après, le roi Marc vint faire la guerre à Arthur; *de cele aventure ne vos conterai ge pas, ançois terrai ma droite voie* (c'est pourtant raconté plus loin, § 296 a).

Nestor de la Fontaine ou de Gaunes, le fils de Blioberis, tue, devant Arthur, *Margus* le félon. Puis il triomphe de *Ligoret* et de *Carzers* le fort, neveu de Margus.

Le fils du Morhout, *Golistant* [1], qui veut venger son père, est chez *Sigurant le brun.* Celui-ci lui promet d'aller avec lui en quête de Tristan et de l'armer chevalier dès qu'il aura vengé la mort du Morhout. Golistant, impatient, déclare qu'il ira le lendemain se *rendre en la bailie de Vincestre.* Sigurant en rit. A ce moment on voit quatre vilains conduisant, sur un âne, un chevalier *toz nuz en braies*, garrotté et ensanglanté par suite des coups de *corgiees* qu'il a reçus [2]. Golistant menace les vilains, et Sigurant en tue trois; le quatrième raconte que Dinadan avait violé sa fille et qu'on le menait chez le suzerain pour être jugé. Sigurant le laisse partir, après lui avoir recommandé de ne jamais mettre la main sur un chevalier, et fait soigner Dinadan, qui le taquine au sujet de sa voracité, due, dit-il, à ce que la mère de Sigurant s'était oubliée avec un loup [3]. Dinadan lui parle aussi de Lancelot, de Galaad et de Tristan. Dinadan est guéri et chevauche un jour avec Sigurant et Golistant. A une fontaine ils trouvent Galaad, Lancelot, Tristan et Palamède; Sigurant les invite à jouter sans écouter Golistant, qui le supplie de le faire chevalier pour qu'il puisse se venger de Tristan. Sigurant renverse Palamède, Tristan et Lancelot, mais refuse de jouter avec Galaad et s'enfuit dans la forêt suivi de Golistant. Dinadan leur dit que c'est le chevalier au dragon, *enchantez dusque a tant que li siege*

Sigurant le brun.

1. Introduit comme un personnage dont il a déjà été question.
2. Cet épisode et le suivant se retrouvent dans le ms. 355, f° 62.
3. Cf. 99; p. 200.

Tristan, afin que la mort de Lancelot ne soit point connue. Après un dernier regard sur le héros, qui est encore en pâmoison, Andret fait promettre à ses compagnons de ne rien dire de ce qui s'est passé. Puis ils retournent à Tintagel. Pour expliquer leur grand nombre, ils diront que le roi les a envoyés *au Port de la Cave, ou l'en li avoit fait entendant que gent estrange devoit ariver*. Dinas ne peut donc savoir la vérité. Cependant Lancelot n'est pas mort. Plus tard, le roi Marc et Andret le reverront bien portant [1].

Andret retourne à Tintagel.

Lancelot soigné chez un chevalier de Léonois.

294. Lancelot [2], grièvement blessé, couché par terre, au milieu de cadavres, est trouvé par un chevalier de Léonois, dont les écuyers bandent ses plaies et font une civière pour le transporter. Revenu à lui, Lancelot raconte que Tristan a été tué et que lui-même a été blessé par ordre du roi Marc. Le

1. Est-ce une allusion à la vengeance telle que la donne la *Tavola Ritonda?* Voy. § 574 note.
2. Fin de la petite lacune de 772.

perilleus ne fu conpliz et vainqueur du tournoi de Vincestre. Palamède promet à Galaad de se faire baptiser. A propos d'une demoiselle que Dinadan promet d'abord de conduire, puis abandonne en déclarant vouloir *se mettre en sa queste,* Tristan le blâme, mais Dinadan répond que Tristan en a fait autant en laissant Iseut dans la Joyeuse Garde [1].

Palamède va chez Arthur et se fait baptiser [2]. Sigurant quitte Vincestre pour aller à l'*Isle non sachant* où il prend la croix [3].

Galaad, Lancelot, Tristan et Dinadan sont logés dans une abbaye où Dinadan raille un moine vorace, est lui-même raillé par Tristan et Lancelot et se défend avec succès. Le lendemain, Galaad arrête le bloc mobile dans lequel Merlin avait conjuré le diable. Puis les quatre compagnons conquièrent un château, où quarante-quatre chevaliers essaient de les emprisonner, et dont ils suppriment les mauvaises coutumes. Le lendemain ils se séparent.

294 a. Nestor de la Fontaine tue d'abord un chevalier qui le poursuit, et ensuite *Aschalor*, qui avait privé *Clareze* de son royaume.

Lancelot et Galaad.

Lancelot est désarçonné trois fois par Galaad dans un tournoi *encomencez entre .II. damoisselles dont l'une estoit fille d'un cuens et l'autre fille d'un sers que sum heritage li voloit calongier.... Mès il* (Galaad) *ne savoit pas qu'il* (Lancelot) *fust son pere. Lors, quant il ne* (l. *en*) *fu certains, il en prist la penitence par la boche du hermite, que li comanda en liu de penitence que il s'en alast a la mer, ou il avoit un chastel a larrons que desroboi[en]t tresloz li* (l. *les*) *tresspassanz* (f° 286 a). Galaad *venqui tote la place,*

1. L'arrivée des amants à la Joyeuse Garde figure plus loin dans le roman.
2. Cet évènement, donné ici sans détails, est raconté, dans des circonstances toutes différentes et bien plus au long, aussi dans la version cyclique; voy. § 560.
3. On voit par les aventures de Sigurant que notre compilateur utilisait aussi le roman de *Palamedes.*

chevalier de Léonois, désolé, fait rechercher le corps de son illustre compatriote ; mais, comme on ne trouve rien, il pense qu'on l'a emporté à la cour. Il fait porter Lancelot à son château et va lui-même à une abbaye voisine demander aux moines d'ensevelir les morts.

295. Pendant sa convalescence, Lancelot promet à son hôte

mit à mort les larrons et donna le château à un chevalier *qui a celui point trespassoit devant lui.* Ayant par hasard rencontré Lancelot, il *li crie merci de l'otrage qu'il li avoit fait.* Pendant leur entretien surviennent quinze vilains menant deux demoiselles, qui crient au secours et qui, délivrées par le père et le fils, les décident à affranchir le pays, subjugué par des vilains. Le lendemain, Galaad et Lancelot, assistés par quarante chevaliers délivrés de prison par une demoiselle, triomphent de quatre cent cinquante vilains. Ayant rendu le pouvoir aux maîtres légitimes, ils partent et rencontrent *Alyon*, conduit à la mort par dix chevaliers. Galaad le délivre, et, l'ayant fait acquitter par le comte qui l'avait condamné, il s'en va après Lancelot, qui était allé supprimer les mauvaises coutumes d'un château voisin.

Blioberis rejoint Gauvain et Agravain qui viennent de tuer le roi Bademagu de Gorre et qui enlèvent deux pucelles. Le long combat de Blioberis, qui abat bien vite Agravain, avec Gauvain, dont la force augmente à midi, est arrêté par Hector et Gaheriet. Ce dernier fait transporter ses frères dans un château. Blioberis et Hector s'en vont avec les demoiselles délivrées. Gaheriet, ayant tué un chevalier dans un tournoi de *Brequeham*, est sur le point d'être vaincu par quarante chevaliers, lorsque Blioberis et Hector lui viennent en aide ; il s'en va peu après, invité par le duc de Brequeham, pour voir comment celui-ci fera justice des quarante.

295 a. Tristan suit un chemin *que conduist a une querole ou il joioit que dames que damoiselles .CX., et enmi la querole avoit un fust portrait a la maniere d'une roïne coronee, et delez celui fust avoit un autre fust portrait a la maniere d'un chevaliers prison, que mout estoit corrociez por* (l. *par*) *semblant.* Tristan apprend que cela a été établi par un chevalier du pays, *que s'est vantez que il metra Tristanz en prison devant la reïne Ysolt*, et qui se trouve pour le moment « *au cimitere la aval, que Merlins li profetes et scrist* (l. *escrist*) *letres que tesmoigne[nt] que Tristanz de Loenois doit venir illec après ce que li siege perilleus de la Table Reonde doit estre acompliz. Il doit oster de celui cimet[e]re un perron qui totevoies giette lermes par pertuis que il a.* » Tristan ôte le *perron*, tue le chevalier, qui s'appelle *Akarot*, et se fait raconter, par *un des freres de celui mostier*, que Merlin, logé une nuit « *ceians* », avait vaincu un des frères qui *commença a tenser a lui* ; ce frère, nommé *Loenoys* du pays dont il était, s'était alors mis à pleurer. En partant, le « prophète », prié par l'abbé de laisser au moûtier une merveille, fit celle du *perron a la senefiance des lermes des eils dou frere.* Tristan et le bloc pleurant.

Tristan, arrivé à un château conquis jadis par Lancelot sur *Nabucadan*



de venger Tristan ; guéri, il part avec un équipement convenable et deux écuyers, et arrive en Logres.

et assiégé par *Corbarant*, sauve les assiégés en leur envoyant quarante sommiers chargés de *vitaille*, par les charretiers, à qui il fait croire que le château est rendu. Il défie Corbarant, qui, craignant que ce ne soit un des trois chevaliers qui seuls lui font peur, c'est-à-dire Galaad, Tristan, Lancelot, se fait remplacer par un géant : si Tristan peut le vaincre, le siége sera levé ; puis Corbarant, comme l'exige Tristan, se battra avec lui à son tour. Le géant, qui ne se distingue que par sa force prodigieuse sans savoir *d'assaut ne d'escrimie nulle riens*, attaque, au pas de course, Tristan, qui *guincha un petit* ; le géant tombe à terre et se pâme ; Tristan ne parvient qu'avec peine à lui couper la tête. Corbarant s'enfuit ; Tristan s'en plaint aux quatre chevaliers qu'on lui avait donnés comme otages ; dans leur indignation, ceux-ci s'en vont tuer Corbarant. Une mêlée éclate dans l'armée des assiégants, qui s'entr'égorgent. Tristan, étant resté six jours dans le château délivré par lui, s'en va et arrive devant Corbenic. *Mès il ne li valut riens, que por sa luxure il n'i puet mie entrer ne metre le[s] piez dedenz le chastel ou li saint graal estoit, ainz s'en parti d'ilec honteusement* (f° 292 b), après avoir désarçonné quarante chevaliers *trés devant le roi Pelles*. Il est rejoint par Agloval, qui cherche vainement à le réveiller de la rêverie où l'a fait tomber le souvenir d'Iseut. Surviennent quatre chevaliers d'Orcanie, proches parents de Gauvain, qui assaillent Agloval et l'emmènent prisonnier ; il implore en vain le secours de Tristan, qui continue à chevaucher *mat et pensis*, jusqu'à ce qu'il est arrêté par une demoiselle qui le blâme de laisser ainsi mener à la mort le frère de Perceval, par qui lui-même a jadis été délivré de la prison de Marc. Alors Tristan, laissant enfin *son penser*, rejoint et menace les chevaliers, à qui Agloval fait croire que c'est Daguenet, le fou d'Arthur. Tristan tue trois [1] de ceux qui conduisent Agloval, délivre celui-ci et lui fait ses excuses. On rencontre plus de quarante chevaliers, chassés par leurs ennemis mortels ; Tristan et Agloval se tournent contre ces derniers, qui, repoussés, sont chassés à leur tour par les quarante. Survient un chevalier qui, voyant fuir quatre cents chevaliers, leur vient en aide et chasse les quarante. Tristan le défie, et une lutte terrible s'engage. Agloval, craignant que les deux combattants ne se mettent à mort l'un l'autre, parvient à les séparer ; il ôte le heaume de Tristan et *li abat la ventaille* pour que le chevalier, qui, comme le devine Agloval, n'est point l'ennemi de Tristan, puisse reconnaître celui-ci. L'inconnu est Lancelot [2] ; on juge de la joie qu'éprouvent les deux amis en se retrouvant. Agloval va demander aux chevaliers qui attendent le résultat du combat la cause de leur inimitié ; ils répondent que deux *nices* chevaliers s'étant entr'égorgés après une discussion sur la valeur de Lancelot et de Tristan, le pays s'était divisé en deux parties, et « *por vengier cels .II. que se mistrent a la mort en somes nos conbatus* ». Tristan, Lancelot et Agloval, ayant passé la nuit ensemble, se séparent le lendemain.

Tristan à Corbenic.

Tristan et Lancelot.

1. On ne donne pas de détails sur le quatrieme.
2. Voy., pour le combat analogue raconté dans Rusticien, § 623, note.

296. Il rencontre un messager qui va partout mander les gens à la cour d'Arthur pour la fête de la Pentecôte. S'étant Lancelot retourne en Logres.

Agloval triomphe d'*Akarin*, qui vient de pendre quinze demoiselles par l es tresses : « Le jour de la Pentecôte, où commença la quête du Graal, raconte-t-il, *je, que dou tout haoie le roi Artus, en despit de lui encommençai une autre queste* : je cherchais des demoiselles pour les faire mourir de faim en prison, mais une autre demoiselle, que j'aimais, leur donnait à manger *sor ma defense*; m'en étant aperçu, je les pendis toutes. » Agloval l'envoie à la reine Guenièvre, qui le fait mettre en prison à perpétuité, puis ayant fait transporter les demoiselles dans un hôtel de vilains, il *se mist en sa queste*.

296 a. *Or dit li contes que, a celui point que li filz Don* (l. *Dou*) *fu venuz au chastel Arès, que dit avoit esté Arès son aiol, il trova li chasteaux tot ploins d'enchantement*. Il est empêché par un chevalier *de coivre fait por* (l. *par*) *grant soutiliece* d'entrer dans le château, et se loge *el borc chiés une veuve dame*, qui l'adresse à une inscription se trouvant devant la porte du château et disant qu'au moment où la lira Gifflet, Galaad viendra abattre le chevalier de cuivre. Cette prédiction est réalisée le lendemain; Gifflet s'en va après Galaad sans l'atteindre. C'est Morgain qui a établi l'enchantement du château, *au tens que Tristanz de Loenoys se mist en queste por li trover* [1]. *Elle se mist dedenz celui chastel, en la garde de celui chevaliers*. Gifflet tue, en joutant, *Alixans l'orgueilleux* (*de la Lande*), qui par son orgueil avait conduit mille chevaliers du *roiaume aventureux* dans le *Val Brun*, où presque tous furent tués, et qui avait épousé la nièce de Galehout le brun malgré les parents de celui-ci. Gifflet, qui doit reprendre la quête du Graal, donne le pays à *Giz*, dont le père en avait été privé par Alixans, et part après avoir armé le jeune homme chevalier. Il arrive chez *Otton* [2], et découvre que la femme du sénéchal de celui-ci a substitué ses quatre fils aux quatre fils d'Otton. Aventures de Gifflet

Lionel, regrettant l'outrage qu'il a fait à son frère Bohort et la mort de Calogremans, qu'il a tué (cf. le *Perceval*), se rend à un moûtier pour faire pénitence. Le diable, qui s'y est déjà rendu, déguisé en bûcheron, arrange une liaison entre l'abbesse et Lionel, lorsque Galaad arrive et blâme celui-ci. Surviennent Gauvain et Agravain, à qui le diable fait croire que Galaad est un *lecheor* qu'il faut punir. Ils l'attaquent le lendemain, sont désarçonnés, partent après une explication avec l'abbesse, qui leur dit le nom de Galaad, et rencontrent deux chevaliers qu'abat Agravain, et dont l'un, quoique criant merci, est décapité par lui. Galaad et Lionel arrivent à une fontaine, où Merlin, par une inscription, avait déjà annoncé leur arrivée. Galaad déclare que s'il n'était en quête du Graal, il irait chercher le grand sage. Ayant ri d'une demoiselle qui, prenant Lionel, tonsuré, pour un prêtre, le prie de venir confesser sa mère, les deux chevaliers se séparent. et de Lionel.

Driant [3], quittant, très vexé, le château de Corbenic, où il n'a pu entrer, délivre son ennemi mortel Guerret qui, avec une dame, est

1. Nous n'avons trouvé aucune trace de cette quête.
2. Lacune ou confusion dans le ms., qui introduit Otton tout subitement sans qu'il ait été question de lui dans ce qui précède.
3. Dont la mort est racontée plus haut (§ 288 a) !

rendu à une maison de religion, construite par les chevaliers errants, Lancelot y apprend que Gauvain [1] et Agravain vien-

1. Dans 772, le nom de Gauvain, presque partout où ce chevalier joue un rôle peu honorable, a été gratié par une main postérieure et

mené a la mort par quatre chevaliers, dont l'un est le mari de la dame. Puis Driant tue un sanglier poursuivi par six chevaliers, qui, fâchés de cette intervention, attaquent Driant. Survient Guerret, qui offre à son libérateur de faire cesser le combat en se battant avec lui à la place des six chevaliers. Driant le prie d'attendre qu'il ait combattu les six ; lorsqu'il en a abattu deux, la dame de Guerret quitte son amant en lui reprochant de ne pas secourir celui qui vient de les délivrer. Guerret s'avance alors et prend sur lui la bataille avec Driant ; ils sont à la fin séparés par les chevaliers spectateurs, et tous se séparent.

Or dit li contes..... que après ce que mon seignor Yvains se fu partiz dou cimitire [1], il trouve la tombe, récemment faite, du roi Bademagu de Gorre, que Gauvain avait tué, et s'en va, en pleurant, vers Corbenic. Il rencontre un chevalier désarmé, qui vient d'y voir le saint Graal ; c'est *Elys de Carefor* (f° 301), qui raconte qu'il a vu Tristan abattre quarante chevaliers, devant le pont, sans pouvoir entrer au château. Elys s'en va, rencontre Agravain et le désarçonne. Ivain est renversé, à Corbenic, par le chevalier du pont et ne peut entrer, *et ce fu por le pechiez que en lui estoit por la reïne de Galvoie*. Plus tard, il trouve *Grimiel* le fort et *Graz* le hardi, qui se battent pour l'amour d'une demoiselle ; ce dernier est sur le point de succomber, quand Ivain intervient, tue Grimiel, après un combat, et fait transporter Graz à l'hôtel. Douze chevaliers, parents de Grimiel, renoncent à le venger, intimidés par huit chevaliers qui sont avec Ivain. Au bout de quinze jours, celui-ci s'en va et arrive devant un *mostiers de nonains. Illec avoi[en]t villains abatues les portes por trover vitailles, que en lor païs estoit entree la fammie..., et les nonains se defendoient, que par desor le clocchier que estoit sor l'église gittoient pierres poingnal.* Ivain chasse les vilains après une rude bataille. Le lendemain, il trouve, à une fontaine, deux demoiselles pleurant la mort de son frère, Ivain l'*avoutre*, tué par Gauvain. Arrive un cheval avec un cavalier mort ; c'est *Garis de Lambale*, neveu du roi *Hernars* de Lambale ; il était compagnon de la Table Ronde et *avoit estez mult acointez de Agravains li orgueillos*. Survient un chevalier qui s'enfuit à la vue d'Ivain en train de creuser une tombe. Celui-ci, ayant *enfoiz* Garis, s'en va après le chevalier et en rencontre un autre qui lui dit que le fuyard est Gauvain, et que lui-même, *Aristoc le fort*, cherche Ivain pour se battre avec lui. Après un combat pénible, Ivain, ayant coupé le bras à son adversaire, lui dit : « Si j'ai tué ton père, ce fut à mon corps défendant ; toi-même va-t-en, si tu veux sauver ta vie. » Aristoc, préférant la mort, expire après avoir asséné un dernier coup à Ivain, qui s'en va, arrive devant un *mostiers que seoit en une petite isle* et y est conduit par un *mauier* (l. *marenier*) dans sa *barce*.

297 a. *Or dit li contes* (f° 303)... *que li roi Marc de Cornoaille avoit passez la mer* ; *venuz s'en estoit el roiaume de Logres, avec grant compain-*

1. *Sic* ; on voit combien la compilation est mal faite.

nent de quitter cette maison, où ils avaient été soignés après

remplacé le plus souvent par celui d'Agravain; ici, où Agravain figurait déjà, c'est Guerret. Ce procédé finit au f° 339 c, où commence une autre main; cf. § 503 note; mais dès le § 529 la main correctrice reparaît.

gnie des chevaliers de son païs; et des homes a piez avoit il si grant plantez, que de son païs que de sa soldee, que il avoit subjugué et dévasté tout le royaume de Logres; *et se ne fust Galaaz li trés bons chevaliers*, que *desor son ost estoit enbatuz et les avoit mis a desconfiture*, Marc aurait facilement triomphé d'Arthur, dont tous les bons chevaliers étaient à ce moment en quête du Graal. *Ce fu la chose por quoi li roi Artus ne issi ors de Camalot. Quant li rois Marc de Cornoaille fu desconfiz por* (l. *par*) *la bonté de Galaaz, il s'en ala fuiant entre* (*ce*) *lui et .C. chevaliers de Tintajol, et furent tant, que de jor que de nuit, que il furent venuz a la Joiouse Garde, ou il savoit que la roïne Yselt estoit. Il se herberja el borc del chastel. Et a l'endemain auques par tens avint que un chevaliers trespassoit devant la Joiouse Garde.* Deux de ses écuyers portent chacun une tête d'homme sur la pointe de la lance, et chacun mène un destrier aux arçons duquel est suspendu le heaume d'un chevalier; deux autres portent deux écus *pertuisez et detrenchiez en mainte liuz.* Le chevalier, ayant fait poser une tête sur le mur du château, attacher un cheval à l'anneau de la porte et *leisser illec* un écu, s'en va avec ses écuyers. Iseut *apelle Gerrart de Kamalot, que por son cors garder s'estoit mis en la Joiouse Garde : « Girarz, fait elle, or après a celui chevaliers.* » Girart atteint le chevalier, qui raconte que pour plaire à son amie il a attaqué et tué Tristan et Lancelot, dont il devait porter les têtes à la Joyeuse Garde et à Camaaloth. Girart le traite de menteur et le provoque. *Et quant Alchadoc* [*oït*] *soi desfier, il s'apareilla de la joste*; il est désarçonné et, refusant d'aller conter sa déloyauté à Guenièvre, décapité par Girart, qui s'en retourne pour renseigner Iseut. [*D*]*e l'autre part, li roi Marc, que bien savoit que la roïne Ysolt estoit en la Joiouse Garde, porchaça tant que il entra dedenz et prist la roïne Ysolt et la conduist en la Co*[*r*]*noaille; il fu tant liez et tant joieus de celle aventure que bien li fu avis que il* [*eüst*] *gaagnié demi le monde* [1]. *Lors, quant il fu en Cornoaille*, il défend à tout le monde de découvrir à Iseut ce qui s'est passé. A la même époque, Fergus, se battant avec *Espinodes de la Joieuse Garde*, apprend par lui qu'Iseut *s'en est allee*, et lui ordonne de dissimuler cela à Tristan pour empêcher celui-ci d'abandonner la quête du Graal ou de mourir de chagrin. Les deux chevaliers, s'étant logés ensemble, se séparent le lendemain. *De l'autre part, la roïne Ysolt apelle Brengem sa damoiselle*, et fait envoyer par elle quinze demoiselles en Logres pour chercher et avertir Tristan. Marc, de son côté, envoyant quarante *valets parmi le*[*s*] *forestes*, fait répandre le bruit qu'Iseut est morte quinze jours après son retour. Un de ces messagers trouve Tristan, qui s'évanouit en apprenant la fausse nouvelle, *et fu en pasmoison tote celle nuit.* Le len-

Alcadoch à la Joyeuse Garde.

1. Dans le *Tristan* ordinaire (voy. § 516 ss.), l'enlèvement d'Iseut précède la défaite d'Arthur. Les autres détails que donne 12599, ici et un peu plus loin, de l'histoire des amants après le retour d'Iseut en Cornouaille sont propres à ce manuscrit.

l'issue malheureuse d'un combat contre Blioberis de Gannes.

demain arrive une demoiselle qui cherche un *mire*, ayant dans sa maison un chevalier blessé. Elle guérit Tristan en lui mettant dans la bouche une herbe qu'elle est allée prendre au jardin, et lui dit qu'il y a chez elle une demoiselle qui le demande. Tristan ayant lu la lettre d'Iseut, charge la messagère de dire à son amie qu'il sera dans le Morois aux Pâques fleuries; il ne veut pas faire une lettre, craignant qu'elle ne tombe dans des mains étrangères. Il quitte la demoiselle et se remet en voyage.

Nestor. Nestor de la Fontaine, ayant, dans la forêt voisine de *Bendigran*, combattu avec Meleaguant le félon, qui est tué peu après par Gauvain, retrouve son père Blioberis. Ils sont attaqués par *Anterin del Pas fonduz*, fils *d'une jaianz que jadis avoit este(e) en Nonberlande a l'ostel dou roi Richarz*. Nestor le tue. Puis le père et le fils trouvent deux cousins, *Gosmerin le blanc* et *Ugier le graile*, qui se battent; Blioberis met fin à la bataille, et on va se loger ensemble. Le lendemain, Blioberis et Nestor se séparent pour chercher le Graal.

Keu. Le sénéchal Keu *se travailla tant* qu'il arrive à Corbenic. Désarçonné par le chevalier du pont, il renverse à son tour *Rubert le Frison*, fils de *Salatriz de Frise*. Vaincu par *Akarins*, il est conduit à *Aligromelant*, qui hait le sénéchal parce que celui-ci l'avait privé d'une demoiselle à la cour d'Arthur, en le faisant combattre avec Lamorat, qui l'avait vaincu. Keu est délivré par Blioberis, qui survient et qui, accompagné du sénéchal, arrête et combat un chevalier enlevant une demoiselle. Celle-ci est ravie par un autre chevalier, qui vient à passer; Keu s'en va à sa poursuite. Blioberis tue son adversaire et, averti par une demoiselle, rejoint et sauve Keu, qui est sur le point d'être tué par le ravisseur. Celui-ci raconte que le nom du chevalier tué par Blioberis est *Archaus*, et que lui-même, né en Orcanie, s'appelle *Orcanez*. Blioberis l'envoie dans ce pays pour y rester prisonnier pendant deux ans. Keu conduit la demoiselle *a son chastel*; Blioberis rejoint ensuite un chevalier, qui s'enfuit après en avoir tué un autre; il se loge avec lui dans une tour *auques defensable*.

Goseain. Goseain (f° 308) arrive au pont de Corbenic, est *abatuz en l'eive et se mist* le lendemain *en un sentiers [qui conduissoit] a Burcedanz*. Il triomphe d'un chevalier qui n'a pas réussi à entrer dans Corbenic, et qui lui dit que si un chercheur du Graal n'est pas admis à ce château, il a le droit d'abandonner la quête. Goseain passe la nuit chez un chevalier *que jadis fu nez el reaume de Logres*, et qui lui demande des nouvelles de son frère *Hernart* : « *Sire, Hernart remest a la cort dou roi Artus; si ne le vi je puis mès*, » répond Goseain, qui, le lendemain, rencontre un chevalier menant grand deuil : « Mon amie, raconte-t-il, que j'avais *tenue dusque hui si chiere come li cuer de mon ventre, ..s'en est alee avec un chevalier et en a portez mes armes et mon cheval.* — Montez sur le mien, dit Goseain, *ou volez vos que je descende et vos montez, et je alerai a piez, et quant je serai eslaint je monterai et vos descenderez et tant chevaucherent* (l. *-erons*) *en tel maniere que nos troverons li chevaliers et la demoiselle?* » L'autre accepte avec joie, et ils arrivent *chiez li chevaliers*, qui dormait; il est réveillé par la demoiselle,

297. Le lendemain, Lancelot rencontre Keu, le sénéchal, qui est en aventures et qui, sans le reconnaître, l'invite à jou- **Lancelot et Keu.**

qui lui crie : « Aux armes, *que ci est venuz Claristanz li ardiz,* » et *laisse corre* contre son rival désarmé. Goseain proteste et prête ses armes et son cheval à Claristant. *Et quant Alariz le vit apareilliez*, il s'élance contre lui, mais il est vaincu par Claristant, qui déjà *li cuide la teste trincher,* lorsque la demoiselle accourt *et prist Claristanz parmé les pendanz et li estraint si durement que il chaï delez Alariz, toz pasmez.* Celui-ci se relève et arrache le heaume de son ennemi. Goseain intervient, renverse Alariz, prend la demoiselle par les tresses *et la tire arriere. Mès celle tenoit Claristanz parmi les pendanz si destroitement que Goseain ne la puet remuer se petit non.* « *Dex aïde!* lui dit-il, *maleoite chose, porquoi occis tu cestui chevalier?* » et il menace de la tuer. Alariz va lui couper la tête, lorsqu'il est renversé et foulé aux pieds du cheval par Keu d'Estraus, qui survient, et qui coupe les deux bras à la demoiselle.

Le lendemain, Keu d'Estraus repart. Désarçonné à Corbenic par le chevalier du pont, il passe la nuit chez un forestier, qui lui donne un nouveau cheval, le sien étant *navrez.* Le lendemain, il se bat, sans le connaître d'abord, avec *Helis le bloi*, comme Keu compagnon de la Table Ronde et chercheur du Graal; comme tous deux sont fortement blessés, deux [1] chevaliers, qui surviennent, les transportent, sur une civière faite de branches, dans une abbaye voisine. Les nouveaux venus sont *Alistanz* et *Gloans li ros, nez en Nice.* Quand les blessés sont guéris, tous vont à Camaaloth, en abandonnant la quête du Graal parce qu'ils n'ont pu entrer dans Corbenic. Ils disent à Guenièvre qu'ils ont vu Lancelot, Bohort et *grant partie* de la lignée de Ban; ils mentionnent les *mauvèse*[*s*] *overes* de Gauvain et d'Agravain. La reine demande aussi des nouvelles de Nestor de la Fontaine : « *Onques n'en oïmes parler,* » *fait Helis.* Guenièvre, attendant la venue de Lancelot, est si *envoisee* que toute la cour croit qu'elle *eüst tote la joie dou monde. Que vous diroie je? Li rois Artus mande* ses chevaliers, *que il voloit tenir parlement a iaus de l'outrage que* (*il*) *li avoit fait li rois Marc de Cornoaille* en dévastant le royaume de Logres. Quatre mille chevaliers arrivent; on décide d'aller en Cornouaille *au revenir de* Lancelot. Le conte *parole* du roi Marc. **Keu d'Estraus.**

298 a. Celui-ci (fº 311), apprenant par un *valet* les projets d'Arthur, fait venir Iseut, qui lui conseille de demander du secours en Irlande. Marc lui dit qu'il se voit obligé d'envoyer chercher Tristan; s'il ne peut le trouver, Iseut doit aller en Irlande pour en faire venir des chevaliers. Celle-ci s'y déclare prête, « *mès de vostre neveuz avez vos failliz a cestui point, que vos l'avez tant corrocciez. — Dame, fait li rois Marc, je sent en lui tant deboneretez que, lors quant il savra ma bessoingne, il s'en verra hastivement hen Cornoaille.* » Ayant envoyé quarante *valets* chercher partout Tristan, en leur ordonnant de dire, *au retornier*, que son neveu est *morz et mis en terre*, il *comande a ses gens que il doient bien*

1. Ms. *trois*; faute.

ter. Lancelot refuse et se voit traité de poltron par Keu, qui le persifle sur son intention d'aller à la cour d'Arthur. Survient

garder ses villes et ses chatiaus; a Dnort [1] *envoia ses amis carnel, et en (en) Tintajol mist il les chevaliers de sa soldee et maint chevaliers de celui païs meïsme, et en Mont aguz mist il la roïne Ysolt. Il mande en Irlande au lingnage de la roïne Ysolt que il secorrent Cornoaille, puis envoie en Beris a trestoz ses amis...* Quand il a fait ses préparatifs, il annonce au roi Arthur *que il viengne quant il voudra;* celui-ci attend impatiemment le retour de Lancelot et des autres compagnons de la Table Ronde, *et molt li gist desor li cors l'outrage que li rois Marc li avoit [fait] par .II. foiz* [2]. *De l'autre part, li vallet s'en vont, et de tex i fu que bien trova mon seingnor Tristanz. Mès uns vallet, que Gossadin estoit apellez, le trova ou il se conbatoit au chevaliers que Achadens estoit apellez;* Tristan, blessé au côté droit *en parfont*, est soigné par une belle dame qui était survenue. Gossadin s'en va, emportant la ceinture de Tristan, qu'il a trouvée *gissant a la terre; a celle ceinture avoit une amosniere que la roïne Iselt avoit fait, et dedenz i avoit un[e] anellet a une piere preciuse ou il estoit portrait un chevaliers armez que tenoit entre ses mains un cuer d'ome tot vermoill. Et celui anellet avoit jadis estés dou roi Marc, et la reïne Iselt l'avoit emblez et donez a mon seingnor Tristanz.* Celui-ci est conduit au château de la dame, qui le guérit après une rechute causée par la douleur qu'il éprouve de la disparition de l'*anel*. Il *laisse la queste dou saint Graal et passe la mer et se mist en le Morois, vestuz d'une robe tute noire, a une chape d'esenbrun desus ses armes. Et s'ebergie e[n] une tor, ou il avoit jadis estez avec la roïne Ysolt* [3]*; il estoit illec auques coiement. De l'autre part*, Gossadin, de retour en Cornouaille, prétend avoir trouvé la ceinture dans le tombeau du chevavalier qui l'avait possédée. Iseut s'évanouit et ne revient à elle qu'au bout de quatre jours. Brangain cherche vainement à la consoler; elle parle de se faire *nonaine* et a une nouvelle syncope de deux jours. Ayant repris connaissance : « *Roi Marc*, s'écrie-t-elle, *car me faites porter et conduire en Irlande.* » Brangain la guérit à moitié en lui mettant *d'un latoaire en la boche* et promet d'aller chercher Tristan dans le Morois, aux Pâques fleuries. « *Li cuers*, dit-elle, *me vet devinant que Tristanz sera en li Morois ensint come il nos comande* [4]. Marc, de son côté, fait le désolé, mais il espère vainement faire oublier Tristan à Iseut. Elle lui reproche la malheureuse expédition en Logres : « *Si li fellon Palamedes ne m'eüst tri(n)chiez a ceste foiz*, répond Marc, Galaad ne m'aurait pas vaincu. » Iseut lui rappelle le lai qu'il avait envoyé, *del l'estre* de Lancelot, qui pourrait bien se venger. « S'il vient en Cornouaille, dit Marc, je m'enfuirai à *Mont aguz.* » Brangain est envoyée par Iseut dans le Morois; et *fu tant illec que elle trova Tristan*, qui lui dit qu'il *vera procheinement* son amie. A cette nouvelle, Iseut, déjà très près de la mort, *retorne a guarison.* Le conte *parole* de Sagremor. Cherchant le Graal, il désarçonne un chevalier qui s'enfuit sans attendre le combat à l'épée. Apprenant ensuite, à l'hôtel de la

Tristan dans le Morois.

1. Ms. *adnort.*
2. L'invasion et le lai; cf. ci-dessous.
3. Voy. § 44.
4. Cf. ci-dessus.

Agravain, qui cherche Blioberis; Keu lui dit que ce chevalier s'est endormi près d'une fontaine voisine, lui déconseille en vain de le poursuivre et s'en va. Agravain court à la fontaine; Lancelot, qui aime beaucoup Blioberis, le suit. Gauvain et

Gauvain, Agravain et Mordret cherchant Blioberis.

dame qui a guéri Tristan, que celui-ci est allé en Cornouaille, il décide d'y aller pour le trouver, en abandonnant la quête. La dame lui dit qu'il n'en a pas le droit avant d'avoir été refusé à Corbenic. Il y va, est désarçonné par le chevalier du pont, se rend à la mer et passe en Cornouaille. Il va chez Dinas, qu'il connaît. On lui dit que Tristan est mort, mais il n'y croit pas et s'en va; Dinas l'informe de la guerre qui vient d'éclater et lui recommande d'être prudent. A l'entrée du Morois, Sagremor rencontre un chevalier envoyé par Andret pour s'assurer si *aucuns chevaliers se fust mis* dans la forêt, apprend par lui que Tristan est à la tour et le défie. « *Ja ne place a Dex li toz puissanz, fait Alariz, que je refus ne joste ne bataille de vous.* » Il est tué et trouvé par Andret, qui est parti avec quatre chevaliers. Dans la forêt, ils rencontrent Sagremor, qui abat Andret, tue *Almeriz de Morolt* avec un des autres et chasse Andret et le reste de ses compagnons. Andret, croyant avoir rencontré Tristan, se fait charger par Marc de la surveillance d'Iseut. Sagremor trouve Tristan, qui ordonne à une demoiselle de prévenir Iseut, le lendemain, car Marc « *m'ot espiez* ». En ce moment arrive Brangain, qui lui dit, de la part d'Iseut, qu'Andret *se mist por li garder*, et que Marc *vet querre* Tristan avec quatre cents chevaliers : « *Tant fait*[*es*], *por amor de li, que vos retornez el reaume aventureus, que puis* [*qu'*]*il oïra conter de vos proecces et chevaleries, il laissera la queste de vos. — A! Dex, fait monseingnor Tristan, con celui traïtres de Andret me vet destorbant de mon affaire! Mès se je le truis, ja mès ne fera encontre moi.* » *Que vos diroie? A l'endemain se parti mon seingnors Tristans de la tor entre lui et Sagremors le desreez, et comande la dame*[1] *et tote sa compaingnie a Dex, et encore Brengein ne oblia il pas; et s'en vet el roiaume de Logres, et trove maint des chevaliers de la Table Reonde en la queste dou saint Graal. Il se mist autresi en la queste et fist grant mervoilles d'armes. A chief de .II. mois retorna en Co*[*r*]*noaille entre lui et Sagremors, que li roi Marc en avoit ce*[*r*]*chiez toz li Morois entre lui et sa compagnie. Mès a tant laisse li contes a parler de ceste aventure et retorne a parler de Helis, li fils de mon seingnor Boort de Gaunes* (f° 314 c).

Tristan retourne en Logres avec Sagremor.

299 a. *Or dit li contes... que après ce que Helis... se conbati asson pere*, il n'est guéri de ses blessures qu'un mois plus tard. Pendant sa maladie, un chevalier avait promené, attaché à la queue d'un âne, l'écu de Bohort. Helis l'avait poursuivi; le médecin l'avait fait reconduire évanoui à la maison; guéri, il part de nouveau, atteint le chevalier, qui s'était arrêté à une *querole*, et le force, en le vainquant, d'avouer la vérité : son frère avait été tué par Bohort, qui s'était logé dans le château d'une demoiselle secouru par lui. Il y fut assailli, *se devala en le fossez de la tour*, vainquit quinze chevaliers et s'en alla. Son écu avait été trouvé par le chevalier dans la tour. « Vous êtes un déloyal, dit Helis; *je vous envoierai en prison de tel que sa fellonie est assez pis que*

1. De la tour; il n'en a pas été question auparavant.

Mordret rejoignent Agravain, et tous trois arrivent à la fontaine; mais là ils voient Blioberis éveillé, armé et monté. On

celle de Breuz, ce est Gauvains, li neveuz dou roi Artus. » L'autre va trouver Gauvain, qui *li dona congiez*, en tenant *a grant desdeing ce que Helis avoit dit de lui* [1]. Celui-ci passe la nuit chez un forestier, qui lui fait *grant joie, que autre foiz estoit herbergiez en celui hostel.* Le lendemain, il tue un chevalier, qui le défie, est attaqué par un autre, dont la demoiselle demande la tête d'Hélis, triomphe de lui après un combat pénible, *li abat la ventaille* et va le tuer. *Mès il le conut, sisse traist ensus de lui et dist : « Agreains, trop estes noieus*; la quête du Graal ne fut pas *en tel maniere encomencee que vos doiez conduire damoiselle por carnel voluntez* (f° 316 b) *ne que vos deüssiez ocire aucuns chevalier. por telx ochasion.* [2] *drecce encontremont le chevalier, et s'entrefierent si durement amont desor li heaume que il en abatent grandissme chantiaux a la terre; que vous diroie je? Li chevaliers nus savoit de l'eschermie si merveilleusement* que nul ne peut le *ferir a descovert*, tandis que lui-même *feroit son enemi a descovert. Si conrea de tel maniere Beddoier le conestable* qu'il est vaincu ; il le fait désarmer par quatre vilains, qu'il appelle en sonnant du cor, et porter chez sa dame, à laquelle il annonce qu'elle aura bientôt les armures de quarante chevaliers, ainsi qu'il le lui a promis. Il en a déjà envoyé seize à cette dame, qui était la reine *Rosee* de *Riviers*. Après la mort de son mari, le chevalier nu, son serf, *l'avoit prise affinc force et l'avoit enchaenee et atachiee a une colonne de marbre*, en lui promettant de lui envoyer les armures de quarante chevaliers qu'il s'était fait fort de vaincre, *toz nuz en sa chemise*, *sauf que il avra son escu a son col et li heaume en la teste*, *son glaive et s'aspee. Et quant il avra ce fait, il l'ostera d'ilec et la prendra a fortaine* [3]. Bedoier se loge dans une tour; son hôte lui donne les armes et le cheval d'*Olinz dou carefor*, qui venait de mourir *leenz*. Le lendemain, Bedoier part et rencontre un chevalier qu'il envoie vaincu se constituer le prisonnier du chevalier nu. Celui-ci le force de se battre, triomphe de lui, envoie l'armure à sa dame *et puis s'en vet asson ostel.* Bedoier va à Corbenic, où il est désarçonné par le chevalier du pont. Le conte *parole* de Galaad (f° 317 b).

Galaad. Il rencontre un chevalier qui lui montre en menaçant les têtes de vingt-six chevaliers suspendues à une tour. « *Gardez vos de moi*, *fait Grandines li cruel*, *que je vos deffi.* » Galaad le tue; il trouve ensuite la reine Rosée, qu'il délivre et qui le conduit à la tour où se tient le chevalier nu. Celui-ci descend pour jouter avec Galaad, qui *le sofri a brisier son glaive desor lui*, *et*, *au passer que il fist*, *gitta Galaaz sa main et le prist al l'eaume et le arrache hors des arçons*, *et puis le flatist a la terre si durement que il le debrisse et decasse toz le cervelle, et les ielz li mesle en la teste*; *et puis le defolle toz des piez de son chevaus.* Ayant ainsi tué le chevalier nu, Galaad arrive à un cimetière où il trouve un ermite et un clerc : un autre clerc lui dit que Lancelot était dernièrement venu à *cestui cemet*[*e*]*re*, conduisant un chevalier tué,

1. Cf.§ 37, 474.
2. *Sic*; par suite de quelque confusion, le ms. transporte, sans avertir, le récit au milieu d'une aventure toute différente de celles d'Helis, dont il n'est plus question.
3. Plus loin *sointaine*; p.-é. *soutaine* (sultana), souveraine, maitresse.

joute : Gauvain, puis Mordret et Agravain sont désarçonnés. Maintenant Lancelot se présente et demande à Blioberis la permission de l'accompagner; mais comme il n'a pas voulu

Les trois frères sont abattus par Blioberis, qui traite Lancelot de poltron.

dont Galaad va regarder la tombe; il y voit *letres escrites* qui disent : Ci-gît *Galananz de Benoïc* que Gauvain tua *por une damoiselle que il avoit avec lui.* L'ermite lui indique une tombe de marbre; si un chevalier la soulève, il en sortira un autre qui *s'en vet a celle autre tombe et la ovre et en giette ors un chevaux plus noir d'arement*, et *done bataille dure et aspre*, s'il est attaqué; ainsi il a *outrez* Gauvain, Agravain, Guerret et Mordret. Galaad tente l'aventure; le chevalier, le voyant s'avancer pour jouter, jette un cri *hydeus* et *hespoentable* et tombe à terre, *que de lui n'aparut fors les osses seulement.* Une voix *s'en ist* de sa tête et fait savoir qu'il est païen et qu'il sera sauvé si on lui donne le saint baptême. L'ermite le baptise et *se humilie mout envers* Galaad. Survient *Guiz le cheitif*, poursuivi par Mordret, qui, pendant la quête du Graal, *n'avoit fait se desloiaute non.* Galaad prend Guiz sous sa protection; désarçonne Mordret, qui insiste inutilement pour avoir un combat à l'épée, et s'en va. Mordret apprend par l'ermite que c'est *li très bons chevaliers, li filz Lancelot*, regagne l'endroit *ou ses freres l'atendoi*[*en*]*t* et, *quant il fu descenduz entr'aus*, leur raconte ce qui s'est passé. *Agrevains parole et dist* [1] *: « Celui lingnage de Benoïc nos honira trestouz, » et autretel dient chascuns.* Galaad arrive à un château qu'un comte, *Guincemain*, cherche vainement à détruire au moyen de quatre *perrieres*; il est en train de faire lancer par les *perrieres* cent dix [2] prisonniers dans le château. Galaad *trenche les cordes a s'espee*, délivre les prisonniers avec l'aide de ceux du château et commence, en criant : « Corbenic, Corbenic, » le combat avec Guincemain, qu'il tue parce qû'il sait que c'est un méchant homme. Une sortie a lieu; Galaad fait fuir les ennemis en criant toujours : « Corbenic, Corbenic, » car il ne veut tuer aucun chevalier *se il ne fust murtre ou lairon ou pleins de fellonie*, passe la nuit au château, à la prière du seigneur, nommé *Boncenes* (f° 319 d), et décide sa fille *Aurience* à se faire nonne du couvent de *Carefor*. Le lendemain, il est hébergé par un forestier, dont le voisin *le minaçoit que il li toudroit sa fille affine force;* le père lui avait répondu que, dans ce cas, il *s'en iroit querre justice au roi appellez* (l. *Pellez*), *ce est li riche roi Pescheor. Mès celle nuit... vint Galiens, armés a sa guise, et bote la porte a terre.* La jeune fille et le forestier ont recours à Galaad, qui, quoique *toz nuz en sa chemise*, parvient à s'armer. Galien est tué [3], et Galaad s'en va *devers la foreste. Mès a tant leisse ore li contes a parler de Galaaz et retorne a parler de mon seingnor Tristanz por conter partie de ses aventures.* (Puis au f° 320 d, des miniatures représentant la traversée de Tristan avec Iseut, de Cornouaille en Logres, et leur arrivée à la Joyeuse Garde). *En ceste partie dit*(*les*) *li contes que* (dernier mot du f° 320) *quant* (premier mot du f° 321) *.T. fu venuz de Cornoaille on reame de Logrez, si com il en amenoit avec lui ma dame Yselt, et il ot trove Lanceloch dou lac*, etc.

La version par laquelle 12599 remplace ici tout à coup la mauvaise et confuse compilation qu'il a donnée jusqu'ici, en citant souvent l'his-

1. La présence des frères de Mordret n'est pas autrement indiquée.
2. .C.XI.
3. Passage à moitié effacé.

jouter, Blioberis le soupçonne de poltronnerie ou de trahison et refuse rondement ; il part, et Lancelot le suit.

Keu reparait.

298. Ils rencontrent Keu, qui donne à Blioberis des renseignements sur les agresseurs et le confirme dans l'opinion que Lancelot est poltron. Tous les trois continuent à marcher ensemble.

Les trois compagnons se disputent la dame d'un chevalier.

299. On est rencontré par un chevalier accompagné d'une belle dame. Keu veut la gagner : il triomphe du chevalier et emmène la belle ; mais au moment où il va quitter ses deux compagnons avec elle, Lancelot le lui défend en faisant valoir les lois de la chevalerie, d'après lesquelles les deux autres ont également le droit de posséder la dame. Keu, tout en refusant de la rendre, se déclare prêt à un combat. Il est abattu par Lancelot et renonce à la dame, à qui le vainqueur permet de choisir entre son *ami* et lui-même. Elle se montre fidèle et veut aller retrouver le chevalier. Là dessus, Blioberis se fâche et prétend à son tour avoir droit à la dame, ce qui occasionne un nouveau et terrible combat ; les adversaires tombent enfin à terre tous les deux. Lancelot refuse de recommencer et cède la dame à Blioberis, qui est assez généreux pour laisser Lancelot décider de son sort. Celui-ci soutient toujours qu'il faut lui laisser le choix à elle-même ; la dame choisit comme tout à l'heure, s'en va librement et rejoint son chevalier.

Combat de Lancelot et de Blioberis.

Lancelot arrive à la cour.

300. Les trois chevaliers se séparent ; Lancelot, qui n'a pas voulu dire son nom, va se loger au château de *Duelle* [1] et arrive le lendemain à la cour d'Arthur, à Camaaloth. Il y raconte les aventures qu'il vient d'avoir et apprend que le nom de Tristan se trouve toujours inscrit à la Table Ronde, que, par conséquent, Tristan n'est pas mort.

Les chevaliers de la lignée de Ban prennent la résolution de se venger de Marc.

Le lendemain, tous les chevaliers de la lignée de Ban qui sont présents à la cour font visite à Lancelot. Après les avoir complimentés de leur bravoure, celui-ci leur apprend que le roi Marc est désormais l'ennemi mortel de leur maison. Il

1. Les autres : *Dulle*.

toire de saint Graal, le plus souvent pour excuser des suppressions, est celle donnée par les mss. 755, etc. (voy. § 338 b), et avec le même texte.
C'est là la troisième rédaction juxtaposée dans ce ms., qui continue à la suivre jusqu'au point où il s'arrête ; voy. § 568.

raconte tout ce qui lui est arrivé en Cornouaille, où il est allé pour revoir Tristan, pour qui son amitié est plus grande que pour tout autre chevalier étranger. Enfin il dit qu'il compte sur ses parents pour se venger du roi Marc. Tous décident d'aller en Cornouaille.

Mais l'expédition, qui devait avoir lieu après la fête, n'est pas mise à exécution à cause d'une aventure qui arrive à Lancelot. Il s'agit de sa folie et de son séjour auprès de la fille du roi Pescheor [1]; il ne revint à la cour qu'au bout de dix ans. Il est donc nécessaire de donner ici une partie de l'histoire de Lancelot, pour montrer comment l'expédition en Cornouaille fut empêchée.

Helyabel, la fille du roi Pelles, désire revoir Lancelot et obtient de son père la permission de se rendre à la cour d'Arthur avec Galaad, le fils qu'elle a eu de Lancelot, grâce au breuvage que le roi Pescheor avait fait boire à ce dernier. Elle vient à la cour et est bien reçue par Arthur. La nuit, Lancelot, croyant entrer dans le lit de la reine, se trompe et prend la demoiselle pour Guenièvre. Celle-ci les surprend ensemble; hors d'elle-même, elle ordonne à son amant de sortir de chez elle. Il obéit et s'enfuit; son chagrin est si grand qu'il en devient à moitié fou et perd le souvenir de tout ce qu'il a fait [2]. L'arrivée de la fille de Pelles. Folie de Lancelot.

301. Les chevaliers de la lignée de Ban se mettent en quête de Lancelot : Blioberis et les autres parents s'engagent à ne pas revenir à la cour avant de l'avoir trouvé. Cette quête dura dix ans. D'autres chevaliers s'y associent, mais bientôt ils abandonneront la partie, à l'exception de Perceval de Galles, qui mettra la quête à bonne fin, en délivrant Lancelot de l'Ile de Joie, et, par surcroît, délivrera Tristan de la prison où le roi Marc l'a fait enfermer. Cela étant, *nous convient il trere vers celui conte qi devise la vie* de ce héros et d'abord raconter comment il vint à la cour et se mit en quête de Lancelot après les autres compagnons (f° 54). On se met en quête de lui.

1. Cf. 12599; § 287 a.
2. Nous avons déjà vu cette histoire dans 12599 (v. § 283 a), ce ms. la donne d'après le *Lancelot* (cf. P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, V, 324 ss.), de même que 757, etc., à quelques détails près : la fille de Pelles s'appelle Helyabel, et non Hélène ; il n'est pas question de Brisane, la duègne de la princesse, et l'on ne voit pas figurer la demoiselle qui mène Lancelot au lit ; il se trompe tout simplement. Il est possible que notre rédacteur ait raconté tout cela de mémoire ; nous retrouverons la version du *Lancelot* plus loin, dans 97, 349, 101 ; voy. § 388 a.

Les fils de Pelinor.

302. Le roi Pelinor a eu cinq fils, qui se distinguent à la cour d'Arthur au point d'éveiller les plus vives jalousies; Arthur lui-même les estime beaucoup. Le cinquième fils, le jeune Perceval, est encore chez sa mère. Lamorat est supérieur à ses frères; il fut tué par Gauvain[1] pendant la quête de Lancelot. Or les quatre fils de Pelinor, Tor, fils d'Arès, Agloval, Driant et Lamorat[2], dont la mort sera racontée plus loin, jurent de maintenir la quête de Lancelot pendant un an et un jour *ou plus, se a plesir lor venoit, mès non autrement.* Tel est le serment des chevaliers qui n'appartiennent pas à la lignée de Ban; les descendants de Ban s'engagent à ne pas revenir avant d'avoir retrouvé Lancelot, ou du moins appris quelque chose de positif à son sujet. Les fils de Pelinor sont haïs de Gauvain et de ses frères à cause de leur gloire, et aussi parce que leur père avait tué le roi Loth d'Orcanie. Il est vrai qu'en revanche Gauvain avait tué le roi Pelinor; mais ce meurtre est ignoré de ses enfants. Plus tard les amours de la reine d'Orcanie avec Lamorat furent une nouvelle cause de haine, et la reine fut à la fin tuée par son fils Gaheriet[3]. Par suite, c'est naturellement Lamorat que les fils de Loth désirent surtout mettre à mort. Les chevaliers partent pour la quête. Nous raconterons, en premier lieu, les aventures de Gaheriet[4].

Gaheriet et Lamorat abattus par Brunor et prisonniers de sa dame.

303. Gaheriet s'approche d'une montagne et se trouve tout à coup en face de Brunor le noir, le chevalier à la cotte mal taillée[5]. Brunor aime une demoiselle de la parenté de Galehout, qui lui a imposé la tâche de la venger de Gauvain[6], meurtrier de son frère. Brunor a donc pris son poste près du

1. Agravain, 772; cf. § 296, note,
2. Pour les noms des quatre frères, cf. § 250.
3. Nous avons déjà vu mentionner ces causes de haine dans la version de 334, etc., qui raconte assez au long la mort de la reine d'Orcanie; voy. § 250 et 255 ss.
4. Pour les aventures de cette quête, la version de 757, d'une part, et la compilation de 12599, de l'autre, ne suivent plus le récit du *Lancelot*; voy. p. 207.
5. Cette quête, dont les aventures ont sans doute été empruntées à un roman biographique sur Brunor et à la *Geste* des fils de Pelinor (v. p. 213, est donnée absolument de même et d'une façon très inattendue aussi par le ms. 99, f° 519 d, dans des circonstances toutes différentes (voy. § 388 a, note) jusqu'à l'arrivée de Perceval à la cour; v ib. et § 310.
6. Agravain, 772; voy. § 296, note.

château de la belle et joute avec tous les chevaliers qui passent, dans l'espoir de trouver ainsi le coupable. Il abat Gaheriet, déjà blessé auparavant, l'épargne, en chevalier généreux qu'il est, et l'emmène au château comme le prisonnier de sa dame. Lamorat arrive à son tour; également blessé, il est traité de même. La demoiselle veut faire mourir Gaheriet, le frère de son ennemi; mais, à la prière de Lamorat, elle lui accorde la vie et retient les deux prisonniers sans leur faire de mal, conformément au vœu qu'elle avait fait de traiter ainsi tous les chevaliers qui tomberaient dans ses mains, jusqu'à ce que sa vengeance fût accomplie.

304. Cependant Gauvain rencontre un chevalier, accompagné d'une belle dame, qu'il veut lui enlever. Il n'a pas de peine à triompher du chevalier, qui est sans armure. Survient Driant, qui prend le parti de la demoiselle et rappelle à Gauvain les principes de la chevalerie. Ils joutent : Gauvain est près d'être vaincu, quand arrive Ivain, qui arrête le combat. Gauvain s'éloigne; la demoiselle veut rejoindre son chevalier et, l'ayant trouvé mort, elle se tue de désespoir.

305. Gauvain, vaincu par Brunor et livré à la demoiselle, est délivré par Lamorat et conduit à un château que Galehout avait donné à *Keu*[1] *d'Estraus*. Gaheriet, mis en liberté pour l'amour de Lamorat, rejoint son frère et son compagnon et, au bout de trois jours, part en aventures avec Lamorat, non sans avoir essayé d'inspirer à Gauvain des sentiments de reconnaissance pour leur sauveur. Gauvain, retenu par ses blessures, ne part que six semaines après, toujours en quête de Lancelot. Gauvain délivré par Lamorat.

306. Il arrive à une fontaine, où il trouve trois demoiselles, qui étaient parties en voyage avec leur sénéchal; Gauvain tue lâchement ce dernier, l'ayant assailli avant qu'il se soit suffisamment préparé à la joute. Puis il combat avec Lamorat, qui survient, sans que les deux adversaires se reconnaissent. Gauvain est désarçonné et s'en va, tout confus d'apprendre le nom de Lamorat. Il reprend le chemin de Camaaloth, abandonnant la quête, qui a dépassé le terme d'un an et un jour. Désormais il est décidé à tuer Lamorat et à se venger de la lignée de Pelinor, à la première occasion qui se présentera (f° 62). Il ren-

1. Var. *Key*. — Dans la *Vengeance de Raguidel*, la dame de *Gautdestroit*, qui hait Gauvain, tient celui-ci et Gaheriet en sa prison.

Gauvain et ses frères.

contre ses frères Mordret et Agravain [1]; tous les trois se mettent à la poursuite de Lamorat et de Driant pour les mettre à mort. Gauvain recommande à ses frères de n'en rien dire à Gaheriet, qui serait capable de secourir leur ennemi. « S'il fait cela, dit Agravain, je n'aurai pas de scrupules à le tuer. » Ainsi fut *porpensee* [2] la mort de Lamorat; de la lignée du royaume de Galles *ne issi puis nul si bon chevalier* que lui; car Perceval *ne fu ne si bon chevalier ne si preuz d'armes.* Il est vrai qu'il vit *partie* des merveilles du Graal et qu'il fut un des douze [3] compagnons qui en terminèrent la quête, mais cela *ne li avint mie tant par la bonté de* (*sa* 757) *chevalerie comme il avint par la bonté de sa char, qi loialment garda a nostre sire virginité, tant comme Perc. demora en vie;.. se fu la bonté de Perc.* [4] *Et si ne di ge mie qe il ne fust bons chevaliers a merveilles de la terrienne chevalerie, mès sanz faille il n'iert* (var. *ne fu*) *mie si bon chevalier comme Lamorat ses freres, ne nou fut nul de cestui lignage ne devant n'avoit esté* [5].

Grant tens dura ceste haïne, qe por tele achoison comme je vous ai dit commença. Pendant cinq ans Gauvain et ses frères ne retrouvent ni Lamorat ni Driant; *il ne retornerent pas a cort dedens celui terme, ainz fu veritez qe misire* [*Gauvains*] *demora*, pendant ce temps, dans le château des Dix Chevaliers, où les passants devaient jouter avec dix chevaliers. Gauvain, au bout des cinq ans, *eschapa toutes voies, a quel que paine. Lamorat sanz faille l'en delivra* (f° 62 c). *Mès se ne vous deviserons nous mie, comment il le gita* (var. *delivra*) *de ce chastel* [6], *car trop avons a deviser d'autres*

1. *Guerret*, 772.
2. *Pourparlee* les autres.
3. La quête est terminée par Galaad, Perceval et Bohort plus loin dans notre roman, d'après les mss. qui suivent la *Queste du saint Graal.*
4. *Sa char, que il nettement garda a nostre sire virginité; ce fu la b. de P.* 101, 349, 340.
5. Ce passage, ainsi que tout le reste de l'histoire des frères de Perceval, aura été copié dans un roman biographique sur les fils de Pelinor, cf. p. 213. Le rédacteur de ce roman, probablement postérieur aux récits du Graal, cherche, comme on le voit, à motiver la préférence qu'il en devait donner au principal personnage, Lamorat, sur Perceval.
6. Cet épisode, que supprime le rédacteur du *Tristan*, est donné par le compilateur de 12599, probablement d'après le roman des fils de Pelinor; voy. § 288 a, et note.

choses; ainz vendrons au plus tost qe nous porrons[1] *a l'estoire de Perc., car par cele nous convient il* (*a* 757) *revenir a nostre estoire, ou nous vous deviserons comment et en quelle maniere messire Perceval delivra T. des mains le roy Marc* (*de Cornouaille* 101, 349, 340)[2].

Mort de Driant et de Lamorat.

307. Gauvain, parti du château des Dix Chevaliers, trouve, endormis à une fontaine, Mordret et Agravain, qui le cherchent depuis cinq ans. Apprenant d'eux que Lamorat les a *desconfit* la veille[3], Gauvain s'exclame : « *Li cuers me dit que nous nous en vengerons prochainement.* » Les frères passent la nuit dans une maison de religion. Le lendemain, après avoir assisté à la messe, ils partent et rencontrent dans la forêt de *Lacenne*[4] Driant, accompagné d'un seul écuyer; il ne les reconnaît pas parce qu'ils ont *lorz armes novelement changees*. « Voilà, dit Mordret avec joie, une bonne occasion de nous débarrasser du *meillor des freres fors Lamorat.* » Gauvain[5] envoie Agravain, qu'il regarde comme meilleur chevalier que Mordret, contre Driant, qui le désarçonne, ainsi que Mordret, qui essaie de venger son frère, mais il est lui-même renversé par Gauvain et tombe, blessé à mort. Le vainqueur ne permet pas à Mordret de couper la tête de Driant, et les frères s'en vont, ne voulant pas être surpris par quelque chevalier de la Table Ronde *sor celui fet*[6]. Ils ne sont que peu éloignés, *quant aventure aporta celle part Lamorat, le bon chevalier, navrez mout durement de .V. plaies grant* (l. *granz*) *et parfondez*, reçues dans un combat avec Dodinel le sauvage, qui vient d'être vaincu par lui. Lamorat trouve Driant mourant, qui lui indique les *armes* des agresseurs, et Lamorat, pleurant sous son heaume, se remet en route pour punir le meurtrier; ses blessures se rouvrent *de la grant ire qe il a.* Il atteint Gauvain et ses frères dans le fond d'une vallée[7], les

1. *Vous trai(te)rons au plus qe nous porr.* 757.
2. *Comm. et en q. man. misire T. fu delivré de son oncle* 757. De même 99, où, pourtant, la délivrance de Tristan a déjà été racontée; voy. p. 203.
3. *La veille* manque dans 97.
4. Pour ce qui suit, le ms. 12599 donne le même texte que 757, etc.; cf. § 288 a. — *La Cenne* 97, *Licenne* 101, 349, 340, *Lacenrye* 99.
5. Qui, ajoute 12599, hait Lamorat parce qu'il a appris que c'est par lui qu'il a été désarçonné devant le château des Dix Chevaliers.
6. Ce motif n'est pas donné par 12599.
7. *En une vallee* 97, *en ung valet* 349, *en un val* 101, 340.

reconnaît et défie Gauvain, qui est désarçonné. Mordret et Agravain se ruent alors sur Lamorat et le renversent; il s'évanouit. Gauvain lui arrache le heaume et lui dit de se déclarer *outré*. en le frappant à la tête avec le pommeau de l'épée. Lamorat rouvre les yeux : « Tu es un homme mort, lui dit Gauvain ; si tu ne te rends pas à discrétion, je ferai *autant de toi come je fis de ton pere* » ; *et lors s'aperçoit Lamorat qe il avoit son pere ocis.* « Puisque vous avez tué d'abord mon père, lorsque j'étais encore un enfant, et puis mon frère, répond Lamorat, je ne vous crierai point merci. Tuez-moi ; il se trouvera toujours quelqu'un pour venger *ceste grant felonie.* Si Dieu m'avait donné de connaître plus tôt le meurtrier de mon père, j'en aurais pris vengeance moi-même. » Il *s'estant*, implore la miséricorde du Christ, *s'estant une autre foiz* [1] *du grant duel qe il a et se pasme, et misire Gauvain... en fist adonc une cruauté mout* (var. *si*) *grant qe nul preudome ne* (var. *ne le*) *feïst par* (var. *por*) *nulle aventure, car il.. li donne* [2] *si grant cop q'i[l] li cope le chief et* (*en* 99) *chiete* (l. *giete*) *la teste en voie* [3], *et dit qe or li est il* (*bien* 99) *avis qe il ait bien* [4] *vengee la mort de son pere* [5]. Comme il monte à cheval, un religieux en robe blanche survient, apprend les noms de Lamorat et de Gauvain par celui-ci, qu'il menace, fait transporter les corps de Driant et de Lamorat dans une abbaye appelée *La petite aumosne* [6], porte, dans un vase d'argent, la tête de Lamorat à *Quempercorentin* [7] et la présente au roi Arthur en disant : « *Veez ci* [8] *les bonnes oevres qe ti parant font es questes aven-*

La tête de Lamorat présenté à Arthur.

1. Il ne s'étend qu'une fois dans 12599.
2. 12599 : *Et m. Gau., qui grant cruelté en fist.., li donne*, etc.
3. 97 : *Et le prent et giette en voie*; 349 : *Chiep et le gicta en my la voie.*
4. *Bien* manque dans 97, 101, 340.
5. La mort de Lamorat est rapportée différemment dans le ms. 103 ; v. p. 186.
6. 99 : *La p. aumostre*; 757 : dans une abbaye voisine (sans nom). On trouve une explication de ce nom de couvent dans le *Lancelot* : Un roi, converti par Joseph d'Arimathie, et s'étant exilé volontairement, arrive à une abbaye et y demande l'aumône; l'abbaye en garde le nom de *La petite aumosne.*
7. *Quepercorentin* 99, *Quempertorentin* 757, *Quenparcorentin* 772.
8. 12599 : « *Voiz ci* la tête d'un des meilleurs chevaliers du monde, que j'apporte pour que tu la fasses garder *a honor* jusqu'à ce que vienne le vengeur. » Le roi regarde avec douleur la tête, qui a conservé sa couleur rouge ; il demande qui est le meurtrier. — « Vous le saurez quand les quêteurs de Lancelot seront de retour, *s'il ne se parjurent*,

tureuses [1]; il viennent de tuer Lamorat, qui surpassa tous les bons chevaliers du monde. » Le roi baise, en pleurant, la tête du célèbre héros ; il exprime la douleur que lui cause sa mort, *et autretel redient tuit li autres de leenz*. « Qui est le meurtrier? J'en *prendrai justice*, » dit Arthur; mais le *preudons* s'en va, en déclarant qu'il ne veut dénoncer personne, « *car*, dit-il, *se par ma parole estoit home livré a mort*, *adont je seroie copable de cele mort*. Vous saurez bientôt la vérité, un tel méfait ne pouvant être longtemps dissimulé [2]. » Arthur soupçonne pourtant que le coupable est Gauvain. Le récit *retorne* à Agloval pour *deviser* comment il conduisit son frère Perceval à la cour d'Arthur [3] (f° 64).

308. Après avoir cherché en vain Lancelot pendant six ans, Agloval arrive dans un pays *sauvage et divers*, près de la *tour* où sa mère [4] s'est retirée avec le jeune Perceval et où elle pleure la mort de Pelinor, de Lamorat et de Driant ; elle espère au moins empêcher son fils cadet de devenir chevalier. Agloval rencontre Perceval, qui *aloit tot contre val la plaigne gitant et lancent javeloz que il tenoit*, *et corroit une heure* **Agloval et Perceval.**

car c'est un de ceux-là. » Le roi exprime son chagrin, et se signe d'étonnement en apprenant que la mort remonte à huit jours : on croit à l'enchantement. Le roi prend la tête, qui devient aussitôt *si noire et si laingre com elle devoit estre*. « Vous êtes donc, dit le *preudom*, de la parenté du meurtrier ; car une demoiselle me dit, peu après le meurtre, *qu'il ne changeroit ja color devant qu'il cherroit entre les mains d'aucuns de ses ennemis*. » Là-dessus, le religieux s'en va. Les chevaliers *de leienz*, apprenant par le roi que c'est la tête de Lamorat, *le pleignent assez et regretent*. La tête *remest leienz en la cort*, *ne l'estoire ne devise pas que li rois en fist*, *ainz s'en taist*. Puis l'arrivée d'Agloval chez sa mère.

1. 97 : *Font en querrant les aventures*.

2. Le roi ne demande pas le nom du meurtrier dans 772, 97, 101, 349, 340, 99, qui se bornent à dire que le *preudom* s'en va, pour ne pas être forcé de dénoncer le coupable.

3. Ici 99 termine son interpolation faite sur le texte de 757, etc.; cf. §§ 303 et 388 a. Ce qui suit jusqu'au départ de Perceval de la cour (§ 312) se retrouve dans la version ordinaire et probablement plus primitive du *Lancelot*, dont le texte est cependant un peu plus serré et qui diffère pour des détails. Cf. P. Paris, *Les romans de la Table Ronde*, V, 326, et Jonckbloet, *le Roman de la Charette*, p. XLI-LI ; l'imprimé du *Lancelot* est d'accord. Ce texte commun du *Lancelot*, auquel passe ici 99, est reproduit plus loin aussi par 97, 349, 101, 758, au milieu des aventures interpolées dans tous ces mss. d'après le *Lancelot*; v. § 388 a. — Dans la version de 334, etc., on ne donne que l'arrivée de Perceval à la cour sans raconter les aventures précédentes ; cf. § 254.

4. Appelée *Larcine* dans 12599.

avant et l'autre arrieres, une haut et l'autre bas[1]. Les armes d'Agloval, à qui *celle semaine meïsmes .I. chevalier avoit donné totes noveles*, brillent au soleil. Perceval, n'ayant jamais rien vu de plus beau, *cuide tout vraiement qe ce soit ou Dieu ou angre*[2]; il se *lesse maintenant cheoir* et dit ses prières. Agloval s'arrête, pensant que le *valet* a peur. Celui-ci s'avance et lui demande s'il est Dieu ou ange. Agloval rit et explique[3], sur la demande du jeune homme, les noms et l'utilité de ses armes. « Il est heureux, dit Perceval à propos du haubert, que les biches et les cerfs que je chasse n'en aient pas comme cela. » Il amuse beaucoup Agloval, qui, dès que son frère s'est nommé, se fait conduire par lui chez leur mère.

Mort de la mère de Perceval.

309. L'ancienne reine se désole d'abord de l'arrivée d'un chevalier, puis se pâme de joie en reconnaissant son fils ; elle maudit la Table Ronde et Merlin, qui l'établit. Pendant les dix jours qu'Agloval reste à la maison, Perceval ne fait que regarder et essayer les armes de son frère, qui *li avoit ja tant*[4] *conté des aferez du roiaume de Logres*. Il désire aller à la cour d'Arthur pour être armé chevalier de la main du roi, comme il le dit à son frère un soir qu'ils sont seuls dans un *prael*. Agloval lui fait remarquer que, pour obtenir cet honneur, il faut être *plus preuz que autres*, d'autant plus que leurs ancêtres ont été d'une si haute renommée. Perceval assure qu'il tient d'eux et qu'il sera *preudome* : « *Sachez que je veill estre chevalier, et mes cuers s'i acorde du tout, et nature le me commande*[5]. » Agloval se dit bien que ce serait dommage si ce bel enfant, si *apert*[6] et *si forni de membres*, perdait sa jeunesse *entor sa mere*, mais il est retenu par la crainte que celle-ci ne meure de chagrin en voyant partir son fils. Alors Perceval monte à cheval, le lendemain matin, et part à l'insu de tout le monde. La reine, qui s'évanouit à la nouvelle de ce départ, force Agloval, en menaçant de se tuer, d'aller ramener son frère. Perceval se décide à retourner, sauf à s'en aller de nouveau dans deux jours ou à se donner la mort si on ne veut le laisser partir. « Vous ferez ce que vous voudrez,

1. *Une haut*, etc., manque dans 12599.
2. Le même trait dans Chrétien, le *Conte du Graal*.
3. Pas d'explication dans 12599.
4. *Tout* 757.
5. 12599 abrège un peu cette conversation.
6. *Apert* manque d. 12599.

lui répond Agloval, pourvu que vous reveniez maintenant à la maison avec moi. » La reine, revoyant son fils cadet, l'embrasse et l'*estraint* avec une effusion de joie telle qu'elle *se desront tote, et li cuers li part el ventre*; *si chiet arriere tote enverse*. Perceval *ne cuide mie q'elle soit morte, ainz croit bien q'elle soit pasmee. Et Agl., qui plus ne pooit veoir le duel qe sa mere fesoit, vient a ses armes et les prent et monte et se part de leanz, et autresi fet Perc., ne Agl. ne cuidoit mie qe la roÿne fust morte ne nou cuidoit Perc* [1].

310. Ils arrivent à Cardueil, en Galles, à la Madeleine et se rendent à la cour. Tous ceux qui cherchent Lancelot sont de retour, sauf Bohort, Hector et Lionel [2]. Agloval est reçu avec joie. Un jour [3] le roi Arthur aperçoit Perceval, *qi servoit leanz avec les autres jovenciax*, se fait dire qui il est et déclare qu'il ressemble *au haut lignage dont il est estrez*, surtout à Lamorat. Un jour, après dîner [4], Agloval présente son frère au roi et le prie de l'armer chevalier. Arthur consent aussitôt. Sur sa prière, Perceval est fait chevalier le lendemain, un dimanche, après avoir veillé la nuit dans l'église (f° 66). Les barons pleurent d'émotion en se rappelant la mort de Pelinor et de Lamorat. Gaheriet fait observer à Gauvain que le jeune chevalier pourrait bien venger Pelinor, Lamorat Perceval armé chevalier.

1. De même 12599, pour le fond. — Dans le *Lancelot*, Agloval enlève Perceval à sa mère, et l'on n'y cherche pas à l'excuser.

2. Ici 12599 : Les quêteurs ont été si longtemps absents que *ce estoit merveille qu'il n'estoient tuit mort de*[*l*] *travaill qu'il avoient si long tens enduré. Erec sanz faille, qui n'estoit mie de cels qui avoient esté esleüz en la queste*, n'était pas non plus revenu; après avoir acquis beaucoup de gloire pendant la quête, il s'était arrêté avec Hector *chiez l'ermitte*; ensuite les deux compagnons étaient partis, *et avoit alors Erec tant fait en un pou de terme qu'ele* (l. *qu'en*) *ne paroloit se de lui non* (cf. § 283 a ss.). Agloval est reçu avec joie. Après le diner le roi appelle les compagnons de la quête. Il les prie de raconter leurs aventures, *et tout einsint com il contoient metoient li clerc en escrit les aventures*. Gauvain n'a garde de mentionner l'assassinat de Lamorat. Personne ne pouvant donner de détails sur Lancelot, le roi et les autres se désolent; la reine se désespère à l'idée d'avoir, par sa propre faute, perdu son amant, mais elle ne peut parler de son chagrin à personne; c'est *la chose par cui elle cuide plus tost morir*. Un jour, le roi aperçoit Perceval, etc., comme dans 757.

3. Au bout de sept jours, 757; *l'endemain*, le *Lancelot*.

4. 12599 : Le roi déclare que s'il peut égaler son père, *molt l'avroit Dex fet gracieux*. Après le diner, Agloval, etc. — Dans le *Lancelot* aussi c'est le même jour.

et Driant, et il exprime la haine que lui inspirent les lâches meurtriers, sans remarquer la colère de Gauvain [1].

Le Siège périlleux.

311. On va dîner. *Et sachiez que en la maison le roy Artus avoit .III. manieres de tables : la première et la plus honnorable estoit la T. Re.*; *de celle table estoit compains et sire le roy Arthus. L'autre table estoit appellee la table des compaignons errans, et ce estoient cil qui aloient querant les aventures du royaume de Logres, ne il ne faisoient pas le serement de la court quant ilz entroient es questes, aussi comme faisoient les compaignons de la T. Re. Ceulx de la tierce table estoient ceux qui de la court ne se remuoient grantment et qui ne se mettoient pas es grans aventures ne les questes ne cherchoient, et estoient cil chevalier appellé les chevaliers mains prisiés* [2]. Perceval prend place à cette dernière table. *A tant ez vous venir devant lui une des puceles la roïne, mout bele damoisele et mout avenant* [3], *mès ainssi li estoit mescheü* [4], *par la volenté nostre sire, q'ele oncquez n'avoit parlé*; les uns l'appelaient la demoiselle muette, les autres *la damoisele qi oncquez ne* (*parla ne ne* 757) *mentit, por ce qe elle n'avoit oncquez dit voir ne mençonge.* Ayant longtemps regardé Perceval, cette demoiselle se met soudain à parler : « Perceval, dit-elle en pleurant, *serjant de Jhesu Crist, virge chevalier et net*, va t'asseoir *dejoste* (var. *joste, delez*) *le Siege perilleux*, que Dieu t'a réservé ; car tu es *digne d'estre .I. des plus souverainz chevaliers de la queste du saint Graal* [5]. » Elle le prend par la main et le mène *droit au siege delez le Siege perillex.* Quand elle a soulevé *le drap de soie dont il estoit couvert.. en yver et en esté*, on trouve inscrit le nom de Perceval sur le siège, qui lui est ainsi désigné par *nostre sire.* « Perceval, poursuit la demoiselle, *tu voiz bien cest siege que l'en appelle perilleux* [6]; *en cest siege s'aserra*

1. La conversation de Gaheriet avec Gauvain manque dans 12599, ainsi que dans le *Lancelot*, dont le texte, comme nous l'avons dit, est en général plus court.

2. Passage copié dans 101; f° 40 b; les autres essentiellement de même.

3. *Acesmee* 12599.

4. *Avenuz* 757.

5. *De* (*toute*) *la Table Reonde et de la q. d. s. G.* 772, 97, 101, 349, 340.

6. *Sest siege perillex* 757. *En cest*(*e*) *siege, qui*(*l*) *est apellez li Siege perilleux, s'aserra*, etc. 12599.

(var. *sera*) *li beneürez chevalier qi menra* (var. *metra*) *a fin les aventures du roialme de Logres, et tu serras* (var. *seras*) [1] *a sa destre, por ce qe tu li sembleras* [2] *de virgin*[*i*]*té, et misire Boorz de Gannes serra a la senestre, et bien savront encore cil de cest ostel la senefiance de ceste chose.* » Elle le prie de se souvenir d'elle quand il sera devant *le saintime vessel* et de prier Jésus-Christ pour son âme, car elle-même va bientôt mourir, *et tant dit la damoisele, ne puis ne parla devant q'elle vint a la mort et q'elle reçut Corpus Domini, mès alors dist elle:* « *Jhesu Christ, aies merci de moi,* » *ne plus ne dist.* Elle expire quatre jours après [3] que *Perc. ot conquis l'onor de la Table Reonde.* Celui-ci devient célèbre à cause de cette *belle merveille*, et on prie le roi de retenir le jeune chevalier à la cour jusqu'à la quête du saint Graal, *qi par tens encommencera, si comme li ancien home du roiaume de Logrez vont disant*, car si Perceval *moroit par aucune aventure,* la Table Ronde serait trop *domagie.* Il est donc retenu, à son grand regret : il aurait mieux aimé aller en quête de Lancelot.

312. Un jour, à l'entrée de l'hiver, Arthur dîne dans son château de *Caradigan* [4]. Le roi est entouré de chevaliers de tout âge; parmi les jeunes se trouve Perceval, qui *avoit la chiere mout simple et mout douce, et ne resambloit mie chevalier orgueillex.* Keu, l'ayant regardé pendant longtemps, *le moustre a* Mordret en lui demandant : « *Que vous semble de Perceval?* — C'est un chevalier qui préfère la paix à la guerre. — Oui, c'est ce que prouve son écu, où *il n'ot oncquez cop feru.* » *Ceste parole entendi .I. fox de la cort;* il va *gaber* Perceval et lui indique ceux qui viennent de dire les paroles malveillantes. Perceval est confus et décide de quitter la cour pour aller chercher Lancelot et de ne retourner que lorsqu'il saura *aucune certeineté* [5] de la mort ou de la vie de celui-ci. Il part furtivement en compagnie d'un écuyer, à qui il permet

Perceval quitte la cour

1. *Et nos seron* 12599.
2. *Nos li resenbleron* 12599. — Pour l'accomplissement du Siège périlleux par Galaad, voy. § 387 ; pour le ms. 103, cf. p. 187.
3. De même, pour le fond, 12599, qui poursuit ainsi : La demoiselle est enterrée dans la cathédrale, et on fait mettre *en escrit ceste aventure.* On retient Perceval, qui est fort honoré parce que *par tel marveille avoit gaagnié le siege de la T. Re., et en distrent aucun que Dex lor avoit envoié.* Lui-même aurait préféré aller en quête de Lancelot.
4. Var. : *Cardueil.*
5. Var. : *Aucunes nouvelles*; le *Lancelot* : *Vraies nouvelles.*

de le suivre [1]. Le bruit des exploits qu'il fait en courant les aventures réjouit le roi, mais afflige Gauvain et Mordret. On apprend bientôt que ce sont les paroles de ce dernier et de Keu, qui ont causé le départ de Perceval, et le roi les blâme à ce propos.

Les gouttes de sang sur la neige.

313. Un jour d'hiver, Perceval passe devant la cour de Carlion. Il voit, sur la neige, trois gouttes de sang, qui le font penser à *Helaine* sans pair [2], une belle dame de la cour, et se perd dans une rêverie contemplative. A la cour, on croit que c'est un chevalier qui veut jouter : Keu, Mordret, Gauvain [3] se présentent et sont successivement désarçonnés ; le vainqueur s'éloigne. Une demoiselle étrangère, venue ce jour-là à la cour, fait enfin savoir que c'est Perceval le Gallois. — Gauvain et ses frères se décident [4] à chercher Perceval, dont ils craignent la vengeance, pour le mettre à mort ; ils partent, mais ne le trouvent pas. — Nous arrivons maintenant à la délivrance de Tristan par Perceval.

Les trois tableaux à la Joyeuse Garde.

314. Perceval vient au château de la *Joyeuse Garde*, où il admire le tombeau de Galehout. On lui montre trois tableaux : à droite, Lancelot ; à gauche, Tristan ; au milieu le bon chevalier qui mènera à fin les aventures du royaume de Logres : si l'un des trois vient à mourir, le tableau qui le représente tombera. Perceval apprend encore qu'il reste certaines aventures à accomplir au château et que ni Lancelot, ni Tristan n'en sont venus à bout [5]. On lui fait voir l'écu que Lancelot *porta premierement*, et qu'on garde religieusement au château. Perceval s'en empare, en laissant le sien à la place. Il est poursuivi, mais parvient à s'enfuir. Peu après, il est rencontré par Bohort, qui l'abat, prend l'écu et le porte à un ermitage, où se trouve Calogrinant blessé. Perceval arrive à son tour à cet ermitage [6], que Bohort a déjà quitté. Une demoiselle [7] survient et décide Perceval à différer sa quête de Lancelot, pour aller délivrer Tristan : Lancelot ne souffre pas comme

Perceval emporte l'écu de Lancelot.

Une demoiselle lui fait jurer de délivrer Tristan avant Lancelot.

1. Ici, dans 12599, Perceval arrive chez sa sœur; voy. § 288 a. Pour la suite dans le *Lancelot*, cf. § 388 a.
2. Cf. 103; p. 187.
3. Agravain, 772; v. § 296, note.
4. Ici commence le fragment 1434.
5. Il n'a pas été question de cela dans ce qui précède.
6. Il n'est plus question de l'écu.
7. Cf. la préface IX.

Tristan et ne pourra d'ailleurs être délivré tant que celui-ci n'aura pas regagné sa liberté. Perceval fait le vœu de ne point retourner à la cour avant de les avoir délivrés tous les deux.

315. Il part tout seul, arrive au lac de *Marse* et trouve un petit vaisseau, où une demoiselle l'invite à entrer. Il s'embarque, et le lendemain il se voit arrivé en Cornouaille : la demoiselle a disparu.

316. Il apprend par un laboureur que le roi Marc assiège en ce moment Dinas, son sénéchal, qui avait pris le parti de Tristan, et qu'il se trouve au château de *Corinde* [1]. Perceval s'y rend et rencontre une nouvelle demoiselle, qui le connaît et lui dit qu'on l'attend depuis longtemps. Perceval est extrêmement étonné ; il croit à un enchantement. La demoiselle le rassure et le conduit à un château, habité par la mère d'Iseut. Il ne s'explique pas bien la grande joie avec laquelle il est accueilli, comme celui qu'on attendait. La beauté de la vieille reine d'Irlande lui fait comprendre ce qu'il a entendu dire d'Iseut, sa fille [2]. Dinas assiégé par Marc.

317. Perceval surprend le roi Marc et Andret, qui viennent à passer, triomphe d'eux et les amène prisonniers à l'un des châteaux de la mère d'Iseut. Il force le roi d'envoyer une demoiselle chercher Tristan, encore emprisonné au château du Pin et gardé par le frère d'Andret. Tristan sort, pâle et méconnaissable ; le nom de son libérateur l'étonne, car il n'a jamais entendu parler de Perceval. Voilà déjà quatre ans qu'il a passés dans cette prison, comme le dit Perceval en devisant avec la demoiselle qui amène Tristan. Le roi doit jurer de ne plus poursuivre son neveu, qu'on fête beaucoup à la cour [3]. Marc fait délivrer Tristan et jure de ne plus le poursuivre.

1. Ce nom n'est pas dans 101 et a disparu dans une déchirure de 1434.

2. La présence de la mère d'Iseut en Cornouaille n'est pas expliquée.

3. Dans la *Tav. Rit.* (cf. au § 253), Tristan est remis en liberté une seule fois, par Perceval. La délivrance est racontée à peu près comme dans 757, etc. Perceval part après avoir obtenu que Tristan emprisonne Marc et Andret. Puis (p. 340), à la prière d'Iseut, il passe la mer avec elle, Brangain et Alcardo pour aller à la Joyeuse Garde. En Logres, ils trouvent Lancelot, qui est en chemin pour la Cornouaille dans l'intention de délivrer Tristan. Pour la suite, voy. § 338 e.

Pour le récit des emprisonnements et des délivrances de Tristan dans l'autre version, voy. § 282 ss.

318. Perceval prend congé pour reprendre la quête de Lancelot; Tristan le prie de saluer Lancelot de sa part et de lui dire qu'il viendra plus tard le rejoindre [1]. Nous passons au récit de la façon dont Tristan termina la guerre du roi Marc avec Dinas, le sénéchal.

319. Tristan reprend ses assiduités auprès d'Iseut, au désespoir du roi; elle consent à aller avec son amant en Logres, dès que l'occasion s'en présentera.

Arrivée de Blioberis.

320. A cette époque Blioberis arrive à la cour (*l'aventure l'aporta*) et s'entretient avec Tristan. Apprenant que Marc assiège Dinas, qui lui a jadis sauvé la vie, il va trouver ce dernier à son château de Roche noire, l'assure que Tristan ne l'a point oublié et se met à sa disposition. Il dirige une sortie et fait des prodiges de bravoure; les assiégeants sont consternés. Pour venger cette honte, le roi Marc fait *crier les bans* et ordonne à Tristan de prendre part à la guerre. Tristan désire profiter de cette occasion pour passer à l'ennemi avec Iseut, qui a obtenu du roi la permission de l'accompagner au camp.

Marc, Iseut et Tristan au camp.

321. Durant la bataille Tristan se montre tellement inactif que le roi exaspéré envoie douze chevaliers pour se saisir de lui : Tristan les tue tous, va trouver Iseut et parvient à se sauver avec elle dans le château de Dinas. On comprend la joie avec laquelle ils y sont reçus.

Tristan passe à l'ennemi avec Iseut.

322. Le roi Marc promet le tiers de son royaume de Cornouaille à quiconque lui apportera la tête de Tristan. A la bataille suivante Blioberis et Tristan se signalent sans cesse. Cent chevaliers de l'armée de Marc, désireux de gagner le prix proposé par le roi, se mettent en embuscade pour s'emparer de Tristan; mais, quand il arrive près d'eux, ils ne se sentent pas le courage de l'attaquer et abandonnent la partie. A la fin,

1. Aussitôt, ajoutent les autres mss., qu'il aura atteint certain but qu'il s'est proposé. Perceval part; il trouve enfin Lancelot dans l'Ile de Joie, avec la fille du roi Pelles, et le ramène à la cour. Mais, comme le Livre de Lancelot en traite suffisamment et que ce récit est étranger à notre histoire, le conte n'en dit rien et s'occupe de Tristan. — 97, 101, 349 donnent cependant plus loin ce récit; v. § 388 a. C'est une interpolation.

Pour le même récit dans « le Livre de Lancelot », v. P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, V, 329.

Tristan abat le roi Marc, qui est emmené prisonnier au château avec Andret. Iseut s'oppose à ce qu'on mette son mari à mort. Les barons offrent la couronne à Tristan, mais il la refuse ; Blioberis repart. — A l'arrivée du printemps, Tristan veut se rendre en Logres avec Iseut et fait préparer un vaisseau; il ne saurait rester dans un pays où il a eu tant d'ennuis.

323. Un jour que Tristan poursuit à la chasse un cerf, il rencontre une demoiselle qui le conduit au bord de la mer. Elle lui montre un vaisseau merveilleux destiné à le porter, avec Iseut, dans le royaume de Logres. Ce vaisseau est éclairé la nuit par une escarboucle placée au sommet du mât. La demoiselle ajoute qu'elle repartira avec le vaisseau, s'il la fait attendre trop longtemps. Tristan court à la belle *Fontaine du Cerf,* où Iseut avait coutume d'aller prendre l'air. Il l'y trouve avec un grand nombre de dames et de chevaliers. Elle se déclare prête à partir et dit avoir entendu parler du vaisseau (« la Nef de Joie [1] »).

Tristan prend congé des Cornouaillais présents : « Il me faut aller, leur dit-il, *en un mien afere qe vous ne poez mie savoir,* et je ne puis emmener personne d'autre que la reine Iseut. Je ne sais pas au juste quand je pourrai revenir ; mais, si je reste plus de six mois, je vous prie de remettre le roi Marc en liberté, à condition qu'il pardonnera à Dinas. » Comme les assistants sont consternés de ce départ, il leur dit qu'il reviendra plus tôt qu'ils ne le pensent; puis il fait monter Iseut sur un palefroi et part avec elle, en défendant qu'on l'accompagne et insensible à l'affliction [2] que font paraître les Cornouaillais.

324. Les amants arrivent à la mer et trouvent le vaisseau. **Départ des amants.** « Voulez-vous entrer dans cette nef ou dans une autre plus grande? » demande Tristan à Iseut. « Je veux entrer dans celle-ci, et non point dans une autre, répond-elle, car c'est la Nef de Joie, que Merlin fit pour le roi de Norhombellande et pour *Agad*, son ami [3]. Elle sera détruite après la désastreuse

1. On verra plus loin (§ 334) que c'est Mabon l'enchanteur qui a envoyé ce vaisseau.

2. Pas un mot de Gouvernal. Plus loin (§ 386), il est dit que Tristan lui a confié le royaume de Léonois et qu'il l'a marié à *une soe cousine.*

3. *Acad* 772. — 757 porte : Pour le roi de N. et pour chasser son ennemi.

bataille de la plaine de *Salebieres*, quand Arthur aura quitté le royaume de Logres » (f° 80). Iseut promet de raconter le reste pendant la traversée [1]; elle s'embarque avec Tristan et la demoiselle.

325. Les voyageurs trouvent sur le vaisseau une harpe, une gigue et des armes. Ils partent par un bon vent; la voile de soie se dirige d'elle-même. Le trajet est très agréable et se passe en entretiens ou à chanter au son de la harpe. *Quant vient entor la mie nuit, T. prent la harpe et le platron et commence a acorder sa harpe en tele maniere que les cordes desouz et les cordes desus respondent par droit chant au bordon et ax grousses cordes. Et quant il a tempré sa harpe et acordee si bien com il savoit fere et selonc droite musique, il commence adonc a ha[r]per tant soëf et tant doucement que nus n'oïst cele melodie qui trop volentiers ne l'escoutast... Quant m. T. li* (à Iseut) *a harpé .I. lay, ele s'endort en la douçor et en la melodie du son. Et quant misire [T.] voit qu'ele c'est endormie, il s'endort dejouste lui, et la demoisele s'endort de l'autre part; si se dorment et reposent tuit troi en tel maniere jusques a l'endemain que li jors est venuz biax et clers et que la clarté du soleill se fu espandue par le monde, ausi par la mer con par la terre.*

L'Ile de la Fontaine.

326. Le vaisseau aborde à l'*Isle de la Fontaine*, où il y a une tour et un beau pin. Sous cet arbre se trouve une fontaine, dont l'eau, jaillissant d'un grand vase d'argent, coule jusqu'à la mer; devant la fontaine est placé un grand bloc de marbre bis, taillé *par droite quarreüre*, auquel est attachée, par une chaîne d'or, une coupe d'argent pour ceux qui désirent boire. Tristan lit les lettres gravées sur le bloc : « Qui veut voir des merveilles, remplisse d'eau la coupe et la répande sur ce bloc. » — Tristan a déjà entendu parler de la « Fontaine des Merveilles » et n'ignore pas qu'il est dangereux d'y satisfaire sa curiosité; car Blioberis, qui était arrivé par hasard à l'Ile de la Fontaine, en avait parlé à la cour d'Arthur. Iseut, néanmoins, veut prendre la coupe, sans écouter les objections de son amant; elle consent pourtant à lui laisser le loisir d'aller prendre ses armes. Il revient armé *de toutes ces armes, fors son glaive, qui estoit remés en la nef.* Iseut l'accuse de couardise et ordonne à la demoiselle de verser l'eau. Dès que

1. Cette promesse n'est pas réalisée.

celle-ci a obéi, le chant des oiseaux cesse tout à coup ; le temps s'obscurcit, au point d'empêcher Tristan et les deux dames de regagner le vaisseau; la pluie tombe à verse; l'orage est déchaîné; la tempête fait trembler l'île : on dirait le jugement dernier.

L'orage causé par la curiosité d'Iseut.

327. Enfin le temps redevient beau. Un chevalier sort de la tour, reproche à Tristan de l'avoir effrayé par l'orage qu'il vient de provoquer et le défie. Ils joutent; Tristan tue le chevalier sans le vouloir. Il entend Iseut qui pleure, parce que leur compagne de voyage vient de mourir de la peur que lui a causée la tempête. Les amants retournent au vaisseau; mais celui-ci n'est plus au rivage, et ils le regardent qui s'éloigne et disparaît. Iseut déplore sa curiosité, qui les a jetés dans cette fâcheuse aventure; Tristan la console avec douceur.

Combat contre le chevalier de la tour, qui est tué.

328. Ils entrent dans la tour et y trouvent un chevalier qui dort. C'est Keu. Il est charmé d'apprendre la mort du déloyal chevalier de la tour.

Keu.

329. Cependant la dame de la tour pleure sur son amant mort, qui s'appelait *Pharant* [1]. Elle s'embarque avec le corps et va trouver à *Carreor* [2] le roi Arthur, pour obtenir son secours contre le meurtrier. Elle découvre tout au roi, sans le connaître d'abord, après lui avoir fait promettre de la venger. Les *valets* cherchent vainement à retenir Arthur, à qui Pharant a jadis sauvé la vie. Il entreprend la traversée avec un *valet*; la dame reste pour faire enterrer le chevalier.

La dame de la tour obtient le secours d'Arthur.

330. Le roi Arthur ne résiste pas au désir de connaître les merveilles de la fontaine. La tempête passée, Tristan sort, se plaint, comme naguère Pharant, et défie le roi. Le combat est terrible, car les deux adversaires font preuve d'une valeur égale; Arthur accomplit des prouesses avec *Escalibort*, cette fameuse épée dont la bonté *aparut aucquez celui jor que le roi Artus la fist giter ou lac par Girflez, le fils Do*. Mais Iseut sort de la tour, et son apparition renouvelle les forces de Tristan, qui triomphe de son adversaire, mais, à la prière de la reine, ne le tue pas. Tout à coup le vaisseau reparaît, et les amants partent sur-le-champ. Keu et le roi, consolé en appre-

Arthur vaincu par Tristan.

1. Var. : *Ferrant*.
2. Ainsi 757 et 772; *Carrehoi* 1434; les autres : *Carducil*.

nant le nom de son vainqueur, retournent à la cour, où Arthur raconte ce qui lui est arrivé et le fait inscrire dans le Livre des aventures [1].

Rencontre avec le roi Pescheor.

331. Tristan et Iseut, voguant au gré du vent, arrivent devant le château de *Corbenic*, appelé aussi le Château aventureux, parce que les chevaliers qui l'ont quitté ne sauraient plus le retrouver. Là se trouve le saint Graal. Ils rencontrent le roi Pescheor [2], qui se promène en bateau et qui reproche à Tristan sa déloyauté envers le roi Marc.

Les amants trouvés par Arthur.

332. Le vaisseau entre dans la rivière de Camaaloth. Arthur, qui est à la chasse, arrive, par hasard, seul près de la rivière. Il a eu d'autres aventures ce matin-là ; mais elles seront omises, n'appartenant pas à notre matière. Le roi aperçoit le vaisseau, y entre, trouve les amants endormis et admire leur beauté. Il se rappelle qu'il a déjà vu le chevalier, mais ne parvient pas à le reconnaître. Retourné à terre, il sonne du cor pour faire venir ses gens. Mais, pendant ce temps, le vaisseau s'éloigne et est bientôt hors de portée.

Séjour chez Mabon l'enchanteur.

333. Tristan et Iseut arrivent devant le château de *Mabon* [3] l'enchanteur, qui déclare leur avoir envoyé le vaisseau. Il les traite bien, malgré sa réputation d'inhumanité, et leur explique pourquoi il les a fait venir de Cornouaille :

Mennonas, Grysinde et Mabon.

334. Il y a douze ans, Mabon était chevalier errant, et l'amitié la plus sincère le liait à *Mennonas* [4]. Mais, au bout de quatre ans, ils s'éprirent tous deux de la même femme, *Grysinde*, qu'ils avaient trouvée au bord d'une fontaine, en compagnie d'une autre demoiselle. Ils se la disputèrent, Mennonas abattit Mabon, mais, quand il voulut emmener la dame, le frère de Grysinde protesta, se battit et fut tué par le ravisseur. Mennonas empêcha Grysinde, folle de douleur, de se donner la mort. Elle partit et se logea dans un château voisin, sans savoir que Mennonas en était le propriétaire. Elle ne

1. L'épisode de l'Ile de la Fontaine, auquel il n'est fait aucune allusion par la suite, est visiblement imité du *Chevalier au Lyon* de Chrétien (v. 370 ss).
2. Appelé *Pelles* ou *Pelle(h)an* dans les mss.
3. Çà et là : *Nabon*.
4. Var. : *Manonas*.

voulait point de lui, lui témoignait sans cesse la haine qu'il lui inspirait et lui disait qu'il n'était pas assez bon chevalier pour une dame de sa beauté. A la fin, Mennonas se fâcha et lui déclara qu'il la haïssait tout autant. Ils convinrent que Grysinde couperait la tête à Mennonas, s'il était vaincu, et que Mennonas la couperait à Grysinde, si une autre dame l'emportait sur elle en beauté. Mabon avait emmené chez lui l'autre demoiselle, la compagne de Grysinde; elle ne tarda pas à apprendre les enchantements que Mabon tenait du *prophete* Merlin et connut ainsi que Mabon la trompait avec une *gentil dame* du voisinage. L'ayant vainement averti du danger qu'il courait en la trahissant, elle se laissa enlever par Mennonas, venu pour voir Mabon. Puis elle enchanta ce dernier, de manière à le retenir toujours dans son château : toutes les fois qu'il voulait en sortir, il perdait la vue, et l'enchantement devait durer tant que Mennonas et Grysinde seraient en vie. — Mabon a envoyé le vaisseau en Cornouaille pour avoir le secours de Tristan et d'Iseut, qu'il croit capables de vaincre Mennonas et Grysinde : si les amants ne veulent pas l'aider, ils ne quitteront jamais son château.

335. Ils consentent et partent; Mabon leur fournit ce qu'il faut pour voyager convenablement dans le royaume de Logres. Il leur donne un écuyer, et aussi un nain, *en senefiance de gentillesce*; car, aux temps du roi Arthur, personne n'avait un nain dans sa suite à moins d'être de très haut parage, sous peine de se faire tenir pour *fol et non sachant*. Tristan demande à Mabon si jamais il reverra le vaisseau : « Oui, répond celui-ci, vous le reverrez dans le moment le plus triste de votre vie [1]. »

Mennonas et Grysinde vaincus par Tristan et Iseut.

L'écuyer conduit Tristan et Iseut au château où se trouvent Mennonas et Grysinde et leur rappelle que le sort des vaincus est de perdre la tête. La beauté d'Iseut est déclarée supérieure à celle de Grysinde, à qui Mennonas tranche la tête. Lui-même est vaincu par Tristan, qui envoie les deux têtes à Mabon.

336. Tristan et Iseut repartent et font halte près d'une fontaine; Iseut, qui n'est pas habituée aux longues chevauchées, s'endort. Son amant s'apprête à suivre son exemple, quand un cri de femme se fait entendre. Malgré les instances du nain, Tristan veut aller voir ce qui se passe.

1. Il n'en est plus question par la suite.

Il trouve une demoiselle pleurant sur le corps de son amant, que Mordret, accompagné d'Agravain et de Guerret, a tué lâchement, parce qu'il s'était permis de juger la lignée de Ban supérieure à celle d'Arthur. Tristan, à la prière de la demoiselle, transporte le cadavre à une abbaye voisine.

Mordret, Agravain et Guerret abattus par Tristan.

Cependant, Mordret et ses frères trouvent Iseut endormie et admirent sa beauté; de même Blioberis, qui arrive à ce moment. Les trois frères veulent emmener Iseut, quand Tristan revient. Il les abat, puis s'éloigne avec Iseut et sa suite. Blioberis demande à se joindre à eux; mais, sur la réponse négative qui lui est faite, il se retire et, rentré à la cour, raconte ce qu'il vient de voir.

Guidaban et son frère.

337. Tristan et Iseut vont prendre leur logis dans un château, où ils trouvent Palamède. *Guidaban* [1], le fils de leur hôte, s'éprend d'Iseut et part, accompagné de son frère, pour se poster sur le chemin de Tristan et se battre avec lui. Palamède, en proie à ses peines de cœur, se met également en chemin et trouve les deux frères, qui lui communiquent leur projet. Palamède les menace; une forte bataille s'engage : Palamède en est le vainqueur, grâce à la présence d'Iseut, qui rejoint les combattants avec Tristan. Guidaban est tué, son frère grièvement blessé. Palamède court après les amants; il avait *sanz faille recouvré glaive d'un chevalier que il avoit tot maintenant encontré*. Il ordonne à Tristan de lui céder sa maîtresse; mais il est désarçonné. Tristan laisse à Iseut la décision sur le sort de Palamède : elle le prie d'en faire ce qu'il voudra. Tristan vante Palamède, si bon chevalier, si courageux! Il était presque *outré* en arrivant; ses blessures ne l'ont pas empêché d'attaquer aussitôt un nouvel ennemi : il est digne qu'on l'épargne. Iseut est du même avis.

Palamède épargné par Tristan.

Les amants passent devant Camaaloth.

338 (f° 93). Ayant quitté Palamède [2], les amants arrivent devant Camaaloth [3]. Le roi Arthur a fait tendre des pavillons

1. Var. : *Guideban*.

2. Qui *fu tant dolant de ceste aventure qu'il en lessa bien .I. an entier a porter armes* ajoutent 757 et 1434.

3. Ici se réunissent les textes des mss. et des imprimés qui contiennent cette partie du roman, après les raccourcissements et les divergences de rédaction (voy. p. 185 ss.) ; 336, etc. ne donnent pas les aventures de la traversée ; seuls, 336, 99 et 758, qui renvoie au *Grant Livre*, y font allusion. Tressan parle d'un esquif ; dans 103 on va à cheval.

Cependant 336, etc. donnent du passage des amants devant Camaaloth

dans la plaine, et la reine *i estoit venue par le commandement* 757, etc.
le roi, avec une grande suite de dames. La fête est magnifique,

et de leur arrivée à la Joyeuse Garde un récit abrégé. 336 se tient le plus près du texte de 757, etc.; 94, 99, Malory (essentiellement), 758 et 12599 (troisième partie de ce ms.; voy. p. 232) donnent le même texte que 755 et 760, suivi en partie aussi par 103 et les imprimés, sauf Tressan et la *Tavola Ritonda*. — Voici ces textes abrégés :

338 a. 336 (Pour ce qui précède dans ce ms., voy. p. 191) : *En ceste* 336
partie dit le compte que quant mons. T. fu venus de Corn. ou roy. de L. et il en out avec lui menee la roÿne Yseut de Corn., il lui advint adont que adventure l'amena (*adont* [1]) *devant la cité de Kamaaloth. Et a celui point*

1. A moitié effacé.

338 b. 755 etc. : *En ceste partie*[1] *dit li contes qe quant m.s. Tristan* 755, etc.
fu venuz ou reaume de Logres et il ot amené avec lui madame Yseut et il

1. 755 et 760 commencent ici; pour 12599, voy. p. 232; 94 reprend ici, après la lacune; voyez § 280 note. — 99, après les mots : *ilz vindrent ou royaume de Log.* (voy. p. 204) poursuit ainsi : *ou ilz furent moult bien receüz.., et tantost mons Tr. trouva Lanc. du lac, que il molt amoit, et il s'en vint tout droit a la court le roy Artus et jousta a pluseurs et tant qu'il abati des comp. de la T. Re. jusques a .XIIII.*, etc., comme 755. Dans Malory, Iseut annonce la présence de Tristan à Lancelot en lui envoyant un anneau, et les quatorze sont désarçonnés dans un tournoi proclamé par Arthur. — 758, où ce qui précède de l'histoire de Tristan est fort écourté (v. la préface § V ss.) : Quand ils furent arrivés en Logres, ils rencontrèrent en chemin le roi Arthur avec plusieurs très bons chevaliers de la Table Ronde. Ceux-ci voudraient bien voir Iseut *a descouvert*; car elle *chevauchoit moult cointement*; elle avait l'air d'être d'un pays étranger ainsi que son compagnon. Ils s'approchent donc; Tristan les prie de se retirer. « Vous parlez bien orgueilleusement, lui dit Sagremor, *pour nient, fussiez* [*vous*] *aussi vaillant que Lanc. du lac ou mess. T., nepveu au roy M. Et pour vous riens n'en lairoie affere.* » Tristan se fâche et abat Sagremor et quatorze chevaliers de la Table Ronde. *Et fu tout ce fait en la presence du roy Artus.* [*E*]*n* (f° 5 a) *ceste partie dist li comptes que quant messires Tristrans fu*(*s*)*t revenus el royalme de Logres et il ot amené avec lui madame Yseut*, etc., comme 755, etc. (v. ci-dessus). On voit que 758 passe assez subitement au texte de 755, etc.; P. Paris (*Ms. fr.*, *VI*, 8) voit dans ce texte « plutôt un arrangement de Rusticien de Pise »; mais il n'a pas donné de preuves en faveur de cette opinion. Dans 340, 1463, 355 l'arrivée des amants n'est pas racontée. — 103, qui suit le texte de Rusticien plus loin (§ 449 d), donne des bribes du texte de 755 (voy. ci-dessous).

338 c. 103 (Vérard, Janot) : Tristan et Iseut chevauchent vers le 103
pays de Logres (voy. p. 204), pour arriver à la Joyeuse Garde; car on avait dit à Tristan qu'Arthur y était. Près de cet endroit ils trouvent des pavillons : c'étaient Arthur et ses chevaliers; Tristan en abat cinq à l'arrivée, puis vingt autres : Gauvain, Gaheriet, Guerret, Sagremor,

388 d. Tressan : Arrivés en Logres (voy. p. 206), les amants s'en Tressan
vont vers la Joyeuse Garde; ils sont surpris d'apprendre qu'Arthur habite ce château depuis deux jours et qu'en retournant à Cramalot, il s'amuse à voir jouter les chevaliers de la Table Ronde. Iseut décide Tristan à se retirer; mais c'est déjà trop tard : Tréu, le sénéchal, et

338 e. *Tavola Ritonda.* : Tristan et Iseut continuent leur chemin Tavola Ritonda
avec Lancelot (voy. § 317, note)[1]. Quand ils sont près de Camaaloth, Tristan dit qu'il veut garder l'incognito et aller se reposer à la Joyeuse Garde. Les amants suivent de loin Lancelot et arrivent, peu après lui,

1. On voit que c'est la version de 755, etc. (v. ci-dessus), en ce qui concerne la rencontre avec Lancelot.

757, etc. et *la ou il estoient en tel envoiseüre et il se seoient ax tables communement, a tant ez vous venir par devant eux misire T.* avec Iseut. Leur train se fait remarquer par son élégance; mais

336 *estoit le roy Artus dehors Kama[a]loth, en tentes et en paveillons, ou il se deduisoit avecques ses barons de son royaume et des compaignons de la T. Ronde. Et quant les compaignons virent mons. T. passer par devant les paveillons sans leur riens dire, ils en ourent despit et dedaing.* Poursuivi, Tristan persiste à ne vouloir pas s'expliquer et abat *.XIIII.* des compagnons. Lancelot vient à son tour combattre; mais Tristan, l'ayant reconnu, ne veut point jouter, *ains se fist congnoistre tout maintenant a lui.*

755, etc. *ot trové m.s. Lanc. en cele venue qu'il vint davant le roy A. et il amenoit avec lui madame Yseut, abati il des compagnons de la T. Re. jusqu'a .XIIII. M.s. Lanc., qi por venger cele honte qu'il leur avoit faite, s'estoit meüs des paveillons por joster a m.s. Tristan, quant il reconnut m.s. Trist., qi a lui se fist connoistre, si li fist grant joie et grant feste, ce ne devroit nus hom demander, et quant il conut la roïne Yseut, il ne fu guere mains joians de sa venue qe il fu de m.s. Tristan. Qe vos diroie ge? Grant joie fist (et a) li uns (et) a l'autre, et por ce qe m.s. Trist. ne voloit mie qe le roi veïst la roïne Yseut a cestui point, ne nus des autres barons de celui ostel la veïssent, pristrent il conseil*[1] *entre lui et Lanc., et si qe il s'acordent a ce qe il emmenroi[en]t la roïne Yseut en la Joieuse Garde, qi estoit un chastel mout fort et mout riche et estoit proprement monseignor Lanc., car il l'avoit conquis par force d'armes enz ou commencement de sa chevalerie, et por ce que cist chastiaus estoit fors, riches, biaus et aaisié(e) de totes choses, i menoient il la roïne. Car li chastiauz ne pooit estre pris a force en nulle maniere de gens, se la roïne i fust; car a force nel pooit [on] aeisiement*

1. *Et lors pristrent cons.* 755.

103 Ivain, Keu, Ivain, fils d'Urien, Perceval, Hector, *Bros de le lande*[1], le chevalier à la cote mal taillée, Caradoc, etc. Lancelot, pour les venger, joute avec Tristan qu'il reconnaît à première vue; il reconnaît également Iseut et leur fait *grant joie.* Tristan le prie de les conduire à un endroit où ils puissent vivre inaperçus; Lancelot les mène à la

1. Ver., Jan. : *Bror de la lande.*

Tressan Dinadan viennent leur demander leurs noms. Tristan joue la timidité; il dit qu'il est un pauvre chevalier et chemine avec sa sœur à une abbaye où elle va s'enclore. En feignant toujours d'être très inexpérimenté, il abat Keu et Dinadan, qui sont forcés de garder sa prétendue sœur; Bliomberis, les [t]rois neveux d'Arthur et dix autres chevaliers sont abattus à leur tour. Quinze[1] des chevaliers du roi entourent déjà le

1. Mais il y en avait seize.

Tavola Ritonda au pavillon du roi. Tristan sonne du cor pour inviter à la joute. Il abat Gauvain, Mordret, Agravain, *Troiano* et dix autres chevaliers. Enfin, Lancelot vient rejoindre les amants; ils partent avec lui pour la Joyeuse Garde, où Alcardo est armé chevalier; à l'avenir, il porte le nom de

on ne pouvait constater si Iseut était belle ou laide, *car elle estoit si durement envelopee por le chaut du soleill, que mal ne li feïst, que vous ne peüssiez de lui veoir ne oueill ne autre chose*. Tristan passe sans mot dire, et l'on tient cela *a trop grant orgueill*. Le roi reconnaît l'écu qu'il avait vu dans la nacelle (v. § 332), et le dit à ses chevaliers. Keu demande la permission d'inviter le chevalier à venir parler au roi; Arthur 757, etc.

Lancelot est heureux particulièrement de la venue d'Iseut; car il est ainsi plus sûr de garder Tristan auprès de lui. *Ils s'acorderent qu'ilz en menroient la royne Y. a la Joyeuse Garde*, château très fort, très beau et très riche; et *leans estoit elle bien asseür, se le chastel n'eüst esté prins en larrecin et emblé comme il fu, si comme nous vous deviserons sa avant en nostre livre*. Lancelot ordonne aux habitants de ce château de bien garder Iseut; — à partir d'ici, 336 poursuit comme 97, 349, 101, 772; voy. § 344, note. 336

prendre, por q'il eüst leanz un pou de bone gent qi le vousist defendre. En tiel guise com je vos cont vint Trist. au chastel de la [J]oieuse Garde en la compagnie madame Yseut et (de) monseignor Lanc. Tuit cil dou chastel jure[re]nt adonc q'il garderoient la roïne Y. come leur dame lige de onte et de vergoigne [a lor pooir], et firent feauté a m.s. T., par le comandement de m.s. Lanc. meeme. Quant m.s. Lanc. ot tant demoré en la Joi. G. com il lui plot et il ot auques tenu compagnie a m. Tr. et a la roïne Y., il se parti d'avec anz, et au partir q'il fist pria molt m.s. Tr. qe qant vendroit en la meison le roi A. q'il ne feïst nulle parole d'anz, se ce n'estoit a la roïne Genevre et [que] ce fust encore chose molt celee, car il ne vousist mie volentiers qe li compeignons de la T. Re. seüssent q'il fust en tiel maniere [venuz] ou roiaume de Logres, etc.; à partir d'ici comme 97, 349, 101, 772; voy. § 344 note. 755, etc.

Joyeuse Garde, son château, et y reste avec eux *tant com il lui pleut*[1]; puis il prend congé et retourne à la cour. Tristan le prie de ne rien dire, si ce n'est à Guenièvre, *et que ce fust chose celee*. Lancelot, rentré, ne veut rien dire du tout. Pour la suite, voy. § 352, note. 103

1. Voilà des fragments du texte de 755, etc; cf. ci-dessus.

cheval de la dame inconnue. Alors se présente Lancelot, venant de la part d'Arthur et disant que le chevalier est sans doute Tristan. Un hasard fait tomber le cheval de Lancelot. Tristan se fait connaître et renvoie tout le monde, sauf Dinadan et Lancelot, avec lesquels il se rend à la Joyeuse Garde; Arthur et ses chevaliers retournent à Camaaloth, suivis deux jours après de Lancelot et Dinadan, qui laissent les amants maîtres absolus de la Joyeuse Garde. — Pour la suite, voy. § 384, note. Tressan

Lantris. Lancelot reste six jours à la Joyeuse Garde; puis il retourne à Camaaloth, et ce n'est que plus tard qu'il met le roi dans le secret. Pour la suite, voy. § 352, note. Tavola Ritonda

Keu invite Tristan à venir voir le roi.

y consent, bien qu'il s'attende à un refus. Keu rejoint Tristan, qui était descendu à une fontaine, et présente son invitation. Mais Tristan veut garder l'incognito, *pour madame Yz., qui avec lui estoit*; il s'excuse sur une affaire pressante, en exprimant ses regrets. Keu ne veut point en démordre : « *Vostre escondit ne vous i vaut.* — *Sire*, répond Tristan, *qu'en diriez vous? Je ne retorneroie ne por amor ne por haïne*[1]. » Keu se fâche et menace Tristan, lui disant qu'il abattra son orgueil. Tristan *se sorrit acez de ceste parole et torna tout a gabois.* Keu s'en retourne aux pavillons, se fait armer et repart *sans le commendement le roi.* Gauvain le fait remarquer à Arthur. « *Or le lessiez aler*, dit Lancelot; Keu aura perdu son cheval, si le chevalier étranger ne le lui rend. *Mainte grant chose ai je ja veüe que Kex enprenoit par sa folie, dont il venoit a honteuse fin.* » Le roi approuve ces paroles.

Joutes.

339. Après une dernière et vaine tentative pour ébranler la résolution de Tristan, le sénéchal joute avec lui, est renversé, s'évanouit, et *poi s'en failli que il n'ot rompue la canole du col.* Tristan redescend à la fontaine; le cheval de Keu s'enfuit vers les pavillons. Le roi est inquiet de son sénéchal, *por ce que norri avoient esté ensemble*[2]. Il crie : « *Or tost as armes por K. rescorre!* » Plus de dix *de ceux qui leenz servoient* courent s'armer; *car de celx qui as tables seoient ne s'en remua*[3] *nul.* Iseut propose de s'en aller, puisque les adversaires sont si nombreux; mais Tristan, qui se sent *garni de haute proesce*, assure à sa maîtresse qu'elle ne lui verra pas vider les arçons et remonte à cheval. Sagremor, le premier, croyant Keu mort, défie Tristan et est abattu; après lui, c'est le tour de Lucan le boutillier et de Gifflet, le fils de Do. Blioberis, qui est auprès du roi, sourit : « Pourquoi souriez-vous? » demande Arthur; Blioberis répond que c'est à cause de la folie des compagnons, qui s'imaginent pouvoir désarçonner un tel chevalier : il ne connaît pas son nom, mais il l'a vu jouter, lorsqu'il abattit les trois neveux du roi[4]. Pendant que ces paroles s'échangent, Tristan a déjà abattu Dodinel le sauvage, Brandelis, Mordret et Agravain; ces deux derniers espéraient venger la honte que le chevalier inconnu leur

1. Var : *Sire, or sachiez que je ne ret.*, etc.
2. Var. : *esté en enfance.*
3. Var. *remuast.*
4. V. § 336.

avait faite récemment. En dernier lieu, Tristan renverse *Taulas* le grand de la Déserte.

340. Bref, de tous les dix *n'i ot nul qu'il n'abatist.* On voit revenir seuls les chevaux, à mesure que leurs maîtres sont désarçonnés. Le roi fait enlever les tables. Gaheriet part pour venger ses frères, sans vouloir écouter Lancelot, qui cherche à l'en détourner. Arthur a grande confiance dans la prouesse de Gaheriet, qui n'en vide pas moins les étriers, comme les autres : Agravain est très étonné, car il sait que son frère est un des meilleurs chevaliers du monde. Le roi, *plus iriez que il n'estoit devant,* engage Blioberis à tenter l'aventure à son tour; si l'inconnu est encore vainqueur, il pourra s'en aller *quitement.*

341. Blioberis, qui *volentiers se detornast de ceste chose*, obéit; il est renversé, avec son cheval. Tristan refuse de se battre à l'épée avec Blioberis, qu'il reconnaît et qu'il *amoit mout.* Le vaincu s'en revient donc à pied, se disant en souriant que *preudom est li chevaliers*, *qui si bien ce set delivrer de ses ennemis.* Bohort déclare qu'il irait venger Blioberis, si celui-ci n'était meilleur chevalier que lui[1].

Tristan et Lancelot.

342. Lancelot regarde le roi, qui est *tant iriez qe il n'a poër de parler; et la roïne li fet semblant que il prenge ces armez. Et il saut sus tout maintenant et dit : « Mes armez m'aportez erraument !* » Gauvain témoigne au roi sa joie de cette résolution. Lancelot invite encore une fois Tristan à se rendre aux pavillons et à y amener Iseut. Sur son refus, il se prépare à jouter ; mais Tristan affirme que jamais il n'y aura entre eux d'autre combat que celui qui a déjà été livré[2], et se déclare prêt à rendre ses armes à Lancelot. Comme ce dernier lui demande qui il est, Tristan répond qu'il n'est venu dans le pays que pour avoir la compagnie de Lancelot ; il finit par se nommer : « *Je sui*, dit-il, *le vostre chevalier a qui vous avez tant valu que vous le delivrastes ja de la prison doloureuse de Cornoaille, einssi com vous savez et come je meïsmes le recort.* » Tristan prie instamment son interlocuteur de ne pas le faire connaître encore. On juge de la joie de Lancelot, qui

1. Douze chevaliers ont donc été abattus ; la seconde version en donne quatorze (voy. p. 259).
2. Le combat au *Perron Merlin*, v. p. 147.



s'agenouille devant Iseut, en la priant de l'accepter pour son chevalier : « *Commandez moi se que il vous plera. Car ce Diex me conselt, riens que je feïsse por si vaillant dame come vous estez*[1] *ne me porroit torner a nul travaill.* »

Aux pavillons, on s'étonne de cette réconciliation subite. « Je suis sûr, dit Gauvain, que Lancelot amènera le chevalier. »

343. Tristan demande conseil à Lancelot : il s'agit avant tout de mettre Iseut en lieu sûr. Lancelot offre un de ses châteaux, qui est si fort qu'il n'est pas besoin d'avoir *doutance, mès que la porte seulement fust close.* Ils s'y rendent ensemble.

344. Arthur comprend que *ceste chose touche si durement a Lanc.* qu'il ne veut pas qu'on en sache rien. On va à la fontaine : « Si encore, dit le roi, nous savions le nom de ce chevalier qui a ainsi troublé ma cour! *Mès nos l'avons si tost perdu come ce toute ceste chose feust songe.* » Personne n'ose blâmer Lancelot, en présence de la lignée de Ban. Lancelot amène les amants à la Joyeuse Garde, dont les habitants *furent autant liez de sa venue com il fussent de Dame Dieu.* Le château est un des plus forts et des plus beaux que Tristan ait jamais vus. Il y veut rester quelque temps avec Iseut, à cause des rivières, des forêts et des autres *deduits*; plus tard il l'y laissera pour aller à la cour d'Arthur. Lancelot ordonne à *celx de leenz* de *garder aussi chierement cele dame et plus encore que son cors*[2]. Lancelot reste trois jours avec ses hôtes (f° 95), *et ançois qu'il s'en partist*[3] *moustra a mons. T. les*

Les amants à la Joyeuse Garde.

1. Var. *por vos.*
2. *Itant en dist de messire T.* ajoute 757.
— Ici se termine la copie faite par 340 d'une partie de la version de 757, etc., et 340 passe (*et atant s'ent est li comptes,* f° 204 f), au f° 205 a, à la mort de Guenièvre, etc., voy. § 628.
3. 1434 poursuit absolument comme 757. Mais dans 97, 349, 101, 772, ainsi que dans 336, qui donne, à partir d'ici (v. p. 255) le même texte que ces mss., on trouve, à la place de l'épisode des images, dont il a déjà été question plus haut (§ 314), des prières adressées par Tristan à Lancelot, afin qu'il ne trahisse point le secret de l'arrivée des amants en Logres. Voici le texte de ces mss., que nous avons copié dans 772 et comparé aux autres : *mès ainz qu'il s'en partist, li pria mont misire Tristan qu'il ne feïst nule parole d'euls a home terrien, se ce n'estoit seulement a la reïne Guenievre.* Il ne veut pas que les compagnons de la Table Ronde sachent qu'*il fussent en tele maniere venuz el*

.III. hymages de la chapele qui estoient por l'onor d'elz. « Et sachiez, fet il, que, par cest ymage ou il n'apert encore nules letres, savroiz vous le non destres (l. *del trés*) [*bon chevalier*], *celui meïsmes qui doit estre acheveor et metre a fin les aventures ... du roialme de Logres.* » Tristan voudrait bien apprendre son nom. « Vous le saurez prochainement, dit Lancelot; *que li tens aproche durement que li beneürez chevaliers vendra a cort et que la grant queste du Graal, la derraine queste, sera encommenciee, et li sieges perilleux, qui tant longuement a duré et esté souffreteux de seig*[*n*]*or, fera acomplir* (l. *sera acompli*). *Et je croi bien que tote*[*s*] *ces choses avendront a ceste pentecoste que est près. Car li preudome de la grant Bretaigne, li hermite et li home de religion qui sevent aucune verités de choses qui sont a avenir le vont entr'ex disant.* — Vraiment, fait Tristan ; alors *je ne me porroie tenir en nule guise que je n'i fusse a celui jor, et leroie madame Yz. ceanz en bone garde, et je me metroie en la haute queste du s. Graal...*; *mauvès sera li chevaliers qui en celle queste beneüree ne se metra.* » Les images.

345. *Après cestui parlement se parti misire Lanc. de la J. G. et lessa l*[*a*]*iens mons T. et mad. Yz., qui se deduisent et solacent et menent* [*si* 1434] *joieuse vie comme il veulent.* Ils se promènent dans la forêt voisine et vont voir les fontaines. Iseut était déjà depuis longtemps à la Joyeuse Garde, quand les gens du château surent enfin qui elle était.

346. Lancelot *chevaucha puis tant .. que il vint a*

reaume de Logres comme il estoient[1] *et pour ce dist qu'il demorroit ore a la Joieuse Garde une piece del temps au plus celeement qu'il porroi et que il se deduiroit avuec la reïne.* Puis, *en telle maniere comme je vous cont se parti Lanc. de la J. G. et lessa laienz T. et mad. Y., et puis chevaucha tant.. qu'il vint a Kamaalot.* A la cour on lui demande des détails sur *le bon chevalier qui avoit abatuz .XIIII.*[2] *chevaliers de la T. R.*; mais il ne veut rien dire[3], excepté à la reine, qu'il met au fait, *au plus celeement qu'il le pout faire...* Mais le roi découvre le secret de Tristan et d'Iseut (*tant fist qu'il sceut*, etc.), *et tant encercha*[4] *qu'il sout certainement qu'il faisoient leur demeure dedens la Joiouse G.* Pour la suite, voy. § 352. Autre version.

1. A partir d'ici les mss. 755, 760, 12599, 94, 99, 758 donnent le même texte que 97, etc.; cf. p. 255.
2. D'après le récit de 757, il n'y en aurait que douze (voy. plus haut) ; 103 (voy. § 338 c) : vingtcinq ; *Tav. Rit.* (voy. § 338 e) : quatorze. — Cf. l'allusion à une défaite de 14 chev. au § 204.
3. Ici 1434 adopte la version de 97, etc. ; voy. ci-dessus. — Le reste de ce morceau a été copié dans 336 et comparé aux autres.
4. Dans Malory Guenièvre lui dit tout.

Camaaloth. A la cour on lui demande des détails sur *le bon chevalier qui si bien s'estoit esprovez as joutez*, mais il n'en
757 veut rien dire [1]. Toutefois, le roi, qui se doute que c'est Tristan avec Iseut, obtient de Lancelot l'aveu qu'il a deviné juste, à la condition que le secret ne soit pas divulgué : aucun autre que Tristan, dit Arthur, n'aurait pu se distinguer ainsi. Quant à la reine, Lancelot n'ose rien lui cacher; en apprenant qu'Iseut est si près d'elle, Guenièvre déclare qu'elle veut aller la voir (f° 95 d fin). Puis *li contes* revient à Tristan et rapporte comment il partit de la Joyeuse Garde pour aller à la cour assister à la grande fête de la Pentecôte, quand tout le peuple du royaume de Logres s'assembla pour voir les merveilles qui devaient se produire en ce jour (f° 96 a, début) [2].

Annonce de la Pentecôte du Graal.

347. Un jour Tristan rencontre dans la forêt un *valet*, messager d'Arthur, qui l'a envoyé partout dire aux chevaliers de Logres de se trouver avec leurs dames à la cour, pour la fête de la Pentecôte. A cette fête *sera encommenciee* la quête du saint Graal; « la Table Ronde sera accomplie, » et le Siège perilleux trouvera son maître; car le bon chevalier qui doit mener à fin les merveilles de la Grande-Bretagne viendra à la cour à cette Pentecôte. Guenièvre fait prier tout particulièrement Tristan et Iseut de venir. — Iseut a envie d'y aller, mais renonce, parce qu'il y aura trop de monde : « J'irai une autre fois, » dit-elle. Elle veut que Tristan se rende à la fête, pour qu'on ne dise pas qu'elle le garde toujours auprès d'elle. Il y

1. Ici 1434, au f° 61, où commence une écriture différente, adopte la version de 97, etc.; voy. § 352.

2. Ainsi 757. Ce ms. devait donner le récit de la Pentecôte du Graal immédiatement après les aventures suivantes (cf. § 351), qui sont propres à 757, et qui, à l'exception de l'épisode de Dagarius, sont en rapport avec le Graal. Dans tous les autres mss. et dans les imprimés, Tristan, avant de partir en quête du Graal, reste encore toute une année (v. § 387) à la Joyeuse Garde et a plusieurs aventures. Il prend aussi une part éminente au tournoi de Louvezerp, arrangé par Arthur pour l'attirer, comme on le verra dans l'analyse de ces mss. Il est probable que ce tournoi est une superfétation postérieure et qu'il est fait sur le modèle des précédents, tels que le tournoi devant le château aux Pucelles (cf. le tournoi de Loverzep dans le *Lancelot*; P. Paris, *Rom. de la T. R.*, IV. 5 ss.). Il est moins vraisemblable que 757, où la fête du Graal est représentée comme étant très proche (v. § 344, où 1434 est d'accord), ait supprimé ce tournoi. Malheureusement, 757, qui seul nous a conservé cette trace d'une rédaction plus primitive, l'abandonne tout à coup, un peu plus loin, pour adopter la version ordinaire; voy. § 351 note.

consent ; mais il est encore trop tôt pour partir ; il attendra jusqu'à la veille de la Pentecôte. 757

348. Le lendemain, Tristan chasse dans la forêt. Il rencontre une demoiselle qui porte une belle épée au cou ; elle se rend, dit-elle, à la cour pour voir la « grande joie et le grand chagrin du roi Arthur, sa richesse et sa pauvreté, sa grande gloire et sa destruction ; car sa grande joie et sa grande richesse tourneront en chagrin et en pauvreté, et de sa grande gloire naîtra sa grande honte. » Et elle verra arriver cela sous peu, dit elle en s'éloignant [1].

349. Tristan, retournant vers la Joyeuse Garde, rencontre *Dagarius*, un chevalier d'Ecosse, de haute lignée, qui est devenu compagnon de la Table Ronde après le départ de Tristan et de Marc. Tristan lui offre l'hospitalité de la Joyeuse Garde ; Dagarius y tombe aussitôt amoureux d'Iseut et ne fait que la regarder, ce dont Tristan se courrouce fort. Dagarius va jusqu'à s'offrir à Iseut pour son chevalier; alors Tristan, hors de lui, le provoque. Ils se battent sans armure, et Tristan fait voler la tête de son ennemi. — Cet incident fut commenté à la cour, le jour de la Pentecôte.

Tristan tue Dagarius.

350. Le jour d'après, Tristan, se promenant comme d'habitude dans la forêt, rencontre un chevalier *fesant grant duel.* Ce chevalier dit qu'il ira à Camaaloth voir le deuil et la pauvreté d'Arthur et la destruction de son hôtel ; il doit y voir aussi sa propre mort; mais il ne peut s'empêcher d'aller regarder les merveilles [2]. Tristan veut savoir la cause de son chagrin, mais le chevalier refuse tout net de satisfaire sa curiosité et s'en va. Tristan fait apporter ses armes. On a beau lui représenter qu'il ne doit pas attaquer le chevalier pour si peu de chose : Tristan répond que ses paroles hardies lui ont donné envie de se mesurer avec lui. Il le poursuit et l'atteint. Un grand combat se livre, et s'arrête aussitôt que les deux adversaires ont dit leurs noms. Le chevalier s'appelle *Adoras de l'Ile du Port* ; il est compagnon de la Table Ronde et fils du roi de l'Ile du Port, qui est mort tout récemment.

Adoras de l'Ile du Port.

1. Cette demoiselle reparait le jour de la Pentecôte à la cour, où elle invite les chevaliers à ceindre l'épée, cf. §§ 392 et 396 a.

2. Plus loin, à la fête de la Pentecôte, nous retrouvons un chevalier qui se tue après avoir chanté un lai, v. § 393 ; on peut penser aussi à celui qui fut brûlé, v. § 392.

757 351. Tristan rentre blessé. Iseut lui reproche d'avoir été trop orgueilleux et lui fait promettre de ne plus jamais montrer d'orgueil à aucun chevalier. Elle panse ses blessures. Il reste avec elle jusqu'à la veille de la Pentecôte, où il part pour la cour [1].

1. 757 poursuit ainsi : *Més ore en lesse atant li contes a parler et retourne a Adoras de l'Ille del Port pour deviser pour quelle merveille il morut en la meson le roy Artus la veille de la Pentecoste* (f° 98 d, fin). Puis, f° 99 a, début : *Or dit li contes qe quant misire T. fu guariz des plaies qe Adoras li avoit fait en la bactaille.., il li prist volenté d'aler chacer*, etc.

Ainsi s'arrête brusquement ce fragment d'une version plus ancienne (cf. p. 260 note), sans que nous puissions dire comment elle poursuivait. Il est probable qu'immédiatement après l'épisode d'Adoras, à l'occasion duquel cette version donnait sans doute déjà quelques détails relatifs au Graal (comme nous en verrons plus loin dans la version de 97, etc.), elle devait raconter le départ de Tristan pour la cour (v. §§ 388-389).

Aux mots : *or dit li contes qe quant*, etc. (v. ci-dessus), l'arrangeur de 757, sans donner la suite de l'histoire d'Adoras, reprend, en retenant les mots d'introduction de l'autre version, la rédaction ordinaire (celle de 97, etc.); mais il l'abrège et l'altère pour l'adapter mieux à l'autre; voy. § 356, note.

L'autre version. Je reprends maintenant la version des autres mss. (97, 349, 101, 772, 336, 755, 760, 12599, 94, 99 (Malory, en abrégé), 758, 1434); pour 103 (Verard-Janot), v. § 338 c et ci-dessous. Nous en étions aux recherches faites par Arthur, qui parvient à savoir que Tr. et Is. sont à la Joy. G. (voy. p. 259). 97, etc. poursuivent ainsi :

Arthur se décide à arranger un tournoi au château de Louvezerp.

352. Le roi Arthur irait volontiers voir Tristan et Iseut; mais il n'ose pas, craignant de leur déplaire. Il avise à d'autres moyens et fait proclamer un tournoi qui aura lieu devant le château de *Louvezerp* [1], situé sur l'Hombre, à une *demie journee* de la Joyeuse Garde. Arthur pense que Tristan viendra, quand il entendra parler du tournoi, *a ce que* [2] *il ne fist mès pieça gueres d'armes, et ne peut estre qu'il n'en soit gramment desirranz. Quant il ot une nuit auques penssé a ceste chose, a l'andemain quant Lanc. fu venuz a court, qui a celui point estoit bien li plus poissant chevaliers del monde, et d'amis et de terre, comme cil qui grant lignage avoit, et avoit adont toute sa terre recouvree et avoit le roi Claudas* [*de la Deserte*] *desherité, si que a celui point estoit bien Lanc. li plus poissanz chevaliers del monde et le plus redoutez sanz couronne, dont il ne vouloit encore penre la hautesce.* Le roi qui, *mout chier l'avoit* à cause de la gloire dont son hôtel lui est redevable, le *tret a une part* et lui dit qu'il y a *demi an et plus* qu'on n'a vu de tournois en Logres : « *Nos sommes devenuz mauvès, ce me semble.* » Lancelot est d'avis d'organiser

1. Var : *Lourezerph, Lorrezep, Lunezerp; Lonazep* (Malory); — La *Tav. Rit.* (v. 338 e) suit, à partir d'ici, la version de 755, etc.

2. Les passages en ancien français ont été copiés dans 772 et comparés aux autres, jusqu'à l'endroit où 757 reprend la version ordinaire (§ 356).

un tournoi ; le roi veut qu'il soit encore plus brillant que celui du château aux Pucelles, et explique comment seront arrangés les partis [1] :

Division du tournoi.

353. Le royaume de Logres sera d'un côté, avec ceux d'Orcanie [2] et de Norgalles ; de l'autre seront l'Irlande, l'Ecosse, le pays de Galles, ceux de Gorre, ceux de Sorelois, ceux de Listenois, ceux de Nohoberlande et tous les autres qui relèvent du roi Arthur en deçà de la mer [3].

Lancelot trouve que le roi a fait *mout fiere* [4] *partie* : « Comment trois royaumes pourraient-ils tenir contre tous les autres ? » Mais le roi : « *Si m'aïst Dex* », dit-il, « *puis que je ainsi l'ai devisé, ainsi sera il fet quel que perte il en doie avenir sor nostre partie.* » Lancelot demande devant quel château le tournoi aura lieu, « Vous le saurez demain, quand on le proclamera, » répond Arthur. La date est fixée à un mois plus tard, au troisième [5] jour de mai.

Le Tournois de Louvezerp est proclamé.

354. Puis le roi fait *crier* le tournoi et envoie ses messagers l'annoncer. Lancelot, entendant parler de Louvezerp, comprend que le roi fait proclamer ce tournoi pour voir Tristan et Iseut, que Tristan amènera sans doute, parce qu'elle *n'estoit pas acoustumee de veoir tournoiemenz* [6].

Vie des amants à la Joyeuse Garde.

355. Tristan est donc à la Joyeuse Garde ; il va tous les jours à la chasse, car personne en Logres [7] n'est meilleur chasseur que lui ; le soir il rentre au château, où il trouve *madame Yscult, qui mont estoit liee et joieuse quant ele le veoit venir ; tele vie mainnent ambedui ; il ne demandent autre afaire ; ore ont il tant de joie come il veulent* [8] ; ils ne craignent ni le roi Marc ni aucun autre homme au monde. Sauf le roi Arthur, la reine et Lancelot, personne ne sait rien d'eux, pas même *cil de la J. G.*, qui les appellent lui le *biau chevalier* et elle la *dame avenant* ; ils ne savent si Iseut est blanche ou noire, car ils ne l'ont jamais vue *a descouvert*. Lorsque Tristan va chasser, il est toujours armé ; ayant maille à partir avec plus d'un chevalier errant, il est forcé de se tenir sur ses gardes.

356. Un jour [9] qu'il chasse dans une forêt voisine de la Joyeuse

1. 103 (Verard, Janot, voy. § 338 c, fin) : Arthur se doute que c'est Tristan et Iseut que Lancelot a conduits à la Joy. G. *Lors* (f° 301 c) *pensa le roy qu'il feroit crier ung tournoiement devant le chastel de Lovrezep, qui est a demye journee de la Joy. G.* Tristan ne saurait manquer d'y venir. Il appelle Lancelot : « *Nous sommes mauvais*, lui dit-il, *et alons mauvaisement ; nous ne tournoiasmes plus a demy an.* Je ferai proclamer un tournoi qui éclipsera celui du château aux Pucelles. » Lancelot est étonné ; le roi indique la disposition du tournoi, etc. Le texte de 103 poursuit comme les autres (de même Verard, Janot). — Pour Tressan, v. § 384, note.

2. Au lieu d'*Orcanie* (760 écrit toujours *Organie*), il y a *Cornouaille* dans 99 (Malory), 97, 349, 101, 772, 758.

3. Il y a confusion dans 772, omission dans 336 et faute dans 758.

4. Ainsi 760, 12599, 336, 94 ; — 755 et 1434 : *grant* ; 99, 97, 349, 101, 772 : *fole* ; 758 : *laide*. — La phrase a été sautée par 103.

5. Ainsi 755, 760, 1434, 336, 12599 ; — 99 (Malory), 97, 349, 101, 772, 758 : au *premier* jour ; 103 et 94 suivent maintenant 99, etc.

6. Lancelot fait des dispositions pour qu'Iseut puisse regarder les joutes d'un endroit caché, dit Malory, qui a évidemment lu *Lancelot* au lieu de *Tristan*.

7. Ainsi 755, 760, 1434, 12599, 336, 94, 758, mais 99 (Malory), 97, 349, 101, 772 : personne au monde ; la remarque n'est pas dans 103.

8. Var : *joieuse de grant maniere toutes les fois qu'elle le voit. Grant joie demainent eulz deux*, etc.

9. Ici 757 reprend subitement la version de 755, etc., qui parait abrégée et, pour la rencontre des trois chevaliers à la fontaine, un peu altérée par l'arrangeur de ce ms. ; voy. § 351, note, et ci-dessous.

Tristan, dit 757, va à la chasse (*il li prist volenté d'aler chacer* ; f° 99). Il est surpris par la nuit en poursuivant un cerf et s'endort à une fontaine. Le lendemain, en s'éveil-

Tristan et Brehus avec la *beste glatissant.*

Garde, et comme il est sur le point de quitter une fontaine où il s'est reposé après avoir étanché sa soif, il *escoute et ot la beste glatissant venir vers lui, et pour ce qu'il l'avoit autre fois veüe, la recognut il erraument, et Pal. venoit après*[1]*. Lors se tret un poi arrieres de la fontainne pour savoir s'ele vendroit a la fontainne boivre, et il se regarde et voit venir vers la fontainne .I. chevalier armé de toutes armes, et estoit trop bien montez.* C'est *Brehus sans pitié*, qui arrive à la fontaine avant la bête. Il va boire, quand il aperçoit Tristan. Il veut savoir son nom; Tristan, qui ne le reconnait pas, ne veut pas le lui dire, et Brehus le menace. En ce moment survient la *beste glatissant*, qui se désaltère à la fontaine *au plus tost qu'ele pot, pour ce qu'ele voit les chevaliers si près de lui, et quant ele ot beü, si s'en va de l'autre part ausi courant comme se la foudre le chaçast.* Comme les deux chevaliers parlent de cette étrange bête, un nouveau personnage survient; c'est Palamède, qui avait recommencé sa chasse habituelle. Il leur demande s'ils ont vu passer la[2] *beste glatissant.* « Qui êtes-vous qui nous faites cette demande? » dit Brehus. — Un chevalier errant *qui vois en un mien afaire*, » répond Palamède. Tristan, qui *de voir savoit* (var. *conosoit*) *que ce estoit Pal.*, ... *respont, pour oïr qu'il dira*, qu'ils sont aussi désireux que lui de chasser la merveilleuse bête; mais Palamède déclare qu'il ne souffrira point que d'autres *se mettent sor sa chace*, qu'il a maintenue si longtemps et avec tant de peine. Brehus, qui n'a pas reconnu Palamède, *tient cele parole a trop orgueilleuse*, et fait savoir à Palamède que sa défense ne leur fera pas abandonner leur entreprise : « Nous ne sommes pas de *ces chevaliers qui vous doutent.* » Palamède veut se battre : « Je ne renoncerai à ma chasse, dit-il, que dans le cas où je serais vaincu. » Alors Brehus *s'en refraint* en se disant que ce chevalier est assurément *preudome durement.* Palamède l'invite toujours à se battre ou à renoncer à la chasse, « car, dit-il, je ne veux pas de compagnon. » A ce mot Brehus *commence mont forment a souzrire* : « Prenez garde, dit-il, vous qui ne voulez pas de compagnon, qu'il ne vous arrive les mêmes malheurs qu'au roi Marc de Cornouaille : lui non plus ne voulut pas de *parçonier a sa mollier*, et le voilà maintenant qui a perdu honneur, femme et terre; je crois même qu'il est emprisonné. » Cette nouvelle étonne Palamède, qui ne savait pas encore *le fet del roi M. ..; ja soit ce*

Ils disputent la bête à Palamède, survenu.

Brehus renseigne Palamède sur les malheurs de Marc.

1. *Et Pal. venoit après* manque dans 12599, 336, 103.
2. Var. : *une.*

lant, il aperçoit deux chevaliers, Brehus et le chev. a la *beste glatissant*, qui étaient venus ensemble et, descendus à la fontaine, *avoient tenu grant parlement ensemble. Quant m. T. voit les deux chevaliers dejoste la fontayne, il saut en pies tout maintenant* [*et*] *dit : « Qi estes vous, seignours chevaliers ? « et il respondent : « Nous somes chevaliers errant. Mès vous qi estes, qi tant avez longuement dormi? » et m. T. respont : « Je suy un chevalier de cest païs, qi en ceste forest me anuyta arsoir, et por ce me mis qe a reposer en* (l. *a*) *ceste forest* (exponctué; l. *fontayne*), *car ce je cheuauchoie la nuit, je eusse eü grant travaill ». « Certes, font li chevaliers, vous feïstes bien, » et lors s'asient touz trois desus la fontaine, et lors parla Pal. et dist a Breuz : « Sire chevaliers, savez vos novelles nulles qe soient en cest paÿs ? » Et Breuz respont : « Je en say une qi assez est merveilleuse, car m. T. est a la Joi. G., et est avecques luy la roÿne Y. de Corn. » Et se aucuns me demandoit se les troys chevaliers se conoys*[*oi*]*ent l'un l'autre, je diroie qe nenil. Quant Pal. entent ceste novelle, il respont : « Certes, sire chevalier, puys qe a la Joi. G. est venue la biauté et la rose del monde, etc.*; à partir d'ici 757 donne le même texte que 755, etc. (v. p. 265). Ce passage est mal présenté par 757 : Pal. n'aurait pas besoin de chercher Iseut, s'il savait où elle est; d'ailleurs les mots : maintenant je vous cède la chasse de la *beste glat.* (voy. ib.) renvoient clairement à la discussion de Pal. avec Brehus, telle que la donnent 755, etc.

qu'il eüst veüe Yseult et Tr. el roiaume de Logres en leur venue [1], et il demande des détails. Brehus s'étonne qu'un chevalier errant puisse ignorer de pareilles nouvelles. Palamède répond, *ausi con s'il ne seüst riens de T.* : « *Certes, je sui ou premier leu ou j'en oïsse onques mès parler.* » Brehus lui repète alors que maintenant *les aventures sont tornees*: Tristan est libre et Marc en prison. Palamède proteste qu'il préfère de beaucoup savoir Iseut *en la sesine* de Tristan qu'en celle de Marc : « *Mout est plus couvenable chose*, dit-il, *que la plus bele dame del monde soit avuec le meillor chevalier et le plus bel del monde, que li rois Mars la tenist.* » Brehus en est d'accord ; il raconte à Palamède ce qui s'est passé ; seulement, il ne sait pas où Tristan et Iseut *font leur demeure* en Logres. Palamède déclare qu'il s'attachera à trouver l'endroit où ils sont : « Je veux voir *la rose et la biauté de tout le monde* [2], *cele qui a passé de biauté toute[s] celes qui sont ore en vie* [3]. *Or sachiez que je me tieng a bien eüré* [4] *de ces nouveles ; des ore mès vous lesse je la chace de la beste glatissant, car en autre queste me mettrai* [5]. »

Palamède se met en quête d'Iseut.

Le valet annonçant le tournoi.

357. *La ou il estoient entr'els en teles paroles, a tant es vous laienz venir .I. valet messagier*, envoyé pour annoncer le tournoi de Louvezerp. Tristan [6], qui le reconnait pour un envoyé d'Arthur, l'engage à leur dire son message. Il leur décrit alors les partis et les royaumes qui prendront part au tournoi, *comment li troi roiaumes sont d'une part et tuit li autre encontre* ; le roi, continue-t-il, veut que toutes les grandes dames soient présentes à cette assemblée.

Blioberis poursuivant Brehus.

358. Survient Blioberis, qui abat Palamède. Brehus s'enfuit et lui crie qu'il n'a garde de jouter avec lui qui l'a abattu dernièrement devant *le Gué du Moulin* [7]. Dans sa fuite, il rencontre Hector des Marès, Perceval et Erec, le fils de Lac. Comme il a lieu de craindre ces chevaliers tout autant que Blioberis, il recourt, en cette détresse, à une ruse : il dit être poursuivi par Brehus, et les trois chevaliers lui accordent leur protection. Blioberis les rejoint et abat Erec et Perceval, mais quand il lutte contre Hector, ils sont désarçonnés l'un et l'autre [8]. Brehus en profite pour aller renverser Blioberis, qui vient de se relever. Les autres s'indignent de cette lâcheté, et Erec, retenant le cheval de Brehus, le blâme de sa conduite. Brehus promet de se rendre à leur volonté, mais à peine Erec a-t-il lâché prise que Brehus court de nouveau renverser Blioberis. Erec veut monter à cheval pour le punir, mais Brehus ne lui en laisse pas le temps et le renverse ; il parvient cependant à monter en selle peu après, et Brehus, dont le cheval est excellent, s'enfuit. On reconnait Blioberis [9]. Arrive Palamède cherchant

1. Cela n'est ni dans 755, 760, 12599, 336, 103, 94, 99, 758, c.-à-d. dans les mss. qui suppriment les aventures de la traversée et la rencontre avec Palamède (§ 337), ni dans Malory, dont le texte est ici confus et abrégé, ni dans 1434, qui a quitté le texte de 757 (cf. p. 260).

2. Ici 757 reprend la rédaction de 755, etc., cf. p. 264 ; et maintenant tous les mss. qui contiennent cette partie du roman donnent un même texte.

3. Var : *vivans* ; 757 : *qi orent vive* (l. *vivent ore*).

4. Ainsi 757, 755, 760, 1434, 336, 94 : 103 altère ; 12599 : *buer né*. Les autres : *a bien paié*.

5. Var. : *car autre queste m'esmuet* (101, 772, etc.).

6. 772 : *Palamedes*, faute.

7. 757 : *voiant l'eau del molin* ; 94 : *devant l'eue del molin* ; manque dans 103 et Malory. — La *Tav. Rit.*, p. 355, où Tr. plaisante Dinadan, parle de l'*acqua del mulino*.

8. Dans 99 (Malory), 97, 349, 101, 772, c'est Hector qui est abattu le premier et Erec qui se bat le dernier. — La *Tav. Rit.*, p. 352, change.

9. La *Tav. Rit.*, p. 352, passe à Tristan ; la conversation de Palamède avec Perceval n'y est donc pas.

Blioberis, dont il veut se venger. Hector l'en détourne en lui représentant le danger qu'il courrait s'il s'exposait à la haine de la lignée de Ban, et Palamède y renonce, en exprimant son admiration pour Lancelot, Tristan et Lamorat.

Perceval demande à Palamède des nouvelles de Lamorat.

359. *Quant Perceval ot parler de Lamorat, et il entent que Pal. le vait si durement loant, il ne dist mot, mès il est si durement iriez que a poi qu'il n'enrage de duel. Il en pleure desouz son hiaume mont durement, n'il ne se puet tenir qu'il ne die a chief de piece : « Ha! las, con doulereus doumage fist cil a nostre lignage qui Lam., mon frere, m'ocist! Ha! Dex, con grant mescheance que je ne puis onques aprendre qui si grant doumage me fist! » Après se tourna devers Pal. et si li dit : « Pal., biaus dous amis, por Deu et por courtoisie, dites moi nouveles de ce que je vous demanderai, se vous le savez. — Dites moi, fet Pal., si orrai que ce est que vous demandez. — Por Deu, fet Perc., m'enseigneriez vous qui Lam. ocist. Plus me chaut de la mort de lui qu'il ne fet de la mort mon pere ne de tout mon autre lignage. Pour Deu, sire, se vous savez qui l'ocist, si le me dites, car bien sachiez, se je puis aprendre en nule maniere qui ce fist, il ne remaindra pour nule aventure del monde que Lam. ne soit venchiez. — Certes, ce dist Pal., de ce ne vous sai ge assener; or sachiez bien que a maint preudome ou a maint bon chevalier de la mort Lam. ai oï parler. Mès, se Dex me conseut, onques n'oï chevalier qui seüst a dire qui l'ocist, et si en ai je maintes foiz demandé. Car la mort de si preudome comme Lam. iert venjasse je volentiers por aucune bonté qu'il me fist jadis. — Ha! Dex, dist Perc., comme il fu ocis en repost et en traïson, quant l'en ne puet onques savoir qui l'ocist*[1]. »

360. Palamède s'en va; il est toujours décidé à abandonner la chasse de la *beste glatissant* pour aller partout chercher Iseut; mais cette quête ne lui vaudra jamais que des ennuis et du chagrin[2]. Le récit revient à Tristan, qui était resté seul près de la fontaine.

1. Cette conversation de Palamède avec Perceval sur Lamorat, qui manque dans 99, a été donnée ci-dessus d'après 772, f° 102 a, et comparée aux autres (336, d'accord pour le fond, diffère un peu çà et là quant aux expressions). Voici le texte de ce passage dans 757, f° 102 a :

Avant (l. Quant) Perc. ot parler de Lamorat, et il entent que Pal. le vait si durement loant, il ne dit mot d'une grant piece. Après ce torne vers Pal. et li dit : « Pal. biaus douz amis por Dieu, par vostre cortoisie, dites moi noveles de ce que je vous demanderai, se vous le savez. — Ditez, ce dit Pal., si orrai que ce est que vous demanderoiz. — Por Dieu, ce dit Perc., me savroiz vous enseingnier ou je puisse trouver Lamorat, mon frere? Por Dieu, se vous savez ou il est, si me le dites, car bien sachiez que se je puys savoir la ou il est, je m'en irai tout orendroit a lui, car il a grant tens qe je nel vi. — Certes, ce dit Pal., de ce ne vous sai je aseürer. Or sachiez bien qe a maint chevalier et a maint preudome ai je ja demandé. Mès se Diex me consell, encore n'oï je chevalier qi me seust a dire novelles nulles de lui, et si en ai je mout foiz demandé. — Ha! Diex, ce dit Perc., com il est respost, et come je le verroie volentiers, se je le peusse trouver. »

2. 99 intercale ici la suite des aventures d'Alixandre l'orphelin (voy. p. 195) :

99 : Aventures d'Alixandre l'orphelin.

(99, f° 406 c) Alixandre était resté avec la belle Pèlerine; aucun chevalier ne l'avait encore vaincu. Arrive Saphar le méconnu, frère de Palamède. Long combat, qui cesse dès qu'ils se connaissent; Saphar se déclare *outré* et part le lendemain; il est renseigné, à une abbaye blanche, sur un chevalier félon, *Margot le roux*, qui retient une demoiselle dans son pavillon. Saphar se rend à la *Roche bise*, où ce chevalier se tient, pour le combattre. Il est vainqueur. Puis il a le dessous dans un combat avec Lancelot, qu'il rencontre, et qui fait transporter Saphar dans une abbaye, où on le soigne.

Lucan le boutillier vient se battre avec Alixandre. Il est vaincu, part le lendemain et rencontre Sagremor, qui va s'essayer à son tour et qui, vaincu également, repart aussitôt. Au commencement d'avril, Dodinel le sauvage arrive; désarçonné et rudement blessé, il part après qu'Alixandre l'a fait guérir. Agravain, qui vient plus tard, n'est pas plus heureux; après, c'est le tour d'Erec. Sans compter les chevaliers déjà vaincus, deux mille autres offrirent à Alexandre leur concours, *pour le bien qui en lui estoit*. Il voudrait cependant éprouver aussi la force de Lancelot ou de Tristan. En effet, Lancelot, averti et conduit par une demoiselle, se rend à Belle Garde. Dans le rude combat qui s'engage entre eux, Alixandre a le dessous, mais Lancelot ne

361. Il sonne du cor pour rassembler les chiens. Un chevalier qui vient du *Chastel antif*[1] et se rend au tournoi accompagne Tristan. Ils rencontrent Dinadan, qui sait que Tristan est en Logres et le cherche partout. Il ne le reconnait pas, car Passebreuil, le bon cheval de Tristan, est mort depuis longtemps[2]. On engage une discussion sur l'amour, et Dinadan blâme ceux qui se livrent à cette passion. Il dit son nom. Tristan refuse d'en faire autant et plaisante beaucoup Dinadan, qui est furieux[3]. Arrive *Espinogres*, fils du roi de Nohoberlande et amoureux de la fille du roi de Galles. Dinadan le provoque, est renversé et s'en va en très méchante humeur, suivi de Tristan; les deux autres chevaliers partent. Tristan et Dinadan se *gabent* mutuellement. Tristan l'invite à venir avec lui à la Joyeuse Garde en lui promettant de lui dire des nouvelles de celui qu'il cherche. Dinadan refuse, fort en colère : « Je ne veux pas de vous, lui dit-il ; il me semble que, si j'acceptais votre offre, Tristan *en vaudroit pis*. »

Tristan rencontre Dinadan.

Espinogres.

362. Tristan rentre donc seul à la Joyeuse Garde, où il trouve tout le monde pleurant sur un chevalier du château ; Agravain et Guerret viennent de le tuer *por .I. pou de paroles qu'entr'els vint*[4]. Tristan les poursuit, les abat, et triomphe d'eux dans le combat à l'épée[5]. Ils rentrent à la cour et racontent leur défaite. Le roi pense à Tristan et sourit. Alors Lancelot comprend que le roi sait que Tristan est à la Joyeuse Garde ; jusqu'alors il ne savait pas encore *que li rois seüst certainement qe misire T. fust a la Joieuse Garde.*

Tristan abat Agravain et Guerret.

363. Tristan rentre. Iseut et lui se décident à aller assister au tournoi incognito. Un *valet* annonce que Dinadan s'est logé chez un vavasseur dans le village. Tristan propose à Iseut de l'envoyer chercher pour causer avec ce plaisant ; « quant à moi, dit-il, je me retirerai. » Iseut se prête à cette plaisanterie, et s'amuse de Dinadan[6] ; elle invente une histoire de trois frères qui veulent lui prendre sa terre et contre qui elle implore le secours de Dinadan ; mais celui-ci ne se soucie pas de se mesurer avec trois chevaliers, et s'y refuse absolument. Elle parvient enfin à lui faire accepter un heaume orné d'un *penoncel de soie vermeille*[7], qu'il doit porter pendant le tournoi.

Conversation d'Iseut avec Dinadan à la Joyeuse Garde.

1. De même tous les autres (99, *du Chastel hantis*), sauf 757, qui porte *du ch. au cerf*, et 97, 349, 101, où ce chevalier dit : « *Je vien devers Kamaalot.* »
Ce chevalier ne figure ni dans Malory, ni dans la *Tav. Rit.*, où Tristan retourne à la Joy. G. et ne rencontre Dinadan que le lendemain.
2. Cette remarque ne se trouve que dans 757, 336, 12599.
3. Dans la *Tav. Rit.*, p. 355, Din. part maintenant et Tristan rencontre Palamède et Gaheriet. Pal. et Tr. se réconcilient, et tous trois vont à la Joy. G. ; puis la conversation d'Iseut avec Dinadan ; voy. ci-dessous.
4. Var. : *mut, murent.*
5. Dans Malory, il leur reproche la mort de Lamorat.
6. Ici reprend le ms. 776 après la lacune, voy. § 280, note.
7. *Azzurra, Tav. Rit.*, p. 361.

pousse pas sa victoire jusqu'au bout, se fait conter l'histoire d'Alixandre par le jeune héros lui-même, se déclare son ami et marie les amants avec le consentement des barons de la belle Pèlerine. Il leur conseille de se préparer à se venger de Marc. Alixandre le prie de venir à Belle Garde *dedans la Magdelaine*, « car sans vous, lui dit-il, je ne pourrais rien faire. » Lancelot retourne à Camaaloth.

Alixandre épouse la belle Pélerine.

Alixandre, rentré dans son pays avec la belle Pèlerine, rencontre un jour, dans la forêt, *Helyas le roux*, fils de *Damel le roux*. Combat. Helyas est tué en blessant mortellement Alixandre ; douleur de la Pèlerine ; les deux amants meurent dans les bras l'un de l'autre (f° 413 b). Puis Tristan à la fontaine, etc., comme 757 et les autres.

Leur mort.

364. Le lendemain Dinadan part, et Tristan le suit pour voir s'il défendra son heaume [1]. Tristan feint d'avoir peur des chevaliers errants et se met sous la sauvegarde de Dinadan. On rencontre Gaheriet, qui abat Dinadan : Tristan le fait enrager par ses *gaberies* sur cette mésaventure. Gaheriet propose une bataille à l'épée, mais, sur le refus de Dinadan, il l'en dispense : « *Sachiez*, lui dit-il, *que je ne le disoie mie par haïne que je a vous eüsse* [2]. — *Certes, fait Din., grant amour y avés vous voirement; je m'en sui bien apperceü : de la grant joie que vous eüstes de ma venue me portastes vous si durement a terre que encore m'en deulent les os* [3] ». Gaheriet ne peut s'empêcher de rire; il croit reconnaître Dinadan et se nomme; Dinadan en fait de même. Ils causent; Dinadan lui parle de la dame de la Joyeuse Garde. Gaheriet se doute que c'est Iseut, d'autant plus qu'il avait entendu un mot que Lancelot avait dit à un de ses amis, à savoir que la Joyeuse Garde abritait maintenant le plus grand trésor du monde, tout le prix de la chevalerie et la plus grande beauté terrestre. Gaheriet avait compris qu'il parlait de Tristan et d'Iseut, et pour les voir il était parti de la cour.

Conversation de Gaheriet avec Dinadan.

365. Un chevalier qui survient les provoque. Il abat Gaheriet et est lui-même abattu par Tristan, à qui il court demander son nom. Tristan lui demande le sien; c'est Palamède : « Je cherche, dit-il, mon ennemi, Tristan. — Et que feriez-vous de lui, si vous l'aviez en votre pouvoir? » Palamède déclare qu'il ne le tuerait pas; il espère d'ailleurs que ses forces grandiront, s'il peut avoir l'occasion de se battre avec son rival, et il demande encore le nom de Tristan, qui le lui dit. Ils se réconcilient, mais la paix ne doit pas être de longue durée.

Palamède arrive.

Il se réconcilie avec Tristan.

Tous quatre prennent le chemin de Louvezerp, et vont voir la plaine où le tournoi aura lieu; Dinadan rappelle celui qui avait été arrangé par Arthur et Galehout, et où Lancelot fut vainqueur [4].

366. Sur un vaisseau, aux bords de l'Hombre, ils trouvent le corps du roi de la *Cité vermeille*. Le roi mort tient à la main une lettre que les marins ne permettent de lire qu'à celui qui veut se charger de la vengeance. Palamède la prend, puis la donne à Tristan : « Lisez-la, vous *qi mieulz savez lire de nous.* » Palamède, quoique païen, avait *apris letres latines entre crestiens puis qu'il vint el roiaume de Logrez. Mès ce fu en enfance*, Palamède n'ayant que quatre (var. dix) ans *quant son pere l'amena ou roiaume de Logres avec ces autres enfans.* Tristan lit la lettre, dans laquelle le roi lègue ses terres à celui qui vaincra ses assassins. Tristan n'ose tenter cette aventure, craignant d'arriver trop tard au tournoi. Palamède s'en charge et part avec les marins; il promet de faire tout ce qu'il pourra pour arriver à temps au tournoi.

On trouve le corps du roi de la Cité vermeille.

367. Les trois autres rencontrent un chevalier qui leur offre l'hospitalité et les emmène à son château; ayant reconnu dans Tristan celui qui avait tué son frère en Cornouaille, ce chevalier le défie, le suit, au

Tristan triomphe de son hôte.

1. La *Tav. Rit.* altère : On fait mine d'arrêter Dinadan quand il veut partir. Puis on part pour aller au tournoi, avec Iseut; pour la suite, voy. § 369, note. — Malory ne parle pas du casque.
2. Mais 772, 776, 758, 99, 94, 97, 349, 101 remplacent cette remarque par les mots : *car je ne vous hé mie, ainz le vous di par amors.*
3. 757 s'exprime un peu plus brièvement.
4. Dans Malory, il y a une conversation sur l'assassinat de Lamorat, blessé à mort, dit Palamède, par Mordret le jour même où Lamorat avait vaincu dans un tournoi; cf. 103 (p. 186).

départ, et est vaincu ; il reste sur la place, étourdi. Tristan demande : « *Veïstes vous onques mès nul si fol chevalier comme cist estoit?* — Tous deviennent fous avec Tristan, » répond Dinadan.

368. Comme ils continuent leur route, ils voient sortir de la forêt, le roi des Cent Chevaliers, qui s'appelle *Heraut li aspres* [1], accompagné de Segurades. Le roi croit que le heaume de Dinadan [2] est un présent de la reine de Norgalles, son amie; il joute donc avec Dinadan qui, désarçonné, dépose le heaume par terre et l'abandonne au roi. Celui-ci envoie un écuyer le prendre. Tristan le lui défend et fait ramasser le heaume. Là dessus un combat entre lui et le roi, qui est vaincu; Tristan lui prend son heaume, qu'il donne à Dinadan. — Ensuite Segurades abat Gaheriet et est lui-même abattu par Tristan ; Dinadan se dispense de jouter. On se quitte ; Tristan emmène ses deux compagnons à la Joyeuse Garde.

Joutes causées par le casque de Dinadan.

369. Pendant ce temps, Palamède continue son voyage [3]. Il passe la nuit dans une île que le roi tué avait peuplée ; Palamède est logé au *Chastel marin*. Un chevalier le renseigne sur le roi de la Cité vermeille, où Palamède se rappelle avoir assisté à la bataille de deux chevaliers, à l'époque où il était encore écuyer : Deux des serfs du roi avaient su gagner ses bonnes grâces; il les avait armés chevaliers, et il se laissait entièrement guider par leurs conseils. Ils l'avaient décidé à chasser tous les grands du royaume, même son frère, à qui il avait donné le château avec l'île, *conquestee*, comme ce frère le dit plus tard à Palamède, *sor le reaume de Gorre*. Un jour de chasse, ils assassinèrent leur maître et s'emparèrent de ses terres. Mais un chevalier, *Hebal* [4], les accusa, et il fut convenu que les serfs, pour prouver leur innocence, combattraient, deux mois plus tard, un chevalier de la Table Ronde [5] qu'Hebal ferait venir. Celui-ci était allé trouver le roi mourant, qui s'appelait *Armant* [6], et qui lui avait conseillé d'envoyer la nacelle.

Histoire du roi de la Cité vermeille.

Le lendemain, lorsque Palamède va s'embarquer, le frère du roi mort sort de la nacelle, et, voulant éprouver Palamède, déclare qu'il se charge lui-même de la vengeance ; vaincu dans la joute, il témoigne sa joie de voir le grand chevalier, dont il avait beaucoup entendu parler. Palamède arrive à la Cité vermeille, située sur l'*Isle delitable*; le frère d'Armant, nommé *Marin* [7], y va également et arrive avant Palamède. Les serfs se consolent en apprenant que le chevalier venu pour les combattre n'est pas de la lignée de Ban, car ils n'avaient pas encore *oï granment parler de Pal.*

Palamède à la Cité vermeille

1. De m. 755, 1434. *Hervis* 760, *Hovaux* 336, *Horiauv* 12599 ; les autres (pas de nom dans 103) : *Beraut* (*Berant* 99, Malory). — Dans le *Lancelot*, ce personnage est nommé Aguiginier et Malaquin ; souvent il est confondu avec le roi Aguisant (d'Ecosse).

2. Dans Malory (cf. § 364 note), Din. porte le heaume de Tristan, présent d'Iseut, à qui la reine de Norgalles l'avait donné.

3. Fin du ms. 776.

Dans la *Tav. Rit.*; les joutes causées par le heaume de Dinadan ont lieu devant Iseut elle-même, qui est en route pour aller au tournoi (voy. § 364, note). L'épisode du roi de la Cité verm. est donné en quelques mots, p. 369. Tristan et les autres continuent leur chemin et arrivent à Louvezerp. Suite § 376, note.

4. Var. : *Ebel* ; (758 : *Biaux*, faute). — Dans Malory, c'est Ebel lui-même qui fait ce récit à Palamède.

5. Il n'est pas expliqué comment on accepte Palamède, qui est païen et n'est pas de la Table Ronde.

6. Var. : *Hermant* ; 758 l'appelle *Hermont*, *Hervault* et *Huans*, en attribuant ce dernier nom aussi à la Cité vermeille. Dans 103 le roi n'est pas nommé. — *Tav. Rit.* : *Arduano*.

7. *Hermynde* Malory.

370. Le combat commence. Palamède tue d'emblée l'un des deux frères, mais il est abattu par l'autre, *Helain*, qui l'attaque monté sur son cheval, que Palamède se voit ainsi forcé de tuer ; après une lutte pénible, il tue aussi son adversaire.

Palamède, vainqueur, retourne à Louvezerp.

Pour récompense, il ne demande en *don* [1] qu'une nef pour aller à Louvezerp ; quant au royaume, il veut qu'on le donne à Marin. Le peuple se désole de son départ. On lui fournit tout ce dont il a besoin.

371. Il part et arrive à *Lomglai* [2], cité qui est à une demi-journée de Louvezerp ; puis il va chercher ses écuyers à Louvezerp, et se rend enfin à la Joyeuse Garde, poussé surtout par son amour pour Iseut. Il va prendre son logis chez un vavasseur, car personne ne peut entrer à la Joyeuse Garde sans le consentement de Tristan, qui avait ordonné qu'on l'avertît dès qu'un chevalier arriverait au bourg. Dinadan, qui était allé aux renseignements, vient annoncer que le nouvel arrivé est Palamède, et va le voir avec Tristan et Gaheriet. On cause. « Je vais vous raconter quelque chose qui nous est arrivé pendant votre absence, » dit Tristan. — *Mout estez ores apparillés*, fait Dinadan, *de raconter de nos aventures. Dex doint qe je vous voie en tel leu dont je gaber vous puisse, qi souvent vous gabez de moi.* »

Tristan, Gaherief et Dinadan vont voir Palamède.

Tristan raconte une mésaventure arrivée à Dinadan.

372. Et Tristan raconte comme quoi un jour que Gaheriet, Dinadan et lui se promenaient dans la forêt, ils avaient trouvé un chevalier et une belle dame endormis près d'une fontaine, au pied d'une roche *en trop biau leu et trop solaceus* [3]. La vue de la dame avait animé si bien Gaheriet et Dinadan, qu'ils se l'étaient disputée par les armes, à la grande joie de Tristan. Mais, pendant qu'ils se battaient, le chevalier, réveillé, partit avec sa dame. Tristan en ayant informé les deux combattants, Gaheriet abandonna la partie, mais Dinadan persista ; Tristan lui indiqua par où le chevalier était parti, et Dinadan courut après lui, suivi des deux autres. Dinadan et Gaheriet furent désarçonnés, mais Tristan triompha du chevalier et lui laissa la demoiselle. Ce chevalier était Brunor le noir, le frère de Dinadan, qui ne l'avait pas reconnu [4].

Brehus.

373. Tristan et Gaheriet rentrent à la Joyeuse Garde, et Dinadan reste avec Palamède. Le lendemain, les deux autres chevaliers reviennent, et tous quatre vont se promener sans autres armes que leurs épées. Ils rencontrent Brehus, qui veut savoir le nom du chevalier qui est, lui a-t-on dit, à la Joyeuse Garde. Tristan refuse de le lui dire, et Brehus s'élance contre lui, mais il est prévenu par Palamède, qui le renverse. Tristan lui dit alors son nom. Puis ils quittent tous les quatre Brehus, qui n'a pas voulu se nommer, et retournent vers la Joyeuse

1. De m. 755, 760, 1434, 336, 12599, 103, mais 94, 99, 97, 849, 772, 101, 758, au lieu de *don*, portent : *ausi voil je que vous acomplissiez la moie volenté.*

2. Ainsi 336, 12599. — 757 : *Laomgelai.* — 755, 760, 1434, 94, 103 : *Louvegloy.* — 849, 772, 101 : *Louveglor* ; 97 : *Lovegilor* ; 99 : *Lonneglor* ; manque dans Malory. 758 : *Loveglois.*

3. Var. *delitable.*

4. Cette histoire (pas de récit dans Malory) est donnée par tous les mss. sauf 99, 772, 758, dans lesquels, à la place, Tristan ne raconte que l'aventure du casque de Dinadan, telle que nous la connaissons déjà. Est-ce une altération due au désir de ne point faire tomber amoureux Dinadan ? On peut le croire, bien que la répétition d'une histoire déjà racontée soit très conforme aux habitudes du prosateur.

Garde; ils apprennent par un chevalier [1] qui le poursuit que leur adversaire était Brehus, qu'ils regrettent bien d'avoir laissé échapper.

Palamède reste avec les autres, invité par Tristan, qui, après le retour du messager envoyé par lui pour se renseigner sur le tournoi, envoie deux pavillons dans la forêt de Louvezerp; il compte s'y loger avec sa suite. Palamède, en proie à ses peines de cœur, se promet de faire de son mieux pour surpasser son rival en bravoure. Palamède à la Joyeuse Garde.

374. Enfin l'on se met en chemin pour aller au tournoi. On rencontre une dizaine de chevaliers de Sorelois, parmi lesquels se trouve le roi *Galehodin*, qui, ayant choisi ses quatre meilleurs chevaliers, menace d'emmener Iseut. Palamède, désireux de se signaler devant celle qu'il aime, obtient la bataille, qui est, dit-il, trop peu de chose pour un chevalier de la valeur de Tristan. Il abat successivement les quatre chevaliers, puis le roi lui-même. Palamède abat Galehodin.

375. On rencontre ensuite Gauvain, Ivain, Sagremor et Dodinel. Gauvain insiste, malgré le conseil d'Ivain, pour savoir le nom d'Iseut. Là dessus des joutes. Palamède abat Sagremor, Dodinel, Ivain et enfin Gauvain, qui était plus faible que Palamède [2]. Gauvain, Ivain, Sagremor et Dodinel abbattus par Palamède.

Peu après, Gauvain rencontre Galehodin, qui l'a délivré jadis de la prison du seigneur du *chastel Marquis* [3]. On poursuit en vain Tristan et sa suite, qui parviennent à leurs pavillons.

376. Palamède [4] et Gaheriet restent auprès d'Iseut. Tristan va, avec Dinadan se renseigner sur le tournoi; avertis par un chevalier, ils se rendent à l'assemblée des dix [5] rois étrangers, alliés contre Arthur et assemblés pour déterminer le plan de l'attaque. Le jeune roi d'Irlande, qui préside à l'assemblée, est le parent d'Iseut, qui lui avait accordé le royaume d'Irlande; il est appelé Morhout en souvenir de son fameux aïeul. — Ayant quitté l'assemblée, Tristan et Dinadan vont vers Louvezerp pour savoir l'*ordenement* que fera le roi Arthur. Un chevalier qu'ils rencontrent leur apprend que la reine Guenièvre reste malade dans un château voisin et qu'elle ne pourra assister au tournoi. Tristan en est *courouciés* : il aurait voulu voir Guenièvre *dejoste la reïne Yselt*. Les deux compagnons continuent leur chemin et rencontrent Arthur, qui sort du château de Louvezerp, avec une grande suite, pour aller voir la *praerie* du tournoi. Sagremor prend Tristan, qui monte le cheval de Palamède, pour celui-ci, en parle à Gauvain et raconte au roi, sur sa prière, comment ils ont été renversés par le chevalier. Tristan s'en va vers la forêt, mais Arthur envoie Gifflet, qui le décide à revenir en lui garantissant que le roi ne lui demandera pas son nom. Devant Arthur Rencontre avec Arthur.

1. *Espinogres*, Malory.
2. Palamède, dit 772, ne parvient pas à abattre Gauvain, les glaives se brisant, et le combat à l'épée reste indécis : tous les deux tombent à terre; cf. § 296, note.
3. De m. 760, 1434, 94, 103, 758; *Marchis* 755, 836, 12599. — *Marin* 97, 349, 101, 99. — 772 : *Mar*; manque dans Malory.
4. Dans la *Tav. Rit.*, on arrive à Louvezerp immédiatement après le départ de Palamède pour la Cité vermeille (voy. au § 369) et les aventures qui occupent, dans l'analyse, l'intervalle entre son retour et l'arrivée à Louvezerp ont été supprimées. Arrivés, ils sont reçus par Agloval (p. 369), et Tristan fait faire trois pavillons; Arthur fait annoncer que le prix du tournoi sera à celui qui enlèvera un drapeau planté au milieu du pré. Le récit des joutes des chevaliers nouveaux est assez détaillé et diffère de celui des mss. — Quand on est de retour aux pavillons, Gaheriet voit passer Palamède; Tristan le fait venir, et le lendemain on va ensemble au tournoi. (Guenièvre n'est pas malade dans la *Tav. Rit.*) Suite § 381, note.
5. Ce chiffre n'est pas dans 97, 349, 101.

il se dit né *vers Gales* sans vouloir donner de détails; ensuite il retourne avec Dinadan aux pavillons.

Le tournoi de Louvezerp : Joutes des chevaliers nouveaux.

Le lendemain, nos quatre chevaliers vont assister aux joutes des nouveaux chevaliers. Gaheriet joute avec l'un d'eux, *Helices* [1], neveu du roi des Cent Chevaliers; ils s'abattent l'un l'autre, et les quatre compagnons retournent aux pavillons.

377. Le roi Arthur ordonne à Keu de compter les compagnons de la Table Ronde; leurs noms sont inscrits sur le drap de soie qui recouvre leur place, ainsi qu'il a été établi par Merlin, et les compagnons s'appellent l'un l'autre : il en manque dix. — Un des *valets* de Lancelot lui rapporte que Tristan et Iseut sont venus au tournoi et qu'ils se sont logés dans la forêt.

Première journée.

378. Le lendemain, Tristan et ses compagnons arrivent avec Iseut. Ils prennent parti contre Arthur et se rangent du côté des rois d'Ecosse et de Galles. Les batailles s'ouvrent par l'attaque des gens d'Orcanie, commandés par deux chevaliers de la lignée d'Arthur et parents du roi Loth d'Orcanie [2], nommés *Hercloas* et *Sadoc* [3]. Ils abattent les rois d'Ecosse et de Galles, mais tous les deux sont désarçonnés par Palamède, qui avec ses compagnons chasse les gens d'Orcanie. Le roi Arthur se lance alors avec Lancelot, Blioberis et Hector contre Tristan et les autres. Lancelot abat Tristan, dont le cheval est fatigué; Blioberis, Hector et le roi renversent Palamède, Gaheriet et Dinadan, qui tous sont harassés de fatigue. On s'efforce de les prendre; à cette époque les lois des tournois défendaient à un chevalier de porter les armes dès qu'il avait été fait prisonnier, si son vainqueur le lui interdisait. Tristan abat Arthur et donne son cheval au roi de Galles, qui vient de lui céder le sien. Puis Tristan retourne un instant aux pavillons pour prendre de nouvelles armes, car il ne veut point être reconnu. Palamède se distingue devant Iseut. Il abat Lancelot au moment où le cheval de celui-ci tombe, et est lui-même désarçonné par Hector; Tristan, survenu, renverse ce dernier et donne son cheval à Palamède, avec qui Lancelot veut recommencer la joute, mais Palamède comprenant qu'il ne pourra vaincre Lancelot, le prie de ne pas lui faire perdre le prix de cette journée, et Lancelot y consent. Palamède remporte le prix, et on retourne à la forêt. Dinadan se moque de Tristan parce qu'il n'a pas obtenu le prix.

Deuxième journée.

379. Le lendemain, Tristan et ses compagnons s'acheminent vers la lice, en laissant Dinadan, qui dort encore et que Tristan ne veut pas réveiller. Le roi Arthur, parti avec Lancelot pour voir arriver Iseut, les rencontre à l'issue de la forêt. Il regarde Iseut de trop près et est abattu par Palamède, qu'abat ensuite Lancelot; Tristan veut le venger, mais Lancelot refuse de jouter avec lui.

Ce jour-là [4] les gens d'Orcanie sont conduits par Ivain et Lucan le boutillier, qui abattent les rois d'Ecosse et de Galles. Tristan les venge

1. Var. *Elices, Eslites*; 336 : *Helides*; 1434 : *Eliors*; 97, 349, 101, 99 (Malory), 94 : *Celices.*
2. *Doc* p. Lot, 757; faute. 772, 97, 349, 101, 94, 99, 758 disent tout court : de la lignée de Loth, sans nommer Arthur. Dans 103 rien du tout.
3. Var. *Ercloas.* — *Sardoc* 758. — *Hercloas et Sadoth* 336, 755, 12599. *Erdoas* 772, 758, 99; *Erdoars* 101, 349, *Erdouars* 97; *Edward*, Malory. — *Elgloas* 760. *Odoars* 94.
4. Au milieu de cette deuxième journée s'arrête le ms. 94.

et se signale bientôt au point d'éclipser Palamède. Il va encore changer ses armes ; à son arrivée Dinadan s'éveille ; c'est, dit-il, pour l'empêcher de voir sa *mauvestié*, comme il l'a vue la veille, que Tristan l'a laissé dormir aux pavillons. Ils retournent ensemble à la lice. Palamède les reconnaît, se fait donner les armes d'un chevalier qui sort du tournoi, et attaque Tristan ; il ne réussit pas à le désarçonner et cède la bataille à Lancelot, mais Gaheriet et Dinadan interviennent. Ce dernier ayant abattu Lancelot *a la traversse* est renversé par Palamède, qu'abat ensuite Tristan. Lancelot reconnaît enfin son ami, et ils échangent des paroles flatteuses. Tristan a le prix de cette journée.

Iseut fait des reproches à Palamède.

380. Iseut est irritée contre Palamède, et quand on est de retour aux pavillons, elle le blâme de sa jalousie et l'accuse d'avoir blessé Tristan exprès au tournoi. Palamède s'en défend et Tristan prend le parti de son rival, en disant qu'il lui pardonne.

Arthur et Lancelot font visite à Iseut et à Tristan.

Deux chevaliers viennent voir les amants. Ce sont le roi Arthur et Lancelot ; on les reçoit avec la plus grande joie. Ils partent après une longue conversation.

Troisième journée.

381. Le lendemain, on est étonné de voir Palamède pleurant pendant son sommeil. On se rend au tournoi, et la troisième journée commence. Palamède renverse Keu d'Estraus et se fait beaucoup remarquer ; Dinadan taquine Tristan sur le succès de son rival. Tristan se mêle alors aux joutes. Il désarçonne Keu le sénéchal (var. : Keu d'Estraus) et se distingue fort. Il abat également Arthur ; Lancelot tombe de cheval au milieu de la foule. Hector abat Palamède et donne son cheval à Lancelot, mais Palamède prévient ce dernier et regagne son cheval ; Hector en donne un autre à Lancelot. Blioberis fait remonter le roi. Quand Tristan voit que le parti d'Arthur est presque vaincu, il passe, en criant : « Léonois, » de son côté, comme il avait été convenu entre eux pendant la conversation de la veille, avec Gaheriet et Dinadan, mais Palamède refuse de les suivre. La tournure du combat change aussitôt. Arthur [1] désarçonne le roi d'Irlande et Palamède ; le roi de Galles est également renversé, et la victoire est désormais assurée au parti d'Arthur [2]. Désespéré, Palamède quitte le tournoi et s'arrête à une fontaine, où il se livre à sa douleur, car c'est à Lancelot et à Tristan que revient la gloire de cette journée. Les rois d'Irlande et d'Ecosse le trouvent là et le consolent ; c'est le roi d'Irlande qui parle le premier ; *il savoit plus que cil d'Escoce* [3], *et tant dist li rois a Pal. beles paroles et tant li promet sa compaignie et bonté et courtoisie et servise* [4] *qe Pal.* s'en va avec eux. Ils l'accompagnent aux pavillons ; Tristan y est rentré avec les autres ; Hector et Blioberis sont venus avec eux. Palamède défie Tristan, qui en est très affligé. On rentre

Palamède quitte le tournoi et défie Tristan

1. **Var.** : Lancelot.
2. Dans la *Tav. Rit.* (voy. § 376. note) les évènements du tournoi sont assez changés ; ce n'est guère qu'un panégyrique sur Tristan, et l'on n'y voit point agir la jalousie de Palamède. Arthur fait faire des statues en l'honneur de Tristan et des chevaliers les plus renommés ; leurs épées sont emportées par Charlemagne ; cf. § 440. Puis la *Tav. Rit.* passe (p. 393) au combat de Lancelot avec Brunor devant le duc d'Handebourc, voy. § 478. Pour Tressan, voy. plus loin, p. 275.
3. Cette remarque n'est pas dans 757, 336, 12599.
4. *Et bonté* jusqu'à *servise* n'est pas dans 757, 336, 12599. — Dans 103, tout le passage est altéré.



à la Joyeuse Garde. Hector et Blioberis vont voir la reine Guenièvre, qui, étant souffrante, n'avait pas assisté au tournoi [1] ; ils lui en donnent des nouvelles.

Palamède et Espinogres.

382. Palamède quitte les rois et erre au hasard. Il trouve Espinogres, qui lui raconte qu'un chevalier vient de lui enlever sa dame ; il croit que le ravisseur est Segurades, mais c'est le parent de celui-ci, *Helyor*, qui porte des armes semblables aux siennes pour lui faire honneur. Espinogres avait enlevé la dame à son mari, parce que le père de celle-ci avait refusé de la lui donner.

Combat d'Helyor avec Saphar.

Ils s'arrêtent à un ermitage ; Espinogres s'endort, et Palamède songe. Tout à coup Helyor, portant un écu vert avec un lion d'argent, arrive avec la dame et, après eux, le frère de Palamède, *Saphar* [2], qui est à leur recherche. Il aime la dame et la dispute à Helyor. Palamède ne reconnait pas son frère, parce qu'il porte les armes d'Hector des Marès, qui l'aime beaucoup [3]. Palamède voit qu'Helyor, qui se bat à l'épée avec Saphar après avoir été désarçonné, ne pourra tenir bon à la longue. Il entre alors dans l'ermitage pour se faire armer ; lorsqu'il en sort, Saphar a triomphé d'Helyor, qui lui crie merci, se déclare inférieur à lui, lui cède la dame et s'en va. Saphar tâche en vain de consoler la dame. Palamède, voyant le chagrin de celle-ci, intervient (f° 148) : « *Dame, fet il, confortez vous ; ne vous demantiez si fort, et tant me dites, s'il vous plest, conoist* (l. *conëustes*) *vous oncquez .I. chevalier qi Espinogrez est appelez, et est de Soreloys, ce me semble ?* » Et il lui dit qu'il est venu pour la délivrer. Saphar, voyant

Combat de Palamède avec son frère.

emmener la dame, proteste, et les deux frères se battent sans se reconnaitre. Mais le combat devient plus difficile que Palamède n'avait cru, le chevalier se montrant très fort, et ils sont obligés de se reposer ; pendant cette pause, Palamède demande au chevalier son nom, qu'il dit. Sur-le-champ Palamède se fait connaitre, et Saphar cède la dame à Espinogres. Le lendemain, Palamède part avec son frère.

Palamède emprisonné et délivré par Lancelot.

383. Ils sont emprisonnés par les gens d'un châtelain tué au tournoi par Palamède. Saphar est mis en liberté, mais on fait conduire Palamède par douze chevaliers chez le père du seigneur mort. Un chevalier de la Joyeuse Garde en avertit Tristan, qui part pour délivrer son rival, mais il est prévénu par Lancelot, qui, étant venu à passer, triomphe sans peine des douze chevaliers. Tristan amène Palamède et Lancelot à la Joyeuse Garde.

384. On cause avec Lancelot, et on lui demande des nouvelles de la cour. Palamède, *qui laiens demeure* [4], souffre beaucoup de revoir Iseut [5].

1. Fin du fragment 1434.
2. Var. *Sephar*.
3. Confusion dans Malory.
4. Ainsi 757, 336, 12599, 349, 758, 99. — 97, 101, 772, 760 portent : *qui l. demeure deus mois entiers* ; mais un peu plus loin, où on reparle du séjour de Palamède, c'est *trois mois* ; en ce dernier endroit 757, 758, 99 (Malory), donnent : *près de II mois* ; dans 336 rien, ici non plus. 349 dit ici : *pr. de trois mois*, et 12599 : *.V. mois* — 755 : *.X. mois* au premier endroit et rien au dernier. — 103 ne donne aucune indication de temps.
5. Il n'est plus question de Lancelot ; seuls, Malory et 103 (Verard, Janot), en parlent. Malory : Lancelot part au bout de quelques jours, accompagné d'Hector (qui est introduit tout subitement). 103 : *Tous les huit jours demenerent grant joye et grant feste, ..et au chief de s huit*

Ses peines d'amour le font maigrir, et quand il est seul, il exprime ses désirs amoureux dans des chansons et des lais [1]. Un jour, il est assis auprès d'une fontaine ; il chante un lai nouveau qu'il a composé lui-même : *De douz amours vient douz penser*, etc. [2]. Mais Tristan, qui chasse dans la forêt, le surprend et le défie ; ils se donnent enfin rendez-vous à la fontaine, à quinze jours de là ; Palamède (var. Tristan) rappelle le rendez-vous au *Perron Merlin*, où il n'était pas venu, et ils se quittent.

Douleur de Palamède.

Tristan défie Palamède.

385. Mais, peu de temps après, Tristan est blessé pendant la chasse, par la maladresse d'un archer, et lorsque le jour fixé pour le rendez-vous est arrivé, il garde toujours le lit, si bien qu'à l'arrivée de Palamède, il se voit forcé de répondre au messager envoyé par son rival qu'il n'est pas encore en état de se battre. Palamède s'en va, très satisfait au fond de pouvoir se dispenser d'un combat qu'il a toute raison de craindre.

Quand Tristan est guéri, il cherche partout Palamède et remplit tout le royaume du bruit de ses exploits. Il commence même à *apeticier* la renommée de Lancelot, et le roi Marc en tremble de peur. Quelques chevaliers de la lignée de Ban, mécontents de voir Lancelot éclipsé par Tristan, auraient bien voulu mettre ce dernier à mort, mais Lancelot leur signifie que, s'ils tuent Tristan, ils ne pourront plus compter sur son amitié ; grâce à cette déclaration, Tristan est épargné.

Tristan se signale au point d'éclipser Lancelot.

386. A cette èpoque arrivent des Léonois pour revoir leur seigneur Tristan [3] ; ils le prient de retourner dans son pays, mais il refuse, car

Arrivée des Léonois.

jours print Lanc. congié a Tr. et a la roÿne Yseult.., mais atant se taist le compte de Lanc. et parle de Tr. et de Pal. et de leurs aventures qui leur avindrent. Puis 103 (Verard, Janot) passent tout d'un coup au chevalier à l'écu vermeil (voy. § 449 d), et leur texte concorde avec celui de Rusticien. C'est une suppression évidente, un peu réparée plus loin, voy. au § 492.

1. Ici 760, f° 108 d, après avoir abrégé un peu la description de la douleur de Palamède, passe subitement aux évènements précédant immédiatement la mort de Tristan ; voy. § 533, note.

2. De même 103, à l'endroit où ce ms. donne cet épisode (voy. § 490, note). — 772, 336, 12599, 758, 99 : *D'amours viennent li douz pensser*, etc.; 97, 349, 101 : *D'am. me vient l. d. p.*, etc. — 755 : *Le dolz amor vient del dolz penser*, etc.

Nous avons quitté l'analyse de Tressan au moment où elle en était à l'arrivée des amants à la Joyeuse Garde (voy. § 338 d, fin). A partir de là Tressan, ou son imprimé, abrège les aventures et les raconte pêle-mêle en y ajoutant parfois des traits nouveaux : (p. 160) Palamède est désespéré lorsqu'il apprend qu'Iseut est avec Tristan à la Joyeuse Garde. Il se déguise de toutes manières, et, soit dans le tournoi (*sic* ! Tressan oublie qu'il n'a pas encore mentionné le tournoi), soit dans les courts voyages que Tristan fait à Cramalot, il l'attaque jusqu'à quatre fois différentes. Le dernier combat se passe près de la Joyeuse Garde ; ce combat est particulièrement acharné. Iseut accourt ; les deux rivaux s'arrêtent et portent leurs épées à ses pieds ; puis ils tombent de faiblesse. Tristan exige qu'on soigne aussi Palamède. Iseut les fait porter dans la même chambre et obtient de Palamède la promesse de ne plus attaquer Tristan ; ainsi elle établit une paix durable entre ces deux généreux rivaux. (C'est, en effet, dans Tressan le dernier combat entre Tristan et Palamède, tandis que, dans notre roman, nous en trouverons encore deux ; voy. §§ 444 et 508. Dans aucun ms. je n'ai trouvé mentionnée cette promesse de Palamède ; je ne sais si l'on peut en voir une trace dans le monologue et dans la conduite de Palamède la dernière fois qu'il se bat avec Tristan ; voy. § 508). Palamède passe plusieurs jours dans le château, mais il est enfin chassé par le spectacle continuel du bonheur de Tristan ; il s'en va en souhaitant la mort. Il tente les aventures les plus périlleuses, détruit les mauvaises coutumes de plusieurs passages dangereux ; il défend l'innocence opprimée et venge la mort d'un roi tué par deux traitres chevaliers. (Tressan supprime ici les joutes avec Claudin, voy. plus loin, § 409 ss., la demoiselle déshéritée, v. § 444, et l'épisode de la Cité vermeille, voy. § 369 ss.). — Lancelot et Arthur vont voir Iseut à la Joy. G. (nous avons déjà vu cela dans notre analyse, § 380) ; Guenièvre vient après ; Dinadan ménage cette surprise à Iseut, et pendant quelque temps on va se voir souvent des deux côtés. Tressan ayant parlé des « délicieux soupers secrets » des deux couples amoureux, passe à la « conquête du saint Graal » ; voy. p. 286.

3. Ici commence, dans Malory, l'histoire de Lancelot (livre XI), au milieu de laquelle sont données quelques aventures de Tristan ; la première est sa rencontre avec Palamède, le jour de la Pentecôte du Graal ; voy. § 389.

il ne veut pas priver Gouvernal de sa terre, qu'il lui avait donnée ; il l'avait marié à *une soe cousine*. Il promet cependant d'aller voir le roi Gouvernal l'été prochain, projet qui n'aura pas de suite à cause de la quête du *saint Graal*, à laquelle Tristan, aussi bien que les autres chevaliers de la Table Ronde, doit prendre part ; cette quête fut cause que Tristan perdit Iseut et que le roi Marc *la recouvra. Mès or vous lesserom a parler de celui conte et retornerom sor une autre matiere* [1].

Commencements de la quête du saint Graal.

387. Après le départ des Léonois, Tristan reste à la Joyeuse Garde pendant le reste de cet été et tout l'hiver. *Et quant li nouviax temps repaire entour la Pasque, que cil bois commencent a reverdir et cil oiseillon commencent lor chant, adonc vient* [2] *un saint hermite* à la cour et *fit savoir* (f° 154) au roi Arthur que le S. Graal apparaîtra dans son hôtel à la Pentecôte et nourrira *de sainte viande* ses chevaliers ; l'ermite ordonne au roi de faire réunir tous ses chevaliers à la cour de Camaaloth pour la fête [3]. Le bon chevalier terminera l'aventure du Siège périlleux [4] ; pour les détails de ce siège, il faut consulter *le latin et le livre de Rob. de Borron, car cil le devise tot clerement et le mostre tout apertement ainssint com la haute ystoire del saint Graal le nous fet a savoir.*

Arthur tiendra une cour brillante.

388. Arthur envoie partout des lettres pour annoncer qu'il tiendra une cour encore plus brillante que celle de son couronnement. Le bon chevalier est Galaad, le fils de Lancelot et de la fille du roi Pelles [5].

1. *Retornerom a la geste de[l] saint Graal*, 757. — 772, f° 186 c : *Mès atant s'en test li contes a ceste foiz, car bien i savra retorner quant il en sera temps et leus, et parole de la grant court ou la queste del s. Graal fu commenciee.*

2. *..lor chant, avint que li r. Artus chaçoit parmi la forest de Kamaaloth.* Il arrive par hasard devant la chapelle d'un saint ermite, qui *s'estoit revestuz por chanter la messe*, que le roi entend, etc. Ainsi 772, qui donne ici le dernier morceau d'une interpolation faite dans 101, 97, 349, 758, 99, comme nous le verrons ci-après (§ 388 a) ; l'arrangeur parait avoir voulu dissimuler l'interpolation en quittant ici le texte de 757; cf. ib.

3. 757 dit seulement qu'Arthur a l'intention de faire cela.

4. Le prosateur a modifié le rôle de Perceval (cf. § 311) dans l'accomplissement de cette aventure ; voy. pour les deux rédactions différentes, G. Paris, *Merlin*, p. LVII.

5. Ici 101, 97, 349, 99, 758 intercalent des épisodes choisis du *Lancelot* :

(101, f° 170 c) *Mais atant laisse ores li contes cy endroit a parler de ceste chose, car bien y savrons revenir quant le point en sera, et retournerons sur une aultre matiere.*

Interpolation de 101, etc.

388 a. *Or dit li contes que il avint que li mieudres chevaliers et li plus courtois et li plus preux et li plus debonnaires, c'est monseingneur Lancelot du lac, vint par bonne aventure par dessus ung passaige que l'en appelloit le pont de Corbenic* (758 tout court : *vint p. b. av. sor le pont de Corb.*) *et il la passa tout meintenant. Et quant il vint jusques a la maistre rue de la ville*, tout le monde lui crie : « *Sire chevaliers, la charrette vout attent.* » Suit le récit de la demoiselle dans la cuve, du serpent, de la naissance de Galaad ; tout cela est raconté comme dans le *Lancelot* ; v. P. Paris, *Rom. de la T. R.*, V, 305-309. Puis (immédiatement après que Lancelot a quitté la fille de Pelles et Corbenic) Bohort y arrive et triomphe du chevalier qui gardait le pont pour narguer Lancelot. Puis les merveilles qu'il voit dans le Palais aventureux ; ainsi le serpent que Gauvain avait vu (raconté dans le *Lancelot*). Puis il retourne à la cour, et le conte revient à Lancelot : (f° 178) *Or dit li contes que li roys Artus estoit venus de concquerre le roy Claudas de la Deserte, ainsi comme l'istoire de Lancelot du lac le raconte.* Puis on donne, — pour la deuxième fois dans 101, 97, 349 (voy. § 300), mais cette fois-ci absolument comme dans le *Lancelot*, voy, P. P., ouvrage cité, V, 323 ss. — le récit de l'arrivée de la fille de Pelles à la cour et la *forsenerie* de Lancelot ; le départ de la fille de Pelles ; la quête de Lancelot (par Bohort, Lionel, Hector et d'autres [1]). Puis Agloval amène Perceval à la cour, — c'est la deuxième fois dans 101, 97, 349 (voy. p. 239) ; cette fois les deux frères sont d'accord pour tromper leur mère, — et Agloval fait armer chevalier Perceval, qui quitte la cour, à cause des paroles de Keu et de Mordret ; suivent ses aventures : il quitte *Patrides* (*Patigres* 758, *Persides*, 99) et trouve Hector ; ils se battent ; malades de leurs blessures, ils sont guéris par le saint Graal [2]. Lancelot, accueilli par Bliant, est enfin guéri par un ermite et arrive à Corbenic

1. 99, f° 519 d, intercale ici (après que Gauvain s'est associé à cette quête) les aventures des enquêteurs de la version de 757, etc. ; nous les avons vues au § 303 ss. Ayant raconté la mort de Lamorat (v. § 307), 99 reprend le texte ordinaire du *Lancelot* (v. p. 239).

2. Ces épisodes, depuis Agloval amenant Perc. jusqu'à la guérison d'Hector et de Perc., ont été publiés d'après un des mss. du *Lancelot* par Jonckbloet, *le Roman de la Charrette*, p. XLI-LI

Iseut refuse d'aller à la cour pour la fête ; Tristan veut alors rester avec elle, mais elle ne le lui permet pas : on dirait que Tristan a abandonné la chevalerie pour elle[1].

1. Nous voici arrivés à la fin de cette partie que plus haut, p. 260, j'ai considérée comme une interpolation commune à tous les mss., sauf § 757, à l'endroit où ce ms. nous a conservé la rédaction antérieure : cette interpolation a surtout eu pour but de raconter un brillant tournoi. On voit que l'annonce du Graal est faite ici à peu près comme dans 757, fol. 96 a (voy. § 347). A cet endroit nous avons déjà vu Iseut refuser d'aller à la cour et défendre à Tristan de rester auprès d'elle ; ce sont donc là des signes que les textes commencent à se rencontrer. Il a été dit plus haut que la version primitive doit avoir raconté le départ de T. pour la cour presque aussitôt après l'avoir annoncé (v. § 351, note). Dans ce qui suit, nous n'avons cependant pas la continuation directe de cette version primitive, dans laquelle Palamède n'aurait pas attaqué Tristan (§ 389) à cause de son vœu (§ 337) ; en outre, nous trouvons, au § 399, une allusion à l'épisode des Saxons, qui est dû à une rédaction postérieure. — Pour 101, 97, 349, 758, 99, 772, qui ont maintenant repris le texte des autres mss., voy. ci-dessous.

389. Tristan part tout seul pour la cour. Il rencontre Palamède, qui aurait bien voulu l'attaquer[1], mais il y renonce quand il le voit sans armure[2]. Il a même la générosité de donner son cheval à Tristan, qui est en retard, afin qu'il puisse arriver plus vite à la cour.

Tristan va à la cour. Il rencontre Palamède.

1. Cf. la note ci-dessus.

2. Dans Malory (cf. § 386), Tristan emprunte l'armure d'un chevalier, *Galleron of Galway* ; après un long combat, Palamède a le dessous et consent à se faire baptiser. Tristan et Galleron sont ses parrains. Puis ils vont à la cour d'Arthur à Camaaloth et assistent à la fête où

(dans le *Lancelot*, il est guéri par le Graal ; puis, à l'Ile de Joie, il est trouvé par Perceval et Hector[1]. Aventures de Bohort et de Lionel. Ils se logent chez le roi *Brangorre* de Gorre ; sa fille est la mère d'Helain le blanc, le fils de Bohort, qui le fait armer chevalier par Arthur. Lancelot, Perceval et Hector rentrent à la cour. Puis (f° 195 c) : *Or dit li contes que quant Lancelot s'en fu partis, et li roys Pelles vit que il s'en fu alés, il prist Galaad et le fist monter.* Celui-ci arrive à une abbaye où il reste, auprès de sa tante, jusqu'à l'âge de douze ans *et plus* (dans le *Lancelot*, c'est quinze ans) ; près de l'abbaye, il y a un saint ermite que Galaad va beaucoup voir ; un jour, cet ermite l'engage à se faire *confès* pour entrer *tous nés et tous espurgiez des ordures du monde* dans l'ordre de chevalerie. *Et il dist que il y entrera tel comme il devra estre, se Dieu plaist. Grant piece parlerent celui jour ensemble, et a l'endemain, a prime, que li roys Artus chaçoit parmy celle forest, si avint que il vint illeucques oïr messe a la chappelle de ce preudomme. Et quant le preudomme ot chanté, si appella le roy Artus.* — ici 772, qui a quitté le texte de 757, etc., plus haut (voy. § 387, note), adopte celui de 101, etc. — *et li dist* qu'au jour de la Pentecôte celui qui mettra à fin les aventures du royaume de Logres sera chevalier nouveau ; *il vendra celui jor acomplir sanz faille le Siege perillex.* L'ermite recommande ensuite au roi de convoquer tous ses hommes, qui doivent être à Camaaloth *la veille de Pentecoste pour veoir les merveilles qui le jor i avendront*[2]. Puis l'ermite lui dit (772, f° 186 d) *la senefiance del chevalier : Merlyns dist en la seve prophecie que de la chambre au roi mehaignié vendra la merveilleuse beste......, de toutes bestes la plus diverse. Car ele avra teste et regardeüre de droit lyon ; si avra voiz de joieuse dame vergoigneuse ; si avra espaules et cors d'olyfant a toutes fors choses soustenir ; si avra cuer d'acier dur et seür, qui n'avra garde de flechir ne d'amoloier ; si avra penssee et talant de droit jugeeur ; si avra rains et nombril de pucele vierge et enterine ; tele sera la merveilleuse beste. Et si sera si forz et si granz que les forces des autres qui devant lui avront esté seront noiant, qui verra l'esfors de celui. Or avez oïe la senefiance de la merveilleuse beste.* L'ermite explique au roi cette allégorie et conclut ainsi : « *Tex sera cil qui de la semence au roi mehaignié istra.., il acomplira le Siege perillex de la T. Roonde et menra a fin les doulereuses aventures de la terre aventureuse.* » — Arthur rentre joyeux et envoie partout des lettres pour qu'on soit réuni à la cour la veille de la Pentecôte. Il veut donner une fête qui surpasse même celle de son couronnement. Mais Iseut refuse d'y aller, etc. ; maintenant 772, 101, etc., poursuivent comme 757, etc., voy. § 388.

1. Cf. § 318, note.

2. Dans 101, 97, 349, 99, 758 l'annonce du Siège périlleux et l'ordre de l'ermite, ainsi que les remarques sur les lettres de faire part et sur la splendeur de la fête qu'Arthur veut donner, ont déjà figuré une fois ; c'est évidemment pour éviter ces redites que 772 abrège, v. § 387, note.

Evènements de la veille de la Pentecôte.

390. Ils se séparent, et Tristan *tant chevauche qu'il vient a Camaalot droit au jor de la Pentecoste après diner* [1]. *Et sachent tuit qe a la veille de la Pentecoste, le samedi*, Lancelot avait armé Galaad chevalier dans une abbaye voisine [2], et ce samedi-là la splendeur de la cour d'Arthur avait été merveilleuse : *Et por ce que* [3] *ce fu feste et passe feste, vous encommence ge* [4] *les paroles en tel maniere que les paroles de si merveilleuse feste et si honorable* com *cele fu se devoi[en]t encommencier* [5]. Douze rois chrétiens, vassaux d'Arthur, étaient présents.

Arthur demande au roi Bademagu, centenaire, mais toujours allègre et bien vivant, s'il a jamais vu une cour aussi splendide. Il répond tristement : « C'est la cour aventureuse dont *le roi maaignié* vous parla devant moi il y a cinq (var. : onze) ans. Il vous dit qu'après toute cette joie viendraient le chagrin

Galaad prit place sur le Siège périlleux. Tous les chevaliers de la Table Ronde se séparent; Tristan retourne à la Joyeuse Garde, et Palamède se remet en poursuite de la *beste glatissant*. Puis rien sur Tristan dans Malory, avant les remarques, aux pages 478 et 792, sur la mort de notre héros; cf. au § 545.

1. Ainsi 757, f° 156, 755, 12599. — 772, f° 189 c : — *tant chevaucha qu'il vint mont près de la cité de Kamaaloth. Mès atant lesse li contes a parler de monseigneur T., pour ce qu'il ne vint pas a court la veille de la feste ne le jor, devant après digner, et parole de la noblesce de cele feste et des aventures qui i avindrent la veille et le jor ainz que misire Tristans venist a court*. De même 336, 101, 97, 349, 99, 758, qui cependant abrègent la phrase finale; 336 : *Mès atant se taist ore le conte a parler de T. et parole de ceulz qui estoient venuz a la feste de la Penthecouste*; 101, etc. : *Mès at. lesse ores li c. a parler de T. et parole d'autre chose* (*de cels ki estoient venu a la f. de la P.* ajoute 758). Puis 336, 772, 101, etc., parlent de la splendeur de la fête, et leur texte se rencontre avec celui de 757, etc. (pour Galaad armé chevalier, voy. § 392 a).

2. Selon la *Queste*, Lancelot était parti la veille, mais ne l'avait armé chevalier que le lendemain ; cf. § 392 a.

3. *Et por l'amor de ce que* 772, 336.

4. *Vous en conterai ge* 772, 336.

5. 755 et 12599 abrègent un peu (*de si haute feste*); 772 : *comme les paroles de si haute feste et de si haute honorable joie com ele fu adonques se doivent encommancier*; 336 : *et en tel man. comme on doit parler de si haute feste et si honourable comme ycelle fut adoncques, et dit le conte que icy commence la queste du saint Graal* (de m. 772, f° 190 a, en vedette : *Ci commance l'estoire del S. Graal de l'estoire de Tristan, le neveu au roi March*, avec une miniature découpée). — 101, 97, 349, 99 abrègent tout ce passage : *Et en ce livre vous vouldray raconter comment elle* (la court) *fu assemblee et pour quelle chose, et en quelle maniere les paroles s'en doivent encommencier*; 758 = 757.

et la honte. — Bah ! dit Arthur, *le roi mehaignié* n'est nullement aussi digne de foi que Merlin, *car li uns fu adès trouvez voir disant en toutes paroles, et li autres ne set qu'il dit* [1]. » Bademagu regrette l'absence de Tristan et d'Iseut, et Arthur la déplore avec lui.

391. La fête se célèbre très gaiement. Le roi fait des présents à tous ses hommes, *et plus les povres que les riches...*, *et s'il pense des chevaliers, la roÿne pense des dames...*; elle s'ingénie à leur faire plaisir, et les dames se disent entre elles que *voirement est ce la plus vaillant dame du monde et la plus sage et la plus courtoise; tant a en soi pris et valor que bien devroit estre dame de toutes regions del monde* [2].

392. Le lendemain, à l'heure de *prime*, le roi sort de sa chambre, la couronne sur la tête et dans son costume doré de couronnement ; il fait porter devant lui son épée et son sceptre, et les chevaliers le suivent en procession ; Lancelot y est avec tous les chevaliers de sa lignée, sauf Galaad ; il viendra lui aussi, comme on pourra le voir dans *Robert de Borron*, qui s'occupe beaucoup de cette fête dans son livre et y donne les miracles

1. Confusion dans 757.
2. 757, 755, 12599. — 97, 349, 101, 772, 99, 758 : *dame de toutes les dames du monde*; 336 : *dame de toutes les terrez qui sont soubz le throne.*

Ici 757, 755, 12599 passent aux événements du lendemain, mais 772, 336, 101, 97, 349, 758, 99 poursuivent ainsi :

392 a. *Ensi comme les dames parloïent en tele manière comme je vous conte, lors entra en la sale une damoisele.* Elle s'adresse au roi : « *Sire, pour Deu, dites moi se Lancelot est en ceste sale. — Oïl, voir, fet li rois, veez le la;* » *si le moustre.* Et elle va à lui et le prie de la part du roi Pelles de la suivre dans la forêt ; elle ne veut pas en dire davantage. Ce passage a été copié par l'arrangeur de la rédaction 772, etc., dans la version ordinaire de la *Queste du saint Graal* [1], qui commence ici. En effet, tandis que 757, 755, 12599 (cf. ci-dessus), donnent en abrégé le début d'une *Queste* plus brève, attribuée à Robert de Borron, 772, etc., copient, mot à mot, le début de la *Queste* délayée, attribuée à Gautier Map [2], mais en utilisant aussi, en partie, l'autre version ; ces mss. vont, comme nous le verrons par la suite, jusqu'à donner une

1. *Le Seynt Graal* published by Furnivall (Roxburghe Club) ; London 1861-63, d'après deux mss. du Musée britannique.
2. Pour les deux versions de la *Queste*, voy. G. Paris, *Merlin*, p. LIX, et *Romania*, XVI, 583 ss.



qui arrivèrent : le *perron de Merlin*; le chevalier qui fut brûlé, par la volonté divine; l'épée qui laisse tomber des gouttes de sang dès que Gauvain la ceint, — tout cela est dans le livre de Rob. de Borron; ce serait donc peine perdue de le répéter (f° 156)[1].

Le roi va entendre la messe; quand il est rentré, Lucan le boutillier[2] vient dire qu'il est temps de manger, « *car hore de midi aprouche.* » « Vous avez donc oublié la coutume, dit Arthur; je suis le roi des aventures, *et Diex me mist en ceste honor par aventure merveilleuse, ainssint come sevent tout de voir;... tout mon* (l. *mi*) *fet ont alé avant por Dieu et por aventure, tant qe de moi sera parlé et des merveilles de ma vie, tant com li siecle durera. La costume de cestui jor savez vous bien ; m'en cuidez vous doncquez oster?* Nous ne pouvons dîner, le jour d'une si grande fête, avant que quelque aventure soit arrivée. »

1. Cf. G. Paris. *Merlin*, p. LV.
2. Dans 12599 c'est Keu.

version toute cyclique de la quête du S. Graal, en reproduisant la plus grande partie de la *Queste*. — Ils continuent (mot à mot comme dans la *Queste*, dont tous les petits détails se trouvent répétés) : Lancelot, conduit par la demoiselle dans l'abbaye des nonnes, arme Galaad chevalier le lendemain, assisté par Bohort et Lionel, avec qui il retourne à la cour, où la supérieure a promis d'envoyer Galaad. Les trois cousins, en attendant la rentrée du roi, qui est allé entendre la grand'messe, trouvent les lettres du Siège périlleux.

Le roi, rentré du moutier, témoigne sa joie de revoir Lancelot et ses cousins et commande *que les napes soient mises*, car il est temps de dîner. Keu proteste : « Ce serait enfreindre la coutume : jamais vous ne vous êtes mis à table, dans une *haute* fête, avant qu'une aventure soit arrivée. » Le roi, confus, s'excuse de la joie causée par l'arrivée des trois cousins : « Cela m'a fait oublier la coutume *que ge avoie touz jorz maintenue jusques au jor d'ui.* » *Qrant ce vint a heure de prime que li rois devoit porter coronne*, il sort de sa chambre, etc. = 757, voy. § 392, sans les remarques sur les miracles et le renvoi à Rob. de Borron ; 772, etc., passent à nous dire ce que fait le roi : il va à l'église, puis Lucan, etc., tout comme dans 757[1], mais après la réprimande adressée à Lucan par le roi, 772, etc., racontent l'aventure du *perron :*

1. Cette reprise du texte de 757, qui, naturellement, ne se trouve pas dans la *Queste*, est bien gauche ; dans 772, etc., on nous a déjà dit que le roi était allé à l'église et qu'il était rentré (voy. ci-dessus) ; la réprimande adressée par le roi à Lucan fait également double emploi avec celle donnée au roi par Keu.

393. Pendant que le roi parle, un chevalier, pauvrement habillé et pleurant, vient lui remettre une lettre, en proférant de tristes prophéties. Arthur lit la lettre, qui est en vers[1]; il s'effraye, mais dissimule son émotion. Un *valet* apporte une harpe, et le chevalier chante un lai qu'il a composé[2]; c'est son chant de mort, dit-il en rappelant la légende du chant du cygne. Arrive un autre chevalier qui le provoque, et alors le premier arrivé se tue, en disant qu'il aime mieux se tuer que d'être mis à mort par son ennemi. Puis on va dîner. Il arriva encore d'autres aventures, qu'on trouvera dans Rob. de Borron. Nous verrons plus loin pourquoi le chevalier se tua et qui il était[3].

Galaad arrive au dîner[4] et achève l'aventure du Siège périlleux[5]. Maintenant tous les chevaliers sont présents, sauf Tristan. Le roi, fâché de cette absence, accuse Iseut de retenir

1. Cette lettre, dans laquelle on prédit la honte du roi Arthur, commence ainsi : *A toi faiz savoir, rois Artus.* — 101, 97, 349 : *A toy, roys Artus, qui es seigneur;* pas d'*es* dans 758, 99, 772, 336; — Pour la place de cet épisode dans 772, etc., voy. ci-dessous.
2. *N'est joie qui ne viegne a fin*, etc. (12599 : *[j]oies n'est qui n. v. a f.*). 772, 336, 758, 99 : *Rien n'est qui ne viegne a sa fin*, etc.; pas de *sa* dans 101, 97, 349.
3. Promesse non réalisée.
4. *Gal. vint droit au digner*, etc.
5. Pour Perceval, voy. § 311.

393 a. Un *valet* vient dire au roi qu'il est arrivé un grand *perron*, qu'il a vu *floter par dessus l'eve*. Ils descendent tous le voir, etc., mot à mot comme dans la *Queste* : — on trouve une belle épée fixée dans le bloc; des lettres gravées sur le pommeau disent que le meilleur chevalier du monde pourra seul retirer cette épée. Lancelot refuse d'essayer; Gauvain [1]et Perceval s'y essaient en vain; après eux personne n'ose tenter l'épreuve. « Maintenant qu'une aventure est arrivée, dit Keu au roi, vous pourrez dîner. » On monte, et on laisse le bloc à la rive. Suit l'épisode du chevalier éploré qui apporte la lettre, chante le lai et se tue, comme dans 757[2] (voy. ci-dessus). Puis on va dîner. 772, etc., sans reproduire les remarques sur les miracles, passent à l'arrivée de Galaad en copiant la Queste, tandis que 757, etc. se bornent à indiquer les faits (voy. ci-dessus) : Le roi est assis *a son haut dois*, etc., comme dans la *Queste;* Galaad est introduit par un vieillard, qui le fait asseoir sur le Siège périlleux. Puis 772, etc. reprennent le texte de 757 en reproduisant les mots : *Galaad vint droit au digner*, et donnent la mention de Tristan et la réprimande adressée au roi par Lancelot.

1. Lancelot prédit à Gauvain que cette épée le blessera plus tard; cf. § 503, note.
2. Cet épisode manque par conséquent dans la *Queste*.

son amant. Bademagu le rassure, et Lancelot adresse à Arthur d'énergiques reproches sur ce manque de confiance en Tristan.

394. *Grant est la joie et la feste qu'il font en celui ostel. Après mengier vont bohorder pour fere la feste greignor. Galaad brise ce jor si bel.. lances,* que tous disent qu'il est certainement bon chevalier.

La ou il estoient hors de la cité, ez vous mons. T. venir entr'elz : il n'est pas besoin de demander s'il fut reçu avec joie. On lui raconte l'accomplissement de l'aventure du Siège périlleux; Tristan complimente Galaad et se déclare son chevalier [1].

1. Pour 772, etc., voy. § 394 a.

Ici 757, etc., abrègent (voy. ci-dessus), mais 772, etc., reprennent le texte de la *Queste :*

§ 394 a. *Lors commence la feste grant par leenz, et font moul grant honor au chevalier nouvel*, qui a pu terminer l'aventure du Siège périlleux. Après le dîner, Galaad achève l'aventure du bloc de marbre, et la demoiselle vient annoncer l'apparition du saint Graal. Le roi fait arranger un *bohordeïs,* où Galaad se distingue. Puis, comme 757 (voy. ci-dessus) : *Gal. brise ce jor si bel lances* que tous disent qu'il est certainement bon chevalier. Ici 336, 758, 99 disent, comme 757 : *La ou il estoient hors de la cité*, Tristan arrive et est reçu avec une grande joie, tandis que, dans 772, 97, 349, 101, *li contes retorne a mons. T.* pour raconter qu'il arrive dans la plaine de Camaaloth pendant le *bohordeïs*. Arthur le voit et le montre à Lancelot, qui va au devant de lui, et le roi lui témoigne sa joie de sa venue. Puis les trois textes se rencontrent à cette phrase : *Quant il ont a T. conté comment l'aventure du S. perill. est acomplie* (il n'est rien dit de l'aventure du bloc, que 772, etc., ont interpolée d'après la *Queste*, cf. la préf. § XI) et vont ensemble jusqu'aux mots : *il n'i a nul.. fors que joie mener* (voy. § 395). Ici 757, etc., abrègent (voy. § 395 ss.), tandis que 772, 97, 349, 101, 336, 99, 758 poursuivent comme la *Queste* : *Quant li bohordeïz fu remés,* on trouve que Galaad a abattu tous sauf Lancelot et Perceval. Au souper a lieu l'apparition du saint Graal, que Gauvain, dont l'exemple est suivi par tous les autres chevaliers, fait vœu de chercher pendant un an et un jour. Le vieillard envoyé par Nascien vient leur défendre d'emmener leurs femmes. Le lendemain, les compagnons entendent la messe; sur l'invitation du roi Bademagu, Arthur fait apporter *les saints*. Suivant le désir de Bademagu, Galaad jure le premier, et après lui tous les compagnons de la Table Ronde, au nombre de cent cinquante. 772, etc., donnent leurs noms; la *Queste* ne donne que les sept premiers.

Voici ces noms :

395. *Grant fu la feste qu'il font a mons. T.*; *il n'i a nul qui autre chose face fors que joie mener*; *tuit entendent a fere joie* [1]. *Celui soir après souper fu sanz doute emprise la Qeste del s. G.*, *ou tant de bons chevaliers mourirent, et ce fu por l'amonestement de mons. Gauvain ; cil en tint primez parlement, et tuit li autres après. Et maintenant fist chascun veu por qoi il ne poet remanoir. Por cele qeste sans doutance torne a mal et a povreté le grant pooir del roi Artus et de la T. Reo.*, parce que tant de bons chevaliers moururent pendant cette quête, qui sera aussi la cause de la mort de Tristan.

1. 772, etc., reprennent ici la *Queste*; voy. § 394 a.

395 a. Galaad, Lancelot, Gauvain, Perceval, Bohort, Lionel, Helyas le blanc [1], le roi Bademagu, le roi *Ydier*, le roi *Ryons*, le roi *Karabaus* [2], le roi de Clares, Gaheriet, Agravain, Guerret [3], Mordret, Keu le sénéchal, Ivain fils d'Urien, Sagremor le *desreé*, Gifflet, fils de Do, Dodinel le sauvage, Gosenain *Cuer hardi*, *Galegantin* le Gallois, *Guivret de Lambale* [4], Mador de la Porte, Blioberis [5], *Banyers* [6], Hector des Marès, Dinadan, Tristan, Ivain *l'avostre*, Arthur le petit, Agloval, Erec, fils de Lac, Brunor le noir, Guinglain (Guiglerin 97, 349), *Hartis le bloi* [7], Calogrinant, Brandelis, Meraugis de Portlesguez [8], Pharan le noir, Keu d'Estraus, Lambegues [9], Taulas [10] (var. : Caul.), *Abaradan*, *Damatha* (var. Adam.), *Amant le bel josteor*, *Ganemor le noir* [11], *Harpin le dur* [12], *Acostant*, *Lanval* [13], *Synades* [14], le Beau Couard, le Laid Hardi, Melyadus [15], *Mandin le sage*, *Andeliz*, *Bruiant des Iles*, *Ossenet*, *Estrangot* [16], le chevalier *d'Escor* [17], le *valet* au cercle d'or, Kahedin (le blanc, ajoute 336), le *valet de Gluic* [18], *Enroes* [19], Fergus, Loth, *Bedoier* le connétable [20], Meliadus le noir [21], *Aglons* des Vaux [22], *Lanborc* [23], Lucan le boutillier,

1. *Queste* : *Helemans le blond* ; 336 : *Helain le blanc*, le fils de Bohort.
2. De m. 97, 349, 101 ; — *Carembaus* 758, *Karabant* 99 ; *Clarabaux* 336, où précède le roi Carados.
3. Oublié d. 97, 349, 101.
4. *Guibert de L.* 386. *Guheret de L.* 758.
5. 336 ajoute : *Blanor de Gaunes*.
6. *Banin, le filleul du roi Ban* 336.
7. Ainsi 97, 349, 101 ; — 758 : *Artis* : — 336, 99 : *Artus* ; — 772 : *Hanyn*.
8. 336 ajoute : *Abbes le renommé, Gozrain, Gradus*.
9. *Senelas* ajoute 336.
10. 336 donne après Taulas : *Urdain, Damuacal, Damas* ; puis vient *Amant le b. j.*
11. *Gaenor a la belle amie* 336.
12. *H. de l'estroite marche* 336, qui ajoute *Acourant le leger*, *Danuble le courageux*.
13. *Baral* 336.
14. 336 ajoute *Ancel*.
15. *Melioderis* 97 ; *Melianderis* 349 ; *Meliant de lis* 336 ; *Melyan* 758.
16. *O. et Trangot* 97, 349, 101, 99 ; *Ansemer et Trangot* 758 ; *Osenain d'Estrangot* 336.
17. *Le ch. du cor* 336, 99.
18. *Glaire* 99.
19. *Cuides* 336.
20. *Bedoreis le c.* 336.
21. *Mel* tout court 336, qui ajoute *Guheris de Karaheu* ; — 101 : *Medcadus l. n.*; *Melianderis* sans plus, 99.
22. *Agl.* tout court 336.
23. 336 : *Lambort*.

396. Arthur est très content de voir *qe la T. Reo. est acomplie del tout, car tuit li compaignon i estoient donc, qu'il n'i avoit oncques mès veü ensemble.* Mais cette joie ne dure qu'un jour; car, au soir, quand il voit que tous prendront part à la quête, *adonc commence le duel. Et por ce qe mons. R. de Borrom devise tout aperte[ment] les nons de celz qi la qeste jurerent* [1] *et dit la reson por qoi il* (l. *elle*) *fu enprise, ne vous en voill(e) je si plus parler* [2]*,... ainz m'en irai oultre et commencerai autres choses et dirai en tele maniere :*

1. Ces noms sont donnés par 772, etc.; voy. § 395 a.
2. Var. *n'en voil je ici parler.*

le roi Galegantin [1], Aguiscans (var. : Aguisans) d'Ecosse, Brunor de Plessie [2], le roi Malaquin, Patrides [3], *Kalaart* le petit [4], *Sibilias* aux dures mains [5], *Aplasat* le gros [6], Sadoc le blond, *Malyos* (var. Melios) *de l'espine*, *Argoier le fel* (758 : Agoier), Patrides au cercle d'or [7], Mandin l'*envoisié*, *Gringalas* le fort [8], Malaquin le Gallois [9], *Acricor* [10] le bel, *Galyndes* [11], *Margondes* [12], Kaerdins, Aiglins des vaux, *Ansoit* de la rivière [13], *Escaliborc* le méconnu [14], Sephar [15], Nabon, *Esclamor* [16], *Alibel* [17], *Aran*, *Argaanor* [18], *Melyos*, Melyadus le blanc, Malaquin le gros, *Argaas* le bel [19], Armand le bel [20], *Hermin le fel* [21], *Feliz* [22].

396 a. On prend congé; Lancelot monte à cheval avec les autres après avoir cherché à consoler la reine, etc., tout comme dans la *Queste*. Arrive la demoiselle avec l'épée que Gauvain fait saigner quand il l'empoigne.

1. *Galgantin* 336.
2. *Plaissier*, var. — *Brunor* tout court, 758.
3. *Parcides* 336.
4. *Kalaarot le p.* 97; *Tulant le p.* 336.
5. *Fiblias a. d. m.* 336.
6. *Plassart le g.* 99.
7. *Parrides au c. d'or* 336; *Batrides au c. d'or* 97, 101.
8. Var. *Gringales, -los le f.; — Gringalet le f.* 336 : *Gomgalas le f.* 99.
9. Sauté dans 97.
10. Var. *Agricor, Atricor;* 97 saute le nom et donne seulement *le bel.* — *Agrigorindes* 349.
11. *Galingues* 336; *Malindes* 758.
12. *Margendos* 101, 349.
13. *Ensoit*, tout court, 336. *En sont*, sans plus, 101; *Ensot, Ensout*, sans plus, 97, 349, 99, 758.
14. *Esclairebort le m.* 758; *Esclabor le m.* 336, 99; *Esclaile* 101, 349; 97 et 349 ajoutent : *Apres li mesconnus.*
15. *Le mesconnu* ajoute 336.
16. *Clamor* 336; *Esklabor* 758.
17. *Alibel* 336, 99, 101; *Alibon* 758.
18. *Arguanor* 101; *Marganor* 336.
19. *Orgaas le b.* 336; *Amault le b.* 101, 349.
20. *Herman le noir* 336; les autres : *(H)erman(t) le b.*
21. *Herri le f.* 336.
22. Var. *Phelis*; 336 : *Falis*; 772 : *Dhelys.* — On voit que les cent cinquante noms ne sont donnés dans aucun des mss.

397. Quand la quête eut été jurée, *a l'endemain de la Pentecoste*, pour un an et un jour[1], la douleur des dames fut extrême; elles pleuraient leurs maris, leurs amants ou leurs parents qu'elles n'espéraient plus revoir.

398. Les compagnons prennent congé du roi en pleurant, car ils savent qu'ils ne reviendront pas à la cour de longtemps. Ils partent, et entrent dans la grande forêt; le lendemain ils se séparent[2], *et prist chascun sa voie ainsi com volenté li sorvenoit. Mès a tant lesse or li contes d'eulz touz et retorne a mons. T. por deviser partie de ces aventures qi en celle [qeste] li avindrent. Et sachent tuit qe je voill reconmencer de lui, por ce qe m.s. R. de Borron en conte mains assez qe la haute ystoire du saint Graal ne devise*[3]. *Et por ce qe li faiz de ci preudome come fu mons. T. ne devoient pas estre oblie(e)z*[4], *en voill je ci conter partie de la verité, et commencerai mon conte*[5].

1. *P. un an et. IIII. jours* 757.
2. Cette remarque a été passée dans 755.
3. Mais 772, etc., continuent à suivre la *Queste*, voy. § 398 a.
4. *Teü* 12599 ; *teüz* 755, qui ajoute : *en si grant ovres com celles del Graal furent.*
5. *En telle maniere* ajoutent 755, 12599.

397 a. Le roi *convoie* les enquêteurs jusqu'à l'entrée de la forêt *par devant le chastel Vagan*[1]. Les compagnons entrent dans la forêt et vont ensemble jusqu'au *chastel Vagus* ; *cil Vagus*[2] *estoit homs de grant aage et mont preudons et de bone vie.*

398 a. Le lendemain les enquêteurs se séparent. *Mès a tant se test ore li contes d'eulz touz et parole de Gal., .. pour ce que commenciee doit estre la queste par l[u]i*[3].

Et 772, etc., continuent à suivre la *Queste* pour raconter comment Galaad reçut son écu, tandis que 757, etc., arrêtent ici l'abrégé qu'ils ont donné de l'autre version de la *Queste*, pour passer aux aventures de Tristan (voy. ci-dessus), données plus loin par 772, etc., qui, auparavant, rapportent, d'après la *Queste*, l'histoire de l'écu de Galaad et racontent ses aventures avec *Melien* (var. *Melian*), fils du roi de *Danemarche* (cette qualification n'est pas dans la *Queste*). Puis Galaad triomphe des sept chevaliers frères, qui avaient tué l'ancien seigneur du château aux Pucelles, le duc *Lianor* (*Linoy*, *Queste*). Le passage suivant de Gauvain a été effacé dans 772, et changé par un lecteur postérieur

1. Ainsi la *Queste* et 758 ; — *Vagau* 772, 101, 97, 349 ; — *Vagus* 336 ; — *Bagan* 99.
2. Ainsi 336 ; *Queste : Vagan ; chil Vagan estoit un preudom*, etc. ; 99 : *au chastel Bagon; cellui Bagons*, etc. ; 772 : *chastel Marenvagum ; cil Vaguns est.*, etc. ; 758 : *ch. Maremagon ; cil Vagon*, etc. ; 101, 97, 349 : *Marennagum (Marenvagum) ; chilz Maguns*, etc..
3. *Pour chou que ou commenchement avoit esté de la queste, Queste.*

Tristan en quête du Graal.

399. La première année de la quête n'est pas encore passée[1]. Pour ne point être reconnu, Tristan s'est procuré un écu vert *d'un seul taint*, à la manière des chevaliers nouveaux de l'époque. Un jour il arrive à une fontaine, où il descend. Il n'ose retourner à la Joyeuse Garde : Iseut le retiendrait. Un chevalier vient se plaindre, sans apercevoir Tristan, de ses peines d'amour. Comme deux autres chevaliers viennent abreuver leurs chevaux à la fontaine, il s'y oppose, dès que, sur sa question, ils lui ont dit qu'ils ne sont pas amoureux : les fontaines, la verdure et la joie ne sont pas, dit-il, pour les personnes qui n'aiment point; leur place est dans les vieilles

1. A partir d'ici tous les sept mss. donnent le même texte; cf. ci-dessous.

en faveur de ce chevalier; cf. § 296 note. (A l'endroit où l'ermite cesse de prêcher à Gauvain, comme *cil ammonestement seroit paine perdue*, 99 passe à Tristan).

Gauvain quitte l'ermite et rencontre Agloval et Gifflet : après quatre jours de marche ils se séparent (*pour ce*, ajoute 772, *qu'il n'estoit pas ne reson ne droiz qu'il alassent ensemble, pour ce se departoient il, quant il s'entretrouvoient*). *Mès a tant lesse ore li contes a parler d'eulz touz et retourne a monseignor T.* A partir d'ici 772, etc., donnent le même texte que 757, etc.; pour 99, voy. ci-dessus. — Le morceau suivant de la *Queste* se trouve utilisé plus loin par 772, etc., voy. § 495, note.

Le ms. 103 résume plus loin (voy. § 490, note, fin) en quelques mots les suites de cette quête pour Tristan.

La *Tavola Ritonda* (p. 426-436) donne les événements de la Pentecôte, d'après la *Queste*, cf. 490, note; c'est une intercalation maladroite. — Pour Malory, voy. p. 277.

Dans Tressan (pour ce qui précède dans son analyse, voy. § 384, note), il s'agit d'une conquête, et non pas d'une simple quête du Graal, gardé par le roi Pêcheur, qui avait été frappé de la lance sacrée, parce qu'il avait regardé de trop près une jeune pèlerine; il ne sera guéri qu'à l'arrivée de Perceval. Ce roi et les princes ses voisins entretiennent une armée prête à combattre pour la défense du dépôt sacré.

Bien que Tristan ne valût rien pour l'enlèvement des saintes reliques, il est tenté de se joindre à l'armée d'Arthur pour obtenir le pardon de ses péchés.

Arthur s'égare dans la forêt de Darnantes et arrive près du tombeau de Merlin, qui lui dit : « Maintenant il est temps de conquérir le S. Graal; celui qui accomplira l'entreprise est né, et il a *reçu chevalerie de ta main.* »

Tristan prête donc le serment de prendre part à l'expédition (*il mit ses mains es celles d'Artus*), et consent à se séparer d'Iseut. — Puis Arthur réconcilie Tristan avec Marc, à qui Iseut est rendue; Tristan abandonne la quête du Graal et va retrouver sa femme; cf. 103 (voy. § 490, note). — Pour la quête du Graal, l'imprimé de Tressan parait donc avoir donné un récit assez différent de celui des autres imprimés.

maisons délabrées[1]; les neiges, la pluie et le mauvais temps, voilà ce qui leur convient! Ils insistent, sont désarçonnés et partent. Le chevalier continue ses plaintes et chante un lai : *Amors, de vostre acointement*, etc[2]. Il aperçoit enfin Tristan. Conversation. Tristan lui défend d'aimer Guenièvre ou Iseut; là-dessus une longue bataille; pendant une pause, Tristan se nomme. Le chevalier lui dit qu'il est le fils de ce prince de *Sassonie*, Helyan(t), qui avait envahi la Cornouaille, et qu'il avait partout cherché Tristan pour venger la mort de son père[3]. « C'est dommage, ajoute-t-il, que notre bataille n'ait pas de témoins[4]. » Quand ils ont recommencé le combat, Tristan peut lui montrer des témoins qui arrivent : ce sont douze chevaliers, et au milieu d'eux leur parent Palamède. Celui-ci dispute la bataille à Tristan, qui ne veut pas la céder; pendant leur discussion, les chevaliers saisissent le fils d'Helyan, qui avait tué un de leurs parents, et l'emmènent. Palamède les suit. On mène le captif vers le château du père de celui qu'il a tué. Palamède en est très mécontent; il préfère se battre avec le chevalier, qu'il délivrerait volontiers s'il pouvait. Tristan et Helys

400. Tristan, très en colère, raconte ce qui vient de se passer à Gaheriet, qui survient et qui se met sur le champ à la poursuite des chevaliers. Tristan le suit de loin. Pour se venger sur Gaheriet, qui l'avait abattu dans le tournoi d'*Aigreval* (var. *Aigleval*), Palamède lui fait vider les arçons à son tour. Ensuite Tristan rejoint Palamède et ses compagnons, désarçonne le premier et triomphe des douze. Le chevalier délivré rend hommage à Tristan, renonce à son amour pour Iseut et dit son nom : *Helys* (var. *Helyes*]; ils vont prendre leur logis ensemble; courtoisement, Tristan invite aussi Palamède, qui feint de ne pas reconnaître son rival. Il se dit que le service qu'il a rendu à Tristan la veille de la Pentecôte empêchera celui-ci de lui

1. Ici finit le ms. 755, au milieu d'une phrase : *ainz doit tot adès estre en meisson[s] veilles et dechaoites, en maissons...*

2. De m. 12599; les autres : *acordement*.

3. On voit que 757, qui, à partir du f° 99 (voy. p. 263), suit la version commune, fait ici allusion à l'épisode de l'invasion des *Sesnes* (voy. § 270), qui parait inconnu à la rédaction plus primitive conservée par la première partie de 757. — Au reste, la mort de cet Helyant (ou Helyas) de la main de Tr. est une nouveauté; d'après 334, etc., (voy. § 278), Tr. l'avait au contraire épargné.

4. Début du ms. 24400 au milieu d'une phrase : [*ceste bataille*] *qui en tel maniere est perdue*; *elle est bien perdue, quant nulz ne la voit fors nous deus*, etc.

faire du mal, et il y a déjà un an tout entier qu'ils ne se sont vus. Il accepte donc, et s'en va en compagnie des deux autres.

401. Palamède parle des merveilles accomplies pendant cette année même par Galaad, qui a vaincu quatre chevaliers défendant le pont où passent nos trois compagnons. — Un vavasseur leur donne l'hospitalité. Tristan reconnaît Palamède et le menace; celui-ci répond avec fierté. Tristan, voyant qu'il n'a pas l'air effrayé, sourit et dit qu'il n'a pas lui-même envie de se battre pour le moment : « *Entendons a autre chose.* — Volontiers, » répond Palamède, et il continue à raconter les exploits de Galaad; il dit comment lui-même, à la poursuite de Brehus, était venu à la *Croix de la Fontaine*, où il avait trouvé Ivain et Gaheriet; comment Galaad, survenant tout à coup et portant un écu blanc avec une croix rouge, les avait abattus tous trois; comment enfin il avait été poursuivi par lui-même, qui fut vaincu aussi à l'épée. Plus tard Galaad avait triomphé des quatre défenseurs du pont. — Tristan exprime son admiration pour le grand chevalier.

Dinadan.

402. Dinadan arrive cherchant Tristan. Celui-ci lui fait promettre de raconter ce qui lui était arrivé de plus glorieux et de plus honteux depuis qu'ils ne s'étaient vus. Dinadan raconte qu'il chevauchait un jour en Sorelois avec Gaheriet, Gauvain et Sagremor. Ils rencontrèrent Galaad, dont l'écu, couvert d'une housse vermeille, ne put être reconnu par les quatre compagnons; il était accompagné de Brehus, qui, attaqué par Sagremor, l'abattit. Galaad avait désarçonné Gaheriet et Gauvain; puis Dinadan avait à son tour renversé Galaad avec son cheval, qui était tombé sous lui. — Un autre jour, et c'est son second récit, Dinadan avait trouvé une demoiselle, près d'une fontaine, en compagnie d'un chevalier qui devait la conduire à la cour d'Arthur et qui venait de la quitter pour savoir ce qu'il en était d'un cri qui s'était fait entendre dans le bois. Dinadan la prit sous sa sauvegarde. Mais il fut abattu deux fois par un chevalier, lequel donna la demoiselle à un autre qui survint et la réclama sans que Dinadan osât engager une nouvelle joute; plus tard il avait secouru Dinadan, que pressaient vivement deux chevaliers.

403. Ce chevalier qui l'a vaincu puis aidé, Dinadan le reconnaît dans Helys. On part, et, au soir, on se loge chez un

châtelain, parent éloigné du roi Bademagu, à qui Arthur avait fait cadeau du château. Leur hôte leur raconte comment un chevalier — on soupçonne que c'est Galaad — a vaincu vingt chevaliers apostés pour jouter avec ceux qui passent; cette coutume avait été établie par les parents d'une demoiselle, qui ne voulaient accorder sa main qu'au vainqueur des vingt champions.

404. Le lendemain, on se remet en marche. Le temps printanier, la verdure de la forêt et le chant des oiseaux rappellent vivement à Tristan le souvenir d'Iseut, en l'honneur de qui il fait un lai [1] : *Grant* [2] *tens a qe je ne vi cele*, etc.

405. A une fontaine, on trouve Galaad, dont l'écu est couvert. Il abat Palamède, Helys et Dinadan; long combat entre Galaad et Tristan, qui tient bon; pendant un repos, ils se disent leurs noms, et la bataille se termine. Combat de Tristan contre Galaad.

406. Palamède et Helys s'en vont. Tristan, Galaad et Dinadan se logent chez Blanor. Galaad part, huit jours plus tard, guéri; mais les blessures de Tristan ne lui permettent pas encore de monter à cheval; il reste avec Dinadan, qu'il envoie, au bout d'un mois, à la Joyeuse Garde donner de ses nouvelles à Iseut.

407. Arrivé à la Joyeuse Garde, Dinadan apprend à Iseut que Tristan a juré, comme les autres, de maintenir la quête pendant une année, et qu'il reviendra prochainement; il lui raconte également le combat contre Galaad. Puis il retourne au château où il avait laissé Tristan; mais celui-ci est déjà parti il y a quatre [3] jours pour la Joyeuse Garde, où cependant il n'arrivera pas de si tôt, car une aventure l'entraînera jusqu'à l'extrémité du Sorelois, où il restera en prison pendant longtemps; ensuite il tombera malade [4].

1. D'une seule strophe (9 vers).
2. De m. 12599; les autres : *Lonc tens*.
3. .IIII.; — 336 : *.III.*
4. De m. 12599. Mais au lieu de la remarque sur la maladie de Tristan, 772 et les autres donnent l'interpolation suivante : (il fut mis en prison), *et puis l'en osta Pal., li bons chevaliers sarrazins, cil qui si longuement chaça la beste glat., et pour l'amour de ce que je ne vous ai pas devissé de quel façon la b. g. est, le vos devisserai ge orendroit tout erraument sanz nul delai. L'estoire dist que la b. g. avoit teste de serpent,*

Lettre d'Iseut.

408. Quand Iseut voit que Tristan ne vient pas, elle fait une lettre qu'elle charge un *valet* de lui porter; il a la bonne chance de trouver celui qu'il cherche dormant près d'une fontaine, à l'entrée du Sorelois. Tristan, qui est accompagné d'une demoiselle et de ses écuyers, se réveille et lit la lettre (en vers) d'Iseut : *A vous*, *ami(s)*, *ami verai*, etc [1]. Il dit au valet de l'accompagner jusqu'à ce qu'il ait pu faire sa réponse, car il s'est engagé à aider la demoiselle dans une affaire.

409. Ils s'approchent du château de *Beauregart* [2], ainsi appelé à cause du beau coup d'œil qu'il offre. Avant d'y arriver, il faut traverser un pont à l'extrémité duquel se trouve une tour; là se tient un chevalier de Gaunes, qui garde avec succès le pont depuis deux ans. C'est *Claudin*, le fils du roi Claudas de la Déserte [3].

Claudin gardant le pont près de Beauregart.

Le chevalier à l'écu d'argent abattu par Claudin.

410. On rencontre un chevalier portant un écu d'argent, qui défie Tristan; ils ne s'abattent pas, et Tristan refuse de continuer, parce qu'il tient à ne pas être blessé à cause de la bataille qu'il doit prochainement soutenir pour la demoiselle. « Trop d'excuses! » dit son adversaire. Tristan se fâche, mais refuse toujours de se battre; l'autre s'en va vers le pont.

411. Le chevalier de la tour, Claudin, fait mettre une barrière à l'entrée du pont, et un *valet* explique au nouvel arrivé

(24400 : — *chaça la b. glaitirant*); *si com je vous dirait maintenant. L'istoire dist que la b. g. avoit*, etc.), *et le col avoit ele d'une beste que l'en apele Douce* (var. *Dolce*; 758, 24400 : *Dolor*) *en son langage, et le cors avoit ele d'une beste que l'en apele liepart, et les piez avoit ele d'une beste que l'en apele cerf, et les cuisses et la qeue avoit ele d'une beste que l'en apele lyon, et quant ele aloit, il issoit de son ventre .I. si très grant glatissement comme s'ele eüst dedenz lui trusqu'a .XX. brachez* (.*X. br.* 99, 97, 349). *De tel façon estoit la b. g. Mès a tant lesse ore li contes a parler de Tr. et de Pal. et de la b. g. et retorne a parler de la roïne Y.* Quand Iseut voit, etc., comme 757. — La description de la b. g. a pourtant été donnée déjà plus haut (v. § 71 a).

1. De m. 12599. — *A vous Tristran*, *ami verai*, etc. (var. *vrai*), les autres. — *A v.*, *T.*, *mon amis vraiz*, etc., 24400.

2. *Beauvesin* 757, mais plus loin *Beauregart* (§ 440).

3. Qui déshérita, ajoutent 757 et 12599, le roi Ban de Benoic, *ainssi com nous avons tout apertement devisé en son* (*nostre* 12599) *livre*, ..et comme on peut le voir dans le livre de *Gautier Mape*, qui décrit le siège de Gaunes *au point que li rois Ban fu deherités*, et donne *grant partie* des exploits que fit Claudin. — Pour le *nostre livre* de 12599, cf. p. 36, note; le *son l.* de 757 est probablement une faute.

quelle est la coutume. Ayant accepté la joute, le chevalier à l'écu d'argent est renversé avec son cheval et tombe à l'eau; il en sort, grâce à la force de son cheval qu'il prend aux étriers [1].

412. Puis c'est le tour de Tristan; son cheval n'étant point habitué, comme celui de son adversaire, à sentir le pont trembler sous lui, la partie n'est pas égale. Les deux chevaliers s'abattent l'un l'autre; les chevaux tombent dans l'eau, et Tristan aussi; il s'en tire en se cramponnant au cheval de Claudin. Tristan tombe à l'eau.

413. Le chevalier aux armes d'argent revient au pont et force Claudin à engager un combat où il commence à avoir le dessus, quand Blioberis survient; Claudin s'excuse alors auprès de l'autre chevalier, en se déclarant prêt à reprendre la lutte quand il aura défendu son pont. Blioberis.

Blioberis est épuisé; il a été rudement blessé, le jour même, par *Arthur le petit*, fils du célèbre roi. Il est abattu par Claudin, et son cheval tombe dans l'eau.

414. Maintenant le chevalier aux armes d'argent insiste pour avoir sa bataille. Mais Claudin s'excuse : « *Je n'ai plus hore volenté de conbatre*; les nombreuses joutes que je viens de subir doivent me permettre de m'en dispenser pour cette fois. » L'autre s'en va, en le traitant de couard.

415. Tristan, qui était resté spectateur, adresse à son tour, à Claudin la même demande que vient de lui faire le chevalier à l'écu d'argent et reçoit la même réponse. « En effet, » dit Tristan, en partant : « ce fut plutôt le courroux que le désir de me battre qui me fit faire ce défi; nous nous reverrons peut-être. »

416. Tristan ne veut pas aller au château, et la demoiselle le conduit dans la forêt chez une dame de sa famille. Ils voient devant eux le chevalier à l'écu d'argent, qui a également évité le château, parce que, comme le dit la demoiselle, *il a aucune acointance en la forest ou il vet* [2].

1. De m. 12599. — Les autres : aux *crins*.
2. De m. 12599 ; — les autres : *il a en la forest aucune fontaine ou il s'en vet tout droitement.*

Histoire de la demoiselle déshéritée.

417. Arrivé à l'hôtel, Tristan apprend par son hôtesse que la demoiselle est de haute lignée, fille d'un comte qui est mort empoisonné sans avoir partagé sa terre entre ses enfants [1]. Elle avait été chassée du pays par sa sœur aînée, amie d'un preux chevalier; pour rentrer dans son héritage, il lui aurait fallu un champion qui triomphât de l'ami de sa sœur. Cet ami étant mort, la demoiselle déshéritée était allée se plaindre auprès du roi Galehodin [2] de Sorelois; mais elle avait été accusée par sa sœur d'avoir empoisonné leur père. On lui avait alors permis d'aller chercher un chevalier qui pût la défendre. Un *valet* annonce que le repas est servi [3], et l'on soupe.

Le chevalier à l'écu d'argent reparait.

418. Etant monté à sa chambre, Tristan, avant de se coucher, commence une réponse pour Iseut. De la fenêtre, où il s'est placé, il aperçoit tout à coup le chevalier aux armes d'argent, qui se désole tout seul. Tristan se fait armer et court à sa rencontre; il le trouve à une fontaine, où il se plaint de ses peines d'amour. C'est Palamède. Il aperçoit Tristan; ils se disent leurs noms et se menacent; mais Tristan, voulant toujours éviter d'être blessé à cause de la bataille qu'il a entreprise pour la demoiselle, quitte son rival sans combattre et rentre au château. Le lendemain, il termine sa lettre (en prose [4]), et la fait porter à la Joyeuse Garde par le *valet* d'Iseut.

C'est Palamède.

419. Celle-ci est désolée d'apprendre que Tristan ne reviendra pas encore de longtemps. Trois jours après qu'elle a reçu la lettre, elle va, avec sa suite, se rafraîchir à une fontaine où elle a fait dresser un pavillon.

Erec et Iseut.

420. Erec — par une *grace* qui lui est particulière, il n'a jamais dit un mensonge depuis le jour où il fut armé chevalier — arrive et cause avec Iseut. Il lui raconte comment un jour qu'il était avec Perceval, Sagremor et Guinglain [5], le fils de Gauvain, dans la forêt de *Brequeham* [6], ils avaient rencontré la

1. Au milieu de ce récit, 12599 (f° 501) présente une lacune qui s'étend jusqu'au lai chanté par Tristan chez Brehus, voy. § 538.
2. Var. fautive : *Galeholt* ; cf. § 444.
3. Au lieu de cette annonce, 757 indique une lacune de trois lignes.
4. *A vous, ma chiere dame Y.*, etc. (757 : *A v., ma dame chiere Yselt*, etc.).
5. Var. *Gligan*.
6. Var. *Brequehon*, *Brequehen*.

fille du roi de la Cité vermeille avec sa suite. Sagremor, qui avait à se plaindre de ce prince, voulut emmener la dame à Camaaloth. Là-dessus bataille; les quatre compagnons tuèrent ou chassèrent les défenseurs de la princesse, et Sagremor allait l'emmener, quand Tristan, qui se trouvait dans l'escorte, l'en empêcha et les abattit tous quatre; puis Perceval, en se battant avec Tristan, reconnut son épée, et tout finit pour le mieux. On était allé se divertir chez Sagremor dans son château; Tristan était parti au bout de deux jours, mais Erec était resté quinze jours à cause de ses blessures. —

Tristan délivrant la princesse de la Cité vermeille.

421. Gauvain arrive et demande à voir Iseut. Six chevaliers lui défendent le passage, mais il s'en débarrasse. Il hait Erec et en veut à Tristan, qui l'avait humilié récemment devant Lancelot. Il voudrait, *pour le courroux de Tr.*, qu'Iseut fût une des dames les plus laides du monde. Il dit donc à Iseut, sans la saluer, qu'il a vu des dames d'une beauté supérieure à la sienne. Erec, qui était allé se faire armer, reparaît; ayant blessé et désarçonné Gauvain, il s'en va. La tête de Gauvain est demandée en vain par une demoiselle, dont il avait tué le frère, qui cependant lui avait crié merci [1]; c'est la demoiselle qui raconte à Iseut ces évènements [2]. On soigne et guérit Gauvain. *Mès a tant lesse ore li contes a parler de lui et retorne a Erec le filz Lac* [3].

Arrivée de Gauvain.

1. Mais dans 772, f° 245, la main postérieure (cf. § 296 note) a altéré, en effaçant et en surchargeant, tout ce passage si peu flatteur pour Gauvain : sa violence est due à ce qu'il ne veut pas être reconnu tout de suite. Il ne joute avec Erec que pour l'éprouver; Erec et lui s'abattent l'un l'autre; Gauvain se fait connaitre et explique ses procédés. On lui fait fête. — L'intervention de la demoiselle est supprimée.
2. Mais dans les autres mss. la dem. ne les raconte pas.
3. Mais les autres : *Mès a tant... retorne li contes a.. Galaad, le bon chevalier, pour compter* (ajoute 336 ; 99, aussi, donne quelques mots de transition) *partie des adventures qui(l) lui advindrent de puis qu'il se parti du chastel Blanor de Gaunes* (voy. § 406), *ou il laissa mons. T. en la compaignie de Dyn., le quel estoit leans demourés pour les bleceüres que mess. Galaad lui avoit faites, comme le conte vous a devisé sa arrieres.* — En effet, 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99 présentent ici, sans avertir, une lacune de l'épisode d'Erec et des premières aventures de Galaad et d'Eugène (757 seul donne tout cela); ils ne reprennent que là où ces chevaliers rencontrent la demoiselle traitresse (voy. § 441).
336 donne, en indiquant la suppression, un abrégé altéré, pour lequel voy. § 437 a.

757 : Erec au château d'Enide.

422. (757, f° 179 a). Erec, ayant quitté Iseut, reste quatre jours chez un chevalier son parent et arrive ensuite, *si come l'aventure le portoit, vers la fin de Norgales et près de Soreloys.* Il s'arrête à un château qui a l'air tout désert, comme on en voit en temps de guerre; néanmoins, il s'en fait ouvrir la porte. Au moment d'entrer, il voit venir deux chevaux portant une *biere chevaleresce.* Deux écuyers la suivent, qui lui disent que le blessé qu'ils apportent ainsi est un chevalier errant, *mout prodomes.*

Galaad blessé par Brehus.

423. On soigne le blessé, et on désarme Erec, qui s'étonne de ne point voir d'hommes dans le château. Il se renseigne auprès d'une demoiselle, qui lui répond, *matte et pensive* et en baissant la tête, que les trente preux chevaliers du château sont tous morts; il ne reste plus que les *valets*, les écuyers et *povre gent du chastel*, qui gardent les murs jour et nuit. Erec *ne demande plus a la demoisele de ceste nouvele*; il voudrait savoir qui est le chevalier blessé et va le voir. Le malade est très grièvement atteint; les écuyers, ne voulant pas découvrir son nom, parce qu'il a l'habitude de garder l'incognito, se bornent à dire qu'ils ne pensent pas *qu'il ait orendroit en cest monde .IIII. chevaliers meillors de lui.* Alors Erec, plus désireux encore de savoir qui il est, s'en va ôter la housse vermeille qui couvre l'écu appuyé contre le mur et reconnaît l'écu de Galaad. Les écuyers lui racontent que leur maître s'étant endormi le jour même près d'une fontaine, un chevalier était survenu; apprenant par les *valets* que le chevalier dormant était celui qui venait d'abattre *sa devant les deux chevaliers des pavillons*, il s'était précipité sur lui et lui avait porté un grand coup de lance, puis s'était enfui effrayé, lorsque Galaad s'était mis sur son séant [1]. Galaad s'était fait transporter au château. Les écuyers supposent que ce traître chevalier est Brehus sans pitié, et racontent que, quatre jours auparavant, Galaad avait trouvé dans une vallée Brehus en train d'enlever une demoiselle, dont il venait d'abattre le chevalier. Elle implora le secours de Galaad, qui en eut pitié et qui, après avoir vainement prié Brehus, qu'il ne connaissait pas, de ne pas inquiéter la demoiselle, l'abattit et s'en alla. Brehus l'avait suivi pour le menacer d'une vengeance prochaine.

1. Une attaque de ce genre de la part de Brehus contre Galaad est mentionnée plus loin, voy. § 473.

424. Au souper, Erec trouve la belle maîtresse du château, qui est cependant aussi triste que les autres. On mange en silence. La châtelaine fait des excuses de son peu de gaieté; elle sait bien, dit-elle, qu'elle devrait honorer un tel chevalier, mais elle est la demoiselle la plus malheureuse du monde. Le souper fini, Erec, plein de compassion, lui demande la cause de son chagrin, en lui promettant de la secourir de son mieux. Elle raconte qu'elle est de très haute lignée et très riche, mais *fortune, la male cose*, lui a porté envie, et de toutes ses nombreuses possessions il ne lui reste maintenant que ce château. « Qui donc vous *desherita?* — Un gentilhomme, parent du roi de Norgalles et le meilleur chevalier du pays. Il avait longtemps été le compagnon d'armes du duc de *Huiscam*, mon père, et seigneur de cent châteaux et de six cités. Ce compagnon, appelé *Senahar* [1], très riche lui-même, *print au derrain guerre encontre mon pere et avint einssi un jor qu'il ocist mon pere. Puis qe mon pere fu ocis, remest un mien frere, bon chevalier et de grant afere, qi recommença guerre .I. lonc tens mès; mès après* [*a*]*vint par pechié qe Senchar l'ocist .I. jor devant .I. chastel ça devant, et ensint avint qe mon pere et mon frere furent ocis de ceste guerre.* Senahar me priva de tout, excepté de ce château; mes hommes m'abandonnèrent, et les chevaliers qui m'étaient restés fidèles ont tous péri pendant le siège du château, défendu dès lors seulement par les écuyers, les *valets et la povre gent de cest chastel*, qui est assailli presque chaque jour; le sort qui m'attend, c'est de perdre le peu qui me reste et de tomber entre les mains de mon ennemi mortel : voilà des raisons suffisantes de se désoler; aussi ne demandé-je à Dieu qu'une chose : la mort. » 757 : L'histoire d'Enide.

425. Erec, très ému, la console et lui dit, en faisant allusion à Galaad, qu'il y a tout près d'eux tel chevalier qui pourrait bien *auques hastivement metre conseill en cest afere.* Le lendemain, il *se faint q'il ne soit mie bien haitiez* et reste au château, *partie por la pitié q'il a de la demoisele et partie por ce q'ele li semble trop bele et trop avenant.* Le nom de la dame est *Enide, et fu mouillier de Erec.* Celui-ci raconte à Galaad, qui va mieux, l'histoire d'Enide, et les deux chevaliers décident de l'aider de leur mieux, dès que Galaad sera complètement guéri. Enide se rassure un peu au récit des merveilles de bravoure qui rendent illustre le nom de Galaad.

1. Aussi *Senchar;* une fois *Senasar.*

757 : Erec fait une sortie pour jouter avec les ennemis.

426. Un jour, l'ennemi attaque. Erec veut sortir. Galaad, qui est encore au lit, lui représente qu'on le fera prisonnier. « Je sortirai par une porte que je connais, répond Erec, et je demanderai des joutes corps à corps, à la guise des chevaliers errants; s'ils sont tant soit peu *courtois*, ils ne me feront pas prisonnier. — Mais ils ont déjà assez montré combien ils sont peu courtois! — C'est égal, j'ai trop envie de sortir, » — et il s'en va par une *fauce posterne qi ovroit devers une fontaine.* Il aperçoit une centaine de chevaliers, dans une plaine, devant la *mestre porte.* On vient d'envoyer dire à Enide de rendre le château; sinon, elle sera bientôt *tart au repentir.* Mais la présence de Galaad a fait reprendre courage aux assiégés, qui refusent de se rendre en disant que, sous peu, ils seront délivrés et que, si leurs ennemis en savaient autant qu'eux, ils ne viendraient plus jamais devant le château. Ceux-ci, ne comprenant pas ces paroles, tiennent *tout a gab quant qe il dient.*

Le père et le fils.

427. Cependant, Erec s'avance, et son écuyer crie : « Voici un chevalier errant! Qui veut jouter? » Un chevalier nouveau va se présenter, mais son père le retient en le priant d'attendre que les autres, plus expérimentés que lui, se soient essayés contre le nouvel arrivé, qui doit être très bon chevalier pour les provoquer ainsi. Le jeune homme s'irrite, son père insiste. Le fils lui reproche de vouloir sa honte; le père, tenant toujours la bride du cheval, répond qu'il craint pour lui, qui est son fils unique, et lui ordonne de laisser commencer les autres: « Si le chevalier errant est désarçonné, vous pourrez vous essayer après. » Le jeune chevalier se rend enfin, et les autres, qui étaient restés à *voir l'estrif del pere et del fill*, choisissent *.I. des plus preudomes de lor compagnie* pour jouter : il est renversé *mout feloneusement*, aux applaudissements des gens d'Enide, qui regardent du haut des murs. « N'avais-je pas bien raison de te faire céder la joute? » dit le père du chevalier nouveau à son fils, qui répond qu'il peut maintenant jouter en toute sûreté : « Si je suis désarçonné, je n'en serai plus déshonoré. » Le père le prend encore *par le frain*, mais son fils dit que plus on le retient, plus il a envie de s'essayer : « Cette fois-ci personne ne m'en détournera! » Le père pleure *fierement*, lui reproche de ne pas en user avec lui en fils, lui souhaite bonne chance et *le laisse del tout.*

428. Le jeune homme tombe de cheval, blessé à mort.

Galaad entend les cris de triomphe : un écuyer le met au fait. 757
Très chagrin de rester ainsi au lit au lieu de se battre, il promet de se venger de Brehus, s'il le découvre, ainsi que le mérite un tel traître. Il a toujours peur qu'on ne prenne Erec.

Celui-ci joute avec un troisième chevalier, dont le cheval *ne couroit mie si droitement com il vousist.* Il est renversé avec le cheval, qui s'enfuit vers la forêt. Erec lui dit qu'il le ferait prisonnier, si les autres étaient moins nombreux.

Senahar et ses gens se retirent.

429. Voici que Senahar, dépité de voir désarçonner ainsi ses chevaliers, s'apprête lui-même à jouter; son frère parvient à l'en empêcher en lui représentant tout ce qu'une pareille décision aurait d'imprudent, et Senahar envoie à sa place un chevalier, qui est abattu, mais non sans avoir blessé Erec *el costé senestre,* ce qui décide celui-ci à rentrer. Les gens du château le reçoivent avec effusion; ils *le vont ahorant come se ce fust .I. dame Dieu.*

430. Les ennemis se désolent, surtout de la perte du jeune chevalier, le plus noble de tous; son père déclare qu'il ne veut pas survivre à sa *norreture.* Senahar et les siens se retirent, en se proposant de prendre une terrible vengeance, et suivis des cris de joie des gens du château.

On soigne Erec; Galaad se fait fort de guérir vite sa blessure. Les habitants du château servent désormais Erec *assez plus q'il ne font Gal., car il cuident veraiement q'il soit meillor chevalier*; on le couche dans la même chambre que Galaad.

Arrivée de Blioberis et d'Hector.

431. Ils sont presque guéris tous deux quand arrivent, *por herbergier*, Blioberis et Hector. *Et ja estoient leienz traitez paroles qe Erec voloit Enide por moillier, et elle s'i atendoit bien et mout en estoit lie. Quant li dui compaignon*, hébergés et désarmés, ont appris par une demoiselle qu'Erec et Galaad se trouvent dans le château, ils en sont enchantés, *car Gal. desiroient il a veoir sor touz les autres chevaliers del monde.* Sur leur prière, la demoiselle les conduit à la chambre des deux chevaliers, qui sont en train de jouer aux échecs, déjà assez guéris pour porter les armes, *et molt s'entrefont grant joie.* Erec se dit qu'à eux quatre ils pourront faire merveille, en parle à la châtelaine et lui recommande de rendre honneur aux trois chevaliers; chacun les reçoit en effet de son mieux, si bien que Blioberis déclare n'avoir jamais trouvé *si cortoise gent com il sont.*



757 Galaad raconte aux nouveaux venus comment il a été blessé, et Hector devine aussitôt que c'est Brehus qui l'a assailli; puis Galaad leur fait part des dangers que court la châtelaine. « Vous devriez l'aider, » dit Hector, et ils s'accordent à ne point se séparer avant d'avoir rendu sa terre à la dame. Un *valet* annonce que Senahar viendra à la nuit assiéger le château avec deux cents chevaliers.

Les quatre s'accordent à aider Enide.

432. Senahar arrive, en effet, dans la nuit; les gardes des murs l'aperçoivent, et l'on échange des cris de défi, *del pis q'il sevent dire*. Avant le lever du soleil, le château est cerné. Les quatre compagnons, ayant entendu la messe, montent sur les murs et regardent les tentes de l'ennemi. On tient conseil. Galaad s'en rapporte à Blioberis qui, dit-il, a plus d'expérience que lui. Blioberis est d'avis qu'il faut attendre jusqu'à ce que les ennemis se mettent à table; lorsqu'ils *entendront au mengier*, les quatre sortiront; les deux *entendront au ferir ça et la*, et les deux autres s'en iront au pavillon de Senahar pour s'emparer de lui, ce qui ne sera pas difficile, vu le peu de valeur de ses gens.

On approuve ce conseil, et on va déjeuner; les gens du château reçoivent l'ordre de suivre les chevaliers quand ils sortiront. Galaad et Erec devront s'attacher à prendre Senahar, et les deux autres, avec la foule du château, *iront courant par l'ost por metre les a desconfiture*.

On surprend Senahar et son armée.

433. Un *valet*, venant du dehors, annonce que Senahar est à table et que les ennemis sont à moitié désarmés. Les compagnons sortent en armes avec tous ceux qui peuvent porter l'épée. Erec envoie deux *valets* au pavillon de Senahar : « *Ferez sor lui tout maintenant*, leur dit-il, *si qe je conoisse li qiex ce est.* » Blioberis et Hector jettent l'épouvante partout dans l'armée mal préparée des ennemis. Galaad et Erec courent à la tente de Senahar; les deux *valets* vont droit à la table, et *se fierent parmi tout a cheval ainssi com il estoient*. Senahar, effaré, veut s'enfuir, mais un *valet qi illec estoit et qi le haoit mortelment por son pere q'il li avoit mort* le frappe par derrière et le fait tomber à terre. Le *valet* veut le tuer, mais Erec le lui défend et lui ordonne de le mener au château ; ses hommes prennent la fuite sans essayer de le défendre. Le carnage est considérable, car on a trouvé les ennemis sans armes : on en tue et prend tant qu'on veut; du château, tout le monde accourt, et les gens de Senahar sont massacrés impitoyablement.

434. On veut mettre Senahar à mort, mais Galaad, *qi amoit Dieu*, dit qu'il est trop bon chevalier, et pour l'amour de Galaad on décide qu'on le tiendra en prison perpétuelle; en effet, Senahar ne quitta plus sa prison. 757

Enide fut ainsi délivrée. Des assiégeants, vingt chevaliers seulement échappèrent, ayant eu la chance de trouver leurs chevaux près d'eux. Le frère de Senahar s'enfuit dans un de ses châteaux avec un compagnon.

Erec épouse Enide.

435. Trois jours après, Erec épouse Enide. Les trois compagnons assistent aux noces [1] et restent encore trois jours. Après leur départ ils trouvent, à l'entrée d'une forêt, une croix de pierre, *ancienne mout durement*, indiquant trois chemins différents : on s'embrasse, et on se quitte. Hector prend à gauche, Galaad tout droit, et Blioberis à droite. *Si se despartent atant. Mès atant laisse li contes a parler d'elz et retorne sor mons. Gal. pour conter partie de ces aventures* (fol. 184).

Galaad trouve Eugène.

436. Galaad est fort triste d'avoir quitté ses deux chers parents. *Quant vint entor hore de none, il li avint q'il trova une fontaine et un chevalier dormant illec sor son escu et près de lui son escuier; si dormoient amdui.* Galaad s'approche doucement et regarde le dormeur, qui avait ôté son heaume; c'est un des plus beaux chevaliers que Galaad ait jamais vus, *et estoit jone enfant a merveillez.* Galaad en parle à ses écuyers, qui lui disent qu'à en juger par l'armure, le chevalier doit être de Gaule. « Je voudrais qu'il s'éveillât, dit Galaad; *si chevaucherions ensemble et aprendroie q'il fust.* » En effet, le chevalier se réveille à l'instant même, et Galaad se retire immédiatement, *qe il ne li tornast a annui.* L'autre le blâme de s'être *embatu* sur lui pendant son sommeil. Galaad s'excuse poliment, et le chevalier se déclare satisfait; il lui demande qui il est et où il veut aller, en disant que lui-même est un *povre chevalier estrange* nouvellement venu de Gaule pour apprendre la chevalerie; il voudrait donc un compagnon *qi ne fust mie de trop haute chevalerie* et qui par suite ne pût point le dédaigner, obscur comme il est et peu sachant des armes. Galaad répond en souriant qu'il est compagnon de la Table Ronde et chevalier nouveau Il refuse de se nommer; il

1. Dans l'*Erec et Enide* de Chrétien de Troies il ne se trouve aucune trace de cet épisode.

757 n'est pas, dit-il, *gramment alosez ne conneüz par sa proesce*. Le chevalier s'en félicite et propose de faire route ensemble. Galaad accepte, en disant que de Gaule viennent *les bons chevaliers par nature*, et lui demande son nom; l'autre ne se fait pas prier : il s'appelle *Eugène* [1].

Galaad et Eugène font route ensemble.

437. Ils partent; au soir, l'hospitalité leur est donnée par un vieillard, dont les deux fils haïssent les chevaliers d'Arthur à cause d'une vilenie que Gauvain leur a faite. Un *valet* annonce que cinq chevaliers, haïs des deux frères, seront dans peu devant le château. Les frères se font armer sur-le-champ, malgré les instances de leur père, dont les plaintes touchent le cœur de Galaad, qui part, accompagné d'Eugène, avec les deux jeunes hommes. Galaad ne prend point part à la bataille; il veut voir comment Eugène s'en tirera. Les trois chevaliers triomphent des cinq, qui leur crient merci; les frères veulent les tuer, mais y renoncent sur les instances d'Eugène. Ils blâment Galaad, mais Eugène le défend.

Lutte contre cinq chevaliers.

438. Au château, aussi, Galaad est traité de couard; il n'en fait que rire, et Eugène prend encore son parti. — Un

1. De cette rencontre de Galaad avec Eugène, ainsi que des évènements qui précèdent dans 757, 336 donne une rédaction abrégée et évidemment altérée (cf. § 421, note). Comme 772 etc., 336 passe à Galaad (voy. ib.), mais en poursuivant ainsi :

Rédaction de 336.

437 a. *En ceste partie dist le conte que de puis que mess. Gal. se fu partis de mess. T. et de Dynad., qu'il chevaucha maintes journees une heure avant et aultre arriere, et sachiés que il fist mains grans fès de chevalerie et maintes grans merveilles comme celui qui avoit force et hardement oultre mesure plus que chevalier qui a celui temps fust ou royaume de Logres ne en tout le monde, mès pour ce que trop longue chose seroit de raconter mot a mot tout ce qu'il fist par le royaume de Log. et em plusors aultres terres, et par aventure pourroit aucunement ennuier a ceulz qui cestui conte orront, s'em passe le translateur assez briefment. Et dist que mess. Gal. chevauchoit .I. jor par devant le chastel Enyde, et lors vit une moult cruelle bataille assés près de celui chastel, et estoit celle bataille de ceulz du chastel et d'un chevalier de celle contree, qui avoit non Faudar* [1], *le quel chevalier avoit assemblee grant foison de chevaliers en sa compaignie, et estoit venus courre sus a ceulz du chastel Enyde pour une haïne mortelle qu'il avoit a eulz.*

438 a. Galaad s'arrête et regarde. Les gens du château, bien moins nombreux que leurs ennemis, ont le dessous malgré le secours que leur prête un chevalier étranger, qui était arrivé avant Galaad. Ce der-

1. Pour ce nom, voy. plus loin, § 441, note.

valet ayant reconnu l'écu blanc avec la croix rouge, on croit à une contrefaçon de cet écu célèbre, et les deux frères partent le lendemain, avant Galaad et Eugène, et les attendent dans un fourré, décidés à enlever à Galaad son écu et à se venger en même temps de ce qu'ils ne les a pas aidés la veille. 757

Les deux compagnons arrivent, et les frères se présentent. Galaad refuse de jouter; Eugène intervient, et les frères leur permettent à la fin de s'en aller sans encombre.

Galaad promet maintenant à Eugène de ne plus refuser les joutes aux chevaliers qu'on rencontrera.

Eugène joute avec Lancelot et Keu.

Ils font halte à une fontaine, où Galaad s'endort. Arrivent Lancelot et Keu. Eugène veut réveiller son compagnon, mais les écuyers l'en détournent en lui demandant s'il a peur des deux chevaliers. Alors il se tourne vers Keu, qu'il abat. Puis Lancelot et Eugène s'abattent l'un l'autre, mais Eugène est enfin vaincu, et Lancelot part avec Keu, après avoir refusé une nouvelle joute. Eugène s'endort, de très mauvaise humeur, contre Galaad aussi, dont l'inaction commence à l'importuner.

Galaad et Eugène arrivent au pont de Claudin.

439. Réveillés, ils reprennent leur marche et arrivent au pont de Claudin, qui, après le départ de Tristan [1], avait fait inscrire sur un gros bloc placé sur le pont que Claudin avait abattu vingt-quatre chevaliers de la Table Ronde [2] et plus de cent autres chevaliers.

1. Voy. § 415.
2. Leurs noms sont énumérés (*Ivain de Lonoel* et *Gaheriet de Caracheu* y figurent, Tristan et Palamède aussi, bien qu'ils n'aient pas dit leur nom à Claudin; le passage aura été emprunté tel quel à un roman biographique sur ce chevalier).

nier intervient, sauve le chevalier et bat Faudar avec ses gens; puis il *se fiert* dans la forêt. Le chevalier, désireux de le connaître, le suit et le trouve descendu à une fontaine. Il lui dit que, blessé comme il l'est, il ne l'aurait pas suivi si ce n'était pour savoir qui il est. Galaad lui demande son nom. « Je suis un chevalier étranger, répond l'autre, sans renommée; ceux qui me connaissent m'appellent *Engenes.* » Puis Galaad se nomme aussi, parce que le chevalier s'est *tant traveillié de venir après lui*, et parce qu'il l'a vu si vaillant. Engenes lui demande humblement à l'accompagner, et Galaad y consent. Comme Engenes est fortement blessé, on va se loger dans un château, où Engenes est soigné par un chevalier qui promet de le guérir dans quinze jours. Gal. veut rester avec lui pendant ce temps. — Pour la suite, voyez § 441, note.

757 Galaad prétend n'être venu dans ce pays que pour éprouver Claudin; c'est pourquoi il ne veut pas céder la joute à Eugène, qui soutient qu'il y a droit, étant meilleur chevalier que son compagnon, et proposé de le prouver en se battant avec lui. Alors Galaad lui dit son nom, mais Eugène le traite de fanfaron et s'élance vers le pont. Il est abattu. Puis Galaad triomphe de Claudin, qui promet de ne plus garder le pont.

La statue de Galaad.

440. Au château (Beauregart) on admire Galaad, et on lui érige une statue en bronze. Lorsque, plus de cent trente ans après la mort d'Arthur (f° 189), Charlemagne eut conquis l'Angleterre et qu'il eut vu les images et les inscriptions attestant les hauts faits de Galaad, de Tristan, de Lancelot et de Palamède, il ne put s'empêcher de considérer Arthur comme un roi de très *povre sen*, car avec quatre chevaliers comme ceux-là il aurait pu subjuguer tous les royaumes du monde [1]. On peut trouver cela dans l'Histoire de Charlemagne, *qi* [*est*] *a Ais en Pichardie a la chapelle; illec devise* une grande partie des merveilles que ces quatre chevaliers firent en Logres, et Charlemagne lui-même en fit faire un gros livre; là on lit que Charlemagne emporta d'Angleterre les épées de Tristan et de Palamède, qu'il avait trouvées dans une abbaye. On les compara à celle de *Roland*, et on les éprouva. L'épée de Palamède fut jugée meilleure que celles de Roland et de Tristan. Charlemagne la garda pour lui-même et donna celle de Tristan à *Ogier le Danoys*; c'est avec cette épée que le Morhout avait été tué. Ogier la trouvant trop longue et trop lourde la fit raccourcir, ce qui lui valut le nom de *Cortaine* [2]. Tout cela se trouve dans la Vie de Charlemagne, qui dit encore que dans sa vieillesse Charlemagne, pendant ses repas, se fit réciter par un clerc les aventures des quatre chevaliers; il plaignait surtout la mort de Tristan, qu'il trouvait sans pareil et supérieur à Galaad, comme il préférait Palamède à Lancelot, je ne sais pour quelle raison, car l'histoire du saint Graal ne dit pas que Lancelot soit moins digne d'éloge que Palamède [3].

Les épées de Tristan et de Palamède.

1. Un passage semblable se trouve dans le préambule du *Guiron le Courtois*; voy. P. Paris, *Mss. fr.* III, 58. — Plus loin (§ 532), dans 772, etc., Charlemagne fait ériger une statue en l'honneur de Galaad.

2. Ce passage, un peu changé, se retrouve dans la *Tav. Rit.*, p. 391-392; cf. § 381, note. — Pour l'épée de Tristan, voy. Fr. Michel, *Tr.*, II, 165 ss. et Hagen, *Minnesinger*, IV, 578.

3. Ce jugement porté par Charlemagne est évidemment l'invention

441. Galaad [1] reste quatre jours au château, parce qu'Eugène avait été blessé par Claudin. Au cinquième jour, ils partent et rencontrent une demoiselle qui avertit Galaad du danger qui le menace de la part d'*Assanon* (*Assalon*, *Assanor*), le frère de Senahar, dont Galaad avait vaincu les gens devant le château d'Enide. Depuis cette victoire, Assanon a fait épier Galaad : il connaît le résultat du combat avec le chevalier du pont, et il sait que Galaad va combattre le géant de la Montagne noire, comme Galaad l'a dit l'autre soir. Il a rassemblé quarante (var. onze) chevaliers, avec lesquels il attend son ennemi, dans une vallée, pour le mettre à mort. Eugène, qui n'a pas encore recouvré toutes ses forces, décide enfin Galaad à retourner, ce qu'il fait bien malgré lui ; il rappelle comment Tristan et Dinadan vainquirent les trente chevaliers (voy. § 108). Mais la demoiselle est une traîtresse qui a été envoyée par Assanon lui-même pour faire tomber Galaad dans l'embuscade.

L'embuscade des quarante chevaliers d'Assanon.

442. Les deux compagnons rencontrent un vieux chevalier, qui les avertit de ce qui les attend. Eugène veut retourner et refuse de suivre Galaad, qui persiste à marcher tout droit. Il engage vainement son compagnon à suivre l'exemple de Lancelot, qui n'avait pas craint de combattre cent [2] chevaliers

de quelque rédacteur désireux de motiver la préférence que, dans le roman de Tristan, on se croyait obligé de donner à ce héros.

1. Ici les autres mss. reprennent le texte de 757 ; voy. § 421, note.

336 (pour ce qui précède dans ce ms., voy. § 438 a : *Aussi comme je vous conte demoura Gal., le bon chevalier, en celui chastel par l'espace de .XV. jours entiers pour tenir compagnie a Engenes, qui n'estoit mie bien aisiés de chevauchier. Et quant ce vint au .XV*[e] *jour, que Engenes fu auques tournés a guarison, ilz se partirent de leans* et rencontrent la demoiselle traitresse, etc., comme 757.

772, 97, 349, 101, 99, 758, 24400, après la grosse lacune non indiquée (voy. § 421, note) : *En ceste partie dit li contes que .XXIIII.* (99 : *.XIIII.*) *jors demoura Gal. en cel chastel* (sur lequel on ne donne pas de détails), *por ce que Eugenes* (introduit ainsi sans plus ; var. *Engenes*) *n'estoit mie bien aisiez de chevauchier. Au vint et cinquiesme* (*.XV*[e]. 99) *jor se partirent de leenz* et rencontrent la dem. traitresse, etc., comme 336 et 757. (99 supprime d'abord Eugène, pour escamoter la lacune, puis le fait prendre part à la conversation tout soudain un peu après).

336 et 772, etc., reproduisent les remarques sur Senahar, devenu *Sandar* (*Sanar*) dans 772 (*Sandar* 758, *Saldar*, *Sadar* 24400, *Samdar* 99, *Faudar* 336, cf. § 437 a, *Savar* 97, 101, *Sauvar* 349) ; son frère : *Assanon* (*Assavon* 336, *Assalon* 24400) ; la victoire sur Claudin est mentionnée aussi : la suppression est donc manifeste.

2. *Deux cents* 757.

pour venger l'enlèvement de la reine Guenièvre par Meleaguant, et qui les eût tous vaincus, s'ils ne fussent parvenus à tuer son cheval.

Galaad et Dahin emprisonnés par Brehus.

443. Galaad, quitté par Eugène, tue Assanon et triomphe de ses chevaliers; un d'entre eux le suit quand il part, pensant l'abattre. Renversé lui-même, il invite Galaad à venir se loger chez lui. Celui-ci accepte et accompagne le nouvel arrivé, qui prend la résolution d'emprisonner Galaad pour le livrer au comte de *Huigehan* [1], dont il avait tué le fils. Ils rencontrent Brehus, le cousin du chevalier qui vient d'inviter Galaad et qui s'appelle *Dahin* (var. *Daym*). Brehus, apprenant que c'est Galaad, fait promettre à Dahin de venir chez lui : il dira à Galaad, que le château de Brehus est le sien. Galaad les suit donc chez Brehus, qu'il ne reconnaît point, et ce dernier les emprisonne tous les deux, car il n'y a pas encore un an Dahin avait voulu faire tomber Brehus dans une embuscade. Ils sont enfermés dans une fosse profonde; un des *valets* de Galaad réussit cependant à s'échapper.

444. Tristan est resté dans l'abbaye d'où il avait envoyé sa lettre à Iseut [2]. Le lendemain, il se rend à l'endroit où il doit combattre pour la défense de la demoiselle déshéritée. La sœur de celle-ci est arrivée avec un chevalier qui défendra sa cause. Tristan envoie son *valet* prendre des renseignements; le messager revient et lui dit que le chevalier est Palamède; de même, le *valet* qu'envoie celui-ci reconnaît Tristan et en prévient son maître.

Combat de Tristan avec Palamède pour la demoiselle déshéritée.

Les deux champions se présentent devant le roi Galehodin. Le combat se prolonge; il arrive aux deux adversaires de changer d'épées : Palamède ayant porté un grand coup à Tristan, qui saute en arrière, l'épée de Palamède s'enfonce dans la terre jusqu'à la garde; vivement attaqué, il est forcé de la laisser là; puis il renverse Tristan et s'empare de l'épée dont avait été tué le Morhout; Palamède la reconnaît à la brèche. Tristan court alors prendre celle de son rival. A la fin, Palamède commence à se lasser. Tristan lui propose d'abandonner la bataille, en se faisant fort d'arranger l'affaire avec le roi, mais Palamède refuse avec indignation. Enfin les chevaliers spectateurs crient

1. Le comte s'appelle *Baqueham* dans 336, *Bangueham* dans 772, 97, 349, 101, 758, *Brangehain* dans 24400, *Baguehan*, dans 99.
2. Voy. § 418.

au roi de les séparer, ce que fait celui-ci en promettant d'accommoder l'affaire des demoiselles [1].

Tristan prie Palamède de ne plus le haïr si fort. « Mais, répond Palamède, j'ai mainte fois mis de côté la querelle qui est entre nous, et vous recommencez toujours. » — Ils mangent dans la même écuelle. Tristan reste une semaine et deux jours. Palamède, dont les blessures sont plus graves, ne peut partir qu'au bout d'un mois et trois jours.

Tristan emprisonné et délivré par Palamède.

445. Tristan dirige sa marche vers la Joyeuse Garde. Il quitte le Sorclois et entre dans le Norgalles. Malgré ses écuyers, il va passer la nuit chez un châtelain dont il a tué le fils. Son hôte demande à une demoiselle, qu'après la mort de son fils il avait envoyée aux renseignements, si ce n'est pas Tristan; elle ne veut pas le perdre et répond que non. Mais un *valet* qui avait assisté au combat de Tristan contre Palamède le reconnaît, et le châtelain force la demoiselle de confesser la vérité; puis il fait prendre Tristan, pendant qu'il dort, pour le mettre à mort.

Palamède, ayant quitté le roi Galehodin, marche vers le pont où il a été désarçonné par Claudin, afin de venger cette honte. Il arrive au château où Tristan est emprisonné. Le châtelain, croyant qu'il fera grand plaisir à Palamède, lui raconte comment il a pris Tristan. En effet, Palamède en est très content: après la mort de son rival il se fera baptiser, et il pourra aspirer au cœur de sa dame. Mais le lendemain, quand il voit mener Tristan à la mort, il se sent pénétré de compassion, et se dit qu'il ferait mal de ne pas délivrer un tel chevalier. Tristan le prie de porter, après sa mort, son écu et son épée à la cour d'Arthur. Palamède tue le châtelain et délivre Tristan; cette victoire lui est facile, car tout le monde est sans armes. Puis il part avec Tristan [2]. Ils descendent à un château que le roi de Norgalles avait donné à Gaheriet, dont Tristan revêt l'armure blanche.

446. Eugène, ayant quitté Galaad avant le combat contre les

1. On peut comparer le combat d'Ivain contre Gauvain pour une demoiselle déshéritée dans le *Chevalier au Lyon* de Chrétien (v. 4703 ss.).

2. Cette histoire de l'emprisonnement de Tr. délivré après par Palam. se retrouve dans la *Tav. Rit.* (cf. § 492 fin, note), où est raconté aussi (p. 454-455) comment Tr. tua le fils (*Lucanoro*) de son hôte, après avoir été invité à jouter par lui; cela peut être une invention postérieure.

quarante chevaliers, marche tout seul et assez mécontent de lui-même. Il rencontre Gaheriet et Sagremor. Perdu dans ses songeries, Eugène n'entend pas crier Sagremor, et est renversé par lui. — Il leur parle de Galaad, qu'on va chercher à l'endroit où il a vaincu les quarante, mais personne n'y sait rien de lui, et Eugène en est très affligé (f° 201). Les deux compagnons [1] se déterminent à s'en aller en quête de Galaad. Gaheriet refuse la compagnie d'Eugène, qui pourrait leur *faillir* comme il *failli* au meilleur chevalier du monde. L'ayant quitté, Gaheriet et Sagremor font fausse route et ne trouvent point Galaad.

Eugène en quête de Galaad.

Eugène s'en va seul, demandant partout des nouvelles de Galaad; par malheur, il ne s'approche point du château de Brehus. Ayant cherché en vain pendant quatre [2] jours, il trouve une demoiselle qui lui dit que Galaad est le prisonnier de Brehus, qui a l'intention de le faire transporter, à la nuit, dans une autre prison pour rendre impossible toute tentative de délivrance; indignée, elle était partie pour trouver quelqu'un qui pût le secourir. Elle s'arrête avec Eugène à une fontaine où Brehus doit passer. Elle raconte qu'elle a été envoyée par sa sœur, que Brehus retient chez lui malgré elle, et qui, ayant été très bonne pour Galaad pendant sa captivité, doit être délivrée par lui des mains de Brehus, s'il peut sortir lui-même de prison.

Galaad délivré par Eugène.

Enfin Brehus arrive; craignant une embuscade, il se sauve, poursuivi par Eugène, qui aperçoit six hommes et trois demoiselles; il comprend qu'ils emmènent Galaad, et il le délivre. Les deux sœurs se retrouvent, et tous vont se loger dans un château voisin, dont Eugène connaît le maître; là on fournit à Galaad tout ce dont il a besoin. Il raconte que l'un de ses écuyers est mort et que l'autre s'est enfui; quant à Dahim, Brehus l'a tué *pour une parole qu'il li dist* [3].

Arrivée de Claudin.

447. Claudin arrive, et Galaad lui permet d'être leur compagnon. On part.

Galaad choisit le chemin du Sorelois, où en ce moment il y avait plus d'aventures à chercher que dans les autres états d'Arthur.

1. 757 ouvre ici une lacune qui s'arrête à l'endroit où Eugène s'en va seul.
2. *.xl. jours* 772 et les autres (sauf 349, qui porte *XV*).
3. Quant à Dahim, dit 757 en sautant le reste de la phrase.

On rencontre Tristan et Palamède qui vont vers le pont de Claudin pour se venger de lui. Ils reconnaissent l'écu de Claudin. Tristan et lui s'abattent l'un l'autre. Tristan furieux se précipite sur son adversaire, que la chute a étourdi, lui arrache de la tête et jette au loin son heaume. D'autre part, Palamède abat Eugène, qui s'apprête pour le combat à l'épée. Cependant Claudin, étant sans heaume, se retire, poursuivi par Tristan. Galaad représente à ce dernier que Claudin, ayant la tête découverte, doit être considéré comme désarmé, et l'invite à se battre avec lui-même. Tristan accepte.

Combats de Tristan et de Palamède contre Galaad.

448. Ils se montrent à peu près égaux dans le combat ; toutefois, les spectateurs trouvent que Galaad *a le plus bel; ainssinc ne vet pas de la bactaille de Pal.*, qui triomphe d'Eugène, et qui, voyant que Tristan a le dessous, lui propose de se tourner contre Eugène. Tristan fatigué se retire un peu. Galaad en fait autant ; il voudrait bien savoir qui est son adversaire : ce ne peut être Tristan, dont il a appris l'emprisonnement et qu'il avait l'intention de délivrer en entrant dans le Sorelois; il ne sait donc qu'en penser. — Maintenant Palamède défie Galaad, et ils se battent. Tristan se tourne vers Eugène, que bientôt il laisse épuisé. Puis il veut remplacer Palamède, sur qui Galaad gagne du terrain. Celui-ci leur reproche cette tactique : il est indigne de se remplacer ainsi, dès qu'ils se sentent fatigués, contre lui qui est seul tout le temps. Il les prie d'attendre que l'un d'eux soit vaincu; alors l'autre pourra se battre avec lui après, ou bien il les combattra tous deux à la fois. Tristan, qui se doute que c'est Galaad [1], prend la bataille sur lui. Cette fois, Galaad le trouve bien meilleur; il se retire et lui exprime son étonnement [2]. En ce moment arrive la pucelle qui avait fait délivrer Galaad de la prison de Brehus, et à qui Galaad avait promis un *don*, qu'elle réclame à présent. Il veut terminer le combat, mais elle ne le lui permet point ; Tristan y renonce également, à la prière de la demoiselle. Galaad ne veut pas dire son nom : « Cela ne presse pas, dit-il ; quand nous nous serons rencontrés

1. Cette remarque est donnée seulement par 757.
2. Mais 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99 : *Ambedui estoient plain de haute proesce, mès a la fin ne pot durer T., car Gal. le menoit* (*auques* 772) *a sa volenté, or ça or la, si qu'en pou d'eure l'eüst mené jusqu'en outrance, se la bataille eüst plus longuement duré.* — 336 : — *de haute proesce, et mout avoient force et hardement. Si avint que quant ilz se furent mout longuement combatus, que T. se commença fort a lasser, comme celui qui tant avoit coups receüs et donnés que merveilles estoit com-*

une autre fois, nous nous ferons connaître. » Et il part avec la demoiselle, Eugène et Claudin.

757 449. Tristan et Palamède causent [1]. Tristan dit que ses forces

ment il pouoit plus maintenir l'assault. Et de l'autre part, Gal. estoit plus traveillié que mestier ne lui fust.

1. Pour les aventures qui suivent, le texte de 757, auquel 104 viendra bientôt se joindre (voy. § 450) a été abrégé par les autres mss. :

336 449 a. 336, f° 170, poursuit ainsi (après le départ de Galaad avec Eugène et Claudin) : *Le conte dit que mons. T. et Pal. se partirent des .III. chevaliers et chevaucherent tant qu'ilz trouverent .I. chevalier de Leonoys, lequel se mist en leur compagnie, et depuis chevaucherent eulz .III. tant qu'ilz vindrent seur le ru de une fontaine ou ilz trouverent .I. chevalier qui estoit assis près de la fontaine et la chantoit si doulcement et si*

772, etc. 449 b. 772, 97, 349, 101 (après le départ de Galaad avec Eugène et Claudin [1]) : Tristan et Palamède *demourerent mout esbahi*. Tristan ne peut imaginer qui est le chevalier. « Le connaissez-vous? » demande-t-il à Palamède, qui répond en souriant qu'ils ont voulu « épuiser la mer » en essayant de vaincre ce chevalier-là. « Vous le connaissez donc? — Oui, et vous aussi. *Or sachiez que c'est misire Gal..* » Et Tristan n'a pas de peine à le croire : seul, Galaad aurait pu se distinguer ainsi. « *Bien avom esté deceü que nous ne le cogneümes*, dit-il. — Et que ferons-nous? demande Palamède. — *Nous monteron, fet mis. T., et chevaucheron ensemble, s'il vous plaist, tant qu'aventure nous departe.*

1. 97, 349, 101 : Nous retournerons à Tristan et aux *deux* chevaliers qui étaient avec lui. — Tristan n'a pourtant qu'un seul compagnon : Palamède; ces trois mss. se rapprochent donc ici du texte de 758, 24400, 99 ; voy. ci-dessous.

758, etc. 449 c. 758, 24400, 99 (après le départ de Galaad avec Eugène et Claudin) : *Mais a tant laisse ore li contes a parler [d'eus et retorne a parler] de Tri. et des deus chevaliers ki avoec lui chevauchoient. En ceste partie dist li contes, et la vraie estoire le tesmoingne, ke mesire Tristans et li chevaliers a l'escu vermel et Pal. chevauchoient ensembl[e], et s'estoient acompaigné d'aventure. Si lour avint k'il chevauchierent .VIII. jours tous entiers sans aventure trouver nule ki a conter fache. Si lour avint d'aventure au noevisme jour k'il vindrent par devant un chastel ki estoit apelés Castiaus*

103, Rusticien. 449 d. Le ms. 103, f° 339 a, et Verard-Janot, ayant raconté le départ de Lancelot, amené à la Joyeuse Garde par Tristan (voy. § 384, note), passent tout subitement au chevalier à l'écu vermeil, en donnant un texte qui est, essentiellement, celui de Rusticien de Pise (les mss. 340, 1463, 355 ; pour ce qui précède dans Rusticien (voy. § 628). La rédaction de Rusticien est un abrégé de celle de 757, avec un épisode de plus qui, peut-être, a été supprimé dans 757 : cf. § 466, note. Voici le texte de 103 et de Rusticien :

En ceste partie dit le compte que après le tournoiement de Lovrezep [1] avoit

1. Rusticien (340, f° 22 b) : *que .IIII. moys après ce* (*le riche* 1463) *tournoyement qui fu*

ont augmenté dès qu'il eut deviné qu'il se battait avec Galaad. Palamède loue Tristan aux dépens de Galaad et maudit la 757

envoisiement que c'estoit .I. grant deduit de le oyir [1]. Apercevant les chevaliers il se fâche et les blâme de s'être ainsi *embatus* sur lui. Tristan répond courtoisement, et le chevalier se laisse adoucir; la suite comme dans 757 et 104, voy. § 453. 336

1. Le lai (voy. § 453) n'est pas donné.

— *Ce voil je bien,* » *fet Pal.* Ils partent et marchent huit jours sans trouver d'aventures. Au neuvième jour, comme ils traversent une belle forêt, en parlant *de soulaz et d'envoiseüre* et en louant Galaad, *Pal. se regarde et voit .I. chevalier qui chevauchoit après euls en la compagnie d'un escuier seulement, qui li portoit son escu et son glaive.. Ses escus estoit vermaus a .I. lyon d'argent rampant. Il estoit montez auques durement, car le jor devant s'estoit combatuz a Gaheriet, le frere mons. Gauv., par mescognoissance, et s'estoient durement entregrevé*; au reste, il avait déjà été blessé par Brehus, qui l'avait frappé d'un glaive, pendant qu'il dormait près d'une fontaine. Le nom de ce chevalier est Brunor le noir [1]. *Il s'en aloit droitement a la court le duc d'Antebourc* (var. *Anuebort*) [2], *ou il avoit* 772, etc.

1. Effaçure dans 772; au lieu du nom, une main postérieure a griffonné ces mots : *chevalier de haulte proesce et de herdiment.* Par la suite, ce chevalier est toujours présenté anonymement.
2. Mais cf. § 478.

felon;.. che fu celui chastel ki chaï quant Gal. et Boors et Perc. i furent emprisonné. Les trois chevaliers rencontrent une demoiselle portant un épervier, etc., tout à fait comme plus loin, où est racontée la destruction du Château félon (voy. § 530); ici, cependant, il n'y a pas d'inscription, et le constructeur est appelé *Galanasar.* (Pour 772, voy. p. 312 [1]). Nos trois s'approchent, *et quant cil du chastel virent les .III. chevaliers près de la porte, ki mout estoient grant gent, si envoient dusk'a .xl. chevaliers a leur encontre pour els retenir.* Les trois s'exhortent mutuellement; Tristan abat sept chevaliers, et, avec ses compagnons, se signale 758, etc.

1. Comme dans 772, au lieu d'Hector et Meraugis, les compagnons de Gal. sont ici Bohort et Perceval (cf § 530).

ung des meilleurs chevaliers du monde ou royaume de Logres, ne nul ne savoit son nom. Et portoit ung escu vermeil a ung lyon d'argent rampant. Et l'appelloit on le chevalier a l'escu vermeil. Si avint que ung varlet que Tristan avoit envoié aprendre nouvelles du bon chevalier a l'escu vermeil ariva a la Joyeuse Garde et trouva Tristan et Palamedes et ung chevalier de Loonois, qui avec Tristan demouroit. Et quant le varlet fu leans venu, il s'en 103, Rusticien.

(*ferus* 1463) *devant Lonuezerp* (*Louuezep* 355, *Lonezerp* 1463) *vint ou roy. de Log. .I. des meill. chev. du monde, qui aloit faisant la greigneur merveille d'armes que nul peüst penser ne dire, ne nul ne savoit son nom* (*faisant trop grant merv. d'armes, ne nul ne sav.* 1463) *ne qui il estoit. Et portoit .I. escu vermeil* [*a un lion d'arg. ranpant, et pour l'entreseigne de l'escu(s) estoit si* (l. *il*) *apellés li chevalier a l'escu vermoill*]. *Or advint que .I. varlet* (*qui* 340, 355) *vint a la Joi. G., la ou il trueve m. T. et m. Pal. et un chevalier de Leonois, que avec m. T. demoroit en la Joiose Garde et ne le connoissoit mie, car m. T. s'aloit celant vers lui. Et quant li vallet fu jusque a lui venus, il s'en vait tot droitement a m. T. et s'ajenoule devant lui et li dit : « Sire, novellez voz aport de ce por coi voz m'envoiastes ».* (340, 355, fautes communes : *la ou il troura Tristan, que il congnoissoit. Car Tristan s'aloit celant vers lui; et lui dist : « Sire, nouvelles vous apporte de ce ou vous m'envoiastes. »*)

757 demoiselle, qui *si tost vint*. Tristan repousse ces éloges avec modestie, et contredit Palamède, qui se refuse à croire que

772, etc. *emprise une bataille pour desfendre .I. chevalier de traïson, si comme li contes devissera ça avant*. Palamède et Tristan s'arrêtent. Le chevalier les atteint; on se salue. Palamède, voyant que ce chevalier est *grant et parcreü et bien forni de touz membres* et qu'il *chevauchoit a grant merveille bien a maniere de bon chevalier*, comprend qu'il est *de haut afaire*, et *desire mout durement a savoir aucune chose de son estre, si qu'il le peüst cognoistre*. Il lui demande donc son nom, mais en vain; il insiste : « C'est *parole gastee*, » dit le chevalier. Palamède, irrité, veut jouter; l'autre répond qu'il n'en a pas envie, étant blessé et devant subir prochainement un combat. Mais Palamède n'en démord point, est désarçonné et se pâme. Tristan veut le venger, et le chevalier a beau refuser la joute; il abat le cheval de Tristan sans renverser le cavalier, *quar mis. T. n'estoit tex chevaliers que l'en peüst aisieement deschevauchier.*

758, etc. à ce point que les gens du château se demandent s'ils ne sont point des diables, sortis d'enfer. *Quant le chevalier a l'escu vermeil voit qu'il sont auques esbahi*, il quitte furtivement ses compagnons; — maintenant comme 772, etc., voy. p. 313. — On voit que 758, etc., ne font qu'abréger le texte déjà raccourci de 772, etc., en oubliant de présenter le chevalier de Léonois, qui apparaît subitement plus loin.

103, Rusticien. *vint vers Tristan et s'agenoulle devant lui et dit* : « *Sire, je vous apporte nouvelles de ce pour quoy vous m'envoyastes.* Le chevalier est logé *a quatre lieues près* (*propres* 1463) *de cy, et s'en va*[1] à *Audebourc pour faire une bataille devant le duc, pour ung chevalier qui est appellé de traïson* (Rust. : à *Aud. au duc pour faire une bat. pour* (*par* 1463) *.I. chev. qui de tr. est appellez*). » Tristan, enchanté, annonce à ses hôtes son intention de partir pour atteindre le chevalier, accepte leur offre de l'accompagner et, le lendemain matin, ils quittent Iseut et s'en vont, avec trois écuyers. Ils arrivent enfin dans le royaume de Norgalles, où ils apprennent des nouvelles de l'inconnu : celui-ci *chevauchoit devant eulx environ six lieues, en sa compaingnie deux chevaliers. Et se aucuns me demandoi(en)t qui ilz estoient, je diroie que c'estoit messire Yvain*[2], *filz au roy Urien, et Giret*[3] *de Lambale*[4]. Le conte passe au chevalier avec ses compagnons. Ils arrivent devant un château appelé *Harpinel*[5], *et s'en aloient a Audebourc pour faire la bataille*[6]. *Et sachiés que en cellui chastel demouroient*[7] *jusques a* quarante[8] chevaliers de grande valeur, qui faisaient *hontes*

1. *Et voz di que je sai de voir qu'il s'en vait* 1463; *et nous dist que il va* 340, 355.
2. Var. *Urien* (pour Ivain, *le fils* U.).
3. 340, 355, toujours : *Gaheriet*.
4. 1463 : Il *chevauchoit devant ne gramant* (sic), *et avoit en sa conpaignie m. Yvain, le fiz au roi d'Urien, et m. Girret de Lanbelle, et chevauchoit devant m. T. entour de .VI. liegues, mès or laisse li contes, etc.* — 340, 355, plus brièvement : Il *chevauchoit devant eulx, et avoit en sa conp. Yvain, le filz au roi Ur., et Gaheriet de Lamballe, et chevauchoient devant, et Tristan les suivoit. Li contes dit*, etc.
5. Var. *Arpinel* et, dans 340, 355, *Charpinel* (cf. 772 ; p. 312).
6. Rusticien : *Et d'ilec alerent droit a Audeburc* (var. *Handeb.*, *Andebort*), *la ou le bon chevalier devoit faire la bataille.*
7. *Repairoient* Rust.
8. *Soissante* Rust.

Galaad soit le meilleur chevalier du monde (cf. § 495). Puis 757
il invite Palamède à venir avec lui à la Joyeuse Garde; ils Tristan et Pala-
oublieront leur rancune. « Vous allez recommencer, » dit mède.
Palamède, mais Tristan promet de ne plus se courroucer, et Palamède lui déclare qu'il n'ira plus jamais de compagnie avec lui s'il ne lui tient parole.

Palamède veut alors se battre à l'épée, mais s'en desiste quand le chevalier lui dit qu'il ne peut pas à cause du combat qui l'attend. En 772, etc.
revanche, Palamède lui demande un *don*, c'est de leur permettre à lui et à son compagnon de marcher avec lui, « *tant qu'aventure nous departe*, » *et il respont que ce li plaist bien*. Puis ils vont à Tristan, qui remonte à cheval, quand il les voit venir. Tristan et Palamède demandent pardon au chevalier de l'avoir assailli *folement;* il leur pardonne, et dit que cette aventure ne leur fait point honte, car *maintes foiz avient que .I. chevalier de povre afaire abat .I. bien preudome.* — Ils partent; *si n'orent mie alé granment qu'il encontrent .I. chevalier, armé de toutes armes; cil chevalier estoit de Leonois et estoit apelez Mores* [1]. Il avait quitté son pays pour se mettre en quête de Tristan, *car trop le desirroit a veoir pour les granz biens qu'il en avoit oïz dire*. Il obtient des trois compagnons la permission de marcher avec eux. *Il li demandent de son estre, et il leur en dist la verité*, mais il ne parvient pas à leur faire dire leurs noms, *et il s'en taist a tant que plus n'en parole*. Tristan et Palamède voudraient bien savoir le nom du chevalier à l'écu vermeil, mais voyant qu'il *se veult celer envers euls*, *il s'en sueffrent*.

Les quatre compagnons arrivent à une belle plaine, au milieu de laquelle est une roche *vainne*, *merveilleusement haute*, surmontée d'un château extrêmement fort. Les seigneurs en sont trois frères, qui avaient

1. Cf § 459. — 772 l'appelle ici *Morois*.

et desplaisirs [1] aux passants. Douze chevaliers sortent, demandent à nos 103, Rusticien.
trois s'ils sont chevaliers errants et, sur une réponse affirmative, les défient [2]. Brunor [3] se distingue : il en abat quatre, dont deux sont tués. Ivain et Guivret en abattent chacun quatre [4]. Les douze sont finalement vaincus, surtout par la bravoure de Brunor; des ennemis, quatre restent morts sur la place. Sort un grand nombre de chevaliers du château; ils pouvaient bien être quarante [5]. Les trois compagnons ne s'esquivent point, et une lutte pénible s'engage; grâce à l'incroyable prouesse de Brunor [6], les agresseurs sont mis en fuite. Les vainqueurs s'en vont, très fatigués, et les chevaliers du château reviennent au champ de bataille, où ils trouvent morts huit de leurs camarades. Ils les enterrent, en menant si grand deuil qu'on n'eût pas entendu Dieu tonnant [7].

Les trois compagnons chevauchent *tant que leur chemin les aporta*

1. *Honte et damage* Rust.
2. Ici 340, 355 disent que les trois compagnons *moult aloient parlant entre eulz du bon chevalier a l'escu vermeil*.
3. Le nom de l'inconnu, que je lui donnerai dans la suite pour plus de commodité.
4. *Deux* Rust. — La remarque sur Iv. et Guivr. manque dans 340, 355.
5. *Cinquante* 1463 ; pas de chiffre dans 103.
6. Description détaillée de sa bravoure.
7. Cf. le récit sans doute plus primitif de 757 ; § 455 ss.



757 Ils partent en parlant de Galaad, que Tristan tient toujours pour le meilleur chevalier du monde ; Palamède soutient qu'il eût eu le dessous si la demoiselle n'eût arrêté le combat. — Ils arrivent à une fontaine où un chevalier blessé est soigné

772, etc. *desherilé* leur père, qu'ils tiennent en prison ; ils ne craignent *ne Dieu ne home*, se fiant à la force du château, et font aux chevaliers errants et aux dames du royaume de Logres toutes les cruautés et tous les dépits possibles, et spécialement à ceux de la maison d'Arthur. Dix chevaliers se tiennent toujours devant la porte pour arrêter les passants ; dans la forteresse il y en a quarante qui, au besoin, viennent en aide aux autres. Les prisonniers sont présentés aux trois frères : *se ce estoit damoisele qui feïst a prisier de biauté, il gesoient tuit troi o lui, et puis la metoient hors del chastel tout a pié, et li chevaliers qui la conduisoit estoit ocis.* Quant aux chevaliers de la maison d'Arthur, ils leur font couper la tête, *et les autres qui de celui hostel n'estoient faisoient fuster par mi la ville* (*et puis metre hors del chastel tout a pié et tout desarmez.* Le château a nom *Charpinel*[1] ; depuis sept ans les trois frères maintiennent *ces desloiautez*, que feront cesser Galaad, Bohort et Perceval, *et ce devisse li contes ça avant apertement en nostre livre,* ajoute 772)[2]. Les compagnons

1. Le même nom dans 340, 355 (v. p. 310).
2. C'est probablement, dans 772, la même confusion avec le Château félon — sur lequel 772, etc., en raconteront bien long plus loin (§ 530 ss.), — que nous avons déjà constatée pour 758, etc. (v. p. 309), et qui est due, probablement, à ce que le passage de ce château était appelé le *Trespas felon,* comme nous l'apprenons par 757, etc. (voy. § 455).

103, Rusticien. à la grande et belle *Tour du pin rond ; et avoit devant ung des plus beaux pins qui fust eu monde* (*un pin qui estoit le plus bel du monde* Rust.)[1]. Cette tour est habitée par *ung dez meilleurs chevaliers du monde pour jouster* (par un chevalier qui est *le meilleur jousteeur du monde* Rust.). Tous les jours il fait suspendre au pin[2] un écu, que les passants ne peuvent abattre sans jouter ensuite avec le chevalier ; vainqueur, il suspend l'écu de son adversaire au pin et y fait inscrire son nom, *et faisoit pendre les escus aux karneaux de la tour et dit* (*et puis si le faisoit pendre a .I. des carniaux de la tour et disoit* Rust.) qu'il maintiendrait cette coutume jusqu'à ce qu'il fût désarçonné. Cela durait déjà depuis seize ans[3] ; pendant cette période ont été renversés deux cents chevaliers, dont les écus pendent aux créneaux. Les trois arrivent, et apprennent la coutume par des lettres taillées sur *un marbre* qui est à côté du pin. « Lequel de nous abattra l'écu ? » dit Ivain. Brunor refuse en disant qu'il a *tant ailleurs a faire qu*'il lui tarde (qu'il a *mout affaire ailleurs,* et qu'il lui t., Rust.) d'être *la venu.* Guivret se déclare alors prêt à jouter. « *Seigneurs,* dit Brunor, je ne puis rester ici, car *moult me haste ma besoingne.* » Il s'en va. Guivret abat l'écu, est défié par le chevalier de la tour et désarçonné par lui. Ivain essaie de le venger : il est renversé avec son cheval. Les deux camarades laissent leurs écus, se nomment et rejoignent Brunor, qui a vu leur défaite : « Je vois, leur dit-il, que *l'aventure ne fault* (*pas* 103) *par* (*en* 1463) *vous*[4]. —

1. Pour l'épisode de la Tour du pin rond, cf. § 466, note.
2. *A .I. pin* 340, 355.
3. *S. mois* 1463.
4. Dans 340, 355, il ne dit pas cela, mais leur demande s'ils ont perdu leurs écus.

par ses écuyers ; son écu, de couleur vermeille et orné d'un lion d'argent rampant, est suspendu à un arbre. Près de lui pleure une belle demoiselle, accompagnée d'un vilain nain. 757 Le chevalier à l'écu vermeil.

trouvent une demoiselle qui fait *grant deuil*. Elle vient d'être la victime des trois frères, qui ont tué son chevalier, et prie les nouveaux venus de retourner, mais Tristan dit qu'il n'en peut être question, et elle les quitte. — Ils tuent quatre et abattent six des dix chevaliers. Puis sortent les quarante. Le chevalier à l'écu vermeil se signale d'une manière éclatante et est l'objet de l'admiration de Tristan et de Palamède, qui se distinguent fort de leur côté. Les quatre compagnons gagnent du terrain sur l'ennemi. Le chevalier à l'écu vermeil admire Tristan et Palamède, qu'il croit bien capables de vaincre les quarante sans aide aucune. Il voit que les gens du château n'ont plus la force de se défendre, car les deux chevaliers les ont tant *estoutoiez qu'il leur vouloient guerpir place. Et quant il voit cestui fet, il se part de la mellee au plus quoiement qu'il puet*[1], *comme cil qui ne vousist en nulle maniere que li compaignon le cogneüssent* (et parce qu'il voulut éviter tout *meschief*, à cause de sa bataille, ajoutent 97,349, 101)[2], *et pour ce s'en vet il grant erre, et*[3] *en moine avec lui son escuier*; ils s'enfoncent dans une forêt voisine du château, et *n'orent gueres chevauchié qu'il ataindrent .II. chevaliers erranz de la meson le roi Artus, et se mist li chevaliers a l'escu vermeil en leur compaignie;* c'est Ivain, le fils d'Urien, et *Guivret de Lambale. Einsi se departi de la mellee li chevaliers a l'escu vermeil*. Tristan et Palamède ne s'en étaient pas aperçus. Tristan, avec l'aide de Palamède et du chevalier de Léonois, met les ennemis *a desconfiture*, et Palamède ne parvient qu'à grand'peine à empêcher Tristan de pénétrer dans le château, etc., — maintenant comme 757, etc. (voy. § 457). — On verra par la suite figurer, dans 772, etc., des allusions à des traits supprimés dans ces mss. par suite du mauvais raccourcissement du texte de 757 ; ainsi §§ 465, 467, 474. 772, etc.

Il a déjà été dit plus haut que 758, 24400, 99 présentent un texte mal abrégé de celui de 772, qui est le meilleur des mss. de sa famille.

1. A partir d'ici, accord avec 758, 24400, 99, voy. p. 310.
2. 758, etc., ne donnent pas de motifs du tout.
3. Le reste de ce passage, jusqu'aux mots : *Einsi se departi*, etc., ne se trouve que dans 772

Ah ! *sire*, répond Ivain[1], *ainsi va des aventures.* » A l'hôtel d'une *veufve dame* (une *vielle dame* 1463), *il recouvrent* (*receurent* 1463 *orent* 340, 355) de bons écus ; ils partent (en remerciant beaucoup ceux qui les ont hébergés, 340, 355). Le conte retourne à Tristan et à ses compagnons et dit qu'il *ne demoura pas* (*d. mie* Rust.) *gramment* (f° 341) que Tristan, Palamède et le chevalier de Léonois arrivèrent devant le château d'Harpinel[2], dont les chevaliers, se proposant de venger leur récent *dommage* sur les nouveaux venus, descendent tous, leur demandent s'ils sont chevaliers errants et, Palamède ayant répondu que oui, les défient, *et sachiés* (*si s.* Rust.) *qu'ilz estoient bien cinquante chevaliers.* Tristan en abat au premier *poindre* trois (quatre, 103), et 103, Rusticien.

1. Ils répondent tous les deux dans 340, 355.
2. Cf. le récit plus détaillé de 757, etc. (§ 457).



757 450. Lorsque ce chevalier voit Tristan et Palamède, il monte à cheval malgré ses blessures, car, dit-il à Tristan, il est du devoir d'un chevalier errant de jouter avec les chevaliers qu'il trouve. On joute, et nos deux compagnons sont désarçonnés; Tristan veut se battre après à l'épée, mais y renonce quand le chevalier dit être trop faible pour continuer. Gauvain, qui est survenu avec Gaheriet, invite alors, malgré son frère, le chevalier à jouter. Celui-ci s'excuse sur ses blessures; Gauvain insiste. L'autre l'appelle mauvais chevalier, mais Gauvain demeure inflexible, renverse le chevalier et est assez lâche pour lui passer, à cheval, deux fois sur le corps. Tristan, indigné, blâme fort Gauvain [1]; pendant qu'ils discutent, le chevalier, qui s'était évanoui, remonte à cheval et abat Gauvain, mais il ne lui rend pas la pareille; il ne veut pas rabaisser sa *chevalerie*. Gauvain reproche à son frère de ne l'avoir pas vengé, mais Gaheriet déclare qu'il ne fera jamais une vilenie pour qui que ce soit. Gauvain s'en va, et Gaheriet propose une joute à Tristan et à Palamède, mais ils n'acceptent pas. Il dit son nom et celui de son frère, et indique comme sa destination le *Chastel Lande*. « Moi j'y vais aussi, » dit Tristan, qui refuse de se nommer et qui, à son tour, demande en vain le nom du chevalier blessé (f° 207).

Lâcheté de Gauvain.

451. On se sépare. Tristan et Palamède sont logés dans un château que le roi de Norgalles avait donné à Blioberis. On

1. Ici (*Qvant m. Tr. voit cest outraige*, *etc.*) se termine la grande lacune de 104 (voy. p. 125), qui suit dorénavant le texte de 757.

103, Rusticien. Palamède quatre; le chevalier de Léonois *le fet* également très bien; nos trois font preuve d'une bravoure miraculeuse, et notamment Tristan, qui est admiré par ses compagnons comme par les ennemis [1]. Ceux-ci sont mis en fuite, *et sachiés* que Tristan *se fust mis dedens le chastel avec eulx se ne fust Palamedes qui le detint* [2]. Les chevaliers d'Harpinel, dont douze sont morts dans la bataille, ont ainsi été vaincus *par .II. fois en ung jour*; *et bien ont acheté* (ils ont *chierement acheté* Rust.) la honte qu'ils faisaient aux passants; *et ne sera ja mais* (*jour* Rust.) *qu'il ne leur souviengne* de leurs vainqueurs. *Que vous diroye je? Tristan et ses compaingnons se partirent d'illueq, las et travailliés, et se mistrent au chemin et chevauchierent tant que leur chemin les amena* (*aporta* Rust.) *devant une grant* [3] *tour*. — A partir d'ici, il y a accord complet avec 757, etc.; v. § 458.

1. Par les ennemis, seulement, 340.
2. Que Tr. *se vouloit mettre dedens le ch. se ne fust P., qui ne lui laissa aler* Rust. texte de ces mss.; voy. § 457.
3. *Grant* manque dans 340, 355.

cause, et les gens du château prétendent que les chevaliers de la lignée de Ban sont les meilleurs du monde. Un chevalier étranger *qi laienz estoit* les contredit. Selon lui, Tristan et Palamède leur sont bien supérieurs; si, dans ce château, on préfère la lignée de Ban, c'est qu'on est dans la dépendance de Blioberis; et s'adressant aux deux chevaliers nouveaux venus, il les met en demeure de lui dire lequel est le meilleur chevalier de Tristan ou de Blioberis. Tristan opte pour Blioberis; l'autre ne comprend pas ce dire : après les exploits de Tristan au tournoi de Louvezerp, où il a complètement vaincu Palamède, Tristan doit être regardé comme le premier. Ce discours déplaît fort à Palamède; il demande au chevalier qui il est. « Un chevalier de Léonois et un des hommes de Tristan, » répond-il. Alors il est à son tour accusé de partialité par Palamède, mais il en appelle à l'opinion commune, et se contente de déclarer qu'il préfère Tristan à Galaad, qui est supérieur à ceux de la lignée de Ban. « Et quelle est votre opinion sur Palamède? — Je le hais, car il m'a fait un grand déshonneur. Tristan aurait dû le tuer, parce qu'il a eu la hardiesse d'aimer Iseut; il n'y a que sa pitié et la bonne *chevalerie* de Palamède qui l'en aient empêché. » — Tristan fait l'éloge de Palamède, qu'il compare à Lancelot, mais en le plaçant au dessous de Galaad.

757, 104.

Le chevalier de Léonois.

452. Ils restent sept jours avec le chevalier de Léonois, qui est blessé; il doit partir avec eux, mais il ne sait pas leurs noms. Au huitième (dixième, 104) jour, Tristan et Palamède se promènent sur les murs. Ils voient sortir de la forêt Claudin, Eugène et ensuite le chevalier à l'écu vermeil, qui vient par une vallée avec la demoiselle; il joute à contre-cœur avec Eugène, qui est abattu, ainsi que Claudin. Maintenant Tristan, Palamède et le chevalier de Léonois se font armer et courent après le vainqueur. Il ne veut ni jouter ni dire son nom, car, à quatre jours de là, il doit combattre un chevalier très renommé, au *Chastel estroit* en Norgalles. On cause; selon le chevalier, Galaad et Tristan sont supérieurs à Lancelot, et il donne la quatrième place à Palamède. Tristan lui propose de marcher ensemble, mais il refuse. Les trois compagnons rentrent, et s'en vont le lendemain vers le *Chastel estroit* pour voir la bataille.

Le chevalier à l'écu vermeil reparait.

453. Le chevalier de Léonois, craignant que sa présence ne gêne les deux autres, demande et obtient encore une fois la

757, 104. permission de marcher avec eux. Comme ils traversent une belle forêt, et que Tristan, plongé dans une douce mélancolie, pense à Iseut, ils entendent chanter. Ils descendent de cheval et se laissent guider par la voix, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une fontaine, décidés à ne pas déranger le chanteur qui s'y trouve ; c'est le chevalier à l'écu vermeil, qui exprime en chantant ses peines d'amour : « *Vos qui n'amez traiez vus sus*, » etc. [1]. Ayant chanté son lai, il aperçoit les chevaliers et leur demande ce qu'ils lui veulent. Tristan répond courtoisement, et le chevalier *s'en vet* [2] *aucqes repairent du corroz qe il avoit*. Il refuse toujours de dire son nom, et on le quitte. Tristan et Palamède se rappellent l'avoir vu quelque part.

454. Ils rencontrent un chevalier chasseur, qui leur raconte qu'on va célébrer, à un château voisin, la fête annuelle dite d'Uter [3]; or, comme les chevaliers errants ont fait *dommage des chevaliers de cest païs et puis s'en aloient gabant*, ceux qui y viendront pendant cette fête seront forcés de jouter avec dix [4] chevaliers sous peine de laisser leur cheval et leurs armes ; s'ils sont vaincus, on leur fera beaucoup de honte. — Arrivés à l'hôtel, Tristan et Palamède voient venir le chevalier à l'écu vermeil, accompagné de deux demoiselles et de deux chevaliers, Ivain et *Guivret de Lambale*, qu'il avait abattus après

Ivain et Guivret de Lambale.

que Tristan et les autres l'eurent quitté à la fontaine, et qui avaient cru que c'était Tristan ; l'inconnu leur dit que non, mais en refusant de se nommer. Alors ils s'étaient décidés à le suivre jusqu'à ce qu'ils pussent savoir qui il était, et l'autre leur avait permis de lui tenir compagnie, tant que cela leur plairait, en disant qu'il ne pouvait leur défendre les routes. Ils passent sans descendre devant l'hôtel où sont Tristan et Palamède. Tristan dit avoir vu Guivret se distinguer dernièrement et promet à Palamède de lui raconter plus tard cette aventure, quand ils chevaucheront ensemble.

455. Le chevalier à l'écu vermeil et ses deux compagnons arrivent devant un château où ils rencontrent un *valet* qui leur déconseille d'approcher. Un ancien chevalier d'Arthur est le

1. 104 : *Trahez vous lai qui n'amez mie*, etc.
2. Ici 336 reprend le texte de 757, 104 ; voy. p. 309.
3. *Uterpendragon* 336.
4. *Deux* 757 (mais plus loin, § 467, *dix*).

maître de ce château, qu'il maintient *maugré le roi de Norgales.* 757, 104, 336.
Il avait été condamné à mort avec son frère, à cause d'un crime qu'ils avaient commis; son frère avait été tué, mais le châtelain s'était enfui et avait juré, avec sa famille, de se venger sur les chevaliers d'Arthur. Il y a soixante chevaliers dans le château; le passage s'appelle le *Trespas felon*, le château *Harpinel* et le châtelain *Harpin le rouge*.

Le Trépas felon et le château d'Harpinel.

456. Les trois compagnons, cependant, ne veulent pas reculer. Des soixante chevaliers, il en descend plus de vingt. Le chevalier à l'écu vermeil les défie, abat le premier, *Aganor le petit*, et tue ce qui reste des cinq neveux d'Harpin, qui l'attaquent. Ivain et Guivret l'admirent et vont jouter à leur tour. Ivain tue un des ennemis[1], Guivret en abat un autre, et Brunor[2] en renverse également un[3]. Ensuite ils font ensemble une *pointe*[4] sur les gens d'Harpinel et abattent chacun son homme. On est émerveillé de leur bravoure : *a piece mès n'oblieront il ceste jornee; tuit qoi se tiennent et tuit mu devant la porte del chastel*, *et vont li uns l'autre entre-regardent.* « Nous pouvons nous en aller, » dit Brunor ; *et lors s'en vont oultre.* Au château on est confus de cette défaite honteuse, de cinquante[5] chevaliers par trois. Harpin le roux n'a pas pris part aux combats, parce qu'il ne pouvait se battre avant que tous ses hommes fussent *aussi come a oultrance, et ce avoit il juré por l'amor d'une damoisele*[6]. Les trois s'en vont tout joyeux; mais les vaincus font grand deuil de leurs camarades : *ja en porroit l'en mettre. XII. en bieres*[7], *car les ames en sont parties des cors* (*les ames estoient ja des corps parties* 336). Les trois continuent leur chemin, très contents, *et dient entr'elz que se les .II.*[8] *chevaliers* [*qi*][9] *devant i passerent en eüssent autretant fait, cilz passages ne fust mie tant redotez com il estoit ne si perilleux*[10].

1. Confusion dans 757.
2. Cf. p. 311, nº 3.
3. *Deux* 104.
4. *Une empainte* 757.
5. *Soixante* 104.
6. *Dame* 336. — La remarque n'est pas dans 104.
7. *Ja en porroient metre en b.* 757 ; *ja les povoit l'en faire mettre em b.* 336 ; *bien an peut l'en metre .XII. dedenz les b.* 104.
8. Trist. et Pal., cf. §§ 450, 452.
9. *Se li autre qi* 757.
10. Cf. le récit de 103, Rusticien ; p. 311, 313.

757, 104, 336. 457. Tristan et ses compagnons quittent leur hôtel. Un *valet* leur apprend le danger qui menace les chevaliers errants au château d'Harpinel, de la part d'Harpin. Les trois compagnons soupçonnent que le chevalier à l'écu vermeil et les deux autres ont passé par là, et ils veulent y aller à leur tour. Ils rencontrent une vieille dame, la belle-mère de l'un dés chevaliers de ce château; elle vient de voir sa fille et a remarqué le *deuil* qu'on faisait des chevaliers morts. Elle cherche vainement à détourner nos trois compagnons de provoquer les gens d'Harpinel au moment où ceux-ci sont furieux de la défaite qu'ils viennent de subir. Ayant appris par la dame les exploits de Brunor et des deux autres, et en parlant du chevalier à l'écu vermeil, les compagnons prennent la direction du château, où ils arrivent après *heure de vespres* [1], et où l'on fait toujours grand deuil. Le garde, à la vue des trois chevaliers, sonne du cor; on monte aux murs et aux créneaux, et on se dit que maintenant il faut réparer la récente défaite. Des chevaliers sortent, décidés à venger leur honte; ceux qui sont sur les murs crient aux trois compagnons : « *Mal viengnez, seignors,* » et leur prédisent [2] que *mal jour* leur est venu, mais Tristan et Palamède ne s'intimident point. Ce dernier [3] propose au chevalier de Léonois de ne pas prendre part à la bataille contre les cinquante chevaliers d'Harpinel : *Mores* [4] refuse avec indignation. Les ennemis se sont arrêtés au milieu de la route [5]. « En avant! [6] s'écrie Palamède; passons à travers; il n'y a point de danger. » Les trois font des merveilles de bravoure. Mores lutte tant qu'il peut; épuisé, il se retire et admire les hauts faits des deux grands chevaliers, qui à la fin triomphent des ennemis; *pieça mès ne sera jors que* ceux-ci *ne plaignent celle journee* [7]. Les pleurs et les lamentations auraient empêché d'entendre Dieu tonnant. A la nuit tombante, les chevaliers d'Harpinel se retirent dans le château. Tristan veut y pénétrer pour les poursuivre encore, mais Palamède [8], cet *amesuré* [9]

Tristan et ses compagnons vainqueurs à Harpinel.

1. *Il estoit ja auques tart* 757.
2. Cette prédiction, avec la remarque suivante, n'est pas dans 757.
3. Dans 336, c'est Tristan.
4. Le nom du chevalier de Léonois, voy. § 459.
5. Cette remarque manque dans 757.
6. *Or tost, sor eulz* 757, sans plus.
7. *Ne sera j. q'il ne s'en plaignant* 757.
8. Pal., cet *am.* ch., jusqu'à : Pal. le *tient*, etc., manque dans 757 (bourdon).
9. *Desmesurés* 104.

chevalier, le retient [1] en lui représentant que ce serait de la folie et qu'ils ont assez fait de vaincre cinquante adversaires. Tristan, sans l'écouter, veut *soi ferir dedens le chastel*, mais Palamède *le tient au frain toz dis*, en déclarant qu'il ne le laissera pas entrer, et Tristan y renonce enfin, à regret. On va chercher un hôtel. Tristan [2] déplore que la nuit soit venue en aide aux agresseurs, qui sans cela auraient pu être tous mis à mort. « *Certes,* dit Palamède, *ilz peuent seürement dire que maul jor lour est ajornez, don je vous di bien que jemais ne serai jors que il ne lor soveingne de nostre venue* [3]. — Si je pouvais croire, poursuit Tristan, qu'ils fussent prêts à recommencer demain, je les combattrais de nouveau. — Oh! répond Palamède, ils ont trop souffert de la part des chevaliers errants pour en assaillir de sitôt. » Tristan parle ensuite du chevalier à l'écu vermeil et déclare qu'il désire ardemment le connaître [4]. Ils continuent leur chemin, en parlant de Brunor; ils passent en revue ceux de la Table Ronde dont il peut être question. Palamède [5] nomme aussi le *valet* à la cotte mal taillée, avec qui il dit s'être battu en Sorelois et qu'il considère comme égal à Lancelot. « *Ce ne croi ge pas*, dit Tristan ; *que trop est Lanc. bons chevaliers et de haute prouesce* [6]; » il avoue cependant avoir entendu Lancelot appeler cet inconnu *le quart* [7] *chevalier del monde*, « *et por ce cuideroie ge que ce fust cestui* [8]. — *Certes, ce dit Pal., si croy je* [9]. »

Un exploit de Palamède.

458. Ils arrivent devant une grande tour [10]. « Ici, dit Palamède, je défendis une demoiselle contre douze chevaliers, après

1. Ici 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99 reprennent le texte de 757; voy. p. 313.
2. Ce passage, jusqu'à l'endroit où Tr. parle du chevalier à l'écu verm. manque dans 757.
3. *Dire que .I. jour felon leur vint hui; si chierement sont chastiés que pieça mais ne sera jour que de chevalier errant ne leur souviengne* 336, etc.
4. Dans 104, 336, il dit que, coûte que coûte, il veut le connaître avant quinze jours.
5. *Tristan* 757 (faute).
6. Cette remarque de Tristan n'est pas dans 757.
7. De m. 104, 336; — 99 : *un des meilleurs;* 772 et les autres : *li plus preuz.*
8. Cette remarque n'est pas dans 757.
9. La remarque de Pal. n'est que dans 104 et 336.
10. Pas de tour dans 772; var. : une tour. — A partir d'ici, 103 et Rusticien avec les imprimés donnent le même texte que 757, etc.; cf. p. 314.

le tournoi de Louvezerp; l'écu que je portais était blanc. » Tristan le raille en l'accusant de se parer des plumes du paon. Au soir, ils sont logés par un châtelain qui, après avoir jadis couru les aventures quand il était chevalier d'Arthur, s'était enfin retiré, ayant perdu le bras gauche dans un tournoi. Il leur dit que le chevalier à l'écu vermeil et ses deux compagnons ont passé devant le château sans s'arrêter. Il confirme aussi le récit de Palamède : un chevalier portant un écu blanc et blessé était resté quatre jours dans ce château; après lui il en était arrivé un autre avec sa demoiselle. Le premier venu se plaignait fort de Tristan, qui l'avait *honi*. Douze [1] chevaliers, parents de l'hôte, étaient survenus, et

Helyas.

parmi eux son neveu *Helyas* [2], qui avait été armé chevalier par Arthur. La demoiselle lui plut, et quand elle fut partie avec son compagnon et avec Palamède, — le chevalier qui était venu le premier, — il essaya d'enlever la dame, mais Palamède le désarçonna avec les onze autres et s'offrit encore à combattre à l'épée; l'un des douze accepta, mais [3] il fut renversé, et l'on se quitta.

459. L'hôte se dit incapable de reconnaître ce chevalier, qu'il n'avait pas vu désarmé. « Est-ce un de nous? » dit Tristan, mais l'hôte peut affirmer que ce n'est aucun des trois compagnons. Puis la nouvelle de la défaite des chevaliers d'Harpinel est rapportée par un *valet* à l'hôte, qui engage nos trois chevaliers à se nommer. Seul, le chevalier de Léonois

1. *Treize* 758, 24400, 99.
2. Ainsi 104, 336, 103, Rusticien; — *Helyes* 772, 101, 758, 24400; *Helies* 97, 349; *Heliezer* 99; *Hylas* 757.
3. Ainsi 757, 104, 336, 103 (Verard, Janot), Rusticien. — 772, 97, 349, 101 abrègent : l'hôte défend l'escrime et permet au vainqueur de s'en aller avec ses compagnons sans encombre. Puis arrive un *valet* qui annonce la défaite survenue à Harpinel. — Dans 758, 24400, 99, il y a une confusion de la victoire de Palamède avec la défaite à Harpinel, nom que ces trois mss. ne donnent point. 758, 24400 disent : La nuit sépare les deux combattants, et ils vont se loger dans un château qui était près d'*illuec. Mais li sires de laiens lour dist* (24400, plus clairement : l'hôte dit à Trist. et à Pal.), *quant il les vit* (remarque erronée de 758) : « Je ne vous connaissais pas quand vous entrâtes chez moi; maintenant, un *valet* me dit que c'est vous qui fîtes *la desconfiture* (sic, sans préciser). » Puis il les prie de se nommer. 99 : « Mais », dit l'hôte, ayant mentionné l'escrime des deux chevaliers, « *je ne say pas comment ilz se chevirent d'illeques en avant* (altération grossière du texte de 758). On me dit que vous fîtes cela », et il les prie de se nommer.

répond à cet appel : « Mon nom est *Mores* [1], dit-il, et je suis tout récemment venu en Logres pour apprendre *usage de chevalerie.* » Il se déclare hors d'état de pouvoir satisfaire la curiosité de l'hôte quant aux deux autres, dont il loue la haute chevalerie, puisque ceux-ci veulent se dissimuler. — « *Ce je estoie en vostre point*, dit l'hôte, *je ne tendroie en nule maniere lor conpaignie, et fussent encore plus puissanz qe n'est li rois Artus.* — Cela me plaît pourtant, » répond Mores.

Rêve de Tristan.

460. Cette nuit Tristan est effrayé par un rêve : il lui semble voir un oiseau qui, venant en Logres de Cornouaille et portant du feu dans son bec, emplit de flammes toute la contrée, s'empare de la Joyeuse Garde, enlève Iseut vers la mer, s'envole à Camaaloth et abat la couronne de la tête du roi Arthur. Un autre oiseau arrive, et triomphe du premier, qui est poursuivi par Tristan ; *et tant fesoit qu'il l'ataignoit, et li oiseax tornoit sor lui et le feroit qe il [le] metoit d'un cop a mort* (f° 216 b).

La Tour du pin rond.

461. Le jour suivant, lorsque les trois compagnons vont partir, le châtelain leur dit qu'à l'entrée d'une forêt voisine il y a une belle tour, *faite* [2] *nouvelement* et appelée la Tour du pin rond [3], ou *maint* [4] un chevalier preux, puissant et excellent *jousteeur*. Ce chevalier *fist .I. veu, a une grant feste, a plus d'un an* [5], *car il dist* [6] *qu'il pendroit son escu au pin* [7], qu'il jouterait avec tous les chevaliers passants qui abattraient l'écu et qu'il maintiendrait cette coutume jusqu'à ce qu'il trouvât son vainqueur. Cela dure depuis *un an et plus* [8]. Des chevaliers de toutes parts sont venus et ont été désarçonnés [9]. « *Que vous diroie je? Mout en y est venu, se Dieux me doint bonne*

1. *M. des Illes* 104. Le nom manque dans 336, Rusticien. — Cf. p. 311.
2. *Fermee* 103, Rusticien.
3. Var. : *La Tour au pin.*
4. *Demore* 757, 104, 103, Rusticien.
5. *Plus a d'un an acompli* 104, 336 ; *pl. a d. an entier* Rusticien ; pas de date dans 103.
6. *Fist faire, a une grant feste, il a ja un an passé, un escu, et dist*, etc., 772, 97, 101, 349, 99, 758, 24400.
7. *Pin roont* 103, Rusticien.
8. *Un an entier* 104, *un an entier et plus* 336 ; *seize mois* 1463 ; *seize ans* 103, 340, 355 ; pas d'indication de temps dans 99. — Ensuite 103 et Rusticien : « Vous passerez devant cette tour, etc. »
9. Cette phrase manque dans 757.

Conversation. *adventure; plus en y est venus de cent, et telle a esté s'aventure par la grant force qu'il a et por la bonne chevalerie de lui que encore n'en y vint nul qu'il n'abatist*[1]. *Par celle tour*[2] *passerés vous, bien le sçay, et a celui pin que je vous di pourrés vous veoir l'escu pendre pour qui maint chevalier ont esté iriez et vergoingniés*[3]; *telz l'abatoit qui puis en estoit villainement abatus. Se vous celui chevalier poués abatre, je vous promet que vous en conquerrés pris et los*[4], *ce vous di je bien certainement; mais tant vous di je que ja par le chevalier de la tour ne serés arrestés se vous l'escu n'abatés*[5] *a terre, mès se vous a l'escu touchiez, a la jouste estes venu et a la bataille. Le chevalier n'areste nul chevalier trespassant se ilz ne lui font vergoigne.* » Puis l'hôte les prie encore de lui dire leur nom, mais Tristan refuse toujours[6]. L'hôte se fâche : « Vous êtes *le plus vilains*[7] *chevaliers que je onques mès trouvasse*[8]; je saurai pourtant vos noms bientôt, et pour cela je veux partir avec vous. — Comment vous y prendrez-vous? — Je vous le dirai, pour vous vexer[9] : Je sais bien que vous irez vous battre avec le chevalier qui, étant un si bon jouteur, vous désarçonnera, malgré la prouesse que vous pouvez avoir, et fera inscrire vos noms sur vos écus, qu'il faudra lui laisser pour être suspendus aux créneaux de la tour[10]; car c'est ainsi qu'il traite tous les vaincus. J'apprendrai donc votre nom sans vous en savoir gré[11]. » Mais Tristan ne se montre point effrayé :

1. Ainsi 336; et, essentiellement, 758, 104; de même les autres, où manquent cependant les mots : *Que v. dir. je?* et : Plus de cent sont venus.
2. *Par celle tour...* jusqu'à *Se vous celui chev.* manque dans 757.
3. 340, 355 : *Par qui tant de chevaliers sont abatus et honnis;* 103, 1463 : *Pour quoy plus de deux cens chevaliers ont esté mis a terre* (*et hunis* 1463).
4. *Conquerrés honneur* Rusticien. — Ici l'hôte demande leurs noms dans 104, 103, Rusticien.
5. Ici, dans 757, l'hôte demande leurs noms.
6. L'épisode suivant se trouve aussi dans la *Tav. Rit.*; cf. p. 141.
7. *Un des mains courtois* 757, 336; *le mains courtois* 103, Rusticien.
8. *Oncques veïsse* 757.
9. *Pour vous v.* manque dans 97, 101, 349.
10. *Pour être*, etc., manque dans 757. — 99, 97, 101, 349 ajoutent : il a bien abattu cent chevaliers; 772, 24400 : deux cents; 758 : .II., faute pour .II^{c}.
11. *Savoir bon gré* 97, 101; *savoir nul gré* 104, 349; *gré ne graces* 757; j'appr. v. n., *et si ne sera mie* (*ne fi mie* 1463, *ne le saray mie* 340, 355) *par* (*vostre volenté ne* 103) *par vostre courtoisie* 103, Rusticien.

« Chevauchons [1] donc, dit-il ; je vous promets de me garder autant que possible d'être renversé par le chevalier. »

462. Les trois compagnons partent et sont bientôt rejoints par l'hôte, qui est accompagné d'un *valet*[2]. « *Vous vous travaillez* (var. *lassez*) *por noient*, lui dit Tristan, car nous n'avons pas l'intention de jouter à la tour. — *Se vous a cestui point me gabés* [3], répond l'hôte, *ne me gaberoiz pas en* .I. *autre lieu* [4], » et *bien une lieue englesche*, l'hôte *vet tot adès ramponant mons T.*, [*et*] *T. ne s'e* [*n*] *fet se solacier non et rire*[5].

Un *valet*, parent de l'hôte, apparaît et lui annonce que le seigneur de la *Broche*[6], son ennemi mortel, se rendant avec six chevaliers à la cour d'Arthur, approche et va venir sous peu. L'hôte, effrayé, veut s'en retourner : « *Ores estes delivré de ma compaignie*, » dit-il à Tristan, en expliquant tout. Celui-ci le retient, et pour lui faire peur, feint d'être très en colère contre lui. L'hôte, qui est au désespoir, passe des menaces aux prières. Cependant Tristan, riant sous son heaume, reste inflexible et ne lâche point la bride du cheval de l'hôte. L'ennemi arrive et veut se ruer à l'instant sur l'hôte. Tristan lui fait observer que son adversaire est désarmé, état qui l'obligerait même à le défendre si un autre l'attaquait, mais le seigneur de la Broche persiste, et une bataille générale s'engage. Les nouveaux venus ont le dessous, et Tristan fait jurer à leur maître de vivre à l'avenir en bonne intelligence avec l'hôte, qui maintenant est encore plus désireux de savoir qui sont ses sauveurs, continue à marcher avec eux, bien que Tristan l'engage à s'en retourner, et déclare qu'il ne quittera pas Tristan avant de savoir son nom, que celui-ci refuse toujours de lui dire.

Le seigneur de la Broche.

1. Lacune dans 103, Rusticien depuis *chevauchons* jusqu'aux mots : car nous n'avons pas l'intention.
2. *D'un chevalier* 104, 772, 97, 101, 349, 99, 758, 24400.
3. *Se vous gabez, vous ne me gaberoiz mie longuement* 104. — 340, 355 passent, après cette phrase, aux mots : *Or estes vous delivré de ma compaignie.*
4. 103, 1463 : (*lieu.*) *En telle maniere vont parlant par le chemin. Quant ilz ont chevauchié grant piece, bien une lieue anglesche, ainsi comme je vous ay compté,* ils rencontrent le *valet*.
5. *Et rire* manque dans 772, 97, 101, 99, 758. — 104 : *fait fors que rire et soulacier* ; 349 : *fet se soubzrire non* (sans *et rire*) ; 24400 : *fet for que li dedur*[*e*].
6. *De la terre de la B.* 336 ; *de la Roche* 103, Rusticien. — Par la suite, 757 porte plusieurs fois : le seigneur de la *Mote*.

On trouve Lancelot.

463. On trouve un beau destrier, et l'on se sépare pour en chercher le maître. Tristan trouve le chevalier dormant ; il ne le reconnaît pas tout d'abord, mais Palamède lui montrant l'épée, il voit que c'est Lancelot. Quand celui-ci s'est réveillé, ils se font connaître. Lancelot et Tristan comblent Palamède de compliments[1]. Il rivalise avec eux de modestie : « Lorsque Tristan, dit-il, s'est distingué par un exploit, il se fait souvent passer pour Palamède, dont la gloire a ainsi été exagérée considérablement, » et ce qu'il disait là était bien vrai. Lancelot vient de Sorelois et s'est chargé d'une affaire importante, qui le contraint à voyager tout seul. Il peut donner des nouvelles du chevalier à l'écu vermeil; dernièrement il lui a vu abattre trois chevaliers.

464. On aperçoit maintenant le chevalier de Léonois et l'hôte, qui viennent à eux, et Lancelot part, en priant Tristan de ne pas parler de son arrivée dans le pays.

Un exploit de Guivret.

465. Lorsque les quatre compagnons se sont remis en route, Palamède rappelle à Tristan la promesse qu'il lui avait faite la veille, à table, de lui raconter un trait de l'histoire de Guivret[2]. Et Tristan raconte : « Je revenais du royaume de la *Terre foraine*, où j'avais réglé les affaires d'une demoiselle, pour aller en Logres délivrer Lancelot, emprisonné dans un château d'où il ne pouvait sortir *sanz grant force de chevalerie*; à cette même époque j'étais en grande colère contre vous. Arrivé devant un château, je fus défié par un chevalier. Je le tuai et m'endormis après dans la forêt avec mon écuyer. Là, six[3] chevaliers, parents du chevalier tué, me surprirent et m'emmenèrent pour me livrer au père du mort, mais Guivret les prévint, en abattit quatre et en tua deux[4]; comme j'étais blessé, il me fit transporter à une abbaye où il me laissa. Je me demande, continue Tristan, si le chevalier à l'écu vermeil est venu par ici. » Palamède répond que c'est probable, à en juger par les traces de chevaux.

1. Ceci n'est pas dans 103, Rusticien, où Tristan et Lancelot causent seuls jusqu'à ce que Palamède et le chev. de Léonois viennent à eux (v. ci-après) ; il n'est pas dit expressément que l'hôte les a quittés.
2. Voy. § 454. — 772, etc., absolument de même ; cf. p. 313,
3. 757 : *.X.* (au lieu de *.XII.*; voy. la note suiv.).
4. 757 : il abat dix des douze et en tue deux.

466. Les compagnons arrivent à la Tour du pin rond[1]. Un *valet* messager les avertit que s'ils abattent l'écu suspendu au pin il faudra jouter avec le seigneur de la tour. Il raconte ensuite qu'en se reposant sous le pin[2] il avait vu trois chevaliers s'arrêter pour regarder l'écu; l'un d'eux, qui portait un écu vermeil avec un lion d'argent rampant, s'en était allé en disant qu'il n'abattrait point l'écu, ayant *trop allors*[3] *a fere*. L'un de ses compagnons abattit alors l'écu et fut renversé par le chevalier de la tour, ainsi que l'autre, qui avait voulu le venger. « Tous les deux, ajoute le *valet*, sont pourtant renommés à la cour d'Arthur; je vous recommande donc de ne pas suivre leur exemple. » Sur la demande de Tristan, il leur apprend que les deux chevaliers désarçonnés sont Ivain et Guivret de Lambale [4], de fort bons chevaliers. « Et le troisième, dit Palamède, était-il là pendant la défaite de ses compagnons? — Il était assez près pour les voir désarçonner, *mès oncques n'en fis*[*t*] *semblant*, *ainz s'en ala oultre* [5]. » Le *valet* se retire, et Tristan demande : « Lequel de nous abattra l'écu? » Le chevalier de Léonois en obtient la permission : il est renversé par le chevalier de la tour. Puis Palamède et ce dernier s'attaquent si violemment que la secousse fait tomber morts les deux chevaux; le chevalier est tué également. Palamède, grièvement atteint, reste avec le chevalier de Léonois, qui est blessé aussi, dans la tour, où Tristan les fait accueillir en menaçant la châtelaine de la mort; elle dit qu'elle haïssait le chevalier mort, qui avait tué son père [6] et son frère. Tristan veut rester aussi, mais se rend enfin aux instances de Palamède, après l'avoir prié de venir à la Joyeuse Garde quand il sera guéri.

Mort du chevalier de la Tour au pin rond.

467. Tristan part [7]; il emmène l'un des écuyers et laisse

1. Cf. § 461.
2. *Sous* (*devant*) *cel arbre* 104, 336, 103, 1463, 355; *sous un arbre voisin* 340.
3. *Aillcurs* manque dans 103, 1463, 355.
4. Dans 103 et Rusticien, les joutes de Brunor et compagnons à la Tour du pin rond forment un épisode spécial (v.§ 449 d). Il semblerait donc que 757, etc., aient supprimé cet épisode, que, cependant, quelque compilateur, racontant de mémoire, a pu fabriquer d'après le récit fait par le *valet* et donné, comme on le voit, dans Rusticien aussi, sans renvoi à l'épisode. — Au lieu de Guivret, 24400 écrit *Guintres*. — 340, 355, comme plus haut : *Urien* et *Gaheriet*.
5. Var. : *Mais nul semblant*, etc. — *Oultre sa voye* 103.
6. 757 : ses parents et son frère.
7. Il n'est plus question de l'hôte.

Tristan se signale devant le chevalier à l'écu vermeil, Ivain et Guivret.

l'autre avec Palamède; puis il change son écu et en prend un tout noir [1]. Il désire rejoindre le chevalier à l'écu vermeil pour assister à la bataille qu'il doit soutenir. Il approche *del chastel qui li estoit enseigniez*, où on célèbre la fête d'Uter [2], et trouve Ivain et les autres. Ivain et Guivret admettent Tristan pour compagnon; le chevalier à l'écu vermeil ne dit rien [3]. Tristan leur parle de la mauvaise coutume du château, où il faut se battre avec dix chevaliers. Le chevalier à l'écu vermeil voudrait éviter toute bataille. — On arrive à *une aigue* où il y a un pont; du côté opposé se trouvent deux des chevaliers; s'ils sont vaincus, les autres leur succèderont. Tristan dispense le chevalier à l'écu vermeil de la joute, se dit prêt à se débarrasser de ces deux et les renverse dans l'eau, où ils se noient. Puis il prie ses compagnons de lui laisser l'affaire puisqu'il l'a commencée; il est heureux de pouvoir se signaler devant le chevalier à l'écu vermeil. Il défie donc les chevaliers du château de choisir les meilleurs d'entre eux; il triomphe de ceux-ci et se lance ensuite parmi les autres, qui étaient au nombre de plus de soixante. Ses compagnons lui viennent en aide : on met plus de vingt ennemis hors de combat, et on chasse le reste. Ils s'étaient bien battus avec soixante-dix [4] chevaliers.

Ivain et Guivret, étant blessés, restent dans une maison de religion; ils sont donc forcés enfin de renoncer à suivre le chevalier à l'écu vermeil pour apprendre son nom.

Brunor et Tristan font route ensemble.

468. Brunor [5] et Tristan partent ensemble en gardant l'incognito. Tristan se dit un chevalier *de pauvre affaire*. Brunor raconte qu'il n'a été que trois fois à la cour d'Arthur : quand il fut armé chevalier, quand il reçut l'honneur de la Table Ronde et quand la quête du saint Graal fut entreprise. « Vous avez donc vu Tristan, qui y arriva à cette dernière occasion? demande son compagnon. — Non, répond Brunor, je ne faisais pas attention à lui, parce que j'étais alors très malade

1. Var. : tout *nouvel*.

2. Voy. § 454. — De même 772, etc., 103, etc., bien qu'ils n'aient pas encore parlé de ce château; cf. p. 313. — Le nom d'Uter (*Uner* 757 n'est pas (dans les autres mss.

3. Ainsi 757, 104, 336. Dans 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99, il dit que cela lui plait bien. Dans 103, Rusticien, il lui dit qu'ayant chevauché par le pays, il doit connaître *aucune aventure*.

4. Var. : *cinquante*, *cinquante-dix* (*.l.*; *.lx.*).

5. Le chevalier à l'écu vermeil ne se nomme lui-même que bien plus tard (§ 486).

par suite d'une blessure. » Puis il donne des détails sur la bataille qu'il va livrer. Deux compagnons de la Table Ronde dormaient côte à côte près d'une fontaine, quand un chevalier survint et tua lâchement l'un d'eux, qui était de la lignée de Ban, famille que le meurtrier haïssait mortellement. Le compagnon du tué ayant été accusé d'assassinat et mis en prison, un des membres de la lignée s'était engagé à prouver, au bout d'un mois, que cette accusation était fondée, contre Brunor, qui avait pris le parti de l'inculpé. — Tristan trouve très probable que c'est Lancelot qui s'est chargé de la défense de son parent; Brunor, cependant, ne s'en inquiète point.

469. Brunor mène Tristan vers un hôtel « où, lui dit-il, vous pourrez voir une belle demoiselle qui chante fort agréablement et joue de la harpe si habilement que *ce T., qi* (l. *cui*) *tout seit orendroit qe toz li mondes prise, tenoit la soe harpe, il ne seroit gaires plus prisiez de lui* » (f° 223). Ils sont bien reçus par le châtelain, dont Brunor a jadis sauvé la vie. Sa fille, à la prière de Brunor, fait apporter sa harpe, qu'elle *commence a atemprer si bien come ele le sauoit fere, en tele maniere qe les cordes desus respondaint a cele desoz par droite concordance et par droit son de musique.* Elle demande si on veut *le lai qe T. fist ou des lays Lanc. ou celui qe ma dame Ys. la roïne de Cornoalle fist*, et déclare que, quoique ne connaissant pas encore l'amour, étant pucelle, elle préfère les lais de Tristan à tous les autres, « car », dit-elle, — et Brunor est de son avis — « personne ne sait comme lui trouver l'air ni les paroles. » Elle aime surtout le lai qu'il avait composé après le tournoi de Louvezerp : le *Recort* (var. *Lai*) *de Victoire*. « C'est là un de ses meilleurs lais, » dit Tristan. La demoiselle le chante très bien : *Après ce que j'ai eu victoire*, etc.[1]. Puis Tristan exécute le *Boivre amoureux : La ou je fui dedens la mer*, etc. [2]

470. Pendant qu'il chante, Dinas, le sénéchal, arrive. Tristan le prie de ne pas le faire connaître. Il refuse de terminer son lai. La demoiselle devine que le chanteur est Tristan, et

Arrivée de Dinas.

1. Manque dans 103, comme dans Rusticien, qui ne donne jamais de lais. *Apr. ce q. je eu victoire* 101 (*-que j'eu v.* 349); *je oy v.* 97. *Apr. chou ke ai v.* 758; *A. c. q. j'oi heuz v.* 24400; *A. c. q. je os v.* 99; *A. c. que ai v.* 336. *Puisque j'ai v.* 104.

2. Pour le *Boivre amoureux*, qui manque dans 103, cf. § 80.

le dit, mais on ne la croit pas. Dinas raconte à Tristan que, pour le revoir, il a quitté la Cornouaille et ensuite la Joyeuse Garde, où il avait promis à Iseut de ne pas retourner avant qu'il eût des nouvelles de celui qu'il cherchait. Il avait reconnu aussitôt son ami au jeu de harpe. Quant aux choses de Cornouaille, le roi Marc a envoyé une dépêche à ses ennemis, les *Sesnes;* Tristan et Dinas n'en voient pas le motif. — On va dormir.

Nouveau rêve de Tristan.

471. Tristan voit, dans un nouveau rêve, la Joyeuse Garde et Iseut brûlées par une flamme venant de Cornouaille, et lui-même abattu par le roi Marc, qui lui arrache les bras du corps et le cœur du *ventre*. Cependant il ne s'épouvante guère de ce songe; il sait que Marc n'est pas assez fort pour faire la guerre en Logres, comme le remarque Dinas, à qui il raconte ses deux rêves le lendemain, quand ils se sont remis en route.

472. Dinas a déjà vu Brunor, mais il ne connaît pas son nom. A la cour du roi Marc, raconte-t-il, Brunor, qui gardait le plus strict incognito, avait vaincu trois[1] chevaliers, qu'il combattit pour la défense d'un chevalier accusé de trahison[2]; puis il avait triomphé de vingt chevaliers qui s'étaient mis en embuscade pour le tuer. Soigné dans une abbaye, par suite de ses blessures, il fut pris par les hommes du roi Marc, qui voulait le mettre en prison, mais Dinas eut pitié de ce preux chevalier et le délivra sans être vu par lui-même, qui n'apprit le nom de son libérateur que par les marins qui le passèrent de Cornouaille en Logres.

Brehus.

473. Les trois compagnons se reposent à une fontaine[3]. Survient un chevalier qui s'arrête près d'eux sans saluer; il dit les connaître, se déclare leur ennemi, mais refuse de leur apprendre son nom. Tristan devine que c'est Brehus : « Oui, je suis Brehus, » s'écrie le nouvel arrivé en s'enfuyant à l'instant, suivant son habitude. Brunor en est désolé, car il hait mortellement ce triste personnage, qui lui a fait beaucoup de mal : ainsi il l'avait cruellement blessé un jour qu'il l'avait surpris

1. *Quatre* 99.
2. 772, 97, 101, 349, 758, 24400, 99, ne parlent pas de trahison. Cf. le récit différent de Brunor (§ 483), qui ne dit rien de sa délivrance par Dinas.
3. L'épisode suivant du combat de Brehus contre Gauvain manque

endormi. Tristan s'étonne que ce misérable soit encore en vie après toutes les horreurs dont il s'est rendu coupable ; plusieurs chevaliers, et parmi eux Galaad [1], d'après ce que Tristan a entendu dire, ont été attaqués par lui de la même façon que Brunor. « Si j'avais le temps, dit celui-ci, je me vengerais. » Tristan se dit, pour sa part, moins irrité contre Brehus, qui lui a donné l'hospitalité et qui s'est montré très poli pour lui. « Bah ! fait Brunor, c'est qu'il avait peur de vous ; vous ne lui en devez aucune obligation. »

474. Arrive Gauvain cherchant Brehus, de qui il a à se plaindre. Brunor le reconnaît pour celui qui l'a renversé lâchement au moment où il était épuisé de fatigue [2]. Tristan ne lui dit pas que c'est Gauvain, et Brunor, pressé par son affaire, diffère sa vengeance. Tristan ayant déclaré que Brehus ne le cède pas en bravoure à Gauvain et que ces deux sont aussi bien faits pour se comprendre que la félonie et la trahison [3], Gauvain le défie sans reconnaître ni lui ni Brunor. Tristan le désarçonne, l'engage à se corriger de ses graves défauts et lui déclare qu'il le priverait de son cheval s'il n'était le neveu d'Arthur. Il lui indique la direction qu'a prise Brehus, et Gauvain s'en va à sa poursuite. **Gauvain désarçonné par Tristan.**

475. Les trois autres se remettent en chemin. Tristan apprend maintenant à Brunor que c'est Gauvain à qui il a eu affaire. « Comment ! s'écrie Brunor ; ce serait ce héros dont tout le monde a tant loué la courtoisie et la valeur. — Oui, répond Tristan ; car il est bien changé ; à présent, c'est tout le contraire [4]. » Survient le cheval de Brehus, les brides entre les jambes. Tristan le fait prendre et mener avec eux.

dans Rusticien et 103, où les compagnons arrivent immédiatement au lieu du combat (cf. § 478).

1. Cf. § 423.

2. Raconté dans 757 ; voy. § 450. — Les mss. qui abrègent à ce dernier endroit reproduisent ici la remarque sur l'attaque de Gauvain ; cf. p. 313. — Dans 772 (f° 289 c), la main correctrice (voy. § 296 note) a altéré tout ce passage si peu flatteur pour Gauvain, jusqu'aux mots : Brehus vient d'être désarçonné par un chevalier qui, etc. (§ 475) : Gauvain et Tristan, dit le correcteur, joutent en faisant preuve tous les deux d'une égale bravoure ; enfin ils se reposent ; Gauvain dit son nom, et Tristan jette ses armes. Après un peu de conversation, Gauvain s'en va.

3. Cf. § 37

4. « L'auteur du roman de Tristan poursuivit le même but [que l'au-

Brehus vient d'être désarçonné par un chevalier qui l'avait trouvé près d'une fontaine. « Ramenez-moi mon cheval, dit-il au vainqueur ; cela est de votre devoir, puisque vous êtes chevalier errant, titre qui oblige à faire toutes sortes de courtoisies. » En ce moment survient Gauvain [1], ce qui fait grand'peur à Brehus, non pas à cause de la valeur de Gauvain, mais parce qu'il est à cheval. En effet, le nouvel arrivé n'hésite pas à galoper contre Brehus, qui tue le cheval. Le cavalier tombe, et Brehus lui arrache le heaume. Suit un combat à l'épée. Gauvain a beaucoup de difficulté à se couvrir contre les attaques furieuses de Brehus, tout en étant, on ne saurait le nier, meilleur escrimeur que celui-ci. Le chevalier qui regarde voudrait bien mettre fin à la bataille, mais il ne sait comment s'y prendre. C'est le fils *charnel* du roi Marc, *Meraugis de Portlesguez* [2]; pour des détails sur ce personnage, on pourra consulter *la grant hstoire de mons. T.* [3].

Combat de Gauvain contre Brehus.

Meraugis de Portlesguez.

476. Surviennent Brunor, Dinas et Tristan. Ils regardent le combat. Gauvain, qui se sent près d'être vaincu, bondit sur Brehus, l'enlace dans ses bras et le jette à terre. Déjà il va le tuer, quand Brehus, lui envoyant ses deux pieds en pleine poitrine, le renverse, en recevant entre ses pieds l'épée de son adversaire, que celui-ci a laissée tomber. Tous les deux se relèvent ; la situation de Gauvain est devenue extrêmement critique. Brehus, se rappelant leur ancienne compagnie d'armes du temps où Gauvain était en quête du vainqueur de la Douloureuse Garde [4], se déclare prêt à l'épargner, à une condition : c'est qu'il portera son écu « sens dessus dessous » à la cour d'Arthur et que, chemin faisant, il dira à ceux qu'il rencontrera qu'il a été *mené à outrance* par Brehus. Gauvain ayant refusé, Brehus s'avance pour le frapper, mais l'autre fait un saut de côté et donne un violent coup sur le bras de Brehus, dont l'épée, volant à terre, est ramassée par Gauvain. Brehus

teur du Lancelot], et alla même plus loin, en dénaturant le caractère consacré de Gauvain au profit du héros de la Cornouaille. » P. Paris, *Rom. de l. T. R.*, V, 153, note.

1. 772 (cf. ci-dessus) remplace ici Gauvain, dont le nom est effacé, par *Driant des Illes*.

2. Var. *Merengis*. — 757 une fois : *Pioligues*.

3. *Le premier livre de mons. Tr.*, 336 ; *le livre de Tr.*, 772, 97, 349, 101, 99, 758 ; rien du tout dans 24400.

4. 772 attribue cela également à Driant.

saisit celle de son adversaire, un présent d'Arthur, et presque aussi bonne qu'Escalibor [1]. Peu après, Gauvain lance un coup formidable, qui fait briser l'épée; il se précipite alors contre Brehus pour lutter corps à corps. A la fin, celui-ci a le dessus, et Gauvain tombe. Brehus l'aurait tué si Meraugis n'était venu lui ôter l'épée de la main. Brehus en appelle aux autres : « Moi, répond Tristan, je dois tenir pour les compagnons de la Table Ronde; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous rendre votre cheval. — Je réclame au moins l'épée du vaincu, » proteste Brehus, mais Meraugis la lui refuse, et Tristan, tout en donnant raison à Brehus, aime mieux rester neutre : « *Ge endroit de moi*, dit-il, *ne m'en entremetrai ja entre tant de preudomes comme ci a.* » Brehus s'en va, en remerciant Tristan, qu'il appelle le meilleur chevalier du monde, et en menaçant Meraugis. Brunor rejoint Brehus, qu'il essaye vainement de décider à lui dire le nom de Tristan; trop bon chevalier pour employer la force contre un adversaire sans épée, il laisse partir Brehus et retourne à ses compagnons. Défaite de Gauvain.

477. Meraugis donne son cheval à Gauvain, qui part avec lui, en pleurant de rage. Il sera mis à mort par Gauvain, deux mois plus tard, comme on le trouvera dans le livre de Robert de Borron.

Brunor, désireux de savoir lequel est le meilleur chevalier de lui ou de Tristan, aurait bien voulu changer ses armes pour provoquer ce dernier à la joute, mais il n'en pourra rien être avant qu'il ait soutenu sa bataille.

478. On arrive au *Chastel estroit*, où la bataille aura lieu, le lendemain, devant le duc de *Handeborc* [2]. Le chevalier

1. Var. *Escalibourc(-t)*. — 772 ne dit cependant pas que Driant l'eût reçue du roi Arthur. — Cf. le *Lancelot* (P. Paris, *Rom. de l. T. R.*, II, 193).

2. De même 104, 336. *Haultebourc* et *Audebourc* 99; *Audebourc* 103, Rusticien (cf. § 449 d); manque dans 97, 349, 101 (cf. 449 b); *Becebourc* 772 (cf. ib.); *Betebourc* 758, *Bethebourche* 24400; *Dusbergo*, *Disbergo*, *Andusbergho* dans la *Tav. Rit.*, où Lancelot, étant en aventures, trouve Brunor, qui lui reproche la mort de son frère *Daniel*; ils s'accordent à se battre à outrance dix jours plus tard. Puis Brunor va à la Joyeuse Garde, où Tristan consent à lui prêter ses armes; ensuite il retourne et se bat avec Lancelot, qui, voyant les armes de Tristan, croit avoir affaire à lui. Brunor revient à la Joy. G. et dit qu'il a eu un combat avec un chevalier étranger. Mais Lancelot veut se venger; la suite comme dans 757, voy. § 489.



accusé de trahison est le frère du chevalier à l'écu vermeil. On se loge chez un vavasseur, qui va se renseigner à l'hôtel de l'adversaire de Brunor, et apprend que c'est Lancelot *qi la bactaille devoit fere,... et il avoit amené en sa compaignie* Blioberis et Hector; le duc *l'onore de quant que il puet*. Brunor

Lancelot croit devoir combattre Tristan.

cependant ne perd pas courage. Lancelot, de son côté, envoie un *valet* s'informer du nom de son antagoniste. On indique Tristan au messager, qui le reconnaît, et qui rend son maître très chagrin en lui rapportant cette nouvelle.

Tristan reste avec Brunor, quoique craignant que Lancelot ne s'en fâche. Il se propose de s'éloigner le lendemain, à l'insu de tout le monde. Il prête son écu, son heaume et son épée à Brunor, qui, pendant la nuit, veille dans une église, avec Dinas et Tristan. Celui-ci se fait armer, le lendemain, de manière à ce que personne ne le reconnaisse, et on va à l'endroit où le combat doit se livrer.

Combat de Lancelot contre le chevalier à l'écu vermeil.

479. Par courtoisie, le duc, seigneur du pays, dispense Lancelot de prêter le serment qui, généralement, précédait les batailles de cette nature. Brunor se signe et se recommande à Dieu. Tristan le *met en champ*, et la lutte s'engage. Les deux champions *s'entreportent* à la terre et s'évanouissent; revenus enfin à eux-mêmes, ils commencent l'escrime. Le combat est long et terrible. Brunor fait preuve d'une grande bravoure. Lancelot, qui a reconnu l'épée de Tristan, ménage ses forces à ce point qu'aux yeux des spectateurs il passe déjà pour avoir le dessous, lorsque la bataille est arrêtée par un chevalier qui vient révéler la verité sur la cause : « J'arrivai, raconte-t-il, avec un compagnon d'armes, à une fontaine où dormaient deux chevaliers [1]. Mon camarade tua l'un d'eux et m'emprisonna ensuite pour m'empêcher de le perdre. Ayant recouvré ma liberté, grâce au secours d'une demoiselle, je courus ici pour dénoncer le coupable. » — L'assassin, un des grands seigneurs du pays, se voit à la fin forcé de confesser son crime, et est mis en prison. Brunor quitte le duc sans vouloir se nommer, en le priant de dire au chevalier accusé, dont l'innocence vient d'être prouvée, qu'il pourra le trouver s'il se rend vers la Joyeuse Garde.

1. Voy. § 468

480. Tristan reste [1] plus de huit jours [2] avec Brunor, qu'on soigne dans un hôtel, et envoie Dinas à la Joyeuse Garde consoler Iseut en lui assurant que son amant rentrera prochainenement. Il continue à tenir compagnie au chevalier à l'écu vermeil, dont il veut absolument savoir le nom; il s'est aperçu que l'inconnu *aime par amours*, et il suppose bien qu'un tel chevalier a *mis son cuer en haut leu* et qu'il doit aimer une dame comme Guenièvre ou Iseut. Brunor, pendant sa convalescence, joue de la harpe et chante des lais [3] toujours inconnus à son compagnon, qui lui demande enfin pourquoi il ne chante jamais de lais de Tristan, « *ja estoient il si bon, ce disoient plusors genz.* » L'autre répond qu'il a, quant aux lais, le même sentiment que pour les armes d'autrui, qu'il n'aime pas à porter si elles ne sont de son goût. Il reconnaît devoir toute sa renommée à son amour. Tristan le questionne sur ce point. Le chevalier lui demande s'il aime. « Oui, répond Tristan ; *je ne cuit qe en nostre tens souffrist* (*a*) *tant chevalier por amors comme j'ai souffert;* ce qui me soutient, c'est la conscience d'aimer la plus belle et la plus noble dame du monde. — Dans ce cas, nous aimons la même personne. — Bah! chacun croit aimer la plus belle. — Mais la mienne l'est réellement. — Dites son nom, et nous verrons. — Quoi! découvrir mes amours! *L'en le me porroit atorner a vilonie, et par reson.* — Ah! vous n'osez pas? Votre dame ne mérite donc pas vos éloges. » Ils s'accordent enfin à se faire voir leurs dames l'un à l'autre.

Tristan reste avec Brunor blessé.

Conversation.

481. Dès que Brunor est guéri, ils partent ensemble. Tristan rappelle la convention qu'ils viennent de conclure : « Soyez tranquille, dit Brunor; vous verrez celle que j'aime; chevauchons maintenant *celle part*, car il me tarde de me rapprocher de ma dame. » Son compagnon chante des lais que, pour donner le change à Brunor, il prétend avoir appris en Cornouaille par Tristan, avec qui il a passé, dit-il, deux [4] ans dans ce pays. Puis la conversation tourne sur l'escrime et le

1. Dans 103, Tristan, Brunor et Dinas rentrent immédiatement à la Joyeuse Garde (« Nous ne nous occuperons pas de leur voyage; ce serait *trop longue matière* »); Rusticien est d'accord, sauf pour Dinas; voy. § 487, note.
2. Var. : huit jours.
3. Var. : *.IIII. lais et douz chans* (confusion avec *douze*).
4. *Trois* 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99.

jeu d'échecs, et l'un et l'autre se disent passés maîtres dans ces deux nobles arts.

482. Ils s'approchent de la Joyeuse Garde. Tristan, reconnaissant la contrée, comprend qu'Iseut est la dame du chevalier à l'écu vermeil. Il se dit que, si elle l'a trompé, *il l'occirra ..et le chevalier autressi* [1], mais que, si celui-ci aime comme Palamède par exemple, il ne lui fera aucun mal. Déjà on peut voir le château, et le chevalier avoue que là se trouve sa dame, qu'il dit aimer en tout bien, tout honneur. Tristan demande des détails; on s'arrête, et Brunor raconte :

Comment Brunor s'éprit d'Iseut.

483. « A l'époque où Tristan était emprisonné en Cornouaille, avant sa délivrance par Perceval le Gallois, j'en appris la nouvelle par un chevalier de Cornouaille, que je rencontrai en Logres. Je passai immédiatement en Cornouaille pour délivrer le célèbre héros; mais personne ne put me renseigner sur l'endroit où on l'avait enfermé. M'étant rendu à la fête commémorative de la mort du Morhout, célébrée dans l'île de Saint-Sanson, je vis pour la première fois la belle Iseut et en tombai aussitôt amoureux, à ce point que je ne pus m'empêcher de la regarder sans cesse pendant les jeux d'armes entrepris à cette occasion solennelle, auxquels prirent part le sénéchal Dinas et les autres chevaliers présents. Le roi Marc me fit inviter par un *valet* à jouter : je refusai avec dépit, vexé d'être dérangé dans ma contemplation. Le lendemain, les choses se passèrent de même. Au roi Marc, qui m'envoya cette fois une demoiselle, je répondis comme la veille : « *Encore ne me prie nul por qi je feïsse d'armes.* » Marc s'adressa alors à Iseut, qui envoya — à contre-cœur, car elle était fort triste [2] — une demoiselle me prier de la part de la reine et des autres dames de rompre une lance. Jugez de mon bonheur : je me tins pour riche et mieux payé que si le roi Arthur m'eût donné sa meilleure cité. Je gagnai le prix de cette journée, malgré la présence de plusieurs compagnons de la Table Ronde, qui étaient venus pour délivrer Tristan et parmi lesquels se trouvaient Gaheriet, Hector, Lamorat [3], qui, cependant, comme plusieurs autres, s'abstenait de porter les armes. Je

1. Mais 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99 : *il le savra* (leur crime); 24400 ajoute : *ele s'en repantirait.*
2. Car elle ne savait rien de Tristan, ajoute 757.
3. 104 : *Li moraz de laules*, faute pour : Lamoraz de Gaule.

quittai la cour furtivement et gagnai la mer, où, par une *nef*, je me fis *passer oultre, et puis m'en alai a un hermitage ou je avoie geü delz nuiz devant*[1]. Le troisième jour, m'étant fait inviter, de la même façon que la veille, à prendre part aux joutes, je fus de nouveau vainqueur dans le tournoi; mais lorsque je voulus partir, le roi me retint, et je consentis à rester quelque temps à la cour. Après sept mois de séjour, je fis mes adieux à Iseut, qui eut la bonté de m'accepter pour son chevalier, en tant que l'honneur de Tristan n'en souffrirait point. Le même jour, Dinas fut accusé d'avoir tué un chevalier, et, se trouvant être blessé[2], ne put soutenir le combat à outrance nécessaire pour prouver son innocence. Voulant faire plaisir à la reine, je me chargeai de la défense du sénéchal, et je fus vainqueur dans la lutte[3]. Je quittai la Cornouaille, où je ne suis revenu qu'une fois, sans trouver Iseut, qui était partie pour le Logres; je passai dans ce pays, et, ayant appris qu'elle était à la Joyeuse Garde, où son amant ne se trouvait pas en ce moment, j'y allai la voir pour me faire dire par elle-même *sa volonté*[4]. Elle me reçut avec bonté et me fit loger convenablement dans le village. Depuis, je n'ai jamais eu le bonheur de la revoir, mais nous voilà déjà tout près de la Joyeuse Garde, où j'ai l'intention d'aller, pendant l'absence de Tristan, saluer celle que je n'ai cessé d'adorer, et à qui je suis redevable aussi de la gloire que j'ai pu gagner, car sans mon amour pour elle je n'aurais jamais acquis la réputation de grand chevalier. »

Il veut aller la revoir à la Joyeuse Garde.

Tristan lui demande s'il n'a point eu d'Iseut des faveurs plus marquées : — « Non, est la réponse; je n'étais d'ailleurs pas assez renommé pour aspirer à cela. Je finirai probablement comme le fils de Hoël, Kahedin[5], qui *morut bien por lui* (Iseut) *amer, et encore en sai ge bien le lai qe il fist de s'amor a sa mort*, ou comme cet autre malheureux, qui eut le même sort, *Celices*[6], parent de Galehout, et, pendant deux ans, mon

1. Var. : *le soir* (*la nuit*) *devant*.
2. Au lieu de cette remarque, les mss. des familles de 772 et de 99 portent : « Dinas et moi, nous ne nous étions point vus sans armure, car le sénéchal avait été, jusqu'à mon départ, *en la fin de Cornoaille.* »
3. De cela Dinas n'avait dit mot (voy. § 472).
4. Var. : *son plesir*.
5. De même 104, 336; cf. § 100. Les autres : *Narcisus*; aussi 772, où il y a une confusion à cet endroit.
6. Var. : *Cilises*, *Celitus*.

compagnon d'armes. Ce fut lui qui, pour la première fois, me parla de l'incomparable beauté d'Iseut; plus tard, les louanges qu'il avait l'habitude de prodiguer partout à sa dame lui valurent une terrible bataille avec Lancelot. » Tristan insiste pour avoir cette histoire, et Brunor la lui raconte :

Combat de Celices contre Lancelot.

484. Celices avait vu Iseut lors du combat de Tristan avec Galehout, dans l'Ile des Géants, combat qui fut arrêté par le roi des Cent Chevaliers [1]. Puis il avait passé en Cornouaille et s'était distingué au point de rendre Brunor désireux de sa compagnie. Un jour les deux compagnons firent halte à une fontaine. Lancelot arriva, et sans les connaître, se reposa avec eux. Celices ne l'aimait point : il ne lui avait pas pardonné d'avoir été la cause de la mort de Galehout [2]. « Quel est le meilleur chevalier du monde? lui demanda-t-il. — Il n'y a que quatre chevaliers qui comptent, répondit Lancelot; les deux sont parfaits, et les deux autres *ne sont mie de cele bonté.* Avant tous il faut nommer Tristan; après lui vient le jeune Lamorat; le troisième est Palamède, et *del quart ne me demandez mie, car je ne vous en diroie riens* [3]. — Fort bien! *Del quart me sosferrai je bien a ceste foiz, car je le cuit bien* (var. *auques*) *connoistre,* » dit Celices, en l'engageant ensuite à nommer les plus belles dames qu'il ait vues dans sa vie : « La plus belle, répondit Lancelot, c'est la reine Guenièvre; la seconde est Iseut de Cornouaille; après ces deux viennent *Helaine sans pair* [4] et la fille du roi Pelles. » Mais Celices n'accepta point ce jugement. « Comme Tristan, dit-il, est le premier en chevalerie, Iseut est la première en beauté. » Lancelot protesta : « Vous ne dites *mie verité,* » [*et*] *cil respondi qe si fesoit. Et en tele maniere commença la mellee de eulz deux*, dans laquelle Lancelot aurait eu le dessous si les combattants n'eussent été séparés par deux chevaliers de la Table Ronde, qui survinrent.

485. Tristan et Brunor, arrivés à la Joyeuse Garde, se logent chez un vavasseur [5]. Tristan ne se fait pas désarmer; il

1. Voy. § 41.
2. Dans le *Lancelot* (P. Paris, *Rom. de la T. R.*, *IV*, 348-350), il est raconté que Galehout, croyant Lancelot mort, en meurt de chagrin.
3. La dernière phrase manque dans les familles de 772 et de 99.
4. Manque dans 772. — 97, 101, 349, 758, 99 : *Helaine* (sans surnom); faute dans 24400 : la troisieme est Helaine, la fille du roi Pelles, et la quatrième la reine d'Orcanie.
5. Cf. § 371.

dit à Brunor qu'il ira au château trouver un de ses amis, et il court embrasser Iseut. Elle lui apprend que Dinas et Dinadan [1] l'attendent depuis quatre jours, et qu'il les verra bientôt, lorsqu'ils seront revenus de la chasse. D'accord avec son amant, Iseut envoie un *valet* inviter Brunor à venir la voir au château. Transporté de joie, le bon chevalier perd contenance : son trouble est tel qu'il veut courir chez sa dame sur-le-champ, armé ; le *valet* est obligé de lui rappeler les convenances.

Tristan et Iseut font venir Brunor à la Joyeuse Garde.

486. Ayant fait toilette, il se rend au château. Pendant qu'il devise avec Iseut, on vient tout à coup annoncer l'arrivée de Tristan. Brunor, consterné, veut se retirer, mais Iseut ne le lui permet point. On juge de sa stupéfaction lorsque, dans Tristan, il reconnaît son compagnon de voyage. « Etes-vous venu pour ma honte ou pour mon honneur ? » lui demande Tristan, qui voudrait lui faire peur. Les deux chevaliers se retirent dans une autre chambre, et Brunor déclare qu'il aime mieux mourir que d'abandonner son amour pour Iseut. Tristan ne lui en veut pas, maintenant qu'il connaît et admire les hautes qualités de son hôte, qui, sur la prière de Tristan, dit son nom, qu'il dissimulait depuis si longtemps : Brunor le noir, le *valet* à la cotte mal taillée [2]. Tristan, fort content de donner l'hospitalité à un si renommé chevalier, s'empresse de lui affirmer qu'il ne lui garde pas la moindre rancune de son innocente rivalité.

Plaisanteries de Dinadan.

487. Dinadan et Dinas [3] reviennent de la chasse, et Dinadan témoigne sa joie de revoir Tristan, qui lui dit, en lui indiquant son frère Brunor : « Connaissez-vous ce chevalier ? — Oui, réplique Dinadan, *il n'est mie granment plus sage de vous, car auques estes andui d'un sen; je ne sai le plus sage eslire de vous deulz.* — De moi, fait Tristan, vous pouvez dire ce que vous voudrez, *mès de cestui laissiez ester le parlement, qe vous n'estes mie son pareill.* » Dinadan répond en souriant : « *L'un sage vet l'autre loent, et li uns fox ne blasme mie volentiers l'autre; se je fusse fox aussi come il est, aussi*

1. Le frère de Brunor, que celui-ci avait fait prier, par le duc de Handebourc, de venir le rejoindre à la Joyeuse Garde; cf. §§ 478, 479.
2. Cf. § 468, note. — 104 l'appelle *Brunehorz.*
3. Dinas manque dans 757, 104, 336. — Dinas était arrivé douze jours auparavant, dit Rusticien, sans explication. — Dans 103, Dinas arrive avec Tristan et Brunor; cf. § 480, note.

grant pris me donissiez com vous fetes a lui ; andouz vous conois dusques es cuers. » On rit et la joie est grande. Tous les habitants de la Joyeuse Garde honorent beaucoup Dinas, Dinadan et Brunor. Iseut raconte comment Gauvain [1], l'ayant offensée, avait été vaincu par Erec. Tristan promet de se venger, s'il trouve Gauvain *per a per*.

Arrivée de Palamède.

488. Trois jours [2] plus tard, au soir, après souper, la conversation roule sur les bons chevaliers de la quête. On parle justement de Palamède, lorsqu'il arrive un *valet*, qui dit à Tristan : « *Sire, Pal. vous salue, et* [3] (757, f° 245 c) *si vous mande par moi qe il vendra a cest soir herbergier avecquez vous en cest chastel.* » *Ainssi come il parloient ensamble, atant ez vous venir a la porte Pal.; maintenant qe il fu descendu en la cort, ez vous .I. autre vallet qi vient devant mons. T. et li dit : « Sire, bones nouvelles vous aporte : sachiez qe Pal. est ceenz venuz; il est la jus descendu en la cort.* » Tristan, Dinadan et Brunor courent le recevoir, et on lui fait fête. Il reste à la Joyeuse Garde, et, tous les jours, les amis *aloient en bois et en forest por eulz solacier. Mès atant lesse li contez a parler de toz eulz et retorne a parler de mons. Lanc. et de ces freres, qi remés estoient el champ devant le duc de Haudeborc, en telle maniere come vous orroiz.*

1. 772 remplace et altère, assez sottement; cf. § 421, note.
2. *Trois mois*, les mss. de la fam. de 772.
3. 103 (Verard, Janot) et Rusticien poursuivent comme 757, en abrégeant le récit de l'arrivée de Palamède : ***Il ne demoura pas quatre jours que Palamedes vint et Dynadam***, le frère de Brunor (103 : ***que Palamedes et Dynadan vindrent***). Grande joie. ***Ilz aloient tousjours en forest chacier et deduire, mais a tant leisse le compte a parler d'eux et retourne a parler de Lancelot et de ses freres*** (340, 355 : ***en forest et en chace, mès atant lesse ores li contes a parler d'eux et retourne a parler de Lancelot du lac et de tous ses freres***). — Dans 1463, il y a une lacune depuis la fin du combat de Handebourc jusqu'à Lancelot consultant ses frères; § 489).

772, 97, 349, 101, 758, 24400, aussi bien que 104 et 336, au lieu de donner l'arrivée de Palamède et les combats de Tristan contre Lancelot, passent à la délivrance de Palamède, emprisonné, selon ces manuscrits, à la Tour du pin rond; voy. p. 347.

99, f° 663 d, commence par suivre 772, etc., mais après les mots : Tristan trouva Palamède délivré (voy. p. 348), ce ms. donne les combats de Tristan contre Lancelot, comme 757, qu'il suit jusqu'à la seconde réconciliation des deux chevaliers. L'arrangeur de 99 paraît avoir eu sous les yeux les deux rédactions, qu'il soude ensemble sans expliquer la présence de Palamède, qui doit prendre part aux combats. — Pour la *Tav. Rit.*, voy. § 478, note.

489. Lancelot, blessé, est soigné dans le château. Le duc de Handebourc fait couper la tête à l'assassin. Lancelot et ses frères retournent à la cour; il s'imagine toujours avoir eu Tristan pour adversaire dans le combat singulier. Arthur et ses chevaliers ont déjà entendu dire qu'il n'a pas eu *le meilleur* de la bataille [1]. Gueniëvre, affligée de ce qui s'est passé, mande Lancelot, qui vient avec Blioberis, et leur exprime son ressentiment contre Tristan. Les deux frères tiennent conseil avec Bohort et Hector, et on résout d'aller le lendemain à la Joyeuse Garde pour mettre à mort celui qu'ils considèrent maintenant comme leur pire ennemi; ce sera partie égale : quatre contre quatre, puisque Tristan est avec Brunor, Dinadan et Palamède [2]. Pour ne pas être reconnus, ils décident de porter des armes fort *deviseement* [3]. Ils s'en vont secrètement, de grand matin, sans écuyer ni compagnie, et prennent leur poste dans la forêt voisine de la Joyeuse Garde [4]. Deux chevaliers de ce château viennent à passer. Ils sont vaincus par Hector et Bohort, qui leur enlèvent leurs armes et leurs chevaux *en despit de* Tristan : « Dites-lui, s'il veut venger votre honte, qu'il vienne à nous; nous l'attendrons. »

Colère de Lancelot contre Tristan.

490. Tristan, apprenant cette nouvelle, croit que c'est Brehus et se fait armer à la hâte. Ses trois hôtes s'offrent à l'accompagner : « *Le filz au roi Meliadus de Loonoys ne veult* [5] *compaignie por qatre chevaliers*, » répond Tristan, qui s'en va *grant aleüre* vers la forêt. Les autres le suivent néanmoins : « On ne saurait vous laisser vous battre tout seul avec un tel *preudome* que Brehus, » lui dit Dinadan, mais Tristan est trop *iriez* pour se prêter à *geu q'il li die* [6]. Ils arrivent près des ennemis. Lancelot se réserve pour adversaire Tristan, en désignant Palamède à Blioberis, Dinadan à Bohort et Brunor à Hector. S'étant menacé de part et d'autre, on commence les joutes : Lancelot et Tristan s'abattent l'un l'autre, Hector et Brunor en font autant, Palamède désarçonne Blioberis, et Bohort ren-

Combat de Lancelot contre Tristan à la Joyeuse Garde.

1. Cette dernière remarque manque dans 757.
2. Il n'est plus question de Dinas dans aucune des deux versions, et on n'explique pas comment Lancelot et ses frères ont appris la présence de Brunor, de Dinadan et de Palamède à la Joyeuse Garde.
3. *Desguiseement* 103, *deguiseem.*, *diviscement* 99, *diverses* 340, 355; — 1463 illisible.
4. *A demi lieue* 99.
5. *Ne qiert* 757.
6. *A jeu nul* 340, 355, *a jeu* 99, 1463, *pour faire attention à eux* 103.

verse Dinadan. Suit une bataille à l'épée, la plus effroyable qu'on puisse imaginer ; aucun des combattants ne cède le pas à son adversaire [1]. Prévoyant un lugubre dénouement, les écuyers de Tristan vont à la Joyeuse Garde prévenir *Golistant* [2], le chevalier qui *sire estoit* [3] *del chastel, car mons. Lancelot li avoit ballé a garder*, *et mout de bien vouloit* [4] à Lancelot, ainsi qu'à Tristan, *por l'amor de miss. Lancelot, qui prié l'en avoit* [5]. Il arrive au lieu de la bataille avec douze chevaliers, trouve les combattants fort lassés, reconnaît Hector, son bon ami et compagnon, avec qui il avait été nourri, et le blâme de lutter contre Tristan, l'ami de Lancelot. Hector lui demande de ne pas intervenir, et lui dit que Lancelot est présent. Golistant va alors adresser des reproches à celui-ci et à Tristan, qui, apprenant qu'il s'est battu avec son meilleur ami, jette le peu qui lui reste de son écu et court *acoller* Lancelot, qui *se guenchist* [6]. Tristan s'agenouille [7], rend son épée et se déclare vaincu : « *Je sui Tristan, le vostre chevalier et le vostre chier ami* [8]. » Lancelot lui ayant reproché l'affaire de Handebourc, Tristan s'empresse de dissiper le malentendu ; alors Lancelot, à son tour, jette son écu et s'agenouille aussi [9], en rendant son épée. Sur l'invitation de Tristan, tous se rendent à la Joyeuse Garde, où, après qu'on a pansé leurs blessures, ils vont présenter leurs hommages à Iseut. Au souper, Tristan taquine Dinadan, qui a le visage enflé et mange peu : « Dieu soit loué, lui dit-il, que

Réconciliation.

1. Ici 99 : Tristan *se tirast volentiers arriere* pour savoir qui est son adversaire et pour reprendre haleine, car il a perdu du sang ; mais Lancelot l'en empêche en le serrant de près, et Tristan se défend si bien que ce *n'est se merveille non*.

2. Dans la *Tav. Rit.*, Golistant et Lantris, les deux *vicarii* de la Joy. Garde, viennent sans être appelés. — *Golestan* 103, *Golestant* 99, *Colestant* 340, 355. Ce personnage, mentionné ici seulement dans nos mss., est plus familier à la *Tav. Rit.*, qui l'introduit pour la première fois (p. 364) à l'occasion du départ des amants pour le tournoi de Louvezerp, sans préciser les fonctions qu'il remplit. Dans 12599 (voy. p. 225) figure un certain Girart de Camaaloth, séjournant à la Joy. G. pour défendre Iseut.

3. *Estoit sire* 103, 1463.

4. Les autres : *baillié en garde et* (*car* 103) *moult grant bien vouloit*.

5. 99 : ils vont à la Joy. Garde et montent *au chastel que le chevalier gardoit de par monsieur Lancelot, qui moult luy vouloit grant bien*, ainsi qu'à Tristan, *pour leurs amours d'entre Lancelot et luy*.

6. *S'an ganchist* 757, *le guanchist* 99, 1463.

7. 757, 1463.

8. 757, 99, 1463 ; les autres : *Tristan, le vostre chier ami*.

9. Le mot *aussi* manque dans 757, 103.

nous ayons eu votre secours dans la bataille d'aujourd'hui ; sans cela, nous aurions été vite vaincus. — Et vous, riposte Dinadan, vous crûtes trouver Brehus et dîtes que le fils de Meliadus pouvait bien aller tout seul contre quatre chevaliers, *mès* [1] *bone aventure doint* [2] *Diex au filz le roi Ban de Benoic*, *qui vous a hui* [3] *tenu a* [4] *frain :* contre lui seul vous avez eu bien besoin de secours. — Vous vous êtes montré fort sage, dit Palamède à Dinadan, d'envoyer chercher du secours auprès de Golistant; » Dinadan excite la risée générale en rappelant à Palamède comment Blioberis l'a *tenu cort* [5] pendant la mêlée, et il se défend très bien contre toutes les attaques. Lancelot et ses frères, étant restés à la Joyeuse Garde pendant un mois [6], retournent à la cour, accompagnés de Tristan et de ses hôtes, qui désirent voir Arthur et ses chevaliers; ils sont bien reçus par le roi, à qui Dinadan raconte ce qui s'est passé.

Le conte passe à parler *d'une moult* [7] *belle* [*et riche* 1463] *aventure qui avint a* (var. *en*) *cellui temps en* (var. *a*) *la court du roy Artus*, *ainsi comme* (var. *que*) *vous pourrez oïr ycy après* (var. *oïr en avant*) [8].

La fille du comte de Norgalles.

491. Arrive à la cour une dame plongée dans le deuil. Elle monte un palefroi, *et avoit devant lui* [9] *une charete atournee moult richement* [10], *que deux palefrois menoient* et qui porte un chevalier tué récemment. Elle va s'agenouiller devant Arthur, qui *la fist tantost drecier en estant* [11]. Elle se dit la fille d'un riche comte [12] de Norgalles et de la sœur du roi Bademagu de Gorre. Son père, avant de mourir, la maria avec *Amant de Lin* [13]. Quatre ans plus tard, trois cousins de la dame, Meleaguant, fils de Bademagu, *Argondres* [14] et *Elys* [15], frère du dernier, réclamèrent

1. *Més ce ne fu mie Brehus sans pitié, ançois fu le filz au roy B.* 99.
2. *Done* 757.
3. Ce mot n'est pas dans 340, 355, 99.
4. Var. *au* (*en*) *fraing*.
5. *Tenu et maistrié* 340, 355, lui a *esté maistre* 99. — 103, 1463 : il vous a assez montré sa bonté.
6. Ils restent *tant comme vous avez oy* 340, 355, qui n'ont pourtant pas mentionné que le séjour est d'un mois.

7. *Moult* manque d. 99 ; de même *ici après*.
8. *D'une belle aventure, si come vous orroiz* 757. — L'épisode suivant ne se trouve que dans Rusticien et 103 (Ver.-Jan.). 757 et la *Tav. Rit.* passent à l'histoire de la nouvelle inimitié de Tristan et de Lancelot (§ 492) ; quant à 757, la suppression parait due à un bourdon ; cf. les mots de transition dans Rusticien, à la fin du § 491. — Dans 99, la *belle aventure* est l'arrivée à la cour du vieux chevalier (Branor le brun), qui se distingue si brillamment à la joute, épisode par lequel s'ouvre la compilation de Rusticien ; voy. § 621. 99 reprend, après la lacune (cf. ib.), au milieu de l'épisode de la guerre des deux rois, voy. p. 345.
9. *Avoit avec elle* 103.
10. *Moult rich. aournee* 340, 355.
11. *Fist redrechier tantost* 103.
12. 103 : *conueus ;* Verard-Janot : *keux*, fautes pour *quens* (cf. § 536 a, note) ; le q aura été pris pour un 9.
13. *Armant* 103, *Amant*, tout court, 340, 355 ; *il avoit nom namant de lin* 1463.
14. Var. *Agandres*.
15. 103 : *Helius*.

la moitié de la terre d'Amant, qui refusa et fut tué. Les trois s'étant emparés de la terre, la veuve les cita devant le roi de Norgalles ; ayant obtenu quarante jours pour prouver son droit, elle était allée à la cour d'Arthur, en emportant le corps de son mari. Perceval s'offre à défendre sa cause et part le lendemain avec la veuve. Ils sont attaqués, dans la forêt, par quatre chevaliers envoyés par Meleaguant ; Perceval triomphe d'eux, et on arrive à la cour du roi de Norgalles, résidant au château de *l'Orgueilleuse Garde* [1]. Trois jours après, le combat a lieu devant le roi. Le chevalier qui *l'appel devoit deffendre* [2] vient avec quarante [3] chevaliers ; parmi eux se trouvent les trois cousins, qui avaient *esleü que Argondres feroit la bataille*. Perceval est vainqueur ; Argondres, emprisonné, n'est pas mis à mort, sur la prière du roi Bademagu. La dame ayant ainsi recouvré sa terre, Perceval retourne à la cour ; il évite de parler des exploits qu'il vient d'accomplir, mais un de ses écuyers révèle tout, et l'on fait grande fête au preux chevalier. *Mès a tant laisse li contes a paller de cestui affers, et pallera li maistre d'une des plus bielle[s] aventures du monde et des gringnor, ensi con vous porés hoïr en avant* [4].

Guerre entre les rois d'Irlande et de Norgalles.

492. *En ceste partie dit li conte que entre* [5] *le roi d'Yrlande et le roy* (*cil* 757) *de Norgalles avoit* [6] *trop durement grant discort pour .I. chastel qui marchissoit a l'un et a l'autre, car* (*et* 103) *chascun le vouloit avoir pour soy.* (*Or avint qu'ilz se deffierent* 103, 1463) *et encommencierent* [7] *une moult* [8] *grant guerre, et* [9] *chascun manda* (*près et loing* 103, 1463) *a tous ses amis que il leur venissent aidier* [10]. *Il manderent a la court au roy Artus*; car le roi de Norgalles est du lignage de Ban, du côté de sa mère, *et pour ce manda il a Lancelot* [11] (*du lac* 103) *que il lui venist aidier a tout son povoir*. Le roi d'Irlande, qui avait nom le Morhout, en mémoire de son aïeul tué par Tristan, est le neveu [12] d'Iseut ; il s'adresse donc à Tristan pour avoir du secours. Les deux grands chevaliers préviennent leurs amis : Lancelot est secondé par ses frères, ses cousins

1. *Li orgueilleus chastel* 1463.
2. *Qui la bataille devoit faire* 103.
3. *Vingt* 103.
4. Ainsi 1463 ; *a parler d'eulx et retourne a parler d'une des belles aventures du monde, qui lors advint, si comme vous pourrés oïr (et entendre) yey après* 340, 355 ; *a parler de Percheval et des autres et retourne a parler de Tristan et de Lancelot pour compter ung grant maltalent qui se mut entr'eulx, come vous porrés oïr* 103.
5. De même 757, qui reprend ici ; cf. p. 341, note. — 103, f° 368 d, et Verard-Janot donnent seuls à cet endroit quelques mots sur notre héros : *En c. p. dit le compte que après ce que Tristan et Lancelot orent esté ung temps a la court le roy Artus après la bataille de la Joyeuse Garde, Tristan, qui volentiers vouloit veir la roÿne Yseult, print congié du roy, de Lancelot et des autres compaingnons, et se mist au chemin tant qu'il vint a la Joyeuse Garde, la ou il trouva Yseult, qui grant joye et grant feste lui fist ; et aloit Tristan esbatre en bois et en forestz, et avoit moult bon temps. Si avint en cellui temps que entre le roy de Norgales et le roy d'Irlande avoit une grant discorde*, etc., comme dans Rusticien.
6. 757 plus brièvement : *avoient guerre pour .I. chastel que chascun voloit avoir. Or avint q'il bandirent ost et manderent por lors amis q'i[l] leurs venissent secorre.* Le roi de Norgalles est du lignage de Ban, etc. — 1463 : *ont ensenble une grant [d]escorde, et ce estoit avenus pour .I. chastel.* Ce château est nommé *Marchot* dans la version de 99 ; cf. p. 345.
7. *Commencerent* 103, 1463.
8. *Moult* manque d. 103 ; *commenc. gherre* 1463.
9. *Dont* 103.
10. 1463 : *et chascun fait son efforz pour aler prindre le chastiaus, et chascuns mande*, etc. — 103, comme 757, passe au roi de Norgalles, qui est du liguage de Ban.
11. Oublié dans 757.
12. Manque d. 103. — 757 : le roi d'Irl., qui est l'oncle d'Iseut, s'adresse, etc.

et bien d'autres chevaliers [1], en tout cinquante fort bons chevaliers; apprenant cela, Tristan, de son côté, mande ses amis pour qu'ils aillent avec lui secourir le roi d'Irlande. *Et sachiez* (*vraiement* 757) *que Tristan avoit* (*a celui point* 757) *grant haïne sor mons. Lancelot, et c'estoit avenus por ce qu'il avoit oï dire qe mons. Lanc. avoit dit paroles non bien couvenables* [2] *de la bataille qui avoit esté entr'elz a la Joiouse Garde; pour ce* [3] *dist a soy meïsmes qu'il* [4] *couvient a cestui point qu'il li mostre apertemant qu'il ne lui veult nul bien.* Tristan réunit autant de chevaliers que Lancelot, c'est-à-dire cinquante [5], et ils sont de grande renommée; nous nommerons Palamède [6], le chevalier à la cotte mal taillée [7], Gaheriet, frère de Gauvain, Guivret de Lambale [8], Erec, Dinadan [9]. Ils vont trouver le roi d'Irlande, qui est *a un* (*sien* 340, 355, 103) *chastel* situé à *l'issue de sa terre*[10], et se campent avec le roi et Tristan devant le château disputé, où ne tarde pas à arriver, avec son armée, le roi de Norgalles, qui, au bout de quatre jours[11], envoie Blioberis et un chevalier de Norgalles annoncer une bataille pour le lendemain, dans le cas où le roi d'Irlande n'abandonnerait pas le château. Tristan répond, sur l'ordre de son parent, qu'on s'est décidé pour la bataille : « Demain, ajoute-t-il, Lancelot pourra me trouver *ou champ*, car je ne suis venu que pour le combattre, lui qui vint à la Joyeuse Garde m'assaillir à l'improviste; *mais je lui fais assavoir que je le deffi.* Demain, je ne m'attaquerai qu'à lui. » Lancelot, recevant ce message, déclare qu'il mettra *au bas*[12] l'orgueil de Tristan[13]. Sur son conseil, le roi[14] fait former quatre corps de bataille, de trois cents chevaliers chacun[15]; lui-même en conduit un[16], et Lancelot un autre, où sont rangés ses cinquante chevaliers. On se met en marche, Lancelot et sa bannière en tête, pour aller à la rencontre des gens du roi d'Irlande. Ceux-ci se sont arrangés absolument de la même façon que leurs ennemis; ils sortent du camp, et Tristan s'élance contre les chevaliers du lignage de Ban : lui et Lancelot brisent, en joutant, leurs lances sans s'abattre; et, au milieu du carnage, ils s'attaquent *front a front* avec fureur : les combats au *Perron Merlin* et à la Joyeuse Garde ne furent *noiant* (*en*)-

Nouvelle inimitié de Tristan et de Lancelot.

1. Ainsi 1463 ; dans 757, la remarque sur les partisans de Lancelot manque; 340, 355, 103 : il est secondé par ses *cousins et les autres* (*chevaliers* 103) *de cellui* (*son* 103) *lignage*.

2. Manque dans 103 (Ver.-Jan.), qui disent brièvement : *Et sachiés* qu'il rassembla bien cinquante bons chevaliers. — *Dire* manque d. 1463, *dire paroles non b. c.* 340, 355 [*dit*] *aucune parole non bien couvenable* 757. — La *Tav. Rit.*, qui suit essentiellement 757, explique (p. 402) ce mot non convenable : D'après le bruit répandu par Gauvain, Lancelot se vantait partout d'avoir à peu près vaincu Tristan à la Joy. Garde.

3. Cette phrase manque d. 757.

4. Ainsi 1463; *que, quel semblant que il lui moustre, il ne lui veult n. b.* 340, 355.

5. *Quarante* 757; mais *cinquante* plus loin.

6. Rusticien ajoute *Lamorat*, qui manque d. 103, 757; ce dernier ms. le fait cependant figurer plus loin, dans la bataille : *Lamorat de Gaunes* (faute pour *L. de Galles*); cf. la Préface, § XIII.

7. 1463 ajoute Sagremor.

8. 340, 355 : *Gauvain et Gaheriet de Lambale*. Guivret de L. manque d. 757.

9. Dinadan donné après le chev. à la cotte m. t. dans 103, 1463. — Dans le récit de 99 (cf. § 492 a) figure aussi Agloval.

10. *A la isue de la marche de Norgalles* 1463, situé *en la sienne terre* 103.

11. 757 abrège : Au bout de quatre jours *la bataille fu acreantee*, et l'on se prépare de part et d'autre. Le lendemain, le roi de Norgalles fait former quatre bataillons, sur le conseil de Lancelot, etc.

12. *A plain* 340, 335.

13. En le tuant le lendemain, ajoutent 340, 355.

14. 1463 commence par les préparatifs du roi d'Irlande.

15. *De trois cents*, etc., pas dans 757.

16. *Le dernier* 757; la remarque manque dans 103, 1463.

vers ceste; chacun d'eux se dit qu'il sera déshonoré à jamais s'il est vaincu ici, et c'est *bien mortel bataille* [1]. « Vous avez devant vous celui, dit Tristan, qui n'est pas venu vous assaillir *en repost, si come vous feïstes lui* à la Joyeuse Garde, mais qui vous a annoncé maintes fois [2] qu'il vous combattrait *en ceste bactaille mortel* [3]. Défendez-vous comme vous pourrez, car Tristan vous mettra à mort *s'il oncques* [4] *puet — Veez ci Lancelot*, répond l'autre, *qi pou prise voz menaces, ainz vous fera achater chierement vostre sorcuidance* [5]. » Ils reprennent la lutte et se battent avec une égale bravoure; à la fin, les forces leur font défaut, et ils seraient morts tous deux si les parents de Lancelot n'étaient venus *cele part*, ce que voyant, les amis de Tristan se hâtent d'y aller, et le combat devient de nouveau général, sans que les uns puissent gagner de terrain sur les autres. L'approche de la nuit les force de cesser; on se retire, et on enlève les cadavres pour les enterrer. Des partisans du roi de Norgalles, cent chevaliers sont morts [6]; leurs ennemis ont fait une perte encore plus considérable. On se repose pendant quatre jours.

Un combat singulier est décidé.

Le roi de Norgalles, voulant éviter un nouveau massacre [7], fait proposer par deux [8] chevaliers un combat singulier au roi d'Irlande, pour arranger l'affaire; celui-ci, tout en acceptant, dit qu'il a encore besoin de se reposer [9]. Tristan alors se *met avant* et dit aux messagers : « Vous voyez bien que le roi est trop blessé pour soutenir ce combat, mais il en chargera un de ses hommes, et ce sera moi-même; seulement, je ne me battrai pas avec votre seigneur, mais avec Lancelot. » Le roi d'Irlande y consent, et les parlementaires retournent à leur camp. Lancelot, *le cuer enflé et plain de mautalent*, se déclare prêt, et accompagne le roi, qui, avec vingt [10] chevaliers, va au milieu des deux camps pour *acreanter* [11] *la bataille*. Deux chevaliers sont envoyés pour prévenir le roi ennemi; celui-ci vient avec vingt chevaliers et Tristan, à qui Lancelot dit qu'il veut savoir *de sa bouche meïsme* s'il est vrai qu'il l'a ainsi provoqué [12]. Sur une réponse affirmative, il se déclare l'ennemi mortel de son ancien ami et exprime sa joie de devoir le combattre à outrance. « *Je ne demande de vous se bactalle non*, répond Tristan, et je veux qu'elle soit fixée à demain [13]. — Vous vous montrez bien désireux de vous battre avec mon frère, lui dit Hector. Sachez que vous ne serez pas longtemps en vie puisque vous êtes devenu notre ennemi. — Oh! j'ai *petit paor* (*et dout*(*r*)*e* 1463) *de vostre lignage.* » Hector veut répondre, mais Lancelot lui ordonne d'être *en paix* [14]. Les rois déclarent les formalités remplies; Lancelot et Tristan *se donnerent les gaiges de la bactalle et*

1. Cette dernière phrase manque dans 757, 103.
2. Pas raconté. *Maintes fois* manque dans 103.
3. *Mortel* manque d. 757.
4. *Oncques* manque d. 757.
5. *Felonnie* 340, 355, 1463 (*vos surcuidances* 103).
6. Manque d. 757.
7. Dans 757, ce sont les messagers qui disent que le roi a cette intention.
8. *Quatre* 1463.
9. Les messagers, revenus près de leur maitre, disent : « Le roi d'Irlande ne pourra porter le armes jusqu'à un mois; » 757 : il ne peut pas *hore;* 103 : pas *encore.*
10. *Trente* 757.
11. Var. *creanter.*
12. Dans 757 il lui demande tout simplement s'il l'a fait.
13. Cette réponse de Tr. n'est pas dans 103, ou c'est Lancelot qui dit : « Je veux, etc. »
14. Lancelot *ne lui leisse* 103, 1463. — 757 : *Mais li rois de Norgales en prist a parler au roi d'Yrlande* (pour *acreanter* la bataille).

veullent que elle soit a l'andemain [1]. On se sépare ; tout le monde est très étonné de la haine mutuelle des deux héros, *qi souloient estre si granz* (*bons* 103) *amis* [2].

1. *Et la remuerent a l.* 757.
2. Ici 99 reprend après la lacune (voy. p. 341, note). Le récit probablement postérieur que donne ce ms. (fº 679-696) des nouvelles hostilités entre Tristan et Lancelot est beaucoup plus long que celui de Rusticien, et en diffère par plusieurs détails. Le voici :

492 a. Blioberis parle de Tristan devant le roi de Norgalles et Lancelot, la veille du combat singulier ; il le blâme et dit qu'il ne peut être le bon chevalier que tout le monde porte aux nues, ayant *tel vice en son cuer.* D'autre part, aux tentes du roi d'Irlande, Dinadan cause avec Tristan : « Maintenant, dit-il, Lancelot et Tristan, qui ne furent jamais *saoulz d'armes, s'en pourront saouler* avant peu ; je voudrais que vous vinssiez à bout aussi de cette aventure, sans qu'il en *mescheüst* à votre adversaire. — Il doit pourtant *mescheoir* à l'un de nous. — Mais Lancelot vous a toujours aimé. — Oh ! je sais à quoi m'en tenir sur cette amitié, » et Tristan expose longuement comment Lancelot, de *povre chevalier desherité,* est devenu renommé en Logres, « mais il a agi *principalement pour faire bien a soy mesmes de conquerir le loz et le pris qu'il avoit entrepris de conquerre,* et l'amitié qu'il a témoignée à d'autres chevaliers n'a été dictée que par son égoïsme. Quant à moi-même, poursuit-il, Lancelot a été bien peu mon ami au fond, puisque, sans s'être guère renseigné sur les faits, il est venu m'attaquer à la Joyeuse Garde. — Mais, dit Palamède, il avait tout lieu de vous en vouloir, croyant que vous l'aviez combattu. — Non, s'il m'avait aimé, *comme l'en va disant,* il n'eût pas cru *si de legier* les apparences, sans s'informer mieux de la vérité. » Lancelot va, avec Lionel, à une chapelle de Notre-Dame, y veille toute la nuit et *se fist confès* devant l'ermite de cette chapelle. Après un peu de sommeil, il entend la messe et retourne avec son frère a *leurs loges,* où on le fait *mengier un peu.* Tristan, accompagné du chevalier à la cotte mal taillée, va également veiller, se confesser et entendre la messe dans une chapelle. Ayant déjeuné *a son logis,* il monte sur le superbe cheval que le roi d'Irlande lui a donné et va à l'endroit du combat, où Lancelot arrive peu après ; tous les deux sont accompagnés de leurs amis, et une foule nombreuse de spectateurs entoure la place. Les rois regrettent d'avoir poussé les choses aussi loin et craignent la colère d'Arthur. Le roi d'Irlande s'avise de dire *aucunes paroles* au roi de Norgalles en envoyant prendre le serment *de tenir les convenances qu'avoient esté promises quant les gaiges furent gectés* : il veut proposer à son ennemi de lui laisser le château de *Marchot,* cause de la guerre, en promettant de pardonner, de son côté, les *oustrages et dommages* qu'on lui a faits. Tristan proteste un peu, mais le roi lui assure qu'une fois réconcilié on arrangera aussi l'affaire du combat, et quatre chevaliers sont envoyés porter le message. Le roi de Norgalles, voyant qu'on cherche à se *descharger* de la responsabilité, consulte Lancelot et fait répondre, par quatre messagers : « Je ferai cadeau du château au roi d'Irlande, s'il reconnait publiquement que j'en suis le légitime propriétaire. » Celui-ci refuse, sur le conseil de Tristan, et les deux anciens amis entrent en champ. Ils brisent leurs lances, se heurtent *front a front* et s'abattent l'un l'autre avec les chevaux. Revenus à eux d'une longue *estourdison,* et après quelques mots de défi, ils engagent la lutte à l'épée ; la fatigue les force enfin de se reposer. Les assistants sont émerveillés de cette rencontre sans pareille. Un *quart d'eure* plus tard, le combat reprend : « *C'est trop sejourné qui veult aler loing,* » dit Lancelot. Tristan ne demande pas mieux que de recommencer : « *Puis que l'en s'est mis a la dance, il fault dancer.* — Et moi, fait Lancelot, *je voys commencer la notte ;* retenez-la bien vous qui savez jouer de la harpe. » Après des efforts inouïs, ils sont encore obligés de cesser ; voilà déjà l'heure de *vespres,* et ils sont en champ depuis *prime.* Lancelot rappelle à son adversaire que *tout appellant qui n'a mené sa bataille a fin dez vespres est actaint du cas et doit estre prins au champ comme recreant.* Effrayé, Tristan attaque de nouveau ; lorsque le troisième assaut a duré *une grosse heure,* Lancelot, qui, comme le dit *la vraie histoire,* est non seulement le meilleur, mais aussi le plus sage et le plus expérimenté des chevaliers, se borne à parer pour se reposer et laisser Tristan épuiser ses forces ; celui-ci lui porte des coups formidables et le fait reculer, ce qui ne l'empêche pas de se *desconforter,* car il ne suffit pas de se bien défendre : il faut vaincre, *pour ce que de la soie part estoit venue ceste bataille.* Dans l'assistance on trouve que Tristan a le dessus, mais le chevalier à la cotte mal taillée fait observer que ce n'est qu'une ruse de Lancelot, qui, dit-il, en a fait autant contre lui-même à Audebourc. Blioberis et Lionel rassurent le roi de Norgalles, inquiet de l'apparente infériorité de son champion : « Je lui ai toujours vu *ceste contenance* quand il combattait *aucun bon chevalier,* » dit Blioberis. Tristan, se méfiant enfin, recule un peu pour voir quel *semblant* Lancelot fera ; celui-ci croit son adversaire à bout, et fait pleuvoir sur lui de grands coups. Tristan se dit que, ne pouvant être vainqueur, il tâchera au moins de ne pas être *outré* lui-même : ce sera toujours un grand honneur d'avoir égalé un tel héros. Les amis de Tristan comprennent qu'il veut épargner ses forces. Quant à la tactique de Lancelot, Blioberis dit ne l'approuver qu'à demi, car si on avait mis terme au combat au moment où Lancelot faisait semblant d'être lassé, l'honneur en serait revenu à son adversaire, comme ç'a été le cas dans la bataille d'Audebourc. Cependant, Lancelot fend d'un coup l'écu de Tristan et d'un autre l'envoie lui-même à genoux ; Tristan se venge en assénant un coup terrible, et le combat ne discontinue point, quoique ils aient tous les deux plus *mestier de repoz que de combatre.* 99 : Combat singulier.

A ce moment, *atant es vous venir messire Gauvain,* envoyé par Arthur pour réconcilier les deux rois. Ayant appris ce qui se passe, il s'était tellement hâté que les chevaliers, ses compagnons, étaient *remés par les chemins, l'un ça l'autre la,* et ceux qui l'accompagnent encore sont brisés de fatigue. Il *se met parmy la presse,* pénètre dans le champ et sépare les combattants. Les deux rois *furent appellés,* et Gauvain les blâme, au nom d'Arthur, d'avoir permis, pour un *maleureux* château, le combat de ces deux grands chevaliers, auquel Arthur n'aurait

Réconciliation. *Or avint (que* 103, 1463*) celui jor meesmes que la bactalle fu acreantee* (*commenchie* 103) [*que* 340, 355] *mons. Gauv. vint* [1], *qe li rois Artus i avoit mandé por metre pez entr'elz.* Accompagné de deux cents [2] chevaliers, il *s'en vint entre l'un champ et l'autre*, *et fist commander* aux deux rois de venir lui parler. Il leur ordonne, de par Arthur, de cesser la guerre, sous peine de perdre leur terre, et de se présenter devant lui dans un [3] mois : celui qui a droit au château en sera le possesseur. Les rois obéissent, *et chascun s'en (re)tornerent en lor païs et* (var. *a*) *toute lors gens. Et mons. Gauvain blasme [mout]* [4] *mons. Tr. et mons. L. de ce qu'il avoient emprise (la) bactalle mortel* [5] *ensamble. Puis s'en ala mons. Gauvain dedens* [6] *le chastel, et le fist garder de par le roy Artus, et puis* il retourne à Camaaloth, où il rend compte de sa mission à Arthur [7], qui, comme toute la cour, est vivement étonné d'apprendre que Lancelot et

1. *Vint messire Gauvain. Car le roy A. lui* (l. *l'i*) *avoit envoyé* 103, *hi vint monseingnor Gauvain, que li r. A. hi avoit m.* 1463, *que li r. A. y avoit envoyé Gauvain* 340, 355.
2. *Cent* 340, 355 ; *vingt* 103.
3. *Quatre* 103, 1463 ; cf. 99, ci-dessous.
4. *Dit mout maus a* 1463.
5. *La bataille l'un contre l'autre* 103, *enpris bactaille ensemble* 1463. Cette bataille a lieu dans 99, voy. ci-dessus. Dans la *Tav. Rit.*, Hector et Lionel, craignant pour Lancelot, qui avait eu le dessous contre Tristan dans la bataille, préviennent Arthur, qui envoie Mordret et Ivain mettre fin à la guerre.
6. *Dedens* jusqu'à *et puis* manque d. 757.
7. Dans 103, il raconte aussi que l'affaire terminée, Tristan et Palamède étaient allés à la Joy. Garde.

pas consenti pour un royaume. Il leur reproche d'avoir violé leur serment de la Table Ronde en souffrant que deux compagnons se battissent, et leur ordonne, de par Arthur, de faire cesser le combat et de lui livrer le château pour qu'il le donne à celui à qui Arthur l'accordera. Le roi de Norgalles veut s'excuser, mais Gauvain refuse de l'écouter, en l'adressant à Arthur, qui doit venir bientôt, et les rois se déclarent prêts à obéir. A grande peine, Gauvain obtient de Lancelot et de Tristan qu'ils arrêtent leur bataille. Il fait loger tout le monde dans les trois *manoirs* du château, en réservant le quatrième pour le roi Arthur, qui viendra dans cinq à six jours. Les deux combattants sont soignés. Prévenu par une lettre de Gauvain, Arthur arrive dix à douze jours plus tard : il a voyagé lentement pour laisser le temps de guérir aux deux blessés. Il montre son mécontentement en ne s'entretenant qu'avec Palamède et Gauvain. Le jour d'après, il fait venir devant lui Lancelot, Tristan et les deux rois, et blâme ces derniers d'avoir entrepris une guerre mortelle sans le lui faire savoir, de s'être parjurés envers la Table Ronde, d'avoir, pour se tirer d'affaire eux-mêmes, fait combattre à outrance les deux gloires de la Table Ronde, à laquelle il vaudrait mieux « *que vous [ne] fussiez jamais nez et tout quantque vous avés fust fondu en abisme.* » Puis il adresse des reproches à Tristan et à Lancelot. Ce dernier lui raconte tout ce qui s'est passé : la guerre avait commencé à cause du château, et les deux rois avaient été secourus par leurs amis ; le roi d'Irlande ne pouvant, blessé, assumer avant un mois le combat singulier proposé par son rival, Tristan s'en était fait charger contre Lancelot, qui avait cru devoir accepter, supposant que c'était bien le désir de Tristan. Il soutient aussi que le roi de Norgalles a eu raison de lui céder le combat à sa prière, et exige qu'Arthur accorde le château à ce prince ou bien que la bataille recommence. Ensuite Tristan, pour se justifier, rappelle comment Lancelot l'a attaqué légèrement près de la Joyeuse Garde ; il se déclare prêt, lui aussi, à combattre une seconde fois. Lancelot lui reproche d'avoir accompagné Brunor et de lui avoir prêté son armure au lieu de se mettre à la disposition de son ami, compagnon de la Table Ronde : « Si vous osez prétendre le contraire, je suis *appareillé de lo desrener par mon corps,* » s'écrie-t-il, en jetant son *gaige*, que Tristan est empêché de ramasser par Arthur. Celui-ci *l'en mene en sa chambre* et mande Palamède, qui donne raison à Lancelot ; ayant obtenu de Tristan, en le conjurant par ce qu'il aime le plus au monde, la promesse d'oublier sa colère, il appelle Lancelot avec Blioberis et Hector, et parvient à le ramener à des sentiments plus doux. *Ainsi fut faicte la paix entre eulx deux, qui onques puis ne faillit ; ains s'amerent plus cent mille fois que ilz n'avoient jamais fait* [1]. Sur la demande de Palamède, de Blioberis et du chevalier à la cotte mal taillée, Lancelot et Tristan prient Arthur de prendre *assamain l'acord* des deux rois quant au château, et de pardonner à tous les compagnons de la Table Ronde qui *ont esté en ceste besoigne* ; il consent et ordonne aux rois de se trouver devant lui, dans quatre mois, à Camaaloth : jusque-là le château doit être gardé par Gauvain. Le lendemain, Arthur repart pour Camaaloth. Lancelot, Tristan et tous les autres de la Table Ronde se remettent à la quête du Graal. *Et après que messire Tristan eüst demeuré une piece a la queste, il s'en retourna a la Joyeuse Garde, et la demoura en grant joye et grant liesse par aucun tempz aveques la roÿne Yseult.* Puis le conte passe à Galaad, qui rencontre Palamède (§ 494).

1. Cf. le récit de la réconciliation dans 340, 355, ci-dessous.

Tristan avaient entrepris un combat à outrance, *et mout en parlerent*[1] *li uns et li autre de ceste chose*[2]. (757) : *Or torne li mestre au derrain de son livre, por ce qe c'est la greignor mervelle qi avenist a celui tens* (sic). *Mès a tant en lesse orez li contes a parler et retornera en une autre maniere.*

493. Lorsque Gauvain est parti après avoir *fete la concorde*, Tristan et ses compagnons, étant restés dix jours chez le roi d'Irlande *en grant feste et en grant joie*, s'en vont, accompagnés *bien trois lieves* par le roi.

Tristan rentre à la Joyeuse Garde.

Tristan rentre seul, le lendemain, à la Joyeuse Garde, où il reste un mois avec Iseut. Un jour arrive un messager, *qi dist a mons. T. : « Sire, fet il, Pal. vous salue*[3] *et vous prie qe vous le secorez, car cil d'un chastel qi est a deux jornees de ci l'ont enprisonné, et en prison le tienent; et por ce qu'il ne li est pas avis q'il peüst estre delivré si par vous non, por ce*

1 .*Plorent* 757.

2. 1468 abandonne ici le *Tristan* pour passer à des aventures de Perceval (cf. § 628) ; les deux autres mss. de Rusticien, 340, 355, racontent d'abord comment Arthur réconcilia les deux amis (cf. 99 , ci-dessus) : *Et moult en parloient par toute la court.* On craint des discordes à ce propos, et le roi déclare qu'il *n'aura gramment de repos devant ce qu'il aura mis paix entr'eulx deux.* Il les mande à la cour de Camaaloth, où on les reçoit avec joie. Après le repas, le roi les conduit *en une chambre*, où ils restent debout devant Arthur assis, sans se parler. Le roi les engage à renouer amitié. Tristan répond au bout d'*une grant piece* (*a chief de piece* 355) : « Je ne saurais rien vous refuser ; si j'ai été irrité contre Lancelot, c'est *pour paroles que je avoie oÿ dire qu'il devoit avoir dites (qu'il avoit dites* 355) *de moy, dont je croy, si comme j'ay puis entendu, qu'il n'estoit mie verité que il deist oncques de moi se bien non; dont je di a mons. Lancelot, qui ci est, que je vueil estre son chier ami a tous les jours de ma vie.* Je le prie de me pardonner, comme je lui pardonne moi-même. » Lancelot *commence a rire et acole* Tristan : « *Je suis vostre chiers amis et compaings*, lui dit-il, *et seray tout mon vivant.* » Grande joie à la cour de la réconciliation. *Que vous diroie je ? Il demourerent bien .IIII. moys en l'ostel le roy Artus ains que il s'en partissent. Mais a tant... retourne li comptes* à des aventures de Perceval.

103 (Ver.-Jan.), après les mots : *et moult parlerent l'un et l'autre de ceste chose*, poursuit ainsi : *Mais atant laisse le compte a parler d'eulx et retourne a parler de Tristan, qui est a la Joy. G., lui et Palamedes, avec la royne Yseult, a grant feste et a grant deduit, pour qui Tristan est lié et joyeux, et Palamedes en tel doulour qu'il couvint que le maltalent en fust entre lui et Tristan, si comme le compte devisera.* Suit le récit, supprimé plus haut dans 103 (cf. § 384), des peines de cœur de Palamède. Il chante le lai que nous avons vu au même endroit et est défié par Tristan, qui manque au rendez-vous. Ayant raconté le départ de Palamède, venu à la Joy. Garde pour combattre, 103, f° 374 a, abrège fort : *Tr. fu dedens le mois tout gari ; si va par tous les tournoiemens et les assemblees et vaint tout* ; *il n'est parole de nul autre forz de luy. En ce temps que Tr. et Yseult demouroient a la J. G., fu entreprise la queste du saint Graal. Tr. se mist en la queste et en fu compaignon, et par ce rot le roy Marc Yseult, et en fist le roy Artus la paix. Et fu le roy Marc delivray de prison, mais oncques pour ce ne se remuerent les amours de Tr. et d'Yseult.* Puis 103 (Ver.-Jan), ainsi que Tressan (voy. p. 286 et § 534, note) passent aux aventures qui arrivèrent à Tristan en Petite-Bretagne, où il était allé rejoindre sa femme, et qui finirent par la mort des amants, telle que la représente la version des poèmes ; voy. § 535 a ss., (Dunlop-Liebrecht et l'*Encyclop.-Britann.* essentiellement comme Tressan). Cette partie finale de 103, à partir des remarques sur la quête du Graal, a été imprimée par M. Bédier, *Romania*, XV, 496 ss.

Dans la *Tav. Rit.*, après la réconciliation, Tristan et Lancelot vont en aventure ensemble. Ils se battent avec *Sigurant le brun* et sont retenus, avec Iseut et Guenièvre, par la Dame du lac. Vient ensuite la Pentecôte du Graal (cf. p. 286). Suivent de nombreuses aventures de Lancelot et de Tristan, tirées soit du *Palamedes*, soit de quelque histoire des Bruns, ou racontées d'après des lais. P. 442 : Le rendez-vous de Tristan avec Palamède au *Perron Merlin* (cf. § 202). P. 453 : Tristan, désirant revoir Iseut, abandonne la quête du Graal, quitte Lancelot, qui va à Corbenie, et, emprisonné, est délivré par Palamède (cf. § 445). Puis la *Tav. Rit.* passe à Perceval, en quête du Graal ; voy. § 498.

3. Ici 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 104, 336 viennent se joindre à 757 (cf. § 488, note) : *Pal. vos salue et vos prie que vous le secourez, car cil del païs ou vous le lessastes l'ont emprisoné* : c.-à-d. les habitants de la Tour du pin rond (§ 466), comme le dit 104 ; *car cil*, etc., manque dans 24400. — Pour 99, voy. § 488, note.

vous prie il qe vous l'ailliez delivrer[1]. » Tristan, *por la grant amor q'il avoit a Pal.*, part le lendemain. *En tel maniere con je di demora mons. T. avec la reïne bien .I. mois*[2]; *adonc se parti de la Joiouse Garde por delivrer Pal., mès a cele hore q'il*[3] *(i) vint la le trouva il delivré. En cele voie*[4] *se combati mons. T. por la dame de Noant en Humbellande*[5] *encontre Galaad, et de cele bactalle distrent cil qi veüe l'avoient qe mons. Gal. n'en avoit mie le meillor*[6]. *En cele saison se combati mons. T. au roi Artus meesmes par mesconnoissance; en autre leu devise tot cestui conte, mès or lesse a parler del roi Artus et retornerai a mons. Gal. por deviser comment il se combati a mons. T*[7].

Galaad rencontre Palamède.

494. *Grant piece après ce qe Gal. se fu combatu encontre mons. T. en tele maniere come nous vous avons devisé ça arriere*[8], *avint que Gal. chevauchoit .I. jor par une forest*[9], à l'entrée du Norgalles; il est accompagné d'un seul écuyer. Son écu est tout blanc, sans la croix rouge[10]. Il entend[11] une demoi-

1. Dittographie dans 757.
2. 104, 336 : Il demeura *quatre jours*; 772, 758, 24400 : *avuec la roïne, mès il se parti*, etc., sans indication de temps; 99, 97, 101, 349 : *Tant demoura comme je vous ay dit, mez il se departi*, etc. — Dans 104, Tr. emmène *tant de chevaliers comme il li plut.* Brunehorz (c.-à-d. Brunor) et Dinadan prennent congé et s'en vont chez leur père, le bon chevalier sans peur, roi d'Estrangorre.
3. De m. 104, 336, *mais quant il* 772, etc.
4. Les remarques suivantes ne se trouvent que dans 757, 104, 336; les autres mss. passent à Galaad, qui rencontre Palamède (§ 494).
5. Sic 757 ; *la dame de Norhombellande* 104 ; *la dame de Nahares* 336.
6. Ici 336 ajoute que cette bataille valut plus de gloire à Tristan qu'aucune autre; depuis lors on ne savait lequel était le meilleur de ces deux chevaliers.
7. 104 : *ret. a mons. Tr. por deviser comment il li avint après de ses aventures après.* — 336 : *ret. a mons. Gal., et dirons en tel maniere.* Et, ces mss. passent à Gal., qui entend chanter la demoiselle. — Des aventures supprimées auxquelles on fait allusion ici je n'ai trouvé aucune trace ailleurs. Quant au combat involontaire de Tr. contre Arthur, on voit que 757 en annonce le récit, qui aura disparu dans une lacune. Les mots qui commencent la laisse suivante doivent se rapporter au dernier combat contre Gal.; on les rattacherait avec moins de probabilité à celui que nous avons vu au § 448.
8. *Pour la dame de Nahares* ajoute 336.
9. Ici les textes se réunissent, cf. ci-dessus.
10. Cette remarque manque dans 772; les autres : Son écu était couvert.
11. Il n'est plus question de la demoiselle qui était venue le chercher (voy. § 448).

selle qui chante et une autre qui crie. Comme il va secourir cette dernière, il est arrêté par Palamède, qui le prend pour Keu (f° 251 c); *li seneschax li avoit dite une vilenie cele semaine meesmes et voiant T., et Kex portoit a celui point .I. autretel escu come fesoit mons. Gal... Pal., qui por doutance de mons. T. n'osa main metre en Kex en celui point*, force Galaad de jouter; sans être désarçonnés l'un par l'autre, ils brisent leurs glaives. Palamède est désolé : il avait promis à une demoiselle qui se plaint non loin d'eux de lui livrer Keu prisonnier. Il veut se battre à l'épée : « La coutume m'en dispense, répond Galaad; car je n'ai pas été désarçonné. » Palamède s'en va à contre-cœur et en lui lançant des invectives. Il rencontre Gauvain, Agravain, Mordret et Ivain. Gauvain lui fait apporter une lance pour jouter. « *Maint chevalier errant sont*, dit Palamède, *qui coillent le baston dont il sont batu*, » et il renverse les quatre chevaliers, l'un après l'autre[1]. Il le prend pour Keu.

495. Ayant avisé Galaad, qui s'était arrêté pour regarder, il le défie, croyant toujours avoir affaire à Keu, lui donne sa lance et en prend une autre à l'un des chevaliers qu'il vient de renverser. Galaad lui demande son nom : il ne voudrait jouter ni avec Tristan, qui est compagnon de la Table Ronde, ni avec Palamède, qui est si brave aux armes. Celui-ci se nomme et insiste pour avoir sa joute : il est désarçonné, et le proverbe qu'il vient d'adresser aux quatre désarçonnés lui est renvoyé par Mordret, qui s'en va avec ses compagnons. Palamède, furieux, court, l'épée à la main, après Galaad, qui lui représente tout ce que sa conduite a de peu convenable, et, pour l'apaiser, lui dit enfin qui il est. L'autre réplique[2] :

1. 772 a soin de ne pas faire abattre Gauvain; cf. § 296, note.

2. 104 et 336 donnent cette même apostrophe de Palamède; cf. § 448. Cependant, au milieu, 104 présente une lacune qui se termine au passage où il est dit que Marc, ayant enlevé Iseut, continue à l'aimer malgré le mauvais *semblant* qu'elle lui fait (voy. § 534). — 772 (f° 311 a) et les autres mss. : Palamède, apprenant que c'est Galaad, jette son écu et son heaume, présente son épée à Galaad et se déclare *outré*. Galaad n'accepte pas et demande un *don*. « Tout ce que vous voudrez, répond Palamède, *fors seulement crestien devenir. — Dont vous commant ge a Deu, fet Galaad. — Et ge vous suivrai,* » *fet Pal. A tant se departent; si s'en vet Pal., mès a tant lesse ore li contes a parler de lui et retorne a monseign. Gal. En ceste partie dist li contes que quant misires Gal., li bons chevaliers, se fu partiz de Pal., il chevaucha tant par ses jornees qu'il vint en la Forest gaste* (*la Gaste Forest* 336). Il rencontre Lancelot et Perceval; puis 772, etc., intercalent de longs morceaux de la *Queste*

« *Certes, je tieng a fol et a nices toz celz qi vous donent tel pris com il vous donent.* Je n'ai vu de vous rien de très étonnant, et vous ne valez certainement pas Tristan. Je ne vous laisserais pas partir sans bataille si je ne me sentais faible après un combat que j'ai eu dernièrement avec Blioberis, mais gare à vous, si je vous trouve une autre fois! » Et *Pal. s'en va d'une part, et Gal. s'en vet de l'autre por veoir dont li criz estoit venuz q'il avoit oï, mès ne trova riens sanz faille a cele foiz; assez qist, mès riens ne trova* [1].

Épisodes de la *Queste*.

496. Galaad [2] rencontre Lancelot et Perceval devant la maisonnette d'une *rencluse*, les désarçonne tous les deux, et s'en va, poursuivi par eux.

497. Lancelot arrive à la chapelle où, sommeillant et comme paralysé, il se laisse prendre son cheval et ses armes par l'écuyer du chevalier malade. Les trois mots. Un ermite prêche longuement à Lancelot (la parabole des trois serviteurs).

498. Perceval retourne auprès de la rencluse, qui est sa tante; ancienne reine de la *Terre foraine* [3], elle s'était enfuie, craignant un roi ennemi, *Harlan* [4]; son fils *Diabel* [5] est chez le roi Pelles. Elle apprend à Perceval la mort de sa mère et lui raconte l'histoire du Graal. Perceval part pour se mettre à la disposition de Galaad; sa tante lui recommande d'aller au château de *Got* [6], et de là, s'il le faut, à Corbenic.

499. Ayant trouvé Mordrain (autrefois Evalac) alité et blessé dans un moutier, Perceval, attaqué par vingt chevaliers et secondé par Galaad, reste dans une profonde tristesse, près d'une roche, au milieu d'un paysage désert. Tentation par le diable, sous forme d'une jeune fille; le cheval noir; le lac. Perceval tue un serpent et délivre un lionceau. Vision allégorique, expliquée par un personnage arrivant sur une *nef*. Nouvelle tentation par le diable-demoiselle. Le ciel envoie enfin une *nef* à Perceval.

du saint Graal (voy. § 496), à la suite de ceux que nous avons déjà vus (cf. § 398 a).

1. Ici 336 passe au texte de 772, etc. : *Et por ce en laisse le conte a parler de ceste matier[e]. Et dit le conte que quant mess. Gal., le bon chevalier, se fu partis de Pal.*, il rencontre Lancelot et Perceval.

757, f° 252 c : *Et por ce en lesse li contes a parler et dit q'il ne demora pas granment de tens après ce qe il oï dire qe li rois M. avoit assegié le roi Artus dedens Camaloth.* A partir d'ici 757 donne un texte abrégé, qu'on retrouve dans 760 et 1463; voy. § 534, note.

2. Les épisodes suivants sont intercalés dans 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99, 336 (cf. § 495, notes), d'après la *Queste* (Furnivall, p. 48 ss), dont le texte est en général rendu mot à mot.

3. *Queste* : *Terre gaste*. De même la *Tav. Rit.*, où le récit de la *Queste* est fort abrégé, et où la recluse est devenue la sœur de Perceval (p. 459).

4. De m. 758, 24400; *Herlan* 99. *Herlam* (-*lain*) 97, 349, 101; *Labran* 336, *Laban*, *Queste*.

5. *Bencin* (*Biancino*), *Tav. Rit.* Le nom n'est pas dans la *Queste*.

6. *Go* 24400; *Gerot* 99; *Gher*, *Queste*.

500. Lancelot quitte l'ermitage. Il trouve l'ermite qui pleure la mort de son compagnon et conjure le diable pour avoir des détails sur cette mort miraculeuse. Sermon de l'ermite au profit de Lancelot (la parabole des noces du fils de l'empereur). Rêve mystique, expliqué par un autre ermite. Lancelot est vaincu dans un tournoi allégorique. Nouvelle vision. Il reste patiemment au fleuve de *Marcoise*, se recommandant à Dieu [1].

501. Bohort triomphe, après plusieurs visions, de *Priadan le noir* [2]. Lionel en chemise, battu; la pucelle, l'ermite. Bohort retrouve Lionel en apparence mort. Encore le diable-demoiselle. Après que Lionel a tué Calogrinant, les deux frères sont sur le point de se battre, quand le ciel intervient et ordonne à Bohort d'aller à la mer, où il trouve Perceval.

502. Galaad arrive pendant ce temps à la fontaine qui bout [3], où l'aïeul de Lancelot avait eu la tête tranchée pendant qu'il buvait; sa tête et son corps furent enlevés et enterrés par son fils, malgre les lions gardiens. Galaad termine les aventures de cette fontaine en puisant de l'eau, après quoi il va chez un ermite.

Il rencontre ensuite Helain le blanc [4], qui conquit Rome. Ce chevalier est le fils de Bohort et de la fille du roi Brangorre, épousée par Bohort à l'époque où il vainquit dans un grand tournoi arrangé dans la terre du roi. La princesse en était le prix; en outre, les douze chevaliers qui s'étaient distingués le plus après le vainqueur devaient être mariés à douze demoiselles par l'*elecion* (l'*ordenance* 336) du vainqueur. Bohort ne voulut pas de la princesse, mais elle sut obtenir sa *compagnie*, d'où naquit Helain, comme nous le dit l'histoire de Lancelot; pour l'histoire d'Helain, on peut consulter le livre de Robert de Borron. — Helain joute avec Galaad, qui ne parvient pas à l'abattre; une voix leur ordonne de se séparer. Helain le blanc.

503. Galaad arrive à un château où se livre un grand tournoi [5], et dont les défenseurs ont le dessous. Il se range de leur côté et renverse rudement Gauvain [6], qui comprend, comme il vient de le dire à Brandelis, qu'ils ne pourront rien faire Galaad trouve Tristan dans un tournoi.

1. Ici 336 seul donne, au f° 252, le songe de Gauvain et d'Hector qui, dans la *Queste* aussi, précède les aventures de Bohort; cf. Furnivall, chapitre VII.
2. Ainsi 336 et *Queste*; 97 : *Syadan*; 24400 : *Pladam*; les autres : *Piadam* (*Piadan*).
3. Cet épisode figure plus loin dans la *Queste* (cf. § 558, note), qui, sans donner de détails sur la fontaine, se borne à dire (Furn, p. 234) : *la fontaine qui bouloit a grans ondes, si comme li contes a devisé cha arriere*; dans la *Queste* cela n'est pourtant pas raconté. — Dans la *Tav. Rit.*, p. 468, Gal. délivre un corps qui brûle; puis une demoiselle le conduit au bord de la mer, où il trouve Perceval et Bohort, cf. § 511.
4. La rencontre avec Helain n'est pas dans la *Queste*.

5. Nous voyons, par la présence de notre héros dans ce tournoi, que le roman de Tristan reprend ici après les épisodes intercalés; cf. § 496. — Brandelis ne figure pas dans la *Queste*, qui, naturellement, ne donne pas Tristan non plus, et qui, après le tournoi, raconte l'arrivée de Galaad chez l'ermite; cf. § 510.
6. Aussi dans 772, où, à partir du f° 339 c, une autre main commence; cf. § 296, note, et 529, note.

contre le bon chevelier, dont ils ont reconnu l'écu. Hector se retire : il ne veut pas se battre avec son neveu. Galaad trouve Tristan, et *le hurte du cors et de l'escu si durement qu'il le fet flatir a terre, puis s'en passe outre.* Il remporte une victoire complète sur le parti opposé et part ensuite furtivement. Gauvain, gravement blessé, reconnaît la vérité de la prédiction que Lancelot lui fit au moment où Galaad retira l'épée du bloc [1]; il est soigné au château, d'où il ne sort qu'au bout de quatre mois.

Tristan et Galaad marchent ensemble.

504. Tristan court après Galaad, avec qui il voudrait faire connaissance. Il l'atteint à l'entrée de la forêt d'*Ancore* [2], et s'étant nommé, le prie d'accepter sa compagnie. « C'est moi qui devrais vous adresser cette requête, » répond Galaad. Tristan lui demande ensuite s'il a vu, avec son chevalier, la *beste glatissant,* dont Gauvain et Gaheriet lui avaient parlé un jour qu'*aventure les amena ensemble.* Galaad répond que oui, en lui racontant ce qu'il avait entendu dire de ce chevalier, qui est si preux : « Quel dommage qu'il ne soit pas chrétien! » dit-il; Tristan est de son avis.

Ils écoutent les plaintes d'amour de Palamède.

505. Surpris par la nuit, ils trouvent une ancienne maison de forestier, inhabitée depuis longtemps; les murs en sont *auques derochiez.* Ils se décident à y passer la nuit : ils seront toujours mieux là que dans la forêt. Pendant qu'ils causent, désarmés, *de ces choses dont plus leur estoit, c'est du saint Graal et des granz merveilles du roiaume de Logres,* un chevalier arrive; il se désarme, ayant lui aussi l'intention de coucher dans la vieille maison. « *Sire, tenez vous coi,* dit Tristan à Galaad; *si orron l'estre au chevalier; car il ne cuide pas que nous soion ci* (var. : *soions si près de lui*). » Le chevalier, assis sur son écu, *coumença a penser durement, et quant il ot pensé, il geta .I. pleint de parfont cuer ; après coumença trop durement a pleurer et a feire si grant duel que cil qui l'escoutoient en estoient tuit esbahi.* Au bout d'un assez long temps, ce chevalier se met à parler : il exprime ses peines de cœur et déplore qu'il n'occupe pas la place de Tristan auprès de la belle Iseut, qui, dit-il, a assujetti tout son être; à la fin, il s'endort. Galaad dit : « *Oïstes vous onques si fol chevalier*

1. Cf. p. 281-282.
2. *Anchore* 758, 24400; *Antore* 99; *Aurore* 97, 349, 101; *Entoivre* 336.

con cist est? » Tristan répond, furieux : « Il ne connaît pas encore aussi bien sa folie que je la lui ferai connaître avant qu'il nous quitte. Mal lui prendra de cet amour, qui lui vaudra la mort, s'il n'est compagnon de la Table Ronde. » Galaad n'ose blâmer Tristan, qui, par égard pour son compagnon, s'abstient de courir tuer tout de suite le chevalier. Se demandant qui son ennemi peut être, Tristan s'endort. *Mès ce ne fist mie Gal.*, qui prie Dieu, jusque vers l'aube, de le préserver du péché et de lui accorder de voir *aucune chose des secrez du saint vessel*. Quand il s'éveille, à l'arrivée du jour, il voit que Tristan dort encore. Le chevalier — c'est Palamède, portant un écu noir avec un lion d'argent — est debout, très vexé de n'avoir pas été seul; sûr qu'on l'a écouté, il prend la décision de s'en aller au plus vite. Dans la semaine, il avait passé devant la Joyeuse Garde, où il avait vu Iseut, *et tantost con il la vit*, *pour la grant biauté qui en li estoit l'ama il adont de si grant amour qu'il n'amoit autretant soi ne autrui.* Il est affligé cependant de se savoir beaucoup moins beau que Tristan; il se console en pensant à sa prouesse aux armes. Il part, rencontre Habé le renommé, l'abat et prend son écu en lui laissant le sien.

506. Galaad n'a pas voulu réveiller Tristan avant le départ du chevalier, afin que celui-ci ne fût point tué devant lui *pour si povre achoison con d'amer la reÿne Yseult.* Tristan le conjure par la foi qu'il doit à son père Lancelot et aux compagnons de la Table Ronde de lui dire les enseignes de l'écu du chevalier et par où il s'en est allé. Galaad y consent à contre-cœur. Il ne veut plus accompagner Tristan, qu'il quitte en disant qu'il a affaire ailleurs.

507. Tristan rencontre à son tour Habé, est trompé par l'écu de Palamède, qu'il porte toujours, et le défie. L'autre, qui a reconnu Tristan, a beau lui crier de s'arrêter : il est désarçonné et blessé mortellement; non content de cela, Tristan veut lui couper la tête, quand Habé lui fait savoir qu'il est compagnon de la Table Ronde, et une explication a lieu. Habé a passé la nuit dans un château voisin, avec Gaheriet. Son écu, emporté par Palamède, était *d'argent a une teste de serpent.* Survient Gaheriet, que Tristan prie de faire soigner Habé et, s'il meurt, de le faire *mettre en terre beneoite*, *coume chevaliers erranz doit estre ;* car lui-même n'a pas le temps de

Habé le renommé tué par Tristan.

rester avec lui. Il part. Gaheriet aurait essayé de venger son compagnon si Tristan n'eût été de la Table Ronde. Habé meurt, et Gaheriet le fait enterrer *au plus honoreement qu'il pot*; l'épitaphe dit : *Ci gist Habez li renoumez, que Tristan, li niez le roi Marc, ocist*[1].

Dernier combat de Tristan contre Palamède.

508. Tristan rencontre Dodinel le sauvage, qui lui dit qu'il vient d'être désarçonné par le chevalier que cherche Tristan. Celui-ci atteint enfin son ennemi dans une vallée. S'étant abattu l'un l'autre avec leurs chevaux, ils commencent ensuite l'escrime. Survient Blioberis, qui regarde le combat, admire les deux chevaliers, trouve probable, à cause de leur prouesse, qu'ils sont de la Table Ronde et résout de les séparer. Les deux combattants, se reposant après le premier assaut, sont émerveillés de la bravoure qu'ils ont trouvée l'un chez l'autre; Tristan est pourtant moins lasssé que Palamède, qui se demande si son adversaire est Galaad ou Lancelot : « Si c'est Tristan, se dit-il, j'ai eu tort de le combattre, car j'aurais dû m'en abstenir pour l'amour d'Iseut. » Voici que Blioberis s'avance et leur demande leurs noms. Tristan, tout en se fâchant de cette intervention, consent à se nommer et pardonne à Blioberis dès qu'il a appris son nom. Palamède, s'étant nommé, rappelle à Blioberis qu'il lui a sauvé la vie dernièrement, lorsque les deux frères de Gauvain voulaient le tuer[2], et le prie de lui rendre le service de décider Tristan, avec qui il ne doit point se battre, à laisser le combat. Mais Tristan est intraitable, quoique Palamède lui-même le prie de cesser le combat, et veut se ruer sur son rival. Blioberis intervient encore : « *Or ne cuidasse je mie que vous refusissiez ma priere.* » Tristan répond qu'il *n'en orroit priere de nul houme.* Alors Palamède s'agenouille, se déclare vaincu et rend son épée. Tristan, ne pouvant plus le tuer sans se parjurer, d'après la coutume de la Table Ronde, abandonne la bataille, mais en menaçant Palamède, qui répond humblement : « *Quant vous m'asaudrez, il m'en pesera.* » Puis Tristan se tourne vers Blioberis et lui fait savoir qu'il ne l'aimera plus tant que par le passé : « Si vous n'étiez de la Table Ronde, *li maus en revenist seur vous. Si sachiez, s'il vous mescheoit demain, il*

1. Cette mort est annoncée au commencement de notre roman; voy. § 27.
2. Cela n'a pas été raconté.

ne m'en peseroit point. » Blioberis se dit très fâché d'avoir encouru la colère de Tristan et s'excuse sur l'obligation qu'il avait à Palamède. Tristan, monté à cheval, avertit ce dernier qu'il se battra avec lui à outrance au premier endroit où il le trouvera. Palamède répond qu'il évitera de son mieux tout combat avec son rival. Tristan part. Palamède, ayant beaucoup remercié Blioberis [1], s'en va également, et les trois chevaliers suivent chacun leur chemin.

Tristan arrive au château de Sagremor — présent d'Arthur — et y passe la nuit. Le lendemain, en sortant de la forêt, il rencontre Lambègue, qui lui indique un château où la joute est de rigueur, et où il a été désarçonné lui-même; il dit être à la recherche de Blioberis.

509. Tristan se rend à ce château, qui est superbe et *dreciez sus une eve reide et parfonde*; on y est en fête, le roi seigneur devant être couronné le lendemain. Dans des pavillons se tiennent jusqu'à dix [2] chevaliers, qui attendent les chercheurs du saint Graal. Tristan s'approche rêveur; il songe toujours à l'amour de Palamède pour Iseut, *ne aventure ne li estoit mès pieça avenue dont il fu si iriez coume de ceste.* Arrivé aux pavillons, il est abordé par un chevalier qui, apprenant qu'il est de la Table Ronde, dit haïr ceux qui en sont compagnons. Tristan l'abat mort et tue ensuite un autre. Le roi envoie son frère inviter Tristan à dire son nom. Celui-ci, ayant refusé absolument, voit prendre son cheval à la bride par l'envoyé, qui commence à le mener vers les pavillons. Tristan, le voyant sans armes, le laisse faire pendant quelque temps; à la fin, impatienté, il lui dit de lâcher prise : « Sinon, je vous tuerai; *si sera la honte moie, et li doumages vostres;* » l'autre n'en démordant point, Tristan lève sa lance, et le tue après lui avoir adressé un dernier et inutile avertissement. Alors le roi envoie plus de cent cinquante [3] chevaliers, dont quinze sont armés, à la poursuite de Tristan, qui en abat quatre avant de briser sa lance. Après qu'il a fait des merveilles de prouesse, on lui tue son cheval, et il reste à pied contre plus de cent hommes; il est enfin près de succomber,

Combat de Tristan contre cent cinquante chevaliers.

1. On pourrait expliquer la conduite de Palamède en cette occasion par une promesse donnée à Iseut de ne point combattre Tristan; cf. Tressan (§ 384, note).
2. Var. *mille*, *dix mille*.
3. *Cent cinquante dix* 758 (faute).

quand vient à passer Palamède, qui reconnaît son rival, l'admire et se dit que ce serait une lâcheté de ne pas l'aider, malgré la haine que lui porte Tristan; *car touz li mondes seroit empiriez de la mort a si preudoume.* Il abat le premier qu'il rencontre et donne le cheval à Tristan, qui reconnaît celui qu'il vient de menacer de la mort. Malgré tous leurs efforts ils auraient été, à la fin, tués ou faits prisonniers devant ce château de *Hapart* [1], si Galaad n'était survenu. Il ne tarde pas à secourir les deux chevaliers et triomphe bientôt de leurs adversaires, qui prennent la fuite. Le roi sort, plein d'admiration pour Galaad, ordonne à ses hommes de cesser les hostilités, et les trois chevaliers traversent le château sans qu'on les arrête. *Quant il ont l'eve passee,* Tristan exprime à Galaad sa reconnaissance, et Palamède les quitte immédiatement. « Qui est-il? » demande Galaad à Tristan, qui lui explique tout ce qui s'est passé. Galaad approuve la conduite de Palamède, « mais, dit-il, *je le plaing trop durement de ce qu'il n'est crestiens. — Et ge ausi* » *fet Tr.* A la nuit ils vont prendre leur logis chez la sœur de Dodinel le sauvage. Ils font route ensemble pendant trois jours. Tristan souffre beaucoup de ses blessures; un autre, étant dans le même état, n'aurait pu supporter comme lui les fatigues de la chevauchée. Au quatrième jour, il est obligé de descendre à une abbaye, où un vieux chevalier, qui le soigne, lui fait remarquer que ses blessures sont dangereuses, parce qu'il les a trop *portees sanz regarder.* « Oh! répond Tristan, *li cuers me dit que je n'aie doute de mort.* » Galaad, qui ne peut rester longtemps, le quitte au bout de deux jours.

Palamède et Tristan secourus par Galaad.

Tristan reste dans une abbaye, blessé.

Aventures de Galaad.

510. Galaad arrive chez le roi Pelles, qui célèbre l'anniversaire de son couronnement. Un enchanteur, dont l'art fait défaut devant Galaad, est forcé de conter son histoire : Sarrazin, originaire de *Berbana*, il avait été baptisé par l'ermite Nascien, et s'était plus tard fait serviteur de *Dagon,* le maître des maîtres des enfers. Il est emporté par les diables. — *Eliezer*, le fils du roi, part après Galaad, dont il désire éprouver la force; désarçonné deux fois, il retourne sur ses pas.

Chez un ermite, Galaad se confesse; puis il part avec une demoiselle (la sœur de Perceval, f° 356 b), qui promet de le mener à une « belle aventure ». On traverse la forêt de *Caleise* [2].

1. Ainsi 336; *le chastel de la part,* les autres.
2. Var. *Calisse.* Dans la *Queste* (cf. § 503, note), Galaad ne se confesse pas; après avoir traversé la forêt, appelée *Chelibe*, ils arrivent au

Une cousine de la demoiselle recouvre la raison par la seule présence de Galaad. On rencontre Blioberis et ensuite cinq chevaliers, ennemis de la lignée de Ban : Caulas le grand, Senelas, *Baridan*, *Damas*, *Damadas*. Combat; les cinq tombent mortellement blessés.

A l'hôtel, nos voyageurs trouvent trois frères : Amant, *Gaenor* et *Harpin*. Une jeune fille entachée de lèpre est guérie par la haire de Galaad.

511. Blioberis les quitte. Les trois frères attaquent Galaad par jalousie; vaincus en un rien de temps, ils se battent après avec *Acourant* et *Darubre* (f° 357); le premier succombe, mais Darubre tue les trois frères.

La demoiselle et Galaad arrivent à la mer, où ils trouvent Bohort et Perceval [1].

château de la demoiselle et trouvent le lendemain, à la mer, Bohort et Perceval (voy. ci-après).

1. A partir d'ici, les mss. poursuivent comme la *Queste* (cf. ci-dessus), que suit aussi la *Tav. Rit.* (voy. § 502, note) (l'histoire de Tristan reprend au § 516) :

512. La demoiselle et Galaad s'embarquent avec Bohort et Perceval, et on arrive à un lieu désert et sauvage; là on trouve une autre *nef*, symbolisant l'église et accessible seulement à un croyant parfait. On entre dans cette *nef* et on y trouve un lit et une épée (description comme dans la *Queste*). Des lettres qui se trouvent sur l'épée disent : « Personne ne m'empoignera, sauf un seul. » Perceval et Bohort essaient en vain de l'empoigner (cet essai seulement dans 336 et la *Queste*). Alors Perceval et Bohort prient Galaad d'essayer [1], mais il dit [2] qu'il veut voir *toute la maniere* de l'épée. Il trouve d'autres lettres : « Que personne ne s'avise de me tirer, s'il ne sait mieux frapper que les autres; sinon, il est un homme mort, *et ceste chose a esté esprouvee.* » Bohort et Perceval sont intimidés par ce *deffens* et renoncent à s'essayer [3]. Alors la demoiselle leur dit [4] : « *Li traires est devaés* à tous sauf à un seul, *et si vous dirai* [5] *comment il en avint, n'a mie encore mout lonc tens* [6]. Suit l'histoire de *Lavar* [7] et d'*Urlain*. Maintenant Galaad veut essayer. « Attendez, dit la demoiselle, que vous ayez mieux examiné les merveilles de cette épée. » On voit des lettres sur le fourreau, et on s'aperçoit

Episodes de la *Queste*.

1. Dans 99, ils lui disent : « Vous acheverez cette chose. » Les autres mss. ajoutent : « Puisqu'ils n'avaient, disent-ils, pu le faire eux-mêmes, » bien que cela soit raconté seulement dans 336.
2. 99 : Il regarde alors l'épée et voit d'autres lettres. 336, *Queste* : Il dit vouloir voir d'autres merveilles.
3. Galaad y renonce également, 336, *Queste*.
4. Dans 99 les compagnons disent cela ; puis la demoiselle : « C'est une chose, dit-elle, qui est déjà arrivée, » et elle raconte l'histoire de Lavar et d'Urlain.
5. *Si vous dirai* [*comment* 349], *car je le sçay. Il advint*, etc. 97, 349 ; *si v. d. comment je le scay* 101, 758, 24400. *Et si vous diray aussi comme il en avint* 336 ; *et si vous dirai comment il en av.*, *Queste*.
6. Il y a longtemps, 99.
7. Aussi *Lamberz*. — *Labran* 336, *Lambar*, *Queste* ; *Lavez* et *Lambar* 97, 349 ; *Lavez* et *Lambac* 101 ; *Lanar* 99 ; *Lanar* (*Lavar*) et *Lambar* 758, 24400.

que les *renges* sont de chanvre et très faibles ; on lit les lettres, qui disent : « Le porteur de cette épée doit être meilleur que les autres hommes, et les *renges* doivent être changées par une vierge, fille de roi et de reine. » Sur la prière de Perceval, Galaad retourne l'épée et trouve de nouvelles lettres [1], qui disent : « *Qui plus me prisera plus i trovera a blasmer au grant besoing.* » La demoiselle dit alors [2] à Perceval : « Mon frère, cela est déjà arrivé, *si vous dirai quant et a quel gent.* » Et elle raconte l'histoire de l'*Isle tornoiant* (Nascien ; le roi *mehaignié* [3].) « Nous voyons donc, disent les compagnons, que ces lettres n'empêchent pas d'essayer l'épée. » Ils regardent le lit, dont les trois *fussiaus* avaient chacun une couleur particulière ; *li contes* fera une digression pour nous en donner l'histoire [4], qui est racontée comme dans la *Queste.*

513. Les trois compagnons, ayant regardé la *nef*, le lit et les trois *fussiaus*, relèvent le drap et voient une couronne d'or, au dessus de laquelle est une belle aumônière. Là dedans Perceval trouve un *brief* qui expose *la maniere des fussiaus*, comme le conte l'a *devisé. Lors dist* Perceval : « Il faut aller chercher [5] la demoiselle *qui ces renges changera* ; sans cela on ne pourra emporter l'épée. — Ce sera difficile, disent les autres ; néanmoins nous nous mettrons en quête. » *Quant la damoisele qui seur Perc. estoit* [6] *l'entendit*, *elle dit :* « *Ne vous esmaiez.* » Elle ouvre un *escrin* (*coffre*, *Queste*) qu'elle avait apporté avec elle. Elle y prend des porte-épée, faits de ses cheveux, qui sont merveilleusement beaux ; les ayant substitués aux *renges* d'étoupe, elle dit le nom de l'épée : *l'espee aus estranges renges. Quant les .III. compaignon ouirent ceste nouvelle, ilz en ourent grant joie* [7]. Bohort et Perceval prient Galaad de s'essayer pour avoir cette épée si désirée en Logres. « *Si j'y fail*, dit Galaad, elle ne sera pas à moi. » Il l'empoigne : ses doigts *passerent a l'encontre l'un l'autre.* « C'est donc la vôtre, » disent ses compagnons. Galaad la tire et l'admire. *Et la demoiselle lui oste celle qu'il avoit ceinte et lui ceint celle aus estranges renges.* Elle dit que maintenant il ne lui chaut quand elle mourra ; elle est la pucelle la plus heureuse du monde, car elle a *fait le plus preudomme du monde chevalier*, ce qu'il n'était

1. Dans 99 il les trouve sans être prié de chercher.

2. Ainsi 336 et la *Queste*, mais dans les autres : « Je voudrais, dit Perceval à Galaad, que vous prissiez cette épée, mais maintenant je n'ose donc plus vous engager à la prendre. — C'est une chose déjà arrivée, dit la demoiselle, et elle raconte l'histoire de l'*Isle tornoiant*. — 99 : « Je voudrais que vous prissiez cette épée. » « *Non ferai*, dit Galaad, *que je m'en doubte.* » « *Il advint,* » *fait la damoiselle*, — puis l'histoire de l'Ile.

3. L'époque de ces évènements : cinquante-quatre (cinquante-huit, 24400) ans après la passion.

4. 99, tout court : *Si vous dirai comment.*

5. Ainsi 336, qui porte fautivement Galaad au lieu de Perceval, et la *Queste*. Mais 772 et les autres (aussi la *Tav. Rit.*) : *Lors dist Perceval :* « Dieu soit loué, qui nous a permis de voir de si hautes merveilles. » *Li compaignon dient autretel. Lors dit la damoisele a Gal.* : « *Veez vous ceste espee ?* » Et elle lui dit qu'elle l'a amené à cause de cette épée, qu'il faut qu'il essaye : s'il peut la tirer de la gaine, il est le bon chevalier qui terminera les aventures du Logres. Galaad, ayant fait commencer ses compagnons, qui ne réussissent pas, tire l'épée et l'admire. « Mais il manque encore une chose, dit la demoiselle ; les *renges* sont trop mauvaises, et *cis briés dist qu'il couvient qu'eles soient remuees par fille de roi pucele. Elle les fera de la chose qu'ele a plus chiere desus lui* ; puis elle doit *metre le non a ceste espee.* » Elle leur dit que cette demoiselle est elle-même et tire les *renges* d'un *resselet* qu'elle porte au sein, après que Perceval a dit qu'il faut aller chercher cette demoiselle, bien qu'ils ignorent où elle est, ce à quoi Gal. répond que Dieu les aidera comme d'habitude. Le remplacement des *renges* raconté comme dans la *Queste*. Suite ci-dessous.

6. Dans la *Queste* et d. 336, elle s'est fait connaitre au moment de l'embarquement.

7. Cette remarque manque dans la *Queste*.

point avant d'avoir reçu cette épée. Galaad se déclare son chevalier pour toujours. *Adont la damoiselle leur dist : « Beaux seigneurs, dès ore mès vous poués vous de cy partir et aler en vostre afaire. » Et lors yssent de la nef et viennent a la roche.* Perceval dit à Galaad qu'il remerciera toujours Dieu d'avoir pu assister à une si haute aventure. *Et lors vindrent ou leur nef estoit*; ils entrent. Le vent *se feri ou voille, qui tost les out eslongniés de la roche. Et lors avint que la nuit seurvint.* Ils se demandent l'un à l'autre s'ils sont près de la terre, et passent toute la nuit sans boire ni manger, car ils n'ont pas de *viande*; *si leur avint qu'il arriverent l'endemain a .I. chastel que l'en appelle Quartelons* (*Carchelois*, *Queste*; *Chartelos*, *Tav. Rit.*), *et estoit en la marche d'Escoce* [1].

514. Un écuyer vient leur demander qui ils sont; apprenant qu'ils appartiennent à la maison d'Arthur, il les quitte après leur avoir dit qu'ils sont arrivés pour leur malheur à ce château, car on y hait les chevaliers d'Arthur [2]. Ils [3] entendent sonner un cor. Une demoiselle vient leur poser la même question que l'écuyer, et les prie vainement de retourner. En ce moment, ils voient venir par la *mestre rue* jusqu'à IX. (.X., *Queste*) chevaliers, qu'ils mettent en fuite. Le château appartient au comte *Hernoul* [4], emprisonné par ses trois fils, qu'il avait voulu chasser pour venger leur sœur, déshonorée et tuée par eux. Les trois compagnons triomphent de tout le monde. Le comte, qui est mourant, engage [5] Galaad à aller guérir le roi *mehagnié*.

Ils partent et voient un cerf blanc conduit par quatre lions, symbolisant le Christ et les quatre évangélistes. Perceval prend l'ancienne épée de Galaad [6].

515. Ils arrivent au château où l'on demande une écuellée du sang d'une vierge pour en guérir la châtelaine de la lèpre [7]. La sœur de Perceval se soumet volontairement à ce traitement, et meurt après avoir

1. Suite de la rédaction de 772, etc. (voy. ci-dessus) : La demoiselle ayant donné à l'épée le nom de l'*espee aus estranges renges*, se nomme et écarte son voile; alors les trois sont *assez plus lié que devant*. On s'assied et converse. Galaad a envie de dormir et se couche sur le lit. Quand il s'éveille, dans la nuit, on est bien loin de l'endroit où on avait trouvé le vaisseau. A l'aube, ils arrivent à une petite roche excessivement haute et couverte d'arbres ; au pied de cette roche ils aperçoivent un être singulier : c'est *Caïphe*, ancien évêque de Jérusalem. Il avait été exposé au gré de la mer par *Vaspasien*, à l'époque de *Titus ;* on l'avait repoussé partout, et il n'a pas mangé depuis deux cents ans. (Ceci a été pris au *St-Graal*, voy. l'éd. *Furnivall*, p. 33-34). Les compagnons, qui étaient sortis du vaisseau pour regarder de près ce vieillard extraordinaire, s'embarquent de nouveau et racontent ce qu'ils ont vu à la demoiselle, qui dit que c'est une des plus belles aventures dont elle *oïst pieça parler*. Puis ils continuent à *errer* en mer. *Un jor avint que aventure les aporta devant un chastel qui seoit sus la mer* (le château pas nommé excepté dans la *Tav. Rit ;* v. ci-dessus), et l'on y va à cheval. Maintenant il y a accord avec 336 et la *Queste*.

2. 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99 : Gal. découvre et reprend son écu appuyé à la porte d'une vieille église qu'ils trouvent dans le château. — La haine contre les chevaliers d'Arthur a déjà été mentionnée dans 336 et dans la *Queste*, à l'endroit où l'on arrive à Carchelois.

3. 772, etc. : Ils demandent l'hospitalité *par le chastel*. Un homme vient leur dire qu'on n'ose les héberger, et les adresse à la *mestre forteresce*. Ils y entrent et trouvent des chevaliers et des dames, *et il vont jusqu'au mestre palès*. Trois chevaliers, frères, viennent à leur rencontre ; l'un d'eux veut ravir la demoiselle. Ils sont mis en fuite. Le château appartient au comte Hernoul, etc., comme 336 et la *Queste*.

4. *Erveus*, *Tav. Rit.*

5. Dans 772, etc., il prie d'abord un ermite de faire connaître à Arthur le *fol* amour de Lancelot pour Guenièvre.

6. Cette remarque manque dans 336.

7. Ici commence, dans 99, f° 751, une lacune qui finit au passage où l'on demande pardon à Galaad ; voy. § 528, note. — Pour le château, cf. § 59.

chargé Perceval de mettre son corps sur une *nef* qu'il retrouvera à la cité de *Sarraz*, et de l'enterrer là au *Palais esperitel*. Elle prie les compagnons de se séparer dès le lendemain pour se retrouver plus tard chez le roi *mehagnié* [1]. Sa mort est vengée par une formidable tempête. Bohort part en poursuivant un chevalier qui, lui-même, poursuit un autre chevalier blessé. Perceval et Galaad se séparent ensuite dans la forêt d'*Aube*.

Ici les mss. passent à l'histoire de Tristan (cf. § 511, note) : *Mès or lesse li contes a parler de Perc. et retourne a Gal. pour conter comment il li avint au retour qu'il fist u roiaume de Logres et coument il delivra le roy Artu en sa venue et* (var. *en*) *la terre de Logres des Sesnes qui venu i estoient par le conseil le roy M. de C., et devise l'estoire par qui conseil il i vindrent a cest point.* (Cette dernière phrase manque dans 336.) — La *Queste*, où manque le nom de la forêt (Aube), passe à Lancelot, qui trouve la *nef* portant le corps de la sœur de Perceval, voy. § 532, note. — Pour 757, 760, 104 et 1463, qui présentent un texte abrégé, voy. § 534, note. Pour 12599, cf. § 297 a. Voici la suite d'après 772, etc. :

Invasion de Marc avec les Saxons dans le Logres.

516. Le conte dit que le roi Marc *avoit bien oï dire* que Tristan était arrivé en Logres avec Iseut et qu'ils étaient installés à la Joyeuse Garde. Ayant pour Iseut trop d'amour pour pouvoir l'oublier, il *en estoit tant a maleise que nus plus. Il eüst mainte foiz mandé au roy Artu qu'il li rendist Yseult, mès il n'osoit*, connaissant l'amitié d'Arthur pour Tristan; d'ailleurs, Arthur n'aurait osé le faire pour ne pas se brouiller avec la lignée de Ban. Ainsi, Marc a vécu sans Iseut pendant deux ans; il hait fort Arthur et lui nuirait volontiers. La nouvelle lui arrive que les compagnons de la Table Ronde sont morts à la quête du saint Graal. Sur le conseil d'Andret, il propose alors aux *Sesnes* de marcher avec lui sur Arthur, leur ennemi mortel. Les *Sesnes* acceptent, arrivent en Grande-Bretagne, *a grant force de gens, et cheminerent vers Synedoc* [2]. Marc et les Cornouaillais arrivent au même port que les *Sesnes*. Ayant attendu jusqu'à la nuit tombante, les deux armées marchent sur Camaaloth, où on espère trouver Arthur.

1. Dans 772, elle recommande à Gal. d'aller aussi à Camaaloth, car « *Artus a grant besoing que vous vegniez a lui.* » De même les autres, sauf 336, la *Queste* et la *Tav. Rit.*, qui passe à la guérison de Pelles (voy. § 562), suivie du reste de la quête du Graal, et donne ensuite l'invasion de Marc (cf. la note suivante).

2. Manque dans 336. *Synedec* 97, 349, 101; *Sinedos* 758; *Tintael* 24400. — Dans la *Tav. Rit.* (voy. la note précédente), outre Marc et le roi des *Sesnes*, les rois de *Gualagnia* et de *Sobois* (Sorelois) prennent part à l'invasion. Iseut est enlevée pendant une promenade au jardin, et après une forte bataille, où Golistant et Lantris perdirent la vie, puis envoyée en Cornouaille. Brangain, se voyant toute seule à la Joyeuse Garde, en meurt de douleur. Puis la *Tav. Rit.*, p. 477, passe en abrégeant au siège de Camaaloth; voy. § 534, note.

Après six jours de route, *qu'il ne firent vilennie ne leidure*, les envahisseurs arrivent, un samedi soir, à la Joyeuse Garde. Marc y entre avec cinq cents chevaliers; les portes sont ouvertes jour et nuit, les habitants ne s'attendant pas à une attaque, et Marc *s'en ala tout droit la ou il cuidoit que la reÿne Yseult fust, et la prist a force la meesmes ou ele gesoit en une chambre o grant compagnie de dames et de damoiselles. Après il fist meitre le feu en la vile*, et peu échappèrent au massacre. On se remet en route après s'être emparé de tout ce qui a quelque valeur; Marc *ne demanda riens de tout cel conquest qu'il orent fet, car il avoit la reÿne Yseult; ainz leur dist : « Or pensez du chevauchier jusqu'au roi Artu.* » Il espère surprendre le roi, qui réside à Camaaloth. **Enlèvement d'Iseut.**

517. Arthur est fort triste, car il sait que plusieurs compagnons de la Table Ronde sont morts, et il maudit la quête du Graal et celui qui avait juré le premier de l'entreprendre. Un *valet* arrive : « J'apporte, dit-il, de fâcheuses nouvelles. — Si tu en apportais de bonnes, fait le roi, *ce seroit merveilles, car il a ja grant tens que je n'oï nouveles se males non.* » Le messager, qui est parvenu à s'échapper de la Joyeuse Garde, rapporte ce qui s'est passé. Désolé, Arthur déplore l'absence des *preudomes de la T. R. Lors saut avant* un comte d'Irlande, frère d'un compagnon de la Table Ronde, *Ducades de Garlot*[1]. Il encourage le roi : « *Vostre meson n'est pas remese seule, qu'il n'i ait encore des meilleurs du monde* malgré l'absence des compagnons de la Table Ronde. » Le roi se réconforte et mande ses hommes; au bout de trois jours il en a réuni plus de deux mille *a armes et a chevaus, et d'autres a plenté.*

518. Au quatrième jour, à l'heure de *prime*, deux chevaliers annoncent au roi, qui est dans sa chapelle, où il vient d'entendre la messe, que les ennemis sont tout près : « *Ja en sont ci .X. mil tous montez.* » Le roi fait former dix *eschieles*, engage ses gens à se bien défendre *aus coumençailles*, se fait armer et arrive au champ de bataille avec deux cents chevaliers. De toutes parts, il voit tomber morts ses hommes; désespéré, il s'élance dans la mêlée et fait merveille, mais le nombre des ennemis est trop grand. Marc réussit à blesser et à renverser Arthur, qui est délivré et ramené à la cité par ses hommes. **Bataille et siège de Camaaloth.**

1. Var. *Ducardet de Galot.*

La perte est considérable de part et d'autre, surtout pour les Cornouaillais, *dont il y eut tant ocis qu'a painne en peüst en savoir le conte*; pourtant les *Sesnes* et les Cornouaillais se consolent à l'idée qu'Arthur est blessé à mort. On ouvre le siège de Camaaloth, où l'effroi est grand à la vue du roi blessé; heureusement, les médecins se font forts de le guérir prochainement. *Mès a tant lesse li contes a parler d'euls touz et retourne a Gal.*

Galaad trouve Arthur le petit, Palamède et Esclabor.

519. Galaad[1], ayant quitté Perceval, trouve, trois jours plus tard, à l'heure de *prime*, deux chevaliers qui se battent dans une vallée *auques parfonde*; un autre chevalier regarde la bataille. Ce sont Arthur le petit, fils du roi, et Palamède; le spectateur est *Esclabor*, le père de ce dernier. Au moment où arrive Galaad, les deux combattants se reposent. Palamède, qui a reconnu l'écu de Galaad, dit à son adversaire : « Si j'étais aussi bon chevalier que celui qui vient d'arriver, je triompherais bientôt de vous, quand même vous auriez *le pooir encore de tiex .IIII. chevaliers con vous estes.* — Pas possible! — *Certes, si feroit tieus .V.* Allez donc, pour vous en convaincre, provoquer ce chevalier, de même que vous venez de m'assaillir moi-même pour savoir lequel de nous est le meilleur chevalier. Contre moi vous n'avez point encore eu le dessus; vous avez, au contraire, plutôt perdu que gagné. *Lessiez donc ceste bataille a tant, s'il vous plest, et montez et vous alez essaier a lui.* » Arthur y consent, sauf à recommencer la lutte avec Palamède à la première occasion venue.

520. Galaad, voyant le combat fini, s'en va vers Camaaloth. Arthur le suit, ainsi que Palamède et son père, pour voir *de cel chevalier abatre l'orgueil et le boban.* Arthur est abattu avec son cheval par Galaad, qui reprend son chemin. Palamède fait remarquer à Arthur, qui s'apprête à poursuivre Galaad pour se battre à l'épée, que si le chevalier ne l'a pas mis à mort, c'est par *courtoisie*, et non pas à cause de la *bonté* qu'il aurait trouvée dans son adversaire, et il le blâme d'attaquer ainsi les passants : « Il faut croire, lui dit-il, que vous portez envie aux bons chevaliers. » Arthur s'en défend : il est chevalier nouveau et a besoin de *los et de pris*, et un

1. La sœur de Perceval lui a dit d'aller aider le roi Arthur; voy. § 515, note. Dans 757, 760, 1463 il entend parler du siège, voy. § 534, note.

chevalier ne doit ni refuser la joute ni se reposer, *mès fere en sa jouvente chose dont il soit loez en sa viellece. « C'est voirs, fet Pal., mès toutes voies ne doit il fere vilennie pour riens, puis qu'il est chevaliers.* »

Arthur atteint de nouveau Galaad, qui, fâché d'être arrêté, le renverse en lui donnant un grand coup d'épée sur le heaume; puis il s'éloigne. « *Or me dites, fait Pal., vous pourriez vous acorder a ce que cils chevaliers soit li mieudres chevaliers du monde? — Nanil, certes, fet A., car de meilleurs en i a; ne il meesmes ne seroit pas hardiz de dire ce que vous dites. — C'est voirs, fet Pal., car s'il fesoit loerie de soi meesmes, nul ne li orroit dire qui a honte ne li tournast, mès pour ce, s'il n'est dit, ne remaint mie qu'il nel soit, et si est il sanz faille.* » Mais Arthur ne veut pas le croire avant d'avoir éprouvé encore un peu ce chevalier. « Eh! suivez-le alors, dit Palamède, *et vous ne me tendrez pas a mençongnier longuement.* — Où allez-vous? — A Camaaloth; on m'a dit que Marc et les *Sesnes* assiègent le roi Arthur. *Et je aim tant le roi Artu que moi et mon pere li alons aidier*, et je sais bien que ce chevalier y va aussi pour l'aider; si vous êtes à Camaaloth le jour où il arrivera, vous verrez si j'ai menti : il se battra seul avec toute l'armée *et fera adont toutes les merveilles que onques chevaliers feïst.* — Puisque vous aimez le roi Arthur, plus de rancune entre nous! » Et Arthur le petit propose d'aller ensemble à la cité assiégée. Palamède accepte en disant *que de sa compagnie est il mout liez.*

521. Galaad, suivi à son insu par les trois compagnons, arrive, sur la route de Camaaloth, à un pont gardé par Guinglain, le fils de Gauvain. Ayant peu dormi de la nuit, Galaad s'endort sur son cheval et n'entend pas le cri de Guinglain, qui l'abat. Il tombe dans l'eau, d'où il parvient à sortir. Guinglain lui rend son cheval à condition qu'il ne passera pas sur le pont. Il y consent, étant pressé, et passe par l'eau. Arthur le petit, voyant tout cela, croit avoir la preuve de la couardise de ce chevalier que Palamède a appelé le meilleur du monde; celui-ci est lui-même très étonné. Arthur attaque ensuite Guinglain, qu'il précipite dans l'eau avec le cheval, et qui, ayant saisi un *fust*, se maintient jusqu'à ce qu'on puisse le secourir. Les trois compagnons passent outre. Arthur dit toujours du mal du chevalier, que Palamède défend de son mieux. Au soir, ils se

Galaad endormi est abattu par Guinglain.

logent chez une *dame veuve*[1], chez laquelle Galaad *estoit remés* également. Arthur, voyant ce dernier sans armes, avoue qu'il est *li plus biaus chevaliers del monde et li mieulz tailliez.*

Galaad délivre Symeu.

522. *Au matin s'en partirent de leenz et chevauchierent tant qu'il vindrent a l'abaïe ou Symeu, li peres Moys, estoit*[2] *en feu et en flambe en la croute desouz la chapele, et ot demouré en tel douleur et en tel destrece dès le tens Joseph de Barimacie jusqu'a lors, si con li contes a devisé*[3]. Cette aventure doit être terminée par le meilleur des chevaliers, dont le nom est inconnu aux moines de l'abbaye. L'un d'eux sort, demande à nos quatre s'ils sont chevaliers errants, et leur donne des détails sur l'aventure[4]. Galaad entre dans la *croute*; il fait ses prières, et le feu s'éteint. La voix de Symeu le remercie et conte *la verité de son estre, ainsi con l'estoire a devisé*[5]. Galaad trouvera Moys dans la forêt de Darnantes[6]. Sous la *lame* ils trouvent le corps de Symeu fortement brûlé. Galaad, qui ne veut pas qu'on lui fasse fête, s'en va, suivi des autres. Arthur lui-même commence à croire que c'est bien le meilleur chevalier du monde.

Mort d'Ansel.

Ils trouvent, près d'une fontaine *qui sourdoit au pié d'un sicamor*, un chevalier blessé mortellement. « Je suis, leur raconte-t-il, *Ansel,* compagnon de la Table Ronde. Je viens de me battre avec mon frère *Sinados* pour une demoiselle que nous trouvâmes *ci devant* et que nous voulûmes posséder tous les deux. Je coupai la tête à mon frère et emmenai la demoiselle jusqu'à cette fontaine; n'en pouvant plus, je m'arrêtai et lui dis que pour l'amour d'elle j'avais tué mon frère et qu'elle serait la cause de ma propre mort, et j'ajoutai : « *A* « *mourir vous estuet, car je ne voeil mie que ja mès autre* « *muirent pour vous.* » *Lors treiz l'espee et li cuidai la teste colper, mès elle s'en foui.* » Ayant terminé son récit, il meurt. Galaad porte le corps à une maison de religion, où les compagnons restent ce jour-là pour enterrer Ansel.

1. Var. *une vieille dame.*
2. L'épisode de Symeu précède, dans la *Queste*, l'arrivée de Gal. et de Perc. à Corbenic; voy. Furnivall, p. 234 et cf. § 558, note.
3. On voit par cette dernière remarque, qui manque dans 336, que les scribes copiaient servilement la *Queste*.
4. Ces remarques ne sont pas dans la *Queste*.
5. Cf. la note ci-dessus.
6. Cela manque dans la *Queste*.

523. Le lendemain [1], comme ils traversent la forêt de Camaaloth, ils font rencontre de quatre *Sesnes*, qu'ils tuent, et d'un Cornouaillais de qui, en lui accordant la vie, ils obtiennent des renseignements : la situation d'Arthur est fort mauvaise, malgré le secours que lui a porté le roi Caradoc, qui est venu avec une assez forte armée ce jour même; une bataille est fixée pour le lendemain. *Pal. saut dont avant* et demande des nouvelles d'Iseut; à son grand chagrin, il apprend par l'homme de Marc qu'elle a été envoyée en Cornouaille. Le Cornouaillais s'en retourne au camp et raconte ce qui lui est arrivé; on déplore la mort des quatre *Saisnes*, qui étaient riches et nobles.

Iseut envoyée en Cornouaille.

Les quatre compagnons descendent à un ermitage situé près del'entrée de la forêt, à une demi-lieue de l'*ost*. Sur le conseil de Galaad, on se décide à attendre, pour attaquer l'ennemi, que les assiégés fassent une sortie. *Cele nuit pria mout Gal. nostre seigneur qu'il meïst conseil u roiaume de Log.*; si le roi Marc venait à triompher, ce serait grand dommage, car *sainte eglise n'estoit a celui tens tant honoree coume en la Gr. Br., ne u monde n'avoit pas adont tant de bons chevaliers coume il avoit* [*en celui roiaume*].

524. Le lendemain, ils partent après avoir entendu la messe. Arrivés dans la plaine, ils voient que les gens d'Arthur sont sortis; le roi Caradoc, leur chef, se distingue. Les quatre arrêtent un chevalier qui se retire grièvement blessé. Il leur apprend que l'armée d'Arthur a le dessous, étant inférieure en nombre. Alors Galaad : « *Feson le bien*, dit-il, *si leur alons aidier, et se nous ne somes que .III., nostres sires sera* [2] *li quarz en nostre compagnie, qui plus nous vaudra que ne feroient cent mil* [3] *chevaliers. — Coument? fet Pal., ne soumes .IIII.? — Nanil, fet Gal., vous n'estes mie de nostre compaignie, puis que vous n'estes crestiens. — Non? fet Pal., or querez qui vous aïst, car je sui cil qui ne vous fera se nuire non, puis que vous m'avez osté de vostre compagnie.* » *Lors se tourne devers le roy Marc et deffie son pere et Gal. et Artus le petiz et touz ceus de la mesniee le roi Artu.* « Puisque vous n'avez pas voulu me considérer comme chevalier, » dit-il à Galaad, « je vous montrerai si je le suis ou non. »

Galaad exclut Palamède, qui passe du côté de Marc.

1. Le lendemain, pas dans 336.
2. Var. *fera*.
3. Var. *cent*.

Défaite des Cornouaillais et des *Sesnes*.

Galaad abat, à la lance, deux cents chevaliers; Arthur et Esclabor se signalent également, et à eux trois les compagnons *en trebuchierent* plus de deux mille [1]. Le roi Marc qui les prend pour des chevaliers de la Quête, amenés par le hasard, se dit qu'il faut avant tout se débarrasser de si redoutables adversaires; il se tourne vers Esclabor et l'abat blessé, avec le cheval. Voyant cela, Palamède n'y tient plus; il s'élance contre Marc et le renverse. Il est sur le point d'être tué, quand Galaad intercède en sa faveur. Tout fuit devant Galaad et sa merveilleuse épée *aus estranges renges*. Arthur le petit est enfin convaincu et admire le grand chevalier. Marc et les *Sesnes* sont mis en fuite; jamais il n'y eut une défaite pareille en Logres : trente mille hommes *et plus* y moururent.

525. Voyant que la victoire est remportée, Galaad part et entre dans la forêt. Le roi Caradoc le suit et le prie de retourner pour aller voir le roi Arthur. Galaad, qui voudrait garder le plus strict incognito, s'excuse sur une affaire pressante; il consent cependant à dire son nom. Caradoc le quitte après lui avoir présenté ses bons souhaits.

Le roi Arthur, ayant ainsi manqué Galaad, fait venir les trois autres. Il engage Palamède à se faire baptiser, mais celui-ci refuse à plusieurs reprises. Le roi lui demande des nouvelles des compagnons de la Table Ronde; il est très content d'apprendre que son fils, Arthur le petit, a fait preuve d'une grande bravoure dans la bataille. Mais la reine a beau se renseigner sur Lancelot : nos trois compagnons n'en savent rien. Au bout de six jours ils partent; Palamède résiste à toutes les requêtes de se faire baptiser, bien que le roi lui offre Camaaloth en récompense. Il quitte ses deux compagnons pour reprendre la quête de la *beste glatissant*.

Marc attente à la vie de Galaad et de Faran.

526. Galaad descend à un couvent, *et estoient cil de leenz d'ordre blanche*; les moines sont charmés d'apprendre qu'il a pris part à la bataille. Arrive *Faran le noir*, de la lignée de Loth et compagnon de la Table Ronde; ayant appris le siège, il était parti pour aider Arthur et, renseigné par les moines sur la défaite des ennemis du roi, il converse avec Galaad. Arrive ensuite le roi Marc, en fuite et escorté de dix [2] cheva-

1. De même 97, 349, 101. *Cinq cents* 336, *deux cents* 758, *trois cents* 24400.
2. 336 : .VI.

liers. Il ne se fait point connaître et se tient à l'écart. A l'entrée de la nuit, il regarde dans la chambre où sont les deux chevaliers, *et vit par aventure pendre a une coulombe l'escu Galaad.* Ses hommes lui proposent d'attaquer leur ennemi désarmé, mais Marc préfère se venger d'une autre manière. Il envoie un de ses chevaliers demander à qui appartient cet écu : « A moi, répond Galaad; *pour coi le demandez vous?* — Pour avoir l'honneur de la connaissance du meilleur chevalier du monde. » *Gal. a honte de ce qu'il le loe si durement; si se test.* Le Cornouaillais revient à Marc, qui, voyant que les deux chevaliers sont blessés, — Faran a eu dernièrement une bataille —, leur offre un *boivre* excellent, dit-il, pour les blessures; c'est du poison qu'il a apporté pour Tristan, qu'il n'espère plus tuer que par trahison. Il a fait chercher son neveu en Logres, par plusieurs messagers, mais ils n'ont pu le trouver, parce qu'il est encore malade des blessures qu'il reçut le jour où Palamède et Galaad le secoururent [1]. Les deux chevaliers boivent le poison ; Faran en meurt, mais Galaad ne s'en ressent point, et *la ou il se dormoit, vint un hom si granz et si biaus que c'estoit merveille, qui l'apela* et lui découvrit la vérité sur ce lâche attentat. Galaad, qui ne s'éveille pas avant le jour, ordonne aux chevaliers de Marc de lui indiquer le roi, qu'il ne connaît pas, et comme ils refusent, en abat un d'un coup de plat d'épée. Enfin un d'entre eux, qui n'aime point Marc, le montre à Galaad, qui force le roi de tout confesser et fait connaître sa trahison aux moines; il ne veut pas le tuer, pour l'amour de Dieu et par égard pour son rang. Marc part avec ses chevaliers, et Galaad fait enterrer Faran. L'abbaye, dite jusqu'alors d'Uterpendragon, fut nommée dès lors *la Merveille Galaad.* Celui-ci part le lendemain et reprend le chemin de la forêt pour apprendre des nouvelles de Camaaloth (f° 381).

Marc part, épargné par Galaad.

527. Il fait route avec un écuyer qu'il rencontre [2]; c'est le fils de Frolle, prince d'Allemagne, tué par Arthur devant Paris. Le jeune homme veut être armé chevalier par Galaad, mais il dit de gros mots à celui-ci quand il refuse de jouter avec Agravain, qui survient avec Gaheriet et Mordret, et l'on

1. Voy. § 509.
2. Cette rencontre n'est pas dans 101, 349, qui disent, peu après, qu'un des écuyers de Galaad quitte son service en l'accusant de couardise; plus loin (§ 552), ces mss. attribuent pourtant cela au fils de Frolle.

Galaad traité de couard.

croit Galaad couard. Peu après on rencontre quatre chevaliers. Les trois frères en désarçonnent trois, tandis que Galaad engage son adversaire à renoncer à la joute; il est traité de couard et fortement *gabé* par tout le monde. Au château, où les chevaliers descendent pour y passer la nuit, ils disent leurs noms. Celui de Galaad étonne les frères, mais Agravain leur fait observer que *maint homme sont apelé Gal.*, et que l'écu qu'il porte ne prouve rien du tout. On admire la beauté du prétendu lâche, et on trouve qu'il devrait être appelé *biau mauvès.* « Ce Galaad que nous voyons ici, dit Agravain, est le pire de tous les chevaliers, tandis que l'autre est le meilleur, » *et de ceste parole se gaboient tuit fors Gal.*, — qui est vexé, — *et disoient que trop avoit bien dit Agr.* Une demoiselle exprime également ses regrets de voir ce couard si beau, et on s'amuse pendant toute la soirée à railler Galaad, qui *plus ert pesibles et amesurez que nus autres chevaliers*, et qui prie beaucoup Dieu dans la nuit. Le lendemain, ayant entendu la messe, il apprend aux frères, qui avaient l'intention d'aller aider Arthur, que Marc a été vaincu et chassé; on se détermine alors à reprendre la quête du Graal, et tous vont vers le royaume de *Terre foraine*, où cette quête sera achevée (f° 383).

528. Galaad quitte ses compagnons à un carrefour. Mordret représente à ses frères, qui en sont bien d'accord, qu'ils ont mal fait de ne pas ôter à ce lache son écu, qui ressemble par trop à celui du meilleur chevalier. On rencontre Gauvain, Keu et Brandelis, qui sont également en route pour Camaaloth, avec l'intention d'aider Arthur. Les frères leur disent que c'est inutile, et Brandelis voit ainsi confirmer les nouvelles qu'un chevalier lui a données *hersoir*; les nouveaux venus reprennent, eux aussi, la quête. On leur fait part de la couardise de Galaad, et tous sont décidés à lui enlever l'écu, dès qu'ils pourront le retrouver. L'occasion se présente immédiatement après, mais Galaad les ayant tous désarçonnés [1], ils comprennent que c'est bien le bon chevalier à qui ils ont eu affaire, et ils courent après lui pour lui faire agréer leurs excuses [2]. Galaad leur pardonne *mout debonairement.*

1. Gauvain n'est pas renversé dans 772, où reparait ici une main postérieure qui efface ou surcharge pour sauver la réputation de Gauv. (voy. §§ 296, note et 503, note). De même, ci-après, Hector défie, non pas Gauv., mais Agravain.
2. Fin de la lacune de 99; voy. § 515, note.

529. Comme il veut les quitter, Hector des Marès et Meraugis de Portlesguez surviennent. Hector salue avec joie Galaad, qui se fait dire le nom de Meraugis, qu'il estime beaucoup. Meraugis, *plus emparlez* qu'Hector, ayant appris par Galaad qui sont les autres chevaliers, remercie Dieu d'avoir trouvé le déloyal Gauvain, sur qui il veut aussitôt venger la mort d'Erec, *et ausi dist Hector.* Ce dernier va à Gauvain et le défie pour avoir tué en trahison Erec, le fils de Lac. Gauvain, qui est rudement blessé, fait valoir le compagnonnage de la Table Ronde, qui les empêche de se battre : Hector pourra l'accuser à la cour d'Arthur, s'il veut. L'autre insiste, mais Gauvain déclare qu'étant blessé, il a droit à quarante jours de répit, et qu'il ne *seroit terme d'apeler* qu'après ce laps de temps; s'il se soustrait alors, son ennemi sera autorisé à l'assaillir armé ou désarmé au premier lieu où il le trouvera, sans être blâmé, selon la coutume du royaume de Logres. « Mais si vous m'attaquez ici, ajoute Gauvain, je vous accuserai à la cour d'Arthur, où je vous sommerai de comparaître dans la quinzaine, de déloyauté et de parjure. » Hector, se voyant obligé de différer la vengeance, s'en va, en priant Galaad de le suivre : « Il ne faut pas rester avec ce chevalier déloyal; *nus ne pourroit demourer entour lui qui amender en peüst.* — S'il a *meffait*, dit Galaad, il *se regardera miex* une autre fois. » Meraugis déclare que, seule, la présence de Galaad l'empêche de venger Erec sur-le-champ.

Hector défie Gauvain pour venger la mort d'Erec.

530. Galaad, Hector et Meraugis s'en vont ensemble. Les deux derniers étaient partis pour aider Arthur; ils apprennent par Galaad que le siège est fini, et tous les trois prennent le chemin de la Terre foraine. Après quinze jours de marche, ils arrivent devant le *Chastel felon.* Ils rencontrent une demoiselle qui va à pied dans la plaine en portant un épervier *sus son poing* [1]; elle tâche en vain de détourner nos voyageurs de s'approcher du château, qui avait été construit par *Gabanasar*, de la lignée du roi *Priam* [2] de Troie, après la destruction de cette ville. Le château était habité par des Sarrazins, que n'avaient pu convertir au christianisme ni Joseph, ni Josephe,

Galaad, Hector et Meraugis au Château félon.

1. Nous avons déjà vu, au § 449 c, le début de l'épisode du Ch. félon dans 758, 24400, 99; cf. pour 772, p. 312. Cet épisode a probablement été interpolé ici, vu la substitution d'Hector et de Meraugis, qu'on aura gardés du paragraphe précédent, à Bohort et à Perceval.
2. Var. *Priant*.

ni saint Augustin, et qui avaient su se défendre contre le roi Uterpendragon et le roi Arthur, son fils. On y fait grand mal aux chrétiens; *Harpion*, le châtelain, fait mourir les chevaliers et retient les demoiselles qui tombent dans ses mains; malheur aux passants, qui se laissent attirer par une inscription trompeuse, pratiquée à cet effet.

Les compagnons entrent; ils sont d'abord très bien reçus, mais, peu après, on les attaque à l'improviste, et on les emprisonne. Galaad passe *le plus de la nuit* à prier Dieu. Dans son rêve il voit un bel homme qui lui dit : « Demain, tu seras délivré, car *li hauz mestres a oïe la priere*, et tu dois détruire le château d'Harpion et remettre en liberté les prisonnières. »

Destruction du Château félon.

531. Le lendemain un orage éclate, et la tour où sont enfermés les trois compagnons *fendi en .II. parties par le mileu de haut jusque a val, si que l'une moitié versa a destre et l'autre a senestre*, sans faire de mal aux prisonniers, qui se pâment d'épouvante. Revenus à eux, ils remercient Dieu et sortent. Une demoiselle leur fait ravoir leurs armes. Ils massacrent les païens et mettent le feu à la ville. Au milieu du château se trouve un donjon qui sert de prison à plus de cinq cents demoiselles, qu'*en fesoit ouvrer d'or et de soie* [1]. Trente-deux en ont cessé de vivre, par suite de l'effroi que leur avait causé l'orage; d'autres sont étendues sans connaissance, et les trois chevaliers les croient mortes : « *Dieus ait merci des ames*, dit Galaad. — *Amen*, » *font li compaignon. Lors les vont par leenz dreçant en leur seant et les aseürent.* Les prisonnières s'agenouillent devant Galaad, leur libérateur. Il leur demande comment elles pouvaient savoir qu'il les sauverait. Elles répondent que la fille du roi de Norgalles, emprisonnée comme les autres, le leur avait prédit avant de mourir, mais elles ignorent d'où elle en avait tiré la connaissance.

532. Le lendemain, les trois chevaliers partent. Les infidèles qui restent dans le pays se font baptiser. Deux cents demoiselles se rendent chez Arthur, qui est maintenant guéri de sa blessure [2], et lui communiquent ce qui s'est passé. Le roi, ayant envoyé les demoiselles dans leur pays *fors celes sanz faille qui o la reïne vouloient remanoir*, se rend au château détruit, où

1. Cf. l'Ile des Pucelles dans Chrétien, *Chevalier au lyon*, 5186 ss.
2. Voy. § 518.

il fait venir des charpentiers et des maçons ; son intention est de remplacer la population infidèle par *bone gent*. Mais deux mille cinquante [1] des nouveaux habitants meurent subitement, et les autres s'enfuient épouvantés. Arthur comprend que le ciel s'oppose à son dessein et, laissant le château *gaste*, il se contente de reconstruire *la tour*, *mès quanque li ouvrier i avoient feit en .XV. jourz fondoit en une nuit*. Le roi risque une troisième tentative, mais une voix lui prédit, une nuit qu'il est dans son lit, que cette tour ne sera reconstruite qu'à l'époque de Charles, roi de Gaule, qui, meilleur chevalier de l'Eglise qu'Arthur, et descendant du roi Ban, convertira le peuple et règnera sur le Logres.

Au matin, on vient annoncer à Arthur que la tour est tombée de nouveau. Le roi abandonne la partie, fait mettre par écrit tout ce que lui avait dit la voix, *et fu mis celui escrit en la mestre eglyse de Camaalot; si fu puis gardé jusqu'a la venue de Charlemainne, qui conquist Engleterre et maint autre roiaume, si con la veraie estoire le devise* (f° 388). En effet, Charlemagne ayant entendu parler de cette tour, après la conquête de l'Angleterre, résolut de la restaurer pour l'amour de Galaad. Il y réussit, et, *se l'estoire ne ment, ne trouva l'en puis en sa vie qu'il onques feïst plus tors en toute la Grant Bretaigne*. Puis il fit faire *un chevalier si richement ouvré con l'en pot mieuz, et li fist feire un autretel escu et autretel hiaume con Gal. ot porté, et fist feire une chaere d'or* qu'on plaça au haut de la tour, pour servir de siège au chevalier représentant Galaad, *et fist desus lui metre .I. arc volu, que la pluie ne li peüst seurvenir de nule part*. Cette figure est si solidement pratiquée qu'elle ne tombera point à moins d'être abattue par force. Elle tient à la main une pomme d'or *en semblance et en senefiance qu'il ot esté touz li mieudres chevaliers du monde. .. Enmi son piz ot une pierre si merveilleuse que quant il estoit bien oscur tens, adont la pot l'en veoir de demie journee loing, tant merveilleusement reluisoit la pierre*. Cette image *demoura en tele honeur et en tel hautesce bien .cc. ans, mès puis en fu ostee par les mauvès rois de cele terre, qui vindrent a povreté et avoient par defaute* [2] *leur chevalerie entrelessiee* [3]. *Mès a tant lesse li contes a parler de ceste aventure* [4].

Charlemagne fait faire une statue représentant Galaad.

1. Var. *deux mille soixante.*
2. Var. *par leur defaute du tout.*
3. Cf. la statue de Gal. mentionnée dans 757, § 440.
4. *Et retourne a Lanc., car grant piece s'en est teüz.* Et 772, etc.,

Tristan apprend qu'il a perdu Iseut.

533. Galaad et ses compagnons arrivent à l'abbaye où Tristan était resté pour faire soigner ses blessures [1]. Ayant appris par eux les tristes nouvelles de la Joyeuse Garde, il se pâme de douleur et a une rechute dont il ne revient qu'après *un demi an et plus*. Les trois compagnons le quittent au bout de quatre [2] jours [3].

Marc retourne en son pays.

534. Marc s'enfuit en Cornouaille avec une trentaine [4] de chevaliers, le reste de son armée [5].

racontent, d'après la *Queste* (cf. § 515), comment le ciel envoie à Lancelot (voy. § 500 la nef portant le corps de la sœur de Perceval. Lancelot trouve le roi *Galesgantin* (349, 101 : *Galesguque*; 758 : *Galehodins*; 24400, 99 : *Galegantis*; 336 : *Gales Gauges*; 97 : *Galesgangues*; pas nommé dans la *Queste*). Il part, et *quant il ot lonc tens par la mer gaucré, ..il avint un soir par nuit que la nef ariva delez une forest. La Queste* (Furn., p. 222) passe ici à la rencontre de Lanc. avec Galaad; voy. § 551, note. Mais 772, etc., font maintenant arriver Galaad et ses compagnons à l'endroit où est Tristan (§ 533).

1. Voy. § 509.

2. De même 97, 101, 24400, 99; *trois j.* 349, 758; *huit j.* 336.

3. L'épisode suivant manque dans 349, 101, qui passent au voyage de Tristan (§ 535).

4. *Quarantaine* 99.

5. Ici le texte de 772, etc., se rencontre avec celui de 757, qui donne de l'invasion, du siège, etc., un récit abrégé dont nous avons déjà cité le début au § 495, note (Galaad entend dire qu'Arthur est assiégé par Marc) : Le roi Marc était arrivé avec les *Sesnes* et les Cornouaillais. Il alla à la Joyeuse Garde de nuit, s'empara d'Iseut, qu'il envoya immédiatement en Cornouaille, ayant peur de la perdre en Logres. Il attaqua ensuite Arthur, le battit, parce qu'il avait un bien plus grand nombre de forces, et l'assiégea dans Camaaloth. Arthur fut *navrez et desconfiz vilment, et fist logier ses gens entor la cité*. Voir, pour des détails, le livre de *Rob. de Buron, car il devise tot mot a mot, et por ce nel voill je pas deviser en cestui livre*. Galaad, qui se trouve alors *vers Norgales*, retourne immédiatement, *et il chevaucha tant qu'il trouva Pal., Esclabor et Artu le petit*; avec eux il arrive à Camaaloth. Caradoc Brief Bras fait une sortie, mais il aurait été battu sans Palamède et Galaad; ce dernier se signale au point de mettre en fuite toute l'armée du roi Marc, et part ensuite furtivement. Marc s'enfuit en Cornouaille avec une vingtaine de chevaliers, etc. — A partir de là, même texte que 772, etc.

A 757 vient se joindre le ms. 760, qui, après avoir parlé de la douleur qu'éprouve Palamède à la Joyeuse Garde (voy. § 384, note), poursuit ainsi : *Mès or laisse ore li contes a parler de Pal. et retorne a parler de mons. T., et deviserom en quel maniere il morut. Or dist li contes que il ne demora mie grament que li rois Marc de Cornoaille avoit assegié le roi Artus dedenz Kamalot; sanz doute li rois Marc estoit venus au roiaume de Logres a force de gent*, etc., comme 757, jusqu'après le renvoi à

Les Cornouaillais sont très affligés de l'immense perte d'hommes qu'ils viennent de subir, mais Marc se console à l'idée d'avoir de nouveau Iseut auprès de lui; pourtant il n'en a que le corps, car le cœur est avec Tristan. Iseut pleure toujours; pour Marc elle n'a que *vilaines paroles et mauvais semblant*; cependant, l'amour que lui porte toujours son mari ne peut s'en affaiblir [1], car il n'y a rien au monde qu'il aime autant qu'Iseut [2].

Iseut irritée contre Marc.

Rubert de Buron; 760 poursuit ainsi : *A celui terme que li rois Marc avoit en tel mainiere assegié li rois Artus dedenz Kamalot, Gal. en hoï parler. Quant il soit que ce estoit verités, il dit qu'il le deliveroit, c'il onq[ue]s puet, et maintenant se fist au chemin, et tant chevauche qu'il trove Pal. et Estanbor et Artus le petit, le filz le rois Artus, ensint con je vos ai conté. Celui jor issi ors de la cité li rois Karados Brief Bras*, etc., comme 757, qui est pourtant seul à donner une vingtaine au lieu d'une trentaine de chevaliers accompagnant Marc en fuite. — Pour la manière dont est prévenu Galaad, cf. § 519, note. — Quoi qu'en dise 760, ce ms. n'a nullement parlé de la rencontre de Gal. avec Pal. et les autres.

Le ms. 1463, f° 87 d, passe tout subitement des aventures de Guiron, Segurades, etc. (voy. § 628) au siège de Camaaloth par Marc : *Or se taist li contes de cist dui et torne comment li roi Marz asseie Kamalot. Or dit li contes que li roi Marz avoit assegié li roi Artus dedenz Kamaaloth*; *sanz doute, li rois Marz estoit venuz*, etc., absolument comme 760, avec le renvoi à R. de Borron et les mots : *ensint con je vos ai conté;* le texte de ce ms. est suivi jusqu'à la fin de 1463.

Lacune dans 104 (v. au § 495 et ci-après), et dans 12599 (v. §§ 417, 538, note).

La *Tav. Rit.* (voy. § 516, note), abrège également, mais en différant un peu du récit de 757, etc. : Arthur est aidé par Palamède, Mordret et autres (Galaad pas nommé). Tristan est renseigné par l'un des messagers envoyés de la Joy. Garde; il a abandonné la quête du Graal et rencontre le messager après s'être mis en chemin pour revoir Iseut. Puis sa rencontre avec Keu et Dodinel, etc., comme 757, voy. § 535.

Pour 103 (Verard, Janot), Tressan (Dunlop-Liebrecht, l'*Encyclopædia Britannica*), voy. page 347. Tristan y retourne en Bretagne, et le récit de sa mort est donné comme dans la version des poèmes, quoique le ms. ait annoncé le dénouement ordinaire du roman en prose (cf. §§ 191; 270). Cette partie finale de 103 a été publiée avec des remarques dans la *Romania*, XV, 481 ss., par M. Bédier, qui démontre que 103 et Eilhart, en ce qui concerne le récit final, remontent à une source commune, qui était Béroul ou une version voisine de celle de Béroul. Je renvoie à ce travail pour les détails, en me bornant à citer des variantes données par les imprimés (535 a ss.).

1. Ici reprend 104, après la lacune.

2. 757, 760, 104, 1463 disent ici : On comprend le désespoir de Tristan, quand il apprend la triste nouvelle. Il part, et un jour, etc., comme les autres. — Pour la *Tav. Rit.*, voy. ci-dessus.

Tristan part et rencontre Keu et Dodinel.

535. Enfin guéri, Tristan part et prend la direction de la Joyeuse Garde, plongé dans de tristes pensées. Un jour que, dans cette disposition d'esprit, il marche *parmi une forest* [1], il rencontre Keu et Dodinel, qui viennent de la Joyeuse Garde. Tristan est renversé par Keu, qu'il n'entend pas crier ; ce n'est pas, dit-il, la première honte que Keu lui ait faite. Il charge le sénéchal de présenter des amitiés au roi Arthur, et ajoute : « Si, avant de quitter le Logres, je trouve celui qui parla le premier de cette malheureuse quête du Graal, je le lui revaudrai, et je vengerai sur lui la mort d'Erec et de Lamorat. »

Trois jours après, Tristan se repose près d'une fontaine, non loin de la forêt de *Diane* [2]. Arrive un chevalier, portant un écu vermeil ; quand Tristan, qui décline la joute, s'est dit chevalier de Cornouaille, son écu, qu'il avait suspendu à un arbre, est jeté dans la fontaine par le nouveau venu, qui, ayant refusé de le ramasser, est désarçonné. Tristan prend l'écu vermeil, qu'il jette à son tour dans la fontaine, et s'en va [3].

536. Il rencontre une demoiselle [4] criant au secours : atta-

1. 104 : *la forest de Dardoinne.*
2. *La f. d'iave* 772, 336 ; *la f. de la Joie* 757 ; pas de nom dans 24400, ni dans la *Tav. Rit.*
3. Ici 99 abrège ; voy. § 538, note ; peut-être le copiste a-t-il été gêné par le peu de place qui lui restait du volume.
4. Dans la *Tav. Rit.*, cette demoiselle apporte à Marc, de la part de Morgain, le glaive dont Tr. avait tué Huneson (cf. § 191).

103, imprimés.

535 a. Tristan (v. p. 373), revenu à la cour d'Hoël à *Karahès* en Petite-Bretagne, parle à *Runalen* [1] des amours qu'entretient celui-ci avec *Gargeolain* [2], la femme du châtelain *Bedalis*. Un jour que les deux amis sont à la chasse, *Cadio* [3] apporte à Runalen, de la part de Gargeolain, l'empreinte en cire de toutes les clefs du château ; le lendemain, Tristan fait venir *Goudri* [4], un *fevre* de Nantes, venu de *Nicole* pour l'amour de Tristan [5] : « *Giro le bours,* [6] lui dit-il, *qui de moy tient ung chastel,* ne me sert pas comme il le devrait ; c'est pourquoi *les guetes du chastel* m'ont envoyé les *seaulx* de toutes les portes des tours et des forteresses, » et il charge le serrurier de faire des clefs.

La révolte du comte Urnoy.

536 a. Après la mort du roi Hoël de Karahès [7], *Urnoy* [8], le comte de

1. Var. *Ruralen* ; Verard et Tressan toujours : *Runzlen* ; Janot toujours : *Runalem*. — Ce personnage parait substitué à Kahedin, dont la mort a été racontée plus haut dans le roman en prose (§ 100).
2. *Gorgeolain*, quelquefois, Verard, Janot.
3. *Cadiot* Verard, Janot.
4. *Gondrin* Verard, Janot.
5. *Venu de N.*, etc., manque dans Verard, Janot.
6. De même Ver., Jan. ; *Girolebours* Bédier.
7. A partir d'ici Tressan poursuit, en présentant quelques raccourcissements et des altérations, comme 103. Il ne parle pas des amours de Runalen, et il les remplace par des remarques sur Tristan, qui ne peut oublier Iseut la blonde, et qu'Hoël, en mourant, conjure de protéger Runalen.
8. *Urnois* Tressan.

quée par un chevalier, elle s'était laissée tomber; puis, voyant son frère, qui l'accompagnait, désarçonné par ce chevalier, elle était remontée à cheval et s'était enfuie, poursuivie par l'agresseur, qui est Brehus. Celui-ci arrive et est renversé par Tristan, qui lui ramène son cheval. Le chevalier qui vient d'avoir son écu jeté dans la fontaine survient : « Il n'est pas possible que vous soyez de Cornouaille, » dit-il à Tristan, qui sourit sans répondre. Brehus promet de ne plus poursuivre la demoiselle, qui les quitte.

537. Brehus invite les deux chevaliers à venir passer la nuit chez lui. Ils acceptent; le nouvel arrivé espère ainsi connaître Tristan. A l'hôtel de Brehus, le souvenir de son amour est vivement rappelé à Tristan par les sons d'un lai chanté par une demoiselle [1]; c'est le lai qu'il avait composé quand il se trouvait avec Iseut sur le vaisseau, pour aller en Cornouaille [2]. Tristan chez Brehus.

1. Dans la *Tav. Rit.* ils trouvent dans une tour une dem. qui chante deux lais.
2. Le *Boivre amoureux*, cf. §§ 80, 469.

Nantes, lève l'étendard de la révolte. Il est fait prisonnier; les Nantais sont mis en fuite, et Tristan assiège la ville de Nantes, qui se rend; seul, *Corbel au court menton* [1] résiste dans une tour située hors de la ville. A l'assaut, Tristan reçoit sur la tête une grosse pierre lancée par Corbel, qui lui fend ensuite la joue [2] avec une autre pierre et l'abat dans le fossé. Tristan fait alors miner la tour; les traitres sont pendus aux portes de Nantes, et le comte [3] est mis dans une éternelle prison à Karahès [4].

537 a. Un jour, après sa guérison, Tristan se promène au bord de la mer, avec son neveu; il se souvient de la reine Iseut et exprime le désir de la revoir. « Ce sera facile, dit son neveu; *car vous me ressemblés mielx sot* [5], *ad ce que vous estes tondu et a la playe que vous avés eu visage* [6], *que nul homme qui soit.* » Le lendemain, Tristan fait tailler *une gonnelle d'un lait burel*, prend cent sous et voit [7] un vilain qui L'épisode de la folie.

1. *Lestoc* Tressan.
2. Ce mot a été sauté dans 103.
3. 103 porte *queux* (pour *quens*). Ver., Jan. donnent la même faute; cf. p. 341, note 12.
4. Dans Tressan, Tristan perd connaissance, et Runalen crie à Lestoc que le comte Urnois est mort; Lestoc se rend, et Runalen lui confie le *commandement* de la ville. Tristan est soigné par sa femme, qu'il rend enfin parfaitement heureuse (de même l'*Encycl. Brit.*); par suite de cette imprudence, ses plaies s'enveniment, et on désespère de sa guérison. Pour la suite, voy. § 542 a.

On ne trouve pas dans Tressan, mais bien dans Dunl.-Liebr et l'*Encycl. Brit.*, l'épisode suivant de la folie, pour lequel voy. le travail de M. Lutoslawski (*Rom.* XV, 511 ss.), qui montre que 103, etc., et Eilhart ont suivi ici une source commune. Pour cet épisode interpolé, le texte de 103 se trouve imprimé dans le même travail, avec les variantes de l'imprimé de Rouen; la plus grande partie du texte de l'imprimé de 1520 (Michel le noir) est donnée par Fr. Michel, *Tristan*, II, 222 ss. Je ne relèverai les variantes dont j'ai pu m'assurer dans Verard, Janot et Michel Le Noir, qu'en tant qu'elles diffèrent de celles de l'édition de Rouen.

5. *C. vous semblez m. estre sot* V., J., M.
6. Cette explication manque dans V., J., mais se trouve dans M.
7. *Et s'en part et voit* V., J., M.

Tristan reconnait Hector des Marès.

Tristan, voyant l'autre chevalier sans armure, reconnaît Hector des Marès, qui le console beaucoup. Brehus apprenant le nom d'Hector, son ennemi mortel, se retire et consulte la demoiselle qui vient de chanter et qui est son amante. Elle suppose que le compagnon d'Hector est Tristan. Une autre demoiselle vient prier Brehus, de la part de Tristan, de lui envoyer celle qui sait chanter et jouer de la harpe. Brehus consent; la peur l'empêche de se venger d'Hector.

Nouveau lai de Tristan.

538. La demoiselle chante devant Tristan le lai d'Iseut : *Li soleux luist et clers et biaus*, etc. [1] Elle parvient à lui faire dire son nom, et lui demande de chanter un lai. Tristan dit en avoir composé un, comme il traversait un jour la forêt de *Hautone* [2]; il le chante : *D'amour vient* [3] *mon chant et mon*

1. Voy. § 91.
2. *La f. de Haut* 760, 336, *la grant forest de Hunt* 104; *une forest*, sans nom, les autres (lacune dans 1463).
3. *Amors revet mon ch. e. m.* p. 757.

porte une massue. Il va à lui *et lui toult* [1]; *puis s'en va toute la marine, tout nudz piés* [2], *la machue au col* [3]. Au port, il trouve *une nef qui estoit a ung bourgois de Tinthanel, qui s'en vouloit raler en son païs* [4]. Tristan prend *ses deniers et les commença a jetter partout en sotois* [5]. Les marins lui permettent de s'embarquer, et on arrive à Tinthanel. Le roi Marc était venu *jouer et esbanoier* [6] au port. Ayant pris un fromage dans un tonneau, Tristan saute à terre; il fait peur au roi, qui s'enferme dans le château et regarde, avec Iseut, le fou d'une fenêtre : « Que te semble, lui dit-il, de la reine Iseut? — *Certes, fait le fol, se je gesoie une nuit avec elle* [7], elle me rendrait ma raison, que j'ai perdue pour elle. — *Ou fu[s] tu né?* — En Angleterre. — Qui est ton père? *Ung rouchin.* — Et ta mère? — Une brebis; mon père m'envoya *cha* [8] pour te faire cocu. » On rit. Marc admet au château le fou, dont les saillies l'amusent.

538 a. Un jour, comme le roi joue aux échecs avec un chevalier, Tristan regarde longuement la reine. Elle le frappe sur le cou en disant : « *Fol, pour quoi me regardés* [9] *vous ainsi* [10]? — *Certes, dame, fait Tristan, fol suis je* [11], voilà huit jours, pour l'amour de vous. Je vous prie, au

1. *Tollist* M.
2. *P. s'en va nuz piedz* V., J., M.
3. *R* : *en son col.*
4. Il trouve une *nef de Cintagel*, V., J., M.
5. T. pr. *cent solz qu'il avoit et les getta partout en s.*, V., J. M.
6. *Et esb.* manque dans V., J. M.
7. *Se j'estoie une nuyt couché avec elle*, V. J., M.
8. *Cy* V., J. M.
9. *R.* : *regarder.*
10. *Ainsi* manque dans V., J., M.
11. *Certes, fait il, dame, f. s. j.* V., J., M.

plor, etc. [1] — Brehus est heureux d'apprendre qu'il donne l'hospitalité à Tristan, qui a, dernièrement, empêché Blioberis de le tuer [2]. Il promet à ses hôtes de se nommer quand ils partiront, et les traite fort bien : c'est la première *courtoisie* qu'il ait jamais faite; cependant, le motif qui le pousse est plutôt la crainte que la reconnaissance. Quand les deux chevaliers ont pris congé et qu'ils sont déjà sortis du château, il leur dit son nom, puis, immédiatement, fait mettre une barre devant la porte. Il leur fait savoir qu'il ne les a si bien reçus que parce qu'il avait peur de Tristan, et qu'à l'avenir il évitera de son mieux celui-ci, aussi bien que les autres compagnons de la Table Ronde, ses ennemis mortels.

Courtoisie de Brehus.

1. Par ce lai (cf. Wolf, *Ueber die Lais*, facsim. VIII) reprend le ms. 12599 après la lacune; voy. § 417, note.

Il a été dit plus haut (§ 535, note) que 99 abrège un peu ici; voici comment : Tristan, ayant jeté l'écu du chevalier dans la fontaine, arrive au châtean de Brehus et rencontre Hector, qui veut s'y loger. On les reçoit bien. Il y a là une demoiselle qui *moult bien harpoit*. Tristan dit avoir composé un lai, qu'il chante (*D'amour vient mon chant et mon plour*, etc.); à partir d'ici comme les autres.

2. Pas raconté.

nom de Tristan, de ne plus me *toucher*; car le *boire* [1] que vous et lui bûtes en mer ne vous est pas si amer qu'au fou Tristan. » Iseut se retire, et ordonne à *Camille, sa demoiselle* [2], d'introduire le fou dès que le roi sera parti pour la chasse. Tristan vient, et Iseut lui dit : « *Amis, or me dites qui vous dit que Tristan m'amoit* [3] *?* — Vous-même, répond il; de cela *n'a pas* [4] *ung an.* » Il se fait connaitre, met au doigt un anneau qu'elle lui avait donné quand il la rendit à Marc et qu'Arthur *en fist la paix, et il lui* [5] *dist qu'elle ne creüst de lui chose que on lui deïst devant* [6]*, s'elle ne veoit l'anel.* « Je vois, poursuit-il, que vous avez maintenant un autre amant, » et il se plaint de la manière dont elle l'a traité [7] ; « *Et certes je suis a bon droit clamé fol* [8], moi qui ai quitté mon pays et que vous faites battre *la dehors a ces pautonniers* [9]. » Iseut, convaincue, l'embrasse plus de cent fois, *et il* [10] *elle*. Elle lui donne *robes linges* et dit à l'*uyssier* de faire un lit au fou quelque part. *Si lui fist dessoubs ung degré en ung anglet d'un poy d'estrain et de deux lincheux que la roÿne luy donna* [11].

1. *Le b. amoureux* V., J., M.
2. Camille ne figure qu'à l'endroit présent. Brangain était restée en Léonois; cf. p. 204.
3. V., J., M. : *Amy, qui vous a dit que Tristan m'ayme?*
4. *Pas n'a u. a.* V., J., M.
5. *Si lui d.* V., J., M.
6. *Devant* manque dans V., J., M.
7. Les mots : *Certes, dame, il m'est moult bel* jusqu'à *je vy ja telle heure* (v. Lutoslawski), manquent dans V., J., M.
8. *Et-fol* manque dans R, mais se retrouve (sans *Et*) dans V., J., M.
9. *A ces paut. la deh.* V., J., M.
10. *Lui* V., J., M.
11. Ce passage, depuis *elle lui donne*, etc., manque dans V, J., M. — La copie de Fr. Michel s'arrête ici.

539. Les deux compagnons quittent le Logres et entrent dans le Norgalles. Hector cherche toujours à consoler Tristan.

Geon.

540. A une fontaine ils trouvent *Geon*[1] avec cinq compagnons et des dames; on les invite à jouter. Tristan triomphe de tout le monde, mais Hector est à la fin désarçonné et blessé par le jeune *Hereles*[2], le meilleur chevalier du Norgalles, qui, ayant poliment invité Tristan à jouter, est à son tour renversé

Hereles.

1. Var. *Jeon*; le nom manque dans 336.
2. Var. *Herles*, *Hercles*. — La *Tav. Rit.* altère ces noms.

539 a Marc est mandé par Arthur à Carduel; après son départ, Tristan va chez Iseut. L'*uyssier*[1] s'en aperçoit, regarde par une crevasse du mur et, le lendemain, avertit les chambellans, qui se proposent d'aposter des espions dans la chambre[2]. A la nuit, Tristan dit à Iseut qu'il faut s'en aller, car il a vu l'*uyssier* et le chambellan causer ensemble. Iseut lui demande un *don*, qu'il accorde : s'il meurt[3] ou qu'il ait *mal de mort* avant elle, il doit se faire mettre dans une *nef* et apporter chez elle[4]; la moitié de la voile sera blanche, et l'autre moitié noire; si c'est la mort ou *mal de mort*, *le noir* doit être mis devant; s'il est bien portant, le blanc sera devant, et le noir derrière; elle en fera autant, « *s'il avient de moy ains que de vous.* » Ils s'embrassent l'un l'autre[5], et Tristan retourne à Karahès avec un marchand de ce pays. Les chambellans, qui n'ont pas fait prendre Tristan, craignent la colère de Marc et se déterminent à garder le secret.

Mort de Runalen.

540 a. Un jour que Tristan et Runalen s'entretiennent de leurs *volentés*, Goudri, le serrurier, apporte les clefs, que Tristan *noua toutes ensemble*[6] *a*[7] *ung las de soye*. Les deux amis partent pour le château de Bedalis, qui est à la chasse. Ils ouvrent toutes les portes et trouvent Gargeolain dans sa chambre, qui est couverte de jones et garnie d'une belle *courtine*. Runalen commence la conversation avec son amante[8]. Tristan s'éloigne un peu, prend une poignée de jones, se couche sur l'herbe, *tout envers, et commenche les jones a lancher et atacher en la courtine l'un dedens l'autre*[9]. Tout à coup il entend le mari qui rentre, et avertit son ami. Ils partent. Bedalis, inquiet, menace sa femme, qui lui dit que Runalen, secondé par Tristan, lui a fait violence, et va, avec ses hommes à la poursuite des deux compagnons, qui avaient gagné la forêt. Runalen, ayant tué *Authon*[10], est lui-même blessé à mort par Bedalis, et Cadio, le frère[11] d'Authon, lui coupe la tête. Tristan est

1. *L'escuyer* V., J. (seule fois).
2. R. ajoute : *Tristan les ouyt bien parler.*
3. R. : *mouvez*, faute pour *mourez*.
4. R. *ea* (faute d'impression pour *ça*).
5. *Il l'embrasse* V., J.
6. *Tout. ens.* manque dans V., J.
7. *En* V., J.
8. Les fautes de 103 (voy. Bédier) ne se retrouvent pas dans V., J.
9. Tr. s'éloigne un peu *et commence les jones*, etc., V., J.
10. Var. *Anthon*; ainsi partout V., J.
11. *Le compagnon*, V., J.

par lui. Geon prie les deux chevaliers errants de rester et de se nommer, mais ils s'en vont sans vouloir faire ni l'un ni l'autre.

541. Ils arrivent au pied d'une montagne au sommet de laquelle se trouve une tour où naguère, dit Tristan, il y a eu un fâcheux passage. Un géant, *Lucanor* [1] *le grand*, habitant la tour, tuait ou emprisonnait les chevaliers qui passaient ; quinze compagnons de la Table Ronde étaient déjà dans sa prison, lorsqu'il fut enfin mis à mort. Hector, devinant que c'est Tristan lui-même qui a tué Lucanor, parvient à le lui faire avouer, et le prie de lui raconter ce combat, pour l'aider à oublier un peu les douleurs de sa blessure. Tristan consent [2] : Lucanor le Grand.

542. Ayant beaucoup entendu parler de ce géant, et étant parti pour se mesurer avec lui, il trouva Dinadan, qui avait également l'intention de combattre le géant, et qui devait commencer parce qu'il était venu le premier. Lucanor, qui se trouvait être sous sa tente, dressée auprès d'un arbre, fut

1. Var. *Lucan.*
2. Dans la *Tav. Rit.*, qui a déjà raconté le combat (voy. § 106, note), les deux compagnons rencontrent une demoiselle à qui Brehus vient d'enlever un écu qu'elle portait à Lancelot de la part de la dame du Lac (cf. l'histoire semblable de l'écu fendu, § 37). Puis Tristan quitte Hector, qui reste à l'hôtel; pour la suite, voy. § 544, note.

frappé par Bedalis, à la hanche, d'une lance empoisonnée, dont le tronçon reste à la blessure. Il s'enfuit à Karahes. Tristan blessé.

541 a. Bedalis et ses hommes, craignant la vengeance de Tristan, s'embarquent et arrivent à *Caussie* [1], une *ysle belle et noble*, *close de mer et de montaingnes* [2], où ils se font *ulages. Les barons marchans de Costentin*, *de Flandres*, *de Sessoingne*, *de Normendie et de par tous les pors* [3] se réunissent en Cotentin pour se consulter. Sur le conseil d'un marchand de Cotentin, *Guiffroy* [4], on envoie une *nef bien garnie*, que les pirates ne manquent pas de poursuivre; on réussit à s'emparer d'eux, et on les fait passer au fil de l'épée. *Ainsi fu le païs delivré de ces* [5] *ullagues larrons de mer.* Bedalis et ses hommes pirates.

542 a. Avertis par Tristan, ses hommes trouvent le cadavre de Runalen. Gargeolain entend leurs lamentations, accourt et meurt sur son amant inanimé; à leur enterrement, l'archevêque *chanta la messe* [6].
Parmi les médecins de Tristan, il y en a un, *Agar* [7], qui retire *le*

1. Var., dans 103 : *Causie.*
2. *Une belle isle, close de montaignes*, V., J.
3. *Les b. m. de Flandres, de Constantin, de Soissoingne et de Norm.* se réunissent, etc., V., J.,
4. *Geoffroy* V., J.
5. *Des ullagues* V., J.
6. *Chanta messe* V., J.
7. *Angar* V., J.

appelé par Dinadan ; au lieu de le renverser, le géant le saisit par les bras et l'enleva en croupe. Tristan lui cria de s'arrêter ; il ne parvint pas à l'abattre, mais lui donna avec l'épée un des plus merveilleux coups qu'il eût jamais assénés, et fit voler la tête de Lucanor, dont tous les prisonniers furent ainsi remis en liberté.

543. Hector est très souffrant et reste à l'hôtel, où Tristan le quitte au bout de trois jours.

Le médecin de Salerne.

fust de la lance. Puis *prist l'aubin de l'œuf et le lie sur la playe sans plus faire*[1] ; il étanche le sang au moyen d'un emplâtre composé de *jus de plaintain et d'ache et de fanoul et sel*[2] ; la jambe[3] devient plus noire que du charbon. Un autre médecin pauvre, frais émoulu des écoles de Salerne, fait remarquer que *la jambe est ja toute pleinne de feu, et se le feu passe la jointte, nul n'y pouroit mettre conseil jamais*[4]. Mais ses collègues le font chasser ; Iseut lui donne *un marc d'argent et le vesti bien et appareilla*[5] *et lui donna beau palefroy*[6]. Les autres médecins, voyant qu'ils perdent leur peine, abandonnent la partie. Tristan pense alors à Iseut, son *amie*[7] ; il se rappelle *qu'il avoit en la ville ung sien compere marinel*[8], nommé *Genes*[9]. Il le mande et lui dit, en promettant de marier richement sa fille *Iseut*, la filleule de Tristan, d'aller en Cornouaille avertir Iseut, dont il lui remet l'anneau ; s'il parvient à l'amener, la voile de sa nef sera blanche ; sinon, la voile sera noire.

Mort d'Andret et fuite d Iseut avec Genes.

543 a. Genes arrive en Cornouaille soubz *Bomme*[10]. Iseut le fait venir, lui dit que, le lendemain, elle veut *aler en gibier*[11] et lui donne ses instructions. Marc étant parti pour la cour d'Arthur, on va à la chasse. Iseut prétend qu'un faucon, qui vient de prendre son essor, est allé s'asseoir sur le mât de la *nef* de Genes ; elle s'y rend avec Andret. Genes la fait entrer par la planche ; Andret, voulant la suivre, est abattu dans l'eau par Genes, d'un coup d'aviron. Il *se cuidoit aerdre pour soy relever*[12], mais Genes le frappe une seconde fois et entre dans le vaisseau, qui court au large. Andret se noie[13].

1. V., J., qui n'ont pas compris : *puis Laubin de l'œuf le lya sur la playe sans plus*.
2. Les ingrédients de l'emplâtre manquent dans V., J.
3. *La hanche* V., J.
4. *Nul n'y pourroit jamais mettre conseil en nulle maniere* V., J.
5. *Et app.* manque dans V., J.
6. *Ung. pal.* V., J.
7. Dans Tressan, où il s'agit de la blessure reçue par Tristan à Nantes (voy. § 536 a, note), c'est un ancien écuyer de Trist. qui le fait penser au secours d'Iseut la blonde ; puis Tristan parle à sa femme, qui, dans un premier moment de pitié, consent qu'il envoie un messager en Cornouaille. — Ensuite, en abrégé, comme 103.
8. *Qu'il avoit ung compere en celle ville* V., J.
9. *Gesnes* Tressan, toujours.
10. Ayant raconté que Tristan envoie Genes en Cornouaille, Tressan (p 172) poursuit ainsi : L'auteur nous apprend ici qu'Yseut, dans l'intervalle, avait écouté la voix d'un saint personnage, et qu'entrainée par l'autorité des maximes sacrées, elle ne brûloit plus de cet amour violent qui l'avoit égarée. Il nous apprend aussi que Tristan, sur le bord du tombeau, après avoir avoué ses fautes en confession, avoit fait les mêmes réflexions et pris les mêmes sentimens. — Ils ne sentent plus l'un pour l'autre qu'une tendre amitié. — Puis Tressan abrège : Genes arrive chez Iseut ; Marc est absent, et ils s'embarquent pour la Petite-Bretagne. Pour la suite, voy. ci-dessous.
11. *Au gibier* V., J.
12. *Se c. prendre a la planche* V., J.
13. Pour la mort d'Andret dans les autres versions, voy. p. 205.

544. Tristan [1] gagne la mer, trouve Sagremor et s'embarque avec lui.

545. Ils arrivent en Cornouaille et vont chez Dinas [2]. Iseut trouve moyen de recevoir Tristan, mais (f° 260) pour des

Tristan et Sagremor vont chez Dinas.

1. Dans la *Tav. Rit.* (cf. § 541, note), après que Tristan a quitté Hector à l'hôtel, Lancelot y arrive et apprend par le malade l'outrage que Brehus vient de lui faire (voy. ib.). Il jure de le mettre à mort, part, rencontre Brehus, le tue, prend ses *enseignes* et va à son château pour délivrer les prisonniers. Il se repose au *Perron Merlin*; Tristan survient, prend Lancelot pour Brehus, et un nouveau combat au *Perr. Merl.* s'engage. Puis ils rejoignent Hector. Tristan part dix jours plus tard et arrive à un palais, où il ne trouve personne; il prend place à une table bien servie, tue un serpent qui apparait et délivre de sa prison la demoiselle *Rima*. Puis il gagne la mer et trouve Sagremor, qui va avec lui chez Dinas en Cornouaille.

2. Cf. le poème italien sur la mort, mentionné par M. Rajna, *Scelta di Curiosità letterarie*, 1873, p. LVIII-LIX.

544 a. Tristan [1], devenu trop faible pour observer lui-même, sur le port de *Penmarc*, les vaisseaux qui passent, en charge sa filleule. Mais il a éveillé les soupçons de sa femme, qui force la fille de Genes à tout avouer, en lui rappelant qu'elle l'a *molt souef* [2] *nourrie* et en menaçant de la chasser d'auprès d'elle, si elle ne lui révèle la vérité. Iseut se désole : « Qui aurait pu croire, s'écrie-t-elle, qu'il en aimât une autre que moi? Mais ils n'eurent jamais autant de joie l'un de l'autre que je leur ferai avoir de douleur [3]. » En ce moment, elle voit venir le vaisseau portant une voile blanche : « Je m'en vais, dit-elle à la jeune fille; et toi tu resteras ici. » — Tristan est à bout; *il n'ot ne entent, mais toutesvoies appella il l'abbé de Gandon* [4], *qui devant lui estoit, et moult d'autres, et leur dit* [5] d'envoyer son corps, quand il serait mort, au roi Marc, avec une lettre attachée à son épée et *un escrin*. Sa femme arrive et dit qu'elle a vu venir une nef, dont la voile est plus noire que *meure* [6]. Tristan se retourne et dit : « *Ha! doulce amye, a Dieu vous commant; jamais ne me verrés, ne je vous; Dieu soit garde de vous. A Dieu! je m'en vois* [7]. *Je vous salue.* » *Lors bat sa coulpe et se commande a Dieu. Et le coeur lui creve et l'ame s'en va.*

Mort de Tristan et d'Iseut.

545 a. Iseut, la reine, aborde et s'évanouit à la nouvelle de la mort de son amant. Ayant repris connaissance, elle entre dans la chambre de Tristan, qui est étendu sur *ung aes*, *et le lavoit et appareilloit la con-*

1. Ici reprend Tressan, cf. ci-dessus.
2. *Souefment* V., J.
3. Peut-être, dit Tressan, envisage-t-elle un plaisir à se venger des deux amants, hélas! qui ne sont déjà plus qu'amis.
4. *Caudon*, V., J., plus loin.
5. *Et m. d'autres* oublié dans V.—J. : *l'a. de C. et d'autres qui devant luy estoient et l. d.*
6. Que *nulle* meure, V., J.
7. *Dieu, je m. v.* J. — La citation dans Dunl.-Liebr., p. 83, comme dans Tressan, qui ne donne pas les mots je *m'en vois*, sauf la phrase *Dieu soit garde de vous*, qui manque; après *command* il y a un tiret. — Dans Tressan c'est la filleule qui, sur l'ordre de sa marraine, conte le mensonge à Tristan.

détails, il faut consulter le livre de *Lucas del Gait*. *Et por ce qe cil le devise si clerement, nel voill je plus deviser en mon conte, ainz torne tant com je puis sor la fin de mon livre* [1].

1. De même 104 (sauf pour le nom, qui est *Luces de Grant*), 12599 (*Luce dou Gant*), et 336 (*Luce de Gaut*; — cf. le prologue). Dans 760, 1463, 772, 97, 349, 101, 758, 24400, 99, on ne trouve ni ce renvoi ni cette excuse sur la singulière brièveté du récit, un peu plus détaillé dans la seule *Tavola Ritonda*, qui nous dit (p. 494) qu'Iseut fait en sorte que Tristan puisse aller la voir déguisé en demoiselle, et les amants passent quatre journées pleines de bonheur. A la cinquième nuit ils font chacun un rêve allégorique qui présage leur mort, mais tout entiers au bonheur du moment, ils ne s'en soucient point. Le lendemain, comme ils sont ensemble, jouant aux échecs et chantant à mi-voix un sonnet qu'Iseut vient de composer pour Tristan (*Da poi ch'io v'ò riveduto, o vita mia*, etc.), Andret vient à passer; il entend chanter, reconnaît la voix de Tristan et court avertir Marc, qui, furieux, saisit sans y penser le glaive que Morgain lui avait envoyé (cf. § 536, note), s'en va regarder par une fenêtre grillée et voit Tristan, qui, vêtu d'un pourpoint de soie, était *inchinato al giuoco* (*degli schacchi*, ajoute le ms. de Sienne) *ch'egli facea con Isotta, lo quale molto gli dilettava*. Marc, plein de colère, lance le glaive contre son neveu et le blesse *nel fianco dal lato manco*. A partir d'ici, comme les mss.

Malory (cf. § 389, note) : Parmi les chevaliers de la Table Ronde qui

tesse de Montrelles [1]. Iseut fait *voider la chambre* et tombe évanouie sur le corps de Tristan; revenue, elle *lui tasta au poux* [2] *et a la vainne*, et dit : « *Doulz amy Tristan,... or ai perdu* [3] *ma voie et ma peine et vous perdu* [4]. *Et... puis que l'amour a esté entre vous et moi a* [5] *la vie, bien doit estre a la mort* [6]. » *Lors l'embrace de ses bras contre son pis si fort qu'elle peult* [7] *et se pasme sur le corps et jecte ung souspir* [8], *et le coeur lui part, et l'ame s'en va* [9]. En l'honneur de Tristan, on érige une belle croix : un chevalier la garde, la *renouvelle* tous les ans *et en tient bonne rente, et s'il ne le faisoit, il perdroit sa rente* [10]. Le corps est embaumé, et *le cousirent* [11] *en ung cuir de cerf, et Yseult en ung autre, puis mistrent* [12] *les deux corps en ung tonnel* [13] *en une nef*, qui part pour la Cornouaille.

Les corps envoyés en Cornouaille.

1. *Monteilles* V., J., *Monteil* Tressan.
2. *Aux yeulx* V., J.
3. *Ay je p.* V., J.
4. *Tous mes pas et toute ma paine et vous perdu* V., J.
5. *En* V., J.
6. *Elle doit bien estre a l. m.* V., J.
7. *Tant comme elle peut* V., J., de même Dunl.-Liebr., qui donne la faute *tout* pour *tant*.
8. *Et gette u. s. et se p. sur l. c.* V., J., Dunl.-Liebr.
9. Tressan, qui n'a pas encore parlé des dernières dispositions de Tristan, dit, après le récit de la mort d'Iseut : Lorsque, selon la coutume qu'on observait à la mort des chevaliers de la Table Ronde, on apporta les armes de Tristan pour l'en revêtir, l'on trouva deux lettres attachées à la garde de son épée; l'une s'adressait à l'*Apostole de Nantes*, l'autre au roi Marc. Le prélat ouvre sa lettre; il y trouve un humble aveu des fautes de Tristan, — plusieurs legs pieux et la prière de faire porter son corps au roi Marc avec la lettre attachée à son épée; il fait porter les deux corps dans le vaisseau de Gesnes, sur lequel il s'embarque aussi.
10. *Et s'il ne*, etc., manque dans V., J.
11. *Confirent* V., J.
12. *Et puis ilz mirent* V., J.
18. *Tombeau* V., J.

546. Un jour [1], Tristan, se trouvant avec la reine dans l'appartement de celle-ci, *harpoit* un lai qu'il avait composé [2]. Andret l'entend et va prévenir Marc, qui blesse mortellement

Tristan mortellement blessé par Marc.

essaient, par des manipulations, de guérir *Sir Urre*, sont Priamus, qui fut *crystned* par Tristan, et *Bellangere le beuse*, le fils d'Alixandre l'orphelin, qui fut tué par la trahison de Marc; ce roi tua, avec un glaive, aussi Tristan, comme celui-ci jouait de la harpe devant Iseut (une remarque sur la mort de Tristan et d'Alixandre se trouve aussi à la p. 478). Grand fut le chagrin de tous les chevaliers du temps d'Arthur; la mort de Tristan et de Lamorat furent celles qui éveillèrent la plus grande douleur. Bellangere vengea son père Alixandre, et Tristan tua le roi Marc (*sic*), et Iseut mourut en défaillant sur la poitrine de son amant, et tous ceux des gens de Marc qui avoient consenti à la mort de Tristan furent tués, comme Andret et beaucoup d'autres. — Fin du *Tristan* de Malory.

1. Le beau récit de la mort des amants est imprimé dans P. Paris, *Mss. Fr.*, I, 200-208, d'après le ms. 101, comparé avec les autres. — J'en résumerai les traits principaux avec quelques rectifications et des variantes de la *Tav. Rit.* et des *Due Tristani* (cf. la Préface, p. XXIII).

2. *Due Tristani* : Tristan est bien reçu à Tintoyl. Un jour, dans l'appartement d'Iseut, il joue de la harpe, et elle chante. Puis ils s'endorment sur le lit. Andret les épie. Une voix d'ange se fait entendre, prédisant la mort « du bon chevalier ». Iseut se réveille, prie Dieu que ce ne soit pas son bien-aimé et se rendort. Andret prévient Marc, qui court à la chambre avec une lance empoisonnée; trouvant la porte fermée, il saute sur *un palco à guisa d'una camera, et di rimpetto al letto della reina* est *un antiporta di tavole*. De là il lance son arme contre Tristan et lui fait une grande blessure *sopra le natiche*; puis il se sauve. Tristan extrait la lance et cherche à rassurer Iseut, qui panse la blessure. Il monte sur un cheval que lui amène Gouvernal, et tous les deux s'en vont au château de Sagremor. Les médecins ne sachant que faire, on mande Iseut, mais elle ne peut venir, étant enfermée dans une tour par Marc, qui veut l'empêcher de guérir son amant (cf. la Préface, p. XXVI). Le roi, chaque jour, se renseigne sur l'état du malade et se réjouit avec Andret, tandis qu'Iseut se lamente; il s'émeut pourtant en apprenant que son neveu est mourant, et va le voir, mandé par Sagremor, que Tristan a envoyé.

546 a. Les marins arrivent au port de Tinthanel et trouvent *une petite viellote* [1], descendue des montagnes du bois; ils lui disent qu'ils apportent les corps de Tristan et d'Iseut, et lui donnent dix sous pour les garder; puis ils s'en retournent dans leur pays.

Les Cornouaillais accourent, aux lamentations de la vieille. On construit une chapelle, et on y garde les corps jour et nuit. Un ermite envoyé pour avertir Marc, qui est à Carduel, rencontre à *Cachenès* [2] le roi, qui retourne [3], et lui dit : « Qui prend le deuil [4] *a* [5] *son cœur et*

1. *Une vieille* V., J.
3. *Ca chenes*, 103; le nom manque dans V., J.
3. Comme présent d'Arthur pour Iseut, Marc apporte un *mainmonnet*.
4. La faute *en deul* n'est pas dans V., J.
5. *En* V., J.

Tristan d'une lance empoisonnée que Morgain lui avait donnée [1]. Tristan, ne pouvant atteindre le roi, qui s'est enfui, se rend au château de Dinas. Les médecins ne savent que faire, et le blessé souffre horriblement [2]. Iseut pleure et se désespère; elle est décidée à ne pas survivre à son amant. Marc voudrait voir Tristan avant sa mort; il s'attendrit au récit des souffrances de son neveu et se repent de ce qu'il a fait. Iseut ne désire que la mort et se livre à sa douleur, sans se soucier du roi; quand elle sait que Tristan ne vivra que trois ou quatre jours: « Qu'il meure, s'écrie-t-elle, quand cela plaira à Dieu; je l'accompagnerai : le jour où il mourra, je me tuerai [3]. »

Tristan fait mander son oncle.

547 Tristan, se sentant près de sa fin, désire parler à Marc, qu'il considère comme moins coupable qu'Andret. Un messager

1. Voy. § 191.
2. La *Tav. Rit.* développe ici — au lieu de parler des souffrances du malade — les suites fâcheuses de la mort de Tristan, qui était alors à l'âge de trente-trois ans, deux mois et treize jours; il mourut au bout de dix-huit jours.
3. Dans la *Tav. Rit.*, qui abrège un peu, elle dit cela devant le roi et les barons.

meurt en [1] *yre, il se part de Dieu et donne son corps et son ame au deable.* » Marc, ayant tout appris, déclare que Tristan ne sera pas enterré dans le pays [2]. Quand il est arrivé au port, les Cornouaillais lui crient de prendre tout leur avoir pour *mettre a honneur en terre* [3] celui qui les a délivrés du *servage*. Alors Marc *en oult pitié* [4]; il ouvre *l'escrin* et *fait lire a l'archevesque* [5] *la chartre* qu'il trouve dedans, et dans laquelle son neveu lui dit la vérité sur le philtre : « *Sire, pour Dieu, si regardés raison se j'en puis mais* [6], *se j'ay aymmee Yseult, quant je l'ay fait par force.* » Marc regrette qu'il n'ait pas su cela auparavant : « *Je les eüsse ainchois celés et consentus qu'il se fust ja parti de moy* [7]. » Il fait porter les corps à la [8] chapelle et enterrer *si richement comme il appartient* [9] *a si haulte gent*, dans deux cercueils, l'un de *calcedoine* et l'autre d'*un beril* [10]; les amants reposent chacun d'un côté de la chapelle.

Marc fait enterrer les corps.

547 a. *Perinis* [11] déclare vouloir rester aux tombeaux, où Marc fait faire

1. *Meurt yré* V., J.
2. Dans Tressan, Marc, furieux de savoir qu'Iseut était allée rejoindre Tristan, rassemble une armée pour aller porter la guerre dans la Pet.-Bret., quand arrive le vaisseau. Il ne permet pas qu'on enterre Tristan dans ses états, mais ayant lu la lettre, dont le contenu est comme dans 103, il s'attendrit, pleure et fait enterrer les amants avec pompe.
3. *En terre* manque dans V., J.
4. *M. eut pitié* V., J.
5. Pas d'archevêque ici dans V., J.
6. *Sire, si regardez, pour Dieu, se j'en puis m.* V., J.
7. *Consentiz qu'ilz ne se fussent ja partis de moy* V., J.
8. *Sa chap.* V., J.
9. *Appartenoit* V., J.
10. *Bericl* V., J.
11. *Pernus* Janot; *Dernus* Verard, plus loin *Pernus*. Ce personnage n'a pas été mentionné depuis le passage où il va avec Tr. en Cornouaille, voy. § 33 (cf. § 31).

est envoyé [1], et le roi vient, très chagrin, avec sa suite. Il pleure. Le blessé veut se mettre sur son séant [2], mais il est trop faible. « Maintenant, lui dit-il, votre joie est complète, puisque Tristan est venu à sa fin. L'heure viendra cependant où vous ne voudriez pas l'avoir tué pour la moitié de votre royaume [3]. » Le roi ne se sent pas la force de répondre. « Ne pleurez pas, mon oncle, reprend le malade, mais accordez-moi la grâce de voir encore une fois Iseut; c'est la dernière requête que je vous fasse. » Marc y consent aussitôt, et Iseut [4] vient.

548. Tristan n'a plus la force de se dresser à l'arrivée de celle qu'il a tant aimée. « Hélas! dit-il, votre venue ne peut me guérir [5]. Tristan, votre ami, est mort. » Iseut pleure [6] et — Iseut vient.

1. Dinas va lui-même porter ce message, dans la *Tav. Rit.*
2. Pas dans la *Tav. Rit.* où Trist. ne fait que se lamenter.
3. Ici, dans la *Tav. Rit.*, il pardonne à Marc et obtient de lui son pardon. Marc lui fait la même question que, plus loin dans les mss., Iseut (Faut-il que vous mouriez?); puis Tristan le prie de faire venir la reine, et Marc envoie douze barons la chercher. Elle prie Dieu de ne pas la laisser vivre si Tristan doit mourir. Le malade retrouve un peu de force à la vue du désespoir de sa bien-aimée; grâce à cela, il vit trois heures de plus. L'immense douleur qu'éprouve Iseut la consume intérieurement sans paraître aux yeux. — Les premières répliques des amants sont comme dans les mss.
4. Elle s'évanouit à la vue de son amant, et prie Dieu de la laisser mourir avec lui, *Due Trist.*
5. Cf. la Préface, p. XXVI.
6. A l'idée que Tristan mourra *per la tardanza del suo aiuto*, *Due Trist.*

un habitacle pour lui, et où il est retrouvé par le fidèle chien Heudent [1], qui *commence a faire si forte fin que chascun se merveilloit* [2]. Perinis, qui reste là avec le chien, sans boire ni manger [3], mande de Léonois Gouvernal et Brangain [4]. Du tombeau de Tristan pousse *une ronche... qui aloit par dessus la chappelle, et descendoit le boult de la ronche sur la tombe Yseult et entroit dedens* [5]. Marc la fait couper trois fois, mais elle repousse toujours le lendemain. *Cest miracle estoit sur Tristan et sur Yseult* [6]. Gouvernal et Brangain s'en vont avec Heudent et Perinis, *et vesquirent ensemble tant que Dieu les voult prendre a sa part. Si* [7] *face il de nous! Amen* [8] *!* — Heudent.

1. *Heudenc* V., J.
2. *S'en esmerrilloit* V., J.
3. *Qui à manger* manque dans V., J.
4. Cf. p. 204.
5. Tressan dit brièvement : Gouvernail vient pleurer son maître et son élève. Hudan, le fidèle *brachet*, garde le tombeau de Tristan. *Ores veit il que de la tumbe de Tristan*, etc.
6. Tressan : elle repousse toujours, *et ce miracle étoit sur Tristan et sur Yseult à tout jamais advenir*. Fin de Tressan. — La branche qui pousse se retrouve dans la *Tav. Rit.*, voy. p. 392.
7. *Ainsi* V., J.
8. *Amen* manque dans V., J. — Ici finissent 103, V., J., Dunl.-Liebr. et l'*Encycl. Brit.*

soupire : « Tristan, dit-elle, mon bel ami, est-il possible que vous soyez près de mourir? — Oui, il faut que Tristan meure, lui qui avait tant de force. Voyez mes bras [1] : ce ne sont pas les bras de Tristan, mais ceux d'un homme mort [2]. Tristan penche vers son déclin; celui qui valut tant et fut si redouté de l'univers entier est mort. » De la journée, il ne dit plus rien; il a presque perdu la vue.

Le lendemain. 549. A l'arrivée de l'aube, il prie Sagremor de lui apporter son épée et son écu, pour qu'il les voie une dernière fois. « Hélas! s'écrie-t-il [3], mon épée, que ferez-vous désormais? Maintenant vous allez quitter votre maître; jamais vous n'en aurez de si bon, et à l'avenir vous serez moins redoutée qu'auparavant. » Il dit à Sagremor : « Aujourd'hui je prends congé de la *chevalerie*, que j'ai bien aimée et honorée; elle ne sera plus honorée par moi. » Après une pause : « Sagremor, il faut que je vous dise une chose; je ne puis m'en empêcher. Voulez-vous entendre la plus grande merveille du monde? Hélas! comment le dire? Voulez-vous entendre la parole la plus honteuse que Tristan ait jamais dite? » Et il se tait, puis reprend : « Sagremor, je ne le puis plus dissimuler : je suis vaincu [4]! » Il pleure. « Sagremor, dit-il, je vous rends mes

1. *Due Trist.* : Voici la tête, les yeux qui vous regardaient, et les bras *che per vostro servitio solevano contrastare.* — La *Tav. Rit.* passe au lendemain. Tristan fait une longue prière et appelle ensuite un archevêque, des évêques, des abbés et des pèlerins, qui étaient venus le voir de tous les pays, et se confesse à eux. Puis il prie Sagremor d'apporter son écu, son heaume et son épée, et de dégainer l'épée. Il la regarde tendrement et lui adresse la parole.

2. Iseut s'évanouit de nouveau et appelle la mort. Elle examine la blessure et y applique des médicaments, mais en vain : le venin a déjà passé au cœur. Le lendemain, Tristan, dont la voix commence à s'éteindre, essaie de consoler Iseut, lui rappelant que tout être doit mourir. Puis il se tourne vers les autres, en implorant la miséricorde de Dieu, et prie Sagremor d'apporter l'écu et l'épée.

3. La *Tav. Rit.* essentiellement de même; l'ordre des répliques y est un peu changé. — *Due Trist.* : « Oh! mon épée, que je suis affligé de te quitter si tôt! » Sagremor la remet dans le fourreau. Tristan dit, en pleurant, qu'il a trouvé son vainqueur : « Iseut, s'écrie-t-il, tu demeureras désormais sans moi! » Iseut ne peut répondre. Tristan reprend : « Palamède, nos inimitiés sont finies; Dinadan et mes autres amis, je n'aurai plus le bonheur de vous revoir! » Il se désole surtout de mourir sans bataille, dans son lit. Puis il charge Sagremor d'apporter l'épée et l'écu à la cour d'Arthur.

4. Sur cette exclamation, la *Tav. Rit.* fait de longues et fastidieuses remarques.

armes, je vous rends ma *chevalerie.* » Et il le charge de saluer de sa part Palamède, avec qui il ne se battra pas [1], Dinadan, qui ne l'a jamais tant *gabé* comme il se trouve *gabé* à présent, et Lancelot, et le prie d'aller présenter son épée et son écu à la cour d'Arthur. Il baise en pleurant la lame et le pommeau de l'épée et l'écu [2] : « Oh! pourquoi dois-je mourir si tôt? Adieu, ma bonne épée; je vous recommande à Dieu, car je ne pourrai plus vous regarder. La douleur fait éclater mon cœur. Sagremor, *je vous baille mon cuer et m'ame* [3]; honorez-les comme moi-même, si jamais vous avez aimé Tristan. » Il pardonne au roi Marc [4]. Puis il se tourne vers Iseut : « Que ferez-vous après ma mort? Est-il bien possible qu'Iseut puisse vivre sans Tristan? Ce serait comme le poisson sans l'eau ou le corps sans l'âme. Mourons ensemble, ma belle et douce amie! » Iseut, dont le cœur est près de se briser : « Mon ami, c'est la chose que je préfèrerais à tout, mais comment faire? Si vous le savez, dites, et je n'hésiterai point; s'il suffisait de la douleur, je serais morte plus d'une fois, car je crois que jamais dame n'a été si affligée que je ne le sois encore davantage. — Oh! ce serait une honte si Tristan mourait sans Iseut, nous deux qui avons été une chair, un cœur et une âme. Et puisque vous le voulez, nous mourrons ensemble [5]. » Tristan adresse un dernier adieu à ceux qui l'entourent, et prie Iseut de l'embrasser, pour qu'il meure dans ses bras. Il l'enlace en disant : « A présent je ne me soucie pas de la mort, puisque ma dame est

Tristan dit adieu à son épée.

Tristan pardonne à Marc.

1. Cf. § 508.
2. Ici, il pardonne à Marc dans les *Due Trist.*
3. Var. *mon c. et mes armes.*
4. Dans la *Tav. Rit.*, il lui a déjà pardonné (voy. § 547, note). La conversation subséquente n'y diffère pas beaucoup. Iseut tombe à demi morte. Tristan pardonne encore une fois à Marc.
5. *Dve Trist.*, où cette conversation des amants est donnée essentiellement comme dans les mss. Puis Iseut, qui n'a plus la force de parler, se rend, avec Gouvernal et Brangain, à l'église de Notre-Dame pour y veiller la nuit, espérant obtenir ainsi de Dieu la vie de son amant. Le lendemain, Tristan se confesse devant l'archevêque. « Oh! mon Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi ne m'avez-vous pas permis d'être à la conquête du saint Graal, me laissant mourir aussi jeune sans bataille? » Il se demande ce que fait en ce moment Lancelot, et se recommande à la pitié de la Sainte-Vierge. Il veut que Gouvernal et Brangain se marient ensemble et gouvernent le Léonois au nom de son fils *Tristano il giovane*, conformément au testament qu'il fit dans l'*Ile del Piotto* (cf. la Préf., p. XXIII); il donne à Brangain sa terre de *Belrossi*. On lui met à la main une chandelle allumée; tout le monde pleure. Tristan adresse un dernier adieu aux assistants, etc.

avec moi, » la serre si fort qu'elle étouffe [1], et au même
Mort de Tristan et d'Iseut.
moment il expire lui-même. Ainsi moururent [2], à cause de leur amour mutuel, le meilleur chevalier *fors* Galaad [3] et la plus belle dame *fors* Guenièvre et la fille du roi Pelles [4].

550. Grand est le deuil du roi Marc et des Cornouaillais; ceux-ci [5] rappellent les services rendus au pays par Tristan, dont on ne devra plus espérer le secours contre les Irlandais, ni contre les *Sesnes*, qui viendront sans doute venger le dommage qu'ils souffrirent *en Cornouaille* [6], *n'a encore mie lonc tens*. Seul Andret est content. Ses compatriotes le haïssent à mort, *et dient qe encore vendra qi vengera la mort de T.; il ne puet autrement estre* [7]. *Li rois Artus n'est mie morz* [8], *ne cil de la Tab. Re., qi l'amoient com c'il fust lor frere charnel* [9]. On se porte vers le château de Dinas, et, en contemplant les amants morts, *il dient* que c'est la plus grande merveille *qe oncquez mès avenist en nulle region* [10], *quant li uns est finé*

1. La *Tav. Rit.*, qui parle à plusieurs reprises du grand affaiblissement d'Iseut, fait ici remarquer que les amants moururent non pas par suite d'étreinte ou de force, mais *per debolezza et per proprio dolore*; Iseut mourut un instant avant Tristan, qui aurait pu vivre une heure de plus, s'il n'avait vu morte celle qu'il aimait. — *Due Trist.* : Il *baciò la reina, et sendo ambedue abbracciati bocca a bocca gli usci l'anima del corpo. La reina vedendolo morte nelle sue braccia, per l'immenso dolore che n'hebbe, le crepo il cuore, et mori in braccio a lui.*
2. Comme nous lisons *ou livre de la Grant estoire* 104.
3. *Et Lancelot* ajoute 1463; *Galaad, le fils de Lancelot* 760.
4. 336 : *la plus belle dame du monde* sans plus. *La fille de Pelles* manque dans 12599, 104 et dans 99, qui abrège ces remarques. — 772 : *la fille au roi*, puis une lacune, qui finit à l'endroit où Samaliel trouve le roi Arthur; § 557.
5. Ce passage, jusqu'aux mots : Seul Andret, etc., manque dans 99.
6. *Ou royaume de Logres* 97, 101, 349, 758, 24400.
7. *Il ne p. e. autr.* manque dans 336, 104, dans 24400 : *T.*; *or le sarait li roi Artu atoz lez compaignon de la T. R.* (sans plus), dans 758 : *T*; *ce sera li rois Artus et li compaignon de la T. R., qui mout amoient T.*, et dans 99, où manque le passage entier, jusqu'à *il dient*.
8. *Li roys Artus et ceulz de la T. R.* 97, sans verbe; la même faute dans 101, 349.
9. *Charnel* manque dans 760, 1463. — *Due Trist.* : On prédit que la vengeance sera prise par Arthur et ses chevaliers, *il che segui dapoi.*
10. *En n. reg.* manque dans 1463; 760, seulement : que c'est une grande merveille.

por l'autre : bien ont mostré apertement que[1] *l'amours dont il s'entr'amoient n'estoit* (var. *n'ert, ne fu*) *pas a gas*[2]; *tant com li siecle durera sera parlé*[3] *de ceste amor. Et dient li fol et li sage*[4] (*que*) *c'est amour et passe amour*[5] *que* (var. *com, car*) *de T. de Leonoys et de la roïne Y. de Cornoalle*[6].

Le roi Marc, qui est si *dolanz qe pou q'il ne muert de doulour*[7], fait transporter les deux corps à Tintagel, *et dit* qu'il les fera enterrer ensemble, puisqu'ils[8] se sont tant aimés l'un l'autre[9], *car li uns ne pooit*[10] *sanz l'autre demourer*[11], (*en*)*si estoit leurs cuers* (*et lor volenté* 757, 1463) *ensamble. Et por ce q'il s'entramoient tant en lor vie con je vous cont*[12], *les fist le roi Marc metre ensamble, por q'il fussent en*[13] *lor mort aisié* (var. *a aise*), *aussint con*[14] *il furent en lor vie*[15]. Les funérailles ont lieu, avec pompe, dans la *grant* (var. *maistre*) *eglise* de Tintagel. Marc fait faire *une sepulture si riche et si merveilleuse*[16] *qe devant n'avoit esté nulle si riche en Cornoaille*, Funérailles.

1. 757 : *apertement a la mort q'il s'entr'amoient. Il en sera puis a* [*si*] *grant tens com li siecle durera parlé de*, etc.; 336 : *apertement comment ilz s'entr'amoient sans nule faintize*; *tant comme*, etc.

2. *Gaberie* 97, *mie a gas* 12599, 104.

3. *Parlerait on* 24400.

4. *Dient bien tuit que* 97, 101, 349, 99, 758, *et dient toz que* 24400.

5. 336 : *ce fu amor*; 757 : *ceste amor passe com*; 24400 : *cest amor est plus que amor, de Tr.*; 349 : *amour est passe am.*; 12599 : *li amor T. de L. et de la r. Y. de C. fu amors et plus que amors*; 1463 : *ce dit amor et passe amor*; 760 (bourdon) : *parlé de cest amor et pas amor.*

6. *Que T. et Y., la roÿne de C., maintenoient* 99.

7. Cette phrase manque, ici, dans 99; *que plus ne puet* 336; 104 : *qui tant est dolenz*, sans plus.

8. 12599, 336, 104, 24400 ne donnent pas le motif suivant.

9. *Comme vous avez oÿ* ajoute 99.

10. *Po*(*e*)*t* 757.

11. *Ne nuit ne jor* 760, *ne nuit ne jor ne nulle hore du monde. Et s'il n'estoient toz jors ensamble,* (*en*)*si*, etc., 757, 1463.

12. *Comme vous avez oÿ* 97; la phrase manque dans 758. *Comme vous avez oÿ, si estoit leur voulenté et leur cuer ensemble, et pour ce qu'ils s'entr'ameront* (*l. -erent*) *tant en leurz vie*(*s*), *lez fist*, etc., 101; la même dittographie dans 349.

13. *A lour mort* 758.

14. *Aussi ainsi comme* 97.

15. 99: L'un ne pouvait demeurer sans l'autre, *et de si vraie amour s'entr'amoient que le roy lez fist enterrer ensemble, ainsi comme ilz estoient ensemble en leur vie.*

16. *Et si merv.* manque dans 24400; *et si belle* 99.

Le tombeau.

ne puis ne fu mès [1], *fors seulement celle de Galehout* [2].. ; *celle tombe de Gal. estoit tote d'or* [3] *et pleine de pierres precieuses..; et sachez qe cil Gal. fu princes et roi* (var. *sire*) *de .XXIX.* [4] *roiaumes, et il ama tant Lanc.* qu'à la fin il mourut pour l'amour de lui. Au pied du tombeau [5], construit au milieu de la superbe église de Tintagel [6], le roi fait placer deux images [7] représentant un chevalier et une dame, *droites, de cuivre* [8] *entregetees* [9], *aussi grant* (l. *granz*) *come .I. home* [10]. Le chevalier, qui est si bien *ovré* qu'on le croirait vivant, *tenoit sa* [11] *main senestre* [12] *devant* (var. *sor*, *an mi*) *son piz tote close, ainssint come se il tenist les ataches de son mantel, et le braz destre tenoit il tendu vers les gens; et tenoit en celle main l'espee* [13] *toute nue, et ce estoit celle espee meïsmes dont li Morhouz fu ja ocis* [14]. *Et ou plat de l'espee avoit le roy fait faire letres* (*d'or* 336) *qui disoient ainsy : « Celui en qui main je suis delivra jadis le royaume de Cornoaille du servage a celui d'Irlande par .I. coup qu'il fist de moy seur le Morholt d'Irlande* [15]. » *Et*

1. *Si riche ou roiaume de Log. ne de C., si comme je croi* 104, *ne depuis ne f(a)ut grant tens après* 12599.
2. Les remarques sur Galehout manquent dans 104, 12599, 336.
3. *Estoit d'argent* 99.
4. *Vingt-huit* 97, 101, 349, 24400, *dix-huit* 758, *quinze* 99.
5. *En celle sepulture* 12599.
6. Cette remarque vient plus loin dans 336 ; voy. ci-dessous.
7. *D'or et d'argent et de pierres precieuses* 104.
8. *Cors* 757, *cuent* 1463, *cueute* 760. *Droites-entreg.* manque dans 758, 24400; *droites-home* manque dans 104.
9. *Ouvrez* 99.
10. *Aussi..... home* manque dans 99. — 336 : Les images sont *de cuivre entregettés et trés bien dorés et aussi grant comme(nt) .I. homme.*
11. *Ten. a sa m.* 760 ; *ten. en sa m.* 1463.
12. Var. : *sa main.*
13. *Une espee* 336, 104.
14. 99 : (*nue*), *c'estoit la signifiance qu'il avoit le M. o.*; 24400 : (*nue*), *en signe qu'il ot le M. o.*; 97, 349, 101, 758 : (*nue*), *et estoit pour signe, dont li M. fu o.*
15. D'après 336. Dans 104 l'inscription sur le plat d'épée est ainsi conçue : *De ceste espee fut occis li granz Morholz d'Yrlande, et ce chevaliers qui gist ici, por cu[i] ces imaiges furent ainsint faites, fut apelez T. de Loenoys, li fiz au noble roi Meliadus, et cil delivrai Cornuaille dou grant servage d'Yrlande.* Dans 757, l'inscription sur le plat d'épée parait avoir été supprimée; ce ms. passe des mots *et tenoit en celle main l'espee* à *Et avoit fait fere li rois M.*, etc. — 97, 101, 349, 99, 758, 24400 : *letres qui disoient que ce estoit T.* (*Ci(st) gist T.* 24400; — 99 supprime le reste du passage en passant ici à Sagremor; — 1463 : *lettre d'or enmi le pis qui disoient T.;* confusion dans 760 : *lettres d'or enmi le pis,*

avoit [1] *fait fere li rois M. letres d'or en mi le piz du chevalier qi disoient : T.; li autres ymages, qi estoit fet en semblance de feme* (*dame* 104), *avoit* (*ausi* 104) *letres enmi le piz* [2] *qi disoient : Ys.* [3]. *Et* (*bien* 104) *sachiez qe l'on ne peüst* [4] *pas trover a celui tens en tot le monde* [5] *.II. ymages si bien fetes qe* [6] *celle[s] ne fussent encore* [7] *mielz* [8] (*faites* 104).

551. Sagremor, portant l'écu de Tristan, couvert d'un drap de soie *batu a or*, et l'épée suspendue *a son col*, retourne en

Sagremor arrive en Logres avec l'écu et l'épée de Tristan.

et avoit letre qui disoit : T., li autre : Y., et sachiez, etc.); *et en l'autre, qui faite estoit en semblance de femme* (var. *dame*), etc.; dans ces mss. nous avons probablement ici un bourdon amené par les deux *disoient*. — Pour 12599, la *Tav. Ric.* et les *Due Tr.*, voy. la note ci-après.

1. 104 poursuit essentiellement comme 757. Mais 336 (après l'inscription sur le plat d'épée) : *La dame avoit une covronne en sa teste* (cf. 24400, plus loin, § 580), *et avoit son visage tourne devers le chevalier et le regardoit en maniere de dame trés dolente et irice par semblant, et avoit ses .II. mains croisies seur son pis*. Puis vient la remarque sur le tombeau, qui est placé au milieu de la superbe église de Tintagel. Puis : les deux images sont si bien exécutées *que l'en ne peüst pas a celui temps trouver .II. ymages si bien fais que ceulx ne fussent encore mieulx*. Sagremor, etc.

2. *Ou pis* 97, 101, 349, 758, 24400.

3. *Que ce estoit Y.* les mêmes, sauf 24400, qui porte : *Ci gist Y.* — 97 passe ici à Sagremor.

4. Var. fautive : *puet*.

5. Manque dans 104; *ou monde* 101, 349. 758, 24400.

6. *Qe-mielz* manque dans 101, 349, 758, 24400.

7. *Encore* manque dans 1463, 760.

8. 12599 renverse les phrases et présente, à partir de l'endroit où il est parlé pour la première fois des deux images, un texte particulier, qui se retrouve en partie dans 24400 plus loin, là où ce ms. donne une seconde description du tombeau (§ 580). Chacune des deux images, dit 12599, portait *letre au front taillie de fin or; si disoient les ons des letres : T., et les autres : Yselt, et saichiez que l'en ne puet* (l. *pot* ou *peüst*) *pas trover a cel tens deus ymages tant bien faites que cele[s] ne fustront assez mielz;* elles sont si bien exécutées qu'on les croirait vivantes. Le chevalier *tenoit sa main senestre*, etc., comme 757, jusqu'à *vers les gens;* 12599 continue ainsi : *Et tenoit en celle main une espee toute nue, et avoit au brant de l'espee script un lay qui Dynas li seneschal avoit fait por T., et disoient les lotres en tel maniere : « Seignors barons de Cornoaille, Qui tant desisrastes ma mort, Mors sui; mès ainz que luens* (*grant* 24400) *tens aille Plorerez* (*vous* 24400) *T., qui est morz. Rois March, qui me feroit si fort, En cuida mout* (*c. muelz* 24400) *valoir sans faille; Mais ainz qui* (l. *ançois que*) *granz tens* (*cist ans* 24400) *defaille En plorera por desconfort* (*An plorait il par d.* 24400). » *Et en l'autre ymage, qui tant estoit riche qu'i[l] n'est home qui dire le seüst, avoit un lay escript enmi le pis qui Dynas meïsmes avoit fait por ma dame Yselt autresint :*

Logres pour aller présenter ces armes à la cour d'Arthur [1]. Débarqué, il prend le chemin de Camaaloth [2].

« *Amis T., qui je amoie Soz* (l. *Sor*) *tout ce* (l. *tous ceus*) *qui sont* (l. *furent*) *au monde, Se* (*Et* 12599) *vostre cors morut por moi, Por vos morut Yselt la blunde.* [*Roi*] *March* (*Li roi M.* 24400) *cuida prouz faire* (*far prouz* 12599) *en* (*a* 24400) *soi, Mais ainnçois que Tyntaol fonde S'en claimera il chaiti roi. La mort .T. le monde affonde.* » *Et estoient les deux ymages ausi grant com .I.* (l. *le*) *chevalier, et l'autre com la dame avoit esté, por quoi les ymages estoient faites.* Sagremor, etc.

Dans la *Tav. Rit.*, l'image féminine tient une fleur à la main, car Iseut fut la fleur du monde; il y a aussi des épitaphes indiquant l'âge des deux amants : morts *nel CCCLXVIII anni*, ils étaient nés, Tristan *nel CCCXXXIII anni* et Iseut *nel CCCXXXVII anni*. Une vigne, dont l'une des racines pousse du cœur de Tristan et l'autre de celui d'Iseut, projette son ombre sur les deux images (combinaison de la version de 103, voy. § 547 a, avec celle des autres mss.); cette vigne porte des raisins de trois espèces, représentant les *tre nature* des amants. — Le deuil à la cour de Marc est décrit à peu près de même que les mss. décrivent le deuil à la cour d'Arthur plus loin, § 570. Puis Sagremor porte les armes en Logres.

Dans les *Due Tristani*, Marc fait enterrer les amants dans un magnifique tombeau, avec cette inscription : *Questo è il premio che l'amore da à suoi servitori*. Sur la tombe est représenté un bateau au milieu de la mer, sans avirons, le mât brisé et les voiles baissées, avec une inscription expliquant l'allégorie de cette barque d'amour. — Fin du premier volume des *Due Trist.*; le tome second contient l'histoire de Tristan fils, *Tristano il giovane*; ce sont, à ce qu'il semble, des inventions modernes.

1. Comme le lui avait demandé Tristan avant de mourir.

2. Pour la suite, dans 757, etc., voy. § 568. — 336, 97, 349, 101 (lacune dans 772), 758, 24400, 99, reprennent ici les aventures de la quête du Graal :

Épisode de la queste.

Galaad, ayant quitté Tristan (§ 533), arrive — il n'est plus question de ses deux compagnons, Hector et Meraugis — à une chapelle où il s'installe pour dormir. Une voix l'éveille et lui dit d'aller à la mer, où il pourra trouver une aventure agréable. Il obéit et trouve le vaisseau où sont le corps de la sœur de Perceval et Lancelot [1], qui attend la venue du bon chevalier, selon la promesse du prud'homme. Galaad se signe et entre; sans le reconnaître, Lancelot pense bien que c'est le bon chevalier et lui souhaite la bienvenue. Ils se nomment, causent [2] et se racontent leurs aventures; ils en trouvent d'ailleurs beaucoup pendant leur voyage; souvent aussi, ils passent devant des iles qui ne sont habitées que par des animaux. Enfin ils arrivent au pied d'une montagne [3] où ils sont abordés par un chevalier portant des armes blanches

1. Dans 99, où commence ici une lacune, nous nous retrouvons avec Lancelot chez le roi Pescheor, voy. plus loin, § 558.

2. A partir d'ici, tout à fait comme dans la *Queste* (cf. p. 372), jusqu'au départ de Gal.

3. Ici, dans 97, une voix dit à Galaad de sortir de la *nef*, qui s'éloigne immédiatement avec Lancelot. Galaad aperçoit un cheval blanc, attaché à un arbre. Il *vint celle part et monta sus; puis chevaucha tant qu'il vint a l'abbaie ou li roys Mordrains gisoit*. Il le guérit, retourne à la nef de Lancelot et va encore longtemps avec lui, jusqu'à ce qu'il voie, un jour, sortir de la forêt un chevalier aux armes blanches, menant un cheval blanc *en destre*, etc., comme 336 etc.

et menant un cheval *en destre*. Il dit à Galaad, de par le haut maître, de monter sur le cheval pour aller au hasard des aventures. Galaad, ayant pris congé de Lancelot, dont le vaisseau est entraîné par le vent, descend à une abbaye où il trouve Mordrain, qui meurt dans ses bras.

Galaad chez Bedoin de la Marche.

552. Deux jours plus tard il arrive, un soir, à l'hôtel d'une *dame veuve*, qui le reçoit bien. Il la voit fort triste et, plein de compassion, il lui offre son secours de chevalier errant. Elle lui dit, les nappes levées, que son frère l'a *desheritee par sa force et sans raison*, et qu'il a tué deux de ses fils, bons chevaliers; elle craint que, pour avoir sa terre tout entière, il ne la tue elle-même avec les deux jeunes fils qui lui restent. Elle n'a pas osé aller demander du secours à Arthur. Son frère, qui a beaucoup d'hommes, s'appelle *Bedoin de la Marche*; il réside au château de la Marche, situé sur la rivière du *Toivre*[1]. Le lendemain, Galaad s'y rend, sans avoir pu entendre la messe, faute de chapelain. Une demoiselle lui dit qu'au château le comte est en train de jouer aux échecs *contre la damoiselle bloye*[2]. Galaad entre. On lui tient l'étrier, car on fait bon accueil aux chevaliers errants pour l'amour de Dodinel le sauvage, qui est le parent du seigneur. Galaad se fait indiquer le comte, s'avance et le somme de rendre ce qu'il a enlevé à sa sœur, sous peine d'une guerre à outrance. Le comte le *tint a fol et a musart;* il lui ordonne de sortir, en affirmant qu'il ne cèderait point, quand même tous les chevaliers errants l'en prieraient. Galaad le défie; le comte, qui le voit tout seul, le laisse partir. Il s'arrête à une *loge galesche* qu'il trouve dans un *boschel*, et se promet de ne pas quitter ces lieux avant d'avoir rendu à la dame sa terre. En ce moment, deux chevaliers viennent vers le château y chercher l'hospitalité : ce sont Bohort et Perceval, qui s'étaient rencontrés par hasard. Galaad leur raconte ce qui s'est passé, et ils décident de l'aider à assiéger le château, qui est défendu par plus de trois cents chevaliers. Comme les deux compagnons descendent et commencent à faire une autre loge, *a tant es vous venir vers eulx un escuier, monté seur .I. grant cheval.* Il reconnaît Galaad à son écu, s'agenouille et demande un *don*. Galaad voit que c'est le fils de Frolle, prince d'Allemagne, celui même qui l'avait injurié récemment[3]. Il lui accorde le *don* en ajoutant qu'il ne devrait pas le faire, ayant été ainsi traité. L'écuyer implore son pardon. « Oh! je te pardonne, dit Galaad, *quar se tu me feïs villenie, elle ne fu pas moye, mès teue.* » L'autre demande à être armé chevalier par Galaad. Celui-ci consent : « Mais, dit-il, il faudra attendre jusqu'à ce que je puisse trouver un cheval et des armes. » *Samaliel* reste donc avec Galaad et ses compagnons.

Samaliel, le fils de Frolle.

553. Trois chevaliers sortent du château *pour soi esbatre*; ils sont armés, car à cette époque *tenoit on a villenie quant .I. chevalier chevau-*

— 349 et 101 suivent 97, mais en présentant une lacune depuis l'arrivée de Lanc. et de Gal. à la montagne jusqu'à l'arrivée de ce dernier à l'abbaye de Mordrain. — 758 et 24400 disent brièvement qu'on trouve le chevalier blanc, que Galaad part avec lui et qu'il arrive chez Mordrain; de là il retourne à Lancelot, qui l'attend dans le vaisseau; puis ils trouvent pour la deuxième fois le chevalier blanc, qui les sépare maintenant pour toujours; puis Galaad chez la sœur de Bedoin. — La *Queste* ayant raconté le départ de Gal., continue à s'occuper de Lancelot, qui arrive à Corbenic, voy. plus loin, § 558. L'épisode de Mordrain s'y trouve à un autre endroit., cf. ib.

1. De même 758, 24400, *Gorre* 101, *Totre* 97, *Cotre* 349.
2. Nous avons évidemment ici une copie faite dans un roman de chevalerie.
3. Cf. § 527.



choit sans armes. Bohort obtient la permission de se charger de la bataille. Il abat deux des chevaliers, et permet à Samaliel, après que le troisième a pris la fuite, de prendre les armes et le cheval de l'un des chevaliers renversés. Galaad promet au jeune homme de l'armer chevalier le lendemain matin. Les deux désarçonnés sont renvoyés au château dire à leur seigneur, de la part de Bohort de Gaunes, qu'il sera mis à mort s'il ne rend la terre de sa sœur. Ce message intimide le comte; il s'imagine qu'Arthur a envoyé les chevaliers pour prendre part à la guerre. Il les fait questionner par un *valet*, qui, se disant de la maison d'Arthur, obtient des confidences. Le comte, apprenant le nom de Galaad, a grand'peur. Il sort furtivement avec deux cousins, à une heure tardive et par une fausse poterne, afin de tuer les chevaliers « *si coiement que nulz forz nous .III.*, dit-il, *ne le sache*, » espérant ainsi éviter la vengeance d'Arthur. Mais Galaad ne dort pas, étant en train de faire ses prières. Il aperçoit les trois, les abat, blesse grièvement le comte, qui se pâme, lui arrache le heaume et lui porte des coups dans la tête, de manière à y faire entrer les mailles de la *coiffe*. Le vaincu lui crie merci et dit qu'il lui sera avantageux de le laisser vivre. Galaad comprend que c'est un *haut homme, et pour ce fait il semblant qu'il le hee mortelment, si li dist, aussi comme par orgueil* : « *Di moy ton nom, ou tu es mors!* » L'autre se nomme; Galaad lui fait promettre d'obéir à tous ses ordres et le mène aux loges. Les compagnons du comte s'enfoncent dans la forêt, n'osant rentrer au château sans leur seigneur. Galaad réveille Bohort et Perceval, qu'il charge de conduire le comte chez sa sœur, et les quitte, après leur avoir indiqué leur chemin : « Je veux m'en aller *près de cy, en aucun lieu*, dit-il, avec Samaliel pour le faire chevalier. » Bohort et Perceval se séparent de lui à regret.

Samaliel et l'épée de son père.

554. Galaad se rend à un ermitage connu de lui. L'ermite chante la messe, et Samaliel est armé chevalier; il est de si haute taille, qu'à l'hôtel d'Arthur on ne trouva pas de chevaliers plus grands; il acquit plus tard une brillante renommée. Il fait vœu d'égaler en bravoure son père, et quitte Galaad, qui s'en va chercher, comme d'habitude, les aventures du royaume de Logres devant être mises à fin. *Et tant qu'il lui avint, .I. jour, qu'il encontra Samaliel en une vallee* Le chevalier nouveau, fortement blessé, lui dit qu'il vient de se battre avec Ivain, qui l'avait assailli et qu'il avait laissé dans un triste état. Pendant leur combat, une demoiselle avait emporté l'épée du père de Samaliel, qui avait reçu cette épée *hersoir* et l'avait suspendue à un arbre, où elle avait été trouvée par la demoiselle. S'étant séparé de Galaad, qui lui recommande de faire attention à ses blessures, il se met à la poursuite de la demoiselle.

555. Galaad va trouver Ivain, à qui il veut du bien à cause de sa bravoure, et qui reconnait l'écu de Galaad, pour en avoir entendu parler. Celui-ci, l'ayant conduit à une abbaye voisine, où un vieux chevalier le soigne, reste avec lui pendant quatre jours; Ivain raconte qu'il s'est battu avec Samaliel pour venger Lucan le boutillier, qui avait été renversé par le jeune chevalier, dont il loue beaucoup la prouesse.

556. Samaliel rattrape la demoiselle et lui enlève, malgré ses menaces, l'épée, qu'il attache aux arçons. Au soir, il arrive à une maison où s'est logé Keu, qui est vivement étonné de lui voir porter deux épées, cela n'étant nullement ordinaire, excepté par suite d'un vœu ou d'un serment; autrement, un chevalier portant deux épées devait soutenir le combat avec deux chevaliers [1]. Le sénéchal le questionne, *quant il vit son point de parler*. Samaliel lui explique tout, et, lorsque Keu lui a appris la coutume, il fait vœu de porter toujours deux épées, puisqu'il s'est ainsi trouvé le faire sans connaître l'usage. « Voilà un vœu dangereux! » dit Keu. Samaliel lui demande son nom; Keu se nomme et se dit compagnon de la Table Ronde. Samaliel, entendant parler d'Arthur, baisse la tête et soupire. Il dit enfin qu'il est le fils de Frolle, le prince d'Allemagne, tué dans une île devant Paris par Arthur, qu'il doit, par conséquent, haïr plus qu'aucun autre. Keu lui fait savoir qu'il compte défendre son seigneur contre ses ennemis, et l'avertit de prendre garde à lui quand il sera hors de l'hôtel. Samaliel accepte ce défi. Le lendemain, il va entendre la messe, car il mène très bonne vie depuis qu'il est chevalier, et il ne voudrait tuer personne, sauf le roi Arthur. Il part et atteint Keu, qui l'attend près de la route, et qu'il renverse avec son cheval. Il arrive ensuite à l'entrée d'un bourg et se loge chez un forestier; blessé, il s'y fait soigner pendant un mois. Ayant repris sa marche, il rencontre, un jour, Gaheriet et Gifflet, qui s'irritent à la vue des deux épées; ils sont désarçonnés.

Samaliel épargne Arthur.

557. Samaliel commence à devenir célèbre en Logres. Un jour, au commencement de l'hiver, comme il chevauche dans la forêt de Camaaloth, il trouve, à une fontaine, un chevalier endormi et accompagné d'un seul écuyer. C'est le roi Arthur, qui s'est égaré à la chasse. Apprenant par l'écuyer le nom de son maître [2], Samaliel rend grâces à Dieu d'avoir trouvé son ennemi et s'écrie : « *Ore aie ge dahez se je ne venche la mort mon pere qu'il ocist*! » L'écuyer, effrayé, essaie vainement de réveiller Arthur, qui dort profondément. « Ne tue pas le roi, » dit-il à Samaliel, en s'agenouillant devant lui, « *car se tu l'ocis, touz li mondes te blasmeroit et diroit, quant tu avroies si preudoume ocis, qu'après sa mort n'avroies hardement de parler contre chevalier.* » A ces mots, Samaliel descend, frappé; il regarde Arthur, et réfléchit sur le parti à prendre. Enfin il se fait connaître, renonce à tuer le roi, dont il se contente de prendre l'épée, en lui laissant celle de son père, et s'en va. Arthur, apprenant tout cela, admire la générosité de Samaliel, et *fist meitre en escrit ceste aventure u grant livre des aventures*. Le conte revient à Lancelot.

Lancelot à Corbenic.

558. Quand Galaad, son fils, l'eut quitté, Lancelot [3] arriva dans la nuit à Corbenic, château invisible à la plupart des chevaliers, et construit par l'enchanteur *Tanaburs*. Lancelot ne réussit pas à pénétrer dans la chambre du Graal. Hector des Marès arrive, mais les portes se

1. Cf. § 29.
2. Ici finit la lacune de 772; voy. p. 388.
3. Voy. p. 393. — L'arrivée de Lanc. à Corbenic est racontée comme dans la *Queste*, sauf les remarques sur le château. — 99 reprend après la lacune (voy. p. 392, note), au milieu du récit du séjour de Lanc. à Corbenic.

ferment, et il n'est pas admis. Désespéré d'avoir été ainsi traité en présence de Lancelot, Hector quitte le château [1] et rencontre Gauvain et Gaheriet. Il répond à leur salut *coume couroucies*. Gauvain croit que c'est pour l'amour d'Erec [2], qu'il a tué. Gaheriet décide Hector à raconter sa mésaventure, et le console : « Allez vous reposer, lui dit-il, dans une forteresse voisine qui appartient à une mienne parente, et attendez là que je sois de retour de Corbenic. » Les deux frères partent, et, lorsqu'ils voient Corbenic, Gauvain prie Dieu de l'y laisser trouver moins de déshonneur que la dernière fois [3]. Ils pénètrent jusque devant le Palais aventureux, mais on ne les admet pas ; une demoiselle leur dit qu'ils n'ont pas, dans cette quête, assez servi le Seigneur, et, quand ils s'éloignent, les dames et les chevaliers les *gabent* de ce prompt départ. Gauvain est très vexé ; il maudit le château et voudrait que la foudre le détruisît [4] ; son frère se voit forcé de lui rappeler que le saint Graal s'y trouve. Gauvain propose d'abandonner la quête et de retourner à la cour, mais Gaheriet fait observer qu'aucun des compagnons n'est encore rentré et qu'eux-mêmes ils ne pourraient le faire sans honte ; il conseille d'aller en aventures pour encore une année ou deux : ils retourneront quand ils sauront que les compagnons commencent à rentrer. Pendant cette conversation ils rencontrent une demoiselle, la sœur d'*Ivain l'avoutre*. Elle reproche à Gauvain les trahisons et les méfaits qu'il a commis pendant la quête. Gauvain traite cela de calomnies, et Gaheriet le croit. La demoiselle entre au château, et les frères se séparent, Gauvain ne tenant pas à revoir Hector, qui le hait.

559. Gaheriet rejoint Hector et lui raconte ce qui s'est passé à Corbenic, d'où arrive maintenant Lancelot, qui désire consoler Hector. Tous les trois partent ensemble ; Gaheriet ne peut se décider à parler à Hector de Gauvain et d'Erec. On rencontre la *beste glatissant* et Palamède, qui la chasse depuis quatorze ans. Il renverse Hector, qui l'avait provoqué, et Gaheriet, mais Lancelot et lui s'abattent l'un l'autre avec les chevaux. Palamède obtient la permission de les quitter sans combat ultérieur.

Palamède baptisé, compagnon de la Table Ronde et chercheur du Graal.

560. Il arrive chez Arthur, à Camaaloth. On le prie tant [5] de se convertir et de devenir compagnon de la Table Ronde, qu'il se fait enfin baptiser dans la *mestre eglise* de la ville. Puis il prête le serment de la Table Ronde et demande, en *don*, la faveur d'aller chercher le Graal ; ayant fait le même serment que les autres chercheurs, il se met en quête le lendemain.

561. Il atteint huit chevaliers de la Table Ronde, près de Corbenic. A un carrefour où ils vont se séparer, ils voient venir d'abord Galaad, qui se rend à Corbenic *pour le saint Graal*, poussé par le Ciel, *car autrement nel seüst il*, et puis un autre chevalier, qu'ils ne reconnaissent

1. Ici la *Queste* fait revenir Lancelot à la cour d'Arthur, et retourne à Galaad, qui arrive à l'abbaye où Mordrain meurt dans ses bras (cf. p. 393, note), ensuite à la fontaine qui bout (cf. § 502), et enfin à l'abbaye où brûle Symeu (voy. § 522). Puis Galaad et Perceval à Corbenic, voy. § 561, note.

2. Dans 772 effaçure et changement, comme d'ordinaire, pour disculper Gauv., cf. § 296, note.

3. Allusion aux évènements racontés dans le *Lancelot* (P. Paris, *R. d. l. T. R.*, V, 256 ss.)

4. 772 : il maudit l'heure de sa naissance.

5. Le récit du baptême de Pal. est un peu délayé dans 336.

point. C'est Perceval, qui *venoit par tele aventure que venoit Gal.*, et quand tous les chevaliers *s'entrecounoissent*, *il se font joie grant*. Palamède donne des nouvelles de la cour et leur apprend son baptême. Grande joie. Ils arrivent à Corbenic; au pont, on trouve une belle *nef*, destinée à emporter le Graal [1].

562. Galaad guérit le roi Pelles avec la lance sanglante; rapportant cette lance dans la sainte chambre, il y trouve un homme maigre et décoloré, qui implore son secours : trois [2] couleuvres lui pendent au cou. Galaad les ôte; l'homme, ainsi guéri, meurt un mois après. Puis douze demoiselles, pauvrement vêtues, supplient Galaad de les délivrer, ce qu'il fait en les menant hors du palais. Ensuite il ressoude l'épée de Joseph de Barimacie, entre, avec le roi, dans la sainte chambre, où une musique divine se fait entendre et où tout est lumière et parfum. Galaad voudrait y rester toujours, mais une voix lui fait savoir qu'il doit porter le saint Graal à Sarras. Il prie son aïeul de lui expliquer ce que sont le Graal et la lance qui saigne. Le roi y consent : « *Mès je sai bien*, dit-il, *que vous le savez mout bien*, *mès je le vous conterai*, *pour ce que les genz ne le sevent pas tuit.* » Et il raconte comment une femme guérie de cécité recueillit le sang du Christ dans un vase; puis le Christ apporta ce vase et la lance dont il avait éte blessé à l'assemblée des disciples, le jour de la Pentecôte; il donna le vase à Joseph, qui l'apporta en Bretagne, où il était resté pendant des siècles jusqu'au temps du roi *mehaignié* [3]. Puis Galaad demande des détails sur l'homme aux couleuvres et les douze demoiselles : ils étaient du nombre de ceux qui n'avaient pas voulu croire au Graal; une voix avait prédit que Moys resterait *en l'alee de la sale perilleuse* [4], dans une cave de feu, et Symeon (Symeu) dans une autre cave de feu se trouvant dans une abbaye à trois journées de Camaaloth, que *Manibel* [5] resterait au palais et porterait les couleuvres, et que les douze demoiselles seraient fouettées trois fois par jour et par nuit; tous seraient délivrés par Galaad. La punition eut lieu en *Cleocide*, aujourd'hui Galles en Grande-Bretagne. — Galaad repousse les caresses de sa mère [6], puisqu'il doit porter le saint Graal. Bohort arrive, et lui, Galaad et Perceval portent le Graal à la *nef*, s'embarquent et partent.

Guérison de Pelles.

Galaad ressoude l'épée.

563. Palamède [7], ayant quitté Corbenic, descend à une fontaine où arrivent Lancelot et Hector. Le premier dit à son compagnon qu'il voudrait éprouver ce chevalier dans un combat à l'épée, comme il a dernièrement [8] appris à connaitre son habileté à la lance. Il envoie Hector inviter courtoisement Palamède à la bataille; quoique étonné, celui-ci accepte. La lutte est rude; Hector voit que Lancelot a *le plus*

Combat de Palamède contre Lancelot.

1. Dans la *Queste* (voy. § 558, note), Gal. et Perc. arrivent à Corbenic avec Bohort, qu'ils ont rencontré. Pour ce qui suit, le récit des évènements et leur ordre diffèrent dans la *Queste* (cf. Furnivall, p. 237 ss.), que paraît suivre la *Tav. Rit.* (p. 472 ss.; cf. § 515, note).
2. Var. deux.
3. Cela est dans le *Saint Graal* (début). — Dans 349, 101, les évènements de la Pentecôte sont omis.
4. Var. *en l'abbaye de la forest perilleuse*.
5. Les noms de Symeon et de Manibel ne sont pas dans 349, 101.
6. Morte dans la *Queste* (Furnivall, p. 229).
7. La *Queste* continue à donner les aventures de Galaad et de ses deux compagnons, qui arrivent à Sarraz; cf. § 567.
8. Voy. § 559.

bel de la bataille, mès non mie de mout. Pendant que les deux combattants se reposent, Palamède, se doutant que son adversaire est compagnon de la Table Ronde, lui adresse la parole d'une voix devenue rauque à cause des coups qu'il a donnés et reçus, et lui demande son nom. Lancelot avoue qu'il n'a commencé cette bataille que pour éprouver celui qui, comme il le sait maintenant, est un des meilleurs chevaliers du monde. Palamède, apprenant le nom de Lancelot, se déclare vaincu. Il lui dit qu'il est devenu compagnon de la Table Ronde. « A l'avenir, ajoute-t-il, prenez garde d'assaillir légèrement des chevaliers que vous ne connaissez pas. » Lancelot lui présente ses excuses. Palamède raconte comment ils avaient été jusqu'à douze compagnons chez le *riche roi Pescheor* et ce qui s'y était passé. Lancelot et Hector pleurent à chaudes larmes à l'idée de ne plus revoir Galaad et Bohort. Lancelot et Palamède font bander leurs plaies.

Rencontre de Palamède avec Gauvain et Agravain.

564. Palamède s'en va, grièvement blessé; il rencontre Gauvain[1] et Agravain, qui *haoient plus mortelment Pal. que nul autre.* Gauvain, le voyant chevaucher avec difficulté, comprend qu'il *n'estoit mie du tout sains.* Il le montre à Agravain en disant : « Voilà le chevalier que je hais plus qu'aucun autre et qui *plus m'a fet honte. — Et autretel vous di,* » *fet Agr.*, qui exprime cependant la crainte que lui inspire ce preux chevalier. Gauvain lui assure qu'il n'y a pas de danger, Palamède étant fortement blessé, et les frères le provoquent au combat. Palamède, plein de respect pour son serment, demande à Agravain si des compagnons de la Table Ronde peuvent se battre *par maltalent* sans se parjurer. « *Nenil voir*, répond Agravain. — *Dont est ceste jouste remese*, car je suis maintenant compagnon. » Alors Gauvain *saut devant et dist : « Ha! Pal., ce n'a mestier; certes, vous estes a la mort venuz, que nus fors Dieu ne vous en pourroit garantir.* » Palamède objecte qu'il n'a pas mérité la mort *vers* Gauvain et fait valoir encore sa qualité de compagnon, mais Gauvain s'écrie : « *Se vous voulez, si vous deffendez, et se vous ne voulez, si vous lessiez ocirre, car a ce en estes vous venuz sanz faille!* — Dans d'autres circonstances, répond Palamède, je ne craindrais point un combat, mais pour le moment je ne pourrais pas bien me défendre, parce que je viens d'être blessé par Lancelot. *Et nepourquant, puis que deffendre me couvient, je deffendrai ma vie; et se je muir a tort, que qu'il aviengne de mon cors, nostres sires ait merci de m'ame, se lui plest!* « Et, portant la main à l'épée : « *Or viengne avant,* dit-il, *celui de vous qui premier se voudra parjurer!* » Gauvain s'avance, en répétant : « *Ce n'a mestier; a la mort estes venuz, si m'aïst Dieus!* » et il lui donne un si grand coup sur le heaume *coume il pot amener de haut, et Agr. refet tout autretel; si l'asaillent en toutes les manieres qu'il peuent et le grievent a leur pooir, et il se deffent mout durement, selonc ce qu'il puet.* Mais ses blessures se rouvrent, et la place est bientôt *tainte et vermeille du sanc qui li chaoit;* à la fin *li cuers et toutes les membres li faillirent;* il *guerpi les arçons et vole a terre ausint con s'il fust morz.* Gauvain saute à terre, lui arrache le heaume et va lui couper la tête. Agravain lui crie : « *Ha! merci, frere! ne li feites plus mal que fet li avon, qu'il est morz sanz recouvrer.* Et je ne voudrais pour rien au

1. Dans 772, Mordret lui est substitué; cf. § 296, note.

monde qu'on dît que vous eussiez coupé la tête à un si bon chevalier. Allons-nous-en ! nous avons trop fait. — Eh bien ! puisque vous ne le voulez pas, je ne lui couperai pas la tête, *mès ainsi ne me puet il eschaper.* » *Et lors li soulieve le pan du hauberc et li boute l'espee u cors. Et Palamedes, qui se sent adont feruz a mort sanz restorance, giete un cri mout angoisseus et dist après* : « *Ha! Jhesu Crist, aiez merci de moi!* » *Et lors s'estent de l'angoisse qu'il sent.* Gauvain, voyant que c'est *alee chose de lui*, remonte à cheval et dit à son frère qu'ils peuvent partir : « *De cestui soumes nous asseür, qu'il ne nous fera ja mès honte. — Alons dont*, répond Agravain, *puis qu'il est ainsint avenuz. Il m'en poise, se Dieus m'aïst, car il estoit trop bon chevalier, et cestui doumage sera mauveisement restorez.* » Les deux frères s'en vont.

565. Lancelot et Hector, qui viennent à passer, trouvent Palamède mourant; hors d'eux, ils *se lessent cheoir seur lui et coumencent a feire .I. duel si grant et si merveilleus devant, con s'il veïssent tout le monde mort.* Palamède *s'efforce de tout son pooir tant qu'il les puet veoir. .. Et lors li atendroie le cuer assez plus qu'il ne feisoit devant*, à l'idée de quitter *la compagnie qu'il avoit trouvé en ces .II. preudomes et en mains autres.* Il les prie de ne pas l'oublier et dit à Lancelot qu'il est l'homme du monde qui lui a été le plus cher après Galaad. « C'est Gauvain, poursuit-il, qui m'a tué, *sanz reson*; *Dieus li pardoint, et je si faz*; » comme Agravain n'a pas consenti à sa mort, Palamède ne veut pas qu'il soit *de riens achoisonnez.* Il les charge de saluer les compagnons chez Arthur. Puis il *bat sa courpe* en pleurant, prie le Christ d'avoir pitié de lui, demande à la mort pourquoi elle est venue si tôt et *après redist : « Ha ! Jhesu Crist, pere de pitié, en tes mains comant je mon espir, » et lors met ses mains en croiz seur son piz, et maintenant li part l'ame du cors, si que li dui compaignon le virent trespasser en tieus paroles*; toute la nuit ils se livrent à leur douleur.

Mort de Palamède.

566. Le lendemain arrive, par hasard, le vieil Esclabor, qui s'évanouit à la vue de son fils mort. Revenu à lui, il prie les deux compagnons de transporter le cadavre dans une abbaye, lui-même étant trop faible; Lancelot et Hector font ce qu'il leur demande. Après leur départ, Esclabor, dont l'amour pour Palamède avait été plus grand que pour ses autres fils, fait faire, dans l'abbaye, une magnifique *lame* d'argent, sous laquelle son fils est enterré. Les moines désirant pratiquer sur la *lame* un *brief* en manière d'épitaphe, avec des lettres d'or, Esclabor obtient d'eux le *don* qu'ils feront les lettres en se servant de ce qu'il leur enverra le lendemain. Il part avec un écuyer et, ayant passé la nuit sur une montagne, il se désarme et ordonne à l'écuyer de porter son heaume, qu'il lui donnera rempli de sang, à l'abbaye, où il dira aux frères d'écrire les lettres avec ce sang. Il ne veut pas survivre à Palamède, car, dit-il, « *après la mort de si glorieus chevalier ne si gracieus con fu mon filz ne doit vivre viellart si foible ne si mauvès con je sui.* » Il désire qu'on mette son corps près de celui de son fils, « *non mie avec lui, car je ne sui mie dignes d'estre* [*avec*] *si bon chevalier con il fu.* » Puis il se transperce la poitrine avec une telle force que la pointe de l'épée sort à l'échine, *giete avant son hiaume et reçoit de son sanc tant con il meesmes puet souffrir.* Il donne le heaume plein de son sang à

Esclabor meurt après avoir fait enterrer Palamède.

l'écuyer, qui, *touz esbahiz de ceste merveille qu'il voit*, s'en va le porter à l'abbaye, où on exécute les volontés suprêmes d'Esclabor. — Quand le roi Arthur apprit tout cela, il *fu dolenz merveilleusement et dist que ja a Dieu ne pleüst que Gauvain* [1], *ses niés, revenist a Kamaalot.*

Mort de Galaad et de Perceval.

567. Galaad, Perceval et Bohort [2] gagnent, avec le saint Graal, Sarraz, où arrive également la *nef* qui porte le corps de la sœur de Perceval [3]. Ils portent le Graal au *Palais esperitel* et enterrent le corps de la morte. Miracle du perclus. Ils déposent le Graal devant le saint siège préparé par le seigneur pour Joseph. Le roi *Escuranz* les fait emprisonner ; après sa mort, Galaad est proclamé roi. Joseph fils apparait et lui fait voir enfin les mystères du Graal; alors Galaad prie Dieu et meurt. Le Graal est enlevé par une main et emporté aux cieux. Perceval se rend à un ermitage voisin de la ville. Il meurt au bout d'un an et deux [4] mois, et est enterré, à côté de sa sœur, par Bohort, qui l'avait suivi sans abandonner le costume mondain [5].

568. Un jour que Sagremor [6] chevauche dans une forêt [7], il rencontre un chevalier [8] armé de toutes pièces. Ce chevalier, qui vient de la cour [9], qu'il a quittée il y a deux [10] jours, raconte à Sagremor qu'on est bien triste chez Arthur : le roi a été très affligé par la nouvelle de la mort de Palamède, de Bademagu, d'Erec et de beaucoup d'autres compagnons de la Table

Sagremor.

Ronde. « Hélas! s'écrie Sagremor, il sera encore plus désolé de la nouvelle que je lui apporte, » et il nomme celui à qui appartenaient l'écu et l'épée. Le chevalier raconte que Lancelot, Hector et Blioberis sont revenus de la quête du Graal, que plusieurs chevaliers de la lignée de Ban ne sont plus en vie et que le roi est désespéré de toutes ces morts.

569. Ils se quittent [11]. Sagremor arrive à la cour un lundi matin. Le roi est surtout affligé de la mort de Palamède; on a

1. Mordret, 772 (cf. § 564).
2. Reprise des aventures de la *Queste* (cf. au § 563).
3. Dans la *Tav. Rit.*, p. 475, ils trouvent ce vaisseau à Corbenic.
4. La *Tav. Rit.*, qui abrège ce qui précède : *quatre mois*.
5. Ici le *Tristan* retourne à Sagremor en répétant, en partie, ce qui avait déjà été dit de son voyage (voy. § 551) : Sagremor s'embarque, arrive en Logres et se dit qu'il veut aller *au plus hastivement qu'il pourroit* à Camaaloth. Un jour, il trouve un chevalier (§ 568); ici le texte de 772, etc., se rencontre de nouveau avec celui de 757, etc. — La *Queste* continue à s'occuper de Bohort, à qui revient aussi la version cyclique du Tristan après l'épisode de Sagremor, voy. § 571.

6. Cf. § 551, note.
7. Dans 104 seul, il chevauche *parmi la grant cité d'Allie.*
8. C'est Keu le sénéchal dans la *Tav. Rit.*, p. 509.
9. Fin du ms. 12599, dont les derniers feuillets ont été enlevés.
10. De même 760, 1463. *Douze* les autres.
11. Ce que dit Brakelmann sur la conversation de ces deux (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, XVIII, 86), repose sur une erreur.

appris que Sagremor était allé en Cornouaille avec Tristan, et l'on espère recevoir par lui de bonnes nouvelles. Il prie le roi de faire assembler tous les compagnons de la Table Ronde. « *Assembler? fet li rois; certes, je nel porroie fere, car plus en sont mort de .xl. en ceste queste douloreuse, qui de male heure fu commencee* [1]. » Cependant il fait sonner le *manuel* [2], signe de réunion. Les chevaliers viennent, parmi eux Lancelot, qui pleure la mort de Palamède.

570. Quand Sagremor a tout raconté, et qu'il a présenté l'écu et l'épée [3], le chagrin de la cour est immense [4]. Lancelot, *qi tot enrage de duel, dit tot apertement qe dès ore mès devroit bien tout li mondes finer : « Puis qe li bon T. est mort, et* [5] *tote chevalerie est morte. » Cest dolor de la mort T. fu maintenu .I. an* [6] *en la meson le roi Artus*. Arthur fait le Lai royal sur la mort de Tristan. Lancelot fait également un lai [7], de même que plusieurs autres chevaliers et la reine Guenièvre. *Et* (*sachiez que* 336) *chascun* [*jor, quant il* [8]] *fesoient le duel de T.* (*et*) [9]

L'épée et l'écu de Tristan présentés à la cour d'Arthur.
Deuil à la cour.

1. Cette réplique manque dans 758.
2. Var. *maienel*, *maenel*, *moiener*.
3. Dans 99, la fin est un peu changée : Le deuil est grand; Arthur se plaint amèrement, les autres aussi, notamment Lancelot, et ils sont un mois avant de se réconforter. Chaque jour viennent de tristes nouvelles de compagnons tués pendant la quête. Lancelot aurait bien voulu aller venger Tristan, mais Guenièvre le lui défend. — Fin du ms. 99.
4. Fin du ms. 760, dont le dernier feuillet n'est qu'un fragment déchiré.
5. *Et* n'est que dans 757. — 104 : *puis que li bons T. est mors; toute chevalerie est morte, puis que* (*puis que*) *messires T. est mors.*
6. 104 : *un an et un jour, si comme nostre livre dient.* 101 : *fust bien maintenue en la m.* 349 : *fu longuement maintenue en la m.* 97 : *Cest doleur de la mort T.* (*car*) *trop est maintenue en la m.*
7. Qui, ajoute 104, *fu apelez Lais de plour; messires Brunehors li noirs an fist un autre ou royaume d'Estrangorre, quant il oï les noveles de la mort mon soingnour .T., qui fut apelez Lays sanz joie; meinte chevalier an firent lai* (faute évidente pour *madame Gve. an fist .I. lai*), *lequel ele apelai Lai de pitié.*
8. *Qu'il* 1463.
9. *Fesoient duelz* 24400 ; *fasoient duel, et li lay estoient recourdé, et anfourçoient les delours, et por la delour de mon soingnour T. il n'ai nul laienz qui ne pourtoit robe noire, et tuit cil qui estoient a la court dou roi Artus, et de cele delor vindrent les robes noires tout premierement* 104. — 336 : (*les lais recordés*). *Et avec ce tous ceulz de leans porterent robes noires. Et d'illuec furent premierement trouvees les noires robes.* — 24400 : (*porterent tuit*) *li chevalier de la T. R. un ans entier robe noire, a de la furent premieremant trovee lez robe noire a porter, pour l'amors de la mort T.*

estoient li lay recordez [1], (*et* 1463, 24400) *por cele doulor porterent tuit cil*[2] *de la cort robe noire*[3], (*et* 1463) *de la furent trové* (*en*) *premierement.*

Epilogue. *Assez* [4] *me sui* (*or* 757, 1463) *travailliez de cestui livre mettre a fin et assez i ai entendu et longue euvre ai achivee* [5], *la Deu merci, qui lou sens et lou pouoir m'en prestai. Biaus dis et plaisans et delitaubles i mis* [6] *partout a mon pouoir por les gentix homes soulacier et deduire* [7]. *Et* [8] *por les biaux dis qui i sont, li rois qui est ores sires de cestui païs en fut mout liés, quant li livres fu fais ; il ai bien lehu et relehu l'ordenement dou livre dou chief en chief. Et por ce que il li est bien avis que il ai plus trové du latin ou livre* (l. *au livre du latin*) *que tuit li translateur de cestui livre n'ont retrait en langue françoise, pour ce m'a il requis par soi et par autres, et par sa bouche, por ce qu'il ai trouvé que assés* (var. *moutes*) *choses faillent en cestui livre qui bien i seroient convenaubles a*

1. 97 : *estoit le lay recordé.*
2. 1463 : *portent tuit ceans de la c.*
3. Var. *Robes noires.* — 772, 349, 101, 97 : *robbes noires* (*r. de noir* 97 ; — dans 101, une main postérieure a intercalé en surcharge les mots *et furent*) *trouvees premierement.* 758 : *robes noires premierement.*
4. L'épilogue du prétendu *Elie de Borron*, donné par les mss. 104, 757 (cf. Hucher, *le Saint-Graal*, I, 160), 1463 et 760, comme on peut l'entrevoir par les quelques mots du dernier feuillet de ce ms., se trouve également à la fin de 336 ; voy. p. 407. Le texte de 104, qui est plus étendu, a été publié par P. Paris (*Mss. fr.*, I, 137), Hucher (*le Saint-Graal*, I, 38) et Wolf (*Ueber die Lais*, p. 241 ; d'après un ms. de Vienne).
5. *Longuement i ai entendu et l. ovre ai achevé* 757, 336 ; *longuemant hi ai amandus et longuement ovré*(*e*) *et l'ai achevé* 1463.
6. *Ai* [*mis*] *por* (l. *par*) *tout* 757, 1463 ; *j'ay mis a mon p.* 336.
7. *Por les g. h.* — *deduire* manque dans les autres.
8. 1463, 757, 336 : *Et p. l. biaus dis q. i sont, que* (*et* 1463, *et que* 757) *li roi Henrinz* (var. *Henrri*, *Henry*) *d'Engleterre a bien veü de chief en chief* [*et*] *en voit encore sovent foiz com cil qe forment s'en* (*s'i* 757, 336) *delite* (*se* 757) *m'est* (*il* 336) *avix que parce qu'il* [*a*] *assez plus trouvé*(*e*) *au livre du latin que aux li traslatcor de cestui livre et vont encore met en lengue franchoise* (sic ; l. avec 336 et 757 : *que tuit li translateur* (*quant li t.* 757, faute), *de cestui livre n'ont retrait* (*en ont tret* 757) *en langue françoise*), *m'a il requis et prié por soi et por autres et por ses lettres et por sa bouche*, etc. — 757 : *mès il requiert et prie* (— —, lacune indiquée) *et por autre et por ses* (— —, lacune indiquée) *et por sa boiche*, etc. 336 : *m'a il requis par soy et par aultrui que je lui voulsisse translater cestui livre, lequel j'ay translaté comme pour mon seigneur. Et pour ce, maintenant* [*que*] *la froidure de cestui yver*, etc.

metre[1], *ne metre ne s'i porroient mie desormais*[2], *que je autre fois me travaillasse de faire un autre livre ou toute la moitié* (l. *matiere*) *fut contenue qui en cestui livre faut*[3]. *Et je, qui sa priere et son commandement n'oserai mie trespasser, li promet bien en la fin de cestui mien livre*[4], *comme a mon soingnour droiturier*[5], *que tout meintenant que la grant*[6] *froidure de cestui yver sera trespassee et nous serons en la douce saison que l'on apele le tens de ver*[7], *je*[8], *qui adonc me serai repousez*[9] *après le grant travail que j'ai ehu de cestui livre, en tout cui ai demoré*[10] *au mien escient cinc ans tous entiers et plus, si comme je crois*[11], *si que je en ai laissé toutes les hautes chevaleries dou monde et tous les autres grans desduis, me retornerai adont sor le grant livre dou latin et selom les autres qui estrait sont an la gentil*[12] *langue françoise, et de ce que*[13] *je verrai que il faudra, si lou voudrai amender. Et selom ce que je trouverai du grant livre dou latin ferai je un autre grant livre tout entier, ou quel je croi bien acomplir*[14] *toutes les choses que messires Luces de Gant*[15], *qui premierement fut commencierres et ordenerres de translater de latin en françois les grans livres de la Taable Roonde*[16], *et meïsmement je croi bien touchier sor les livres que maistres Gau-*

1. *Q'il en convendroit metre* 757 ; *que encore vendront a mettre* 1463, fautes.
2. *Porroit dès ore mès* 757 ; *pooient desormais* 1463.
3. *Ou soit contenus tot ce que en cest* [*livre*] *faut* 1463, 757.
4. *Promet de la fin de cestui livre* 757; *cestui livre* 1463.
5. *Droit*. pas dans les autres.
6. Manque d. les autres.
7. 757 : *la saison deuerie*; 1463 : *la saisons d'avril*.
8. *Que adonc* 757, *Et adont* 1463.
9. *Rep. .I. pou* 757, *aucuns poi repousés* 1463 ; *me seray .I. poi rep.* 336.
10. *Après le grant travaill de cestui livre qe fet ai ai demoré .I. an entier; ai laissé totes chevaleries et toz autrez soulaz; me retorn. sor le livre de latin et sor les a. livres qi trait sont en françoys* 757 ; (*cestui livre*) *et que je ai demorés un an ent., si que je ai laissiez*, etc. (comme 757), 1463; (*cest. l.*) *entour qui j'ay demouré .V. ans entiers, si que je en ay lessié toute chevalerie et tout aultre soulas, me ret.*, etc. (comme 757) 336.
11. *Un an tot entier* (sans plus), les autres.
12. Ce mot manque dans les autres.
13. *Et proverai de chief en chief, et de ce*, etc., 1463, 336 ; omission dans 757.
14. *Ou je compilerai* (*complirai* 757, 336), *se Dicx plaist tot ce que*, etc., 1463, 757, 336.
15. *Luces del Gait* 757, *Luces du Gaut* 336, 1463 ; cf. le prologue.
16. *Que premieremant commença a treslaitier* 1463, 757, 336.

Épilogue.

tiers Maup[1] *fist, qui fit lou propre*[2] *livre de monsoingneur Lancelot dou Lac; et des autres grans livres que messires Robert de Berron fit voudrai*[3] *je prendre aucune flor de la matiere, et dou grant livre dou latin voudrai je prendre lou soutill entendement, et de toutes ces flors ferai je une corone a mon grant livre, en tel maniere que li livres de monsoingnour Luces de Gant et de maistre Gautier Maup et de mon soingnour Robert de Berron, qui est mes amis et mes parens charnex, s'accourderont au mien livre(s) et li miens s'acorderont* (l. *s'acordera*) *en meintes choses as lour. Et je, qui sui appelez Helyes de Berron, qui fu angendrez dou sanc des gentis paladins des Barres, qui de tout tens ont esté commendeour et soingnor d'Outres en Romenie qui ores est appelee France, tout ce que je n'ai mené a fin je voudrai mener a cele autre fois, se Dex, de cui tout li bien viennent, me [d]onne tant de vie que je le puisse fai[re a] ma volonté.*

En la fin de cestui livre merci je tant comme je puis mon soingnour le roi, cui hons je sui liges, de ce que loe et donne pris meintenant a cestui mien livre et de ce que il a pleü a la soe sovereine majesté d'ouir et de reciter le grant ordenement des translatemens de mes livres; quar se Dex ne m'en eüst donné grace, je ne fuisse mie dignes, ne ne sui, que je de si grant emprise m'osasse entremettre comme de translater de latin en françois si haut et si mervollieuse histoire comme est celle de la grant Taable Roonde. Et por ce que j'empris si grant hardement sour moi, veuil je prier a tous les gentix homes qui cest mien livre feront devant aus lire ne conter que se aucune chose y ait a amender par la grant mesprisure de moi, que il le me pardonnent par lor grant gentillesce.

Au definement cestui mien livre rent je graces et merci a nostre soingnor de ce que il m'a donné seür entendement et force et pouoir de fenir si honoraublement et si ordeneement que a chascun gentil home qui si ententivement l'escoutent lire, cestui livres qui est finé plait et plaira tant comme li mondes

1. *Map* 1463, 336; *Gautiers mes* 757.
2. *Primier* 1463; *le propre livre de latin* 757.
3. (*Livre de Lanc.*), *et M. R. de Boron, et je meïsmes, que sui apelés Helyes de Boron, tot que nos n'avon menés affin, je acomplirai, se Dex mes done tant de vie que je peüsse celui livre mener a fin. Et je endroit moi merci mout*, etc., (cf. ci-dessous), 1463; *et maistre Rob. de Boron* [*et* 336] *tot ce qe nous n'avons mené a fin. Je acomplirai*, etc. (comme 1463), 757, 336 (*je fineray la, se Dieux*, etc., 336).

durrai; li quex est appelés li livres dou Bret. — Fin du ms. 104. — 1463, 757 et 336 abrègent la fin de cet épilogue : *Et je endroit moi* (cf. ci-dessus) *merci mout le roi Henrinc* (*Henrri*, 757; *Henry d'Engleterre*, *mon seigneur* 336) *de ce que* (*qu'il* 757, 336) *loe le mon* (l. *mien*) *livre et de ce que* (*q'il* 757, 336) *li done si grant pris* (*donne pris* 336). — Fin des mss. 1463, 760 et 757, — 336 ajoute encore ceci : *En la fin de cestui mien livre merci je nostre seigneur, le createur du ciel et de la terre, de ce qu'il m'a donné pouoir et force de finer le livre du Bret.*

Bohort retourne en Logres.

571. Les mss. 772, 336, 97, 349, 101, 758, 24400, après avoir parlé des *robes noires* (voy. p. 402), s'occupent de Bohort (cf. § 567), qui quitte Sarraz et retourne en Logres. Dans la *Queste* (et la *Tav. Rit.*, p. 476), il arrive immédiatement à la cour d'Arthur, mais dans les manuscrits[1] il descend à la maison d'un forestier[2] où était descendu également un chevalier, qui raconte qu'il a vu le roi Arthur à Camaaloth il y a à peu près six (sept, 772) jours, qu'il a laissé deux cents chevaliers (*grant quantite* 336) de la lignée de Ban à la cour, où on croit Bohort, Perceval et Galaad morts pendant la quête, que le différend de Gauvain (Mordret, 772, cf. § 558) et d'Hector est terminé officiellement, Lancelot et le roi les ayant réconciliés, et que les parents d'Arthur comptent lui dénoncer les amours de Lancelot avec la reine Guenièvre.

Le lendemain, Bohort arrive à la cour; on le reçoit avec joie, et il

1. Dans 758, il y a une lacune jusqu'à l'arrivée de Bohort à la cour.
2. A partir d'ici le ms. 24400 cesse de concorder avec les autres mss., dans lesquels notre roman finit par la réprimande qu'Arthur fait à Gauvain (voy. ci-dessous), tandis que 24400, tout en s'occupant beaucoup de Bohort et de la cour, raconte longuement la guerre de Marc contre Dinas et Dinadan et la mort de ce dernier; à la fin est intercalée, comme dans 758 (voy. plus loin), la *Mort Artu*. Voici l'analyse de la dernière partie de 24400 :

Bohort renseigné par un vavasseur.

571 a. Bohort, de retour en Logres, se loge (f° 187 d) chez un vavasseur. Au soir, après le souper, son hôte lui demande qui il est : « Un chevalier errant, répond-il, qui a longtemps été en quête du saint Graal, *et onque ne me mis an nul fait don je fusse si liet com je sui de ce que je me sui mis an cest keste; beneoit soit li houre que je y antrait.* — Ah! mais, dit le vavasseur, il y en a d'autres qui s'en plaignent de cette quête, » et il maudit Gauvain, qui la fit entreprendre, car tant de preux chevaliers sont morts, et la maison d'Arthur est devenue pauvre et triste à cause de la quête. Bohort, effrayé, demande des nouvelles de la cour à son hôte, qui dit y avoir été il y a à peu près un mois, et qui raconte que Lancelot, Blioberis et Hector sont rentrés sains et saufs. Mais Bohort manque, et on craint qu'il ne lui soit arrivé un malheur; des autres parents la quête a enlevé jusqu'à huit. Le roi Bademagu de Gorre, Erec et Palamède ont été tués par Gauvain. Cependant tout cela n'est encore rien : le meilleur chevalier du monde, *a cui Galaad ne se prist*, n'existe plus. Bohort ne comprend pas à qui pense son hôte, qui lui demande : « Quels sont donc les trois meilleurs chevaliers de



Rapport de Bohort à la cour.

raconte ce qui lui est arrivé. Le roi fait coucher par écrit les aventures de la quête du saint Graal. (Ici finit la *Queste*). Et quand le roi *ot ce fet, si dist : « Seigneur, gardez entre vous quanz de noz compaignons nous avons perduz en ceste queste.* » On trouve qu'il en manque cinquante-trois [1] *par conte* (*fait* 336), *et de touz ceus n'i avoit .I. seul* [2] *qui ne fust mort par armes.* Le roi avait entendu *consoner* [3] que Gauvain en *avoit ocis pluseurs* [4]. Il le fait venir : « Je vous prie, lui dit-il, par le serment que vous me fîtes quand je vous armai chevalier, de répondre aux questions que je vais vous poser. — *Sire, fet misires Gauvain* (le reste manque dans 772, qui finit ainsi ; — 336 et les autres continuent :) « *vous m'avés tant conjuré que je ne lairoie en nulle maniere du monde que* [5] *je ne le vous deïsse, et fust ore ma grant honte* [6]. » Le roi lui demande combien il pense avoir tué de chevaliers pendant la quête. Gauvain baisse la tête *vers terre et pense mout durement* [7]. Le roi insiste : « Je veux le savoir ; on dit que vous en avez tant mis à mort que *c'est merveille* [8]. » Gauvain avoue alors en avoir tué trente-trois [9] ;

Gauvain confesse ses assassinats.

c'est arrivé par *mescheance* et par son *pechié* [10], dit-il, et non pas parce qu'il était meilleur chevalier que les autres. Le roi reprend : « Avez-vous tué le roi Bademagu de Gorre ? — Oui, et jamais je ne me suis tant repenti d'une chose que de cette mort. » Arthur lui déclare qu'il a bien raison de s'en désoler, « car, dit-il, *plus est mon hostel empiriés de sa*

1. *Trente* 97, 349, 101.
2. *Touz estoient mors par armes* 97, 349 (déchirure dans 101). *Et de tous ceulx n'y avoit mie .IIII. qui tous ne fussent mors par armes* : 336.
3. *Dire* 758.
4. 97, 349, 101 : *en avoit assez ocis* ; 336 : *en avoit occis la greigneur partie.*
5. 97, 349 : *que je ne lai(sse)roie pour rien que* ; 101 : *que je ne le vous saroie dire pour rien que.*
6. *Ma honte* 97 ; *ce s'estoit ma honte* 101 ; *se c'estoit ma mort ou ma honte* 349 ; *nès se c'estoit ma grant honte, la grigneur que onques a chevalier avenist* 758.
7. 97, 349, 101 : *Et mons Gauvain pense un petit* ; 758 : *ung peu.*
8. Que *ce n'est se merveille non* 758. *L'en va disant que vous en avez moult ocis* 97, 349, 101.
9. *Huit* 97, 101, 349. *Dix-huit* 758.
10. « C'est arrivé, non pas *par ma chevalerie, mais par mon pechié* » 97, 349, 101 ; — 758 : *par mescheance, qui tourna plus sur* moi que sur mes compagnons.

l'univers ? — Le meilleur, c'est Galaad. — Bah ! ce n'est pas l'avis de
24400 tout le monde ; il y en a qui assurent qu'il y en eut un de la même valeur. — Et qui est-ce donc ? — Je ne vous le dirai pas encore ; nommez-moi les deux autres ! — Après Galaad, c'est Lancelot du lac. — *En non Dex, humai allez vous fors de voie !* Ne vous souvient-il point du tournoi de Louvezerp ? Qui en fut le vainqueur ? » Bohort avoue que c'est Tristan. « Eh bien ! dit le vavasseur, Tristan se montra à cette occasion supérieur à Lancelot ; il est meilleur chevalier que lui, et pourquoi alors ne le nommez-vous pas avant Lancelot ? » Bohort donne raison à son hôte, qui prétend ensuite que Lancelot est inférieur aussi à Palamède, ce dont on aurait eu la preuve dans ce même tournoi. Cette fois Bohort contredit énergiquement : « Il n'y a que trois chevaliers *que on doit an hal pris monteir* : Galaad, Tristan et Lancelot,.. *et de tos atre vous taisiez !* Palamède n'approche pas de ceux-là. » L'hôte lui demande son nom en disant qu'il est sûr de l'avoir déjà vu quelque part. Bohort se nomme, et le vavasseur lui dit en pleurant qu'il trouvera la maison d'Arthur bien changée et plongée dans le deuil ; on y pleure la mort de Tristan, annoncée par Sagremor : tous sont vêtus en noir, *a tu*

personne qu'il n'est des .III. meilleurs qui en la queste soient mors [1]. » *Ceste parole dist le roy Artus du roy Bandemagus de Gorre, dont messire Gauv. fut assés plus a malaise que devant* [2]. *Si se taist ore le conte a tant des aventures du saint Graal, que plus n'en parole, pour ce que bien les avons menees affin, ne il n'est nulz qui après cest conte em peüst aultre chose dire, s'il ne vouloit mentir* [3]. (336 [4] ajoute l'épilogue d'Helie, voy. au § 570.) Fin des mss. 336, 97, 349, 101. Fin de la quête du Graal.

1. *Empir. de la mort de lui que des trois*, etc., 758; *car il amoit moy et les miens de boine amour* ajoutent 97, 349, 101.
2. Ici 758 continue ainsi : *Et li roys, pource qu'il veoit que les aventures du royalme de Logres estoient si menees affin qu'il n'en y avoit mais se petit non, fist crier ung tournoiement en la praerie de Guucestre* (l. *Guincestre*) — — —, et ce ms. termine en donnant, comme 24400, toute la *Mort Artu*, représentée essentiellement comme dans P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, V, 332 ss, et l'imprimé; on trouve même ajouté l'épilogue sur Gautier Map.
3. *Pour ce qu'elles sont cy menees a fin que après ce conte n'en pourroit nulz riens dire qu'il ne mentist* 97, 349; 101 (*mentist. et cetera*).
4. De m. le ms. du Musée Brit., Egerton 989, cf. Ward, *Catal. of Romances*, I, 363.

24400

mainguënt antre piet [1]. *com cit qui anraige de duelz*; chaque jour, à l'heure de *prime*, ils font apporter l'épée et l'écu de Tristan, devant lesquels ils se livrent à leur douleur. Bohort se lamente de cette mort, fait, avec son hôte, de grands éloges de Tristan, et part le lendemain, sans vouloir consentir à rester quelques jours de plus avec le vavasseur.

572. *Entor houre de vespre* il rencontre un chevalier quittant un château qui est situé sur une montagne. Ils se saluent. « Qui est le seigneur de ce château? demande Bohort. Le chevalier répond en pleurant : « Le roi Bademagu, » et lui recommande de ne pas y entrer, parce que les chevaliers errants y sont maltraités depuis la mort du roi. Bohort se dit qu'*il li seroit atorneit a mavistiez* à la cour d'Arthur, s'il reculait. Il y va donc, malgré son écuyer et malgré un autre chevalier qui le rencontre tout près du château. On sonne du cor; trente chevaliers sortent et marchent sur Bohort, qui a pris sa position contre une église, le dos appuyé au mur. Il refuse de rendre ses armes, et la mêlée s'engage. Bohort se signale tellement que ses adversaires se voient dans la nécessité de tuer son cheval. Il est fait prisonnier, mais on ne veut pas le mettre à mort avant de savoir son nom; il le dit en exprimant ses regrets de la mort de Bademagu. Alors on lui fait des excuses, et on le soigne; étant resté dans ce château plus de quinze jours, il se remet en chemin et arrive à une fontaine qui est à deux *journees* de Camaaloth. Bohort devant le château de Bademagu.

573. Là il trouve un chevalier perdu dans sa rêverie. Il est pâle et maigre, vêtu d'*une robe noire tote desirie*, nu-pieds, sans cheval et sans armes, sauf l'épée; ses larmes tombent dans la fontaine. Bohort descend de cheval et va le saluer : « *Sire chevalier, Dex vos sal!* — Je ne suis plus chevalier. — Oh! si, vous êtes toujours chevalier; tout votre chagrin ne peut vous empêcher de l'être, *puis que vos fust [es] chevalier.* — *Dex aÿde, sire vessal! com avez ore parlez saigement! Pour noieant fut or si Salemont pour dire une si saige parolle. Avez vos ore tant panceit pour mettre avant ycestui dit?* Le roi de Norgalles a perdu son royaume : le tenez-vous toujours pour roi malgré cela? *Roi abaitu a dechessiet n'est* Bohort trouve un chevalier qui se désole.

1. Voy., pour cette expression, la note de M. Förster sur *Aiol et Mirabel*, v. 1139.

Conversation. *mie roi, ne home mort n'est pait home, ne falz donnier n'est pait donier*; de même un chevalier sans honneur n'est pas chevalier; et moi je suis déshonoré et *plus vif* (= vil), *plus honit*, *plus failit*, *plus recreant et plus mauvait que ne fut onque chevalier*. Vous-même, pensez-vous être chevalier en vertu des armes que vous portez? Vous êtes aussi bien déshonoré que moi, et *se je voloie bien dire voir de vostre estre, je diroie toz plainemant que vos esteit dez chevalier Dangueneit*[1], *a je cuise, se Dex me consant* (l. *consaut*), *que mesire Danguenez soit vostre muedre compaint et que vos porteit arme por anvie de lui a por gaiaingnier si hal pris com il ait gaiaingniez par le roiame de Logre*; » à ces mots, il se tait et continue à se livrer à son chagrin. Bohort, désireux de savoir qui c'est, lui demande pourquoi il pleure. « *Dant chevalier, je ploure pour mai meire que n'est pucele; je ploure pour ce que li folz an ligne parlemant a qu'il me vigne si veoir, car se je or ne ploresse, vos qui esteit compaint dez fols ne fusiez pait si aresteit. Et que diroie je? Je ploure pour vos faire muzeir. Vos ai je or bien responduit?* — Vous pourriez parler plus courtoisement; apparemment, vous êtes un chevalier *gaibeour*. — *Serte, gaibeour fu je ja trés boin, toz li muedre qui fut az monde, un temp fut ja; bien savoie gaibeir sant doute a folz a saige, mais desormaix est li mient fait a ce venus que li gaibeir est gaibeit plus que nul atre*, car j'ai été *gabé* par celui contre qui je ne saurais me défendre, » et il prie Bohort de passer son chemin, « *car bien saiche par verité que je ains tant tai compagnie que je te vodroie muelz orendroit .II. jornee ansuj de moi que ce que tu demoresse cit une soulle houre de jor*. — Dites-moi votre nom, et je m'en irai. » L'autre répond qu'il a nom *honit*, *recreant a mauvait* : « le *gais* qui m'a gabé a déshonoré tous : *tu li boin an sont devenus mauvait*, et je voudrais bien *gaber* à mon tour celui qui nous a *gabés* ainsi; il est vrai que pour lui le dommage ne serait point aussi grand que le mal qu'il m'a fait. — Vous n'êtes pas sage de blâmer ainsi Dieu. — Pensez de moi tout ce que vous voudrez! *De vostre pris ne de vostre lot amanderoie je or mon petiz!* » et il répète ses griefs contre Dieu, en pleurant fort. Bohort demeure longtemps sans parler, écoutant les plaintes du chevalier; enfin il dit : « *Je vos prie por Dex que vos me dites celle perde don vos vos plaingniez si duremant.* — *Kant vos por Dex me recairez, or feroie je moin por vos que je ne feïsse devant*;.. Dieu m'a perdu; je ne veux plus être des siens; je n'ai plus cure de lui. » Bohort le conjure alors, par ce qu'il aime le plus, de lui dire la cause de son chagrin, en lui promettant de l'aider de son mieux. « Mais vous n'y pourrez rien, est la réponse, à moins que vous ne possédiez le secret de ressusciter un mort. Dieu, devenu homme, ressuscita bien Lazare, mais il n'était mort que depuis quatre jours; comment alors pourriez-vous rendre la vie à celui que je pleure, qui a cessé de vivre il y a déjà longtemps? — Au moins, dites-moi qui est ce mort. — *Vos m'aiveiz tant conjureiz que je vos an dirait partie.* » Il fait asseoir Bohort et continue : « Dieu créa un homme qui fut la lumière du monde; il était de lignée royale *de tote part*, plus beau que les anges, bon, courtois, chevalier parfait, remportant le prix d'armes partout. Je me mis en quête de lui et eus le bonheur de le trouver; nous étions ensemble jusqu'à la *malle keste* du saint Graal, par suite de laquelle une dame, aimée de ce chevalier, fut enlevée. Il la rejoignit, mais Dieu, *por destruire tos le*

1. Le fou du roi Arthur; voy. §§ 69, 101, 221.

monde, souffrit que le roi Marc, *li desloiaz*, *li plus chaiti*, *li plus noiant a li plus coart*, le frappa, par trahison, d'une lance empoisonnée; il mourut de ce coup, qui fut bien le coup de notre mort, de notre *abaissemant*; je dirai même que c'est par envie de sa haute *chevalerie* que Dieu a permis sa mort. »

574. Bohort sait alors que c'est de Tristan que parle le chevalier, et il exprime lui-même sa douleur. Le chevalier entendant prononcer le nom de Tristan, se laisse tomber à terre. Bohort le relève en pleurant et reconnait enfin Dinadan, que le chagrin a rendu méconnaissable; il déclare vouloir lui tenir compagnie jusqu'à ce que sa douleur se soit un peu apaisée, et se nomme. Dinadan lui dit qu'après un mois de séjour à la cour, il était parti quinze jours auparavant : il ne portera d'armes ni ne montera à cheval avant d'être arrivé en Cornouaille et d'avoir vu la sépulture de Tristan, et il vengera sa mort sur le roi Marc [1]. « J'aurais été heureux, dit Bohort, de vous aider à accomplir cette vengeance, mais il me tarde de venir à la cour et de revoir mes proches parents; au moins, je vous prie de laisser votre deuil; » mais Dinadan répond que c'est impossible. Il charge Bohort de présenter ses amitiés à la cour, et les deux chevaliers se séparent; Dinadan dit qu'il ira passer la nuit dans un ermitage où Tristan et lui ont souvent couché, et Bohort va prendre son logis au château de Keu le sénéchal. Il part le lendemain et arrive enfin à Camaaloth.

Dinadan veut venger Tristan.

1. Dans la *Tav. Rit.* aussi (p. 512), c'est Dinadan qui a le premier l'idée d'aller venger Tristan, après que Sagremor a apporté son message; puis Arthur envahit la Cornouaille, où il trouve le Morhout (Amoroldo) d'Irlande et le roi Gouvernal de Léonois, venus, eux aussi, pour faire la guerre à Marc, qui, dans son désespoir, fait tuer Andret, l'auteur de tout le malheur (cf. p. 205). Gouvernal fait prisonnier le roi Marc, qui avait essayé de s'esquiver (cf, le récit de 24100; § 591 ss.) et dont l'armée est battue. Lorsque Marc est conduit devant Arthur, Dinadan s'emporte au point de le frapper à la tête. Arthur intervient, livre Marc au Morhout et à Lancelot, en leur défendant de le tuer, et ordonne de mettre Dinadan à mort, parce qu'il n'a pas respecté la personne du prisonnier; les autres intercédant en sa faveur, Arthur déclare que le coupable ne peut être sauvé, si Marc ne lui pardonne, et celui-ci se montre généreux. Le Morhout et Lancelot font soigner la blessure de Marc, l'enferment dans une cage au haut d'une grande tour, près du tombeau de Tristan, en lui disant qu'il doit garder son neveu mort, puisqu'il ne l'a pas gardé vivant, et l'y font soumettre à un traitement à la fois abondant et uniforme, à la suite duquel, après trente-deux mois, il meurt d'obésité. — Arthur s'en retourne après avoir divisé la Cornouaille. Puis la *Tav. Rit.*, avant de finir, ajoute la *Mort Artu*.

La mort de Marc est racontée d'une manière différente dans le dernier morceau — c'est un épisode tout à fait détaché — du ms. 340, f° 205 c (voy., pour ce ms., l'appendice) :

575 a. Le roi Bohort, qui avait été à l'enterrement de Lancelot, dont il s'est fait conter la mort par l'archevêque de Cantorbéry, résout de se faire ermite avec ce dernier, à l'exemple de Lancelot; l'archevêque était devenu ermite après la triste bataille dans la plaine de *Salebieres*. Blioberis suit l'exemple de Bohort. Ils quittent la Joyeuse Garde et sont rencontrés par Meraugis de Portlesguez, qui se fait ermite également. La nouvelle de la mort de Lancelot se répand dans tous les pays. Le roi Marc de Cornouaille est maintenant excessivement vieux; Tristan et Iseut sont morts il y a plus de sept ans. Marc regrette son épouse, mais non pas son neveu. Après toutes ces morts, il espère conquérir sans peine le royaume de Logres. Il y passe avec son armée et fait tout mourir et détruire, aussi la Joyeuse Garde avec le tombeau de Lancelot; le corps de celui-ci est brûlé, ainsi que les os de Galehout, qui avait vaincu le roi Marc et les Saxons. Il triomphe des habitants de Camaaloth et démolit la plus grande partie de la ville avec la Table Ronde. Sur le conseil d'un chevalier de Cornouaille, il va chercher l'ermitage pour y tuer de sa main les quatre compagnons; l'archevêque s'avance et est frappé le premier, mais le roi Marc est ensuite tué lui-même par *Paulart*, un chevalier du lignage de Ban, qui s'était mis en quête des ermites. Les gens de Marc n'osent le porter en terre consacrée; ils l'enterrent devant l'ermitage : peu d'eux savaient comment il était mort, — et le ms. finit en ajoutant cet épilogue ; *Si s'en taist atant cil de Borron, que plus n'en devise, car bien a mené a fin, selon son advis, toutes les choses que il avoit proposees en son livre; mais qui vouldra veoir et savoir les comptes qu'il a entrelaissiez a dire par lieux, si praigne l'istoire de la Brait* (sic) *et de Tristan, car par ces deux livres poura il tout appertement veoir toutes les choses du saint Graal, celles qui de latin sont translatees en françois. Et sachent tous que sans ces deux livres ne puet l'en enterinement savoir les aventures du saint Graal; mais qui les avroit avec cestui livre, adonc pourroit il estre certain des merveilles du saint Graal.* — Fin de 340.

Bohort à la cour. 575. Il descend à l'hôtel de Lancelot, et on juge de la joie avec laquelle on le reçoit. Quand le roi sait que Bohort est arrivé, il le mande [1]. Bohort le renseigne sur la fin de Galaad et de Perceval. Le roi, affligé, lui parle de la mort de Palamède et de Tristan et fait l'éloge de ce dernier; il pleure et dit que c'est grâce aux preux chevaliers de son hôtel qu'il n'a pas déjà perdu sa couronne : « Ainsi, Lancelot arrangea l'affaire de Galehout; après Lancelot *vint T. an mont ostel*; il fut la fleur de la chevalerie *sant Galaad, qui poc demorait entre nos*. Lorsque les sept rois m'attaquèrent — le roi de Carmelide (ms. : *Term.*), le roi Brangorre et les autres cinq — à l'époque où Lancelot était dans l'Ile de Joie, tous mes hommes m'abandonnèrent, sauf ceux de la Table Ronde, et je fus assiégé dans Carlion : je croyais tout perdu, quand Tristan vint en Logres pour me secourir et entra dans Carlion [2]. Alors, reprenant courage, nous fîmes une sortie; la bataille dura toute la journée, sans beaucoup de perte de notre côté. Le lendemain, Tristan sortit à notre insu et invita les ennemis à jouter : il en désarçonna douze des meilleurs, et après cela personne n'osa se mesurer avec lui. Ensuite il s'offrit à combattre deux ou trois à la fois; le roi Brangorre et les rois de Carmelide et de Norgalles acceptèrent : ils furent vaincus et constitués prisonniers. Puis, après une nouvelle sortie, nous mîmes les ennemis en déroute, grâce à la bravoure de Tristan, qui, ce jour-là, me fit véritablement roi, mais à l'heure qu'il est nous sommes tous morts avec lui, et je peux bien rendre ma couronne avant qu'on me la prenne à force. » Et le roi et Lancelot avec toute la cour, autrefois si gaie, pleurent et se désolent.

576. Dinadan va se loger à l'ermitage [3]. L'ermite ayant prononcé le nom de Tristan, Dinadan se donne un grand coup de poing en pleine poitrine, et lui demande pourquoi il a renouvelé sa douleur; puis il se *redonne unz atre cop don poingne an mis le pis, a puis mal dit Dex a toz le monde*. L'ermite le blâme, et dit que Tristan a mérité son sort, à cause de la mauvaise vie qu'il menait. Dinadan, furieux, tire son épée, chasse son hôte et ferme la porte sur lui pour qu'il ne rentre pas, car il *n'aime pait sa compagnie*.

Dinadan en Cornouailles. 577. Le lendemain, il part et gagne la mer où il a la chance de trouver un vaisseau faisant voile pour la Cornouaille. Il y rencontre un chevalier *dehaitiet* qui va en Cornouaille voir son frère, et qui permet à Dinadan, qu'il ne prend pas pour chevalier, de faire la traversée avec lui. L'on arrive à Tintagel.

578. Mais les Cornouaillais n'aiment point les chevaliers de Logres, qui les ont déshonorés maintes fois; ils arrêtent donc le chevalier et le mènent devant Marc, qui lui demande comment il eut *herdemant de venir an Cornuaille*, sachant que les Cornouaillais sont les ennemis mortels des habitants de la Grande-Bretagne. L'étranger dit avoir absolument ignoré cette haine, mais Marc le fait emprisonner quand même; on ne s'occupe pas de Dinadan, qui n'a pas l'air d'être chevalier.

1. L'arrivée et le rapport de Boh. sont donnés aussi plus loin dans le ms.; voy. §§ 601, 604, et cf. § 619.
2. On ne trouve aucune trace ailleurs de ces exploits de Tristan.
3. Voy. § 574.

579. Un vavasseur, qui est sur sa porte, voit passer Dinadan et lui offre l'hospitalité. Il pleure avec lui la mort de Tristan, et raconte que Marc regrette son neveu, qu'il a dit qu'il aurait mieux aimé perdre la moitié de son royaume avec la reine Iseut, comme il comprend maintenant qu'il a *honit* tout l'univers en assassinant Tristan, et qu'il a grand'peur qu'Arthur ne vienne prendre vengeance. « C'est ce qui pourrait bien arriver, » fait Dinadan, et il répète devant le vavasseur ce qu'il a dit à Bohort et à l'ermite, qu'il n'est plus chevalier après la mort de Tristan. Après qu'ils se sont de nouveau livrés à leur chagrin, Dinadan se nomme et déclare être venu pour voir la tombe de Tristan. Son hôte lui dit que Marc vient chaque jour pleurer près de cette tombe, ainsi que les autres Cornouaillais, et que le roi a fait un lai qu'on appelle *le Lait de duelz*; *chescun maitin le vait herpeir devant la sepulleture, et tu li atre ploure communemant, antrent que li roi herpe le lait*; d'autres barons de Cornouaille ont également composé des lais en mémoire de cette mort. Celui qui se désole plus que tous, c'est Dinas, le senéchal, qui a fait un lai merveilleux. L'hôte offre des habits à Dinadan, qui déclare qu'il ne changera pas de costume avant d'avoir vengé Tristan.

580. Le lendemain, ils vont à la *maistre eglise*. Description du tombeau [1]. Dinadan tombe à terre, anéanti par la douleur; il se déchire le visage, se donne un coup de poing dans la poitrine, et désire que la foudre le frappe devant la dernière demeure de Tristan. Il évite cependant de se faire trop remarquer, non qu'il ait peur de la mort, mais il *ne voxit mie morir devant ceu qu'il heüt oÿ le lait que li baront de Cornuaille avoit fait por la mort de T.* Au reste, comme tout le monde pleure devant ce tombeau, on ne prend pas garde au deuil de Dinadan. **Fête funèbre.**

581. A l'heure de *prime*, l'église se remplit de chevaliers et de dames, car le jour se trouve être l'anniversaire de la défaite du Morhout, et la grande fête commémorative de cet évènement se célèbre, depuis la mort de Tristan, dans la cathédrale, et non plus dans l'île de Saint-Sanson. Le roi Marc arrive, éploré; il est décharné, et ses cheveux sont tout blancs. Il adresse aux deux images représentant les amants des discours dans lesquels il se reproche vivement sa félonie et sa trahison. Il ôte sa couronne et la place sur la tête de Tristan en s'agenouillant; enfin il s'assied et fait dire à son harpeur le lai qu'il avait composé en l'honneur de son neveu : *Dont grant duelz que az cuer me tient Mai complainte faire covient*, etc., et le deuil reprend au point d'empêcher d'entendre

1. 24100, qui plus haut (§ 550) est d'accord avec les mss. de sa famille pour cette description, la donne ici d'après le texte de 757, 104, 336, 1463, 760, 12599 : Dinadan, avec son hôte, entre dans l'église, qu'éclairent les rayons du soleil levant, et au milieu de laquelle se dresse le magnifique monument que Marc vient de faire construire; tous ceux qui le voyaient disaient que jamais il n'y avait eu en Logres un si riche tombeau, sauf celui de Galehout. Au pied de ce tombeau se trouvent deux grandes images, chacune de la taille d'un homme, dont l'une représente un chevalier, *si bel a si contemant et si soutillemant tresgitel* qu'on le croirait vivant. Il tient la main *destre devant sont pis tote cloise entresi con il tenise lez estaiche de sont mantel. Le bras senestre tenoit tanduj dever la gent, et tenoit an celle main une espee tote nue, et ce estoit celle espee meisme dont li Morhol fut ja ocit*. Sur le plat, Marc a fait faire des lettres dorées qui disent : « *Signor bairont de Cornuaille*, etc.; » c'est le même lai que donne 12599 (p. 391). L'autre image représente une belle dame portant sur la tête une superbe couronne d'or (cf. 336; p. 391 et tenant à la main les *estaiche* de son manteau; *a l'atre main tenoit desus le chevalier, et avoit an mit sont pis lettre escripte que disoie telle parolle : « Amis T. que je amoie*, etc., » le second lai de 12599. *Et elle avoit an miz le front lettre qui disoie : .Y., a li chevalier avoit entrecit lettre an miz le front qui disoie : T.* — Fin de la description.

Dieu tonnant; le roi Marc, à force de s'égratigner, se met tout le visage en sang, et Dinadan *ne refait mie maindre duelz*. Puis Dinas prend la harpe, l'accorde et dit son lai : *Triste, dolant, comance mout ploure ; A ne vos mervilliet se je ploure*, etc., après quoi recommence le deuil, qui dure jusqu'à l'heure de *none*; alors le roi Marc reprend sa couronne et baise la sépulture; les autres ayant suivi son exemple, il s'en va avec ses hommes.

582. Le vavasseur dit à Dinadan que le roi vient ainsi manifester sa douleur les trois jours de la fête. Dinadan est fort étonné de trouver tout ce deuil en Cornouaille : il avait cru Marc *liet et joiant*. A l'heure de vêpres, il rentre avec l'hôte.

583. Dinadan se tiendrait pour *honnit*, si, à l'exemple de Marc et de Dinas, il ne faisait un lai sur Tristan. Il se met à l'œuvre, et, bientôt, son lai est composé.

584. Le troisième jour, à la tombe, quand Dinas a chanté le sien, Dinadan s'avance et lui prend la harpe, dont il sait fort bien jouer : déjà avant de connaître Tristan, qui lui en a beaucoup appris, il était très avancé dans cet art. Il s'assied par terre, près du roi, qui ne le reconnait point et s'étonne comme tout le monde. Dinadan accorde la harpe, regarde la tombe et se met à chanter en pleurant : *Avet que tote joie m'esloigne, A ma dolor croiste et eslongne*, etc. Le roi reconnaît enfin le chanteur, dont l'accoutrement modeste lui fait pitié, car il sait que Dinadan était un des chevaliers qui *plus cortoicemant se tenoit adès an robe;* la pâleur, la maigreur qu'on lui voit après la mort de Tristan éveillent aussi sa compassion; d'autre part, il n'a point oublié les mauvais tours que Dinadan lui avait joués en Logres, à l'époque où il y était allé pour tuer son neveu ; et comme, depuis la mort de ce seul défenseur de Marc, plusieurs de ses barons guettent l'occasion de le chasser, ce dont le roi a été informé, il se dit, en voyant Dinadan, que c'est là, pour lui, un ennemi de plus. Il se promet donc de l'emprisonner ou de l'expulser de Cornouaille. Mais il ne fait semblant de rien, embrasse, en pleurant, Dinadan, lui témoigne sa douleur de la mort de Tristan et, toujours en pleurant, le mène avec lui au palais.

585. Dinas salue avec joie Dinadan, le conduit à son hôtel, et lui recommande de se tenir sur ses gardes contre Marc.

Préparatifs de guerre.

586. Le roi mande et consulte Andret, qui lui conseille de faire chasser Dinadan et de mettre en prison Dinas, car, « dit-il, le sénéchal, tout en étant votre homme lige, *fut ancontre vous de tos cest fait*. » Cependant Marc, qui ne veut point que Dinadan lui échappe, ordonne à Andret de s'emparer de tous les deux. Celui-ci obéit et part avec quarante chevaliers.

587. Dinas, prévenu par un chevalier qui était auprès d'Andret et qui aimait beaucoup le sénéchal, se rend, avec Dinadan et cent chevaliers, à l'hôtel d'Andret, renonce à y entrer, comme la tour en est trop forte, et sort de Tintagel. Il se retire à un de ses châteaux, — pas à

celui où Tristan mourut, mais à un autre, *qui n'estoit mie moin fors, car depuis la mort T. sant faille avoit li roi Marc renduj a Dynal tos cez chastialz, plus par paour que par amor*. De là, d'après le conseil de Dinadan, on fera la guerre au roi Marc, en comptant sur l'assistance des barons mécontents; en effet, la nouvelle de la dernière déloyauté du roi a fait quitter son parti à soixante *hauts* barons.

588. Dinas hésite bien un peu à guerroyer contre son seigneur, mais Dinadan prononce devant les barons un discours dans lequel il accuse Dinas de poltronnerie, et les engage vivement à commencer la guerre : « Je vous aiderai, s'écrie-t-il, et avant trois mois Marc sera obligé d'abandonner sa terre! » Les barons l'approuvent, charmés du secours de ce bon chevalier, et prêtent serment; on devra se réunir au *Château gaulois*, ainsi appelé d'un baron de Gaule qui l'avait fait construire.

589. Marc, averti par un chevalier et encouragé par Andret, rassemble des troupes. Mais il a les esprits contre lui, et son armée est battue. Il ne peut même pas retourner à Tintagel, le passage étant barré; il s'enfuit vers la forêt[1] et, quoique vivement poursuivi par ses ennemis, il réussit à gagner une profonde vallée, où il pleure et se désole d'avoir perdu son royaume. Il se dit qu'on le chassera de terre en terre, parce qu'il a tué son neveu : « C'est moi-même, s'écrie-t-il, et non Tristan, que j'ai mis à mort! » Ne voulant plus chevaucher, il laisse son cheval s'en aller, s'assied à une fontaine, *a tient cez .II. maint a sai face*.

Marc en fuite.

590. A l'entrée de la nuit, de bruyants hennissements se font entendre dans la forêt. Le roi a peur, quitte la fontaine *a se met devant une roche an une essombre;* il n'a plus ni lance ni épée, et son heaume est resté à la fontaine, où arrivent peu après deux chevaliers, qui se plaignent de la grande perte que, ce jour même, la Cornouaille a subie, sur le champ de bataille, grâce à son roi *felon*, le meurtrier de Tristan.

591. Marc, les voyant endormis, résout de s'esquiver et d'aller au bord de la mer pour trouver un vaisseau, désirant gagner n'importe quel autre lieu que la Cornouaille. Il s'éloigne tout doucement, trouve son cheval mort et marche toute la nuit. Arrivé à la mer, il voit par hasard une *nef* prête à partir, se fait conduire en bateau à ce vaisseau, qui quitte déjà le port, y entre et y trouve une foule de voyageurs qui s'en vont en Logres pour éviter les horreurs de la guerre : tous se lamentent du grand malheur que le pays vient d'éprouver par suite de la désastreuse bataille de la veille.

592. On peut juger de l'effroi de Marc quand il se voit ainsi entouré de ses ennemis mortels; quoique se *coisant* de son mieux, il est reconnu et menacé de mort. Il leur *crie mercit* à plusieurs reprises, pleure très fort et *tant an fait que li aquant an on pitiet*, *por ce que lor sire estoit. Unz genli hons* soutient qu'on devrait plutôt tuer son enfant que son seigneur et, sur son conseil, on décide de retourner en Cornouaille pour livrer le roi à la merci des grands barons.

1. Dans la *Tav. Rit.* aussi, Marc essaie de fuir; cf. p. 409.

Marc exposé dans une île déserte.

593. Cet arrêt remplit Marc de désespoir : « Tuez-moi plutôt sur le champ ! s'écrie-t-il ; *si serait ma dolor finee.* » Il avoue avoir mérité la mort, parce qu'il a tué Tristan. Ses pleurs et ses lamentations soulèvent encore la pitié des voyageurs, qui se déterminent enfin à abandonner le roi dans une île inhabitée devant laquelle on passe. Marc en est très content, et le vaisseau retourne en Cornouaille, où l'on se félicite d'être débarrassé de ce coupable roi, *et dient tu que an tel lieu s'ant puist il aler si que malle honte li puisse avenir.*

594. Dinas refuse la couronne qu'on lui offre, et propose de s'adresser au roi Arthur afin qu'il leur donne un souverain. On charge de ce message un chevalier, *La[n]dunas*, qui part avec six gentilshommes.

595. Marc attend la mort dans son île, en se répétant que c'est lui-même qu'il a tué, et non Tristan. Le lendemain, il voit la mer fortement houleuse; il se retire un peu et adresse un discours à l'océan, lui demandant si sa rage vient d'orgueil ou de courroux. L'orgueil, c'est de la folie : lui-même, ayant tué Tristan par orgueil, a été fortement humilié. Le courroux, c'est encore de la folie : lui-même aurait sujet à se courroucer, lui qui est à présent tout à fait déshonoré, mais la mer ne doit point être en colère contre lui, « *car nul ne se doit coresier que moi sor tos.* »

596. Et il apostrophe ainsi la mer toute la journée. A l'approche de la nuit, il voit venir un bateau, qui *se ferit a terre aike près de lui*, *si duremant c'aipoc qu'il n'est tos debrisiez*; un homme y est couché, la face contre terre. Marc *prant la corde don baitel, a la tire si duremant a soit si qu'il tire bien la moitiez don baitel a terre*; *si l'ataiche adonc a une roche qui iluec estoit.* Il entre et trouve l'homme vivant, mais il *avoit tos perdui tos le sans a le memore a le pooir dez mambre* à la suite de l'épouvante que lui avait causée la *tormante de la mer.*

597. Le naufragé, revenu à lui, passe la nuit sans parler; le lendemain, il dit être un pêcheur du royaume de Logres, aux environs du château de la *Cairiere*, emporté par la tempête jusqu'à cette île. Marc se donne pour un chevalier qui en a tué un autre sur le vaisseau où il se trouvait : « Tout d'abord, dit-il, on voulait me mettre à mort, mais on se contenta enfin de m'abandonner dans cette île. » C'est, raconte le pêcheur, l'*Ile redoutable*, nommée par d'autres l'*Esprueve Uterpandragon*, parce que ce roi y fit une grande prouesse deux ans avant sa mort. Le roi Marc dit se souvenir vaguement de cette histoire, qu'à sa prière le pêcheur lui rappelle :

598. « Aux temps d'Uterpendragon, un géant doué d'une force prodigieuse habitait, dans cette île, une belle et forte tour dont vous pouvez encore voir les ruines; il avait enlevé une demoiselle noble du royaume de Norgalles, *et atre mainie avoit il ancore avec luj.* Dans les nuits sombres et orageuses, ce géant allumait du feu au haut de la tour, attirait par là des voyageurs qui étaient en péril sur la mer et les mettait à mort à leur arrivée; de là le nom de l'Ile redoutable. Un jour, le roi Uterpendragon fut jeté par une tempête près de cette île; ne vou-

lant point manquer l'occasion de combattre le géant, il aborda, revêtit les armes qu'on trouva dans le vaisseau, et fondit sur le monstre, que, de trois coups, il tua; on massacra ensuite les autres, sauf la demoiselle, et on démolit la tour. Le roi fit venir la tête du géant en Logres, pour qu'on admirât sa bravoure; on trouvait cependant que cet exploit avait plutôt été dicté par la folie. »

599. Le pêcheur console Marc, l'engage à compter sur Dieu, qui ne les oubliera point, et lui donne du pain. Les deux compagnons d'infortune restent ensemble toute la journée; ils n'oublient pas d'aller voir les ruines de la tour. Le lendemain, le pêchenr part en emmenant Marc, qui entre dans le bateau en se signant.

600. Quel voyage pour un roi! Le pêcheur rame, et Marc l'aide de son mieux; au soir, ils arrivent au château de la *Cairiere*, situé sur les confins des royaumes de Logres et de Norgalles. Le pêcheur loge chez lui Marc, qui souffre de ses blessures et envoie son hôte au château trouver un médecin. Le seigneur du château fait proposer à Marc de rester avec lui; celui-ci accepte avec empressement. On le soigne, et, grâce aux peines que se donne le seigneur, nommé *Hamedont*, le blessé, qui ne veut rien révéler de *son estre*, est guéri. Ayant plu à Hamedont, il est gardé chez lui comme son compagnon.

La cour d'Arthur pleure Tristan.

601. Sur ces entrefaites, Bohort arrive à la cour d'Arthur[1], où on porte toujours le costume noir en souvenir de Tristan; pendant l'année de deuil, le roi n'alla jamais à la chasse *ne grammant ne chevachait ne ne fit samblant de liesse.* Chaque matin, à la rentrée de l'église, tout le monde, y compris la reine avec les dames, s'assied par terre; deux chevaliers, ayant apporté l'écu et l'épée de Tristan, montent sur un siège haut; celui qui porte l'épée la tire et la montre, en récitant le lai suivant : *Signor, saiez, gardez, veez Le brant Tristant, qui an cest ans*, etc. Alors s'élèvent des cris de douleur, et tous vont, en pleurant, baiser le pommeau de l'épée, *ainsi com ce fust unz saintuaire*; l'autre chevalier ôte la housse vermeille qui couvre l'écu, et le montre, en disant le lai que voici: *Signor, veez si le miraour Qui don monde fu jai luour*, etc. Les lamentations reprennent. Ensuite Arthur se lève, va devant l'écu et fait *sai complainte par soit. Et saichiet que celle complainte estoit faite an sanblance de lait, a de dit a de champ, et estoit ditiee en tel maniere : Puet que je voit que defineir Covient mez fait a declineir*, etc. On pleure; Lancelot prend la place quittée par le roi et dit celai : *Ami, qui de tote bonteit Aviez le monde sormonteit*, etc. Puis c'est le tour de la reine Guenièvre : *Signor, veez si unz escu Ke tant come cez sire ot vecu*, etc. Plusieurs autres récitent des lais, et Blioberis, Hector des Marès[2] et Gaheriet disent leurs complaintes.

602. Bohort est très ému. Arthur avait composé aussi un lai à l'occasion de la mort de Palamède : c'est le *Regrai de Palamides*; *a por ce que vos sachiet quel li lait fut, le vos deviserai je tos plainnemant a dirait en tel maniere : Per dolour fait ma conplainte, Dont j'ai le cuer paille a*

1. Ce qui a déjà été raconté; voy. § 575 et cf. §§ 604 et 619.
2. Ms. *Hector de Marec.*

tainte, etc. *Mesire Lanc. an fit unz atre lait*, *mout bien dis*, *qui fut apellez le Ploure de Pal.* Ce deuil dura bien une année entière

Le corps de Palamède transporté à Camaaloth.

603. Arthur fait transporter à Camaaloth et déposer splendidement dans la *maistre eglise*, nommée l'*eglise de S. Estenne*[1], le corps de Palamède[2]. Il voulait faire lever aussi, de Cornouaille, le corps de Tristan pour le placer à côté de son grand émule : ainsi tout le monde viendrait à Camaaloth voir le tombeau des deux meilleurs chevaliers du monde; mais ce projet n'eut pas de suite, le roi ayant appris à cette époque *tos le fait de Lanc. et de la roïne Guenuevre*[3]. Depuis que Palamède, mort, se trouvait à Camaaloth, Gauvain *ne vol onque puis leant antrer* : par là on reconnut qu'il avait tué le célèbre chevalier, ce dont il s'était toujours défendu jusque-là; beaucoup le prirent en haine à cause de ce meurtre, et notamment les membres de la lignée du roi Ban.

604. Bohort, s'étant reposé quatre jours, est prié par le roi de raconter[4] les aventures qu'il a eues pendant la quête du saint Graal, comme la mort de Perceval et de Galaad, et l'aventure « *al atrainge range a de la seroulz Perceval que iluec fut*[5], *ansi com on le m'ai contez* ». En ce moment entre le clerc qui met par écrit les merveilleuses aventures trouvées par les chevaliers errants, et Bohort raconte tout ce qu'il se rappelle.

605. Arthur reste à Camaaloth pendant trois mois. Marc a quitté le château de la *Cairiere* pour se rendre chez Arthur et *lui crier mercit*. Il a une grande confiance dans la générosité bien connue de ce prince, et espère qu'il lui donnera *acun boin consoil an sa povreteit*.

606. Les chevaliers d'Arthur, fatigués de l'éternel deuil, en craignent des suites fâcheuses pour la renommée de la cour, et représentent au roi que, s'il a perdu de brillants chevaliers, Lancelot lui reste avec Bohort, Hector, Blioberis et d'autres : qu'il cesse donc de se livrer au chagrin, et qu'on aille dès le lendemain à la chasse.

607. Le roi y consent, et l'on va chasser. Un cerf entraîne tout le monde. Blioberis en profite pour retenir Lancelot, à qui il veut dire *une parolle* : un peu indisposé la veille au soir, il s'était couché pour dormir « *an une dez chanbre le roi si priveemant que nul ne m'i savoit leant* »; ainsi il avait pu entendre une conversation d'Agravain avec Mordret : les deux frères comptent révéler à Arthur les amours de Lancelot et de Guenièvre. Une guerre, dit Blioberis, serait très déplorable; quinze chevaliers de la lignée de Ban sont morts pendant la quête, et on ne pourra plus compter ni sur Tristan ni sur Palamède. Lancelot confesse son amour pour la reine; cet amour qui déshonore la lignée est dû, dit-il, aux enchantements de la dame du Lac; au reste, la

1. Le nom se trouve en surcharge.
2. Voy. § 566.
3. On voit que notre arrangeur ne se sent pas le courage de faire transporter le cadavre de Tristan à Camaaloth, comme il vient de le faire pour Palamède, dans l'intention évidente de tout concentrer dans la capitale d'Arthur.
4. C'est pour la deuxième fois dans ce ms.; voy. § 575 et cf. §§ 601 et 619.
5. Cf. § 512 ss.

guerre ne lui fait pas peur : les meilleurs chevaliers du monde et du royaume de Logres se rangeront de son côté. « Mais si le roi vous surprend ? — Je saurai me garder, comme je l'ai fait jusqu'à présent. » A la prière de Blioberis, Lancelot promet d'être prudent.

608. Arthur, mieux monté que les autres, prend les devants sur eux en poursuivant le cerf, qui se jette enfin dans une fontaine; là il est tué par le roi, dont le cheval tombe mort d'épuisement. Arthur sonne trois fois du cor, mais à la place des chevaliers, qui sont trop éloignés, arrive le roi Marc, qui, traversant la forêt pour aller à Camaaloth, et entendant le son du cor, espère trouver quelqu'un de la cour auprès duquel il puisse se renseigner; il n'a d'armes que son épée. Les deux rois se saluent sans se reconnaître. Ayant demandé des nouvelles d'Arthur, qui se nomme, Marc se jette à ses pieds et implore son secours : ses hommes, dit-il, l'ont chassé et lui ont pris sa terre, uniquement parce qu'il avait tué un chevalier. Arthur, ne se doutant pas que c'est le roi de Cornouaille, lui promet de l'aider et veut l'amener à Camaaloth, en le prenant sous sa protection contre ceux de la cour dont le fuyard dit être haï. Marc ne se nomme qu'après que le roi Arthur lui a garanti qu'il n'aura rien à craindre en Logres, fût-il son ennemi le plus mortel. Arthur, très vexé de s'être laissé ainsi surprendre, recommande à Marc de rester dans la forêt, chez un ermite, afin qu'à la cour on ne le tue pas. Enfin les chevaliers arrivent; Marc se fait passer pour un chevalier étranger, et Arthur le conduit à l'ermitage.

Marc restauré par Arthur.

Ce jour même arrivent Landunas[1] et ses compagnons. Arthur leur déclare qu'il faut reprendre Marc, malgré tout : s'il commet encore des trahisons, qu'on le mène prisonnier en Logres pour être puni par Arthur. Landunas risque en vain une objection. Arthur dit qu'il fera savoir sa volonté aux Cornouaillais par une lettre que leur apportera un chevalier, accompagné du roi Marc, et Landunas retourne en Cornouaille, où on s'afflige beaucoup de la décision que vient de prendre le roi Arthur.

Au bout de dix jours, Marc repart donc pour la Cornouaille; il est accompagné d'Ivain, le fils d'Urien. Ses sujets le reconnaissent, d'assez mauvaise grâce, pour seigneur, et lui, de son côté, prête le serment de les bien gouverner.

609. Dinadan, désolé d'avoir ainsi perdu sa peine, et craignant la félonie de Marc, retourne en Logres. Il prend terre au *Chastel dont Port* et se rend vers le manoir d'un chevalier, son parent. Il descend à une fontaine, où il s'endort; dans son rêve, il se voit attaqué et tué par deux bêtes féroces : il se réveille en sursaut, très effrayé, se signe et prie le ciel de le protéger. Au soir, il arrive chez son parent; c'est *Arin*, son cousin, qui le reçoit avec une grande joie et à qui il raconte ce qui s'est passé en Cornouaille. Dinadan est toujours chagrin, préoccupé de la mort de Tristan et de son rêve, qui inquiète aussi Arin. Il ne croit pas devoir accepter l'invitation de son hôte de rester avec lui quelque temps : on ne dira pas qu'un songe l'a intimidé à ce point. Il part deux jours après. Arrivé *a demi jornee* de Camaaloth, il prend *a son conduit* une demoiselle qui attend, à l'entrée de la forêt, que quelqu'un vienne

1. Voy. § 594.



qui puisse l'accompagner. Elle dit être partie de Norhonberlande pour la cour d'Arthur, afin d'y voir son frère malade.

610. Un chevalier les rencontre et dispute la demoiselle à Dinadan. Après avoir vainement décliné la joute, celui-ci laisse courir son cheval contre le nouveau venu, qui n'est autre que Brehus : *tu li livre que de l'istoire don .s. Graal parolle font mansiont de lui,... et por la grant vilonie de lui an parolle tu li livre qui de la halte istoire don .s. Graal sont estrait.* Ils se désarçonnent l'un l'autre, puis chamaillent; tous les deux sont *aike d'une force* et voudraient bien cesser de se battre. Brehus se retire peu à peu vers son cheval pour y monter et attaquer ensuite Dinadan, qui, comprenant ce manège, court monter lui-même : « Vous savez plus que pain manger, lui dit-il; mais cette fois-ci vous ne m'attraperez point. » Brehus renonce alors à la demoiselle. Dinadan, apprenant le nom de son adversaire : « Quel diable, s'écrie-t-il, vous fait donc vivre aussi longtemps? Je regrette bien, ainsi que tout le monde, que vous ne soyez pas mort! » Et il veut reprendre le combat pour venger *tos le monde.* Brehus lui fait dire son nom et l'accable d'injures en lui renvoyant sa question : « Quel diable vous fait vivre? *Vos fust tos jor, Dyn., dolant, chaiti, noiant, couart, jengleir, madisant, maparlier! Onque, voir, n'oiy si honie langue com la vostre!* Les prud'hommes meurent, et vous, le mauvais, survivez toujours; *ce est damage por tos le monde, grignor qu'il n'est de moi!* » Dinadan, très en colère, exige un combat, mais Brehus refuse : « Bats-toi avec ton écuyer, si tu veux; moi, j'en ai assez! »

611. Survient une dame avec une grande suite; elle désire savoir pourquoi les deux chevaliers se sont battus, leurs noms, etc. Dinadan lui explique tout. La dame salue avec joie Brehus : c'est Morgain, qui l'aime, parce qu'il hait Lancelot. Elle le prend à part et se plaint de n'avoir pu trouver un chevalier assez courageux pour avertir Arthur de sa honte, tous craignant Lancelot; « mais, ajoute-t-elle, il me vient une idée : si je chargeais Dinadan, qui s'en va à la cour, d'apporter au roi, de ma part, une lettre dans laquelle j'ai tout révélé? » Brehus l'approuve, et elle donne à Dinadan la lettre, qui, dit-elle, lui a été remise par un chevalier de Norgalles pour qu'elle la fît parvenir au roi Arthur. Elle ne veut pas se nommer et part avec Brehus, qui refuse définitivement de se battre avec Dinadan. Mais la demoiselle fait savoir à celui-ci que cette dame est Morgain, et, arrivé à une vieille maison déserte, Dinadan, qui se plaint à son écuyer de se sentir indisposé, descend et lit la lettre : *A toy, roi Artu, qui signour Es de Bretaigne la grignour*, etc.

Dinadan mortellement blessé.

612. Pendant qu'il maudit la méchante femme, Agravain et Mordret arrivent; ce sont les deux ennemis mortels de Dinadan, non pas qu'il eût mérité leur haine, *maix por la grant fellonie qu'il avoient herbergiet an lor cuer.* Apprenant son nom, ils se retirent et se consultent : « Voilà une belle occasion de nous venger, dit Agravain; la cour le croit en Cornouaille; nous pourrons donc enfin punir celui qui nous a si souvent déshonorés. » Et, malgré les instances de son frère, qui craint la bravoure de Dinadan, il défie leur ennemi. « Qui êtes-vous? » demande Dinadan, cachant son inquiétude. « *Al cop rescvoir le savereit*

vos, réplique Agravain; montez! ou je vous frappe sur-le-champ. » Dinadan se sent gagner par la colère, monte et désarçonne d'abord Agravain, puis, en rompant son glaive, Mordret, après quoi il part avec la demoiselle. Lorsqu'ils sont arrivés en vue de Camaaloth, Dinadan, repris de son malaise, descend pour se reposer. La demoiselle ne veut pas le quitter; elle tient à la main la lettre que Dinadan avait laissée pour jouter. En ce moment, les deux frères reparaissent. Dinadan, averti par son écuyer, monte à cheval. Fatigué comme il l'est, par suite de son combat avec Brehus, il ne peut longtemps soutenir les coups que lui portent à la fois ses ennemis mortels. La demoiselle et l'écuyer regardent en pleurant ce combat inégal. Dinadan commence à reculer; les agresseurs, se disant qu'il est *allez*, l'assaillent de plus belle. Mordret le surprend enfin *a la traverce*, le tire par le heaume et le fait tomber de cheval tout étourdi. Agravain saute à terre, *a lor soulieve a Dyn.*, après lui avoir arraché le heaume, *le pant dont haber, a li boute l'espee on vantre*. Le blessé jette un cri, se recommande à la merci du ciel et étend ses membres. Les meurtriers partent en disant que désormais Dinadan ne leur fera plus jamais honte, et vont prendre leur logis dans un château dont Arthur a fait cadeau à Ivain, fils d'Urien.

613. Ils rencontrent Hector des Mares, qui vient de ce château. Il ne reconnaît pas les frères, qui ont changé leurs armes; eux, de leur côté, désirent l'éviter, étant en mauvais termes avec lui, et quittent le grand chemin. Hector s'en étonne, soupçonne qu'ils ont peur et envoie un écuyer leur demander qui ils sont et pourquoi ils se sont écartés de la route. Ils disent être des chevaliers de Norhonberlande, qui ont voulu se soustraire pour cette fois à la joute, et Hector reprend sa marche. Agravain et Mordret arrivent chez Ivain et lui racontent les amours de Lancelot, inconnues à leur hôte, qui en est très fâché, et déclare qu'à moins d'y être forcé, il n'aidera point son seigneur lige en cette affaire.

Mort de Dinadan.

Hector, attiré par les pleurs de la demoiselle et de l'écuyer, vient à Dinadan, qui se meurt. A sa prière, on lui raconte ce qui s'est passé, et il se reproche d'avoir laissé échapper les deux chevaliers; apprenant le nom du blessé, il éprouve une vive douleur et se lamente : « *Petit de tant aveit dureit après le vostre chier ami monsignor T!* » *Quant Dyn. ot parleir de Tr., il oevre les eulz* et exprime sa joie de voir Hector assister à sa mort; puis il dénonce les deux frères et prie son ami de le faire porter à la Table Ronde; s'il succombe avant d'y arriver, Hector priera Arthur de l'enterrer à côté de Palamède, son ancien compagnon. Hector le fait conduire sur une *biere chevaleresce*. A la nouvelle de l'arrivée d'un nouveau mort, le roi Arthur est affligé. Lancelot descend, et Hector lui dit que c'est Dinadan, que Lancelot embrasse en pleurant. Grand chagrin à la cour. Hector dit les noms des meurtriers, porte Dinadan à la Table Ronde et lui dit qu'il est là où il avait désiré venir. Dinadan regarde faiblement les assistants et dit qu'il a maintenant ce qu'il veut. Il recommande son âme à la grâce de Dieu, engage les compagnons à prier pour lui, demande qu'on le mette à côté de Palamède, se signe, se recommande à Dieu, en pleurant, et meurt dans les



bras de Lancelot, qui le maintenait dans ce moment suprême [1]. Grand deuil. Le lendemain, à midi, Dinadan est enterré à côté de Palamède. La nouvelle arrive au château d'Ivain; Agravain et Mordrain prétendent être les victimes du mensonge et de la calomnie.

614. Au bout de quinze jours, Arthur est décidé par ses chevaliers à aller chasser. Lancelot, que Guenièvre a vainement tâché de consoler, est chagrin et distrait à cause de la mort de Tristan et des autres. A la chasse, le roi s'écarte en poursuivant un cerf, et rencontre un écuyer saignant et fuyant un chevalier; il le retient, en promettant de le protéger contre celui qui le poursuit et qui arrive aussitôt; c'est Brehus, qui vient de tuer le frère de l'écuyer, un chevalier qui était son ennemi.

Arthur apprend les amours de Guenièvre.

Après une joute indécise, Brehus apprend au roi que la reine le trompe. Arthur se loge ensuite chez un vavasseur qui, sans le connaître, lui raconte les amours de Lancelot. Le roi rentre à Camaaloth, où les chevaliers de Sorelois et de la Terre gaste envoient lui proposer un tournoi contre ceux de Norgalles et de Northumberlande. Lancelot refuse d'y aller; le roi fait venir Gauvain, qui lui conseille de ne pas provoquer la lignée de Ban.

La fontaine qui ne guérit plus les blessures après la mort de Tristan.

615. Lancelot part secrètement pour le tournoi, et trouve à une fontaine Segurades avec une demoiselle. Celui-ci lui raconte, à propos de la fontaine, qu'un roi païen de Camaaloth, *Camaalis* — de là le nom de la cité — avait jadis défait l'armée chrétienne de Joseph et de Nascien et chassé les chrétiens devant la *Tour aux Geants*, située près de la fontaine, où l'on voit aujourd'hui une autre tour. Un combat singulier entre Camaalis et Nascien fut fixé. Une voix dit à ce dernier d'enfoncer son glaive dans la terre : une fontaine jaillirait, qui guérirait les blessures jusqu'à la fin du Roi aventureux, mais cette vertu, la fontaine l'a perdue, dit-on, depuis la mort de Tristan; c'est une des merveilleuses aventures du saint Graal. Cependant Lancelot tient l'engendrement de la *beste glatissant* pour plus merveilleux encore, et Segurades le lui raconte, à sa prière :

L'histoire de la naissance de la *beste glatissant*.

La fille du roi *Ypomenes* aime son frère, qui la repousse, voulant garder sa chasteté pour plaire à Dieu. Elle va se tuer, lorsque le diable, sous la forme d'un bel homme, lui promet de l'aider si elle veut lui accorder son pucelage; elle y consent, aime désormais le diable et hait son frère, qu'elle veut mettre à mort. Le diable lui conseille de trouver moyen d'accuser son frère d'avoir voulu la prendre de force. Elle réussit, et le roi emprisonne son fils. Les barons le condamnent à mort, et la demoiselle exige qu'il soit livré à des chiens *effamez de. VII. jour*. Cela est exécuté, après que l'inculpé a prédit que sa sœur mettra au monde une bête dans le ventre de laquelle glapiront toujours des chiens pour rappeler la honteuse mort qu'elle lui fait subir. La demoiselle accouche de la bête; ses dames en meurent d'épouvante. Le roi la force enfin de tout avouer et la fait mourir. — Segurades est blessé; c'est pourquoi il était venu à la fontaine. Les deux chevaliers passent la nuit dans la tour et se séparent le lendemain.

1. Cette mort de Dinadan, de la main d'Agravain et de Mordret, annoncée dans les mss. de la version cyclique (voy. § 268), est racontée seulement dans 24400.

616. Lancelot trouve une demoiselle qui se plaint de la couardise d'un des chevaliers de la maison d'Arthur : il devait l'épouser, et elle s'était brouillée avec son père pour l'amour de lui. Elle se rendait au tournoi avec son fiancé, quand un chevalier les rencontra et réclama la demoiselle, qui fut lâchement abandonnée par son compagnon. Le nouveau venu se voyant repoussé par la dame, lui avait permis de s'en aller. — Lancelot lui dit son nom. Peu après, ils rejoignent[1] le chevalier qui venait d'être refusé; c'est Lucan le boutillier, qui a changé ses armes. Il dispute la demoiselle à Lancelot et joute avec lui. Lancelot enlève Lucan hors de la selle, le jette par terre et s'en va avec la belle, qui lui dit que l'autre chevalier s'appelle *Erdoant le fort*. « Oui, dit Lancelot, c'est un chevalier bien couard. » Bientôt ils l'atteignent. Erdoant, voyant que la demoiselle est maintenant avec un autre, a le courage de la réclamer. Lancelot feint d'avoir peur, refuse de jouter et propose de la placer entre eux afin qu'elle choisisse. Erdoant accepte, se croyant toujours aimé. Elle choisit Lancelot et s'éloigne avec lui. Erdoant les poursuit : Lancelot refuse toujours de se battre et laisse Erdoant emmener la demoiselle, tout en ne les quittant pas et en s'amusant de cette petite comédie. Survient Lucan, qui, ayant appris par Erdoant ce qui s'est passé, se désole d'avoir été désarçonné par un chevalier aussi poltron. Il réclame la demoiselle; cette fois, Erdoant refuse, mais il est renversé. Lancelot intervient et abat Lucan.

Lancelot, Lucan et Erdoant le fort.

617. La demoiselle arrive avec son protecteur, au *Chastel gai*, qu'Arthur avait donné au roi d'Irlande, nommé le Morhout. Lancelot y a été déjà, et on s'y loge. Arrivent aussi Erdoant et Lucan. Lancelot prie ce dernier, dès qu'ils se sont reconnus, de ne pas le faire connaître au tournoi. Lucan le lui promet et dit à Erdoant qu'ils ont été désarçonnés par le plus grand poltron du royaume de Logres : *Leriadus le couart*. Erdoant a entendu raconter comment ce Leriadus avait été *dechevauché* par la demoiselle chenue dans une grande fête célébrée à Camaaloth, et il promet à Lucan de les venger tous les deux.

La demoiselle raconte à Lancelot que le roi Arthur s'était logé chez son père, qui, ne le connaissant pas encore, lui avait dit la vérité sur les amours de la reine. Lancelot déclare que la perspective d'une guerre avec le roi ne lui fait point peur. Le lendemain, ils partent, suivis de Lucan et d'Erdoant, qui provoque Lancelot et est renversé par lui. Au soir, ils arrivent à l'endroit du tournoi, où Lancelot réconcilie la demoiselle avec son père, qui etait également venu.

618. Lancelot ne prend pas part *auz vespres* du tournoi. Le lendemain, il se range du côté des gens de Sorelois, et Arthur en fait autant; les adversaires ayant d'abord résisté avec succès, furent complètement vaincus le lendemain, grâce aux compagnons de la Table Ronde et au roi Arthur.

619. Le tournoi fini, on retourne à Camaaloth, *et quant li roit Artus fut venus a Camaaloc, a il se fut reposeit une piece dont temp, il fist crier*

Retour à Camaaloth

1. Ici deux feuillets d'une écriture différente.

unz tornoiemant an la plainne de Vincestre. Maix atant se taisse or li conte de cest chose, a commance a retorneir a parleir commant mesire Boor contait a cort lez avanture qu'il avoit veüz an la keste don .s. Greal[1]*, a commant Agrevaint escusait mesire Lanc. az roi Artu dont fait de la roÿne Guenuevre, a quant Agrevaint ot rancuzeit la roÿne, li roi lez fit gaitiet par Agr., et Agr. les apiait tant qu'il lez trovait ansanble...* et ainsi, succinctement, tout le reste de la *Mort Artu* est annexé[2], jusqu'au passage où Lancelot trouve à l'ermitage Blioberis, qui *demorait leant tote sa vie.* Et l'arrangeur du ms. 24400 termine en renvoyant, pour tout ce qu'il a raconté ici, au livre où la mort du roi Arthur est écrite[3].

1. Raconté deux fois déjà ; voy. §§ 575 et 604. — Il est possible que 24400 reprenne ici, en l'abrégeant, le texte de 758, où la *Mort Artu* suit immédiatement les reproches adressés par Arthur à Gauvain ; voy. § 571, fin, note.
2. Comme dans P. Paris, *Rom. d. l. T. R.*, V, 332 ss., et l'imprimé. — La *Mort Artu* se trouve ajoutée aussi dans 758 (voy. § 571, fin, note), où elle parait moins abrégée que dans 24400, et dans la *Tavola Ritonda* (voy. § 574 note).
3. Il y a toute apparence que la version cyclique donnait aussi la mort du roi Marc, soit avant la *Mort Artu*, comme dans la *Tav. Rit.* (cf. § 574, note), soit après, comme dans le ms. 340 (cf. § 575 a) et dans le *Merlin* (éd. G. Paris, p. LXI, LI).

APPENDICE

LA COMPILATION DE RUSTICIEN DE PISE[1] ET LE ROMAN DE PALAMÈDE.

620. Rubrique du début[2] : *Ci commence le livre du roy Meliadus de Leonnois, qui fu pere au bon chevalier Tristan, neveu au roy Marc de Cornouaille, et premierement de Brannor le brun, qui*[3] *avoit .VI. vins ans d'aage*[4], *et comment il vint*[5] *a la court le roy Artus et amena une noble demoiselle avecques lui, et comment il abati de coup de lance .XII.*[6] *roys et tous les chevaliers de la Tab. Re., ne oncques ne le porent remuer de selle. Et parole après du bon chevalier sans paour et de Guiron le courtoys et de Arioham de Soissoigne, qui estoit jaiant, et des autres bons chevaliers qui a ce temps estoient et des diverses aventures qu'il trouverent et acheverent a leur temps en la Grant Bretaigne et en la Petite Bretaigne.*

Préambule[7] : *Seigneurs empereurs*[8] *et princes et ducs et contes et barons et chevaliers*[9] *et vavasseurs et bourgois et tous les preudommes de cestui monde qui avez talent*[10] *de vous deliter en rommans, si prenez cestui*[11] *et le faites lire de chief en chief; si orrez*[12] *toutes les grans aventures qui advindrent entre les*[13] *chevaliers errans du temps au roy Uterpendragon jusques au temps au roy Artus, son fils, et des compaignons de la Table Reonde*[14], *et sachiez tout vraiement que cist livres*[15] *fut translatez*

1. Cf. les remarques à la fin de l'ouvrage. Pour les manuscrits (340, 355, 1463, 357 2, 3478 2), et les imprimés (Verard, Janot), voy. la Préface, § 1-2, et § 629. L'analyse est donnée, jusqu'à l'interpolation du *Palamède* (v. § 629), d'après 340, comparé avec les autres.
2. Cf. P. Paris, *Mss. fr.*, II, 359; III, 56. — La rubrique manque dans 1463.
3. *Cy commance l'ystoire de Meliadus et de Gyron le courtois et du chevalier sans paor. Et parle premierement le mestre qui le translata de Branor le brun, le viel chevalier, qui*, etc., 355; *c. c. l'hystoire de Gyron le courtois. Et parle*, etc. (comme 355), Verard.
4. *Plus de cent ans d'aage*, 355, Verard.
5. *Lequel vint a la court du roy Artus a compaigne d'une damoiselle avec lui, qui envoya son varlet a la court pour savoir s'il y avoit nulz chevaliers qui voulsist jouxter* 355. De m. Verard : *a comp. d'une damoyselle pour s'esprouver a l'encontre des jeunes chevaliers a scavoir les quelz estoient les plus vaillans ou les jeunes ou les vieulx; et comment il les fist par ung sien varlet deffier de par luj.*
6. *Abatist le roy Artus et XIIII roys et t. l. ch. de la T. R. de coup de lance* 355, qui arrête ici cette rubrique et en ajoute une autre annonçant la victoire de Branor sur les chevaliers de la Table Ronde. Verard : *quatorze roys qui en sa compaignie estoient*, puis, après *lance*, en terminant la rubrique : *Et traicte ledit livre de plusieurs grandes advantures qui jadis advindrent aux chevaliers errans.*
7. Cf. P. Paris, *Mss. fr.*, II, 355.
8. *S. e. et rois et pr.* 1463, *s. e., roys, princes, ducz, contes, barons* [*chevaliers* Verard], *vicontes, bourgeoys* [*et* Ver.] *tous les pr.* 355, Verard.
9. *Baronz civalier* 1463.
10. *Tal. et desir* 355, Verard.
11. *Roumans, prenez cestuy cy* 355, Verard.
12. *Si i troverés* 1463, *si o. partie de tout.* Verard.
13. *Adv. jadis aux* Verard.
14. *Uterp. et du roy A., son filz. Et saichez* Verard.
15. *Cestuy l.* 355, Verard; *cestui romanz* 1463.

Au livre monseigneur Edouart [1], *le roi d'Engleterre, en cellui temps que il passa oultre la mer ou service nostre seigneur Dame Dieu pour conquester le saint sepulcre, et maistre Rusticiens de Pise, le quel est ymaginez yci dessus* [2], *compila* [3] *ce rommant. Car il en translata* [4] *toutes les merveilleuses nouvelles et aventures qu'il trouva en cellui livre* [5] *et traita tout certainement de toutes les aventures* [6] *du monde, et* [7] *si sachiez qu'il traittera plus de monseigneur Lancelot du lac et de monseign. Tristran, le filz au roy Meliadus de Loonnois, que d'autres* [8], *pour ce qu'ilz furent sans faille les meilleurs chevaliers qui a ce temps furent en terre* [9], *et li maistres en dira de ces deux pluseurs choses et pluseurs nouvelles que furent entre eux*[10] *que l'en trouvera escript en tous les autres livres*[11]. *Et*[12] *pour ce que le maistre les trouva*[13] *escrips ou livre d'Engleterre, si metra une grant*[14] *aventure tout premierement, qui advint a Kamalot en la court le roy Artus, le sire*[15] *de Bretaingne.*

Episode de Branor le brun.

621. *En ceste partie dit li contes, ainsi comme la vraie histoire le tesmoigne*, qu'Arthur est à Camaaloth, un jour de Pentecôte[16]. A sa cour il y a beaucoup de grands personnages et *maint preudomme, et proprement des compaignons de la Table Reonde,* comme le roi Caradoc, le roi *Yon*[17] d'Irlande, le roi de l'*Estroite Marche*, le roi de Norgalles[18], le roi d'*Oultre la marche de Gallonie*[19], le roi des *Frans, et tant des autres que bien y furent .XIIII. roys*; Lancelot, Tristan, Gauvain, Palamède et Lamorat[20] y sont également. Après le dîner apparait un chevalier de taille gigantesque, conduisant une demoiselle qui porte un *riche drap d'or* et une couronne d'or, et dont le palefroi est couvert d'un *riche samit vermeil jusques aux talons; elle ne sembloit pas chose* (*dame* 99) *mortel, mais chose*[21] *espirituel.* Le nouvel arrivé envoie un de ses trois[22] écuyers à Arthur pour provoquer les chevaliers à la joute :

1. *Odoard* 1463.
2. *Imag. desoure* 1463, qui seul donne cette image; dans 355 et Verard, il n'en est pas parlé.
3. *Compile* 1463.
4. *Treslaite* 1463, *car il translata* 355, *car d'icellui livre au roy Edouart d'Angleterre translata il* Verard.
5. *Tout. les trés merreilleuse norelles qu'il trueve en c. l. et totes le greingneur arentures* 1463; *tout. les merveilleusez et adventurez* 355, *tout. les merr. adrantures qui sont en cestui l.* Verard.
6. *Les grandes av.* 355. *Et traitera tut* (?) *son meemant* (sic) *de toutes les granz av. du m.* 1463. — Verard, qui abrège le reste du prologue, ne donne pas les explications suivantes.
7. *Mès si s.* 1463; *et sach.* 355.
8. *Que de nul autre* 1463.
9. *Que fussent a lour tenz en terre* 1463; *qui a ce temps rivoient* 355.
10 *Qu'ils firent ens* 340. *Plus. nour.* manquent dans 355. *Pl. ch. et pl. baitailles* 1463.
11. *Que ne trueveres e. en trestous l. a. l.* 1463, *en autrez livrez* 355.
12. *Et* manque d. 1463, qui, avant *si metra*, donne un mot illisible (*asés ?*); 355 poursuit ainsi: (*autrez livrez*) *et aussi d'autrez de leurs faiz de quoy n'est nulle mencion qu'en cestuy livre. Et* (à partir d'ici Verard est d'accord) *racompte premierement le maistre d'une merveilleuse adventure qui judis advint au roy Artus* (*en la court du r. A.* Verard), *par ung jour de Penthecouste en sa ville de Kamalot* (*ou il estoit, acompaignié de la plus grant part de ses barons et gentilz hommes* Verard).
13. *Truere* 1463.
14. *Grandismes* 1463.
15. *Sire de Logres et de Br.* 1463.
16. Cet épisode, qui a été utilisé par le ms. 99 (f° 667 c, cf. p. 341, note), forme aussi le fond du poème en grec moyen publié, d'après von der Hagen, dans Fr. Michel, *Tristan*, II, 274 ss.; cf. ci-dessous. Je n'en ai pas trouvé trace ailleurs; sur Branor, cf. § 680 a.
17. Ce nom manque dans 355.
18. 1463 ajoute : le roi de Norbellande; 99 ajoute : le roi de Norbelande et le roi Bademagu de Gorre.
19. 99 : *Oultre la mer de Gallonne.*
20. 99 donne au lieu de Lamorat : Blioberis, Bohort, Hector.
21. *Mais espirituel,* 355, Verard.
22. *Deux* 340, 355, Ver.

le vainqueur doit posséder la demoiselle. La cour est vivement étonnée de cette audace. Palamède sort le premier, avec la permission du roi. Le chevalier lui demande son nom, dit qu'il a souvent entendu parler de lui, et déclare qu'il ne veut pas de combat à l'épée s'il parvient à désarçonner son adversaire : « Je poserai, dit-il, cette même condition à *pluseurs de leans* [1]. » Sans daigner prendre une lance, il renverse, par la force du choc qu'il produit, successivement Palamède, Gauvain, à qui il demande son nom [2], Lamorat [3], Gaheriet, Bohort, Ivain, Sagremor, Blioberis, Segurades, Saphar, Hector, Guivret de Lamballe [4]; de ces douze chevaliers, neuf furent gravement blessés [5]. La cour est émerveillée. Tristan sort pour venger ses camarades. Le chevalier lui demande qui il est, et lui dit qu'il aurait évité de jouter avec lui, si la demoiselle ne l'avait obligé de se battre avec tous les compagnons de la Table Ronde, mais qu'au moins, pour l'honorer, il prendra une lance. Tristan est renversé et blessé à l'épaule gauche (à l'épaule, 99). Lancelot s'essaie ensuite; apprenant son nom, le chevalier dit qu'il désire depuis longtemps se mesurer avec lui, et que, pour le combattre, il prendra une lance, comme tout à l'heure il l'a fait pour l'amour de Tristan [6]. Lancelot prie à son tour le chevalier de se nommer; celui-ci répond qu'il lui est pour le moment défendu de dire son nom, que Lancelot saura prochainement, « *mais*, dit-il, *vous nei* (l. *n'en*) *avrés guerez preu quant ce sera* [7]. » Lancelot est renversé; à la cour on le croit mort. Maintenant, Arthur demande ses armes [8]; il veut jouter, malgré Guenièvre, qui menace de se tuer s'il ne renonce pas à aller *a sa mort*, et malgré tous les autres [9]. Les rois [10] et les barons se font également armer et montent à cheval pour suivre Arthur, qui s'avance tout seul vers le vainqueur. A la cour, on prie Dieu pour le roi; Guenièvre se retire, désespérée, dans sa chambre, où ses dames la consolent. « Etes-vous *fantosme ou enchantement ?* » demande Arthur au chevalier, en menaçant de lui faire *honte et deshonneur* [11]. L'autre, apprenant que c'est le célèbre roi, répond : « Vous auriez tort, car je fus *grans amis* au roi Uterpendragon, votre père, et je fis jadis plus pour lui que pour aucun autre chevalier de son hôtel. Je vous aime *assez* pour l'amour de lui, et je vous rendrais volontiers mon épée si je pouvais me dispenser de la joute. » Arthur, pensant que c'est *aucun ancien chevalier de ceulx de la maison de son pere*, lui demande son nom et son *estre* : « *Malement*, lui dit-il, *m'avez ci moustré que vous fussiez amis mon pere et le mien*, *qui estes ci venus pour mon hostel mettre a honte*. — Quand vous

1. Dans 99, il prie Pal., si celui-ci est renversé, de ne lui demander *plus de son estre*.
2. Mais dans 99 il lui dit : « Si je n'avais connu votre père, je n'aurais pas pris une lance pour vous abattre. »
3. Le chevalier à la cotte mal taillée, au lieu de Lamorat, dans 99, qui pourtant introduit plus loin ce dernier, dont la mort a été racontée plus haut dans le ms.
4. *Gaheriet de L.* 340, 355, Ver. — 99 porte *de Lambale*, avec lacune indiquée du prénom.
5. Furent désarçonnés par l'*ancien chevalier* 340, 355, Ver.
6. Cette dernière remarque n'est pas dans 99.
7. 99 : *Mais vous n'aurez gaires apris quant ce sera*. 340, 355, Ver. : *Mais de ce vous n'y arez gueres de preu*.
8. Le poème grec, qui commence par l'apparition du chevalier inconnu à la cour, offre le même fond que Rusticien, mais diffère par les détails ; ainsi Galehout joute après Gauvain, et Lancelot obtient de Tristan la permission de jouter avant lui. Arthur se présente après eux, mais la joute n'a pas lieu. Puis le vainqueur, qui n'a voulu ni dire son nom ni découvrir son visage, secourt la demoiselle ; voy. ci-dessous.
9. Dans 1463, 99, il jure, avec colère, qu'il ira jouter.
10. *Les .XII.* rois 340, 355, Ver.
11. Dans 99, il ne menace pas, et la réplique du chevalier commence par les mots : Je fus, etc.

saurez *le fet*, votre hôtel aura *honneur et non mie honte*; quant à mon nom, je vous le ferai connaître sous peu, » et il s'excuse de se dissimuler ainsi. Le roi s'éloigne pour jouter; son adversaire l'abat avec la lance prise en son honneur, et le blesse *enmi le pis*. Les spectateurs croient qu'Arthur est tué. Gauvain, Lancelot, Tristan et d'autres (les autres, 340, 355, Ver.) chevaliers s'empressent d'aller lui ôter le heaume; il ouvre les yeux et exprime sa stupéfaction de la prouesse incroyable de l'inconnu [1]. Puis Caradoc va jouter, *richement acesmez*; il se nomme, à la prière du chevalier, qui, encore, prend une lance, surtout pour rendre honneur à Arthur. Caradoc, lui ayant indiqué les autres rois présents, qui, dit-il, viendront jouter à leur tour, est renversé et grièvement blessé; ensuite est désarçonné le roi Yon [2], et, *que vous en diroie je*? Tous les quatorze rois eurent le même sort, et plusieurs en furent blessés. Le vainqueur *demoura puis une grant piece*, mais voyant que personne ne se présente plus pour jouter, il ôte et donne à l'écuyer, avec sa lance, son écu, qui est plus grand de la moitié que ceux des autres chevaliers, *et estoit mipartis de blanc et de noir* [*et de lonc* 340, 355, Ver.]. Il va devant Arthur et lui dit qu'il n'a pas porté les armes depuis quarante ans, qu'il en a lui-même cent vingt [3] et qu'il est venu parce qu'il désirait éprouver, avant sa mort, les chevaliers d'Arthur, plus renommés que les autres, et savoir *li quel estoient meilleur chevalier, ou li ancien ou li nouvel*. Il ajoute que deux cents chevaliers d'Arthur ne seraient pas capables de soutenir une joute avec les deux chevaliers de jadis, *Hector le brun*, *li ainznés* [4], le meilleur chevalier de son époque, et (son fils, 1463), *Galehout le brun*: « *Voirement fu cestui le meilleur chevalier* [5] *du siecle a son temps* [6]; *des autres assez ne vous di je mie, qui furent plus nouviaux* [7], *et des plus anciens, comment fu Phebus, qui de haulte chevalerie passa* (*passe* 1463) *tout le monde*. » Il refuse encore une fois de se nommer, et répète qu'il *mandera son nom et son estre assez tost* [8], et qu'il est l'ami et le *bien voulant* du roi. Il exprime ses regrets de ne pouvoir accepter l'invitation d'Arthur de rester quelques jours à la cour. « Vous *nous dirés*, lui dit celui-ci, *liquel furent bon chevalier anciennement*. » Le vieillard s'en va avec la demoiselle. Arthur et les autres se font soigner. Personne ne sait rien sur le vieux chevalier ni ne peut imaginer qui il est. Comme le recommandent Tristan et les autres, Arthur fait mettre par écrit *tout l'affere de ceste aventure*, sans connaître le nom du héros; *mès le livre le nous nommera ci après* (f° 4). *Et sachiez* [*tot voiremant*, 1463] *que ceste nouvelle* (*et* 1463) *aventure, qui* [9] *veult* (*vousist* 1463) *regarder le temps et les aventures qui avindrent par le temps* [10], *ceste ne seroit pas de*

1. Le reste de l'épisode, dans 99, est perdu dans une lacune, qui va jusqu'à la conversation de Blioberis avec le roi de Norgalles et Lancelot avant le second combat de ce dernier avec Tristan; voy. p. 345.
2. 1463 ajoute : Qui fut blessé à mort; puis vint Aguisant d'Ecosse, qui fut désarçonné.
3. *.VI.* 355; oubli de XV. — Ver. : six vingts.
4. Ce mot manque dans 1463. — Pour les Bruns, cf. §§ 629, 630 a.
5. Ver. : *G. le brun; et fut le meill. ch.*, etc.
6. 1463 : *Voiremant cestui san faille fu bien chevalier de grant valorz, bien le meillor de toz le seicle a son tenz.*
7. 1463 : *Ne voz di je, que furent des plus nouv.*, etc. — Ver. : *Qui furent de plus grant renom, et des plus anciens*, etc.
8. *Estre, et ce sera prochainemant* 1463.
9. *Qui* manque dans 340.
10. *Pour li tens, ne seroit pas* 1463, *le temps de ceste*, Ver.

mettre en escript ou chief de cestui livre, pource que telz nouvelles sont escriptes en cestui livre après ceste[1] *qui furent assez devant, mais pource que maistre Rusticiens le trouva*[2] *ou livre au roy d'Engleterre tout premierement et tout devant en fist il chief de son livre pource qu'elle est la plus belle aventure et la plus merveilleuse qui soit escripte en trestous les rommans du monde.*

Aventures de Branor.

622. Le conte dit qu'à la cour d'Arthur *estoit venue une damoiselle de si loingtaine terre comme de Listenois, et avoit demouré a la cort le roy Artus bien .I. moys, et lui demandoit tousjours aïde.* Elle est *fille a une veufve*[3] *dame, qui fu suer a mons. Lamorat de Listenois.* Sa mère l'a envoyée demander du secours contre un puissant comte[4], leur voisin, qui, à la tête de quatre[5] cents chevaliers, les assiège[6] dans leur château depuis un an. Bien qu'Arthur ait promis son secours à la demoiselle, celle-ci, ayant vu la bravoure du vieux chevalier, quitte la cour, sans prendre congé, avec deux *valets*, ses compagnons, et rejoint cet inconnu. Elle se jette à ses pieds[7] ; ému, il promet de l'aider. Elle lui expose l'affaire : « Je suis, dit-elle, la nièce de Lamorat de Listenois, *qui moult fu bon chevalier*, (*et* 1463) *celui Lamorat se mourut avant que Uterpendragon, le roy*[8], sans laisser d'enfants; ainsi ma mère hérita de sa terre, qu'elle tint longtemps en paix, mais, tout dernièrement, un jeune comte voisin, fort puissant, lui a pris toutes ses terres; il nous assiège, avec quatre cents chevaliers, dans le seul château qui nous reste, et nous n'avons que cent chevaliers. Le roi Arthur m'avait promis son secours, mais j'ai préféré le héros dont j'ai vu aujourd'hui la grande prouesse. » L'inconnu répète qu'il lui viendra en aide, en ajoutant que, depuis plus de quarante ans, il n'a porté les armes et qu'il n'avait *volenté de plus faire d'armes*; Lamorat de Listenois était, dit-il, son bon ami. On arrive en *Terre foraine*, où l'on reste trois jours. Le lendemain, après que le vieux chevalier a laissé la demoiselle qu'il avait conduite à la cour, ils gagnent le Listenois et réussissent à entrer dans le château assiégé. La châtelaine blâme, devant douze chevaliers, les plus *sages* du château, sa fille d'avoir amené ce vieux au lieu d'un champion comme Lancelot, Tristan, Gauvain, Palamède *ou des autres bons chevaliers de la Table Reonde jusques a .XII.* (*chevaliers*, 1463). La demoiselle rassure sa mère en lui racontant comment elle a vu leur hôte désarçonner plus de trente des meilleurs chevaliers d'Arthur, et l'on va *soi humiler* devant lui[9]. Le lendemain, après diner, le vieux chevalier se fait dire par la châtelaine

1. *Cestes qui ensuyvent qui furent*, Ver.
2. *Truere* 1463.
3. *Vielle* 1463.
4. Dans le poème grec, c'est le roi des Cent Chevaliers.
5. 1463 ; — les autres donnent, ici et ci-après, cinq cents, mais quatre cents, à la description de la bataille.
6. Elles et leurs cent chevaliers, ajoute 1463, *cf.* ci-dessous.
7. Dans le poème grec, *cf.* plus haut, elle s'adresse au vieux chevalier sur le conseil d'Arthur; les détails sur la demoiselle n'y sont pas.
8. *Av. le roy Ut.* 355 ; *se morut au tens dou roi Huterpandr.* 1463.
9. Dans le poème grec il est traité de poltron et raillé par les gens du château; il n'envoie pas de messager, et sort, le lendemain, avec les autres. Lorsque les assiégeants sont sur le point de triompher, le vieux les somme de lever le siège, et, sur un refus, les met en fuite. Le lendemain, il rentre chez lui sans vouloir accepter de récompense ; il demande seulement que la demoiselle aille à la cour remettre (δοῦναι) au roi Arthur τὸ γραμμάτιον (*reddere libellum*). (Le poète a oublié de raconter que le vieux chevalier a promis cela au roi avant de quitter la cour). — Fin du poème grec,

que la demoiselle lui a raconté la vérité quant au comte, qui poursuit une cause injuste, et décide qu'on sortira le lendemain pour livrer bataille. Il envoie vainement un *valet* inviter le comte à cesser les hostilités, et la sortie a donc lieu le lendemain. Le vieux, ayant attendu que tous les ennemis, qui sont au nombre de quatre cents — deux bataillons contre un — prennent part au combat, les met en fuite; le comte est fait prisonnier et, sur le conseil du vainqueur, marié à la demoiselle. Ce comte s'appelle *Guiot*, et le nom du château assiégé est *Belloc*.

Après un mois de séjour, l'*ancien* part. Il rencontre, dans une forêt, *Sadoch*, qui avait coutume de poursuivre les chevaliers errants, il triomphe de lui et de ses vingt chevaliers. Puis il rencontre un vieux chevalier et sa femme; *Karados*, un chevalier, a enlevé leur fille. Le vieux chevalier[1] l'atteint, est vainqueur après un long combat et rend la demoiselle à ses parents. Il les quitte le lendemain et rencontre un chevalier, mené par quatre chevaliers, et sa dame, qui supplie le vieux chevalier de leur venir en aide. Il triomphe des quatre et conduit ceux qu'il a délivrés à leur *repaire*; chemin faisant, le chevalier lui raconte que les quatre étaient ses ennemis mortels, qui avaient tué son père *sans nulle achoison*. Le lendemain matin, le vieux chevalier s'en va, avec ses écuyers, *a leur hostel*, où il est bien reçu par sa demoiselle. Cette demoiselle est la sœur de *Segurades* (var. *Sigurant*) *le brun* et nièce du vieux chevalier, *et tout ce que vous avez oÿ advint au viex chevalier a ceste fois* (f° 10). *Or vous veult compter le maistre qui estoit li viex chevalier et dont il fu nez...* C'est *Branor le brun*, oncle de Segurades le brun. Il est le chevalier le plus élancé de son époque et un des meilleurs; il appartient à la puissante lignée *a ceulx de Brun*, dont on parle dans *maint livre*; de cette lignée était le célèbre *Phebus*.

Branor, rentré, envoie un messager à la cour d'Arthur déclarer qu'il n'a voulu qu'éprouver la force des chevaliers du roi et voir *li quelz estoient meilleurs chevaliers, ou li ancien homme ou li nouvel* : il s'appelle Branor le brun, le chevalier au dragon, et est le cousin d'*Hector le brun*. Grand étonnement de la cour, où on l'avait cru mort depuis longtemps; on l'appelle maintenant le meilleur chevalier du monde, et le roi fait ajouter son nom au récit de sa victoire.

623. Ce furent les derniers hauts faits d'armes de Branor; *mais a tant laisse li maistres a parler de mons. B. le br..... et veult retourner le maistre Rusticiens a acomplir*[2] *son livre des merveilleuses*[3] *aventures*[4] *de tous les bons chevaliers du monde et traitera premierement de point en point sans riens adjouster qu'il ne face a dire selonc les fais qui en ce temps advindrent des*[5] *barons et des batailles et aventures qui aventureusement advindrent, des batailles et aventures qui furent entre mons. Lanc. du lac et mons. Tristan et* (l. *de*) *Loonnois et maint autre chevalier, ainsi comme vous orrez ycy après clerement, se il vous plest a l'escouter* (f° 10).

1. Ici dans 355 (f° 8), reprise de quelques épisodes du combat des chev. d'Arth. contre Branor (1 feuillet); puis manque d'un feuillet.
2. *A compiler* 1463, *au complir* 355, *a complir* Verard.
3. *De trés merveilleuses* 1463.
4. *Qui advindrent a plusieurs bons chevaliers durant la[v]ie du roy Artus, et traictera*, Verard.
5. *Des batailles et aventures qui furent entre mons. Lanc. et mons. T. de L.* 355, Verard; *et traitera tot primierement des melle[e]s et mal voillan[c]es que furent entre m. Lanc. dou lac et de m. T. ly fiz au r. M. de L.* (sans plus), 1463.

Or dit li contes que monseign. Tristan, le filz [le] roy Mel. de Loonnois, estoit venus ou royaume de Logres nouvellement en cellui an meïsmes qu'il avoit pris a femme Yseult aux blanches mains. Si chevauchoit parmi une forest qui estoit toute la greigneur du royaume de Logres et la ou on trouvoit plus d'aventures. Monseigneur Tristan chevaucha tout cellui jour sans aventure trouver ne homme ne femme ne maison ne recet. L'arrivée de la nuit le force à descendre près d'une fontaine où il s'endort, et où arrive Palamède [1], qui se couche sans voir Tristan. Entre ces deux héros il y a une grande haine, datant de leur séjour en Irlande et née de leur amour pour Iseut. Palamède, ne pouvant dormir, commence à se plaindre de ses peines de cœur. Tristan se réveille et le défie; ils s'abattent l'un l'autre, puis chamaillent jusqu'à ce que la lassitude les oblige de se reposer. Survient le fils de Lac, Brandelis, qui leur demande la cause de la bataille; sans répondre, ils reprennent le combat, mais le nouveau venu les sépare. Tristan déclare que, seule, la mort pourra le réconcilier avec son ennemi. Brandelis, ayant réussi à leur faire promettre de ne plus se battre de la journée, les quitte sans les connaître. Palamède propose à Tristan de fixer un rendez-vous *ou plus desvoiable lieu* possible, où, sans être dérangés, ils puissent combattre à outrance. Tristan accepte et laisse à Palamède, qui connaît le pays mieux que lui, le soin de fixer l'endroit. S'étant engagés à se trouver au *Perron Merlin* à un jour nommé, ils partent chacun de leur côté : Tristan se loge dans un couvent de nonnes, connu de lui; Palamède va chez une tante. Au jour nommé, Tristan se rend au Perron après s'être confessé et ayant entendu la messe du Saint-Esprit. Mais Palamède, qui est tombé malade, ne vient pas. A la place arrive Lancelot, qui est en aventures. Après un long combat, les deux amis se nomment et [2] vont ensemble à l'hôtel de Tristan ; chacun a plus de douze grandes blessures. S'étant fait soigner pendant un mois, ils partent pour aller à la cour, et trouvent, le lendemain, dix chevaliers gardant un pont qui est de *la Marche de la Gaule.* Tristan obtient de Lancelot la bataille, abat les dix et délivre trois chevaliers prisonniers, Ivain, Sagremor, Agravain. Lancelot envoie secrètement un valet annoncer à Arthur qu'il amène Tristan. Arthur avec Gauvain et cinquante autres chevaliers va au devant d'eux; on fait grande fête à Tristan, qui reste un mois et devient compagnon de la Table Ronde et de l'hôtel du roi Arthur. Comment? *Le livre n'en fera ci memoire* (f° 14). *Car bien le moustreray en avant* [3].

Combat de Tristan contre Lancelot au *Perron Merlin.*

624. Tristan quitte la cour pour aller en quête d'aventures [4]; Lancelot offre de l'accompagner, mais il veut voyager tout seul. Au bout de six jours, marchant dans la *Perilleuse Forest*, il tombe sur trente-six chevaliers de la fée Morgain qui emmènent prisonniers Dinadan et Dodinel le Sauvage. Tristan triomphe des trente-six [5] et délivre les

1. Pour l'épisode suivant, voy. *Il Cantare di Tristano e Lancielotto*, p. par M. Rajna, *Sceltà di Curiosità*, 1873 (cf. *Rom.*, IV, 142) ; je crois, contrairement à M. Rajna, que l'épisode de Rusticien et le poème remontent à une source commune. — Cf. le combat analogue dans 12599, où c'est Agloval qui sépare Tr. et Lanc. (p. 222).

2. Verard : *Et puis s'en allerent en ung monastere qui près d'illec estoit ;* guéris, ils vont à la cour d'Arthur, *mais a tant se taist le compte d'eulx et commence cy a parler des faitz de Gyron le Courtois.* Des aventures tirées du *Palamède* occupent en effet presque tout le reste de l'imprimé ; on commence par la victoire de Guiron sur le bon chevalier sans peur (cf. p. 430-1).

3. Promesse non réalisée. — Cf. §§ 205, 206.

4. Cf. Tressan, voy. au § 237.

5. Cf. § 108.

deux, à qui il refuse de dire son nom. Ils vont se loger et restent huit jours ensemble. Lorsque Tristan est guéri, ses compagnons le quittent pour aller à Camaaloth. Les chevaliers de Morgain vont rendre compte à la fée de leur défaite. Dinadan et Dodinel retournent à la cour, où Arthur fait coucher par écrit cette aventure. Tristan se loge chez un châtelain dont il avait tué le fils pendant son combat contre les trente-six. Il est reconnu par une demoiselle qui l'avait vu à la cour d'Arthur, et on l'emprisonne. Palamède arrive[1]; voyant son rival qu'on mène à la mort, il finit par se dire qu'il serait indigne de laisser mourir ainsi le célèbre héros. Il le délivre, et ils se logent tous les deux chez un vieux chevalier (f° 17). *Puis parle le maistre d'une autre matiere qui n'est pas du livre* (*qui ne est pas d'une con cest* 1463), *et veult orendroit parler de Galaad.*

Galaad.

625. Celui-ci s'était logé chez le père de *Dalides*[2], amoureux de la belle *Helaine del chastel du Plain*. Le jeune Dalides s'en va après Galaad quand il part, le force à jouter et est tué; son père, qui, avec douze chevaliers, l'a suivi pour empêcher le combat, arrive trop tard.

626. Palamède et Tristan quittent leur vieil hôte, trouvent Galaad et se battent avec lui; il leur reproche de l'attaquer tour à tour[3]. Craignant que Tristan ne soit de la lignée de Ban, il arrête le combat : tous se nomment et vont se loger ensemble. Un soir arrive *Bannin*, de la lignée de Ban; il était tout récemment venu en Logres et *ne congnoissoit pas gramment de chevaliers de son lignage fors que par oïr dire*. Il leur raconte qu'*Helys le roux*, devenu l'ennemi mortel des chevaliers errants après la mort de son neveu *Caulas*[4] *de Rojemont*, tué par les hommes d'Arthur, vient d'emprisonner Lamorat et Blioberis. On va les délivrer; puis on se quitte. Palamède et Tristan vont à la Joyeuse Garde.

Bannin.

627. Bannin, Blioberis et Lamorat rencontrent Erec et sa femme, qui se rendent à leur château de *Belloe*, présent d'Arthur. Erec abat Bannin et Blioberis, mais son combat avec Lamorat est bien plus difficile. Enide fait enfin connaître son mari, et les trois chevaliers sont hébergés au château. Arrive un valet qui va à la cour d'Arthur chercher du secours pour Lionel, emprisonné au château d'*Adimpons* par *Morgain*[5], laquelle veut venger la honte qu'Hector lui *dist jadis*. Tous partent pour le remettre en liberté.

Le chevalier à l'écu vermeil.

628. Quatre mois après le tournoi de Louvezerp, arrive en Logres le chevalier à l'écu vermeil; pour la suite, voy. au § 449 d. Après la réconciliation définitive de Tristan avec Lancelot (p. 347), les mss. de Rusticien, en passant à des aventures de Perceval, donnent la compilation suivante :

629. Joute[6], devant un pavillon, de Saphar le méconnu avec Perceval,

1. Cf. § 445.
2. Les épisodes suivants se retrouvent dans l'imprimé de Janot; cf. ci-dessous.
3. Cf. § 448.
4. *Taulas*, 1463.
5. *Marganor*, 1463.
6. Les épisodes suivants sont aussi dans les imprimés de Janot (cf. ci-dessous), et de Verard; qui se complètent l'un l'autre. Janot, abandonnant le texte du *Palamède* (cf. § 632, n.), pour

qui, ensuite, délivre Sagremor, que Brehus faisait battre par deux *serjanz*. Guerre soulevée contre Arthur par Galehout le brun, qui, sur la prière de Lancelot, devient l'homme lige de son ennemi, *et bien furent*[1] *entre la roÿne Genievre et Lancelot aucune chose de laquelle le maistre ne fera ore mention, pour garder l'onneur de l'un et de l'autre*[2],.. *et bien sont autres livres qui le comptent en autre maniere*. Un nain implore le secours d'Arthur pour son maître, Habes le renommé, qui avait été vaincu et emmené prisonnier par Palamède, parce qu'il s'était obstiné à chasser la *beste glatissant*. Le roi envoie Ivain dire au chasseur de la *beste* de laisser Habes s'en aller. Lamorat, qui hait Palamède, s'empresse d'aller se battre avec lui; ils sont séparés par Ivain, et Palamède obéit au roi. Segurades le brun[3], quitte le roi *Leodagan* de Carmelide, va vers le pont gardé pour l'amour de lui par Galehout le brun[4], et triomphe, devant une chapelle, des quarante ennemis d'*Hodoris* (var. *Hoderis*), un chevalier qu'il prend sous sa protection. Le lendemain, il renverse deux fois Galehout, qui envoie *Girart* (var. *Girant*) *le barbu*, au Val Brun pour annoncer cela aux habitants de l'*Ile non sachant*, où le messager arrive en compagnie de *Hub*(*u*)*an* le brun. La joie est extrême chez le père de Segurades, Hector le brun, *et celle joye et celle feste dura bien .XV. jours, mais a tant laisse ores li contes a parler de Segurades, et retourne li maistres a messire Galeholt le brun et a Guiron le courtois du Bois verdoiant pour compter une belle aventure qu'il leur advint*. Ils rencontrent Lamorat de Listenois (ceci se retrouve dans le ms. 3325; v. § 631 b), qui désarçonne Guiron, est lui-même renversé par Galehout et a le dessous dans le combat à l'épée, lorsque survient le roi Meliadus, qui, les ayant séparés, veut se battre avec Galehout, parce que celui-ci lui a fait un déshonneur. Galehout triomphe de Meliadus, qui le *quitte de toute querelle debonnairement*. Le vainqueur, *deshaitiez*, reste au château de Berthelais. Guiron va au *Royaume sauvage*, triomphe devant le château appelé *Berthelais*, du bon chevalier sans peur et s'engage, comme lui, à tuer l'un des deux géants qui, tenant le château *en servage*, venaient, tous les ans, enlever des jeunes gens. Ils sont vainqueurs et partent. Guiron, dissimulant son nom, est attiré par une demoiselle, qui s'empare de son écu, chez le châtelain *Poupart*, se voit forcé de se faire

Épisodes des Bruns et de Guiron.

passer à des aventures du présent paragraphe, qui, dit-il, sont encore inédites, commence par la défaite de Galehout par Segurades et poursuit comme 355 jusqu'aux aventures de Guiron avec le bon chevalier s. p., qui, étant données dans Verard sont omises dans Janot, où l'on passe au séjour inactif de Guiron au Val Brun, en gardant par distraction la phrase de transition de l'épisode supprimé (*depuis que Gyron se fut party de la demoiselle qui l'avoit emprisonné*); puis comme 355 jusqu'après la victoire de Segurades sur Tristan et les autres : ici suppression de l'épisode de Galinan, qui est dans Verard, et passage à l'arrivée du nain (la guerre de Galehout est supprimée, ce qui n'empêche pas le rédacteur d'y faire allusion); puis le combat de Perceval contre Saphar et la délivrance de Sagremor (Janot s'excuse de ne pas respecter *l'ordre du temps*, c'est-à-dire de donner par ordre inverse les épisodes de 355); puis, en suivant l'ordre de 355 : Galaad tue Dalides, etc., jusqu'au départ de Bannin et compagnons pour secourir Lionel (v. § 625 ss.); ensuite reprise des aventures de Meliadus, qui trouve Lac et Lubian (§ 638).

1. *Fist* 340, 355.
2. 355, f° 49 e. De m. 310; *de les uns et de les autres* 1463.
3. Au lieu de cela, 1463 raconte comment Palamède secourut Segurades se battant avec cinq chevaliers. Puis ce ms. abandonne la compilation et passe, sans aucune transition, aux aventures de Galaad avant la défaite de Marc; c'est le texte raccourci de 757, 760 (104), voy. p. 350.
4. « Comme nous l'avons raconté. » (L'imprimé change, comme d'ordinaire, le parfait en futur pour masquer la lacune.) Le compilateur a détaché cet épisode d'une version des *Bruns* se retrouvant dans le ms. 358 (cf. § 630 a), qui nous apprend que Galehout, ayant entendu parler de Segurades, se charge de la défense du pont pour faire sa connaissance.

connaitre[1] et se rend, en laissant l'écu, au *Val Brun*. Là il reste longtemps sans rien faire ; pourquoi ? *Trop seroit longue matiere a ramentevoir*. Il part avec le roi Bohort de Gaunes, qui survient, désarçonne, près de Carmelide, dans la *Forest gaste*, *Escanor de la Montagne* et, blessé, est soigné dans un couvent. Bohort, chevauchant en Sorelois avec son frère le roi Ban et Lamorat, Meliadus, Lac, rencontre un chevalier à l'écu d'or, qui l'abat avec tous ses compagnons. Lamorat et Meliadus se mettent en quête de lui, et rencontrent d'abord, dans la *Plaine aux noifs*, Guiron, guéri et cherchant le même chevalier, puis Lac. Ils font route ensemble, trouvent leur inconnu, qui n'est autre que Galehout, et, trompés par son écu, le prennent pour *Henor de Norhombellande*, un très mauvais chevalier ; Lac jette l'écu dans un *fanc*, où il est ensuite précipité lui-même par le chevalier, qui s'éloigne sans vouloir jouter avec Meliadus (le même épisode dans 3325 ; § 631 b). Peu après on le retrouve : il abat Lac et Guiron. Les compagnons retournent au château du *Fort Trespas*, où ils avaient laissé Bohort et les autres, qui viennent de partir, et le récit passe à Segurades le brun, le chevalier au dragon, vainqueur dans le tournoi de Vincestre ; *le maistre vous fait assavoir* qu'aucun de ceux qui l'attaquèrent — et parmi eux Lancelot — ne put le renverser. Avec son écuyer Golistan, qui hait Tristan, parce que celui-ci a tué son père, Segurades, ne voulant pas rentrer encore à l'*Ile non sachant*, se met en aventures dans le Logres. Accompagné de Dinadan, il descend, dans une forêt, chez des vilains, qui les hébergent chacun dans une maison, les logements étant trop petits pour les abriter tous deux. Dinadan fait violence à une pucelle[2], et est surpris et malmené par les vilains ; Segurades survient enfin et le délivre. A une fontaine on trouve Lancelot, Tristan, Gauvain, Palamède, Keu. Segurades les abat tous, sauf Lancelot, avec qui, dit-il, la dame du Lac lui a défendu de jouter. Suit un nouveau morceau détaché : *Galinan*[3], le fils de Guiron, rencontre, près d'une fontaine, Arthur avec des chevaliers ; il renverse Keu, Amador de la Porte, Gaheriet, Hector, Gauvain, le roi Arthur, Blioberis, Galehodin le Gallois, Saphar, Ivain et Lancelot. Palamède, qui avait tout vu, *embuschiez* dans la forêt, se propose de venger cette honte d'Arthur, qu'il vénère ; il atteint Galinan et le désarçonne *tel atourné que ja mais ne ferra coup de lance. Mais atant se taist li contes de cestui fait et retourne a parler de l'ancien chevalier* (f° 79 c ; 355, f° 64 f) ; puis, après une lacune de trois lignes : *Explicit li rommans du roy Artus et des chevaliers errans*. Ici, 355 présente un intervalle de trois lignes, suivi de cette annonce : *Ci après commence li lurez* (l. *livrez*) *du roy Meliadus, qui fut pe[re]s Tristan, et de Guiron le courtois et des chevaliers de la Table Roonde*. Et ce manuscrit, au f° 65 a, après la rubrique suivante : *Ci endroit commence le livre de Meliadus et de Guiron le courtois et de Palamedes*, intercale presque toute la première partie (cf. § 638) du roman de *Palamède* avec le long prologue du soi-disant Hélie de Borron[4].

Interpolation du *Palamède*.

1. Dans le ms. 3325 (f° 154 ss ; cf. § 631, n.), ces aventures sont racontées à Danain, qui arrive au château où elles ont eu lieu. — Verard, pour ne pas reproduire Janot, fait arriver Guiron, sorti de prison, chez Danain, avec qui il est vainqueur dans le tournoi du château des Deux Sœurs (cf. § 632).

2. Cf., pour cet épisode et le suivant, la compilation du ms. 12599, p 219.

3. Cet épisode se retrouve à la fin de l'imprimé de Verard (v. § 637 b), et, avec des détails différents, dans 350, 3325 (§ 630, n.). — Pour Galinan, v. § 637, n.

4. Pour la date (commencement du XIII[e] s.). du *Palamède*, cf. Ward, *Catalogue of Romances*,

La brève analyse de ce roman, donnée dans la suite, est basée sur 355 [1], comparé sommairement avec les quatorze autres manuscrits de Paris. De ces manuscrits, onze se trouvent à la Bibliothèque Nationale : 338 (anc. 6959; cf. P. Paris, *Mss. fr.*, II, 345; commencement du xve siècle), 350 (anc. 6970; *ib.* 367; xiiie-xive s.), 356, 357 (anc. 6976-7; *ib.* III, 61; xive s.), 358, 359, 360, 361, 362, 363 (anc. 6978-6983; *ib.* 63 ss.; xve s.), 5243 (Nouv. Acq.; fin du xive s.; dessins coloriés du xve s.); trois appartiennent à la bibliothèque de l'Arsenal : 3325 (anc. 218 *B.* B. F.; xiiie s.), 3477, 3478 (anc. 219 B. F.; comm. du xve s.). **Manuscrits du *Palamède.***

338, 350, 356-357, 3477-3478 ne contiennent que la première partie du roman, ainsi que 359-360-361, auxquels font suite 362-363, qui, seuls, nous ont conservé un dénouement, fabriqué sans doute à une époque postérieure (v. § 638, dern. note). 358, rangé à tort par les arrangeurs ou les scribes avec 359-363, et, dans leur seconde partie, 3325, 5243 contiennent des rédactions particulières (v. §§ 630 a, 631 a, b).

Des familles nettement distinctes sont formées d'un côté par 338, 356-357, 3477-3478, dont 338, tout en étant constamment d'accord avec les autres, aussi pour des fautes, offre parfois des divergences peu importantes, et, d'un autre côté, par 355 (340) avec la dernière partie de 357, 3478 (357², 3478²; cf. § 635, n.), qui ne diffèrent de 355 que par de menus détails. Entre ces deux classes, plus près de la seconde, se place 350, dans lequel a été annexé un morceau du roman des *Prophecies de Merlin* (§ 638, n.); à la famille de ce manuscrit appartient la première partie de 3325 (cf. § 630, n.) et, semble-t-il, de 5243 (cf. § 631, n.), fragment qui présente de petites différences de noms propres, et dont le classement est rendu fort difficile par de nombreuses lacunes. 359-360-361 constituent une sous-famille se rattachant à 338, etc., malgré quelques croisements avec le texte de 355.

Le *Palamède* des mss. de Paris, loin d'être le roman original, se compose d'un vaste amas de pièces et de morceaux. On s'y heurte à de graves lacunes (Bloie, §§ 633-634; le chevalier à l'écu d'argent, § 635, n.; Ludynas, § 637; le Morhout, § 638, n.) et à des raccourcissements considérables (les *enfances* de Guiron, le tournoi d'Henedon, § 632, le manque de la fin cyclique primitive, annoncée au § 638); de plus, les scribes-arrangeurs paraissent avoir affectionné le système qui consiste à souder ensemble deux textes différents (cf. les notes aux §§ 632, 635; une fois nous voyons même, au milieu de la prose, un morceau rimé; § 631, dern. note). Dans ce fatras, dont je ne saurais, avec mes matériaux défectueux, reconstruire par le menu le fond primitif, on distingue au moins une idée conductrice. L'auteur a voulu avancer au premier plan des héros qui étaient les pères ou qui pouvaient apparaître comme les prédécesseurs des célèbres chevaliers que les romans courants de la Table Ronde avaient depuis longtemps rendus familiers au public. En déroulant les préludes de l'histoire,

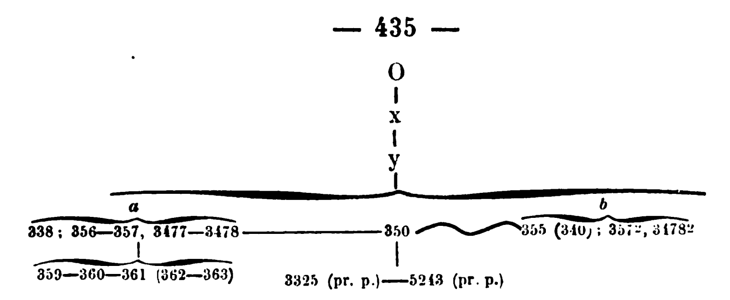
I, 366, et, pour le titre, v. *ib.* et § 638. Le roman a été de bonne heure divisé en deux parties, intitulées *Meliadus, Guiron* ; il y est très peu parlé de Palamede. L'auteur s'appelait peut-être Hélie ; sur le prétendu Hélie de Borron, voy. G. Paris, *Merlin*, I, XXXIII.

1. 340 ne donne du *Palamède* qu'un fragment débutant par la capture de Meliadus (§ 631, n.), après les mots *Explicit li rommans du roy Artus*, etc. Quant à *l'ancien chevalier*, il n'est plus question de ce personnage, ni dans 355 ni dans 340.

devenue banale, de l'époque illustrée par les coryphées ordinaires de la cour d'Arthur, notre prosateur, comme les poètes cycliques de l'antiquité, avait l'avantage de présenter au lecteur des aventures et des personnages qui se recommandaient par le charme de la nouveauté. Au premier rang de ces précurseurs, florissant pendant la première période d'Arthur ou vers la fin du règne de son père Uterpendragon, sont placés Meliadus, Guiron[1], Danain, Lac et le bon chevalier sans peur, rival de Meliadus, tous inférieurs à un éminent héros défunt, Galehout le brun, fils de feu Hector le brun, dont il était le digne émule, et père du jeune et vaillant Febus. D'autres récits sur les Bruns se trouvent dans 358 (§ 630 a), dans les compilations de Rusticien (v. § 621 ss, p. 431-2) et de 12599 (v. p. 219), ainsi que dans les *Prophecies de Merlin* (cf. *Additions*, § 638, n.); on y met en scène, outre Galehout, les membres d'une branche latérale de la famille des Bruns, Hector, Branor, et surtout Sigurant (Segurades[2]), dont aucun ne figure dans le *Palamède* des mss. de Paris, ni dans la rédaction qui forme la seconde partie des fragments 3325, 5243[3]. — Notre roman repose, en partie, sur les données des *livres* antérieurs, que l'on ne manque pas de citer (voyez, par exemple, au § 631).

Je joins à ces remarques, pour les quinze manuscrits du *Palamède*, un schéma, dont la précision, notamment en ce qui concerne la place assignée à 5243, pourra sans doute être augmentée par des recherches plus minutieuses.

1. La primauté, dont jouit d'abord Meliadus, est transférée à Guiron dès l'apparition de celui-ci.
2. Le Segurades et le Galehout des romans antérieurs sont distincts des deux Bruns.
3. L'histoire complète des Bruns se trouverait ajoutée au fond du *Palamède* dans les trois mss. de Turin, à en juger par le singulier prologue qui y précède celui d'Hélie, et qui a été publié par M. Rajna dans la *Romania*, IV, 265. Nous ne saurions, avec l'éditeur, attribuer ce prologue, d'un style assez récent, à l'auteur de notre roman; on ne s'explique pas que celui-ci, s'écartant de l'habitude générale de ses confrères, ait gauchement entassé deux prologues au lieu de réunir dans un épilogue les avertissements ultérieurs qu'il eût désiré adresser aux lecteurs. Il faut plutôt y voir l'avant-propos d'une compilation parallèle d'une part au *Palamède*, d'une autre aux rédactions, intitulées peut-être *Guiron le Courtois*, que contiennent 358, — l'arrangeur parait avoir pensé aux introductions du genre de celle de ce ms., en déclarant qu'il ne veut pas commencer par des généalogies de tous les rois d'Angleterre, — et la seconde partie de 3325, 5243; d'autres versions à part semblent représentées par le ms. du Vatican (comparez avec 358 les morceaux copiés par Langlois, *Notices et extraits des mss.*, XXXIII (II), 166) et un ms. de Modène (v. Heyse, *Roman. Inedita*, 173: correspondance de Meliadus avec Pharamont, qui demande du secours contre Arthur; cela, il est vrai, pourrait se rapporter a la guerre que, dans 350 — v. § 631, dern. note, — Arthur prépare contre Claudas, dont Pharamont était le naturel allié). Quant à la rédaction, dont le sommaire de Turin nous révèle l'existence, il est permis de croire, jusqu'à plus ample information, qu'elle n'est pas conservée dans le ms. qui s'ouvre par le premier des deux prologues, et que ce prologue, destiné à un ouvrage tout différent du roman contenu dans le ms., a été inséré, par erreur ou par inadvertance, en tête d'un exemplaire du *Palamède* ordinaire. La partie finale annoncée dans ce sommaire ne semble, pas plus que celles de 362-363 et des mss. de Rusticien, remonter au *Palamède* cyclique, vu le manque d'allusions à la quête du Graal et à la *Mort Artu* (cf. § 638). — Pour en revenir aux Bruns, on peut se demander si l'auteur du *Palamède* ignorait les contes sur la branche latérale, soit que ces contes fussent encore peu répandus, soit qu'ils aient été inventés plus tard. Ou bien, tout en les connaissant, n'a-t-il point voulu les utiliser, ou a-t-il préféré les réserver à la suite, à cette suite primitive que ne donnent pas les mss. de Paris? Des questions analogues se laissent poser pour 3325, 5243. Il serait possible que tous les récits sur les Bruns dérivassent d'une source commune, d'une Geste des Bruns, contenant la biographie des plus illustres représentants des *anciens*. La parenté, dans 358 et, semble-t-il, dans le prologue de Turin, de Guiron avec les Bruns, trait inconnu au *Palamède*, où Guiron est le compagnon et non pas le *cousin* de Galehout, pourrait reposer sur une invention postérieure, amenée peut-être par une confusion de l'aieul de Guiron, Febus, avec son homonyme, le fils de Galehout. Je n'ai trouvé ce dernier Febus que dans notre roman (§ 637; le Febus de Rusticien parait être le *plus ancien*, pp. 428, 426). En général, l'histoire de l'enfance de Guiron est fort peu détaillée aussi dans les autres rédactions. Il y est souvent appelé Guiron du (ou de) Bois verdoyant. Ce nom désigne un château, où, dit 3325, le héros naquit; d'après le texte, d'ailleurs obscur, de 358, il s'y éprit de la fille de l'un de ses vassaux.



Imprimés du *Palamède.*

Les vieux imprimés qui se rattachent à notre roman n'en donnent que le morceau que nous voyons interpolé, plus ou moins complètement, au milieu des mss. de Rusticien (355, 340, 357², 3478²). En effet, les éditions de D. Janot, *Meliadus de Leonnoys*, Paris, 1532), et de A. Verard (*Gyron le Courtois*, Paris, vers 1501, selon Brunet) — les autres n'en paraissent pas différer essentiellement — ne sont autre chose qu'une reproduction du texte entier de ces mss., coupé en deux et réparti sur chaque imprimé, mais fidèlement suivi sauf quelques remaniements opérés le plus souvent pour combler des lacunes. (Janot nous a peut-être conservé une fois (v. § 632, n.) des épisodes manquant dans les mss., tandis que Verard, qui copie en général 355 à tort et à travers, parait avoir ajouté de son chef les détails qu'il donne sur l'énigmatique chevalier à l'écu d'argent, § 635, n.) Le *Meliadus*, qui s'ouvre par le prologue et le commencement du *Palamède*, forme le supplément du *Guiron*, qui débute par le préambule de Rusticien (§ 620), précédé d'une *Devise* (peu ancienne) *des armes de tous les chevaliers de la Table Ronde*. Les rédacteurs de ces éditions ont évidemment considéré tout le contenu de leur modèle, qui a été 355, ou un ms. très voisin de 355 (340), comme l'œuvre du compilateur pisan, dont ils avaient lu le prologue et l'épilogue (§ 643). Cela explique la substitution relevée par M. Ward (*Catalogue of Romances*, I, 366) du nom de Rusticien à celui d'Hélie dans l'avant-propos de l'imprimé de Galliot du Pré, substitution qui se retrouve dans Janot : nos éditeurs, embarrassés de la mention du faux Hélie de Borron, dont le *Palamède* avait été si gauchement interpolé dans 355, ont cru tout mettre d'accord en faisant disparaître le nom d'Hélie et en attribuant la partie interpolée, aussi bien que le reste, à Rusticien, dont ils suppriment l'épilogue, remplacé dans Janot par le récit de la mort de son héros Meliadus. — Le roman intitulé *La triumphante et veritable histoire, etc., du prince Meliadus*, et traduit de l'espagnol par le chevalier du Clergé Royal (Lyon, 1534, Pierre de Saincte Lucie), n'a de commun avec le *Palamède* que le nom de Meliadus; les aventures qu'on y prête à ce roi paraissent être tout à fait modernes[1].

1. Quant aux manuscrits et aux imprimés qui ne se trouvent pas aux bibliothèques de Paris, et que je n'ai pu examiner de près, je me borne à énumérer ceux que j'ai vus cités dans les catalogues sous le nom de Guiron ou de Meliadus; ces titres — surtout le dernier; cf. l'épilogue de 340, § 643 — peuvent d'ailleurs désigner aussi la compilation de Rusticien, qui semble avoir fourni le fond au *grant livre de Guiron le Courtois et de Branor, rimé*, figurant dans l'inventaire de la librairie du Louvre, publié par M. Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, III, 166.

Il y a un manuscrit à Cheltenham (Phillipps, 8344), un à Florence (Libri, 50), un à Modène (c'est la rédaction de 358; cf. les extraits dans Camus, *I codici fr. della Reg. Bibl. Estense*, 52), un à Marseille (Haenel, p. 212; le nº 1106 du catalogue nouveau; je dois à l'obligeance de M. l'abbé Albanès une description de ce fragment, dans lequel se retrouve au moins un épisode du *Palamède*, la rencontre de Meliadus avec le chevalier de Camaaloth; cf. § 638), deux à

Les extraits du *Palamède* donnés dans Dunlop-Wilson, *History of fiction*, I, 188, 233, reposent sur les imprimés de Galliot du Pré, 1528, et du Verard de 1501.

Je passe maintenant aux analyses.

Début du *Palamède*. 630. Le *Palamède*, après le prologue[1], commence ainsi (355, 338, 3477, 356, 359, 3325, Janot) : *De grant valeur* (*et* 355) *de grant puis-*

Londres (décrits par M. Ward, *Catalogue of Romances*, I, 364-371 ; l'un de ces mss. concorde essentiellement avec le *Palamède* de 3325 ; l'autre, qui débute au milieu du récit fait à Guiron, § 635, n., par le chevalier à l'écu mi-parti, dans 355, etc., se rapproche de 350 pour le nom de Calinan, § 637), deux à Venise (cf. Jacob, *Dissert. sur quelques points curieux de l'hist de Fr.*, VII, 167, 159) ; le premier commence par le début un peu changé du *Palamède*, sans que les variantes suffisent à établir une parenté sûre ; l'avènement d'Arthur est fixé à l'an 300 ; cf. 3325 : l'an 400 ; les autres : l'an 8. Le second débute par le texte isolé que donnent 355, etc., de l'épisode de la mort d'Absalon ; cf. § 635, n.; au lieu de la faute *fille Sain*, lire *fille* [*E*]*sera*). Nous avons parlé plus haut du second ms. de Modène, des trois de Turin et de celui de Rome. — Des imprimés, le *Meliadus* de Galliot du Pré (1528) a été mentionné ci-dessus. Dans Brunet sont cités, en outre, le *Guiron* de Jehan le Petit et Michel le Noir (comm. du XVIe s.), un autre de Michel le Noir (1519), puis des traductions italiennes du *Meliadus* (Venise, collection aldine, 1559-60), et du *Guiron* (Paris, Calderio-Claudio, 1548 ; imprimé sur l'ordre de L. Alamanni) ; l'ouvrage de Tassi, *Girone il cortese* (Florence, 1855), dans lequel est publiée une traduction italienne (cf. Rajna, *Fonti dell' Orl. fur.*, introd., 53-54), ne m'a pas été accessible.

1. Le prologue est imprimé, d'après 338, dans P. Paris (*Mss. fr.*, II, 346 ss.; ce qui est cité *ib.* III, 58 appartient au début du roman ; cf. ci-après), dans Hucher (*le Saint-Graal*, I, 156), et, d'après un ms. de Londres, dans Ward (*Catalogue of Romances*, I, 365) : *A Dieu, qui m'a donne pooir et engin et memoire*, etc. Ce préambule, précédé d'un autre dans un ms. de Turin (voy. p. 434), manque à 3325, à 350, dont les premiers feuillets ont été enlevés, et au fragment 5243 (cf. p. 439) ; les autres en offrent le même texte que 338, mais sans la lacune du nom de Robert (cf. G. Paris, *Merlin*, I, XXXIV ; les changements faits dans Galliot du Pré, cf. Ward, 366, et ci-dessus, se retrouvent dans Janot). On verra répéter, par la suite, les renvois à « mon livre de Bret » (*Brut* Janot) et à Robert de Borron, « mon compagnon. »

Rédaction de 358 630a. Le ms. 358, qui nous a conservé un morceau d'une version d'aventures de Guiron et des Bruns, distincte du *Palamède*, quoique ayant des traits communs avec ce roman, se compose de deux parties différentes, dont la juxtaposition n'est pas clairement expliquée dans le manuscrit. La première est une chronique d'Angleterre incomplète, qui ressemble fort à celle dont M. P. Meyer a publié des extraits dans le *Bulletin de la Société des anc. textes fr.*, 1878, p. 129 (cf. Ward, *Catalogue*, 318, 202). Début : *Au temps que le preu Hercules et Theseus regnerent en Grece et estoit juge du peuple d'Israel ung nommé Jari, qui fut le troisieme aprez Josué, alors fut regnant en Sirie ung trés puissant roy nommé Diodicias* ; vient ensuite le récit de l'arrivée d'Albine avec ses sœurs en Albion. Ce conte, qui se trouve isolément dans six mss. latins du Musée britannique (intitulé *De origine gigantum* ; imprimé dans l'*Eulogium Historiarum* ; cf. Ward, 198 ss.), et dont nous avons aussi une traduction en vers français (éd. Jubinal, *Nouv. recueil de contes*, II, 354 ; cf. Ward, 198), servait quelquefois de prologue à l'*Historia regum Britanniae* de Gaufrei de Monmouth (v. Ward, 245), et précédait souvent, en manière d'introduction, les chroniques d'Angleterre (cf. P. Meyer, p. 123 ss.). 358 présente, pour cette historiette, des détails que je n'ai pas retrouvés ailleurs ; ainsi le roi Diodicias de Syrie, père d'Albine, de ses trente-trois sœurs et de ses trois frères, épouse d'abord la fille de son oncle, roi de *Chirenne, lequel avoit nom Albana*, puis, successivement, *Manatrie*, *Meralis*, *Canapille*. Le chroniqueur, s'étant borné à dire, quant à la défaite des géants, qu'après avoir fait grand dommage aux Ecossais et aux Irlandais, ils furent vaincus par Brut, termine la *premiere partie des cronicques de l'isle d'Albion*, appelée Grande-Bretagne, en mémoire de Brut, *et enaprez par Engist eult a nom Angleterre*, nom que porte ce pays encore aujourd'hui, *comme cy après en la cronicque de Bructus le porrez plus amplement veoir* (f° 12 c) ; suit une rubrique annonçant le récit — non donné ; la dernière colonne du f° 12 d est restée blanche — de la naissance de Brut, qui, ayant tué son père par *meschief*, s'enfuit en Grèce et y devient duc des Troyens.

Ce récit, annoncé seulement dans la première partie de 358, figure dans la seconde, qui contient le roman de Guiron ; le rédacteur, qui, tout en citant Gautier d'Oxford (cf. Ward, 218-19), utilise l'*Historia* de Gaufrei, a jugé convenable de faire précéder son œuvre d'un prologue résumant la chronique des premiers rois d'Angleterre, procédé contre lequel semble polémiser l'auteur du prologue de Turin (voy. plus haut). Cette seconde partie de 358 commence, au f° 13 a, après une grande miniature, par ce prologue, dont le début est imprimé dans Delisle, *Cabinet des Mss.*, I, 167 : *Au commencement du traittié du livre de Bruth, duquel* (l. plutôt *auquel*) *par l'ordonnance du treshault et tresexcellent prince monseigneur Loys, duc de Bourbon, sont adjoustees parolles abregees sur le commencement de cestui present volume du noble livre de la Table Reonde, les histoires et adventures merveilleuses des roys, princes et chevaliers et aultres nommez ou dit livre de Bruth, et en especial du noble et vaillant chevalier Guiron le courtois, duquel nous entendons a raconter ses fais, proesses et vaillances, et commencerons ainsi comme en maniere de prologue a ramentevoir et descripre en brief le commencement du royaulme de la Grant Bretaigne, qui ores est Angleterre appellee, et de ceulx qui regnerent ou dit royaulme et desquels furent extrais le roy Utherpendragon, pere du roy*

sance et de grant envoiseüre, et plain de grant deduit et de grant soulas (*puissance, de gr. deduit*, etc., 359; *puissance, de gr. envoiseüre plains, de gr. deduit, de gr. s.* 3325; *de gr. valeur, puissance, deduit, et de gr.*

Artus, et plusieurs aultres roys et princes et chevaliers nommez ou dit livre de la Table Reonde, est faite mention d'une region nommee Bretaigne, et dist illecques que c'est une isle la meilleure des aultres, assise entre Galles et Yllande, contenans d'espace en soy trois cens mille de long et deux cens mille de lé. Et voici les raisons, *illeques assignees* par *G. de Hontenefort* (l. *d'Ossenefort*), *arcediacre*, pour lesquelles il préfère cette ile aux autres : il y a là trois fleuves principaux, la Thamise, *Sabryne* et l'Hombre, *et d'iceulz est covenable chose faire mention pour plusieurs adventures qui jadis advindrent auprez d'iceulz trois fleuves; et dist illec le conte que en cellui pays demeurent chincq manieres de gens, c'est assavoir Normans, Bretons, Saxonnois, Poitevins* (= *Pictes*) *et Escotz*. Les Bretons furent subjugués par les Pictes et les Saxons. Cette Bretagne est actuellement le royaume d'Angleterre. Suit, en abrégé, l'histoire de Brut et des premiers rois de ce pays. Arrivé au règne d'Arthur, le *maistre*, qui dans le cours de son ouvrage s'excuse plusieurs fois sur la brièveté exigée par *l'istorie*, et renvoie souvent, pour des aventures supprimées, à ce qu'il appelle son livre de *Bruth*, passe (f° 31) à Guiron le courtois.

Le père de Guiron était de la maison de France et le fils de *Lestoc de la Rachine*, un des quatre fils de Febus le fort, qui descendait de Clovis, et qui abandonna ses terres pour en aller conquérir d'autres dans des régions lointaines, comme on promet de nous le raconter par la suite (mais les aventures de Febus manquent dans 358, dont nous n'avons d'ailleurs pas la fin); du côté de sa mère, une noble dame de la lignée d'Hector le brun, notre héros *vint d'une des filles de Ellain le gros*, neveu de Joseph d'Arimathie. Le père, suivant l'exemple de plusieurs membres de sa famille, se fit anachorète lorsque son fils eut cinq à six ans, et la mère en mourut de chagrin; les sujets, n'ayant pu décider leur seigneur à revenir auprès d'eux, le laissèrent dans la compagnie de Lestoc. (Cf. la généalogie donnée dans le *Palamède*, § 636, où Febus a cinq fils, et où on ne parle pas d'Hector le brun.) Guiron, à l'âge de vingt ans, va d'abord à la cour de Pharamont, pour être armé chevalier par le roi, et s'y distingue; puis il part pour la Grande-Bretagne, désireux d'en tenter les aventures. Ayant triomphé de six frères d'armes gardant un pont, il est logé, en Norgalles, par le seigneur de *Homme*, dont la femme et la jeune et jolie fille reçoivent bien Guiron, leur seigneur lige (f° 111), dans le gracieux château du *Bois verdoiant* (ainsi d'après le texte confus des ff. 41, 52, 53, comparés au f° 65); les jeunes gens ne tardent pas à se plaire l'un à l'autre. Après avoir battu vingt chevaliers du château du *Trespas*, Guiron est hébergé par un châtelain qui a été un compagnon de jeunesse de Galehout le brun, et qui expose brièvement la généalogie des Bruns (f° 51) : le grand héros est le fils du célèbre *Hector*, mort, ainsi que son frère, moins renommé, qui s'appelait *Ellain*, et dont les trois fils sont *Hector*, Branor, *Bruhault*; ce dernier Hector est le père du jeune Segurant, le *nepveu* (c'est-à-dire le fils du cousin) de Galehout. — Guiron met en déroute six chevaliers postés devant un pavillon, trouve le fameux Galehout le brun, son *cousin* (plus loin, son proche parent), qui avait à cette époque cinquante à soixante ans, fait route avec lui, triomphe des deux défenseurs d'un pont, combat le géant *Fribault*, qui est tué par Galehout (cf. le récit semblable du *Palamède*, § 633), et met à mort les cinq frères de Fribault. Les deux compagnons (qui ne se disent pas leurs noms; plus loin ils se connaissent quand même) secourent le seigneur de l'*Estrange Marche*, assiégé par le comte de *Cambenic*, désarçonnent Meliadus avec le bon chevalier sans peur, vont regarder la belle dame de Malehault, nouvelle mariée, qui passe escortée de vingt chevaliers, et, provoqués, ont le dessus à la joute. A l'hiver, Galehout se rend au *Val Brun*, et Guiron va au Bois verdoyant, où il est reçu avec joie, surtout par la jeune demoiselle dont il était amoureux (f° 76). Le récit passe à Segurant, *filz de Hector le brun et cousin de messire Hector le brun* [1]. Il est vainqueur au château du *Trespas*, dans une lutte contre *Bortoullars* et ses vingt-quatre chevaliers, combat un dragon, qu'il chasse et poursuit vainement, délivre un ermite de trente chevaliers, triomphe de Lamorat de Listenois et du Morhout, puis se remet à la quête du dragon. Guiron quitte le Bois verdoyant pour aller à la fête de la Pentecôte, célébrée tous les ans par Uterpendragon au château de l'*Ombre*; une demoiselle qu'il a privée de son chevalier l'accuse, pour se venger, de déloyauté, et le roi le fait promener dans la charrette infâme. Tournoi à l'occasion de la fête; le roi Bohort en remporte le prix. Un jour *advint que* Guiron trouva Danain le roux, dont il se fit le compagnon d'armes; ils viennent en aide à une demoiselle maltraitée par Escanor. Guiron, allant de nouveau à la fête, tue un géant, désarçonne *Herri d'Erveil* (l. *Herri de Rivel*), le roi Loth d'Orcanie, *Sadot* de Norgalles, *Uther* de Camaaloth et autres; il est vainqueur dans le tournoi, où il arrive en conduisant treize demoiselles, qu'il vient de conquérir;

1. Voici la table généalogique des premiers Bruns, selon 358, dont les indications ne sont ni complètes ni toujours claires :

Hector	Ellain (frère d'Hector)	sœur d'Hector et d'Ellain, épouse de Lestoc
|	|	|
Galehout	Hector, Branor, Bruhault	Guiron
	|	
	Segurant Hector (cousin de Segurant)	

Segurant étant appelé parfois le neveu de Galehout, et ce dernier l'oncle de Segurant, il serait possible qu'Ellain eût été inventé plus tard, peut-être par quelque confusion avec le neveu de Joseph d'Arimathie, le célèbre Helain le gros, de qui, dans le *Palamède* aussi, Guiron est le descendant, du côté maternel. — Rusticien (§ 622) connait un quatrième Hector, cousin de Branor, à moins que *cousin* ne soit une faute pour *frere*.

soulas Janot) *fu le roi Artus*, qui monta sur le trône trois (quatre cents, 3325) ans après le crucifiement de Jésus-Christ. Son père et prédécesseur Uterpendragon avait mis fin au tribut que le royaume de Logres, comme tout l'univers jusqu'à l'Inde, devait à l'empereur de Rome.

ensuite il s'éloigne de la cour furtivement. Galehout se distingue à la joute. Guiron ayant repoussé les propositions d'amour de la femme d'*Elizer*, cette dame le fait prendre par son mari, et on l'abandonne dans la forêt, lié à un arbre. Un chevalier, *Nessaus* (var. *Nassens*), le délivre et l'amène à son château, que vient assiéger le roi *Léodagan* de Carmelide, dont le fils avait été tué par le châtelain. Guiron, ayant vaincu le roi dans un combat singulier, s'esquive aussitôt (cet épisode est raconté à Danain dans 3325; § 631 a). Galehout, le chevalier à l'écu d'or, en quête de Guiron, abat *Helianor du boscage* et Escanor, tue un géant, dont les prisonniers délivrés vont porter la tête du monstre à la cour d'Uterpendragon, à Camaaloth, et renverse Guiron devant une chapelle dont les moines mettent un terme au combat à l'épée qui s'ensuit. Après l'épisode de la défaite de Galehout par Segurant, que nous avons déjà vu plus haut (p. 431), le récit revient à Helianor et à Escanor. Ces deux se battent avec le bon chevalier sans peur et Lamorat de Listenois, qui viennent de porter secours à la dame de *Riscot*, enlevée par le seigneur de la *Grandlande de Gallone*; leur lutte est arrêtée sur le désir du roi de l'*Estroite Marche*. Segurant quitte Galehout, défend un chevalier poursuivi par vingt ennemis, et rencontre une belle princesse de Normandie qui, pour l'éprouver, l'envoie combattre le noir chevalier au Pont au Géant. Il est vainqueur et, selon la coutume, doit rester dans un château voisin, dont la maitresse désire l'épouser, pendant quatre mois, si, dans cet espace de temps, il n'est vaincu par un autre chevalier. Un dimanche arrivent le roi Bohort et Hervi de Rivel, puis le bon chevalier sans peur et Lamorat de Listenois; ils sont tous terrassés par Segurant. Le père de celui-ci, Hector le brun, va, avec son frère Branor (var. *Blanor*) le chercher; ils sont désarçonnés par Segurant, qui ne les reconnait pas (encore un exemple du combat d'un père contre son fils, cf. p. 82), et retournent avec lui au Val Brun, où ils trouvent Galehout. Ce dernier part pour chercher Guiron, se bat avec lui sans le reconnaître, et a *le plus beau* de la bataille. Etant partis ensemble, ils renversent Escanor, Helianor, le bon chevalier sans peur et Lamorat; Guiron ayant abattu les rois Ban de Benoic et Bohort, lui et Galehout se logent avec eux. Guiron retourne au Bois verdoyant pour y passer l'hiver. Le frère du roi d'Ecosse ayant été mortellement blessé à la joute par *Gallegodin le courtois*, qui, dangereusement atteint lui-même, est tué peu après par le roi, un des amis de Gallegodin va au *royaume d'Oultre les marches* trouver le frère du mort, *Armant*, qui est roi du pays, et une guerre éclate entre les deux souverains. Le roi d'Ecosse, dont les terres sont dévastées, obtient le secours d'Arthur, avec qui viennent aussi Meliadus, Pelinor et le roi d'Estrangorre, connu sous le nom du bon chevalier sans peur; mais les ennemis, encouragés par un discours du roi *Vagor* de la Cité vermeille, ne se retirent point. Après plusieurs négociations, la première bataille a lieu; à côté du roi *Landunas* (*Laudunas*) de la Cité vermeille, lutte Guiron. Celui-ci était allé à l'*Isle desree*, où il secourut la fille d'Escanor le brun, tué par les deux fils d'un géant qui avait été l'ami d'Escanor et qu'avaient mis à mort ses propres fils, parce que leur père n'avait pas voulu consentir à assassiner son ami. Ils furent tués par Guiron, qui s'éprit de *Reis* — ainsi s'appelait la demoiselle — et s'engagea par serment à rester au château de celle-ci tant qu'elle l'y retiendrait. Il passa plus de dix ans dans cette île, où, ayant fait proclamer un tournoi, il triompha du bon chevalier sans peur et de Danain le roux, qui étaient venus ensemble après s'être rudement battus. A la fin, Reis, bien à contre-cœur, laissa partir Guiron, sur l'ordre du roi Armant, à qui Landunas avait conseillé de faire venir ce héros incomparable. Grace à la prouesse de Guiron et de Danain, Arthur et le roi d'Ecosse sont battus, et on fait la paix : Armant pardonne à son ennemi (cf. la guerre de Meliadus, § 631). Guiron et Danain partent ensemble; ils triomphent de neuf chevaliers devant des pavillons, délivrent Lac, mené prisonnier par vingt chevaliers, et s'en vont ensuite au château de Malehault, où la femme de Danain, qui, *comme j'ay compté en mon livre de Brust*, est aimée secrètement de Guiron, lui fait, à plusieurs reprises, des propositions d'amour; il refuse, ne voulant pas tromper son ami (raconté, mais avec un texte différent, aussi dans le *Palamède*; § 633). Sur le théâtre de la guerre, on se reproche beaucoup d'avoir manqué Guiron. Les deux armées se dispersent. Le bon chevalier sans peur, logé par un vavasseur, qu'attaque nuitamment le seigneur de *Plessets* avec vingt chevaliers, secourt vaillamment son hôte : les agresseurs sont tués ou mis en fuite, et leur chef est blessé et emprisonné. Parti, le vainqueur, assailli par quatre des chevaliers chassés, qui se sont renforcés d'un grand nombre de parents, est secouru par *Asor le feutz*, excellent chevalier, mentionné *en mon livre de Brust*, et se loge avec lui chez un châtelain *Melianus*, que le roi de Sorelois veut priver d'une baronnie pour en faire cadeau au géant *Nabor*, dont il désire le secours. Le bon chevalier s'offre à combattre le monstre, et on lui fait fête; il écoute avec admiration le *virelay* que Guiron composa dans l'*Isle desree*. Il part en compagnie d'Asor, qui joute en route avec *Escorrant le pauvre*; tous les deux, gravement blessés, sont transportés dans une abbaye. Le bon chevalier, qui fait le reste du chemin avec Blioberis, triomphe de Nabor; Blioberis, ayant eu le dessus contre un châtelain et ses hommes qui l'attaquent, est soigné dans le manoir du vaincu. Meliadus, après la fin de la guerre d'Armant, retourne en Léonois. Chemin faisant, il triomphe du roi Caradoc, s'égare dans la *Forest delcable* et trouve, à l'hôtel, Gauvain, avec qui il va prendre son logement dans un château où l'on n'est admis qu'après avoir désarçonné trois chevaliers, et où ils trouvent Lac; tous les trois, marchant de conserve, arrivent à l'endroit où Blioberis était resté, et, le lendemain, Meliadus et Gauvain s'en vont ensemble. Le conte passe au roi Arthur et aux belles aventures *qui advindrent en sa court et ou royaulme de Logres sa vye durant et en son temps qu'il regnoit en grant honneur et en tresgrande puissance*.

Fin de 358, dont je n'ai trouvé nulle part la suite.

L'empire, affaibli par la papauté, était tombé en décadence dès le règne de Constantin (Augustin, 355 ; Auguste, Janot ; la remarque manque dans 359), et les Romains renoncèrent à punir le Logres, où la gloire naissante d'Arthur attirait tous les bons chevaliers. Le pays fut libre jusqu'aux temps de Charlemagne, qui le conquit avec le reste de l'Angleterre, et qui déclara qu'Arthur avait vraiment eu *cuer* d'enfant, lui qui, ayant à sa disposition tant de héros, s'était contenté d'un petit coin de terre au lieu de subjuguer le monde entier. A l'époque du couronnement d'Arthur vient à la cour de l'empereur [1] de Rome, faisant partie du tribut, Esclabor [2], un gentilhomme païen de Babylone, âgé de trente (vingt-cinq, 338, 356, 3477) ans, avec sa femme, son frère et ses (douze, 3325) enfants, dont le préféré était Palamède, qui porte le nom *d'un sien aieul*. Esclabor sauve la vie de l'empereur attaqué par le lion du palais, et gagne ainsi les bonnes grâces de son maitre. Arrive un messager qui, ayant rapporté comment les rois Ban de Benoic (ici commence 350) et Bohort de Gaunes ont rendu hommage à Arthur, tandis que leur ennemi Claudas de la Déserte est resté fidèle à Rome, raconte l'aventure du *perron* et de l'épée (renvoi à Robert de Borron, c'est-à-dire au *Merlin*) survenue au couronnement d'Arthur, qui a *fait* la Table Ronde, dont les chevaliers sont au nombre de cent cinquante (cent un, 359 ; feuillets enlevés dans Janot). Les courtisans romains, jaloux d'Esclabor, lui tendent une embûche, tuent par méprise son compagnon *Gratien*, le neveu de l'empereur, et imputent ce meurtre au Babylonien ; le vrai coupable, *Luce* le grand, est enfin découvert et exécuté. D'accord avec son frère *Alphazar* (*Arphasar* 356, 3477, 350, *Rafasar* 3325), Esclabor, ayant obtenu la permission de l'empereur, part avec sa famille pour le Logres et débarque en Norhomberlande, près de la cité de *Lonegloi* (*Lonegloys* 356, *Loenegloi* 359, *Longen* 3325, *Menegloy* Janot, *Neenegloi* 355). Aidé de son frère, il triomphe de deux chevaliers de Camaaloth [3], qui attaquent le roi du pays, *Pelinor* (var. *Palinor*), chassant dans une forêt. Le roi promet d'épargner les agresseurs ; selon la coutume, il ne peut rompre une pareille promesse [4]. Deux mois plus tard, les Babyloniens quittent Pelinor, et, après plusieurs aventures qu'on pourra lire dans le livre du *Bret*, ils arrivent à Camaaloth, cité qui, étant particulièrement aimée d'Arthur, fut, pour cette raison même, détruite après sa mort par le roi Marc ; Robert de Borron, « mon compagnon », *commença a dire en son livre* de cette destruction, ainsi que de la discorde d'Arthur avec la lignée de Lancelot (c'est-à-dire la *Mort Artu* [5]), *mais a ceste fois m'en tairai dusques*

Esclabor, père de Palamède.

1. Pour des détails sur cet empereur, renvoi, manquant dans 359, Janot, à la suite, où on n'en trouve pas.

2. Surnommé, par ci par là, le méconnu.

3. Ici débute le fragment 5243 (Nouv. Acq.), qui présente de nombreuses lacunes causées par l'enlèvement de feuillets.

4. Contume, ajoutent 350, 3325 (lacune dans 5243), qui dura jusqu'aux temps d'Escanor le grand, de Brehus, de Mordret, d'Agravain et de Calinan le noir, qui, après avoir, devant la Fontaine du Pin, abattu Lancelot, Hector, Blioberis, Keu, Arthur et Gauvain, fut tué par Palamède, survenant, d'un coup de lance (cf. pour cet épisode p. 432) ; Arthur ayant dit qu'au monde il n'y avait que deux chevaliers, Tristan et Palamède, Lancelot, fâché, se lança à la poursuite de ce dernier, qui refusa de se battre avec lui devant autre que Tristan. (Mêmes remarques dans la seconde partie de 3325 ; cf. § 631 a.) Depuis ce moment, Gauvain se fit une triste réputation, lui qui, au commencement du règne d'Arthur, s'était montré si loyal : ce changement de caractère fut le fruit du chagrin qu'il éprouva de voir sa gloire rapetissée par Lancelot, Tristan et Palamède (cf. § 681).

5. Ici 3325, où la suite du f° 8 ne figure, par une faute de reliure, qu'au f° 61, et où manquent les mots *mon compagnon*, ajoute des remarques qui se retrouvent dans un ms. de

a tant que point viengne du deviser. Nos voyageurs sont bien reçus chez le roi, où tout le monde vient d'être douloureusement impressionné par la mort de Nestor (var. *Nector*; 3325 : *Hestor*) de Gaunes, qu'avait tué, par un malheureux hasard, son propre frère (fils, 359, 350, 3325) Blioberis, « ainsi que je l'ai rapporté dans mon livre du *Bret*. »

Arrivée à la cour d'une *nef*, qu'Arthur dit avoir déjà vue près de la Douloureuse Garde *a celui point* qu'il tua *Brun le felon*; sur cette *nef* se trouve un chevalier qui, ayant envoyé un nain demander un cheval, défie les preux de la Table Ronde, soutient un rude combat avec Blioberis, accepte l'hospitalité du roi et est reconnu par une demoiselle pour l'ennemi d'Arthur, le roi Pharamont (*Feramont* 5243) de Gaule. Blioberis fait le récit de la prouesse de ce prince à la cour du roi Ban de Benoic, qu'il avait vaincu. Arthur raconte comment le Morhout (*le Morloth* 5243) d'Irlande l'avait délivré, lui Arthur, de la prison du duc de Haudebourc en triomphant de trente chevaliers. Un messager de Gaunes annonce la mort du fils de Pharamont dans une expédition contre Ban ; puis un chevalier vient pour tuer Arthur, qui est sauvé par Gauvain, chevalier nouveau à cette époque et déjà très renommé. Le roi pardonne à l'agresseur et raconte ensuite comment le Morhout était venu à la cour déguisé en demoiselle. Conversation sur le roi Meliadus de Léonois, brillant héros, qui fit reculer, par sa bravoure, l'armée d'Uterpendragon assiégeant Pharamont ; Meliadus est le père de Tristan, dont nous verrons, dit le romancier, mainte merveille. Pharamont part sur sa *nef* (cf. l'analyse de Dunlop-Wilson, I, 191) et arrive au château de *Trarsin* (var. *Trasin*, *Tarsin*, *Trart*), père de Segurades, qui était encore *damoisiaus*; il triomphe du châtelain et est à son tour vaincu par le Morhout. Sans se connaître, les deux chevaliers se racontent des aventures : comment la femme de Pharamont, enlevée, puis rendue, par le roi Ban, et plus tard ravie par le Morhout, que le mari, désarçonné, n'osa attaquer, fut ensuite abandonnée par le vainqueur, blessé par un archer; comment un chevalier qui, originaire de la *marche* de Gaule et de la Petite-Bretagne, doit à sa haute valeur le surnom de *Sans Peur*, et qui, dans le seul château qu'il possède, ne reconnaît aucun seigneur lige, reconquit sur le Morhout une demoiselle que celui-ci lui avait prise; comment Meliadus et ce bon chevalier sans peur, se jalousant l'un l'autre, se battirent d'abord sans résultat, puis se rencontrèrent, sans armure, dans un tournoi, où Meliadus eut peur et évita la joute, après quoi son antagoniste reçut d'Uterpendragon le royaume d'Estrangorre. — Le Morhout, amant de la femme de Trarsin, tombe entre les mains du mari et est délivré par le bon chevalier sans peur (cf. Dunlop, *ib.* [1]).

Meliadus.

631. Meliadus ayant enlevé la femme de Trarsin au Morhout, celui-ci se met en route avec le bon chevalier sans peur pour aller au tournoi

Londres (Ward, 368) : le romancier promet de compléter la *Mort Artu*, et nous affirme que le grand roi aurait humilié ses ennemis, si Tristan et Palamède, déjà morts, comme « *ge vos deriserai* », avaient pu lui venir en aide. — Lacune dans 5243, qui reprend au milieu de l'épisode de la *nef*. — Pour l'annonce de la *Mort Artus*, cf. § 638.

1. Ajoutez : Le jeune Brehus, s'excusant d'avoir tué la demoiselle d'Ivain, dit : « Une demoiselle *errant* fut la cause de la mort de mon père. » Meliadus, avant de rejoindre les ravisseurs, apprend dans un couvent que le bon chevalier sans peur vient de débarrasser le passage du *Pont perilleux*, gardé par deux chevaliers qui voulaient venger leur père, le géant *Brun*, tué par Uterpendragon.

qui aura lieu au château du *Pin du Geant* entre les rois de Norhomberlande et d'Irlande. Ils rencontrent Gauvain, dont la force dut baisser après *l'assemblee* d'Arthur avec Galehout [1], et Blioberis, qui, abattus par le bon chevalier, trouvent, le lendemain, Keu et Sagremor; ces derniers sont également renversés par le même, qui survient avec le Morhout, et qui raconte par quel malheureux quiproquo il devint le meurtrier de son compagnon d'armes Lamorat de Listenois, frère de Pelinor et, comme lui, fils d'un Pelinor : Lamorat, retournant, rudement blessé, après avoir tué l'un de deux ennemis d'Uterpendragon, et portant les armes du mort, fut rencontré et mortellement blessé par son ami, qui le prit pour celui qui venait de succomber. Le tombeau du célèbre héros se trouve dans une belle chapelle devant laquelle on passe; sur la tombe est placée la statue dorée d'un chevalier armé, avec une inscription en vers. Le jour suivant, Gauvain et ses compagnons sont abattus à un gué par Arthur [2], qui, étant parti clandestinement pour le tournoi, s'est engagé à garder l'*eaue* jusqu'à ce qu'il soit vaincu. Peu après survient Esclabor, qui, depuis son arrivée à la cour, s'était beaucoup distingué; il est renversé par le roi ainsi que le Morhout, qui arrive avec le bon chevalier sans peur. Ce dernier abat le roi [3],

Aventures du Morhout et du bon chevalier sans peur.

1. Un peu plus loin, là où Arthur abat Gauvain, on nous dit que si ce bon chevalier commit plus tard *mout de felonnesse* (*m. de felonnie* Janot, *maintes grans felonies* 338, 359, *maintes f. gr.* 356, 3477, *maintes grans vilenies et maintes grans felonies* 350, *mainte grant vilonie et mainte grant felonnie* 5243, *mainte vilenie e mainte fellenie* 3325), cela fut la conséquence du chagrin qu'il éprouva de voir sa force diminuée par suite des grands efforts qu'il fit dans la guerre d'Arthur avec Galehout (avec un autre roi, 3325; ici et ailleurs les scribes ajoutent quelquefois *le brun* après Galehout : confusion des deux homonymes). Cf. sur la *felonie* de Gauvain, l'explication donnée plus haut, p. 439, dans 350, 3325.

2. Arthur, qui cessa de porter les armes sur les instances d'Urien et d'autres rois, eut, dans la seconde année après son couronnement, l'occasion de prouver sa force en tuant un géant venu pour se mesurer avec les chevaliers de la Table Ronde.

3. Ici 3325, au f° 47, dont trois pages et demie sont demeurées blanches, abandonne le *Palamède*. Le reste du ms., à partir du f° 48 a, contient un fragment d'une rédaction particulière, dont on trouve une continuation dans la seconde partie de 5243 (v. § 631 b), et qui commence, pour nous, par un voyage du bon chevalier sans peur, accompagné d'Ivain aux blanches mains, après qu'ils ont quitté Guivret le petit, tué par Arthur : il va vers le Sorelois, pour délivrer *Dayre*, père d'Ivain, de la prison *del pont norgalois*. Je me borne à résumer très rapidement la suite, sauf pour quelques points d'un intérêt spécial.

§ 631 a. On y voit figurer, outre les chevaliers déjà nommés, *Duresen*, Lac, Brehus et le roi Marc. Pour le f° 61, voy. p. 439. Au f° 67 a il y a un renvoi au *Lancelot* pour la quête du héros de ce roman, séjournant chez Galehout, par Gauvain; celui-ci eut les faveurs d'une pucelle, qui était la fille, non pas du roi de Norgalles, comme on le croyait, mais du roi Marc, l'amant de la reine de Norgalles, ainsi que Tristan le fit remarquer à Dinadan. La reine, qu'on allait brûler au château d'*Hosegon*, est sauvée notamment par la prouesse de Lac. Récit (f° 71) sur *Torain* l'orgueilleux, seigneur du château de *Laguenon*. Aventures du roi Hoël (f° 80 ss.); conversation sur Meliadus, supérieur au bon chevalier sans peur, d'après le témoignage de celui-ci-même (ff. 86, 115), dont suivent des aventures avec Brehus, Lac, Hervi de Rivel. F° 101, récit fait par Lac au bon chevalier sans peur : « Cherchant un jour deux chevaliers qui étaient mes cousins, je fus rencontré et désarçonné d'abord par le roi Meliadus, puis par un chevalier portant un écu tout doré et faisant *grant duel*; ce nouvel arrivé renversa aussi Meliadus et tua mes cousins, qui étaient survenus. Ceci se passait dans l'été qui suivit la grande fête donnée à Carlion par Uerpendragon, *a celui tens qe li chevaliers as noires armes vos narra si duremant en la praerie defors la vile.* » Son interlocuteur dit avoir trouvé ce même chevalier à l'écu d'or (c'est évidemment Galehout le brun), qui, désespéré d'avoir encouru la colère de sa dame, voulut le forcer à lui couper la tête et, sur un refus, le combattit avec avantage jusqu'à l'arrivée d'une suivante de la dame, qui lui ordonna de cesser la bataille. F° 118 : Le Morhout, gardant un pont, est blessé par Escoralz le pauvre, qui, après la conquête du château de l'*Escu Loth* par Lac, dont l'écu est d'argent à gouttes d'or, et le bon chevalier s. p., assiste à la cour tenue par Arthur à Campercorretin. Promesse (f° 126) de décrire plus loin un combat entre Blioberis et Gaheriet, qui a soutenu que Tristan, descendant de *David*, comme Lancelot, était supérieur à ce dernier. *Ydier*, fils de *Nu*, part avec une demoiselle venue à Campercorretin pour prier Arthur de faire délivrer de prison *Dorman*, le bon chevalier de Norgalles; il est blessé par le bon chevalier s. p., qui se charge de l'affaire (cf. le bon chevalier de Norgalles, Ludinas, dans le Palamède, § 637). Les héros des épisodes suivants sont Lac, Brehus, Hervi de Rivel et Daguenet le fou. F° 135, remarques sur Calinan le noir, dont le père, Guiron (ms. *Guron*), un des plus *gracieus* chevaliers de la maison d'Uterpendragon, mourut (cf. 363 § 639 a, fin) aux temps où Lancelot *porta armes devers Galehout*; ensuite sont mentionnées, comme dans la première partie du ms. (voy. p. 439), la victoire de Calinan

Rédaction de 3325.

qui ne permet pas qu'on retienne le vainqueur comme défenseur du pont. Le bon chevalier ayant raconté à Arthur comment il eut un nouveau combat indécis avec Meliadus après le tournoi du *Chastel ancien* en Irlande, va, sans se laisser intimider par une inscription rimée, et toujours accompagné du Morhout, à la *Haute Garde*, et joute brillamment devant ce château, nommé aussi la Douloureuse Garde à

à la Fontaine du Pin, sa mort et la rencontre de Palamède avec Lancelot, qui se battirent devant Tristan, ainsi que nous le *deviserom autre fois*. Hervi de Rivel, abattu par Danain le roux, qui porte un écu d'azur au lion vermeil, prend en *conduit* les deux demoiselles de son vainqueur pour les aider à trouver Brehus. Le bon chevalier sans peur arrive (f° 147), avec la demoiselle, au château de Louverep, ou il a été jadis abattu par Lamorat de Listenois; on l'y retient afin qu'il soutienne un combat pour les habitants du château contre Danain, défenseur de la cause de ceux de la Douloureuse Garde, qui désirent recouvrer le pouvoir sur les gens de Louverep, leurs anciens sujets. Dans un château est racontée à Danain la défaite, donnée dans Rusticieu (v. p. 431), des deux géants par le bon chevalier s. p. et Guiron. Au même château arrive ce dernier (f° 157); ayant repris son écu d'or sans *taint*, qu'on y gardait, — cet écu, comme il le dit plus loin (f° 217) à Danain, avait appartenu à Galehout le brun — il part, suivi de Danain, qui ne peut soupçonner que c'est Guiron, qu'il croit mort, et qui, pour des raisons que nous *deviserom* dans la suite, n'était pas encore bien connu. Dans le cours de leur entretien, Guiron, qui compte aller à la Douloureuse Garde regarder la bataille, dit : « Je n'ai jamais été à la cour d'Arthur, et je n'ai vu ce prince qu'une seule fois (ff° 159-162, en partie illisibles). » Récits sur le bon chevalier sans peur et *Helinan*. Guiron et Danain continuent à marcher ensemble sans se connaitre. Un vavasseur, f° 169, leur fait le récit du combat de Guiron, délivré par Nessaus, contre Léodagan (cf. 358; p. 438). Guiron raconte à Danain comment, par la trahison d'une demoiselle qu'aimait un chevalier nain et laid, et qu'avait gagnée le Morhout, il fut enfermé par un châtelain, puis remis en liberté à condition de combattre les deux frères de l'*Espine noire;* il donne aussi (f° 180) des détails sur son emprisonnement par Elizer (cf. 358). Ayant délivré une demoiselle d'Escanor le noir, proche parent du géant Caradoc de la Douloureuse Tour, et seigneur du château du *Chief de l'Ombre*, il arrive avec Danain à un château où il faut jouter pour être hébergé; ils y abattent Brehus et Lac qui sont forcés de s'en aller selon la coutume établie par Uterpendragon (f° 191) en souvenir de sa défaite par un petit chevalier, comme le raconte l'hôte, qui relate ensuite comment Guiron, qu'il ne connaissait pas encore, le secourut contre Brun le félon, dont le père avait été tué par le sien, et lui enleva plus tard sa femme; la demoiselle rapporte à son tour comment elle-même d'abord, puis Gauvain, essayant de la délivrer, furent emprisonnés par Escanor. Ce géant met quarante hommes en embuscade contre Guiron, qui est en proie à ses peines de cœur (f° 198) : il aime la jeune dame de Malohaut, depuis quatre mois femme de Danain, ce dont Guiron ne sait rien; il la croit toujours pucelle, *come il l'avoit leissiee* il y a six mois (sur cela aucune explication dans ce qui précède). Lac et Brehus chassent les quarante affidés d'Escanor, qui les assaillent, pensant avoir affaire à Guiron et à Danain; puis ils rencontrent ceux-ci et font route avec eux. Lac, qui a également l'intention d'aller voir la bataille de la Douloureuse Garde, reconnait la Plaine aux neiges, où l'on vient d'entrer, et raconte comment, à cet endroit, s'étant mis en quête d'un chevalier à l'ecu d'or, qui avait abattu Ban, Bohort, Lamorat et Meliadus, et ayant retrouvé ces deux derniers, il fut précipité dans un fumier par l'inconnu, qui déclina la joute avec Meliadus (cf. Rusticien, p. 432). Guiron fait savoir à Lac que son vainqueur était le premier héros du temps d'Uterpendragon, époque où l'on vit des chevaliers bien supérieurs à leurs successeurs; le second fut Lamorat de Listenois (cf. § 633). Guiron, sans vouloir nommer l'inconnu, montre l'écu qu'il avait saisi dans le château. « Ah! s'écrie Lac, c'était donc Guiron du Bois verdoyant, le château où Guiron naquit. » *Par ceste parole... poez vos entendre que avant que Gu. estoit chevalier estoit il appelez Gu. de Bois verdoiant por ce que de la estoit nez* (f° 204; commentaire d'un scribe étonné du surnom? Cf. p. 434); l'autre nom, Guiron le courtois, lui fut donné dès qu'il *ot auques porté armes*. Guiron l'assure qu'il se trompe, mais ne dit pas le nom de Galehout. Conversation. Guiron croit le bon chevalier sans peur inférieur à Meliadus, qui fut préféré à son rival pour combattre Ariohan (cf. p. 446); selon Lac, on n'a fait, en accordant cette préférence, que suivre *le cri dou monde*. Guiron raconte comment il eut à subir la honte de la charrette (cf. 358; p. 437). On trouve un chevalier blessé par un autre parce qu'il avait prétendu que la dame de Malohaut était plus belle que la dame de *Nohaut*. Guiron et Danain quittent Lac et Brehus. Pour rompre la monotonie du voyage, Guiron raconte comment il conduisit vingt-six demoiselles gagnées (cf. 358). Il se fait le compagnon d'armes de Danain (f° 217 b), et raconte comment, après avoir quitté Danain à une fontaine, il trouva Galehout, qui, ayant renversé Lamorat, parce que celui-ci avait abattu Guiron, triompha ensuite de Meliadus (cf. Rusticien, p. 431). Guiron et Danain, ayant passé la nuit au château de *Musen* (*Mesen*), trouvent Keu blessé par l'adorateur de la dame de Nohaut et sont assaillis par vingt chevaliers de Louverep, dont l'attaque vient d'être annoncée par une demoiselle que *Senan*, cousin de Danain, avait envoyée avertir celui-ci. Guiron se charge de les vaincre; celui qui avait blessé le sénéchal lui vient en aide, et les vingt sont mis en déroute. L'inconnu s'éloigne immédiatement; c'est le roi Léodagan de Carmelide. Conversation (f° 228) à Louverep du bon chevalier sans peur avec Lac et Brehus. Guiron et Danain arrivent à la Douloureuse Garde, ou vient aussi Léodagan, qui s'est fait chevalier errant, poussé par son amour pour la dame de Nohaut; elle est la sœur du roi Loth d'Orcanie, et séjourne *entor* le roi de Norhombellande. Etant parti, Léodagan atteint le roi Bademagu de Gorre, chevalier nouveau à cette époque, et se rendant, comme Léodagan, à Louverep, pour voir le champion de ce château. Les deux rois font route ensemble (f° 237). Fin de 3325.

cause des tristes coutumes qu'on y avait établies pour venger un ancien seigneur tué par Uterpendragon; selon Merlin, consulté par le bon chevalier sans peur — comme celui-ci le raconte à un châtelain — chez Pelinor, immédiatement après la mort de *Danor le blond*, frère d'armes de ce roi, la Douloureuse Garde sera conquise par un seul chevalier, de même qu'un autre délivrera la Cornouaille du tribut irlandais[1]. Le châtelain entretient nos deux compagnons de Meliadus : « Tout récemment, dit-il, je trouvai un chevalier qui, perdu dans ses rêveries, se laissait emmener par moi sans protester; cinq autres (ce sont Arthur, Gauvain, etc.), que nous rencontrâmes, me forcèrent à lâcher prise, sur la prière de mon prisonnier, qui renversa d'abord Keu d'Estraus, survenu, et puis les cinq. Il ne s'attaqua point à moi parce que je l'avais sauvé de mort à l'époque où il tua mon parent *Delis*. » — Meliadus rencontre un chevalier nouveau, s'amuse à faire le poltron et, dans un château où ils logent, questionne l'hôte, *Naimon* (var. *Maimon*, *Naynom*), sur le bon chevalier sans peur, son grand concurrent; la rivalité de ces deux héros est comparable à celle de Tristan et de Palamède, dont le motif principal était leur amour pour Iseut. Meliadus, qui dit porter les armes depuis quarante-cinq (dix-sept, 338, 350) ans[2], raconte comment une fois, ayant abattu le roi de Norgalles et son neveu *Edran*, et ayant tué le géant *Marmon*, il désarçonna le bon chevalier sans peur et Lamorat de Listenois. Ses auditeurs le traitent de menteur. Le lendemain, Naimon part avec ses hôtes pour le tournoi. Meliadus s'écarte un instant pour aller secourir Arthur, emprisonné avec ses compagnons par le méchant *Cœur de pierre*. Il les délivre en triomphant de vingt chevaliers à l'endroit où Arthur fit ensuite construire un château en l'honneur du vainqueur, dont la statue d'argent, placée sur la *maistre tour*, en surmontait vingt autres en cuivre, représentant des vaincus qui rendent leurs épées ; deux cents ans plus tard, Charlemagne fit remplacer la couronne de cette image, qui n'avait pas de pierres précieuses, par une autre d'or et garnie de pierreries, et le château fut le seul en Angleterre que le grand empereur affranchit [3]. — Meliadus rejoint ses camarades de route et rencontre Marc [4]. Ce roi de Cornouaille,

Exploits de Meliadus.

1. Lancelot (cf. P. Paris, *Rom. de la T. R*, I, 154 ss.) et Tristan (§ 28).

2. Chevalier nouveau à l'âge de dix-sept ans (355, Janot : vingt-sept; 350 : trois; 338 : soixante).

3. En dépit de ce glorieux exploit, la postérité rangea Meliadus au dessous de Tristan, qu'il égala en beauté (et en valeur, 355, Janot) sans être *si parfait en toutes choses* (*de t. ch. si acomplis*, 350; lacune dans 5243), comme le dit notre romancier un peu plus haut, en ajoutant que Tristan aurait été *adevanci* par Dinadan et le chevalier à la cotte mal taillée, si ces deux fils du bon chevalier sans peur avaient eu la prouesse de leur père; le plus renommé de ces fils fut le second, qui aimait Iseut; il composait des chansons qu'il chantait, et était un merveilleux joueur de harpe : « Je promets au roi Henri, *qui en tel travail me mist*, de relater plus loin ce que j'ai trouvé *en escript* sur ce brillant héros, dont je n'ai pas suffisamment parlé dans mon *Bret*, et dont s'occupe beaucoup *le livre du latin*. » Meliadus, poursuit au présent endroit le rédacteur, fut jugé plus tard inférieur non seulement à son fils, qui, avec Dinadan (Danain le roux, 355, 359, faute; cf. § 108), vainquit les trente chevaliers de Morgain, mais aussi à Lancelot, qui gagna la dame du roi de Norhomberlande sur trente chevaliers; à Palamède, qui combattit trente adversaires de Norgalles pour punir un chevalier qui médisait d'Iseut; à *cel* à la cotte mal taillée, qui, sortant d'un tournois, triompha de vingt (XL, 355, 359; *onze* Janot, par confusion de xI avec XI) chevaliers de Galehodin (*Qualehodin*, 338, 356, 3477, 359) de Sorelois (malgré la promesse au roi Henri, Brunor ne figure, après ce passage, qu'une seule fois dans le *Palamède*; on ne saurait compter son apparition dans la suite postiche donnée par 363; § 638 a), et, surtout, au célèbre Galaad (Galehout, 350; lacune dans 5243).

4. Son beau-frère; la femme de Meliadus mourut en donnant la vie à Tristan (plus loin il y a, pour cet évènement, un renvoi au roman; cf. § 20). — Janot (préface) sur l'extraction de Meliadus : « D'anciennes chroniques d'Angleterre m'apprennent que ce roi descendit de *ceulx du pays d'Angleterre*, comme on peut le voir dans ces chroniques, où il est parlé de *Lyonnel du Glar, qui florissoit du temps du roy Perceforest*. Il est vrai que cette généalogie est bien différente de celle du *Tristan*; » (cf. § 1-19).

qui, après avoir tué Tristan, atteignit un âge considérable, n'a encore que trente ans; il est venu en Logres pour tâcher de délivrer son pays du *grant servage* d'Irlande. Meliadus, ayant abattu *Gozouain* d'Estrangorre, s'éloigne brusquement, en vain cherché par Marc. Conversation à la cour sur Meliadus, qui reçoit à l'hôtel la visite d'Arthur avec Gauvain et autres, rencontre Pelinor de Listenois avec *Perceval*, le meilleur des chevaliers de ce prince [1], apprend d'un vieux chevalier, connaissant Merlin, la prédiction du devin relative à la supériorité de Tristan sur son père, et, pour montrer sa force, porte un énorme bloc de pierre, qu'il dépose dans une église [2]. Dans le grand tournoi du château du Pin du géant [3], où Blioberis eut le prix des *vesprees*, Meliadus et le bon chevalier sans peur se distinguent; le troisième jour, ce dernier blesse gravement son rival. Pharamont retourne en Gaule, en faisant un crochet sur le Léonois. Meliadus rencontre Pelinor et apprend par lui qu'Arthur avait couronné comme roi d'Estrangorre le bon chevalier sans peur; celui-ci, qui a été blessé la veille, arrive, marchant vers son royaume en guise de chevalier errant. Meliadus le défie et triomphe de lui. Pelinor, qui veut tuer le meurtrier de son frère, en est empêché par le vainqueur et retourne en Listenois, où vient de naitre son fils Lamorat de Galles, qui mourut jeune, assassiné par Gauvain (cf. § 307). — Meliadus tombe éperdument amoureux de la reine d'Ecosse, et, souffrant de ses peines de cœur, il retourne dans son pays de Léonois. Etant l'homme le plus habile de l'époque en fait de chansons et de jeu de harpe, il exprime ses aspirations amoureuses dans un

Le tournoi du Pin du Géant.

1. Qui, pour l'amour de lui, appela du nom de Perceval un de ses fils, dont Robert de Borron, Gautier Map et Gasse le blond ont souvent parlé.

2. Personne depuis ne put remuer ce bloc, sauf Lancelot, Palamède, Claudin, fils de Claudas, et Brunor le noir; quant à Tristan, il n'y vint jamais.

3. Au milieu de ce tournoi, le fragment 5243 (Nouv. Acq.) passe (f° 65 a) à une autre rédaction présentée fort incomplètement; c'est, semble-t-il, une suite de celle de 3325 (§ 631 a). La voici :

Rédaction de 5243

§ 631 b. Brehus quitte Lac à Louvrezep pour aller s'informer sur le chevalier qui s'est chargé du combat pour les gens de la Douloureuse Garde. Keu, qu'il rencontre et qui va ensuite trouver Lac, ne peut le renseigner sur le champion, qui est Danain. Guiron, qui, lui aussi, doit soutenir une lutte pour les habitants de la Douloureuse Garde contre Lac, le défenseur de la cause de Louvrezep (de ce couple double de combattants il n'y a aucune trace dans 3325), triomphe de *Belynant des Iles* (lacune), et devient l'objet des intrigues d'Escanor le grand, qui veut le tuer pendant une partie de chasse (lac.). Récit fait à Meliadus sur le combat de Danain contre le bon chevalier sans peur, le champion de Louvrezep : ce dernier ayant blessé son adversaire, la lutte avait cessé, et la paix avait été conclue. Meliadus est emprisonné par Escanor, qui vient de s'emparer de Lac et de Gauvain (lac.). Guiron ne réussit pas à trouver le géant *Asue*, l'ennemi de la Douloureuse Garde; le monstre fut tué par Tristan, qui en envoya la tête à Camaaloth (lac.). Danain, Guiron et Léodagan triomphent de six chevaliers d'Escanor, et trouvent Blioberis avec Brehus dans un château où il faut jouter pour être logé (lac.). Ariohan raconte à Léodagan comment le roi *Esonain* de Carmelide, ayant trouvé, un jour de chasse, une femme, qui, ayant vu son mari blessé par son serf, venait d'accoucher avant le terme, la fit transporter avec le père et l'enfant dans un château où la dame mourut, malgré les soins qu'on lui prodigua. Son époux guérit et vainquit bientôt après dans un tournoi. Pour ne pas être reconnu, il jeta son écu; un chevalier du pays s'en empara, prétendit être celui qui avait remporté le prix et obtint la main de la fille du roi, mais il fut défié et tué par le vrai vainqueur, qui décida ensuite de délivrer Esonain, emprisonné par son frère (lac.). Ariohan et Léodagan trouvent Esclabor, baptisé cette année même, et une femme, liés chacun à un arbre par un mari qui se croit trompé. Léodagan force la dame de confesser que, se voyant repoussée, elle s'était couchée dans le lit d'Esclabor pendant qu'il dormait, et le mari coupe la tête à son infidèle épouse. Les deux compagnons s'approchent du pont de pierre du fleuve d'*Assurne* en *Saxonne*. Les écuyers et le nain conduisant la demoiselle liée (les détails sur elle ont disparu dans la lacune), se voient barrer le passage par un chevalier de la tour bâtie de l'autre côté du pont, *par devers Norgalles*; Ariohan et Léodagan surviennent et désarçonnent trois chevaliers sortant de la tour pour rompre une lance. Léodagan recommande à son camarade de se défaire de la méchante demoiselle, qui leur attire des joutes partout. Puis ils arrivent près du château de *Mal Change*, où l'on a coutume d'ôter au passant sa dame, si quelqu'un du château en veut et que la dame y consente. Léodagan est déjà venu en ces lieux, « et, dit-il, *ge vi de moi ceste chosse avenir. En telle* » (fin de 5243, Nouv. Acq.).

lai [1], qu'il fait chanter par un de ses intimes, devant la grande dame, à une cour plénière tenue par Arthur [2]. Peu après, il y va lui-même; ayant fait monter un géant, venu pour se mesurer en force avec les hommes de la Table Ronde, sur un énorme bloc de marbre, le *Perron a la jaiande*, il porte et jette ensuite à terre le bloc avec le géant, qui se casse le cou [3]. Ses amours avec la reine sont découvertes par le mari, qui, sur le conseil de son parent Arthur, part pour son pays afin d'y faire bien garder son épouse. Meliadus le poursuit. Ses amis ne parviennent pas à lui faire entendre raison : il enlève sa maîtresse et l'emmène avec lui en Léonois. Là dessus une guerre formidable. Les alliés de Meliadus sont les rois Pharamont, Claudas et Marc, qui viennent le rejoindre au château d'*Hanthone* [4]; du côté du roi d'Ecosse se rangent d'abord Arthur avec ses fidèles, parmi lesquels se trouvent le Morhout et le bon chevalier sans peur, puis les rois Pelinor, Urien et enfin les rois de Norgalles, d'Irlande, de Galles, de Norhomberlande [5], de la Cité vermeille [6]. Meliadus, dont les quatre corps de bataille ne peuvent à la longue tenir bon contre les huit de l'ennemi, se voit à la fin sur le point d'être fait prisonnier [7], lorsqu'il lui arrive un secours

Guerre de Meliadus contre le roi d'Ecosse et Arthur.

1. Par ce nom, le royal trouvère voulut indiquer qu'il comptait *laissier tous autres chans*. Le lai, qui débute ainsi : *Dame, a vous cestui lai amant* (var. *mant*), fut le premier chanté *en harpe*, et *devant celui n'avoit onques lai esté dit, ne ne fu puis* jusqu'aux temps où Tristan commença d'en composer. (Ci-après, cependant, Meliadus, dans 355, etc., en fait un autre, et, plus loin, aux §§ 635, 637, le lai des Deux amants est attribué à Guiron)

2. Fin de 359, auquel fait suite 360.

3. Après Meliadus, Tristan fut le seul qui pût soulever le *perron*, auquel Arthur avait fait ajouter le poids en plomb du géant.

4. *Authonne* 355, *Anthonne*, Janot, *Anchone* 350. Après que Claudas lui a parlé de la prophétie de Merlin au sujet de la future gloire de Tristan (cf. ci-dessus), Meliadus voit, dans un rêve, son fils tuer par Marc.

5. Le roi de Norhomberlande, arrivé au camp, s'installe sous un beau pavillon dont lui avait jadis fait cadeau Esclabor, le père de Palamède, qui *n'avoit encore mie* treize (trois, 338, 356, 3477) ans. (La remarque sur Palamède manque dans 350, 360)

6. Arthur prononce une allocution dans laquelle il rappelle le *fait* des Troyens : Meliadus, comme jadis Hector dans Troie, est menacé par son Achille, le bon chevalier sans peur, qui est *defors*.

7. Dans 338, 356, 3477, 360, vers la fin du récit de l'unique bataille que donnent ces mss., le texte prosaïque est continué par un morceau en vers octosyllabiques à rimes plates de dix-huit lignes. Ce morceau, présenté avec distinction des lignes par 338, 360, et dans une laisse spéciale, mais sans distinction des lignes, par 356, 3477, se trouve au milieu de la description de l'écrasante attaque des gens de la Table Ronde et commence ainsi, après les mots (les instruments de guerre font un bruit tel que) *on n'i oïst mie Dieu tonnant* (que *c'estoit grant merveilles de les oÿr* 360) :

(*Et* 3477) *li rois Melyadus oy* (l. *ot*) *la noise,*
Dont au cuer pou (*point* 338, *aucun pot* 360) *ne grant n'en poise,*
Car il a le cuer desirrant
D'avoir hounour (*D'onneur avoir* 360), *ce va querant,*
Et le cors fort (*Et lors fort* 356) *et volentieu*
De bien faire, s'il en voit lieu;
Car (*en* 356, 3477) *contre lui voit l'aatie* (*l'aaatie* 360),
Et il set que il a (*bonne* 356) *amie*
Bele et bone (*Bonne et belle* 3477) *et de grant lignage* (*Et belle et de gr. l.* 356),
Et quant tant est et belle (*est belle* 356) *et sage,*
S'il ne fait tant qu'il soit plus preus
Que nus des autres et plus preus (*plus seurs*, 360; ce vers manque dans 3477).
Il est (*yert* 338) *dont honnis et perdus,*
Se ci li (*cil lui* 360) *faillent ses vertus.*
Qui le veïst lors affichier
Et sa grant lance paumoier,
Bien diroit : « Cil qui l'atendra
Onques jour tel fais n'encharga (*ne charga* 360). »

Puis reprend la prose : Meliadus se lance dans la mêlée et fait merveilles. — Je n'ai pas trouvé ailleurs dans le *Palamède* d'entrefilets poétiques de ce genre. Le prosateur ou quelque scribe-arrangeur se seraient-ils amusés à faire des vers ? Ou bien aurait-on inséré dans notre roman un débris d'un poème sur Méliadus ? Ou bien encore, aurions-nous affaire à une mise en prose incomplète d'une version qui aurait été rimée dès le principe (cf. le *Guiron* en vers cité à la p. 435) ?

inattendu ; pour raconter cela, le romancier quittera un moment le roi de Léonois et s'occupera d'un héros *dont li contes doit bien parler, comme cis* qui fut de son temps le plus beau, le mieux élevé et le plus preux depuis Galehout le brun.

Version de 355, etc.

355, Janot — 340 s'y joindra bientôt — et 350 (pour le ms. de Londres, v. Ward, *Catalogue*, 368) présentent ici une version différente de celle de 338, etc., donnée en texte ; c'est la première divergence considérable entre les deux familles du *Palamède*. 355, etc., ayant mentionné que les dames de Léonois montent aux *creniaus* (*murs* 360, *fenestres* 338, etc.), ajoutent que la reine d'Ecosse regarde de la *maistre forteresce* et décrivent les deux batailles suivantes avec plus de détails (avant la seconde Meliadus rêve qu'en passant une *yaue*, il périt avec sa suite dans les flots, et que Tristan seul échappe à la mort). D'après ces mss., Meliadus, dont Arthur fait enterrer le neveu *Melian* dans le même tombeau que *Tarsan* (*Taram* 350), frère de Bademagu et neveu d'Urien, avec une épitaphe rimée, est à la fin capturé par Gauvain et autres (ici reprend 340 ; cf. p. 433). Arthur rend la reine d'Ecosse à son époux, recommande à Gouvernal de bien garder le petit Tristan et ordonne aux Léonois de rendre hommage au jeune prince, que Meliadus obtient la permission de voir dans sa prison. Le roi captif est envoyé en Logres et enfermé dans la tour de Camaaloth ; il se console en chantant et compose un second lai, appelé *Duel sour duel*. Arthur, de retour en Logres, reste malade au château d'*(H)aqueon*. Pelinor se saisit du royaume de Galles, et Urien fait une invasion (changement d'écriture dans 350) en Irlande. Le roi de ce pays se réfugie auprès des *Sesnes*, qui pillent le Norgalles sous les ordres d'Ariohan (ce prince avait quatre fils, dont le *mainsné*, Frolle, après avoir conquis une grande partie d'Allemagne et de la France, fut tué par Arthur dans une ile *devant Paris* ; cf. § 18). Arthur, guéri, demande du secours au bon chevalier sans peur ; celui-ci exige, en revanche, l'affranchissement de Meliadus, qui est enfin délivré, sur le conseil de Gauvain et d'Urien, et prête le serment de ne jamais porter les armes contre Arthur. Correspondance en vers entre le bon chevalier sans peur et Meliadus, qui engage son rival à combattre les *Sesnes*. La guerre se termine par un combat singulier proposé par Ariohan, malgré son cousin *Danor* (*Danoys* 350) : le bon chevalier s. p. sollicite l'honneur de défendre la cause de la Table Ronde, mais Urien et les autres princes préfèrent Meliadus (sur ce choix, cf. 3325 ; p. 442), qui est vainqueur et épargne son adversaire. A l'endroit du combat, qui eut lieu le jour de Saint-Jean, Arthur fait construire une chapelle sur les portes de laquelle sont gravées les images des deux champions, avec des inscriptions rimées. Ariohan, honteux de sa défaite, s'en alla en Danemark, où il devint le gendre du roi et monta au trône à la mort de son beau-père ; un de ses descendants fut Ogier le Danois, qui *tant demoura* avec Charlemagne. Jugement sur Meliadus (voy. P. Paris, *Mss. fr. III*, 60) de ce prince, qui fait suspendre dans la chapelle son écu et son heaume. *Mès a tant lesse ore le conte a parler de ceste chose et retournera(i) au roy Artus.* Ici, au f° 213, finit la première partie de 355 (cf. P. Paris, *ib.*) ; le f° 214 débute par les mots *En ceste partie dist li comptes que le roy Artus et li chevalier de la Table Reonde si pristrent un tournoiement au chastel de Henedon*, etc., absolument comme dans 338 (cf. p. 448), avec lequel 355 concorde pour ce qui suit. 340, au lieu de *parler du roi Artus* passe sans transition au message envoyé par Nabon le noir à la cour, épisode figurant bien plus loin dans 355 (§ 640). 350, qui *retorne* également *au roi Artus*, et Janot, qui *retournera a parler d'Ariohan*, ayant répété que le prince saxon, guéri de ses blessures et ne voulant pas rentrer dans son pays après avoir été vaincu, quitte la cour pour aller en Danemark (Janot : il remercie Arthur, en prenant congé, de la bonté qu'on lui a témoignée et refuse poliment de prolonger son séjour), s'écartent, pour ce qui suit, l'un de l'autre. 350 revient à Arthur, qui ordonne à Urien de rendre l'Irlande, mais laisse Pelinor en possession du Galles, dont le roi était allé chez Claudas et avait épousé la nièce de ce souverain, l'ennemi mortel d'Arthur depuis le *deserytement* de Ban et de Bohort. Arthur se dispose à faire la guerre à Claudas ; au milieu d'une conversation entre Meliadus, qui se déclare incapable de servir contre son ancien allié, et le bon chevalier s. p., qui cherche à l'y décider (fin du ms. de Londres), 350 (f° 140 c) présente une lacune d'un feuillet et demi, puis reprend par les aventures d'Ariohan, qui arrive à l'endroit où il devait tuer la demoiselle (v. p. 448) ; à partir d'ici 350 poursuit comme 338 et 355. Janot continue à s'occuper d'Ariohan. Celui-ci arrive en Carmelide, est emprisonné par la trahison d'une demoiselle dont il a tué les deux cousins et sauvé de mort par le roi du pays, Léodagan, qui doit soutenir un combat contre deux chevaliers, comme il l'apprend à Ariohan, sans vouloir dire où ; *si vous compteray l'achoison*. Les deux cousins de la dame de Norhout (cf. le récit analogue de 338 ; p. 447), afin de pouvoir s'emparer de sa terre, assassinèrent son amoureux, un chevalier *du Pas*, laissèrent le cadavre près de la porte de la chambre où leur cousine se trouvait avec son amant et accusèrent ce dernier d'avoir tué son rival, qui l'aurait surpris avec la dame. L'affaire vint devant le seigneur de l'*Estroite Marche*, lieutenant du roi de Norgalles, qui séjournait alors en Grande-Bretagne avec Arthur. L'accusé envoya un de ses écuyers porter une lettre à son cousin Léodagan pour se faire *pleger* par lui ; les frères firent emprisonner ce messager et empoisonner son maître. Léodagan, mis au fait par un chevalier de l'*Estroite Marche*, envoya un écuyer annoncer qu'il se chargeait de prouver par un combat à outrance l'innocence de la dame, qui était détenue au château d'*Hesan*, et qui s'était engagée à trouver un champion ; pour empêcher le roi de venir à temps, les deux cousins lui avaient dressé une embûche. Ariohan, ayant ordonné à un écuyer de tuer la demoiselle qui l'avait trahi, et qui s'était réfugiée chez une tante, raconte à Léodagan comment il avait été mis en prison ; le lendemain, le roi va à Hesan pour faire sa bataille, et Ariohan se rend vers l'endroit où la demoiselle s'était enfuie. Ayant raconté comment Léodagan fut emprisonné par la ruse d'une demoiselle, Janot donne la laisse commençant par les mots : *Or dit le compte que puis que Ariohan se fu party de Leodagan*

Guiron le courtois.

632. Ce héros, — c'est *Guiron* (var. *Giron*, *Gyron*, *Guron*) *le courtois*, le chevalier à l'écu d'or, — après avoir été, à l'âge de quinze ans, le compagnon de Galehout le brun, qui *esperoit grant bien en lui*, tomba, *par mauvais barat* (*par fraude et barat* 360), entre les mains du géant *Luce*, qui le retint jusqu'après la mort d'Uterpendragon; il recouvra enfin sa liberté, ayant combattu pour la femme du monstre (cf. § 634), et se mit en aventures sans connaître ni Arthur ni les chevaliers de ce roi. Il triomphe de sept géants, parents de Luce, de chez qui il ramène une demoiselle captive à ses parents; là arrivent Léodagan de Carmelide et *Ariohan* (var. *Haroan*, *Haraon*) de Saissonie, qui sont de la famille de la demoiselle. Les trois chevaliers, sans se connaître, vont le lendemain en Léonois assister à la guerre. Meliadus est délivré, surtout par la bravoure de Guiron, qui désarçonne le chevalier sans peur, Arthur, le Morhout, Blioberis, Gauvain et bien d'autres. On fait la paix : la reine d'Ecosse est rendue à son époux. Guiron et ses compagnons, étant partis furtivement, rencontrent une messagère envoyée par la nièce du roi de Norgalles, une dame de Norhout, désirant le secours de Léodagan contre deux cousins qui l'avaient faussement accusée d'avoir empoisonné leur neveu dont ils convoitent la terre : ils espèrent ainsi s'emparer aussi de celle de leur cousine. Léodagan, mis en garde par la messagère contre les trahisons auxquelles il s'expose, quitte ses compagnons afin d'aller combattre pour la dame à *Helin* (*Hecin*), à l'extrémité du Norgalles : « Là, dit-il à Ariohan, vous pourrez me retrouver. » Mais, emprisonné par trahison, près de l'endroit du combat, il manqua le jour, et ce fut Ariohan qui le remplaça, *ainsi comme vous orrés ci avant* (l'emprisonnement n'est pourtant pas décrit; cf. p. 448). Ariohan, s'étant séparé de Guiron, trouve mort son cousin, qui vient d'être attiré dans un guet-apens par une des sept demoiselles traitresses, qu'Escanor de la Montagne a envoyées en tous sens pour venger son oncle, tué par un chevalier errant; d'un ermitage voisin, l'oncle d'Ariohan, *Sagremor du Tertre*, anachorète et ancien chevalier, vient prendre, pour l'enterrer, le corps du mort, qui eut nom *Sagremor du Tertre deveé*. Ariohan, ayant *desconfis* d'abord deux et, quatre jours plus tard, cinq chevaliers d'Escanor, et emmenant prisonnière la demoiselle traîtresse, dont il confie la garde à ses écuyers, va se faire soigner dans une maison de religion, et se remet le lendemain *el chemin ou il baoit aler*. Le conte passe à Blioberis, parti de chez Arthur pour courir les aventures du Logres. Il triomphe de *Paridès l'amoureux*, déguisé en demoiselle armée, et amant de la dame *Despiteuse d'amour*; quelque temps après, ayant rencontré Meliadus, qui, guéri de ses blessures, était parti pour chercher son libérateur, il se

Léodagan et Ariohan.

Aventures de Blioberis avec Meliadus et Gauvain.

(il arrive à l'endroit où est la demoiselle), etc., v. p. 448, et suit le texte de 338, 355 jusqu'au départ d'Ariohan avec Léodagan pour la Carmelide; ici Janot continue ainsi : A la cour d'Arthur on est longtemps sans rien faire, après le départ d'Ariohan, jusqu'à ce que se répand partout le bruit de la bravoure d'un chevalier à l'écu d'or, Guiron le courtois, venu nouvellement en Logres; les chevaliers partent pour le trouver, ainsi Meliadus avec Gauvain. Arthur fait proclamer le tournoi d'Henedon, dans lequel fut vainqueur Guiron, qui en partit furtivement et *s'acompaigna* de Danain le roux, bon chevalier, qui fut le premier à savoir le nom de son compagnon. On proclame un nouveau tournoi. Guiron va à Malehault. Suivent les aventures de Meliadus avec Gauvain racontées comme dans 355 (voy. ci-dessous); Janot aussi fait allusion à leur emprisonnement chez Escanor, épisode qui n'est pas donné dans l'imprimé; il ne parvient donc à masquer qu'à demi la suppression en faisant figurer Meliadus et Gauvain parmi les chercheurs de Guiron. Pour la suite Janot concorde avec 338 et les autres mss. Sur le rapport des deux versions, voy. ci-dessous.

met, comme lui, en quête de cet inconnu. Ils trouvent ensuite Gauvain, qui, lui aussi, cherche le chevalier à l'écu d'or. Ayant secouru une des demoiselles d'Escanor, qu'allait tuer *Lambegues de la Forest estrange*, les trois compagnons se laissent mener par elle au château du géant, où, après une vive résistance, Gauvain et Blioberis sont faits prisonniers, de même que Meliadus, qu'on fait tomber, en feignant de fuir devant lui, dans une fosse couverte. — Guiron délivre la demoiselle de *Larquiman* (var. *Laquinant*), que vient de tuer le géant *Trudet* le noir, et met à mort le monstre lui-même après avoir vaincu trois de ses hommes. Au bruit de ces exploits, Arthur se propose d'arranger un tournoi pour faire la connaissance de ce fameux héros, qui attaque ensuite les gens du château d'Escanor, est vainqueur, coupe le bras au géant, qui s'enfuit, et délivre Meliadus avec les autres prisonniers ; le lendemain, il part, accompagné d'une demoiselle qu'il a fait sortir de la prison de Trudet, *Amelide*, amante d'*Ernant de la Lande* et cousine de *Danain le roux*, l'époux de la dame de *Maloaut* (var. *Maloant, Malehault*). Ils arrivent au château de Danain, qui se fait le compagnon d'armes de Guiron. *En ceste partie dist li contes que li rois Artus et li chevalier de la Table Roonde pristrent un tournoiement au chastel de Henedon, pource que li chevalier aventureus aloient plus cele part, pour trouver le chevalier a l'escu d'or* (Guiron). *Et* (*la* 356) *fu li tournoiemens* (*fait* 360). *Danayns estoit malades et navrés, si n'i pot aler* ; il est le seul à qui le brillant inconnu ait révélé son nom. Guiron est vainqueur dans le tournoi. Arthur et ses gens étant désolés de ce qu'il s'en est allé *si quoiement* [1], un nouveau tournoi — au château des *Deux Sœurs* — est proclamé, pour l'attirer, entre les rois de Norhomberlande et de Norgalles. Guiron va à Maloaut, où on lui fait bon accueil. Le récit passe à Ariohan : on va nous conter comment il fit mourir la demoiselle pour venger son cousin [2]. *Or dist li contes que puis que Aryhoan se fu partis du roy Leodagant en tel maniere comme nous avons ça en arriere devisé*, il arrive à l'endroit où il devait mettre à mort la demoiselle [3] ; il la fait tuer par un de ses écuyers, *tout ainsi comme il li*

Guiron et Danain.

1. On voit que le tournoi d Henedon est abrégé dans 338, etc. ; il en est de même de 355 et Janot (v. ci-dessus ; l'imprimé place la mention du tournoi après le retour de Léodagan avec Ariohan en Carmelide). Plus loin, là où Meliadus converse avec Gauvain, etc. (ci-dessous), on nous dit que dans ce tournoi (var. *Horedum*, *Henedum*), le roi de Norgalles a été inférieur au roi de Norhomberlande.

2. *Pour — cousin* manque dans 355, 360.

3. Pour concilier ceci avec ce qui précède dans 338, etc., nous serions obligés d'admettre, dans ces mss., une grosse lacune contenant d'abord une nouvelle rencontre d'Ariohan avec Léodagan, qui, en laissant son compagnon avec Guiron, lui avait fixé Hetin comme rendez-vous, puis de nouveaux détails sur la demoiselle traitresse emmenée par Ariohan et, enfin, l'emprisonnement de Léodagan. Pour ces deux derniers points, l'existence d'une lacune est manifeste. Mais une nouvelle rencontre du prince saxon avec le roi de Carmelide avant le combat à outrance que celui-ci va soutenir est invraisemblable et parait peu conforme aux habitudes du prosateur. Je suis porté à croire qu'à partir de la laisse *Or dist li contes que puis que Aryhoan se fu partis du roy Leodagant*, l'original de 338, etc., sans donner la suite primitive, perdue dans les mss. de Paris, de la version, a adopté, par une fusion de textes (cf. les noms *Hetin-Hesan*, et la substitution de Lac à Blioberis, v. la note suiv.), la continuation de la version de 355, etc., dont le morceau précédent a peut-être été conservé par Janot (v. ci-dessus), qui présente les aventures d'Ariohan et de Léodagan en Carmelide avec une ampleur inusitée dans l'imprimé, où, pour souder ensemble deux bouts de texte, on se contente ordinairement de quelques mots de transition. La question se complique d'ailleurs d'une autre, à savoir si la rédaction de 338, etc., qui, comme nous l'avons vu plus haut, font finir la guerre de Meliadus par le secours que lui porte Guiron, est plus ancienne que celle de 355, etc., dans laquelle Meliadus est fait prisonnier. Cette derniere rédaction se recommande par la façon fort naturelle dont on voit introduire d'abord Ariohan, chef de l'invasion saxonne, puis — dans Janot ; son récit unique est cependant sujet à caution — Léodagan, qui sauve Ariohan arrivé en Carmelide après avoir quitté la cour d'Arthur ; le combat singulier entre le prince des Saxons et Meliadus,

avoit promis, et se rend ensuite vers l'*issue* de Norgalles pour rejoindre Léodagan, comme celui-ci le lui avait indiqué au départ. Il arrive au château d'*Hesan* (*Helan* 360) le jour même où le roi fut emprisonné, *ainsi comme je vous ay conté ça arrieres*, et le remplace dans le combat singulier contre les deux cousins de la dame de Norhout. Il est vainqueur et part, suivi du seigneur de l'*Estroite Marche*, qui obtient la permission de l'accompagner, et qui, sur son ordre, va délivrer le roi Léodagan. Celui-ci, ayant rappelé avec dépit la trahison de la demoiselle qui l'avait fait jeter en prison, retourne avec Ariohan en Carmelide. Le conte revient à Meliadus, à Gauvain et à Blioberis, qui, guéris des blessures qu'ils avaient reçues au château d'Escanor, sont rejoints par Lac [1]; celui-ci leur parle d'un inconnu, qu'à son écu d'argent, *sans autre tainture*, il a cru reconnaitre pour le bon chevalier sans peur, et qui a triomphé de quarante adversaires auprès d'un pont du Sorelois. Les quatre voyageurs partent ensemble pour aller au tournoi du château des Deux Sœurs. Ils traversent une forêt dont la vue rappelle à Gauvain sa victoire sur *Heliadel* de Norhomberlande, à Blioberis la honte que, après avoir remporté le prix du tournoi de *Sabie*, il avait subie de la part de son hôte, qui, en le désarçonnant, l'empêcha d'enlever sa femme, et enfin à Meliadus comment, vainqueur dans le tournoi de *Landemore* arrangé par les rois de Norhomberlande et de Galles, il avait été indignement trompé par un *lecheeur* de sa demoiselle : ce traître ayant substitué ses armes à celles du vainqueur, endormi près d'une fontaine, le roi fut contraint de prendre la place du misérable sur la charrette du déshonneur. Après que les héros de ces aventures en ont fait le récit à leurs compagnons de route, on rencontre Heliadel, qui abat Gauvain, et qui est à son tour renversé par Meliadus. On laisse à l'hôtel Gauvain blessé, et on arrive à l'endroit du tournoi [2].

633. Guiron, qui, pendant son séjour à Maloaut, a résisté aux propositions amoureuses de la femme de son ami [3], va avec lui, incognito, au tournoi, dans lequel ils sont vainqueurs. Danain part, en confiant son épouse à Guiron, pour venger un cousin, le chevalier de la *Mareschiere*, tué par deux frères de la Terre foraine. — Lac se sépare de Meliadus afin d'aller enlever la dame de Maloaut revenant du tour- La dame de Maloaut.

doublet de celui de Tristan contre Helyas (§ 278), pourrait bien être du fait de l'auteur du *Palamède*, où l'on voit souvent de ces lieux communs renouvelés de romans antérieurs, et la description de la guerre de Meliadus avec le roi d'Ecosse fait l'effet d'avoir été abrégée dans 338, etc. D'autre part, ces manuscrits comblent plusieurs lacunes importantes de 355, etc., ainsi la première apparition de Guiron le courtois, sa premiere rencontre avec Danain le roux, ses premiers exploits, qui le firent tant admirer à la cour d'Arthur, et sa quête par Meliadus, Gauvain, Blioberis; notons aussi que Janot raconte les malheurs de la dame de Norhout à peu près comme 338. Il serait en somme possible que chacune des deux versions, entre lesquelles le fragment faisant suite dans 350 au combat singulier pourrait marquer un trait d'union, représentassent une partie de la rédaction originaire, qui, ayant donné la captivité de Meliadus (355, etc.) et ayant mis le roi de Léonois en rapport avec Guiron, aurait ensuite raconté les *enfances* de ce chevalier (cf. 338, etc.). — Pour ce qui suit, tous les mss. du *Palamède* offrent le même fond.

1. Dans 355, Janot, 350, 360, les trois compagnons sortis de la prison d'Escanor sont Meliadus, Gauvain et Lac; puis ces trois sont rejoints par Blioberis. C'est probablement un reste d'une rédaction divergente, et non une simple interversion de noms, vu le croisement dans 360, qui plus haut, d'accord avec 338, etc., a donné Blioberis comme le troisième prisonnier.

2. Ici Janot passe à Segurades, qui abat Galehout au pont défendu par ce dernier (v. p. 431). Les aventures suivantes du *Palamède*, supprimées dans Janot, qui nous renvoie au *Guiron*, au *Tristan* et au *Lancelot*, se retrouvent dans Verard (cf. p. 432, n. 1).

3. La façon dont ceci est présenté dans les mss. semble accuser une lacune ancienne.

noi avec vingt-six chevaliers. Guiron, qui a des soupçons, le suit; gêné par l'obscurité de la nuit, il fait halte à une fontaine où arrive Lac, qui, se croyant seul, profère des plaintes d'amour, et qui, ayant avisé son voisin, lie conversation avec lui : sans le connaître, il lui propose d'assister, le lendemain, au merveilleux *fet* qu'il compte *emprendre* pour sa dame, et lui parle de Guiron, qu'il porte aux nues; « mais, ajoute-t-il, un jour cet incomparable, à la cour du roi de Norhomberlande, sur la rivière de *Surne*, laissa — chose inouïe de lui — emmener sans vengeance la dame de son compagnon, un beau couard, par un petit chevalier. » Puis Lac veut raconter un exploit de Guiron. Celui-ci ne consent à écouter qu'après s'être amusé pendant quelque temps à faire enrager son interlocuteur par des sarcasmes et avoir ri aux éclats du défi que lui lance le narrateur exaspéré, dont il éveille de nouveau la colère en prétendant ne pas avoir bien entendu le commencement du conte : « C'est, lui dit-il, que je vous suis inférieur en intelligence comme en toute autre chose. » L'autre parvient enfin à débiter son récit[1] : il avait vu Guiron, qui s'était soustrait à la joute avec le petit chevalier, conquérir la dame du couard d'abord sur le seigneur de l'*Estroite Marche* avec ses trente hommes et ensuite sur lui-même, qui avait profité de la lassitude du vainqueur pour essayer de lui ôter la dame [2]. Guiron sait, dès lors, que le rapporteur est Lac. Au point du jour, les deux chevaliers partent ensemble et gagnent la route de Maloaut, où ils s'arrêtent pour attendre la venue de la belle dame, qui a passé la nuit au château de *la Roche*; au moment où Lac, ayant triomphé de la nombreuse suite de la femme de Danain, veut emmener celle-ci, il est rudement abattu par Guiron, qui s'en va en compagnie de la dame et arrive avec elle à une fontaine. Déjà il est sur le point de céder aux charmes de la belle châtelaine, lorsque son épée, qu'avait portée Hector le brun[3], tombe par hasard dans la fontaine; il la ramasse et lit, en l'essuyant, l'inscription gravée sur le plat, *pour l'achoison* de ce même Hector, et rappelant le premier devoir chevaleresque, la loyauté[3]. Désespéré d'avoir songé un instant à tromper son ami, il se transperce; il est empêché de se frapper une seconde fois par la dame, qui se laisse tomber sur ses bras. Avec un dernier effort il retient son épée, que veut lui ôter un chevalier de Maloaut qui survient, et qui s'éloigne après deux tentatives inutiles. — Pendant ce temps, Danain, ayant trouvé un chevalier dans un pavillon où arrive *Henor de la Selve*, un beau couard — tous les deux ont été vaincus autrefois par Danain — rejoint les frères de la Terre foraine; il tue l'un et envoie l'autre, nommé *Arem*, se constituer prisonnier chez le père de leur victime. Informé par un *valet* de la tentative d'enlèvement de Lac, il se lance sur les pas de celui-ci, qui est emprisonné, avec le roi Pharamont, chez *Danidain l'orgueilleux*, cousin de Brehus, et, après avoir écouté le récit mensonger que lui fait un chevalier de Camaaloth, trouve enfin sa femme à la fontaine avec Guiron; il fait transporter son ami au château de Maloaut, et lui pardonne les intentions coupables que

Loyauté de Guiron.

1. Cf. Dunlop-Wilson, I, 235-6, où il est dit, avec plus d'esprit que d'exactitude, que Lac cherche à gagner du temps, afin que ses projets ne soient point déjoués par Guiron.
2. Des récits semblables sur le beau couard Henor de la Selve (cf. Henor de Norhomberlande, p. 432) se retrouvent dans la suite.
3. Nulle part je n'ai vu expliquer comment l'épée d'Hector se trouve dans la possession de Guiron; ce doit être Galehout qui la lui a transmise.

Guiron lui avoue. — Meliadus étant resté au château des Deux Sœurs après avoir été quitté par Lac[1], y cause avec *Helyan*[2] *le brun*, qui fait l'éloge de son ancien maître Guiron, et qui, à la prière du roi, lui raconte comment Galehout le brun, avec lequel le jeune Guiron s'était *acompaigniez*, tua[3] un géant qui, ayant enlevé leur demoiselle, avait ensuite vaincu Guiron, et comment un peu avant sa mort, causée par une demoiselle de l'extrémité du Norgalles, dont il était amoureux, ce même Galehout renversa, après le tournoi de Rohestoc, où il avait été blessé ainsi que Guiron, qui fut obligé de se faire soigner dans un château, Meliadus et le bon chevalier sans peur dans la *Basse forest* et les força de rendre à son conducteur légitime une demoiselle pour laquelle ils venaient de se battre. Meliadus décide le ci-devant écuyer de Guiron à rester encore une journée à l'hôtel, et, le lendemain, met sur le tapis feu Hector le brun, père de Galehout. Helyan répète ce qu'il en a entendu dire en Orcanie : « Un jour que nous étions hébergés par un vieux chevalier de ce pays, — Guiron était depuis deux ans le compagnon de Galehout, qui protestait vivement chaque fois que le jeune homme prétendait qu'Hector avait dû être inférieur à son fils, — notre hôte, pour qui le premier des héros était le père de Galehout, et après lui *Adalon* (var. *Abdalon*), *sire de Listenois*, nous conta, sur la prière de Guiron, comment Hector avec Adalon, devenu son compagnon d'armes, secourut le parent de ce dernier, le sire de l'*Estroite Marche*, assiégé par le roi de Norhomberlande. » Helyan fait ensuite un dernier récit : Hector le brun et son compagnon, le bon chevalier *Helyanor le pauvre*, un des ancêtres d'Escorant le pauvre, adoraient tous les deux la sœur d'Adalon, promise en mariage au roi d'Orcanie. Helyanor tenta d'enlever la dame en attaquant le roi et ses trente chevaliers, parmi lesquels se trouvaient dix frères d'Adalon : il allait succomber, lorsque Hector lui vint en aide, conquit la reine et la céda généreusement à Helyanor, qui voulait se donner la mort dans son désespoir d'avoir perdu ce qu'il aimait. — Meliadus, ayant appris la tentative de Lac pour ravir la dame de Maloaut, part le lendemain pour aller le chercher, craignant que le mari et son ami n'usent de représailles ; Helyan, sur le conseil du roi, se rend au château de Danain pour revoir Guiron[4]. Meliadus, en quête de Lac, trouve Danidain, puis le Morhout avec un couard de Cornouaille, dont le Morhout délivre la femme en mettant en déroute vingt chevaliers du neveu du roi d'Estrangorre, qui avait emmené la dame. Meliadus force Danidain de rendre la liberté à Lac et à Pharamont. La femme du couard préfère son mari au Morhout, qui lui a permis de choisir, et les époux s'en vont ensemble ; Henor de la Selve, survenu, les suit avec l'intention de conquérir la dame. Pour

Récits sur les Bruns.

1. Cf. Rusticien, § 642.
2. *Heryan* 350, *Helyoner* 338, 356, *Helyorner* 3477.
3. Il y a deux mois à peine, Guiron était chevalier nouveau, 355, 338 (il n'y a pas longtemps, 360, sans date précise). Cette faute n'est pas dans 356, 3477, 350 : il y avait à peine deux (quatorze, 350) mois depuis l'adoubement de Guiron. — Pour le géant, cf. 358 ; p. 437. — Helyan dit un peu plus loin que Galehout préférait Lamorat de Listenois aux autres chevaliers contemporains d'Uterpendragon (cf. p. 442). — Sur la mort de Galehout, je n'ai pas trouvé ailleurs d'autres indications que celles qu'on va lire ci-après.
4. Fin de 356, de 3477 et de 360, continués par 357, 3478, 361. Ce qui suit paraît avoir été supprimé dans 355, qui passe au milieu de l'épisode d'Absalon, après lequel ce même ms. donne, comme un morceau détaché et avec un texte différent d'abord, la rencontre de Guiron avec le chevalier à l'écu mi-parti ; Verard comble les lacunes en quelques mots (v. § 635).

Conversation.

consoler le Morhout, Pharamont raconte comme quoi une demoiselle qu'il avait sauvée de mort fut assez ingrate pour l'accuser, devant le roi de Norhomberlande, de l'avoir prise à son amant, un vilain chevalier traitre, qu'elle reprend en éconduisant Pharamont. Lac, approuvé par Meliadus, déclare Guiron le meilleur chevalier du monde, supérieur même au bon chevalier sans peur et au père de Tristan. On va se loger dans une *tour*, où arrive *Helain* (var. *Helyan*) *le bloi*, de la Table Ronde, oncle de la mère de Sagremor et frère de l'empereur de Constantinople[1]. Le Morhout, *gabé* par Meliadus, se venge en lui rappelant certaine demoiselle au *samit* jaune; le roi, très embarrassé, consent enfin à faire le récit de sa mésaventure: reconduisant une pucelle qu'il avait secourue contre un ravisseur, l'envie lui vint de la prendre pour lui-même, mais la jeune fille protesta, et il ne put obtenir d'elle que la permission de la mener à la cour d'Uterpendragon à Carduel, où elle donna la préférence à celui qu'elle aimait (le Morhout) sur Meliadus, qui eut à subir les brocards des courtisans. Helain parle d'Henor de la Selve: il vient de le voir abattre par un petit chevalier qui prit la défense de la femme du Cornouaillais[2], et qui, ayant été frappé à la figure par un vilain nain pour avoir touché au poltron, jeta ses armes et s'en alla solliciter un *congié* auprès d'Arthur. L'hôte de nos quatre compagnons raconte ensuite comment Pharamont, après avoir eu le dessus dans plusieurs joutes entreprises pour des demoiselles et avoir fait la rencontre de Brehus, trouva à la fin son vainqueur. — Helain triomphe d'Alphazar le méconnu, qui veut livrer à Brehus une méchante demoiselle pour la punir de l'avoir trompé avec un vieux nain, le contraint de la lui céder et part avec elle. Meliadus et les deux autres rencontrent *Hervi de Rivel*[3] cherchant Guiron, qui l'avait renversé avec quatre compagnons et lui avait ôté une demoiselle; il en conduit une autre fort laide, appelée *Elide*, qu'il abandonne au Morhout après l'avoir désarçonné.

Le Morhout emprisonné.

Le Morhout a l'imprudence de témoigner un peu vivement le dégoût que lui inspire Elide, et est mené par elle au château d'un vavasseur dont il vient de tuer le fils, qui avait voulu couper la tête à Elide pour venger un frère mort par suite des intrigues de cette traîtresse; elle dénonce son conducteur, et le Morhout est emprisonné avant la fin d'un récit fait par le châtelain, qui dit avoir à grand'peine délivré Guiron de la prison où il était tombé par la trahison d'une demoiselle que ce héros venait de défendre victorieusement contre dix adversaires après en avoir terrassé cinq autres au Pont des Cinq Lances. — Helain, avec son compagnon d'armes *Amant de l'Espine*, père d'*Adamon*, le beau jouteur, sont renversés par Danain, qui se bat ensuite avec Lac conduisant une fort vilaine demoiselle. On voit approcher trente-six chevaliers et trente *serjans* menant un prisonnier dit de Cornouaille, et dont les armes sont traînées à la queue d'un cheval conduit par un nain: Helain et ses trois compagnons, sans vouloir le délivrer, lui rendent ses armes, et le prétendu Cornouaillais tue ou chasse ses ennemis et s'éloigne après avoir désarçonné aussi les quatre, qui n'en reviennent

1. 350 : oncle de Sagremor, sans plus.

2. Le couard de Cornouaille et sa femme ne sont pas mentionnés ici dans 338, 357, 3478, 361; bourdon.

3. « Dont nous avons parlé *ça en arriere*, et *encore vous en parlerons* plus loin. » Je n'ai pourtant pas retrouvé Hervi de Rivel ailleurs dans le *Palamède*.

pas d'étonnement. Danain ne peut croire que c'est Guiron, qu'il a laissé à Maloaut *n'avoit pas encore trois jours acomplis*. A quel propos? *Li comptes* nous l'expliquera *tout maintenant. A celui temps avoit près de Maloaut une damoisele si bele et si avenant comme li comptes a compté ça en arriere*[1]; elle s'appelle *Bloie*, comme la dame de Maloaut, et aime Guiron, *dès lors qu'il se herberja en son ostel; et puis que mess. Guirons s'en fu partis, il l'oublia et pensa en autre lieu.* Bloie.

634. Elle ne connait pas son nom et ne sait que par ouï dire qu'il est le meilleur chevalier du monde. Ayant appris, à l'époque où Guiron se blessa à la fontaine, qu'il était chez son compagnon Danain, elle appela son cousin et lui dit : « Allez à Maloaut trouver *le bon chevalier qui oan sejourna en cest chastel si navrez comme vous veïstes*, et priez-le, en lui reprochant de m'avoir oubliée si vite, de tenir la promesse qu'il fit en partant de revenir me voir. » Le *valet* fut présenté à Guiron convalescent par un chevalier qui avait été avec lui *en l'ostel Bloie.* Guiron, ne pouvant encore chevaucher, envoya son frère d'armes *reconforter* Bloie. Danain arriva, avec le *valet*, au château qu'habitait la belle pucelle, et dont le seigneur était absent. Bloie, la fille d'un chevalier pauvre, et aussi fière que belle, le reçut avec une grande réserve. Elle lui demanda le nom de son ami, qu'elle ignorait, quoique il fût resté près d'elle plus de quinze jours, mais le voyant hésiter, elle renonça à le savoir. Danain, tombé amoureux de la jeune fille, ne quitta le château qu'après cinq[2] jours. Inquiet de cette absence prolongée et craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur, Guiron partit à la recherche de son compagnon. Celui-ci, ayant terrassé successivement un chevalier errant et Ivain, qui l'avaient arraché à ses profondes rêveries d'amour, revint à la nuit, sans savoir comment, au château de Bloie; la *gaite* n'ayant pas voulu le laisser entrer, il s'en alla et rencontra le roi Caradoc *Brief Bras*, poursuivant un ami qui lui avait enlevé sa fiancée. Faisant route ensemble, ils trouvèrent le traître mort, tué par un des hommes liges du roi ; ce loyal sujet, tout en ayant été chassé par Caradoc *pour un mesfait* envers un chevalier, avait tenu à défendre l'honneur de son souverain. Danain quitta le roi et, peu après, trouva Helain avec Amant, comme nous l'avons rapporté ci-dessus; l'inconnu qui les avait étonnés par sa prodigieuse bravoure était bien Guiron. Danain retourne à Maloaut; n'y ayant pas trouvé son ami, il repart le lendemain, toujours en proie à ses peines d'amour. Guiron rencontre Gauvain. Arrive Lac, qui cherche Guiron, et qui laisse sa demoiselle laide à Gauvain, après l'avoir renversé; se voyant méprisée de son nouveau conducteur, elle se met sous la protection de Guiron, qui part avec elle, en défendant à Lac de l'accompagner. Ce dernier se loge avec Gauvain chez un châtelain qui leur raconte comment Guiron, pris pour un chevalier de Cornouaille, avait été privé de sa liberté et envoyé à Maloaut pour être jugé par Danain; *Kinados*, cousin de Guiron et père d'Ossenam Cœur-hardi, arrive et raconte

Suite des aventures de Guiron.

1. On voit par cette remarque et par les allusions faites dans la suite que le récit de la première rencontre de Guiron avec Bloie a disparu dans une lacune, qui se trouvait peut-être à l'endroit où est mentionné pour la première fois le tournoi d'Henedon (p. 448).

2. Plus haut il est dit que Danain était absent de Maloaut depuis trois jours; des contradictions de ce genre, assez nombreuses dans les mss. des romans en prose, indiquent plutôt une faute de chiffre qu'une divergence de rédaction.

qu'il vient d'être blessé par un fort bon chevalier, qui n'est autre que Guiron. Celui-ci, avec la demoiselle, est hébergé par un vavasseur, qui raconte comment Galehout tua le frère du roi de Norhomberlande, *Aquilan*, et ses quatorze fils; pour entendre ce conte jusqu'au bout, Guiron consent à se nommer. Le fils de l'hôte, ne pouvant résister au désir de combattre le chevalier, va, avec son cousin *Druasin* (var. *Drusam*, *Druensin*, *Drusin*), se poster devant l'hôtel; survient Kinados, cherchant Guiron. Notre héros, ayant désarçonné le fils de son hôte et Druasim, laisse Kinados, sans vouloir agréer ses compliments, et trouve *Heliados* menant garrotté son ami *Heliain*, qui vient de le tromper avec une demoiselle; on rencontre un chevalier chantant, accompagné d'une demoiselle qui l'abandonne dès qu'il a été abattu par Heliados, et lui préfère le sénéchal Keu, qui survient, et qui est désarçonné par le chevalier chanteur. Heliados, qui essaie de la reconquérir, est renversé; puis la demoiselle exige que son amant tourne ses armes contre Guiron, avec qui elle se prend de discussion, n'admettant pas les reproches qu'il lui adresse sur sa conduite. Guiron menace de la donner au premier nain venu, est vainqueur et la contraint d'aller à pied après lui; l'amant la suit, également à pied. Arrive un vieux nain fort laid, qui vient d'être privé de sa naine par un chevalier. Guiron ayant rendu la demoiselle à son fidèle adorateur, suit le nain, oblige le ravisseur, *Elsilan* (var. *Esylan*), de céder la naine et l'empêche de punir une traîtresse. Il accepte l'hospitalité d'Elsilan, dont le vieux père, *Elicar* (var. *Helyacer*) *le fort*, à la question de Guiron, répond qu'il considère comme les meilleurs chevaliers Hector le brun et son fils Galehout, le compagnon de Guiron, qu'on dit mort. « Avec ce dernier, poursuit le vieillard, je me battis une fois pour assurer le trône au fils cadet du feu roi de Norhomberlande; je m'étais chargé devant Uterpendragon de ce combat, croyant que j'allais être mis en présence de *Lyanor de la Montagne*, mais j'eus pour adversaire Guiron, qui n'était pas en prison, comme je l'avais supposé, et qui me vainquit en me *mehaignant* du bras droit. » Elicar ayant déclaré Lamorat de Listenois inférieur à Guiron, celui-ci lui dit : « Par vous je reçus ma première blessure : je ne portais les armes que depuis quinze jours, quand vous m'abattîtes dans un étang devant le château du *Parc*. » Elicar reconnaît alors le célèbre héros et lui demande des détails sur la mort de Galehout, mais Guiron refuse, en pleurant, d'en parler. « Vous étiez bien jeune, reprend le vieux, à l'époque où vous remportâtes la victoire sur moi. Où avez-vous donc été depuis? — J'ai passé près de dix ans sur les confins du Norgalles et du Sorelois, dans une prison où l'on m'accordait de temps en temps un mois de congé. — Ah! s'écrie Elsilan, c'était la tour du géant (Luce, ajoute 350). Vous y étiez depuis quatre ans, quand arriva une demoiselle de Sorelois (plus loin : du Norgalles), revenant d'un tournoi dont le prix avait été gagné par son amant Lamorat de Listenois, qui m'arma chevalier. La maîtresse de la tour, celle qui vous tint en prison, entendant la demoiselle louer Lamorat, fit votre éloge, et les deux dames décidèrent d'arranger un combat entre vous et le vainqueur du tournoi. Moi, je venais de vous apporter à manger, et j'assistais à votre entretien avec la châtelaine, qui vous ordonna de vous apprêter à la bataille [1] et vous promit de vous rendre la liberté dans le cas où vous

Lamorat de Listenois.

1. **Ici 350 passe, après un feuillet blanc (f° 269), à Guiron, qui se laisse adoucir par Serse (v.**

désarçonneriez du premier coup votre adversaire. Vous y réussîtes. Lamorat, gravement blessé, reconnut en vous celui qu'il avait longtemps cherché. Quant à la dame de la tour, elle mourut pour l'amour de vous, dont elle avait jusque-là ignoré le nom [1]. » — Guiron et sa demoiselle se remettent en route le lendemain. Surpris sept jours après par un orage nocturne, ils trouvent un beau pavillon appartenant à un chevalier cruel et *felon*, qui rentre au même instant chez lui, puis revient désarmé à la porte et refuse brutalement d'héberger les deux voyageurs. Ils vont prendre leur logis chez un forestier, et, le lendemain, rencontrent le frère de la demoiselle, ***Esmeres*** (var. ***Emeres***) ***de la Roche***, qui provoque Guiron. Celui-ci le renverse et s'en va seul. Il atteint un beau chevalier de grande stature, qui porte un écu mi-parti d'argent et de vert, et qui, marchant comme Guiron vers Maloaut, propose de faire route ensemble : « *Certes, dist Guiron, je m'i acort.* » *Lors sont acompaigniés ensamble Guirons li courtois et li chevaliers a l'escu miparti. Il n'orent mie granment chevauchié* lorsqu'ils rencontrent un chevalier qui en fait mener, par un nain, un autre marchant à pied, les mains liées ; Guiron reconnait dans le prisonnier celui qui, la veille, s'était montré si peu aimable pour lui devant le pavillon. Le maître du nain raconte qu'il avait envoyé à un château voisin une demoiselle aimée ; un de ses parents, qui la conduisait, avait été attaqué et blessé par le captif, et celui-ci, s'étant emparé de la belle, l'avait donnée à un nain, qui devait la faire aller à pied [2]. Le coupable obtient, en s'engageant à mener une vie meilleure, le secours de Guiron et est délivré par lui ; il s'appelle *Serse* (var. ***Sers***), est du lignage d'Hector le brun et a été *norris* chez Brun le félon. Guiron et Serse.

635. Le conte passe à Meliadus, qui, après avoir *erré* pendant quinze jours, rencontre sur le grand chemin de la ***Forest desvoiable*** (*desvoye* 361), à l'heure de *nonne*, près d'une croix où se trouve un beau pin, un chevalier (*Absalon*; voy. ci-après) absorbé dans ses pensées [3]. Il refuse de Meliadus et Absalon.

ci-après), dont la délivrance, comme dans 355, etc., est immédiatement suivie de celle de Meliadus ; cf. p. 456, n.

1. Le récit qu'on vient de lire de l'affranchissement de Guiron nous rappelle la remarque faite plus haut (p. 447) sur le combat de notre héros pour la femme du géant ; cependant la dame, appelée constamment *damoisele*, de la tour ne semble pas être identique à l'épouse de Luce. — Les mss. n'expliquent pas la présence d'Elsilan, qui paraît jouer le rôle de geôlier.

2. Il est probable que, pour les épisodes suivants le départ de Guiron du château d'Elsilan, la version fragmentaire de 355, etc., contient des données plus anciennes ; cf. la note suivante.

3. Ici reprend 355 (cf. p. 451, note), avec un texte différent, dont le début primitif manque, et qui a été inséré par une erreur soit d'arrangement, soit de reliure, dans 357, 3478 ; en effet, ces deux manuscrits, après avoir donné, comme 338, la fin du second *livre* du *Palamède*, où sont annoncées des aventures de Meliadus (v. § 638, dern. note), présentent, pour la seconde fois et, ici, de la même façon que 355, l'aventure de Meliadus avec Absalon, donnée déjà une fois selon la rédaction de 338. Voici le commencement de ce texte de 355 (f° 289 a) : *En ceste partie dit li contes que puiz que le rois Meliadus se fu acompaigniés au chevalier qui amoit la fille Esera* (*& sera* 357, *Et sera* 3478), *ainsi comme li comptez a ja devisé ça en arrieres tot apertement, et il furent ambedui venus a la maison de religion dont je vous ai parlé*, ils y sont fort bien reçus. Ils partent de bonne heure le lendemain, Meliadus étant pressé de terminer *l'aventure ou il devoit metre son cors* pour l'amour de son compagnon ; le roi emméne sa demoiselle (phrase rayée postérieurement dans 355 ; aucun des mss. ne reparle de cette demoiselle). On arrive à la croix où, la veille, Meliadus avait trouvé le chevalier *si durement pensant con li comptes a ja devisé ça en arrieres*, et on descend de cheval pour attendre le neveu du roi d'Ecosse, qui, escorté par une trentaine d'hommes, doit passer avec la demoiselle aimée du chevalier. « Comment vous appelez-vous ? demande Meliadus à celui-ci. — *Hector du chastel Ygerne*, en souvenir du grand héros Hector le brun, » repond le jeune homme, qui répète ensuite ce qu'il a déjà dit la veille : « J'ai le pressentiment que je dois mourir aujourd'hui même. » (Verard écarte toutes ces lacunes en reconstruisant, d'après le texte de 355, le commencement de notre épisode. Meliadus, dit l'imprimé, quitte *le chevalier de Malo*[*a*]*nc* — c'est-à-dire le ch. qui devait aller à Maloaut, Helyan ; cf. p. 451 — et trouve, au soir, près

jouter, mais consent à indiquer la cause de sa préoccupation : « Dans la première année de ma *chevalerie*, dit-il, je me fis le compagnon d'un chevalier d'Ecosse [neveu du roi d'Ecosse]. Nous étions frères d'armes depuis dix ans, lorsque naguère, revenant en Logres d'un tournoi qui eut lieu *en la marche de Sorelois et de Norhombrelande* et dans lequel

Version de 355, etc.

d'une croix du grand chemin, un chevalier enseveli dans ses rêveries. Le neveu du roi d'Ecosse, raconte-t-il, qui était depuis longtemps son frère d'armes, l'a privé de sa bien-aimée, qu'il essayera de reconquérir le lendemain, lorsque, comme « je le sais bien », dit-il, le traitre passera avec trente compagnons ; cependant un pressentiment lui dit qu'il perdra la vie en cette occasion. Meliadus l'emmène, en lui promettant son secours. Ils sont logés dans une maison de religion, où on les reçoit fort bien, etc., comme 355, mais l'imprimé supprime la demoiselle de Meliadus, ne reparle pas des trente chevaliers de l'escorte et ajoute à la réponse du malheureux amant déclinant son nom : « Je me nomme Hector en mémoire d'Hector le brun » ces paroles du même : « Mais d'aucuns m'appellent *Absalon*, et quant à mon *estre*, vous pourrez vous renseigner au château d'Ygerne. »). Le chevalier fait promettre à Meliadus de l'enterrer à l'endroit où ils se trouvent, avec cette épitaphe : Hector, martyr d'amour. Pendant leur conversation arrive l'ennemi. Le récit de la bataille suivante est plus circonstancié que dans 338, etc., où Meliadus ne s'élance contre la cavalcade qu'après la mort du jeune chevalier, que son rival enferre *par andeus les costés*, tandis que dans 355, etc., où le roi et son compagnon attaquent ensemble, ce dernier, ayant reçu un coup assourdissant par le neveu du roi d'Ecosse, est achevé par un autre chevalier, qui, survenant, lui transperce le *costé senestre*. — Ayant rapporté la capture de Meliadus, 355 et la dernière partie des mss. 357, 8478, passant à des aventures de Guiron isolées de leur contexte, continuent ainsi : *En ceste partie dit li comptes que [puis que] Guiron se fu partiz del chevalier a l'escu d'argent, avec cui il avoit demouré toute la nuit en tele guise et en tele maniere comme li comptes a ja devisé ça en arrierez tout apertement, il commence a chevauchier* (*appertement et comment ilz chevauchierent* 357, 3488, faute) *entre lui et l'autre chevalier, qui portoit l'escu mi parti, et tant chevauchierent entr'eulz .II. cele matinee qu'i[l] tournent au grant chemin dont Guiron s'estoit parti le jour devant*. Ces lacunes, comme on s'y attend, ont disparu dans Verard, qui (f° 110), fait précéder le début de la présente laisse par le résumé suivant, qu'il a pu fabriquer sur le texte de 355 : Guéri de la plaie qu'il s'était faite, Guiron quitte Maloaut pour chercher Danain, *qui tollu luy avoit en son absence une sienne damoyselle, qu'il aymoit par amours; durant laquelle queste il fist de beaulx faitz d'armes*. Dès le premier jour il *s'acompaigna* d'un chevalier qui portait un écu d'argent, et avec lui il passe la nuit sous un arbre, un chevalier du voisinage n'ayant pas voulu l'héberger dans son pavillon. Pendant qu'ils sont couchés, à minuit, arrive un chevalier égaré portant un écu mi-parti ; avec lui Guiron part le lendemain, en laissant le chev. à l'écu d'argent, qui veut s'en aller dans une autre direction. Le reste du f° 110 est laissé en blanc; au f° suivant, qui porte le chiffre 201, après un grand dessin : Lorsque Guiron eut quitté le chev. à l'écu d'argent, etc., absolument comme dans 355. Verard et 355, etc., poursuivent ainsi (après les mots *le jour devant*) : Le nouveau compagnon de Guiron dit avoir trouvé la veille un déloyal chevalier dans lequel, à la description, Guiron reconnait celui qui, la nuit dernière, l'avait si mal reçu au pavillon, *et qui li avoit compté du leu et de l'aignel*; à la prière de Guiron, il raconte ce qui lui était arrivé : « J'allais, dit-il, jouter avec ce mauvais personnage, lorsque je tombai sous mon cheval, qui vint à trébucher et qui fut immédiatement chassé dans la forêt par mon adversaire. Je le suivis et le vit bientôt renverser par un chevalier dont il venait de réclamer la demoiselle et qu'il provoqua ensuite à l'escrime; profitant du moment où le vainqueur attachait son cheval à un arbre, il monta soudain en selle et eut la lâcheté de le renverser et de le fouler aux pieds; il s'en alla après avoir fait don de la demoiselle à un nain qui survint, à condition que celui-ci la ferait aller à pied après lui. Le blessé m'offrit son cheval pour que je pusse aller retrouver le mien; mais je ne tardai pas à m'égarer dans la forêt, et j'errai jusqu'à l'endroit où je vous trouvai. » Guiron raconte à son tour comment il avait été traité devant le pavillon. Nos deux voyageurs ne trouvent pas le blessé sous l'arbre où il était resté; pendant qu'ils y sont arrêtés, *ne encor n'estoit pas venu le chevalier qui après devoit venir, cil qui portoit l'escu d'argent*, ils voient venir quatre chevaliers parmi lesquels le compagnon de Guiron reconnait le blessé, qui conduit un homme lié marchant à côté d'un nain; le conducteur rappelle les principes de chevalerie à Guiron pour le détourner de venir en aide au captif, qui n'est autre que le méchant seigneur du pavillon, et qui, ayant su adoucir Guiron, est délivré par celui-ci. Ici reprend 350 (cf. p. 454), et à partir de cet endroit il y a accord avec 338, etc., dans lesquels l'épisode de la mort d'Absalon est interposé entre la délivrance de Serse et celle de Meliadus, avec raison, à en juger par le début de la laisse où commence le récit de la délivrance de Meliadus : *Or dist li comptes que après ce que Guiron se fu partis du chevalier qui Serse estoit apelés, .. il encontra les escuiers et les valès qui venoient devant le neveu au roy d'Escoce.* Ceci se retrouve dans 350, 355, etc., après le passage où Guiron quitte Serse, qui vient de se nommer; seulement, les mots *Or dist li comptes que* y manquent. Comme un pareil début de laisse serait quelque peu déplacé en tête d'un chapitre précédé immédiatement du récit de l'aventure même à laquelle font allusion les mots de transition, on peut croire que, dans ces mss., l'ordre des épisodes a été interverti. — Pour la délivrance de Meliadus, comme pour ce qui suit, tous les mss. du *Palamède* offrent la même rédaction ; comme 355 se comportent, dans leur dernière moitié, 357, 3478, qui comprennent, en deux parties distinctes, un morceau du roman ayant dans chacune un même fond, mais présenté dans la première selon le texte de 338 et dans la seconde, qui n'est qu'un fragment de la compilation de Rusticien contenant l'interpolation du *Palamède*, d'après celui de 355 (cf. plus haut). Nous désignerons la seconde partie de

j'avais vaincu, nous fîmes halte près d'une fontaine voisine. Survint une messagère qui me cherchait depuis quelque temps, et qui s'en alla après m'avoir dit *sa volenté*. C'était *la damoisele a une damoisele de cest pays* (elle était *damoiselle d'une damoiselle de son pays* 361); j'adore sa maitresse à ce point que *je sai de certain que je morrai prochainement pour s'amour*. Mon camarade me fit avouer ma passion; sans défiance je promis de lui montrer celle que j'aime, et je l'amenai chez le père de la dame, dont il tomba aussitôt amoureux. Le lendemain, il prit

Le neveu du roi d'Ecosse.

357, 3478 par les chiffres 357[2], 3478[2].

Nous venons de parler ci-dessus de quelques épisodes dont l'ordre diffère dans les deux versions représentées par les deux familles de nos mss. (338, etc., contre 355, etc., et 350). Il nous reste à examiner les autres divergences plus importantes qui, depuis l'introduction de Serse, distinguent ces versions dans lesquelles nous constatons de singulières disparates à côté de graves lacunes. La famille *a* comprend en une seule après-midi la bataille contre le neveu du roi d'Ecosse et celle qu'entreprend ensuite Guiron pour délivrer Meliadus avec tout ce qui précède la mort de la demoiselle; il était plus naturel et plus conforme aux *ambages* du roman en prose d'accorder à tant d'évènements une journée entière, comme le fait la famille *b*. Au reste, plusieurs fois par la suite, *a* nous dit, à l'égal de *b*, que la première bataille, que *a* avait d'abord placée après l'heure de *none*, s'est livrée au matin, ce qui n'est guère qu'une simple inexactitude d'expression. Une contradiction plus frappante se présente dans *b*. Meliadus conduisant une demoiselle, qui n'est plus mentionnée depuis, y demande le nom du chevalier, qui s'appelle Hector; plus bas, le roi dit avoir oublié de faire cette demande, non seulement dans *a*, où il ne demande ni ne connait le nom, mais encore dans *b*, si la reconstitution de la leçon originaire est juste (voy. la note suivante; cet oubli est d'autant plus surprenant dans *b* que les deux voyageurs y passent la nuit ensemble, et qu'on y voit figurer le nom — Esera — du père de la demoiselle aimée d'Hector); en outre, le nom du jeune homme, là où tous les mss. le donnent, est Absalon (de même au § 638), et non pas Hector (on ne saurait accepter l'interprétation de Verard, qui, seul, affuble le chevalier des deux noms). Dans la conversation précédente avec Guiron, *a* fait dire à Meliadus qu'il *lui membre bien* (cf. la note sur ces mots) du nom du château d'Yguerne, qui n'a été donné que par *b*. Il sait aussi que les amants naquirent et furent élevés ensemble, sans qu'aucun ms. ait indiqué d'où le roi tient cette information; l'inscription que, comme il le raconte ensuite, Absalon l'a prié de faire mettre sur la tombe, pas plus que la promesse faite par le traitre à son ami et rappelée plus loin par Guiron, n'a été déjà mentionnée dans *a*. Enfin, dans *b*, Guiron est mis en rapport avec un chevalier à l'écu d'argent dont la première apparition est perdue dans une lacune, mal comblée par Verard, qui omet de nous dire pourquoi l'inconnu devait *venir après*, de même qu'il laisse subsister l'allusion au conte — non mentionné auparavant — du loup et de l'agneau; le personnage en question est visiblement identique au porteur d'écu d'argent qui apparait plus loin aussi dans *a*, où il est introduit, tout brusquement, comme quelqu'un dont on aurait déjà parlé. Comment expliquer toutes ces singularités?

Deux hypothèses sont possibles: 1° La version de *a* est bonne jusqu'à la laisse qui contient la délivrance de Meliadus; à cet endroit a eu lieu, dans *a*, une juxtaposition du texte que nous retrouvons dans *b*. 2° La version fragmentaire de *b* fournit en général les données les plus anciennes. Le passage ou Meliadus demande le nom du chevalier provient d'une interpolation ou indique un texte croisé avec celui qui, dans *b* comme dans *a*, commence à la laisse de la délivrance du roi; il en est de même de la mention de la demoiselle de Meliadus, à moins que, simplement, elle n'ait été oubliée dans la suite. Sous le nom d'*Hector* pourrait d'ailleurs se cacher quelque erreur, due peut-être à un bourdon. Le texte de *b*, avec ou sans la demoiselle et le passage précités, remonte à un des intermédiaires qui sépare les deux familles de l'archétype; la première partie a été refondue dans *a* en vue d'écarter les grosses lacunes; la seconde, ou bien a été conservée telle quelle par l'arrangeur, ou bien a été restituée postérieurement, après la perte de la suite primitive de la rédaction remaniée. — Sans oser trancher un probleme aussi délicat, dont aucune solution ne serait exempte de doute, je ferai observer qu'à plusieurs endroits on est tenté de croire que le texte de *b* a subi des modifications dans *a*. Ainsi le récit de la rencontre de Guiron avec le chevalier à l'écu mi-parti semble avoir été fabriqué après coup; de même, l'histoire de la perfidie de l'ami d'Absalon n'apporte pas de détails assez caractéristiques pour qu'on soit disposé à y voir la version originaire plutôt qu'un *rifacimento* d'après les indications de *b*. De plus, la description des maléfices de Serse et de la bataille contre le traitre fait l'effet d'avoir été abrégée dans *a*. Nous laissons en suspens la question de savoir si la demoiselle de Meliadus et le passage d'Hector accusent une suppression dans *a* ou une interpolation ou un croisement de textes soit dans *b*, soit dans l'un des intermédiaires perdus. Pour l'interpolation du passage parlerait le fait que le jeune chevalier, après avoir été deux fois nommé Hector, est toujours désigné dans la suite par l'appellatif *le chevalier* ou par des périphrases telles que: le chevalier dont Meliadus avait fait son compagnon, le chevalier dont Meliadus avait pris le parti, *celui chevalier pour cui la bataille avoit esté encommencie*, et jamais on n'y lit: *le chevalier qui Hector estoit apelés*. A l'appui d'un croisement de textes on pourrait alléguer la vraisemblance qu'aurait, tout en n'étant pas indispensable, la demande du nom dans *b*, où, du reste, cette demande eût été faite plus naturellement la veille qu'immédiatement avant la bataille. Dans *a*, où la recontre des deux chevaliers est suivie presque aussitôt de l'arrivée de l'ennemi, le roi a pu ne pas avoir le temps d'inviter son compagnon à se nommer, si l'on est en droit de tirer



congé de moi sous prétexte de retourner dans son pays; puis il se présenta, avec cinquante (ce chiffre est perdu dans 361, où le passage a été changé postérieurement) chevaliers chez le père et se fit accorder par lui la main de la jeune fille, qu'il doit épouser en Ecosse. *Et m'a hui fait la damoisele savoir que mon compaignon l'en doit mener par ci et a tel compaignie comme je vous di* (cependant, ci-après, le traître est accompagné de trente chevaliers). Je les attends ici; si vous voulez rester, vous pourrez voir ce que je vais faire. » Meliadus reste; son interlocuteur lui fait promettre de lui *faire sepulture* à l'endroit même, étant persuadé qu'il succombera en cette journée. A ce moment arrive le neveu du roi d'Ecosse avec sa suite; dans une mêlée sanglante, le chevalier est tué par son rival, et Meliadus, qui avait prêté secours à l'infortuné jeune homme, tombe à la fin entre les mains des ennemis, qui l'emmènent sur un roussin. Le conte passe à Guiron et à son compagnon. Ayant quitté Serse, ils rencontrent Meliadus mené prisonnier. Guiron force le chevalier à l'écu mi-parti de l'aider, et délivre le roi après avoir vaincu les gens du neveu du roi d'Ecosse, qui s'enfuit en abandonnant sa fiancée. Meliadus décide Guiron à quitter l'écu de Cornouaille, qu'il portait toujours, et que le roi *met a son col* pour honorer son sauveur. On se rend à l'endroit où Absalon avait expiré; la jeune fille se jette sur le cadavre en se lamentant (« nous fûmes *nourris ensemble* », s'écrie-t-elle; c'est là le seul détail donné jusqu'ici sur le passé des amants); elle embrasse son ami mort, couvre de baisers l'épée qu'elle lui avait donnée lorsqu'il se fit chevalier, et meurt de douleur après que Meliadus lui a promis de l'enterrer à côté de son bien-aimé, qui, lui aussi, avait prié le roi, comme celui-ci l'a raconté, de le faire inhumer *en mi le chemin*, et de faire mettre une inscription sur la tombe. Guiron, à son tour, recommande au roi de tenir sa promesse en faisant construire un magnifique tombeau avec les noms des amants et une épitaphe expliquant comment ils sont morts. Meliadus s'y déclare prêt. A la question de Guiron s'il connait le nom du chevalier, il répond qu'il a oublié de le demander; il dit ignorer aussi celui de la demoiselle [1], et conseille à Guiron d'aller s'informer au château

Mort d'Absalon.

Délivrance de Meliadus par Guiron.

Mort de Tesala.

ce sens des mots *il ne me sovrint de son non demander* (cf. la note suivante); la phrase ainsi interprétée irait bien avec la version donnée par *a* du commencement de l'épisode d'Absalon, et fournirait une nouvelle preuve pour le croisement de textes dans *b*, à moins que, dans cette dernière famille, le récit de la rencontre des deux compagnons n'ait été délayé, ce qui nous parait improbable. Un autre point est trop insignifiant pour qu'on en puisse conclure à un croisement : nous voulons parler de l'exclamation du traître, qui se reproche d'avoir tué lui-même son rival, bien que, dans *b*, il l'ait simplement *estoné*; cela peut être une exagération dictée par la douleur du coupable. — Voilà les considérations contradictoires suggérées par la complexité de nos textes. En faveur de l'antériorité générale de la version de *b* témoigneraient les indices relevés ci-dessus, quoique la valeur démonstrative n'en suffise pas à établir d'une façon irrécusable la première thèse de la seconde des hypothèses proposées plus haut; mais la supposition d'après laquelle le texte de *b* a été remanie déja par l'arrangeur de *a*, qui, dans ce cas, aurait procédé encore plus violemment que Verard, est, même *a priori*, très admissible. Quant aux deux alternatives qui constituent la thèse finale, la première semble la plus probable. On sait que la plupart des remanieurs du moyen âge travaillaient un peu à la diable : l'arrangeur de *a*, tout comme le rédacteur du *Verard* du XVI[e] siècle, aurait fort bien pu se contenter de combler les lacunes qui choquaient le plus dans le début du texte de *b*, sans s'apercevoir qu'il laissait quelques petites traces de refonte, ou sans se donner la peine de les faire disparaitre.

1. Ainsi 338, 357, 3478, 361. Dans 350, Meliadus répond qu'il ne se souvient pas du nom du chevalier. Dans 355, Verard, Guiron ne demande pas le nom du chevalier, mais celui de la demoiselle, et Meliadus répond qu'il ne s'en souvient pas; de même 357^2, 3478^2, mais Meliadus y répond qu'il ne s'est pas souvenu de demander le nom. (Cf., pour des divergences analogues dans le *Tristan*, p. 53-4) — Comme 350 est essentiellement de la famille *b*, il ressortirait de la comparaison critique de ces variantes que la leçon de *a* s'est trouvée à l'origine aussi dans *b*, et que les scribes des mss. de cette dernière famille ont changé de diverses manières pour mettre d'accord le présent passage et celui où Meliadus demande le nom (cf. la note précédente). Ce

où les amants *furent ambedui nez* et élevés ensemble; « du nom de ce château, ajoute-t-il, *me membre il bien* [1]; on l'appelle le château d'Yguerne, parce qu'il a été fondé par cette reine. » Guiron, qui dit y avoir été *ancune fois*, et le chevalier à l'écu mi-parti s'y rendent et y passent la nuit après avoir appris les noms des amants, *Absalon*, *Tesala* [2]; en leur honneur Guiron fit *puis* le Lai des deux amants. Le lendemain, s'étant séparé de son compagnon, qui va à Maloaut, il fait la rencontre de deux chevaliers; dans l'un d'eux, qui porte un écu d'argent, il reconnaît celui *de cui il avoit abatu l'orgueil par un seul cop de lance, ainsi comme li compte a ja devisé ça en arrieres tout apertement*[3]. L'autre est le neveu du roi d'Ecosse, qui se désole de ce qui vient de lui arriver : « De ma main, dit-il, j'ai tué celui du monde que j'aimais le plus, et je viens de perdre ma *mouillier*. — Vous en avez bien mal usé avec votre frère d'armes, répond Guiron; vous lui promites que vous travailleriez, *de tout vostre pouoir, que il avroit la damoisele que il amoit de tout son cuer*, et néanmoins vous vous êtes arrangé de façon à la garder pour vous-même. Après une telle trahison, vous n'avez plus le droit de vivre. » Le chevalier à l'écu d'argent fait observer que Danain s'est montré non moins perfide, lui qui vient d'enlever à son ami la belle Bloie, comme le rapporteur l'avait appris par la jeune fille elle-même, qu'il trouva seule dans une forêt où il fut désarçonné par Danain qu'elle attendait, et qui s'en alla ensuite avec elle *vers Sorelois*. Le chevalier à l'écu d'argent cherche vainement à avoir sur un chevalier à l'écu de Cornouaille, qui lui a fait une grande honte, des renseignements par Guiron, qui continue à réprimander le neveu du roi d'Ecosse : celui-ci se fâche à la fin et est renversé. Guiron part seul et, après être resté pendant deux jours dans une maison de religion, pour donner un repos indispensable à son cheval harassé, se hâte de marcher vers le Sorelois.

Le chevalier à l'écu d'argent.

Danain a enlevé Bloie.

636. Il délivre Serse [4], conduit prisonnier par un chevalier qu'il avait essayé d'empêcher de malmener une demoiselle; le chevalier explique ses griefs contre cette dernière : « C'est, dit-il, une traîtresse, qui, par sa ruse, me fit tuer un de mes amis, parent du roi Ban; puis, n'ayant pas réussi à séduire mon compagnon, Guivret le petit, elle nous accusa faussement d'un meurtre, et nous fûmes menés à la mort, lorsqu'un chevalier portant un écu d'argent à gouttes d'or (Lac? cf. p. 441) nous

résultat est confirmé, en ce qui concerne 355, Verard et 350, par des raisons d'un ordre différent : il serait fort peu probable que Meliadus eût oublié les noms de la demoiselle ou du héros de la tragique bataille à laquelle le roi lui-même avait pris part, et les eût-il oubliés, il n'aurait pas manqué d'expliquer ce *lapsus memoriæ*, tout à fait insolite dans le roman en prose, dont on ne reçonnait pas le style prolixe dans la réponse sèche prêtée au roi par les deux mss. et l'imprimé. Pour 357^2, 3478^2, la chose est moins claire, car on conçoit aisément que Meliadus ait pu oublier de demander le nom de la demoiselle. Cependant il nous parait plus sûr d'adopter la leçon obtenue par l'examen critique des variantes et d'admettre que les scribes de *b* ont altéré le passage qui nous occupe; on s'étonne, il est vrai, qu'aucun d'eux n'ait tenté d'escamoter la difficulté causée par les deux noms sous lesquels figure le chevalier.

1. Ces paroles ne sont que dans 338, 357, 3478, 361. Cf. l'avant-dernière note; à moins de supposer un croisement de textes ou de nouvelles lacunes, il faut croire que Meliadus a été renseigné par Absalon.

2. Var. *Abcalon* (355), *Asalon*. — *Tesalla* (350), *Asala* (357^2, faute), *Rezala* (338, 357, 3478, faute), *Cesala*, *Cezala*.

3. Cf. p. 457 — Le chevalier à l'écu d'argent dit qu'il a vu *desconfire* par vingt adversaires le bon chevalier sans peur, que beaucoup tiennent pour le meilleur du monde, mais que Guiron déclare n'être point hors ligne. Cela semble prouver que l'inconnu n'est pas le roi d'Estrangorre, qu'une fois (p. 449) nous avons vu porter un écu d'argent.

4. Ce qui suit se retrouve dans un morceau en italien du ms. 12599 du *Tristan*; v. p. 47 et *Additions*. C'est le texte de 350.

délivra. L'ayant retrouvée en compagnie d'un chevalier, je la rèconquis et l'emmenai liée vers la cour d'Arthur pour la soumettre au jugement de ce prince. » Guiron la laisse s'en aller, en lui souhaitant de tomber entre les mains de Brehus; il s'en va après avoir dit son nom à Serse. La demoiselle est trouvée par Brehus, dont — chose inouïe — elle sait éveiller la pitié; il se bat pour elle avec un chevalier, qui, désarçonné, est vivement étonné de se voir épargner par un adversaire d'ordinaire si cruel. La méchante demoiselle fait tomber Brehus dans une caverne [1], où il trouve les corps du célèbre Febus, de sa dame et de ses quatre fils *Lannor*, *Naitas* (var. *Matas*, *Matus*), *Altan* (var. *Aican*), *Syraoc* (var. *Enaoc*). Apparait le cinquième fils de Febus, un très vieil homme, vêtu d'*une mauvese cote blanche* usée et déchirée. Ses cheveux lui arrivent jusqu'à la ceinture, et sa barbe lui touche les genoux; il est plus robuste et, quoique fort courbé, plus haut que Brehus, qu'il n'aperçoit pas d'abord, ayant la vue faible, et dont l'apparition en ce lieu souterrain lui fait peur au premier moment. Il y a plus de cent ans qu'il s'est retiré de la vie mondaine, dit-il au nouvel arrivé. Celui-ci ayant cité comme le plus grand héros du siècle un chevalier qui a été en prison pendant dix ans, le vieillard demande si ce glorieux n'a pas *une plaie petite en mi le front*, et, sur une réponse affirmative, déclare que c'est Guiron le courtois : « Je l'ai vu, ajoute-t-il, lorsqu'à l'âge de cinq ans il fut amené *ceenz*. » A la prière de Brehus, il lui révèle le lignage de Guiron : « Son bisaïeul fut Febus, moi je suis son aïeul [2]; son père, mon fils, régnait sur la Gaule, qu'il céda, pour venir me tenir compagnie ici, à un sien neveu; le nouveau roi étant décédé sans héritier, Pharamont [3], le fils d'*un nostre serf* affranchi, s'empara du pouvoir. Guiron ignore tout cela et croit mort son père, qu'il n'a jamais connu; sa mère est de la parenté d'Helain le gros, le neveu de Joseph d'Arimathie. » Puis l'anachorète raconte comment Febus, l'homme le plus fort de son temps, descendant de Clovis et fils du roi *Crudens* [4] de Gaule, laissa le trône à son frère cadet, afin d'aller *entendre a chevalerie* dans des contrées lointaines, et accomplit plusieurs hauts faits d'armes pour l'amour de la fille du roi de Norhomberlande. Les païens de ce pays célébraient en l'honneur de Vénus une fête où Febus se distingua fort; il s'y était rendu avec un païen, *Harsa(a)n* (var. *Arsaham*), qu'il rencontra, et, chemin faisant, il avait tué un géant [5]. La princesse, qui voulait d'abord perdre Febus pour venger un oncle qu'il avait tué, l'envoya en Orcanie combattre les géants habitant à cette époque la caverne, où, ayant vaincu, il tomba malade du chagrin que lui causa l'absence prolongée de la demoiselle, qui avait promis de venir le rejoindre; il expira dans les bras de sa bien-aimée, qui resta toute sa vie auprès du mort. Les fils de Febus se rendirent à la caverne, où les quatre se fixèrent et où, à la nouvelle de leur mort, le grand-père de Guiron retourna, après un séjour de vingt ans *ou monde*; les chevaliers de sa famille venus pour vivre avec lui étaient tous décédés, sauf son fils et un cousin de Guiron, ancien roi de Gaunes et de la lignée des rois

Le grand-père, le père et le cousin de Guiron dans la caverne, Febus.

1. Fin de 361, auquel fait suite 362.
2. Il n'est pas nommé; « les deux Guirons » est une erreur de Dunlop, qui a mal compris les mots *le grand pere Guiron*. — Cf. la généalogie donnée dans 358; § 630 a.
3. 338, 357, 8478 portent la faute *Synamon*. — (12599 : *Ferramon*).
4. 338, 357, 3478; 350 : *Heuderi(s)*; 12599 : Heud'.
5. Au milieu de ce récit finit le fragment de 12599; cf. ci-dessus.

Bohort et Ban. Ces deux vieillards apparaissent; ils sont aussi mal vêtus que leur parent. Le lendemain, un vieux prêtre ayant chanté la messe, le père de Guiron prouve que, malgré son âge et l'insuffisance des aliments dont se nourrissent nos trois anachorètes (cf. Dunlop-Wilson, I, 234), il possède encore une force extraordinaire : il soulève d'une seule main l'énorme massue dont jadis *Menabin* [1] *cuida* le tuer. Brehus part, après que le grand-père lui a défendu de rapporter à nul autre qu'à Guiron ce qu'il a vu et entendu dans la caverne [2].

Guiron et Febus, fils de Galehout.

637. Guiron fait route avec *Abilan d'Estrangot* [3], qui a été désarçonné par Danain; ayant rencontré Sagremor, qui leur parle des fâcheuses coutumes du *Passage perilleux*, ils y vont. Abilan est vaincu; Guiron triomphe des vingt chevaliers du château, mais ne parvient pas à vaincre le jeune seigneur qui lui permet de recommencer le lendemain et dont il accepte l'hospitalité. Il se fait raconter par un chevalier l'histoire du passage, nommé autrefois le passage de la *Mareschiere*. Un ancien seigneur du château, *Dyodenas* (var. *Diocenar*, *Drochenar*), vaincu, dans un tournoi qu'il avait fait proclamer, par Galehout le brun, qui aimait la belle châtelaine, trouva un jour le vainqueur grièvement blessé et le fit transporter dans le château, où, guéri, il resta longtemps sans rien faire, ne pensant qu'à son amour, jusqu'à ce que, poussé par les railleries de son entourage, il reprit les armes et remporta le prix dans un nouveau tournoi. Le seigneur conçut des soupçons, le jeta en prison, enferma ensuite sa femme, qui avait délivré le captif sans consentir à se laisser enlever par lui, et fut défié et vaincu, avec ses vingt (var. trente) chevaliers, par Galehout, qui emmena la châtelaine. Dyodenas mourut de chagrin. Peu après, l'amant, craignant un rival, revint avec la dame au château, dont il établit la coutume, ainsi que le nom du Passage périlleux : cette coutume ne doit pas cesser avant d'avoir été accomplie pour la quatrième fois. Le rival, *Elyser* (var. *Helifer*) se retira sans coup férir, ayant entendu le nom de son adversaire; ce dernier eut de la dame un fils, qui est le seigneur actuel, appelé *Febus*, en mémoire, à ce que présume Guiron, du célèbre *chevalier ancien* qui porta le même nom (cf. § 636). — Le jour suivant, Guiron vient encore à bout des vingt, refuse de combattre le fils de son compagnon de jadis, se fait connaître à Febus, et lui raconte, sur sa prière, un épisode se rattachant à une épée qui est suspendue au milieu de la chambre, et que Galehout avait portée après son père Hector le brun. « J'étais chevalier depuis deux ans, dit-il, lorsque, dans un tournoi ayant lieu devant le château d'une dame que nous aimions tous les deux, votre père et moi, Galehout, plongé dans la contemplation de la belle, se laissa prendre, sans y faire attention, par des *valets* sa lance, son écu et la fameuse épée que voilà. Nous nous en allâmes ensemble, après que j'eus gagné le prix des armes. Plus tard, dans une cour tenue par le roi d'Ecosse, nous reconnûmes l'épée, que le souverain faisait porter devant lui. Galehout la ceignit résolûment et la défendit

1. *Menarin* 3478^2, *Monabyn* 350. 338, 357, 3478 : *Monabinde* (faute).
2. Dans 362 (cf. § 639 a), Brehus trouve plus tard Guiron et lui révele tout.
3. Ainsi 338, 357, 3478, 350. *Abilan d'Estrangort* 362; *Abilan Estrangor* 355, Verard, 357^2, 3478^2.

Guiron reconquiert Bloie.

avec succès contre quarante hommes [1]. » — Guiron quitte le passage, où l'on ajoute, sur un *peyron*, son nom à ceux de Galehout et de Danain, vainqueurs antérieurs [2]. A une fontaine, il trouve Danain avec Bloie (cf. Dunlop-Wilson, I, 237). Il triomphe, après un long combat, de l'infidèle ami, l'épargne, et le délivre ensuite d'entre les mains d'un géant, qu'il force de relâcher aussi un autre chevalier (dont le nom n'est pas donné *ça aprez*, malgré la promesse du rédacteur). Guiron quitte Danain, en refusant son compagnonnage, et part avec Bloie. Cette belle demoiselle lui donna, *celui an proprement*, un fils qui devint brillant chevalier et excellent musicien, mais dont la *felonnie* nuisit beaucoup à sa gloire; il fut appelé *Galinan* et surnommé *le noir* [3], à la différence de son père, qui était blond.

Aventures du bon chevalier sans peur dans le *val de Servage.*

Le conte passe au bon chevalier sans peur (le roi d'Estrangorre), qui *chevaucha tant qu'il* arrive aux *Destrois* de Sorelois; il s'y enfonce avec son écuyer, malgré une inscription qui avertit le passant que celui qui entre dans le *Pas sans retour* n'en pourra point sortir avant l'arrivée du bon chevalier *qui doit mourir par amour*. Les deux voyageurs passent devant une tour, gagnent le sommet d'un rocher au pied duquel s'étend une belle plaine close de montagnes, descendent dans la vallée, passent devant une autre tour et apprennent par deux chevaliers de Norgalles, rencontrés près d'une fontaine, que le seigneur du pays est le puissant géant Nabon le noir. Le roi demande des nouvelles du bon chevalier de Norgalles, qu'il a l'intention de délivrer [4]; on l'adresse au château de *Lothan* [5]. Le lendemain, il rencontre des pêcheurs, parmi lesquels il reconnait un chevalier, *Alain*, parent de Meliadus, et arrive à Lothan, où, sans le connaître, il combat avec succès contre le bon chevalier de Norgalles, appelé *Ludynas*, que Nabon avait forcé de se battre à outrance avec tous ceux qui viendraient pour le délivrer. Apprenant le nom de son adversaire, le roi lui demande pardon de l'avoir combattu. « Selon la volonté du géant, dit Ludynas, il faut que l'un de nous coupe la tête à l'autre; sachez que, dans ce *Val de servage*, il y a environ quinze cents chevaliers, tant de Logres que de Norgalles, dont le monstre a fait ses serfs. » Mais le bon chevalier sans peur le quitte, en défiant le tyran et en se proposant de délivrer les prisonniers. Ludynas fait observer à Nabon qu'Arthur pourrait bien venir secourir le roi d'Estrangorre à main armée. Celui-ci descend à la maisonnette d'un ermite, ancien chevalier de Logres, arrivé dix ans auparavant au *Servage*, où il s'était fait anachorète pour échapper aux prisons du géant. « Les captifs, dit-il à son hôte, seront affranchis suivant une inscription se trouvant à une des entrées de la vallée, lorsque la fleur de Léonois viendra changer le *servage* en *franchise*. » Les deux interlocuteurs sont

1. 355, Verard : contre une foule de quarante mille personnes.

2. La victoire de Danain n'est rapportée qu'ici dans le *Palamède*. — Cf. le Passage périlleux de 362 (§ 639 a).

3. Dans un ms. de Londres (v. Ward, *Catalogue*, 370), il est nommé *Callinan le noir*; 350: *Cealynan le noir*; le nom semble avoir été, le plus souvent, Galinan ou Calinan (cf. p. 439 et ci-dessous). 338, 357, 3478, 362 : *Helyna(y)n le noir*; 355, Verard : *Brun le noir*; 357^2 : il fut *apelés le noir*; de même 3478^2, avec une lacune marquée du nom entre *apelés* et *le noir*.

4. Il dit, à plusieurs reprises, qu'il est venu dans le pays pour le délivrer. Dans ce qui précède, aucun ms. ne parle de Ludynas, qui figure au présent passage pour la première fois; nous avons donc ici une nouvelle lacune. Dans le prologue des mss. de Turin (cf. p. 434), est annoncé le récit de la mort du *bon chevalier de Norgalle*. Pour un autre chevalier de Norgalles, cf. 3325; p. 441. — L'épisode du *Val de serrage* est imité du *Tristan*; cf. § 61 ss.

5. De même Verard. *Lochan* 357^2, 3478^2; *Le cam* 350; *Le tami* (*Le tain*) 338, 357, 3478; *Le rami* 362.

d'accord pour croire que le libérateur ainsi désigné est le roi Meliadus. Le bon chevalier sans peur continue son chemin et triomphe de *Nathan* (var. *Natham*, *Nataham*), le fils de Nabon; mais, peu après, le géant, avec l'aide d'une demoiselle traîtresse, emprisonne le vainqueur dans Lothan, et le fait attaquer, dans le cachot, par un géant de ses serfs. Le bon chevalier ayant tué son adversaire, on ne lui donne plus à manger, et, exténué de faim, il perd la raison. Remis en liberté par Nabon, et ayant forcé un chevalier à traîner par la queue de son cheval la traîtresse, il erre, fou, dans la vallée [1].

Réconciliation de Guiron avec Danain.

Le conte revient à Guiron. Un jour d'hiver, il entre avec Bloie dans une forêt du royaume de Norgalles, où il trouve, tout nus et liés chacun à un arbre, un homme et une femme, que deux chevaliers s'apprêtent à tuer. Les victimes sont le traître *Hellin le roux* et l'épouse de l'un des deux chevaliers, qui est en même temps le frère et le neveu d'Hellin; celui-ci venait d'être surpris avec la dame, qui prétend qu'il a voulu la violenter. Guiron, sans écouter le mari, qui reproche aux chevaliers errants d'être *li plus fol homme de cest monde*, se mêlant souvent de ce qui ne les regarde point, prend le parti des captifs, combat pour eux et leur rend la liberté, malgré les forfaits qu'avait commis le coupable. Plus tard, il est lui-même trahi par Hellin, qui les fait lier, lui et Bloie, tout nus à un arbre. Survient Danain; après avoir menacé de tuer son ami pour éprouver les amants, qui s'offrent à mourir l'un au lieu de l'autre, il les délivre, s'agenouille devant Guiron et obtient son pardon de ce qu'il lui a *mesfait*. On part ensemble, et, le lendemain, on arrive à un bloc de marbre où les chemins bifurquent; malgré une inscription qui conseille aux passants de ne s'engager dans aucune des deux routes, Guiron choisit l'une, nommée la *Voie de courroux*, et Danain suit l'autre, la *Voie de faus soulaz*, après avoir fait promettre à Guiron de venir le délivrer, s'il est emprisonné.

Danain à la tour des dames.

Danain pénètre dans le *Val de faus soulaz*, où se dressent deux tours séparées par un fleuve; l'une est habitée par des chevaliers, ennemis des dames qui demeurent dans l'autre. Il arrive près d'un pavillon, où une demoiselle, la belle *Albe*, chante le lai de Guiron sur les deux amants (p. 459); voulant faire combattre le nouveau venu, elle laisse échapper son lévrier. Danain le rapporte, après avoir vaincu un chevalier posté de l'autre côté du fleuve. Dans un ermitage il apprend l'histoire des tours, qui ont été construites, l'une par *Lyas* (var. *Helya(n)s*) le grand, du lignage d'Hector le brun, et possesseur de la terre où se trouve l'ermitage, l'autre par *Helyan*, surnommé *le seür*, parce qu'il n'avait jamais eu peur. Ces deux voisins, fort bons chevaliers, vivaient en mauvaise intelligence. Pour amener une réconciliation, Lyas proposa un mariage entre ses quinze filles et les quinze fils d'Helyan, mais, se voyant orgueilleusement repoussé par ce dernier, il décida que ses filles ne se marieraient pas avant la destruction de la race d'Helyan, qui, à son tour, déclara que ses fils resteraient célibataires jusqu'à la mort de Lyas et de ses filles. Les deux ennemis ne tardèrent pas à s'entr'égorger, et les sœurs avec

1. Renvoi, pour la délivrance du fou, au *Meliadus* (c'est-à-dire la seconde moitié du Rusticien imprimé; cf. § 640 ss.) dans Verard, qui, pour expliquer pourquoi cette delivrance n'eut pas lieu lors de la mort de Nabon de la main de Tristan, ajoute que ce dernier ignorait que le bon chevalier, ayant recouvré sa raison, avait de nouveau été emprisonné par Nabon avec le plus grand mystère; il ne sut cela que plus tard par Lancelot, avec l'aide duquel il délivra enfin le prisonnier. Même explication dans les mss. de Rusticien (§ 641) et Janot (§ 638, n.).

Guiron emprisonné par Galinan. Mort de Bloie.

leur mère eurent à soutenir un siège ouvert par les frères. Survint Galehout le brun, qui triompha des quarante assiégeants et fonda la coutume des deux tours en obligeant les vaincus à accepter les conditions suivantes : ne jamais traverser le fleuve du vivant des dames ; combattre, en nombre égal, les chevaliers qui viendraient prendre en main la cause de celles-ci. L'ermite ajoute qu'aucun des chevaliers venus depuis pour s'essayer ne s'est distingué à la joute, excepté *Lampadel du Parc* [1]. Danain se fait le défenseur des dames pour l'amour d'Albe et, dans le cours du mois, a le dessus contre trente adversaires. A la fin, blessé par la lance empoisonnée du cousin d'Escorant le pauvre, *Soranor* le pauvre, qu'on avait fait sortir de prison pour combattre Danain, il est porté à la tour des chevaliers, où, après qu'une dame l'a guéri [2], on lui fait jurer de tourner à l'avenir ses armes contre les champions des filles de Lyas ; il demeura dans cet endroit pendant dix ans [3]. — Guiron, ayant pris la *Voie de courroux*, triomphe d'un châtelain, qui l'attire chez lui avec Bloie et les jette dans une prison où la jeune femme meurt en mettant au monde un fils, et où Guiron demeura jusqu'à sa délivrance par Lancelot, comme nous le verrons plus loin dans *cestui livre* [4] Le châtelain, qui s'appelle *Galinan* [5], fait nourrir l'enfant nouveau-né par sa sœur, qui était encore plus cruelle que son frère [6] : de là le mauvais caractère du fils de Guiron, qui tint ses bonnes qualités de son père et de sa mère [7].

638. Meliadus [8], ayant fait enterrer Tesala et Absalon (cf. § 635), part en quête de Guiron. Dans une forêt il assiste au combat de deux amoureux de la dame de Maloaut, *Lubian* de Camaaloth et Lac, quitte ce

1. *L. de part* Verard, *Lampades du P.* 357^2, 3478^2, *Lenyades du P.* les autres.

2. Ainsi 338, 357, 3478, 362. Mais dans 355, Verard, 350, 3572, 3478^2, Soranor est vaincu par Danain, qui est longtemps malade de sa blessure; une dame qui le soigne ne s'aperçoit pas d'abord du venin, et il souffre beaucoup. Enfin guéri, il reprend son poste et triomphe encore de cinq adversaires ; ensuite il est grièvement blessé par un chevalier — pas nommé — qu'on fait sortir de prison pour combattre Danain — tout comme Soranor, on voit ; puis il est porté à la tour des chevaliers, dont il devient désormais le champion.

3. Sa délivrance par Guiron est racontée dans 362 (§ 639 a); dans les mss. de Rusticien (v. § 641), il est, comme Guiron, le prisonnier de Nabon le noir.

4. Il y resta *un mois, deus mois et trois et quatre, si fist il bien un* (VII, 338, 350) *an(s) et assez plus*. 362 : il *demeura en la prison VII ans ou plus* (cf. § 639 a). Il faut *un* an ; sept est une faute amenée par la confusion de *vn* avec *VII*. — L'annonce de la délivrance manque dans Verard.

5. Verard, 3572, 3478^2; *Galman* 355, *Calman* 338, 357, 3478, *Calinan* 350, 362. — Verard, seul, nous dit que Galinan (cf. ci-dessus) donna son nom au fils de Guiron.

6. Sa sœur, qui était la plus déloyale demoiselle du monde, Verard.

7. « Je ne puis raconter, dit ici Verard, comment le bon chevalier sans peur, Danain et Guiron sortirent de prison, parce que *le livre du latin se finist en cest endroit quant a leurs faitz*, mais on trouvera cela dans *le rommant du roy Meliadus* » (la délivrance de ces chevaliers est, en effet, rapportée plus loin dans Janot. Nous voyons qu'au XVIe siècle, comme auparavant, le titre de *livre du latin*, prêté ici par Verard au ms. français qu'il dépouillait en collaboration avec Janot, ne servait, dans le jargon littéraire des arrangeurs de romans, qu'à désigner le modèle qu'ils suivaient). Puis Verard donne l'épisode de Galinan, qui triomphe d'Arthur, etc. (v. p. 432), et qui fut ensuite blessé par Palamède *tellement que oncques puis ne ferit coup de lance*. Fin de Verard, que continue Janot.

8. Ici reprend Janot (cf. p. 431), mais ayant rapporté que Meliadus ne parvint pas à atteindre Caradoc — pour ce géant, l'imprimé comme les mss. renvoie à la suite, où pourtant nous ne trouvons rien, excepté dans 362 ; cf. § 639 a. — l'imprimé insère, bien à tort, la quête de Lac par Meliadus, revenu de Léonois, et les autres morceaux qui se retrouvent plus loin dans 355 au milieu des épisodes faisant suite au *Palamède* abandonné (cf. § 642), jusqu'à l'entrée de Meliadus avec Lac et Ariohan *en une grande forest. Si laisserons icy*, poursuit Janot, *le long sejour* que firent ensemble les trois compagnons pour chercher les bons chevaliers disparus, *et parlerons d'une aventure qui adrint au roy Meliadus près de la tour de Marmonde* : il arrive dans le *Val de Pleurs* et y désarçonne dix chevaliers, parmi eux le Morhout, Danain, Palamède, le chevalier *des Loges*, *Sarpedon*, seigneur de *Moucheron*, et *Aban*. Il ne trouve pas Guiron, qui, avec les

dernier, qui est plongé en lui-même, ne réussit pas à atteindre Caradoc le grand, qui avait enlevé l'amant d'une demoiselle, et désarçonne un chevalier venant de Camaaloth, qui lui raconte d'abord qu'Arthur, déguisé, avait tué trois frères du royaume d'Orcanie (var. : du royaume), venus pour se mesurer avec ses hommes, et ensuite que Tristan est dangereusement malade. Meliadus, ayant envoyé son interlocuteur dire à Arthur que la cour a tout lieu de pleurer, étant privée de tant de bons chevaliers, retourne vers le Léonois, où il resta toute sa vie sans revoir Arthur ni les chevaliers de la Table Ronde. *Ainsi furent a celui temps departis les bons chevaliers.* Le bon chevalier sans peur est dans le val de servage, et Danain aux deux tours ; Guiron est emprisonné ailleurs (Janot cite le *Guiron*, c'est-à-dire l'imprimé ainsi intitulé) ; Ariohan séjourne avec le roi Léodagan en Carmelide, où il fit une longue maladie, et le Morhout d'Irlande [1] resta plus de trois ans chez le roi Pharamont de Gaule. Quant à Lac, il fut emprisonné par la dame de Maloaut, sur la dénonciation de son hôte, un forestier, qui le reconnut pour le meurtrier de l'un des cousins de la dame (cf. § 642). Le conte s'occupera dans la suite de ceux par qui les bons chevaliers furent délivrés, c'est-à-dire de *Lancelot du lac, qui tant fist merveilles ou monde, et de Tristran le preus, le fort, de Palamedes, le vaillant* [2], *de cui memore cest livre fu commenciez; sor cez trois... deveroit bien dès ore mais retourner la nostre matire.* Par l'emprisonnement des bons chevaliers cités plus haut s'achève, poursuit le rédacteur, la première partie de notre *livre*; la seconde finira au commencement de la quête du Graal, et la troisième sera terminée après la mort du roi Arthur. *Ore mais retornerons a nostre matire et commencerons la seconde partie de nostre livre en ceste maniere.*

Fin de l'interpolation du *Palamède*.

Ici se termine l'interpolation du Palamède [3] dans 355, 357[2], 3478[2] (cf. pp. 432, 455-6). Ces mss. (340 reprend plus loin, § 640 ; pour Janot, voy. la note ci-dessus) nous transportent, sans un mot de transition, au milieu d'un texte qui peut être celui de Rusticien :

autres, sera délivré par Lancelot et Tristan. Meliadus, suivi par les dix, est reconnu par le chevalier des Loges et va avec lui à Camaaloth, où arrive la demoiselle portant la couronne, etc., comme 355 (v. § 643), jusqu'aux mots *et s'en allerent chascun a sa contree.* Janot continue ainsi : *fors que le roy Meliadus, qui incontinent après se departit* pour chercher Guiron. Ici reprise du *Palamède* : Meliadus désarçonne le chevalier de Camaaloth, etc. (v. ci-après), jusqu'après la mention des libérateurs des bons chevaliers. Lac, poursuit Janot, fut délivré par Meliadus, *et puis se partit et fut retenu a la tour Marmonde* avec les autres bons chevaliers, qui, tous, avaient été emprisonnés dans des lieux appartenant à Nabon. Pour la mort du géant, donnée dans 355 d'après le *Tristan*, Janot se borne à renvoyer à ce roman ; le vainqueur, ajoute-t-il, ignorait *que les bons chevaliers fussent demourez en prison* (cf. Verard ; p 463, n.). Puis Janot parle de la joie d'Arthur à propos du retour de Tristan (v. § 640), et suit à partir de là de nouveau le texte de 355.

1. Nous n'avons cependant rien appris sur le Morhout depuis son emprisonnement (p. 452) ; il reparait dans 363, qui le fait partir d'Irlande (p. 467), et dans Rusticien, § 641, qui le fait le prisonnier de Nabon.

2. 338, 357, 3478 : *Lancelot du lac, qui tant fist de merveilles ou monde, li vaillans, de cui memoire*, etc., avec lacune des deux noms *Tristan*, *Palamedes*, qui, dans 350, ont été ajoutés postérieurement. — 362 : Nous parlerons de celui qui délivra Guiron, c'est-à-dire de *Lancelot du lac, qui fist tant de m. au monde, le vaillant chevalier, et aussi de messire Guiron le courtois ; sur ces deux... devroit*, etc. La division subséquente manque dans 362, qui, à la place, répète qu'on racontera comment Lancelot délivra Guiron, épisode donné plus loin dans la suite (§ 639 a) probablement apocryphe que, seul, ce ms. nous a conservée, et dans laquelle il n'y a aucune trace de la rédaction cyclique qui, à en juger par l'annonce des autres mss., a introduit dans le *Palamède* la *Queste du Saint Graal* et la *Mort Artu*, laquelle, aussi dans 360, a déjà été vaguement annoncée plus haut (p. 439).

3. Voici la suite du *Palamède* (338, 350, 357, 3478, 362) :

Suite du *Palamède*.

Le chevalier que Meliadus avait envoyé à Camaaloth et qui s'appelle *Elyebor de Caormulin* (*Elyeber de Caermusin* 357, 3478, *Elgeber de Carermusin*, 350, *Helieber*, sans plus, 362)

Texte de Rusticien.

639. *Ci endroit commence li contes d'une aventure qui appartient a nostre matire, et si vous dirai pour quoy. Vous avez bien oÿ ça arrieres* (cf. § 637) *si comme le jaiant avoit emprisonné en une vallee dont il*

retourne à la cour et y répète ce que son vainqueur l'avait chargé de dire. Arthur part pour retrouver Meliadus. Faisant route avec un chevalier qu'il rencontre, il arrive au petit château de la *Fort Espreure*, devant lequel se trouve la *Tour de Beauté* : « Cette tour, raconte le roi, fut habitée jadis par une demoiselle pour qui Galehout et Uterpendragon se battirent sans se connaitre; la belle les ayant séparés, Galehout s'engagea à défendre le *passage* une année durant, et à combattre ensuite son rival doublé d'un compagnon. » — 350, où la fin du conte de la *Fort Espreure* est plus développée, poursuit ainsi : Au soir, les deux voyageurs arrivent près d'un château où ils renoncent à descendre, parce qu'on y pleure un chevalier qui vient de mourir. Ils se rendent à une tour voisine, où l'hospitalité n'est donnée qu'à ceux qui prouvent en joutant leur bonne chevalerie; le compagnon d'Arthur satisfait aux exigences de cette coutume en renversant le seigneur châtelain, qu'il foule ensuite aux pieds de son cheval. Le lendemain, nos deux chevaliers entrent dans une forêt *qui estoit grant* — derniers mots du f° 366; au bord de la page on lit ce renvoi : *et haute et li tens estoit*.

Interpolation des *Prophecies de Merlin* dans 350.

Ici finit brusquement le *Palamède* de 350, dont le dernier quart, à partir du f° 367, après une miniature, contient un fragment de la seconde partie du roman en prose des *Prophecies de Merlin*; début : *En cheste partie dist li contes* qu'une sage pucelle de Galles, fille d'un comte riche, résout de se livrer à Merlin, afin d'apprendre par lui quelque chose de *porfitable*. Un jour le prophète est en train de dicter ses prophéties à maitre Antoine, etc. Les prédictions du grand devin sont entremêlées d'aventures de chevalerie, dont quelques-unes se retrouvent dans 362, 363, plus loin, ainsi que dans les mss. 103 et 99 du *Tristan*; voy. aux *Additions*. 350 finit au milieu d'une réplique de Gaheriet conversant avec Arthur après la défaite des Saxons; cf. *ib.* — Dans les autres mss. du *Palamède*, Arthur et son compagnon décident de continuer leur marche commune jusqu'à ce que le hasard les sépare. Le conte revient aux aventures de Meliadus, *ainsi comme vous orrés ou tiers livre, qui se commence ci après*. Fin de 338, 357, 3478, dont je n'ai pas trouvé ailleurs la continuation; 357, 3478 passent, dans une dernière partie postiche, au texte de 355 (Meliadus et Absalon), comme nous l'avons vu plus haut (p. 455-6).

Dernière partie du *Palamède* de 362-363.

362, qui est continué par 363, présente après les mots : jusqu'à ce que le hasard les sépare, la suite que voici :

§ 639 a. Le compagnon d'Arthur est Palamède, qui était chevalier nouveau à cette époque. Ayant quitté le roi, il trouve dans une forêt la *beste glatissant*, qu'il fait vœu de chasser; de cette bête il est parlé *en aucunes histoires plus au loing qu'en ce conte*, sans que le rédacteur ait lu nulle part que la chasse fut menée à bonne fin. Palamède renverse son frère Saphar sans le reconnaitre d'abord. Ils font route ensemble et rencontrent une demoiselle cherchant son frère, qui, à ce qu'elle suppose, prendra part à un tournoi proclamé en Sorelois pour huit jours plus tard. Ils la prennent en *conduit* et triomphent de six chevaliers gardant un pont. La demoiselle voyant Palamède chasser un instant la *beste glatissant*, le reconnait pour celui dont elle désire le secours contre son voisin *Gohors*, qui lui a pris sa terre. Elle était allée se plaindre à Galehout, qui l'avait adressée au comte *Gannier*, etc., comme dans le ms. 99 du *Tristan* (v. p. 196); après la remarque sur l'enseigne de Palamede, 362 abrège et passe au tournoi. Galehout ne parvient pas à vaincre Palamède, qui, avec Saphar, gagne le prix de la journée. (363 ajoute la même suite de ce tournoi que nous trouvons dans 99, et aussi dans 350; cf. les *Additions*; le texte de 362 se recommande par l'annonce du tournoi et le récit de l'apparition de la demoiselle.) Les deux frères conduisent, sur sa prière, la demoiselle à son hôtel, où elle est épousée par un chevalier, et s'en vont ensuite en aventures. Ils secourent quatre chevaliers contre les gens de Caradoc de la Douloureuse Tour, qui n'était pas encore retourné du château ou il *avoit assegie Clerin le noir* (ceci semble accuser une lacune), et mettent en fuite vingt fervêtus. Caradoc, revenu, assiège ses ennemis, à qui Clerin vient en aide, et se bat avec Palamède; tous les deux sont gravement blessés. Caradoc abandonne la partie et congédie ses hommes. Suit le début de l'épisode d'Alexandre l'orphelin (voy. p. 186), donné avec plus de détails et présentant les événements mieux enchainés que dans 99 et 350 (cf. les *Additions*). Après la défaite de Mordret, etc. (p. 195), Alexandre épouse la belle Pèlerine. Ici 362 introduit dignement le libérateur de Guiron en intercalant un long morceau du début du *Lancelot*, à partir du passage où le jeune chevalier est conduit à la cour par la dame du Lac; v. P. Paris, *Rom. de la T. R.*, III, 111, jusqu'après la guerre de Galehout, *ib*, 278; l'amant de Guenièvre, dit ensuite 362, qui cite le *livre de Lancelot*, surpassa en gloire tous les braves de son temps, *car alors n'estoit nulle nouvelle de messire Guiron, car on cuidoit qu'il fust mort, et n'en parloit on sy non en racontemens*. Ayant rapporté, toujours d'après le roman (cf. *ib.*, IV, 314 ss.), comment Lancelot, après avoir tué Caradoc, délivra Gauvain et les autres captifs, le ms. nous fait savoir que parmi ces prisonniers se trouva Guiron, qui avait été enfermé douze ans auparavant par le père, mort depuis six à sept ans, de Caradoc. (On ne saurait mettre cela en rapport avec la capture de Guiron par Galinan, qui retint notre héros une année — le *sept ans* de 362, etc., est une faute; v. p. 464 —; nulle part il n'est dit que Galinan était le père de Caradoc. On admettra plutôt que 362 suive ici une version différente, qui, à la place de l'emprisonnement par Galinan, donnait la captivité chez Caradoc et le père de ce dernier, vu que le ms., parlant un peu après de Guiron, mentionne deux emprisonnements importants, comprenant une époque de vingt-deux ans, dont il a évidemment passé les dix dans la prison du géant Luce cf. §§ 632, 636). Guiron, délivré, marche vers Malehault pour avoir des nouvelles de Danain; il triomphe de Palamède et de Lamorat de Galles, qui, devinant à qui ils ont eu affaire, s'en vont avertir la cour d'Arthur, où cinquante chevaliers environ se mettent en quête de Guiron. Celui-ci secourt la demoiselle du *Château roux* contre *Irain le noir* et réconcilie ces deux ennemis. Ayant rencontré un chevalier de Malehault qui lui parle de la disparition de Danain, absent depuis dix ans, il va chercher son ancien compagnon. Il désarçonne en route

Episodes du Lancelot.

estoit sire maint bon chevalier du royaume(s) de Logres et des autres contrees, et proprement [y] (r)estoit il (l. *li*) *bon chevalier sanz paour, de cui nostre livre a parlé, et comment il remest en servage en la dite valee. Or vous dirai en quel maniere il remest il* (357^2, 3478^2 : *il y remest lui*), *et*

Lamorat de Galles et triomphe de dix chevaliers assaillant Brehus, qui lui raconte l'aventure de la caverne (le récit sur Febus, etc., cf. § 636, avec un texte un peu abrégé). Guiron trouve *Segurades de Lanvalle* et le fait seigneur du château qu'après la défaite de son compagnon il gagne en vainquant les trente défenseurs du Passage périlleux, dont Sagremor vient d'annoncer les tristes coutumes; (imitation de l'épisode donné plus haut, § 637; il n'est pas ici question de Febus). Enfin il arrive à la tour des chevaliers (v. *ib.*) et délivre Danain. Etant restés quinze jours à Malehault, les deux amis repartent en aventures et se fixent au château de *Val Brun*, dont Guiron accepte la seigneurie. La dame de Malehault envoie un messager à la cour d'Arthur annoncer les exploits de notre héros; pour le faire venir, on arrange un tournoi à Carlion entre les rois d'Ecosse et de Northumbellande. Guiron et Danain y sont vainqueurs. Guiron, rentré au Val Brun, annonce à la cour, par une demoiselle, qu'à ce château les chevaliers pourront trouver avec qui jouter. (Fin de 362.)

363 : Celui qui sera vaincu devra dire son nom et son lignage. Guiron fait porter ce même défi partout dans les autres pays. Des chevaliers qui se présentent, Gauvain, Keu, Sagremor, Gaheriet, Agravain, Mordret, Guerret, le duc Galescin de Clarence, Meliant de Lis et Palamède, arrivant avec les deux derniers, qu'il a rencontrés et abattus, sont tous vaincus. Puis viennent Galehout et Lancelot, qui chemin faisant tuent deux géants et triomphent de dix *murdriers du chateau au Roux de l'angarde*; ils sont encore vaincus par Guiron, ainsi que Ivain, Gifflet, Lucan, Dodinel, Gozouain d'Estrangort, qui arrivent ensuite. Le Morhout quitte l'Irlande, son pays (il n'est plus question de son séjour avec Pharamont (cf. § 638, n.), secourt une demoiselle, et, de même que son compagnon, *Sarman de la Roche*, trouve son vainqueur dans Guiron, qui vient de vaincre Blioberis, et qui triomphe ensuite de Mador de la Porte, d'Espinogres, d'Agloval et de Kahesdin. Le conte passe à Tristan. Après la mort —non racontée plus haut, quoique le ms. dise le contraire — de Meliadus, les Léonois donnent à Tristan Gouvernal pour maitre et envoient le jeune prince à Marc sans faire savoir au roi que c'est son neveu. Tristan se distingue à la cour, etc., comme dans la version commune (§ 28 ss.; c'est, parait-il, le texte de 97, etc., que 363 a suivi. Tristan se dit, dans ce dernier ms., un chevalier de Léonois, près d'Albine, cf. p. 21; les frères de Brangain sont appelés Perynis, Machael, cf. p. 23, et il n'y a ni le nom de Tantris ni le combat contre le serpent, p. 24). Tristan, chassé par Hanguin, apprend le défi de Guiron et s'achemine vers le Val Brun; à une fontaine il trouve Dinadan, qui devint un de ses plus chers amis (introduit, comme les autres, uniquement pour figurer parmi les adversaires de Guiron; pour la première rencontre de Tristan avec Dinadan, voy. § 105). Le récit passe à Bohort et à Lionel, qui arrivent au château de l'*Adventure au blancq cerf*, construit du temps du roi Perceforest par *Zephir*; après avoir secouru une demoiselle, ils vont au Val Brun, où ils ne sont pas plus heureux que Tristan et Dinadan, qui viennent après et qui, s'en allant après leur défaite vers la Cornouaille, sont renversés par Arthur et Bademagu, partis pour se mesurer avec Guiron. Les deux rois viennent en aide à Palamède, assailli par six chevaliers; ils ont le dessous contre Guiron, aussi bien que Merangis, que venait de secourir Lucanor le grand, dont une demoiselle arrête à la fin le combat avec Guiron. Celui-ci triomphe encore de *Danebrun* et de son compagnon *Sanor*, des deux frères *Sadoc* et *Adoart*, dont le second vient de gagner une demoiselle (les cinq derniers sont introduits comme des personnages connus), du roi des Cent Chevaliers et d'Hector, qui avaient porté secours à une demoiselle contre Harpin d'Harpinel (cf. § 455) et ses huit chevaliers, enfin du roi Aguisant d'Ecosse et de Calogrinant. Suit, d'après le poème de Chrétien de Troies, le commencement de l'histoire d'Erec jusqu'à sa victoire dans le tournoi de Tenebroc (v. 2135 ss., Fœrster). Erec va s'essayer contre l'inconnu du Val Brun, où il arrive avec sa femme Enide, après avoir délivré un chevalier attaqué par quatre autres; ayant eu le dessous contre le fameux champion, qui met un terme à la lutte sur la prière d'Enide, il retourne avec elle dans son pays. Après des combats victorieux de Guiron contre le chevalier à la cotte mal taillée, nom donné à ce frère de Dinadan par Keu, comme nous le voyons dans le *Livre de Lancelot du lac* (erreur pour : dans le *Tristan*, cf. § 66), contre Hervi de Rivel et Goulistan, fils du Morhout, l'année pendant laquelle il s'était engagé à jouter avec ceux qui désireraient l'éprouver s'écoule sans qu'aucun de ses adversaires, au nombre de plus de six cents, aient pu le vaincre. Accompagné de Danain, il se rend à Malehault, et ensuite, ayant secouru une demoiselle, à Camaaloth, où Arthur vient de faire proclamer un tournoi pour attirer encore une fois le meilleur chevalier de l'époque. Lancelot, rentrant d'une quête d'aventures avec Bohort pour ne pas manquer le tournoi, trouve plusieurs chevaliers, et parmi eux Palamède, qu'il désarçonne. Puis il envoie s'informer sur le tournoi un écuyer, qui rencontre Arthur et le roi d'Ecosse allant avec une grande suite inspecter la plaine. Sagremor (reprise subite du texte du *Tristan*; cf. § 376) demande à Gauvain s'il reconnait celui qui vient de les abattre et qui est Tristan, venu récemment à la cour; suit l'envoi de Gifflet par Arthur, etc.: voy. le paragraphe cité. Tristan — qui n'est pas accompagné de Dinadan dans 363 — ayant refusé de donner des détails, entre dans la forêt, et l'écuyer retourne pour rendre compte de ce qu'il a vu. Guiron est vainqueur dans le tournoi, auquel prennent part Tristan et Palamède. Danain meurt des blessures qu'il y a reçues. A cette triste nouvelle, Guiron part pour Malehault, triomphe, en refusant le secours de Palamède, qui survient, du *fel Durmort* et de ses douze chevaliers et délivre les prisonniers du vaincu, parmi lesquels se trouvent Erec et Gozouain d'Estrangort. Ici le ms. reprend le *Lancelot* et raconte l'histoire de la fausse Guenièvre (v. P. Paris, *Rom. de la T. R.*, IV, 97, 148 ss.), évidemment pour motiver la présence de la reine au tournoi de Sorelois, qu'insère ensuite 363, et que nous avons déjà vu dans le ms. 99 (p. 195). Après le combat soutenu pour

Episodes du *Tristan*.

Episodes de l'*Erec* de Chrétien de Troies.

Mort de Danain.

Reprise du *Lancelot*.



Reprise du *Tristan* dans Rusticien.

les autres, ceulz de cele valee, furent delivré. Il avint que monseignour Lancelot du lac manda une damoisele en tele maniere comme vous orrez ci après, si comme la vraie hystoire le raconte. Quant la demoisele, comme je vous ai dit, se fu partie de monseignour Lancelot, elle arrive en Cornouaille et présente à Iseut la réponse de Guenièvre; on reconnait l'épisode analysé plus haut (p. 46-47); seulement, le voyage de la messagère d'Iseut avec Lancelot (cf. *ib.*) paraît être perdu dans une lacune, due sans doute à un bourdon, des mss. de Rusticien, qui, continuant à reproduire le *Tristan*, donnent d'après ce roman, pour préparer le récit annoncé dans le bréf morceau précédent de la délivrance des prisonniers de Nabon, l'épisode du *Servage* avec le texte de 750, 12599, y compris le fragment relatif à Belinan; cf. p. 47 et *Additions*. Ce texte se termine, dans 355 (f° 403, fin), au milieu d'une phrase du passage où Lamorat refuse la couronne de la *Franchise* (p. 50); 357^2 et 3478^2 poursuivent et mentionnent que Segurades, qui se réserva le droit d'aller quelquefois chercher les aventures du Logres, donna au Servage le nom de la *Franchise Tristan*; et ce nom est *encore communement par toute Engleterre*. Fin [1] de 357^2 et de 3478^2.

Guenièvre par son amant, dit 363, on proclama en l'honneur de la reine un tournoi dans le Sorelois, où elle était restée (dans le *Lancelot*, p. 183, elle retourne d'abord en Bretagne, puis va en Sorelois, pays que Galehout lui accorde). Dans ce tournoi, Dinadan se distingua; de même le roi de Norgalles *le fist* très bien, etc., comme dans 99 et 350; voy. p. 195 et *Additions* (le nom de Galehout est partout remplacé). Lamorat et Palamède étant rentrés à leurs hôtels (p. 198), ce dernier part avec la demoiselle, qu'il ramène chez elle; depuis il eut plusieurs aventures qu'on trouvera *ou livre de lui faisant mention* (allusion, parait-il, aux *Prophecies de Merlin*). La reine ne quitta pas le Sorelois tant qu'Arthur restait en Carmelide avec la fausse Guenièvre; Gauvain était son fidèle compagnon, comme nous le lisons dans le *Livre de Lancelot* (où, pourtant, Gauvain ne séjourne pas avec sa souveraine en Sorelois). Le conte retourne à Guiron, qui, — ainsi commence la laisse suivante, — ayant été fêté à la cour d'Arthur, prend congé et part en aventures, préoccupé de la mort de Danain. (Cela a déjà été raconté, et nous avons peut-être ici une autre rédaction.) Il trouve *Bulor de Morois* cherchant Agravain, qui a déshonoré sa sœur, décide de se mettre en quête des deux ermites son frère et son grand-père (lacune), et, après avoir triomphé de Goulistan, arrive à la caverne de ses parents (décrite essentiellement comme au § 636), où il trouve son grand-père mort. Guiron, qui est sous les armes depuis soixante ans, prend la résolution de passer dans cet ermitage le reste de ses jours tout entier au service de Dieu, *a qui il estoit moult tenu*; il envoie un écuyer au Val Brun, en lui défendant d'indiquer le lieu de sa retraite. Goulistan, ayant entre temps délivré la demoiselle du château aux Pucelles d'un chevalier qui veut l'épouser par force, s'éprend d'elle à son tour. Il va en Irlande voir son père le Morhout : on lui apprend que Tristan l'a tué. Econduit par la dame de son cœur, il lui fait la guerre et assiège le château aux Pucelles; dans cette détresse, la châtelaine se souvient de son cousin Guiron et l'envoie chercher au Val Brun, d'où part l'ancien écuyer de Guiron pour aller le décider à aider sa parente. Après quelque hésitation, l'anachorète se met en chemin. Ayant trouvé Agloval, Gozouain d'Estrangort et Blioberis, qui, ne voulant pas le perdre de vue, le suivent de près, il emporte avec une bravoure incroyable l'avantage sur les assiégeants et triomphe dans un combat singulier de Goulistan, qui meurt peu après de ses blessures. Agloval et ses compagnons, après avoir été renversés par Palamède et Dinadan, dont Palamède aime beaucoup les réparties vives, s'en vont à la cour d'Arthur raconter comment Goulistan était mort. La demoiselle a l'intention de faire de son château un couvent où elle puisse rester avec les nonnes. Guiron repart pour sa caverne. Arthur, désirant connaître le vainqueur de Goulistan, se renseigne par un messager auprès de la demoiselle, qui révèle le nom de son cousin, en ajoutant qu'il renonce à porter désormais les armes, ce dont le grand roi fut affligé. Le père de Guiron meurt bientôt après la rentrée de son fils, et, quinze ans plus tard,

Mort de Guiron.

fina ses jours messire Guiron bien saintement (cf. la remarque de 3325 sur la mort de Guiron, p. 441). Puis le rédacteur, dans un bref épilogue, remercie Dieu d'être arrivé à la fin de *la quarte et derreniere partie* du *Guiron*; il se vante d'avoir raconté les cent cinquante *hardemens* des cent cinquante (ce chiffre parait exagéré) compagnons de la Table Ronde, qui combattirent Guiron (c'est-à-dire au Val Brun), et implore l'indulgence du lecteur : « Les fautes que l'on pourrait relever dans ces quatre volumes, dit-il, *seront plus par ygnorance que par faulte de bon volloir.* » Fin de 363; (des cinq volumes 359-363, deux ont été comptés pour un seul, à moins que 363 n'appartienne à une autre série de copies tomées différemment).

1. 357^2 ajoute une rubrique (reproduite dans le catalogue de la Bibl. Nat.; cf. la rubrique du début publiée par P. Paris, *Mss. fr.*, III, 63) dans laquelle on nous dit que le *Guiron* a été *translaté* de latin en français par *messire Luces, chevalier, seigneur du chastel du Gal*, à la requête du roi Henri d'Angleterre! — 3478^2 ajoute en rubrique : *Cy fine le tiers et derrenier livre de Guiron le courtois.*

640. 355 (début du f° 404 ; cf. ci-dessus) présente, pour le retour de Tristan après la mort de Nabon, un récit qui diffère de celui donné dans le roman (p. 50) et qui est peut-être de Rusticien. *Après ce que Tristan ot occis Nabon le noir*, dit le ms., il va retrouver Iseut et Kahedin. Un chevalier dit *des Loges* lui fournit des chevaux et une voiture pour Iseut, qui est trop fatiguée pour aller à pied. Tristan fait, à cheval, trois *pointes* devant l'assistance émerveillée. Au bout de six jours, il s'embarque avec Iseut et Kahedin, après avoir prié Segurades de bien gouverner le pays et avoir remercié leur hôtesse et le chevalier des Loges; conduits par deux marins, qu'on avait fait venir et qui avaient été pendant sept ans au service du roi de la *Grant Hermenie*, les voyageurs arrivent le lendemain en Petite-Bretagne. — 355 passe à Lancelot pour raconter comment lui, Tristan et Palamède, délivrèrent Guiron et les autres : **Suite de Rusticien.**

La nouvelle de la rentrée de Tristan remplit de joie le roi Arthur et sa cour, où l'on avait entendu parler de la disparition de notre héros (de même Janot; voy. § 638, n.). Lancelot et Palamède [1], qui désirent vivement connaître les détails de cette aventure, décident d'aller ensemble en Petite-Bretagne, pour s'informer auprès de Tristan lui-même. Le surlendemain, Lancelot prend congé de Guenièvre, et les compagnons montent à cheval, avec deux écuyers. Ils passent la nuit dans une maison de religion. Le jour suivant — on est au mois de juin — ils entendent crier dans une forêt. Palamède va aux renseignements, trouve un nain en train de faire violence à une demoiselle et, après l'avoir attaché à un arbre, le fouette si vigoureusement avec une grosse branche, qu'il le met hors d'état de parler. La jeune fille raconte qu'elle s'était laissé conduire aux pâturages de son père par le nabot, qui était à un grand seigneur du voisinage et qui venait souvent à la maison. Lancelot, survenu, délie le nain, qui dit qu'il est au service du seigneur de *la Longue Mare* (*la L. Mer*, Janot), et qu'il doit aller chez *monseingneur du Mesnil Merlin* (*Mesnil vermeil*, *près le Perron Meriln*, l. *Merlin*, Janot). Les deux chevaliers reconduisent la demoiselle chez son père, dont ils acceptent l'hospitalité sans vouloir lui dire leur nom. Le lendemain ils s'endorment près d'une fontaine, dit de la *Sapynoie*. Surviennent deux messagers [2] que Nabon avait envoyés à Arthur avec une missive dans laquelle le roi est engagé à venir assister à la grande fête qu'à la Saint-Jean, Nabon donnera pour célébrer l'accolade de son fils : si Arthur ne s'y trouve pas, le géant tuera les chevaliers qu'à l'insu de tout le monde il a emprisonnés de nuit, à savoir Guiron le courtois, le bon chevalier sans peur [3], et Danain le roux [4]. Les messagers sont tués, l'un d'eux

1. Il n'est pas expliqué comment Palamède est à la cour; Lancelot le *trouva au palais*.
2. Ici reprend 340 (f° 111); cf. p. 446.
3. Le Morhout, qui figure plus loin parmi les prisonniers, a été oublié ici dans les deux mss. Dans la suite, le scribe de 355 raye ou exponctue le nom, que Janot supprime ou remplace.
4. La présente version semble avoir été fabriquée sur des données du *Palamède* et du *Tristan* (cf. la note ci-après). Le compilateur, ayant trouvé, dans le premier de ces romans, le récit de l'emprisonnement du bon chevalier par Nabon et l'annonce d'après laquelle il devait être délivré comme Guiron et les autres, par Lancelot, Tristan et Palamède, s'est probablement souvenu d'avoir lu dans le *Tristan* comment le héros de ce roman tua Nabon; désirant utiliser pour sa compilation ces traits appartenant à deux ouvrages différents, il réunit tous les prisonniers dans les donjons de Nabon pour les faire, après la mort du géant, épisode qu'il copie dans le *Tristan*, délivrer par les chevaliers indiqués dans le *Palamède* et dont il introduit tout brusquement Palamède (cf. ci-dessus), en inventant un nouveau voyage de Tristan, qui aurait ignoré d'abord la captivité des illustres héros, emprisonnés nuitamment par le géant (cf. les explications de Janot et de Verard, §§ 637, 638, notes). Cette compilation, à en juger par l'épilogue (§ 643), a été donnée par Rusticien, qui en était peut-être l'auteur.

ayant répondu grossièrement à Palamède. A leur écuyer, qui est force de donner des renseignements, Palamède, sur l'ordre de Lancelot, coupe un pied et crève un œil pour faire honte à Nabon, à qui ils le renvoient annoncer une visite prochaine.

Guiron, le bon chevalier sans peur, Danain et le Morhout sont délivrés de la prison de Nabon par Lancelot, Palamède et Tristan.

641. Ayant chevauché jusqu'au soir, ils arrivent au château de *la Roche noire*, où ils sont bien reçus par le roi Hoël. Le lendemain, après la messe, Tristan, dans sa *chambre*, leur raconte son voyage au pays du géant. « Ah! s'écrie Lancelot, vous avez donc affranchi Guiron et les autres? — *Certes*, est la réponse, *ne de Guiron ne des autres chevaliers de la Table Reonde n'oï je onques nules nouvelles, fors tant seulement de Mecion le petit*, qu'on me dit que le géant avait tué et dont on me montra le tombeau, *mès des autres n'oï(e) je onques parler.* » Tristan est donc très étonné en lisant la lettre de Nabon, que Palamède lui présente. Il s'offre à accompagner Lancelot, qui annonce son intention de ne point rentrer à la cour avant d'avoir, avec Palamède, rendu la liberté aux célèbres prisonniers. Tristan fait venir les marins qui l'avaient conduit en Petite-Bretagne, et on s'embarque le lendemain. Arrivé à la *Franchise*, on se loge chez la veuve qui avait hébergé Tristan. Celui-ci mande Segurades pour savoir s'il a ouï dire que Guiron et les autres se trouvaient dans le pays. « Non, répond le roi; si Guiron y eût été, j'en eusse certainement entendu parler, car c'est mon cousin [1], et j'aimerais bien à le voir. » Tristan lui tend alors la lettre du géant. Etonnement de Segurades, sur le conseil de qui est mandé le chevalier des Loges, l'ancien ami de Nabon. Lui non plus ne connaît de chevaliers d'Arthur tués par Nabon que Mecion le petit. Mis au courant de ce qui s'est passé, il recommande d'aller fouiller les châteaux et les prisons du géant, qui avait coutume d'y envoyer la nuit ceux qu'il voulait faire mourir; le plus éloigné de ces châteaux porte le nom de *Marmonde la fort*. Le lendemain, on s'en va à *Moucheron*, dont le seigneur, *Sarpedon*, pour célébrer la venue de Tristan, lui offre un grand banquet, en y invitant les bourgeois les plus honorables; ceux-ci présentent à leur libérateur des cadeaux, qu'il finit par accepter. Le jour d'après, on se rend à Marmonde, qui, au dire d'un écuyer, renferme quatre chevaliers. Le châtelain ayant rendu les clefs, Guiron, le bon chevalier sans peur, Danain et le Morhout sortent enfin de prison. (Janot remplace, sottement, le Morhout par Lac, qui, selon l'imprimé, serait également dans Marmonde; cf. § 638, n.) Le conte revient à Meliadus.

642. Ce roi [2], ayant perdu la compagnie de Lac, après le tournoi du château des Deux Sœurs, retourne en Léonois, où il ne trouve pas son

1. Nulle part ailleurs nous n'avons vu figurer Guiron comme le cousin de Segurades; peut-être y a-t-il ici quelque confusion avec Segurades le brun; cf. p. 437.

2. Ce qui suit a déjà été donné textuellement jusqu'aux mots *en une grande forest* par Janot (cf. p. 464), qui supprime les remarques sur Tristan. Le rédacteur de l'imprimé aura cru devoir reporter au passage cité le présent morceau, qui ne paraît être qu'un fragment de la compilation qui, comme nous venons de le supposer, a été faite sur les romans de Palamède et de Tristan; cf. le renvoi à ce qui est *par devant*, et le texte du *Palamède*, où (p. 451) se retrouve le début de la laisse jusqu'aux mots : Mel. retourne en Léonois, ainsi que le récit de l'emprisonnement de Lac (§ 638). Le compilateur a sans doute placé ici notre épisode afin de faire se retrouver Tristan et son père. Pour le reste de la compilation, une rédaction abrégée et altérée est présentée par Janot (v. § 638, note), qui, après la délivrance de Guiron, etc. (§ 641), passe à la rentrée et à la mort de Meliadus, épisodes qu'il rattache à la rencontre figurant plus

fils; il ne sait si Tristan est allé en Cornouaille chez son amante, ou s'il est au royaume de Logres avec sa femme. Ayant arrangé ses affaires, il repart pour la Grande-Bretagne (355, Janot : Petite-Bretagne), et se met en quête de Guiron et des autres compagnons de la Table Ronde emprisonnés *en diverses parties*. Il va vers Maloaut pour avoir des nouvelles de Lac, qui l'avait quitté pour la femme de Danain, comme nous avons vu *par devant*, et est logé par le forestier de Maloaut, qui lui raconte comment, il y a un mois, Lac, ayant tué un cousin de la châtelaine, fut dénoncé par lui et mis en prison par la dame. Meliadus part pour le délivrer, empêche, en le blessant gravement à la joute, le roi Pharamont d'enlever une demoiselle de Maloaut, va avec lui à ce château et y obtient de la dame la liberté de Lac, avec qui il part, toujours en quête de Guiron. Lac est abattu par Ariohan, qui, ayant tué un neveu de Léodagan, avait été aposté par ce prince pour jouter avec les passants jusqu'à ce qu'il trouvât son vainqueur. Ariohan est à son tour désarçonné par Meliadus, à qui il parle des chevaliers enfermés dans Marmonde, et, ayant pris congé de Léodagan, il part avec les deux nouveaux venus, qui, comme lui, ont l'intention de chercher les captifs. Au bout de douze jours, nos trois voyageurs entrent *en une grant forest;* un paysan, menant un âne chargé de bois, leur apprend qu'ils sont tout près de Marmonde, et que Tristan y séjourne après avoir délivré les prisonniers, avec lesquels il va chaque jour *solacier* à une fontaine située au pied de la tour. Meliadus, se réservant la joute contre son fils, s'y rend avec ses compagnons. Tristan les voyant approcher, persiste, malgré Lancelot, à ne pas les laisser passer sans défi. On permet au chevalier des Loges de commencer : il est renversé par Meliadus, qui terrasse ensuite Sarpedon, le Morhout, le bon chevalier sans peur, Danain, Guiron et Palamède. Voici que Tristan s'élance, en prévenant Lancelot, qui allait s'avancer à son tour : ils sont tous les deux désarçonnés par le roi, qui s'éloigne après avoir ainsi démonté dix [1] chevaliers. Tristan veut encore l'atteindre pour savoir son nom, et répond à Lancelot, qui objecte que ce ne serait point *courtoisie et raison de faire force au chevalier :* « *Sire, par tout n'est mie raison faicte.* » Il se lance à la poursuite de Meliadus, qui déclare être le chevalier le plus *povre* et le plus *esgaré* du monde, toujours à la recherche, mais ne trouvant que *male adventure*. Il consent enfin à se nommer, et on le salue avec enthousiasme. « A l'avenir, dit Tristan, cette fontaine, dite jusqu'ici du *Val de Pleur*, doit porter le nom de la *Fontaine du Val de Joie.* » Tous les treize chevaliers vont passer la nuit dans Marmonde.

Meliadus et Tristan.

643. Le lendemain, Meliadus fait observer qu'il serait temps de se rendre à la cour d'Arthur. Il refuse d'aller par mer : « Nous aurions l'air, dit-il, de craindre les aventures chevaleresques. » Tristan congédie donc les marins, en leur ordonnant, par le chevalier des Loges et

haut dans le *Palamède* du chevalier de Camaaloth avec le roi de Léonois (§ 638). Celui-ci, dit l'imprimé, qui renvoie au *Tristan*, retourne à sa cour et, après la guérison de son jeune fils, qui avait été malade pendant trois mois (cf. la conversation donnée *ib.*), épouse *Astre*, la fille de Hoël (cf. § 22). Meliadus est assassiné à la chasse (cf. § 23) par deux chevaliers de la parenté du Morhout d'Irlande, *venuz par le conseil du roy Marc de Cornouaille*. Plus tard, Tristan tua *le conte* (pas encore mentionné) *de Cornouaille* (l. *le c. de Norhout*) *et fist la cité destruyre, aussi occit le Morhoult d'Irlande*. Grand deuil à cause du décès du roi, dont les funérailles eurent lieu ainsi *comme a roy appartenoit. Je prie a Dieu qu'il vueille avoir son ame. Amen*. Fin de Janot.

1. Segurades a été oublié dans les deux mss.

Sarpedon, qui prennent congé de lui, de retourner seuls en Petite-Bretagne. Les onze compagnons se mettent en route et marchent jusqu'à Maloaut; là se trouve encore Pharamont, guéri des blessures qu'il avait reçues dans sa joute avec Meliadus. Au bout de quatre jours, il part avec les autres, et on arrive en Petite-Bretagne, au château de la Roche noire, où l'on est bien reçu par le roi Hoël et sa fille Iseut (*Ysabel* 355), la femme de Tristan. Lancelot envoie à Arthur et à Guenièvre une lettre dans laquelle il leur annonce que la quête est accomplie et que lui et les camarades viendront les saluer le jour de la Toussaint. Arthur, pour accueillir dignement tant d'illustres héros, réunit tous ses barons à l'occasion de la fête, qui arrivera quinze jours plus tard. Au jour nommé, les douze chevaliers viennent à Camaaloth, où ils sont reçus avec une grande joie. Lorsqu'on va dîner, une demoiselle montée sur une mule blanche apparait avec une superbe couronne, qu'Arthur, dit-elle, doit poser sur la tête de celui qui abattit les dix chevaliers devant la Fontaine du Val de Pleur; après ces mots elle disparait subitement sans rien ajouter. Le roi, mis au fait par Lancelot, va couronner Meliadus, qui offre à la reine l'insigne qui vient de lui être décerné. Au cinquième (quatrième, 355) jour, l'éclatante fête est terminée, *et s'en allerent chascun a sa contree.*

Triomphe de Meliadus.

Epilogue de Rusticien.

Cy [1] *fine* (*le* 355) *maistre Rusticien de Pise* (*son conte* 355), *en louant et* (*en* 340) *regraciant le pere* (*et* 340) *le filz et le saint esperit et ung mesme Dieu, filz de la benoiste vierge Marie, de ce qu'il* (*que il* 340) *m'a donné grace, sens, force et memoire, temps et lieu de me mener a fin de si* (*donné lieu et temps, force et sens de mener a fin si* 340) *haulte et si noble matiere comme ceste cy, dont* (*comme est ceste dont* 340) *j'ay traicté en mon livre de tant de nobles preudeshommes dont j'ay les fais et les proesces recitees et recordees en mon livre* (*traicté lez faiz et proessez recitez et recordez a mon livre* 355). *Et se aucun me demandoit pour quoy* (*en mon livre* 340) *j'ay parlé de Tristan avant que de son pere, le roy Meliadus* (*avant du r. M., son pere* 340), *je respons que ma matiere n'estoit pas congneüe; car je ne puis pas sçavoir tout ne mettre toute[s] mes parolez par ordre. Et ainsi fine mon conte. Amen.* Fin de 355 (*Explicit le rou(r)man de Meliadus*). — 340 (f° 121 e), à partir des mots *je respons*, continue ainsi : *que ma matiere le requeroit; car je ne puis pas avoir mises toutes mes paroles en ordre pour les intervalles qui avenoient entre deux fais, et pour ce que cest livre n'est mie proprement d'une seule personne fait, ne il n'est tout de Lancelot du lac, ne il n'est tout de Tristan ne tout du roy Meliadus, ains est de pluseurs hystoires et de pluseurs croniques dont je les ay estraites et conpilees a la requeste du roy Edouart d'Engleterre, sicomme il est contenu au commencement de mon livre. Et cest livre est appelé Meliadus, pour ce que le roy Meliadus fist plus de nobles fais a cellui temps que nuls des autres chevaliers de qui nous avons parlé* [2].

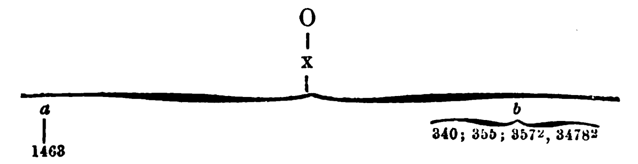
1. A cet épilogue, imprimé d'aprés 355 par P. Paris (*Mss. fr.*, III, 59), Janot, comme nous avons vu plus haut (p. 465), substitue un morceau du *Palamède*, suivi du récit de la délivrance des prisonniers de Nabon, comme dans 355 (§§ 640, 641), et l'imprimé finit en donnant la mort de Meliadus, empruntée au *Tristan* (p. 471).

2. L'épilogue de Rusticien est suivi, dans 340, de quelques morceaux tout à fait isolés de leur contexte. Ce sont d'abord les aventures de Marc et de son neveu pendant leur traversée, copiées dans le texte des mss. 97, 349, 100 (cf. p. 170). Après avoir reproduit la phrase qui sert de transition à la rédaction de 334 (p. 172), 340 (f° 128 b) passe brusquement aux rendez-vous d'Iseut avec son amant (cf. p. 185-186), en donnant, toujours comme 97, etc., les épisodes suivants du *Tristan* jusqu'au f° 204 f, où Lancelot ordonne de bien garder Iseut (§ 344). Le ms.

Ainsi finit, dans les manuscrits de Paris, la compilation fragmentaire et incohérente attribuée à Rusticien de Pise, qui la *translata*, environ 1271, d'un manuscrit appartenant au roi Edouard I[er] d'Angleterre (voy. le préambule, § 620), et qui, d'après l'hypothèse généralement reçue, est identique au rédacteur des voyages de Marc Pol (cf. P. Paris, *Mss. fr.*, II, 355 ss.; Ward, *Catalogue*, I, 367). Remarques sur la compilation de Rusticien.

Avant de terminer, nous allons résumer notre opinion sur la masse indigeste figurant dans les mss. de Rusticien comme la compilation intitulée *Meliadus* selon l'épilogue de 340 (cf. la rubrique du début et l'explicit de 355). Si l'on peut se fier aux dires du prologue, le modèle du Pisan n'était également qu'une compilation qui, comme celle qui nous occupe, débutait par l'épisode de Branor; voy. p. 426-7, endroit où est cité pour la dernière fois le *livre* d'Edouard. Suivant toute probabilité, Rusticien ne s'est pas borné à transcrire d'un bout à l'autre le ms. du roi d'Angleterre (cf. l'épilogue); il a sans doute ajouté du sien, mettant à profit en même temps les romans en prose ordinaires (cf. les phrases finales de l'épilogue de 340). Mais nous ne saurions déterminer la part qui lui revient dans le fouillis des manuscrits; le titre de *maistre* se trouvant le plus souvent sans l'addition du nom de Rusticien, nous devons même nous demander si tel ou tel épisode ne provient pas d'une rédaction tout autre que l'œuvre du Pisan : les scribes-remanieurs du moyen âge ne se gênaient pas pour jeter pêle-mêle des débris de *livres* qui, composés par des auteurs différents, dérivaient des sources ordinaires auxquelles puisaient les romanciers. C'est ainsi qu'au milieu de nos mss., sauf 1463, nous voyons interpolée presque toute la première partie du roman de Palamède (voy. p. 432 ss.); personne ne mettra cet énorme morceau, copié dans le *Palamède* (texte de 350) et offrant des disparates avec la suite, sur le compte du compilateur, qui n'aurait pas manqué d'adapter plus convenablement les emprunts qu'il faisait à ce roman. Pour la fin de la compilation, voy. § 639 et les notes aux §§ 640, 642.

Quant aux manuscrits, une famille à part est représentée par 1463, duquel se rapprochent, pour certains épisodes, les mss. du *Tristan* 103, (v. § 449 d), 757 (depuis le premier combat contre Lancelot; cf. § 489; Préface, p. XVII) et 99 (v. p. 338; § 621). 340 va en général avec 355, dont le texte est suivi de près dans 357[2], 3478[2]. Nous figurons donc ainsi le groupement des mss. de Rusticien :



raconte ensuite que Guenièvre a pris le voile de peur des fils de Mordret (cela est emprunté à la *Mort Artu*). Une ancienne amie de Gifflet tient compagnie à la reine, qui, malgré la passion dont elle se sent toujours pénétrée pour son amant, lui en veut de ne pas avoir vengé la mort d'Arthur. Une rivale lui ayant fait croire que Lancelot est mort en mer, l'infortunée religieuse, qui était déjà malade, ne peut être sauvée par la nouvelle de l'arrivée de son bien-aimé : elle expire en chargeant sa compagne d'apporter son cœur mort au célèbre chevalier, que, malheureusement, la fidèle amie ne réussit pas à trouver; (dans Malory, Guenièvre ne meurt pas avant d'avoir revu Lancelot, à qui elle adresse un dernier adieu). Puis 340 présente le récit de la mort de Marc (voy. p. 409), et finit par l'épilogue donné *ib.*, dont la teneur indique suffisamment que les deux derniers épisodes, précédés probablement du récit de la mort d'Arthur, appartiennent à une compilation indépendante de celle de Rusticien.

Les imprimés de Rusticien se rattachent à la famille *b* (cf. p. 435); les éditeurs ont supprimé, comme on devait s'y attendre, les aventures qu'avec le texte de 103 ils avaient déjà données dans leur ***Tristan*** (v. §§ 624, 628).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Le présent ouvrage, dont la préface, par suite de circonstances qui n'intéressent pas le public, a été imprimée déjà en mai 1890, ne devait donner, selon le plan arrêté il y a plusieurs années, que l'analyse du *Tristan* et de la compilation de Rusticien d'après les mss. et les imprimés de la Bibliothèque nationale. Depuis, j'en ai considérablement élargi le cadre en introduisant une analyse du roman de Palamède basée sur tous les mss. et imprimés des bibliothèques publiques de Paris. Pendant ce travail j'ai été amené à collationner aussi le ms. et l'imprimé (Michel le Noir) du *Tristan* de l'Arsenal. Je communique ci-après le résultat de la collation parmi les autres additions et corrections qu'appelle cet ouvrage d'assez longue haleine, et qui proviennent en partie d'études que j'ai faites pendant ou après l'impression.

P. I. Pour les papiers de Brakelmann, voy. les remarques de M. Suchier. *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 1890, p. 360.

P. III. D'après le catalogue imprimé, les mss. 100-101 sont du XIVe s. et 772 du XVe s. — 340 est du XIVe ou du XVe s. — Pour 357[2], 3478[2], qui contiennent un fragment de la compilation de Rusticien avec une partie de l'interpolation du *Palamède*, v. pp. 455-6, 433-5.

Imprimés.

P. IV, note. Pour les autres vieux imprimés contenant la compilation de Rusticien et pour le *Meliadus* moderne, v. p. 435-6. — De l'édition de Jehan le Bourgoys aucun exemplaire ne se trouve aux bibliothèques de Paris. Celle de Michel le Noir (1520) est à l'Arsenal ; c'est le même texte que nous offrent Verard et Janot, pour tout ce qui est essentiel.

Le ms. 3357 de l'Arsenal (*Tristan*).

Le ms. de l'Arsenal 3357 (anc. 254 B. F.) du XVe s., un fragment du « premier volume » du roman de Tristan, débute au milieu de la conversation de Joseph d'Arimathie avec le douzième fils de Brun (v. § 1) et finit à l'endroit où Tristan et Dinadan acceptent l'hospitalité de Daras (§ 142); selon l'annonce finale, le « second volume » devait commencer par parler de Lancelot. Le manuscrit, qui supprime ou altère des noms propres et de petits détails, et qui présente un croisement des textes de 94, 103, 334, concorde d'abord avec 94. Des variantes de ce manuscrit, se retrouvant dans 3357, sont : *Tennor*, p. 4; *Luisin*, p. 6 (mais *Childeric*, pp. 7, 10; *Belide*, p. 19, *Hebés*, p. 22). Immédiatement avant l'épisode de Tristan au bain (p. 24), 3357 intercale, comme 103 et avec le même texte, le récit du combat contre le serpent (le nom du sénéchal est *Agingueren*; Tristan est appelé *Tantrist*, quoique plus haut (§ 32), comme dans la version commune, il ait refusé de se nommer). Puis reprise de la version commune; nous trouvons de nouveau des leçons de 94 : *Enchanteresse* répété, p. 33; Marc fait Tristan seigneur de son hôtel et le nomme son successeur, p. 35 (mais Tristan et Iseut au jeu, p. 38, essentielle-



ment comme dans 103 ; l'entrée de l'appartement de la reine est interdite à qui que ce soit, comme dans 335, p. 40 ; le nom du chien est *Heudent*, pp. 44, 86) ; *bras* gauche, p. 41 ; *Amyde*, p. 43 ; *Viennor* (*de Carmelide*), bis, p. 48 (mais Tristan, consentant à se faire connaître, dit à Nabon : « De peur je ne cachai jamais mon nom, » sans *d'omme qui*, etc., p. 50) ; *Dermentes*, p. 57 (mais le Pin des *quatre* Dames comme dans 101, *ib.*). A partir de l'apparition de Ginglain, p. 65, 3357 suit en général le texte de 334 ; ainsi les remarques de rédaction, p. 86, s'arrêtent à *mot a mot* : *En ce que je vous ay mis avant avroit il trop a racompter qui dire le vouldroit mot a mot*, comme dans 334 (mais *en la forest de Norholt*, p. 67 ; Andret amène aussi des *valets* (*escuiers*), p. 86 ; le pavillon est dans la plaine, p. 106 ; les mots *tout meintenant*, p. 109, n'y sont pas). — Des noms propres ou de petits détails oubliés ou supprimés : *Madalie*, p. 5 ; *Clovis*, p. 6 ; le château des *Portes*, p. 8 ; *Triadan*, p. 9 ; *Hélie*, *Archana*, p. 14 ; le *fié* de dix chevaliers, etc., p. 21 ; *Perinis*, *Mathael*, p. 23 ; la défense de Gouvernal (=103), p. 26 ; les détails sur le lieu où Galehout rencontre sa sœur, p. 33, sur l'abbaye de Gaule et Ban, p. 36 ; *Aquyn*, p. 45 ; *Supinable*, p. 47 ; les cuisses de la *beste glatissant*, p. 57 ; le *Boivre amoureux*, p. 68 ; les remarques sur le pavillon, p. 102 ; *Aiglin de Vaux*, p. 104 ; le récit fait par la demoiselle d'Iseut, p. 105 ; Keu et Dodinel, p. 107. Il n'est pas expliqué comment les serfs, p. 35, se procurent le sang. P. 36 : l'histoire de Lambègue est abrégée ; Iseut s'enfuit, voulant mourir, et rencontre, etc. P. 41 : les adversaires de Tristan eurent fort peur, sans plus. Le récit de la lutte de Tristan contre les chevaliers d'Andret, p. 42, manque, de même que les détails sur le *Saut Tristan* ; 3357, sans plus : il se jeta dans la mer. Le dialogue des amants, p. 43, est abrégé d'un bout à l'autre. Le nombre des pavillons, p. 49, n'est pas donné, ni la remarque de Brangain, p. 60, après l'épisode de Darnantes. L'exploit de Brunor à la cour, § 67, est rapporté en quelques mots, avec la faute *homme* pour *lion*. L'annonce de la suppression à la page 88 débute comme dans 334, etc., et finit ainsi (après *deviser totes*) : *Si ne vueil compter que les principalles avantures de T.*, *qui a ma matiere appartiennent*, *et au plus brief que je pourray*. — Altérations et particularités : C(h)elinde est écrit *Sel(l)inde*, Tintagel, *Tintaignel*, et Crisides, p. 15, *Cresides*. Pelyas est chez le géant depuis une *dizaine* d'années, p. 10. Méliadus épouse en secondes noces la fille du roi de Norhonbellande, § 22. *Glevedom*, § 27, est remplacé par Tintagel. Tristan dit au roi d'Irlande, p. 21 : « Je suis de Gaule. » Lucan le boutillier, Mador de la Porte et Calogrinant sont substitués à Guivret, à Gifflet et à Bademagu, § 30. Les frères de Brangain retournent en Irlande au bout de huit jours, § 33. La sœur de Galehout, § 41, est appelée *Celice* ; cf. 94. Le roi des Cent Chevaliers, p. 34, a été blessé par l'orgueilleux et cruel fils de Bademagu, Meleaguant, que tua plus tard, devant Arthur et Guenièvre, le héros du *livre des faiz de Lancelot*. *Ib.* : Galehout est accompagné d'un chevalier et de *trois* écuyers. *Dirans de l'Isle estrange*, § 46. Marc est escorté de quatre-vingts chevaliers, § 53. Le chevalier tué par Nabon était parent de Guenièvre, p. 49. Lamorat a tué le frère de Frolant devant la *Fontaine aux fers*, p. 52. Agravain, au lieu de Gauvain, § 65. *Ib.* : Belinant et la demoiselle rejoignent Luce, qui est grièvement blessé, et s'en vont avec lui. Puis : Lamorat à Camaaloth ;

son combat avec Belinant manque. Le nom de Brunor le noir, p. 53, est remplacé par *Archelaus*. L'ermite, p. 57, dit qu'Arthur est dans le Darnantes depuis *trois* mois; à peu près de même Lamorat, un peu plus loin : treize semaines. La *beste glatissant*, p. 58, crie comme *grant planté* de chiens. — Lacunes : après le baptême de Cicorades jusqu'au milieu des amours de Gemie, p. 13; depuis les aventures de Brunor, § 68, jusqu'au commencement de l'épisode de Darnantes, § 71 a; depuis la suite des aventures de Brunor, § 86 note, jusqu'à la tentative d'Iseut pour se suicider, § 91 ; depuis les aventures de Lancelot, Brunor, etc., § 92, jusqu'à la rencontre de Kahedin et de Palamède avec Segurades, § 95.

Pour le ms. de Rome, cf. Langlois, *Notices et extraits des mss. de la Bibl. nat.*, etc., XXXIII (II), p. 36 ; voy. *ib.*, p. 308, pour un autre, contenant la lettre d'Iseut, qui prie Tristan de revenir en Petite-Bretagne, § 71 a. Sur le ms. d'Edimbourg, M. P. Meyer a donné une notice dans les *Archives des missions scientifiques*, 1867, pp. 137, 140 (les deux prologues sont réunis). Le ms. de Genève a été examiné par M. Suchier; v. *Zeitschr. für deutsche Philologie*, 1890, p. 360. — Je n'ai pas retrouvé dans mes manuscrits le texte du fragment d'un roman en prose de Grenoble cité dans le Catalogue des mss. de départements, VII (1889), p. 260. Pour le fond, on peut rapprocher la situation de Marc voyant arriver à son île le pêcheur en bateau, dans 24400, § 596. Je ne saurais pour le moment indiquer non plus la provenance du petit morceau imprimé dans la *Zeitschr. für deutsche Philologie*, 1880, p. 429. — Il y a aussi un manuscrit à Cheltenham (Phillipps, 8383), un à Vienne (v. Keller, *Romvart*, p. 97 ; Jacob, *Dissertations*, VII, 181) et deux à Modène (v. Camus, *I codici francesi della Reg. Bibl. Estense*, pp. 50, 63 ; le début du second de ces mss. se retrouve dans l'analyse, p. 15 ; *Claudes* — écrit aussi *Claudex*, d'après une communication que M. Camus a bien voulu me donner — est une forme variée de *Clodeus*, Clovis). **D'autres manuscrits.**

§ III. L'original espagnol des *Due Tristani* se trouve à la Bibliothèque nationale; titre : *Coronica del buen cavallero don Tristan de Leonis y del rey don Tristan de Leonis el joven, su hijo*; Séville, 1534. Dans le prologue, le rédacteur se justifie d'avoir apporté des corrections et des additions à la « *coronica antigua* », dont il relève plusieurs « *defetos* ». La traduction italienne suit consciencieusement le modèle espagnol et est fort bien exécutée. Au lieu du Brunor le brun, père de Galehout le brun, de la *Coronica* et de la *Tavola Ritonda* (= Brunor et Galehout, § 40 ; cf. p. 441, n. 1), la traduction donne Brunor le brave, père de Galehout le brave. Le Tristan fils du tome II, cf. p. 392, n'a rien de commun avec le héros du roman *Isaie le triste*, analysé dans Dunlop, *History of fiction*. Les renvois à ce dernier ouvrage sont donnés d'après la nouvelle édition de M. Wilson à partir de l'appendice. **La *Coronica*.**

P. VI, ligne 15; au lieu de § 370, *lire* : § 369.

P. XIII, lignes 6, 8, 34, *lire* : § 63, § 71 a. — Un autre indice de la suppression des aventures de Brunor est fourni par l'allusion faite, aussi dans 756, etc., à la délivrance de Palamède par Lancelot; cf. pp. 76, 60-61. Les deux versions paraissent se suppléer l'une l'autre; une rédaction plus primitive aura donné tous les épisodes de Brunor avec les premières aventures de Tristan, parti pour rejoindre Iseut. — Le début de la version de 757 est perdu dans une lacune (v. p. 132, note),



qui aura contenu quelques aventures de Palamède avec Tristan et Dinadan après son emprisonnement chez Daras et avant son départ de l'hôtel où il s'était logé avec ses deux camarades.

P. XVII, § XIII, ligne 2, *lire* : § 489 ss. — La lacune, dont l'existence, aussi dans les mss. autres que 757, etc., est prouvée en outre par la disparition de Dinas (cf. p. 339 note), n'est comblée dans 757, etc., qu'en ce qui concerne le point principal, qui est l'explication entre les deux amis ; ainsi l'on ne parle pas de Dinas, on ne nous dit pas comment Lancelot et ses partisans surent que Tristan était à la Joyeuse Garde avec Brunor, Dinadan et Palamède, et l'on introduit tout subitement Golistant. Quant à Lamorat, il est à noter que 757, qui le supprime d'abord, le fait figurer plus loin, dans le récit de la bataille ; cf. p. 343, note 6.

P. XVIII, ligne 9, *lire* : § 534, note.

P. XIX, § XVI. — Un récit de la vengeance irait fort bien aussi avec les menaces adressées à Marc par Arthur et Lancelot, p. 170, § 261, cf. p. 388. Dans la *Coronica* et les *Due Tristani* il est dit que Tristan fut plus tard vengé ; sa vengeance par Lancelot, qui réduira toute la Cornouaille en cendre, est prédite dans les *Prophecies de Merlin* (impr. Trepperel). — Pour la fin de la version cyclique, voy. aussi plus loin, remarque sur la page 399.

P. XX, § XVIII. Nous avons vu ci-dessus que le combat contre le serpent et le nom de *Tanstris* se trouvent aussi dans le ms. 3357 de l'Arsenal ; pour Malory, v. p. XXII. — Le début de la première partie de 12599 est en ancien français ; l'italien commence au milieu du fragment du *Palamède* ; voy. plus loin la note sur la page 434.

P. XXI. Pour le dénouement de 103, cf. l'hypothèse de M. Muret, *Literaturblatt*, 1890, p. 228, et pour l'imprimé de Michel le Noir (1520), v. p. 475.

P. XXIII. Nous avons parlé plus haut, à la note sur le § III, de la *Coronica* espagnole, original des *Due Tristani*. Au lieu de *Félix*, ces deux livres populaires portent *Philippe*. *Armiano di Ligi* est un accommodement de l'*Armian de Lis* de la *Coronica*.

P. XXIV. Les familles *c* et *d* auraient dû être ralliées, dans le schéma, par un trait vertical ; les points de concordance entre ces deux familles sont plus nombreux que ne l'indique la remarque à la page XXI.

P. XXV, § XXI, ligne 3, *lire* : § 286 a, note. Le *Brait* cité à ce passage est plus probablement le conte du *Brait* perdu, sur lequel voy. G. Paris, *Merlin*, I, p. XXX, ss. Ce *Brait* aura contenu une compilation des romans de Merlin, de Tristan et de Lancelot ; le récit de la visite faite par la demoiselle du Lac à la tombe de Merlin (cf. *ib.*, p. XL) ne se trouve pas dans le *Tristan* des manuscrits de Paris. — § XXII. Les épisodes cités du *Chevalier au lion* prouvent que les arrangeurs utilisaient beaucoup Chrétien (cf. Muret, *Literaturblatt*, 1890, p. 227). Quant aux vers cités comme des traces possibles de quelque poème, on ne saurait y attacher beaucoup d'importance, vu l'absence de rimes ; dans la prose ancienne, encore voisine du style poétique, on trouve à chaque instant de ces phrases qui se laissent scander.

P. XXV-XXVI. Le dénouement du roman en prose repose peut-être sur une tradition ancienne, qu'a suivie Chrétien sans connaître

celui des poèmes ; cf. Muret, *Eilhart d'Oberg*, p. 75. Le récit des voiles blanches ou noires semble renouvelé de la mythologie grecque. Pour s'expliquer le silence sur le rôle médical d'Iseut dans l'épisode de la mort de Tristan, on peut admettre aussi bien une lacune ancienne existant dans un des intermédiaires qui séparent nos manuscrits de l'original, cf. la *Coronica* et les *Due Tristani*, où Marc enferme Iseut pour l'empêcher de guérir son amant (p. 383), ce qui, d'ailleurs, pourrait être une explication ajoutée postérieurement. — § XXIII. Le combat contre le serpent et le nom de *Tanstris* se retrouvent dans 3357 (v. p. 475) ; pour Malory, cf. p. XXII.

P. 1, ligne 2, *lire* : [*Luces*].

P. 2, ligne 24, *lire* : *maniere* ; ligne 26, *lire* : § 545 et p. 403.

P. 3. Pour le commencement et les variantes de 3357, v. p. 475-7.

P. 5, § 4, ligne 5 ; au lieu de *il*, *lire* : *Thanor*.

P. 8, § 10, lignes 14, 15 ; supprimer les guillemets. — Cf. les énigmes semblables du roman d'*Apollonius de Tyr*.

P. 10, § 13, ligne 3 ; pour *il*, *lire* : *Thanor*.

P. 11, dern. ligne, *lire* : § 2.

P. 19. Les épisodes analysés dans les paragraphes 28-33 ont été intercalés dans la suite du *Palamède* de 363 ; v. p. 467.

P. 20, § 28. Tristan se fait connaître après que les messagers ont déclaré que leur maître ne se battra qu'avec un homme de son rang.

P. 21, ligne 10, *lire* : dix (var. huit) jours, etc., et le guérit complètement deux mois après.

P. 23, note 1, *lire* : § 547 a.

P. 24, notes. Dans Malory aussi, Tristan, pressé par le roi, se donne le nom de *Tantris*. L'épisode du combat contre le serpent se trouve interpolé dans 3357, avec le texte de 103 ; v. p. 475.

P. 25, § 34. L'épisode des amours de Tristan avec la femme de Segurades est une superfétation postérieure. Tristan ne doit aimer qu'Iseut. — Dans le roman de la *Charrette*, Guenièvre, accusée d'adultère, prétend également avoir saigné du nez.

P. 36, note 7, lignes 3,4, *lire* : § 409, note.

P. 38-9. Placer la manchette Les faux au § 48.

P. 44, § 54, ligne 10, *lire* : envoyée.

P. 46, § 56, note, *lire* : 334 et 103 n'ont pas la remarque sur la *bactaille*. — § 57. Pour la lettre de 12599, v. p. 480. — § 59, début, *lire* : Lancelot, qui a quitté la cour, trouve à l'hôtel d'une *dame veuve* la messagère d'Iseut, retournant en Cornouaille avec la réponse de Guenièvre. Elle le renseigne sur le *Chastel Felon*, etc.

P. 47, note 1. Pour la première partie de 12599, v. plus loin, la remarque sur p. 434. — Supprimer les mots : *Supynabel* les autres. Note 3, ligne 9, *lire* : § 65. — § 60. Le nom de Brangain n'est pas dans 750, 12599. Les §§ 60-63 se retrouvent dans les mss. 355, 357², 3478² de Rusticien (v. pp. 468, 469, note), qui reproduit le texte de 750, 12599, y compris le passage renvoyant au séjour — non autrement conté — de Lamaret chez Belinant. Variantes dans Rusticien : Le nom du chevalier tué par Nabon (p. 48) est d'abord *Menou* (*Menoy* 357², 3478²), puis *Mention*, *Mencion* (plus loin, § 641 : *Mecion*) le petit. Le château du géant (p. 48) est appelé *de l'Estang* (357², comme dans 12599, qui porte *de l'Estanc* et non *de l'Estane*), *de l'Estant* (3874²),

de l'Estaue (355). Le fils de Nabon est tué par Segurades (p. 50), qui crie : « *Or a l'ame* (faute pour *la me(s)nie*) *du geant.* » — Cf. pour le *Palamède*, p. 462 et remarque.

P. 49, § 62. La remarque sur la parenté de Guignet-Mennon n'est pas dans 103. — Variante de Pelinor de Listenois : *Pelles* de L.

P. 50, dern. ligne, ajouter, après 335 : 750.

P. 54, note 1, *lire* : § 66. Cf., pour des divergences analogues dans le *Palamède* (Absalon-Hector), p. 457-9.

P. 56, ligne 31, *lire* : *Calogrinant.*

P. 59, ligne 3, *lire* : avec *Agravain* : Brunor, etc.

P. 61, note 1. Voici ces morceaux détachés : 1° Fragment du texte présenté un peu plus loin (§ 74) par 750 : Lancelot lit la lettre de Tristan (même contenu que dans 750). 2° La lettre contenant la réponse de Lancelot (§ 75). 3° La lettre que Tristan, en quête du Graal, envoya à Iseut ([*A*] *vos madame chiere Yseolt*, etc., § 418); puis celle-ci exprime sa douleur de l'absence prolongée de son amant (cf. § 419). 4° (Après une lacune) Guenièvre (ms : *il*; faute ou confusion) reçoit la lettre d'Iseut se plaignant de la trahison de Tristan (§ 57); la teneur de cette lettre, incomplète des deux bouts (début : *Amor, que m'a mis a la mort*), diffère dans les autres mss. 5° L'épisode de la rencontre de Kahedin, à partir de son arrivée à la maison déserte (§ 85), avec Palamède, jusqu'à leur conversation. 6° Petit fragment d'un entretien de *Scipion* avec *Thiresum* sur la résistance des Numantins. 7° (Cinq lignes). Arthur déclare que ce serait dommage qu'on rendit l'âme *por amor.* 8° Arthur est réveillé par les plaintes d'amour du *boin chevalier*, se comparant à Narcisse. L'épisode finit incomplètement; je ne l'ai pas retrouvé ailleurs.

P. 65, note 3, *lire* : Puis, après avoir parlé de la joie de Marc. — Note a, ligne 3, *lire* : 756.

P. 66, § 78, *lire* : Tristan, hors de lui, jette ses armes et se lamente, etc.

P. 68, note 3, ligne 3, *lire* : Le lai est donné *in extenso*, etc.

P. 74, note 3, rétablir le trait d'union après *Vero.*

P. 76, ligne 11, supprimer 93. — § 94, ligne 3, *lire* : et laisse partir avec celui-ci un de ses écuyers, etc.

P. 82, note 1. Cf. la joute de Segurant le brun avec son père Hector, p. 438. Dans Rusticien (§ 642), Meliadus désarçonne son fils Tristan, qu'il désire éprouver. — Note 3, *lire* : § 535 a ss.

P. 83, § 101. A la folie de Tristan comparez celle de Lancelot (v. 12599 ; § 285 a).

P. 87, note, ligne 3, *lire* : *endroit.*

P. 88, § 106, ligne 7. Tristan se compare à Adam, chassé du Paradis.

P. 89. Reporter à la page 87 la manchette Discours de Tristan.

P. 90, note 2. De même, Guiron le courtois obtient par force l'assistance du chevalier à l'écu mi-parti pour délivrer Meliadus, dans le *Palamède* (p. 458).

P. 97, § 119, avant-dern. ligne, *lire* : Dinas. Persides hait donc Tristan, etc.

P. 99, § 123, manchette, *lire* : et triomphe de douze chevaliers de Norgalles.

P. 101, § 128, ligne 7. Après *Persides* ajouter : qui est l'ennemi mortel de Palamède.

P. 109, § 142. Fin de 3357 ; cf. p. 475. — Note 1, *lire,* après *plus* : comme Gaheriet le dit à Marc plus loin (§ 167).

P. 114, note 4. Tor, le fils d'Arès, qui *avoit esté le fils* de Pelinor (§ 215), figure, dans notre roman, comme le *frere* des fils de Pelinor. On semble aussi l'avoir substitué à Alain (cf. § 250).

P. 124, note 1, *lire* : *venoit.*

P. 135, notes 2, 3, *lire* : p. 128, p. 213.

P. 137, note 5, dern. ligne, *lire*, p. 374.

P. 142, note 1, ligne 2, *lire : endroit.*

P. 148, note 3, ligne 3, *lire* : cf. p. 259, note 2.

P. 149, ligne 7, *lire* : vaincu dans le tournoi.

P. 150, ligne 17, *lire* : le plus.

P. 152, ligne 14, fermer la parenthèse après etc.

P. 158, ligne 4, *lire* : chevaliers errants.

P. 164, § 237, note 1, fin, *lire* : § 282 h (p. 204).

P. 165, note. Cf. cependant le tournoi du château au Géant, § 210.

P. 170, dernière ligne, *lire* : voy. p. 472, note 2.

P. 172, note 4, ligne 8, *lire* : voy. p. 472, note 2. — Note 5. Pour Tressan, v. p. 164.

P. 173, note 2, *lire* : cf. la note précédente.

P. 185, § 281, prem. ligne, *lire* : *durement.* — § 282 a, ligne 5. Fermer la parenthèse aux mots *un poi.* — Note 2, ligne 5, *lire* : voy. p. 472, note 2.

P. 186 ss. Les épisodes d'Alexandre l'orphelin et du tournoi de Sorelois se retrouvent dans la suite du *Palamède* donnée par 362-363 (§ 639 a) et dans le roman en prose des *Prophecies de Merlin* (cf. Ward, *Catalogue*, I, 372 ; l'imprimé de la veuve *Trepperel* n'en contient qu'un morceau tiré du tournoi ; les épisodes en question sont aussi dans le fragment des *Prophecies* substitué à la suite du *Palamède* dans le ms. 350 ; v. p. 466).

Alexandre l'orphelin.

De l'histoire d'Alexandre 362 (cf. p. 466) présente d'abord un précis sans les lacunes et les incohérences de 99 et de 350 (v. ci-dessous), ce en quoi le récit du *Palamède* se rencontre avec celui de Malory, dont le texte, moins serré et parfois confus, dérive manifestement d'un manuscrit voisin de 99. 362 nous dit que Marc, jaloux de la gloire de son frère (pas nommé ; d'après Malory, Boudwin était devenu fort populaire en suite d'une victoire remportée sur les Saxons), l'avait tué pendant qu'il dormait près d'une fontaine et s'en était allé ensuite assister à un tournoi qui devait avoir lieu le lendemain. L'écuyer de l'assassiné, ayant fait enterrer le cadavre dans la chapelle d'un ermite, va trouver la veuve, lui apporte la chemise et les armes de son mari mort et dénonce le meurtrier. Sur le conseil du fidèle serviteur, elle s'enfuit avec lui et le jeune Alexandre, deux heures avant l'arrivée de deux chevaliers envoyés par Marc pour tuer sa belle-sœur et son neveu. On est bien reçu par le châtelain de Magance et sa femme, qui sont de la famille d'Angledis. Puis, avec un texte plus bref, comme 99 ; le nom de *Ranner de Miranseis* n'y est pas, ni dans Malory non plus ; Marc est prévenu par *deux* traîtres de Magance ; le nom et le rôle de Sadoc sont donnés, comme dans Malory ; Tristan, Dinas et Fergus,

qui sont dans Malory, manquent; Alexandre, averti contre Marc par un chevalier, qui lui conseille d'aller en Logres, où il pourra s'exercer en armes, part pour ce pays. Ici 350 (les *Prophecies*), où ce qui précède (cf. les remarques en addition à la p. 466) est donné avec le même début et le même texte que dans 99, plus quelques petites lacunes (variantes : *Ravier*, p. 186; un chevalier que Tristan aime *autretant com il fesoit Dinas*, p. 187; Tristan fait dire à Alexandre de s'en aller en Logres, pour s'exercer en chevalerie, et de prendre Lancelot pour son chevalier jusqu'à l'arrivée de Tristan, p. 188), passe (f° 402 b) au tournoi de Sorelois : *Or dit li contez que a l'endemain se leva li haus princes Galoholt auquez matin*, etc. (§ 282 d); après le récit du tournoi et un grand nombre d'autres morceaux, 350, f° 434 c, reprend les aventures d'Alexandre (voy. ci-après). 362 poursuit ainsi : Après le départ d'Alexandre, les deux traitres, chargés par Marc de le tuer, reviennent sans l'avoir trouvé (cf. Malory); le roi envoie alors quinze amis et quarante-deux demoiselles en Logres pour guetter et mettre à mort Alexandre. Celui-ci arrive en Logres (à partir d'ici le même texte est donné dans 350; cf. ci-dessus), désarçonne Brehus, qui, à la vue de l'écu de Cornouaille, se souvient de l'outrage que Tristan lui fit lors de son combat avec Blanor de Gaunes (v. § 37), passe la nuit à la Joyeuse Garde et arrive à la Douloureuse Tour, où Caradoc, guéri de la plaie que Palamède lui avait faite (cf. p. 466 et les remarques sur cette page) et guettant Saphar, qu'il croit reconnaître dans Alexandre, est renversé par le jeune héros ainsi que deux de ses quatre chevaliers avec Saphar, qui survient. Caradoc est transporté dans son château (362 ajoute : où il tient Guiron en prison; ce Caradoc sait qu'il doit mourir par une épée que sa mère lui avait donnée et qu'il garde soigneusement; cf. p. 466). Saphar court après Alexandre, qui refuse le combat à l'épée. Palamède, empêché par ses blessures de sortir du château où il est soigné, fait venir Alexandre et le complimente (dans 350, il lui demande des nouvelles d'Iseut et de Tristan). Ici 350, après un épisode de Perceval, qui va voir l'ermite (cf. sur p. 466), rapporte que Marc, fort inquiet du départ d'Alexandre, envoie, sur le conseil du traitre de Magance, quinze amis et des demoiselles pour attirer et emprisonner Alexandre; il écrit aussi à Morgain, à Brehus et au roi Claudas de *la Deserte*, les priant de tuer son neveu s'il tombe entre leurs mains (cf. Malory). Puis : *En ceste partie dit li contes que nouvelles, qui tost courrent*, etc., comme 99 (p. 188), dont le texte est donné dans 350 pour ce qui suit (variantes : *Helyanz de Gomoret*, p. 190; *Couranz* pour *Corrart*, *ib.*), jusqu'au passage où (*ib.*) Morgain arrive le surlendemain au château dans lequel Alexandre se trouve; ici 350 passe au roi de *Saxonie*, qui retourne dans son pays après la défaite — racontée plus haut parmi les prophecies —, et le ms., au f° 438, finit incomplètement, au milieu d'une réplique de Gaheriet, qui, rentré à la cour, converse avec Arthur. On voit que la grosse lacune de 99 (p. 188) est comblée dans 350 sauf pour le récit de la rencontre de la demoiselle qui avait suivi Alexandre, et à propos de laquelle Malory, comme 362 (voy. ci-après), se contente de dire qu'elle avait tout vu. 362, f° 238, après avoir raconté que l'orphelin quitta Palamède (v. ci-dessus), abrège (cf. Malory) : Alexandre eut, les jours suivants, plusieurs aventures, *qui longues seroient a raconter*; il vain-

quit dans un tournoi, comme *vous orrez par ung conte cy aprez*, s'en alla avec une demoiselle de Morgain et combattit pour elle un chevalier comme *vous orrez cy aprez* (ces évènements ne sont pourtant pas racontés dans la suite). *Et pour venir a la matiere*, nous conterons d'une demoiselle de Morgain, comment elle raconta à sa maitresse les aventures d'Alexandre. *En ceste partie le conte dit* qu'une des demoiselles de la fée avait vu la victoire d'Alexandre sur Caradoc et les autres à la Douloureuse Garde. Elle s'en va mettre au fait Morgain, qui, désireuse de voir le jeune et beau héros, s'apprête à partir avec des chevaliers pour le trouver (Sebille n'est ni dans 362, ni dans Malory; la reine de Norgalles manque dans 362). Arrive le *valet* apportant la lettre de Marc, etc., essentiellement comme dans 99, 350 (p. 189); variantes dans 362 : des quatre chevaliers rencontrés par Morgain, p. 189, *Gvi de Carmelide*, seul, est nommé; p. 190 : les détails de famille manquent; plus de cinquante chevaliers jetèrent leurs armes; Morgain, arrivée au château où se trouve Alexandre, assiste, avec sa demoiselle, à la joute contre Malagrin, un chevalier voisin qui voulait tenir la châtelaine *en sa subgection*; le combat à l'épée, p. 191, est un peu moins long que dans 99 ; Morgain part de Belle Garde, p. 194, après avoir fait promettre à l'orphelin d'y rester jusqu'à ce qu'elle retourne; p. 193 : le père d'*Aylyes* est appelé *Ranceys le pelerin*; les remarques sur *Boveine* et le bœuf d'*Astrogle* manquent (aussi dans Malory); p. 194 : il arrive *un* chevalier qui *plus estoit desirant*, etc.; le lendemain, Alexandre désarçonne *Henri le petit de Belle Marche* et *Henri le marchant* (le troisième manque). 362, après avoir dit que l'orphelin renversa *cellui jour* quarante chevaliers (p. 195), poursuit ainsi : Alexandre, ayant avec succès défendu la place pendant deux ans contre tout adversaire, épouse la Belle Pélerine (cf. la suite donnée en un autre endroit par 99; p. 266-7); pour ce qui suit dans 362-3, v. p. 466-7.

L'épisode du tournoi de Sorelois (§ 282 d), auquel nous avons vu 350 passer tout subitement ci-dessus, figure également dans 363 (v. p. 467-8), à partir du passage où il est dit que Dinadan et le roi de Norgalles se distinguent (p. 195). L'un et l'autre manuscrit suivent le texte de 99, qui, comme 350, n'explique pas la présence de Guenièvre (motivée, dans 363, probablement sur les données des *Prophecies*; cf. sur p. 466); au lieu de Galehout, 363 porte les barons de Sorelois, ou bien le roi du même pays. La partie de ce texte déjà donnée dans 362 (p. 466) est reproduite par 363 à partir des détails sur la demoiselle (p. 196), dont la rencontre avec Palamède, ainsi que l'annonce du tournoi, a sans doute été supprimée dans le modèle de 99, etc.; les remarques indiquant cette suppression sont à peu près les mêmes dans 350 (*Or dit li contes que a celui tans s'estoit mis Palamedes après la beste glatissant*; une demoiselle le conduisit en Sorelois, où *le tournoiement avoit esté cascun jor ferus*, « comme nous l'avons dit ») et dans 363 (*Or dist le conte que a cellui temps s'estoit mis Palamedes après la beste glatissant*; il rencontre une demoiselle qui lui apprend qu'il y a un tournoi en Sorelois, où tous les deux s'en vont ensemble, mais n'arrivent qu'à la seconde journée de l'assemblée); en revanche, 362 paraît avoir retranché le début et la suite (après la joute de Galehout avec Palamède) du tournoi, ce qui est rendu probable, pour le début, par cette remarque

Le grand tournoi de Galehout.



faite dans 362 à l'endroit de la joute : Galehout désire éprouver Palamède, parce qu'il a beaucoup entendu parler *au jour devant* de ce chevalier et de la demoiselle. Variantes dans 350, 363 : à la cour d'Arthur, la demoiselle, dont l'ennemi est appelé *Gorais* (350), *Gozoais* (363), trouve, outre Sagremor, Daguenet le fou ; le nom du comte est *Flaimers*, *Gaymers*, *Naymers* (350), *Gaviers* (363) ; l'approvisionnement, non donné dans 363, de Palamède est fait, dans 350, par le roi des Cent Chevaliers; Palamède se couche de bonne heure ; il espère se distinguer au point *que bien en orra Tristan parler en Benoyc* (= *en Petite Bretagne ?*) *et la roïne ausint* (350), *que bien en orra parler messire Tristan et la royne Yseult*, la dame de Palamède (363); suivent les évènements de la seconde journée (363; cf. ci-dessus), les évènements du lendemain (350, qui ne compte pas les journées ; c'est probablement la troisième journée dans ce ms., qui vient de dire que le tournoi avait été *cascun jor ferus*). Pour la suite, 350 concorde avec 99 (variante : *Amons* pour *Emont*), mais 363 altère : Galehout et Palamède sont séparés par l'assaut que font d'autres chevaliers. Palamède se signale, évité autant que possible par Dinadan; son combat avec Blioberis s'arrête à l'arrivée du roi de Norgalles ; se distinguent aussi Hector, le roi des Cent Chevaliers, Dinadan, Gifflet, Gaheriet, qui, tous, sont éclipsés par Palamède. Au soir on raille Dinadan, qui s'était engagé à jouter avec Palamède, et qui déclare qu'il aime mieux être sain et sauf que d'acquérir beaucoup de gloire. Palamède, admiré de ses adversaires, rentre avec la demoiselle. Le lendemain arrive un chevalier de Wincestre, demandant du secours contre les *Sennes* pour les gens de Wincestre, qui s'étaient vainement adressés à Arthur, dont la cour presque déserte avait pour seul chevalier le fou Daguenet; Galehout envoie Meleaguant avec le marquis Henri pour secourir les habitants de Wincestre, et se prépare à la guerre. (Ce passage, supprimé dans 99, Malory, ouvre la quatrième journée du tournoi (p. 197) aussi dans 350, où le chevalier de Wincestre vient de la part du comte de *Doivre*). Au tournoi, Palamède joute avec Blanor (cf. *ib.*); puis 363 abrège : Bademagu se montre fort preux; mais au dessus de tous est Palamède, dont la prouesse détermine la défaite du parti de Sorelois. Le tournoi fini, Dinadan raille Bademagu (leur discussion n'est pas donnée). Survient une demoiselle invitant Galehout à se rendre avec Lancelot et Dinadan auprès de Gueniėvre, qui prie Galehout de jouter le lendemain et Lancelot de ne pas s'attaquer au lignage d'Arthur. Dinadan, s'excusant sur son inaction, refuse de rompre une lance pour la reine, qui s'amuse à le taquiner. Palamède, à son hôtel, est provoqué par Lamorat de Galles (remplacé par Meleaguant dans l'imprimé de Trepperel, qui ne donne du tournoi que le présent épisode). Lamorat lui envoie, par un *valet*, deux lances et lui donne rendez-vous pour le lendemain devant Guenièvre ; celle-ci permet le combat, qu'elle fait cesser au moment où les deux adversaires sont exténués de lassitude, et ils retournent chacun à leur hôtel. Pour la suite dans 363, voy. p. 468 ; les *plusieurs aventures* supprimées (v. *ib.*) sont celles qu'a racontées 362 (p. 466), qui se trouvent également au milieu des *Prophecies* (voy. plus loin, sur la p. 466), et que, d'après une version différente et probablement meilleure, nous voyons annoncer aussi dans 99 (p. 198), avec lequel 350 est d'accord. Ce dernier ms. donne en

effet, après le passage du chevalier de Wincestre (v. ci-dessus), de nouveau le même texte que 99; variantes : p. 197, *Poumecanme*, *Poncannie*; parmi les combattants est nommé *Arous* (cf. Malory); *saint Lorens* pour *saint Benoit*; Dinadan répond à Guenièvre : « Si j'étais prêtre, vous mangeriez encore des fèves; » p. 198 : entre les quatrième et cinquième journées du tournoi, 350 (f° 407) interpose des aventures de Perceval (v. sur p. 466); *Cabres*, *Baudach* pour *Cabras*, *Baridat*; le roi *de* Baudac; p. 199 : *sa mere* au lieu de *s'aiole*; *Rahalz* le fort, qui épousa la fille du roi d'*Eicans*; p. 200 : *Banin* de Benoïc; à la fin de la septième journée, Galehout envoie Gaheriet consoler Guenièvre de *sa meschaanche* (cf. sur p. 466); le comte *de* Lamballe. Après avoir raconté le tour joué à Dinadan (p. 201), 350 (f° 413) passe aux Saxons, qui vont en guerre à Wincestre; voy. *ib.*

Le fond de l'épisode du tournoi de Sorelois a peut-être été emprunté à une version du roman de Palamède par le rédacteur des *Prophecies de Merlin*; le texte de cette dernière compilation a été interpolé dans le *Tristan* (99, Malory), et dans la suite postérieure du *Palamède* donnée par 363 (nous avons supposé plus haut qu'une version plus primitive est conservée dans 362 pour certains traits précédant le récit du tournoi). De même, l'histoire d'Alexandre l'orphelin (un roman biographique?) paraît introduite des *Prophecies* dans les mss. 99 (Malory), 362.

P. 188-9. L'arrivée de Perceval chez l'ermite et leur conversation ont été tirées des *Prophecies de Merlin*; v. sur p. 466.

P. 191, ligne 17, *lire* : § 288 a.

P. 203, note 1. Le *sage clerc de Galles* est, dans les *Prophecies de Merlin*, le successeur de maître Antoine, qui était le premier écrivain de Merlin; cf. p. 490.

P. 206, § 283 a ss. On retrouvera probablement plus d'une des aventures de la compilation de 12599 dans les *Prophecies de Merlin*.

P. 211, ligne 18, *lire* : serait venu.

P. 213, note 1. Il en est de même de la mort de Lamorat. — Note 2, *lire* : § 307 ss. — Note 3. Pour le *Palamède*, v. p. 433 ss.

P. 217, § 291 a. Ce morceau paraît tiré des *Prophecies*; cf. pp. 482, 484.

P. 219, milieu. D'autres aventures de Golistant, fils du Morhout, sont données dans les *Prophecies de Merlin* (350; cf. sur p. 466) et vers la fin du *Palamède* de 363 (p. 467-8). — Note 2. Les épisodes en question sont aussi dans 340; v. p. 432.

P. 220, note 3. Sigurant n'est pas dans le *Palamède* ordinaire; v. p. 434. — § 294 a, ligne 4, *lire* : *estoit fille*.

P. 225, ligne 4, *lire* : dès le § 528.

P. 226, ligne 13. Il faut probablement *un* au lieu de l'*une* du ms.

P. 245, note 3, ligne 4, *lire* : Tristan passe, etc. — Ligne 9, *lire* : § 282 a ss.

P. 247, note 2. On ne dit rien de Brangain non plus.

P. 253, texte de Tressan, *lire* : 338 d.

P. 254, texte de 103. Le premier des deux Ivains, auquel le ms. ne donne pas de surnom, est probablement Ivain aux blanches mains.

P. 257, note 1. Tous les mss. de la première version ne nomment des douze chevaliers que dix; les deux qui manquent sont probablement Gauvain et Guerret; leur joute aura eu lieu, dans l'original, après ou avant le désarçonnement de Mordret et d'Agravain (p. 256).

P. 258, note 2, ligne 3, *lire* : *s'en test*. — Ligne 4, *lire* : voy. p. 472, note 2.

P. 259, note 3, *lire* : ci-dessous.

P. 263, deuxième manchette, *lire* : tournoi.

P. 265, note 4, mettre un point et virgule après 94.

P. 269, note 1, *lire* : *Horiaux* 12599. — Note 5. Peut-être cet épisode a-t-il été détaché du roman de Palamède.

P. 272, ligne 1, *lire : Gales* (var. *Gaule*). — Le texte contenant la rencontre de Tristan avec Arthur et ses chevaliers a été inséré dans la partie finale du *Palamède* de 363 ; v. p. 467.

P. 274, § 383. Lancelot porte un écu d'or *sans nulle autre enseigne*, comme, dans le *Palamède* et les romans congénères, Galehout le brun et Guiron le courtois.

P. 275, notes, lignes 4, 8, *lire* : voy. à la page 347. — Ligne 6-7, *lire* : § 534, note.

P. 276, § 387, ligne 4, lire : *adonc advint que un saint hermite* (var. *adonc s'en vint qe un s. h.* ; *adonc et vint un s. h.* confusion) *fist a savoir*, etc. ; — ligne 9 ; variante, pour *le latin et le livre de Rob. de Borron : le latin du saint Graal*. — § 388. Arthur envoie les lettres, étant retourné (var. : s'en étant allé) à Camaaloth (évidemment après avoir été instruit par l'ermite). — § 388 a, ligne 5, *lire : vous attent* ; — ligne 19 ; pour les paroles de Keu et de Mordret, voy. § 312.

P. 277, § 388 a, ligne 1, fermer la parenthèse après le mot Graal ; — ligne 10, *lire : celui jour* ; — lignes 16, 29, variante : le jour de la Pentecôte. Arthur veut donner la fête la plus magnifique qu'il ait jamais arrangée.

P. 278. La Pentecôte du Graal est mentionnée aussi dans une des rédactions particulières de 12599, qui donne d'autres aventures de la quête ; v. § 293 a ss.

P. 283, § 395 a, lignes 5, 13. Il faut sans doute *Osenam Cuerhardi* et *Gosouain d'Estrangorre* ; d'autres corrections des noms des chercheurs du Graal sont proposées à la Table analytique. — Note 16, *lire* : *d'Estrangot*.

P. 284, § 396, note 2, *lire* : *voil*.

P. 286, note 1, *lire* : tous les dix manuscrits. — § 398 a, lignes 11, 14, 32, changer le renvoi en p. 347.

P. 289, § 404, variante fautive : *qu'il ne vil cele*. — § 407 et note 4. Dans les deux versions nous avons évidemment ici une allusion à l'emprisonnement de Tristan en Norgalles (§ 445), mais sa maladie n'est pas racontée. Aux lignes 2, 3 de la note, *lire* : (il demeura longtemps en prison).

P. 292, note 3, *lire* : Dans 757, le début de cette annonce a disparu dans une lacune de trois lignes marquée. — § 418, lignes 9, 10 ; il rentre au château, c'est-à-dire au château de la parente de la demoiselle (§§ 416, 417). — Note 4. La lettre se trouve aussi en un autre endroit dans 12599 ; voy. sur p. 61.

P. 302, note. 1. Le passage est dans le commencement du *Palamède* ; v. pp. 436, 439.

P. 304, § 444, ligne 1, *lire* : dans le château d'où, etc.

P. 308, § 449 d, ligne 5, *lire* : Rusticien, voy § 628.)

P. 314. Supprimer la seconde ligne de la note 2.



P. 317, ligne 7, *lire* : *Harpin le roux.* — Note 2, *lire* : note 3.

P. 320, note 3, ligne 2, *lire* : défendit l'escrime et permit, etc.

P. 326, note 2, fermer la parenthèse après 757.

P. 330, note. Cf., pour le caractère changé de Gauvain, les explications du *Palamède*, pp. 439, 441. — Ligne 16, *lire* : *Grant histoire.*

P. 336, note 4, supprimer les mots faute dans.

P. 339, ligne 8 et p. 341, ligne 12, remplacer le *freres* des mss. par compagnons.

P. 342, § 492, ligne 1, *lire : d'Yrlande.* — Note 4, *lire : ycy après.*

P. 343, note 2, mettre une virgule après 355. — Note 12, au lieu de 335, *lire* : 355.

P. 347, note 2, fin. Pour les Bruns et des personnages du *Palamède* dans la *Tavola Ritonda*, v. plus loin.

P. 349, note 2, ligne 2, *lire* : § 448-449.

P. 351, note 6, *lire* : et 528, note.

P. 359, note 1, ligne 7, *lire : Vaspasien* (var. *Valpasien*).

P. 366, ligne 8, *lire* : Le roi est sur le point d'être tué, etc.

P. 372, ligne 10, fermer la parenthèse après 500.

P. 373, ligne 20, *lire* : § 629.

P. 375, note 4. Pour l'imprimé de Michel le Noir, v. plus haut.

P. 386. Le morceau donné dans la note 2 est dans la *Coronica* (v. p. 477) et les *Due Tristani.*

P. 387, note 5, ligne 2, mettre deux points après mss.

P. 397, milieu, *lire* : Joseph, qui l'apporta en Grande-Bretagne.

P. 399, § 565 ss. L'épisode de la mort de Palamède a peut-être été pris au roman du même nom. — Le ou les rédacteurs de la version cyclique semblent avoir voulu raconter aussi la fin des autres contemporains renommés de Tristan; cf. les allusions au meurtre de Bademagu et d'Erec, l'histoire de la mort de Dinadan, dont le séjour à la cour, mentionné seulement par 24400 (§ 574), peut être indiqué par les mots « plusieurs autres chevaliers » de 757, etc. (§ 570), l'annonce de la mort de Mordret (§ 146), qu'on aura donnée d'après la *Mort Artu*, préparée par 24400 (§§ 571, 607, 613 ss.) et annexée dans ce dernier ms. et 758, enfin les récits sur la mort de Marc.

P. 402, note 8, ligne 7, supprimer la virgule avant *de cestui.*

P. 403, note 1, *lire* : faute.

P. 406, note 2, ligne 2, *lire* : *armes*, 336.

P. 407, texte de 24400, ligne 1, remplacer le point par une virgule.

P. 409, note 1. Pour 340, v. p. 472-3.

P. 410, note 1. Ces répétitions prouvent que la partie finale de 24400 contient des morceaux interpolés; cf. les remarques sur Brehus au § 610.

P. 411, note, ligne 13, fermer la parenthèse après 391.

P. 423, note 1. Pour les mss. et les imprimés de Rusticien, v. aussi p. 473-474.

P. 431, ligne 2, supprimer les mots le brun ; cf. p. 441, note 1. — Ligne 24, *lire* : § 631 a.

P. 432, ligne 4. Escanor (le grand) est aussi dans la *Tavola Ritonda*, p. 438. — Ligne 14, *lire* : § 631 a. — Note 1, ligne 1, *lire* : § 631 a. — Note 3, ligne 1, *lire* : § 637, note.

P. 434. On pourrait voir des allusions aux Bruns dans l'épisode du

Les Bruns. chevalier inconnu du *Tristan*, § 197-200. Les Bruns ne sont pas dans Malory, où (pp. 439, 561) Segurades est le frère de Palamède, mais figurent çà et là dans la *Tavola Ritonda* : Brahor et Hector y apparaissent dans l'épisode du tournoi d'Uterpendragon (cf. 358; § 630 a), ainsi que Segurant, qui est de la *gesta di misser Ganoro lo Grande* (p. 7); âgé de cent soixante-dix ans, Segurant, seigneur du château de *Roche forte*, qui domine le Val Brun (p. 413), et appelé *cavaliere Agragone* (corruption pour le *chevalier au dragon*), joute avec Lancelot, qu'il désarçonne, et Tristan, par lequel il est lui-même renversé; il meurt peu après, peut-être par suite de sa chute (p. 436). Le prince Galehout et son père Brunor, champion du château des Pleurs (§ 40), sont surnommés les Bruns : c'est la même confusion que nous avons vue dans la *Coronica* (cf. p. 477). Le vieux chevalier *della Tavola vecchia* (p. 440) doit être un chevalier quelconque de l'époque des *anciens*. — Pour des personnages et des traits du *Palamède* ou du *Guiron* dans la *Tav. Rit.*, v. plus loin; Malory n'en donne pas.

Sur des épisodes du *Tristan* et des *Prophecies de Merlin* qui ont peut-être été pris au *Palamède*, voy. pp. 483-5, 486, 487.

Le *Guiron* de 12599. Un fragment d'une autre rédaction parallèle au *Palamède* est contenu dans les premiers feuillets du ms. du *Tristan* 12599 (cf. pp. 47, 489), dont le scribe a introduit dans le texte ancien français de nombreux italianismes. Ce morceau débute par la description d'une bataille contre les Saxons, qui, commandés par le roi *Cadoc* (*Cadot*) et *Malifer de Val noir*, sont en guerre avec la Gaule (ms. : *Gaune*) ; ils sont battus par l'ancien compagnon de Galehout, Guiron, qui porte un écu d'or, et qui est assisté par le roi Nestor de Gaunes; Meliadus, le bon chevalier sans peur, Lac et Danain le roux (sont mentionnés aussi le roi de Listenois, le Morhout, Pharamont, Galehout le brun, *Elyanor*, var. *Lyenor*, de la Montagne). On décide de terminer la guerre par un combat singulier entre Malifer et Guiron, qui, encore tout jeune, n'est pas de la valeur de Galehout, comme Cadoc le dit à *Floile*, en lui racontant comment Galehout tua leurs pères pour venger le sien, Hector le brun, qui était encore plus brave que son fils. Pharamont donne à Guiron le cheval *Marchepiere*, et Cadoc fait monter sur un bel *arabis*, *Folatile le fort*, Malifer, qui est à la fin vaincu dans le combat. Le conte passe au Morhout, qui est vaincu et emprisonné par le jeune *Teriquant*, frère de Caradoc de la Douloureuse Tour. Le jeune géant est forcé par Nestor, qui survient avec le bon chevalier sans peur et Lac, de rendre ses soixante prisonniers; comme son frère Caradoc, il fut tué plus tard par Lancelot, ainsi que nous le raconterons *après* (cf. 362; p. 466). On part, et on rencontre Danain, marchant vers Maloalt avec Guiron, qui *puis fu son compaignon uns granz tens*. Le Morhout, renversé par Danain, va avec ses compagnons loger au château du roi Urien (écrit *Orienz, Horieuz*) de *Carlot*, parent de Nestor. Au grand tournoi arrangé par Urien et le roi de Norgalles entre les rois d'Irlande et de l'*Estroite Marche* prennent part, outre Guiron, Galehout, Meliadus, le bon chevalier sans peur et autres, *Estor le noble*, *Elyezer* (var. *Liezer*) *le fort*, *Erminor del boscage*, *li arrant* (sic, plusieurs fois), *Godoes dure mainz*, Lamorat de Listenois, [E]scoral le pauvre *et li cosinz li poure ueus* (sic), *Adelonz le gai*, le duc d'Audebor, Léodagan, le duc *de Saisonz* (var. de *Sainses*), *Ernalt le roux*, duc de Normandie, le duc

de Bourgogne, Marganor de la Roche, neveu d'Urien; les partisans du roi d'Irlande sont devant le château de *Levegnic*. Meliadus et la reine d'Ecosse, d'une part, le bon chevalier sans peur et la reine d'Orcanie de l'autre, brûlent d'un amour mutuel, et les deux souveraines se disputent au sujet de la valeur de leur chevalier. Meliadus reçoit la *manche* de sa dame, et la reine d'Orcanie envoie une couronne d'or au bon chevalier sans peur. Le fragment finit au milieu de la description suivante des joutes du tournoi (f° 9 d); dans le *Palamède*, p. 444, Meliadus ne voit la reine d'Ecosse qu'après le tournoi du Pin du Géant. — Au f° 10 commence un morceau du *Palamède* (Guiron délivre Serse avec la demoiselle, § 636; à partir de la laisse où la traitresse, ayant quitté Guiron, trouve Brehus, le texte est donné en langue italienne).

Quant au *Bois verdoyant*, Guiron était peut-être né à ce château, comme le dit 3325 (p. 442), cf. 358, qui l'appelle le seigneur lige du châtelain dont il aime la fille (p. 437).

P. 435. Les morceaux du *Tristan* de 103 ont été retranchés dans les imprimés du *Palamède*, cf. p. 473.

P. 436, ligne 11, *lire* : 159; le premier, etc.

P. 437, note. Dans un des épisodes de la fin de Rusticien, Segurades est appelé le cousin de Guiron (§ 641). — Ligne 49, *lire* : *Bertoullars*. — La *Tavola Ritonda* aussi raconte (p. 2-7) le tournoi d'Uterpendragon et la trahison de la demoiselle qui fut cause que Guiron monta dans la charrette infamante.

P. 442, ligne 46, *lire* : (cf. p. 451, note 3).

P. 443, note 3, dern. ligne, *lire* : § 639 a, p. 467.

P. 445. Il y a de cette guerre de Meliadus un reflet dans la *Tavola Ritonda* (p. 19-21).

P. 447, avant-dernière ligne, supprimer les mots : Pour la suite, Janot concorde avec 338 et les autres mss.

P. 452, ligne 4, *lire* : reprit. — Ligne 26, *lire* : les trois autres.

P. 455. Par les mots *vers Maloaut* est probablement désigné, comme destination de Guiron, cherchant son compagnon d'armes, le château de Bloie, voisin de celui de Danain, p. 454 (cf. p. 459, où Guiron quitte le chevalier à l'écu mi-parti, qui va à Maloaut).

P. 456, lignes 24, 63, *lire* : *avoit*, *escuiers*.

P. 457, ligne 13, mettre une virgule après le mot versions. — Ligne 19, *lire* : guère une.

P. 459, note 4. Le morceau de 12599 est d'abord en ancien français; l'italien commence au passage (f° 16 b) où la demoiselle, ayant quitté Guiron, trouve Brehus; cf. p. 488-9.

P. 461, note 1. La variante Monabinde est dans 338, 357, 3478.

P. 462. Dans la *Tav. Rit.*, pp. 288-9, 436, Guiron (*Guarone*) a deux fils, *Vasparino*, qui fut tué par Lamorat de Galles dans l'ile du Pont de fer (cf. § 187), et Galinan, qu'abattit une fois Lancelot. — Le rédacteur du *Palamède* a évidemment voulu faire délivrer le bon chevalier sans peur avec les autres prisonniers de Nabon par Tristan (cf. l'annonce à la page 465), en utilisant l'épisode du Servage (§ 61 ss.); le récit de cette délivrance a été tout différent de celui que donne la compilation de Rusticien; v. p. 469, note 4.

P. 463, ligne 25, *lire* : les chemins se bifurquent

P. 464, note 8, ligne 9. Danain, d'après Janot, fut emprisonné peu après. — Ligne 10-11, *lire* : Guiron, qui, avec le roi d'Estrangorre et les autres bons chevaliers (cf. p. 465), sera, etc.

Prophecies de Merlin.

P. 466. Les passages des *Prophecies de Merlin* cités dans Ward, *Catalogue,* 371-2, se retrouvent textuellement dans 350. Voici, rapidement analysée, la dernière partie de ce manuscrit : Merlin, le père de Brehus, est enfermé (f° 382-3) dans un tombeau de la forêt de Darnantes par la dame du Lac, l'amante de Meliadus (développement d'une donnée du *Tristan;* cf. § 20), qui plus tard, comme d'autres chevaliers, vient demander des prédictions à l'esprit du prophète. Aventures de Mador de la Porte, qui raconte (f° 385) comment il avait été retenu, puis délivré par Arthur, à la Roche aux *Sesnes,* après une joute avec le Saxon *Corbanz,* qui avait tué *Guibert de Val Brun* à la cour d'Arthur. Par Meliadus l'esprit de Merlin (f° 393 b) fait engager le sage clerc de Galles, qui avait été le successeur d'Antoine, devenu évêque de Galles, à aller chez Arthur pour y attendre la venue de Perceval, fils de Pelinor, et le conduire à la *mer salee qui depart deverz la tour ou fu jadis le grant serpent* : le célèbre chevalier, par sa prière, le mettra en état de parler à l'*anemi* enfermé dans cette mer. Perceval, ayant vu emporter dans l'air le clerc par le diable sur une grosse pierre, prie pour lui, retourne à la cour de Camaaloth, où son compagnon est mené peu après par sa pierre, et, renseigné par lui, se met en quête de Merlin; le clerc retourne en Galles. La dame du Lac (f° 398) quitte Guenièvre *a celui point que ele prist garde de Lancelot quant il estoit forsenés pour la prison de la Roche as Sainez*, maladie dont il guérit. Des aventures de Morgain, de Brehus et de Golistant sont suivies, au f° 401, du commencement de l'histoire d'Alexandre l'orphelin avec l'épisode du tournoi de Sorelois (texte de 99; voy. sur p. 186). Ce tournoi, dans les *Prophecies* comme dans 363 (cf. p. 467-8), a lieu après la *mescheanche* (cf. pp. 198, 485) de Guenièvre, éloignée par les intrigues de la fausse reine; l'explication que donne Malory (v. p. 195) parait être de son cru. — Entre les quatrième et cinquième journées du tournoi sont intercalées, dans les *Prophecies,* des aventures de Perceval, qui a quitté l'ermite dont le compagnon était mort (le séjour de Perceval chez l'ermite n'a pas encore été raconté dans 350); il trouve un clerc enfermé par Merlin dans une *jaiole* et devant être affranchi par le chevalier au dragon, tue deux larrons, dont il délivre les prisonniers, et arrive à un château où une demoiselle enchainée ne peut être déliée qu'après la défaite de son oppresseur. — Après la fin du tournoi : les Saxons s'en vont en guerre à Wincestre (cf. p. 485). Perceval délivre la demoiselle. Intrigues (f° 414) et bataille de Sebile et de Morgain; chacune d'elles désire pour mari le beau *Berengier* de Gomoret. Elles sont trompées par une des demoiselles de Morgain, *Fleur de lis*, qui réussit à se faire épouser par Berengier en lui rendant son jeune fils *enblé* par elle-même. Sagremor, guéri (cf. p. 196), et Gauvain cherchent vainement à encourager Arthur, dont la cour, presque déserte, est *remese* à Daguenet. Gauvain, Mordret, avec un grand nombre de chevaliers d'Orcanie, vont combattre les Saxons à Wincestre, où ils trouvent le *felon* Meleaguant. Perceval secourt deux demoiselles. Segurant le brun (f° 417), poursuivant son dragon, arrive à la *Cité fort* et est vainqueur, contre *Gui*, fils de la reine de *Brequestanz*, dans un tournoi dont le prix

est la main de la fille du roi de la cité. Préparatifs de guerre à Wincestre. Morgain envoie sa filleule *Morguenete* chercher la reine de Norgalles et pardonne à Sebile. Segurant donne la princesse de la Cité fort à *Richier*. Suite des préparatifs de guerre. Palamède et Saphar (f° 421) quittent ensemble le tournoi de Sorelois (cf. pp. 198, 466, 484), reconduisent la demoiselle à son hôtel, où elle est épousée par un chevalier, partent avec les quatre ennemis de Caradoc, les secourent contre les hommes du géant, qui s'était absenté pour assiéger Clarin le noir (les expressions de 350 n'accusent pas de lacune; cf. 362, p. 466), et mettent en fuite vingt chevaliers. Dinadan s'en va voir la tombe de Pendragon. Combat de Meleaguant contre *Calfaudin*. La dame du Lac, Bohort et Lionel. Haine de Marc pour le roi Hoël de la Petite-Bretagne. Daguenet tue le trésorier d'Arthur, *Fole* (Frolle?), qui l'attaque. Arrivée d'Ivain à la cour (f° 424). La fausse Guenièvre. Batailles avec les *Sesnes*, dont la flotte est brûlée; Galehout, fait prisonnier, est délivré par Lancelot. Perceval (f° 428) arrive chez l'ermite qui attend la venue du fils de Pelinor; cet épisode a été inséré dans 103, v. p. 188. Après la remarque sur le livre de Merlin (p. 189) est donnée, dans les *Prophephecies*, la suite des aventures de Palamède avec Saphar : Caradoc revient, etc., comme dans 362 (v. p. 466), jusqu'au passage où il congédie ses hommes. Les Saxons demandent la paix. Guenièvre séjourne toujours avec les nonnains (cf. p. 197). Suite du séjour de Perceval chez l'ermite. Aventures de Segurant le brun (f° 431). Morgain et Sebile. Les Saxons envoient des messagers à Galehout pour se faire constituer prisonniers. Puis, f° 434 c, suite des aventures d'Alexandre l'orphelin, qui, arrivé en Logres, désarçonne Brehus, etc., comme dans 362 et, un peu plus loin, 99; cf. pp. 481-2, où nous avons vu la fin de 350.

P. 467-8. Pour le tournoi de Sorelois, v. sur p. 186 et ci-dessus. — P. 468, dern. ligne, *lire : Guiron.*

P. 469, note 4. Cf. la remarque sur p. 462.

P. 472. Le recit de l'arrivée des douze chevaliers en Petite-Bretagne repose probablement sur une confusion avec le retour de Tristan dans ce même pays après la fête de Camaaloth.

P. 479, dern. ligne, *lire :* (3478²).

Fragments du *Tristan*.

Le ms. 5237 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale contient neuf petits fragments du *Tristan* (XIIIe s.) : 1. Brunor le noir à la Joyeuse Garde (§ 486-7); 2. Palamède s'humilie devant Galaad, qui désarçonne ensuite Lancelot et Perceval (p. 349-50); 3. Lancelot poursuit Galaad (§ 496). Dans les six autres fragments, qui sont formés de minces bandes de parchemin, on reconnait le récit du séjour de Tristan avec Gouvernal chez le roi Pharamont (§ 24-6.)



TABLE ANALYTIQUE
DES NOMS PROPRES

Ne sont notées qu'exceptionnellement : les variantes dues à l'alternance, constante dans les manuscrits, des consonnes doubles et simples, des groupes *an(t)* et *en(t)*, des lettres *c* et *ch*, *c* et *s*, *c(ch)* et *k* (*q*, *qu*), *c* et *g* suivis d'*a*, *e* et *ai*, *f* et *ph*, *g* et *gu*, *g* et *j*, *i* (*j*) et *y*, *m* et *n*, *o*, *u* et *ou*, *s* et *z*, *t* et *th*, *u* et *l* entravé, *u* et *r*, *x* et *us*, *x* (*z*) et *ss*; les divergences dans l'orthographe des mots comme *Arpin*, *Elie*, *Harioan*, *Ipomenes* (pour *Harpin*, *Helie*, *Ariohan*, *Hippomenes*), *Gosonain*, *Maloant* (pour *Gosouain*, *Maloaut*), *Canor*, *Mac(h)anel*, *Atricor* (pour *Tanor*, *Matanael*, *Acricor*). Çà et là sont données des variantes non ajoutées à la leçon correspondante dans l'analyse, où on relèvera des inconséquences dans plusieurs graphies, telles que Sorelois, Galles, Hector des Marès (cf. G. Paris, *Merlin*, I, XLVIII), Arés, Meliadus, Meleaguant, Léodagan, et dans l'emploi des italiques destinés à indiquer le passage où un nom propre figure pour la première fois.

Les chiffres non précédés de la lettre p. (page) renvoient aux paragraphes.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

O

Q

R

S

T

U

V

Y



Z

ADDITIONS ET CORRECTIONS

A LA TABLE ANALYTIQUE

LISTE

DE SURNOMS-ÉPITHÈTES NON GÉOGRAPHIQUES

RELEVÉE SUR LA TABLE ANALYTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

Mâcon, Protat frères, imp.

